Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LE
SPECTATEUR,
OU
LE SOCRATE MODERNE;

Où l'on voit un portrait naïf des Mœurs de ce Siécle.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez
- MERIGOT, pere & fils, Quai des Auguſtins, près la rue Gilles-Cœur.
- HOCHEREAU l'aîné, Quai de Conti, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, au Phénix.
- ROBUSTEL, Quai des Auguſtins, près la rue Pavée.
- LELOUP, Quai & grande porte des Auguſtins, près la rue Dauphine.
- BROCAS l'aîné, au Pavillon des Quatre Nations.

M. DCC. LV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

LE SPECTATEUR,

OU

LE SOCRATE MODERNE;

Où l'on voit un portrait naïf des Mœurs de ce Siècle.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

TOME TROISIEME.

PR
1365
.S73A7
1755
v.3

Coll. spéc

LE

SPECTATEUR,

OU

LE SOCRATE MODERNE.

I. DISCOURS.

Quale per incertam Lunam ſub luce malignâ
Eſt iter in Sylvis : ——————
VIRG. Æneid. VI. 270.

C'eſt comme ſi l'on marchoit dans les bois, au foible clair de la Lune couverte de nuages.

Du fruit qu'on peut recueillir des *Songes*.

MON Correſpondant rêveur, M. d'*Ombre*, m'a écrit une ſeconde lettre, où il y a pluſieurs obſervations curieuſes ſur les Rêves en général, avec une méthode pour rendre le ſommeil utile à l'eſprit. Je m'imagine qu'un extrait de ſa Lettre ne déplaira pas à mes Lecteurs.

» Puiſque nous avons ſi peu de tems à perdre, il me ſemble » qu'il faut le mettre tout à profit: & je ne vois pas pour quelle raiſon nous » négligerions d'examiner les ſcènes imaginaires qui nous occupent durant » le ſommeil, par cela ſeul qu'elles ont moins de réalité que nos méditations » pendant la veille. Un voyageur qui ne voudroit pas conſulter ſa Carte, » parce que les grands chemins n'y ſont pas en effet, ou qu'un point y eſt » mis au lieu d'un Bourg, ou un chiffre au lieu d'une Ville, & qu'il lui faut » une longue journée pour en parcourir deux ou trois pouces, riſqueroit de

» paſſer pour un homme qui manque de bon ſens. L'imagination dans ſes » rêves nous donne à peu-près le même plan de la vie, que celle-là nous » donne des pays : & quoique ſes repréſentations ſoient confondues & brouil- » lées d'une étrange maniere, on peut ſouvent y remarquer les traces de » certaines penſées nobles, qui ſuivies avec ſoin, nous peuvent conduire au » véritable ſentier de la vertu ou de la prudence. Il y a quelque choſe de ſi » doux & de ſi raviſſant dans notre bonheur chimerique, & quelque choſe de » ſi triſte & de ſi affreux dans notre malheur imaginaire, que quoique l'*inacti-* » *vité* du corps ait donné lieu à appeller le ſommeil l'image de la mort, la vi- » vacité de l'imagination nous inſinue fortement qu'il y a quelque principe » en nous, qui ne peut jamais mourir. Je me ſuis étonné plus d'une fois de » ce qu'*Alexandre le Grand*, qui vint au monde après bien des rêves de ſes » parens à l'égard de ſa naiſſance, & qui avoit lui-même une aſſez bonne diſ- » poſition à la rêverie, avoit accoûtumé de dire, que *le ſommeil lui faiſoit con-* » *noître qu'il étoit mortel.* Pour moi, qui n'ai pas durant la veille de ſi vaſtes » projets à remplir, qui puiſſent détourner mon attention de cette matiere, je » m'apperçois clairement, que dans les opérations de l'eſprit qui ſe font pen- » dant que le corps ſe repoſe, il y a une conception d'une vaſte étendue, pro- » portionnée à la capacité de l'ame, & qui démontre la force de cette divine » partie de nous-mêmes qui durera toujours. Je ne doute pas même, que » ſi nous avions un compte exact des proueſſes, que le Héros dont je viens de » parler, faiſoit dans ſon ſommeil, ſa conquête de ce petit globe terreſtre ne » mériteroit preſque pas d'être nommée. Qui plus eſt, j'oſe dire, ſans vanité, » que lorſque je compare pluſieurs de ſes actions qui ſe trouvent dans » *Quint-Curce*, avec quelques-unes des miennes couchées dans mon *Noctuai-* » *re*, je parois le plus grand Héros des deux. »

Pour ajouter quelque choſe à ces réflexions, j'obſerverai, que pendant la veille, nous pouvons fixer nos penſées ſur ce qu'il nous plaît, au lieu que dans le ſommeil, nous n'avons pas le même pouvoir. Les idées qui frappent l'imagination, s'y élevent ſans notre choix, ſoit qu'elles viennent de ce qui s'eſt paſſé durant le jour, ou de l'état où l'on ſe trouve lorſqu'on ſe met au lit, ou par l'influence de quelque Etre ſupérieur.

Il eſt certain que l'imagination peut être ſi diverſement affectée dans le ſommeil, que nos actions du jour peuvent être récompenſées ou punies par un petit ſiécle de bonheur ou de miſere. *S. Auguſtin* croyoit que s'il y avoit dans le Paradis la même viciſſitude pour le dormir & la veille qu'il y a dans ce monde, les rêves de ſes habitans ſeroient fort heureux.

D'ailleurs, nos rêves dépendent ſi bien de nous à quelques égards, qu'ils ſont d'ordinaire conformes aux idées que nous avons eu durant la veille; en ſorte qu'il n'eſt pas impoſſible de nous tranſporter à un Concert de muſique, à un entretien avec des amis éloignés de nous, ou à tout autre exercice qui a déjà ſervi d'occupation à l'eſprit.

Ceux qui voudront faire uſage de ces ouvertures, trouveront qu'il eſt d'une abſolue néceſſité d'employer bien la journée, s'ils veulent du moins paſſer une bonne nuit.

M. d'*Ombre* m'avertit dans une apoſtille, qu'il n'a aucun droit à la viſion qui eſt à la ſuite de ſa premiére Lettre ; mais il ajoute, que l'Auteur qui l'a écrite, rêve de ſi bon ſens, qu'il ſera bien aiſe de le rencontrer, l'une ou l'autre nuit, ſous le grand Orme, auprès duquel *Virgile* nous a donné une ſi belle image méthaphorique du ſommeil, pour en lire quelques feuillets enſemble, & rendre compte au public des Rêves qui s'y trouvent.

II. DISCOURS.

——— Abſentem qui rodit amicum ;
Qui non defendit alio culpante ; ſolutos
Qui captat riſus hominum, famamque Dicacis ;
Fingere qui non viſa poteſt ; commiſſa tacere
Qui nequit : hic niger eſt, hunc tu, Romane, caveto.

Hor. Lib. I. Sat. IV. 81.

Tout homme, qui déchire ſes amis en leur abſence ; qui ne prend pas leur parti quand on attaque leur réputation ; qui cherche à faire rire à leurs dépens, pour ſe mettre ſur le pied d'un diſeur de bons mots ; qui débite de pure imagination mille fauſſetés, comme s'il les avoit vûes ; enfin, qui ne ſauroit garder un ſecret qu'on lui a confié : cet homme-là eſt marqué au mauvais coin, Romains ; c'eſt lui que vous devez fuir.

Sur la Médiſance & les moyens de s'en corriger.

SI l'on mettoit enſemble tous les chagrins de la vie, on trouveroit que la plûpart viennent de ces calomnies & de ces faux rapports, que nous ſemons les uns contre les autres.

A peine y a-t'il un ſeul homme, qui ne ſoit coupable, à quelqu'égard de ce vice ; quoiqu'il faille avouer en même tems, que de quelque maniére que nous en uſions les uns envers les autres, nous nous accordons tous à blâmer les Médiſans & les Calomniateurs de profeſſion. On peut dire en général, que ce défaut naît d'une eſpèce de haine qu'on porte au genre humain, de l'envie qu'on a de s'acquérir de l'eſtime, de paſſer pour ſpirituels, de paroître ſavoir tous les ſecrets des autres, ou de complaire à ceux qui ont ce malheureux panchant, & avec leſquels on eſt en ſociété.

Celui qui publie des choſes ſcandaleuſes, eſt plus ou moins odieux au monde, & criminel en lui-même, à proportion qu'il y a quelqu'un ou pluſieurs de ces motifs qui l'animent. Mais quelque occaſion qu'il ait à répandre ces faux bruits, il doit conſidérer qu'ils ſont également préjudiciables & pernicieux à celui ſur lequel ils tombent. L'injure eſt toujours la même, quoique le principe d'où elle vient puiſſe être différent.

Comme chacun n'eſt que trop porté à l'indulgence, lorſqu'il juge de ſes penſées ou de ſes actions, & comme il y en a très-peu qui vouluſſent paroître coupables de ce défaut que tout le monde condamne, & qui malgré cela eſt ſi fort en vogue, je vais poſer ici trois régles, par leſquelles je ſouhaite que chacun examine & ſonde ſon cœur, avant qu'il vienne à décider qu'il en eſt exempt.

I. Qu'il considére bien s'il ne prend aucun plaisir à entendre parler des fautes de son prochain.

II. S'il n'est pas trop disposé à croire tous les bruits qui font tort à la réputation des autres; & s'il n'a pas plus de panchant vers le côté malin, que vers le côté charitable.

III. S'il n'est pas lui-même trop prompt à répandre de tels bruits, & à leur donner cours dans le monde.

Ce sont là les différens dégrés par lesquels ce vice monte & s'éleve jusqu'à la calomnie & à l'imposture.

En premier lieu, celui qui prend plaisir à entendre dire du mal des autres, fait voir par-là, qu'il a le véritable goût de ce qui est scandaleux, & par conséquent qu'il a en lui-même les semences du vice dont il s'agit. S'il est charmé à l'ouie du mal qu'on dit des autres, il trouvera le même plaisir à le débiter; & il sera d'autant plus disposé à faire cette démarche, qu'il s'imaginera naturellement que tous ceux avec lesquels il converse, goûtent la même satisfaction que lui. Il faudroit donc, que chacun travaillât à bannir de son esprit cette criminelle curiosité, qui s'entretient & s'enflâme toujours à l'ouie des secrets qui tendent à flétrir la réputation des autres.

En deuxiéme lieu, chacun devroit examiner son cœur pour voir s'il n'est pas trop crédule à l'égard de ces rapports, & s'il ne panche pas plutôt vers le côté malin, que vers le côté charitable.

Une pareille crédulité est fort vicieuse, & vient d'ordinaire du sentiment que l'on a de sa propre corruption. C'est un bon mot de *Thalès* qui disoit, que *le mensonge est aussi éloigné de la vérité, que les oreilles le sont des yeux.* Il vouloit insinuer par-là, qu'on ne doit pas facilement ajouter foi à ce qui se rapporte des choses que l'on n'a pas vûes. Il y a deux ou trois régles assez remarquables, que les Membres de la fameuse Abbaye de *la Trape* observent, & que je vais inférer ici comme elles se trouvent dans un petit Livre publié en François.

On y ordonne à ces Révérends Peres de ne prêter jamais l'oreille aux rapports qu'on leur fera de quelque action indigne ou criminelle; de tourner d'un autre côté, s'il est possible, tous les discours de cette nature; & de supposer enfin, que le crime peut venir d'une bonne intention dans celui auquel on l'attribue, si tant est qu'il soit certifié d'une maniére à ne pouvoir le révoquer en doute, c'est peut-être pousser la charité jusques à l'extravagance; mais pareil excès est beaucoup plus louable, que de soutenir avec les malins esprits du siécle, que des actions indifférentes, ou même bonnes, viennent d'un mauvais principe, ou d'une intention criminelle.

En troisiéme lieu, chacun devroit examiner, s'il n'a pas un secret panchant à divulguer ces bruits qui tendent à faire tort à la réputation des autres.

Lorsque cette maladie de l'esprit, ou du cœur dont je parle, est arrivée à ce point de malignité, c'est le pire de tous les symptomes; & il est à craindre qu'elle ne soit devenue incurable. Il seroit donc inutile de faire voir ici en détail, que ce panchant est criminel, puisqu'il n'y a personne qui ne le condamne, à moins qu'on n'ait renoncé à tout principe d'humanité & à la discrétion

la plus commune. J'ajouterai ſeulement, que quelque plaiſir qu'un homme puiſſe trouver à répandre de tels bruits ſourds, il en goûtera beaucoup plus à vaincre la tentation qui l'y engage, & à laiſſer mourir dans ſon ſein tous ces prétendus ſecrets de la chronique ſcandaleuſe.

III. DISCOURS.

Sed ut non placitis coëant immitia, non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.
HOR. A. P. v. 12.

Mais cette liberté ne doit point aller juſqu'à faire un compoſé monſtrueux, en uniſſant enſemble des animaux domeſtiques & des animaux ſauvages, des oiſeaux & des ſerpens, des tigres & des agneaux.

Sur le mélange des Métaphores qui ne quadrent pas enſemble.

SI les Auteurs ordinaires vouloient avoir la bonté d'écrire comme ils penſent, ils auroient du moins la réputation d'être intelligibles; mais, au pied de la lettre, ils ſe donnent de la peine pour ſe rendre ridicules: & par les ornemens affectés du ſtile, ils obſcurciſſent tout-à-fait le peu de ſens qui leur reſte. Il y a un grief de cette eſpéce dans la République des Lettres, auquel j'ai réſolu depuis quelque tems de remédier, & j'y ai même deſtiné ce *Diſcours*. Le défaut, dont je veux parler, eſt le mélange des Métaphores incompatibles les unes avec les autres, qui ne paroît que trop ſouvent dans quelques-uns de nos Auteurs habiles, & qui ne manque jamais de ſe trouver dans tous nos ignorans, ſans en excepter aucun.

Pour mettre cette matiére dans tout ſon jour, j'obſerverai d'abord, que la Métaphore eſt une ſimilitude, qui ſert à exciter les penſées de l'eſprit ſous des images qui affectent les ſens. Il n'y a rien au monde, qui enviſagé ſous différentes vûes, ne puiſſe être comparé à pluſieurs choſes; ou pour le dire en d'autres termes, la même choſe peut être exprimée par diverſes Métaphores. Mais, le malheur eſt, qu'un ignorant joindra pluſieurs de ces Métaphores enſemble, d'une maniere ſi abſurde, qu'il n'y aura, ni ſimilitude, ni peinture agréable, ni reſſemblance naturelle; & qu'il n'y reſtera plus que confuſion, qu'obſcurité, & que vain bruit. C'eſt ainſi que j'ai entendu comparer un Héros à la foudre, à un lion, & à la mer, toutes Métaphores bien propres à marquer l'impétuoſité, le courage, ou la force; mais, par l'inadvertance de l'Orateur, il arriva que la foudre inondoit tous ſes bords, que le lion étoit lancé au travers des nuages, & que les flots rouloient du ſable aride & brûlant des Deſerts de la *Lybie*.

Quoique l'abſurdité dans cet exemple ſaute aux yeux, on peut dire avec tout cela, que, toutes les fois qu'on joint enſemble des Métaphores diſcordantes, on tombe plus ou moins dans le même défaut. Nous avons deja dit, que les Métaphores ſont des images des choſes, qui frappent les ſens: de ſorte qu'une image priſe de ce qui affecte la vûe, ne ſçauroit, ſans violence, etre

appliquée à l'oüie, & ainſi du reſte. Il n'y a pas moins d'impropriété à ſuppoſer, qu'un Etre, ſoit de la Nature ou de l'Art, fait certaines choſes dans ſon état métaphorique, qu'il ne ſçauroit faire dans ſon état original. J'en pourrois fournir divers exemples tirés de nos Controverſiſtes. *Les peſans coups de fouet*, dit un Auteur célébre, *qui ſont tombés de votre plume*, &c. Il avoit ſans doute entendu parler du *fiel qui tombe d'une plume*, & de *donner le fouet dans une Satyre*; de ſorte que, réſolu à tout prix de joindre ces deux traits enſemble, il en fit ce beau galimatias. On ſentira mieux l'abſurdité de ces unions monſtrueuſes, ſi l'on ſuppoſe, que ces Métaphores ou ces images ſont peintes actuellement. Repréſentez-vous donc une main, qui tient une plume, avec pluſieurs coups de fouet qui en partent, & vous aurez alors une deſcription naïve de cette ſorte d'éloquence. Je crois que, par cette ſeule régle, on pourra juger de l'union de toutes les Métaphores, & déterminer quelles ſont les *homogenes*, & quelles ſont les *hétérogenes*; ou, pour me ſervir de termes plus familiers, quelles ſont les compatibles, & quelles ſont les incompatibles.

Il y a encore un autre défaut, que je dois relever, & qui conſiſte à pouſſer les Métaphores ſi loin, quelles deviennent des allégories ennuieuſes. Quoi qu'il ſoit plus ſupportable que le précédent, il ne cauſe pas moins d'embarras & de confuſion; mais, on ne peut le ſouffrir, lors qu'une expreſſion brillante détourne l'Ecrivain de ſon but, & le fait égarer une ou deux pages de ſuite. Je me ſouviens d'un jeune homme de ce tour d'eſprit, qui, après avoir dit par hazard, que ſa maîtreſſe étoit la créature la plus charmante du monde, prit de-là occaſion de lui attribuer la zone froide & la zone torride, & la pourſuivit ainſi la plume dans les reins depuis un pôle juſqu'à l'autre.

J'ajouterai ici, pour concluſion, une Lettre de l'Auteur, dont j'ai parlé ci-deſſus, & qui fut d'abord reçûe avec de grands applaudiſſemens; mais, après ce que j'en ai dit, j'ai de la peine à croire que perſonne oſe la louer.

MONSIEUR,

» Après tous les peſans coups de fouet, qui ſont tombés de votre plume, vous » avez ſujet d'attendre, en échange, tout le poids que mon encre pourra » charger ſur vos épaules. Vous avez décoché ſur moi toutes les injures qui » ſe peuvent ramaſſer dans l'Atmoſphere de *Billingsgate*, (*a*) ſans ſçavoir » qui je ſuis, ni ſi je mérite d'être ventouſé & ſcarifié de cette maniere. Je » vous le dis une bonne fois pour toutes : tournez vos yeux du côté qu'il » vous plaira, votre odorat ne me découvrira jamais. Croyez-vous que les » terreurs paniques, que vous ſemez dans la Paroiſſe, ſoient capables d'éle- » ver quelque jour un monument à votre gloire? Non, Monſieur, vous pou- » vez livrer ces combats auſſi long-tems que vous voudrez; mais, lorſque

(*a*) C'eſt l'endroit où ſe tient le marché au Poiſſon dans la Ville de *Londres*, & où il ſe dit bien des injures. De-là vient l'expreſſion commune de *Billingsgate-Language*, pour dire ce qu'on appelle en *France* le *Langage des Harangeres*.

» vous viendrez à balancer le compte, vous trouverez que vous avez péché » en eau trouble, qu'un feu folet vous a fait égarer, que vous avez bâti sur » un fondement ruineux, & qu'en un mot vous avez trouvé la pie au nid. » Je ſuis, *&c.*

IV. DISCOURS.

Molle meum levibus cor eſt violabile telis.

OVID. Ep. Sapph. v. 79.

Mon cœur eſt ſi tendre, qu'il eſt ſenſible à tous les traits de l'amour.

LE cas de celui qui m'a écrit la Lettre ſuivante, a quelque choſe de ſi particulier & de ſi bizarre, que je me fais un vrai plaiſir de la communiquer au Public.

MONSIEUR,

Lettre d'un jeune Homme d'une complexion fort amoureuſe.

» Je ſuis très-convaincu, qu'il n'y a point d'homme ſur la terre plus im- » pertinent, ni plus incommode, que nous autres amoureux de profeſſion. » Nous nous plaignons de la cruauté de notre ſort à des gens qui n'y pren- » nent pas le moindre intérêt; & nous cherchons ſans ceſſe à fortifier une » paſſion, qui ne ſert qu'à nous tourmenter. Malgré cet aveu, je ne ſau- » rois m'empêcher de vous faire part de mon état. Vous ſçaurez donc, Mon- » ſieur, que, depuis mon enfance, l'inclination, qui m'a toujours le plus » dominé, a été le déſir de me rendre agréable au beau ſexe. Je ſuis dans » ma vingt & uniéme année; & il y a long-tems que j'aurois pris une fidéle » compagne, s'il n'avoit pas plû à mon pere, qui a gagné un bien aſſez conſi- » dérable, & qui s'eſt acquis la réputation d'un homme prudent, de tenir » pour maxime, qu'il n'y a rien de plus oppoſé à la fortune d'un jeune hom- » me, que de ſe marier trop tôt; & qu'aucun homme ne doit penſer à ces » nœuds ſacrés, à moins qu'il ne ſoit parvenu à l'âge de vingt-ſix ans. Inſ- » truit de ſes idées là-deſſus, je crus qu'il étoit inutile de m'adreſſer à de » riches Demoiſelles, qui attendent un douaire proportionné à leur bien: de » ſorte que toutes mes amours juſques ici n'ont eu en vûe que de pauvres » filles ſans dot. Mais, pour vous donner une juſte idée de ma conduite, je ne » ſache pas qu'il y ait de meilleur expédient, que celui de vous faire, en peu » de mots, le détail de ma vie.

» Je n'ai pas oublié, que, chez mes Maîtreſſes d'école, toutes les fois que » les vacances venoient, je voulois être toujours avec la petite Demoiſelle qui » étoit en couches, & que j'étois conſtamment un des premiers à jouer un

» rôle dans la Comédie du mari & de la femme. Cette paſſion d'être bien auprès du beau ſexe augmentoit de plus en plus à meſure que j'avançois en » âge. A l'Ecole de Danſe, je m'attirois tant de diſputes avec les autres Ecoliers, pour avoir la jeune Demoiſelle qui me plaiſoit le mieux, qu'une nuit » de bal, j'avois d'ordinaire tout le nez en ſang, avant que nos meres s'y » rendiſſent. Mon pere, en homme ſage & prudent, me fit abandonner cette » agréable ſcene, pour m'envoyer à une Ecole mieux diſciplinée, où j'appris » le Latin & le Grec. J'eſſuiai bien de rudes fatigues dans cet endroit, juſqu'à ce qu'on trouva bon de m'envoier à l'Univerſité ; quoiqu'à dire » le vrai, je ne ſerois pas allé ſitôt à ce noble ſéjour des Muſes, ſi l'on n'avoit » découvert une intrigue entre moi & la Gouvernante de mon Maître. Je l'avois ſi bien gagnée par mon éloquence, que, malgré ſon âge avancé, » peu s'en falloit que je ne l'euſſe amenée à vouloir m'épouſer. A mon arrivée à *Oxford*, je trouvai la Logique une étude ſi ſéche, qu'au lieu » de m'entretenir avec les morts, je m'adreſſai bientôt aux perſonnes vivantes. Ma premiere maîtreſſe fut une jolie fille, que je nommerai *Parthenope*, & dont la mere vendoit de la bierre douce faite ſans houblon, tout » auprès des murailles de la Ville. Sur ce que l'Inſpecteur du Collége m'y » avoit ſouvent attrapé, je me vis enfin réduit pour mettre à couvert la réputation de ma Belle, à lui déclarer, que mes deſſeins étoient bons & honnêtes. Là-deſſus, je fus renvoié inceſſamment à la maiſon paternelle ; » mais, bientôt après, *Parthenope* fut mariée à un Cordonnier ; de ſorte » qu'on me permit de retourner à *Oxford*. J'y eus pour ſeconde maîtreſſe » la fille de mon Tailleur, qui m'abandonna pour l'amour d'un jeune Barbier. Je me plaignis de cette infortune à un de mes intimes amis, qui, » au lieu de me conſoler, eut la cruauté de me demander avec un ſouris malin : » *Si l'éguille pouvoit tourner d'un autre côté que vers le Pôle ?* (*b*) Je devins enſuite » éperdûment amoureux d'une jeune Merciere, & enfin de la vieille ſervante qui faiſoit mon lit. Là-deſſus, je fus banni de l'Univerſité pour tou» jours, comme un ruſtique, indigne de vivre parmi les Gens de Lettres.

» De retour à la maiſon, je m'appliquai ſi bien à l'Etude, & je con» tractai une humeur ſi réſervée, faute de voir la compagnie qui m'étoit la » plus agréable, que mon pere crut pouvoir me hazarder au *Temple* pour » y étudier en Droit.

» Huit jours après qu'il m'y eut envoyé, je commençai de nouveau à » briller, & je devins amoureux d'une très-jolie Demoiſelle, qui avoit tou» tes ſortes de bonnes qualités, aux richeſſes près. Avec les fréquentes oc» caſions que j'avois de l'entretenir, & de lui dire toutes les douceurs qu'un » cœur tendre & ſenſible pouvoit m'inſpirer, nous en vînmes bientôt à parler » de notre mariage ; mais, pour notre malheur commun, lorſquelle n'étoit

(*b*) Le mot Anglois, *Pôle*, ſignifie, non ſeulement les Pôles du monde, mais auſſi une longue perche de diverſes couleurs, qui ſert d'enſeigne aux Barbiers. C'eſt une équivoque, ou un jeu de mots, qu'on ne ſauroit exprimer en François.

pas

» toit pas au logis, je tenois à peu près les mêmes discours à sa sœur aînée, » qui est aussi bien jolie ; cependant, je puis vous assurer, M. le *Spectateur*, » que je n'avois pour elle aucune tendresse particuliere ; mais tout-à-fait » novice dans la conversation des hommes, & entraîné invinciblement á » m'associer avec les femmes, je n'entendois aucun autre langage, que celui » de l'amour. Je vous serois d'ailleurs très-obligé, si vous pouviez me tirer » de l'embarras ou je me trouve à présent. J'ai écrit à mon bon homme de » pere à la campagne, pour lui demander la permission d'épouser la plus » jeune des deux sœurs : & leur pere, qui ne sçavoit pas mieux, lui a écrit par » la même Poste, que je recherchois depuis quelque tems sa fille aînée. Là- » dessus, mon vieux têtu me répond, qu'il est si ennuyé d'entendre toutes » mes fredaines, qu'il a résolu de m'embarquer au plutôt pour la Mer du » Sud. J'ai eu tant de fois occasion de parler de la mort, dans mes entretiens » amoureux, qu'il n'y a pas grand mal, ce me semble, à s'y exposer : de sorte » que, si mon vieux campagnard persiste dans son dessein, je l'avertis ici, que » j'ai déja tous les instrumens nécessaires pour la délivrance des amans » désespérés. Qu'il y prenne donc bien garde, & qu'il se souvienne, que, » par son opiniâtreté mal entendue, il peut se priver lui-même d'un fils qui » feroit les délices de ses vieux jours, ravir au monde un jeune Avocat qui » promet beaucoup, à ma maîtresse un amant passionné, & à vous, M. le » *Spectateur*, un de vos plus fidéles admirateurs.

JEREMIE LAMOUREUX.

V. DISCOURS.

——— Mens sine pondere ludit.

PETR. Sat. c. 104.

L'Esprit dégagé en quelque maniere du poids du corps, a plus d'activité.

Extrait de divers *Songes*, & sur les *Crieurs* publics.

DEPUIS que j'ai reçu la Lettre de mon ami *Dombre*, plusieurs de mes correspondans se sont avisés de m'envoyer un détail de leurs Songes, & de toutes les surprenantes avantures qu'ils ont eues à la faveur de ce clair de Lune qui illuminoit leur cerveau. Je donnerai ici un abregé de quelques-unes de leurs extravagances, dans l'espérance qu'ils s'accoutumeront avec le tems à rêver un peu plus à propos.

L'un d'eux, nommé *Poignar*, se plaint amérement de ce que sa Belle l'accuse d'infidélité, & qu'elle ne le traite pas avec la moitié de la bienveillance que sa passion demanderoit : puis sur-tout que, par sa valeur & ses stratagêmes, il a mis à mort un nombre infini de Tyrans, d'Enchanteurs, de

Monſtres, de Chevaliers, &c. & qu'il s'eſt expoſé lui-même à toute ſorte de dangers, pour l'amour d'elle, & pour lui ſauver la vie. Il ajoute dans une apoſtille, qu'il voudroit bien ſavoir ſi, après l'heureux ſuccès qu'il a eu dans toutes ces fâcheuſes rencontres, il ne peut pas ſe flatter d'obtenir à la fin l'eſtime de ſa Belle?

Un autre, qui eſt fort prolixe dans ſa narration, m'écrit, qu'ayant haſardé quelque choſe ſur un vaiſſeau à la groſſe avanture, il avoit ſongé une nuit, qu'il s'y étoit embarqué lui-même, & qu'il étoit devenu tout d'un coup l'homme le plus riche qu'il y eût dans toutes les *Indes*. Enſuite il s'imagina, qu'après y avoir demeuré un ou deux ans, un tourbillon qui fit ouvrir ſa fenêtre, le ſoufla de nouveau dans ſa Patrie; où, parce qu'il n'étoit que ſix heures du matin, & que le changement d'air ne l'accommodoit pas, il ſe tourna ſur le côté gauche, réſolu de tenter un ſecond vaiſſeau, il eut le malheur d'être arrêté, pour avoir volé un cheval, d'être jugé & condamné à la mort, qu'il n'auroit pas manqué de ſubir, ſi quelqu'un preſque hors d'haleine ne fut venu dans ſa chambre, & n'y eût apporté un ordre de ſurſeoir l'exécution. Ce Songeur auroit auſſi beſoin de l'avis de M. *Dombre*, qui lui conſeilleroit ſans doute de ſe lever après ſon premier ſommeil, & d'être content de ce qui ſatisfait la nature.

Le troiſiéme eſt un homme zélé pour le bien public, qui m'annonce, que la nuit du 2. au 3. de ce mois de Septembre, toute la Ville étoit en feu, & que, ſelon toutes les apparences, elle ſeroit déja réduite en cendres, ſi, le dos chargé de *la nouvelle riviére*, il n'eût volé par deſſus, & n'eût heureuſement éteint les flâmes avant qu'elles euſſent gagné trop loin. Il voudroit ſavoir à cette occaſion, s'il n'eſt pas fondé en droit à demander une récompenſe au Lord-Maire & aux Echevins de la Ville?

Une lettre datée du 9. de ce mois, m'avertit, que l'Ecrivain réſolu de tenter fortune, avoit jeûné tout ce jour-là; & que, pour être en état de rêver la nuit ſur quelque choſe, il s'étoit muni d'une bonne piéce d'un excellent gâteau, qu'il avoit placée très-commodément ſous ſon oreiller. Mais, il arriva le matin, qu'il ne pût ſe rappeller autre choſe de tout ce qui lui étoit venu dans l'eſprit, ſi ce n'eſt qu'il avoit mangé ſon gâteau; ce qui lui parut une imagination fort ſinguliere, quoiqu'il le trouvât réduit à quelques miettes. Là-deſſus, il a réſolu de ſe mieux ſouvenir une autre fois de ſes Rêves, dans la penſée qu'ils pourroient bien renfermer quelque vérité.

J'ai reçû des plaintes ſans nombre d'une infinité de Rêveurs oiſifs & délicats, qui me prient de chercher quelques moyens d'impoſer ſilence à ces ames vénales qui s'occupent tous les jours de grand matin à faire leurs rondes autour de cette Ville, où ils cauſent beaucoup de trouble, & où ils mettent en déſordre les affaires des habitans. Pluſieurs Monarques m'ont fait l'honneur de m'écrire, qu'ils ont été ſouvent renverſés de leurs Trônes par le bruit d'un caroſſe, ou par celui d'une brouette. Je trouve auſſi, que divers Gentilshommes ont été dépouillés de vaſtes domaines par la voix enrouée de certains miſerables, qui n'ont pas cinq ſols de revenu. Une belle Dame étoit ſur le point de ſe marier à un jeune Seigneur, bien fait, riche, & ſpirituel, lorſqu'un

impertinent Chaudronnier qui passoit dans la rue, s'est opposé à la publication des Annonces : & un jeune homme de grande espérance, qui venoit d'être élevé à un Emploi très-honorable, a été réduit par un Savetier du voisinage à tout abandonner pour une vieille chanson. L'on m'a représenté, que cette indigne racaille ne fait que courir çà & là, pour dissoudre des mariages, renverser de grandes fortunes, appauvrir quantité de gens riches, interrompre enfin des Beautés & des Généraux au milieu de leurs conquêtes & de leurs victoires. A peine un de ces Péripatéticiens braillards traverse-t-il une rue, qu'il n'éveille une demi douzaine de Rois & de Princes, pour leur faire ouvrir leurs boutiques, ou décroter des souliers ; & qu'il ne métamorphose les Sceptres en hoyaux, & les Edits en billets ou en comptes. Un jeune Politique m'a écrit une lettre qui marque, qu'au bout de cinq ou six heures il devint Empereur de toute l'*Europe*, qu'il fit ensuite la guerre au Grand-Turc, qu'il tailla son armée en piéces, & qu'il fut couronné à *Constantinople* Monarque universel. Mais après tous ces beaux exploits, il arriva que le 12. de ce mois, vers les sept heures du matin, Sa Majesté Impériale fut dépossée par un chétif Ramonneur.

D'un autre côté, plusieurs malheureux m'ont envoyé de longues Epîtres, où ils témoignent une grande reconnoissance pour ces Crieurs publics qui les ont souvent délivrés de leurs infortunes. Un Crieur de petit charbon de bois éveilla si à propos un de ces pauvres Gentilshommes, qu'il le garantit d'une prison de dix années. Un honnête homme du Guet souhaita le bon jour à un autre d'un ton si haut, qu'il le délivra de ses puissans ennemis, & qu'il ruina tous leurs pernicieux desseins. Un Valétudinaire avoue, qu'il a été souvent guéri d'une inflammation du gosier par la voix rauque d'un chartier, & soulagé dans un accès de goute par un Crieur de vieux souliers. Un Causeur impitoyable, qui tourmentoit un galant homme toute la nuit par son impertinent babil, fut réduit au silence par un seul mot d'une de ces femmes du commun qui ramassent du fraisi.

Au lieu donc de supprimer cet ordre de gens, je voudrois proposer à mes lecteurs de faire le meilleur usage qui se peut des salutations dont ils nous écorchent les oreilles de grand matin. Un fameux Prince de *Macedoine*, de peur qu'il ne s'oubliât lui-même au milieu de sa bonne fortune, avoit un jeune garçon qui venoit lui dire tous les matins, de se souvenir qu'il étoit homme. Un Citoyen qui est éveillé par un de ces Crieurs, peut le regarder comme une espèce d'avertisseur qui vient lui annoncer, qu'il est tems de reprendre les fonctions qu'il a négligées durant toute la nuit, de ne plus s'imaginer être ce qu'il n'est pas, & d'agir d'une maniére conforme au véritable état où Dieu l'a mis.

On peut rêver aussi long-tems que l'on voudra ; mais, je n'ai pas dessein de publier aucune de ces avantures chimériques qui n'arrivent qu'après que le Soleil a quitté notre horizon. C'est pour cela, que je n'obmettrai pas le Rêve que *Fretille* eut Dimanche dernier à l'Eglise, où, pendant que le reste de l'Auditoire jouissoit du plaisir d'entendre un excellent Sermon, elle perdoit son argent & ses pierreries au jeu avec un Gentilhomme, jusqu'à ce qu'a-

près une longue séance d'un malheur opiniâtre, elle se vit réduite pour son dernier coup, à engager trois aimables petits enfans qu'elle avoit. Ils ne furent pas plutôt perdus, que le Joueur se retira, & qu'il découvrit ce qu'il étoit, par ses marques ordinaires, qui sont un pied fourchu, & une odeur excessive de souphre; (c) mais il se trouva que ce dernier n'étoit autre chose qu'une bouteille d'esprits, qu'une bonne vieille Dame lui avoit appliquée au nez, pour la mettre en état d'écouter la troisiéme partie du Sermon, qui regardoit la rapidité avec laquelle le tems s'envole, & l'usage qu'on en doit faire.

Si quelqu'un n'a pas envie de passer brusquement de son état imaginaire à celui qui est réel, il peut employer quelque tems à cette nouvelle espèce d'observations, que mon ami, le Critique des Songes, lui a insinuées. La poursuite de l'imagination à travers toutes ses extravagances, soit qu'on dorme ou qu'on veille, ne seroit pas un mauvais moyen pour la rectifier & l'amener à n'agir que dépendamment de la raison; en sorte qu'elle ne se plût à s'entretenir que d'objets agréables & utiles, quelque calme & posée qu'elle fût.

VI. DISCOURS.

Jam-ne igitur laudas, quod de sapientibus alter
Ridebat, quoties a limine moverat unum,
Protuleratque pedem, flebat contrarius alter?

Juv. Sat. X. 28.

Hé bien, n'estimez-vous pas à présent Démocrite *&* Héraclite, *qui n'avoient pas plutôt mis le pied hors du logis, qu'ils se moquoient, chacun à sa maniere, des souhaits de la plûpart des hommes?*

Les Hommes distingués en deux bandes, l'une des *Enjoués*, l'autre des *Sérieux*.

ON peut diviser les hommes endeux bandes, celle des Gais, & celle des Sérieux; qui font les uns & les autres une assez bonne figure dans leur espéce; pourvû que leurs humeurs respectives n'aillent pas trop loin, & qu'elles ne dégénérent pas, l'une en mélancolie bouruë, & l'autre en légéreté capricieuse.

Les esprits gais, & de bonne humeur, sont fort agréables dans la conversation, lors qu'ils y répandent la joie à propos; mais, ils deviennent le fléau de la société, lors qu'ils mélent par-tout une joie insipide, & qu'ils tournent en ridicule des sujets qui n'en sont pas susceptibles. En effet, si le ris est le propre des créatures douées de raison, l'excès à toujours été regardé comme une marque de folie.

(c) C'est par ces traits, que les *Anglois* désignent le démon.

D'un autre côté, le Sérieux a ſes agrémens, lorſqu'il eſt accompagné de douceur & de bienveillance ; & il ne vient pas mal-à-propos, pour modérer la joie de ceux avec qui nous converſons.

Ces deux ſortes d'hommes, quoique chacune brille dans ſon caractére particulier, ont naturellement quelqu'antipathie les uns pour les autres.

Y a-t'il rien de plus ordinaire, que d'entendre des gens d'une humeur ſérieuſe, & d'une morale rigide, déclamer contre les vanités & les folies de la jeuneſſe, qui ne reſpire que la joie ; & de les voir regarder avec une eſpéce d'horreur des divertiſſemens qui ne ſont point criminels en eux-mêmes, & qui ne le deviennent que lorſque le cœur s'y attache trop ?

Je n'ai pu m'empêcher de ſourire, en liſant un endroit de la vie de *Baxter*, écrite par lui-même, où il ſe félicite, comme d'un grand bonheur, de ce que, dans ſa jeuneſſe, peu s'en fallut qu'il n'obtint un Emploi à la Cour, & de ce qu'il le manqua.

Il faut avouer, qu'une humeur badine & légere porte un homme à n'être pas ſur ſes gardes, & l'expoſe à ſuccomber ſous toutes les tentations qui l'attaquent. Elle favoriſe toutes les approches du vice, & affoiblit tous les efforts de la vertu. De-là vient, qu'un célébre Miniſtre d'Etat, ſous la Reine *Elizabeth*, après avoir quitté la Cour, & renoncé à toutes les affaires publiques, pour s'attacher aux devoirs de la Religion, lorſque quelqu'un de ſes anciens amis lui alloit rendre viſite, avoit toujours ce mot d'avis à la bouche : *Soyez Sérieux.*

Un fameux Auteur *Italien*, de la même trempe, exalte beaucoup les avantages de l'humeur ſérieuſe ; & nous dit fort gravement, qu'il ſouhaiteroit, pour le bonheur du genre humain, avoir en ſa garde la Caverne de *Trophonius*, qui contribueroit plus, ajoute-t'il, à corriger les hommes de leurs vices, que toutes les maiſons de diſcipline qu'il y a en *Europe.*

On trouve une deſcription fort exacte de cette Caverne dans *Pauſanias*, qui nous dit, qu'elle reſſembloit à un grand four, & qu'il y avoit quantité de vapeurs, qui rendoient les gens plus Sérieux & penſifs qu'à l'ordinaire ; en ſorte que tout homme, qui y étoit entré une fois, ne rioit plus de ſa vie. Auſſi avoit-on accoutumé de dire, en ce tems-là, de ceux qui avoient l'air ſombre & mélancolique, qu'ils reſſembloient à un homme qui venoit de la Caverne de *Trophonius.*

Pour les Ecrivains d'une humeur enjouée, ils n'ont pas été moins ſéveres contre ceux du parti oppoſé ; & ils ont eu même cet avantage, de les avoir attaqués avec plus de tours d'eſprit & de vivacité.

Après tout, ſi le tempéramment d'un homme étoit à ſa diſpoſition, je ne crois pas qu'il voulut être de l'un ou de l'autre de ces deux partis ; puis que le caractére le plus ſolide eſt formé de l'un & de l'autre. On ne doit pas ſe piquer de vivre en hermite, ni d'être un boufon. La nature humaine n'eſt pas ſi miſérable, qu'elle nous réduiſe à nous plonger dans la mélancolie ; ni ſi heureuſe, qu'elle nous engage à ne reſpirer que la joie. En un mot, on ne doit pas vivre comme s'il n'y avoit point de Dieu au monde, ni, en même tems, comme s'il n'y avoit point d'hommes.

VII. DISCOURS.

——— ——— ——— ——— ——— ——— ubique
Luctus, ubique pavor. ——— ——— ———

VIRG. Æneid. I. 368.

Le deuil & la frayeur y paroiſſent par tout.

J'Ai contracté l'habitude, à meſure que je vieillis, d'avoir pour moi certaines petites indulgences, que je n'aurois pas voulu me permettre dans ma jeuneſſe. Telle eſt la coutume, que j'ai priſe depuis trois ans, de faire la Méridienne, & que je commençai à l'âge de cinquante-cinq. C'eſt par-là que je goûte le plaiſir de voir, pour ainſi dire, une double aurore, & que je me leve deux fois le jour, prêt à m'entretenir de mes ſpéculations. Il arrive aſſez heureuſement pour moi, que quelques-uns de mes Rêves ont ſervi à l'inſtruction de mes compatriotes; en ſorte qu'on peut dire, que je dors & que je veille pour le bien du Public. Occupé hier à méditer ſur la Caverne de *Trophonius*, que j'avois décrite à mes Lecteurs, je ne fus pas plutôt aſſis dans mon fauteüil pour y ſommeiller à mon ordinaire, que je crus avoir cette antre en ma garde; que j'avertis d'abord le Public de ſon efficace admirable; & que j'exhortai tout homme, qui auroit envie d'être ſérieux le reſte de ſes jours, de la venir éprouver. Il y eut auſſi-tôt une infinité de gens, qui accoururent chez moi. Le premier, qui en fit l'expérience, étoit un *Jean Potage*, qu'un Juge de paix mon voiſin me remit entre les mains, pour le retirer de cette indigne occupation. Le pauvre Arlequin n'eut pas fait plus d'un tour dans ma Caverne, qu'il en ſortit, comme un Hermite de ſa cellule, avec un air pénitent, & la mine la plus triſte du monde. J'y mis enſuite un jeune fat, qui ne penſoit qu'à rire: je l'attendis à ſon retour, & je lui demandai, avec un petit ſouris, s'il trouvoit ce lieu bien agréable. Trêve de vos impertinences, me repliqua-t'il, mon ami; & il s'en alla bruſquement, auſſi grave qu'un Sénateur. Alors, un Citoyen me pria d'en accorder l'entrée & la ſortie libre à ſa femme, qui avoit la tête garnie de rubans des couleurs les plus vives. Elle y entra d'un air fort dégagé, après avoir fait l'exercice de ſon éventail; mais, elle en ſortit auſſi morne qu'une Veſtale, prête à ſe dépouiller de tous ſes ornemens, & réſoluë, à ce qu'elle me dit avec un ſoupir, à ſe mettre en deuil le reſte de ſes jours. Il y eut pluſieurs Coquettes, que les peres & les meres, les époux ou les galans, m'avoient recommandées. Je les introduiſis toutes à la fois, & les priai de ſe divertir enſemble le mieux qu'elles pourroient. Lorſqu'elles revirent la lumiere du jour, vous auriez pris ma Caverne pour un véritable Cloître, & cru voir une Proceſſion ſolemnelle de Religieuſes, qui marchoient l'une à la queuë de l'autre, dans le ſilen-

ce le plus profond, & avec la modestie la plus exemplaire. Je me réjouissois beaucoup d'une vûë si édifiante, lorsque j'entendis venir de loin une grosse troupe d'hommes & de femmes, qui rioient, chantoient, & dansoient de toutes leurs forces. A leur approche, je demandai à celui qui menoit la bande, qui ils étoient, & d'où ils venoient? Là-dessus, ils me répondirent tous à la fois, qu'ils étoient des Protestans *François*, arrivés depuis peu dans la *Grande-Bretagne*; & que, sur ce que leur humeur paroissoit trop gaie pour le pays, ils s'adressoient à moi, afin que je les misse en état de pouvoir s'entretenir avec mes compatriotes. Je m'engageai de bonne amitié à leur rendre ce petit service, & à rabattre bientôt de leur joie. J'en admis donc une batelée, qui, après avoir parcouru ma Caverne, en sortirent avec l'air tout-à-fait *Anglois*. Il y eut ensuite un *Hollandois*, qui avoit grande envie de voir mon *Kelder*, (*d*) comme il l'appelloit; mais, je ne m'aperçus pas, que cette vûe eut produit le moindre changement en lui.

Un Comédien, qui s'étoit acquis beaucoup de réputation par des Rôles comiques & enjoués, me dit qu'il souhaitoit avec ardeur de représenter *Alexandre le Grand*; & qu'il espéroit d'y bien réussir, s'il pouvoit effacer de son visage un ou deux traits qui lui donnoient un air moqueur. Il en fit l'expérience, & il contracta un air si rébarbatif, qu'il est fort à craindre qu'il ne soit jamais en état de jouer aucun autre Rôle, que celui de *Timon d'Athènes*, ou d'un Muet dans les *Funérailles*.

Après ce bel Acteur, j'y enfournai un Citoyen bizarre & petit génie, pour le disposer à devenir Echevin. Il y fut suivi par un jeune debauché, qui étudioit au *Temple du Milieu*, & que sa grand'mere m'avoit amené; mais, elle eut la surprise & la mortification de l'en voir sortir un véritable *Quakre*. Environné d'une troupe de prétendus esprits forts, qui se moquoient de la Religion, & qui se divertissoient à la vûe de l'air sérieux & pensif de ceux qui avoient été dans ma Caverne: je les y jettai tous, l'un après l'autre, & je leur fermai la porte sur le nez. Lorsque je l'ouvris, ils me parurent saisis d'une terrible frayeur, prêts à s'évanouir, & ils marchérent à la hâte vers un bois qui étoit dans le voisinage, chacun sa corde à la main. Je trouvai d'abord, qu'ils ne pouvoient soutenir leurs premieres idées sérieuses; mais, persuadé que celle-ci leur donneroit bientôt une nouvelle trempe, je les remis en garde à leurs proches parens, jusqu'à ce que leur conversion soit devenue entiere.

Le dernier sujet qu'on me présenta, étoit une jeune Femme, qui n'eut pas plutôt vû mon visage court, qu'elle se mit à éclater de rire, & qu'elle fut obligée de se tenir les côtés pendant tout le tems que sa mere parloit avec moi. L'à-dessus, j'interrompis la bonne Dame, & prenant sa fille par la main, je lui dis: Mademoiselle, ayez la bonté de vous retirer dans mon cabinet, jusqu'à ce que Madame votre mere ait achevé de m'instruire de votre état. Alors, je la fis descendre dans ma Caverne, & la mere, après m'avoir fait bien des excuses sur l'incivilité de sa fille, ajouta, qu'elle en avoit souvent usé de même à l'égard de son pere & des plus graves de ses proches; qu'assise

(*d*) Ce mot Hollandois signifie une *Cave*.

avec ſes camarades à la repréſentation d'une Tragédie, elle ricanoit depuis le commencement juſqu'à la fin; qu'il lui arrivoit même quelquefois d'éclater de rire au milieu d'un Sermon, & de s'attirer les regards de toute l'aſſemblée. La mere continuoit ſur ce ton, lorſque la jeune Dame ſortit de la Cave, & nous honora d'une profonde révérence, avec un air très-compoſé. Elle avoit été d'une humeur ſi enjouée, que ſa viſite à *Trophonius* ne ſervit qu'à la ramener aux bienſéances un peu plus qu'ordinaires, & qu'à la rendre une jolie prude.

Après avoir fait une infinité de cures, je regardai autour de moi avec beaucoup de ſatisfaction, & je vis tous mes patiens ſe promener, chacun à part, d'un air ſi penſif & ſi rêveur, qu'on les auroit tous pris pour des Philoſophes. Je me réſolus enfin à deſcendre moi-même dans cette Caverne, pour y examiner ce qui avoit produit de ſi merveilleux effets ſur tant de perſonnes; mais, comme la porte étoit un peu baſſe, & qu'il me fallut courber à l'entrée, ma tête en eſſuya une ſi rude ſecouſſe, que je m'éveillai en ſurſaut. Revenu bientôt de ma premiere frayeur, je me félicitai du petit accident qui venoit de m'arriver, incertain ſi un plus long ſéjour au milieu de ces ténebres n'auroit pas gâté mes *Spéculations*.

VIII. DISCOURS.

——— Solemque ſuum, ſua ſidera nôrunt.

VIRG. Æneid. VI. 641.

Les Habitans de ces lieux-là ont leur ſoleil & leurs aſtres.

JE me ſuis toujours fait un vrai plaiſir d'examiner les ſentimens que les hommes de différentes Religions, de divers tems, & de divers Pays, ont eu ſur l'immortalité de l'Ame, & le bonheur qu'ils eſperent obtenir dans une autre vie. Nous voyons du moins, à quelques préjugés & à quelques erreurs que la Nature humaine ſoit expoſée, que tous les Peuples, conduits par la raiſon, ou une Tradition venue de nos premiers Peres, ont eu de ces deux grands Articles quelqu'idée qui approche de la vérité, & de ce que la révélation Divine nous en a découvert. Je m'entretenois en dernier lieu ſur ce chapitre avec un Savant de mes Amis, qui a fait un long ſéjour dans les Quartiers les plus Occidentaux de *l'Afrique*. Il me dit, qu'il avoit raiſonné avec pluſieurs des Habitans du Pays, & que l'idée qu'ils ont du Ciel, ou d'un bonheur à venir, eſt celle-ci: Que tout ce que nous y ſouhaiterons, ſe préſentera d'abord à nous. Nous trouvons, diſent-ils, que nos Ames ſont d'une telle nature, qu'elles ſe plaiſent à la diverſité, & qu'elles ne ſauroient contempler toujours les mêmes objets. De-là vient, ajoutent-ils, que l'Etre ſuprême, qui leur a donné

ce

ce goût ou ce panchant, satisfera tous leurs desirs. Si nous avons envie de nous promener dans des Bocages, ou sous des Berceaux, au milieu des Fontaines & des Cascades, cette scéne paroîtra d'abord à nos yeux. Si nous voulons entendre les sons mélodieux de la Musique, aussitôt il y aura un concert autour de nous, & tout le voisinage retentira d'une douce harmonie. En un mot, chacun de nos désirs sera immediatement suivi de la jouissance. D'ailleurs, il n'importe pas beaucoup de savoir si Dieu créera de nouveau tout ce que nous pouvons souhaiter, ou s'il produira cet effet sur notre imagination. Dans l'un & l'autre de ces deux cas, notre bonheur sera toujours le même, soit qu'il vienne des objets extérieurs, ou des impressions de la Divinité sur notre cerveau. C'est-là ce que j'ai oui dire à mon illustre Ami.

Quoique cette créance soit en général chimérique, il y a quelque chose de sublime dans cette maniére de considérer l'influence du souverain Maître de l'Univers sur nos Ames Elle est aussi fondée sur la vérité, de même que la plûpart des autres opinions du Paganisme sur ces points importans, en ce qu'elle suppose que les Ames des gens de bien jouiront après cette vie d'un bonheur parfait; & qu'il n'y aura, dans ce nouvel état, ni espérances vaines, ni désirs inutiles. Mais, ce qui me plaît davantage de tout le système, & qui vient d'une juste réflexion sur la Nature humaine est cette variété de plaisirs, qu'il attribue aux Ames des personnes vertueuses dans un autre monde. C'est ce que je trouve fort probable, soit qu'on ait égard aux lumieres de la raison, ou à celles de la révélation. L'Ame est douée de plusieurs facultés, comme de l'entendement & de la volonté, aussi bien que de tous les sens, externes & internes, ou pour s'exprimer d'une maniére plus philosophique, l'Ame peut se répandre en différentes sortes d'action. Elle peut entendre, vouloir, imaginer, voir, ouir, aimer, discourir, & s'appliquer à quantité d'autres exercices de différente nature; mais, ce qui mérite le plus notre attention, c'est que l'Ame est capable de recevoir le plaisir le plus vif de l'exercice de ses facultés, lorsqu'elles jouissent des objets qui leur sont propres; elle peut être fort heureuse par la satisfaction de la memoire, de la vûë, de l'ouie, & de toute autre perception. Chaque faculté est comme un goût distinct dans l'esprit, qui a ses objets particuliers. Le Docteur *Tillotson* dit quelque part, qu'il n'oseroit déterminer en quoi consiste la felicité des Bienheureux dans le Ciel; parce que Dieu peut rendre l'Ame heureuse en mille & mille maniéres différentes. Outre toutes les sources de plaisir dont l'Ame jouit dans cette vie, il n'est pas impossible, suivant l'opinion de plusieurs célebres Théologiens, qu'il n'y ait de nouvelles facultés dans les Ames des gens de bien rendues parfaites, de même que de nouveaux sens dans leurs corps glorifiés. Nous sommes sûrs du moins qu'il s'offrira de nouveaux objets à toutes les facultés qui nous sont essentielles.

Nous devons remarquer aussi, que chaque faculté particuliere peut être employée sur une grande variété d'objets. L'entendement, par exemple, peut devenir heureux dans la contemplation des vérités morales, physiques, mathematiques, ou de toute autre espece. La memoire peut se tourner aussi à une infinité d'objets, sur-tout lorsqu'elle aura passé à travers une durée de

plusieurs milliers de siécles, & refléchira avec plaisir sur l'Eternité. Toute autre faculté peut être envisagée comme susceptible de la même étenduë.

On ne sçauroit douter, que le bonheur d'une Ame ne soit proportionné à sa nature, & que toutes ses facultés ne soient employées & mises en œuvre. Le bonheur regarde l'homme tout entier; & il nous est aisé de concevoir celui de l'Ame, lorsque chacune de ses facultés jouira de son souverain bien. Plus la faculté est exquise, plus son bonheur sera grand; mais, comme toute l'Ame agit dans l'exercice de chacune de ses facultés particulieres, aussi toute l'Ame est heureuse dans le plaisir qui nait de quelqu'un de ses actes en particulier. En effet, quoique nous divisions l'ame en plusieurs facultés, ainsi que je l'ai déja insinué, & qu'un des plus grands Philosophes modernes l'a remarqué, il n'y a pas une telle division dans l'ame, puisque c'est l'ame toute entiere qui se ressouvient, qui entend, qui veut, ou qui imagine. Notre maniére de concevoir la mémoire, l'entendement, la volonté, l'imagination, & les autres facultés de l'Ame, n'est que pour être en état de nous mieux exprimer sur des sujets si abstraits, & non pas pour insinuer qu'il y ait une pareille division dans l'Ame même.

Puis donc que l'Ame est douée de plusieurs facultés, ou, en d'autres termes, qu'elle a différentes maniéres d'agir; qu'elle peut être souverainement heureuse, ou goûter un plaisir extrême par l'usage de ces facultés; qu'elle en peu, avoir plusieurs autres cachées, qu'elle n'est pas en état de produire dans cet monde; que nous ne la saurions croire douée de quelque faculté qui lui soit inutile; que lorsque quelqu'une de ces facultés jouit d'un plaisir transcendant, l'Ame est dans un état heureux; enfin, puisque le bonheur d'une autre vie doit être le bonheur de l'homme tout entier, qui peut douter, qu'il n'y ait une infinie variété dans les plaisirs dont nous parlons, & que cette plénitude de joie ne consiste dans tous ces plaisirs que la nature de l'Ame est capable de recevoir?

Nous admettrons plutôt cette doctrine, si nous prenons garde à la variété que l'esprit humain recherche. Il ne sauroit s'occuper toujours du même objet Ses facultés se relevent tour à tour les unes les autres, & reçoivent un surcroît de plaisir par la nouveauté des objets qui leur sont propres.

La révélation sert bien aussi à confirmer cette idée par les différentes vûes qu'elle nous donne de notre bonheur à venir. Dans la description du Trône de Dieu, elle nous représente tous ces objets qui peuvent satisfaire le sens & l'imagination. Elle nous insinue en divers endroits tout le bonheur que l'entendement peut recevoir dans cet état, où toutes choses nous seront révélées, & où nous connoîtrons de même que nous sommes connus: elle nous parle des transports de la dévotion & de l'Amour divin, du plaisir qu'il y aura de converser avec notre bienheureux Sauveur, avec une armée innombrable d'Anges, & avec les Esprits des Justes rendus parfaits. Elle nous entretient aussi de ces Hierarchies, ou Gouvernemens, où les Bienheureux seront placés les uns au-dessus des autres, & en quoi nous pouvons être assûrés qu'une grande partie de notre bonheur consistera, puisqu'il n'en sera pas-là comme dans ce monde, où chacun tend au pouvoir & à la supériorité; au lieu que dans

le Ciel, chacun satisfait de son poste, croira, selon toutes les apparences, qu'il ne seroit pas si heureux dans toute autre situation. Tous ces avantages & plusieurs autres de la même nature que la révelation Divine fait entrer dans notre bonheur céleste, emportent cette grande variété de joye & de plaisirs, cette satisfaction universelle de l'Ame dans toutes ses facultés, dont j'ai discouru jusques-ici.

Quelques Rabins nous disent, que les Chérubins sont un ordre d'Anges qui savent le plus, & les Séraphins un de ceux qui aiment le plus. Je n'examinerai pas si cette distinction est bien ou mal-fondée; mais il est très-probable, qu'entre les Esprits des Justes glorifiés, il y en aura quelques-uns, qui se plairont davantage dans l'exercice d'une certaine faculté, que dans celui d'une autre: & cela peut-être suivant les innocentes habitudes ou les inclinations vertueuses qu'ils ont contractées dans ce monde.

Je pourrois appliquer cette idée aux esprits des méchans, à l'égard des peines qu'ils endureront dans chacune de leurs facultés, & des différentes tortures que chacune d'elles souffrira en particulier. Mais j'en laisse le soin à mes Lecteurs; & je me borne à observer pour conclusion, que nous devons de très-humbles actions de graces à notre divin Maître, de ce qu'il nous a donné l'existence, & rendu nos Ames capables d'une si grande variété de plaisirs. Nous voyons par combien d'avenues différentes la joye & les plaisirs peuvent entrer dans l'esprit de l'homme, & qu'il est formé d'une maniére si merveilleuse, qu'il peut obtenir sa propre satisfaction, & goûter jusqu'où va la bonté de son Créateur. Nous avons donc sujet de nous regarder avec étonnement & admiration, sans pouvoir jamais bien exprimer notre gratitude envers celui qui nous a comblé de tant de benédictions, & qui nous a ouvert tant de voies différentes pour en jouir.

Il n'y a pas de plus forte preuve, que Dieu nous a destinés pour un heureux état à venir, & pour cette gloire céleste qu'il nous a révélée, que celle qui se tire des qualités dont il a orné l'Ame, & qui la rendent capable de recevoir tant de bonheur. Il ne sauroit jamais avoir fait de telles facultés en vain, non plus que nous en avoir enrichis, si elles ne pouvoient s'exercer sur les objets qui leur conviennent. Il est très-clair, par la formation intérieure de nos esprits, qu'il les a disposés à goûter une infinie variété de plaisirs, qui ne se trouvent pas dans cette vie. De sorte que nous devons toujours prendre garde à ne pas frustrer ses gracieux desseins envers nous, & à ne pas employer les facultés, qu'il nous a données pour notre bonheur & notre récompense, à devenir les instrumens de notre misére & de notre punition.

IX. DISCOURS.

Ὁ Ἄνθρωπος εὐεργετὸς πεφυκώς.

M. ANTON. Lib. IX. ad fin.

L'homme eſt né pour faire du bien.

L'Humeur bienfaiſante, quoique naturelle aux hommes, eſt expoſée à bien des obſtacles, qu'il faut tâcher de vaincre.

QUOIQUE l'humeur intéreſſée & peu communicative ſoit fort en vogue dans le monde, il n'en faut pas conclure, que c'eſt le tempérament de tous les hommes en général, puiſqu'il y en a qui ſe plaiſent à faire du bien, & dont le bonheur, pour ainſi dire, eſt plutôt réfléchi que direct & immédiat. D'ailleurs, quoique ces ames nobles & généreuſes ſoient en petit nombre, & ſi élevées au-deſſus de la multitude, qu'on les croiroit d'une autre eſpéce, avec tout cela, leur nature eſt la même, conduite par les mêmes reſſorts, & douée des mêmes qualités eſſentielles, mais cultivées & rafinées par l'éducation. L'eau eſt le même corps fluide en Hiver & en Eté; lorſqu'elle eſt tournée en glace par la rigueur du froid, ou qu'elle arroſe & réjouit les Campagnes au long & au large. Le propre du cœur de l'homme eſt d'aimer à ſe repandre: il ſouhaite du bien à toute la vaſte étenduë de la création; & s'il y en a quelques-uns, comme on n'en voit que trop, qui, renfermés en eux-mêmes, ne chériſſent que leur individu, ſans paroître s'intéreſſer à ceux de leur eſpéce, il faut croire, que leur bon naturel eſt glacé, & qu'il eſt arrêté dans ſes opérations par la force prédominante de quelque qualité contraire. Je tâcherai donc de marquer ici quelques-uns des principaux obſtacles qui s'oppoſent à ce généreux panchant de nos ames, pour voir s'il y a moyen d'y remédier, & de le rétablir dans l'exercice libre de ſes fonctions naturelles.

La premiere & la principale cauſe eſt le malheureux tempéramment du corps. Les Payens, qui ne connoiſſoient pas la véritable ſource du mal moral, l'attribuoient ſur-tout à l'imperfection de la matiére, laquelle étant ſuppoſée éternelle & indépendante, aucune de ſes propriétés ne pouvoit être changée, non pas même par la toute-puiſſance de Dieu, qui, lorſqu'il vint à en former le monde, fut obligé de la prendre telle qu'il la trouva. Cette idée, auſſi bien que la plûpart de celles qu'ils ont, eſt un mélange de vérité & d'erreur. Avancer, que la matiére eſt éternelle; que depuis la premiere union avec une Ame, elle a perverti ſes inclinations; & que la maligne influence qu'elle a ſur l'eſprit ne ſauroit être corrigée par Dieu lui-même, ce ſont là de grandes erreurs, auſquelles une vérité qui n'eſt pas moins évidente, peut avoir donné lieu: je veux dire, que les facultés & les diſpoſitions de l'Ame dépendent en grande partie, du tempéramment du corps. Ainſi qu'il y a des fous naturels, de même il y a des fripons qui ſont tels par le ſeul effet

de la machine ; & l'on peut dire en particulier de plusieurs, qu'ils sont nés avec un tour d'esprit qui les porte à l'avarice ; que la matiere qui les compose, est aussi tenace que de la glue ; & qu'une espece de crampe leur serre les mains & le cœur, en sorte qu'ils ne veulent jamais les ouvrir, à moins que ce ne soit pour attrapper plus qu'ils ne donnent, ou qu'ils ne possédent. Il faut avouer, que c'est une malheureuse constitution ; mais elle est accompagnée d'un avantage sur ceux qui n'auroient pas moins de peine à s'abstenir de rendre de bons offices, que les autres en ont à s'acquitter de ce devoir : je veux dire, qu'au lieu que les personnes d'un naturel généreux prennent souvent l'instinct pour la vertu, à cause de la difficulté qu'il y a de distinguer lorsque c'est l'un ou l'autre de ces principes qui les gouverne ; celles d'un carractère opposé peuvent être plus certaines du motif qui les anime dans chaque action. Si les derniers ne sauroient accorder un bienfait avec cet air libre & cette franchise qui sont nécessaires pour y donner quelque grace aux yeux du Public, en échange, le mérite réel de l'action est relevé par la difficulté qu'ils ont à vaincre leur panchant. La force de leur vertu paroit en ce qu'elle surmonte le poids de la Nature ; & toutes les fois qu'ils prennent la résolution de s'acquitter de leur devoir, ils sacrifient leur inclination à la conscience, qui est toujours prête à dédommager ceux qui la suivent. Peut-être que l'entiére guérison de cette mauvaise qualité n'est pas moins impossible, que celle de quelques maladies héréditaires : cependant, s'il y a moyen d'y réussir, il me semble qu'une suite continuée & opiniatre d'actes de générosité en pourroit venir à bout, & qu'on se formeroit par-là une habitude morale, qui serviroit de contrepoids à la force du méchanisme. Mais on ne doit perdre aucune occasion, sous quelque prétexte que ce soit, de faire du bien, puisque la moindre interruption peut donner lieu à la Nature, qui est sans cesse aux aguets, de reprendre son ancien pli, & de recouvrer en peu de jours tout le terrain qu'elle avoit perdu en plusieurs années. Il y a du moins cette différence entre les habitudes de l'esprit & celles du corps, que les derniéres n'ont besoin pour se fortifier, que de n'être pas opposées, au lieu que les autres doivent être rafraîchies & renouvellées à toute heure : autrement, elles s'affoiblissent, & s'éteignent à la fin. Cela même nous insinue la raison pourquoi il faut plus de tems en général aux bonnes habitudes pour s'enraciner qu'aux mauvaises, & qu'il leur en faut moins pour s'anéantir ; c'est que les vicieuses (l'yvrognerie par exemple) laissent de profondes traces dans le corps : ce qui n'arrive pas à l'égard des autres, qui doivent ainsi être maintenues par la même voie qu'elles sont acquises ; je veux dire, à force d'industrie, de résolution, & de vigilance.

Un autre obstacle qui empêche les effets de la générosité, est l'amour du monde, qui vient d'une fausse idée que l'on a, que pour se rendre la vie heureuse, on doit accumuler quantité de biens temporels. Ceux-ci sont d'une telle nature, que le partage en cause la diminution ; & que plus il y a de possesseurs, moins il en revient à chacun en particulier. Il s'ensuit de-là, qu'ils se regardent les uns les autres de mauvais œil : & que tous embarqués dans le même dessein, ils s'imaginent que l'un ne sauroit l'obtenir, que ce ne soit au

préjudice de l'autre. De-là viennent ces concurrences outrées pour les biens & les honneurs : de-là vient, que le ſuccès de l'un fait la miſére de l'autre ; & que tous ſemblables à des rivaux qui en veulent à la même maîtreſſe, à peine ont-ils entr'eux la charité la plus commune. Ce n'eſt pas qu'ils ſoient diſpoſés naturellement à s'injurier ou à ſe vouloir du mal ; mais il eſt naturel à chaque homme de ſe préférer à tous les autres, & d'avoir ſoin en premier lieu de ſon propre intérêt. Si ce en quoi les hommes font conſiſter leur bonheur étoit, comme la lumiére, un bien univerſel & ſuffiſant pour tous, ſoit qu'il y en eût dix mille qui en jouiſſent, ou un ſeul, nous verrions que leur bienveillance & leur généroſité ſeroient auſſi univerſelles. » Celui, *dit Ennius*, qui a l'honnêteté » de montrer le chemin à un homme qui s'eſt égaré, ne fait, pour ainſi dire, » que lui communiquer la lumiere de ſa lampe, qui ne ſert pas moins en- » ſuite à l'eclairer lui-même.

> (*c*) *Homo qui erranti comiter monſtrat viam,*
> *Quaſi lumen de ſuo lumine accendat, facit,*
> *Nihilominus ipſi luceat, cum illi accenderit.*

Mais par malheur, les hommes s'accordent à choiſir des objets qui les engagent inévitablement dans des diſputes continuelles. Apprenez donc, en hommes ſages, à eſtimer les choſes ce qu'elles valent. Ne ſouhaitez pas des biens de ce monde plus qu'il ne vous en faut pour paſſer la vie avec quelque douceur : regardez tout ce qui eſt au de-là, non-ſeulement comme inutile, mais comme un véritable fardeau. Ne placez pas votre bonheur dans les choſes que vous ne ſauriez obtenir ſans en priver les autres, & les rendre ainſi vos ennemis ; & qui une fois obtenues, vous donneront plus d'embarras pour les garder, que de plaiſir par leur jouiſſance. La vertu eſt un bien d'une nature plus noble : il s'accroît par la communication, & il reſſemble ſi peu aux richeſſes mondaines, que plus il ſe trouve répandu en différentes mains, plus le fonds de chacun augmente. C'eſt une lumiére qui ſert à éclairer les hommes ; & plus il y en a qui en jouiſſent, plus elle brille avec éclat, non-ſeulement dans le général, mais auſſi dans chaque particulier. Enfin, ſouvenez-vous que, ſi les richeſſes ſont un moyen de ſe procurer des plaiſirs, le plus grand qu'elles puiſſent donner eſt celui de faire du bien. D'ailleurs, l'activité des organes de nos ſens eſt très-bornée, & nos appétits ſont bientôt ſatisfaits. Quel ſera donc l'homme le plus heureux ? Ou celui qui n'a égard qu'à la ſatisfaction de ſes appétits, & qui ne peut ainſi goûter que des plaiſirs forts courts, ou celui qui compte avoir part à la ſatisfaction des autres, ſur-tout à celle qu'il leur procure lui-même, & qui par ce moyen donne de l'étendue à la ſphére de ſon bonheur ?

Le dernier obſtacle, dont je parlerai, & qui s'oppoſe à l'humeur bien faiſante, eſt l'inquiétude en général, d'où qu'elle vienne. Un eſprit agité par le

---

(*c*) *Apud* Cicer. *Lib. I. Offic.*

crime ou mécontent, un esprit troublé par la mauvaise fortune, déconcerté par ses passions, aigri par la négligence, ou dépité par quelque revers, n'a pas le loisir d'examiner la justice & le besoin d'un service qu'on lui demande, ni du goût pour ces plaisirs qui accompagnent la générosité, & qui ne touchent qu'un esprit calme adonné à la vertu. Le plus misérable de tous les Etres est celui qui a le plus d'envie, & celui qui jouit du plus grand bonheur est le plus communicatif. Si vous cherchez le siége de l'amour parfait, vous ne le trouverez que dans le séjour des Bienheureux, où la félicité, semblable à un ruisseau rafraîchissant, passe d'un cœur à l'autre dans une circulation perpétuelle, & ne conserve sa douceur & sa pureté que par ce mouvement. C'est un avis fort ancien, que celui qui veut demander quelque grace à un autre, doit prendre son tems, lorsqu'il le voit de bonne humeur, & prêt à ne rien refuser. Ceux qui sont convaincus de leur intégrité, satisfaits d'eux-mêmes & de leur état, pleins de confiance en l'Etre suprême, & de l'espérance d'une immortalité glorieuse, envisagent tout ce qui les environne d'un œil rempli de bienveillance. Comme des arbres plantés dans un terroir fertile, ils sont chargés de fruit, sous le poids duquel leurs branches plient, & l'offre à tous ceux qui en veulent cueillir. En un mot, si l'esprit n'a pas cette tranquilité, c'est une marque infaillible, qu'il n'est pas dans son état naturel. Vous n'avez qu'à l'y remettre, & vous le verrez d'abord suivre sa pente, qui l'oblige à être bienfaisant.

X. DISCOURS.

Tu ne quæsieris (scire nefas) quem mihi quem tibi,
Finem Dî dederint, *Leuconoë*; nec Babylonios
Tentaris Numeros. —— —— ——

HOR. Lib. I. Ode XI. 1.

Leuconoë, *nos jours sont comptés; nul Mortel n'en peut savoir le nombre: cessez de vouloir pénétrer ce mystère, & d'avoir recours aux supputations des Astrologues.*

L'ENVIE de connoître l'avenir est une des plus fortes passions de l'esprit humain. Il est vrai que, dans le langage ordinaire des hommes, on appelle sagacité & prudence, le bonheur de prévoir des accidens qui peuvent arriver; mais, comme si les lumières de la raison ne leur suffisoient pas, ils tâchent de pénétrer dans l'avenir par une voie plus courte. La magie, les oracles, les présages, les jours heureux, & tous les autres artifices de la superstition, doivent leur origine à cette puissante cause. Animés par ce principe, qui est fondé sur l'amour-propre, chacun s'intéresse à sa propre fortune, à la conduite de sa vie, au tems, & à la nature de sa mort.

La Curiosité des hommes à l'égard de l'avenir, & Rêve de l'Auteur à cette occasion.

Si l'on se rappelle, que nous sommes des agens libres, on trouvera que de

pareilles recherches ſont abſurdes. Une action, que nous aurions pû faire ou négliger, eſt la cauſe d'une autre qui lui ſuccéde; & ainſi tout le train de la vie eſt enchaîné enſemble. La douleur, la pauvreté, ou l'infamie, ſont une ſuite naturelle du vice & de l'imprudence; mais, les bénédictions oppoſées accompagnent d'ordinaire la vertu : & il y auroit de l'impiété à prétendre, que notre ſort eſt determiné. Ce qui augmente beaucoup le plaiſir, vient de ce qu'il arrive lorſqu'on ne s'y attendoit pas; & ce qui redouble la peine, vient de ce qu'elle a été prevûë. C'eſt pour toutes ces raiſons & pluſieurs autres, que nous devons être ſatisfaits de la portion qui nous eſt accordée, & benir Dieu de ce qu'il a ſi bien proportionné toutes choſes à notre état; en ſorte qu'il n'a pas moins déployé ſa bonté infinie dans ce qu'il nous a permis de connoître, que dans ce qu'il a voulu nous cacher.

Il n'eſt pas indigne de nous d'obſerver, que les recherches ſuperſtitieuſes dans l'avenir prévalent plus ou moins dans les différentes parties du monde, ſelon que les Arts libéraux & les Sciences y ont faits plus ou moins de progrès. De-là vient qu'en *Laponie* les enchantemens magiques ſubſiſtent toujours; que dans les endroits les plus recules de l'*Ecoſſe*, quelques-uns jouiſſent de ce qu'ils appellent la ſeconde vûe, & que pluſieurs de mes Compatriotes voyent quantité de Fées. Cette crédulité eſt preſque générale en *Aſie*, & la Science la plus rafinée s'y borne à connoître les Amuletes, les Taliſmans, les nombres occultes, & autres ſecrets de cette nature.

Lorſque j'étois au *grand Caire*, je fis connoiſſance avec un bon *Muſulman*, qui me promit monts & merveilles, lorſqu'il ſeroit devenu premier Miniſtre d'Etat, ce qu'un Docteur tres-habile dans les Sciences occultes lui faiſoit eſpérer. Il m'engagea même, à force de ſollicitations, d'aller apprendre ma deſtinée de ce fameux Devin. Il ne m'en coûta qu'une petite ſomme pour obtenir ſa réponſe; mais, il me fit attendre dans un appartement obſcur qu'il eut achevé toutes les céremonies qui en devoient être un prélude. J'avois une ſi grande pente à la rêverie, même alors, que je m'endormis ſur le Sopha, où je m'étois placé, & que j'y eus la viſion ſuivante, dont il y a peu de jours que j'ai trouvé le détail entre mes papiers.

Il me ſembla d'abord, que j'étois dans une vaſte plaine ſans bornes, où toutes les Nations du monde, diſtinguées par leurs habits & leur langage, étoient aſſemblées en corps. La multitude alloit d'un bon pas, & je me ſentis porté à la joindre. Je découvris bien-tôt quelques perſonnages, qui faiſoient la plus belle figure. Pluſieurs, qui ſe diſtinguoient par la richeſſe de leurs caftans ou par l'eclat de leurs turbans, coudoioient tous les autres, & foulloient aux pieds ceux qu'ils renverſoient en chemin; mais, je fus bien ſurpris de voir que leur empreſſement ne ſervoit qu'à les amener plutôt à un échaffaut, ou qu'à terminer leurs jours avec un cordon de ſoye. Quantité de belles Demoiſelles s'avançoient d'un autre côté remplies d'allegreſſe, les unes danſoient juſqu'à ne pouvoir plus ſe tenir debout & être obligées de ſe coucher par terre; les autres ſe peignoient le viſage avec des drogues ſi venimeuſes, qu'elles en perdoient le nez. J'entendis à cette occaſion une troupe de gens qui éclatoient de rire à la vûe d'un ſi triſte ſpectacle. Je voulus tourner

la

la tête pour voir qui c'étoit, & je les vis occupés à se remplir les poches d'or & de pierreries; mais, dès qu'ils ne sûrent plus où les mettre, ces misérables, saisis de crainte & d'horreur, desséchérent peu à peu, & moururent de faim en ma présence.

La vûe de toutes ces calamités me rendit muet pendant quelques milles. Ce fut alors, que, pour me décharger le cœur, je pris du papier, de l'encre, & une plume, & je couchai par écrit tout ce qui s'est passé depuis dans mon office de *Spectateur*. Occupé de cette maniére à servir le Public, j'eus le chagrin de voir que mes semblables ne me payoient que d'ingratitude. Jamais pauvre Auteur n'a été si exposé aux attaques des Ecrivains de Brochures, qui marchoient quelquefois tête levée contre moi, mais qui le plus souvent tiroient sur moi a l'abri de quelque Boulevard, ou qui sortoient tout d'un coup de quelque embuscade. Il y en avoit de toutes sortes de caractéres & de talens; les uns distingués par des titres honorables, & les autres en habits de Livrée; mais, ce qui m'étonna le plus, ce fut d'en voir deux ou trois, entre mes ennemis, vêtus de robes noires. Ce n'étoit pas un petit chagrin pour moi de voir quelquefois un homme m'aborder avec une mine réfrognée, & me reprocher que je l'avois satyrisé, quoique je ne l'eusse vû de ma vie, ni même entendu parler de lui. Il en étoit autrement à l'égard des Dames. Plusieurs devenoient mes ennemies, parce que je ne les avois pas désignées en particulier; & d'autres, sur ce qu'elles s'imaginoient, que mes traits satyriques, ou plutôt mes censures, les regardoient. Toute ma consolation fut de m'entretenir avec une demie douzaine d'amis, qui, à ce que j'ai trouvé depuis, ont formé la cotterie, dont j'ai si souvent parlé dans mes *Discours*. Je m'étois moqué bien des fois du Chevalier *de Coverley* au milieu de mon Réve: & je me divertis d'autant plus des galanteries de M. *Honeycomb*, lorsque nous vînmes ensuite à nous connoître, que j'avois prévu son mariage avec la fille d'un Fermier. Le regret que j'eus de la mort de mes illustres camarades, mes soucis pour les intérêts du Public, & toutes les calamités qui s'offroient sans cesse à mes yeux, me faisoient repentir de ma curiosité, lorsque le Magicien entra dans la chambre, & m'éveilla pour me dire, qu'il alloit commencer ses opérations.

N. B. Tout ce que je viens de rapporter, & qui me fut prédit, ne regarde que le tems passé de ma vie; mais, il ne seroit pas à propos de divulguer ce qui est encore à venir, à moins qu'il ne s'en présente une occasion plus favorable.

XI. DISCOURS.

Exuerint ſylveſtrem animum : cultuque frequenti,
In quaſcumque voces artes, haud tarda ſequentur.
VIRG. Georg. L. II. 51.

Si vous les cultivez avec beaucoup de ſoin, ils ſe dépouilleront de leur naturel ſauvage ; & ils prendront toutes les figures que vous voudrez leur donner.

APRÉS avoir lû la Lettre ſuivante, & vû qu'elle rouloit ſur le chapitre de l'Amour, je la donnai à l'habile Caſuiſte, que j'ai retenu à mon ſervice, pour travailler à des ſpéculations de cette nature. Il me la renvoya le lendemain, avec ſes remarques, dont j'entretiendrai aujourd'hui le Public.

M. le SPECTATEUR,

Lettre de Mlle. *de S. Leger* ſur le caractére de ſes deux Amans, avec les Réfléxions d'un Caſuiſte d'Amour.

» Sur ce que j'ai appris, que vous avez à votre ſervice une perſonne très-utile, & qui ſe qualifie de *Caſuiſte* d'*Amour*, je m'adreſſe à vous, dans le cruel » embarras où je me trouve, & qui m'alambique la cervelle depuis quelques » mois. J'ai deux Amans qui ſont mes très-humbles ſerviteurs, dont l'un m'eſt » aſſez indifférent, quoique je n'aye aucune averſion pour lui, & dont l'autre me tient fort au cœur. Le premier paſſe pour être un homme de bon » ſens, & du nombre de ceux à qui votre ſexe accorde ſon eſtime. L'autre, » qui a le bonheur de me plaire, eſt traité de fat par les hommes ; mais il » eſt le favori des Dames. Si j'épouſe l'homme de mérite, ainſi qu'on l'appelle, » j'obligerai mes parens, & je m'en trouverai mieux à l'égard de la fortune ; » mais avec mon cher Galant, je me flatte de me rendre heureuſe, quoique » ſans aucun douaire. Je voudrois donc vous demander là-deſſus, ſi je dois » conſentir à paſſer ma vie avec un homme auquel je ne puis rien objecter, » ou avec celui contre qui toutes les objections me paroiſſent frivoles. Je ſuis » déterminée à ſuivre l'avis de votre Caſuiſte ; & j'oſe eſpérer, que dans une » affaire auſſi ſérieuſe que celle du mariage, il ne voudroit pas m'y engager contre mon inclination. Je ſuis, &c.

Fanchon de S. Leger.

P. S. » Au reſte, j'oubliois de vous dire, que mon beau Monſieur eſt le » plus complaiſant de tous les hommes, & qu'il eſt toujours de mon avis ; au » lieu que l'autre s'imagine avoir autant d'eſprit que moi, qu'il ne careſſe jamais mon petit chien de Boulogne, & qu'il a même l'inſolence de me contredire lorſqu'il croit que j'ai tort. Il y a environ une demie heure, qu'il a » ſoutenu en ma préſence, qu'une mouche ſur le viſage eſt une marque infaillible d'un bouton.

Persuadé, qu'il est de mon devoir de me ranger plutôt à l'avis des parens qu'à celui de la fille, je vais présenter ici à ma belle Correspondante quelques réfléxions, qui peuvent la disposer à suivre la volonté de ceux à qui elle doit obéir; & la convaincre en même tems, qu'il n'est pas impossible qu'elle n'ait un jour de l'amitié pour celui qu'elle a regardé jusqu'ici avec indifférence: ou pour me servir d'un ancienne maxime reçue dans les familles, que, *si elle se marie premierement, l'amitié viendra dans la suite.*

La seule objection, qu'elle paroît insinuer contre l'honnête Gentilhomme qu'on lui propose, est son manque de complaisance, quoique s'il lui en témoignoit un peu, il me semble qu'elle voudroit bien le payer de retour. Je conclus de-là, malgré tout ce qu'ils en peuvent dire l'un & l'autre, qu'ils sont meilleurs amis dans le fond, qu'ils ne s'imaginent. On ne sauroit presque déterminer si l'Amour se plait davantage à causer de la joye que du chagrin. Que Mlle. de *S. Leger* rentre en elle-même, pour voir si elle ne se fait pas une secrette vanité d'exposer cet homme de bon sens à paroître ridicule. A-t'elle jamais eu plus de satisfaction, que lorsqu'elle s'est conduite d'une maniére à le mettre au déseſpoir, & à l'obliger de se pendre? ou sa joye est-elle jamais si vive, que lorsqu'elle croit l'avoir amené sur le bord d'un précipice ou de quelque ruisseau? Qu'elle pense d'ailleurs, que son Amant pourroit bien avoir remarqué ses petits tours, & qu'il ne cherche qu'à lui rendre la pareille. Je me souviens d'une jolie Demoiselle, pleine de feu & de vivacité, qui traita un Etudiant de ma connoissance, tout nouvellement revenu d'*Oxford*, & qui promettoit beaucoup, ni plus ni moins que s'il avoit été un *barbare*. La semaine apres qu'elle l'eut enlacé, elle prit une pincée de tabac en poudre dans la bocte de son rival, & lui toucha peut-être le petit doigt. Elle devint ennemie jurée des Arts & des Sciences, & à peine écrivit-elle jamais une Lettre, sans qu'elle affectât de mal orthographier son nom. Pour être à deux de jeu avec elle, le jeune Etudiant, qui ne manquoit pas de génie, se mit à railler les Coquettes, & à tourner en ridicule ces hommes spirituels de la Ville, qui rafinent sur les plaisirs, dont elle faisoit tant de cas. Après s'être ainsi piquottés l'un l'autre l'espace de cinq mois, elle lui donna un rendez-vous à quatre-vingt milles de *Londres*. Mais accoutumé qu'il étoit à ses fredaines, il prit une route opposée. Cependant, ils se rencontrérent, ils se querellérent, & au bout de quelques jours ils se mariérent ensemble. Leurs hostilités passées ne servent aujourd'hui qu'à leur divertissement: & ils n'ont retenu de l'Amour, que ce qu'il y a de plus raisonnable.

Les femmes, qui ont été quelque tems mariées, & qui ne se piquent pas de voir à leur suite une foule d'admirateurs, trouvent leur satisfaction à posséder le cœur d'un seul homme. Je sai bien, que les jeunes filles ont d'autres idées, & qu'elles ne se bornent pas-là; mais, lorsque l'âge les a guéries de leur vanité naturelle, & les a rendues discretes, leur amitié se fixe à son propre objet. De-là vient sans doute, qu'on voit plus de maris avoir de la tendresse pour leurs femmes qui ont passé la fleur de leur beauté, qu'il ne s'en trouve de ceux qui les aiment dans le tems qu'elles jouissent de tout son éclat. Mes Lecteurspeuvent appliquer, s'ils veulent, cette observation à l'autre sexe.

Je ne m'arrêterai pas à faire voir la néceſſité qu'il y a que le mari & la femme ayent un ſeul & même intérêt en vûe, & qu'ils travaillent de concert à l'éducation de leurs enfans; mais j'obſerverai en paſſant, que les perſonnes mariées ont plus d'ardeur dans leur amitié & dans leur haine, que celles qui ne le ſont pas. Les faveurs & les obligations mutuelles, qu'on doit ſuppoſer être plus grandes dans cet état que dans tout autre, ne peuvent que remplir d'une forte reconnoiſſance les ames nobles & généreuſes. Leur reſſentiment ne peut être auſſi que plus vif, lorſqu'elles ſe croyent mépriſées ou malltaitées de la part d'une perſonne, de qui elles avoient mérité beaucoup.

D'ailleurs, Mlle. *de St. Leger* doit prendre garde que, s'il y a pluſieurs défauts cachés avant le mariage, il ya de même pluſieurs bonnes qualités qui ne ſe découvrent qu'enſuite.

On peut ajouter à ceci l'effet ordinaire de la coûtume & d'une longue habitude à ſe voir, qui produit l'amitié & bienveillance entre deux perſonnes. Je me ſouviens d'une remarque fort délicate d'un de mes amis, qui croit qu'on peut être ſûr qu'une femme aime ſon mari, lorſqu'elle employe ſes expreſſions, qu'elle répéte ſes contes, & qu'elle imite ſes maniéres d'agir. Cette imitation donne un ſecret plaiſir à tous ceux qu'elle regarde, parce qu'elle cache une flatterie ſans art, & qu'elle favoriſe beaucoup le principe dominant de l'amour propre. Il eſt certain, que les perſonnes mariées, qui ont entre elles une eſtime réciproque, ne contractent pas ſeulement l'air & la maniere de parler l'une de l'autre, mais auſſi le même tour d'eſprit & les mêmes idées. Quelques-uns vont même ſi loin, qu'ils prétendent, que les traits du viſage du mari & de la femme viennent à ſe reſſembler avec le tems. Que ma belle Correſpondante ſe figure donc, qu'au bout de deux ou trois années, l'honnête Gentilhomme, qu'on lui propoſe, aura pluſieurs de ſes traits; ce qu'elle ne doit pas attendre de ſon beau Monſieur, qui eſt trop plein de ſa chere perſonne, pour en vouloir imiter une autre. J'en appelle même à ſon jugement, afin qu'elle décide ſi la perſonne qui lui reſſemblera le mieux, ne ſera pas la plus belle.

Nous avons un exemple, digne de remarque, & qui ne convient pas mal à notre ſujet, dans l'Hiſtoire du Roi *Engar*, que je m'en vais rapporter ici, & dont ma belle Correſpondante aura la bonté de ſe faire l'application.

(*f*) Ce grand Monarque, qui eſt ſi fameux dans notre Hiſtoire, fit un voyage à travers ſon Royaume, & devint amoureux de la fille d'un certain Duc, qui paſſoit pour la plus grande beauté du ſiécle, & qui demeuroit près de *Winchester*. Sa paſſion & ſes importunités auprès de la Ducheſſe furent ſi vives, qu'elle lui promit de lui amener ſa fille, d'abord qu'il ſeroit couché, quoiqu'elle déteſtât dans le fond de ſon ame une action ſi criminelle. Dès que la nuit fut venue, elle prit une de ſes Demoiſelles, & la fit gliſſer dans la chambre du Roi. Cette jeune fille n'étoit pas déſagréa-

(*f*) Voyez ce que M. de *Rapin* en dit dans ſon *Hiſt.* d'*Angleterre*, Tome I. pag. 362.

ble, & ne manquoit pas d'adreſſe pour ſe prévaloir de cette occaſion, & s'en ſervir à l'établiſſement de ſa fortune. En effet, elle plut tant au Roi, que, lorſqu'elle témoigna quelque envie de ſe retirer avant le jour, il ne voulut jamais le permettre. De ſorte que, réduite à la néceſſité de ſe découvrir, elle s'y prit d'une maniere ſi jolie que le Roi en fut charmé, qu'il l'amena avec lui, qu'il la combla de biens, qu'il en fit ſon premier Miniſtre d'Etat, & qu'il lui fut toujours fidèle, ſans avoir aucune autre Maîtreſſe, juſqu'à ce qu'il épouſa la belle *Elfride*.

XII. DISCOURS.

Interea longum cantu ſolata laborem
Arguto conjux percurrit pectine telas.
VIRG. Georg. L. I. 293.

Pendant que ſa femme s'occupe à faire des toiles ſur le métier, & qu'elle adoucit par ſes chanſons la longueur de ſon travail.

M. le SPECTATEUR,

» J'Ai deux niéces ſous ma direction, qui courent ſi ſouvent par la » Ville, d'un côté & d'autre, que je ne ſai où les prendre, lorſ- » que j'en aurois beſoin. Elles employent tout leur tems à s'ha- » biller, à boire leur Thé, à rendre ou à recevoir des viſites; & » vont ſe coucher auſſi fatiguées pour n'avoir rien fait, que je ſuis moi- » même après avoir piqué un Jupon tout entier. Le ſeul tems, auquel on » peut dire qu'elles ne ſont point oiſives, eſt celui qu'elles mettent à lire vos » *Diſcours*: &, puiſque vous les deſtinez au ſervice de la vertu, je vou- » prie d'y vouloir recommander l'art de maniere l'aiguille, qui eſt négligé de- » puis bien des années. Les heures, qu'on perd aujourd'hui à s'ajuſter à » la Comédie, en viſites, & autres occupations de cette nature, s'employoient, » du tems de ma jeuneſſe, à écrire des Recettes, ou à faire des Lits, des » Chaiſes, & des Tentures de Tapiſſerie, pour l'uſage de la Maiſon. Pour » moi, il y a cinquante ans, que je m'exerce aux ouvrages de l'aiguille, & » je ne la quitte jamais qu'à regret. Le cœur me ſaigne de voir deux gran- » des fainéantes, boufies d'orgueil, paſſer une après-dinée entiere à humer » du Thé, dans une chambre tendue par l'induſtrie de leur Biſayeule. Je » vous conjure, Monſieur, de vouloir prendre ſous votre protection le » myſtérieux & louable métier de la Broderie: &, puiſque vous avez beaucoup » de cette noble vertu qui regnoit dans le dernier ſiécle, je vous prie de re- » doubler vos ſoins pour la réforme de celui-ci. Je ſuis, &c.

Lettre ſur ce que les Ouvrages à l'aiguille ſont fort négligés par les Dames Angloiſes, avec les réflexions de l'Auteur pour en rétablir la mode.

Pour obéir aux ordres de ma vénérable Correſpondante, j'ai bien peſé le grand ſujet dont elle vient de m'entretenir, & je me flatte que toutes les

Dames *Angloises*, convaincues par mes raisons, ne paroîtront plus, aussi-tôt que leur deuil sera passé, qu'ornées des ouvrages de leurs propres mains.

Quelle agréable occupation ne doit-ce pas être pour le beau sexe, que leur modestie naturelle, & la tendresse des hommes à leur égard, exemptent du soin des affaires publiques, d'imiter les fruits & les fleurs, de transplanter, pour ainsi dire, toutes les beautés de la nature dans leurs ajustemens, & de créer un nouveau monde dans leurs chambres & leurs cabinets! Quel plaisir ne doit-ce pas être pour elles de se promener à l'ombre des boccages qu'elles ont planté elles-mêmes, & de contempler ces héros, qu'elles ont tué avec la pointe de leurs aiguilles; ou ces petits *Cupidons*, qu'elles ont mis au monde sans aucune douleur!

C'est le plus beau champ, si je ne me trompe, où une Dame puisse exercer son génie; & il seroit à souhaiter, que plusieurs d'entr'elles qui ont écrit, se fussent plutôt amusées aux Ouvrages de tapisserie, qu'à faire des Vers. Celles qui aiment les Pastorales, peuvent donner carriére à leur imagination dans les payſages, & placer des Bergers réduits au désespoir sous des saules tissus de soye, ou les noyer dans un ruisseau de moire. Celles qui écrivent des Poëmes héroïques, peuvent tracer des batailles sur le Canevas avec le même succès, & les enflâmer avec de la soye cramoisi. Celles-là même, dont la veine se borne à une Chanson ou à une Epigramme, peuvent placer bien des traits vifs & piquans dans les points d'une bourse, & réunir mille graces dans une paire de jarretiéres.

Supposé même, qu'il y eût quelque jeune Demoiselle qui manquât de génie pour s'acquitter de ce travail, & s'en tirer avec honneur; malgré tout cela, je lui conseille de s'y appliquer, quand ce ne seroit que pour se mettre à l'abri du péril où l'oisiveté l'engageroit.

Un autre motif qui doit porter les Dames à s'occuper à des ouvrages de cette nature, est que, par ce moyen, elles évitent la médisance qui regne d'ordinaire autour des tables à thé ou à caffé, & dans toutes les autres scènes d'une vie oisive. Pendant qu'elles travaillent à former des oiseaux & des bêtes à quatre pieds, il sera permis à leurs voisins d'être les peres de leurs propres enfans. Les *Whigs*, & les *Torys* ne feront presque jamais le sujet de leurs converſations, lorsqu'il ne s'agira que de savoir, si le bleu ou le rouge quadreroit mieux dans un certain endroit de leur Canevas. *Sophronie* n'auroit-elle pas fait plus d'honneur à notre Général, si, au lieu de s'emporter avec tant de violence contre ceux qui ont le cœur *François*, elle eût tracé sur une tapisserie la fameuse bataille de *Blenheim*?

La troisiéme raison que j'alléguerai, pour soutenir ma thèse, est fondée sur le profit qui revient aux Familles où ce petit exercice est encouragé. En effet, les Dames évitent, non-seulement par-là bien des dépenses inutiles mais elles font un gain réel & solide. Quel éloge ne seroit-ce pas pour une vénérable Matrone, si l'on gravoit sur son tombeau, » qu'elle a repré-» senté sur de belles tapisseries de haute-lisse toutes les Histoires de la Bible; » & qu'après en avoir fait trois cens verges pour couvrir les murailles de sa » maison, elle est morte dans un âge fort avancé. »

En conséquence de tout ce qui est marqué ci-dessus, je soumets très-humblement à toutes les meres qu'il y a dans la *Grande Bretagne*, les propositions suivantes :

I. Qu'aucune jeune Demoiselle ne puisse recevoir les visites de son premier Amant, si elle n'est parée d'un habit en broderie de sa façon.

II. Qu'à l'entrée de chaque nouveau domestique dans la maison elle soit obligée de paroître du moins avec un devant de corps tout neuf.

III. Qu'aucune ne soit actuellement mariée, jusqu'à ce qu'elle ait cousu son trousseau avec toutes ses dépendances, sans en excepter le petit manteau destiné à l'usage d'un garçon.

Ces loix exécutées à la rigueur, rétabliroient bientôt, si je ne me trompe, l'Art presque anéanti des ouvrages à l'aiguille, & rendroient nos jeunes Demoiselles fort habiles de leurs doigts.

Il y avoit autrefois une coûtume en *Grece* dont *Homere* nous parle, & dont je me flatte, que mes belles Compatriotes voudront bien profiter. Une veuve ne pouvoit pas admettre, sans indécence un second mari, jusqu'à ce qu'elle eût tissu de ses mains un drap mortuaire pour son défunt Seigneur, ou son plus proche parent. Fondée sur cet usage, la chaste *Penelope* ne crut pas plutôt qu'*Ulysse* avoit péri en mer, qu'elle se mit à filer une toile pour servir à *Laertès*, le pere de son époux. Quoique cet ouvrage soit très-fameux, dans la crainte que plusieurs de nos Dames n'en ignorent les circonnstaces, je vais les rapporter ici telles qu'*Homere* nous les donne par la bouche d'un des Amans de *Penelope*.

(g) » Elle nous amuse tous, *dit-il*, de belles espérances : elle promet à » chacun de nous, en envoyant messages sur messages ; & elle pense tout » le contraire de ce qu'elle promet. Voici le dernier tour dont elle s'est avi- » sée. Elle s'est mise à travailler dans son appartement à une toile très-fine » & d'une immense grandeur, & nous a dit à tous : *Jeunes Princes, qui me* » *poursuivez en mariage, puisque le divin* Ulysse *n'est plus, attendez, je vous* » *prie, & permettez que je ne pense à mes nôces, qu'après que j'aurai achevé* » *cette toile, que j'ai commencée : il ne faut pas que tout mon ouvrage soit perdu* » *Je la prépare pour les funerailles de* Laërte, *quand la Parque cruelle l'aura li-* » *vré à la mort, afin qu'aucune femme des Grecs ne vienne me faire des reproches,* » *si j'avois laissé sans drap mortuaire, fait de ma main, un homme si cher, &* » *qui possédoit tant de biens.* C'est ainsi qu'elle parla, & nous nous laissames » amuser par ses paroles. Le jour, elle travailloit avec beaucoup d'assidui- » té, mais la nuit, dès-que les torches étoient allumées, elle défaisoit ce qu'elle » avoit fait le jour. Cette ruse nous a été cachée trois ans entiers ; mais enfin, » la quatriéme année étant venue & presque finie, une de ses femmes qui » étoit de la confidence, nous a averti de ce complot : nous-mêmes nous l'avons » surprise, comme elle défaisoit cet ouvrage admirable ; & nous l'avons for- » cée malgré elle, de l'achever. »

(g) Voyez l'*Odissée*, Liv. II. pag. 70 de la Trad. de Mad. *Dacier*, imprimée à *Amsterdam* en 1717.

XIII. DISCOURS.

Dicite Io Pæan, & Io bis dicite Pæan:
Decidit in cassas præda petita meos.

OVID. Art. Amat. L. II. 1.

Courage, mes amis; réjouissez-vous avec moi: la proye que j'avois si long-tems poursuivie, est enfin tombée dans mes filets.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les qualités nécessaires, pour rendre un Mariage heureux.

» DEPUIS que vous avez publié en dernier lieu mon rapport sur Mlle. *Fanchon* de *S. Leger*, où j'ai observé, que l'Amour vient après » le Mariage, je me flatte que vos Lecteurs seront convaincus » de cette vérité, que si l'Amour produit d'ordinaire le Mariage, » il arrive souvent que le Mariage produit l'Amour.

» Peut-être faut-il plus de vertus pour faire un bon mari ou une bonne » femme, que n'en demande le caractére le plus distingué & le plus brillant » qu'il y ait au monde.

» Il semble que la prudence est d'une absolue nécessité. Aussi voit-on, que » les meilleurs maris ont toujours été les plus renommés pour cette vertu. » *Homere*, qui nous a tracé, en la personne d'*Ulisse*, le parfait modéle d'un » homme prudent, afin qu'il n'y manquât rien, le loue de sa constante fidé- » lité à l'égard de sa chere *Pénelope*. Ce héros la poussa même si loin, qu'il » rejetta les embrassemens d'une Déesse; & que, pour me servir de l'expres- » sion du meilleur de tous les Auteurs Payens, *il préféra sa vieille à l'Im-* » *mortalité.* (*h*)

» La vertu est un autre ingrédient nécessaire, pour rendre le Mariage heu- » reux, en ce qu'elle produit naturellement la constance & l'estime entre les » deux personnes intéressées. C'est ainsi que *Brutus* & *Porcia* se distinguérent » de tous ceux qui vivoient de leur tems, par leur vertu & leur affection mutuelle.

» Le bon naturel n'est pas moins requis dans l'Etat du Mariage; puisque » sans cela il y a mille & mille occasions, qui peuvent le rendre amer. Lorsque » la grandeur d'ame est jointe à cette aimable qualité, elle attire l'admiration

(*h*) *Vetulam suam prætulit Immortalitati.* Je ne sai d'où l'Auteur *Anglois* a tiré ces mots, ni qui est ce fameux Payen, auquel il donne un si grand éloge. Mais, s'il veut indiquer par-là *Ciceron*, comme il me semble, il pourroit bien avoir fait une petite équivoque, & avoir mis *Vetulam*, au lieu d'*Itacham*. Voici du moins de quelle maniere *Ciceron* s'exprime *Lib. II. de Legib.* c. 1. à la fin: *Si pudicam etiam ille Sapientissimus Vir*, Itacham *ut audiret*, *immortalitatem scribitur*, *reliquisse.* L'Orateur fait sans doute allusion à ce qu'*Homere* en dit dans le I. Liv. de l'*Odyssée*: & c'est à quoi l'Auteur *Anglois* auroit pu s'en tenir.

&

» & l'estime de tout le monde. Ceſt ainſi que *Ceſar*, qui n'étoit pas moins re-
» marquable par ſa haute fortune & ſa valeur, que par ſon humanité, gagna
» les cœurs du peuple *Romain*, lorſque, malgré la coûtume oppoſée, il pro-
» nonça l'oraiſon funébre de ſa premiere & plus chere femme.

» Le bon naturel ne ſuffiroit pas, s'il n'étoit conſtant & uniforme, ſoute-
» nu d'une humeur toujours égale, qui ne doit jamais ſe perdre dans une
» amitié contractée pour toute la vie. Il faut qu'un homme ſoit en paix
» avec lui-même, avant qu'il le puiſſe être avec ſa chere Moitié. *Socrate*,
» & *Marc Aurele*, qui, par la force de la Philoſophie, avoient dompté leurs
» paſſions & calmé leurs eſprits, ſont renommés pour avoir été de bons ma-
» ris, quoique le premier fut uni avec *Xantippe*, & l'autre avec *Fauſtine*. Si
» l'époux & l'épouſe vouloient s'accoutumer la premiere année de leur ma-
» riage à ſupporter leurs défauts mutuels, ils ſeroient preſque arrivés au but,
» & ils pourroient vivre heureux le reſte de leurs jours. Cette douceur, &
» cette complaiſance réciproque, étoient finement inſinuées dans les céré-
» monies que les Payens obſervoient à leurs nôces, & dans les ſacrifices qu'ils
» offroient alors à *Junon*, en ce qu'ils arrachoient le fiel des Victimes, &
» qu'ils le jettoient derriere l'Autel.

» Pour concluſion, je vais citer un paſſage de l'*Hiſtoire naturelle du Comté*
» *de Stafford*, que le *Dr. Plott* à publiée. Outre qu'il ne quadre pas mal au
» ſujet, il ſervira, non ſeulement à remplir votre Feuille volante, mais peut-
» être même qu'il me donnera occaſion, ſi le cœur m'en dit, de vous en four-
» nir une autre; puiſque j'ai par devers moi un ancien Regiſtre du lieu
» marqué ci-deſſous.

Le Chevalier *Philippe de Somerville*, tenoit en fief, des Comtes de *Lancaſtre*, les Seigneuries de *Whichenovre*, de *Scireſcot*, de *Ridware*, de *Neherton*, & de *Corley*, toutes dans le Comté de *Stafford*, ſous une redevance mémorable, & qui eſt exprimée en ces termes: Ledit Chevalier *Philippe* aura, tiendra, & conſervera une fléche de lard, pendue dans la grande Salle de *Whichenovre*, prête & en bon état dans toutes les ſaiſons de l'Année, excepté en Caréme, pour être donnée à tout homme ou à toute femme mariés, au bout d'un an & un jour aprés leur mariage, de la maniere ſuivante.

Toutes les fois qu'un tel homme viendra en perſonne demander le lard, il s'adreſſera au Receveur ou au Concierge de la Seigneurie de *Whichenovre*, & lui parlera en ces termes:

Receveur, ou Concierge, je vous ſignifie, que je ſuis venu pour moi-même demander une fléche de lard, pendue dans la Salle du Seigneur de *Whichenovre*, ſuivant la forme requiſe.

Ce rapport oui, le Receveur ou le Concierge lui aſſignera un jour, auquel il promettra ſur ſa foi de revenir & d'amener avec lui deux de ſes voiſins. Cependant, ledit Receveur prendra avec lui deux de ceux qui ont de francs fiefs dans la Seigneurie de *Whichenovre*, & ils iront tous trois à la Seigneurie de *Rudlow*, qui appartient à *Robert Knightleye*, & y ſommeront ledit *Knightleye*, ou ſon Receveur, de ſe rendre à *Whichenovre* au jour aſſigné, dés la pointe du jour, avec ſa voiture, c'eſt-à-dire un cheval & une ſelle, un

ſac & une pique, pour tranſporter à ſes frais & dépens, ladite flêche de lard, avec le Bled qu'on y doit joindre, hors du Comté de *Stafford*. Enſuite, ledit Receveur & les deux poſſeſſeurs de francs Fiefs ſommeront tous les Fermiers de la dite Seigneurie de ſe trouver au jour marqué à *Whichenovre*, pour s'y acquitter du ſervice qu'ils doivent à la flêche de lard. Ce jour venu, tous les Intéreſſés ſe rendront au Portail de la Seigneurie de *Whichenovre*, où, depuis le lever du Soleil juſqu'à midi, ils attendront celui qui doit avoir le lard. Après ſon arrivée, on diſtribuera des guirlandes à tous ceux qui doivent être de la cérémonie, & on le conduira, au ſon des trompettes, des tambourins, & autres inſtrumens, juſqu'à la porte de la Salle, où il trouvera le Seigneur de *Whichenovre*, ou ſon Maître d'Hôtel, prêt à délivrer la flêche de lard en la maniere qui ſuit.

Il s'informera de celui qui la demande, s'il a amené avec lui deux de ſes voiſins; à quoi le Demandeur répondra, *Les voici tout prêts*. Là-deſſus, le Maître d'Hôtel fera prêter ſerment à ces deux hommes, qu'ils diront la vérité ſur ces trois points, ſavoir: Si le Demandeur eſt marié, ou s'il l'a été; ſi, depuis ſon Mariage, il s'eſt écoulé une année & un jour; enfin, s'il eſt de condition libre ou ſervile? S'ils jurent pour l'affirmative, alors on dépendra la flêche de lard, qui ſera miſe à la porte de la Salle, ſur un demi-ſeptier de froment, & autant de ſeigle. Enſuite, le Demandeur ſe mettra à genoux, avec ſa main droite ſur un livre poſé ſur le lard & le grain, & jurera en ces termes:

» Sachez, M. le Chevalier *Philippe de Somerville*, Seigneur de *Whichenovre*, qui êtes le Donateur de ce Lard, que moi *A.* depuis que j'ai épouſé *B.* » pour ma femme, que je l'ai eûe en ma garde & à ma volonté, pendant une » année & un jour après notre Mariage, je n'aurois pas voulu la troquer » pour une autre plus jolie ni plus laide, plus riche ni plus pauvre, non pas même pour une de plus haute naiſſance, ſoit endormie ou éveillée, ni en » aucun tems; & que, ſi ladite *B.* & moi étions ſeuls au monde, je la prendrois pour ma femme préférablement à toutes les autres, de quelque condition qu'elles fuſſent, bonnes ou mauvaiſes. Ainſi Dieu m'aide & tous » les Saints, cette flêche de Lard & toutes les autres.

Ses deux voiſins jureront auſſi, qu'ils croyent de bonne foi, qu'il a dit la vérité. D'ailleurs, ſi par leur témoignage il ſe trouve que l'homme ci-deſſus nommé eſt de condition libre, on lui donnera un demi-ſeptier de froment avec un fromage; mais, s'il eſt de condition ſervile, il n'aura qu'un demi-ſeptier de ſeigle ſans fromage. Alors *Knightleye*, Seigneur de *Rudlow*, ſera appellé pour tranſporter toutes les choſes ſuſdites: ledit grain ſera mis ſur un cheval, & ledit Lard au-deſſus; celui, à qui le Lard appartient, montera ſur ſon cheval, s'il en a un, & prendra le fromage devant lui; mais, s'il n'en a point, le Seigneur de *Whichenovre*, lui en fournira un avec une ſelle, juſqu'à ce qu'il ſoit hors de ſa Terre. C'eſtainſi qu'ils partiront de *Whichenovre*, avec le Grain & le Lard, qui paſſeront devant celui qui les a gagnés, au ſon des trompettes, des tambourins, & autres inſtrumens de Muſique. Tous les Fermiers de *Whichenovre* l'accompagneront juſqu'à ce qu'il ſoit hors des

limites de ladite Seigneurie, & ils reviendront enſuite, à la réſerve de celui qui doit faire le tranſport & le voyage hors du Comté de *Stafford*, aux dépens de ſon Seigneur de *Whichenovre*.

XIV. DISCOURS.

——— Perjuria ridet Amantum.
OVID. Art. Amat. L. I. 635.

Il ſe moque des parjures des Amans.

M. le SPECTATEUR,

» SUIVANT ma promeſſe, quoiqu'elle ne fut que conditionelle ; » je vous envoye une liſte de pluſieurs perſonnes, qui de tems en » tems ont demandé la flêche de lard du Chevalier *Philippe de Somerville* ou de ſes héritiers, telle qu'on la trouve dans un ancien » Manuſcrit intitulé, *Regiſtre de la Salle de* Whichenovre, *& de la flêche* » *de lard qu'on y tient toujours prête.* *Extrait du Regiſtre de la Salle de Whichenovre.*

» On voit à la tête de ce Regiſtre la loi ou l'inſtitution en forme, comme » vous venez de la publier : Elle eſt ſuivie de deux ſtatuts, qui lui ſervent de » commentaire, & dont voici la ſubſtance : que la femme prêtera le ſer- » ment auſſi-bien que le mari, avec les différences requiſes ; & que les Juges » examineront les témoins, tantôt l'un, tantôt l'autre, ou même à part, s'ils » le trouvent à propos. Les cas particuliers, que je vais rapporter, viennent » enſuite.

» *Le Chevalier* Aubry de Falſtaff, *fils du Chevalier* Jean Falſtaff, *& Dame* » Grimaude *ſa femme, furent les premiers qui demandérent la flêche de lard,* » *après qu'il eut corrompu deux amis de ſon pere, qui rendirent un faux témoi-* » *gnage en ſa faveur, & lui firent ainſi gagner ledit* Lard. *Mais, ſur ce que lui* » *& ſa femme vinrent auſſi-tôt à diſputer entr'eux de quelle maniére ils l'apprête-* » *roient, il leur fut ôté par l'ordre des Juges, & pendu de nouveau dans la Salle.*

» Aliſon, *femme d'*Etienne Rouſſeau, *amena ſondit mari avec elle, & après* » *s'être fort louée de ſon bon naturel & de ſa complaiſance à ſon égard, elle ajou-* » *ta, qu'elle ne doutoit point qu'il ne fut prêt à témoigner la même choſe en ſa* » *faveur. Là-deſſus ledit* Rouſſeau *ſecoua la tête ; ce qui obligea ſa femme à ſe* » *retourner tout d'un coup vers lui, & à lui donner un bon ſoufflet.*

» Philippe de Chanceles, *après avoir mis la main ſur le livre, lorſqu'il en* » *vint à cet endroit,* Si elle & moi étions ſeuls dans le monde, *ſentit un ſe-* » *cret remors, qui l'obligea de s'eſquiver au plus vîte.*

» *Sur ce que* Richard de Pointaime, *qui étoit un courtiſan & un homme fort* » *poli, parut héſiter à ces mots,* après notre mariage, *on le pria de vouloir s'ex-* » *pliquer. Mais, au lieu de répondre directement à la queſtion, il s'étendit ſur* » *la grande complaiſance qu'il avoit eue pour ſa femme lorſqu'il lui faiſoit la cour ;*

» *& protesta, qu'il ne lui avoit jamais donné le moindre chagrin, l'espace d'une an-*
» *née & d'un jour avant leur mariage; ce qu'il croyoit revenir à la même chose.*
» Rejetté.

» *Après que* Jocelin Jolly, *Ecuyer, eut démontré, par des témoins irréprocha-*
» *bles, que lui & sa femme avoient conservé une entiere affection l'un pour l'autre*
» *tout le premier mois de leur mariage; qu'on appelle communément le* mois su-
» *cré, on voulut bien lui accorder par grace une tranche de lard.*

» Il se passa bien des années, à ce que le Registre marque ici, avant
» qu'aucun Demandeur se présentât à la Salle de *Whichenovre*; en sorte qu'on
» auroit cru que tout le pays à la ronde étoit devenu *Juif*, tant l'envie que
» l'on témoignoit pour la Flêche de Lard étoit petite.

» Le premier couple, qui parut en suite, n'auroit pas manqué de l'ob-
» tenir, si l'un des témoins n'avoit déposé, qu'étant à diner un Dimanche
» avec le Demandeur, sa femme, qui s'asseïoit à l'Eglise au-dessous de celle
» de l'Ecuyer de la Paroisse, avoit lâché quelques mots, pour insinuer que son
» mari méritoit bien le titre de Chevalier, & que celui-ci avoit repliqué
» avec émotion, *Nargue de vous.* Après que les Juges eurent examiné à fond
» ce rapport, ils déclarérent qu'une telle conduite marquoit une ambition
» déraisonnable dans la femme, & une indigne colere dans le mari.

» Le Registre nous avertit, qu'une femme ne se trouva pas dûement quali-
» fiée, sur ce qu'elle dit, en parlant de son mari, *le bon Dieu le pardonne.*

» Il est aussi remarquable, qu'un couple fut rejetté sur la déposition d'un de
» leurs voisins, qui témoigna que la Dame avoit dit une fois à son mari,
» qu'*elle reconnoissoit qu'il étoit de son devoir d'obeir*, & qu'il avoit repliqué là-
» dessus, *Oh! ma Chere, vous n'avez jamais tort.*

» La violente passion d'une Dame, pour son chien de Boulogne, le ren-
» voi d'une vieille servante par une autre, le compte d'un Cabaretier dé-
» chiré par la femme, & celui de l'Apoticaire mis en piéces par le mari,
» une querelle sur le biseau de pain, des dinés gâtés pour avoir trop attendu
» & le retour au logis à des heures indues de la nuit, sont autant de sujets
» qui ont causé la réjection de quelques vingtaines de Demandeurs, dont les
» noms se trouvent couchés dans le Registre.

» Sans spécifier tous les cas qu'on y voit, je me bornerai à observer, que
» la Sentence rendue contre un certain *Gervais le Chasseur*, porte, qu'*il au-*
» *roit pû mêler du lard avec ses œufs, s'il n'avoit pas autrefois grondé sa femme*
» *sur ce qu'ils étoient trop cuits.* D'ailleurs, la déposition contre *Dorothée*
» *Peufait* est conçue en ces termes: *Qu'elle avoit si bien usurpé le pouvoir de*
» *gouverner le feu de charbon de pierre, quoique son mari prétendit au droit de*
» *le remuer, qu'elle ne permettoit pas volontiers que le Fourgon tombât en d'au-*
» *tres mains que les siennes.*

» Je ne trouve dans cette premiere centurie, que deux couples, qui ayent
» emporté la flêche de lard. Le premier étoit un Capitaine de vaisseau & sa
» femme, qui ne s'étoient point vûs depuis le jour de leur Mariage jus-
» qu'à celui auquel ils insinuerent leur prétention. L'autre étoit un honnête
» couple du voisinage. Le mari d'un naturel paisible, avoit fort bon sens,
» & la femme étoit muette.

XV. DISCOURS.

Sic cùm transierint mei
Nullo cum strepitu dies;
Plebeius moriar senex.
Illi mors gravis incubat,
Qui notus nimis omnibus
Ignotus moritur sibi.

SEN. in Thyeste vſ. 367.

C'eſt ainſi qu'après avoir paſſé mes jours ſans éclat & ſans bruit, je mourrai dans un âge fort avancé, & dans l'état de Plébéien. Celui qui paſſe ſa vie d'une maniere à être connu de tout le monde, & qui ne ſe connoit pas lui-même, doit s'attendre à une mort fâcheuſe.

Les plus grands Hommes ne ſont pas toujours les plus connus dans le monde.

JE me ſuis étonné bien des fois de ce que les *Juifs* attendoient un Meſſie revétu d'une vaine pompe extérieure & d'une chétive grandeur mondaine, de ce qu'ils ſe le repréſentoient comme un fameux Conquérant, occupé à faire main baſſe ſur toutes les autres nations, & animé de la folle ambition d'un *Alexandre* ou d'un *Céſar*. N'eſt-il pas infiniment plus illuſtre dans ſon véritable caractére, lorſqu'on le voit devenir l'Auteur d'une bienveillance univerſelle entre les hommes, nous fournir les moyens d'épurer nos paſſions & d'exalter notre nature, nous donner de grandes idées de l'immortalité, & nous encourager au mépris de cette pompe apparente, en quoi les *Juifs* faiſoient conſiſter la gloire de leur Meſſie?

Il n'y a rien, dit Longin, *qui puiſſe être grand, lorſqu'il y a de la grandeur d'ame à le mépriſer*. La poſſeſſion des biens & des richeſſes ne ſauroit rendre un homme grand, parce qu'il y a une véritable grandeur à les négliger, & à n'en faire pas l'objet de nos déſirs. C'eſt pour cela même, que je ſuis diſpoſé à croire, qu'il y a des hommes cachés dans la foule, qui ſont plus grands que ceux que nous voyons paroître ſur la ſcène & qui s'attirent les yeux & l'admiration du monde. Nous n'aurions jamais entendu parler de *Virgile*, ſi ſes malheurs domeſtiques ne l'euſſent fait ſortir de ſon obſcurité, & ne l'euſſent conduit à *Rome*.

Si nous ſuppoſons qu'il y a des Eſprits ou des Anges qui obſervent toutes nos démarches, comme la choſe eſt très-probable par les lumiéres de la raiſon & de la révélation, quelle différence ne doit-il pas y avoir entre les idées qu'ils ſe forment de nous, & celles que nous avons nous-mêmes les uns des autres? S'ils devoient nous donner leur catalogue des perſonnes de mérite qui vivent de nos jours, combien ne différeroit-il pas de la liſte qu'aucun de nous en pourroit dreſſer?

Nous ſommes frappés par la magnificence des titres, l'oſtentation du ſavoir, & le bruit des victoires: Eux, au contraire, voyent le Philoſophe, dans

une cabane, posseder son ame en patience & avec actions de grace, sous le poids de ce que les petits esprits appellent infortune & pauvreté. Ils ne cherchent pas les grands hommes à la tete des armées, ni dans la pompe des Cours; mais, ils les trouvent souvent à l'ombre des bocages, au milieu des solitudes, & dans les sentiers reculés d'une vie privée. La promenade qu'un Philosophe fait tout seul vers le soir, paroît plus intéressante à leurs yeux, que la marche d'un Général à la tête de cent mille hommes. Une heure employée à méditer sur les Ouvrages de Dieu, un acte volontaire de Justice qui nous cause quelque perte, un zele ardent pour le bonheur du Genre humain, des larmes répandues en secret pour les calamités des autres, un désir criminel ou un ressentiment étouffé, en un mot, un acte sincére d'humilité, ou de toute autre vertu, sont les exercices ou les talens qui leur paroissent glorieux, & les seuls qui puissent amener les hommes à la véritable grandeur. Ils regardent souvent, avec pitié, mépris, ou indignation, les plus fameux d'entre nous, pendant qu'ils regardent avec amitié, estime & approbation, les plus obscurs de notre espéce.

La morale de cette spéculation revient à ceci: que nous ne devrions pas nous laisser entraîner par les censures ou les applaudissemens des hommes; mais, considérer la figure que chacun de nous fera un jour, lorsque la sagesse sera justifiée par ses enfans, & que rien ne passera pour grand ou illustre, s'il n'aide à embellir & à perfectionner la Nature humaine.

L'histoire de *Gygès*, ce riche Monarque de *Lydie*, nous fournit un exemple mémorable, qui vient ici bien à propos. Sur la demande qu'il avoit fait à l'Oracle de lui dire, qui étoit l'homme le plus heureux qu'il y eût au monde, il lui fut répondu, que c'étoit *Aglaus*. *Gygès* qui espéroit de s'entendre nommer à cette occasion, fut bien surpris d'une telle réponse, & très-curieux de savoir qui pouvoit être cet homme-là. Après une infinité de recherches, il se trouva que c'étoit un bon homme de la Campagne qui menoit une vie obscure, & qui employoit tout son tems à cultiver un jardin avec quelques arpens de terre qu'il avoit autour de sa maison.

L'agréable récit que notre Poëte *Cowley* en fait, servira de clôture à ce *Discours*. Voici de quelle maniére il s'exprime:

Aglaus, ignoré des hommes, quoique parfaitement connu des Dieux, après avoir vécu sans nom, & dans une humble obscurité, fut regretté de tous après sa mort. Le Roi *Gygès* inquiet & riche, consulta un jour *Apollon*. O! toi, dit-il, qui es l'œil du monde, connois-tu aucun mortel plus heureux que moi? Le bonheur d'*Aglaus*, répondit *Apollon*, est plus grand que le tien. Alors *Gygès*, enflâmé de dépit, demanda où pouvoit être ce Roi, dont personne ne lui avoit jamais parlé? Y auroit-il, continue-t'il, quelque Héros de ce nom, ou quelque grand Général, fameux par ses victoires? ou bien se trouveroit-il quelqu'un sur la Terre, qui fut encore plus riche que moi? Cet *Aglaus* dont *Gygès* se formoit une si fausse idée, habitoit dans une sombre vallée de l'*Arcadie*, où il fut trouvé cultivant son champ de ses propres mains.

Grand Dieu! s'il est permis de mêler ton auguste Nom avec celui des faux Dieux, fait que, parvenu à un âge avancé, mes jours s'écoulent dans

une paisible obscurité ; & qu'avant que d'arriver au bout de ma carriére, j'obtienne déja quelques avant-goûts de la félicité que tu réserves à tes fidéles serviteurs !

XVI. DISCOURS.

Perfide, sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, hircanæque admorunt ubera tigres;
VIRG. Æneid. L. IV. 366.

(*i*) *Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déesse,*
Tu suças en naissant le lait d'une tigresse ;
Et le Caucase affreux, t'engendrant en courroux ;
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ses cailloux.

PRest à renvoyer toutes choses, d'abord qu'il s'agit de rendre le moindre service à quelque personne de mérite & qui a du malheur, je vais publier ici la Lettre suivante, qui vient de me tomber entre les mains. Elle est si joliment tournée, que je n'ai pas voulu y changer un seul mot.

M. le Spectateur,

Lettre de *Lesbie* sur la perfidie de son Amant.

» Je me flatte que vous aurez non seulement compassion du triste & » malheureux état où je suis tombée, avec plusieurs autres de mon sexe, mais » que vous tâcherez, qui plus est, d'y remédier. Je compte d'ailleurs, que » vous n'en serez pas choqué, & que vous ne croirez pas que mon but est » de justifier mon imprudence criminelle, ou de vous engager vous-même à » me disculper. Rien n'est plus éloigné de ma pensée. Je sai trop bien que, » dans quelques-uns de vos *Discours*, vous avez vivement censuré les Per- » sonnes coupables d'une telle démarche. J'avois à peine seize ans, & j'é- » tois, s'il m'est permis de le dire, dans la fleur de ma beauté, quand un » maudit & lâche perfide vint me faire la Cour, &, sous promesse de maria- » ge, me rendit la plus malheureuse de toutes les femmes. Après m'avoir » séduite & engagée à quitter mes parens, qui sont des Personnes d'hon- » neur & de considération, en moins de trois mois il m'abandonna. Ce- » pendant, ils ne vouloient plus me voir, ni entendre parler de moi ; & je » puis dire, qu'alors je serois morte de faim, au pied de la lettre, sans le » secours d'une servante qui avoit demeuré chez nous. Quoiqu'il en soit,

(*i*) Traduction d'un Poëte François, dont le nom m'est inconnu.

» il plût à la Divine Providence de me délivrer bientôt de ce triſte & mi-
» ſérable état. Un Gentilhomme me vit, m'aima, & m'épouſa. Je me re-
» conciliai d'abord avec mes Parens, & je pourrois vivre auſſi heureuſe dans
» ma nouvelle ſituation, que j'étois ci-devant infortunée, n'étoit qu'il y a cer-
» tains brutaux au monde, qui me ſont devenus inſupportables. Je ne
» doute pas même, que vous n'ayez aſſez d'honneur & de compaſſion,
» pour les avertir, dans quelqu'une de vos feuilles volantes, qu'ils ont grand
» tort d'en uſer ſi mal avec moi. Il y a près de cinq ans, que je ſuis mariée,
» & je ne ſache pas être jamais ſortie ſans l'aveu de mon époux. Réduite à
» céder aux importunités de quelques-unes de mes Parentes, je vais plus ſou-
» vent dehors, que je ne voudrois, & que cela ne s'accorde avec mon hu-
» meur. C'eſt alors que je ſouffre des agonies mortelles. Cet homme, ou plutôt
» ce monſtre, fréquente tous les endroits où je vais. Lâche & indigne qu'il eſt!
» parce que je ne veux pas admettre ſes abominables viſites & ſes rendez-vous
» criminels, il fait tout ce qu'il peut pour me deshonorer. Il me laiſſa deſti-
» tuée d'amis & d'argent, & il ne daigna jamais s'informer de moi, juſqu'à
» ce que, pour mon malheur, il me vit à la Comédie, ornée de diamans,
» & aſſiſe dans une des Loges à côté du Théâtre. Ce fut alors, que ſa
» paſſion ſe renouvella, & que l'hypocrite prétendit ſe repentir du mauvais
» tour qu'il m'avoit joué. Alors, il mit en œuvre tous les artifices qui l'a-
» voient aidé à me perdre. Mais, qu'il ne s'imagine pas de pouvoir me ſé-
» duire une ſeconde fois. J'abhorre & je déteſte ſon indigne paſſion; &,
» comme il ne peut que le remarquer, il n'oublie rien pour me noircir,
» ſoit que le dépit l'anime, ou qu'il s'en faſſe un divertiſſement. Je ne man-
» que jamais de le voir dans toutes les aſſemblées publiques, où il eſt fort
» induſtrieux à donner l'eſſor à ſa malice. En un mot, il a dit notre malheu-
» reuſe avanture à tous ſes amis, qui ſont en grand nombre; & ce n'eſt plus
» un ſecret entre eux. Ils croyent là-deſſus, qu'ils ont droit de ſe familia-
» riſer avec moi. S'ils me ſaluent, & que par civilité je leur rende la pareille,
» ils ſe donnent alors certaines libertés, qui ne me ſont pas moins déſagréa-
» bles qu'à ma compagnie. Si je tourne les yeux d'un autre côté, ou que
» je paroiſſe fâchée, ils s'irritent, & diſent tout bas à l'oreille d'un cha-
» cun: *C'eſt celle-là; un tel en eſt le plus près;* juſqu'à ce qu'enfin les yeux
» de toute l'aſſemblée ſe fixent ſur moi. Ce n'eſt pas tout: ils inventent mille
» menſonges à mon préjudice, ſous cette fauſſe idée reçue dans le monde:
» *Que celle, qui a accordé les dernieres faveurs à un homme, les peut accor-*
» *der à cent.* Je vous ſupplie d'avertir ceux, qui en ſont coupables, qu'il
» n'y a rien de plus indigne que leur procédé. Je ne doute pas, que l'Au-
» teur de mon déſaſtre ne ſente, que c'eſt lui que vous aurez en vûe. Peut-
» être même, que vos avis l'engageront à s'oppoſer à l'inſolence des autres.
» Que le ſort de ces malheureuſes femmes eſt triſte & cruel, de voir que les
» hommes ſe vantent & ſe glorifient de ce qui fait notre honte & notre diſ-
» grace! Vous avez l'art de rendre déteſtables des coutumes auſſi o lieu-
» ſes que celle-ci. Tâchez donc, pour l'amour de moi, & de tant d'autres
» qui ont eu la même infortune, quoiqu'elles n'oſent pas l'avouer; ra-

» chez

» chez, dis-je, de faire voir, qu'il n'eſt pas moins indigne à un homme » de ſe venter de faveurs reçues ou de noircir la réputation de notre ſexe, » qu'il l'eſt d'eſſuyer un démenti ou un ſoufflet, ſans en marquer aucun reſ- » ſentiment. Du nombre de celles qui liſent & qui admirent vos *Diſcours*, » je ſuis, *&c.*

LESBIE.

P. S. » Je ſupporte mon malheur avec d'autant plus d'impatience, que Mer- » credi dernier, je reçus un nouvel affront dans l'Abbaye de *Weſtminſter*. »

Je conviens abſolument avec l'aimable & l'infortunée *Lesbie*, qu'il eſt auſſi indigne, pour un homme, d'inſulter à une femme dans la ſituation où elle ſe trouve, qu'il l'eſt de recevoir un démenti ou un ſoufflet d'un air calme & tranquille. C'eſt une vérité, qu'on ne peut révoquer en doute, & que j'eſſayerai d'illuſtrer, avec ſa permiſſion, par la remarque ſuivante.

C'eſt un ſigne de poltronnerie d'avaler un affront ſans en témoigner aucun reſſentiment, parce que celui-ci s'expoſeroit à quelque danger : il n'y en a pas moins à inſulter une créature, qui n'a pas la force, ou qui n'eſt pas en état de ſe défendre. Ainſi quelque épithete que cet homme indigne donne à cette pauvre Dame qu'il a deshonorée, je ne ferai pas difficulté de lui donner à lui-même le titre de lâche & de poltron.

Tout homme qui s'oublie juſqu'au point de frapper une femme, peut compter qu'il eſt perdu de réputation pour toute ſa vie, auprès de l'un & l'autre ſexe, parce qu'il n'y a point d'injure, quelque atroce qu'elle ſoit, qui puiſſe jamais autoriſer le fort à maltraiter le foible. Dans la ſituation où la pauvre *Lesbie* ſe trouve, elle ne ſauroit implorer le ſecours d'aucun homme pour la venger d'une inſulte mille fois plus cruelle, que ne peut être un ſoufflet. Si elle oſoit ouvrir la bouche, le perfide ſait bien qu'un époux, un frere, un généreux ami s'expoſeroit volontiers à la mort, pour lui faire rendre juſtice.

Un eſprit noble & debonnaire, quelque enragé qu'il ſoit contre un ennemi, ne l'a pas plutôt en ſon pouvoir, qu'il oublie tout ſon reſſentiment. Un ami, qui par un principe de jalouſie, ou quelque chagrin qu'il a reçu, s'eſt éloigné de la perſonne qu'il chériſſoit, ne peut la voir tomber dans quelque diſgrace, ſans ſe rappeller ſa premiere tendreſſe, & ſentir même quelques remords. Que dirons-nous donc de l'ingratitude de celui, qui après avoir oublié les faveurs qu'il avoit ſollicitées avec tant de violence, & reçues avec de ſi grands tranſports, peut inſulter aux malheurs qu'il a cauſés lui-même, & ſe divertir de la perſonne qui lui a donné tant de plaiſir ? Il n'y a qu'une ſeule créature au monde, qui s'occupe à tendre des piéges à la foibleſſe des autres, & qui triomphe dans les maux que ſes artifices leur attirent ; & nous ſavons bien, que ceux qui l'imitent ne manqueront pas un jour de recevoir ſa recompenſe.

Quoiqu'il en ſoit, je renvoye ma belle Correſpondante à la direction de ſa prudence & de ſa modeſtie : j'abandonne ſon ennemi avec tous ſes complices, aux remords de leur propre cœur ; & je vais finir par un exemple mémorable de la vengeance qu'une Dame *Eſpagnole* prit de ſon infidele Amant. Il peut

ſervir à faire voir, que la plus tendre de toutes les paſſions produit les effets les plus terribles, lorſqu'elle eſt convertie en haine; & à détourner la jeuneſſe d'un amour illicite. D'ailleurs, j'ai oui affirmer que cette aventure, quelque romaneſque qu'elle paroiſſe, eſt arrivée au pied de la lettre.

Il n'y a pas bien des années, qu'un Gentilhomme *Anglois*, qui étoit à *Madrid*, eut le malheur de ſe trouver de nuit dans les rues, d'y avoir une fâcheuſe rencontre, & d'y tuer un homme. Réfugié ſous le portail d'une Egliſe qui pouvoit lui ſervir d'aſile, il fut bien ſurpris, en s'appuyant contre la porte, de remarquer qu'elle n'étoit pas fermée, & d'appercevoir une foible lumiére dans l'Egliſe. Il eut le courage d'y entrer, & de s'avancer de ce côté-là; mais il fut terriblement effrayé à la vûe d'une femme vêtue de blanc, qui ſortoit d'un tombeau, avec un couteau ſanglant à la main. Le Phantôme s'approcha de lui, & lui demanda ce qu'il venoit faire dans ce lieu. Ne doutant pas que ce ne fût un Eſprit, il ne lui déguiſa rien, & lui dit la pure vérité. Là-deſſus, elle lui parla en ces termes: » M. l'Etranger, vous êtes en mon pouvoir. J'ai » commis un meurtre, auſſi-bien que vous. Sachez donc, que je ſuis une Reli- » gieuſe d'une Famille noble. Un lâche & un perfide qui m'avoit deshonorée, » s'en étoit vanté. Je l'eus bientôt expédié; mais non contente de l'avoir im- » molé à ma vengeance, j'ai obtenu du Marguillier de cette Egliſe la permiſ- » ſion d'entrer dans ſon tombeau, & je viens de lui arracher ce cœur perfide, » que je vais traiter de la maniére qu'il le mérite. » A ces mots; elle le mit en piéces, & le foula aux pieds.

XVII. DISCOURS.

Murranum hîc, atavos & avorum antiqua ſonantem
Nomina, per Regeſque actum genus omne Latinos,
Præcipitem ſcopulo atque ingentis turbine ſaxi
Excutit, effunditque ſolo. ——— ———

VIRG. Æneid. Lib. XII. 629.

*Ce fut ici qu'*Enée *renverſa, d'un coup d'une groſſe pierre*, Murranus, *qui ſe vantoit des grands noms de ſes Ancêtres, & qui prétendoit tirer ſon origine de tous les Rois Latins.*

C'Est une choſe fort louable de reſpecter les perſonnes qui deſcendent d'illuſtres Ancêtres, non ſeulement par un principe de reconnoiſſance envers ceux qui ont rendu de grands ſervices au Genre-humain, mais auſſi pour encourager les autres à ſuivre leur exemple. Du reſte, c'eſt un honneur que la poſtérité de ces Héros doit attendre, & non pas le mendier; puiſque ceux qui nous prônent toujours leurs Ancêtres, nous diſpoſent à faire des comparaiſons, qui tournent ſouvent à leur déſavantage. Il y a quelque lieu de ſe venter de ſon eſprit, de ſa beauté, de ſa force, ou de

ſes richeſſes ; parce que leur communication peut donner du plaiſir ou du profit à d'autres ; mais il n'y a point de mérite, & aucun reſpect ne nous eſt dû, parce que nos ayeux ont été d'habiles ou d'honnêtes gens, bongré, malgré, que nous en ayons.

La Lettre ſuivante tourne ce foible en ridicule, d'une maniére toute nouvelle, & qui ne me paroît pas déſagréable.

M. le SPECTATEUR,

Lettre ſur la vanité de ceux qui ſe glorifient de la Nobleſſe de leur extraction.

» Si l'on avoit la généalogie exacte de chaque Famille, il y a grande apparence, qu'aucun ne ſeroit eſtimé, ni mépriſé à l'occaſion de ſa naiſſance. » A peine y a-t'il un Mendiant dans les rues, qui ne ſe trouvât deſcendre en » droite ligne de quelque Homme illuſtre; ou un ſeul Noble élevé aux plus » hautes dignités, qui ne découvrît, au nombre de ſes Ancêtres, bien des perſonnes obſcures & indigentes. Il y auroit du plaiſir à voir une race d'hommes paroître de nouveau ſur la ſcéne, chacun avec le même caractére qu'il » y a ſoutenu durant ſa vie. Suppoſé qu'un Gentilhomme plein de ſa haute » naiſſance, vît paſſer en revûe ſous ſes yeux toute la ſuite de ſes Ancêtres, » à peu près de la même maniére que *Virgile* fait contempler à Enée tous ſes » deſcendans; de quelles différentes paſſions ne ſeroit-il pas agité, lorſqu'il » verroit des Bergers & des Soldats, des Miniſtres d'Etat & des Artiſans, » des Princes & des Gueux, ſe ſuivre les uns les autres tour à tour dans l'eſpace » de cinq mille années ! De quelle triſteſſe ou de quelle joye ſon cœur ne ſeroit-» il pas ſaiſi, à la vûe de tous les jeux de la fortune, dans une décoratioin » ſi bigarrée de haillons & de pourpre, d'outils de méchanique & de ſceptres, » de marques d'honneur & d'emblêmes de diſgrace ? Quel flux & reflux d'eſpérance & de crainte, de tranſports de joye & de mortifications, n'eſſuyeroit-» il pas, à meſure que ſa généalogie paroîtroit brillante ou ténébreuſe ?

» Dans la plûpart des arbres généalogiques, plantés contre les murailles des » anciennes Maiſons, vous êtes ſûr de trouver à la tête un grand politique, » ou un illuſtre Officier militaire. L'honnête Artiſan, qui lui a donné la naiſ-» ſance, en eſt retranché avec tous ſes Ancêtres d'une vie frugale : & vous di-» riez, que le noble Fondateur de la famille n'a jamais eu de pere. Si nous » remontions plus haut vers la ſource de pluſieurs Nobles ſi ventés aujourd'hui, » nous les perdrions dans une foule d'Artiſans, ou de Fermiers, ſans eſpérance » de les en voir ſortir; à peu près comme la voie *Appienne* des anciens *Ro-» mains*, qui après avoir couru pluſieurs milles, s'alloient perdre dans un » marais.

» Je rendis viſite en dernier lieu à un vieux Gentilhomme de la campagne, » fort entêté de cette manie généalogique. Je le trouvai dans ſon cabinet, occupé à lire un ancien regiſtre de ſa famille, qu'il avoit tout nouvellement » déterré, & où elle formoit un gros arbre, avec toutes ſes branches, tracé ſur » une grande feuille de parchemin. Comme il y a un peu de ſon illuſtre ſang » qui me fait l'honneur de couler dans mes veines, il me permit de jetter les » yeux ſur les branches de ce vénérable tronc ; & il me demanda mon avis à

» l'égard de quelques-unes, qu'il croit superflues, & qu'il en voudroit retran-
» cher.

» Nous passâmes légérement sur trois ou quatre de nos Ancêtres, qui nous
» étoient connus par tradition ; mais, nous fûmes bientôt arrêtés par un Al-
» derman de *Londres*, qui fit trembler mon cousin, à ce que je m'apperçus,
» depuis la tête jusqu'aux pieds. Son embarras augmenta, lorsqu'il vit que le
» pere de cet Alderman trafiquoit en bétail ; mais il revint de sa frayeur, lors-
» qu'il lut à la fin de ses titres, qu'il étoit *Juge de Paix*, du nombre de ceux en
» l'absence desquels les autres ne peuvent rien décider. Nous continuâmes
» à examiner cet arbre en gros, & tout alloit le mieux du monde, lorsque par
» malheur, mon cousin vit perché sur une branche un Fripier dont le regiſtre di-
» soit que l'industrie avoit servi à augmenter beaucoup les revenus de la fa-
» mille; mais tout son mérite ne l'auroit pas garanti de la serpe de mon cousin,
» si celui-ci, prêt à l'émonder, n'eût vû le titre de *Gentilhomme*, à la suite du
» nom de son fils, qui suivant la rélation historique, avoit engagé une des Sei-
» gneuries que son honnête homme de pere avoit acquises. Un Tisserand qui
» fut brûlé pour sa réligion, sous le regne de *Marie*, fut élagué sans miséricorde,
» aussi-bien qu'un riche Payſan, qui mourut d'une chûte de son chariot.
» Mais nous triomphames à la vûe d'un autre, qui eut l'honneur d'être déca-
» pité pour crime de haute trahison ; quoique notre joye fût un peu rabattue, à
» l'occasion d'un de nos Ancêtres, qui fut pendu pour avoir volé des brebis.
» L'attente de mon cousin redoubla par un mariage contracté dans la famille
» d'un Chevalier ; mais à notre grand regret, cette branche parut stérile. D'un
» autre côté, *Margot* la Laitiére, entrelassée avec une des branches, fleurit si
» bien & poussa tant de rejettons, qu'elle plioit sous le poids de son fruit, & que
» le bon Vieillard en fut couvert de honte. Pour me consoler, au milieu de
» cette disgrace, il choisit une certaine branche dix fois plus fertile que la pré-
» cédente, & qu'il me dit estimer plus qu'aucune de toutes les autres ; & là-
» dessus, il me pria d'avoir bon courage. Cette énorme branche étoit une greffe
» sortie d'une héritiére du pays de *Galles*, & environnée de tant de scions, qu'el-
» le seule auroit pû former un petit bocage. Du tronc de cet arbre, composé
» surtout de Laboureurs & de Bergers, sortoit un gros rejetton de Fermiers:
» celui-ci se partageoit en plusieurs branches de bons Payſans qui cultivoient
» eux-mêmes leurs terres, & se terminoit à un Scherif de la Province qui reçut
» le titre de Chevalier, pour avoir fait signer une adresse ; & rendu par-là un
» grand service à la Couronne. Divers noms qui sembloient ravaller la fa-
» mille, traités de lourdes bévûes, furent élagués comme des rejettons secs &
» pourris ; pendant qu'à l'égard de plusieurs autres qui n'étoient suivis d'au-
» cun titre, mon cousin, pour suppléer au défaut du manuscrit, ajouta celui
» d'*Ecuyer* à la fin de chacun.

» Cet arbre ainsi taillé, raieuni, & cultivé, fut transplanté, peu de jours
» après, sur une feuille de velin, & placé par ordre de mon cousin dans sa gran-
» de salle, où tous les Dimanches au matin, il attire la vénération de ſes
» Fermiers qui viennent l'attendre pour le conduire à l'Eglise; sur-tout d'ailleurs,
» de ce qu'un homme qui a eu tant d'Ancêtres, n'a pas été fait [illegible] Cheva-
» lier, ou du moins un Juge de paix.

XVIII. DISCOURS.

——— Studiis florentem ignobilis oti.

VIRG. Georg. L. IV. 564.

Je profite du loisir que le travail des autres me donne.

UN homme, qui veut toujours avoir le dez, passe pour incivil. Pour éviter donc ce défaut, & puisque j'ai l'honneur d'entretenir le Public trois jours de la semaine, je suis bien aise de le céder de tems en tems à mes amis. Tout le monde y peut trouver son avantage. D'un côté les jeunes Ecrivains doués de quelque modestie ont occasion par-là de se faire imprimer : de l'autre, la Ville jouit du plaisir de la diversité ; & à la faveur de ces petits traits, qui servent à dépeindre la vie domestique, nos descendans auront de plus justes idées de l'humeur de notre siécle. J'en retire moi-même beaucoup de profit. Par exemple il me reste plus de loisir pour travailler à de nouvelles spéculations. Cela me fournit des ouvertures, que je tourne à l'avantage du Public. Je m'en sers à donner des avis, à réformer des abus : & par les espaces convenables que les habiles Imprimeurs laissent toujours entre les différentes Lettres que je publie, ma Feuille se remplit à peu de frais, & avec grande ostentation.

M. le SPECTATEUR,

Lettre à l'occasion du XVI. Discours.

» J'ai lû avec un plaisir extréme un de vos derniers *Discours*. Les senti-
» mens en sont nobles, & tout y est énoncé d'une maniére capable de faire
» une vive impression sur vos Lecteurs. Mais, permettez-moi de vous dire,
» que, pendant que vous décrivez en des termes si énergiques le bonheur
» de la vie privée & de la retraite, vous fomentez la mélancolie, & vous
» découragez les actions les plus glorieuses. Les titres & les honneurs sont
» la récompense de la vertu. C'est pour cela même, que nous devons y être
» sensibles. Et quoique les petits esprits s'énorgueillissent trop de la pompe ex-
» térieure, je ne vois pas qu'un Philosophe ne puisse admirer l'éclat d'un
» Rubis, ou le verd brillant d'une Emeraude, aussi-bien que les foibles
» couleurs de la rose ou du myrte. S'il y a de grands génies dans le mon-
» de, qui n'y sont pas connus, je leur en attribuerois la faute à eux-mêmes,
» & je regarderois l'obscurité où ils vivent comme une tache à leur caractere,
» si je ne croyois que cela vient plutôt de la bassesse de leur fortune, que de
» la timidité de leur esprit. *Cowley* lui-même, qui nous raconte avec tant de
» plaisir l'*Histoire d'Aglaus*, n'étoit pas ennemi de la Cour, ni insensible
» aux louanges, puisqu'il s'écrie dans un endroit :

Que ferai-je pour être à jamais estimé,
Et des siécles futurs avec respect nommé ?

» C'eſt-là le trait d'une noble ambition; & ce ne fut qu'après avoir eſ-
» ſuyé bien des revers, qu'il ſe donna l'epithete du *Melancolique Cowley*: il ne
» fit l'éloge de la ſolitude, que lorſqu'il deſeſpera de briller à la Cour. L'eſ-
» prit de l'homme eſt un principe actif. Celui-là donc, qui ſe retire du monde
» avant qu'il ait achevé d'y jouer ſon rôle, mérite d'être ſifflé, & ne ſauroit
» paſſer pour vertueux, parce qu'il ne veut pas répondre à ſa fin. J'avoue
» qu'une honnête ambition m'enflamme, & me porte à vouloir imiter tout ce
» qui me paroît illuſtre. Les batailles de *Blenheim* & de *Ramillies* m'ont fait
» ſouhaiter plus d'une fois d'être Soldat; &, lorſque j'ai vû ces actions ſi digne-
» ment célebrées par nos Poetes, j'ai aſpiré en ſecret à être un de cet ordre
» diſtingué. Mais, c'eſt en vain que je ſoupire, c'eſt en vain que je languis
» d'entrer en action: je me vois enchaîné dans l'obſcurité; & le ſeul plaiſir
» que je goûte eſt de voir tant de beaux génies, plus brillans que le mien, réu-
» nir leurs vives lumiéres enſemble pour augmenter l'éclat du Trône. Adieu,
» donc, mon cher *Spectateur*: & croyez, que je ſuis, avec beaucoup d'ému-
» lation, quoique ſans envie, votre admirateur déclaré,

GUILL. SANSESPOIR.

MONSIEUR,

Lettre ſur l'éloquence des Mendians.

» Quoique l'*Eloquence* ait ſervi autrefois de ſujet à un ou à pluſieurs de vos
»*Diſcours*, je ne ſache pas, que vous ayez jamais réfléchi ſur celle que poſ-
»ſédent certaines gens, qui ſont ſi éloignés de ſuivre à cet égard les Régles
»de *Quintilien*, que j'oſe cautionner pour eux, qu'ils n'ont pas même entendu
» parler d'un tel homme; & qui, avec tout cela, n'y ſont pas moins habiles
» que *Ciceron* ou *Demoſthene* entre les anciens, ou le plus grand Orateur qu'il
» vous plaira de nommer entre les modernes. Les Rhétoriciens, dont je veux
» parler, ſont nos Mendians publics: &, pour la confirmation de cette vé-
» rité, j'en appelle au témoignage de tout homme, qui a un peu moins de
» dureté qu'un caillou. Pour moi, qui ne prétends pas avoir plus de charité que
» les autres, il m'eſt arrivé bien des fois de ſortir du logis avec la poche aſſez
»bien garnie, & d'y retourner ſans avoir ni ſou ni maille, après avoir diſtribué
» tout mon argent à ces ſortes d'objets, qu'on croit dignes de compaſſion. En
» un mot, j'ai vû plus d'Eloquence dans un regard d'un de ces miſérables,
» que dans un coup d'œil de la plus célébre de nos beautés, quoiqu'il n'y
» ait perſonne qui admire plus que moi le beau ſexe. Tout ce que j'ai à vous
» demander, Monſieur, eſt de vouloir nous donner quelques avis qui ſervent
» à nous garantir des piéges que nous tendent ces puiſſans Orateurs, ou je
» me verrai forcé, bongré, malgré que j'en aye, à quitter ma profeſſion d'A-
» vocat, pour apprendre l'Art de mendier, qui me paroît un exercice plus
» lucratif. Mais dans lequel de ces deux états que je brille, je me ferai toujours
» un vrai plaiſir de lire vos *Diſcours*, & d'être, *&c.*

J. B

MONSIEUR,

Lettre de Monime sur l'effet qu'eut la petite Vérole à son égard, & à celui de ses Amans.

» Occupée la semaine derniére à lire celui de vos *Discours*, où vous avez in-
» séré la Lettre de Mlle. de S. *Leger* (*k*), qui s'en remet à votre décision pour
» le choix d'un Amant à vie, je crus avoir le méme droit de vous deman-
» der votre avis sur une affaire de la même nature, quoique beaucoup plus
» difficile. Là-dessus je pris la plume, pour vous donner le caractére de sept
» de mes très-humbles serviteurs, que j'ai tous également encouragés pen-
» dant quelque tems. Mais hélas! lorsque j'étois remplie d'un si agréable su-
» jet, & que je méditois une description avantageuse de celui de tous que je
» favorisois le plus, il m'arriva de jetter les yeux sur mon miroir. La vûe de
» la petite vérole, dont je viens de relever, me pénétra de douleur, & me fit
» sentir tout à la fois la perte de mes charmes, & celle de mes captifs. Je ne
» saurois vous exprimer le désordre où me plongea cette malheureuse décou-
» verte qui venoit d'ailleurs si mal-à-propos. Soyez persuadé, Monsieur, que
» frappée de la situation de votre belle Correspondante, & qu'uniquement
» attentive à l'exécution de mon dessein, je me croyois aussi sûre de mes triom-
» phes, que je l'eusse jamais été.

» Cependant, après y avoir un peu réfléchi, & vû que je ne devois plus
» me flatter d'une si agréable idée, j'ai résolu de m'adresser à vous, ou à vo-
» tre Casuiste en fait d'amour, pour savoir qu'elle doit être ma conduite dans
» la situation où je me trouve. Je n'ignore pas, que la blancheur de mon teint,
» & la régularité de mes traits, que ma cruelle maladie vient d'altérer, sont
» perdues; mais je me flatte qu'avec votre secours, je puis remédier en quel-
» que maniére à cette perte, s'il vous plait de me fournir les moyens de re-
» couvrer un seul de mes fugitifs.

» Il y en a un en particulier, qui m'est plus obligé que les autres, en ce que
» pour certaines raisons, je lui permettois d'être mon amant *incognito* &
» & de m'écrire des billets doux, dont j'eus tant de soin au milieu de mon mal,
» que je mis la clef de la cassette où ils étoient enfermés sous mon oreiller; &
» qu'un jour, sur ce que j'entendis ouvrir une serrure dans ma chambre, je
» sautai de mon lit, au péril de ma vie, dans la crainte qu'on ne découvrît
» cette intrigue amoureuse.

» Je me suis autrefois servie de tous les artifices que notre sexe pratique
» tous les jours à l'égard du vôtre, pour attirer, comme sans dessein, les
» yeux de toute une assemblée sur mon banc. J'ai mis toute ma gloire à voir
» une foule d'admirateurs l'après midi à mon lever; mais je suis à présent une
» toute autre créature. Si je pouvois ratrapper mes anciens charmes, & avoir
» une légion de soupirans, il me semble que je n'en voudrois jamais admettre
» qu'un seul. J'ai presque conçu de l'antipathie pour les fades discours des
» amoureux transis; quoiqu'il m'ait paru fort étrange en dernier lieu de voir
» quelques Messieurs oublier leur civilité ordinaire, disputer de politique en

(*k*) C'est le XI.

» ma préſence, ou me fatiguer par la répétition ennuyeuſe de leur compliment
» à l'egard du bonheur que j'avois d'être ſi bien revenue de ma funeſte mala-
» die. Je ne ſuis pas inſenſible à ce bonheur, & j'en bénis Dieu; mais je déſap-
» prouve leur félicitation, parce qu'elle ſemble plutôt m'inſulter que me con-
» ſoler, & qu'elle me rappelle trop mon premier état : triſte & fatale idée,
» que je ne ſaurois vaincre, ſi vos bons avis ne m'aident à me la rendre ſup-
» portable.

» Pour vous montrer d'ailleurs l'eſtime que j'en fais, je déclare ici aux per-
» ſonnes intéreſſées, qu'à moins que l'un d'eux ne revienne à ſon drapeau, (ſi
» une telle fierté m'eſt permiſe aujourd'hui) avant que l'Hiver ſoit paſſé, je
» renoncerai au monde, & je m'amuſerai dans ma retraite à les punir tous à
» la pointe de mon aiguille. Je les repréſenterai au naturel dans un ouvrage
» de tapiſſerie, où abattus à mes pieds, en poſture de ſupplians, ils tâcheront
» d'obtenir mes bonnes graces, & où j'aurai le plaiſir de les renvoyer avec
» un air dédaigneux. Si vous condamnez ce deſſein, parce qu'il renferme un
» peu trop de malignité, je vous prie de m'en donner un autre qui ſoit plus ſe
» votre goût, & il ſera fidélement exécuté par l'infortunée,

MONIMIE.

XIX. DISCOURS.

Si mihi non animo fixum immotumque ſederet;
Ne cui me vinclo vellem ſociare jugali,
Poſtquam primus amor deceptam morte fefellit;
Si non pertæſum Thalami Thædæque fuiſſet,
Huic uni forſan potui ſuccumbere culpæ.

VIRG. Æneid. L. VI 15.

Si je n'avois point pris une forte réſolution de ne point convoler à de ſecondes nôces, depuis la mort de mon premier Epoux; ſi je n'avois un veritable dégoût pour le mariage, & pour toutes les ceremonies qui l'accompagnent; peut-être que, dans cette ſeule occaſion, j'aurois la foibleſſe de ſuccomber.

Lettre ſur les différens Caracteres des Veuves.

LA rélation ſuivante m'a été communiquée par le Caſuiſte en fait d'amour.

M. le SPECTATEUR,

» Après avoir eu ſoin dans quelques-unes de mes Lettres que vous
» avez rendues publiques, de l'état de la virginité & de celui du mariage, diſ-
» poſé à rendre ſervice à tout le monde, & afin que chacun ait ſon tour, j'ai
» examiné aujourd'hui le tiroir où je garde les papiers qui concernent les Veu-
» ves. On m'y propoſoit divers cas, auſquels j'ai répondu par la poſte d'une
» maniere ſatisfaiſante, & dont voici quelques-uns.

Si

» Si M. *Lamoureux* est lié par une promesse de mariage faite à Mlle. *Philan-*
» *dre*, du vivant de son époux ?

» Si *Sempronie*, qui avoit donné parole positive à deux différentes personnes
» qui la recherchoient durant la dernière maladie de son époux, n'est point
» par-là même, en pleine liberté de choisir celui des deux qu'elle voudra,
» ou de les rejetter l'un & l'autre pour l'amour d'un troisiéme ?

» *Cleore* me demande, si elle est obligée de rester Veuve, suivant la pro-
» messe solemnelle qu'elle en fit à son mari, un jour qu'il lui donna un beau
» colier de diamans ; parce qu'un jeune gaillard, bien tourné, & qui a la con-
» science fort délicate, l'assure que de tels vœux sont criminels en eux-mêmes ?

» Une autre voudroit savoir, si, en qualité de Veuve future, elle n'a pas droit
» de disposer de sa personne en faveur d'un Gentilhomme d'un grand mérite,
» qui la serre de près, puisque son mari est attaqué de la consomption, d'une
» maniére à n'en pouvoir jamais revenir ?

» Il y a une créature assez effrontée, & assez déraisonnable, pour me de-
» mander, s'il est à propos qu'elle se marie avec un homme, qui est plus jeu-
» ne que son fils aîné ?

» Une Matrone éloquente & scrupuleuse, qui m'encense à pleines mains,
» est seulement en doute, si elle n'est pas obligée en conscience d'enfermer ses
» deux filles, qui sont d'un âge nubile, jusqu'à ce qu'elle ait disposée d'elle-
» même d'une maniére convenable ?

» *Sophronie*, qui, à juger d'elle par son stile & par son orthographe, semble
» être une personne de qualité, voudroit savoir, si, eu égard au grand bien
» qu'elle possède, & à l'incapacité d'une femme pour le régir, il ne seroit pas
» de sa prudence d'épouser *Camille*, qui est un jeune fainéant d'une taille avan-
» tageuse, qui ne peut attendre aucun bien de sa famille, & qui par consé-
» quent n'auroit autre chose à faire qu'à gouverner le sien ?

» Pour raisonner un peu sur l'état des Veuves, il y a une espèce d'attrait,
» dont je ne saurois deviner la cause. Il est certain en général, qu'on recherche
» plutôt une Veuve qu'une fille du même âge. Il est assez ordinaire, parmi les
» gens du commun, de voir qu'une vieille fille, qui veut s'établir, leve une bou-
» tique dans un quartier où elle est inconnue ; que postée là avec une grosse
» bague d'or au pouce, on ne doute point que ce ne soit un présent de son mari
» défunt ; & qu'elle ne manque pas d'attirer dans ses filets quelque riche voi-
» sin, qui est charmé de la gaillarde Veuve, & qui n'auroit pas daigné jetter
» les yeux sur une vénérable fille.

» A examiner de près cet ordre de femmes, suivant la différence de leurs
» caractéres, & de la situation où elles se trouvent, il semble qu'on peut les
» distinguer en deux classes, en celles qui peuvent donner de l'amour, & en
» celles qui excitent la compassion.

» Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet, il y a deux choses qui relevent
» sur tout la gloire d'une Veuve ; c'est-à-dire, le tendre souvenir qu'elle a
» de son époux défunt, & le soin qu'elle prend de l'éducation de ses enfans : à
» quoi l'on en peut ajouter une troisiéme, qui naît de la premiere, & qui paroit
» dans une conduite sage & réglée, capable de faire honneur à l'un & à l'autre.

» Une Veuve, qui poſſéde ces trois bonnes qualités, ne forme pas ſeule-
» ment un caractére vertueux, mais ſublime.

» Il y a quelque choſe de ſi grand & de ſi noble dans l'état de Veuvage ;
» lorſqu'il eſt accompagné de toutes ſes vertus, qu'il eſt devenu le ſujet d'une
» de nos plus belles Tragédies modernes en la perſonne d'*Andromaque*, &
» qu'il a été reçu avec un applaudiſſement général qu'il méritoit bien, lorſ-
» que M. *Philips* l'a introduit ſur la ſcène.

» La Veuve la plus renommée, qu'il y ait dans l'Hiſtoire, eſt la Reine *Ar-*
» *temiſe*, qui, non contente d'avoir élevé à l'honneur de ſon époux un fameux
» *Mauſolée*, avala ſes cendres; &, par ce moyen, les renferma dans un monu-
» ment plus auguſte que n'étoit celui qu'elle fit bâtir à ſes dépens, quoiqu'il
» fut eſtimé avec raiſon une des merveilles du monde & de l'architecture.

» Il ſemble que cette Princeſſe avoit plus de droit, qu'aucune autre dont
» j'aye entendu parler, à un ſecond époux, puiſqu'il ne reſtoit pas un ſeul
» atôme du premier. Mais, nos Héroïnes modernes trouveroient ſans doute,
» que les cendres d'un époux ſont une potion bien amère ; & elles auroient
» grand ſujet de ſe plaindre, ſi elles ne pouvoient obtenir un autre aſſocié,
» qu'après avoir perdu le ſouvenir du défunt par une voie ſi rebutante.

» A ces illuſtres exemples, j'en ajouterai un fort remarquable, & qui fait
» voir la délicateſſe de nos ancêtres à l'égard du Veuvage. Le voici, tel qu'il ſe
» trouve dans l'interpréte de notre Hiſtorien *Cowell*. *Au lieu, nommé* Eſt &
» Oueſt-Enborne, *dans le Comté de* Berks, *ſi un Fermier qui tient ſes terres*
» *ſuivant la coutume du fief, vient à mourir, ſa Veuve aura une portion, que la Loi*
» *appelle* Free-Bench, *ſur toutes les terres qu'il poſſédoit, en vertu d'une ſimple*
» *copie tirée des rôles qu'on garde dans la Cour ſeigneuriale*, dum ſola & caſta
» fuerit, *c'eſt-à-dire*, pendant qu'elle vivra ſeule & en chaſteté ; *mais ſi elle*
» *tombe dans l'incontinence, elle perd ſon droit. Malgré tout cela, ſi elle veut*
» *paroître à la Cour, montée à reculon ſur un bélier noir, avec la queuë de cet*
» *animal en ſa main, & prononcer les mots ſuivans ; le receveur du fief eſt obligé*
» *par la coutume, de la rétablir dans la jouiſſance de ſon* Free-Bench.

„ *Me voici,*
„ *Montée ſur un Bélier noir,*
„ *Comme une véritable Proſtituée,*
„ *Moi qui, ayant perdu*
„ *Mon* Bincum Bancum, *pour l'amour de* Crincum Crancum,
„ *Subis cette honteuſe revûe.*

» *C'eſt pourquoi, M. le Receveur, je vous prie de me rendre mes terres.*

» On obſerve la même coutume à *Tor*, qui eſt une Seigneurie dans la Pro-
» vince de *Devon*, & dans quelques autres quartiers de l'Oueſt.

» Il n'eſt pas impoſſible que je ne vous envoye bientôt une liſte des Dames
» de *Berkshire*, & d'autres lieux occidentaux, qui ont paru en public à cette
» occaſion, montées ſur des béliers; & je me flatte, qu'une cavalcade ſi nom-
» breuſe de Veuves fournira un agréable divertiſſement à la Ville. Je ſuis, &c

XX. DISCOURS.

Non poſſidentem multa vocaveris
Rectè beatum : rectiùs occupat
Nomen beati, qui Deorum
Muneribus ſapienter uti,
Duramque callet pauperiem pati ;
Pejúſque Letho Flagitium timet :
Non ille pro caris Amicis,
Aut Patriâ, timidus perire.

HOR. Lib. IV. Ode X. 45.

Les grands biens ne rendent pas l'homme heureux. Ce beau nom n'eſt dû qu'à celui qui fait uſage de ſa ſageſſe, pour prendre en bonne part tout ce que les Dieux lui envoyent, qui ſait ſouffrir patiemment toutes les incommoditez de la pauvreté, & qui redoute le crime plus que la mort. Un homme de ce caractére eſt toujours prêt à prodiguer ſon ſang pour ſes Amis, ou pour ſa Patrie.

IL faut avouer, que la crainte eſt une paſſion très-dangereuſe, puiſque le plus grand effort de la vertu conſiſte à la vaincre. Elle nous a été donnée pour notre conſervation : ainſi, l'on ne doit pas trouver étrange, qu'elle nous ſuive par-tout, pendant qu'il nous reſte quelque choſe que nous voudrions bien garder. La vie même & tous ſes plaiſirs mériteroient à peine qu'on les ſouhaitât, ſi nous appréhendions ſans ceſſe de les perdre. Le but de la Religion & de la Philoſophie eſt de nous délivrer de toutes ces frayeurs inutiles, & d'appliquer notre crainte à ſon véritable objet. Sur les *Craintes* mal fondées, & les moyens d'y remédier.

Si l'on réfléchit ſur les inquiétudes mortelles que cauſe cette paſſion, & ſur la violence de ſes effets, on verra que l'on court bien du riſque à s'y abandonner pour de légers accidens. Quelques-uns en ont perdu l'eſprit, & d'autres la vie. Tout le monde ſait l'avanture de cet homme, qui, agité par la crainte, devint griſon dans l'eſpace d'une nuit, & que cela même a fait dire à *Martial*, (*l*)

O Nox ! quàm longa es, quæ facis una Senem !

» O nuit, que tu dois avoir été longue, puiſque celui qui s'étoit couché le » ſoir fort jeune, s'eſt trouvé le matin un Vieillard !

Ces frayeurs, ſi elles viennent du ſentiment du crime, ſont de juſtes remords de la conſcience, qui peuvent exciter la pitié mais qui n'admettent point de remède. Lorſque la main du Tout-puiſſant eſt levée ſur les impies,

(*l*) Lib. IV. Epigr. VII.

qui peut lui résister, ou se soustraire à ses ordres ? C'est ce qui nous est représenté d'une manière fort sublime dans le Livre apocryphe, intitulé, *La sagesse de Salomon*, ou *de Philon*, & dont l'Auteur s'énonce en ces termes :

» (*m*) Vos jugemens sont grands, ô Seigneur, & vos paroles sont inéffables. » C'est pourquoi les ames sans science se sont égarées. Car les méchans, s'é- » tant persuadés, qu'ils pourroient dominer la Nation sainte, ont été liés » par une chaîne de ténébres & d'une longue nuit, & renfermés dans leur » maison : ils ont langui dans cet état, malgré les efforts qu'ils faisoient pour » se soustraire à cette providence, qui ne cesse jamais d'agir. Et s'imaginant, » qu' ils pourroient demeurer cachés dans la nuit obscure de leurs péchés, ils » se trouvérent dispersés, & comme mis en oubli sous un voile de ténébres, » saisis d'un horrible effroi, & frappés d'un profond étonnement. Les lieux » secrets où ils s'étoient retirés, ne les garantissoient pas de la Crainte, parce » qu'il s'élevoit des bruits qui les effrayoient, & qu'ils voyoient paroître des » Spectres affreux qui les rempliſſoient encore d'épouvante. —— Car com- » me la méchanceté est timide, elle se condamne par son propre témoigna- » ge ; & étant épouvantée par la mauvaise conscience, elle se figure toujours » les maux plus grands qu'ils ne sont. Aussi la Crainte n'est autre chose que le » trouble de l'ame qui se croit abandonnée de tout secours. —— Lorsque » tout le reste du monde étoit éclairé d'une lumiére très-pure, & s'occupoit » à son travail sans aucun empêchement, eux seuls se trouvoient accablés » d'une profonde nuit, image des ténébres qui leur étoient réservées ; & » ils étoient devenus plus insupportables à eux-mêmes, que leurs propres » ténébres. »

On ne sauroit offrir aucun remède pour une Crainte si bien fondée : mais, un homme, qui n'a pas de grands reproches à se faire, qui suit le droit chemin de la vertu, & qui, malgré tout cela, soit par foiblesse de tempérament, soit par la tyrannie des préjugés, ou le manque de bonnes réfléxions, se laisse entraîner à cette lâche & indigne passion ; cet homme-là, dis-je, devroit considérer, qu'il ne doit craindre que le Monarque suprême de l'Univers, cet Etre bienfaisant, qui est son Ami, son Protecteur & son Pere. Si cette seule pensée étoit enracinée dans l'esprit, quel malheur, quel revers, seroit capable de nous effrayer ? Qu'est-ce qui peut nous rendre infâmes, lorsque nous sommes assûrés de l'approbation de celui qui nous dédommagera de la disgrace d'un moment par une éternité de gloire ? Qu'est-ce qu'il y a d'insupportable dans les douleurs & les maladies, puisqu'elles ne servent qu'à nous élever plutôt à ces joyes célestes qui ne finiront jamais ? Tout homme qui vit d'une maniére à ne devoir pas craindre la mort, se contredit lui-même, lorsqu'il s'épouvante à l'occasion des autres accidens de la vie.

La description qu'*Horace* fait de l'intrépidité d'un honnête homme, est si noble & si vive, qu'on ne sauroit la répéter trop souvent. La voici en original :

(*m*) Chap. XVII. 1, 4. 10. 11. 19. 20.

(n) Justum & tenacem propositi virum,
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida, neque auster
Dux inquieti turbidus adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus.
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

C'est-à-dire, » Un homme plein de droiture & de fermeté, ne s'étonne » ni des clameurs d'une populace injuste, ni des menaces d'un fier Tyran. Il » n'est ébranlé, ni par le vent du midi, quand d'un souffle impétueux il bou- » leverse les mers soumises à son empire, ni par le redoutable courroux de » Jupiter armé du tonnerre. Le monde entier s'écrouleroit, qu'il en seroit » frappé, mais non pas ému. »

Pour nous délivrer d'autant plutôt des Craintes mal fondées, il n'y a qu'à considérer en premier lieu, que ce que nous craignons, peut ne pas arriver. Quelque soin que les hommes prennent à former leurs projets, quelque exactitude qu'ils y observent, la moindre petite circonstance qui vient à manquer, ou qui peut survenir, est capable de les renverser. Celui, qui dirige le cœur de l'homme comme il lui plaît, & qui découvre nos pensées de loin, peut, par un million d'accidens, ou par une action immédiate sur nos facultés spirituelles, déconcerter les trames les plus sourdes & les plus subtiles, & les tourner à l'avantage de ses fidèles serviteurs.

En deuxiéme lieu, quand le mal qu'on craint arriveroit, il peut être beaucoup plus supportable qu'on ne se l'imagine. S'il n'y a point de prospérité dans la vie, qui ne soit accompagnée de quelque revers, on peut dire, qu'il n'y a point d'adversité, qui n'ait son bon endroit. Demandez aux Grands du monde, s'ils ne sentent pas les cruelles atteintes de l'envie & de l'ambition. Demandez aux pauvres & aux malheureux, s'ils n'ont pas goûté quelquefois la douceur du repos & du contentement. Au milieu même de la douleur, de la perfidie de nos amis, & de la médisance la plus noire, lorsqu'on y est un peu accoutumé, on sent une secrette joye, qui suit presque toujours une humble & pieuse résignation aux ordres de la Providence. Les maux de la vie paroissent de loin comme des rochers & des précipices, stériles & raboteux; mais, à mésure que nous en approchons, on y trouve des petits endroits fertiles, & des sources d'eau vive, qui en diminuent l'horreur naturelle.

Enfin, nous devons nous consoler dans cette pensée, que, si ce que nous craignons ne nous atteint pas; nous pouvons aussi n'y pas atteindre nous-mêmes, & mourir avant que la chose arrive. Celui, qui connoit nos foiblesses, & qui ne permet pas que nous soyons exposés à des épreuves au-dessus de nos forces, trouve souvent à propos de nous en garantir par une mort précipitée; & c'est ce qu'on peut appeller une sévérité gracieuse.

(n) *Lib.* III. *Ode* III. 1.

Si nous lui demandons avec ardeur ſon divin ſecours, nous ne riſquerons pas de tomber dans ces précipices que notre imagination eſt portée à creuſer elle-méme. Nos yeux doivent être toujours tournés vers lui, comme vers un point fixe, & alors nous marcherons d'un pas ferme & conſtant; au lieu que, ſi nous les tournons à droite ou à gauche, ſoit par imprudence ou par timidité, notre chute eſt preſque infaillible.

XXI. DISCOURS.

Qui bellus homo eſt, Cotta, puſillus homo eſt.

MART. Libr. I. Epigr. X.

Mon ami Cotta, *celui, qui ſe pique d'être un agréable parleur, eſt ſouvent un fort petit génie.*

Sur la mauvaiſe *Plaiſanterie*, & l'Affectation du Stile enjoué.

CICERON a obſervé, qu'une raillerie n'eſt jamais prononcée de ſi bonne grace, que lorſqu'elle eſt accompagnée d'un air fort ſérieux. Si elle paroît ſur les traits du viſage, avant qu'elle ſorte de la bouche, les Auditeurs s'en font une ſi haute idée, que leur ſurpriſe en diminue beaucoup. L'eſprit & l'enjouement ne perdent pas moins par un certain langage affecté, qui approche de celui des Myſtiques & des faux dévots. Le ridicule n'eſt jamais ſi vif, que lorſqu'il ſe montre ſous un air grave. La véritable plaiſanterie conſiſte dans la penſée, & naît de la repréſentation des images dans des circonſtances groteſques, & des vûes toutes extraordinaires. C'eſt alors qu'elle nous frappe par la ſeule force de ſa beauté naturelle; mais elle perd plus qu'elle ne gagne, lorſqu'elle eſt revétue de ces tours affectés, qui ſont ſi à la mode parmi les prétendus Plaiſans de nos jours. On peut dire, qu'ils reſſemblent à nos Bateleurs, qui croyent donner de l'eſprit à leur boufon, par la bigarrure de l'habit dont ils le couvrent.

Nos petits Auteurs burleſques, qui ſont les délices des Lecteurs du commun, abondent d'ordinaire en ces ſortes de phraſes, où il y a plus de vivacité apparente, que d'eſprit réel.

Je vis en dernier lieu une Lettre écrite de ce ſtile, qui me parut ſi remarquable, que j'en demandai une copie à la perſonne qui me la montroit. Elle venoit d'un bel eſprit de la campagne, qui l'écrivit à l'occaſion de l'Aniverſaire du Couronnement du Roi. La voici mot pour mot.

MON CHER AMI,

A deux heures après-minuit, par un tems de gelée.

» Je viens de laiſſer notre vénérable Maire avec ſes Myrmidons autour » d'une jatte de Punch, qui en peut contenir une vingtaine de bouteilles. Tous

» nos Magistrats étoient assez bien conditionnés lorsque je me suis tiré le » nerf. Notre ami l'Alderman avoit un pied dans la vigne du Seigneur avant » que le feu de joye fut éteint. Nous avions avec nous le Procureur, & deux » ou trois autres bons compagnons qui ne manquent pas de brillant. Pour le » Ministre, il n'aime pas à se divertir à la vûe du Public.

» A neuf heures du soir nous mîmes le feu à la grande Prostituée de *Baby-* » *lone*. Le Diable joua son rôle dans la perfection, & ce petit coquin s'est » presque enrichi par-là. Aussi nous en coûta-t'il une piéce de six sols à cha- » cun pour le bien équipper. Le vieux *Brown*, cet *Anglois* de la vieille ro- » che, s'enyvra de tout son cœur, & donna des preuves de sa loyauté au » bruit d'une centaine de fusées volantes. La populace but à la santé du Roi » à genoux, & trouva la bierre forte brassée chez la bonne *Day*, si déli- » cieuse à son goût, qu'elle en expédia une demie-douzaine de barriques. » Peu s'en fallut que le pauvre *Tho. Tyler* ne fut démantibulé par la baguette » d'une fusée volante, qui lui tomba sur le nez, & lui fit perdre une bonne » partie de la rasade qu'il buvoit à la santé du Roi. La populace parut très- » loyale jusques vers le minuit; mais alors elle devint un peu mutine, pour » avoir un nouveau renfort de boisson. Elle auroit même déconcerté l'air grave » de M. le Juge de Paix, & applatti peut-être les coutures de son habit, si » son Clerc ne fut venu à son secours, & ne les eût tous marqués de blanc » & de noir.

» Apres que les Huzzas redoublés m'eurent privé de tous mes sens, j'allai » voir les Dames, qui grenouilloient ensemble de fort bonne amitié. La » femme de M. le Maire commençoit à bredouiller, & à jaser comme une » Pie borgne.

» J'oubliois de vous dire, que tous les Officiers & Soldats de la Milice » avoient une cocarde à leurs chapeaux ornée d'un Distique, & que les Sé- » nateurs nous en avoient envoyé une batelée pour servir dans cette occa- » sion.

» M. le Chevalier *Richard* **** se mit en grands frais pour montrer son zéle » en faveur de la Religion Protestante; il lui en coûta une barrique godronnée » & un bal. J'épiai dans sa grande Salle, où il se tenoit, & j'y vis une assez jolie » volée de jeunes Pucelles. Ma chere moitié étoit de la partie, & je puis » dire, sans la trop louer, qu'elle embloit une contredanse aussi bien que » la plus fretillante d'entre elles.

» Pour conclusion, je souhaite que tous les fideles Sujets de Sa Majesté » aiment autant le Piot, que son bon Peuple de cet ancien Bourg le ché- » rit. Adieu.

XXII. DISCOURS.

Torva mimalloneis implerunt cornua bombis :
Et raptum vitulo caput ablatura ſuperbo.
Baſſaris, & lyncem mænas flexura corymbis,
Evion ingeminat ; reparabilis aſſonat Echo.

PERS. Sat. I. 99.

(o) *Ils ont rempli l'airain de ſons mimalloniques ;*
La fureur les émeut dans les plaines attiques :
La Baſſaride court ſe troublant le cerveau,
Pour arracher la tête à quelque illuſtre veau ;
De vigne & de lierre elle enchaîne les Onces.
Elle apelle Evion : *& de loin les réponſes*
Que rend la Nymphe Echo, *des rochers & des bois ;*
Viennent à ſon oreille en rédoublant la voix.

Sur le Stile pédanteſque.

IL y a deux extrémités dans le Stile enjoué, dont l'une conſiſte dans ces petits tours badins que je viens de relever, & l'autre dans ces expreſſions pompeuſes que fourniſſent les Langues ſavantes. L'une ſent trop l'eſprit bourgeois de la Ville, & l'autre trop celui du College.

Comme il n'y a rien qui prouve mieux que les exemples, je vais rapporter ici une Lettre en Stile pédanteſque, écrite, par un jeune Etudiant de l'Univerſité, à un de ſes amis, ſur le même ſujet, & du même lieu que la précédente.

MON CHER CONTUBERNAL,

» Nous ſommes à la troiſiéme veille de la nuit, dont j'ai paſſé la meilleure » partie autour d'une grande jatte de porcelaine, remplie de tout ce qu'il » y a de plus exquis dans les deux *Indes*. J'étois aſſis à une table quadran- » gulaire, diamétralement oppoſée au vénérable Maſſier, dont le viſage, ſui- » vant la coutume reçue en pareille occaſion de joie, étoit enluminée à faire » plaiſir, & brilloit d'un nouvel éclat. Le Maire & les Aldermans, ces pi- » liers de notre Conſtitution, commençoient à chanceler ; & ſi quelqu'un » d'eux avoit pû aſſez bien articuler, pour demander d'une maniere in- » telligible, un renfort de boiſſon, je ne doute pas qu'à l'heure qu'il eſt » toute l'aſſemblée ne fut étendue ſous la table.

(o) Vers de l'abbé de *Marolcs*.

La

» La ſolemnité de cette ſoirée fut ouverte par la joie bruïante de Mrs. » les Tambours, qui, à la faveur de leurs tonnerres de parchemin, don- » nerent le ſignal à la Populace de comparoître ſous leurs différentes claſſes » & dénominations. Ils furent bientôt ſuivis de la bande joyeuſe des Bou- » chers, & de la ſourde mélodie de leurs couperets avec des os de Bœuf, » pendant que le ſon des cloches faiſoit chorus & ſervoit à remplir le Con- » cert. Une pyramide de fagots rangés perpendiculairement & en ligne circu- » laire, réjouiſſoit le cœur de la Populace, & lui promettoit une flamme » éclatante. Les gros Canons n'eurent pas plutôt ronflé le prologue, que le » ciel parut briller de nouveaux Météores artificiels & d'Etoiles de notre » façon, & que toute la *haute Rue* fut illuminée, d'un bout à l'autre, d'une » voye lactée de chandelles. Nous fîmes une Collecte en faveur de la multi- » tude, qui ne manqua pas de l'employer en boiſſon, dont elle avala de » ſi longs traits, qu'elle en devint exceſſivement *ſtentorophonique*. Il y eut un » Souverain Pontife de carton, avec un petit Diable noir à ſes trouſſes, qui, par » ſes inſinuations diaboliques, engagea Sa Sainteté à ſe jetter dans le feu, où » il l'abandonna à elle-même pour s'en tirer le mieux qu'elle pourroit. La » multitude lança de terribles ſarcaſmes contre ce bon vieillard, & porta de » rudes coups de gourdin à ſa triple couronne. La phyſionomie de *Tho.* » *Tyler* a été un peu endommagée par la baguette d'une fuſée volante, qui lui » a preſque démonté le ſtile de ſon Cadran. La bonne humeur de la Po- » pulace devint ſi mutine, qu'elle donna de l'exercice à notre ami le Juge de » paix, qui, avec la plume de ſon Copiſte, en fit dreſſer un Procès verbal, » dans le deſſein de le pourſuivre aux prochaines Aſſiſes, &c.

XXIII. DISCOURS.

——— Neque enim concludere verſum
Dixeris eſſe ſatis; neque, ſi quis ſcribit, ut nos,
Sermoni propio, putes hunc eſſe Poetam.

HOR. L. I. Sat. IV. 40.

Savoir ſeulement mettre un certain nombre de piés bout-à-bout, ou faire des Satires telles que j'en fais d'un ſtile fort approchant de la Proſe; ce n'eſt point-là être Poete.

M. le SPECTATEUR,

» LEs deux Lettres, que vous venez de publier, écrites d'un ſtile bien différent l'un de l'autre, me fourniſſent l'occaſion de vous offrir » quelques remarques ſur l'Art d'écrire des Lettres en Vers. C'eſt » une ſorte de Poëſie à part, & dont je ne crois pas qu'aucun de » tous les Arts Poëtiques qui me ſont tombés entre les mains, ait jamais dit » un ſeul mot: on peut dire même, qu'il n'y a point eu de ſiécle ni de Na- Sur l'Art d'écrire des *Lettres* en Vers.

» tion, où elle ait été auſſi cultivée que les autres genres de Poëſie. Un homme qui a du génie peut, s'il lui plaît, écrire des Lettres en vers ſur toutes » ſortes de ſujets, capables d'embelliſſement, ſoit par les traits d'eſprit ou la » beauté du langage, & les rendre agréables au goût de tout le monde par » le nouveau tour qu'il leur donne. Mais, lorſque je parle ici de la Poeſie » Epiſtolaire, je ne l'entends que de ces Ecrits qui ont été en uſage parmi les » Anciens, & que quelques Modernes ont voulu imiter. On peut réduire » cette ſorte d'Ecrits à deux claſſes. Je mets dans l'une les Epitres amoureuſes, celles qui regardent l'amitié, & celles qui roulent ſur des ſujets triſtes » & lamentables. Je place dans l'autre celles qu'on peut appeller familieres, » critiques, & morales; auſquelles on peut joindre celles où regnent l'eſprit » & l'enjouement. *Ovide* à l'égard des premieres, & *Horace* à l'égard des autres, ſont les meilleurs Originaux qui nous reſtent.

» Il faut que celui qui cherche à réuſſir dans la maniére d'*Ovide* examine » d'abord ſon cœur, pour voir ſi les paſſions qui l'animent, ſur tout celles » qui ſont de la trempe la plus douce, jouent à leur aiſe & avec quelque eſpece de régularité, puiſque ce n'eſt pas ſon eſprit, mais la tendreſſe & » la délicateſſe de ſes ſentimens, qui doit frapper ſes Lecteurs. Sa verſification » doit être auſſi douce & naturelle, & tous ſes nombres coulans & harmonieux.

» Les qualités requiſes pour écrire des Epitres ſuivant le modéle qu'*Horace* » nous en donne, ſont d'une toute autre nature. Celui qui voudroit exceller » en ce genre doit avoir un grand fonds de bon ſens mâle & vigoureux. Il » doit y joindre une profonde connoiſſance des hommes, auſſi bien que des » affaires de ſon ſiécle & des mœurs qui y regnent. *Il faut qu'il ait l'eſprit* » muni des plus beaux préceptes de la Morale, & plein de penſées ſur les » endroits lumineux & obſcurs de la vie humaine. Il doit poſſéder la raillerie la plus fine, & entendre les délicateſſes, auſſi bien que les abſurdités » de la converſation. Il doit avoir un tour d'eſprit vif, avec une maniére » aiſée & conciſe de s'exprimer. Il ne doit rien dire qui ſente un reclus; » mais, il doit paroître en tout un homme du monde, qui reſpire un air » libre & ouvert. Ses comparaiſons & la plûpart de ſes images doivent être » priſes du train ordinaire de la vie. Des traits de Satire & de Critique, » de même que des Eloges, mêlés, pour ainſi dire, en paſſant, & d'une » maniére judicieuſe, animent & ornent beaucoup les Piéces de cette nature. Mais que notre Poëte, qui écrit des Epitres, ſe ſouvienne toujours, » quelques familieres quelles ſoient, qu'il écrit en vers, & que, par » conſéquent, il doit prendre bien garde à ne tomber pas dans la Proſe, » ni dans la diction vulgaire, à moins que la nature du ſujet ne l'exige de » toute néceſſité. Quelques Critiques prétendent qu'*Horace* s'eſt un peu relâché à cet égard, & qu'il a trop négligé ſa verſification; ce qu'il ſemble avoir reconnu lui-même.

» Tout ce que j'ajouterai ici eſt, que ces deux différentes maniéres d'écrire » des Lettres, ſi des perſonnes douées des qualités requiſes s'en mêlent, » peuvent être auſſi agréables, chacune en ſon eſpéce, qu'aucune autre

» ſorte de Poëſie ; & que la derniére bien ména gée peut devenir fort inſ-
» ructive. Je ſuis, *&c.*

J'accompagnerai d'une ou deux obſervations celles de mon ingénieux Correſpondant ; & je remarquerai d'abord, que les ſujets les plus ſublimes peuvent ſe traiter avec avantage en forme Epiſtolaire d'*Horace* à *Auguſte*. Le Poëte nous ſurprend par ſon ſtile pompeux, & il ſemble que le haſard lui a plutôt fourni ſon ſujet, qu'aucun deſſein prémédité. Il paroît, comme un Roi qui voyage *incognito*, avec un mélange de familiarité & de gran leur. Lorſque la dignité du ſujet entraîne le Poëte à faire des deſcriptions ou à marquer des ſentimens, vous diriez que tout cela naît de ſoi-même, & qu'il eſt animé d'une eſpèce d'enthouſiaſme. Il en revient enſuite, & il retombe de bonne grace dans le ſtile naturel d'une Lettre.

Je pourrois parler ici du Poëme Epiſtolaire, que *M. Euſden* vient de publier ſur l'avenement du Roi à la Couronne, où entre pluſieurs beaux traits de Poëſie, on peut voir cette régle heureuſement obſervée.

XXIV. DISCOURS.

——— Illic poſtquàm ſe lumine vero
Implevit, ſtellaſque vagas miratur, & aſtra
Fixa polis, vidit quantâ ſub nocte jaceret
Noſtra dies, riſitque ſui ludibria trunci.

LUCAN. Lib. IX. 11.

Après que l'ame de ce Héros, remplie d'une lumiére céleſte, eut admiré le cours des étoiles & des aſtres qui brillent à l'un & à l'autre Pôle, elle s'apperçut, que nos jours ici-bas ſont couverts de terribles nuages, & ſentit bien le ridicule de tous les amuſemens qu'elle y avoit eu

M. le SPECTATEUR,

» LEs lieux communs, que les Orateurs mettent en uſage contre
» l'Orgueil de l'homme, ſont pris de la baſſeſſe de ſon origine,
» des imperfections de ſa nature, & de la courte durée de ces
» biens, dont il ſe glorifie. Quoiqu'il n'y ait rien en nous qui dût
» exciter notre vanité, avec tout cela un ſentiment intérieur de notre mé-
» rite peut quelquefois être louable. Le mal donc conſiſte en ce que, d'un
» côté, nous ſommes prêts à nous enorgueillir de niaiſeries, ou même de
» choſes indignes ; & que de l'autre, nous regardons comme deshonorable
» ce qui fait notre ſolide gloire.

Lettre ſur l'*Orgueil* mal entendu des hommes.

» De-là vient, que ceux qui ſont avides de louanges, prennent de fauſſes
» meſures pour les obtenir. Si un Orgueilleux ſe donnoit la peine de con-
» ſulter ſon propre cœur, il trouveroit que ſi les autres étoient auſſi bien inſ-
» truits de ſes foibleſſes que lui-même, il n'auroit jamais l'impudence de pré-

» tendre à l'estime du Public. L'Orgueil naît donc du manque de réflé-
» xion, & du peu de connoissance qu'on a de soi-même. Plus on se con-
» naît, & plus on a d'humilité. L'une de ces choses suit naturellement de
» l'autre, & elles s'accompagnent toujours.

» Le plus sûr moyen pour juger de nous est d'examiner de près ce que
» nous estimons ou que nous méprisons dans les autres. Un homme qui se
» vente des biens de la fortune, d'un habit magnifique, ou d'un nouveau
» titre d'honneur, se rend par-là ridicule. Ainsi nous ne devrions pas ad-
» mirer en nous même ce qui nous engage à nous moquer des autres.

» Il y a beaucoup moins de raison à nous enorgueillir de ce que nous
» mépriserons certainement quelque jour. Malgré tout cela, si nous vou-
» lons réfléchir sur les divers changemens que nous avons essuyé, & ceux
» qui nous attendent encore, nous trouverons, que plus notre sagesse &
» nos connoissances augmentent, plus elles servent à nous découvrir nos
» imperfections.

» A mesure que nous passons de l'enfance à la jeunesse, nous regardons
» avec dédain les jouets & les amusemens qui avoient fait jusques-là tout
» notre plaisir. Lorsque nous approchons de l'âge viril, on nous estime ver-
» tueux à proportion de la honte & du regret que nous avons pour les dé-
» sordres & les égaremens de la jeunesse. La vieillesse est pleine de réflé-
» xions mortifiantes sur une vie mal employée à se procurer des biens & des
» honneurs incertains. A suivre cette gradation de pensées, on peut con-
» jecturer avec assez de fondement, que dans le siécle à venir, la sagesse
» l'expérience & les maximes de la vieillesse, seront regardées par un
» esprit séparé de son corps, à peu près du même œil, dont un vieillard
» regarde aujourd'hui les Folies & les badinages des enfans. Les pom-
» pes, les honneurs, la politique, & les ruses des hommes faits, paroîtront
» alors aussi ridicules, que tous les jeux & les exercices qui occupent aujour-
» d'hui toute l'adresse, la force, & l'ambition de créatures raisonnables,
» depuis l'âge de quatre ans jusqu'à neuf ou dix.

» Si l'idée d'une élévation graduelle parmi les Etres, depuis le plus bas jus-
» qu'au plus haut, n'est pas chimérique, il est assez probable, qu'un Ange
» regarde un homme à peu-près de la même maniére qu'un homme regarde
» une créature qui approche le plus de celle qui est douée de raison. Par la
» même régle, s'il m'est permis de donner carriére à mon imagination sur
» cet article, une bête d'un ordre supérieur regarde avec une espèce de mé-
» pris celle qui lui est inférieure. Si elles étoient capables de réfléchir, à ju-
» ger des pensées de quelques-unes par leurs actions, nous pourrions con-
» jecturer, qu'elles croyent être les souveraines du monde, & que toutes
» choses ont été faites pour elles. Cette pensée dans les bêtes brutes ne seroit
» pas plus absurde, que celle de certains hommes, qui s'imaginent que toutes
» les étoiles du Firmament ont été créées pour plaire à leurs yeux & diver-
» tir leur esprit. M. *Dryden* dans sa *Fable du Coq & du Renard*, fait pour
» le Coq son héros, un petit discours qui ne quadre pas mal avec ce que
» je viens d'avancer :

Faiſant un caracol, il dit à ſa compagne,
Voi, ma chere, l'émail de toute la campagne;
La Nature pour nous prodigue a pleines mains
L'herbe, le bled, les fruits, la roſe, & les jaſmins.
Les oiſeaux font pour nous entendre leur ramage.
L'homme auſſi nous imite; &, pour paroître ſage,
Perché ſur ſes deux pieds, il trotte comme nous,
Peut ſe tenir debout, ou ſe mettre à genoux.

» Je conclus ſur le tout, que nous ne devons nous eſtimer, que pour ces » choſes que des Etres ſupérieurs croyent dignes d'être eſtimées; puiſque » c'eſt le ſeul moyen de ne perdre jamais la bonne opinion que nous avons » de nous-mêmes.

XXV. DISCOURS.

Quid purè tranquillet, honos, an dulce lucullum,
An ſecretum iter, & fallentis ſemita vitæ.

HOR. Lib. I. Epiſt. XVIII. 132.

Appliquez-vous à connoître ſi le repos de l'ame, qui produit une ſatisfaction pure, ſe trouve dans les honneurs ou dans les richeſſes, ou plutôt dans une vie obſcure, qui nous dérobe à la connoiſſance des hommes.

M. le SPECTATEUR,

» VOus avez obſervé dans quelqu'un de vos *Diſcours* (*p*) que la » véritable grandeur ne ſe trouve pas au milieu de la pompe & du » bruit où la plûpart des hommes la cherchent. Vous y ajoutez, » que la vertu cachée dans l'obſcurité, paroît ſouvent plus illuſ- » tre aux yeux des Etres ſupérieurs, que tout ce qui paſſe pour grand & ma- » gnifique dans l'eſprit du monde.

La *Vertu* fait la véritable grandeur de l'homme.

» Lorſque nous liſons l'hiſtoire de ceux qui ont porté les glorieux titres de » Rois, de Miniſtres d'Etat, ou de Généraux, ils nous paroiſſent dépouil- » lés de tous ces ornemens extérieurs, qui éblouiſſoient les yeux de leurs con- » temporains; & nous les trouvons grands ou petits, dignes ou indignes de » notre eſtime, à proportion de la nobleſſe de leurs vertus, ou de l'énor- » mité de leurs vices. Les ſages maximes, les beaux ſentimens, & la con-

(*p*) C'eſt le XV.

» duite désintéressée d'un Philosophe, au milieu d'une fortune très-modique ; » l'élevent plus haut dans notre estime, que les plus grands Potentats de la » Terre, lorsque nous les considérons, lui & les autres, à travers un éloi- » gnement de plusieurs siécles. Si les mémoires d'un homme, qui a vécu » dans l'obscurité, mais, aussi d'une maniére digne de sa raison & con- » forme aux régles de la vertu, étoient exposés à nos yeux, nous ne trou- » verions rien dans ce caractere qui ne le pût mettre à niveau des per- » sonnes les plus élevées. L'Extrait suivant des papiers manuscrits d'un » honnête Gentilhomme de la Campagne donneront un nouveau jour à » ma these. Peut-être que vos Lecteurs se formeront une idée plus avan- » tageuse de lui, à cause de ces actions faites en secret & sans témoin, » que de ceux qui se sont attirés l'admiration de la multitude.

MEMOIRE.

» A l'âge de 22. ans, je sentis une violente passion pour la femme de » mon Cousin *Charles ;* & peut-être que j'aurois eu le malheur de réussir, » si, à cause de cela méme, je n'avois entrepris d'aller voir les Pays étran- » gers.

» Peu de tems après mon retour en *Angleterre*, j'eus une entrevûe avec mon » Oncle *François* qui vouloit me donner tout son bien ; mais, je le refusai, » & j'obtins de lui qu'il ne deshériteroit pas son fils *Edouard*.

» *N. B.* Il faut se souvenir de ne dire jamais cette particularité à mon » Cousin *Edouard*, de peur qu'il n'eût mauvaise opinion de feu son pere, » quoiqu'il parle toujours mal de moi à cette occasion.

» Afin de prévenir un Procès scandaleux entre mon Neveu *Henri* **** » & sa mere, j'aloue à celle-ci, sous main, & de mon propre argent, » la somme annuelle, qui causoit leur dispute.

» J'ai procuré un bénéfice à un jeune homme, parce qu'il étoit Neveu » de mon honnête Précepteur, qui est mort depuis une vingtaine d'années.

» Donné dix livres sterlin à la pauvre Mlle. ****, Veuve de mon ami » H..

» *N. B.* Il faut se souvenir de retrancher un plat de ma table, jusqu'à » ce que j'aie recouvré cette somme.

» *N. B.* Je ne dois pas oublier non plus de réparer ma maison, & de » finir mes jardins, pour employer les pauvres Paysans à ce travail après » la récolte.

» Ordonné à *Jean* de relâcher, de nuit, les brebis du bon homme D.... » qui avoient été enfermées, pour avoir été prises en défaut, & de n'en » rien dire à mes autres valets.

» Obtenu de M. l'Ecuyer *M. T.* qu'il ne poursuivra pas en Justice le fils » du Fermier qui avoit tiré une Perdrix, & qu'il lui rendra son fusil.

» Payé l'Apoticaire, pour avoir guéri une vieille femme qui se croyoit » sorciere.

» Remis à la discrétion d'un mendiant mon chien favori, qui l'avoit » mordu.

» Amené le Miniſtre de la Paroiſſe, & un Juge à paix *Whig*, à la mê-
» me opinion, après les avoir engagés tous deux à s'expliquer leurs idées.
» *N. B.* Il faut chaſſer *Pierre* de ma maiſon, pour avoir tué une daine
» d'un coup de piſtolet, pendant qu'elle mangeoit des glands ſur ſa main.
» Lorſque mon voiſin *Jean*, qui m'a fait ſouvent tort, viendra demain
» pour me préſenter ſa Requête, je dois me ſouvenir que je lui ai par-
» donné.
» Quitté mon caroſſe, & vendu mes chevaux, pour être en état de ſe-
» courir les pauvres dans une diſette de grain.
» Rabattu, cette même année, à mes Fermiers, un cinquiéme de la rente
» qu'ils me doivent.
» Lorſque je me promenois aujourd'hui, il m'eſt venu une penſée dans
» l'eſprit, qui m'a rempli le cœur de joie, & je me flatte qu'elle aura une
» heureuſe influence ſur moi le reſte de mes jours.
» *N. B.* Il faut ordonner à mon fils, en particulier, de ne m'ériger au-
» cun monument après ma mort; mais, je n'en dois rien dire dans mon
» teſtament.

XXVI. DISCOURS.

Sed mihi vel tellus optem priùs ima dehiſcat ;
Vel Pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras,
Pallentes umbras Erebi, noctemque profundam,
Ante, pudor, quàm te violo, aut tua jura reſolvo.
Ille meos, primus qui me ſibi junxit, amores
Abſtulit : ille habeat ſecum, ſerveteque ſepulcro.

VIRG. Æneid. IV. 24.

O *pudeur ! j'aimerois mieux que la terre m'engloutît dans ſon ſein, ou que* Jupiter *me frappât de ſa foudre, & qu'il me precipitât dans le triſte ſéjour des ombres, plutôt que de te bleſſer en quelque maniere, ou de violer tes droits. Sichée, à qui j'ai eté unie en premieres nôces, a enlevé toute ma tendreſſe. Qu'il la garde donc avec lui, & qu'elle demeure enſevelie dans ſon tombeau.*

M. le SPECTATEUR,

» IL peut vous ſouvenir, que je vous écrivis en dernier lieu (*q*)
» ſur une ancienne coutume reçûe dans les Seigneuries de *Eſt* &
» *Oueſt-Enborne*, auſſi bien qu'ailleurs; & que je vous ai parlé
» d'un certain Droit, qu'on appelle *Free-Bench*, dont les Veu-
» ves des Fermiers jouiſſent.
» Je vous dirai à preſent, que Mylord *Cokc* obſerve, que ce Droit

Liſte de pluſieurs Veuves réduites à faire la cérémonie du *Belier noir*.

(*q*) Voyez le XLX *Diſcours*.

» eſt fondé ſur un titre le plus litigieux, & le plus facile à perdre, qu'il » y ait dans toute l'*Angleterre*. Ce n'eſt pas tout : ſuivant la promeſſe, » que je vous fis alors, j'ai examiné, avec des ſoins & des peines incroya- » bles, divers Regiſtres, où il eſt parlé de cette coutume & du *Bélier noir*. » Enfin, j'y ai trouvé les procédures de la Cour fonciere, qui ſe tint, » à cette occaſion l'eſpace d'un jour entier. Il y eſt dit, qu'un vieux Re- » ceveur, qui étoit un fin matois, après une recherche exacte & rigoureuſe » des titres, en vertu deſquels les Fermiers poſſédoient leurs Terres, trou- » va qu'elles étoient preſque toutes confiſcables au Seigneur, par la faute de » leurs Veuves, & qu'il vouloit d'abord s'en mettre en poſſeſſion; mais, » que ces bonnes femmes demandérent là-deſſus le *bénéfice du Bélier*. Auſſi- » tôt que le Receveur eut examiné leurs raiſons, il ajourna la Cour juſqu'à » la *S. Barnabé* (*r*) afin que le jour ne leur manquât pas pour faire la » cérémonie.

» La Cour s'étant donc raſſemblée, au milieu d'une grande foule de gens » qui étoient venus de tous côtés pour voir la ſolemnité, la premiere qui » entra fut la Veuve *le Hardi*, qui avoit comparu à la Cavalcade de l'année » précédente. Le Regiſtre obſerve que, ſur ce qu'elle trouva que le Bélier » alloit bien l'amble, & qu'elle pourroit en avoir beſoin dans la ſuite, » elle l'acheta du Receveur.

» Mlle. *Sara Frian*, Veuve de M. *Jean Frian*, & la plus grande prude » de toute la Paroiſſe, vint enſuite. Elle fit d'abord quelque difficulté » de prendre la queuë du Bélier en ſa main : & l'on s'apperçut, qu'en réci- » tant le formulaire de l'aveu qui leur eſt impoſé, elle en adouciſſoit les » deux mots les plus emphatiques ; & qu'au lieu de dire *Crincum Cran-* » *cum*, elle prononçoit *Clincum Clancum*. Mais, le Receveur eut ſoin de la » faire parler bon Anglois, avant que de lui rendre ſes Terres.

» La troiſiéme Veuve, qui *ſubit cette infâme revûe*, montée ſur un Bélier » vicieux, eut le malheur d'être jettée par terre, & crut auſſi-tôt qu'elle » ſeroit diſpenſée du reſte de la cérémonie. Mais, le Receveur, bien » inſtruit de la Loi, obſerva très-ſagement là-deſſus, que, lorſque la corde » d'un pendu vient à ſe rompre, cela n'empêche pas l'exécution du criminel.

» La quatriéme Dame, ſpécifiée dans le Regiſtre, étoit la Veuve *de Lor-* » *gne*, fameuſe coquette, qui, après avoir tenu en ſuſpens une douzaine » de jeunes gaillards, l'eſpace de deux années, & donné plus de marques » de ſa faveur à ſon Chartier *Jean*, fut introduite au bruit des *Huzzas* » de tous ceux qui l'avoient aimée autrefois, & qui l'en vironnoient.

» Mlle. *Zibelin*, revêtue de ſon grand deuil, qui paroiſſoit fort propre, » & tout neuf, de la même couleur que celle de ſon palefroi, fit une » figure très-décente dans la ſolemnité de ce jour.

» Une autre, qui avoit été ſommée de comparoître, fut excuſée par le » Receveur, qui n'ignoroit pas que M. l'Ecuyer, Seigneur du Fief, l'avoit

(*r*) Cette Fête tombe ſur le 11. du mois de *Juin*, dans la ſaiſon où les jours ſont longs.

duëment

» dûement qualifiée, & miſe en état de ſe préſenter à califourchon ſur le » Bélier noir.

» Mlle. *Surfin*, qui ne pouvoit rien objecter contre la citation, s'excuſa » ſur ſa groſſeſſe. Mais, on ſe rappella, qu'elle avoit allégué la même » excuſe l'année précédente. Là-deſſus, le Receveur obſerva, qu'elle pouroit » toujours ajuſter ſes flutes d'une telle maniére, qu'elle ne ſeroit jamais en » état de ſatisfaire aux devoirs requis de la Seigneurie.

» La Veuve *Fretille* inſiſta, en préſence de la Cour, ſur ce qu'elle n'a- » voit rien fait depuis la mort de ſon mari, qu'elle n'eut toujours fait de ſon » vivant; & pria d'ailleurs M. le Receveur de conſidérer le cas de ſa propre » femme, s'il venoit à mourir avant elle.

» Celle, qui vint enſuite, étoit d'une corpulence ſi affreuſe, qu'elle auroit » bien voulu s'exempter de la cérémonie, ſous prétexte qu'il n'y avoit au- » cun Bélier qui eut la force de la porter. Ainſi, le Receveur commua la » peine, ou plutôt la monture, & ordonna qu'elle feroit ſon entrée ſur » un Taureau noir.

» La Veuve *Maſclari*, qui avoit toujours eu la réputation d'une Dame très- » vertueuſe, n'eut pas plutôt chaſſé, par une boutade, ſa vieille femme de » chambre, que cette créature vindicative la fit monter, neuf fois le même » jour, ſur le Bélier noir.

» Pluſieurs Veuves du voiſinage, qu'on avoit citées pour ſubir l'examen, fi- » rent voir, qu'elles ne relevoient pas de la Seigneurie: de ſorte qu'on les » mit hors de cour & de procès.

» Une jeune & belle créature, qui ſerroit la file, entra d'un air ſi char- » mant, que le Receveur en parut touché, & qu'il l'épouſa un mois après la » mort de ſa femme.

» Mlle. *de Boispourri* comparut ſuivant la citation: mais, on ne mit rien » à ſa charge; parce qu'elle avoit toujours vécu d'une maniere irréprochable » depuis la mort de ſon mari, qui la laiſſa veuve, lorſqu'elle étoit âgée de » ſoixante-neuf ans. Je ſuis, &c.

XXVII. DISCOURS.

Audire, atque togam jubeo componere, quisquis
Ambitione malâ, aut argenti pallet amore;
Quisquis luxuriâ, triſtive ſuperſtitione,
Aut alio mentis morbo calet: huc propiùs me,
Dum doceo inſanire omnes vos ordine adite.

HOR. L. II. Sat. III. 77.

Approchez, ambitieux, avares, débauchés, ſuperſtitieux, en un mot, vous tous qui êtes les victimes de quelque malheureuſe paſſion: venez ici les uns après les autres, & m'écoutez avec attention. Vous allez voir, qu'il n'y a pas un de vous, qui ne ſoit perclus du cerveau.

Réfléxions ſur les hommes laborieux & les Fainéans; ſur les Avares, les Ambitieux, & les Senſuels.

LE Genre Humain ſe peut diviſer en deux parties, celle des occupés, & celle des fainéans. Les premiers ſe diſtinguent en vertueux & en vicieux. Ceux-ci ſe ſubdiviſent en avares, en ambitieux, & en ſenſuels. Les fainéans ſont dans un état inférieur à chacun de ces ordres là. Tous les autres, engagés à la recherche du bonheur, quoique ſouvent mal placé, ſemblent par-là même mieux diſpoſés à recevoir les moyens qu'on leur offrira pour y parvenir. *Le Dr. Tillotſon* traite les fainéans, qui n'ont aucune prudence, ni pour cette vie, ni pour l'autre, de *véritables fous.* Ils ne ſe propoſent aucun but, & ils ſe laiſſent entraîner à tous les vents qui ſouflent. Il ſeroit donc inutile de leur donner des avis, que peut-être même ils ne voudroient pas lire. Ainſi, réſolu de ne pas les fatiguer par un long Diſcours, je les renvoyerai à ce mot de *Platon*, qui nous dit, que *le travail eſt autant préférable à l'oiſiveté, que le poli d'un métail l'eſt à la rouille.*

Les recherches des hommes actifs & laborieux ſont, d'un côté, dans les ſentiers de la Religion & de la vertu; ou, de l'autre, dans le grand chemin des richeſſes, des honneurs, ou des plaiſirs. Je comparerai donc les pourſuites de l'avarice, de l'ambition, & de la ſenſualité, avec les vertus qui leur ſont oppoſées; & j'examinerai lequel de tous ces principes engage à plus de travail, de fatigue, & d'aſſiduité. La plûpart des hommes avouent, lorſqu'ils raiſonnent de ſang froid, qu'une vie ſainte & vertueuſe ſera couronnée à la fin d'une récompenſe toute extraordinaire; mais, ils prétendent, que le chemin en eſt fort étroit & raboteux. S'il paroît donc qu'ils s'attirent autant ou plus d'embarras pour ſe rendre miſérables que pour arriver au ſuprême bonheur, peut-être qu'ils s'efforceront à devenir honnêtes gens, lorſqu'ils verront qu'ils ne haſardent rien par-là.

En premier lieu, l'avare a plus d'induſtrie que le Saint; la peine d'acquérir, la crainte de perdre, & l'incapacité de jouir de ſes richeſſes, ont fait, de tout tems, le ſujet de la plus vive Satire. Si ſon repentir, pour avoir négligé un marché avantageux, ſa douleur d'avoir été la dupe d'un autre, ſon eſpé-

rance d'augmenter son capital, & sa crainte de tomber dans la misere, se tournoient vers leurs véritables objets, elles formeroient autant de graces & de vertus Chrétiennes. Il peut s'appliquer une bonne partie des souffrances que S. Paul avoit endurées, & dire avec lui : (s) *J'ai été en péril sur les fleuves, en péril des voleurs, en péril au milieu de faux-freres. J'ai souffert des travaux & des fatigues. beaucoup de veilles, la faim, la soif, des jeûnes fréquens, la soif, & la nudité.* Avec combien moins de frais ne pourroit-il pas (t) *s'amasser des trésors au Ciel?* ou, s'il m'est permis d'employer ici l'expression d'un grand Philosophe, ne pourroit-il pas *acquérir des richesses, qui ne craignent, ni les armes, ni les hommes, ni Jupiter même?*

En deuxiéme lieu, si nous considérons les travaux de l'ambitieux, dans le même jour que nous avons regardé ceux de l'avare, nous tomberons facilement d'accord, qu'il ne faut pas à beaucoup près tant d'embarras pour s'élever à une gloire solide & durable; que pour en acquérir une fragile & passagere; ou, pour me servir d'autres termes, qu'il est plus aisé de mériter les honneurs de ce monde, que de les obtenir. L'ambitieux devroit se rappeller les regrets du Cardinal *Woolsey*, qui dit sur la fin de ses jours : *Si j'avois servi Dieu avec la même ardeur qui m'animoit pour le Service de mon Roi, il ne m'auroit pas abandonné dans ma vieillesse.* Le Cardinal adoucit les termes, & cache son ambition sous le prétexte de *servir son Roi;* mais, à les prendre dans leur véritable sens, ils veulent dire, que si, au lieu d'être enflammé par l'ambition, il avoit agi par un principe de vertu, il en auroit senti les consolations à la fin de sa vie, lorsque tout le monde lui tourna le dos.

En troisiéme lieu, comparons les fatigues de l'homme sensuel avec celles du vertueux; mettons-les dans la balance, & voyons quelles sont celles qui pesent le plus. Il peut sembler d'abord étrange, qu'on exhorte les hommes adonnés au plaisir à changer de conduite, parce qu'ils menent une vie pénible & laborieuse. Mais, lorsqu'au milieu des plaisirs, qu'ils recherchent avec tant d'ardeur & d'empressément, nous les voyons accablés d'inquiétudes, & servir de jouet à différentes passions, n'avons-nous pas sujet de leur demander, si les peines qu'ils endurent ne l'emportent pas sur les plaisirs qu'ils goutent? D'un côté, les infidélités qui se commettent entre les deux sexes; & de l'autre les caprices où ils tombent, l'avilissement de la raison, les angoisses de l'attente, les dégoûts dans la jouissance, les cruels remors, la vanité & les chagrins inséparables des plaisirs les plus rafinés qui occupent toute la vie, la rendent si triste & si amére, qu'un homme n'est jamais cru sage ni heureux, jusqu'à ce qu'il ait surmonté tous ces désordres.

Voici à quoi tout se reduit. L'homme est une créature agissante. Soit qu'il marche dans les sentiers de la vertu ou du vice, il ne peut que rencontrer bien des difficultés qui servent à mettre sa patience à l'épreuve, & à exciter son industrie. Le même travail est requis, si ce n'est pas même un plus grand,

(s) II. Corinth. X. 26. 27.
(t) Matth. VI. 20.

dans la pourſuite du vice & de la folie, que dans la recherche de la vertu & de la ſageſſe. De ſorte qu'il lui eſt facile d'en venir à un choix, & de ſe déterminer, ſi avec les forces qui lui ſont données, il veut travailler à ſe rendre heureux ou miſérable.

XXVIII. DISCOURS.

—— —— —— —— Amores
De tenero meditatur ungui.

HOR. L. III. Ode VI. 23.

Dès ſa plus tendre jeuneſſe, elle a l'amour en tête.

LE *Caſuiſte d'amour* m'a envoyé la Lettre ſuivante, qui renferme diverſes queſtions, avec ſa réponſe à chacune, qu'il me prie de vouloir autoriſer & ratifier. J'y donne les mains de bon cœur, après avoir examiné mûrement toutes choſes; & j'exhorte la jeune Demoiſelle, qui s'y trouve intéreſſée, à s'y conformer à tous égards.

MONSIEUR,

Lettre d'une jeune Dlle. de 13. ans, qui ſe croit en état de ſe choiſir un Epoux.

» J'eus treize ans accomplis le 9. du mois de Novembre dernier, c'eſt-à-di-
» re, que je dois penſer à m'établir dans le monde. Mais, je ſouhaiterois bien
» que vous euſſiez la bonté de me donner vos avis ſur ce que je dois faire
» pour M. *Mignard*, qui m'en compte depuis quelque tems. C'eſt un fort joli
» homme qui a les yeux les plus noirs, & les dents les plus blanchee, que j'aye
» vû de ma vie. Quoiqu'il ne ſoit qu'un cadet, il s'ajuſte en homme de quali-
» té, & il n'y a perſonne, qui puiſſe entrer dans une aſſemblée de meilleure
» grace que lui. Je ſai qu'il a refuſé de bons partis, & s'il ne peut m'obtenir
» en mariage, il a réſolu de n'en épouſer jamais une autre. Mais ſur ce qu'il
» menvoya l'autre jour une piéce en Vers, car c'eſt un des plus beaux eſ-
» prits de la Ville, mon pere lui a défendu l'entrée du logis. On dit pour
» raiſon, que ma ſœur aînée, qui voudroit toujours me traiter en petite fille,
» doit paſſer devant moi. D'ailleurs, elle a l'effronterie d'inſinuer, que M.
» *Mignard* me joue, & qu'il me fera tourner la cervelle. Quoiqu'il en ſoit, j'ai
» réſolu de l'épouſer, quand ce ne ſeroit que pour la faire enrager. Mais
» comme, avec tout cela, je n'en voudrois point venir à une fauſſe démar-
» che, je vous prie de me donner vos réponſes aux queſtions ſuivantes, &
» de les inſérer dans le *Spectateur*. Je ne doute pas qu'elles ne me ſoient favo-
» rables, & que je ne puiſſe m'engager d'avance à les ſuivre au pied de la
» lettre.

» Lorſque M. *Mignard* me regarde une demie heure de ſuite, & qu'il m'ap-

» pelle ſon *Ange*, n'eſt-ce pas une bonne preuve, qu'il eſt amoureux de moi ?

Réponſe. Non.

» Ne dois-je pas compter, qu'il ſera tendre & généreux envers moi, puiſ-
» qu'il m'a promis de me donner la moitié de ma dot pour mes épingles, &
» de m'entretenir un caroſſe à ſix chevaux ?

Non.

» Si je ne ſuis pas mieux en état de juger de ſon mérite, moi qui l'ai connu de-
» puis preſque une année entiére, que mon pere & ma mere, qui ne l'ont
» jamais entendu parler qu'à table ?

Non.

» Si je ne ſuis pas d'un âge aſſez avancé, pour me choiſir un époux ?

Non.

» Si je n'aurois pas commis une grande incivilité à ſon égard d'avoir refuſé
» un treſſe de ſes cheveux ?

Non.

» Ne ſerois-je pas la plus inhumaine de toutes les créatures, ſi je n'avois
» pitié d'un homme qui ſoupire ſans ceſſe pour moi ?

Non.

» Ne me conſeilleriez-vous pas de m'enfuir avec ce pauvre homme ?

Non.

» Ne croyez-vous pas que ſi je l'abandonne, le déſeſpoir le porte à s'aller
» noyer ?

Non.

» Que lui dirai-je la premiére fois qu'il me demandera ſi je veux l'épou-
» ſer ?

Non. »

La Lettre ſuivante n'a beſoin, ni de préface, ni de réponſe.

» M. le SPECTATEUR,

Lettre d'un homme entété de Nouvelles.

» Dans la ſituation où ſe trouvent aujourd'hui les affaires, je m'étonne que
» que vous puiſſiez vous amuſer à écrire autre choſe que des nouvelles. En ef-
» fet, y a-t'il quelqu'un qui roule d'autres penſées dans ſon eſprit ? Le plaiſir
» d'augmenter en connoiſſance, & d'apprendre à tout moment quelque choſe
» de nouveau, eſt très-digne d'une créature raiſonnable. J'ai l'oreille excel-
» lente pour recevoir un ſecret, & je ſuis d'un naturel fort communicatif ; de
» ſorte que je puis vous rendre de grands ſervices de ce côté-là. Pour y
» réuſſir, je vais de bon matin à l'antichambre, où je fourre la tête au mi-
» lieu des pelotons les plus épais, & où j'attrappe les nouvelles, à l'ouverture
» de la porte, lorſquelles ſont encore toutes chaudes. Quelques fois je me tiens
» auprès des Hallebardiers, & dès que le murmure y arrive, j'en ai ma part.
» Tantôt j'applique l'oreille coutre la muraille, où j'entonne quantité de
» bruits ſourds de conſéquence qui paſſent en droite ligne d'un coin à l'autre.
» Tantôt, las de me tenir debout, je me rends à l'un des Caffés du voiſi-
» nage, où je paſſe toute la journée, & où j'ai le plaiſir de humer les nou-

» velles à meſure qu'elles viennent toutes fraîches de la Cour. En un mot, » je n'épargne, ni ſoins, ni peines, pour ſavoir l'état du monde. Une nou- » velle perd beaucoup de ſon goût & de ſa bonne odeur, dès qu'elle a été ex- » poſée une heure à l'air. J'aime, pour ainſi dire, à la cueillir toute fraîche » de l'arbre, ou de ſa tige, & à la préſenter à mes amis avant qu'elle ſoit » fanée. Auſſi m'en coûte-t'il bien cher en louage de carroſſes. Vous n'en diſ- » conviendrez pas, Monſieur, lorſque vous ſaurez, que je vais au grand ga- » lop d'un caffé à l'autre, & que je dévance, de deux bonnes heures, le » *Poſtillon du ſoir.* (*u*) Il y a un certain Gentilhomme, qui m'a damé le pion » deux ou trois fois, & qui m'a prévenu au Caffé de *Child*. Mais je ſuis en état » de lui rendre la pareille. J'ai achetté les deux meilleurs chevaux de carroſ- » ſe, que l'on puiſſe jamais avoir pour de l'argent; & je le défie, qu'il me » dévance à l'avenir. Encore un coup, M. *le Spectateur*, croyez-moi : débi- » tez-nous des nouvelles; mon aſſiſtance ne vous manquera pas. Mais il faut » que je marrête ici bruſquement, puiſque j'ai plus de vingt Lettres à écrire. » Je ſuis à la hâte, *&c.*

THOM. DE PONT-NEUF.

XXIX. DISCOURS.

—— Dulcique animos novitate tenebo.

OVID. Metam. L. IV. 284.

Je captiverai les eſprits par une agréable nouveauté.

J'Ai vû un petit Ouvrage d'un Savant, formé de ſpéculations, qui devoient leur naiſſance aux plus grandes bagatelles de la vie. Il avoit accoûtumé d'écrire toutes les penſées qui lui venoient dans l'eſprit, à la vûe de quelque attitude ſinguliére d'un homme, de quelque apparence de raiſon dans une bête, ou de ce qu'il trouvoit digne de remarque dans tout autre objet. Il pouvoit moraliſer ſur une tabatiere, diſcourir avec éloquence ſur un fichu ou une paire de manchettes, animer à la pratique de la vertu, à l'occaſion d'une perruque quarrée. J'ai cru devoir faire ce détail, pour ſervir d'excuſe à mon ingénieux Correſpondant, qui entame ſa Lettre, s'il m'eſt permis de le dire, par une image ridicule & indigne de la nobleſſe du ſujet qu'il y traite. Quoiqu'il en ſoit, la voici, telle que je l'ai reçue.

» M. le SPECTATEUR,

Lettre » Lorſque j'ai vû un petit chat faire mille tours de ſoupleſſe & autant de ca-

(*u*) C'eſt une Gazette, qui paroit a *Londres* ſous ce titre-la.

» brioles qui ſervoient à marquer ſa joye & à exciter la mienne, pendant » qu'un vieux Rominagrobis, aſſis ſur ſon derriére, avec l'air du monde le plus » grave, paroiſſoit inſenſible à tout ce badinage, l'envie m'a pris de recher- » cher quelle pouvoit-être la cauſe d'une humeur ſi oppoſée entre deux créatu- » res, qui ne ſembloient différer qu'à l'égard de quelques années; & je n'ai » pû l'attribuer qu'à *la force de la nouveauté.*

» Si l'on examine toutes les eſpèces de créatures, on verra que celles qui » ont été le moins dans le monde, paroiſſent les plus ſatisfaites de leur état. » Car, outre qu'à l'égard d'un nouveau venu le monde a une fraîcheur qui le » remplit de joye, l'exiſtence elle-même, quoique dépourvûe d'une grande va- » riété de plaiſirs, lui cauſe une ſenſation agréable. Mais à meſure que l'âge » avance, tout paroît ſe flétrir : les ſens ſe dégoûtent de ce qui les charmoit » autrefois; & l'exiſtence devient fade & inſipide. Nous en voyons un exem- » ple dans le Genre-humain. Suppoſé qu'un petit enfant n'ait aucun mal qui » l'incommode, & qu'il lui ſoit permis de changer de jouets, il ſe divertit de » la moindre bagatelle. Il n'y a rien qui trouble ſa joye, à moins qu'il ne ſoit » condamné à quelque peine, ou à la ſolitude. La jeuneſſe a beſoin d'occu- » per ſon feu à de violens exercices. L'homme fait, dévoué à la pourſuite » des biens ou des honneurs, aime le tracas d'une vie active. Enfin, le vieil- » lard, qui a perdu le goût de toutes ces diſtractions, devient un fardeau » inſuportable à lui-même. On peut rendre compte, en quelque maniére, » de cette différence, ſi on l'attribue à la vigueur & au déclin des facultés : » mais, je croirois auſſi qu'elle vient ſur-tout de ce que plus nous avons » joui de l'exiſtence, moins nous y ſommes ſenſibles, & plus elle a beſoin » de nouveaux amuſemens, pour nous délaſſer du dégoût & de la fatigue » qui l'accompagnent.

» La nouveauté eſt d'une influence auſſi puiſſante qu'étendue. Il y a long- » tems, que les Philoſophes ont obſervé, qu'elle eſt la ſource de l'admiration, » qui, diminue, à meſure que les objets nous deviennent plus familiers; & qui » s'éteint, d'abord que nous en avons une parfaite connoiſſance. Mais, je ne » ſache pas qu'on ait remarqué communément, que toutes les autres paſſions » dépendent en grande partie du même attribut. Qu'eſt-ce autre choſe que la » nouveauté, qui enflâme le déſir, qui augmente la joye, qui provoque la » colére, qui excite l'envie, & qui inſpire l'horreur? De-là vient, que l'a- » mour languit, dès qu'il poſſéde ſon objet, & que l'amitié même a beſoin » de l'abſence, pour s'entretenir. Delà vient, qu'on s'accoûtume à voir des » monſtres, ſans témoigner aucune averſion pour eux, & à regarder la beauté » la plus charmante, ſans éprouver aucun tranſport. Cette agitation des eſ- » prits animaux, en quoi conſiſte la paſſion, eſt l'effet ordinaire de la ſurpriſe, » & pendant qu'elle dure, elle amplifie les qualités agréables ou déſagréables » de ſon objet : mais, auſſitôt que l'émotion ceſſe avec le goût de la nouveau- » té, tout paroît ſous un autre jour, & nous affecte moins qu'on n'auroit dû s'y » attendre naturellement, pour nous avoir trop frappés d'abord.

» Il ne ſera pas inutile de rechercher juſqu'où l'amour de la nouveauté eſt

» un effet inévitable de la nature, & à quels égards il eſt proportionné à l'état » où nous ſommes ici-bas. Il me paroît impoſſible, qu'une créature raiſonna- » ble ſe contente de ſes acquiſitions, quelques vaſtes qu'elles puiſſent être, ſans » tâcher d'aller plus loin : parce qu'apres avoir atteint au plus haut dégré où elle » aſpiroit, ſon eſprit a l'idée d'une infinité de choſes dignes d'elle, & dont » la connoiſſance ne ſauroit lui être indifférente ; de même qu'un homme, » qui a grimpé ſur le haut d'une montagne élevée au milieu d'une vaſte plaine, » peut beaucoup plus étendre ſa vûe & les bornes de ſes déſirs. De-là vient qu'on » ne fait pas tort aux eſprits bienheureux, ſi on les croit occupés ſans ceſſe à fouil- » ler dans les ſecrets de la nature, & à pénétrer les profondeurs inépuiſables » de la Divinité. Il n'y a rien dans cette idée, qui ne tourne à leur gloire, pour- » vû qu'on ſe ſouvienne toujours, que leur envie d'acquerir de nouvelles con- » noiſſances ne réſulte d'aucun dégoût qu'ils ayent pour ce qu'ils poſſédent ; » & que le plaiſir qu'ils trouvent dans leur progrès n'eſt pas fondé ſur ſa » nouveauté, ce qui eſt purement accidentel, mais ſur ſa valeur intrinſeque » & réelle. Après avoir étudié, des milliers d'années, les Ouvrages de Dieu, » la beauté & la magnificence de l'Univers les remplira de la même admira- » tion & du même reſpect, dont *Adam* fut ſaiſi, lorſqu'il ouvrit les yeux, & » qu'il contempla cette glorieuſe fabrique. La variété les captive par ſes pro- » pres charmes, & tout ce qui leur a plu une fois leur plaira toujours. A tous » ces égards, ils ont un avantage manifeſte ſur nous, qui ſommes ſi bien » gouvernés par nos appétits déréglés & variables, que nous pouvons regar- » der avec la plus grande indifférence du monde les étonnantes merveilles de la » création, & admirer avec tranſport les chetifs eſſais de l'eſprit humain; aban- » donner les ſpéculations les plus ſublimes & les plus importantes, pour cou- » rir après des idées de nulle valeur : nous, dis-je, qui nous laſſons de jouir » de la ſanté, parce qu'aucune maladie n'en releve le goût ; & qui préferons » la lecture d'un livre nouveau, quoique peu digne d'eſtime, à la ſeconde ou à » la troiſiéme d'un Auteur plus ancien dont le mérite eſt reconnu.

» Quoiqu'il en ſoit, le goût que nous avons pour la nouveauté ſert à nous » procurer bien des avantages dans cette vie. Il ne contribue pas peu à l'avan- » cement des ſciences : du moins *Ciceron* obſerve, que ce qui diſpoſe les hom- » mes à eſſuyer la fatigue des recherches philoſophiques, n'eſt pas tant la gran- » deur des objets, que leur nouveauté. Pour exciter l'ame à une méditation aſ- » ſidue, & la retirer de la pareſſe & de l'indolence où elle eſt plongée, il ne » ſuffit pas que la campagne ſoit ouverte, & qu'il y ait du gibier pour la » chaſſe, ni que l'entendement ait une ſoif inſatiable pour toute ſorte de connoiſ- » ſances : il faut d'ailleurs, qu'il y ait un plaiſir tout extraordinaire à décou- » vrir la vérité. Ce plaiſir eſt exquis, pendant qu'il dure ; mais, comme il » s'éteint peu à peu, il arrive, que l'eſprit néglige ſes premiéres idées, & qu'il » cherche à faire de nouvelles découvertes, dans l'eſpérance de le renouveller. » Il en eſt de la connoiſſance comme des richeſſes, dont le plaiſir conſiſte plu- » tôt à les augmenter de jour en jour, qu'à revoir notre ancien tréſor. Cette » diſpoſition eſt ſujette à quelques inconveniens, ſi l'on n'a ſoin de les préve » nir, & en particulier à celui-ci : je veux dire, que par une trop grand' ardeur

» ardeur après la nouveauté, nous n'épluchons pas une queſtion avec toute » l'exactitude requiſe ; ou, ce qu'il y a de pis, nous croyons l'avoir bien appro- » fondie, lorſque nous l'avons à peine éfleurée ; & que, pour me ſervir des » termes de M. *Loke, nous voyons très-peu de choſe, nous préſumons beau-* » *coup de nous-mêmes, & nous paſſons trop vîte à la concluſion.*

» Un autre avantage qui nous revient de notre panchant pour la nouveauté, » eſt, qu'il anéantit toutes les diſtinctions ſi vantées entre les hommes. N'en- » viez pas, à ceux qui ſont au-deſſus de vous, les titres pompeux, les ſuperbes » édifices, les beaux jardins, les carroſſes dorés, & les équipages magnifiques. » En effet, tout cela ne ſert qu'à éblouir les yeux des autres, ſans que le Maî- » tre en ſoit touché. Celui qui eſt accoutumé à poſſéder tous ces objets de » l'ambition, n'y eſt preſque pas ſenſible. Il n'en reçoit pas des idées plus » brillantes, ni plus de ſatisfaction, que n'en goûte un homme d'une fortune » médiocre, qui n'a tout juſte que ce qu'il lui faut pour mener une vie dou- » ce & tranquille. Il entre dans ſes chambres de parade avec la même indiffé- » rence, que vous ou moi pouvons entrer ſous notre petit toit. Les belles » peintures, & les riches ameublemens, ne lui ſervent de rien ; il ne les voit » pas : & comment y prendroit-il garde, puiſque la plûpart des hommes n'ob- » ſervent pas les étonnantes merveilles, qui éclatent de tous côtés dans la vaſte » fabrique de l'Univers ; & que les étoiles, ces mondes d'une grandeur pro- » digieuſe, brillent en vain à leurs yeux ? Graces à la nature indulgente, qui a » mis tous ſes enfans au niveau, & qui les y maintient encore, à la faveur du » principe dont il s'agit, malgré toutes les diſtinctions artificielles que l'on a » introduites dans la ſociété.

» En un mot, pour ne rien dire de plus, cette ardeur pour la nouveauté, qui » nous dégoûte de tout ce que nous avons déja, n'eſt-elle pas une preuve con- » vaincante d'une autre vie ? Ou l'homme a été fait en vain, ou ce monde » n'eſt pas le ſeul pour lequel il étoit deſtiné : car, il ne ſauroit y avoir un » plus grand exemple de vanité, que celui de l'homme ici-bas, qui, depuis ſa » naiſſance juſqu'à ſa mort, eſt expoſé aux illuſions & aux apparences trom- » peuſes d'un bonheur chimérique. Ses plaiſirs, quoique fort minces, s'éva- » nouiſſent à meſure qu'il les goûte ; & ils ne ſe renouvellent pas aſſez vîte, » pour en pouvoir jouir la moitié de ſa vie. Lorſque je vois des perſonnes, » qui s'ennuyent d'elles-mêmes auſſitôt qu'elles n'ont pas quelque objet qui les » occupe, ou qui les diſtrait : lorſque je les vois courir de la campagne à la » Ville, & retourner de la Ville à la campagne ; changer ſans ceſſe de ſi- » tuation, & diverſifier les plaiſirs autant qu'il leur eſt poſſible : *certaine-* » *nement*, dis-je en moi-même, *la vie n'eſt que vanité, & il faut que l'hom-* » *me ſoit ſtupide ou prévenu au-delà de toute imagination, ſi, des vanités de la* » *vie, il ne conclut pas, qu'il eſt deſtiné pour l'immortalité.*

XXX. DISCOURS.

Tantum inter denſas, umbroſa cacumina, fagos
Aſſiduè veniebat : ibi hæc incondita ſolus
Montibus, & ſylvis, ſtudio jactabat inani.

VIRG. Ecl. II. 3.

Il ſe promenoit ſouvent à l'ombre des hêtres épais, où il faiſoit ſes plaintes ameres, quoiqu'inutiles, aux bois & aux montagnes.

IL y a quelque tems, que j'ai reçu la Lettre ſuivante, qui pourra bien n'être pas déſagréable à ceux de mes Lecteurs, qui ont le cœur tendre, & qui n'ont rien à faire.

M. le SPECTATEUR,

» La ſemaine derniére, un de mes amis mourut d'une fiévre, qu'il avoit attrapée à ſe promener un peu trop tard au ſerein parmi ſes moiſſonneurs. Je dois » vous avertir, qu'il aimoit beaucoup l'agriculture & le jardinage, & qu'il » en faiſoit ſes plus cheres délices. Il avoit quelques marotes, qui ne ſemblent pas quadrer avec le bon ſens qu'il avoit d'ailleurs. Quoiqu'il fut » très-civil & bien élevé, il ne pouvoit s'empêcher de marquer ſon inquiétude » dans la compagnie des femmes; & le ſoin qu'il prenoit d'éviter une certaine » allée de ſon jardin, qu'il avoit autrefois le plus fréquentée, donna lieu à » quantité de vaines conjectures dans le Village où il demeuroit. Lorſqu'après » ſa mort nous examinâmes ſes papiers, nous en découvrimes la raiſon, qu'il » n'avoit jamais inſinuée à ſes meilleurs amis. Il avoit été paſſionnément amoureux dans ſa jeuneſſe, comme on peut le voir par quantité de Lettres qu'il a » laiſſées. Je vous envoye une copie de la derniére de ce genre qu'il ait jamais » écrite; & vous verrez, qu'il y cache le véritable nom de ſa Maîtreſſe ſous » celui de *Zelinde*.

Lettre d'un Amant paſſionné à ſa Maîtreſſe qui le paya d'ingratitude.

La longue abſence d'un mois me ſeroit inſupportable, ſi l'affaire qui m'occupe n'étoit pour le ſervice de ma chere Zelinde, *& d'une telle nature, qu'elle m'en rappelle à tout moment le ſouvenir. J'ai meublé mon logis ſelon votre goût, ou, ſi vous voulez, ſelon le mien; puiſque j'ai appris depuis long-tems à ne rien approuver que ce qui vous agrée. L'apartement deſtiné à votre uſage eſt une copie ſi exacte de celui où vous demeurez, que je crois ſouvent être chez vous, lorſqu'il m'arrive d'y entrer tout d'un coup; mais, je ſoupire, lorſque je n'y trouve pas celle qui doit l'habiter. Par la fenêtre de votre cabinet, vous aurez la plus agréable vûe que* l'Angleterre *puiſſe jamais fournir. J'en aurois du moins cette idée, ſi l'étendue & la variété du paſſage ne me rappelloient pas d'abord la diſtance qui eſt entre nous.*

Les Jardins ſont d'une grande beauté; toutes les hayes ſont garnies de chevrefeuille: il y a des treilles & des berceaux dans tous les coins, & j'en ai fait un petit

paradis terreſtre autour de moi ; mais, ainſi que le premier homme dans ſa belle ſolitude, je ne ſuis heureux qu'à demi ſans compagne avec qui je puiſſe partager mon bonheur. J'ai ordonné une allée pour deux perſonnes, où je me flatte de goûter mille & mille plaiſirs dans votre converſation. Je m'y promene déja tous les ſoirs, & j'ai formé un ſentier tout auprès de la haye de cette petite allée, dans l'agréable penſée où j'étois que vous marchiez à mon côté. Je me ſuis entretenu bien des fois avec vous dans cette retraite, où las de la promenade, nous nous ſommes aſſis au milieu d'une allée de jaſmins. Les tranſports de joye où je tombe dans ces converſations imaginaires m'ont rendu, depuis quelque tems, le ſujet du babil de toute la Paroiſſe ; mais, un jeune Payſan, qui en conte à la fille de mon Fermier, m'a découvert, & il en a répandu le bruit dans tout le voiſinage.

A l'égard des arbres fruitiers, je n'ai pas oublié les pêches que vous aimez tant. J'ai fait planter une allée d'ormes le long de la riviére, & j'ai ordonné qu'on y ſemât par-tout des primeveres, dans l'eſpérance qu'elles vous feront autant de plaiſir que celles qu'on voit à la maiſon de campagne de M. votre pere, & dont je vous ai entendu parler quelquefois.

Oh ! Zelinde, quel plan d'une vie heureuſe n'ai-je pas tracé dans mon imagination ! A quels rêves ne m'abandonne-je pas durant la veille ! Quand eſt-ce que les ſix ſemaines, qui ſont entre moi, & le bonheur dont je me flatte, ſeront écoulées ?

Comment pûtes-vous interrompre ſi bruſquement votre derniére Lettre, & me dire que vous deviez vous ajuſter pour aller à la Comédie ? Si vous aimiez autant que j'aime, vous ne trouveriez pas plus de compagnie dans une foule, que j'en trouve dans ma ſolitude. Je ſuis, &c.

» Sur le dos de cette Lettre, le défunt avoit écrit, de ſa propre main, le fait » ſuivant.

Mem. *Après avoir attendu une ſemaine entiére la réponſe à cette Lettre, je courus à la Ville, où je trouvai que ma perfide Maîtreſſe avoit épouſé mon rival. Je ſupporterai cette diſgrace en homme raiſonnable, & je tâcherai de me rendre heureux dans cette ſolitude, que j'avois ornée avec tant de ſoin pour une perfide & une ingrate.*

XXXI. DISCOURS.

Labitur & labetur in omne volubilis Ævum.

HOR. L. I. Epist. II. 43.

Il coule & il coulera jusqu'à la fin du monde.

M. le SPECTATEUR,

» IL n'y a point de vos *Discours* qui me plaisent davantage, que
» ceux qui roulent sur l'Infini & l'Eternité. Vous avez déja consi-
» déré cette partie de l'Eternité qui est passée ; & je souhaiterois,
» que vous vouluſſiez nous expliquer celle qui est à venir.
» Peut-etre que vos Lecteurs seront plus satisfaits de cette vûe de l'Eternité,
» que de la précédente : puisque nous sommes tous intéressés à celle qui est
» à venir; au lieu qu'une spéculation sur celle qui est passée est plus curieuse
» qu'utile.

» D'ailleurs, nous pouvons facilement concevoir, qu'il est possible, qu'une
» durée successive ne finisse jamais ; quoique, comme vous l'avez très-bien
» observé, cette Eternité, qui n'a jamais eu de commencement, soit tout-à-
» fait incompréhensible : c'est-à-dire, que nous pouvons concevoir une Eter-
» nité qui *peut être*, & non pas celle qui *a été* ; ou, pour me servir de termes
» philosophiques, nous pouvons nous former quelqu'idée d'une Eternité
» *potentielle*, & non pas d'une *actuelle*.

» Cette notion d'une Eternité à venir, qui est naturelle à l'esprit humain,
» prouve d'une maniére invincible, qu'il est destiné à en jouir : sur-tout si l'on
» considére, qu'il est capable de vertu ou de vice ; qu'il a des facultés, qui peu-
» vent croître à l'infini ; & que, par leur bon ou leur mauvais usage, il peut se
» rendre heureux ou malheureux dans toute l'Eternité. Il est vrai, que cette
» idée n'est, ni fixe, ni complette, mais qu'elle croît & s'étend sans cesse vers
» son objet, qui est trop vaste pour notre foible conception. Ainsi que nous
» sommes à cette heure au commencement de l'existence, de même nous sem-
» blera-t'il toujours que nous y allons entrer. Après un ou deux millions de
» siécles, quelques événemens considérables pourroient bien échapper à no-
» tre mémoire, & nous pourrions même oublier qu'il y eût jamais eu un
» soleil ou des planetes, si elle n'est fortifiée d'une façon toute extraordinaire.
» Cependant, malgré la longue carriére que nous aurons fourni alors, il nous
» semblera toujours, que nous venons d'y entrer, & qu'il n'y a nulle propor-
» tion entre l'espace que nous savons avoir commencé, & celui que nous
» sommes sûrs ne devoir jamais finir,

» Du reste, je vous laisse le soin de manier ce difficile sujet, persuadé que

» vous le mettrez dans un si beau jour, que vos Lecteurs y trouveront de quoi » s'instruire & s'entretenir agréablement.

» Je vous envoye ci-jointe la Traduction Latine du discours de *Platon* à cette » occasion. Elle m'est tombée par hasard entre les mains, & l'on ne sauroit trop » l'admirer, soit que l'on ait égard au stile concis, à la pureté, ou à l'élégan- » ce de l'expression & du tour.

ACT. V. SCEN. I.

CATO *solus*, &c.

SIC, sic se habere rem necesse prorsus est,
Ratione vincis, do lubens manus, Plato.
Quid enim dedisset, quæ dedit frustra nihil,
Æternitatis insitam cupidinem
Natura? Quorsum hæc dulcis expectatio;
Vitæque non explenda melioris sitis?
Quid vult sibi aliud iste redeundi in nihil
Horror, sub imis quemque agens præcordiis?
Cur territa in se refugit anima, cur tremit
Attonita, quoties, morte ne pereat, timet?
Particula nempe est cuique nascenti indita
Divinior; quæ corpus incolens agit;
Hominique succinit: Tua est Æternitas.
Æternitas! O lubricum nimis aspici,
Mixtumque dulci gaudium formidine!

Quæ demigrabitur alia hinc in corpora?
Quæ terra mox incognita? Quis Orbis novus
Manet incolendus? Quanta erit mutatio?
Hæc intuenti spatia mihi quaquà patent
Immensa: sed caliginosa nox premit;
Nec luce clarâ vult videri singula.
Figendus hîc pes; certa sunt hæc hactenus:
Si quod gubernet numen humanum genus,
(At, quod gubernet, esse clamant omnia)
Virtute non gaudere certè non potest:
Nec esse non beati, quâ gaudet, potest.
Sed quâ beata sede? Quove in tempore?
Hæc quanta quanta terra, tota est Cæsaris.
Quid dubius hæret animus usque adeo? Brevi
Hic nodum hic omnem expediet. Arma en induor

(Ensi manum admovens.)

In utramque partem facta, quæque vim inferant,

Et quæ propulsent ! Dextera intentat necem
Vitam sinistra : Vulnus hæc dabit manus ;
Altera medelam vulneris : hic ad exitum
Deducet, ictu simplici ; hæc vetant mori.
Secura videt anima mucronis minas,
Ensesque strictos, interire nescia.
Extinguet ætas sidera diuturnior :
Ætate languens ipse sol, obscurius
Emittet Orbi consenescenti jubar :
Natura & ipsa sentiet quondam vices
Ætatis, annis ipsa deficiet gravis ?
At tibi juventus, at tibi immortalitas,
Tibi parta Divûm est vita. Periment mutuis
Elementa sese & interibunt ictibus :
Tu permanebis sola semper integra,
Tu cuncta rerum quassa, cuncta naufraga,
Jam portu in ipso tuta contemplabere.
Compage ruptâ, corruent in se invicem,
Orbesque fractis ingerentur Orbibus ;
Illæsa tu sedebis extra fragmina.

C'est-à-dire, (*x*) » Il faut que cela soit ainsi, *Platon* ; vous raisonnez » fort juste. Autrement, d'où viendroit cette douce espérance, ce désir ambitieux, cette attente continuelle, de l'immortalité ? D'où viendroit cette » crainte intérieure, cette horreur secrete, que nous avons de tomber » dans le néant ? Pourquoi est-ce que l'Ame rentre, pour ainsi dire, en » elle-même, & qu'elle frémit, quand elle pense à sa destruction ? C'est la » divinité, qui agit au-dedans de nous : c'est le Ciel même, qui nous assûre » par-là d'une vie à venir, & d'une Eternité qui ne finira jamais. Oh ! que » cette idée est agréable, & qu'elle se fait en même tems redouter !

» A travers combien de maniéres différentes d'exister, de nouvelles scènes, » & de métamorphoses, ne sommes-nous pas obligés de passer ! Leur vaste » étendue sans bornes s'offre à mon esprit ; mais, elle est couverte d'om» bres, de nuages, & de ténébres. Je m'en tiens donc à ceci. S'il y a un » pouvoir suprême, (& c'est ce que toute la nature nous crie à haute voix » dans tous ses ouvrages,) il faut qu'il se plaise à la vertu, & que tout ce » qu'il aime soit heureux. Mais, quand sera-ce, ou en quel endroit ? Ce » monde a été fait pour *Cesar*. Je suis las de tant de conjectures. [*Il met ici* » *la main sur son épée.*] Il faut que cet instrument y mette fin.

(*x*) On suit ici l'original Anglois de M. *Addison*, & non pas la Traduction Latine, qu'on vient de lire, qui en est plutôt une Paraphrase, qu'une Version littérale. D'ailleurs, on a mieux aimé s'énoncer en Prose, que se hasarder à mal imiter la Poësie inimitable de l'Auteur.

» C'eſt ainſi que je ſuis doublement armé ; la mort & la vie, le poiſon » & l'antidote, s'offrent àmon eſprit. Celle-ci terminera mes jours en un » inſtant ; mais cette ame, qui me fait raiſonner, m'avertit, qu'elle ne mour- » ra jamais. Sûre de ſon exiſtence, elle ſe moque de mon épée, & la défie » de l'atteindre. Les étoiles perdront leur éclat, le ſoleil même s'obſcurcira » avec le tems, & la nature croulera ſous le poids des années ; mais, toi, » mon ame, tu fleuriras dans une jeuneſſe immortelle, ſans recevoir au- » cun préjudice, au milieu des élémens en guerre les uns contre les autres, » & du naufrage univerſel de toute la matiére.

XXXII. DISCOURS.

—— Experiar, quid concedatur in illos
Quorum flaminia tegitur cinis atque Latinâ.

Juv. Sat. I. 169.

Hé bien, s'il eſt ſi dangereux d'attaquer les vivans, je m'en vais remuer les cendres des morts : nous verrons ce que l'on pourra dire d'eux.

Des *Prétentions* ridicules de certaines gens qui aſpirent aux Emplois.

Après ceux qui ſont réduits à ſolliciter quelque emploi, il n'y a perſonne qui ſoit plus à plaindre, que ceux qu'on ſollicite pour l'obtenir. S'ils répondent d'une maniére poſitive qu'ils ne peuvent l'accorder, on les taxe d'être boufis d'orgueil ; & s'ils s'en excuſent en termes civils & honnêtes, on veut que ce ſoit une promeſſe & un engagement.

Il n'y a rien de plus ridicule, que les Prétentions de ceux qui aſpirent aux Emplois. Tout ce qu'un homme a ſouffert, pendant que la partie contraire au ſien avoit le deſſus, ne lui eſt ſans doute arrivé, que par la malice de ſes ennemis. Une mauvaiſe cauſe n'auroit pas été perdue, ſi un tel Juge n'avoit pas été ſur le Tribunal ; & ce jeune débauché n'auroit pas eu le malheur d'être deshérité, s'il ne s'étoit enivré tous les jours à boire à la ſanté des Miniſtres d'Etat depouillés de leurs Charges. Je me ſouviens d'un *Tory*, qui, après avoir été condamné à une amende, dans une Cour de juſtice, pour une fredéne qui méritoit le pilori, prétendit, à cette occaſion, mériter une place de Juge à paix, lorſque ſes amis furent en crédit : & je n'oublierai jamais un *Whig*, qui, ſur ce qu'il fut pourſuivi en Juſtice pour crime de rapt, oſa dire à ſes amis, *Vous voyez à quoi l'on eſt expoſé, pour être fidéle à ſes Principes.*

Il eſt certain, que les ſouffrances d'un homme, qui ſe trouve dans un parti ſont fort équivoques. Lorſqu'elles ont ſervi à l'avancement d'une bonne cauſe, & qu'on ne les a pas méritées, il n'y a nul doute qu'on ne doive y avoir égard, & même les récompenſer au-delà de toute autre prétention.

Mais quand on ſe les attire par baſſeſſe ou par imprudence, & pour avoir pris des meſures qui ruinent plutôt qu'elles n'avancent l'intérêt qu'on a en vûe, (ce qui eſt preſque toujours le cas de ceux qui ſouffrent beaucoup,) elles ne ſervent qu'à les recommander aux fous & aux violens.

J'ai entre les mains une liaſſe de mémoires, préſentés par divers Cavaliers (*y*) enſuite du rétabliſſement du Roi *Charles* II. qui peuvent fournir autant d'exemples qui conviennent à notre ſujet.

Entr'autres, il y en a un d'un homme fort riche qui, ſur ce qu'il avoit fait rôtir un bœuf entier & diſtribué une barrique de vin, à l'anniverſaire de la naiſſance du Roi *Charles*, prioit Sa Majeſté de lui vouloir donner un Emploi, tel qu'elle jugeroit lui convenir en ſa grande ſageſſe.

Un autre demandoit à être nommé Gouverneur du Prince *Henri*, parce qu'il avoit eu le courage de boire à ſa ſanté dans les tems les plus facheux.

Un troiſiéme aſpiroit à une commiſſion de Colonel, ſur ce que, dans un boulingrin public, il avoit maudit *Olivier Cromwell*, la veille de ſa mort.

Mais, le plus groteſque de tous les placets que j'y aye trouvé eſt celui de *B. B.* Ecuyer, qui ſupplioit le Roi de l'honorer du titre de Chevalier, pour avoir planté des cornes au Chevalier *T. W.* fameux entre les *Têtes-rondes.* (*z*)

Un autre, qui avoit laiſſé croître ſa barbe depuis le Martyre de *Charles* I. juſqu'au rétabliſſement de *Charles* II. demandoit qu'on eut égard à cette longue pénitence, & qu'on le fit membre du Conſeil privé.

Je ne dois pas oublier le mémoire d'un autre, qui repréſente, qu'il avoit porté, avec une diligence extrême, une Lettre d'un certain Seigneur à un autre Seigneur, où, comme il parut dans la ſuite, l'on prenoit des meſures pour le rétabliſſement de la Famille Royale, ſans leſquelles il croit de bonne foi que cette heureuſe révolution n'auroit jamais eu lieu. C'eſt pourquoi il ſupplie très-humblement Sa Majeſté de lui accorder la place de Maître-Général des Poſtes.

Un certain Gentilhomme, qui paroît écrire avec beaucoup de feu, & qui employe ſouvent dans ſa requête, les termes de *bravoure* & d'*Action digne d'un Gentilhomme*, demande, qu'eu égard à ſes périls & ſes dommages, pour avoir porté, dix années de ſuite, ſon chapeau avec le retrouſſi loyal & cavalier, il ſoit fait Capitaine aux gardes.

Pour finir cet extrait, je vais donner ici une de ces requêtes dans toute ſon étendue; & je prie mes Lecteurs de la regarder comme une piéce curieuſe, qui mérite bien leur attention.

„ E. H. *Ecuyer, remontre en toute humilité,*

» Que le Colonel *G. H.* oncle du frere du pere du ſuppliant, perdit le troi-
» ſiéme doigt de ſa main gauche à la Bataille de *Edge-hill.*

(*y*) C'eſt ainſi qu'on appelloit les Royaliſtes du tems de *Cromwell.*

(*z*) C'eſt l'Epithéte que les Royaliſtes, du tems de la guerre civile de *Cromwell*, donnoient aux Parlementaires, Preſbytériens, Puritains, &c.

» Que

» Que le ſuppliant, malgré ſon peu de bien, en qualité de frere cadet, a » toujours exercé l'hoſpitalité, & que tous les Dimanches de l'année il a » bû dix ou douze raſades à la confuſion des *Têtes-rondes*, comme plu- » ſieurs Gentilshommes dignes de foi, dont les noms ſe trouvent écrits ci- » deſſous, ſont prêts à le témoigner.

» Que votredit ſuppliant a été cinq fois empriſonné en cinq différentes » Comtés, pour avoir été le chef de cinq différentes ſéditions, où ſon » zéle pour les intérêts de la Famille Royale l'avoit entraîné, pendant que » les plus riches n'avoient pas le courage de faire le moindre ſoulevement.

» Que ledit *E. H.* a ſoutenu ſix duels & vingt-quatre défis à coups de » poing, pour la défenſe du droit de Sa Majeſté; & qu'à l'occaſion d'un feu » de joye, qui ſe fit à *Startfort* ſur l'*Avon*, il y reçut un tel coup ſur la tête, » qu'il ne s'eſt pas trop bien porté depuis ce jour-là.

» Qu'il eſt ſi éloigné d'avoir établi ſa fortune, dans ces derniers tems mau- » dits, qu'il ne doute pas, & qu'il a de bonnes raiſons pour croire, que s'il » avoit joui d'un bien conſidérable, on n'auroit pas manqué de le piller & » de mettre ſa perſonne en ſequeſtre.

» C'eſt pourquoi, eu égard à ſes mérites & à ſes ſouffrances, il ſupplie » très-humblement, qu'il puiſſe obtenir une place de Receveur des Taxes, » ou de la Douane, ou de Greffier d'un Juge à Paix, ou de Sous-Gouverneur » de quelque Province, ou tout autre Emploi dont il ſera jugé capable.

» Et ledit ſuppliant priera toujours Dieu, *&c.*

XXXIII. DISCOURS.

Simplex munditiis. ——— ——

Hor. L. I. Ode V. 5.

Simple dans ſes ajuſtemens.

IL y a peu de jours, qu'obligé d'aller à quelque mille de *Londres* dans un Coche public, j'y eus pour compagnie un petit maître fort ſale, avec une jeune & jolie Quakre fort propre. Comme je n'étois pas alors d'humeur à cauſer beaucoup, je me plaçai ſur le derriere, dans le deſſein de les examiner tous deux, & d'en faire le ſujet d'une de mes *ſpéculations*. Leurs différentes figures ſuffiſoient pour me rendre attentif. Le Gentilhomme portoit un habit, dont le fonds ſembloit avoir été noir, comme je m'en apperçus à la faveur de quelques petits intervalles qui avoient échapée à la poudre, incorporé avec tout le reſte de l'habit. Sa perruque, qui paroiſſoit être d'un grand prix, flottoit ſur ſes épaules d'un air ſi négligé, qu'on auroit dit, à la voir, qu'elle n'avoit pas été peignée depuis deux ou trois ans. Tout ſon linge & ſon juſtaucorps étoient

La *Propreté* envilagée ſous trois différentes faces.

couverts de tabac de *Seville*, depuis le haut jusqu'au bas; & le diamant, qu'il portoit au doigt, (qui craignoit naturellement l'eau,) me fit souvenir de l'éclat qu'il avoit dans la mine, d'où il étoit sorti. D'un autre côté, la jolie Quakre paroissoit dans tout le lustre de la propreté. Son visage ovale & d'un teint fort uni, environné d'une petite coëffure à menus plis du plus beau Cambrai, tiroit un grand avantage de l'ombre qu'y causoit sa coëffe de taffetas noir; de même que la blancheur de ses bras étoit relevée par la couleur modeste de son habit. La simplicité de sa parure s'accordoit très-bien avec celle de son discours; &, quoique tout cela mis ensemble ne me donnât pas une haute idée de ses principes en fait de Religion, il servit à me remplir d'estime pour son innocence.

D'ailleurs, ce contraste me fournit l'occasion de réfléchir sur la *Propreté*, de l'envisager comme une de ces *demi-vertus*, dont *Aristote* nous parle, & de la considérer sous ces trois différens points de vûe; en ce qu'elle est une marque de politesse; en ce qu'elle produit l'amour; & en ce qu'elle a quelque analogie avec la pureté de l'esprit.

Je dis en premier lieu, qu'elle est une marque de politesse. Tout le monde convient, qu'une personne, qui n'est pas ornée de cette qualité, ne sauroit paroître en compagnie, sans choquer tous ceux qui s'y trouvent. Plus une personne est riche & à son aise, plus elle est engagée à s'acquitter de ce devoir. Les différens Peuples du monde se font autant distinguer par leur Propreté, que par les Arts & les Sciences. Plus une Nation est civilisée, & plus elle a égard à cette partie de la politesse. On n'a qu'à comparer une femme de *Hotentot* avec une de nos beautés *Angloises*, pour sentir la vérité de ce que j'avance.

En deuxiéme lieu, on peut dire que la Propreté est la mere nourrice de l'Amour. Il est vrai, que la beauté produit d'ordinaire cette passion dans le cœur; mais, la Propreté l'entretient & la conserve. Une fille d'une beauté fort médiocre, & qui se met toujours proprement, a enlevé bien des cœurs à une jolie salope. La vieillesse même a quelque chose d'aimable, lorsqu'elle est accompagnée d'un air propre & net. Semblable à une piéce de métal bien polie & luisante, nous la regardons avec plus de plaisir qu'un vaisseau tout neuf qui est mangé de la rouille.

Je pourrois ajouter encore, que, si la Propreté nous rend agréables aux autres, elle nous fait nous-mêmes bien aises; qu'elle est un excellent préservatif pour la santé; & que plusieurs vices, qui vont à la ruine de l'esprit & du corps, ne sauroient subsister avec cette habitude. Mais, j'abandonne ces réflexions au loisir de mes Lecteurs, pour observer en troisiéme lieu, qu'elle a une grande analogie avec la pureté de l'esprit, & qu'elle excite en nous, par un effet naturel, de beaux sentimens & de nobles passions.

L'expérience nous enseigne, que la force de la coutume nous familiarise avec les crimes les plus atroces, & qu'elle en diminue l'horreur. Tout au contraire, ceux, qui ont sans cesse de bons exemples devant leurs yeux, fuient d'abord tout ce qui les choque. Il en est de nous à cet égard à

peu près comme de nos idées. Nos sens, qui sont les canaux à travers lesquels toutes les images sont portées à l'esprit, n'y peuvent transmettre que les impressions des objets qui nous environnent d'ordinaire. Si ceux-ci ont de la modestie & de la beauté dans leur espèce, ils nous suggérent des pensées nobles & chastes.

Parmi les Orientaux, où la chaleur du climat rend la Propreté plus nécessaire que dans les Pays froids, elle fait partie de leur Religion : la Loi *Judaïque*, de même que la *Mahométane* qui la suit à quelques égards, exige quantité d'ablutions, de purifications, & d'autres cérémonies de cette nature. Mais, outre la raison physique qu'on vient d'en alléguer, il n'y a nul doute que le but principal de toutes ces ablutions ne tendît à nous signifier la pureté intérieure du cœur. Nous voyons, dans le *Deutéronome*, plusieurs Ordonnances, qui confirment cette vérité ; & quelques Interprêtes, qui disent qu'elles ne furent instituées que pour la commodité dans le désert, qui sans cela n'auroit pas été habitable durant tant d'années, ne paroissent pas bien fondés.

Je finirai cet essai par un trait historique, ou, si l'on veut, un conte *Mahométan*, que j'ai lû dans quelque Relation de leurs coûtumes superstitieuses.

Un bon matin, un *Dervich*, célébre par la sainteté de sa vie, eut le malheur de laisser tomber une tasse de crystal, qui étoit consacrée au Prophete, & de la casser en mille morceaux. Bientôt après, son fils entra dans sa chambre, &, lorsque le bon homme étendoit les mains, pour lui donner sa bénédiction, suivant sa louable coûtume, ce jeune garçon s'enfuit, broncha sur le pas de la porte, & se cassa un bras. Pendant que le vieillard tout effrayé méditoit sur ces tristes avantures, il vint à passer une caravane qui revenoit de la *Mecque*. Il accourut, pour demander la bénédiction de cette heureuse troupe ; mais, ambitieux de caresser un des saints chameaux, il en reçut un terrible coup de pied, qui le froissa cruellement. Son chagrin & sa surprise redoublérent, jusqu'à ce qu'il se rappella, que, soit par inadvertence, ou précipitation, il étoit sorti du logis sans s'être lavé les mains.

XXXIV. DISCOURS.

—Explebo numerum, reddarque tenebris.

VIRG. Æneid. VI. 545.

J'acheverai le nombre projetté, & je retournerai enſuite dans les ténébres.

Sur la *Symetrie* mal entendue dans les ouvrages d'eſprit.

L'AMOUR de l'ordre & de la ſymétrie, qui eſt naturel à l'eſprit de l'homme, l'entraîne quelquefois dans des fantaiſies fort groteſques. *Ce noble Principe*, dit un Auteur François, *aime à s'amuſer aux plus grandes bagatelles. Vous pouvez voir*, ajoute-t'il, *un profond Philoſophe ſe promener une heure de ſuite dans ſa chambre, & à chaque pas qu'il fait, appuyer à deſſein tantôt ſur une planche, tantôt ſur une autre.* Il n'eſt aucun de mes Lecteurs, qui ne ſe puiſſe rappeller, ſans mon ſecours, divers exemples de cette nature. Il me ſemble que *M. Gregoire Leti* s'étoit preſcrit la Loi de publier autant de Volumes qu'il avoit d'années, & qu'il l'obſerva ponctuellement juſqu'à l'année de ſa mort. Peut-être fut-ce une pareille vûe, qui détermina *Homere* à diviſer ſon Poëme en autant de Livres qu'il y a des Lettres à l'Alphabet *Grec*. C'eſt ainſi qu'*Herodote* a réglé le nombre de ſes Livres ſur celui des Muſes; ce qui a fait ſouhaiter à bien des Savans, qu'il y eût eu plus de neuf de ces illuſtres Sœurs.

Divers Poëtes Epiques ont ſuivi ſcrupuleuſement *Virgile* à l'égard du nombre de ſes Livres; & l'on croit même que *Milton* n'a changé le nombre de ſes dix Livres en douze, que pour cette raiſon-là. *Cowley* nous dit de bonne foi, que, s'il eût achevé ſa *Davideïde*, il auroit imité cet exemple. Cependant, j'oſe croire que tout le monde tombera d'accord avec moi, qu'une perfection de cette nature n'eſt point fondée en raiſon; & qu'avec le reſpect dû à ces grands noms, on peut la regarder comme quelque choſe de bizarre.

J'allégue tous ces grands exemples, pour juſtifier mon Libraire, qui a exigé de moi ce huitiéme Volume, parce qu'à ſon goût le nombre de ſept eſt fort ſingulier. D'un autre côté, il y eut de puiſſantes raiſons avancées pour ſoûtenir l'honneur de ce dernier nombre. Par exemple, on lui dit, que c'étoit celui des Sages de la *Gréce*, & que la plus belle des Conſtellations céleſtes eſt compoſée de ſept Etoiles. Il ne les déſavoüoit pas; mais, il revenoit toujours à la charge que ce nombre lui déplaiſoit. Il inſinua d'ailleurs, que, s'il avoit quelques Piéces pour entamer le Volume, il trouveroit aſſez d'amis prêts à le continuer. De ſorte qu'après avoir obtenu ſa demande, & mis, pour ainſi dire, ſon vaiſſeau à flot, il en a donné, de tems en tems, la conduite à ceux qu'il a cru capables de le bien gouverner.

Peut-être qu'à la fin de ce Volume, à laquelle on doit s'attendre au premier jour, on mettra les noms des Auteurs de chaque Piéce. (*a*)

Il ne seroit pas difficile de continuer plus long-tems cet Ouvrage, à la faveur des grandes contributions qui viennent de differentes mains inconnues.

Pour donner à la Ville une haute opinion de mes Correspondans, je ne sache pas qu'il y ait de meilleur moyen que celui de publier la Lettre suivante, avec la Piéce qui l'accompagne, dont le sujet me paroît tout neuf, & l'expression fort énergique.

M. le SPECTATEUR,

De Dublin le 30 Novembre V. S. 1714.

Lettre sur les Dames d'un esprit Poëtique, & qui devroient s'occuper à faire des Grotes.

» Il n'y a guéres plus d'un mois, que vous avez recommandé aux Dames » qui lisent vos *Discours* la bonne & ancienne coûtume de leurs Grand-» Meres, qui employoient une bonne partie de leur tems aux ouvrages à » l'aiguille. (*b*) Je suis absolument de votre avis, & je crois qu'il ne leur » seroit pas moins avantageux, qu'à leur postérité & à la réputation de plu-» sieurs de leurs honnêtes voisins, si elles donnoient à cet innocent exercice » la plûpart de ces heures qu'elles perdent autour d'une table à thé. Avec » tout cela, je souhaiterois, que vous prissiez la peine de considérer le » cas des Dames qui ont l'esprit tourné à la Poesie, & qui, malgré leur » disposition à recevoir tous vos avis, ne sauroient quitter la plume & le » papier aussi facilement que vous pourriez le croire. Permettez, s'il vous » plaît, qu'après s'être fatiguées à leur tapisserie, elles s'amusent, du » moins de tems en tems, à quelque autre exercice capable d'occuper leur » imagination. Il y a un Ouvrage fort singulier de cette nature, auquel » plusieurs de nos Dames dans ce Royaume viennent de s'attacher avec » beaucoup d'ardeur, & qui semble quadrer le mieux du monde au génie » Poëtique; je veux parler de l'art de faire des Grotes. Je connois une » Dame, qui en a élevé une tres-superbe, & où il n'y a pas une seule » petite coquille, que sa main n'y ait placée. Je vous envoye une Piéce » adressée à la belle Architecte, mais que je ne voudrois pas lui offrir, » à moins que je ne sache si le *Spectateur Anglois* approuvera cet amuse-» ment pour les Dames. Je les soumets l'un & l'autre à votre censure, » & je suis, &c.

A B.

A Mlle. Brunette *sur la Grote de sa façon.*

Brunette, on reconnoît votre main en cet ouvrage. Chaque caillou y marque votre adresse. L'ordre & la proportion relevent les beautés des

(*a*) C'est pourtant ce que l'on n'y trouve pas.

(*b*) C'est dans le XII. *Disc.*

matériaux. Le célébre *Amphion*, dont la Lyre produiſit des effets ſi ſurprenans, n'auroit, avec ſes ſons les plus harmonieux, jamais pû former un plus raviſſant ſpectacle. Charmé de ce ſpectacle, mon cœur eſt tenté d'ajouter foi aux Fables des Anciens, & de croire ce qu'on en chante. Je voudrois dans mes Vers tracer chaque beauté, & ſuivre par tout les traits de votre main, & ſon art admirable. Que ne puis-je ranger, auſſi bien que vous, des cailloux informes ! mes termes bien choiſis auroient, de même qu'eux, du brillant & de la grace. Mes nombres, animes d'un feu ſi pur, charmeroient les eſprits. J'éleverois alors ma voix foible & tremblante ; ma rime ſeroit riche, & l'écho de la Grote approuveroit mes Vers deſtinés à célébrer votre gloire.

XXXV. DISCOURS.

Omnia profectò, cùm ſe à cœleſtibus rebus referet ad humanas, excelſiùs magnificentiùſque, & dicet & ſentiet.

Cic. in Orat. c. 34.

Lorſque l'Orateur aura bien médité ſur la nature des corps céleſtes, & qu'il viendra à parler enſuite des affaires humaines, il eſt certain, qu'il s'exprimera avec plus de nobleſſe & de magnificence, & qu'il aura des ſentimens beaucoup plus elevés.

A Cambrige, le 12. Décembre, V. S. 1714.

Les Orateurs Chrétiens ont un grand avantage pour *l'Eloquence* ſur ceux du Paganiſme.

» C'Etoit une queſtion fort commune entre les Anciens, » d'où venoit que le nombre des grands Orateurs, malgré tous » les encouragemens que les Etats les plus floriſſans pouvoient » leur donner, n'approchoit pas du nombre de ceux qui excel- » loient dans toutes les autres Sciences. Un de mes amis appliquoit à ce » cas, d'une maniere plaiſante, l'obſervation d'*Herodote*, qui dit, que » les animaux les plus utiles ſont les plus féconds, au lieu que les bêtes » venimeuſes & féroces ne multiplient pas beaucoup. L'Hiſtorien en donne » pour exemples, d'un côté, la femelle du Liévre, qui eſt toujours pleine, » ou qui nourrit des petits ; & de l'autre, la Lionne, qui ne porte qu'une » ſeule fois en ſa vie. Mais, que mon ami s'égaye là-deſſus tant qu'il » lui plaira, pour moi, je crois que nous avons plus de ſujet de nous » plaindre à cet égard que les Anciens n'en avoient. D'ailleurs, puiſque » nous approchons de la Fête ſolemnelle qu'on obſerve le jour de *Noël*, qui » demande toute l'énergie de l'Eloquence, & qui fournit, pour la chaire, » un ſujet auſſi noble qu'aucun que la révélation divine nous ait donné, je » ferai voir ici, que nous avons de plus grands avantages pour atteindre » à la véritable & ſolide Eloquence, que n'en poſſedoient les plus célé- » bres Orateurs de l'Antiquité.

» La premiere différence eſſentielle, qu'il y a entre eux & nous, vient » de ce qu'ils tiroient leurs lieux communs, en quoi réſide preſque toute la » force de l'amplification, ou du profit, ou de l'honnête, qui ſe bor- » noient à cette vie; au lieu que le Chriſtianiſme y ajoute une morale » beaucoup plus épurée, l'eſpérance d'une vie à venir, des peines & » des récompenſes plus exquiſes, & d'une toute autre durée : qu'il eſt » ainſi plus propre à toucher l'eſprit des Auditeurs, naturellement diſpoſés » à ſuivre tout ce qui leur paroît avantageux. *Si Periclès*, comme le rap- » portent les Hiſtoriens, pouvoit ébranler les plus fermes réſolutions de » ſes Auditeurs, & mettre en mouvement les paſſions de toute la *Gréce*, » lorſqu'il s'agiſſoit de l'intérêt de ſa patrie, ou d'une invaſion de la part de ſes » ennemis; que ne doit-on pas attendre d'un Orateur Chrétien, qui exhorte » ſes Auditeurs à prévenir des maux, dont le tems, ni la prudence, ne » ſauroit jamais les délivrer, lorſqu'ils y ſont une fois tombés? Autant » que les peines d'une autre vie ſurpaſſent les maux de celle-ci, autant les » motifs que le Chriſtianiſme propoſe, doivent être plus efficaces que ceux » que de ſimples conſidérations morales pourroient nous fournir.

» Ce que je viens de dire ne regarde que les moyens d'exciter les paſſions. » Mais, il y a une autre partie de l'Eloquence, qui eſt véritablement ſon » chef-d'œuvre, & qui conſiſte dans le ſublime, ou le merveilleux. Sur cet » article, il n'y a nul doute, que l'Orateur Chrétien n'ait tout l'avantage. » La révélation nous donne des ſi vaſtes idées, elle nous fait enviſager » l'éternité de tant de maniéres, elle nous fournit des preuves ſi convain- » cantes des peines & des récompenſes d'une vie à venir, que ces grands » objets ne peuvent qu'animer nos diſcours d'une vigueur noble & d'une » force invincible, au-delà de tout ce que des intérêts humains pour- » roient nous ſuggérer. *Cicéron* veut que ſon parfait Orateur ait quelque » connoiſſance de la nature des corps céleſtes; parce, dit-il, que cela » donnera plus d'étendue à ſon eſprit, & que, lorſqu'il traitera des » affaires du monde, ſes penſées & ſes diſcours auront plus d'élévation » & de magnificence. Il n'auroit pas manqué, ſans doute, s'il en eût eu » quelque idée, de recommander l'étude de ces grands & glorieux myſ- » tères que la révélation nous a découverts, & qui ſont autant au-deſſus » des plus nobles parties de ce monde viſible, que le Créateur eſt plus » excellent que ſa créature. Les plus ſages & les plus habiles d'entre les » Payens n'ont eu que des idées très-imparfaites d'un état à venir. Ils » avoient à la vérité quelque eſpérance incertaine, fondée ſur la tradi- » tion, ou ſur les lumieres naturelles, que les gens de bien exiſteroient » après la ſéparation de l'ame & du corps, & qu'ils jouiroient de toute » ſorte de bonheur; mais, ils ne croyoient pas, qu'il y eût des peines » réſervées pour les méchans : (c) ou ils le déguiſoient, pour flatter la nature » humaine, & ne la pas montrer par ſon mauvais endroit; à peu près

(c) Cependant ce qu'ils diſoient des *Danaïdes*, de *Promethée*, de *Siſiphe*, &c. ſemble inſinuer tout autre choſe.

» comme *Apellès* en avoit usé à l'égard du portrait d'*Antigonus*, qu'il » avoit tiré en profil, pour cacher la perte de son œil.

» J'ai souvent remarqué dans les Discours philosophiques de l'Orateur *Ro-* » *main*, que, lorsque sa matiére l'engage à parler de l'immortalité, il res- » semble à un homme qui s'éveille en sursaut; qu'excité & presque ravi » par la dignité du sujet, il fait des efforts d'imagination, pour concevoir » quelque chose d'extraordinaire; que la grandeur de ses pensées jette » un nouvel éclat sur tout ce qu'il avance. Quelque incertain & irrésolu » qu'il fût à cet égard, il paroît enflammé de cette noble idée: il n'y » a qu'une attente si glorieuse qui pût obliger un homme aussi dévoué » à la vérité qu'il l'étoit, à déclarer, qu'il n'abandonneroit jamais son » opinion de l'immortalité, quand même elle se trouveroit erronée. Mais, » s'il eût vécu pour voir tout ce que le Christianisme a mis en lumiere, » avec quelle ardeur n'auroit-il pas prodigué toute la force de son Eloquence » dans ces nobles spéculations dont la nature humaine est capable, sur la » Résurrection des morts, & le Jugement qui la doit suivre? De quels » transports de joie son ame n'auroit-elle pas été inondée, à la vûe d'un » avenir certain développé à ses yeux? Avec quelle vivacité n'auroit-il pas » tâché d'approfondir le Mystére de l'Incarnation? Quels traits, quels éclairs, » n'auroit-il pas lancés, pour émouvoir ses Auditeurs, & fixer leur esprit, » malgré tous les obstacles de la nature corrompue, sur ces grands ob- » jets que son Eloquence a dépeints sous des couleurs si vives & si fortes?

» C'est l'avantage que les Chrétiens ont: & ce ne fut pas un plaisir » médiocre pour moi, lorsque je trouvai en dernier lieu un fragment de » *Longin*, qui a été mis à la tête d'un Manuscrit du Nouveau Testament » qu'on conserve dans la Bibliothèque *Vaticane*, & qui montre le bon » goût de cet habile Critique. Après y avoir donné le catalogue des plus » célébres Orateurs de la *Gréce*, il ajoute: *Joignez à ceux-ci* Paul *de* Tarse, » *le Partisan d'une opinion qui n'a pas été jusques-ici bien prouvée.* En qualité » de Payen, il condamne la Religion Chrétienne; & en qualité de Critique » impartial, il juge en faveur de celui qui la préchoit. Il me semble que » le dernier trait de son jugement donne beaucoup de poids au premier, » qui regarde l'habileté de S. *Paul*; puisque, malgré l'opposition de ses » idées, il est forcé de reconnoître le mérite de cet Apôtre. Tel qu'il nous » le décrit, tel sans doute parut-il aux différentes Nations qu'il favorisoit » de sa présence, & auxquelles il avoit ordre d'annoncer l'Evangile. L'His- » torien des Apôtres nous fournit une bonne preuve de son Eloquence, lors- » qu'il nous dit que ceux de *Lystre* l'appelloient *Mercure*, *parce que c'étoit lui* » *qui portoit la parole*, (*d*) & qu'ils étoient prêts à lui sacrifier des victimes » comme au Dieu de l'Eloquence. A ne l'envisager que sur le pied » d'Orateur, ce seul trait éleve son caractére fort au-dessus de celui qu'on donne » à *Démosthene* & à ses Contemporains. On admiroit le pouvoir de leur

(*d*) *Actes*. Ch. X. 11.

Rhétorique

» Rhétorique ; mais on la croyoit toujours humaine. Leur Eloquence échauf-
» foit & raviſſoit les Auditeurs ; mais on croyoit pourtant que c'étoit la
» voix d'un homme, & non pas celle d'un Dieu. Quel avantage n'avoit
» donc pas S. *Paul* ſur les Orateurs de la *Gréce & de Rome?* Pour moi,
» je ne ſaurois l'attribuer qu'à l'excellence de la doctrine qu'il prêchoit,
» qui auroit encore la même vertu, ſi elle nous étoit annoncée par quel-
» que habile Orateur, & qui nous feroit écrier, avec les deux Diſciples qui
» alloient à *Emmaüs : Notre cœur ne brûloit-il pas audedans de nous, lorſ-*
» *qu'il étoit avec nous ſur ce chemin, & qu'il nous expliquoit les Ecritures?*
» (c) Dût-on me taxer de hardieſſe & de témérité, je ne puis m'empêcher
» de ſoutenir, qu'il n'y a pas un ſeul Orateur qui nous ait laiſſé tant de
» marques de ſon Eloquence, que l'Apôtre S. *Paul.* On s'étonnera peut-être
» de ce qu'en combattant l'idolatrie à *Athènes*, où l'Eloquence étoit, pour
» ainſi dire, dans ſon centre, & où elle fleuriſſoit plus qu'en aucune autre
» part, il ſe borne au raiſonnement tout ſimple. Mais, il faut ſavoir, que
» divers Auteurs de la plus grande réputation nous aſſurent, que les traits
» de Rhétorique, & l'art d'émouvoir les paſſions, y étoient défendus, par
» les Loix du Pays, dans toutes les Cours de Judicature. De ſorte qu'il
» ne voulut pas y mettre en uſage ſon Eloquence, pour obéir à ces Loix.
» D'ailleurs, ſes diſcours aux *Corinthiens* ſur la Réſurrection des morts,
» & ſa défenſe devant le Roi *Agrippa*, où il traite de ſa propre converſion,
» & de la néceſſité où tous les hommes étoient de l'imiter à cet égard,
» ſont pleins d'une véritable grandeur, & peuvent ſervir à confirmer ces
» excellentes régles pour le ſublime, que le plus habile de tous les Criti-
» ques nous a laiſſées.

» Tout ce que je viens de dire ſur cet article, tend à faire voir, que
» nos Prédicateurs, qui veulent ſe perfectionner dans l'Art oratoire, n'ont
» pas beſoin de chercher aucun autre exemple, que celui des harangues
» de S. *Paul*; puiſque cet Apôtre, malgré ſes défauts naturels, qu'il avoue
» lui-même, étoit ſuivi, admiré, & propoſé à tous les ſiécles futurs com-
» me un modèle d'Eloquence, par le meilleur Juge qu'il y eut dans toute
» l'Antiquité Payenne. Ainſi, nos Miniſtres doivent apprendre par-là, que
» leurs Sermons, quelques inſtructifs qu'ils ſoient, peuvent acquérir un
» nouveau dégré de force, s'ils veulent ſuivre la méthode, dont S. *Paul* leur
» a donné un ſi bel exemple ; & que le Chriſtianiſme leur fournit des
» moyens ſûrs pour en venir à bout.
»

(c) *Luc.* XXIV. 32.

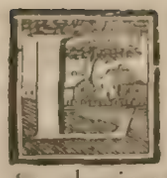
XXXVI. DISCOURS.

Ὁ ἐλαχίστων δεόμενος ἐγγίστα θεῶν.

SOCRATES, apud XENOPH.

Celui qui a beſoin de moins de choſes, approche le plus de la Divinité.

La Vertu conſiſte à imiter Dieu.



Les Philoſophes Payens ſe vantoient d'ordinaire, que leurs préceptes ſervoient à rendre les hommes ſemblables à la Divinité. Quelque erreur qui ſe trouvât dans les moyens qu'ils employoient pour arriver à ce but, il faut avouer, que leur deſſein étoit noble & glorieux. Les plus beaux Ouvrages de l'invention humaine ſont d'un très-petit poids, lorſqu'on les met en balance avec ce qui ſert à rafiner l'eſprit. *Longin* excuſe fort joliment *Homere*, lorſqu'il dit, que ce Poëte a fait ſes Dieux ſemblables aux hommes, afin de rendre les hommes ſemblables aux Dieux. Mais, on doit convenir, que pluſieurs des anciens Philoſophes ont travaillé plutôt au dernier de ces deux articles, qu'à l'autre; ce que *Ciceron* auroit voulu qu'*Homere* eût fait.

Suivant cette maxime générale de la Philoſophie, quelques-uns d'entre eux ont tâché d'élever les hommes à ce haut point de plaiſir, ou du moins d'indolence, en quoi ils croyoient mal-à-propos que conſiſtoit le bonheur de l'Etre ſuprême. D'un autre côté, la ſecte la plus vertueuſe de ces Philoſophes ſe formoit l'idée chimérique d'un ſage, exempt de paſſions & de douleur, capable de ſe rendre heureux par lui-même, ſans avoir beſoin d'aucun ſecours étranger.

Ce dernier caractère, dépouillé de l'éclat qui l'environne & qui frappe d'abord, ſe réduit à ceci, qu'un homme ſage & vertueux doit s'armer de patience, & ne céder pas facilement à la violence des paſſions & de la douleur; qu'il doit apprendre à étouffer ſes deſirs & à les borner, pour avoir peu de beſoins; & qu'il doit nourrir dans ſon ame des vertus capables de lui procurer toujours de nouveaux plaiſirs.

Le Chriſtianiſme exige de nous, qu'après nous être formés de Dieu la plus haute & la meilleure idée qu'il nous eſt poſſible, nous travaillions enſuite à l'imiter autant que notre foibleſſe nous le permet. Je pourrois citer là-deſſus quantité de paſſages de la Sainte Ecriture, auſſi-bien que pluſieurs maximes & ſentences morales qui ſe trouvent dans les Auteurs *Grecs & Romains*.

Cependant, je n'en produirai qu'un ſeul exemple tiré des *Céſars de Julien*. Après que cet illuſtre Auteur a fait paſſer en revûe, devant les Dieux, tous les Empereurs *Romains*, avec *Alexandre le Grand*, qui diſputoient entre eux de la ſupériorité, il les abandonne tout d'un coup, & ne parle plus que d'*Alexandre*, de *Jules Ceſar*, d'*Auguſte*, de *Trajan*, de

Marc-Aurèle, & de *Conſtantin*. Chacun de ces Héros de l'Antiquité fait valoir le droit qu'il prétend avoir au plus haut rang ; & , pour l'obtenir, il étale ſes actions de la maniére la plus avantageuſe qu'il peut. Mais, les Dieux, au lieu d'être éblouis par l'éclat de leurs actions, s'informent, par la voie de *Mercure*, des principes qui les ont gouvernés dans tout le cours de leur vie, & de leurs exploits. *Alexandre* leur dit, que ſon but étoit de faire des conquêtes. *Jules Céſar* avoue que le ſien étoit de s'élever au plus haut dégré d'honneur qu'il y eut dans ſa patrie. *Auguſte*, qu'il avoit cherché à bien gouverner ſes Etats, *Trajan*, qu'il avoit eu la même ambition qu'*Alexandre*. Enfin, *Marc-Aurele*, interrogé à ſon tour, répondit, avec beaucoup de modeſtie, qu'*il avoit toujours eu grand ſoin d'imiter les Dieux*. Cette conduite lui gagna la pluralité des voix, & la meilleure place dans toute l'aſſemblée. Quand on vint à lui demander en quoi il imitoit les Dieux, il déclara, que c'étoit dans l'uſage de ſes facultés intellectuelles, & que d'ailleurs il tâchoit d'avoir auſſi peu de beſoins qu'il lui étoit poſſible, & de faire aux autres tout le bien qu'il pouvoit.

Entre les différens moyens, que la révélation a mis en uſage pour l'avancement des bonnes mœurs, un des principaux eſt, qu'elle nous donne une juſte idée de l'Etre ſuprême, que toutes les créatures raiſonnables doivent imiter. Un jeune debauché pouvoit, dans une Comédie Payenne, juſtifier ſes déréglemens par l'exemple de *Jupiter* ; & il n'y a preſque aucun crime, qu'on ne pût défendre ſuivant les idées que le commun peuple du Paganiſme ſe formoit des Dieux. La révélation nous offre un objet digne d'être imité, je veux dire, celui qui eſt le modele auſſi-bien que la ſource, de toutes les perfections ſpirituelles.

Durant cette vie, nous ſommes expoſés à un nombre infini de tentations, qui ne peuvent, ſi nous leur prêtons l'oreille, que nous détourner du ſentier de la raiſon & de la vertu, les ſeules choſes en quoi nous pouvons imiter le ſouverain Monarque de l'Univers. Mais, dans le ſiécle à venir, il n'y aura point d'objet qui ſe rapporte à ſes inclinations, & qui ne ſoit digne de les captiver. Je poſerai donc pour maxime, que *notre bonheur dans ce monde vient de la ſuppreſſion de nos deſirs, & dans l'autre, de leur pleine ſatisfaction.*

XXXVII. DISCOURS.

Sentio te ſedem etiam nunc hominum ac domum contemplari : quæ ſi tibi parva ut eſt) ita videtur, hæc cœleſtia ſemper ſpectato, illa humana contemnito.

CIC. Somn. SCIP. c. 6.

Je m'apperçois que vous contemplez ce monde, où les hommes font leur ſéjour ; mais s'il vous paroit peu de choſe, comme il l'eſt en effet, élevez votre eſprit aux demeures céleſtes, & mépriſez celles d'en-bas.

L'ESSAI, que je vais donner ici, vient de l'ingénieux Auteur qui m'a écrit la Lettre, qu'on a déjà vûe, ſur *la force de la nouveauté*. Ses idées ſont priſes de la maniére de penſer des *Platoniciens*, mais propres à nous élever l'eſprit, & à nous inſpirer de nobles ſentimens de notre grandeur future : c'eſt pour cela, que j'ai cru qu'elles méritoient d'être communiquées au Public.

Sur la Puiſſance de *Dieu*, & ce qui doit faire le *bonheur* des hommes dans une autre vie.

» Si l'Univers eſt l'ouvrage d'un Etre intelligent, cet Etre ne ſauroit avoir » eu un égard immédiat à lui-même dans cette production. Il n'avoit » pas beſoin de faire une épreuve de ſa toute puiſſance, pour ſavoir de » quoi il étoit capable. Le monde, renfermé dans ſes idées éternelles, » étoit auſſi beau qu'il l'eſt, depuis qu'il exiſte hors de lui : &, dans le » vaſte abîme de ſon eſſence, il y a des ſcènes infiniment plus brillantes » qu'il n'en paroîtra jamais à la vûe ; puiſqu'il eſt impoſſible, que l'Au- » teur de la nature borne ſon pouvoir à produire un ſyſtême de créatures » ſi parfait, qu'il ne ſauroit aller plus loin. Entre le fini & l'infini il y a un » intervalle qui ne ſe peut meſurer, & un vuide que tous les ſiécles ne ſau- » roient remplir : c'eſt pourquoi le plus excellent de tous les ouvrages de » Dieu eſt autant au-deſſous de l'étendue de ſon pouvoir, que le plus impar- » fait, & peut être ſurpaſſé par une autre de ſes productions avec la même » facilité.

» Quelques-uns s'imaginent là-deſſus une choſe qui n'eſt pas impoſſible ; » je veux dire, que l'eſpace infini nourrit toujours dans ſon ſein de nou- » velles créatures, en ſorte que les derniéres ſont élevées à un plus haut » dégré de perfection que les précédentes. Mais, comme ceci ne regarde » pas tout-à-fait mon but, je remarquerai ſeulement, qu'il prouve d'une » maniére invincible, que les mondes tracés dans les idées divines for- » ment un ſpectacle beaucoup plus étendu, plus varié, & plus agréable, » que ne le peut être aucun monde qui ſubſiſte déja. D'ailleurs, puiſqu'il » n'y a nulle apparence, que Dieu voulût créer un monde compoſé de » ſimple matiére inanimée, quelque variété qu'il y mît, ou pour ſervir » d'habitation à des créatures du même rang que les bêtes brutes, il faut

» avouer, qu'il a deſtiné ſes créatures raiſonnables, eu égard ſur-tout » aux facultés dont il les a douées, à contempler ſes ouvrages, à le poſſéder » lui-même, & à les rendre heureuſes par-là. Il ne ſauroit trouver plus de » plaiſir dans la revûe de la création, que dans celle de ſes propres idées; » mais, nous pouvons compter, qu'il ſe plaît à voir la ſatisfaction qu'en » reçoivent des Etres qui en ſont capables, & pour l'amour deſquels il a » conſtruit cette vaſte fabrique de l'Univers.

» Ne peut-on pas tirer de-là quelque choſe de plus qu'une ſimple conjec- » ture pour notre immortalité? L'homme, en qualité d'un Etre mis ici- » bas à l'épreuve, & deſtiné à jouir d'un bonheur éternel dans une autre » vie, eſt un exemple fort remarquable de la Sageſſe divine; mais, à le » regarder ſans aucun rapport à cet heureux avenir, c'eſt le compoſé le » plus énigmatique & le plus étrange qu'il y ait dans toute la création. Il a » des facultés qui peuvent embraſſer une plus grande étendue de connoiſ- » ſances, qu'il n'en poſſédera jamais, & une curioſité inſatiable pour ſon- » der les ſecrets de la nature & de la providence. Avec tout cela, ſes orga- » nes ſont plutôt ajuſtés à ſervir aux beſoins de ſon corps, qu'aux opérations » de ſon entendement; &, du petit coin de ce globe, où il eſt enchaîné, il » ne peut former que des conjectures vagues ſur ces mondes innombrables » de lumiére qui l'environnent, & qui ne lui paroiſſent, quoique d'une » grandeur prodigieuſe en eux-mêmes, que comme autant de lumignons. » Enfin, lorſqu'après de longs & pénibles travaux, il a fait quelque peu de » chemin ſur la montagne eſcarpée de la vérité, & qu'il regarde avec com- » paſſion la multitude qui rampe au bas, le pied vient à lui manquer tout » d'un coup, & il eſt renverſé dans le tombeau.

» Plein de ces idées, je ſuis obligé de croire, pour rendre juſtice au » Créateur de l'Univers, qu'il doit y avoir une autre vie, où l'homme ſera » mieux ſitué pour la contemplation, ou plutôt aura le pouvoir de ſe tranſ- » porter d'objet en objet, ou d'un monde à l'autre, où il jouira de nouveaux » ſens, & de tous les moyens requis pour faire les plus promtes & les plus » étonnantes découvertes. Quel ne ſera pas l'eſſor d'un génie tel que celui » du Chevalier *Newton*, qui eſt ſi élevé au-deſſus des ténébres qui enve- » loppent l'eſprit humain, qu'on le croiroit d'une autre eſpèce! La vaſte » Machine de cet Univers n'a rien de caché pour lui: il ſemble connoître » toutes les loix générales de ſes mouvemens; &, pendant qu'avec les tranſ- » ports d'un Philoſophe, il admire les merveilles de la création, il peut » tout à la fois rendre un hommage plus ſaint & plus raiſonnable à ſon » Créateur. Mais, hélas! les vûes d'un heureux génie ſont au bout du » compte ſi bornées, qu'elles ſe trouvent au-deſſous de celles d'un Ange, » ou d'une ame qui vient d'être délivrée du poids de ſon corps!

» Pour moi, je ſuis bien aiſe que mon ame s'attende à jouir de ſa future » grandeur: je me plais à penſer, que moi, qui ne connois qu'une très- » petite partie des Ouvrages de la création, & qui me traîne à pas lents & » pénibles d'un côté & d'autre, ſur la ſurface de ce globe, je m'élancerai » bientôt dans les airs avec la légéreté de l'imagination; je découvrirai

» tous les reſſorts cachés de la nature, j'irai d'un pas égal avec les corps » céleſtes dans la rapidité de leur cours; j'obſerverai la longue chaîne des » événemens dans le monde naturel, & dans le moral; je viſiterai tous » les appartemens de l'Univers, pour ſavoir ce qui s'y paſſe, & quels en ſont » les habitans; je concevrai l'ordre, & je meſurerai les grandeurs & les diſ- » tances de ces globes, qui nous paroiſſent diſpoſés ſans aucun deſſein régu- » lier & tous placés dans le meme cercle; je remarquerai la dépendance qu'il » y a entre les parties de chaque ſyſtême, & entre les différens ſyſtêmes » les uns à l'égard des autres, d'où réſulte l'harmonie de l'Univers, ſi » tant eſt que nos eſprits ſoient aſſez vaſtes pour en pouvoir embraſſer » la théorie. Il y a bien des progrès de cette nature, que l'on peut faire » dans l'Eternité. Quoiqu'il en ſoit, je trouve qu'il m'eſt utile de chérir cette » généreuſe ambition; puiſqu'outre la joye qu'elle répand dans mon ame, » elle m'engage à ne rien oublier pour donner de l'étendue à mes facultés, » & à les exercer d'une maniére conforme au rang que j'occupe ici-bas » parmi les Etres raiſonnables, & à l'eſpérance que j'ai d'être élevé un » jour à un grade plus éminent.

» L'autre fin, & la derniére, pour laquelle l'homme a été créé, eſt la jouiſ- » ſance de Dieu; ce qui fait le comble de ſon bonheur, au de-là duquel il » ne peut rien déſirer. Les idées que nous avons de l'Etre ſuprême, ſont » peu diſtinctes: il ſemble qu'il n'a pas voulu ſe découvrir, ni ſe cacher » tout-à-fait, pour tenir ſes créatures en ſuſpens, & les engager à réfléchir. » Cela méme donne occaſion au libertin de nier ſon éxiſtence, pendant » que la plûpart des autres ſe bornent à le confeſſer de bouche, qu'ils le » nient dans le fond du cœur, qu'ils lui préférent les moindres plaiſirs & » les plus grandes bagatelles du monde, & qu'ils tournent en ridicule » l'homme de bien, qui en a fait ſon choix. Mais, ne viendra-t'il pas » un jour, auquel les prétendus eſprits forts, qui ſe piquent tant de raiſon- » ner juſte, verront leurs ſyſtêmes impies renverſés, & embraſſeront les » vérités qu'ils combattent aujourd'hui? Ne viendra-t'il pas un tems, » auquel les hommes ſéduits par le vice reconnoîtront la folie de leurs vaines » recherches; & que le petit nombre de ſages, après avoir ſuivi leur divin » guide, mépriſé les plaiſirs ſenſuels, avec toutes les careſſes trompeuſes du » monde, & aſpiré à leur demeure céleſte, jouiront enfin de la viſion de » Dieu? Ici-bas, l'eſprit s'éleve de tems en tems vers ſon Créateur, & il en » reçoit quelques foibles traits de ſa préſence; mais, lorſqu'il croit de la » mieux poſſeder, elle lui échappe, & il retombe dans ſon premier état. Il » y a ſans doute une meilleure voie pour converſer avec les Etres céleſtes. » Eſt-ce que les Eſprits ne peuvent avoir entr'eux une correſpondance » mutuelle, s'ils ne ſont unis à un corps, ou que par ſon intervention? » Faut il que des Etres ſupérieurs dépendent des inférieurs, pour jouir de leur » privilége eſſentiel, en qualité de créatures ſociables, c'eſt-à-dire pour s'en- » tretenir enſemble, & ſe connoître les uns les autres? Qu'auroient-ils fait, » ſi la matiere n'eût jamais été créée? Sans doute ils n'auroient pas vécu » dans une éternelle ſolitude. Puiſque les ſubſtances ſpirituelles ſont d'un

» rang plus nobles que les corporelles, il eſt certain, que leur communication » doit être auſſi plus prompte & plus intime. Nous l'appellons d'ailleurs » viſion intellectuelle, parce qu'elle a quelque analogie avec le ſens de » la vûe, qui nous ſert à connoître ce monde viſible. C'eſt de quelque » maniére approchante, dont Dieu peut ſe rendre l'objet de la viſion » immédiate des Bieheureux ; & comme il le peut, il n'eſt pas hors d'ap- » parence qu'il ne le veuille auſſi, & qu'il aura toujours égard à la » foibleſſe de nos eſprits bornés. Ses ouvrages n'ont qu'une légére empein- » te de ſes perfections : la connoiſſance, qu'ils nous en donnent, n'eſt pour » ainſi dire, que de la ſeconde main. Pour en avoir une juſte idée, il » faut que nous le voyons tel qu'il eſt. Mais, en quoi conſiſte cette vûe? » C'eſt une choſe qui n'eſt jamais montée dans l'eſprit de l'homme ; quoi- » qu'il nous ſoit aiſé de concevoir, que ce ſera une ſource éternelle de » tranſports inexprimables. Toute la gloire des créatures s'évanouira en » ſa préſence. Peut-être que j'aurai le bonheur de comparer le monde viſible » avec ſon divin modéle, ou d'obſerver le plan original de ces vaſtes & » nobles deſſeins, qui ſe ſont exécutés durant une longue ſuite de ſiécles. » Employé donc ainſi à rechercher les Ouvrages de mon Créateur, & à l'ad- » mirer lui-même, au milieu de l'immenſe étendue de la matiére, où mon » corps ſe trouvera englouti, & de l'infinie grandeur des perfections divines, » dont mon eſprit ſera abſorbé, avec quel reſpect & quels actes d'adora- » tion ne ſerai-je pas abbatu aux pieds de ſa Majeſté ſouveraine ! »

XXXVIII. DISCOURS.

Quanquam Animus meminiſſe horret luctuque refugit,
Incipiam.

VIRG. Æneid. II. 12.

Quoique le ſouvenir m'en ſoit douloureux & que j'en aye quelque eſpéce d'horreur, cependant je vous en ferai le récit.

» M. le SPECTATEUR,

Avanture d'un Seigneur *Anglois*, & de deux Femmes qu'il avoit en même tems

» POUR l'avantage du beau ſexe que vous inſtruiſez, qu'il me ſoit » permis de lui offrir le caractére de deux femmes les plus ver- » tueuſes que notre ſiécle ait produit. Elles peuvent ſervir d'or- » nement à leur ſexe, & relever la gloire de notre nation, qui ne » le tera pas moins d'honneur de les avoir miſes au monde, que la *Gréce*, » s'en faiſoit autrefois d'avoir donné la naiſance à *Homere*.

» Vous ſaurez donc, qu'un Seigneur, d'une des plus anciennes familles du Royaume, eut le bonheur d'épouſer une Dame, qui avoit toutes les

» qualités du corps & de l'esprit capables de le rendre heureux. Mais insen-
» sible à cet avantage, il n'eut jamais pour elle, ni les égards, ni la bien-
» veillance, qu'elle méritoit; ce qui n'empêcha pas cette fidéle épouse d'être
» toujours attachée à son devoir, & de lui témoigner au milieu des
» mauvais traitemens qu'elle en recevoit, toute la soumission qu'il en pouvoit
» attendre.

» Dans la suite, on inspira le dessein à ce jeune Seigneur d'en venir à
» une séparation, qu'il ne tarda pas de communiquer à son épouse. A l'ouie
» de cette nouvelle accablante, elle ne pût retenir ses premiers mouvemens;
» mais après s'être un peu recueillie, & avoir essuyé ses larmes, elle se
» jetta à ses pieds, & lui parla en ces termes: *Je sai, Milord, que je mérite*
» *les châtimens du Ciel, & peut-être est-ce la volonté de Dieu que je subisse*
» *celui-ci, quoiqu'il ne me semble pas de l'avoir mérité de votre part. Mais*
» *puisque c'est votre désir, & que je me suis toujours fait un devoir de vous*
» *complaire, je suis prête à soutenir cette épreuve, la plus rude qui me soit*
» *jamais arrivée; & vous n'avez vous-même qu'à en fixer le tems.*

» La séparation s'en suivit; & Mylord lui accorda une pension annuelle
» proportionnée à sa naissance: mais, au bout de quelque tems, il la diminua;
» & il lui ordonna de s'éloigner de ses parens & de ses amies, & de
» renoncer à sa qualité, afin qu'on ne sût pas dans sa nouvelle demeure,
» qui elle étoit. La bonne Dame, qui avoit fait un long & rude apprentissage
» de soumission, obéit, sans se plaindre, à la volonté de son Tyran;
» mais, il lui retrancha si bien peu-à-peu les moyens de la subsistance, qu'il
» la réduisit enfin à n'avoir plus de servante, & que le bruit courut bientôt
» par toute la Ville qu'elle étoit morte.

» Sur cette fausse nouvelle, son Seigneur en prit le deuil dans toutes les
» formes, & la fit avertir en même tems, par celui qui avoit le soin de lui
» payer sa pension tous les quartiers, qu'il ne lui donneroit plus rien, si elle
» s'avisoit de revenir au monde, & de contredire ce rapport. Accoutumée à
» l'obéissance, elle ne parut plus en public, & personne ne se douta quelle
» fût encore en vie.

» Quelque tems après, un Gentilhomme de ses amis le pria à souper chez
» lui, où il eut occasion de traverser la cuisine. Il y vit une jeune fille,
» dont le bon air le frappa si vivement, qu'il voulut d'abord la saluer,
» mais, elle s'en défendit d'une maniére si modeste & si polie, que cela
» ne servit qu'à l'enflâmer davantage, & qu'il lui proposa sur le champ de
» l'épouser. La jolie servante lui répliqua là-dessus: *Milord, il y a une si*
» *grande disproportion entre vous & moi, & cette démarche vous seroit si*
» *déshonorable, que je ne saurois croire que vous ayez un pareil dessein; mais,*
» *je me flatte, que la bonté divine me garantira de tomber dans le crime, &*
» *de faire aucune action malhonnête.* Le bon sens & la candeur de cette
» réponse ne firent qu'irriter la passion de l'Amant, qui lui protesta qu'il
» n'avoit autre chose en vûe que le mariage, & qu'il ne dépendoit que d'elle
» de le conclure avant la fin de la semaine.

» En effet, peu de jours après, on le célébra, & la bonne conduite de la » nouvelle épouſe, ornée d'une piété ſolide & d'une profonde humilité, lui » attira l'eſtime de ceux-là même qui ne la connoiſſoient pas. Le bruit, qui » s'étoit répandu de la mort de la premiére épouſe, ne reçut plus aucune » contradiction : celle-ci paſſa pour l'unique & la véritable; & elle fut viſitée » & reſpectée par toutes les Dames de qualité.

» Mylord oublia bientôt ſon ancienne compagne, & il la négligea » d'une telle maniére, qu'elle n'auroit pas eu de quoi vivre, ſi un géné- » reux Artiſan, touché de compaſſion envers elle, ne lui eut fait quelque » crédit. Endettée avec lui pour la ſomme de dix livres ſterlin, elle fut le » trouver, & lui parla en ces termes : *Je vous ſuis deja redevable d'une bonne* » *ſomme, & je n'ai rien tant à cœur que de vous la payer : mon cas eſt fort* » *extraordinaire, & dans l'eſpérance que vous me garderez inviolablement le* » *ſecret, je vous dirai, que je ſuis la femme d'un Seigneur qui en a épouſé une* » *autre, & qui par ſa négligence m'a réduite dans ce cruel état ; mais, ce* » *qui m'embarraſſe le plus, eſt votre dette : je vous prie de me donner votre avis* » *la-deſſus.*

» *Madame*, répliqua l'Artiſan, *permettez, s'il vous plaît, que je vous faſſe* » *arrêter, & que les Sergens vous maltraitent ſous les fenêtres de votre Epoux ;* » *mais, ſoyez perſuadée, que j'aimerois mieux perdre ma dette, que de ſouffrir* » *qu'on en uſât mal envers vous, ſi je ne me flattois qu'il vous en reviendra* » *un avantage conſidérable.*

» La bonne Dame y donna les mains, de ſorte que les Sergens la ſaiſi- » rent, & qu'à meſure qu'ils la conduiſoient au-travers de la place de *Lin-* » *colns-Inn-Fields*, vis-à-vis de l'Hôtel de ſon Epoux, dans *Holbbourn-Row*, » elle refuſa de paſſer outre. Alors, les Sergens, qui n'ont aucun principe » d'humanité, ſe mirent à la tirailler, à la prendre par les cheveux, & à » déchirer ſes habits ; ce qui fit amaſſer la populace autour d'eux, & cauſa » un tel vacarme, que la Dame du logis courut à la fenêtre pour voir ce » que c'étoit. A la vûe d'un ſi triſte objet, elle y envoya ſa femme de cham- » bre, pour être mieux informée de tout ; & ſur ce qu'elle apprit, que » c'étoit une pauvre Dame, qu'on menoit en priſon pour une dette de dix » livres ſterling. *O !* s'écria-t'elle, *qu'ils attendent un peu : allez leur dire de* » *ma part qu'ils viennent ici, & que je les payerai moi-même.* Là-deſſus, un » des Sergens ſe préſenta, à qui elle dit : *Pourquoi êtes-vous ſi cruels envers* » *cette pauvre Dame? Elle eſt notre priſonniere*, répliqua-t'il : *la dette n'eſt pas* » *payée ; & le Créancier a ordonné qu'elle fût conduite en priſon. Il eſt de* » *notre devoir de l'y amener : & parce qu'elle refuſe d'y aller, nous ſommes* » *obligés d'uſer de violence à ſon égard. Tenez*, dit la Dame, *voilà votre dette* » *& vos frais : relâchez la priſonniére, & faites-la venir ici.*

» Elle n'eut pas plutôt expédié les Sergens, qu'elle ſe tourna vers la Dame » affligée, & lui parla en ces termes : *Madame, vous avez l'air & les manié-* » *res d'une perſonne de qualité ; ce qui redouble mon chagrin de vous voir dans* *un état ſi déplorable. Je vous prie de me dire qui vous êtes, & par qu'elle* » *voye je pourrai dans la ſuite fournir à vos beſoins. Madame*, répondit la

» pauvre désolée, *votre charité me viendra toujours fort à propos; mais;* » *je ne voudrois pas que vous eussiez envie de me connoître. Il faut bien*, répli- » qua la Dame du logis, *que je sache qui vous êtes, afin que je puisse vous* » *secourir suivant votre qualité. Madame*, reprit la pauvre délaissée, *il me* » *paroît fort rude, qu'une personne aussi vertueuse & libérale que vous, s'expose* » *au chagrin qui peut lui revenir de ma déclaration. Je ne vois pas*, dit la » nouvelle Epouse, *que j'y puisse avoir aucun autre intérêt, que celui auquel* » *la charité m'engage envers tous ceux qui en sont dignes. Je vous demande* » *pardon*, ajouta la premiere, *ceci vous touche de trop près. Si cela est*, » répondit l'autre, *je suis fondée à l'exiger de vous. Puisque vous le prenez* » *sur ce pied-là*, insista la pauvre Dame, *vous saurez, que je suis l'Epouse légi-* » *time de Milord* C—— N, *& que j'ai droit sur lui avant vous; ce que vous* » *avez ignoré sans doute: & s'il eût daigné me fournir les simples commo-* » *dités de la vie, mes plaintes n'auroient jamais terni son caractére; persuadée* » *que mon ressentiment n'auroit pas prévenu son crime, & que vous n'êtes cou-* » *pable vous-même d'aucune faute: puisque le bruit de ma mort sert à vous justi-* » *fier, & qu'accoutumée à faire de sa volonté la régle de mes actions envers* » *lui, j'avois gagné sur moi de lui complaire à cet égard, & de n'en ouvrir* » *jamais la bouche, si une absolue nécessité ne m'obligeoit d'en venir à un éclat.*

» *Madame*, reprit la nouvelle Epouse, *je saurai ce qui en est avant la nuit,* » *& si le fait me paroît tel que vous le dites, vous pouvez compter, que, non* » *seulement je renoncerai à la couche de Mylord, mais que j'employerai tous* » *mes efforts, pour vous reconcilier ensemble. Je l'attens à toute heure, & il* » *ne seroit pas à propos qu'il vous trouvât ici à son arrivée. Ainsi, je vous prie* » *de me dire où vous logez, afin que ma bonne intention pour vous ne soit pas* » *inutile: & je vous conjure de vouloir accepter cette bourse, où vous trouverez* » *de quoi subvenir à vos besoins.*

» La pauvre Dame fut à peine sortie, que Mylord arriva, & que surpris » de l'accablement où il vit sa femme, il ne tarda pas à lui en demander » la cause. *Mylord*, lui dit-elle, *un triste accident vient de me découvrir un* » *secret, sur lequel j'ai une question à vous faire: & je vous suplie d'y vouloir* » *répondre de bonne-foi, comme vous en répondrez un jour devant Dieu. Votre* » *premiere Epouse est-elle encore en vie?* Après quelques momens de silence, » *Quoi! Madame*, répondit-il, *avez-vous entendu parler d'elle? Il n'y a* » *pas une heure*, repliqua-t-elle, *que j'ai payé une dette pour la tirer d'entre* » *les mains des Sergens, qui la menoient en prison, qui lui ont déchiré ses habits,* » *& qui l'ont fort maltraitée, parce qu'elle ne vouloit pas marcher. C'est de sa* » *propre bouche que j'ai appris sa qualité & son état. Il m'a semblé même,* » *qu'elle ne me faisoit cet aveu qu'à contre-cœur, dans la crainte qu'il ne portât* » *quelque prejudice à votre réputation. Ainsi, Mylord, je ne vous serai plus* » *rien à l'avenir, quoique toujours disposée à vous rendre tous les services qui* » *dépendront de moi; & je ne goûterai jamais aucun repos, que vous ne soyez* » *réuni avec votre prémiere Epouse.*

» En effet, elle quitta sa maison, & obtint de lui qu'il reprendroit son » ancienne Epouse, qui, par les bons offices de la seconde, vécut en paix

» avec lui le reſte de ſes jours. Cette bonne Dame ne fut pas plutôt morte, » que Mylord reprit la ſeconde, à laquelle il laiſſa par ſon teſtament, une » penſion viagere de 400. livres Sterling, qui étoit la plus conſidérable que » ſon bien lui permit de donner.

» Cette illuſtre veuve en deſtina 300. liv. par an à une des branches de la » famille de ſon Epoux tombée en décadence : & afin que les 100. liv. qui » lui reſtoient puſſent l'entretenir un peu honnêtement, elle ſe retira à la cam- » pagne, où il n'y a guere plus de quatre années qu'elle a terminé une vie, » qui a édifié tous ceux qui avoient le bonheur de la connoître.

» Je viens de vous expoſer la vérité toute nue, & vous devez en être per- » ſuadé ſur la parole de celui qui eſt, &c.

T. W.

XXXIX. DISCOURS.

Ducite aburbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

VIRG. Ecl. VIII. 68.

Courage, mes vers, courage : amenez la belle Daphnis *de la Ville dans ma maiſon de campagne.*

Sur l'entêtement des Gentilshommes de la Campagne, qui veulent paroître à la Cour & qui s'y ruinent.

APRE'S avoir paſſé le tems de la jeuneſſe, occupée d'ordinaire à des amuſemens inutiles, qui captivent le cœur & qui aveuglent l'entendement, & avoir atteint l'âge propre à la réflexion, j'obſerve en toute liberté le train de la vie humaine ; & il me ſemble, que je penétre mieux les différentes paſſions qui animent les hommes. A la vûe de tous les déſordres où les deux ſexes tombent par leur faute, je ne ſai s'ils ne ſont pas plutôt dignes de mépris, que de compaſſion : quoiqu'au recit de quelque malheur, je ne ſaurois non plus m'empêcher de compatir à la miſére des autres, qu'un enfant ne peut s'abſtenir de verſer des larmes, lorſqu'on le châtie.

Il faut avouer que les folies du ſiécle, ou les maniéres de vivre établies aujourd'hui dans le monde, peuvent ſervir de quelque excuſe, du moins à l'égard de ceux qui n'ont pas les talens requis pour ſe conduire par des principes de ſpéculation. Il y en a d'autres auſſi, qui ne ſont pas tout-à-fait blâmables, ſoit faute de théorie ou de pratique, puiſqu'ils ne font que marcher ſur les traces de ceux qui les ont précedés. On ne doit pas même s'étonner, que des perſonnes d'eſprit ſe laiſſent entraîner dans leur jeuneſſe par deux motifs auſſi puiſſans, que le ſont la coûtume & l'inclination.

Un voyage que je fis l'été dernier à la campagne, me fournit quantité de ces penſées. J'y obſervai pluſieurs anciennes maiſons d'une ſtructure magnifique, & d'une ſituation très-agréable : les unes, placées ſur des coli-

Universitäts BIBLIOTHECA Osnabrück

nes, jouissent d'une perspective fort étendue & variée; les autres sont accompagnées de beaux parcs environnés de pieux ou de murailles, où l'on voit, tantôt de plaines, tantôt de bosquets. Curieux de savoir à qui ces maisons apartenoient, j'eus le chagrin d'entendre dire, que la plûpart étoient abandonnées de leurs Propriétaires, qui, ambitieux de briller dans notre Capitale, à l'exemple de nos Fats & de nos Damoiseaux, avoient trouvé le secret de s'y ruiner. Ceux que leurs emplois attachent à la Cour, sont obligés d'y paroître avec quelque éclat, & leur dépense fait honneur à la Na ion. Mais n'est-il pas ridicule, que des Gentilshommes, qui n'y ont rien à faire, &, qui ne jouissent que d'un revenu médiocre, abandonnent l'agréable séjour de leurs Ancêtres, pour s'aller montrer à la Ville en pompeux équipage, & y louer une maison de 3. ou 400. l. Sterling de rente annuelle, quoiqu'ils ayent un palais magnifique à la campagne qui ne leur coûte pas un sol? Le malheur est, qu'il y a quelques-uns de ceux-ci qui ont une grosse famille, & que ce qui auroit dû servir à l'entretien de leurs pauvres enfans, se trouve dispersé dans les comptes des Merciers, des Tailleurs & des Charons, sans parler des autres suites facheuses qui naissent de leur sotte vanité.

Si nous avions une Cour de Judicature, qui prit connoissance de tels désordres, avec pouvoir d'infliger des peines corporelles à ceux qui ont famille, & qui dépensent au-delà de leur revenu, peut-être que le châtiment & la honte remedieroient à ce mal. Mais, si cela est imp a icable, on ne sauroit douter qu'il n'y ait un jour fixe, auquel il faudra que chacun rende compte de son administration, & des moindres injustices qu'il aura faites aux autres.

Pour moi, je goûte un plaisir extrême à entendre l'éloge d'un pere de famille, qui prend un soin tout particulier de son domestique, qui le gouverne avec une sage économie, & dans toutes les regles de la bienséance.

Mon ancien ami *Champagné* mérite cet éloge autant que qui que ce soit au monde; & tous ceux qui ont le bonheur de le connoître, le lui donnent avec justice. Sa famille est composée de quatorze ou quinze personnes. Pour se tenir occupé, il fait valoir lui-même une certaine portion de ses terres; il s'employe d'ailleurs à l'avantage de son domestique; il a de justes égards pour ses enfans; & il a toujours servi d'exemple à tous ses voisins. Au commenment du mois de *Juin* dernier, je me trouvai à une demi-journée de sa maison de campagne, dans la même Province où elle est située, à 50. milles de *Londres*. Un matin, qu'il faisoit beau, je montai à cheval pour l'aller voir; mais, arrivé à deux milles en deça de sa maison, je ne pûs m'empêcher de mettre pied à terre pour examiner un des plus beaux payssages qu'il y ait au monde. J'étois sur une colline, au pied de laquelle coule une riviere, dont les bords de l'un & de l'autre côtés sont ornés d'arbres de haute-futaye, qui croissent sur un pré fort uni & d'un verd charmant. L'ombre de ces a:bres donnoit à l'eau une couleur verdâtre & foncée, qui se changeoit en bien pâle en quelques endroits, où il y avoit des ouvertures qui admetroient les rayons du Soleil, variété qui plaisoit à la vue. Les Montagnes les plus éloignées, que le Soleil doroit de ses rayons, formoient à mes yeux une autre perspective agréable. Les différens nuages, qui paroiss-

ient au-delà, étoient si bigarrés, qu'on auroit cru voir un mélange cons de rochers& de plaines, de bois & de colines. Les champs, qui m'environnoient de toutes parts offroient à mes yeux de nouvelles beautés, par la différente couleur des terroirs, qui servoient, pour ainsi dire, à se donner du relief les uns aux autres. Je me sentis alors une espéce de tranquillité & de calme, que je crus approcher de l'état dont nos premiers parens jouissoient au milieu de leur innocence & du Paradis terrestre.

A peine eus-je passé quelques minutes dans cette douce situation, que le bruit d'un carosse, que j'entendis à quelque distance de moi rouler doucement sur le gravier, interrompit mon bonheur, & me fit tourner les yeux de ce côté-là. Tantôt je le voyois paroître, & tantôt les vallees me le cachoient; mais enfin, je découvris que c'etoit mon Ami, quivenoit au-devant de moi.

Dès que nous fûmes à portée, il me cria à haute voix que j'étois le bienvenu, & fit arréter son carosse, où il me pria d'entrer, pour causer ensemble le reste du chemin. Je lui obéis, & je ne trouvai avec lui que sa plus jeune fille, âgée d'envion seize ans, & qui me parut fort jolie. Apres les civilités réciproques, il me dit, qu'ils venoient de rendre visite à un riche Fermier de leurs voisins, avec lequel il avoit conclu de donner cette jeune Demoiselle en mariage à son fils aîné tout nouvellement revenu de l'Académie, où il avoit achevé ses Etudes, & s'étoit mis en état de remplir dignement un bon Bénéfice que son pere lui avoit procuré. Pendant qu'il faisoit ce récit, je ne pus m'empécher de jetter les yeux sur cette aimable Demoiselle, qui en paroissoit toute honteuse; &, quoique son embarras me fit quelque peine, je pris beaucoup de plaisir à observer les petits tours qu'elle mettoit en usage, pour interrompre la narration; laissant tomber à diverses reprises, tantôt un de ses gands, tantôt sa tabatiere, & une autre fois son éventail. Malgré toutes ces ruses, mon Ami ne discontinua point, & il eut la bonté de me dire que j'étois venu fort à propos pour honorer de ma présence les nôces de ses trois filles. *Mon aînée*, ajouta-t-il, *est déja fiancée à un honnête Chevalier, & la cérémonie s'en doit faire demain. Pour la seconde, je lui ai destiné un époux, dont le pere n'est à la vérité qu'un simple Bourgeois de Kent, qui fait valoir ses terres, mais qui a mis son fils en état de constituer un bon douaire à ma fille. D'ailleurs, nous sommes convenus de toutes parts, que les mariages se célebreront suivant l'ordre de leur naissance, & que la cadette épousera neuf jours après celui de la seconde. C'est ainsi, mon cher & ancien Ami, que je me suis delivré en quelque maniere de tous mes soins temporels, puisque mes fils sont déja mariés. Je n'ai donc plus qu'à passer le reste de mes jours en paix, & qu'à les consacrer à bénir l'Auteur de mon Etre, pour toutes les faveurs dont il m'a comblé jusques-ici.*

Il voulut à tout prix, que je fusse le témoin du mariage de ses trois filles; & il n'y eut pas moyen de m'en excuser. J'admirai la conduite respectueuse &modeste de ces jeunes Demoiselles, qui me parurent toutes d'une politesse digne de la Ville, quoique sans coquetterie; d'une innocente simpliciré, qui ne manquoient pas d'esprit; & d'un enjouement conforme en toutes les regles de la bienséance.

Quel bonheur n'eſt-ce pas pour cet honnête vieillard de s'être acquitté de ſon devoir dans tous les états de la vie d'avoir été un jeune homme diſcret, un ami fidéle, un agréable époux, un pere tendre & prudent ! Tous ſes voiſins, ſes domeſtiques, & toute la Province, lui rendent la Juſtice qui lui eſt due, lorſqu'ils témoignent, qu'il eſt plein de gratitude ſans peine, charitable ſans affectation, & hoſpitalier ſans orgueil.

XL. DISCOURS.

——— E cœlo deſcendit, γνῶθι σεαυτὸν.

Juv. Sat. XI. 26.

Connois-toi toi-même : *C'eſt un oracle, qui vient du Ciel.*

Sur la Charité, l'Humilité, la Miſére & le Bonheur de l'homme.

JE ne ſache rien, qui ſoit plus digne de notre attention, que l'exemple d'une perſonne charitable, qui compatit aux maux d'autrui, & qui eſt toujours prête à y remédier. La vûe d'un bon Chrétien, dont toutes les démarches aboutiſſent à donner des preuves convaincantes de l'amour déſintéreſſé qu'il a pour ſon prochain, eſt un régal pour moi, qui me remplit d'une ſainte joie, & qui m'éleve au-deſſus de tous les revers de la fortune.

Philandre ne fait que ſuivre ſon penchant, & ſur-tout la vertu qui l'anime, lorſqu'il joue un ſi beau rôle dans le monde. Son grand bien le met en état de fournir à cette noble dépenſe, & ſa bonne économie ne l'aide pas peu à la continuer. Le pauvre néceſſiteux n'implore jamais ſon ſecours en vain, & le modeſte n'en eſt jamais rebuté. Il habille les uns, il conſole les autres, il protége la veuve & l'orphelin, il délivre le priſonnier, & il défend la cauſe de ceux qui ſont opprimés. De même que le Soleil du Printems anime tous les végétaux, ainſi l'on peut dire que ſa préſence rejouit le cœur de tous les affligés qui ſe trouvent dans l'étendue de ſon activité. Il n'en approche pas plutôt, que la joie éclate ſur leur viſage, & qu'ils le regardent comme leur libérateur. La bonté de ſon naturel eſt accompagnée de tout ce qui peut le rendre aimable, & relever le prix de ſa généroſité. En un mot, il pratique ce qu'il y a de plus difficile dans la morale, & que la plûpart du monde ne poſſede qu'en idée.

L'humilité me paroît être la baſe de cette divine colomne ; & il n'y a qu'un fondement auſſi ſolide, qui en puiſſe bien ſoutenir le poids. Notre Sauveur lui-même nous en a donné le modéle ; & l'Hiſtoire de ſa Vie eſt un tiſſu continuel de l'uſage qu'il en faiſoit ; mais le monde eſt ſi peu diſpoſé à ſuivre cet exemple, qu'on traite l'humilité de baſſeſſe d'ame, & les humbles d'eſprits foibles & rampans. On n'en vient à cette fauſſe idée que

manque de réfléxion, & pour ne pas connoître la juste valeur des choses, les plaisirs criminels où l'on se plonge aveuglent l'esprit à un tel point, qu'il n'a plus de goûts pour les seuls dignes de son estime : cependant, y a-t-il quelqu'un, qui se soit abandonné aux premiers, & qui puisse dire, qu'il n'en a jamais senti aucun remors ? S'il se délivre de ceux-ci, ce n'est qu'à la longue, par le tumulte des passions, l'embarras des affaires, & la varieté des objets mondains qui l'occupent, encore n'en vient-il pas à bout. L'age lui dessille les yeux, & c'est alors que le ver se réveille, qu'il lui ronge le cœur, & qu'il ne lui donne pas un moment de relâche. C'est alors, qu'il voit, quoique trop tard, la honte & le désordre de sa vie passée.

De si tristes réfléxions sont une suite naturelle de l'orgueil, au lieu que l'humilité n'en produit que de consolantes. Tout ce qui l'environne lui plaît : elle n'est pas entêtée de son mérite ; & les injures ne l'émeuvent point. Capable de réfléchir, elle voit les choses dans leur véritable jour, & sent que la vertu ne nous est recommandée que pour notre propre avantage, même dès cette vie. Il n'y a que l'inattention, l'oisiveté, & l'ignorance, qui nous en puisse donner une autre idée. En effet, rien ne contribue plus à notre bonheur, que de régler nos passions, de rendre toutes sortes de bons offices à notre prochain, de souffrir nos maux avec patience, d'être juste & intégre dans le commerce de la vie civile ; en un mot, de pratiquer tous les dévoirs du Christianisme. C'est une merveilleuse recette pour obtenir la santé, le contentement de l'esprit, & même une longue vie. Tout au contraire, qui ne voit que l'abandon aux vices qui nous sont défendus, nous attire une foule d'embarras & de malheurs qui se succédent les uns aux autres, jusqu'à ce que le poids nous en devient insuportable ? Qui ne voit que la gourmandise & l'ivrognerie causent des maladies, des quérelles, des haines, des vengeances, & souvent même la pauvreté, jusqu'à ce que le corps devenu infirme, & l'esprit encore plus foible, nous rendent le plus triste de tous les objets, & nous empêchent d'en soutenir la vûe ?

Le célebre Mr. *Pascal*, dans ses Pensées sur la misere de l'homme, nous dit, que le tumulte des affaires & la varieté des plaisirs où nous nous engageons, ne tendent qu'à nous cacher à nous-mêmes notre mortalité & notre misere. Il ajoute, qu'il n'y a qu'un seul moyen de rendre l'homme supportable à lui-même. Voici de quelle maniere il s'exprime dans un endroit : » Je ne parle, *dit-il*, que de ceux qui se regardent sans aucune vûe de Reli-» gion. Car il est vrai que c'est une de ces merveilles de la Religion Chré-» tienne, de réconcilier l'homme avec soi-même, en le réconciliant avec » Dieu ; de lui rendre la vûe de soi-même supportable ; & de faire que la » solitude & le repos soient plus agréables à plusieurs, que l'agitation & le » commerce des hommes. Aussi n'est-ce pas en arrêtant l'homme dans lui-» même qu'elle produit tous ces effets merveilleux. Ce n'est qu'en le portant » jusqu'à Dieu, & en le soutenant dans le sentiment de ses miseres, par » l'esperance d'une autre vie, qui l'en doit entiérement délivrer.

» De-là vient, *ajoute-t-il ensuite*, que tant de personnes se plaisent au » jeu, à la chasse, & aux autres divertissemens, qui occupent toute leur

» ame. Ce n'eſt pas qu'il y ait en effet du bonheur dans ce que l'on peut » acquérir par le moyen de ces jeux, ni qu'on s'imagine que la vraie béati- » tude ſoit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre que » l'on court ; on n'en voudroit pas, s'il étoit offert. Ce n'eſt pas cet uſage » mol & paiſible, & qui nous laiſſe penſer à notre malheureuſe condition, » qu'on recherche ; mais, c'eſt le tracas qui nous détourne d'y penſer.

» Ainſi, les divertiſſemens, qui ſont le bonheur des hommes, ne ſont » pas ſeulement bas, ils ſont encore faux & trompeurs ; c'eſt-à-dire, qu'ils ont » pour objets des fantômes & des illuſions, qui ſeroient incapables d'occu- » per l'eſprit de l'homme, s'il n'avoit perdu le ſentiment & le goût du vrai » bien, & s'il n'étoit rempli de baſſeſſe, de vanité, de légéreté, d'orgueil, & » d'une infinité d'autres vices : ils ne nous ſoulagent dans nos miſeres, qu'en » nous cauſant une miſere plus réelle & plus effective : car, c'eſt ce qui nous » empêche principalement de ſonger à nous, & qui nous fait perdre inſen- » ſiblement le tems. Sans cela, nous ſerions dans l'ennui, & cet ennui nous » porteroit à chercher quelque moyen plus ſolide d'en ſortir. Mais, le diver- » tiſſement nous trompe, nous amuſe, & nous fait arriver inſenſiblement à » la mort.

» Les hommes n'ayant pû guérir la mort, la miſere, l'ignorance, ſe ſont » aviſés, pour ſe rendre heureux, de n'y point penſer : c'eſt tout ce qu'ils » ont pû inventer pour ſe conſoler de tant de maux. Mais, c'eſt une conſo- » lation bien miſérable, puiſqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à » le cacher ſimplement pour un peu de tems ; & qu'en le cachant, elle fait » qu'on ne penſe pas à le guérir véritablement. Ainſi, par un étrange renver- » ſement de la nature de l'homme, il ſe trouve que l'ennui, qui eſt ſon mal » le plus ſenſible, eſt en quelque ſorte ſon plus grand bien, parce qu'il » peut contribuer plus que toutes choſes à lui faire chercher ſa véritable » guériſon : & que le divertiſſement, qu'il regarde comme ſon plus grand » bien, eſt en effet ſon plus grand mal ; parce qu'il l'éloigne plus que » toutes choſes de chercher le rémede à ſes maux. L'un & l'autre eſt une » preuve admirable de la miſére & de la corruption de l'homme, & en » même tems de ſa grandeur ; puiſque l'homme ne s'ennuit pas de tout, & » ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bon- » heur qu'il a perdu : lequel ne trouvant pas en ſoi, il le cherche inutile- » ment dans les choſes extérieures, ſans ſe pouvoir jamais contenter ; parce » qu'il n'eſt, ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu ſeul. »

XLI. DISCOURS.

Is demum mihi vivere, atque frui animâ, vide tua, qui aliquo negotio intentus, præclari facinoris aut artis bonæ famam quærit.

SALL. Bell. Call. c. 2.

Celui-là ſeul me paroît jouir de la vie, qui s'occupe à quelque choſe de ſolide, & qui travaille à ſe rendre fameux par quelque belle action, ou par quelque belle invention utile à la Société.

J'Ai toujours eu de l'indignation, & je l'ai ſouvent témoigné, contre cette eſpèce de monſtres, qu'on appelle des *faiſeurs de poſtures*. Il n'y a rien de ſi choquant, ni de ſi hideux, que leurs contorſions qui démontent, pour ainſi dire, l'ouvrage le plus regulier de la Nature, & qui aboutiſſent à le rendre le plus ridicule qu'il eſt poſſible. On croiroit, à les voir agir, que de concert avec le plus cruel ennemi du Genre Humain, ils travaillent à porter les hommes d'abord au dégoût, enſuite au mépris, & enfin à la haine de cette image céleſte qu'ils devroient être ambitieux d'honorer toute leur vie.

Sur *Layman*, célebre Mime *Anglois*.

Mais, *Guill Layman*, un drôle de bonne mine, a trouvé le ſecret, par ſes longs voyages, & une application aſſidue, de tourner cette pratique odieuſe en un Art fort louable, qui peut bien contribuer à l'honneur & à l'avantage de toute notre eſpèce. La maniére dont il s'y prend, n'eſt pas moins utile de nos jours à rectifier l'extérieur des hommes, que l'Etude des ſciences le peut être à former l'eſprit & le cœur.

Il eſt ſi adroit à donner à ſon corps toutes les attitudes imaginables, qu'en deux heures de tems, depuis les dix heures du matin juſqu'à midi, je lui ai vû jouer une infinité de rôles. Il s'en acquitta d'une maniére ſi vive & ſi naturelle, que les muſcles de mon viſage en ſouffrirent un peu, qu'il déconcerta mon air grave, & que je fus obligé de rire à diverſes repriſes.

Il ſe mit d'abord à marcher d'un air grave & ſérieux, avec un regard, tantôt calme, quoiqu'attentif; tantôt compoſé, quoique plein de ruſe; tantôt fier, mais inſinuant; tantôt négligé, mais marquoit du deſſein; tantôt malin, & d'ailleurs comique; tantôt niais, & malgré cela dangereux. Enſuite, il ſecoua la tête, il hauſſa les épaules, il inclina tantôt une oreille, & tantôt l'autre, à droite & à gauche, à la maniére des gens myſtérieux, qui parlent tous bas à l'oreille de leurs voiſins. Après, il fixa tout d'un coup les traits de ſon viſage, & *il le monta*, pour m'exprimer avec *Shakeſpear*, *ſur le ton politique, afin de tromper ceux qui l'obſervoient*, comme s'il leur avoit dit: *Meſſieurs, je ſuis plus habile que vous ne croyez*. Cet honnête Mime joua ce rôle d'un ſérieux ſi plaiſant & ſi naturel, que je le pris au pied de la lettre, pour un veritable politique moderne.

Le ſecond perſonnage qu'il repréſenta, fut un Prince Eccléſiaſtique à calote rouge; & il me parut non pas un prétendu, mais un vrai Miniſtre d'Etat. Il n'eut pas plutôt quitté la robe de Cardinal, & le chapeau rouge, qu'orné d'une commode, d'un manteau de femme, & d'une jupe, il prit cet air doux & hautain, & fit cent de ces minauderies propres à une belle, qui eſt parvenue à être Gouvernante en chef des affaires publiques de la Coquetterie.

Un moment après, il ſe métamorphoſa en un de ces vénérables vieillards, qui ſont établis pour décider de la vie & de la fortune de leurs Compatriotes; & il s'acquitta de toutes les formalités du Tribunal avec tant de gravité & de bienſéance, que notre expreſſion proverbiale, *auſſi grave qu'un Juge*, pourroit bien avoir tiré ſon origine d'un homme, tel que celui qu'il nous dépeignit.

Dans un clin d'œil, ſa robe écarlate fut miſe bas, à peu près de la même maniére qu'une Danſeuſe de corde laiſſe tomber ſa jupe pour montrer ſa culote; & il parut en juſt-au-corps rouge, fait ſuivant toutes les régles de la nouvelle mode, & chamarré de galon d'or ſur toutes les coûtures. Les deux coins de ſa longue perruque qui pendoient ſur le devant, & qui lui donnoient un air ſi grave, furent jettés ſur les épaules d'un air fort dégagé; & il nous repréſenta au naturel un de ces étourdis égrillards, qu'on appelle petits-Maîtres, ou Fats, d'où eſt ſortie la nombreuſe engeance de tous les Boufons, Scaramouches, & Jeans-Potages, qui portent la joye dans toutes les Foires, Villes, Bourgs & Villages de la Chrétienté.

Après avoir fait bien des grimaces dévotes, porté la croſſe, le camail, & le rochet, & s'être dépouillé, avec la même vîteſſe, de tous ces ornemens Epiſcopaux, il parut en habit militaire, l'épée au côté, & un bâton de commandement à la main. Vous auriez dit à le voir, que c'étoit l'Evêque le plus ſaint, & l'Officier le plus brave, qu'il y ait jamais eu.

Enſuite, revêtu d'un habit à l'antique & modeſte, il ſe transforma en rigide obſervateur de l'ordre, de l'économie, & de tout ce qui eſt honorable, en homme délicat au dernier point ſur la réputation de toutes les femmes qu'il abordoit, d'une gayeté ſi morne, & d'un ſérieux ſi affecté, qu'on l'auroit cru incapable de perdre jamais l'eſprit. Malgré tout cela, en moins d'une minute, ſon manteau long fut changé en cuiraſſe, & ſa rapiére en lance; de ſorte que *Don* Quichotte *de la Manche* n'a jamais été un original plus groteſque.

Le dernier rôle qu'il joua, fut celui d'un vieux Taquin, métamorphoſé tout d'un coup en un Payſan le plus ruſtre, & le plus groſſier que j'aye vû de mes jours.

Lorſqu'il eut achevé tous ces rôles, & qu'il eût repris ſon air naturel, nous eûmes enſemble un long dialogue ſur l'utilité de ſa profeſſion. *Il faut que vous ſachiez*, me dit-il, *M. le* Spectateur, *que les Tableaux ont été mes livres; que les plus magnifiques Palais que l'on puiſſe voir en* Europe, *où il y a quelqu'amas de belles peintures, m'ont ſervi de Bibliothéques; que j'ai paſſé la meilleure partie de mon tems chez les Cardinaux, dans le Palais* del Borghese,

que le fameux Michel Ange *appelloit ſon* Ecole, *à* Verſailles, à Marli, *& à la Cour d'*Eſpagne ; *qu'avec tout cela, je ne ſerois jamais devenu Profeſſeur dans ce nouvel Art, & dans toutes ſes differentes branches, & que mes Diſciples ne l'emporteroient pas ſur tous les autres, ſi je n'avois parcouru tous les Pays civiliſés qui ſont aujourd'hui la plus belle figure dans le monde.*

Je l'interrompis ici, & je le priai de me dire qui étoient les perſonnages qu'il venoit de repréſenter.

Monſieur, me répliqua-t'il, *vous connoiſſez le premier. Il vint des montagnes du Pays de* Galles, *& il perdit ſon tems avec une baguette à la main de grande importance, & je l'ai copié d'après* Kneller. *A l'égard des deux ſuivans, pour vous les faire connoître, il ſuffira de vous dire, que l'un étoit Cardinal, & l'autre ſa niéce, qu'il laiſſa une des plus riches Dames qu'il y eut alors en* Europe. *Les deux qui viennent enſuite, ne repréſentent qu'un ſeul & même homme. Quel autre Pays que la* France *pourroit produire un original, qui fût en même tems* un Juge grave, *un* Fat inſuportable, *& un* Boufon ridicule ? *Ne l'ai-je pas d'ailleurs aſſez bien repréſenté pour le faire connoître, ſans qu'il faille marquer ſon nom en lettres capitales ? Le double portrait qui a ſuivi ces deux-là n'étoit auſſi que pour une perſonne : je l'ai copié en* Allemagne, *dans l'Electorat de* Cologne, *d'après un original que j'ai vû le matin ſous la figure d'un Archange de l'Egliſe Triomphante, & l'après-midi revétu d'une cuiraſſe, comme un véritable fils de cette Egliſe, qui n'a jamais perdu l'occaſion de paroître militante. Le rôle que j'ai joué enſuite, a été pris ſur un Portrait royal en* Eſpagne. *Pour le dernier perſonnage que j'ai repréſenté, ce n'eſt qu'une ébauche groſſiére d'un vieux original que je vis à* Utrecht *en revenant ici.*

Je dis à M. *Layman*, qu'il auroit pû devenir un excellent boufon de Roi, & faire ſa fortune en *Eſpagne*, ou en *France*, où l'on a ſi grand beſoin d'un pareil exercice.

Il me répondit, *qu'il étoit venu fort à propos en* Angleterre, *quoiqu'il n'eût eu le tems que d'y copier cet homme qu'il avoit repréſenté devant moi ; mais que cela valoit encore mieux, que de jouer à ſe faire mettre à la* Baſtille, *ou à l'*Inquiſition.

Enfin, il s'offrit à me ſervir de modèle : & comme il n'a pas de quoi s'exercer à la Cour, il s'eſt engagé à me repréſenter toutes les petites folies & tous les caractéres groteſques, qui fourmillent dans la vaſte étendue de *Londres* & de *Weſtminſter*, afin que je les puiſſe décrire au naturel. J'ai accepté ſon offre pour l'avantage du public, quoiqu'il m'en coûte bien cher ; & je me ſervirai à l'avenir de cette Satyre vivante, pour corriger mes Compatriotes de leurs petits défauts. Il m'a convaincu, qu'il y a certaines poſtures plus capables d'animer un Auteur à écrire avec eſprit, que d'autres ; & que, placé dans mon fauteuil, à la maniére de *Scarron*, je ferai non ſeulement une figure plus groteſque dans mon cabinet, mais auſſi dans mes Ecrits ; ce qui ne peut tourner qu'au profit de mes Lecteurs de l'un & de l'autre ſexe.

XLII. DISCOURS.

Spectatum admiſſi riſum teneatis, amici?

HOR. A. P. v. 5.

Pourriez-vous, mes chers amis, vous empêcher d'en rire?

Les Curieux, qui ſont négoce de bagatelles, ſont preſque toujours des fripons.

QUEL mélange de plaiſirs & de chagrins n'ai-je pas eſſuyé, lorſque j'ai réfléchi ſur les progrès & la décadence des Sciences divines & humaines? Les différentes idées, que j'ai eues autrefois là-deſſus, me paroiſſent comme les différens âges de l'eſprit. Il me ſemble, qu'*Apollon* éclaire le monde intellectuel avec le même feu que les Poëtes lui attribuent, & le même éclat dont il brille, lorſque, ſous le nom de *Soleil*, il anime le monde corporel. Mais, il n'illumine pas également tous les eſprits à la fois: tantôt il eſt obſurci dans les uns, & tantôt il diſſipe tous les nuages dans les autres. A meſure qu'il s'approche, ou qu'il s'éloigne de l'Empire de quelque Art, ou de quelque Science, on y voit plus ou moins clair. Non ſeulement le génie univerſel d'une Nation, mais auſſi celui de chaque homme en particulier, eſt ſujet à cette viciſſitude, ſuivant les différentes ſaiſons de l'eſprit. J'ai eu bien des fois la penſée de travailler à une Hiſtoire de toutes les révolutions ſurvenues de mon tems, à tous les Arts & à toutes les ſciences, qui ont eu leur progrès & leur déclin, leur regne & leur chûte dans notre Iſle. Je me ſuis même flatté, que cet ouvrage pourroit m'acquérir une grande réputation, qu'il ſeroit également utile & agréable au Public, & qu'à l'exemple de notre fameux Lord *Bacon*, je deviendrois un nouveau Reſtaurateur des Arts & des Sciences. Peut-être l'entreprendrai-je quelque jour; mais, pour le coup, je me bornerai à dépeindre l'abus de ces Gens de lettres, qui ſe donnent le titre de *Curieux* par excellence; & ceci ſervira d'échantillon à ceux qui voudront ſouſcrire pour encourager l'Edition de tout l'Ouvrage

Lorſque j'étois un petit garçon, l'on ne donnoit le titre flatteur de Curieux, qu'aux plus rares & aux plus ſublimes des beaux eſprits; mais aujourd'hui, il ne ſignifie guéres autre choſe qu'un fripon, ou qu'un fou, à moins qu'on ne l'applique par raillerie à quelque ami trop attaché à certaines bagatelles. Pour moi, à voir ce qui ſe paſſe dans le monde, je ne ſaurois que le prendre en mauvaiſe part.

Ces Curieux, ainſi qu'on les appelle aujourd'hui, ont été regardés d'un œil plus favorable qu'aucune autre ſorte de gens, du nombre de ceux qui méritent d'être critiqués, & de ſervir de ſujet à la Satyre. Les fous de cette profeſſion ont été ſouvent relevés, ſoit par moi-même, ou par d'autres Ecrivains; mais, pour rémédier au mal, & le couper juſqu'à la racine, il faut attaquer les Chefs & les Maîtres de l'art qui ſemblables aux Requins dans le

vaſte Océan, dévorent les poiſſons & les fous qui s'amuſent à jouer avec eux.

Un joueur, qui trompe, n'eſt qu'un honnête voleur, comparé à un curieux fripon. La ſottiſe de ceux qui ſe laiſſent duper aux cartes ou aux dés, a eté ſuffiſamment expoſée aux yeux du Public; & tout le monde eſt aſſez averti du danger qu'il y a dans ces jeux. Mais à l'égard des curioſités, quoique l'on ait tourné en ridicule ceux qui s'y amuſent, ils ne s'en mettent guéres en peine: ils taxent même les railleurs de petits eſprits, & de gens ſans goût pour les ouvrages de la Nature; & ils s'abandonnent aveuglément à la conduite de quelque vieux routier de cet ordre, qui n'a pour tout mérite qu'une légere connoiſſance des Mathématiques, de la Phyſique, ou de la Chymie.

Emû de compaſſion envers pluſieurs de nos jeunes héritiers, qui n'ont ſauvé qu'un petit jardin, un cabinet de verdure, & une partie d'oignons de tulipes, au lieu d'une belle maiſon de campagne, & de quatre ou cinq mille arpens de bonne terre; qui ne poſſedent que des microſcopes pour y examiner des puces, & des boëtes remplies de papillons, au lieu de colombiers & de voliéres; qui ne jouiſſent que d'un petit nombre de cocons de ver-à-ſoye, & d'un tas de feuilles de meurier, au lieu de Greniers pleins de bon froment, vergers fertiles, & de bois d'une vaſte étendue: émû de compaſſion envers de jeunes héritiers, obligés de recevoir, pour une dot de cinq ou ſix mille livres ſterling, cinquante ou ſoixante médailles de bronze moiſi; qui, au lieu de beaux coliers de perles fines, & de pendeloques de brillans, n'ont obtenu que des filets de coquillage & de petites pierres, où ſont gravés des Hiéroglyphes inintelligibles: émû, dis-je, de compaſſion envers ces héritiers & ces héritiéres, & pour empêcher que la fraude ne ſe continue à l'infini, je travaillerai toujours à démaſquer tous ces filoux publics. Il ne tiendra pas à moi, que les perſonnes, auſſi riches qu'imprudentes, & qui ont famille, ne ruinent plus leur poſtérité, & qu'elles ne ſoient plus les dupes de ces joueurs de gobelets, qui croyent faire leurs tours de paſſe-paſſe à la ſourdine, ſans que le Spectateur s'en apperçoive.

Ce ne ſera plus une Enigme pour les Curieux ignorans, & ils ne s'étonneront plus de voir qu'on ſe moque d'eux, & qu'on les traite de fous, ſur ce qu'ils employent tout leur bien à l'acquiſition de papillons ſecs, de ſerpens marquetés, & d'autres inſectes, qu'ils conſervent dans de l'eſprit de vin: pendant qu'il y en a quelques-uns des principaux, qui ont du ſavoir, qui paroiſſent prodigues dans l'achat de ces curieuſes bagatelles, & qui avec tout cela ne perdent pas le titre de perſonnes d'eſprit. Ces diſciples voient-ils jamais leurs maîtres devenir pauvres, malgré leur prodigalité? Ou plutôt ne les voient-ils pas s'enrichir au milieu de leur dépenſe extraordinaire? Hélas! ils ſuivent cette bonne maxime, qui ſe trouve dans *Hudibras*.

Le prix de tout ne ſe meſure
Que par l'argent qu'il nous procure.

Lorſque la monnoie de cuir étoit en vogue dans ce Royaume, elle étoit auſſi précieuſe à celui qui en avoit beſoin, que l'or ou l'argent l'auroit pû être.

Ces inſignes fripons, les Curieux en chef du ſiécle, ont, par une infinité de ſtratagêmes inouis, uſurpé une eſpéce de tyrannie & de pouvoir abſolue ſur l'eſprit des ignorans : &, devenus les ſouverains maîtres de tous les ſens des hommes les plus foibles & les plus riches, ils donnent, pour ainſi dire, leur approbation royale aux curioſités les plus ridicules, & aux plus grandes bagatelles du monde : ils les achetent à très-bon marché, & les revendent enſuite à un prix exceſſif ; de même qu'on tire de l'or & de l'argent des *Indiens*, pour des coliers de verre, qu'on leur donne en échange. C'eſt par-là, que ces habiles Curieux s'enrichiſſent aux dépens de ceux qui les écoutent, & qui ſe piquent de ſavoir ce qu'ils n'entendent pas. Où eſt l'homme tant ſoit peu ſenſé, qui n'eût l'eſprit de donner trente ou quarante guinées pour une vipere, un crapaud, ou tout autre animal auſſi commun ; qui ne menaçât même le vendeur de le pourſuivre en Juſtice, s'il ne vouloit pas tenir ſon marché, s'il étoit bien perſuadé, qu'à la faveur de tout ce vacarme, il en aura lui-même quatre-vingts ou cent guinées, toutes les fois qu'il en voudra diſpoſer ?

Il me ſemble que cela doit ſuffire pour guérir de cette folle curioſité tout homme qui n'eſt pas tout-à-fait incurable. De ſorte qu'après avoir averti les novices qui la profeſſent, que c'eſt une eſpéce de fourbe qui s'eſt élevée ſur les ruines de la Chymie, & les avoir exhorté à renoncer à l'illuſion, je les entretiendrai d'une avanture, où, pour me ſervir des termes de l'ami qui me l'a racontée, le Curieux trompeur fut cruellement dupé lui-même.

Un homme de grande réputation, à ce que dit mon Ami, & dont la parole ſur la valeur intrinſeque de tout inſecte étoit une Loi entre les Curieux du plusbas étage, n'eut pas plutôt fixé le prix d'un grillon fémele de marais, comme il l'appelloit, qu'il diſoit hanter les bords d'une riviere à dix milles de *Londres*, qu'un jeune étourdi de la Confrérie promit de lui en donner cette ſomme, s'il pouvoit le lui délivrer.

Auſſi-tôt mon homme monte à cheval, & court à la quête de ſon gibier. Arrivé ſur les lieux, tout auprès d'un moulin, il deſcend de ſon cheval, qu'il attache à un arbre ; il ſe met à marcher à quatre pattes, & il applique, de tems en tems, ſon oreille contre terre, pour voir s'il entendroit la voix harmonieuſe de cet aimable grillon. Il ne l'eut pas plutôt entendue, que tranſporté de joie, il ſe mit à faire mille poſtures groteſques, & à danſer à quatre pattes, d'une maniére extravagante, ſuivant que le ſon le guidoit.

Un jeune garçon, qui l'épioit du moulin, le prit pour un fou, & courut en avertir ſon maître. Celui-ci, dans la crainte que ce fou ne ſe jettât dans l'eau, & ne ſe noyât, ſe munit de bonnes cordes pour l'attacher, & prévenir l'effet de ſon déſeſpoir.

Le Meunier ne fut pas plutôt à portée, que le grillon ceſſa de chanter. Le Curieux, enragé de cette avanture, le gronda vivement, & lui dit qu'il venoit de lui faire perdre un petit animal qui valoit vingt livres ſterling. Enſuite adreſſant la parole au jeune garçon, il ajouta, d'un ton plein d'allégreſſe : *Prête bien l'oreille, mon ami, & applique-la contre terre, ainſi que je fais. N'entens-tu pas ſa voix ? Oh, oh, te voilà donc, mon gaillard !*

Je t'attrapperai bientôt. A l'ouïe de ce doux chant, sa joie redoubla, & il dit au Meunier : *Ecoutez, mon voisin, le voilà qui chante de nouveau. Je vous donnerai un écu, deux ecus, si vous pouvez me le livrer.*

A mesure qu'il prononçoit ces mots, & qu'il se traînoit à quatre pattes, le Meunier vint par derriere, lui jetta sa corde, où il y avoit un nœud coulant, par-dessus les épaules, lui serra bien les bras contre les côtés, & lui dit alors : *C'est à présent, Monsieur, que j'aurai deux écus de vos parens, pour vous avoir attrappé vous-même, & amené chez eux en toute sûreté.*

Il seroit inutile de remarquer ici, que le curieux entra dans une si grande colére, qu'il fit tant de menaces, & qu'il poussa tant de regrets sur la perte de son grillon, que tout cela ne servit qu'à convaincre de plus en plus le Meunier qu'il étoit fou.

D'ailleurs, de quelques paroles que le Curieux avoit lâchées, le Meunier en conclut, qu'il demeureroit dans une certaine maison à *Chelsea.* De sorte que, sur cet indice tout seul, il monta d'abord à cheval, & le mit en travers devant lui, comme un sac de bled, pour le ramener à son logis.

Arrivé à la porte, après avoir mis pied à terre, & vû quelques personnes environnées de papillons, pendant que d'autres s'amusoient à enfiler des coquilles de petoncle, il dit à haute voix & d'un ton rustique : *Où est donc le maître de ces petites Maisons ? Que voulez-vous dire, maraut que vous êtes, avec vos petites Maisons,* lui répondit le maître, auquel il se trouva, par malheur, qu'il s'étoit adressé. *Moi !* lui repliqua le Meunier : *Je ne suis pas un maraut ; mais vous devriez tenir vos portes fermées, & ne laisser pas courir vos fous de tous côtés. J'ai été obligé de vous en ramener un, qui extravague de la plus terrible maniere du monde. Il cherchoit un grillon femele de marais : & il étoit sur le point de se noyer dans la riviere, si je ne l'avois prévenu.*

Comme la foule s'attroupoit, à l'ouïe de ce bruit, un d'entr'eux, qui étoit plus sage que les autres, à la vûe du Curieux étendu comme un veau sur le cheval, tira le Meunier à part, & lui dit : *Tenez, mon ami, voilà vos deux écus, vous n'avez qu'à retourner chez vous, & nous laisser le soin de délier notre homme.*

Le Meunier profita de l'avis : & le Curieux, qui en vouloit duper un autre avec le grillon fémele de marais, s'il eût pu le saisir, fut lui-même pris pour dupe.

XLIII. DISCOURS.

Cætera de genere, hoc (adeo sunt multa) loquacem
Delassare valent *Fabium*.

HOR. Lib. I. Sat. I. 13.

Il y a tant d'exemples de cette nature, que Fabius, *ce grand parleur, pourroit même se lasser enfin de les rapporter tous.*

Le caractére de deux Causeurs impitoyables, & celui d'un Savant modeste.

C'EST une des plus agréables méditations qu'il y ait pour un homme de bon sens, de réfléchir sur tout ce qui se dit dans les différentes sociétés de ceux qui conversent ensemble, sur toutes les rapsodies qu'ils y débitent, & sur les maniéres étranges de quelques-uns. C'est ce qui m'engage à fréquenter certaines petites Cotteries, dont chacun des membres me plaîroit en particulier. J'y goûte, de tems en tems, un plaisir très-vif à observer une exacte neutralité, à éplucher les discours de ceux qui s'y entretiennent, & à en former un dialogue suivi. Pour en venir à bout, j'écris le rôle de chacun, à peu près comme font les Acteurs des Piéces de Théatre; je lui rends sa quotepart d'idées, avec les propres termes dont il s'est servi pour les exprimer, & alors je suis mieux en état de juger à quelle société chacun d'eux seroit propre.

Je me divertirai quelque jour à tracer une *Spéculation* dans ce gout-là, & à comparer ensemble les caractéres opposés du Prodigue & de l'Avare, du Gazetier & du Nouvelliste, du Damoiseau & du Mal-propre, du parfait Courtisan & du véritable Bourgeois, du Savant & du Pédant. Je les rangerai en autant de colomnes opposées, qui se donneront du relief l'une à l'autre; & je ne doute pas que mes Lecteurs ne se plaisent à voir un si merveilleux contraste.

Pour les régaler aujourd'hui, je leur dépeindrai trois Messieurs, dans la compagnie desquels je me suis trouvé par hasard, en dernier lieu. Ils se piquent tous trois d'exceller en toute sorte de littérature; &, quoiqu'ils tendent tous au même but, chacun a pris une route différente pour y arriver, suivant que le discernement ou l'imagination leur a servi de guide.

Le premier est M. *de Cadencieux*, qui ne dit pas grand chose, & qui, avec tout cela, dit trop, lors même qu'il ne dit presque rien. Aussi-tôt qu'il ouvre la bouche, vous devez en attendre quelque période arrondie, ou quelque sentence formelle, qui ne cache que peu de sens, mais qui abonde en tropes, en figures, en termes empoulés & superflus. On diroit que cet homme est tout oreilles, & qu'il se plaît à des notes sonores qu'il prononce avec beaucoup d'emphâse. Il ressemble à ces joueurs de violon, qui s'escriment dans nos rues, & qui paroissent extâsiés à l'ouie de leurs faux tons; ni plus, ni moins, que le seroit un connoisseur habile & délicat, à l'ouïe des

hardis

hardis coups d'archet de l'inimitable *Corelli*. Il ne dit rien qu'en ſtile figuré, & d'ailleurs il eſt ſi profond, qu'il n'eſt impoſſible d'entendre ce qu'il veut dire, quoique je paſſe pour un très-habile homme. Si j'étois un ignorant, j'aurois pû tirer un grand avantage d'avoir entendu raiſonner M. *de Cadencieux* : parce que, malgré ma curioſité naturelle, qui me porte à la recherche de toutes les ſciences, il m'auroit guéri de la démangeaiſon de parvenir à celle qu'il fait conſiſter à être inintelligible, & que je me féliciterois toujours de parler pour me faire entendre.

Le ſecond de ces illuſtres perſonnages eſt M. *de Teſtu*, qui ne déparle point, lorſqu'il a une fois ouvert la bouche. Sa langue eſt dans un mouvement perpétuel ; & il eſt impoſſible de l'arrêter, à moins qu'on ne trouvât le ſecret de lui mettre un baillon entre les dents.

Le troiſiéme eſt un homme d'eſprit, bien élevé, fort modeſte, & qui parle peu. La derniere fois que j'étois avec eux, il m'arriva ſouvent de lui adreſſer la parole à voix baſſe ; mais, nous ne pûmes jamais toucher aucun petit trait de l'Hiſtoire ancienne ou moderne, que *M. de Cadencieux*, qui étoit aux écoutes, ne l'entr'ouît, & qu'après des efforts de méditation, ou plutôt d'imagination, il ne vînt à la traverſe, pour nous débiter ſon ſentiment en termes figurés, qui ne nous donnoient pas moins de peine à entendre, qu'il en avoit eu à les concevoir. Enſuite, M. *de Teſtu* revint à la charge, & terraſſa, par des volées d'impertinences, tout ce qui s'étoit dit de ſenſé. A l'ouie du ſeul mot de Rhétorique, M. *de Cadencieux* nous donna le caractére de *Cicéron*, c'eſt-à-dire, qu'il ſe dépeignit lui-même ſous les couleurs les plus vives.

Oh ! dit-il, *pour ce qui regarde l'Orateur Romain, ſes Sentences ſont melliflues, ſa Diction eſt auguſte, il eſt tout ſublime : il ne ſermocine point à la maniére des hommes : il eſt au-deſſus de l'humanité ; ſes Délinéations ne ſont pas à la portée des intellects vulgaires.* Auſſi-tôt, M. *de Teſtu* nous déchargea une autre bordée de ſon artillerie : il nous apprit, que Cicéron *étoit le meilleur Poëte & le plus grand Gouverneur qu'il y eût jamais eu dans* Athènes ; *que* Céſar *étoit le plus célébre Orateur, qui eût jamais plaidé devant lui ; que de tous les Empereurs* Romains *le plus illuſtre étoit* Démoſthène ; *qu'*Antonin le Pieux *étoit un Tyran, &* Néron *un Saint.*

Je priai enſuite le véritable Savant de me réciter quelque petit morceau du Dialogue en vers qu'il avoit promis de me communiquer. Mais M. *de Cadencieux* ſe mit d'abord à nous débiter quelques endroits de *du Bartas*, & de *Cléaveland* ; & M. *de Teſtu* nous régala de toute la premiere ſtance ſur les *onze mille Vierges*. Je craignis même, qu'il n'enfilât tout le volume d'un bout à l'autre ; mais ils firent bien pis tous deux, puiſqu'ils nous étourdirent de leurs propres vers.

Privé du plaiſir de pouvoir cauſer un moment avec le plus ingénieux des trois, je réſolus de montrer mon humanité, & de faire voir à ces hardis comperes, que, ſi l'homme eſt un animal raiſonnable, il eſt auſſi un animal riſible. De ſorte que j'éclatai de rire à gorge déployée ; ce qui eut un ſi heureux effet, qu'il ferma la bouche à ces cauſeurs impitoyables, qui ne manquérent pas de rire avec moi.

Dans cet heureux intervalle, qui nous donna le loisir de respirer un peu; je renouvellai mes instances auprès du troisiéme, & lui dis : qu'il devoit nous réciter quelques vers à son tour. Il s'en excusa de la maniére du monde la plus honnête, & fit en même tems une raillerie très-délicate sur les deux autres. *Je ne voudrois pas*, dit-il, *me trop hâter pour vous convaincre que la Poësie n'est pas mon talent. Si je devois faire le même Traité que fit l'ancien Poëte* Cherilus, *qui, après avoir dedié un de ses Ouvrages à* Alexandre le Grand, *convint avec ce Prince, qui se plaisoit quelquefois à badiner, qu'il auroit un écu pour chaque bon vers, & un soufflet pour chaque mauvais qui se trouveroit dans tout ce Poëme : je craindrois que mes joues ne devinssent aussi brulantes que celles de ce malheureux, & qu'il ne leur en coutât si cher, que ma bourse ne suffiroit pas pour les en dédommager.* Quoiqu'il en soit, il me glissa une copie de son Dialogue dans la main, & là-dessus nous nous séparâmes.

LIV. DISCOURS.

Ἐπ' ἀνδρὶ δυσυχοῦντι μὴ πλάσῃς κακόν.
Μὴμβαινε δυσυχοῦντι. Κοινὴ γὰρ τύχη.
Μηδ' ἐποτε σ' αυτὸν δυστυχοῦντ' ἀπελπιστῃς.

MENANDER.

Ne tramez aucun mal contre un infortuné :
N'insultez point au malheur de vos freres ;
Puisque le même sort nous est commun à tous..
Ne désespérez point au milieu des revers..

Sur les Débiteurs insolvables, & les Créanciers inhumains.

IL n'y a personne qui fasse le mal pour l'amour du mal même. C'est une vérité, que les Philosophes & les Théologiens ont toujours reconnue. Je suis fâché qu'une des plus grandes objections qu'on y oppose, vienne du procédé qu'ont tenu jusqu'ici mes Compatrioles; quoique je me flatte que le Parlement, qui est assemblé, la dissipera bientôt, & y mettra bon ordre.

Je veux parler des humbles supplications de nos pauvres Débiteurs insolvables. Je me crois obligé de prendre leur cause en main, parce que le siécle est si corrompu, que les forts ne veulent pas soutenir les foibles, ni les riches aider les pauvres; que les Gentilshommes, magnifiques dans leurs habits, méprisent ceux qui sont revêtus de haillons, & ne pensent pas à couvrir leur nudité; que ceux qui se plongent dans la crapule & dans toute sorte de plaisirs illicites, ne veulent pas donner à manger à ceux qui ont faim, ni jetter un regard de pitié sur un honnête & malheureux indigent : c'est-à-dire, que la pauvreté est devenue aujourd'hui un sujet de risée.

La poſtérité ne dira jamais qu'au milieu du Chriſtianiſme, & d'un Pays où il eſt enſeigné dans toute ſa pureté, le *Cenſeur de la Grande Bretagne* a négligé de reprendre ceux, qui comblés de biens dont ils ne ſont que les adminiſtrateurs, n'ont aucun égard aux Loix divines ni humaines, foulent aux pieds la grace & l'humanité, refuſent de nourrir ceux qui ont faim, de donner à boire à ceux qui ont ſoif, de revêtir ceux qui ſont nuds, de viſiter les malades & les priſonniers, de conſoler ceux qui ſont affligés & qui ont le cœur abbatu; quoique ces œuvres de charité ſoient la meſure par laquelle nous ſerons abſous ou condamnés au dernier jour, & cela dans toute l'Eternité.

Un homme, qui vit dans l'affluence de tous les biens temporels, qui goûte tous les plaiſirs de la vie, & qui triomphe, en quelque maniére, de la fortune, s'imaginera peut-être que ces réfléxions ſont trop ſérieuſes, & hors de propos; mais qu'il me ſoit permis de lui dire, que cette inſenſibilité pour la miſére des autres, dont la ſeule Providence Divine l'a garanti lui-même, ne vient que d'un cerveau dérangé par les indigeſtions qui ſuivent la bonne chére, par les fumées du vin, & par une honteuſe débauche. C'eſt-là une vérité mortifiante, mais, elle n'en eſt pas moins ſolide.

Il faut que cet homme ſache, que pluſieurs de ces malheureux, qui ſont aujourd'hui priſonniers, ne l'ont pas toujours été; que pluſieurs de ceux qui le remercieroient aujourd'hui pour un verre d'eau fraîche, ont pû autrefois boire d'excellent vin, de méme que lui; que pluſieurs de ceux qui ſautent de joye à la vûe d'une corbeille pleine de reſtes qu'on leur apporte, ont tenu autrefois une auſſi bonne table que la ſienne; que pluſieurs de ceux qui ſe félicitent d'avoir un habit rapetaſſé de différens morceaux, pour couvrir leur nudité, & ſe garantir contre le froid, ont paru autrefois avec éclat en habits chamarés d'or & d'argent; que pluſieurs de ceux qui ſont réduits à coucher ſur la paille, ou peut-être même ſur le pavé, ont dormi profondément, & avec indolence, ſur un lit de duvet, auſſi-bien que lui; que pluſieurs de ceux qui ſont renfermés dans l'enceinte de quatre murailles toutes nues, ont fait retentir dans nos rues le bruit de leurs carroſſes magnifiques, attelés à ſix chevaux, de même que le ſien.

Il doit apprendre en ſecond lieu, qu'ils avoient alors autant de ſûreté qu'il en peut avoir lui-même, de ſe maintenir dans cet éclat; que leur banqueroute, (car je m'adreſſe ici à nos riches Marchands & Citoyens de *Londres*) a été forcée & involontaire; qu'il y a mille & mille revers imprévus, qu'on ne ſauroit parer, & qui peuvent, tôt ou tard, le plonger dans le même malheur. C'eſt pourquoi j'exhorte & je prie un tel homme de ſuſpendre, pour un moment, ſes plaiſirs; de jetter ſur lui-même un regard charitable; de ſe mettre dans le cas d'un de ces malheureux &, de ſe demander enſuite, qu'elle compaſſion il croiroit lui être dûe de la part de ſes Confreres? En un mot, je ne requiers de lui que la pratique d'une maxime généralement reçûe de tout le monde, & que les Payens eux-mêmes ont obſervée: je veux dire, *d'en uſer à l'égard des autres comme il voudroit qu'on en uſât envers lui.*

Quelle différence n'y a-t-il pas entre cette heureuſe diſpoſition, & celle d'un Créancier implacable, qui ſe dépouille de la nature humaine, lorſqu'il cherche à ſe venger d'un crime imaginaire ſur un honnête Débiteur, qu'un accident fatal a rendu inſolvable & le malheureux objet de ſes cruelles pourſuites ?

Si l'on veut ſe former une juſte idée à cet égard, on n'a qu'à ſuppoſer qu'un riche & honnête Marchand de cette grande Ville, où l'on ne voit que trop de tels déſaſtres ; que ce Marchand, dis-je, environné d'une famille nombreuſe, eſtimé de tous ſes voiſins & de tous ceux qui négocient avec lui, vient d'apprendre que tous ſes vaiſſeaux ont péri en mer ; que l'un, ſurpris par un ouragan, a été coulé à fond ; que l'autre a été mis en piéces contre un rocher ; que le troiſiéme a ſombré ſous voiles par l'effet d'une trombe ; & que le dernier enfin eſt venu échouer preſqu'à la vûe du Port. Au milieu de tous ces revers, des larmes & des cris de la chere famille, qui le percent juſqu'au fond du cœur, cet honnête homme ſe ſoumet aux ordres de la Providence, & baiſe la main qui le châtie. Accablé ſous le poids de diverſes dettes, auſquelles il lui eſt impoſſible de ſatisfaire, il prend la réſolution de les payer d'abord qu'il ſera en état, & il travaille de toutes ſes forces pour en venir à bout. Malgré la triſte ſituation où il ſe trouve, il ne perd jamais la gayeté, qui vient d'une bonne conſcience ; & s'il lui arrive de ſoupirer quelquefois, c'eſt plutôt pour l'amour de ſes Créanciers que pour lui-même.

Qui ne ſeroit touché de compaſſion à la vûe d'un tel objet ? Qui ne ſentiroit ſes entrailles émûes pour un ſi illuſtre & ſi digne malheureux ? Où eſt l'homme, dont la bile ne s'échauffât contre un barbare Créancier, qui ſans aucun égard, ni aux priéres, ni aux larmes de ce pauvre affligé, inſulte à ſa miſére, aggrave ſes peines, interrompt ſes nobles efforts qui ne tendent qu'à payer ſes dettes, & veut le rendre, bongré malgré qu'il en ait, ſon Débiteur éternel ? Ce qu'il y a de plus rude eſt, que les Créanciers ont l'approbation générale de leur côté, & que les Loix ſemblent juſtifier leur cauſe. Mais, s'ils traitent de coquins & de fripons, comme cela n'eſt que trop ordinaire, d'honnêtes & d'innocens Débiteurs, tout homme de bien n'eſt-il pas obligé de leur répondre : *coquins & fripons vous-mêmes* ? Ne prendra-t-on pas la liberté de leur dire, que *le droit pris à la rigueur, eſt ſouvent une grande injuſtice ?* Ne leur ferons-nous pas entendre, que ce qui eſt ſouvent légitime par les Loix du Pays, ne l'eſt pas toujours par les principes de la Religion ; & qu'il eſt même quelquefois très-criminel, à l'examiner en bonne conſcience ?

Dans ce point de vûe, qui n'eſt d'ordinaire que trop vrai, le Débiteur eſt un malheureux innocent, quoiqu'accablé de reproches, qui demande tout notre ſecours, tous nos vœux, & tous nos ſuffrages pour ſa délivrance : & le Créancier eſt un ſcélerat d'autant plus barbare, qu'il a l'autorité des Loix en ſa faveur ; qui n'a pour régle de ſa conduite, que ſa volonté, ſa malice, & ſon eſprit vindicatif, ſans aucun égard & ſans miſéricorde pour ſon prochain, auquel il fait un crime de ſon déſaſtre.

Cela poſé, ce n'eſt pas le Débiteur, mais le Créancier, qui eſt injuſte : &

tous les hommes ſont obligés, s'ils en trouvent une bonne occaſion, de modérer la ſévérité des Loix, lorſqu'elles bleſſent, d'une maniére ſi viſible, une conſcience un peu délicate. Pour moi, je me mettrois à la bréche, entre un Débiteur & un Créancier de cet ordre, auſſi volontiers que je défendrois un pauvre malheureux, qui tombé du haut d'une fenêtre en bas, ſe ſeroit fracaſſé tous les os, & qui par ſa chûte en auroit culbuté un autre, prêt à le poignarder, ſous ombre qu'il lui a fait inſulte.

Le parallele eſt fort juſte; & c'eſt le cas de la plûpart de ces Débiteurs, qui ſont inſolvables au pied de la lettre. Ce n'eſt auſſi que pour ceux-là, qu'on a préſenté une Requête au Parlement qui tient aujourd'hui ſes Séances, afin qu'il daigne les ſoulager, & adoucir la ſévérité d'une Loi, qui les réduit à un ſi malheureux état.

Je puis même les aſſûrer, pour leur conſolation, qu'il n'y avoit jamais eu tant d'apparence d'obtenir leur demande. En effet, toute la Chambre des Communes ne reſpire que la modération & la liberté. Pluſieurs de ſes Membres ſont de riches Négocians, qui connoiſſent les dangers & les revers, auſquels le trafic expoſe; & qui ne peuvent que compâtir à la miſére de ceux qui en ſouffrent. En un mot, nous avons un Roi, dont les vertus favorites ſont la clémence, la douceur, & la compaſſion.

XLV. DISCOURS.

Interea ſacra hæc, quando hùc veniſtis, amici,
Annua, quæ differre nefas, celebrate faventes
Nobiſcum, & jam nunc ſociorum aſſueſcite menſis.

VIRG. Æneid. VIII. 172.

Puis donc que vous êtes venus ici comme nos amis, célébrez avec nous cette fête annuelle, qu'on ne doit jamais negliger, & contentez-vous de la chere que vous ſont vos aſſociés.

Sur les *Fêtes qu'on célebre en Angleterre.*

MON amour pour la retraite, joint au déſir de rendre viſite à un de mes anciens amis, & de voir la campagne, qui eſt à préſent dans toute ſa beauté, m'engageâ l'autre jour à quitter les embarras de la Ville. Arrivé chez mon ami, j'eus les occaſions les plus favorables du monde pour y exercer mon génie ſpéculatif, par le ſoin qu'il prit de me rendre tout aiſé & agréable. Il me donna un appartement, dont la ſituation ne pouvoit que me plaire; puiſqu'il y avoit un grand balcon qui dominoit ſur tout le Village, d'où l'on découvroit tout ce qui ſe paſſoit, & une fertile campagne arroſée de divers ruiſſeaux, émaillée de fleurs, enrichie de pâturages, & de champs ſemés de bled. Où eſt l'œil curieux & avide, qui pût rien ſouhaiter de plus divertiſſant? D'ailleurs, on auroit dit que l'Art n'avoit cultivé les jardins, que pour en bannir tout objet irrégulier & cho-

quant à la vûe, à cauſe de leur grande proximité ; & les dédommager en quelque maniere du tort que leur faiſoit une ſi belle perſpective.

Entre pluſieurs obſervations, qui contribuérent à m'épanouir la rate, j'en fis quelques-unes ſur les Payſans, qui, de tous les environs, s'étoient rendus en foule à notre Village, pour y célébrer une Fête qu'on y chomme toutes les années. A la vûe de leur air vigoureux, de la joye & de l'allégreſſe qu'ils faiſoient paroître, j'admirai les heureux effets de leur ignorance, & de la ſimplicité de leur éducation, qui rendent tous leurs amuſemens agréables, & banniſſent de leur cœur tout principe d'ambition ou d'envie : au lieu que ceux, qui poſſédent les biens & les honneurs de ce monde, qui ſont élevés dans la pompe & dans l'éclat, & qui ont tous les avantages d'une belle éducation, ne ſauroient goûter ces innocens plaiſirs. En un mot, leur mine riante proclamoit à haute voix leur bonheur, & me fit ſouvent écrier : *O trois & quatre fois heureux ſont les mortels, qui ont la vertu pour guide, qui ne ſont enviés de perſonne, & qui méritent d'être admirés de tous les Philoſophes !*

Contens de leur fortune, ils ne ſe chagrinent point du travail journalier & pénible, auquel ils ſont aſſujettis ; & l'innocence des mœurs leur procure la tranquillité de l'eſprit. C'eſt ce qui me rappella ce ſage précepte de *Pythagore*, ſur lequel on ne ſauroit trop réfléchir, & où il exhorte ſes Diſciples à *ne ſe laiſſer point abattre par les revers de la fortune, puiſque la proſpérité & l'adverſité ſe ſuivent de près, & que l'une aide à ſoutenir l'autre.*

Je n'eus pas plutôt ſatisfait ma curioſité à cet égard, que retiré dans mon cabinet, j'examinai le but de ces Fêtes ſi communes en divers endroits de l'*Angleterre* ; pour quelles raiſons, & par qui elles avoient été inſtituées. Quelques-uns, ſans pouſſer leur recherche plus loin, croyent, à ce qu'il me parut, qu'elles ſont un abregé de ces Fêtes que nos Ancêtres obſervoient tous les Dimanches à l'iſſue de l'Egliſe, lorſqu'après le dernier Sermon, ils ſe divertiſſoient à chanter & à danſer au bruit de quelque inſtrument de muſique ; mais, que ſenſibles, à cauſe de leur fréquent retour, au préjudice qu'en ſouffroit la Religion, aux excès & aux débauches qui s'y commettoient, ils les avoient réduites à une ſeule Fête annuelle.

D'autres ſoutiennent, avec beaucoup plus de vraiſemblance, qu'on les célébroit autrefois à l'honneur de quelques Divinités payennes ; mais que ceux, qui annoncerent les premiers le Chriſtianiſme dans cette Iſle, perſuadés que nous étions *un Peuple de cou roide*, fort adonnés aux plaiſirs & à la joie, plus attachés à nos anciennes Coûtumes & au libertinage qu'à nos Loix civiles, pour s'accommoder à notre humeur, ſouffrirent la continuation des Fêtes ; à cela près, qu'au lieu qu'elles étoient d'abord conſacrées aux Dieux du Paganiſme, elles le ſont aujourd'hui aux Saints & aux Martyrs. C'eſt-à-dire, qu'elles ſont de véritables monumens de notre humeur dépravée & opiniâtre ; & qu'elles peuvent ſervir à nous convaincre, quelque haute idée que nous ayons de nous, que ce que les Hiſtoriens ont écrit de notre ancienne barbarie, n'eſt pas faux.

Il n'y a que trop de mes Compatriotes, qui n'ont pas la curioſité qu'ils

devroient avoir d'approfondir la source de pareils usages, & qui les croyent indignes de leur recherche : mais, si c'est un défaut d'ignorer certaines choses, quoiqu'obscures & embrouillées, ils m'avoueront, que c'en est un bien plus grand d'ignorer celles qui sont aisées, & qui sautent aux yeux de tout le monde. D'ailleurs, seroit-ce une réponse satisfaisante pour un Etranger curieux, qui demanderoit à qui telles ou telles Fêtes étoient consacrées, de lui dire que c'étoit *au Dieu inconnu*.

Je me flatte, que les Dames, qui lisent mes Spéculations, me pardonneront pour cette fois, si j'insere ici la Lettre suivante, où un vieux Gentilhomme se plaint de l'impertinence de leur sexe. Il me semble, qu'il n'a pas tout-à-fait tort, & que ses plaintes méritent quelques égards. Le Public en jugera.

» M. le SPECTATEUR,

» J'eus le bonheur, ou le malheur, (je ne sai lequel des deux je dois » dire,) d'aller un jour de Fête à la Maison de campagne d'un de mes amis : » du moins, certaines choses à part, je ne fus jamais mieux régalé en ma » vie ; mais, aprés le dîner, on voulut se promener dans le Bourg, pour » y badauder avec les autres, & j'y fus assailli par de jeunes impertinen- » tes, d'une telle maniére, que j'ai résolu de ne me trouver plus à de pareilles » Fêtes. L'une me donnoit du coude, & me disoit : *Je vous prie, Monsieur,* » *regardez un peu cette jeune fille au teint vif, avec son galant. Voyez la* » *belle mode ! L'Homme marche sur le pavé sec contre la muraille, pendant* » *que la pauvre Demoiselle se crote dans la boue, pour se tenir à son côté.* » Il falloit ensuite, que j'observasse toutes les Dames, & la situation de » leurs éventails, qui couvroient le côté gauche de leurs visages, pour les » garantir du soleil, qui leur donnoit à plomb sur le côté droit. Une autre » me tiroit par la manche, afin que je prisse garde à une coëfure, qui pen- » choit trop d'un côté, ou qui paroissoit trop reculée. Aussi-tôt après, on » venoit à critiquer les queuës des habits, & j'étois obligé d'en dire mon » sentiment. De sorte, mon cher Monsieur, que je fus tourmenté comme » un misérable tout le reste de la journée : &, afin que vous puissiez » mieux juger de la nature de mon supplice, il est bon de vous avertir, en » peu de mots, que je suis presque septuagénaire, d'une humeur fort » réservée & pensive, & que je ne manque pas de sévérité pour être un » digne *Spectateur*, si mes autres talens répondoient à ceux-là. Je suis, &c.

SIVLESTRE ROUSTAN.

XLVI. DISCOURS.

Sanè ubi idem & maximus & honestissimus Amor est, aliquantò præstat morte jungi, quam vitâ distrahi.

VAL. MAX. Lib. IV. de Amore Conjug. C. 3.

Sans contredit, lorsqu'un Mari & une Femme ont, l'un pour l'autre, l'amour le plus tendre & le plus honnête, il vaut mieux qu'ils meurent tous deux ensemble, que si l'un d'eux restoit en vie.

Censure des Dames qui jouent au *Rolly Polly*, & de celles qui succombent aux tentations de l'amour.

LA tranquillité, & la douce méditation, dont je me flattois de jouir encore quelque tems à la Campagne, viennent d'être interrompues par un paquet de Lettres que j'ai reçu de *Londres*. On m'y annonce que le *Rolly Polly* (*f*) qui se tenoit entre les Quarrés, ou les Places du *Lion rouge* & de *Bloomsburi*, & que je croyois avoir absolument détruit, ne l'est pas ; mais, qu'il n'a fait que disparoître à ma vûe, pour s'aller établir à *Hampstead*, au grand préjudice du beau sexe. Les serpens dévorans, qui s'entrelassent au sommet de cette machine, se sont insinués plus que jamais dans ses bonnes graces : & malgré leur morsure fatale, il y a plusieurs de nos Dames, riches & belles, si accoutumées à badiner avec eux, & à jouer avec la pomme d'or, que si l'on n'y remédie au plutôt, elles risquent de se voir réduites à la derniere mendicité.

Il est vrai qu'on appelle ce jeu le *beau Divertissement* ; mais, je ne sache pas qu'il y en ait aucune autre raison, si ce n'est que la plûpart des personnes qui s'y exercent, sont des belles qu'on cherche à duper & à divertir aux dépens de leur réputation. Je me hâte de renouveller mes avis là-dessus, par un principe de pitié & de compassion à l'égard d'un jeune Gentilhomme de grande espérance, & d'une jolie Demoiselle, dont les meres sont deux Veuves, qui les exposent à toutes les tentations de la misere, & à maudire le jour de leur naissance. Elles s'y prennent même d'une maniére si étrange, qu'on diroit qu'elles craignent de ne pas voir la ruine de leurs enfans, & qu'elles ont en vûe de leur laisser pour Tuteurs des scélérats & des filous, qui auront soin de recueillir, à leur profit, le débris de leur héritage.

Pour le coup je ne releverai pas la mauvaise conduite que tient à cet égard une Dame qui loge près de *Covent-Garden*. Je l'épargne en faveur de son époux, qui est un très-honnête homme, & qui marque une grande prudence au milieu de son infortune. Mais, je supplie de nouveau toutes les Dames, soit meres, femmes, ou filles, de prévenir le chagrin que nous pourrions

(*f*) C'est un espéce de Jeu, semblable à celui du *Royal-Oak*, ou du *Chêne-Royal*, qui fut supprimé sous le dernier Régne, & dont on n'a presque changé que le nom, pour éluder les termes de la Loi.

avoir

avoir de part & d'autre, ſi elles s'obſtinent à ce maudit jeu, & qu'elles me forcent à les châtier en public. Car il faut qu'elles ſachent, qu'en qualité de *Cenſeur de la Grande-Bretagne*, je dois prendre garde à toutes leurs démarches, & que je veux m'acquitter de mon devoir en bonne conſcience. Je déclare donc, & je proteſte que, tôt ou tard, je les déſobligerai toutes, & cela de la maniére du monde la plus rude, pour les garantir de l'adverſité, & les forcer, bongré malgré qu'elles en ayent, à vivre dans la proſpérité; afin qu'elles m'en ſoient obligées le reſte de leurs jours, & que je les puiſſe traiter dans la ſuite avec toute la douceur imaginable. Après que j'aurai fulminé ma Sentence, qui ne me paroît pas encore de ſaiſon, elles pourront bien la taxer d'incivile, de cruelle, & de mal fondée: mais, je m'en glorifierai moi-méme; perſuadé, que ce ſeroit un acte de bonté tout extraordinaire, & le plus haut point où la charité chrétienne puiſſe aſpirer. Je me haſarderois même volontiers à devenir l'objet de leur reſſentiment, pourvû que j'euſſe le bonheur de les empêcher qu'elles ne ſe maudiſſent un jour elles-mêmes. Je ne penſe qu'à détourner leur colere de leur propre ſein, pour l'attirer ſur moi, & je travaille à leur ſûreté, au péril de la mienne.

Dans l'eſperance qu'elles s'amanderont, je n'en dirai pas davantage ſur un ſujet ſi déſagréable; & je ſouhaite de n'avoir plus l'occaſion d'en ouvrir la bouche. Pour ce que j'en ait dit; que les Dames, dont j'ai poſſédé les bonnes graces depuis ſi long-tems, que je ne ſaurois les perdre ſans une douleur extrême, ou dont je ne voudrois pas riſquer la perte, ſi mon ſilence ne leur en cauſoit une plus grande: que les Dames, dis-je, s'en fâchent contre moi, ſi elles peuvent; je ne riſque rien à cet égard, ſi elles ont la prudence, la tendreſſe, & la docilité, que j'ai trouvées dans la plûpart de celles que j'ai eu l'honneur de connoître. Je ne demande autre choſe, pour m'aſſurer la continuation de leur bienveillance, ſi ce n'eſt qu'elles examinent de près ce que j'ai dit. Je ſuis certain, qu'après y avoir un peu réfléchi, elles feront plus de cas d'un tel avis donné par un ami ſincere, que de toutes les proteſtations les plus ſolemnelles d'un amant.

L'autre ſoir, que je me trouvai à diſcourir, dans le Caffé de *Guillaume*, avec un de mes amis, auſſi eſtimable par la beauté de ſon eſprit, que par la bonté de ſon cœur, nous tombâmes, je ne ſai comment, ſur l'embarras qu'il y a pour les peres & les meres, ou les tuteurs, de diſpoſer de toutes leurs filles, ou de leurs pupiles, ſans qu'il leur arrive aucun déſaſtre. C'eſt ce qui lui rappella une triſte avanture, dont il me fit le détail en ces termes:

» J'ai ſouvent tâché, *me dit-il*, Monſieur, de m'exciter à la vertu par ce » qu'il y a de plus mauvais au monde. Entre divers moyens, que j'ai mis en » uſage pour en venir à bout, la converſation de quelques femmes de la » Ville, qui ont été la ruine de tant d'autres hommes, m'y a beaucoup ſervi. » Mais, pour ne pas choquer votre modeſtie, je vous proteſterai de bonne-foi, » que je ne crois pas qu'aucun homme ait reçu, de leur familiarité, plus » de mal en ſon corps, que j'en ai reçu du bien à l'égard de l'eſprit ou du » cœur. C'eſt ce qui m'engage à leur rendre d'auſſi fréquentes viſites pour » me polir, que les jeunes debauchés leur en rendent pour ſe corrompre. La

» méthode, que j'ai toujours ſuivie, à été de m'informer des véritables cau-
» ſes de leur premiere chûte. Elles ſont ſi variées, & ſi ſurprénantes, qu'un
» honnête homme, habile, & diſcret, qui a pluſieurs filles, en pourroit tirer
» de grands avantages, pour mettre leur honneur & leur vertu à l'abri de
» tout péril. Auſſi me fais-je un vrai plaiſir de raconter ces avantures à ceux
» qui me paroiſſent en état d'en recueillir quelque fruit. Après cet exorde,
» que vous devez attribuer à l'humeur cauſeuſe d'un Vieillard, & que vous
» me pardonnerez, s'il vous plaît, j'en viens à ma principale hiſtoire.

» Je rendis viſite un ſoir à une jeune Dame, qui avoit toutes les qualités
» requiſes pour devenir la plus tendre mere, la meilleure épouſe, & la plus
» prudente maîtreſſe de famille, que l'on puiſſe voir, ſi elle n'eût perdu ſon
» honneur. Je la plaignois de toute mon ame, lorſque je réfléchiſſois ſur tant
» de vertus rendues preſque inutiles par la perte d'une ſeule. Ma douleur
» augmenta, lorſque je m'apperçus, qu'elle étoit tombée depuis peu dans
» ce déplorable état; & qu'elle avoit, à cela près, toutes les marques d'une
» bonne éducation. J'en eus d'autant plus d'envie de pénétrer la fatale cauſe
» de ſa chûte. Je lui racontai même diverſes avantures de cet ordre, & je lui
» demandai ſi l'une ou l'autre étoit ſon cas? *Non*, me repliqua-t-elle; *mais*
» *je vous en dirai une plus triſte que toutes celles-là, & qui vous fera verſer des*
» *larmes. Enſuite, je vous apprendrai la mienne, puiſque vous avez la curioſité*
» *de la ſavoir.*

» Une jeune Demoiſelle, & un jeune Gentilhomme, tous deux de très-
» bonne famille dans le Pays de *Cornouaille*, ſentoient depuis long-tems une
» ſecrette paſſion l'un pour l'autre, lorſque les parens vinrent à s'en apperce-
» voir, & qu'ils l'approuvérent ſi bien, que le pere de la Demoiſelle invita
» le jeune amoureux à venir librement chez lui. Enfin, le mariage fut con-
» clu, tous les Actes paſſés, & la célébration devoit ſe faire au bout d'une
» ſemaine. Libres de ſe voir en particulier toutes les fois que l'envie les en
» prenoit, & amoureux l'un & l'autre juſqu'à la folie, par malheur, un
» jour que toute la famille étoit dehors, ils s'entretinrent de leur paſſion en
» des termes ſi vifs, que le déſir de jouir, par avance, du bonheur, que le
» mariage devoit leur procurer, les enflâma tous deux. Le jeune galant dit
» à ſa belle, que ſur le pied où les choſes étoient, ils pouvoient ſe regarder
» comme mari & femme; & il mit en uſage toute l'éloquence que l'amour
» lui fourniſſoit pour lui imprimer cette idée, dont ſon panchant ne la
» rendoit que trop ſuſceptible. De ſorte qu'à demi-contrainte, & preſ-
» que convaincue, qu'il n'y auroit point de mal à la ſatisfaire, elle ſe laiſſa
» gagner plutôt par complaiſance, que par aucune inclination vicieuſe.
» Mais, d'abord que le jeune Cavalier, d'une humeur trés-jalouſe, eut
» aſſouvi ſa brutale paſſion, il devint furieux, il s'emporta contre lui-même,
» il maudit ſur-tout la crédulité de ſa belle, il la regarda d'un œil malin,
» la ſoupçonna d'être encline à la débauche. Pénétré de cette malheureuſe
» idée, la veille du jour qu'on devoit célébrer les nôces, il ſortit de la mai-
» ſon de ſon pere, & n'y retourna plus.

» Cet accident imprévû mit le trouble & la déſolation dans les deux famil-

» les ; mais la jeune Demoiſelle en reſſentit les plus cruels effets. Elle ſe » trouva enceinte, & devint l'objet de la honte publique. Son pere, inexo- » rable malgré tout ce qu'on pût lui dire en ſa faveur ne voulut plus » la voir, ni entendre parler d'elle, & la chaſſa de ſa maiſon, ſans lui » donner un ſou. Sa mere, d'un naturel plus humain, & touchée des cir- » conſtances qui ſervoient à diminuer ſa faute, lui donna tout ce qu'elle » put ramaſſer en cachette d'argent monnoyé, de vaiſſelle, & de joyaux. » La pauvre Demoiſelle, chargée du poids de ſon infortune, ſe rendit à *Lon-* » *dres*, où elle accoucha d'un enfant, qui ne devoit attendre, pour tout » héritage, que la miſére & l'opprobre. Au bout de trois années, cet en- » fant mourut, plus heureux au tems de ſa mort qu'à celui de ſa naiſſance, » puiſque ſa mere n'avoit alors plus rien, & qu'elle étoit même déja endet- » tée. D'ailleurs, ſon cruel pere avoit écrit à tous ſes parens & amis de la » Ville de ne lui fournir aucun ſecours, & ils avoient exactement obéi à cet » ordre. Quoi qu'il en ſoit, réſolue de ne s'abandonner jamais à un autre » homme, & de faire pénitence le reſte de ſes jours, elle vouloit ſe mettre » dans le plus vil ſervice ; mais elle n'en pû trouver aucun, faute de recom- » mandation. En un mot, elle mourut de faim, & fut ainſi la victime de » cet honneur, qu'elle étoit incapable de perdre en tout autre tems, & » avec tout autre homme que ſon fiancé.

» Nous pleurâmes ci tous deux ; & , d'une voix entre-coupée, je lui dis: » *Si votre cas eſt auſſi triſte, —— épargnez moi la douleur de vous en faire le* » *récit. —— Je ne voudrois pas l'entendre. — Monſieur, vous l'avez déja* » *entendu. — Je me regarde par avance comme morte de faim : puiſque je* » *ne ſache pas qu'il y ait aucun autre expédient, pour gagner ma vie, que celui* » *dont je viens de parler ; & que j'aimerois mieux mourir mille fois, que de* » *m'abandonner à la débauche.*

» Elle me conduiſit enſuite à une armoire, où elle me fit voir ſon enfant » embaumé. A la vûe de ce ſpectacle, qui me cauſa plus d'émotion que » tous ſes diſcours, je devins preſque muet. Je lui jettai une guinée, & » je ſortis de ſa maiſon, réſolu de ne permettre pas qu'elle manquât jamais » du néceſſaire.

» Quelque tems après, il m'arriva, comme je vous ai déja dit que c'eſt » ma coûtume, de parler de cette fatale avanture, en préſence de quelques » Meſſieurs fort graves, & d'un âge avancé, lorſque l'un d'entr'eux tomba » tout d'un coup en pamoiſon. Nous lui frottâmes d'abord les temples avec » de l'eau de la Reine, & nous mîmes tout en œuvre pour rappeller ſes eſprits, » à quoi l'on réuſſit à la fin. Cependant, attaqué ſur le champ de la fiévre, » il ſe retira chez lui, où il ne fut pas plutôt au lit, qu'il m'envoya prier de » l'aller voir, & me parla en ces termes: *Pourriez-vous, Monſieur, trouver* » *cette jeune Dame, dont vous nous avez raconté l'avanture. C'eſt ma fille.* » Dès qu'il eut dit ce mot, il pouſſa un ſoupir, qu'on auroit crû être » le dernier de ſa vie. Je lui repondis, qu'*oui*. D'abord, il fit venir » un Notaire, qui écrivit ſon Teſtament, par lequel il laiſſa tous ſes biens- » meubles à ſa fille. Sur ces entrefaites, il reçut une Lettre du pere du

» jeune Gentil-homme, qui s'y exprimoit en ces termes :

» *Auteur de ma ruine, & de celle des miens.*

» *Je puis bien à préſent vous donner ce titre, dont vous avez été ſi liberal* » *envers moi. Je n'ai demeuré que deux jours en Ville, pendant leſquels j'ai eu la* » *curioſité de voir les Petites-Maiſons. J'y ai trouvé mon fils, que je croyois* » *perdu ; mais hélas ! il eſt plus perdu pour moi, que ſi je ne l'avois point* » *recouvré. Je ne maudirai pas votre fille, comme vous avez maudit mon* » *fils. Nos deux familles ont été la ruine l'une de l'autre. Je vais le faire habil-* » *ler, & vous l'envoyer, afin que vous le puiſſiez voir.*

» Après avoir lû cette Lettre, j'allai chercher la fille du malade, qui » arriva juſtement aſſez-tôt pour lui demander ſa bénédiction, & le voir » expirer. Elle ſe mit enſuite à le baiſer de toute ſa force, & à dire, qu'elle » ſouhaiteroit d'être enterrée avec lui & ſon enfant dans le même tombeau. » Elle ajouta, qu'elle avoit quelque preſſentiment, qu'elle mourroit en » moins d'une heure. Là-deſſus, le jeune fou, qui l'avoit aimée, entra dans » la chambre, où il ne l'eut pas plutôt découverte, qu'il tira ſon épée, & » la poignarda ſur le corps de ſon pere. Cela fait, il ſe poignarda lui-même.

» En réponſe à la Lettre que le pere de ce jeune furieux avoit écrite, on » ne manqua pas de l'avertir de cette ſanglante cataſtrophe, dont il fut ſi » touché, qu'il en perdit l'eſprit, & qu'il extravagua toute ſa vie.

XLVII. DISCOURS.

In Venere ſemper certat dolor & gaudium.

SENECÆ ac P.
SYR. I. Sent. V. 331.

Dans les honteux plaiſirs de l'impudique Amour,
La joie & la douleur ſe chaſſent tour-à-tour.

Mon très-vénérable Frere,

Lettre d'un Tuteur à l'égard d'une de ſes Pupiles, avec des Réflexions ſur l'Inceſte.

» J'Ai fait en dernier lieu une découverte, qui m'a cauſé une grande » affliction : & parce qu'elle a un rapport immédiat à la tutelle, » j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de vous en avertir le plutôt qu'il » me ſeroit poſſible ; vous, dis-je, qu'on regarde, d'une façon toute » particuliere, comme le Cenſeur de notre ſociété. Il y a une de mes belles » Pupiles, qui aime beaucoup la lecture, & il m'arrive ſouvent de jetter les » yeux par-deſſus ſon épaule, d'un air familier qui ne l'a jamais choquée, » pour voir ce qu'elle lit. Je prenois un plaiſir incroyable à trouver qu'elle » avoit toujours entre les mains quelque bon Livre, propre à l'entretenir &

» à la fortifier dans les principes de vertu & de connoiſſance, dont la nature » l'a douée. L'autre jour, que je l'épiai de plus près qu'à l'ordinaire, avec » mes lunettes ſur le nez, & lorſqu'elle y penſoit le moins; ce qui redou- » bloit ſa joye, parce qu'il n'y a rien de plus agréable ſans doute que d'être » ſurpris dans l'exercice de la vertu, je fus bien étonné de voir, qu'elle s'a- » muſoit à lire les Lettres de *Sylvie* & de *Philandre*. Là-deſſus, quelqu'un » vint à l'appeller tout d'un coup; de ſorte qu'elle jetta ſon Livre ſur la table, » & qu'elle deſcendit au plus vîte. Alors, je pris la liberté de l'ouvrir, & je » trouvai, au bas du titre, ces mots écrits de ſa propre main: *Préſent, que* » *mon oncle m'a fait.* Cet oncle eſt un fort joli Gentilhomme, qui peut avoir » environ cinq ans plus qu'elle, & que j'admettois volontiers à ſa compagnie, » ſans en avoir le moindre ſoupçon, ſoit à cauſe de la parenté, ou parce » qu'il me ſembloit auſſi attaché à la vertu, qu'elle pouvoit l'être. D'ail- » leurs, en feuilletant le Livre, j'y trouvai quelques oreilles qui marquoient » certains endroits chatouilleux, vifs, & touchans, pleins d'une fauſſe Rhé- » torique, pour diminuer l'horreur de l'inceſte. Peu de feuillets après, je dé- » couvris une Lettre du jeune Monſieur, où il témoignoit à ſa niéce la même » paſſion qu'un frere avoit pour une ſœur dans cet endroit du Livre, & où il » fait une charmante deſcription d'un cabinet de mon jardin, marqué pour » leur rendez-vous, qui devoit les mettre au comble de leur joie.

» Un tel procédé excita contre lui tout mon reſſentiment, & je déplorai » avec la tendre douleur d'un pere offenſé, le ſort de ma Pupile, autrefois » belle & vertueuſe, mais aujourd'hui preſque ſéduite & rendue difforme. » Je mis le Livre à quartier, & j'écrivis une Lettre au pere du jeune homme, » ou ſi vous voulez, au grand-pere de ma Pupile, pour lui découvrir toute » l'intrigue. C'étoit le galant qui avoit fait deſcendre la belle avec tant de » précipitation, qu'elle donna lieu à ma découverte, & je le rendis encore » lui-même ſon dénonciateur, en ce que je le priai de porter ma Lettre à ſon » pere. Lorſqu'il fut parti, j'engageai ma Pupile à s'aller promener avec moi » dans le jardin, & je la conduiſis à l'endroit même qui étoit deſtiné à ſa » ruine. Je l'entretins aſſez long-tems de choſes indifférentes, & je diſſimu- » lai mon chagrin le mieux qu'il me fut poſſible, quoique je ſoupiraſſe au » fond de mon ame, & que je cruſſe remarquer dans ſon air, une certaine » inquiétude à mon égard, qui ne lui étoit pas ordinaire avec moi, & une » envie ſecrette de voir ſon oncle à ma place. Après m'être tû quelques » momens, pour mieux obſerver ſa contenance: *Ma fille*, lui dis-je, *ne liſez-* » *vous jamais les Gazettes? Fort rarement*, me répondit-elle avec un ſouris. » *Il eſt arrivé*, ajoutai-je, *une étrange avanture dans le jardin des* Tuilleries. » Là-deſſus, je lui fis lire l'Article de *Paris*, où l'on nous annonce qu'une » infortunée Dame venoit d'y perdre ſa réputation de la maniére du monde » la plus ſcandaleuſe & la plus infâme. *Voilà*, dit-elle, *qui eſt bien ſale &* » *bien vilain. Le Livre que vous liſiez*, repris-je, *eſt dix fois pire, puiſqu'il ajoûte* » *l'inceſte à l'énormité du crime.* Mon cœur étoit prêt à ſe déchirer en mille » piéces, de voir qu'elle ne faiſoit que rougir à l'ouie de ces mots, & qu'elle » entreprenoit même ſa défenſe. Ah! M. *le Spectateur*, quelle ne doit pas

» être la ſenſibilité d'un pere à l'égard de ſa fille, puiſque la mienne envers » ma Pupile alloit ſi loin ? Je vous prie de nous donner votre avis ſur tout » cela, pour la ſatisfaction du Public, & pour celle en particulier de

» Votre Confrere en Tutelle,

» MONTENDRE. »

Je ne ſache pas qu'il y ait un meilleur moyen de répondre aux déſirs du Tuteur mon confrere, qu'en tranſcrivant ici une avanture, qui ſe trouve dans les Ecrits de *Perkins*. La voici telle qu'il nous la donne.

» Une Dame de conſidération, devenue veuve, eut ſoin de faire élever » dans ſa maiſon un fils qu'elle avoit. Ce fils ne fut pas plutôt d'un âge mûr, » qu'enflammé d'une cupidité criminelle, il ſollicita la Femme-de-Chambre » de vouloir complaire à ſes déſirs. Elle eut non ſeulement la force de lui » réſiſter ; mais fatiguée de ſes importunités, elle s'en plaignit a ſa Maî- » treſſe. La Dame lui dit, dans le deſſein de réprimer l'ardeur brutale de » ſon fils, qu'elle n'avoit qu'à lui donner rendez-vous à ſon lit pour la » nuit ſuivante ; qu'elle-même s'y coucheroit à ſa place ; & qu'ainſi elle » auroit l'occaſion de lui faire une rude mercuriale. Cet ordre fut executé » au pied de la lettre. — Le récit en eſt ſi horrible. — Le Démon renta la » mere : & quelque affreuſe qu'en ſoit l'idée, elle permit que ſon fils l'em- » braſſât ; & elle devint enceinte de ſes œuvres. Lorſque ſa groſſeſſe augmen- » ta, pour la cacher aux yeux du Public, elle ſe retira, pleine de honte » & au déſeſpoir, dans un endroit reculé à la campagne, où elle accoucha » d'une fille, qu'elle y fit élever en ſecret avec beaucoup de ſoin. Quelques » années après, elle trouva bon de la faire venir chez elle ſur le pied d'une » Parente. La jeune Demoiſelle crût ſi bien en vertu & en beauté, que le » fils, qui étoit encore garçon, & qui pouvoit avoir trente & un ou trente- » deux ans, devint éperduement amoureux d'elle. En un mot, il ſe maria » à ſon inſû, avec ſa propre fille. Ils vécurent enſemble de très-bonne amitié, » & mirent pluſieurs enfans au monde. Mais la mere qui ſavoit tout, nour- » riſſoit, pour ainſi dire, un enfer dans ſon ſein : de ſorte qu'un jour, inca- » pable de ſoutenir les remords de ſa conſcience qui l'agitoient plus qu'à » l'ordinaire, elle eut recours au ſavant Théologien qui a laiſſé cette Hiſtoire » par écrit, & qui étoit un très-habile Caſuiſte, pour lui demander ſon avis » là-deſſus, & s'informer s'il ne ſeroit pas à propos qu'elle révélât le ſecret, » & qu'elle mît fin à la continuation du crime. Le Théologien répondit, que, » puiſqu'ils vivoient heureux dans leur ignorance, elle devoit cacher l'affaire, » & ſe repentir en ſecret de ſon abominable inceſte. »

En effet, quelle horreur n'auroient ils pas eu, après une telle découverte, pour ces mêmes enfans, qui faiſoient d'abord la joie & le lien de leur amitié réciproque ? Avec combien plus de violence ne ſe feroit-elle pas ſentir à ceux, qui, de leur bon gré, ſe rendent coupables d'un mariage inceſtueux ? C'eſt un ſujet ſi triſte & ſi effrayant, que je ne ſaurois en exprimer

ma pensée d'une maniére plus étendue. Aussi ne crois-je pas, qu'il soit fort nécessaire à l'égard de ceux qui ont quelque reste de conscience, de christianisme, ou d'honneur. L'avanture même, que je viens de rapporter, me paroît si funeste, qu'elle a besoin d'être suivie par un petit conte qui approche du badinage, mais qui finisse par une moralité qui tende à notre but, pour servir à dérider le front de mes Lecteurs, qu'un tel récit ne peut qu'avoir attristés.

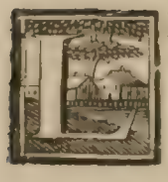
Je me souviens d'avoir lû quelque part, qu'un Roi de *France*, après avoir entendu parler de la beauté extraordinaire d'une Marquise, femme d'un de ses Généraux, qui étoit alors employé dans la Terre sainte, en devint passionnément amoureux, & la fit avertir qu'il iroit dîner chez elle un tel jour. La Dame, persuadée que le Roi ne lui feroit pas cet honneur, en l'absence de son époux, s'il n'avoit quelque dessein caché, résolut de le traiter à sa maniére, après avoir écouté les avis de différentes personnes, qu'elle ne jugea pas à propos de suivre. Elle fit donc acheter toutes les poules qu'on pû trouver aux environs, & ordonna à son Cuisinier d'en faire divers plats, sans aucune autre chose. Le Roi ne fut pas moins surpris de la beauté de son Hôtesse, que de la singularité de son repas, où l'on ne servit qu'un plat après l'autre, qui ne contenoient tous que des poules diversement accommodées, quoique le Pays abondât en toute sorte de gibiers, de volailles, & de bêtes fauves. Alors le Roi se tourna vers elle, & lui dit d'un air riant : *Est-ce, Madame, que vous n'avez ici que des poules, & qu'il n'y a point de coqs ? Ce n'est pas cela, Sire*, répliqua la Dame ; *mais les femmes sont ici les mêmes qu'ailleurs, quoiqu'on les puisse distinguer par leurs habits & leurs titres.* Le Roi sentit l'insinuation, & désespéra d'en venir à bout : cependant, il lui témoigna sa reconnoissance pour l'avoir régalé en poules.

XLVIII. DISCOURS.

At Venus obſcuro gradientes aëre ſepſit,
Et multo nebulæ circùm Dea fudit amictu,
Cernere ne quis eos. ———

VIRG. Æneid. I. 411. &c.

Ils vont, & pour les empêcher d'être vûs, Vénus *les envelope d'un ſombre nuage.*



Es deux Lettres ſuivantes ne pourront que faire plaiſir à mes Lecteurs : ainſi je les donnerai avec d'autant plus de confiance, que ſerois fort embarraſſé à fournir quelque choſe de meilleur.

M. le SPECTATEUR,

» En qualité d'un des Directeurs de la Société pour la réformation des » mœurs, j'ai le droit d'être en correſpondance avec vous. Perſonne au » monde ne ſauroit vous rendre un compte plus exact que moi de l'état pré- » ſent de la Religion dans la *Grande Bretagne*, & je ſuis au fait de chaque » vice dominant dans les différentes Villes du Royaume. Quand il ſe fait » quelque bonne action, ou quelque crime, j'en ſuis auſſi-bien inſtruit, que » ſi la choſe venoit d'arriver dans ma propre famille. En un mot, j'ai mes » Correſpondans dans les endroits les plus reculés de ma Patrie, qui m'inſ- » truiſent de tout ce qui ſe paſſe dans les différens lieux qu'ils habitent.

» Vous comprenez bien, qu'étant inſtruit de ce qui ſe paſſe loin de moi, je » dois l'être davantage encore de ce qui arrive dans la Capitale ; & je ſais » pour chaque Paroiſſe, & même pour chaque rue, ſi c'eſt la luxure qui » y regne, ou le démon du jeu, ou bien l'yvrognerie. Je connois par nom » &par ſurnom les plus plus fameux jureurs, & toutes les filles qui ne ſont » pas plus ſévéres que de raiſon.

» Après ce préambule, que mon amour-propre a jugé néceſſaire, je dois » vous dire qu'il y a ici à *Londres*, de tems en tems, une aſſemblée peu édi- » fiante, qui mérite d'autant plus votre attention, que les criminels dont elle » eſt compoſée, ſont la plûpart d'un rang trop élevé dans le monde pour » être ſoumis à la juriſdiction de notre Société. Je veux parler, Monſieur, » du bal maſqué, qui, depuis quelque tems, s'eſt déja tenu plus d'une fois » dans un des principaux quartiers de la Ville. Ce bal, à ce que j'apprends, » ſera continué, avec cette différence qu'on y ſera plus libre encore qu'on » ne l'a été juſqu'ici, quoique perſonne n'y ſoit gêné. Comme tous ceux qui » forment cette aſſemblée, ſont maſqués, nous n'oſons pas mettre la main » ſur eux, de peur d'envoyer une femme de qualité à quelque maiſon de

» corréctio ,

» correction, ou un Pair de la *Grande Bretagne* en priſon. D'ailleurs, le » nombre des coupables eſt ſi grand, que nous ne ſerions pas les plus forts. » Ces deux raiſons, qui empêchent notre autorité de s'étendre juſqu'à eux, » les ſoumettent à la vôtre : car, eu égard à leur deguiſement & à leur nom- » bre, aucun d'eux en particulier ne ſera offenſé de ce que vous pourrez » dire.

» Je ſuis étrangement abuſé, ſi les régles, qui s'obſervent dans l'aſſemblée » en queſtion, ne ſont merveilleuſement propres à l'avancement du cocuage. » Les Dames y viennent ſeules, ou accompagnées par des amis, qui ſont » obligés, dès qu'ils arrivent, de les abandonner à la converſation du pre- » mier venu qui leur adreſſera la parole. Il y a dans la maiſon, où le bal » ſe tient, pluſieurs chambres, qui ſont autant de retraites où deux amans » peuvent ſe démaſquer, s'ils le jugent à propos; ſe parler à l'oreille, ou » par ſignes, & s'embraſſer de bonne amitié; tels ſont les innocens priviléges » du lieu. En un mot, tout le but de cette nouvelle inſtitution ſemble être » de négocier des faveurs amoureuſes, ou d'en obtenir. J'eſpére que par » vos ſages remontrances vous trouverez moyen d'arrêter un déſordre ſi » ſcandaleux, & empêcherez les deux ſexes de pouvoir ſe donner des ren- » dez-vous d'une maniére ſi clandeſtine. Je ſuis, &c.

Votre très-humble Serviteur
& Compagnon d'œuvre,
T. B.

A peine eus-je lû cette Lettre, que j'en reçus une autre ſur le même ſujet, que voici.

MONSIEUR,

» Un des moyens d'expier, au moins en partie, une faute qu'on a com- » miſe, eſt, à mon avis, d'avertir les autres de prendre garde à eux. Mal- » heureuſement pour moi je ſuis dans le cas. M'étant rendu, il a quelques » jours au bal maſqué, je fus attaqué par une demi-douzaine de quakers » femelles, qui entreprirent de me convertir; mais je m'apperçus à la fin, » que c'étoit une bande de coquettes déguiſées en quakers. Un inſtant après » je fus pris pour danſer par une Dame, que je crus de grande diſtinction; » car elle étoit d'une taille au-deſſus de la médiocre, & avoit quelque » choſe de noble dans la démarche. Notre menuet étant achevé, nous » nous lorgnâmes à travers nos maſques; & comme je ſais *Waller* par » cœur, je lui dis, par maniére de galanterie, quelques vers de ce Poëte, » dont le ſens revient à ceci : *Le pauvre amant ignore à quelle beauté appar-* » *tiennent les yeux qui l'ont bleſſé, & ſouhaiteroit de ſavoir le nom de celle qui* » *a captivé ſon cœur.*

» Je prononçai ces mots d'une façon ſi touchante, que je me flattai » d'avoir fait impreſſion ſur la charmante inconnue. Elle me dit qu'elle

» eſpéroit que mes ſentimens s'accorderoient avec mes diſcours. Un inſtant » après elle regarda à ſa montre, dont la boëte, à ce que je remarquai par » hazard, portoit la figure d'une couronne. Je fus ſi tranſporté de l'idée » d'être aimé d'une perſonne d'un rang auſſi diſtingué, que je redoublai mes » attentions. A la fin, à force de douceurs & de ſoins, j'obtins un rendez- » vous pour le lendemain, & je puis dire que pendant vingt-quatre heures » il n'y eut jamais de mortel plus heureux que moi; mais au bout de trois » jours l'illuſion ſe diſſipa, & je ſentis avec douleur que j'aurois bien » mieux fait d'être ſage. J'ai appris depuis, par hazard, que cette belle » Dame ne demeure pas loin de *Covent-Garden*, & que je ne ſuis pas la » premiére dupe, à qui elle ait trouvé moyen de perſuader qu'elle étoit une » femme de la premiére condition.

» C'eſt ainſi, Monſieur, que j'ai pris une *Nuée* pour *Junon*. Si, en publiant » ma mortifiante avanture, vous pouvez rendre ſervice à ceux qui pour- » roient être tentés d'imiter mon exemple, j'y conſens volontiers. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble Admirateur,

B. L.

J'ai réſolu de me rendre en perſonne au premier bal maſqué qui ſe donnera. J'aurai le même habit que j'ai porté au *Grand-Caire*; & je veux attendre juſqu'alors à porter un jugement ſur la nature de ce divertiſſement nocturne.

C.

XLIX. DISCOURS.

Non aliter quàm qui adverſo vix flumine lembum
Remigiis ſubigit, ſi brachia fortè remiſit,
Atque illum in præceps prono rapit alveus amni.

GEORG. I. 201.

A peu près comme quand on rame contre le fil de l'eau, pour peu qu'on ceſſe, pour ſe délaſſer les bras, le courant du fleuve vous entraîne, & vous fait reculer.

C'EST avec une extrême ſatisfaction que j'ai appris, que le débit de mes Diſcours va de jour en jour en augmentant, & que dans cette grande Ville on les lit chaque matin avec toute l'attention qu'ils méritent. Mon Libraire m'a dit qu'on en vend juſqu'à trois mille par jour : de ſorte qu'en ne comptant que vingt Lecteurs pour chaque exemplaire, ce qui eſt un calcul aſſez modeſte, je dois avoir dans *Londres* & dans *Weſtminſter*, ſoixante mille Diſciples, qui, à ce que j'eſpére, ſe diſtingueront avantageuſement de leurs concitoyens pareſſeux & ignorans.

Puiſque je jouis du rare avantage d'avoir un ſi grand nombre de Lecteurs, je me donnerai toutes les peines poſſibles pour mêler en leur faveur l'utile à l'agréable. La ſévérité de ma morale ſera tempérée par un caractére de gaieté, & mes badinages auront un ſens moral. Et pour que les effets que je tâcherai de produire, ſoient durables, je reviendrai à la charge ſans me rebuter, juſqu'à ce que j'aye entiérement retiré mes Diſciples de cet état de folie & de vice où notre ſiécle eſt plongé. Il en eſt de l'ame comme de certaines terres, dans leſquelles, dès-qu'on les laiſſe en friche, croiſſent d'abord toutes ſortes de mauvaiſes herbes, qu'on a bien de la peine enſuite à arracher. On a dit de *Socrate*, qu'il apporta la Philoſophie des Cieux pour la faire habiter parmi les hommes. Je brigue à peu près le même honneur, & ſouhaite de faire dire de moi, que j'ai fait ſortir la Philoſophie du ſéjour des Cabinets, des Bibliothéques, & des Colléges, pour ſe trouver à des aſſemblées, à des parties de plaiſir, & dans des Caffés.

Pour cet effet, je prends la liberté de recommander mes Spéculations d'une façon toute particuliere, à toutes les familles bien réglées, dans leſquelles on conſacre réguliérement une heure chaque matin à prendre le thé. Je ſupplie inſtamment les Chefs de ces familles de donner ordre que mon Diſcours ſoit apporté avec le reſte du déjeûné, dont il doit faire une partie eſſentielle.

Le fameux *Bacon* obſerve, qu'un Livre bien écrit, mis en oppoſition avec ſes rivaux & ſes antagoniſtes, reſſemble au ſerpent de *Moyſe*, qui engloutit & dévora les ſerpens des *Egyptiens*. Je ne ſuis pas aſſez vain pour m'imaginer, que par-tout où le *Spectateur* paroîtra, les autres Ecrits journaliers

disparoîtront ; mais je laisserai décider à mes Lecteurs, s'il ne vaut pas mieux s'étudier soi-même, que de s'informer de ce qui se passe en *Moscovie* ou en *Pologne* ; & si notre propre intérêt n exige pas de préférer des piéces propres à bannir l'ignorance & les passions, à d'autres, qui doivent naturellement enflammer les haines, & rendre les inimitiés irréconciliables.

Je ne saurois m'empêcher de recommander aussi ce Papier à un certain nombre d'hommes, que je dois considérer comme mes associés & mes freres, je veux dire, la confrairie des *Spectateurs*, qui vivent dans le monde sans y avoir rien à faire ; &, soit par l'état d'abondance où ils se trouvent, ou par leur indolence naturelle, n'ont d'autre occupation que celle de regarder le Genre-humain. Dans la classe d'hommes que je viens d'indiquer, sont compris tous les Négocians contemplatifs, les Médecins titulaires, les Membres de la Société Royale, les Avocats qui n'aiment pas les procès, & les Ministres d'Etat hors de Charge ; en un mot, tous ceux qui envisagent le monde comme un Théatre, & qui souhaitent de se former de justes idées des Acteurs.

Il y a encore une autre classe d'hommes dont je dois reclamer l'attention. Ce sont ceux que j'ai appellés dans un de mes Discours, les *Billets blancs de la Société*, à cause qu'ils n'ont d'autres idées que celles que les affaires & la conversation de chaque jour leur fournissent. J'ai souvent jetté un œil de pitié sur ces pauvres gens, quand je les entendois demander au premier venu qu'ils rencontroient, s'il n'y avoit rien de nouveau. Obligés de rassembler avec une peine infinie les matériaux nécessaires pour penser, ils se donnent les mouvemens nécessaires pour cela jusqu'à midi. Alors ils savent parfaitement quel tems il fait, d'où vient le vent, & si la poste de *Hollande* est arrivée. Comme ils sont à la discrétion du premier qu'ils rencontrent, & sont chagrins ou de bonne humeur tout le reste du jour, suivant les idées dont leur ame a été remplie le matin, je les prie de ne sortir de leur chambre qu'après avoir lû cette Feuille, & je m'engage à leur offrir des notions & des sentimens propres à leur faire passer agréablement les douze heures suivantes.

Mais c'est sur-tout aux Dames que cet Ecrit pourra être d'un grand usage. J'ai souvent réfléchi avec déplaisir sur le peu de soin qu'on prenoit de procurer aux Belles des amusemens qui leur fussent propres : car ceux qu'on leur a fournis jusqu'à présent, leur conviennent bien plus comme femmes que comme créatures raisonnables, & sont plus adaptés au sexe qu'à l'espéce. La toilette est leur grande scéne d'affaires, & l'art de se bien coëffer le principal emploi de leur vie. Bien assortir des rubans est un travail qui demande une matinée entiére ; & quand elles font tant que de sortir pour faire une emplette, un travail si fatiguant les oblige à se reposer le lendemain. Leurs plus sérieuses occupations sont de coudre & de broder, & leurs plus doux amusemens de faire des confitures. Je ne parle ici que du beau-sexe en général ; car je connois plusieurs Dames, qui, en fait de connoissances & de vertus, sont l'ornement de leur sexe, dont l'ame est encore plus ornée que le corps, & qui inspirent aux *Spectateurs* de l'autre sexe des sentimens

de reſpect & d'amour. Je compte d'augmenter leur nombre en publiant chaque jour cette Feuille, que je tâcherai de rendre auſſi intéreſſante qu'il ſera poſſible, afin d'empêcher ce qu'il y a au monde de plus aimable de s'occuper à des bagatelles. Je me propoſe, en même tems, comme une tâche glorieuſe, d'augmenter les charmes du beau-ſexe, & d'empêcher que les vertus, qui parent le plus les Dames, ne ſoient défigurées par des défauts. Après un pareil ſervice, j'ai quelque droit de prétendre que des perſonnes, dont je ne demande qu'à augmenter les attraits, voudront bien donner à la lecture de de cette Feuille une heure par jour.

Pluſieurs de mes Amis craignent fort que je ne me trouverai pas longtems en état de fournir chaque jour une Piéce telle que je la promets. Mais, pour ſoulager leur inquiétude à cet égard, je m'engage ſolemnellement à finir mon Ouvrage, dès qu'il commencera à languir. Ce ſera ſans doute un grand ſujet de joye que je fournirai aux petits Eſprits, naturellement malins & envieux; mais leur joye ſera de courte durée; & ils auront à peine commencé à plaiſanter, avec quelque juſtice, ſur mes productions, que je ceſſerai d'écrire.

C.

L. DISCOURS.

Cedite, Romani Scriptores; cedite, Graii.

PROPERT.

Auteurs Grecs *&* Romains, *cédez la place à un plus grand maître que vous.*

IL n'y a rien au monde de plus ennuyant que des diſputes de mots. Pour ne pas ajoûter moi-même un nouvel exemple à ceux dont je me plains, je n'entrerai point dans la queſtion qu'on a agitée depuis quelque tems, ſavoir, ſi le *Paradis perdu* de *Milton* doit être appellé un Poëme Héroique. Ceux qui lui refuſent ce titre, peuvent, s'ils le jugent à propos, l'appeller un *Poëme Divin.* Il ſuffira pour la perfection de ce Poëme, qu'il ait toutes les beautés dont le genre le plus élevé de Poëſie ſoit ſuceptible; & par rapport à ceux qui alléguent que ce n'eſt pas un *Poëme Héroique*, leur critique revient proprement à ceci, qu'*Adam* n'eſt point *Enée*, & que la mere du genre-humain ne s'appelloit point *Helene.* J'ai deſſein d'examiner ſi l'Ouvrage en queſtion eſt fait ou non ſuivant les régles du *Poëme Epique*, & ſi, en fait de beautés eſſentielles à ce genre de Poëſie, il eſt au-deſſous de l'*Iliade* ou de l'*Enéide.* La premiere choſe qu'il faut conſidérer dans un *Poëme Epique*, eſt la Fable, qui eſt parfaite ou imparfaite, ſuivant le plus ou le moins de perfection de l'action. Or l'action, pour être parfaite, doit avoir ces trois qualités. Premiérement, il faut que

l'action ſoit une ; en ſecond lieu, que ce ſoit une action entiére ; & enfin, que ce ſoit une grande action. Enviſageons l'*Iliade*, l'*Eneide*, & le *Paradis perdu* ſous ces trois points de vuë.

Homere, pour conſerver l'unité de ſon action, ne remonte pas juſqu'à l'enlévement d'*Helene*, ni même juſqu'au Siége de *Troye*, mais commence ſon Poeme par la diſcorde qui régnoit entre les Princes *Grecs* ; & en rapportant les funeſtes effets de cette diſcorde, mêle habilement dans ſon recit pluſieurs choſes néceſſaires à ſçavoir, & arrivées avant leur déſunion.

De même, *Enée* paroît d'abord ſur la ſcéne près des bords de l'*Italie*, parce que l'action que *Virgile* ſe propoſoit de célébrer, étoit ſon établiſſement dans le Pays *Latin*. Mais comme il falloit que le Lecteur ſçût ce qui lui étoit arrivé à la priſe de *Troye*, & depuis cet événement, *Virgile* fait faire ce récit à ſon Heros, par maniere d'Epiſode, dans le deuxiéme & troiſiéme Livres de l'*Enéide*. Les faits contenus dans ces deux Livres, précédent, rélativement à l'ordre des tems, ceux du premier Livre, par égard pour l'unité de l'action.

Milton, à l'exemple de ces deux grands Poëtes, entre en matiére par un complot infernal, pour faire décheoir l'homme de ſon état de bonheur & d'innocence, cette chûte étant proprement l'action qu'il avoit deſſein de célébrer ; & pour ce qui eſt des autres grands événemens, antérieurs à la déſobéiſſance de nos premiers parens, comme la Bataille des Anges, & la Création du monde, (dont le récit auroit détruit l'unité de l'action principale, s'il avoit été fait dans l'ordre des tems) il les renvoye aux cinquiéme, ſixiéme, & ſeptiéme Livres, en forme d'Epiſode.

Ariſtote lui-même avoue, qu'Homere n'a pas ſujet de beaucoup vanter l'unité de ſon Poëme, quoique ce grand Philoſophe tâche d'excuſer ce défaut, en l'imputant juſqu'à un certain point à la nature même du *Poëme Epique*. Quelques Critiques ſont de ſentiment que l'*Enéide* péche au même égard, & a des Epiſodes qu'on peut regarder comme étrangéres au tout. Au contraire, le Poëme que nous examinons, ne contient d'autres Epiſodes que celles qui naiſſent naturellement du ſujet, & renferme cependant un ſi grand nombre d'accidens admirables, qu'il donne le double plaiſir de contempler à la fois une variété prodigieuſe jointe à la plus grande ſimplicité.

Il eſt bon d'obſerver ici, que comme *Virgile* dans ſon Poëme deſtiné à célébrer l'Origine de l'Empire *Romain*, a décrit la Naiſſance de la République de *Carthage*, rivale de *Rome*, *Milton*, avec le même art dans ſon Poëme ſur la Chûte de l'homme, a attribué cette Chûte aux ennemis déclarés de l'homme, ſavoir, les Anges apoſtats. Outre toutes les autres beautés de l'Epiſode en queſtion, elle a l'avantage d'accompagner l'action du Poëme, & de nuire moins à l'unité que n'auroit fait une autre Epiſode moins liée avec le ſujet principal.

La ſeconde qualité requiſe dans l'action d'un *Poëme Epique*, eſt, que ce ſoit une action *entiére*, c'eſt-à-dire, ſuivant la définition d'*Ariſtote*, qui ait un commencement, un milieu & une fin. Rien ne doit la précéder, l'accompagner, ni la ſuivre, que ce qui y a rapport. D'un autre côté il ne doit s'y

trouver aucune interruption depuis ſon origine juſqu'à ſa fin. C'eſt ainſi que nous voyons la colére d'*Achille* naître, continuer, & produire des effets; & l'etabliſſement d'*Enée* en *Italie* s'avancer à travers une infinité d'obſtacles. L'action dans *Milton* ſurpaſſe, (à mon avis) par rapport a la qualité dont il s'agit, l'un & l'autre de ces fameux Poëmes. Le plan en fut formé dans les enfers, l'exécution s'en fit ſur la Terre, & le Ciel en tira vengeance. Les parties de cette action ſont expoſées de la maniére la plus diſtincte, & naiſſent naturellement l'une de l'autre

La troiſiéme qualité eſſentielle à un *Poëme Epique*, eſt la *Grandeur*. La colére d'*Achille* fut d'une telle conſéquence, qu'elle diviſa les Rois de la *Gréce*, détruiſit les Héros de *Troye*, & partagea même les Dieux en différentes factions. L'etabliſſement d'*Enée* en *Italie* produiſit les *Ceſars*, & donna naiſſance à l'Empire *Romain*. Le ſujet de *Milton* ſurpaſſe les deux autres en grandeur. Il n'eſt pas queſtion du ſort de quelques Parti culiers, ou d'un peuple, mais de l'eſpéce entiere. Toutes les Puiſſances de l'Enfer s'uniſſent pour perdre le Genre-humain, réuſſiſſent en partie, & auroient exécuté leur deſſein, ſi Dieu même ne s'y étoit oppoſé. Les principaux Acteurs ſont l'homme dans ſa plus grande perfection, & la femme dans ſa plus grande beauté : leurs ennemis ſont les Anges apoſtats: le *Meſſie* leur ami, & le Tout-puiſſant leur Protecteur.

En poëſie, comme en architecture, non ſeulement le tout, mais auſſi les principaux membres & chaque partie de ces membres, doivent avoir un caractére de grandeur. Je ne dirai pas que le Livre des Jeux dans l'*Enéide*, & dans l'*Iliade*, péche contre cette régle, & ne cenſurerai point dans *Virgile* quelques comparaiſons peu nobles, & d'autres du même genre, qui ſe trouvent dans l'*Iliade*; mais j'oſerois affirmer qu'il y a une magnificence admirable dans chaque partie du *Paradis perdu*, & ſupérieure à toute la grandeur que le ſyſtême du *Paganiſme* eſt capable de fournir.

Ariſtote exige que l'action ſoit grande, non ſeulement dans ſa nature, mais auſſi relativement à ſa durée. Pour donner une juſte idée de cette ſeconde ſorte de grandeur, il employe la comparaiſon ſuivante. Un animal, de la taille d'un ciron, ne ſauroit paroître parfait à nos yeux, à cauſe que notre vûë ne nous repréſente pas diſtinctement chaque partie de cet animal, mais ſeulement le tout d'une maniére confuſe; ſi au contraire nous ſuppoſons un animal long de dix mille ſtades, notre œil ſeroit tellement rempli par l'image d'une ſeule des parties, qu'il ne lui ſeroit pas poſſible de donner à notre ame une idée du tout. Ce que de pareils animaux ſont pour notre vûe, une action très-courte, & une autre très-longue, le ſont pour notre mémoire. *Homere* & *Virgile* ont fait paroître tout leur art en cette occaſion. L'action de l'*Iliade*, & celle de l'*Enéide*, ſont exceſſivement courtes en elles-mêmes, mais ont été ſi merveilleuſement étendues & variées par des Epiſodes, & par l'intervention des Dieux, & d'autres ornemens poëtiques, qu'ils donnent une occupation agréable à la mémoire ſans la trop charger. L'action de *Milton* eſt enrichie d'une ſi grande variété de circonſtances, qu'on ne ſauroit aſſez admirer l'art du Poëte. Vraiſemblablement les traditions ſur leſquelles l'*Iliade*

& l'*Enéide* ont été fondées, contenoient un détail plus circonſtancié que ne fait l'hiſtoire de *la Chûte de l'homme*, telle qu'elle eſt rapportée dans l'Ecriture. Outre cela, il étoit plus aiſé à *Homere* & à *Virgile* de méler la fiction à la vérité, puiſqu'ils ne couroient aucun riſque de choquer la Religion de leur pays. Pour *Milton*, non ſeulement il n'avoit qu'un très-petit nombre de circonſtances qui devoient ſervir de fondement à ſon Poëme, mais il devoit, outre cela, ne rien ajoûter ou changer qu'avec une extrême circonſpection. Cependant, malgré toute la contrainte qui lui étoit impoſée, il n'a pas laiſſé d'inſérer dans ſon Poëme tant d'incidens ſurprenans, qui ont une intime analogie avec ce que la révélation nous apprend, que le Lecteur le plus ſcrupuleux ne peut qu'en être charmé.

Les Critiques modernes ont inféré de pluſieurs particularités, dans l'*Iliade* & dans l'*Enéide*, l'eſpace de tems qu'il a fallu pour l'action de chacun de ces Poëmes; mais comme une partie conſidérable de l'hiſtoire du Poëme de *Milton* s'eſt paſſée dans des régions où le tems ne ſe meſure point par le cours du Soleil, il nous eſt impoſſible de régaler nos Lecteurs d'un pareil calcul, qui véritablement ſeroit plus curieux qu'inſtructif: aucun des Critiques, ſoit anciens, ſoit modernes, n'ayant preſcrit des régles, pour reſtreindre l'action d'un *Poëme Epique* à un certain nombre d'années, de jours, ou d'heures.

LI. DISCOURS.

—— Notandi ſunt tibi *Mores.*
HOR. A. P. 156.

Il faut ſur-tout vous attacher à bien marquer les Caractéres.

APRE'S avoir examiné l'action du *Paradis perdu*, paſſons à l'examen des Acteurs. C'eſt la méthode d'*Ariſtote*, qui conſidére d'abord la Fable, & enſuite les Mœurs, ou, ce qui revient au même, les Caractéres.

Homere a ſurpaſſé tous les Poëtes héroïques qui ont jamais écrit, par la multitude & la variété de ſes Caractéres. Chaque Dieu qui paroît ſur la ſcéne, joüe un rôle qui ne pouvoit convenir à aucune autre Divinité. Ses Princes ne ſont pas moins reconnoiſſables par leur Caractére, que par leurs etats; & même ceux d'entr'eux dont le courage forme le Caractére diſtinctif, ont chacun une eſpéce particuliére de courage. En un mot, il ſe trouve à peine une action ou une harangue dans l'*Iliade*, que le Lecteur ne ſente convenir parfaitement à la perſonne qui parle ou qui agit.

Homere n'efface pas ſeulement tous les autres Poëtes par la variété, mais auſſi par la nouveauté de ſes Caractéres. Il introduit parmi les Princes *Grecs* un perſonnage, qui avoit vécu trois âges d'homme, & converſé avec *Theſée*, *Hercule*, *Polipheme*, & la premiere Race des Héros. Son principal Acteur eſt

le

le fils d'une Déeſſe, pour ne rien dire de l'origine de quelques autres Divinités, qui trouvent pareillement place dans ſon Poëme, & le vénérable Prince *Troyen*, pere de tant de Rois & de Héros. Il y a dans tous ces Caractères, tracés par le Poëte *Grec*, un mêlange de dignité & de nouveauté, qui les rend particuliérement propres à embellir un Poëme Epique; & pour leur donner en même tems plus de variété, *Homere* a décrit un *Vulcain*, qui eſt une eſpèce de bouffon pour les Dieux, comme *Therſiſte* l'étoit parmi les mortels.

Virgile, par rapport aux Caractères de ſon Poëme, eſt infiniment au-deſſous d'*Homere*, tant en fait de variété, que de nouveauté. Le Caractere d'*Enée*, à la vérité, eſt parfait en ſon genre; mais pour ce qui eſt d'*Achate*, quoique déſigné par le titre d'ami du Héros, il ne fait rien dans tout le Poëme qui réponde à cette qualité. *Gyas*, *Mneſthée*, *Sergeſte*, & *Cloanthe*, ont tous été jettés dans le même moule,

——— *Fortemque Gyan, fortemque Cloanthum.*

On ne ſauroit nier que le rôle d'*Aſcagne* n'eût quelque choſe d'intéreſſant, & que celui de *Didon* ne ſoit admirable. Mais il n'y a rien de particulier dans ceux de *Turnus*, de *Pallas* & d'*Evandre*, ſinon que ce ſont des copies aſſez imparfaites des caractères d'*Hector* & de *Priam*. Les Caractères de *Niſus* & d'*Euriale* ſont beaux, mais communs; & il n'y a que les portraits de *Sinon*, & de *Camilla*, que *Virgile* a tracés de maniére à renchérir ſur le Poëte, dont il étoit un ſi ſcrupuleux imitateur. Si nous conſidérons les Caractéres de *Milton*, nous trouverons qu'il a mis en œuvre toute la variété dont ſon ſujet étoit ſuſceptible. Toute l'eſpèce du genre humain étoit compriſe en deux perſonnes dans le tems auquel ſon Poëme a rapport. Cependant nous avons dans ces deux perſonnes juſqu'à quatre Caractères différens. D'abord l'homme & la femme paroiſſent dans un état d'innocence & de perfection, & après cela dans un état diamétralement oppoſé. Nous convenons que cette derniére ſituation eſt très-ordinaire; mais la premiére, en revanche, eſt non ſeulement plus magnifique, mais même plus nouvelle, qu'aucun des caractères qui ſe trouvent dans *Virgile* ou dans *Homere*, ou même qu'il ſeroit poſſible d'imaginer. *Milton* ſentit ſi bien ce défaut dans le ſujet de ſon Poëme, qu'il y crut devoir ajouter deux Acteurs imaginaires, ſavoir, le *Péché & la Mort*. Par le moyen de cette addition ſa Fable eſt embellie d'une ingénieuſe allégorie. J'avouerai néanmoins que cette allégorie, quoique très-belle, ne juſtifie qu'imparfaitement les deux nouveaux Acteurs, des êtres chimériques ne me paroiſſant pas propres à jouer un rôle dans un Poëme Epique, à cauſe qu'ils ne portent pas avec eux ce dégré de vraiſemblance qui eſt requis dans des piéces de ce genre, comme je le ferai voir plus au long dans la ſuite.

Virgile, à la vérité, a admis la *Renommée* comme une Actrice dans l'*Enéide*; mais le rôle de cette Déeſſe eſt très-court, & n'eſt pas le bel endroit de cet Ouvrage divin. Dans des Poëmes moins ſérieux, tel que le *Lutrin*, par exemple, des perſonnages allégoriques font un excellent effet; ce qui ſemble prouver que le fameux Auteur de ce dernier Poëme a cru que de pareils

perſonnages peuvent trouver place dans un Poëme Epique. Pour moi, je ſerois bien aiſe que mes Lecteurs fuſſent de ce ſentiment, que j'examine à préſent. J'ajouterai, que quelque jugement qu'on porte à cet égard, on n'a jamais employé des êtres imaginaires avec plus d'habileté que *Milton* n'a fait en cette occaſion.

Un autre Acteur principal dans ce Poëme, eſt le grand ennemi du genre humain. *Ariſtote* admire beaucoup le rôle d'*Ulyſſe* dans l'*Odyſſée*, le voyage de ce Héros, ſon habileté dans des conjonctures délicates, & les différentes maniéres dont il ſe cache ou ſe fait connoître, embelliſſant ce Poëme d'un grand nombre d'incidens ſurprenans. Mais l'ennemi du genre humain fait un bien plus long voyage qu'*Ulyſſe*, met en œuvre plus de ruſes, & ſe déguiſe ſous un beaucoup plus grand nombre de formes.

N'oublions pas d'obſerver ici avec combien d'art le Poëte varie les Caractères des perſonnages qui parlent dans l'aſſemblée infernale. D'un autre côté, avec quelle délicateſſe n'obſerve-t-il pas les différences propres, quand il repréſente Dieu ſous les relations de Créateur, de Rédempteur, & de Conſolateur!

Raphaël, qui fait paroître tant d'affection pour l'homme, ne laiſſe pas d'avoir dans ſes diſcours & dans toute ſa conduite une dignité convenable à l'éminence de ſa nature. Le Caractère des Anges eſt auſſi varié dans *Milton*, que celui des Dieux l'eſt dans *Homere* ou *Virgile*. Ce qu'*Uriel* ou *Gabriel* diſent, ne convient qu'à eux, & point à *Michaël* ou à *Raphaël*.

Il y a une autre circonſtance dans les principaux Acteurs de l'*Iliade* & de l'*Enéide*, qui donne une beauté particuliére à ces deux Poëmes, & qui par cela même mérite de grands éloges, ſavoir, que les deux Héros étoient apparentés aux Peuples pour qui les Poëmes en queſtion furent compoſés. *Achille* étoit *Grec*, & *Enée*, dans un point de vûe un peu éloigné, pouvoit être enviſagé comme le Fondateur de *Rome*. C'étoit un excellent moyen d'intéreſſer l'attention de leurs Lecteurs. Un *Romain* ne pouvoit qu'être touché des exploits & des victoires d'*Enée*, comme auſſi de ſes défaites & de ſes malheurs. Un *Grec* devoit avoir la même ſenſibilité en faveur d'*Achille*. Et il eſt manifeſte que les deux Poëmes en queſtion ont perdu ce grand avantage aux yeux de tout Lecteur, pour qui *Achille* & *Enée* ſont des perſonnages étrangers.

Le Poëme de *Milton* eſt admirable ſur cet article, puiſqu'il eſt impoſſible qu'il ſe trouve ſur la terre un Lecteur, qui ne tire ſon origine des deux principaux Acteurs. D'ailleurs, ces Acteurs ſont non ſeulement nos ancêtres, mais ils nous repréſentent auſſi; & comme notre ſort dépend du leur, nous ne pouvons que prendre l'intérêt le plus tendre à tout ce qui leur arrive.

J'ajouterai ici, par voie de Corollaire, à l'obſervation précédente, une remarque admirable d'*Ariſtote*, qui n'a pas été bien compriſe par quelques Critiques modernes: » Si un homme parfaitement vertueux tombe dans quel- » que malheur, nous ſentons de la pitié; mais point de frayeur, parce que » nous ne craignons point de nous trouver dans le même cas, eu égard à » la différence qu'il y a entre notre vertu & la ſienne. Mais, ajoute ce grand

» Philoſophe, ſi nous voyons un homme, dont les bonnes qualités ſont mêlées » de défauts, éprouver quelqu'infortune, nous ſentons non ſeulement de la » pitié, mais auſſi de la frayeur, parce que nous craignons que quelqu'in- » fortune pareille ne nous arrive, à nous, qui avons le même caractère que » celui de la perſonne dont le malheur excite notre compaſſion. »

La premiére partie de cette remarque d'*Ariſtote*, quoiqu'en général très-juſte, ne l'eſt cependant pas relativement à nos premiers parens; car quoique leur innocence fût parfaite, leurs malheurs ne laiſſent pas d'être les nôtres par l'intime relation qui ſe trouve entre leur ſort & celui de leurs deſcendans.

Dans le cas préſent, & un petit nombre d'autres, les régles d'*Ariſtote* au ſujet du Poëme Epique (qu'il a tirées de ſes Réflexions ſur *Homere*) ne s'accordent pas exactement avec celles qui ont été obſervées dans les Poëmes Héroïques qu'on a faits depuis ſon tems. Car sûrement ſes régles auroient eu un bien autre dégré de perfection, s'il avoit lû l'*Enéide*, qui n'a été compoſée que quelques ſiécles après ſa mort. Je me propoſe de faire encore ſur le *Paradis perdu* quelques Diſcours, qui, ajoutés aux deux que j'ai deja donnés, ſerviront de Commentaire ſur *Milton*, & ſur divers Paſſages d'*Ariſtote*.

LII. DISCOURS.

Reddere perſonæ ſcit convenientia cuique.
HOR. A. P. 316.

Il prête à chaque perſonnage les ſentimens qui lui conviennent.

APRE'S avoir examiné la Fable & les Caractères du *Paradis perdu* de *Milton*, il nous reſte, ſuivant la méthode d'*Ariſtote*, à conſidérer les Sentimens & le Langage. Mais avant que d'entrer dans la premiére de ces diſcuſſions, il faut que j'avertiſſe mes Lecteurs que j'ai deſſein, dès-que j'aurai fini mes réflexions générales ſur les quatre chefs que je viens de nommer, de donner divers exemples, tant des beautés que des imperfections qui ſe trouvent dans le Poëme en queſtion, relativement à chacun de ces chefs, comme auſſi quelques remarques qui n'appartiennent proprement à aucun d'eux. J'ai cru devoir faire précéder cet avertiſſement, pour que le Lecteur ne juge pas avec trop de précipitation de cet eſſai de critique, ou ne le condamne pas comme défectueux avant que de l'avoir vû dans toute ſon étendue.

Les Sentimens dans un Poëme Epique ſont les idées & les démarches que l'Auteur attribue aux perſonnages qu'il introduit, & ſont *juſtes*, lorſqu'ils s'accordent avec les Caractères de ces perſonnages. Les Sentimens ont auſſi rapport aux *choſes*, & ſont parfaits alors, quand ils conviennent au ſujet. Si dans l'un ou l'autre de ces cas le Poëte raiſonne ou explique, magnifie ou diminue, tâche d'exciter de l'amour, de la haine, de la terreur, ou enfin

quelqu'autre paſſion, nous devons conſidérer ſi les Sentimens, qu'il employe, ſont propres à produire les effets dont il s'agit. *Homere* a été repris par les Critiques comme ayant manqué à cet égard en divers endroits de l'*Iliade* & de l'*Odyſſée*, quioque le défaut en queſtion doive moins être imputé à ce grand Poëte qu'au ſiécle dans lequel il a vécu. Ce n'eſt pas la faute d'*Homere*, mais celle de ſon tems, ſi quelques-uns des Sentimens qu'il prête à ſes *Héros*, n'ont pas cette délicateſſe qu'on trouve aujourd'hui dans des Ouvrages faits par des hommes d'un génie bien au-deſſous de celui du Poëte *Grec*. D'ailleurs, s'il y a quelque choſe à blâmer dans quelques-unes des penſées particuliéres, la plûpart de ces penſées ſont de la derniére beauté. En un mot, s'il y a pluſieurs Poëtes qui ne ſeroient pas tombés dans la baſſeſſe de quelques-uns de ſes Sentimens, il n'y en a aucun qui auroit pû s'élever à la grandeur des autres. *Virgile* a excellé par la propriété des Sentimens, & *Milton* mérite pareillement d'être admiré à cet égard. Il y a même cette différence entre *Milton*, & les deux grands Poëtes qui l'ont précédé, que ces derniers ont introduit des perſonnages dont les Caractéres étoient connus, & tels qu'on en rencontre dans l'Hiſtoire, & dans le commerce ordinaire de la vie; au lieu que la plûpart des Caractéres du Poëte *Anglois* ſont hors du cours ordinaire de la Nature, & entiérement de ſon invention. Il étoit bien plus facile à *Homere* de prêter des Sentimens propres à une Aſſemblée de Généraux *Grecs*, qu'à *Milton* d'aſſigner aux principaux Chefs du Conſeil infernal des Caracteres & des Sentimens qui leur convinſſent & qui ne convinſſent qu'à eux. Les amours de *Didon* & d'*Enée* ne ſont que des copies de ce qui s'eſt paſſé entre d'autres Amans. Mais *Adam* & *Eve*, avant leur chûte, formoient une eſpéce particuliére; & ſans un fonds prodigieux d'invention, & le jugement le plus exquis, il n'auroit pas été poſſible de les repréſenter dans tant de circonſtances différentes durant leur état d'innocence.

Ce n'eſt pas aſſez qu'un Poëme Epique ſoit rempli de penſées *naturelles*, il faut encore qu'il y en ait de *ſublimes*. *Virgile* eſt à cet égard au-deſſous d'*Homere*, quoiqu'il faille avouer d'un autre côté, que s'il s'éleve moins, il tombe auſſi moins bas. Et pour rendre juſtice au Poëte *Latin*, il faut avouer qu'il prend rarement l'eſſor, & que quand cela lui arrive, il prend ſon vol avec les aîles d'*Homere*, c'eſt-à-dire, en imitant quelques beaux endroits de ce divin Poëte.

Le grand talent de *Milton* conſiſte proprement dans la ſublimité des penſées. Quelques-uns de nos Modernes l'égalent peut-être à tout autre égard; mais aucun Poëte, ancien ni moderne, à l'exception d'*Homere*, n'approche de lui en fait de grandeur de ſentimens. Il n'eſt pas poſſible de ſe former de plus nobles idées, que celles qui ſe trouvent dans le premier, le ſecond & le ſixiéme Livres de ſon Poëme. Le ſeptiéme, où la création du monde eſt décrite, eſt auſſi tout-à-fait ſublime, quoique moins propre à émouvoir le Lecteur, & par conſéquent moins adapté au génie du Poëme Epique, à cauſe qu'il eſt moins rempli d'action. On n'a qu'à parcourir les Remarques de *Longin* ſur divers paſſages d'*Homere*, & on en trouvera un grand nombre parfaitement paralléles dans le *Paradis perdu*. Nous inférons de ce qui vient d'être dit, que comme il y a deux ſortes de Sentimens, les uns naturels &

les autres sublimes, qu'il ne faut jamais perdre de vûe dans un Poëme Epique, il y a aussi deux sortes de pensées qu'il faut soigneusement éviter, savoir, les pensées affectées, & les pensées communes. Par rapport aux premiéres, nous ne trouvons dans *Virgile* presque rien qui leur ressemble. Il n'a aucune de ces pointes puériles, dont *Ovide* paroît avoir été si amoureux, aucun de ces tours épigrammatiques de *Lucain*, aucune de ces idées hyperboliques de *Stace* & de *Claudien*, ni de ces beautés bizarres du *Tasse*. Chaque objet est juste & naturel. Les Sentimens qu'il exprime, font voir qu'il connoissoit très-bien la nature humaine, & qu'il étoit un grand Maître dans l'art d'émouvoir ses Lecteurs.

Dryden a dans quelques endroits, dont j'aurai peut-être occasion de parler dans la suite, fait tort à *Virgile* à cet égard, dans la Traduction qu'il nous a donnée de l'*Enéide*. Je ne trouve pas qu'*Homere* tombe en aucun endroit dans les défauts indiqués ci-dessus, & qu'on doit regarder comme de mauvais rafinemens des derniers siécles. On ne sauroit nier que *Milton* n'ait quelquefois donné dans l'affectation; cependant, si l'on considére combien tous les Poëtes de son tems étoient infectés de ce mauvais goût, on aura lieu de s'étonner qu'il ne s'y soit pas livré davantage encore.

Mais comme plusieurs pensées naturelles sont en même tems basses, un Poëte Epique doit être en garde, non seulement contre des Sentimens affectés, mais aussi contre des Sentimens trop communs. *Homere* a fourni sur ce sujet plus d'une occasion de raillerie à des hommes plus distingués par leur délicatesse que par la grandeur de leur génie. Mais, comme je l'ai deja observé ci-dessus, le défaut en question ne doit être imputé qu'à la simplicité du siécle où il a vécu, aussi-bien que de celui qu'il décrit. *Zoïle*, parmi les Anciens, & *Perrault* parmi les Modernes, se sont fort attachés à décrier *Homere* relativement à de pareils Sentimens. Pour *Virgile*, il ne donne aucune prise à cet égard, & *Milton* en fort peu d'endroits.

Je me contenterai d'alléguer sur ce sujet un seul exemple tiré d'*Homere*, & comparerai ensuite cet exemple avec un autre de même nature, tant dans *Virgile* que dans *Milton*. Des Sentimens propres à faire rire, ne peuvent que rarement être admis avec décence dans un Poëme Héroïque, dont le but est d'exciter des passions d'un genre bien plus noble. *Homere*, dans ses Caractères de *Vulcain* & de *Therſite*, dans son Histoire de *Mars* & de *Venus*, dans la Conduite d'*Iris*, & en quelques autres Passages, donne néanmoins dans le Burlesque, & n'a point cet air de dignité qui paroît essentiel à la magnificence d'un Poëme Epique. On ne rit qu'une fois dans l'*Enéide*, c'est lorsque *Ménœtes* tombe dans la Mer, & va se sécher sur un rocher. Mais cette sorte de plaisanterie, qui ne dure guéres, est outre cela placée dans le Livre des Jeux, dont la lecture n'est destinée qu'à exciter dans le Lecteur des Sentimens doux & agréables. Il n'y a qu'une seule plaisanterie dans le *Paradis perdu*, mais par malheur elle est longue & mauvaise: il s'agit du succès de la nouvelle Artillerie inventée par les Anges.

LIII. DISCOURS.

Ne quicumque Deus, quicumque adhibetur Heros,
Regali conſpectus in auro nuper & oſtro,
Migret in obſcuras humili ſermone tabernas.
Aut dum vitat humum, nubes & inania captet.

HOR. A. P. 227.

Que le Dieu, ou le Héros qu'on vient de voir vêtu d'or & de pourpre, n'aille point parler un Langage bas & rampant, comme celui des Comédies les moins ſérieuſes, ni ſe perdre dans les nues en affectant un Langage empoulé.

APRE'S avoir traité, d'une maniére aſſez étendue, de la Fable, des Caractéres, & des Sentimens dans le *Paradis perdu*, il nous reſte, en dernier lieu, à conſidérer le Langage de ce Poëme; & comme les Savans ne ſont rien moins que d'accord entr'eux ſur cet article, j'eſpére qu'on me pardonnera, ſi, évitant tout air de ſingularité, je me range dans la claſſe de ceux qui ont porté à cet égard le jugement le plus favorable de notre Auteur.

Il faut que le Langage d'un Poëme Héroïque ſoit en même tems clair & ſublime. A proportion que l'une & l'autre de ces qualités manquent, le Langage eſt imparfait. La clarté eſt la premiére qualité, & ſans contredit la plus néceſſaire; juſques-là qu'un Lecteur, tant ſoit peu indulgent, eſt diſpoſé à pardonner une faute contre la Grammaire ou la *Syntaxe*, quand il n'y a aucune équivoque dans le ſens. De ce genre, par exemple, eſt le paſſage où *Milton* dit de *Satan*:

Dieu & ſon Fils exceptés, il n'eſtimoit ni ne craignoit aucune créature.

Et celui dans lequel ce Poëte décrit *Adam & Eve*: Adam *le plus parfait des hommes, qui vinrent depuis au monde*; Eve, *la plus belle de ſes filles.*

Il eſt clair, que dans le premier de ces paſſages, ſuivant les régles naturelles de la *Syntaxe*, Dieu & ſon Fils ſont confondus avec les êtres créés; & que dans l'autre *Adam & Eve* ſont mêlés avec leurs fils & leurs filles, qui n'exiſtoient pas encore. De ſi légers défauts, quand la penſée eſt grande & naturelle, doivent, conformément au précepte d'*Horace*, être attribués à une inadvertance pardonnable, ou à l'imperfection de la Nature humaine, qui ne ſauroit prendre garde à tout, ni mettre la derniére main à chacune des parties d'un ſi long Ouvrage. C'eſt pourquoi les anciens Critiques, dont les Ecrits n'ont pas été dictés par le déſir de critiquer, & portent avec eux un air de candeur, ont inventé certaines figures, afin de pallier des fautes peu importantes dans les Ouvrages des Auteurs immortels, qui réparent ces fautes par un nombre prodigieux de grandes beautés.

Si la clarté étoit la ſeule qualité requiſe, le Poëte n'auroit autre choſe à

faire, qu'à revêtir ſes penſées d'expreſſions ſimples & naturelles. Mais comme il n'arrive que trop fréquemment, que les phraſes qui ſe préſentent d'elles-mêmes, ou qu'on employe dans la converſation ordinaire, deviennent beaucoup trop familieres à l'oreille, & contractent une eſpèce de baſſeſſe en paſſant par des bouches vulgaires, un Poëte, jaloux de ſa réputation, aura ſoin de ne parler que comme des perſonnes bien nées, & polies par l'éducation. *Ovide* & *Lucain* péchent très-ſouvent contre cette régle, & ſe ſervent de la premiére phraſe qu'ils trouvent en leur chemin, ſans ſe donner en aucune façon la peine d'en chercher quelqu'autre, qui auroit pu être non ſeulement naturelle, mais auſſi élevée & ſublime. *Milton* ne tombe pas ſouvent dans ce défaut : cependant cela lui arrive quelquefois, comme on pourra s'en convaincre par les exemples ſuivans.

Ici (dans le Limbe de Vanité) *ſe trouvent les Embrions, les Innocens, les Hermites & les Moines de toutes les couleurs. Ici rodent ces Pélerins inſenſés. Ils s'entretenoient ainſi*, ſans crainte de laiſſer refroidir leur dîner, *quand le Pere du genre humain parla en ces termes :*

Qui, dans tous les ſiécles à venir, reſſentant les maux que je lui ai attirés, ne me chargera pas d'imprécations, & ne dira point : C'eſt à notre coupable Ancêtre que nous avons cette obligation ?

Les grands Maîtres dans l'art d'écrire ſavent très-bien, que pluſieurs maniéres de parler élégantes ne peuvent plus être employées par un Poëte ou un Orateur, quand elles ont été avilies par l'uſage commun. C'eſt ce qui fait que les Ouvrages des anciens Auteurs, qui ſont écrits dans des Langues mortes, ont un avantage infini ſur ceux qui ſont compoſés dans des Langues vivantes. Quand il y auroit quelques phraſes populaires dans *Virgile* & dans *Homere*, l'oreille du plus délicat des Lecteurs modernes n'en ſera point choquée, autant que l'auroit été celle de quelqu'ancien *Grec* ou *Romain ;* & la choſe ne peut être autrement, puiſque nous n'entendons jamais prononcer ces ſortes de phraſes en public, ni dans nos converſations particulieres.

Ainſi il ne ſuffit pas que le Langage d'un Poëme Epique ſoit clair, à moins qu'il ne ſoit auſſi ſublime. Pour cet effet, il faut qu'il s'écarte des façons de parler uſitées, & des phraſes ordinaires. Le jugement d'un Poëte ſe manifeſte particuliérement dans la maniére dont il s'y prend pour éviter des expreſſions communes, ſans en employer d'autres forcées & peu naturelles. Il ne doit pas donner dans l'ampoule en fuyant le bas. Parmi les *Grecs*, *Eſchyle* & *Sophocle* ont commis, en plus d'une occaſion, la faute en queſtion ; parmi les *Latins*, *Claudien* & *Stace ;* & parmi les *Anglois*, *Shakeſpear* & *Lée*. Dans les Auteurs que je viens de nommer, l'affectation de grandeur nuit ſouvent à la clarté de leur ſtile ; & dans pluſieurs autres, l'amour de la clarté a nui à la grandeur.

Ariſtote a obſervé, que tout Ecrivain, qui cherche à ſe préſerver du ſtile commun, & à s'exprimer d'une maniére noble & ſublime, doit employer les trois méthodes ſuivantes. Premiérement, qu'il ait recours aux Métaphores, qui ſont à cet égard d'un uſage merveilleux, pourvû qu'elles ſoient bien

choisies. De ce genre sont, par exemple, celle de *Milton*, mais qu'il est impossible de rendre en *François*.

Imparadised *in one another's Arms*
——— *And in his Hand a Reed*
Stood waving tipt with Fire ; ———
The grassy Clods now Calv'd ———
Spangled *with Eyes* ———

Dans ces passages, & dans un très-grand nombre d'autres, les Métaphores sont extrêmement hardies, mais justes. Il est bon cependant de remarquer ici, que les Métaphores ne sont pas répandues avec tant d'abondance dans le *Paradis perdu*, qu'elles s'embarrassent l'une l'autre. Quand leur nombre est trop grand, il semble toujours que l'Auteur, qui les prodigue ainsi, veuille courir après l'esprit, ce qui fatigue & déplaît. D'ailleurs, quand les Métaphores se suivent de si près, il est bien difficile d'accorder toujours à chacune d'elles les idées qui lui appartiennent ; ce qui, suivant l'observation d'*Aristote*, forme une espèce d'énigme. Aussi *Milton* a-t-il rarement recours à cette Figure, quand il peut également bien exprimer sa pensée d'une maniére simple & naturelle. Les deux autres méthodes de donner de la dignité au stile, serviront de matiére au Discours suivant.

LIV. DISCOURS.

Scribendi rectè, sapere est & principium & fons.
HOR. A. P. 309.

Pour bien écrire, il faut avoir du sens.

UNE autre maniére de rendre le Langage plus noble, & d'y donner un tour poëtique, est de faire usage, de tems en tems, des Idiomes de quelques autres Langues. *Virgile* a fréquemment recours à cette méthode, & est plein de façons de parler *Grecques*, que les Critiques appellent *Helléniſmes*. *Horace*, dans ses Odes, prend cette espèce de licence bien plus souvent que *Virgile* ne fait dans son *Enéide*. Tout le monde sait que dans un nombre infini d'occasions *Homere* employe différentes dialectes. *Milton*, autorisé par la pratique des anciens Poëtes, & par une des régles d'*Aristote*, a mêlé dans son Poëme un grand nombre de *Latiniſmes* aussi bien que de *Gréciſmes*, & même quelques *Hébraïſmes*. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jetter les yeux sur les échantillons suivans, qui se trouvent au commencement du Poëme.

Nor *did they* not *perceive the evil plight*
In which they were, or the fier pains not *feel.*

Yet

Yet to their Gen'ral's voice they soon obey'd,
—— who shall tempt with wand'ring Feet
The dark un bottom'd infinite Abyss.
And trough the palpable obscure *find out*
His un couch way, or spread his airy Flight
Upborn with indefatigable wings
Over the vast Abrupt!
—————— so both ascend
In the visions of God ————

On peut rapporter à ce même chef l'attention de placer l'adjectif après le substantif, de transposer des mots, & de changer un adjectif en substantif, avec plusieurs autres maniéres de parler étrangeres, que le Poëte a introduites dans son Ouvrage, pour rendre ses vers plus harmonieux, & les éloigner davantage de la prose.

La troisiéme méthode, dont *Aristote* fait mention, a un rapport plus particulier avec la Langue *Grecque* qu'avec aucune autre Langue connue, & par cela même est plus souvent mise en usage par *Homere* que par aucun autre Poëte. Je veux parler de l'allongement d'une phrase par l'addition de quelques mots, qui pouvoient être insérés ou omis. La même chose a lieu par rapport aux mots en particulier, qui peuvent être allongés ou abrégés par l'addition ou le retranchement de certaines syllabes. *Milton* a employé cette méthode de rendre son Langage moins vulgaire, autant que le génie de la Langue *Angloise* a pu le permettre, comme il paroît par un des passages cités dans le Discours précédent, où il met *Erémite* à la place d'*Hermite*. Si l'on fait attention à la mesure de ses vers, on sera convaincu qu'il a montré un jugement exquis, en supprimant une syllabe dans différens mots: licence qui, outre l'avantage que je viens d'indiquer, sert à varier davantage la cadence de ses vers. La pratique en question est sur-tout remarquable dans les noms des personnes & des pays, comme *Béelzébub*, *Hessebon*, & plusieurs autres, dans lesquels il a ou changé le nom, ou fait usage d'un nom moins connu, pour s'éloigner davantage du Langage vulgaire.

Le même motif l'a engagé à se servir de divers vieux mots; ce qui contribue aussi à faire paroître son Poëme plus vénérable, & y donne un plus grand air d'antiquité.

Il faut remarquer aussi, qu'il y a dans *Milton* plusieurs mots entiérement de sa façon, comme *Cerberean*, *Miscreated*, *Hell-doomed*, *Embryon*, *A toms*, & un grand nombre d'autres. Si le Lecteur est choqué de cette liberté du Poëte *Anglois*, je le prie de lire avec attention un Discours, qui se trouve dans les Œuvres de *Plutarque*, & qui fait voir qu'*Homere* a pris très-fréquemment la même liberté.

A l'aide des secours que je viens d'indiquer, aussi-bien que par le choix des mots les plus nobles & des plus belles phrases, *Milton* a porté la Langue *Angloise* à un degré de noblesse supérieur à celui où aucun Poëte *Anglois* ait atteint avant ou après lui, & a égalé la sublimité de son stile à celle de ses sentimens.

J'ai cru devoir entrer dans un détail d'autant plus grand, en faisant des Remarques sur le *Stile* de *Milton*, que c'est dans cette partie de son Poëme qu'il paroît s'être le plus singularisé. Les Observations que je viens de faire sur la pratique des plus grands Poëtes de l'Antiquité, & sur quelques régles d'*Aristote*, diminueront peut-être le préjugé que quelques Lecteurs ont conçu à cet égard contre le *Paradis perdu*; quoiqu'après tout je ne veuille pas nier, que le stile de ce Poëme, quoiqu'admirable en général, ne devienne obscur & embarrassé dans plusieurs endroits par le trop frequent usage de ces méthodes, qu'*Aristote* a prescrites pour le rendre plus noble & plus élevé.

Cette abondance de maniéres de parler qu'*Aristote* appelle *Langage étranger*, & dont *Milton* a tant enrichi, & en quelques endroits obscurci le Langage de son Poëme, lui étoit d'autant plus nécessaire, que son Poëme est en vers non-rimés. La rime, sans aucun autre secours, empêche que le Langage ne soit de la prose, & fait que souvent une phrase passe sans qu'on y regarde de trop près; mais quand les vers ne sont pas rimés, l'harmonie des sons, & la pompe aussi bien que l'énergie des expressions, sont indispensablement nécessaires pour soutenir le stile, & l'empêcher de tomber dans la bassesse de la prose.

Ceux qui n'ont aucun goût pour cette élévation de stile, & qui se plaisent à tourner en ridicule un Poëte, lorsqu'il s'écarte des façons de parler ordinaires, feront bien de voir de quelle maniére *Aristote* a traité un ancien Auteur appellé *Euclide*, pour le payer de ses fades plaisanteries sur le sujet en question. Le célebre *Dryden* appelloit ces sortes d'hommes ses *Critiques Prosaïques*. L'Article du Langage comprend nécessairement différentes élisions, dont *Milton* a fait usage pour donner plus d'harmonie à ses vers. En plusieurs endroits, il a pris à cet égard, de plus grandes libertés qu'aucun autre Poëte *Anglois*, comme on peut s'en convaincre par la coutume qu'il a de retrancher la lettre *Y*, quand elle précede une voyelle. Cette innovation dans la mesure de ses vers, & quelques autres pareilles, en ont tellement varié la cadence, que l'oreille n'en est jamais fatiguée : inconvénient que le retour éternel des rimes produit presque toujours dans un Poëme de longue haleine. Je finirai ces Réflexions sur le Langage du *Paradis perdu*, en observant que *Milton* a imité *Homere* plutôt que *Virgile* dans la longueur de ses périodes, la richesse de sa diction, & la connexion d'un vers avec le vers précédent.

LV. DISCOURS.

——— Ubi plura nitent in Carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parùm cavit natura. ———

HOR. A.P. 351.

Quand dans un Ouvrage les beautés l'emportent de beaucoup, je ne ſerai point choqué d'y voir certaines taches, qui viennent ou d'une negligence pardonnable, ou de l'infirmité, qui eſt ſi naturelle aux hommes.

APRE'S avoir conſidéré le *Paradis perdu* de *Milton* ſous quatre différens points de vûe, ſçavoir, la Fable, les Caractères, les Sentimens & le Langage, & avoir prouvé que ce Poëme eſt admirable à tous ces égards, j'oſe me flatter, que quelques-unes de mes Remarques auront paru nouvelles même à ceux qui ſe ſont appliqués à l'étude de ce qui conſtitue la nature de la Poëſie en général, & celle du Poëme Epique en particulier. Si j'avois le choix des Lecteurs au jugement deſquels je voudrois ſoumettre cette eſpece de diſſertation, je ne prendrois point ceux qui n'ont lû que des Critiques *François* & *Italiens*, mais ceux qui outre cela ont étudié les anciens Critiques. Surtout je voudrois qu'ils fuſſent bien verſés dans la lecture des Poëtes *Grecs* & *Latins*, ſans quoi on s'imagine quelquefois entendre un Critique, quoiqu'on ne ſache abſolument point ce qu'il veut dire.

Il en eſt en fait de critique, comme dans toutes les autres ſciences ſpéculatives. Celui qui apporte avec lui quelques notions implicites, & un certain nombre d'obſervations qu'il a faites en liſant les Poëtes, verra ſes réflexions miſes dans un grand jour par un habile Critique; au lieu que celui qui n'a aucune de ces connoiſſances préliminaires, lit un Critique ſans entendre ce qu'il dit, & ne peut par cela même que donner un faux ſens à ſes paroles.

Au reſte, il ne ſuffit pas qu'un homme qui ſe donne pour Juge en Critique, ait lû & relû les Auteurs indiqués ci-deſſus, il faut auſſi qu'il ſoit naturellement, ou par étude, bon Logicien. S'il n'a point ce talent, il donnera ſouvent un faux ſens aux paſſages qu'il examine; &, quand par hazard il rencontreroit juſte, il y aura quelque *paralogiſme* dans ſa maniére d'exprimer ſes idées. *Ariſtote*, qui étoit le plus habile Critique, doit auſſi être regardé comme le meilleur Dialecticien qu'il y ait jamais eu ſur la terre.

L'Eſſai de *Locke* ſur l'entendement humain, ne paroît point, à la premiere vûe, un Livre de fort grand uſage pour ceux qui veulent briller dans la Critique; cependant il eſt très-certain qu'un Auteur, qui n'a point appris à diſtinguer entre les mots & les choſes, & à ranger ſes idées dans un ordre qui aide à les faire ſuivre, quelles que puiſſent être ſes notions, ſera toujours confus & obſcur. Je pourrois ajouter, qu'il n'y a pas un ſeul Critique *Grec*,

ni *Latin*, qui n'ait fait voir dans tous ſes Ouvrages ſans exception, qu'il poſſédoit, en fait de ſtile, toute l'élégance & toute la délicateſſe de ſa Langue maternelle.

Je ne connois rien au monde de plus abſurde, que le projet d'un homme qui veut ſe donner pour Critique, quoique très-peu verſé dans preſque toutes les Sciences. Ce défaut peut avec juſtice être reproché à pluſieurs de nos Ecrivains *Anglois*, qui ont prétendu ſe diſtinguer par des Ouvrages de ce genre : car non ſeulement ils n'ont point lû les Ecrits des grands Maîtres qui les ont précédés, mais ils montrent auſſi manifeſtement, par les phraſes dont ils ſe ſervent, qu'ils ne poſſédent pas même les idées les plus ordinaires des Arts & des Sciences. Quelques régles tirées de trois ou quatre Auteurs *François*, avec un certain jargon, ont quelquefois ſervi à faire paſſer un ignorant ſtupide & ſuffiſant pour un Critique redoutable & judicieux.

Une des grandes marques auſquelles on peut reconnoître qu'un Critique n'a ni goût ni ſavoir, eſt, qu'il riſque rarement de louer un paſſage dans un Auteur, à moins que ce paſſage n'ait déja été auparavant admiré par le Public, & que ſa critique tombe toujours ſur des fautes légeres & peu importantes. Cette eſpece de tâche eſt ſi facile à remplir, qu'il n'y a preſque point de Lecteur, qui, auſſitôt que quelque nouveau Poëme vient à paroître, n'ait aſſez d'eſprit & de malice pour en tourner divers endroits en ridicule, & très-ſouvent à juſte titre. C'eſt ce que *Dryden* a parfaitement bien exprimé dans ces deux fameux vers :

Errors like ſtraws, upon the Surface flow ;
He who would ſearch for Pearls muſt dive below.

Il en eſt des fautes, comme des brins de paille, qui nagent ſur l'eau ; mais il faut plonger pour trouver des perles.

Un vrai Critique doit fixer plutôt l'attention de ſes Lecteurs ſur les beautés que ſur les imperfections, afin d'expoſer à la vûe du Public des choſes dignes d'être admirées. Les expreſſions les plus exquiſes, & les traits les plus délicats d'un Auteur, fourniſſent ſouvent l'occaſion de blâmer à des Critiques, qui manquent de connoiſſances & de goût, & dont l'aigreur eſt preſque toujours proportionnée à la fineſſe des endroits qu'ils cenſurent. *Cicéron* obſerve, qu'il eſt très-facile de cenſurer une marque ſur ce qu'il appelle *verbum ardens, une expreſſion ardente*, c'eſt-à-dire, *hardie*, & de la tourner en ridicule par une froide & injuſte critique. Un petit eſprit eſt auſſi propre à trouver des défauts à quelque choſe de beau, qu'à reprendre avec trop de ſévérité des fautes réelles ; & quoiqu'une pareille conduite doive naturellement exciter l'indignation dans l'ame de tout Lecteur intelligent, elle ne laiſſe pas de produire ſon effet ſur la plûpart de ceux entre les mains deſquels les Ouvrages de ces ſortes de Critiques viennent à tomber, la plûpart des hommes étant très-diſpoſés à s'imaginer que tout ce dont on ſe moque avec quelque ſorte d'eſprit, doit être ridicule.

Cette espèce de gaieté maligne n'est jamais de saison dans un Critique, parce qu'elle est plus propre à remplir le Lecteur de préjugés qu'à le convaincre ; & qu'une belle chose peut être le sujet d'une raillerie, aussi-bien qu'un défaut. Un homme qui ne sauroit écrire avec esprit sur aucun sujet, est stupide ; mais celui qui met de l'esprit où il n'en faut pas, est un impertinent, dans le sens primitif du terme. Outre cela, tout homme qui a le talent de tourner en ridicule, sera tenté de blâmer une chose, par cela même qu'elle lui fournit l'occasion d'exercer son talent favori ; & il lui arrive souvent de censurer un passage, uniquement à cause qu'il peut s'égayer aux dépens de son Auteur. Ces sortes de plaisanteries sont tout-à-fait indignes dans des Ouvrages de Critique, auxquels les grands Maîtres en cet Art, tant anciens que modernes, ont toujours travaillé d'un air sérieux & instructif.

Comme je me propose, dans le Discours suivant, de faire voir les défauts qu'il y a dans le *Paradis perdu* de *Milton*, j'ai cru devoir faire précéder les réflexions qu'on vient de lire, afin que le Lecteur sache que la tâche que je m'impose, ne me fait nullement plaisir. Mais je dois à la verité cette espèce de tribut, que je payerai, sans qu'un petit nombre de fautes dans le Poëme de *Milton* anéantisse tant de beautés qui y brillent de toutes parts. Il est bon d'observer à cette occasion avec *Longin*, que les productions d'un grand génie, mêlées d'endroits défectueux, sont infiniment préférables aux Ouvrages d'un Auteur d'une classe inférieure, quoique ces derniers soient faits suivant toutes les Régles de la plus scrupuleuse exactitude.

Je terminerai ce Discours par un petit Conte tiré de *Boccalini*, pour faire voir quelle opinion ce judicieux Ecrivain avoit des Critiques dont je viens de parler. Un fameux Critique, dit-il, ayant rassemblé toutes les fautes d'un grand Poëte, fit présent de cette collection à *Apollon*, qui la reçut d'un air gracieux. Pour témoigner sa reconnoissance à l'Auteur d'une maniére qui convînt au genre d'obligation qu'il lui avoit, ce Dieu mit devant lui un sac de froment, qui venoit d'être battu. Il lui ordonna alors de séparer soigneusement la paille du blé, & d'en faire un monceau. Le Critique, charmé d'une occupation qui étoit si fort de son goût, n'épargna ni soins ni industrie pour remplir fidélement cette commission. Quand il eut fait, *Apollon* lui donna la paille pour ses peines.

LVI. DISCOURS.

Sunt delicta tamen quibus ignoviſſe velimus.

HOR. A. P. 547.

Il y a pourtant certains défauts que l'on pardonne ſans peine.

J'AI deſſein de dégager aujourd'hui la promeſſe, que j'ai faite dans mon dernier Diſcours, d'examiner les défauts qui ſe trouvent dans la Fable, les Caracteres, les Sentimens & le Langage du *Paradis perdu de Milton*; mais je compte en même tems que le Lecteur ne trouvera pas mauvais, que j'allegue auſſi tout ce qui me paroîtra propre à exténuer ces défauts. Le premier trait d'imperfection qui ſe trouve dans la Fable, eſt que l'événement en eſt malheureux.

La Fable de chaque Poëme doit être conſidérée, ſuivant la diviſion d'*Ariſtote*, comme *Simple* ou *Implexe*. On la nomme *Simple*, quand il ne s'y trouve aucun changement de Fortune; *Implexe*, quand la Fortune du principal Acteur change de mal en bien, ou de bien en mal. La Fable *Implexe* eſt tenue pour la plus parfaite, à cauſe qu'elle eſt plus propre à exciter les paſſions du Lecteur, & à offrir à ſes yeux une plus grande variété d'accidens.

La Fable *Implexe* eſt par conſéquent de deux ſortes. Dans la premiere, le principal Acteur paſſe par une longue ſuite de dangers & de peines, juſqu'à ce qu'il arrive à un état de gloire & de proſpérité, comme par exemple, dans l'Hiſtoire d'*Ulyſſe*. Dans la ſeconde ſorte, le principal Acteur du Poëme tombe de quelque dégré éminent de proſpérité & de gloire dans un état de miſere & d'opprobre. C'eſt ainſi que nous voyons *Adam* & *Eve* paſſer d'une ſituation pleine d'innocence & de bonheur, à une autre deshonorée par le péché, & remplie de miſere.

Les Tragédies les plus touchantes parmi les Anciens, étoient bâties ſur cette derniere ſorte de Fable *Implexe*, & en particulier celle d'*Œdipe*, qui eſt fondée ſur une ſuite d'événemens les plus propres à une Tragédie qu'il ſoit poſſible à l'eſprit humain d'inventer. J'ai tâché de faire voir dans un des Diſcours précédens, que cette eſpece de Fable *Implexe*, dont l'événement eſt malheureux, eſt plus propre à affecter un Lecteur, que celle de la premiere eſpèce; quoique pluſieurs excellentes Piéces des Anciens, auſſi-bien que la plûpart de celles qui ont paru depuis quelques années en *Angleterre*, ſoient bâties ſur un plan tout oppoſé. J'avouerai pourtant, que cette ſorte de Fable, qui eſt la plus parfaite pour une Tragédie, ne me ſemble pas ſi propre pour un Poëme Héroïque.

Milton paroît avoir ſenti ce trait d'imperfection dans ſa Fable, & a eu, par cela même, recours à divers expédiens pour diminuer ce défaut. Dans

cette vûe, il fait essuyer au grand Ennemi du genre humain la plus mortifiante reception à son retour dans l'assemblée des Esprits Infernaux : reception admirablement bien décrite dans le dixiéme Livre.

D'un autre côté, il représente à la fin de son Poëme *Adam* instruit par une vision de la victoire que ses descendans remporteroient un jour sur leur mortel adversaire, & du bonheur qu'il auroit lui-même de se retrouver dans un *Paradis* plus beau que celui dont il avoit été chassé.

On allégue contre la Fable de *Milton* une autre objection, qui, si l'on y fait attention, se trouve être la même que celle dont nous venons de parler, mais qu'on place seulement dans un autre point de vûe; savoir, que le Héros du *Paradis perdu* est infortuné, & nullement en état de faire tête à ses ennemis. C'est ce qui a donné lieu à la Thèse du célébre *Dryden*, » Que le » Démon étoit réellement le Héros de *Milton* ». Je me flatte d'avoir prévenu cette objection dans mon premier Discours. Le *Paradis perdu* est un Poëme Epique, c'est-à-dire, une espèce de *narration;* & celui qui veut y trouver un Héros, cherche ce que *Milton* n'a jamais prétendu y mettre; mais s'il veut absolument donner le nom de Héros à l'un des Personnages, ce sera au *Messie*, qui est le Héros, tant dans l'Action principale, que dans les Episodes les plus remarquables.

Il n'étoit pas possible que le *Paganisme* fournît une Action plus grande pour une Fable que celle de l'*Iliade* ou de l'*Enéide;* & par cela même un *Payen* ne pouvoit pas se former une notion plus élevée d'un Poëme, que de celui qu'ils appellent un Poëme Héroique. Je ne déciderai pas si le Poëme de *Milton* n'est pas d'un genre plus sublime : car il suffit pour mon but, qu'il y a dans le *Paradis perdu* toute la grandeur de plan, régularité de dessein, en un mot, toutes les beautés qu'on découvre dans *Homere* & dans *Virgile*.

Je remarquerai en second lieu, que *Milton* a mêlé dans le tissu de sa Fable des choses, qui n'ont pas le dégré de probabilité requis pour un Poëme Epique, particuliérement dans les actions qu'il attribue au *Péché* & à la *Mort*, & la peinture qu'il fait du *Limbe de Vanité*, avec quelques autres Passages du second Livre. De pareilles allégories sentent bien davantage *Spenser* & l'*Arioste*, qu'*Homere* & *Virgile*.

Outre cela, son Poëme est entremêlé de trop de digressions. *Aristote* a très-finement observé, que l'Auteur d'un Poëme Héroïque doit rarement parler lui-même, mais mettre presque tout ce qu'il veut dire dans la bouche de ses principaux Acteurs. Le Philosophe *Grec* n'apporte aucune raison pour démontrer la justesse de ce précepte, que je crois pouvoir être prouvée par les deux considérations suivantes. L'ame des Lecteurs est saisie de plus de respect & est plus élevée, quand ils entendent parler *Enée* ou *Achille*, que quand c'est *Virgile* ou *Homere* qui parlent de leur propre chef. Outre cela, quand un Poëte ou un Orateur se substituent à la place d'un grand homme, cette espèce de supposition donne plus de noblesse à leurs idées & échauffe leur imagination. *Ciceron* dit, en parlant de son Dialogue sur la Vieillesse, dans lequel *Caton* est le principal Interlocuteur, qu'en relisant cette Piéce, il fut agréablement trompé, s'imaginant que ce n'étoit pas lui-même, mais *Caton*, qui exprimoit ses pensées sur ce sujet.

Si le Lecteur veut prendre la peine d'examiner comment l'Hiſtoire de l'*Iliade* & de l'*Enéide* eſt tracée aux yeux du Lecteur par les différens Perſonnages qui y paroiſſent ſur la ſcene, il ſera ſurpris de voir à quoi ſe réduit, dans l'un & l'autre de ces Poëmes, le peu qui part directement de la bouche des Auteurs. *Milton* a, dans la diſpoſition générale de ſa Fable, très-habilement obſervé cette grande régle; de ſorte que plus des deux tiers ſont prononcés, ſoit par *Adam* & *Eve*, ſoit par quelques-uns des bons ou des mauvais Eſprits, qui jouent un ſi grand rôle dans ce Poëme.

LVII. DISCOURS.

—— Quandoque bonus dormitat *Homerus*.
HOR. A. P. 369.

Homere *ſommeille quelquefois*.

IL paroît, par ce qui vient d'être dit, que les digreſſions ne conviennent abſolument point dans un Poëme Epique. Si le Poëte, en ſuivant le fil de ſa narration, doit parler lui-même auſſi peu qu'il eſt poſſible; à plus forte raiſon ne doit-il pas interrompre ſa narration, pour inſérer quelques réflexions de ſa façon. J'ai obſervé ſouvent avec une ſecrette admiration, que la plus longue réflexion qu'il y ait dans l'*Enéide*, ſe trouve dans ce paſſage du dixiéme Livre, où *Turnus* eſt repréſenté comme ſe revêtant des dépouilles de *Pallas*, qu'il venoit de tuer. *Virgile* interrompt ſon récit par la remarque ſuivante:

Neſcia mens hominum fati, ſortiſque futuræ,
Et ſervare modum, rebus ſublata ſecundis.
Turno *tempus erit, magno cùm optaverit emptum*
Intactum Pallanta; *& cùm ſpolia iſta, diemque*
Oderit.

» Que l'avenir eſt couvert de ténébres aux yeux des aveugles mortels, & » qu'ils ont de peine à ſe modérer durant la proſpérité! Le tems viendra, » où *Turnus* ſouhaitera de n'avoir jamais touché *Pallas*, & déteſtera l'heure » où il ſe revêtit de ſes dépouilles ».

Comme le grand événement de l'*Enéide*, & la mort de *Turnus*, qu'*Enée* tua parce qu'il le vit paré des dépouilles de *Pallas*, ont une liaiſon néceſſaire avec cet incident, *Virgile* ſort de ſon chemin pour faire remarquer cet objet, qui ſans cela auroit pû aiſément échapper au ſouvenir du Lecteur. *Lucain*, qui manquoit de jugement, laiſſe-là très-ſouvent la ſuite de ſon Hiſtoire, pour s'amuſer à d'inutiles digreſſions, que *Scaliger* appelle les *Diverticula* de ce Poëte. Quand il rapporte les différens prodiges qui précéderent la guerre civile,

civile, il s'avise de faire le déclamateur, pour dire à cette occasion que l'homme seroit beaucoup plus heureux, s'il ne sentoit pas son malheur avant qu'il arrivât ; & si la crainte des calamités qui doivent lui tomber en partage, ne devançoit pas ces calamités mêmes. Les plaintes de *Milton* sur la perte de sa vûe, son panégyrique du Mariage, ses réflexions sur *Adam* & *Eve*, qui, dans l'état d'innocence, n'avoient aucune honte de leur nudité, & plusieurs autres endroits de son Poëme, donnent lieu à la même censure, quoique je sois obligé de convenir que ces digressions sont si belles, que ce seroit véritablement dommage que le Poëte les eût supprimées.

J'ai déja dans un autre Discours, eu occasion de parler des *caractères* du *Paradis perdu* de *Milton*, & déclaré ce que je pensois des personnages allégoriques qui y sont introduits.

Si l'on examine les sentimens, on en trouvera quelquefois de défectueux à différens égards. Premiérement, plusieurs de ces sentimens sont exprimés d'une maniére qui marque trop l'envie de dire de jolies choses : envie, qui le fait donner quelquefois jusques dans des jeux de mots. Je crains qu'on ne puisse ranger avec raison dans cette derniere classe cet endroit du premier Livre, où parlant des Pygmées, il les appelle *la petite* Infanterie, *enlevée par les Grues*.

Un autre défaut qui se trouve dans quelques-unes de ses pensées, consiste dans de fréquentes allusions aux Fables Payennes, qui sûrement ne s'accordent pas avec le divin sujet qu'il traite. Je ne blâme point ces allusions, quand le Poëte les représente comme ayant rapport à des objets fabuleux, ce qu'il fait en quelques endroits ; mais quand il en fait mention comme d'autant de faits. Les bornes de ce Discours ne me permettent point de rapporter, comme je pourrois, un bon nombre d'exemples de ce genre ; le Lecteur en trouvera de reste en parcourant le Poëme.

Un troisiéme défaut dans ses sentimens, & qui revient très-souvent, est une vaine ostentation de savoir. Il est certain que *Virgile* & *Homere* étoient aussi savans qu'on pouvoit l'être de leur tems, mais que ce n'est que d'une maniére indirecte & enveloppée qu'ils font sentir la chose à leurs Lecteurs. *Milton*, moins modeste, semble avoir eu en vûe de faire connoître à tout le monde, par ses digressions sur le Franc-Arbitre & la Prédestination, par divers traits d'Astronomie & de Géographie, aussi-bien que par certaines phrases consacrées, qu'il s'étoit appliqué avec soin à l'étude des Arts & des Sciences.

Si en dernier lieu, l'on considere le Langage de ce grand Poëte, on sera convaincu de la vérité de ce que j'ai avancé dans un autre Discours, savoir, qu'il est souvent trop travaillé, & quelquefois obscurci par de vieux mots, par des transpositions, & par des Idiômes de Langues étrangeres. Ce que *Séneque* objecte au stile d'un grand Auteur, *Riget ejus Oratio, nihil in eâ placidum, nihil lene*, est précisément ce que bien des Critiques ont objecté à *Milton*. Comme je ne saurois entiérement nier la chose, j'ai déja eu soin d'en faire l'apologie jusqu'à un certain point. J'ajouterai ici que les sentimens & les idées, que *Milton* prête à la plûpart de ses Acteurs, sont si sublimes, qu'il

lui auroit été impoſſible de les exprimer dans toute leur force & leur beauté, ſans faire uſage de ces ſecours étrangers. Sa Langue maternelle étoit trop imparfaite pour lui, & ne lui fourniſſoit, ni tours, ni expreſſions, qui répondiſſent à la grandeur & à la nobleſſe de ſes conceptions.

Un ſecond défaut dans ſon Langage eſt, qu'il affecte aſſez ſouvent je ne ſai quel jeu de mots, comme dans les paſſages ſuivans, & un grand nombre d'autres :

And brought in to the World *a* World *of woe*
——— *Begirt th' Almighty throne*
Beſeeching *or* beſieging ———
This tempted *our* attempt ———
At one shight bound *high overleaptall* bound.

Je n'ignore pas que, parmi les Anciens, pluſieurs Auteurs de grand nom ont donné dans ce mauvais goût, qu'*Ariſtote* déſapprouve ſi peu, qu'il met dans ſa Rhétorique les jeux de mots au nombre des beautés de cet Art. Mais comme il ne faut ni habileté, ni génie pour parſemer un Ouvrage de pareilles beautés, elles ſont préſentement tout-à-fait proſcrites.

La derniere faute, que j'ai obſervée dans le ſtile de *Milton*, eſt le fréquent uſage qu'il fait de ce que les Savans appellent *Voces Technicas*, ou Termes d'Art. C'eſt une des plus grandes beautés de la Poëſie, de rendre intelligibles les choſes les plus difficiles, & d'exprimer des idées abſtraites de maniére à être entendu par le commun des Lecteurs. De plus il faut que la ſcience d'un Poëte ſemble plutôt née avec lui, ou lui être inſpirée, que d'avoir été puiſée dans des Livres & dans des Syſtêmes. Je n'ai jamais pû comprendre comment *Dryden* s'eſt aviſé de traduire un paſſage de *Virgile* de la maniére ſuivante :

Tack to the Larboard, and ſtand off to ſea
Veer Starboard ſea and Land. ———

Milton ſe ſert auſſi du terme de *Larboard* (g). Quand il a occaſion de parler de quelques morceaux d'Architecture, il fait mention de *Colomnes Doriques*, de *Pilaſtres*, de *Corniche*, de *Friſe*, d'*Architrave*. S'agit-il des corps céleſtes, & de leurs mouvemens ? il n'oublie, ni l'*Eccliptique*, ni l'*Excentricité*, ni le *Mouvement de Trépidation*, ni les *Etoiles qui tombent du Zénith*, ni l'*Equateur*, ni le *Pôle*. Ce que nous venons de dire au ſujet de l'Architecture & de l'Aſtronomie, n'eſt pas moins vrai de pluſieurs autres Arts & Sciences.

Dans les Diſcours, qui ſuivront celui-ci, je me propoſe de donner un détail des beautés admirables du *Paradis perdu* : détail trop grand pour avoir pû trouver place ſous les chefs généraux que j'ai déja traités.

(g) *Le bas-bord.*

LVIII. DISCOURS.

——— Volet hæc sub luce videri,
Judicis argutum quæ non formidat acumen.
HOR. A. P. 363.

Tel autre ne craint pas d'être vû au grand jour.

J'Ai vû dans les Ouvrages d'un Philosophe moderne, une Carte des Taches du Soleil. Mes deux derniers Discours peuvent être considérés comme des piéces du même genre. Et pour continuer l'allusion, comme l'on a observé que parmi les endroits brillans de ce corps lumineux, il y en a dont l'éclat est plus vif que celui des autres, je me propose de prouver qu'il y a dans le Poëme de *Milton*, quoique généralement beau, des beautés supérieures à tout le reste. Voici comment *Milton* expose le sujet de son Poëme.

Je chante la désobéissance du premier Homme, & les funestes effets du fruit défendu, la perte d'un Paradis, *& le mal & la mort, triomphant sur la Terre, jusqu'à ce qu'un Dieu-Homme vienne juger les Nations, & nous rétablir dans le séjour bienheureux.*

Rien au monde n'est plus simple, plus clair, & moins orné que cet exposé; en quoi l'Auteur s'est conformé à l'exemple d'*Homere*, & au précepte d'*Horace*.

Son invocation, à la tête d'un Ouvrage qui roule en grande partie sur la Création du monde, est admirablement bien adressée à la Muse qui inspira à *Moyse* les Livres dont son sujet est tiré, & à l'Esprit Saint qui y est représenté comme contribuant d'une façon particuliére à la premiére production de la Nature. Tout cet exorde est magnifiquement beau, & l'on ne peut rien concevoir de plus naturel que la transition à la fable. La privation de sentiment, que les Anges rebelles éprouvérent pendant les neuf jours qu'ils roulérent au gré des vagues de feu, avant que de pouvoir recouvrer l'usage de la pensée, ni de la parole, est une particularité admirablement bien imaginée. La division de l'Enfer en mers de feu & en terre-ferme, impregnée de particules ignées, avec cette addition, que l'*Espérance* est bannie de cet affreux sejour, marque pareillement un grand fonds d'invention.

Le portrait de *Satan*, qui est un des principaux Acteurs du Poëme, & le langage qu'il tient dans le premier Discours, nous donnent la plus exacte idée de ce chef des Anges rebelles. On l'y voit animé d'orgueil, d'envie, d'obstination, de déseſpoir & d'impénitence. En un mot, sa premiére harangue est une complication de toutes les passions qui se manifestent séparément dans le reste des sentimens qui lui sont attribués en différens endroits du Poeme. Tout le rôle de ce mortel ennemi du genre humain est rempli d'incidens propres à

élever en même tems & à effrayer l'imagination du Lecteur. De ce genre est dans le Livre que nous parcourons, l'idée qu'il revient le premier du trouble affreux où il étoit plongé. La même remarque est applicable à la description de son bouclier & de sa lance, & à son attitude sur le lac brûlant, aussi-bien qu'à la maniére dont il s'éléve pour en sortir.

Ainsi parla Satan, *la tête élevée au-dessus des flots, & les yeux étincelans de feu : le reste du corps flottant sur le fleuve, couvroit plusieurs stades. -- Tout-à-coup il s'éléve sur le Lac. Le mouvement qui fit, laissa entre les flammes une horrible vallée. Il déploya ses aîles, & prit son vol en haut, se balançant sur l'air ténébreux qu'il comprimoit de son poids immense. -- Son bouclier d'une trempe céleste, pesant, massif, vaste en sa circonférence, pendoit sur ses épaules. Telle paroît la Lune quand sur le soir du haut de* Fésole, *ou dans* Valdarno *l'Artiste* Toscan *en observe l'orbe à travers le Téleſcope pour découvrir dans les taches de son globe, des fleuves, des montagnes, ou quelque terre nouvelle. Le plus haut pin coupé sur les monts de* Norvége *pour être le mât de quelque Grand-Amiral, eût paru un foible roseau en comparaison de la lance qui servoit à soutenir sur les braſiers ardens sa démarche pénible, & bien différente de ce qu'elle étoit autrefois sur l'Azur celeste.*

J'en dis autant du cri qu'il adressa à ses complices, que l'excès de leur abattement & de leur douleur rendoit comme immobiles.

Il appelle : & les antres creux de l'Enfer en retentirent.

Mais il n'y a aucun passage dans tout le Poëme qui soit plus sublime, que celui où sa personne est décrite :

——— *He, above the rest*
In shape en geſture proudly eminent
Stood like a Tower.

Ses sentimens répondent à tous égards à son caractère, & sont ceux d'un être créé d'une nature élevée & tout-à-fait corrompue. C'est ce qui paroît par le langage qu'il tient en prenant possession du séjour des tourmens.

——— *J'embrasse avec joye les horreurs du monde infernal ; & toi profondeur de l'Enfer, reçois ton nouveau Monarque. Il t'apporte un esprit, que ni le tems, ni les lieux ne changeront jamais.*

Et un peu plus bas :

——— *Qu'importe, après tout, en quels lieux je réside, si je suis toujours le même, & si je me trouve encore en état de poursuivre la guerre contre le Maître de la foudre. Ici du moins nous serons libres. L'envie du Tout-puissant ne nous disputera point ce séjour malheureux. Ici nous pourrons exercer notre empire. Régnons dans les Enfers : nous servions dans le Ciel.*

Parmi les impiétés que cet Ange déteſtable vomit dans d'autres endroits de ce Poëme, l'Auteur a pris soin de n'en choisir que de si absurdes, qu'aucun Lecteur pieux ne sauroit en être choqué : *Ses discours*, comme ce Poëte s'exprime, *ayant seulement l'apparence de quelque mérite, mais nulle réalité.* Par un trait d'habileté du même genre, *Satan* reconnoît que son adversaire est tout-

puiſſant. Quelque fauſſe idée qu'il ſe forme de la juſtice, de la miſéricorde, & des autres attributs de l'Etre ſuprême, il avoue fréquemment ſa toute-puiſſance, cette perfection étant celle qu'il ne pouvoit pas lui diſputer, & fourniſſant à ſon orgueil une apologie de ſa défaite.

Je ne dois point paſſer ici ſous ſilence les larmes qu'il répand à la vûe de ce nombre prodigieux d'eſprits qu'il avoit enveloppés dans ſon malheur, après les avoir rendus complices de ſon crime.

——— *Il fit ſigne qu'il alloit parler. Leurs rangs doublés ſe repliérent ſur les aîles, & les grands de ſa Cour l'environnérent. Tous gardérent un ſilence reſpectueux : trois fois il eſſaya de ſe faire entendre, & trois fois en dépit de ſa fierté, des larmes, telles que les Anges en répandent, coulérent de ſes yeux : à la fin les paroles, entrecoupées de ſoupirs, ſe firent ainſi paſſage.*

LIX. DISCOURS.

Terribiles viſu formæ. ———

VIRG. Æneïd. VI. 277.

Objets effrayans à voir.

LE Catalogue des eſprits rebelles, renferme baucoup de ſavoir & de beautés poëtiques, par la deſcription des lieux où ces eſprits furent autrefois adorés. L'Auteur s'eſt indubitablement propoſé en cet endroit une eſpèce d'imitation de l'énumération des vaiſſeaux dans *Homere*, & de la liſte des guerriers dans *Virgile*. Les caractères de *Moloch* & de *Bélial* préparent l'ame du Lecteur au diſcours, & à la conduite qu'ils tiendront dans le ſecond & dans le ſixiéme Livre. Ce qui eſt dit de *Thammuz* eſt non ſeulement très-bien tourné, mais outre cela conforme à ce que nous liſons dans les anciens Ecrivains touchant le culte qu'on rendoit à cette Idole.

——— Thammuz *vint enſuite*, Thammuz *dont la bleſſure, qui ſe renouvelle tous les ans, attire chaque année ſur le* Liban *les filles de* Syrie, *pour y plaindre pendant un jour entier ſa triſte deſtinée, tandis qu'*Adonis *coule doucement de ſon roc natal vers la Mer teinte, à ce qu'elles ſuppoſent, du ſang d'*Adonis. *Leur exemple criminel infecta les filles de* Sion, *dont* Ezéchiel *obſerva dans le Parvis ſacré les égaremens impurs, quand ſes yeux ravis en extaſe parcourent les noires prévarications de l'idolâtre* Juda.

J'eſpére que le Lecteur ne trouvera pas mauvais, ſi j'inſére ici en guiſe de note ſur ce beau paſſage un endroit de *Maundrell*, qui paroît rendre raiſon de l'origine du culte ſuperſtitieux en queſtion. » Nous arrivâmes à un beau » & grand fleuve -- probablement l'ancien fleuve d'*Adonis*, ſi fameux par » les Rites idolâtres qu'on y pratiquoit à l'honneur de cet Amant de *Vénus*. » Nous eûmes le bonheur de voir une choſe, qui pourroit fort bien être l'ori-

» gine d'une opinion généralement répandue, dont *Lucien* fait mention ; ſa-
» voir, que les eaux de ce fleuve, en certaines ſaiſons de l'année, ſur-tout
» vers le tems de la Fête d'*Adonis*, ſont couleur de ſang : phénoméne que les
» Payens regardoient comme venant d'une eſpece de ſympathie dans le
» fleuve, qui tire ſa ſource des montagnes où *Adonis* fut tué par un ſanglier.
» Nous remarquâmes quelque choſe de pareil ; car l'eau étoit d'un rouge aſ-
» ſez foncé : ce qui venoit apparemment de ce que quelque terre rougeâtre
» avoit communiqué ſa couleur aux pluies qui avoient groſſi les eaux du
» fleuve.

L'endroit dans le Catalogue où le Poëte explique de quelle maniére les Eſprits ſe transforment en reſſerrant ou en étendant leurs dimenſions, eſt tres-bien imaginé pour amener pluſieurs incidens merveilleux dans la ſuite du Poeme. On en trouve, à la fin même du premier Livre, un de ce genre, où l'on voit réuni ce que les Critiques *François* appellent le *Merveilleux* & le *Probable* : cette derniére qualité y étant en conſéquence de l'endroit que nous venons d'indiquer. Dès que le Palais infernal fut achevé, la multitude & la foule des Eſprits inférieurs ſe reſſerra dans un petit volume, afin qu'il y eût place pour une aſſemblée auſſi nombreuſe : mais le rafinement du Poete eſt admirable ; car, quoique les Eſprits des derniéres claſſes contractaſſent leur forme, ceux du premier ordre conſervoient toujours leur grandeur naturelle.

Thus incorporeal ſpirits to ſmalieſt Forms
Reduc'd their ſhapes immenſe and were at large
Though without number, ſtill amieſt the tall
Of that infernal court. But far within
And in their own dimenſions like themſelves,
The great ſeraphick Lords and cherubim,
In cloſe receſſ and ſecret conclave ſate.

Le Caractère de *Mammon*, & la Deſcription du *Pandémonium* ſont de la derniére beauté.

Il y a pluſieurs autres traits admirablement poëtiques dans le premier Livre, & qui fourniſſent autant de preuves de la ſublimité de génie particuliére à l'Auteur. Telle eſt la Deſcription de la ſtature d'*Azazel* & de l'étendard infernal qu'il déploye, comme auſſi de cette ſombre lumiére, à l'aide de laquelle les Démons apperçoivent les compagnons de leur ſupplice dans le ſéjour des tourmens.

Les flammes en font une fournaiſe, mais elles n'y produiſent aucune lumiére : elles répandent ſeulement une obſcure lueur qui ne ſert qu'à découvrir un abîme de miſére, & des régions de malheur.

Le cri que toute l'armée des anges rebelles jette, quand elle eſt rangée en ordre de bataille :

——— *Toute l'armée jetta un cri qui fit retentir les plus profondes retraites de l'Enfer, & répandit l'effroi juſques dans le ſein de l'Empire du* Chaos *& de la* Nuit.

La revûe que le Chef fait de ſes Légions :

——— *Au travers des files guerriéres, il darde ſes yeux pénétrans, & parcourt de la vûe les divers rangs : il obſerve leur diſpoſition, leur contenance, & leurs ſtatures ſemblables à celles des Dieux. Enfin il fait le denombrement de ſes forces, & ſon cœur enflé d'orgueil, & s'endurciſſant de plus en plus, ſe glorifie de ſa puiſſance.*

L'éclat lumineux, qui parut tout-à-coup, quand tous ces guerriers tirérent l'épée :

Il dit, & des millions de Chérubins tirant leurs épées flamboyantes, les agitérent en ſigne d'applaudiſſement. L'éclat en rejaillit juſqu'aux voûtes de l'Enfer.

La production ſoudaine du *Pandémonium :*

Bientôt au ſon d'une ſymphonie mélodieuſe de voix & d'inſtrumens, s'éleva hors de terre, comme une fumée, un immenſe édifice, en forme de Temple.

Les illuminations dont cet édifice fut embelli :

——— *De la voûte pendoient, par un puiſſant enchantement, pluſieurs lampes lumineuſes, avec des fanaux brillans, entretenus de* Naphte & d'Aſphalte, *qui répandoient une lumiére pareille à celle des Cieux.*

Il y a auſſi pluſieurs alluſions & comparaiſons très-nobles dans le premier Livre du *Paradis perdu.* Et il faut que j'obſerve ici, que quand *Milton* fait alluſion, ſoit à des choſes, ſoit à des perſonnes, il ne quitte jamais ſa comparaiſon qu'après avoir ſaiſi quelque grande idée, qui eſt ſouvent étrangére au ſujet qui y avoit donné occaſion. La reſſemblance n'a ſouvent lieu que dans une ligne ou deux ; mais le Poëte continue ſon chemin juſqu'à ce qu'il rencontre quelqu'image brillante, ou quelque noble ſentiment, propre à exciter dans le Lecteur cette élévation d'idées ſi conforme à la nature d'un Poëme Héroique. Ceux qui ſont au fait de la maniére d'écrire d'*Homere* & de *Virgile*, ne peuvent qu'être charmés des comparaiſons de *Milton.* J'inſiſte d'autant plus volontiers ſur cet article, que les Lecteurs ignorans, qui ne trouvent rien de comparable aux pointes & autres miſérables jeux d'eſprit, ſi fort en vogue parmi les Poëtes modernes, ne ſauroient ſentir ices beautés, qui ſont d'une tout autre nature. Auſſi ſont-ils très-diſpoſés à blâmer la plûpart des comparaiſons de *Milton. Perrault*, qui n'avoit aucun goût, s'eſt efforcé, par cela même, de tourner en ridicule pluſieurs comparaiſons d'*Homere*, qu'il appelle des *comparaiſons à longue queue.* Je finirai mes Remarques ſur le premier Livre de *Milton* par la Réponſe que *Boileau* fit à *Perrault* à l'occaſion de la diſpute dont il s'agit. » Les comparaiſons, dit ce célebre Auteur, qu'on met dans les Odes & dans les Poëmes » Epiques, n'y ſont pas ſimplement miſes pour éclaircir & pour orner le » diſcours ; mais pour amuſer & pour délaſſer l'eſprit du Lecteur. C'eſt en » cela, ajoûte-t-il, qu'a principalement excellé *Homere*, dont non ſeulement toutes les comparaiſons, mais tous les diſcours ſont pleins d'images » de la Nature, ſi vraies & ſi variées, qu'il fait obſerver au Lecteur, dans » les objets mêmes qui s'offrent tous les jours à ſes yeux, des choſes qu'il » ne s'aviſoit pas d'y remarquer. Au reſte, c'eſt une vérité univerſellement

» reconnue, qu'il n'eſt point néceſſaire, en matiére de poëſie, que les points » de la comparaiſon ſe répondent ſi juſte les uns aux autres; qu'il ſuffit d'un » rapport général, & qu'une trop grande exactitude ſentiroit ſon Rhéteur.

En un mot, ſi nous examinons avec attention comment *Homere*, *Virgile* & *Milton* s'y ſont pris, nous verrons que comme la Fable eſt l'ame de leurs Poëmes, pour donner une agréable variété à ces Poëmes, leurs Epiſodes ſont autant de courtes Fables, & leurs Comparaiſons autant de courtes Epiſodes; à quoi on pourroit ajoûter, que leurs Métaphores ſont autant de courtes Comparaiſons que *Milton* fait dans ſon premier Livre, du Soleil éclipſé, du *Léviathan* endormi, des abeilles en eſſain autour de leurs ruches, & de la danſe des Fées dans le point de vûe que je viens d'indiquer; nous n'aurons aucune peine à appercevoir les grandes beautés qu'il y a dans chacun de ces endroits.

LX. DISCOURS.

Dî, quibus imperium eſt animarum, umbræque ſilentes,
Et *Chaos*, & *Phlegethon*, loca nocte ſilentia latè,
Sit mihi fas audita loqui; ſit numine veſtro
Pandere res altâ terrâ & caligine merſas.

VIRG. Æneïd. VI. 264.

Dieux des Enfers, vous qui tenez ſous votre empire les ames des humains, & leurs ombres taciturnes, toi Chaos, *& toi* Phlégeton, *lieux conſacrés à la Nuit & au Silence, ſouffrez que je raconte ce que j'ai appris, & permettez que j'expoſe à la lumiére ce qui ſe paſſe dans le ſéjour des ténébres au ſein de la terre.*

J'Ai obſervé ci-deſſus en général, que les Perſonnages que *Milton* introduit dans ſon Poëme, ont toujours des ſentimens & une conduite qui s'accordent avec leurs caractéres. Chaque partie de leur Diſcours, & chacune de leurs actions conviennent préciſément à ceux qui parlent, ou qui agiſſent. Comme le Poëte excelle principalement dans cette uniformité des caractéres, j'ai deſſein de prouver mon aſſertion par divers paſſages tirés du ſecond Livre.

Cet air de grandeur & de fauſſe majeſté, qui eſt attribué au Chef des Anges Apoſtats, eſt admirablement bien ſoutenu au commencement de ce Livre. La maniére dont il termine la délibération, la réſolution de tenter lui-même une entrepriſe, dont la ſeule idée avoit fait trembler le Conſeil infernal, le Diſcours qu'il tient au Phantôme hideux qui gardoit les portes de l'Enfer, ſont autant de traits d'un caractére indomptable.

Sitôt que Satan *fut à portée, le monſtre s'avança contre lui à grands pas. Sa démarche fit trembler l'Enfer. Le Prince des Démons fut étonné de cette horrible viſion; il fut étonné, mais ne trembla pas.*

La

La même intrépidité de conduite paroît dans plusieurs avantures qu'il a en passant à travers l'Empire du *Chaos*, & particuliérement dans le langage qu'il tient aux redoutables puissances qui sont représentées comme gouvernant cet Empire.

Le rôle de *Moloch* est aussi, depuis un bout jusqu'à l'autre, plein de cette fureur, qui distingue cet Ange rebelle de ses complices. Il est représenté dans le premier Livre comme souillé du sang des victimes humaines, & comme se plaisant à entendre les cris des enfans prêts à être dévorés par les flammes, & à voir couler les larmes des parens de ces innocentes victimes. Dans le second Livre il est dépeint comme un des plus fiers combattans, qui oserent faire la guerre au Tout-puissant ; & si nous considérons la figure qu'il fait dans le sixiéme Livre, où la bataille des Anges est décrite, nous trouverons qu'elle s'acorde parfaitement avec ce qu'on connoît déja de son caractère forcené :

Suivi de ses Guerriers, GABRIEL *perça le profond ordre de bataille de* Moloch. *Ce Monarque furieux l'avoit défié en le menaçant de le traîner garotté aux roues de son char. Il fut puni des blasphêmes qu'il avoit vomis contre l'Eternel, & fendu depuis le sommet de la tête jusqu'à la ceinture ; & on le vit fuir traînant ses armes brisées, & mugissant de rage & de douleur.*

Il est bon d'observer ici, que *Milton* a représenté l'Esprit impétueux, qui se laisse entraîner par de si violentes passions, comme le *premier* qui se leve dans l'assemblée des Démons, pour donner son avis sur la situation présente des affaires. Aussi opine-t-il d'abord pour la guerre, & marque-t-il de l'indignation de ce que ses compagnons perdent du tems à délibérer. Tous ses sentimens sont prompts, audacieux & désespérés. Tel est, par exemple, le conseil qu'il donne aux compagnous de son malheur, de s'armer des instrumens de leur supplice, & de tourner leurs châtimens contre celui-là même qui les leur infligeoit.

Un autre trait, qui lui convient admirablement, est celui de préférer l'*annihilation* à la honte ou à la misére. Du même genre est la joye qu'il se fait de troubler le repos du Ciel, & d'avoir, sinon le plaisir de vaincre, du moins celui de se venger.

Bélial est dépeint dans le premier Livre comme l'Idole de la luxure. Conformément à ce portrait, on le voit dans le second Livre timide & paresseux ; & celui qui prendra la peine d'examiner le rôle qu'il joue dans le sixiéme Livre, pourra remarquer qu'il ne fait autre chose dans la bataille des Anges, que féliciter *Satan* sur le prétendu avantage que ses Troupes venoient de remporter. Comme son caractère est le même dans ces trois points de vûe, ses sentimens y répondent dans le Conseil infernal. Par exemple, il craint une seconde bataille, il redoute les horreurs du néant, & préfére la situation la plus funeste au malheur de *n'être pas*. Il seroit inutile d'observer que le contraste que forme sa harangue avec celle qui la précéde, donne un air de variété aux délibérations.

Le caractere de *Mammon* est si achevé dans le premier Livre, que le Poëte n'a eu rien à y ajoûter dans le second. Le Lecteur savoit déja qu'il

enſeigne aux hommes à fouiller dans le ſein de la terre, pour y chercher l'or & l'argent, & qu'il fut l'architecte du *Pandémonium*. Son diſcours dans ce Livre eſt tout-à-fait conforme à des inclinations auſſi baſſes. Combien cette réflexion, qu'ils ne pourroient pas goûter le bonheur du ſéjour céleſte, quand même ils s'y trouveroient actuellement, ſied-elle bien dans la bouche d'un Ange, qui, pendant qu'il étoit encore dans le ciel, préféroit la pompe & l'éclat du lieu à la viſion béatifique! La même remarque eſt applicable au paſſage ſuivant:

——— *Craignons-nous l'obſcurcité de ces profondes régions? Combien de fois le grand Souverain ſe plaît-il à s'envelopper de nuages épais & ſombres? Les tonnerres cachés grondent de toutes parts, & le ciel paroît un enfer. Mais ſa gloire environnée de la majeſté des ténébres, conſerve en elle-même toute la pureté de ſon éclat. Comme il imite notre obſcurité, ne pouvons-nous pas quand il nous plaîra imiter ſa lumiére? Ce terrein brute a ſes beautés cachées, l'or & les perles s'y rencontrent. Nous ne manquerons ni d'adreſſe ni d'art pour en tirer de la magnificence; & qu'eſt-ce que les Palais divins peuvent préſenter de plus à nos yeux? ——Banniſſons tous les projets de guerre, & ne ſongeons plus qu'à tirer avantage des richeſſes que nous poſſédons.*

LXI. DISCOURS

Tu ne cede malis : ſed contrà audentior ito.

VIRG. Æneid. VI. 95.

Au lieu de ſe laiſſer abbattre par les maux, il faut au contraire leur réſiſter avec un redoublement de courage.

BÉELZEBUT, qui eſt mis au ſecond rang des Anges apoſtats, & qui eſt dans le premier Livre, le deuxiéme qui revient de l'évanoüiſſement général, & qui entre en converſation avec *Satan* ſur la ſituation de leurs affaires, ſe ſoutient merveilleuſement bien dans le Livre que nous parcourons. Il y a quelque choſe de très-majeſtueux dans la maniére dont il adreſſe la parole à l'aſſemblée; il concilie en quelque ſorte les ſentimens oppoſés des deux partis, & propoſe une entrepriſe que tout le Conſeil approuve. L'idée qu'il indique, d'envoyer quelqu'un de leur corps pour chercher un nouveau monde, eſt fondée ſur un projet conçu par *Satan*, qui ne fait ſimplement que l'indiquer dans le premier Livre.

L'eſpace immenſe peut renfermer d'autres mondes dans ſon ſein. Le bruit a même couru dans le Ciel, que le Tout-puiſſant étoit ſur le point de créer une Terre, & d'y placer une génération, que ſa bonté ne devoit pas moins favoriſer que ſes enfans céleſtes. Cette Terre, quand nous n'irions que pour la reconnoître, ſera peut-être l'objet de la premiére ſortie que nous ferons. Les eſprits de l'Empy-

rée ne ſont pas faits pour reſter dans les priſons de ce gouffre infernal ; & l'abîme ne les enſévelira point pour toujours dans ſon obſcurité. Mais c'eſt en plein Conſeil qu'il faut examiner ces idées.

C'eſt ſur ce projet que *Béelzebut* fonde ſa propoſition :

—— *Ne tentons pas l'entrepriſe dangereuſe d'envahir l'Empyrée. Il eſt des routes plus sûres & plus aiſées. Une ancienne Prophétie nous a révélé dans le Ciel, qu'un monde nouveau devoit ſortir du néant. Si j'ai bien compris les termes de la Prophétie, ce monde eſt déja créé, & ſert de ſéjour à une race nouvelle, à l'homme, dont la nature ſemblable à la nôtre, mais inférieure en excellence, eſt plus favoriſée du Monarque ſouverain. Le Très-Haut a confirmé ſa volonté à cet égard par un ſerment, qui fit trembler tout le Ciel.*

Le Lecteur pourra remarquer combien il étoit néceſſaire de ne pas omettre dans le premier Livre le projet qui ſert de baſe à tout le Poëme : comme auſſi, que le Prince des Anges apoſtats étoit le ſeul qui devoit naturellement l'inventer, & le ſecond en dignité après lui en preſſer l'exécution.

Il y a outre cela, à ce qu'il me ſemble, quelque choſe d'admirable, & de tout-à-fait propre à frapper l'imagination du Lecteur, dans cette ancienne Prophétie, ou ſimple rumeur répandue dans les Cieux, touchant la création de l'homme. Rien n'étoit plus propre à relever la dignité de l'eſpèce, que cette tradition, qui en précédoit l'exiſtence. L'homme eſt repréſenté comme ſervant de ſujet aux entretiens des intelligences, même avant ſa création. *Virgile*, pour faire un compliment à la République *Romaine*, en repréſente les Héros dans leur état de préexiſtence ; mais *Milton* fait un bien plus grand honneur au genre humain en général, en le dépeignant par quelques traits, même avant qu'il exiſtât.

Il y a quelque choſe de ſublime & de poëtique dans la deſcription du bruit que fait cette grande aſſemblée en ſe levant.

Ils ſe levérent avec un bruit pareil à celui du tonnerre entendu dans l'éloignement

Les divertiſſemens des Anges apoſtats, & leur ſéjour, ſont décrits avec beaucoup d'art & de génie. Les divertiſſemens conviennent à tous égards à des êtres, qui n'ont plus que de la force, & un entendement obſcurci par de mauvaiſes paſſions. De ce genre ſont ceux que *Milton* décrit avec une énergie admirable, & dont il n'eſt guére poſſible de rendre la force dans une autre Langue. *On y voit des armées ſe choquer en bataille dans les nuages, & les combattans mettre en feu toute l'étendue de l'horizon. D'autres arrachent les rochers & les montagnes, & volent par les airs en forme de tourbillons.*

Leur muſique eſt employée à célébrer leurs exploits criminels & leur entretien à vouloir concilier enſemble le deſtin, la liberté, & la préſcience.

Dans la deſcription de l'Enfer, il y a pluſieurs traits excellemment bien imaginés ; comme les riviéres qui ſe perdent dans la mer de feu, l'oppoſition extrême du froid & du chaud, & le fleuve d'Oubli. Les animaux monſtrueux, produits dans ce monde infernal, ſont dépeints dans une ſeule ligne, qui nous donne d'eux une idée plus horrible, que n'auroit pû faire une deſcription bien plus étendue.

——— *La Nature perverſe n'y produit rien que d'énorme, & de monſtrueux : tout en eſt horrible, inexprimable, & pire encore que tout ce que les fables ont feint, ou que la crainte s'eſt figuré de* Gorgones, *d'*Hydres, *& de Chiméres dévorantes.*

Cette Epiſode des amuſemens des Anges rebelles, & le tableau de leurs demeures, aident merveilleuſement à donner quelque relâche à l'attention donnée au débat.

Le vol de Satan juſqu'aux portes de l'Enfer eſt parfaitement bien dépeint.

J'ai déja eu occaſion de dire mon avis ſur l'Allégorie du *Péché* & de la *Mort*, qui ne laiſſe pas d'être une Piéce achevée en ſon genre, pourvû qu'on ne la conſidére point comme partie d'un Poeme Epique. La généalogie des différens perſonnages eſt tres-ingénieuſe. Le *Péché* eſt la production de *Satan*, & la *Mort* celle du *Péché*. Du commerce inceſtueux entre le *Péché* & la *Mort* naquirent ces monſtres horribles, qui déchirent de tems en tems les entrailles de leur propre mere. Ces monſtres ſont les terreurs d'une conſcience criminelle, qui naiſſent en partie de l'idée du *Péché*, & en partie de celle de la *Mort*. Cette derniére notion, qui eſt très-belle, me paroît clairement indiquée dans le diſcours du *Péché*, qui, après s'être plaint de ſa déteſtable poſtérité, ajoûte : *La Mort toujours préſente à mes yeux, l'affreuſe Mort, mon fils, & mon ennemi, irrite contre moi mes bourreaux : & quoique je ſois ſa mere, ſa fureur voudroit me dévorer moi-même, faute d'autre proye ; mais ce monſtre ſait que ſa fin tient à la mienne.*

Il n'eſt pas néceſſaire de faire remarquer au Lecteur la beauté du dernier trait de cette citation, ni combien c'eſt une choſe naturelle aux trois perſonnages de cette Allégorie de ſe liguer enſemble. D'ailleurs, ſe peut-il rien de mieux imaginé que de confier la garde des portes de l'Enfer au *Péché*, comme au ſeul être qui puiſſe ouvrir l'entrée du ſéjour des tourmens?

La partie de l'Allégorie employée à décrire les perſonnages, eſt remplie pareillement d'énergie. La figure de la *Mort*, la couronne royale dont ſa tête eſt parée, la menace qu'elle fait à *Satan*, la maniére dont elle ſe prépare au combat, & le cri qui accompagna ſa naiſſance, ſont des particularités trop nobles pour être paſſées ſous ſilence, & conviennent parfaitement au *Roi des épouvantemens*. Il ſeroit inutile d'obſerver la juſteſſe de penſée qu'il y a dans la génération de ces différens êtres ſymboliques ; que le *Péché* naquit à la premiére révolte de *Satan* ; que la *Mort* parut peu de tems après qu'il eût été précipité dans l'Enfer, & que les terreurs de la conſcience ſe trouvent à la porte de ce lieu d'horreur. La deſcription des portes eſt très-poëtique :

——— *Les portes infernales reculant impétueuſement avec un bruit épouvantable, s'ouvrirent des deux côtés. Le mugiſſement des gonds, pareil à celui du tonnerre, ébranla le plus profond de l'*Erebe. *L'ouverture des portes auroit pû recevoir de front une armée en bataille, étendue ſur les aîles, marchant enſeignes déployées avec ſes bagages & ſes chariots. De vaſtes tourbillons de flammes & de fumée en ſortirent comme d'une fournaiſe rompue par la violence du feu.*

Dans le paſſage de *Satan* à travers l'Empire du *Chaos*, il rencontre divers Perſonnages imaginaires, auxquels le Poëte aſſigne une demeure dans cet Empire. Cette attention de donner de la vie & du ſentiment à pluſieurs objets, plaira peut-être à quelques Critiques. Pour moi, j'aime mieux les endroits de cette deſcription, qui ont plus de probabilité, & qui repréſentent des choſes qui auroient pû arriver. De ce genre eſt l'action de *Satan* lorſqu'il s'éléve dans la fumée que vomit en haut le gouffre internal; ſa chûte dans un nuage de nitre, & d'autres matériaux combuſtibles, qui venant à ſe dilater avec impétuoſité, le repouſſent en haut; ſon élancement comme une pyramide de feu, avec ſon paſſage laborieux à travers la confuſion des élémens, que le Poëte appelle la matrice de la Nature, & peut-être ſon tombeau.

Les rayons lumineux, qui de l'extrémité de l'Univers percent juſque dans le *Chaos*, & la découverte de la terre, que le Prince des ténébres apperçoit de loin ſuſpendue auprès de la Lune, ſont auſſi des traits de la plus noble & de la plus belle Poëſie.

LXII. DISCOURS.

Nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus
Inciderit. ———

HOR. A. P. 191.

Gardez-vous bien d'employer pour le dénoûment le ſecours d'un Dieu, ſi le nœud ne mérite qu'un Dieu vienne le délier.

HORACE conſeille à tout Poëte de conſidérer attentivement la nature & la force de ſon génie. Comme *Milton* connoiſſoit parfaitement cette force, il a choiſi un ſujet entiérement conforme aux talens dont il étoit doué. Son génie étant tout-à-fait propre au ſublime, on ne ſauroit auſſi concevoir rien de plus noble que ſon ſujet. Tout ce qu'il y a dans l'Univers de grand & d'étonnant, y trouve place : le Syſtême du monde intellectuel, le Chaos, la Création, le Ciel, la Terre & l'Enfer, ſervent de matériaux à ſon Poëme.

Après avoir repréſenté dans les deux premiers Livres le monde infernal avec toutes ſes horreurs, le fil de ſa narration le méne naturellement aux régions de la gloire & du honheur.

Si l'air majeſtueux abandonne *Milton* en quelqu'endroit, c'eſt dans les parties de ſon Poeme où il fait parler les Perſonnes Divines. Pour le juſtifier à cet égard, il eſt bon d'obſerver, que l'Auteur ne peut qu'avoir été ſaiſi de crainte en décrivant les ſentimens du Tout-puiſſant. N'oſant pas donner l'eſſor à ſon imagination, il fut obligé de ſe borner à des notions tirées des Ecrits des plus grands Théologiens, & à des expreſſions de l'Ecriture.

Ainſi les beautés qui peuvent ſe rencontrer dans de pareils diſcours, ne ſont pas du genre poetique, ni ſi propres à remplir l'ame de ſentimens de grandeur, que d'idées de devotion. Les paſſions qu'ils ſont deſtinés à exciter, ſont l'amour divin, & une crainte religieuſe. La beauté particuliére de ces ſortes de diſcours dans le troiſieme Livre, conſiſte dans cette briéveté & dans cette clarté de ſtile, avec leſquelles le Poete a exprimé les principaux Myſtéres du *Chriſtianiſme*, & a réuni ſous un ſeul point de vûe toute la conduite de la Providence envers le genre humain. Il a repréſenté toutes les Doctrines abſtraites de la prédeſtination, du libre-arbitre & de la grace, comme auſſi les grands points de l'Incarnation & de la Rédemption (dont il eſt naturel de faire mention dans un Poëme qui roule ſur la Chûte de l'homme) avec une énergie & une évidence ſupérieures à tout ce qui ſe trouve ſur les mêmes ſujets dans d'autres Ouvrages. On ne ſauroit auſſi trop admirer l'art avec lequel il a embelli cette matiére, qui n'intéreſſe pas également tous les Lecteurs de toutes les graces de la Poëſie.

Le coup d'œil que la Divinité jette ſur l'Univers, a quelque choſe de raviſſant, & ſurpaſſe autant celui que *Virgile* attribue à *Jupiter*, que l'idée *chrétienne* de l'Etre ſuprême eſt plus raiſonnable & plus ſublime que celle que les *Payens* ſe formoient du même Etre. Les objets particuliers que le Créateur conſidére, ſont repréſentés de la maniére ſuivante :

L'Eternel du haut de ſon Tróne daigna baiſſer les yeux pour contempler l'ouvrage de ſes mains & celui de ſes créatures. La ſainte Milice des Cieux, nombreuſe comme les Étoiles, ſe tenoit debout autour de lui, & goûtoit en le voyant une félicité au-deſſus de toute expreſſion. A ſa droite étoit aſſis ſon Fils unique, la vive image de ſa gloire. Il conſidéra d'abord nos premiers parens, ſeuls encore ſur la terre. Placés au milieu d'un jardin délicieux, dans une ſolitude fortunée, ils cueilloient les fruits immortels de joye & d'amour ; de joye ſans inquiétude, & d'amour ſans aucun mélange de crainte. Delà ſon œil obſerva l'Enfer & les abîmes du Chaos. Il apperçut auſſi Satan *volant vers les limites céleſtes dans l'horizon de la nuit. Il le vit dans l'air ténébreux, & tout prêt à abbattre ſes ailes fatiguées & ſes pieds impatiens ſur la ſurface de ce monde, dont l'enveloppe aride, ſombre, ſans firmament, reſſembloit à une terre ferme & conſolidée dans une eſpace qui n'étoit ni l'air, ni l'océan. Dieu obſervant de ſa haute demeure, d'où il contemple le paſſé, le préſent & l'avenir, parla à ſon Fils unique en ces termes.*

L'approche de *Satan* des limites de la Création eſt bien dépeinte au commencement du diſcours qui ſuit immédiatement. Les effets que ce diſcours produit ſur les Eſprits bienheureux, & ſur la Perſonne Divine à laquelle il étoit adreſſé, ne peuvent qu'être infiniment agréables au Lecteur.

*Pendant que Dieu parloit, une odeur d'*ambroſie *remplit l'*Olympe, *& répandit dans les Eſprits bienheureux une joye inconcevable. Son Fils étoit revêtu d'une gloire ſans pareille : en lui brilloit tout ſon Pere exprimé ſubſtantiellement, & l'on découvroit ſur ſon front majeſtueux une compaſſion divine, un amour ſans fin, & une bonté ſans bornes.*

Il ſeroit ſuperflu de marquer la beauté du ſilence profond que gardoit toute

l'Armée céleſte dans une occaſion auſſi ſolemnelle. La fin de ce divin entretien, avec l'Hymne des Anges, qui vient après, ſont ſi poëtiques, que je ſerois tenté d'inſérer ici tout le paſſage, ſi je ne craignois de paſſer les bornes ordinaires de mes Diſcours.

Les Bienheureux pénétrés de joye ſe livrérent aux plus vifs tranſports. Malgré la force de leurs acclamations, ſemblables à celles d'une multitude infinie, on ſentoit cette douce mélodie, qui diſtingue la voix des immortels.

L'arrivée du Prince des ténébres ſur l'extérieur de cet Univers qui ſe préſentoit de loin comme un globe médiocre, mais qui lui ſembla, quand il en fut proche, une plaine immenſe, a quelque choſe de naturel & de noble: mais quand il arrive ſur les frontiéres du monde créé, entre cette portion de matiére qui vient d'être diſpoſée d'une maniére réguliére, & le reſte de la matiére qui ſe trouve encore dans un état de déſordre, l'imagination eſt frappée de la grandeur de ces objets. J'ai parlé ci-deſſus du *Limbe de Vanité*, que le Poëte place ſur cette ſuperficie extérieure de l'Univers. Mais comme je n'en ai dit qu'un mot en paſſant, & qu'il y a pluſieurs autres parties du Poëme dans le même goût, je deſtinerai un Diſcours à l'examen de ces ſortes de fictions.

LXIII. DISCOURS.

Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.
HOR. A. P. 9.

Les Peintres & les Poëtes ont toujours eu le privilége de tout oſer.

ARISTOTE obſerve, que la Fable d'un Poëme Epique doit contenir un grand nombre de circonſtances, qui ſoient en même tems croyables & étonnantes; ou, comme les Critiques *François* expriment la choſe, que la Fable ſoit un compoſé de probable & de merveilleux. Cette régle eſt auſſi juſte & auſſi belle qu'aucune autre qu'il y ait dans tout l'Art Poëtique d'*Ariſtote*.

Si la Fable n'a que de la probabilité, elle ne différe en rien d'une Hiſtoire; ſi elle n'a que du merveilleux, ce n'eſt au fond qu'un Roman. Ainſi le grand ſecret dans la compoſition d'un Poëme Héroique, eſt d'y introduire des circonſtances qu'on puiſſe croire, & qu'on doive admirer. C'eſt ce qu'il y a moyen de faire dans une Fable *bien choiſie*, en rapportant des choſes qui ſont arrivées réellement, ou du moins ſuivant les idées reçues. La Fable de *Milton* eſt un chef-d'œuvre en ce genre: la guerre dans les Cieux, la condition des Anges rebelles, l'état d'innocence, la tentation de nos premiers parens par le Démon ſous la figure d'un ſerpent, & leur chûte, quoique très ſurprenantes en elles-mêmes, ſont non ſeulement croyables, mais des articles de foi.

Un autre moyen de rendre le merveilleux croyable, eſt une Fiction poëtique, en vertu de laquelle on introduit des agens d'une nature ſupérieure, qui ſont doués du pouvoir de produire des effets étonnans. Le vaiſſeau d'*Ulyſſe* changé en rocher, & la flotte d'*Enée* métamorphoſée en Nymphes, ſont des accidens ſurprenans, & néanmoins vraiſemblables, dès qu'on ajoûte que c'étoient les effets de la puiſſance des Dieux. C'eſt à cette eſpéce d'invention que les Poëmes d'*Homere* & de *Virgile* ſont redevables de tant de choſes merveilleuſes, ſans être impoſſibles, & excitent ſi fréquemment dans l'ame du Lecteur des ſentimens d'admiration. S'il y a quelqu'endroit dans *Virgile* qui ſoit fautif à cet égard, il ſe trouve au commencement du troiſiéme Livre, où *Enée* eſt repréſenté comme arrachant un mirte qui diſtile du ſang. Pour rendre une ſi étrange particularité croyable, *Polydore*, enveloppé dans l'arbre, raconte que les barbares habitans du pays l'ayant percé de leurs fléches & de leurs javelots, le bois qui reſta dans ſes playes, prit racine, & donna naiſſance à cet arbre dont le ſang ſortoit. Il y a dans ce récit du merveilleux; mais le vraiſemblable n'y eſt pas, parce que le prodige en queſtion eſt ſuppoſé venir de cauſes naturelles, ſans l'intervention de quelqu'agent ſupérieur. Les fléches & les javelots y croiſſent, ſans avoir eu ſeulement le ſecours moderne d'un enchantement. En examinant attentivement la fiction de *Milton*, on la trouve pleine d'accidens ſurprenans, & cependant conformes aux notions que nous avons des choſes & des perſonnes décrites, & tempérés d'un juſte dégré de probabilité. Les ſeules exceptions qu'on pourroit faire à ce ſujet, regardent le Limbe de *Vanité*, l'Epiſode du *Péché* & de la *Mort*, & quelques-uns des Perſonnages imaginaires du *Chaos*. Ces endroits ſont étonnans, mais péchent contre la vraiſemblance; le Lecteur ne ſauroit ſe faire illuſion à lui-même au point d'y appercevoir de la poſſibilité. Ce ſont des deſcriptions de ſonges & d'ombres, mais point de choſes ni de perſonnes. Je ſai bien que pluſieurs Critiques regardent les Hiſtoires de *Circé*, de *Polyphéme* & des *Sirénes*, & en géneral l'*Odyſſée* & l'*Iliade*, comme autant d'allégories; mais indépendamment de cela, ce ſont des Fables qui étoient admiſes comme vérités du tems du Poëte. Les perſonnes dont les actions ſont rapportées, auroient pû faire ce qu'on leur attribue; & rien n'empêchoit que les circonſtances où elles ſe trouvoient, ne fuſſent réelles. Cet air de probabilité eſt ſi abſolument néceſſaire dans des Poëmes Héroïques, qu'*Ariſtote* obſerve que les anciens Auteurs tragiques faiſoient uſage des noms de divers grands hommes, qui avoient vécu réellement, quoique toute la Tragédie ne roulât que ſur des avantures qui ne leur étoient jamais arrivées, afin de rendre le ſujet de la Piéce plus croyable. En un mot, outre le ſens caché d'une Allégorie Epique, le ſens littéral doit auſſi paroître vraiſemblable. L'Hiſtoire doit être telle qu'un Lecteur ordinaire puiſſe y acquieſcer, quelque vérité naturelle, morale ou politique, que des hommes d'une plus grande pénétration ſoient en état d'y découvrir.

Satan, après avoir long-tems erré ſur la ſuperficie extérieure de l'Univers, découvre à la fin une ouverture, pour entretenir la communication entre le Ciel & les objets créés. *Milton*

Milton le dépeint enſuite comme faiſant une pauſe au bord de ce paſſage, & attentif à contempler la face de la Nature, qui lui parut dans la fleur de ſa premiére beauté. Il perce enſuite dans le vaſte intérieur de cet Univers, avec un œil, ou (comme *Milton* s'exprime dans le premier Livre) avec la perſpicacité d'un Ange. Il parcourt toutes les merveilles de cet immenſe amphithéâtre qui eſt entre les deux Poles, & embraſſe, pour ainſi dire, d'un coup d'œil toute l'enceinte de la Création.

Le vol qu'il prend entre les différens mondes qu'il apperçoit de tous côtés, & la deſcription du Soleil, ſont d'une admirable beauté. J'en dis autant de la forme qu'il prend, de ſa harangue, & de la conduite qu'il tient après s'être transformé en Ange de lumiére. L'idée du Poëte d'adreſſer *Satan* au Soleil, qui, ſelon le ſentiment ordinaire, eſt la partie la plus brillante de la Création, & de placer un Ange dans cet Aſtre, eſt une particularité très-bien inventée, & d'autant mieux ajuſtée à une probabilité poëtique, que c'étoit une doctrine reçue parmi les plus fameux Philoſophes, que chaque Orbe avoit ſon intelligence; & que dans l'Ecriture il eſt fait mention d'un Ange placé dans le Soleil. La réponſe que cet Ange fait à *Satan* déguiſé, a une grandeur & une majeſté parfaitement convenables à une intelligence céleſte. La partie de cette réponſe qui le repréſente comme témoin de la Création, eſt noble en elle-même, & non-ſeulement bien placée, mais auſſi néceſſaire pour préparer le Lecteur à ce qui doit ſuivre dans le ſeptiéme Livre.

J'ai vû s'aſſembler à ſa ſeule parole la maſſe informe, origine matérielle de ce Monde. Le Chaos *entendit ſa voix, le déſordre tumultueux s'appaiſa, & le vaſte infini fut limité. Il parla de nouveau, l'obſcurité s'enfuit, la lumiére brilla, l'ordre ſortit du ſein même de la diſcorde.*

Dans la partie ſuivante du diſcours, il repréſente ſi bien la Terre, que le Lecteur ne ſauroit s'empêcher de croire qu'il la regarde du même point de vûe.

Jettez les yeux ſur ce globe, dont la partie qui nous regarde, brille de la lumiére que je lui envoye : ce globe eſt la terre deſtinée à l'homme. Cette lumiére forme ſon jour, &c.

Avant de finir mes réflexions ſur ce troiſiéme Livre du *Paradis perdu*, il ne m'eſt pas poſſible de paſſer ſous ſilence la fameuſe plainte de *Milton*, par laquelle ce Livre commence, & qui mérite certainement toutes les louanges qui lui ont été données; quoique, comme je l'ai inſinué ci-deſſus, ce ſoit plutôt une excreſcence qu'une partie eſſentielle du Poëme. La même obſervation eſt applicable à cette magnifique digreſſion ſur l'hypocriſie, qui ſe trouve dans le méme Livre.

L.

LXIV. DISCOURS.

Nec satis est pulchra esse Poëmata, dulcia sunto.

HOR. A. P. 99.

Ce n'est pas assez que les Poëmes soient beaux, il faut aussi qu'ils soient touchans.

CEUX qui savent combien de volumes on a écrit sur les Poëmes d'*Homere* & de *Virgile*, me pardonneront aisément la longueur de ma dissertation sur *Milton*. Le *Paradis perdu* est regardé par les meilleurs Juges comme un des plus beaux Ouvrages qui ait paru en *Angleterre*, & mérite par cela même d'être exposé aux yeux d'un Lecteur *Anglois* dans toute sa beauté. Ainsi après avoir donné une idée générale des perfections & des défauts de ce Poëme, j'ai cru devoir encore en parcourir tous les Livres d'une maniére détaillée. Cette partie de ma tâche ayant deja été remplie à l'égard des trois premiers Livres, je passe à l'examen du quatriéme.

Ce seroit une peine assez inutile que d'avertir le Lecteur, qu'il y a plusieurs beautés dans ce grand Auteur, que je n'ai point indiquées, mon dessein étant simplement de faire mention de celles qui me semblent les plus exquises, ou de celles qui échaperoient le plus aisément à l'attention du commun des Lecteurs Quiconque a lû les Critiques qui ont écrit sur l'*Odyssée*, l'*Iliade*, & l'*Enéide*, sait très-bien, que quoique ces Auteurs soient d'accord entr'eux au sujet des grandes beautés de ces Poëmes, chacun d'eux ne laisse pas d'y avoir découvert des traits admirables, que les Auteurs n'avoient point apperçus. Je remarquerai pareillement, que comme les plus grands Maîtres en fait de critique different entr'eux au sujet de certains points particuliers dans un Poëme Epique, je ne me suis point arrêté scrupuleusement aux régles que quelques-uns d'eux ont prescrites touchant ce genre d'ouvrage, mais j'ai pris la liberté d'épouser le sentiment, tantôt des uns, & tantôt des autres; & quelquefois même de personne, quand j'ai cru qu'ils étoient tous dans l'erreur.

Les beautés du quatriéme Livre peuvent être rangées en trois classes. La premiére comprendra ces tableaux d'une vie douce & innocente, que nous trouvons dans la description d'*Eden*, du *Paradis*, &c. Il faut ranger dans une seconde classe les discours & les actions des Anges, tant bons que mauvais. Enfin, la derniére est formée par la conduite d'*Adam* & d'*Eve*, qui jouent le principal rôle dans le Poëme.

En faisant la description du *Paradis*, le Poëte a observé la régle d'*Aristote*, de réserver tous les ornemens de la diction pour la partie de la Fable, qui ne sauroit être embellie par des sentimens. Conformément à cette régle, les expressions sont plus fleuries & le stile plus travaillé dans de certaines des-

criptions, que dans le reſte du Poëme. D'ailleurs, quoiqu'on ait cenſuré avec raiſon dans un Poëme Héroïque les peintures de jardins, de rivières, d'arcs-en-ciel, & autres pareils ouvrages de la Nature deſtitués de vie, quand ils ſont d'une certaine longueur, la deſcription du Paradis auroit été défectueuſe, ſi le Poëte l'avoit abrégée, non ſeulement à cauſe que c'eſt la ſcène de la principale action, mais auſſi parce qu'un tableau étendu étoit néceſſaire pour nous donner une juſte idée de la ſituation de nos premiers parens durant le période de leur innocence. Le plan en eſt d'une admirable beauté, & formé ſur le peu qui nous en eſt dit dans l'Ecriture. La brillante & féconde imagination de *Milton* a revêtu de tant d'ornemens ce ſéjour heureux & innocent, qu'il ſeroit très-difficile de les indiquer tous.

Avant que de quitter cet article, je remarquerai qu'il n'y a dans tout le Poëme preſqu'aucun diſcours d'*Adam* & d'*Eve*, qui ne contienne plus d'une alluſion au ſéjour délicieux qu'ils habitoient. Le Lecteur, durant tout le cours de l'action, ſe trouve conſtamment dans quelqu'endroit du *Paradis*. En un mot, comme les Critiques ont obſervé, que dans des Poëmes dont les Acteurs ſont des bergers, les penſées doivent toujours avoir rapport aux bois, aux champs & aux ruiſſeaux, nous pouvons dire de même, que nos premiers parens perdent rarement de vûe leur charmante demeure, ſoit dans leurs actions, ſoit dans leurs diſcours.

Nous devons conſidérer en ſecond lieu ce que diſent & font dans le quatriéme Livre, les Anges, tant bons que mauvais. *Satan* étant à portée de voir *Eden*, & contemplant toutes les merveilles de la Création, éprouve des ſentimens bien différens de ceux qui l'avoient animé pendant qu'il ſe trouvoit dans le ſéjour des tourmens : ſes idées ſe reſſentent du lieu où il eſt. Il réfléchit ſur le bonheur de ſa premiére condition, & ce ſouvenir lui arrache un diſcours, dont quelques endroits expriment délicatement une eſpèce d'aveu, qu'il eſt lui-même l'auteur de ſa miſére : mais à la fin il s'affermit dans l'impénitence & dans le deſſein de rendre l'homme auſſi coupable & auſſi malheureux que lui. Ce combat de paſſions eſt amené avec beaucoup d'art, & l'on ne peut rien imaginer de plus noble ni de plus hardi que le commencement du diſcours qu'il adreſſe au Soleil :

O toi, dont le front glorieux fait pâlir les Etoiles, & repréſente le Souverain du Monde, ſois attentif à ma voix. Comprens, ſi tu le peux, combien je dois haïr ton éclat ; il me rappelle le triſte ſouvenir de la gloire que je poſſédois au-deſſus de ta ſphére, avant que l'orgueil m'eût armé contre le Roi des Cieux.

Ce diſcours eſt, à mon avis, le plus éloquent qui ſoit attribué à *Satan* dans tout le Poëme. L'ennemi du genre humain s'occupe après cela à faire quelques découvertes concernant nos premiers parens, & à trouver quelque moyen de les attaquer avec ſuccès. Pour cet effet *Milton* le repréſente comme dédaignant l'entrée ordinaire du *Paradis*, & franchiſſant par mépris d'un ſaut léger les barriéres dont ce ſéjour étoit entouré, il dirige ſon vol vers l'Arbre de vie, qui ſe diſtinguoit entre tous au milieu du *Paradis*, & s'y arrêta ſous la forme d'un vautour. Mais ce qui le frappa principale-

ment, fut la vûe de nos premiers parens, d'*Adam*, le plus majeſtueux des hommes, & d'*Eve*, la plus belle des femmes. Ce ſpectacle arrache à *Satan* cette énergique exclamation, dictée par la douleur : *O Cieux ! ô Terre ! ô Enfers ! Voilà donc ceux à qui l'on a deſtiné nos trônes ! Voilà les nouveaux favoris de l'Eternel ! Qui ſont-ils ? &c.*

L'idée de la transformation de *Satan* en un *cormoran*, qui ſe met ſur l'Arbre de vie, ſemble être une imitation de ce paſſage de l'*Iliade*, dans lequel deux Divinités ſe perchent ſur le ſommet d'un chêne, après s'être métamorphoſées en vautours.

La même réflexion eſt applicable à la forme d'un crapeau qu'il prend pour ſe placer à l'oreille d'*Eve*, & lui faire illuſion par des ſonges. Rien enſuite n'eſt plus beau que la deſcription de la maniére dont il reprend ſa véritable forme. Sa réponſe, lorſqu'il eſt découvert, & obligé de dire qui il eſt, répond parfaitement à l'orgeuil & à l'intrépidité de ſon caractère.

Ne me remettez-vous pas, dit Satan d'un air de mépris, ne me remettez-vous pas ? Je me ſuis vû dans un rang où vous n'oſiez vous élever. Si vous ne me connoiſſez point, c'eſt ſans doute que votre baſſeſſe ne vous a point permis de m'approcher. Si vous me connoiſſez, pourquoi demandez-vous qui je ſuis ?

La ſévére réprimande que *Zéphon* lui fait, & l'influence que cette réprimande a ſur *Satan*, ſont quelque choſe d'exquis en leur genre. *Satan* eſt mené enſuite à *Gabriël*, le chef des Anges chargés du ſoin de garder le *Paradis*. L'air fier & dédaigneux qu'il fait paroître en cette occaſion, eſt ſi frappant, que le plus ſtupide Lecteur s'en apperçoit. C'eſt un vrai tableau que la maniére dont *Gabriël* marque qu'il le découvre de loin.

Amis, j'entends un bruit de pieds agiles, & déja j'entrevois à travers l'obſcurité Ithuriël & Zéphon. *Avec eux s'avance un troiſiéme, qui repréſente encore un Roi, mais un Roi dont la gloire eſt flétrie. Je crois que c'eſt le Prince des Enfers. La fureur etincelle dans ſes yeux.*

LXV. DISCOURS.

Verte omnes te te in facies, & contrahe, quicquid
Sive animis, sive arte vales.

VIRG. Æneid. XII. 891.

Vous avez beau prendre mille détours, & rappeller tout ce que vous avez de force & d'artifices.

LA conférence entre *Gabriël* & *Satan* répond parfaitement au caractère des deux interlocuteurs. La description de *Satan* qui s'arme de force & d'audace, quand il se prépare au combat, égale au moins celle qu'*Homere* fait de la Discorde, & que *Longin* a tant célebrée, aussi-bien que celle de la Renommée par *Virgile*. Ces deux Déesses sont représentées comme ayant les pieds sur la terre, & la tête au-dessus des nues.

Ce discours insolent alluma le courroux des Esprits célestes; ils forment des deux parts leurs bataillons en croissant, & ils enferment ce téméraire au milieu d'une infinité de lances. Ainsi les dons de Cérès vers le tems de la moisson présentent leurs épics. Satan *fut ému, mais l'orgueil le soutint. Il se présenta comme le Pic de* Ténériffe, *ou le Mont* Atlas *que rien ne sauroit ébranler. Sa taille montoit jusqu'aux nues, & l'horreur elle-même faisoit le pennache de son casque.*

Il est bon de remarquer ici, que *Milton* emprunte souvent, & se rend propres, par une heureuse imitation, un grand nombre de beaux traits tirés des plus fameux Poëtes, tant *Grecs* que *Latins*. Mais je réserverai cette discussion pour une dissertation à part, ne voulant pas rompre le fil de ces spéculations par des réflexions qui ne pourroient être d'usage qu'à des Savans.

Je ne saurois cependant m'empêcher d'observer ici que la séparation du combat entre *Gabriël* & *Satan*, par le moyen de balances d'or suspendues dans le Ciel, est un rafinement sur l'idée d'*Homere*, qui dit simplement, qu'avant qu'*Hector* & *Achille* en vinssent aux mains, *Jupiter* pesa leurs destinées. Le Lecteur peut voir tout le passage dans le vingt-deuxième Livre de l'*Iliade*.

Virgile, avant le combat décisif, décrit pareillement *Jupiter*, comme pesant les destins de *Turnus* & d'*Enée*. *Milton*, en empruntant ce trait admirable de l'*Iliade* & de l'*Eneïde*, ne l'insére pas seulement comme un ornement poetique, à l'imitation des Auteurs que nous venons de nommer; mais il s'en sert comme d'un moyen pour empêcher les deux guerriers d'en venir à un engagement. Ajoutons à cela, que *Milton* a été d'autant plus en droit de faire usage de ce trait, que la même Allégorie se trouve dans l'*Ecriture*

Sainte, où il eſt dit d'un méchant Prince, que, peu d'heures avant que d'être aſſaſſiné, il fut *peſé dans des balances, & trouvé léger.*

La même ſincérité, qui m'engage à donner à *Milton* les plus grandes louanges, m'oblige à avouer que l'idée de ce Poëte de faire deſcendre *Uriël* ſur un rayon de lumiére, & de le faire remonter enſuite de la même maniére vers cet Aſtre, eſt une ſorte de gentilleſſe, qui auroit pû être admirée dans un autre, mais qui me paroît fort au-deſſous de ſon génie. La deſcription des légions d'Anges armées, qui font leur ronde nocturne dans le *Paradis*, eſt dans un autre goût : *A ces mots il conduiſit ſes Cohortes, dont l'éclat effaçoit la clarté de la Lune.* De même le récit des Hymnes que nos premiers parens leur entendoient chanter, ne peut paroître que d'une beauté divine.

Nous devons conſidérer en dernier lieu les rôles d'*Adam* & d'*Eve* dans le quatriéme Livre. La deſcription que le Poëte fait de leurs charmes, eſt un morceau exquis, & tout-à-fait propre à faire concevoir la ſurpriſe & les ſentimens d'envie que l'ennemi du genre humain éprouva à la vûe de ce ſpectacle.

Deux objets plus nobles que tous les animaux l'étonnérent. La majeſté de leur port, leur tête levée vers le Ciel, & la dureté dont ils étoient revêtus, ſembloient leur déférer le droit de gouverner l'Univers. Auſſi en avoient-ils l'empire. Dans leurs divins regards brilloient l'image du Créateur, la vérité, la raiſon, la ſageſſe, une ſainteté ſévére & pure ; ſévére, mais tempérée par un air de moderation & de droiture, qui conviennent ſi bien aux Rois. Il ſe trouvoit cependant entr'eux quelques degrés d'inégalité : ils avoient l'un ſur l'autre quelques avantages ; l'un étant formé pour la contemplation & la valeur, l'autre pour la douceur & les graces. Celui-ci pour Dieu ſeul, celle-là pour l'homme & pour Dieu. Le front de l'un grand & majeſtueux, & ſon regard impoſant marquoient la ſupériorité. Ses cheveux ſemblables à la fleur d'hyacinthe, & bouclés d'un air mâle, ſe ſéparoient ſur le front, & ſans paſſer les épaules, ornoient décemment ſa tête. La chevelure de l'autre, éparſe, ondoyante & longue, tomboit comme un voile juſqu'au bas de ſa taille fine & déliée. L'or de ſes treſſes blondes ſe recourboit avec grace. Ainſi la vigne demandant un ſupport ſe replie devant l'ormeau. Ainſi portoit-elle ſur ſa tête une marque de ſa dépendance, & du beſoin qu'elle avoit d'un appui. Son cœur obéiſſant à la nature, s'attachoit à ſon époux ; mais en gagnant ſon amour par la ſoumiſſion, elle ſe concilioit ſon eſtime par la modeſtie.

Ils marchoient en ſe donnant la main : quel couple ! l'amour n'en unira jamais de ſemblable.

Il y a quelque choſe de bien poëtique dans le tableau que l'Auteur ajoûte enſuite, & où il dépeint nos premiers parens aſſis ſur un lit de fleurs au bord d'une fontaine, & entourés de différens animaux, qui s'égayoient autour d'eux.

Leurs diſcours ſont un heureux mêlange de ſincérité & de tendreſſe. Les proteſtations d'amour qu'ils ſe font ſont animées, mais vrayes. En un mot, ce ſont des douceurs, telles qu'on n'en a dites que dans le *Paradis.*

Chere compagne, dit Adam, *ſeule deſtinée à partager avec moi les délices de*

la nature, dont tu es le plus précieux tréſor; ſans doute l'Auteur qui nous a donné la vie, & qui a créé ce vaſte monde pour nous, eſt auſſi grand en bonté qu'en puiſſance? Il nous a tirés de la pouſſiére, il nous a placés dans un Paradis. *Glorifions ſans ceſſe le Créateur, ne ſongeons qu'à exalter ſa bonté infinie, pendant que nous paſſerons agréablement le tems à cultiver ces arbres, & à prendre ſoin de ces fleurs. Cette occupation n'a rien de fatiguant; mais quand la peine voudroit s'y joindre, ta compagnie la convertiroit en plaiſir pour moi.*

Eve *lui répliqua: O toi, pour qui, & de qui j'ai été formée, chair de ta chair, ſans qui je ſerois inutile au monde, guide aſſuré, glorieux chef de ta fidéle compagne, ce que tu viens de dire eſt juſte & raiſonnable. Nous lui devons une reconnoiſſance éternelle. Tout doit retentir de nos actions de graces. Je te poſſéde, cher* Adam. *La terre ne voit point ton égal, & ne le verra jamais.*

La ſuite du diſcours d'*Eve*, dans laquelle elle rapporte ce qui lui arriva immédiatement après ſa création, & la maniére dont elle fut menée à *Adam*, eſt ſûrement un des plus beaux paſſages de *Milton*, ou peut-être de quelque autre Poëte que ce ſoit. Au reſte, ces différens endroits ſont travaillés avec tant de ſoin, qu'ils peuvent plaire au Lecteur le plus voluptueux, ſans choquer le Lecteur le plus ſévére. *Je me ſouviens du jour où la douce lumiére vint pour la premiére fois ouvrir mes yeux étonnés. Je me trouvai mollement couchée ſur un tapis de verdure émaillée de fleurs.*

Un Poete, qui auroit eu moins de jugement & moins d'invention, ſe ſeroit trouvé fort embarraſſé à prêter à nos premiers parens des ſentimens tendres, & tels cependant que les demandoit un état d'innocence; à décrire l'ardeur de l'amour ſans artifice ni hyperbole; à faire dire à l'homme les choſes paſſionnées ſans rien perdre de ſa dignité naturelle, & à conſerver en même tems à la femme toute la modeſtie poſſible; en un mot, à ajuſter ſi bien les prérogatives de la ſageſſe & de la beauté, que chacune d'elles garde tous ſes droits ſans empiéter ſur ceux de l'autre. La ſubordination établie par le Créateur entre les deux ſexes, eſt merveilleuſement bien obſervée dans tout le Poëme, & particuliérement dans le diſcours d'*Eve* dont j'ai fait mention. La fin de ce diſcours fournit une nouvelle preuve de la ſoumiſſion d'*Eve* à l'égard d'*Adam*.

A ces mots, notre Mere commune tourna vers Adam *un regard animé du pur feu de l'amour conjugal, & ſe penchant affectueuſement ſur lui, elle le tenoit à demi embraſſé. Son ſein relevé, ſans autre voile que l'or ondoyant de ſes treſſes négligées, s'approchoit de celui de ſon époux, qui tranſporte tout à la fois de ſes graces & de ſon air de ſoumiſſion, ſourit avec une ſupériorité pleine de tendreſſe. Il preſſa ſes lévres pures par un chaſte baiſer.*

Le Poete ajoûte que le démon, envieux de leur bonheur, ſe détourna pour n'en pas être le témoin.

Les entretiens de nos premiers Parens vers le ſoir ſont remplis d'images & de ſentimens convenables à leur ſituation & à leur caractére. Le diſcours d'*Eve* en particulier, eſt tourné d'une maniére ſi naturelle, & a une douceur

de ſentimens ſi touchante, qu'on ne ſauroit aſſez l'admirer. Je terminerai mes réflexions ſur ce Livre, en faiſant remarquer la délicateſſe de la tranſition que le Poete fait à l'hommage de la priére qu'ils rendirent à Dieu vers le ſoir.

Arrivés à leur retraite, ils ſe tinrent debout, & ſe tournant vers la voûte céleſte, ils adorérent le Dieu qui fit le Firmament, l'Air, la Terre, & le Ciel, le Globe reſplendiſſant de la Lune & le Pôle étoilé. Tu fis auſſi la Nuit, Créateur Tout-puiſſant, & tu as fait le Jour, &c.

La plûpart des Poëtes Epiques modernes ont imité les Anciens en commençant un diſcours, ſans marquer que tel ou tel parla en ces termes; mais comme rien n'eſt plus facile que d'imiter les Anciens dans l'omiſſion de deux ou trois mots, il y a certainement beaucoup d'art à faire qu'on puiſſe ſe paſſer de ces mots, & commencer le diſcours naturellement ſans eux. Le Lecteur pourra trouver à cet égard un bel exemple tiré d'*Homere*, dans le vingt-troiſiéme chapitre de *Longin*.

LXVI. DISCOURS.

—— Major rerum mihi naſcitur ordo.

VIRG. Georg. I. 149.

Un plus grand nombre d'objets s'offre à mes regards.

NOUS avons vû, en parcourant le quatriéme Livre, l'artifice que le démon mit en œuvre pour exciter dans l'ame d'*Eve*, pendant qu'elle dormoit, des idées de vanité, d'orgueil & d'ambition. L'Auteur, qui marque un génie merveilleux dans tout le Poëme, en préparant le Lecteur à ce qu'il doit offrir à ſes regards, fonde ſur la particularité que nous venons d'indiquer, la premiére partie du cinquiéme Livre. *Adam*, en ſe reveillant, s'apperçoit qu'*Eve* dort encore, mais remarque ſur ſon viſage un air d'agitation & d'inquiétude. L'attitude qu'il prend pour la regarder, eſt admirablement bien décrite; & jamais Amant n'a tenu à une Maîtreſſe un diſcours plus doux que celui que *Milton* prête à notre premier Pere.

Eve *dormoit encore; le déſordre de ſes cheveux & le feu de ſes joues marquoient l'agitation de ſon eſprit. Il s'éleva ſur le coude, & s'attendrit en contemplant ſa compagne, que les graces avoient ſuivie juſques dans les bras du ſommeil. Après l'avoir conſidérée quelque tems, il lui toucha legérement la main, & d'une voix auſſi douce que celle de* Zéphir, *quand il fait entendre ſon amour à* Flore, *il lui dit: Eveille-toi, charmante épouſe, toi par qui l'Auteur de la nature a mis le comble à mon bonheur; chere* Eve, *dont les attraits toujours nouveaux me préparent toujours de nouvelles délices; éveille toi,*

l'Aurore

l'Aurore allume déja le flambeau du jour, & la fraîcheur des champs nous appelle. Nous perdons le tems le plus favorable de la journée. Voici le doux moment que la fleur des citronniers s'epanouit, & que la mirte exhale ſes parfums les plus ſuaves. Ne négligeons point des biens ſi précieux : allons obſerver le gracieux mêlange que la nature a fait de ſes couleurs. L'abeille induſtrieuſe careſſe déja les fleurs, pour en extraire ſes douceurs liquides.

A ces mots, elle s'eveille, & d'un air effrayé ſe tournant vers Adam, *elle l'embraſſe avec tendreſſe, & lui tient ce diſcours :*

O toi ſeul en qui mon ame trouve un repos parfait, ſource de ma gloire, modele de ma perfection, Adam, *que ta préſence & le retour de la lumiére me font plaiſir !* &c.

Je ne dois pas oublier que *Milton*, dans les entretiens d'*Adam* & d'*Eve*, fait fréquemment alluſion à des endroits tirés du *Cantique des Cantiques*, où régne un vrai eſprit de Poëſie Orientale, & qui a beaucoup de rapport avec celui que nous trouvons dans *Homere*, qui étoit à peu près contemporain de *Salomon*. On ne ſauroit révoquer en doute que dans le diſcours qui vient d'être cité, le Poëte n'ait fait alluſion aux deux paſſages ſuivans, remplis des mêmes images, & auxquels une occaſion toute pareille ſemble avoir donné lieu.

Mon bien-aimé a pris la parole, & m'a dit : Léve toi, ma grande amie ; ma belle, & t'en vien. Car voici que l'hiver a paſſé, & les pluyes ont ceſſé de tomber : la terre eſt ornée de fleurs, le tems des chanſons eſt venu, & la voix de la tourterelle a déja été ouïe dans notre contrée. Le figuier a pouſſé ſes figuons, & les vignes leurs grappes odorantes. Léve-toi, ma grande amie, ma belle, & t'en vien.

Levons-nous dès le matin pour aller aux vignes, & voyons ſi la grappe eſt formée, & ſi les grenadiers ſont fleuris. Les mandragores jettent déja leur odeur.

La préférence qu'il accorde au jardin d'*Eden* ſur celui —— —— *où le ſage Monarque folâtroit avec ſa belle* Egyptienne, fait voir que le Poëte avoit devant les yeux le Cantique dont il s'agit.

Le ſonge d'*Eve* eſt tout-à-fait propre à produire en elle des ſentimens d'orgueil, ce qui étoit le but du démon. De ce genre eſt cette partie du ſonge, dans laquelle *Eve* s'imagine qu'*Adam* la réveille en lui adreſſant ces paroles :

Il me ſembloit qu'une voix pleine de douceur m'invitoit à la promenade ; j'ai cru d'abord que c'étoit la tienne : elle me diſoit : Eve, *pourquoi dors-tu ? Voici la plus charmante heure du jour, l'air eſt frais & calme, tout eſt en ſilence, excepté l'oiſeau qui recrée la nuit, & qui maintenant éveillé répéte les douces chanſons que l'amour lui dicte. La Lune régne dans ſon plein, & ſa lumiére encore plus agréable que la vive clarté du Soleil, prête à l'Univers un nouveau luſtre. L'Univers enchanté de ta céleſte beauté, ſe préſente en extâſe devant toi pour te contempler.*

Un Poëte moins judicieux auroit prêté de pareils ſentimens à *Adam* dans tout le cours de l'ouvrage ; mais la flatterie & la fauſſete étoient des galanteries qui ne convenoient pas à l'*Adam* de *Milton*, & auroient fort déplû à

Eve dans un état d'innocence, à moins que ce ne fût durant les illuſions d'un ſonge déſtiné à la ſéduire. Quoique la cataſtrophe du Poëme ſoit en quelque ſorte annoncée dans ce ſonge, elle eſt ſi légérement indiquée, qu'on ne ſauroit la taxer d'être un récit anticipé de ce qui doit ſe trouver dans le neuviéme Livre. Le ſonge même eſt un excellent tableau du peu de liaiſon qu'ont entr'eux les objets qui s'offrent à l'ame pendant le ſommeil, & du triſte effet que quelques-uns de ces objets ſont capables de produire. *Adam*, que le Créateur avoit doué d'un caractère ſupérieur de force & de ſageſſe, inſtruit & conſole *Eve* à cette occaſion.

Adam *raſſuroit de la ſorte ſa belle épouſe, & elle ſe ſentit ſoulagée. Elle laiſſa couler quelques larmes ſans lui répondre. Il ſe raſſembloit encore quelques gouttes dans ſes yeux attendris*, Adam *les enleva par un baiſer. Il les regardoit comme des ſignes d'une conſcience pure, & d'une ſainte frayeur d'offenſer l'Eternel.*

L'Hymne du matin eſt une imitation d'un de ces *Pſeaumes*, où le *Pſalmiſte* ne pouvant point ſuffire à exprimer tous les ſentimens de reconnoiſſance qui l'animent, invite non ſeulement les Anges, mais auſſi les parties inanimées les plus conſidérables de la création, à joindre leur voix à la ſienne pour célébrer l'Auteur de leur être. Des invocations de ce genre rempliſſent l'ame de glorieuſes idées des ouvrages de Dieu, & excitent cet *enthouſiaſme* divin, qui eſt ſi naturel à la vraye dévotion. Mais ſi cette eſpèce d'invitation faite aux parties inanimées de la nature, forme en tout tems une maniére de culte très-convenable, ce culte convenoit particuliérement à nos premiers Parens, pour qui la création étoit un ſpectacle tout nouveau, & qui n'avoient point vû encore les différentes diſpenſations de la Providence, & ainſi ignoroient ce grand nombre de ſujets de louanges, que leurs deſcendans devoient célébrer par de pieux Cantiques. Il n'eſt pas néceſſaire que j'obſerve ici combien il y a de Poëſie dans l'Hymne en queſtion, & la ſainte beauté de la réſolution qui termine ce Cantique.

LXVII. DISCOURS.

——Volat ille per aëra magnum
Remigio alarum.

VIRG. Æneïd. I. 304.

Il fend, à l'aide de ſes aîles, les vaſtes plaines de l'air.

APRE'S avoir fait mention des diſcours qui ſont attribués aux différens perſonnages dans ce Poëme, je paſſe à la deſcription que *Milton* fait de *Raphaël*. Son départ de devant le trône du Tout-puiſſant, & le vol qu'il prend à travers les Chœurs des Anges, ſont très-bien peints. Comme *Milton* remplit par-tout ſon Poëme de circonſtances propres à frapper d'étonnement, il décrit la porte du Ciel comme formée de maniére qu'elle s'ouvroit d'elle-même à l'approche de l'Ange qui devoit y paſſer.

Il traverſe l'Empirée d'un vol rapide : bientôt il arrive aux portes du Ciel; les deux battans ſe tournent d'eux-mêmes ſur des gonds d'or. C'étoit un ouvrage de la main du Tout-puiſſant.

Le Poëte paroît avoir eu ici en vûe deux ou trois paſſages du XVIII. Livre de l'*Iliade*, & en particulier celui où parlant de *Vulcain*, *Homere* dit que ce Dieu avoit fait vingt *trépieds*, qui ſe mouvoient ſur des roues d'or. Ces *trépieds*, quand il le falloit, ſe rendoient d'eux-mêmes à l'aſſemblée des Dieux, & s'en retournoient, dès qu'on n'avoit plus beſoin d'eux. *Scaliger* a raillé impitoyablement *Homere* ſur cet article. Je n'entreprendrai point de décider, ſi dans cet endroit d'*Homere*, le merveilleux des portes de *Milton* eſt moins extraordinaire que celui des *trépieds*; j'oſe affirmer qu'il ne s'en ſeroit point ſervi, s'il n'avoit point été autoriſé à cet égard par un endroit de l'Ecriture, où il eſt parlé de roues, qui avoient en elles un principe de vie, & qui ſe mouvoient ou s'arrêtoient avec les *Chérubins*, qu'elles accompagnoient.

Il eſt bien clair que *Milton* avoit ce prodige en vûe, puiſque dans le Livre ſuivant il repréſente le char du *Meſſie* avec des roues *vivantes*, préciſément comme dans la viſion d'*Ezéchiel*.

Les chars de l'arſenal de Dieu, qui de tems immémorial ſont placés entre deux montagnes d'airain, vinrent d'eux-mêmes (car l'Eſprit de vie étoit en eux) ſe préſenter à leur Seigneur.

Je ſuis perſuadé que le *P. Boſſu*, & les deux *Daciers*, qui ne demandent pas mieux que de juſtifier, & enſuite d'admirer tout ce qu'on blâme dans *Homere*, auroient été charmés de faire le panégyrique des *trépieds* de *Vulcain* par le moyen des roues d'*Ezéchiel*.

La deſcente de *Raphaël* ſur la terre, &, la figure de ſa perſonne, ſont

représentées avec de vives couleurs. Plusieurs Poëtes *François*, *Italiens* & *Anglois*, ont donné l'essor à leur imagination en décrivant des Anges; mais je ne me souviens pas d'en avoir vû de portraits plus conformes aux notions que l'Ecriture nous en donne, que dans *Milton*. Après avoir représenté *Raphaël* comme terminant son vol, & se plaçant sur la terre, le Poëte ajoûte, comme dernier trait de sa description, une idée nouvelle & ingénieuse.

——— *En arrivant il secoue ses aîles, qui répandent à la ronde une odeur divine.*

La reception que les Anges Gardiens font à *Raphaël*, son passage au travers d'une forêt aromatique, & la distance d'où *Adam* l'apperçoit, ont toutes les graces dont la Poësie est susceptible. L'Auteur nous donne ensuite une description d'*Eve* dans ses occupations domestiques.

A ces mots, elle part d'un air actif, *toute occupée du choix qu'elle doit faire pour offrir à leur hôte ce qu'il y avoit de plus délicat : elle dispose en son esprit l'ordre des services, afin de ne pas faire un mêlange mal entendu : dans son arrangement elle veut que l'appétit soit piqué par la diversité.*

Quoique dans cet endroit, & dans quelques endroits du même Livre, le sujet consiste simplement dans les soins du ménage, les expressions sont si vives, & les images si agréables, que le Poëte mérite particuliérement d'être admiré d'avoir su embellir un sujet si simple en lui-même.

La majesté naturelle d'*Adam*, & en même tems l'air respectueux envers l'être supérieur, qui daignoit être son convive; la bénédiction solemnelle que l'Ange donne à la mere du genre humain, avec le portrait d'*Eve* servant à table, sont des choses qui méritent l'admiration du Lecteur.

La conduite de *Raphaël* répond exactement à la dignité de sa nature, & au caractère d'un esprit sociable. Il avoit reçu ordre de former avec *Adam* des liaisons telles que des amis en forment entr'eux, & de l'avertir des piéges que devoit lui tendre l'ennemi de son bonheur. C'est pourquoi il est représenté comme assis à table avec *Adam*, & mangeant des fruits du *Paradis*. La circonstance l'engage naturellement à parler de la nourriture des Anges. Après être entré ainsi en conversation avec l'homme sur des sujets plus indifférens, il l'avertit de ne pas manquer à l'obéissance dûe aux ordres de son Créateur, & passe par une transition naturelle, à l'histoire de cet ange rébelle, qui se préparoit à lui porter les plus funestes coups.

Si j'avois suivi la méthode du *P. Bossu* dans mon premier Discours sur *Milton*, j'aurois datté l'action du *Paradis perdu* du commencement de la harangue de *Raphaël* dans ce Livre, précisément comme ce Critique *François* suppose que l'action de l'*Énéide* commence au second Livre de ce Poëme. Je pourrois alléguer plusieurs raisons, qui prouveroient que l'action de l'*Énéide* commence avec le premier Livre, & que le sac de *Troye* est une *Episode*, dans le sens qu'on attache ordinairement à ce terme. Mais comme cette discussion seroit séche en elle-même, & peut-être nullement nécessaire à ceux qui ont lû mon premier Discours, je n'en dirai pas davantage sur ce sujet. L'unité de l'action de *Milton* est toujours conservée, soit qu'on considére la chûte de l'homme dans le tems qu'elle a lieu, ou comme l'effet

des mesures prises dans le conseil infernal, ou bien comme procédant de la premiére révolte des Anges dans le Ciel. La cause que *Milton* assigne à cette révolte, est d'un côté indiquée dans différens passages de l'*Ecriture Sainte*, & de l'autre infiniment propre à l'usage que le Poëte devoit en faire.

La révolte dans les Cieux est décrite avec une grande force d'indignation & une belle variété de circonstances. Le Lecteur, qui a bien lû *Homere*, ne peut qu'être charmé de l'heureuse imitation de ce Poëte dans le passage suivant.

Après une longue marche ils arrivérent sur les frontiéres de l'Aquilon. Satan *monta sur son trône resplendissant, qui se présentoit de loin comme un mont élevé sur un mont. Des piramides & des tours bâties de quartiers de diamant, & d'or massif, en relevoient l'éclat. Tel étoit le lieu où le grand* Lucifer *plaça son* Palais *; car c'est ainsi que dans le langage des hommes on appelle cet édifice.*

Homere fait mention de personnes & de choses, que les Dieux, dit-il, désignent par des noms entiérement différens de ceux qui sont en usage parmi les hommes. *Milton* l'a imité avec son habileté ordinaire en cet endroit. Le rôle d'*Abdiel*, qui fut le seul Esprit qui dans ce nombre prodigieux d'anges rebelles resta fidéle à son Créateur, nous fournit un exemple admirable de singularité en fait de vertu. Le zéle de ce Séraphin éclate par des sentimens & des expressions, qui marquent admirablement qu'il étoit plein d'une généreuse intrépidité contre tout ce qui auroit pû l'engager à manquer à son devoir.

Ainsi parla le Séraphin Abdiel, *seul fidéle au milieu d'une multitude infidéle : le nombre des esprits rebelles ne lui causa point de frayeur, & leur exemple ne l'ébranla point. Il se tint ferme à la Vérité ; il conserva l'obéissance, l'amour & le zéle qu'il devoit à Dieu, & se retirant du milieu d'entr'eux, il traversa leurs rangs, qui le couvrirent d'injures ; mais elles ne firent sur lui nulle impression. Il rendit mépris pour mépris, & tourna le dos à ces Puissances orgueilleuses, dont la perte étoit déja prononcée.*

LXVIII. DISCOURS.

——— Vocat in certamina Divos.

VIRG. Æneid. VII. 365.

Il défie les Dieux au combat.

NOUS allons paſſer préſentement à l'examen du ſixiéme Livre du *Paradis perdu*, dans lequel le Poëte décrit la bataille des Anges, apres avoir préparé l'eſprit du Lecteur à cet événement par un grand nombre d'endroits des Livres précédens. J'ai paſſé à deſſein ces endroits dans mes obſervations, parce que je les réſervois pour n'en faire qu'un ſeul & même article avec celui du combat des Intelligences céleſtes. L'imagination de l'Auteur étoit ſi animée par le feu de cette grande action, que par-tout où il en parle, il s'éléve en quelque ſorte au-deſſus de lui-même. C'eſt ainſi qu'il fait mention de *Satan* au commencement de ſon Poëme :

——— *Du haut de la voûte éthérée, le bras de l'Eternel le précipita dans un gouffre d'horreur, de miſére & de perdition, pour y gémir accablé de chaînes, au milieu des douleurs & des flammes. On ne brave pas impunément le Tout-puiſſant.*

La même idée eſt ramenée plus d'une fois dans la conférence infernale.

O Prince, ô Chef de Puiſſances & de Trônes infinis, qui ſervant ſous vos drapeaux ont par leurs exploits redoutables fait trembler l'Eternel, & mis a l'épreuve ſa haute ſouveraineté, je vois trop l'état où nous ſommes, & je le vois avec horreur. Le malheureux ſuccès du combat nous a fait perdre le Ciel. La gloire dont nous jouiſſions eſt entiérement éteinte, & la félicité de notre origine ſe trouve abſorbée dans notre miſére. Enfin nous ſommes détruits autant que peuvent l'être des natures céleſtes. Nous vivons, il eſt vrai, & notre vainqueur, que je commence à croire tout-puiſſant, puiſqu'il a pû nous vaincre, nous a laiſſé le courage & la force, peut-être afin que nous puiſſions ſuffire aux peines que ſa colére nous prépare.

Il y a pluſieurs autres images ſublimes ſur le même ſujet dans le premier Livre, auſſi-bien que dans le ſecond.

Quand réduits à la dure néceſſité de prendre la fuite, les foudres du Ciel nous pourſuivirent dans notre chûte, nous cherchâmes une retraite dans le fond de l'abîme, & l'Enfer même nous parut un azile.

En un mot, le Poëte ne rapporte jamais rien qui ait rapport à cette bataille, ſans y mêler un air de grandeur & d'effroi tout-à fait convenable au ſujet. Entre divers autres paſſages, je ne ſaurois m'empêcher de citer celui où la Puiſſance, qui eſt repréſentée comme ſouverain du *Chaos*, parle au chef des anges rebelles, dans le ſecond Livre.

Ainſi parla Satân, *& le vieux Anarque lui répondit d'un air égaré & d'une voix entre-coupée : Etranger, je ſais ton nom. Tu es le puiſſant chef des anges révoltés contre le Monarque de l'empire. Mes yeux ont ete témoins de ta chûte, & le bruit s'en eſt fait entendre à mes oreilles. Une Armée comme la tienne devoit laiſſer d'horribles marques de ſa déroute. L'abîme en a été effrayé. Les légions victorieuſes ſortoient par millions des portes du Ciel, & augmentoient encore le déſordre.*

Il faut un prodigieux fond d'invention, & une extrême force d'imagination, pour remplir le récit de la bataille de circonſtances qui excitent l'étonnement dans l'ame du Lecteur ; & en même tems un jugement exquis pour éviter tout ce qui pourroit paroître petit ou trivial. Ceux qui ont lû avec ſoin *Homere*, ſont ſurpris qu'une bataille renchérit toujours ſur celle qui la précéde, & qu'à cet égard l'horreur va en augmentant juſqu'à la fin de l'*Iliade*. Le combat des Anges dans *Milton* a le même genre de beauté. Le premier engagement ſe paſſe ſous une voûte de feu formée par une volée de dards brûlans. Le ſecond a quelque choſe de plus terrible encore. Le tonnerre artificiel, dont ſe ſervent les anges rebelles, ſemble rendre la victoire douteuſe, & répandre la conſternation même parmi les bons Anges. A cet action en ſuccéde une autre, dans laquelle les combattans enlévent des montagnes & des promontoires, juſqu'à ce qu'enfin le Meſſie paroiſſe dans tout l'éclat de ſa majeſté. Son avénement au milieu des éclats effrayans de ſes tonnerres, du feu de ſes éclairs, & du bruit des roues de ſon char, eſt décrit de la maniére la plus noble & la plus ſublime.

Il n'y a rien dans l'engagement du premier & du dernier jour, qui ne paroiſſe naturel & conforme aux idées que la plûpart des Lecteurs doivent naturellement ſe former d'un combat entre deux armées d'Anges.

L'engagement du ſecond jour eſt propre à révolter l'imagination d'un Lecteur, qui ne s'eſt point familiariſé avec la lecture des anciens Poëtes, & en particulier d'*Homere*. On ne ſauroit nier que ce ne ſoit une notion fort hardie à notre Auteur, d'attribuer le premier uſage de l'artillerie aux anges rebelles. Mais une invention ſi pernicieuſe ne convenoit-elle pas parfaitement à cet être mauvais, qui, dans le ſein de la honte même, aſpiroit encore à l'air de majeſté de ſon Créateur ? De pareilles machines étoient les ſeuls inſtrumens dont il pouvoit faire uſage pour imiter cette foudre & ces tonnerres, qui dans tous les Poëtes, tant ſacrés que profanes, ſont repréſentés comme les armes du Tout-puiſſant. Arracher les montagnes de leur place, eſt une idée moins hardie que celle dont nous parlons. Nous ſommes fondés en quelque ſorte à admettre cet effort par la deſcription ſi connue de la guerre des Géans. Ce qui rend la circonſtance en queſtion plus propre à être miſe en œuvre par le Poëte, eſt que, ſuivant l'opinion de pluſieurs Savans, la Fable de la guerre des Géans, qui a fait tant de bruit dans l'antiquité, & dont on trouve une ſublime deſcription dans les ouvrages d'*Héſiode*, eſt

une allégorie fondée sur la tradition d'un combat entre les bons & les mauvais Anges.

Ce seroit une peine assez bien employée que celle qu'on donneroit à examiner avec quel jugement *Milton*, dans sa narration, a évité tout ce qui est petit & trivial dans les descriptions des Poetes *Grecs* & *Latins*; & avec quel art il a embelli tout ce qu'il a imité de leurs ouvrages. *Homere*, dans le passage que *Longin* a trouvé si sublime, & que *Virgile* & *Ovide* ont copié, dit que les Géans entassérent *Ossa* sur *Olympe*, & *Pélion* sur *Ossa*. Il ajoute à *Pélion* l'épithéte de ἐινοσίφυλλον, qui rend l'idée plus grande, en offrant à l'imagination du Lecteur toutes les forêts dont cette montagne est couverte. Il y a outre cela beaucoup de goût à nommer ces trois montagnes si bien connues des *Grecs*. Le théâtre de la guerre, que *Milton* décrivoit, ne lui permettoit pas d'orner son récit de quelque trait pareil. *Claudien*, dans son Fragment sur la guerre des Géans, a donné l'essor à son imagination, qu'il n'avoit naturellement pas fort réglée. Il dit que les Géans arrachérent des Isles entiéres par les racines, & les lancérent contre les Dieux. Il décrit un de ces monstrueux guerriers saisissant l'Isle de *Lemnos*, & la jettant au-dessus des nues, avec toutes les forges de *Vulcain*; un autre fait le même usage du mont *Ida*, & emporte en même tems le fleuve *Enipée*, qui côtoye ce mont; mais le Poëte, trouvant apparemment la charge un peu trop pesante, soulage le Géant en faisant écouler le fleuve le long de son dos, dans le tems qu'il tenoit le mont *Ida* sur sa tête. Tout Lecteur judicieux sentira que de pareils traits tiennent plus du burlesque que du sublime. Ils peuvent faire rire, mais sûrement ils n'étonneront pas. *Milton* a pris dans ces différens passages tout ce qui s'y trouve de véritablement sublime, & en a composé cette grande & noble image.

Ils enlevérent les montagnes avec tout ce qui y tenoit, terre, rochers, eaux & forêts.

Nous avons dans ce peu de lignes toute la majesté d'*Homere*, avec ce que l'imagination de *Claudien* y a ajouté, mais sans les puérilités de ce Poëte.

LXIX. DISCOURS.

LXIX. DISCOURS.

——Postquàm arma Dei ad Vulcania ventum est,
Mortalis mucro, glacies ceu futilis, ictu
Dissiluit: fragmina arena.
VIRG. Æneïd. X. 739.

Mais lorsqu'il fallut s'essayer contre un homme armé de la main d'un Dieu, elle se brisa comme si elle n'eût été que de glace, & les éclats en restérent brillans sur le sable.

MILTON, malgré tout son génie, s'est servi, dans le sixiéme Livre, de tous les secours que les anciens Poëtes ont pû lui fournir. L'épée avec laquelle *Michel* fit un terrible carnage parmi les anges rebelles, sortoit de l'arsenal de Dieu.

Michel *avoit reçu des mains de Dieu une épée d'une trempe si parfaite, que rien ne pouvoit résister à son tranchant. Elle brisa le cimeterre de* Satan, *& du même coup elle lui fit une profonde blessure.*

Ce passage est une imitation de celui de *Virgile*, où ce Poëte dit que l'épée, dont une Divinité avoit fait présent à *Enée*, mit en piéces celle de *Turnus*, qui n'étoit qu'un ouvrage humain. Il est bon d'observer ici en passant, que donner à quelqu'un, particuliérement favorisé du Ciel, une arme allégorique, est une chose entiérement conforme à l'ancienne maniére de penser dans l'Orient. Non seulement *Homere* s'en est servi, mais nous trouvons même que le Héros *Juif* dans le Livre des *Machabées*, qui combattit avec tant de gloire & de succès en faveur du Peuple de Dieu, reçut en songe une épée de la main du Prophéte *Jérémie*. Le passage suivant, dans lequel *Satan* est repréſenté comme blessé par l'épée de *Michel*, est une imitation d'*Homere*.

Le coup auroit été mortel, si les esprits pouvoient mourir; mais les natures celéstes ne sont point sujettes à une dissolution de parties, que la matiére peut seule éprouver. Il coula de la playe une liqueur subtile & dévorante, qui ne tenoit en rien de la grossiéreté du sang humain. L'éclat de son armure en fut entiérement terni.

De même *Homere* dit que quand *Diomède* eut blessé les Dieux, il coula une espéce de sang extrêmement pur, qui n'étoit pas formé par le suc des alimens ordinaires aux mortels; & que, quoique la douleur fût terrible, la blessure ne laissa point de se fermer bientôt, & d'être guérie: privilége particulier à ces Etres doués d'immortalité.

Je ne doute nullement que *Milton*, dans le portrait qu'il fait de *Moloch* se sauvant du champ de bataille, & rugissant de la blessure qu'il avoit reçue, n'ait eu en vûe *Mars* dans l'*Iliade*. Ce Dieu, se sentant blessé, se retire du combat, & jette un cri plus fort que ne fait un armée entiére, quand elle en vient aux mains avec une armée ennemie. *Homere* ajoûte que

les *Grecs* & les *Troyens*, qui en étoient actuellement aux mains, furent également épouvantés des cris affreux du Dieu blessé. Le Lecteur remarquera aisément que *Milton* a conservé toute l'horreur de cette image, sans en prendre le ridicule.

Il se passoit des faits mémorables aux lieux où Gabriël *combattoit. Suivi de ses guerriers, il perçoit le profond ordre de bataille de* Moloch. *Ce Monarque furieux l'avoit défié, en le menaçant de le traîner garotté aux roues de son char. Il fut puni des blasphêmes qu'il avoit vomis contre l'Eternel, & fendu depuis le sommet de la tête jusqu'à la ceinture; il fuyoit, traînant ses armes brisées.*

Milton a pareillement embelli ce Livre de plusieurs images empruntées des parties poëtiques de l'Ecriture. Le char du *Messie*, comme on l'a vû ci-dessus, est formé d'après ceux de la vision d'*Ezechiël*, qui, à ce que *Grotius* observe, a de grands traits de conformité avec *Homere* dans les endroits poëtiques de ses révélations. Le passage suivant, dans la glorieuse commission que le *Messie* reçoit d'exterminer l'armée des anges rebelles, est tiré d'un des plus sublimes endroits d'un de nos Pseaumes.

Va donc, montre-toi le plus puissant dans la puissance de ton Pere. Monte sur mon char; dirige ses roues rapides qui font trembler la base des Cieux. Prends mes armes invincibles: attache à ta ceinture ma redoutable épée.

Il y a plusieurs autres traits pareils qui sautent aux yeux.

Il ne sauroit y avoir le moindre doute que *Milton* n'ait échaufé son imagination par l'idée du combat des Dieux dans *Homere*, avant que de mettre la main à la plume pour travailler à la description de la bataille des Anges. *Homere* nous y représente des hommes, des Héros, & des Dieux aux mains ensemble. *Mars* anime tous les combattans des deux parties, & hausse la voix de maniére à être entendu distinctement, malgré tous les cris & le bruit affreux de la bataille. Dans ce même tems *Jupiter* tonnoit au-dessus des deux armées, pendant que *Neptune* excitoit une si violente tempête, que le champ de bataille & les sommets de toutes les montagnes voisines en furent ébranlés. Le Poëte dit que *Pluton* lui-même, qui faisoit son séjour au centre de la terre, fut si effrayé du choc, qu'il sauta en bas de son trône.

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'ecrie:
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée,
Ne découvre aux vivans cet Empire odieux,
Abborré des mortels, & craint même des Dieux.

Homere décrit ensuite *Vulcain* faisant pleuvoir du feu sur le *Xanthe*, *Minerve* lançant à *Mars* un rocher, qui couvrit sept arpens de terre.

Comme *Homere* a mêlé dans sa description de la bataille des Dieux un

ce qu'il y a de grand & de terrible dans la Nature, *Milton* a eu le même ſoin en décrivant le combat des bons & des mauvais Anges. Le cri des armées, le bruit effrayant des chariots d'airain, les rochers & le monts arrachés de leur place, le feu & les tonnerres, ſont tous mis en œuvre pour élever l'imagination du Lecteur, & lui donner une idée en quelque ſorte proportionnée à la grandeur de l'action. Avec quel art le Poëte n'a-t-il point repréſenté tout le globe de la terre comme tremblant, même avant que d'avoir été formé?

Tout le Ciel en retentit; & la Terre, ſi elle avoit exiſté alors, en auroit été ébranlée juſqu'au centre.

De quelle maniére ſublime & juſte ne dépeint-il pas enſuite les Cieux ébranlés ſous les roues du char du Meſſie, avec une ſeule exception relative au trône de Dieu?

——— *Under his burning Wheels*
The ſtedfaſt Empyrean *ſhock troughout;*
All but the Trône itſelf of God.

Quoique le *Meſſie* paroiſſe revêtu de tant de terreur & de majeſté, le Poëte trouve moyen de donner à ſes Lecteurs, au ſujet de cette majeſté & de cette terreur, une idée plus grande encore que celle qu'il a pû exciter.

Cependant le Fils de Dieu n'employa pas en ce jour ſa puiſſance entiére: il retint à demi ſon tonnerre. Son deſſein n'étoit pas de les détruire. Il ne vouloit que les chaſſer de ſa préſence.

En un mot, le génie de *Milton*, qui étoit ſi grand en lui-même, & ſi ſoutenu par les ſecours que lui fourniſſoit un prodigieux ſavoir, paroît dans ce Livre par-tout de niveau avec ſon ſujet, qu'on doit regarder comme le plus ſublime qui ſe ſoit jamais offert à l'eſprit d'un Poëte. Comme il étoit au fait de tous les moyens de toucher l'ame, il ſavoit qu'il falloit de tems en tems quelques intervalles de repos. Dans cette vûe il a habilement entremêlé ſon Ouvrage de réflexions, de diſcours & de comparaiſons, pour varier ſa narration, & ſoulager l'attention du Lecteur.

LXX. DISCOURS.

——— Ut his exordia primis
Omnia, & ipſe tener mundi concreverit orbis.
Tum durare ſolum & diſcludere Nerea ponto
Cœperit, & rerum paulatim ſumere formas.

VIRG. Ecl. VI. 35.

Il décrivoit comment de ces premiers élémens le globe de l'Univers s'étoit épaiſſi. La terre avoit pris de la dureté ; l'océan s'étoit ſéparé des autres mers ; enfin, tous les autres êtres avoient paru avec la figure qui leur eſt propre.

LONGIN a obſervé, qu'il peut y avoir du ſublime dans des ſentimens ſans qu'il y ait de paſſion ; & pour ſoutenir ſon opinion à cet égard, il allégue quelques exemples tirés d'anciens Auteurs. Le pathétique, dit cet excellent Ecrivain, peut animer le ſublime, mais n'en fait point une partie eſſentielle. Auſſi, comme il le remarque enſuite, trouve-t-on très-ſouvent, que ceux qui excellent le plus à exciter les paſſions, n'ont aucun talent pour le grand, & réciproquement. *Milton* a fait voir, qu'il réuſſiſſoit également dans l'une & dans l'autre de ces maniéres d'écrire. Le ſeptiéme Livre, dont nous allons commencer à préſent l'examen, nous fournira plus d'un exemple de ce ſublime qui n'a en ſoi aucun mélange de paſſion. L'Auteur y a un air de majeſté tranquille ; & quoique les ſentimens, que le Lecteur éprouve, ſoient accompagnés de moins d'émotion que dans les Livres précédens, les idées ſont cependant toujours également magnifiques. Le ſixiéme Livre, ſemblable à un Océan agité, repréſente la grandeur en confuſion ; le ſeptiéme affecte l'imagination comme un Océan calme, & remplit l'ame du Lecteur d'étonnement ſans le troubler.

Le célébre Critique, que nous venons de citer, donne entr'autres régles pour atteindre au ſublime, l'imitation des plus fameux Auteurs qui ont excellé dans le genre d'écrire qu'on ſe propoſe ; comme en particulier, ſi quelqu'un veut écrire ſur un ſujet poétique, il faut qu'il étudie comment *Homere* auroit parlé ſur un ſemblable ſujet. Par ce moyen un grand génie travaille quelquefois heureuſement dans le goût d'un autre génie du premier ordre, ſans le copier ſervilement. Il y a un grand nombre de paſſages brillans dans *Virgile*, qui tirent leur éclat d'*Homere*.

Milton, quoiqu'en état par la force naturelle de ſon génie de tirer de ſon propre fonds un ouvrage parfait, n'a certainement pas laiſſé d'élever & d'ennobl'r ſes conceptions par une imitation pareille à celle que *Longin* recommande.

Dans ce Livre, qui contient le détail des productions de la Puiſſance

Divine durant les six jours de la Création, le Poëte ne pouvoit tirer que très-peu de secours des Ecrivains payens, qui n'avoient que des connoissances très-confuses à cet égard. Mais comme il y a sur ce sujet un grand nombre de traits de la plus magnifique poësie dans l'Ecriture Sainte, l'Auteur y fait allusion dans tout le cours de ce Livre.

Longin, quoique payen, remarque avec quelle sublimité le Législateur des *Juifs* a décrit la Création dans le premier Livre de la *Genese*; & nous pouvons ajouter, qu'il y a plusieurs autres passages dans l'Ecriture, où cette même matiére est traitée, & qui n'ont guéres moins de grandeur & de majesté. *Milton* a fait paroître un jugement exquis, en se servant de ceux de ces passages qui pouvoient lui être d'usage dans son Poeme, & en se rendant propres ces magnifiques traits de Poesie Orientale, destinés à des Lecteurs d'une imagination plus ardente & plus élevée que ceux de nos climats Septentrionaux. Le discours, dans lequel *Adam* demande à l'Ange l'histoire de l'Univers avant la Création, est d'une magnifique beauté. Il y a surtout quelque chose d'exquis en son genre dans l'endroit où il lui dit que le jour n'est pas trop avancé pour qu'il entre dans ce détail.

Le grand Flambeau du jour n'aura pas sitôt fini sa carriére. Enchanté de tes sons majestueux, il retarde son cours pour t'entendre raconter sa naissance.

L'Ange encourage *Adam* à rechercher avec une modeste retenue la connoissance des objets qui l'environnent, & lui explique les motifs qui ont engagé la Divinité à créer le Monde. Le Messie, par qui, à ce que l'Ecriture nous apprend, les Cieux ont été formés, paroît revêtu de toute la puissance de son Pere, entouré d'une armée d'Anges, & paré d'une Majesté proportionnée à un ouvrage, qui, suivant notre maniére de penser, est le plus grand effort de la Toute-puissance. Quelle merveilleuse description notre Auteur n'a-t-il pas tirée de ce passage d'un de nos Prophétes? *Et voici que quatre chariots sortirent d'entre deux montagnes, & les montagnes étoient des montagnes d'airain.*

Le Fils parut ceint de la toute-puissance. Autour de son char s'assemblérent sans nombre les Chérubins, Séraphins, Potentats, Trônes, Vertus, Esprits aîlés, aussi-bien que les chars de l'arsenal de Dieu, qui de tems immémorial sont placés par millions entre deux montagnes d'airain, tout prêts pour un jour solemnel. D'eux-mêmes (car l'Esprit de vie étoit en eux) ils vinrent se présenter à leur Seigneur. Le Ciel ouvrit au large ses portes éternelles, qui rendirent un son harmonieux, lorsqu'elles commencérent à tourner sur leurs gonds d'or.

J'ai déja eu occasion ci-dessus de faire mention de ces chars de Dieu, & de ces portes des Cieux; ainsi je me contenterai d'ajouter ici, qu'*Homere* nous donne à l'égard de ces portes la même idée, savoir, qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes; quoiqu'il l'altére dans la suite, en disant, que les *Heures* ôtérent les nuages amoncelés, qui formoient devant ces portes comme une barriére.

Je ne connois dans tout le Poëme rien de plus sublime que la description qui suit, dans laquelle le Messie est représenté à la tête de ses An-

ges, comme perçant par ſes regards juſques dans le ſein du *Chaos*, calmant par ſa voix le trouble qui y régnoit, & traçant les bornes dans l'enceinte deſquelles les ouvrages de la Création devoient être renfermés.

Ils s'arrêtérent ſur les confins de l'Empirée, & du bord ils enviſagérent l'abîme vaſte, immenſe, orageux comme la mer en fureur, ſombre comme une profonde nuit, affreux, déſert, boulleverſé par les vents furieux, & par les vagues qui ſe ſoulevoient comme des montagnes pour aſſaillir le haut des Cieux, & pour confondre enſemble le pole & le centre de l'Univers.

Ceſſe d'elever ta voix contre le Ciel, abîme; vous, flots, faites ſilence, dit le Verbe, ſuſpendez vos fureurs. A l'inſtant porté ſur les aîles des Chérubins, il s'avança, orné de la gloire de ſon Pere, au milieu du Chaos, *& du Monde encore à naître. Le* Chaos *entendit au loin ſa voix: l'armée céleſte marchoit en ordre brillant pour voir la Création, & les merveilles de ſa puiſſance.*

Il arrêta ſes roues ardentes, & prit dans ſa main le compas d'or préparé dans les tréſors éternels de Dieu, pour décrire cet Univers. Il appuya un pied dans le centre, & tourna l'autre en rond à travers la vaſte profondeur des ténébres, & dit: Monde, étends-toi juſques-là: borne-toi ici; que ce ſoit-là ta circonférence.

LXXI. DISCOURS.

Indè hominum pecudumque genus vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monſtra ſub æquore pontus.

VIRG. Æneïd. VI. 728.

De-là tirent leur origine les hommes & les bêtes, tant celles qui volent en l'air, que celles qui nagent dans les eaux.

L'IDE'E du compas d'or eſt entiérement dans le goût d'*Homere*, & produit un magnifique effet dans cette deſcription. Quand *Homere* parle des Dieux, il leur attribue des armes & des inſtrumens avec la même grandeur d'imagination. Que le Lecteur parcoure ſeulement la deſcription du bouclier de *Minerve*, & faſſe attention à ce qui eſt dit de ſa lance, qui pouvoit renverſer des eſcadrons entiers, & de ſon caſque, qui auroit couvert une armée entiére tirée d'une centaine de Villes. Le compas d'or, dans le paſſage rapporté ci-deſſus, eſt très-bien placé entre les mains de celui que *Platon* appelle dans quelqu'endroit de ſes ouvrages le divin Géométre. Comme la Poëſie aime à habiller des idées abſtraites en allégories, & à les revêtir d'images ſenſibles, nous trouvons une ſuperbe deſcription de la Création faite dans ce goût par un des Prophétes, qui repréſente l'Architecte tout-puiſſant comme meſurant les eaux dans le creux de ſa main, compaſſant l'étendue des Cieux,

peſant les montagnes au crochet, & les côtaux à la balance. Un autre Ecrivain ſacré dépeignant l'Etre ſuprême comme occupé au grand ouvrage de la Création, le repréſente fondant la terre, & comme étendant le niveau ſur elle. Et dans un autre endroit, étendant l'Aquilon ſur le vuide, & ſuſpendant la Terre ſur le néant. *Milton* a exprimé cette derniére idée, qui eſt tres-noble, par ces mots :

La Terre en équilibre ſuſpendue par ſon centre.

Les beautés des différentes deſcriptions dont ce Livre eſt parſemé, ſont en ſi grand nombre, qu'il ne nous eſt pas poſſible d'en faire l'énumération dans un ſeul Diſcours. Le Poëte y a employé tout ce que la Langue *Angloiſe* a de plus énergique. La production des différens ouvrages de la Création eſt tracée de façon que le Lecteur s'imagine y être, & ſe trouver au milieu de ces Chœurs d'Anges qui en furent les ſpectateurs. Rien n'eſt plus noble que le tableau de la fin du premier jour.

Ainſi du ſoir & du matin ſe fit le premier jour, & il ne ſe paſſa point ſans être célébré par les céleſtes Chœurs, quand ils virent la lumiére naiſſante s'exhaler des ténébres au jour de la formation du Ciel & de la Terre. Ils remplirent de joye & d'acclamations la vaſte concavité de l'Univers, & touchant leurs harpes d'or ils glorifiérent Dieu par leurs Hymnes.

La même élévation de penſée eſt dans la deſcription des ouvrages du troiſiéme jour, quand les montagnes furent formées, & l'abîme fait.

Auſſitôt les monts firent voir dans les airs leurs ſommets nuds, & portérent leurs têtes vers les Cieux. Autant que quelques parties de la terre s'élevérent en haut pour former les montagnes, autant d'autre parties s'affaiſſérent afin de faire un lit vaſte, profond & ſpacieux pour les eaux.

La Création du monde végétable, qui fut auſſi un des ouvrages du troiſiéme jour, eſt dépeinte avec toutes les graces que les autres Poëtes ont prodiguées en dépeignant le Printems, & offre à l'imagination du Lecteur un ſpectacle auſſi beau que ſurprenant.

Les Aſtres, parés de tout leur éclat, furent la production du quatriéme jour.

L'Aſtre du jour parut d'abord à l'Orient. Charmé de parcourir ſon vaſte cercle dans la haute carriére des Cieux, il éclairoit l'horizon. L'Aurore préparoit ſon chemin, & les Pléiades danſant devant lui, verſoient de douces influences. La Lune moins brillante ſe montroit à l'Occident avec une face pleine. Miroir du Soleil, elle empruntoit de lui ſa lumiére. Son aſpect par rapport à ſon Aſtre, la diſpenſoit de briller par elle-même ; elle ſe retiroit à meſure qu'il avançoit : la nuit vint, & la Lune ſe fit voir à ſon tour du côté du Levant, roula ſur le grand axe des Cieux, & partagea l'empire de la nuit avec mille moindres flambeaux, qui aidérent à éclairer l'hémiſphére.

C'eſt une choſe étonnante, que le Poëte ait pû être ſi concis dans ſa deſcription, que le tout ſe trouve compris dans une Epiſode ; & que néanmoins il ſoit entré dans un détail aſſez particulier pour en donner une vive idée. C'eſt ce qu'on a ſur-tout lieu de remarquer dans ſa deſcription des ouvrages du cinquiéme & ſixiéme jours, qui nous met devant les yeux la

production des animaux, depuis les reptiles jusqu'au *Béhémoth*. Comme le Lion & le Léviathan sont deux des plus nobles ouvrages du monde animal, le Lecteur ne pourra qu'être frappé de l'esprit exquis de poësie qui régne dans le tableau que *Milton* en fait. Le sixiéme jour finit par la formation de l'Homme, à l'occasion de laquelle l'Ange rappelle à *Adam* (comme il fit aussi après avoir rapporté la bataille entre les bons & les mauvais Anges) l'obligation où il est d'obeir à son Créateur : ce qui étoit le principal but de sa visite. Le Poëte représente ensuite le *Messie* comme retournant dans le Ciel, & contemplant de-là le grand & magnifique ouvrage qu'il venoit d'achever. Il y a quelque chose de prodigieusement sublime dans cette partie du Poëme, où l'Auteur décrit les Cieux & la Terre perfectionnés ; le *Messie* qui rentre tout rayonnant de gloire dans le séjour céleste par les portes éternelles, & qui jette un coup d'œil de contentement sur son ouvrage ; toutes les parties de la nature charmées de participer à l'existence, les Etoiles du matin s'éjouissant ensemble, & les fils de Dieu chantant en triomphe.

Ainsi le matin & le soir accomplirent le sixiéme jour. Alors le Créateur se reposa ; mais ce repos ne fut que la cessation du travail : rien ne le peut fatiguer. Il remonta au Cieux des Cieux, sa haute demeure. Il considéra de-là ce nouveau Monde, l'accroissement de son empire, & fut content de son ouvrage, en le contemplant du haut de son trône. Le voyant bon, rempli de beauté, & répondant à sa grande idée, il s'avança au bruit des acclamations, & de la symphonie de dix mille harpes, qui faisoient entendre une harmonie divine. La terre, l'air retentit. Tu t'en souviens, tu l'entendis. Le Ciel, & ses constellations s'abaissérent : les Planétes attentives suspendirent leurs cours. Pendant que la brillante cour montoit ravie en extâse de joye : Ouvrez-vous, portes éternelles, chantérent-ils : Ouvrez-vous, portes vivantes : laissez entrer le grand Créateur, qui revient après avoir achevé son ouvrage magnifique.

Avant de quitter ce sujet, je crois devoir dire un mot sur un Poëme, qui a paru depuis peu, & qui a pour titre *la Création*. L'intention que l'Auteur s'est proposée en entreprenant cet ouvrage, & la maniére dont il a exécuté son entreprise, sont également dignes de louanges ; & l'on peut dire que le Poëme en question est une des plus nobles productions de la Poësie *Angloise*. Le Lecteur ne peut qu'être charmé de trouver tout ce que la Philosophie a de plus profond, embelli par le charme des vers, & de voir la force de la raison mêlée intimement avec les agrémens d'une belle imagination. Dans ce que le Poëte dit de chaque ouvrage de la Nature, il ne perd jamais de vûe le dessein de faire remonter son Lecteur à une premiére cause. En un mot, il a mis dans tout son jour, par un très-grand nombre d'exemples bien choisis, cette divine sagesse, que le fils de *Sirach* admire dans la formation du Monde, & dont il dit que l'*Etre suprême la créa, & la vit, & la suivit dans ses calculs, & la répandit sur toutes ses œuvres.*

LXXII. DISCOURS.

Sanctius his animal mentiſque capacius altæ
Deerat adhuc, & quod dominari in cætera poſſet.
Natus homo eſt. ———

OVID. Met.

Il manquoit encore un animal, qui ſurpaſsât tous les autres en dignité & en intelligence, & qui eût l'empire ſur eux. L'homme naquit.

LEs détails que *Raphaël* donne de la bataille des Anges & de la Création du Monde, ont toutes les qualités que les Critiques exigent dans une Epiſode. Ils ont une relation intime avec l'action principale, & une juſte connexion avec la Fable.

Le huitiéme Livre ouvre par une deſcription magnifique de l'impreſſion que le diſcours de l'Archange fit ſur nos premiers parens. Enſuite *Adam*, par l'effet d'une curioſité fort naturelle, s'informe des mouvemens des corps céleſtes qui le frappent le plus par leur grandeur & leur éclat. Le Poëte repréſente en cet endroit, avec beaucoup d'art, *Eve* qui ſe retire pour s'amuſer d'une maniére plus convenable à ſon ſexe. Il ſentoit parfaitement que l'Epiſode dans ce Livre, où *Adam* entre dans le détail de ſa paſſion pour *Eve*, ne devoit pas être entendu d'elle. Ainſi rien n'eſt mieux imaginé que de l'engager à ſe retirer à l'ouïe d'une diſcuſſion trop relevée pour elle.

*Notre premier Pere parla de la ſorte. Sa contenance fit connoître qu'il alloit ſe livrer à des ſpéculations abſtraites & profondes. Eve, que la bienſéance avoit retenue juſqu'ici avec eux, mais que la modeſtie avoit empêchée d'entrer dans la converſation, s'en apperçut. Elle ſe leva avec humilité, mais en même tems avec grace, & ſe retira pour viſiter les fruits, les plantes, & les fleurs qui déſiroient ſa préſence. Ce n'eſt pas qu'elle s'ennuyât de leurs diſcours, ou que des entretiens ſi ſublimes fuſſent au-deſſus de ſa portée. Elle ſe réſervoit le plaiſir d'en entendre le récit de la bouche d'*Adam, *quand elle ſeroit ſeule avec lui. Elle crut qu'il convenoit mieux d'expoſer ſes doutes à ſon époux, & qu'elle ſeroit plus en droit de lui faire des queſtions qu'au céleſte Miniſtre. Elle ſavoit bien qu'il entremêleroit cette entretien ſublime de digreſſions agréables & de témoignages d'amitié. Les paroles d'*Adam *auroient été peu ſenſibles pour elle ſans témoignages de tendreſſe. Quand retrouverons-nous de tels époux?*

La réponſe douteuſe que l'Ange fait à la queſtion d'*Adam*, étoit non ſeulement bonne rélativement à la raiſon morale que le Poëte aſſigne, mais auſſi parce qu'il y auroit eu de l'abſurdité à faire adopter à un Archange tel ou tel ſyſtême particulier de philoſophie. Les principaux points

des hypothéſes de *Ptolomée* & de *Copernic* ſont exprimés d'une maniére concile & claire, & revétus en même tems d'images agréables & poëtiques.

Adam, pour retenir l'Ange, raconte après cela ſa propre hiſtoire, contenant les circonſtances où il s'étoit trouvé immédiatement après ſa création, ſa converſation avec ſon Créateur, & ſa premiére rencontre avec *Eve*. Il n'y a aucune partie du Poëme plus capable d'exciter l'attention du Lecteur, que ce diſcours du premier Homme; & c'eſt une choſe qui ne peut qu'étonner & plaire infiniment, que d'apprendre quels ſentimens s'élevérent dans le cœur d'*Adam*, lorſqu'il ne fit que ſortir, pour ainſi dire, des mains de l'Auteur de ſon être. Le Poëte a entremêlé tout ce qui eſt dit ſur ce ſujet dans l'Ecriture Sainte de tant de touchantes images de ſa façon, qu'on ne ſauroit rien concevoir de plus juſte ni de plus naturel que toute cette Epiſode. Comme l'Auteur étoit perſuadé que ce ſujet ne pouvoit qu'être agréable à ſon Lecteur, il ne voulut point le placer dans le récit des différens ouvrages de la Création, mais le réſerva pour en faire la matiére d'une Epiſode, afin d'avoir occaſion de s'étendre davantage ſur un ſujet ſi intéreſſant. Avant que d'entrer dans l'examen de cette partie du Poëme, je ne ſaurois m'empêcher de faire mention de deux endroits admirables dans le dialogue entre *Adam* & l'Ange. Le premier eſt celui où notre premier Pere exprime le plaiſir qu'il a en converſant avec cette Intelligence céleſte.

Pendant que je ſuis avec toi, je m'imagine être dans le Ciel, & ton diſcours eſt plus doux à mon oreille que les fruits du palmier ne ſont agréables au retour du travail à l'heure du repos. Ces fruits, quoique ſavoureux, laſſent & raſſaſient; mais tes paroles, remplies d'attraits, plaiſent ſans pouvoir cauſer de dégoût.

L'autre endroit que j'ai en vûe, eſt celui où l'Ange allégue une raiſon pourquoi il étoit charmé d'entendre l'hiſtoire qu'*Adam* alloit lui raconter.

Le jour de ta création je me trouvai chargé d'un voyage fâcheux: je fus envoyé en détachement avec une légion choiſie pour faire une excurſion vers les portes de l'Enfer. Nous marchâmes tandis que Dieu étoit à ſon ouvrage. Il falloit empêcher que l'ennemi ne fit ſortir du Tartare ſes troupes, ou ſes eſpions, de peur que le Tout-puiſſant indigné d'une telle audace, ne mêlât la deſtruction avec la création.

Il eſt certain que notre Poëte a tiré l'image qui ſuit immédiatement après, de celle qu'on trouve dans le ſixiéme Livre de *Virgile*, où *Enée* & la Sibylle ſe tiennent devant les portes du Tartare, qui y ſont décrites comme fermées, & écoutent les gémiſſemens, le bruit des chaînes &c. qui ſe faiſoient entendre dans ces régions de triſteſſe & de douleur.

——— *Nous trouvâmes les effroyables portes de l'Enfer étroitement fermées, & barricadées; mais de loin nous entendîmes au-dedans des ſons triſtes & lugubres, le bruit des tourmens, & de hautes lamentations.*

Adam fait enſuite le tableau de ſa condition & de ſes ſentimens immédiatement après ſa création. Qu'il y a de beauté dans la maniére dont

il repréſente la poſture où il ſe trouva, le païſage qui l'environnoit, & la joye qu'il éprouva à la vûe d'un ſi raviſſant ſpectacle !

Comme nouvellement éveillé d'un profond ſommeil, je me trouvai doucement couché ſur l'herbe fleurie, trempé d'une ſueure embaumée, que le Soleil, qui s'abreuve de l'humidité légére, ſecha bien-tôt par ſes rayons. Auſſi-tôt je tournai vers le Ciel mes yeux étonnés, & je regardai pendant un eſpace de tems le vaſte Firmament, juſqu'à ce que pouſſé par un ſubit mouvement, je me tins debout ſur mes pieds. Autour de moi, de toutes parts, je vis des montagnes, des valées, des bois épais, des plaines découvertes, & des ruiſſeaux qui fuyoient en murmurant ; j'apperçus encore des Créatures qui vivoient, qui ſe remuoient, qui marchoient ou qui voloient. Des oiſeaux chantoient ſur les branches ; l'air étoit parfumé ; mon cœur nagoit dans la joye.

Le Poëte dépeint auſſi notre premier Pere comme ſurpris de ſa propre exiſtence, & de tous les ouvrages de la nature. A ſon étonnement ſuccédent des réflexions, à l'aide deſquelles il découvre, que, tant lui même, que tous les êtres qui étoient autour de lui, devoient leur origine à quelque Etre infiniment puiſſant & bon, qui par cela même méritoit de ſa part l'hommage de l'adoration. La queſtion qu'il fait au Soleil, & à ces parties de la Création qui le frappoient le plus, eſt très-naturelle & tout-à-fait riante à l'imagination : *Toi Soleil*, dis-je, *belle lumiére, & toi Terre, ſéjour enchanté, montagnes, valées, riviéres, bois, plaines, & vous, qui vivez, & qui vous remuez, belles Créatures, dites ſi vous l'avez vû, comment ai-je reçu l'être ? Comment ſuis-je venu ici ?*

LXXIII. DISCOURS

Sis felix, noſtrumque leves quæcunque laborem.

VIRG. Æneïd. I. 334.

Qui que vous ſoyez, devenez-nous favorable, & ſoulagez notre peine.

C'EST un ſentiment très-naturel auſſi que celui que *Milton* prête à *Adam* s'endormant pour la premiére fois, & s'imaginant qu'il alloit ceſſer d'être. Le ſonge qu'il fait, & dans lequel il conſerve le ſentiment intérieur de ſon exiſtence, auſſi-bien que ſon entrée dans le jardin qui avoit été préparé pour lui, ſont des circonſtances bien imaginées, & fondées ſur ce que nous liſons dans l'Hiſtoire Sainte.

Ces differens traits, & quelques autres auſſi répandus dans cette partie de l'ouvrage, ont tous les charmes de la nouveauté, & en même tems toutes les graces de la nature. Ils ſont tels, qu'il n'y avoit qu'un grand génie qui pût les trouver, quoique d'une autre côté ils ſemblent naître d'eux-mêmes du ſujet qu'il traite. En un mot, quoiqu'ils ſoient naturels, ils ne ſe préſen-

tent néanmoins pas à tout le monde, ce qui eſt le caractère diſtinctif d'un écrit digne d'admiration.

L'impreſſion que la défenſe de manger du fruit de l'Arbre de vie laiſſe dans l'ame de notre premier Pere, eſt décrite avec beaucoup de force & de jugement. Pour ce qui eſt du tableau des différens animaux paſſant en revûe devant lui, il eſt tracé avec les plus vives couleurs.

—— *Les oiſeaux & les animaux s'approchérent de moi deux à deux; ceux-ci ſe traînant contre terre d'une maniére careſſante : ceux-là battant des aîles en s'abbaiſſant vers moi : je les nommois à meſure qu'ils paſſoient.*

Il y a quelque choſe de bien noble auſſi dans la converſation qu'il eut avec ſon Créateur au ſujet de la ſolitude. Le Poëte y repréſente Dieu comme faiſant l'eſſai de ſon propre ouvrage, & mettant à l'épreuve cette faculté de raiſonner dont il l'avoit doué. *Adam* déclare, dans cette eſpéce de conférence, qu'il lui eſt impoſſible d'être heureux, quoique dans le Paradis, & Souverain de la terre, ſans la ſocieté & le commerce de quelque créature raiſonnable, qui pût partager ſon bonheur. Ce Dialogue, dont la principale beauté conſiſte dans les penſées, ſans preſque aucun ornement poëtique, ne le céde à aucun autre endroit du Poëme. Plus le Lecteur examinera la juſteſſe & la délicateſſe des ſentimens, plus il en ſera enchanté. Le Poëte a merveilleuſement bien conſervé le caractère de majeſté & de condeſcendance dans le Créateur, & en même tems celui d'humilité & d'adoration dans la créature, comme il paroît par le paſſage ſuivant.

Je fus aſſez préſomptueux pour parler ainſi, & la viſion brillante avec un ſourire qui en relevoit l'éclat, me répondit, &c.

Après avoir demandé avec une humble priére la permiſſion de parler : que mes paroles, dis-je, ne t'offenſent pas céleſte puiſſance, mon Créateur, ſois-moi propice, tandis que je parle.

Adam décrit après cela ſon ſecond ſommeil, & le ſonge dans lequel il vit la formation d'*Eve*. La nouvelle paſſion que cette vûe excita en lui, eſt parfaitement bien exprimée.

Entre ſes mains artiſtes crut une Créature pareille à l'Homme, mais d'un ſexe different : ſi belle, ſi aimable, que tout ce qu'il y avoit de beau dans le monde s'éclipſoit devant elle, ou ſe trouvoit réuni en ſa perſonne. Je trouvai tout en elle; ſes regards inſpirérent à mon cœur une tendreſſe inconnue; ſa préſence répandoit par-tout l'amour & la joye.

La triſteſſe d'*Adam*, quand cette aimable phantôme diſparut à ſes yeux, avec les exclamations de joye & de reconnoiſſance, lorſqu'il apperçut une Créature réelle, parfaitement ſemblable à celle qui s'étoit offerte à ſes regards en ſonge; la maniére dont il l'aborde, & le langage qu'il lui tient, ſont autant de ſentimens marqués au coin de la belle nature.

Quoique cette partie du Poëme ſoit travaillée de façon à émouvoir le cœur, l'amour qui y eſt dépeint, convient parfaitement à un état d'innocence. Si le Lecteur veut prendre la peine de comparer la deſcription qu'*Adam* fait ici des mouvemens dont il étoit agité en menant *Eve* au berceau nuptial, avec celle que *Dryden* a faite ſur le même ſujet dans une ſcéne

de ſa *chûte de l'Homme*, il ſentira avec quel ſoin *Milton* a évité dans une matiére ſi délicate tout ce qui pouvoit le moins du monde choquer les bonnes mœurs. Les ſentimens ſont chaſtes, mais pas froids, & réveillent dans l'ame des idées de la plus vive paſſion, & de la plus grande pureté. Quel noble mêlange de ſenſibilité & d'innocence l'Auteur n'a-t-il point réuni dans les réflexions qu'*Adam* fait ſur le plaiſir d'aimer, comparé avec celui que les ſens peuvent procurer !

Je t'ai découvert ma ſituation, & l'excès de felicité dont je jouis ſur la Terre. Je conviens que je trouve du plaiſir dans tout ce que la nature preſente à mes yeux; mais ce plaiſir eſt tel, que ſoit que je le prenne ou non, il ne produit dans mon eſprit aucun changement, aucun déſir véhément : je veux dire ces délicateſſes qui flatent le goût, la vûe, l'odorat; telles ſont les plantes, les fruits, les fleurs, les promenades, & le doux chant des oiſeaux : mais j'ai peine à modérer les mouvemens qui m'entraînent vers ma compagne. Le calme & la ſupériorité que je conſerve dans la jouiſſance de tout le reſte, m'abandonne en la voyant. Je conçois, il eſt vrai, que ſuivant le but de la nature, elle m'eſt inférieure, quant à l'eſprit, & aux facultés internes qui ſont les plus excellentes: elle reſſemble moins auſſi dans l'extérieur à l'image de celui qui nous a faits tous deux, & elle exprime moins ce caractère d'empire qui nous a été donné ſur les autres créatures. Cependant quand je l'enviſage, elle ſemble ſi parfaite & ſi remplie de la connoiſſance de ſes droits, que ce qu'elle veut faire ou dire, paroît le plus ſage, le plus vertueux, le plus diſcret, le meilleur. La ſcience ſe déconcerte en ſa préſence, la ſageſſe diſcourant avec elle ſe démonte. L'autorité & la raiſon l'accompagnent, comme ſi elle eût été conçue dans les idées de Dieu indépendamment de moi pour être la premiére. Enfin les graces ont élû leur demeure dans ſa perſonne aimable, & elles ont placé autour d'elle, comme une garde angélique, le reſpect & la crainte.

Ces ſentimens d'amour, dans notre premier Pere, donnent à l'Ange une idée aſſez exacte de la nature humaine, pour lui faire craindre les maux qui pourroient tomber en partage à l'eſpéce en général, auſſi-bien qu'à *Adam* en particulier, par l'excès de cette paſſion. C'eſt pourquoi il l'exhorte à être ſur ſes gardes : exhortation, qui prépare adroitement le Lecteur à ce qui fera le ſujet principal du Livre ſuivant, où la foibleſſe, dont *Adam* laiſſe entrevoir ici quelque nuances, améne le fatal événement de ſa déſobéiſſance : le diſcours qu'il fait, après avoir écouté l'eſpéce de reproche que l'Ange vient de lui adreſſer, montre que ſa paſſion, quelque violente qu'elle pût paroître, étoit pourtant fondée en raiſon, & par conſéquent n'avoit rien d'incompatible avec le ſéjour du *Paradis*.

Je ne ſuis point tranſporté de la beauté ni du plaiſir, qui nous eſt commun avec les animaux. Je penſe du lit nuptial avec une vénération myſtérieuſes, & j'en conçois de plus hautes idées. Ce qui me charme le plus dans ma chaſte Compagne, c'eſt la grace qui eſt répandue ſur ſes lévres, & qu'elle fait paſſer dans toutes ſes actions; c'eſt une décence infinie dans ſes maniéres : l'amour donne du prix à tout ce qu'elle fait, & une complaiſance mutuelle eſt la mar-

que ſincére de l'union de nos eſprits : harmonie admirable, & plus douce que les ſons les plus mélodieux !

La maniere dont *Adam* parle à *Raphaël*, dans le tems que cet Archange va le quitter, a un air de ſoumiſſion & de reconnoiſſance qui ſied bien à une créature d'un ordre inférieur, & en même tems une dignité & une grandeur convenables au Pere du genre humain dans ſon état d'innocence.

L.

LXXIV. DISCOURS.

Ficta voluptatis causâ, ſint proxima veris.

HOR. A. P. 338.

Que vos fictions ſoient toujours vraiſemblables.

SI l'on examine avec attention les trois grand Poëmes héroïques qui ont paru dans le monde, on aura occaſion de remarquer qu'ils ſont bâtis ſur des fondemens aſſez légers. *Homere* vivoit près de 300 ans après la guerre de *Troye ;* & comme l'uſage d'écrire l'hiſtoire n'étoit pas introduit encore parmi les *Grecs*, on a quelque lieu de ſuppoſer qu'il ne ſavoit pas grand choſe par tradition touchant *Achille* & *Uliſſe ;* quoiqu'il n'y ait pas le moindre ſujet de douter qu'il n'ait inſéré dans ſes deux Poëmes toutes les avantures un peu mémorables, dont ſes Contemporains avoient conſervé le ſouvenir.

L'hiſtoire d'*Enée*, ſur laquelle *Virgile* a fondé ſon Poëme, étoit pareillement très-peu circonſtanciée ; ce qui lui fournit l'occaſion de l'embellir de fictions. Il paroît cependant, qu'il a entremêlé dans le cours de ſa fable, les principales particularités, généralement reçues parmi les *Romains*, touchant le voyage d'*Enée* & ſon établiſſement en *Italie*.

Le Lecteur pourra trouver un abrégé de toute l'hiſtoire, telle qu'elle étoit admiſe parmi les *Romains*, dans *Denys* d'*Halicarnaſſe*.

Comme aucun des Critiques n'a enviſagé la Fable de *Virgile* ſous ce point de vûe, c'eſt-à-dire, relativement à l'Hiſtoire d'*Enée*, j'ai deſſein de remplir cette tâche, au moins pour autant qu'elle a rapport avec le but que je me propoſe. Tout homme qui lira l'abrégé en queſtion, trouvera que le caractère d'*Enée* marque une extrême piété envers les Dieux, & une déférence ſuperſtitieuſe pour des prodiges, des oracles, & des prédictions. *Virgile* a non ſeulement conſervé ce caractère à *Enée*, mais a auſſi inſéré dans ſon Poëme les prédictions particuliéres que l'Hiſtoire ou la Tradition pouvoit lui fournir. Le Poëte prenoit les faits tels qu'on les lui donnoit, & y ajoûtoit enſuite les circonſtances les plus propres à donner à ces faits un air naturel, agréable, ou ſurprenant. Je ſuis perſuadé que bien des gens ont

été choqués de l'impertinente Prophétie qu'une des *Harpies* fait aux *Troyens* dans le troiſiéme Livre ; ſavoir, qu'avant que d'avoir bâti leur Ville, ils ſeroient réduits par la faim à manger leurs propres tables. Mais, comme c'étoit-là une des circonſtances qui avoient été tranſmiſes aux *Romains* dans l'Hiſtoire d'*Enée*, on peut dire que le Poëte n'a nullement eu tort d'en faire mention. *Denys* d'*Halicarnaſſe* dit qu'une Prophéteſſe avoit prédit à *Enée*, qu'il voyageroit du côté de l'Occident, juſqu'à ce que ſes Compagnons mangeâſſent leurs propres tables ; & que conformément à cette prédiction, quand il arriva en *Italie*, il les trouva mangeant de la viande ſur des gâteaux de farine, faute d'aſſiettes. Comme ils mangérent enſuite les gâteaux, quelqu'un d'eux dit en riant, *Nous mangeons nos tables.* Ce mot frappa tous les aſſiſtans, qui, dit l'Hiſtorien, remarquérent auſſitôt que l'Oracle étoit accompli. *Virgile* jugeant à propos de ne point omettre une particularité auſſi importante dans l'Hiſtoire d'*Enée*, on ne ſauroit trop admirer la maniére dont il rapporte la choſe, ſans faire tort à la dignité d'un Poëme héroique. La Prophéteſſe, qui prédit ce bizarre événement, eſt une harpie affamée, & celui, qui en remarque l'accompliſſement, eſt le jeune *Aſcagne.*

Heus etiam menſas conſumimus, inquit Iulus !

Une pareille obſervation, qui eſt très-jolie dans la bouche d'un enfant, auroit été ridicule dans celle de tout autre. Je ſuis aſſez porté à croire, que le changement de la flotte *Troyenne* en Nymphes, qui a révolté plus d'un Critique, peut être juſtifié par la même conſidération. *Virgile* lui-méme, avant que de commencer cette relation, avertit que ce qu'il va rapporter, paroîtra incroyable, mais que ſon récit étoit juſtifié par la tradition. Il paroît d'ailleurs, que ce changement de la flotte étoit une circonſtance fameuſe dans l'hiſtoire d'*Enée*, puiſque cette même métamorphoſe ſe trouve auſſi dans *Ovide.*

Aucun de tous les Critiques que j'ai eu occaſion de conſulter, n'ayant conſidéré la Fable de l'*Enéide*, ſous ce point de vûe, & remarqué comment la tradition, ſur laquelle cette Fable étoit fondée, autoriſoit certains endroits, qui ſans cela n'auroient pas dû ſe trouver dans ce Poëme, j'eſpére que la diſcuſſion où je viens d'entrer ne ſera point déſagréable à mes Lecteurs.

L'hiſtoire, qui a ſervi de baſe au Poëme de *Milton*, eſt plus abrégée encore que celle de l'*Iliade* ou de l'*Enéide.* Le Poëte a pareillement eu ſoin d'en inſérer toutes les particularités dans le corps de ſa Fable. Le neuviéme Livre, dont nous allons entreprendre l'examen, n'emprunte de l'Ecriture d'autres idées que celle-ci ; ſavoir, que le ſerpent étoit plus ſubtil qu'aucune autre bête des champs ; qu'il engagea la femme à manger du fruit défendu ; & enfin qu'*Eve* ayant été ſéduite, *Adam* ſuivit ſon exemple. De ce petit nombre de faits *Milton* a formé une Fable auſſi charmante qu'on en ait jamais pû imaginer. Il a ſi admirablement entremêlé ces faits d'un ſi grand nombre de fictions de ſa façon, que le tout ſemble ſimplement être un

commentaire ſur quelques endroits de l'Ecriture, ou plutôt une relation plus étendue de ce qui n'eſt rapporté que d'une maniére abrégée dans nos Livres ſacrés. J'ai inſiſté d'autant plus long-tems ſur cette conſidération, que je regarde l'invention & l'arrangement de la Fable comme une des plus grande beauté du neuviéme Livre, qui eſt plus rempli d'événemens qu'aucun autre de tout le Poëme. *Satan* traverſant l'athmoſphére du globe, & ſe tenant toujours dans l'ombre de la nuit, comme craignant d'être découvert par l'Ange du Soleil, qui l'avoit apperçut auparavant, eſt une circonſtance très-ingénieuſement inventée. Après avoir examiné le naturel de chaque créature, & en avoir trouvé une qui lui parut propre à l'exécution de ſon deſſein, il regagne le Paradis; & pour éviter d'être découvert, il s'inſinue de nuit dans ce jardin, par le moyen d'une riviére ſouteraine, & ſort de ce gouffre par une fontaine, qui couloit près de l'Arbre de vie. Le Poëte, qui, comme nous l'avons obſervé ci-deſſus, parle auſſi peu qu'il eſt poſſible de lui-même, & qui, à l'exemple d'*Homere*, remplit chaque partie de ſon Poëme, de vie & de ſentiment, prête un ſoliloque à l'agent infernal, qui ſe donnoit tant de mouvemens pour perdre l'homme. Il le repréſente enſuite comme parcourant le jardin ſous la forme d'un brouillard, dans le deſſein de trouver la créature dont il pouroit prendre la forme pour tenter nos premiers parens. Cette deſcription a quelque choſe de tout-à-fait poëtique.

A ces mots, tel qu'un noir brouillard, il ſe coule terre à terre dans les ténébres, & traverſe les buiſſons, les plaines & les ruiſſeaux, en cherchant le ſerpent. Il le trouva profondément endormi. Sa tête féconde en fineſſe & en ſubtilité, repoſoit au milieu de pluſieurs cercles que formoient les replis de ſon corps.

L'Auteur fait un peu plus bas le tableau du matin : peinture qui répond excellemment au génie du Poëme, & a cet état d'innocence qui régnoit encore ſur la terre. Il repréſente cette terre, avant qu'elle eût éprouvé les effets de la malédiction de ſon Créateur, comme un vaſte autel, dont l'encens montoit de toutes parts vers le Ciel; & d'un autre côté, *Adam* & *Eve*, comme offrant à Dieu l'hommage matinal de leurs priéres, & joignant leurs voix à celles de tous les ouvrages de la Création, qui célébroient les louanges de leur Auteur.

Dès-que la lumiére ſacrée commença à dorer dans Eden *les humides fleurs qui exhaloient leur encens matinal, au tems que tout ce qui reſpire envoye en haut du grand autel de la terre ſes louanges tacites au Créateur, & porte juſqu'à ſon trône une odeur agréable, nos premiers parens ſortirent, & joignirent leur adoration vocale à l'hommage tacite des créatures muettes.*

LXXV. DISCOURS.

Hoc fonte derivata clades.
Hor. Ode VI. L. III.

C'eſt-là la ſource de nos malheurs.

LA diſpute entre *Adam & Eve*, qu'il rapporte enſuite, eſt repréſentée avec beaucoup d'art. Elle venoit d'une différence de jugement, & point d'un manque d'amitié, & ne paſſe point les bornes de la raiſon. C'étoit une diſpute telle qu'il pouvoit y en avoir dans un Paradis où l'homme auroit toujours conſervé ſon innocence. Il y a une délicateſſe extrême dans les principes de morale que notre premier Pere entremêle dans ſon diſcours, & dont le Lecteur le moins clair-voyant ne ſauroit s'empêcher d'appercevoir la beauté. La force de cet amour, que le Pere du genre humain décrit ſi bien dans le huitiéme Livre, & dont j'ai déja eu occaſion de parler, ſe manifeſte ici en divers endroits d'une maniére touchante. Témoin le regard qu'il jette ſur *Eve* dans le tems qu'elle s'éloigne de lui.

Adam *la ſuivit long-tems d'un œil ſatisfait, mais qui laiſſoit entrevoir le regret de ſon départ. Il lui répéta plus d'une fois de revenir bientôt, & elle lui répondit autant de fois, qu'elle retourneroit avant la moitié du jour pour préparer le repas du midi, & ſe repoſer avec lui pendant la chaleur de la journée.*

Témoin ſon impatience, & l'occupation par laquelle il charme ſes ennemis durant ſon abſence.

Adam *l'attendoit avec la plus vive impatience : il avoit treſſé une guirlande de fleurs choiſies pour orner ſes cheveux, & pour couronner ſes travaux ruſtiques, comme les moiſſonneurs ont coutume de couronner la Reine de leur moiſſon. Cette légére abſence animoit ſes ſentimens, & lui promettoit de nouveaux plaiſirs au retour de ſa belle compagne.*

Témoin ſur-tout ce diſcours paſſionné, où il témoigne, en la voyant perdue ſans reſſource, qu'il aime mieux périr avec elle que de l'abandonner.

——— *Je reconnois ici le funeſte ouvrage de quelqu'ennemi inconnu. Ma réſolution eſt priſe, je te ſuivrai dans les bras de la mort. Puis-je vivre ſans toi ? Comment renoncer aux charmes de tes entretiens, & à l'amour qui formoit entre nous de ſi douces chaînes ? Irai-je encore traîner une vie errante & ſolitaire dans ces bois déſerts ? Quand l'Eternel pourroit ſe réſoudre à créer une ſeconde* Eve, *quand il la formeroit encore d'une partie de moi-même pour me donner une compagne, ta perte ne s'effaceroit jamais de mon cœur. Je ſens que la chaîne de la nature m'entraîne : tu es chair, os de mes os ; un même ſort nous eſt réſervé.*

Le commencement de ce diſcours, & ce qui l'y conduit, ſont dictés par le même eſprit que la fin que je viens de citer.

Les différentes ruſes que le tentateur met en œuvre, quand il trouve *Eve* ſéparée de ſon mari, le grand nombre d'images riantes qui ſe trouvent enremélées dans cette partie de l'hiſtoire, & la maniére ſuivie & naturelle dont la gradation eſt amenée, ſont ſi remarquables, que ce ſeroit une peine inutile d'en vouloir indiquer les beautés.

J'ai évité à deſſein de rapporter quelques comparaiſons particuliéres dans mes remarques ſur cet admirable ouvrage, parce que j'ai déja eu occaſion de parler de toutes en général dans un de mes premiers Diſcours. Il y en a cependant une, dans cette partie du Poëme, que je citerai ici, non ſeulement à cauſe que c'eſt une des plus belles, mais auſſi des plus ſerrées, c'eſt-à-dire, qui offre le plus d'idées en moins de mots, qu'il y ait dans tout le Poëme. Je veux parler de la comparaiſon dans laquelle le ſerpent eſt dépeint comme s'avançant vers *Eve* pour la ſéduire, dans le tems qu'*Adam* étoit trop éloigné d'elle pour pouvoir la garantir du piége qui alloit lui être tendu.

——— *A peine peut-il ſe contenir; ſa crête en paroît plus animée; la joye lui donne un nouvel éclat. Tel un feu folet compoſé de vapeurs onctueuſes, que la nuit condenſe, & que le froid contraint de ſe retirer, s'allume par l'agitation; la flamme, s'il eſt permis de le croire, dirigée par quelque mauvais eſprit, répand en tournoyant une lueur trompeuſe, détourne du chemin le voyageur qui marche pendant la nuit, & le méne dans des terres graſſes & marécageuſes, quelquefois dans des étangs & dans des lacs, où il ſe trouve ſubitement englouti, loin de tout ſecours.*

Cet enivrement ſecret de plaiſir, avec la tranſition de la joye que nos premiers parens éprouvérent en mangeant le fruit défendu, à cette triſteſſe, cet abattement, & ces accuſations mutuelles qui y ſuccédent, ſont merveilleuſement bien imaginées, & décrites de la maniére la plus naturelle.

Quand *Didon* dans le quatriéme Livre de l'*Enéide* ſe rendit à la tentation fatale qui la perdit, *Virgile* dit que la terre trembla, qu'on vit briller des éclairs, & que les Nymphes hurlérent ſur les ſommets des montagnes. *Milton*, animé du même eſprit poëtique, a décrit toute la nature comme troublée par l'action d'*Eve* mangeant du fruit défendu.

A ces mots, dans une heure fatale, portant au fruit ſa main téméraire, elle cueillit, elle mangea. La terre ſentit la funeſte bleſſure; & la nature pouſſant de profonds ſoupirs, annonça que tout étoit perdu.

Quand *Adam* commet le même crime, tout la nature en frémit pour la ſeconde fois. *Il n'héſita point à manger malgré ſes lumiéres; il mangea, non par ignorance, mais par foibleſſe pour les charmes de ſa femme. La terre trembla comme étant de nouveau dans les douleurs, & la nature pouſſa un ſecond gémiſſement. Le tonnerre gronda, le Ciel s'attriſta, & verſa quelques larmes à la conſommation du crime.*

Comme les œuvres de la Création devoient naturellement prendre part

au ſort de celui qui avoit été établi leur ſouverain, ces ſymptômes de terreur & de conſternation ſont très-bien placés en cette occaſion.

La ſcène entre *Adam & Eve*, après qu'ils eurent mangé du fruit défendu, eſt une fidéle copie de celle qui eſt décrite dans le quatorziéme Livre de l'*Iliade*, & dont les Acteurs ſont *Jupiter & Junon*. Cette Déeſſe y aborde *Jupiter* avec la ceinture qu'elle avoit reçue de *Vénus*. Le Dieu ſe ſent ému, & lui dit qu'elle ne lui avoit jamais paru plus charmante, même dans le tems de leurs premiéres amours. Le Poëte les repréſente enſuite ſe repoſant ſur le mont *Ida*, qui produiſit ſous eux un lit de fleurs, le lotos, le ſafran, & l'*hyacinthe*; & finit ſa deſcription par le ſommeil où ils tombérent.

Que le Lecteur compare l'endroit que nous venons d'indiquer, avec le paſſage ſuivant, qui commence par le diſcours qu'*Adam* tient à *Eve*.

Jamais, depuis le premier jour que je t'ai vûe, & que je t'épouſai, ornée de toutes les perfections imaginables, ta beauté n'enflamma mes ſens d'une pareille ardeur. Tu dois à la vertu de ce fruit mille nouvelles graces, que je n'avois point apperçues en toi.

Eve *lui répondit par des regards pleins de langueur. Il ſaiſit ſa main, qu'elle lui abandonna ſans réſiſtance, pour ſe laiſſer conduire à ſon gré. Un berceau riant les enveloppa de ſon ombre épaiſſe. Les fleurs, la penſée, la violette, l'aſphodéle, & l'hyacinthe, doux & nouveaux tapis de la terre, leur ſervirent de couche. Le ſommeil verſant ſur eux ſon humide roſée, mit fin à leurs plaiſirs.*

Comme jamais Poëte ne paroît avoir étudié davantage *Homere*, ni lui avoir plus reſſemblé en fait de grandeur de génie que *Milton*, je croirois le détail que j'ai donné de ſes beautés très-imparfait, ſi je n'avois pas marqué les principaux paſſages qui m'ont paru paralléles dans ces deux grands Auteurs. J'aurois pû, dans la plûpart des diſcours qu'on vient de lire, rapporter pluſieurs idées & expreſſions qui ſont traduites du Poëte *Grec*; mais je n'en ai rien fait, pour éviter l'air de minutie. Cependant les traits les plus conſidérables ont non ſeulement été placés dans le même point de vûe que ceux de même nature qui ſe trouvent dans *Homere*, mais ſe trouvent auſſi à couvert du blâme des Critiques ignorans ou ſans goût.

LXXVI. DISCOURS.

——— ——— ——— Quis talia fando
Temperet à lacrymis ? ———

VIRG. Æneïd. II. v. 6.

Qui pourroit s'empêcher de verſer des larmes en racontant de pareils malheurs ?

LE dixiéme Livre du *Paradis perdu* offre aux yeux du Lecteur un plus grand nombre de perſonnages qu'aucun autre de tout le Poëme. L'Auteur en terminant ſon action, introduit tous ceux qui y ont eu quelqu'intérêt, & fait voir avec beaucoup d'habileté l'influence de cette action ſur chacun d'eux. C'eſt ainſi que dans le dernier Acte d'une excellente Tragédie, la plûpart de ceux qui ont eu la principale part à ce qui s'eſt paſſé, ſont amenés devant l'aſſemblée, & repréſentés dans la ſituation où le réſultat de l'action doit naturellement les placer.

Je me propoſe donc de conſidérer ce Livre ſous quatre points de vûe, c'eſt-à-dire, comme offrant au Lecteur des perſonnages céleſtes, infernaux, humains & imaginaires, qui ont tous des rôles particuliers, qui leur ſont aſſignés.

Pour commencer par les perſonnages céleſtes, les Anges Gardiens du *Paradis* ſont décrits comme reprenant le chemin du Ciel après la chûte de l'homme, pour juſtifier leur vigilance ; leur arrivée, la maniére dont ils ſont reçus, & la profonde triſteſſe qu'ils firent paroître, & que témoignérent ces Eſprits, qui ſont dépeins dans l'Ecriture Sainte comme ſe réjouiſſant de la converſion d'un pécheur, ſont admirablement bien repréſentées par ces mots :

Les Anges, qui étoient répandus dans le Paradis terreſtre, montérent promptement vers le Ciel : leur morne ſilence, joint à la triſteſſe qui paroiſſoit dans leurs regards, marquoit aſſez à quel point ils étoient ſenſibles au malheur de l'homme. Sa faute leur étoit connue ; mais ils ne concevoient point comment le ſubtil ennemi s'étoit gliſſé dans le Paradis à leur inſçû. Dès que les funeſtes nouvelles arrivérent aux portes de l'Empirée, tous ceux qui les entendirent en furent attendris. Le front des Bienheureux ſe couvrit d'une ſainte triſteſſe, mais qui n'altéroit en aucune façon leur parfaite béatitude. Les habitans du céleſte ſejour, curieux d'apprendre le détail, coururent en foule autour des nouveaux venus. Ceux-ci chargés de rendre compte au Souverain de l'Univers, s'avancérent avec reſpect vers ſon trône, & n'eurent aucune peine à juſtifier leur vigilance. Alors le Pere Tout-puiſſant, du fond de ſon tabernacle, qu'une majeſtueuſe obſcurité environne, fit entendre ſa voix.

La même Perſonne divine, qui eſt repréſentée dans quelques-uns des Li-

vres précédens de ce Poëme comme intercédant en faveur de nos premiers parens avant leur chûte, comme remportant la victoire sur les anges rébelles, & comme créant le monde, est dépeinte ici comme descendant du séjour céleste dans le *Paradis*, & prononçant aux trois coupables leur sentence de condamnation. La fraîcheur du soir, qui est une des circonstances dont l'Ecriture Sainte fait mention en traçant le tableau de cette intéressante scéne, est décrite d'une maniére tout-à-fait poëtique par notre Auteur, qui s'est aussi astreint avec un scrupule religieux aux termes, dans lesquels les différentes sentences contre *Adam*, *Eve* & le Serpent, ont été exprimées. Il a mieux aimé que ses vers eussent quelque chose de moins harmonieux, que de s'écarter le moins du monde de ce qui fut dit dans une occasion si importante & si solemnelle. La honte & la confusion de nos premiers parens, en se tenant nuds devant leur Juge, sont mises dans le jour le plus frappant. A l'arrivée du péché & de la mort parmi les œuvres de la création, le Tout-puissant est introduit de nouveau, comme adressant la parole aux Anges sans nombre qui sont autour de lui.

Voyez avec quelle ardeur s'avancent ces monstres d'enfer ; ils ne songent qu'à ravager & qu'à détruire ce monde que j'ai créé si parfait.

Le passage suivant est une belle imitation de la magnifique image de l'Ecriture, qui compare la voix d'une armée innombrable d'Anges, entonnant des Hallélujahs, à la voix des tonnerres, dont le son se fait entendre le plus loin, & au bruit des grosses eaux.

Il finit, & la céleste assemblée chanta des Cantiques plus élevés que le mugissement des mers : tous s'étoient réunis pour célébrer l'Eternel. Tes voyes, dirent-ils, sont justes, & tes decrets remplis d'équité. Qui pourroit donner atteinte à ta gloire ?

Quoique l'Auteur dans tout le cours de son Poëme, & particuliérement dans le Livre que nous examinons à présent, ait fait une infinité d'allusions à des endroits de nos Livres sacrés, je n'ai cependant fait mention dans mes remarques que de celles qui sont entremêlées dans l'ouvrage d'une maniére qui donne à connoître l'art & l'habileté du Poëte. De ce genre est, dans le dixiéme Livre, ce passage, où décrivant le péché & la mort comme marchant à travers les ouvrages de la nature, il ajoûte :

——— *La mort suivoit le peché pas à pas, & n'étoit pas montée encore sur son cheval pâle.*

Ce qui fait manifestement allusion à cet endroit de l'Ecriture si merveilleusement poëtique, & si propre à effrayer l'imagination. *Et je regardai, & je vis un cheval fauve : & celui qui étoit monté dessus avoit nom la* Mort, *& l'*Enfer *suivoit après lui : & il leur fut donné puissance sur la quatriéme partie de la terre, pour tuer avec l'épée, & par la famine, & par la mortalité, & par les bêtes de la terre.*

Sous le premier article, qui dans notre division comprend les personnages célestes, il faut ranger aussi l'ordre donné aux Anges de produire divers changemens dans la nature, & de ternir l'éclatante beauté des œuvres de la Création. Conformément à cet ordre, ils sont représentés comme infec-

tant les Etoiles & les Planétes de malignes influences, affoibliſſant la vive lumiére du Soleil, amenant l'hyver dans les climats les plus tempérés & les plus doux, logeant les vents & les tempêtes en différens endroits de l'air, rempliſſant les nuées de foudres & d'éclairs, en un mot pervertiſſant toute la conſtitution de l'Univers, afin de la rendre proportionnée à la condition de ſes habitans criminels. Comme c'eſt-là une des nobles particularités du Poëme, le paſſage ſuivant, où nous voyons les Anges ſoulevant la terre, afin d'en préſenter une face un peu différente au Soleil, eſt conçu avec cette ſublimité d'imagination qui étoit ſi particuliére à ce grand Auteur.

On dit qu'il ordonna aux Anges d'éloigner les Poles de la Terre deux fois dix dégrés & plus de l'axe du Soleil, & qu'auſſitôt avec un rude effort ces Miniſtres de la volonté du Très-Haut pouſſerent obliquement le Globe central. D'autres prétendent que le Soleil eut ordre de détourner dans la même diſtance de la route Equinoxiale les rênes de ſon Char.

LXXVII. DISCOURS.

——— Ille profectò
Reddere perſonæ ſcit convenientia cuique.
HOR. A. P. v. 316.

C'eſt lui qui ſait donner à chaque perſonnage le caractère qu'il doit avoir.

EN continuant à remplir le plan que nous nous ſommes tracé, nous allons conſidérer les agens infernaux dans le point de vûe où *Milton* les a placés dans ce Livre. Ceux qui ſe ſont attachés à faire ſentir toute la beauté & la grandeur du plan de *Virgile*, ont obſervé que ce Poëte fait parcourir à ſon Lecteur toutes les parties de la Terre connues de ſon tems. L'*Aſie*, l'*Afrique*, & l'*Europe*, ſont autant de ſcènes où ſe paſſe l'action de ſa Fable. Le plan du Poëme de *Milton* eſt infiniment plus étendu, & remplit l'ame d'objets bien plus propres à faire naître des ſentimens d'admiration. *Satan*, ayant fait ſept fois le tour de la Terre, s'éloigne à la fin du *Paradis*. Il dirige enſuite ſon vol entre les conſtellations, & après avoir traverſé l'eſpace immenſe qui renferme dans ſon enceinte les ouvrages de la Création, il paſſe par l'empire du *Chaos*, & gagne enfin les triſtes lieux ſoumis à ſa domination. Son retour dans l'aſſemblée des anges rebelles eſt un tableau, dont la vûe ne peut cauſer qu'une agréable ſurpriſe au Lecteur; mais il n'y a aucun incident dans tout le Poëme, qui ſoit plus propre à produire cet effet, que la transformation de toute l'aſſemblée, qui arrive après le récit que *Satan* vient de faire de ſon expédition. Le changement que ce chef des anges rebelles éprouve lui-même, eſt décrit à la maniére d'*Ovide*, & peut le diſputer en fait de beauté, à tout ce que cet ancien Poëte a compoſé de plus parfait en ce genre. *Milton* ne manque

preſque jamais de renchérir ſur ſes propres inventions, & de mettre la derniere main à chaque incident qu'il admet dans ſon Poëme. Le ſifflement ſubit qui ſe fait entendre dans cette Epiſode, les dimenſions & la taille de *Satan*, ſi ſupérieures à celles des complices de ſa révolte, qui ſubiſſoient la même métamorphoſe, ſont, auſſi-bien que le changement annuel qui leur eſt attribué, des exemples frappans de ce que nous diſons. La diction eſt merveilleuſement belle dans toute cette Epiſode, qui eſt d'ailleurs amenée & conduite avec un jugement exquis, comme nous avons déja eu occaſion de l'obſerver ci-deſſus.

Les rôles d'*Adam* & d'*Eve*, ou des perſonnages humains, ne méritent pas moins notre admiration. On peut même dire, que l'Art de *Milton* ne paroît en rien avec plus d'éclat que dans les actions & le langage qu'il prête à nos premiers parens. Le tableau qu'il nous trace d'eux, ſans falſifier le moins du monde leur hiſtoire, ni appeller la fiction à ſon ſecours, eſt tout-à-fait propre à inſpirer au Lecteur des ſentimens de compaſſion pour eux. Quoiqu'*Adam* plonge toute l'eſpéce dans un abîme de miſére, ſon crime a ſa ſource dans une foibleſſe que tout homme ſe ſent diſpoſé à pardonner, parce qu'elle paroît plutôt l'effet de la fragilité de notre nature, que de la malice du criminel. On aime à pardonner des fautes qu'on auroit eu du panchant à commettre, ſi l'on s'étoit trouvé dans les mêmes circonſtances où s'eſt vû celui qui y eſt tombé. Ce fut l'amour exceſſif qu'*Adam* eut pour *Eve*, qui le perdit avec toute ſa poſtérité. Il ſeroit inutile d'ajoûter que ſur cet article notre Auteur a pour lui l'autorité de la plûpart des Peres de l'Egliſe, & d'un grand nombre de célébres Ecrivains. *Milton* a par ce moyen rempli une partie conſidérable de ſon Poëme, de ce que les Critiques *François* appellent le *Tendre* : ſorte de beauté qui charme preſque tous les Lecteurs.

Adam & Eve, dans le Livre que nous examinons à préſent, nous ſont repréſentés animés de ces ſortes de ſentimens, qui engagent non ſeulement le Lecteur à partager leur affliction, mais qui excitent auſſi puiſſamment en lui des mouvemens de la plus tendre pitié. Quand *Adam* apperçoit les triſtes changemens arrivés dans la nature aux objets qui l'environnent, ſon ame éprouve ce déſordre douloureux que doit reſſentir un criminel qui vient de perdre en même tems ſon innocence & ſon bonheur ; il ſe ſent agité d'horreur, de remords, de déſeſpoir ; & ſon angoiſſe eſt telle, qu'il va juſqu'à reprocher à Dieu de lui avoir donné une exiſtence, qu'il ne demandoit pas.

Te priai-je, mon Créateur, de me donner l'être, quand tu me formas du limon? Te ſollicitai-je de me tirer des ténébres, ou de me placer dans ce jardin délicieux? Comme ma volonté ne concourut point à mon exiſtence, ta juſtice devroit ſe contenter de me réduire en pouſſiere. Incapable d'accomplir tes conditions trop dures, & de garder le bien que je ne cherchois pas, je conſens à te rendre tout ce que j'ai reçu.

Mais à peine a-t-il achevé de tenir ce langage, qu'il revient à lui-même, reconnoît la juſtice de la ſentence de condamnation prononcée contre lui, &

demande que la mort, dont il eſt menacé, lui ſoit infligée d'abord.

——— *Quand arrivera l'heure tant déſirée, qui me verra retourner en poudre? Pourquoi la main de mon Juge differe-t-elle d'exécuter ce que ſes décrets ont fixé en ce jour? Pourquoi ma vie eſt-elle prolongée? Pourquoi ſuis-je fruſtré de la mort, & réſervé, par dériſion, à des peines qui n'auront point de fin? Avec quelle joye affronterois-je le trépas, en ſubiſſant ma ſentence? Avec quel plaiſir me verrois-je réduire en une terre inſenſible, & me coucherois-je dans le ſein de ma mere? Là je me repoſerois, & dormirois en pleine ſûreté. La voix terrible du Tout-puiſſant ne tonneroit plus à mon oreille; nulle crainte de plus grands maux pour moi & pour ma poſtérité ne me tourmenteroit pas par une attente cruelle. Cependant un doute m'agite encore: je crains de ne pouvoir mourir tout entier*, &c.

Tout ce diſcours eſt plein de la même émotion, quoiqu'avec une variété de ſentimens que les différentes paſſions, dont *Adam* étoit agité, devoient exciter en lui. Il ne faut pas oublier ici la généreuſe inquiétude qu'il reſſent pour ſa poſtérité, & qui ne peut que faire une vive impreſſion ſur le Lecteur.

——— *Qui me cachera devant la face de Dieu? Sa vûe faiſoit autrefois mon plus ſenſible bonheur. Je me conſolerois encore ſi ma miſére devoit ſe terminer dans moi. Je l'ai méritée, & je porterois la peine de ma faute; mais il n'en ſera pas ainſi. Tout ce qui m'environne, & tout ce qui naîtra de moi ne ſera que perpétuer ma confuſion. O paroles entendues ci-devant avec tant de joye*, Croiſſez & multipliez, *que vous me déſeſpérez maintenant!* ——— *Tous mes enfans ſouffriront de mon crime. Chacun d'eux s'écriera: Maudit ſoit l'auteur corrompu de notre impure naiſſance; il eſt la cauſe de nos malheurs. Enfans infortunés d'un pere coupable, quel patrimoine vais-je vous laiſſer! O ſi je pouvois ſeul conſumer ce triſte héritage, & ne vous point laiſſer une portion ſi funeſte! Quelles obligations ne m'auriez-vous pas de vous avoir épargné tant de malheur! Pourquoi la faute d'un ſeul entraîne-t-elle la ruine de tout le genre humain, qui eſt innocent? Que dis-je, innocent? peut-il ſortir autre choſe de moi que de la corruption?*

Qui pourroit enviſager enſuite le Pere du genre humain étendu à terre, pouſſant les plus améres plaintes au milieu de la nuit, déplorant ſon exiſtence, & ſouhaitant la derniére reſſource des malheureux, c'eſt-à-dite, la mort, ſans partager ſes peines?

Adam *faiſoit entendre ces plaintes lamentables dans le ſilence de la nuit: elle ne reſſembloit plus à ces nuits fraîches & tempérées, où la nature innocente ſembloit attentive à ménager à ſon Souverain toutes les douceurs du repos; couverte d'une lugubre obſcurité elle répandoit de tous côtés un effroi, qui contribuoit à mieux faire encore ſentir à* Adam *l'horreur de ſon crime. Il étoit accablé ſous le poids de ſa douleur; & triſtement étendu ſur une terre humide, il maudiſſoit ſans ceſſe l'heure de ſa naiſſance, & accuſoit la mort de lenteur.*

LXXVIII. DISCOURS.

LXXVIII. DISCOURS

Hæc placuit ſemel, hæc decies repetita placebit.

HOR. A. P. v. 365.

Plus vous lirez cet Ouvrage, plus il vous plaira.

LE rôle d'*Eve* dans ce Livre n'eſt ni moins touchant, ni moins propre à lui concilier l'amitié & la compaſſion du Lecteur. *Milton* la repréſente comme s'approchant avec beaucoup de tendreſſe d'*Adam*, qui la repouſſe d'un air d'indignation, ce qui convenoit très-fort à un homme ſur qui les paſſions violentes commençoient à avoir de l'empire. Les diſcours qu'elle employe pour l'appaiſer, ſont ce qu'on peut imaginer de plus touchant & de plus pathétique.

Eve, *qui pleuroit aſſiſe à l'écart, vit ſon affliction : elle ſe leva, & s'approcha de lui pour tâcher de calmer ſes tranſports furieux ; mais il la repouſſa d'un ton ſévére : Retire-toi, dangereux ſerpent. Ce nom te convient après la ligue que tu as faite avec lui : tu n'es ni moins fauſſe, ni moins odieuſe.* —— Eve *ne ſe rebuta point. Fondant en larmes, & les cheveux épars, elle ſe jetta humblement à ſes pieds qu'elle embraſſa : elle demanda grace, & excita ſa pitié en lui tenant ce langage :*

Ne m'abandonne pas, Adam ; *le Ciel m'eſt temoin de l'amour ſincère, & du reſpect que je te porte en mon cœur. J'ai péché innocemment ; j'ai été malheureuſement trompée : je te conjure, je te ſupplie : j'embraſſe tes genoux : dans cette cruelle extrémité ne me prive point de ce qui me donne la vie ; de tes regards conſolans, de ton aide & de ton conſeil : c'eſt-là ma ſeule force, & mon unique ſoutien. Si tu m'abandonnes, quel ſera mon recours ? que vais-je devenir ? nous n'avons peut-être plus que quelques momens à vivre : paſſons-les du moins en paix.* —— *Elle finit en verſant un torrent de larmes.*

La réconciliation d'*Adam* & d'*Eve* eſt entiérement dans le même goût, & pleine de tendreſſe. *Eve*, aveuglée par le déſeſpoir, propoſe à ſon mari de paſſer le reſte de leur vie dans le célibat, pour empêcher que leur crime & leur malheur n'enveloppaſſent auſſi leur poſtérité : elle conſent à ſe donner la mort, ſi le parti qu'elle vient de propoſer à ſon époux, lui paroît impoſſible à exécuter. Ces ſentimens ſont infiniment propres à exciter vivement la compaſſion du Lecteur. La réſolution de mourir, pour ſortir tout d'un coup d'une ſituation miſérable & cruelle, ne montre pas tant de fermeté, que le deſſein de la ſupporter, & de ſe ſoumettre avec réſignation aux reſpectables decrets de la Providence. Auſſi eſt ce une délicateſſe de notre habile Auteur, de prêter la premiére de ces idées à *Eve*, & de la faire déſapprouver par *Adam*.

Nous devons enfin conſidérer les perſonnages imaginaires, ou la mort &

le péché, qui jouënt un rôle si distingué & si étendu dans ce Livre. Ces allegories ne peuvent certainement être les productions que d'un grand génie; mais, comme je l'ai observé ci-dessus, elles ne sont pas conformes à la nature d'un Poëme héroique. Celle du péché & de la mort est admirable en son genre, si on ne la considére point comme partie d'un pareil Poëme. Les vérités, qui y sont renfermées, sont si claires, & en même tems si sensibles, que ce seroit une peine très-inutilement employée que de vouloir insister là-dessus. Je me contenterai donc d'observer simplement, qu'il n'est guéres possible de concevoir comment le Poëte a pû trouver des mots & des tours si propres pour décrire les actions de ces deux personnages imaginaires, & particuliérement dans l'endroit où il fait bâtir à la Mort un pont sur le *Chaos* : ouvrage digne du génie créateur de *Milton*.

La matiére que je traite ici, me fournissant l'occasion de parler de ces sortes de personnages imaginaires, qui peuvent être admis dans les Poëmes Epiques, j'espére qu'on voudra bien me permettre de proposer mon sentiment sur une matiére curieuse en elle-même, & qui n'a jamais encore été traitée par aucun Critique. Il est certain qu'*Homere* & *Virgile* sont pleins de personnages qui n'existérent jamais, & qui cependant font un très-bon effet dans la Poësie, pourvû qu'ils ne fassent que se rencontrer sans avoir d'action suivie. *Homere* personnifie le Sommeil, & lui donne un rôle très-court dans son *Iliade*. Quoique nous regardions ce personnage comme chimérique, nous devons cependant considérer que les *Payens* lui ont érigé des statues, qu'ils lui ont assigné une place dans leurs Temples, & qu'ils en font une Divinité réelle. *Homere* n'employe ces figures que pour offrir aux yeux du Lecteur quelque chose de simple. Il passe légérement là-dessus, & ces sortes d'expressions doivent plutôt être regardées comme des phrases poëtiques, que comme des descriptions allégoriques.

Au lieu, par exemple, de nous dire naturellement, que les hommes prennent la fuite quand ils sont épouvantés, il introduit la fuite & la crainte comme deux compagnes inséparables; au lieu de dire que le tems, où *Apollon* auroit dû recevoir sa récompense, étoit venu, il nous dit que les heures la lui apportérent; au lieu de décrire les effets que produisoit l'*Egide* de *Minerve* dans la bataille, il nous dit que la terreur, la déroute, la discorde, la fureur, la poursuite, le massacre & la mort en faisoient la bordure.

Il nous représente de même la victoire suivant *Diomède*; la discorde, mere des funerailles & de la tristesse; *Vénus* habillée par les Graces; *Bellone* revêtue de la terreur & de la consternation comme d'un habit. *Virgile* pourroit aussi nous fournir un grand nombre d'exemples.

Milton employe fréquemment ces sortes de figures; comme quand il dit que la victoire se tenoit à la droite du *Messie*, quand il marchoit contre les anges rebelles; qu'au lever du Soleil les heures ouvroient les portes de la lumiére; que la discorde étoit la fille du péché. Telles sont encore ces expressions, où décrivant le chant du rossignol, il ajoûte: *Le silence étoit charmé*; & quand le *Messie* ordonna au *Chaos* de se tranquilliser, *la confusion entendit sa voix*.

Je pourrois, ſans aucune peine, ajoûter une infinité de figures ſemblables qui ſe trouvent dans *Milton*. Il eſt évident que ces allégories ne ſont pas faites pour être priſes dans le ſens littéral, mais ſeulement pour préſenter d'une maniére agréable differentes idées au Lecteur : d'où je tire cette conſéquence, que ces perſonnages imaginaires ne devroient point être admis comme principaux acteurs. Ils ſont trop hardis, & ne conviennent point à un Poëme héroïque, dont les principales parties doivent avoir un air de vraiſemblance.

Je ne ſaurois m'empêcher de croire, que le péché & la mort ſont des acteurs auſſi déplacés, que la force & la néceſſité, dans une des Tragédies d'*Eſchyle*, qui repréſentent ces deux perſonnages garrotant *Prométhée* à un rocher : auſſi a-t-il été juſtement cenſuré par les plus grands Critiques. Je ne connois aucun perſonnage imaginaire mis en œuvre d'une maniére plus ſublime que par un de nos Prophétes. Cet Ecrivain ſacré repréſente la Divinité comme deſcendant des Cieux pour viſiter les péchés des hommes, & il ajoûte à cette terrible image un nouveau trait infiniment propre à augmenter l'effroi : *Devant lui marchoit la mortalité.* Il eſt certain qu'il auroit pû décrire ce perſonnage imaginaire avec toutes ſes taches de pourpre : il auroit pû le faire précéder par la fiévre : il auroit pû placer la douleur à ſa droite, la phrénéſie à ſa gauche, & la mort derriére. Il auroit pû l'introduire ici-bas, en le faiſant couler de la queue d'une cométe, ou en le lançant au milieu d'un éclair. Son haleine pouvoit corrompre l'atmoſphére, & le feu de ſes yeux dévorer les humains ; mais je ſuis perſuadé que la noble ſimplicité de l'Ecriture a quelque choſe d'infiniment plus grand & plus ſublime, que tout ce que la plus riche imagination d'un Poëte auroit pû y ajoûter.

L.

LXXIX. DISCOURS.

Luctus & ultrices posuêre cubilia curæ,
Pallentesque habitant morbi, tristisque senectus,
Et metus.

VIRG. Æneïd. IV. v. 274.

Les chagrins, les tristes inquiétudes, les pâles maladies, la vieillesse & la crainte habitent ce séjour.

MILTON a fait paroître un art merveilleux, en décrivant cette variété de passions qui s'élevérent dans nos premiers parens, après leur fatale désobéïssance. Nous les voyons passer par degrés du sentiment de joye que leur avoit d'abord procuré leur crime, au remords, à la honte, au désespoir, à la contrition, à la priére, à l'espérance d'obtenir grace, & enfin au repentir parfait. Vers la fin du dixiéme Livre, ils sont représentés comme prosternés dans l'attitude la plus humiliée, & comme arrosant la terre de leurs larmes; à quoi le Poëte ajoûte cette belle circonstance, qu'ils rendirent l'hommage de leur pénitence dans le même endroit où leur Juge avoit prononcé l'arrêt de leur condamnation.

Aussi-tôt se transportant au lieu où ils avoient été jugés, ils se prosternérent avec soumission devant leur Créateur; tous deux ils confessérent humblement leur faute, & en demandérent le pardon, en arrosant la terre de larmes, & en poussant avec un cœur contrit leurs soupirs vers le Ciel, en signe d'un regret sincére, & d'une parfaite humiliation.

Il se trouve une beauté préciſément du même genre dans une Tragédie de *Sophocle*. *Œdipe*, après s'être arraché les yeux, au lieu de se précipiter du balcon de son Palais (ce qui formeroit un spectacle tout-à-fait amusant pour des *Anglois*) demande à être conduit au mont *Citheron*, afin de terminer ses jours dans le même endroit où il avoit été exposé après sa naissance, & où il auroit perdu la vie, si la volonté de son pere avoit été exécutée.

Comme notre Auteur ne néglige aucune occasion de donner à ses pensées un tour poëtique, il décrit au commencement de ce Livre la maniére dont leur priére fut exaucée, & employe à cette occasion une courte allégorie, fondée sur ce magnifique passage de l'Ecriture Sainte.

» Il vint un autre Ange, qui se présenta devant l'Autel avec un encen-
» soir d'or, & on lui donna une grande quantité de parfums, afin qu'il
» offrît les priéres de tous les Saints sur l'autel d'or qui est devant le Trône
» de Dieu; & la fumée des parfums, composée des priéres des Saints, s'éle-
» vant de la main de l'Ange, monta devant Dieu.

Les priéres de nos premiers parens volérent au Ciel, & elles ne furent point détournées en chemin, ni dispersées par les vents envieux: elles percérent les por-

tes céleſtes ; puis parfumées par le divin Pontife de l'encens qui fumoit ſur l'Autel d'or , elles parurent devant le Trône du Pere & furent préſentées par le Fils.

La même penſée ſe trouve encore dans l'interceſſion du *Meſſie*, qui eſt exprimée de la maniére du monde la plus noble & la plus emphatique.

Parmi les endroits poëtiques de l'Ecriture Sainte, que *Milton* a fait entrer dans ſa narration, je ne dois pas omettre ce paſſage, où le Prophéte *Ezechiel*, parlant des Anges qui lui apparurent dans une viſion, dit que *chacun avoit quatre faces, & que leurs corps, leurs dos, leurs mains & leurs aîles étoient parſemés d'yeux.*

Une cohorte redoutable de Chérubins actifs, dit notre Auteur, *le ſuivit : chacun avoit quatre faces ainſi qu'un double* Janus. *Leurs corps étoient parſemés d'yeux.*

Le concours des Anges qui s'aſſemblent pour entendre l'auguſte decret que Dieu a prononcé contre l'homme, eſt repréſenté d'une maniére infiniment vive. Au milieu du Jugement, le Tout-puiſſant ſe reſſouvient de ſa miſéricorde, & commande à *Michel* d'exécuter ſon meſſage dans les termes les plus doux, pour que l'homme, déja accablé du ſentiment de ſon crime & de ſa miſére, ne fût tenté de s'abandonner au déſeſpoir.

Comme ils pourroient ſuccomber ſous le poids de leur douleur, traite-les avec douceur ; car je vois qu'ils ſont touchés & qu'ils pleurent leur faute.

La converſation entre *Adam* & *Eve* eſt pleine de ſentimens tendres. A peine ſe ſont-ils levés après la triſte nuit, qu'ils découvrent l'aigle & le lion pourſuivant chacun ſa proie vers la porte orientale du *Paradis*. Il y a une double beauté dans cet incident : il n'offre pas ſeulement de grands & de juſtes préſages, qui ſont toujours agréables en poëſie, il caractériſe encore cette inimitié qui fut alors produite parmi les animaux. Le Poëte, pour offrir aux yeux de ſes Lecteurs les autres changemens de la nature, auſſi-bien que pour orner la Fable d'un très-beau phénomène, fait éclipſer le Soleil. Un nuage brillant, & rempli d'Anges plus lumineux que le Soleil même, deſcend à l'Occident. Tout le théatre de la nature eſt obſcurci, afin que l'éclat du brillant nuage en fût augmenté.

Pourquoi la nuit vient-elle de l'Orient avant que le jour ſoit à la moitié de ſa courſe ? & pourquoi l'aurore s'éleve-t-elle pour la ſeconde fois dans cette nue à l'Occident ? Voi comme ce nuage efface l'azur du Firmament par ſa blancheur éblouiſſante, & comme il deſcend avec une lenteur majeſtueuſe : ſans doute il contient quelque choſe de divin.

Il ne ſe trompoit pas : les céleſtes Légions ſortirent de cette nuée, ainſi que d'un Firmament de jaſpe : elles deſcendirent dans le Paradis, & s'arrêtérent ſur le ſommet de la montagne.

Je n'ai pas beſoin d'obſerver ici avec quel jugement notre Auteur, qui diſtribue tous les différens róles de ſes Acteurs avec la derniére perfection, employe *Michel* pour mettre hors du Paradis nos premier parens. En cette occaſion l'Archange ne ſe préſente point ſous ſa forme naturelle : il n'aborde point les coupables avec cet air de douce familiarité, que *Raphaël* prenoit en entretenant le pere du genre humain avant ſa chûte. Sa perſonne, ſa

démarche & sa conduite répondent à son rang, & sont admirablement bien dépeintes dans le passage suivant.

L'Archange arriva, non sous sa figure céleste, mais sous celle d'un simple mortel. Sur ses armes brillantes flottoit un habillement militaire de pourpre, plus vive que celle de Melibée, *ou que la teinture de* Tyr, *portée par les Rois, & par les Héros anciens dans les jours de réjouissance.* Iris *en avoit teint la trame. A travers l'ouverture de son casque étincelant, on entrevoyoit son visage glorieux, dans la fleur de l'âge viril, à la fin de la jeunesse. Son épée, terreur de Satan, pendoit à son côté, comme dans un Zodiaque brillant, & il tenoit une lance à la main.* Adam *se prosterna.* Michel *soutint la dignité de son caractère; & sans s'incliner, il déclara ainsi le sujet de son arrivée.*

La plainte d'*Eve*, lorsqu'elle apprend qu'il lui faut sortir du Paradis, est remarquable. Les sentimens sont non seulement propres au sujet, ils ont encore quelque chose de doux, & qui tient du sexe de la mere du genre humain.

Faut-il donc te quitter, Paradis charmant, lieu divin, où nous avons reçu le jour? Heureuses promenades, agréables ombrages, habitation propre pour les Dieux, faut il se séparer de vous? J'espérois passer ici tranquillement, quoique dans la tristesse, le délai qui nous a été accordé jusqu'au jour de notre mort. Vous ne croîtrez jamais en d'autres climats, belles fleurs, que je visitois le matin, que je retournois voir le soir, que je cultivois de ma propre main, & que j'avois designées par des noms. Qui vous présentera maintenant au Soleil? qui rangera vos diverses tribus? qui vous arrosera de la fontaine d'Ambrosie *? Toi enfin, berceau nuptial, que j'avois orné de tout ce qui pouvoit réjouir la vûe ou l'odorat, comment m'éloignerai-je de toi? Où porterai-je mes pas dans un monde enterré, obscur, & sauvage, au prix de celui-ci? Comment respirer dans un air moins pur? Comment nous réduire à des alimens grossiers, nous qui sommes accoutumés à des fruits immortels?*

Le discours d'*Adam* est composé de sentimens touchans, mais a quelque chose de bien plus mâle & de plus élevé.

Ce qui m'afflige le plus, c'est que partant d'ici, je serai loin de Dieu, & privé de sa vûe bienheureuse: ici j'aurois pû lui rendre mes adorations dans chaque endroit où il daigna m'accorder sa présence divine: j'aurois dit à mes enfans: Sur ce mont il m'apparut; il se rendit visible sous cet arbre; c'est parmi ces pins que j'entendis sa voix; je conversois avec lui au bord de cette fontaine. J'aurois dressé en reconnoissance plusieurs autels de gazon, & j'aurois amassé les pierres des ruisseaux pour servir de monument aux siécles futurs: j'y aurois offert des parfums d'encens odoriférant, des fruits & des fleurs. Mais où trouverai-je rien de pareil dans cet autre monde, qui va me servir de demeure? où trouverai-je la trace de ses pas? car quoique je fuye sa colére, maintenant qu'il me rappelle à la vie, qu'il prolonge mes jours, & qu'il me console par l'espoir d'une postérité glorieuse, je me fais un plaisir d'envisager les bords de ses voyes, & d'adorer de loin ses moindres vestiges.

LXXX. DISCOURS.

Multa inter ſe ſe vario ſermone ſerebant.

VIRG. Æneïd. VI. 160.

Ils avoient une infinité de choſes à ſe dire.

APRE'S que l'Ange eut conduit *Adam* au plus haut mont du Paradis, il expoſe devant lui un hémiſphére entier, comme le théatre de différentes viſions, qui alloient paroître à ſes yeux. J'ai déja obſervé combien le plan de *Milton* eſt en pluſieurs endroits plus grand que celui de l'*Iliade* ou de l'*Enéide*. Le Héros de *Virgile* a le plaiſir de voir tous ceux qui doivent deſcendre de lui. Quoique l'Epiſode en queſtion mérite toute l'admiration qu'on lui a accordée, il faut convenir cependant que la même eſpéce d'Epiſode dans *Milton* eſt d'une nature plus élevée. La viſion d'*Adam* n'eſt pas reſtreinte à une tribu particuliére; elle s'étend à toute l'eſpéce.

Dans cette revûe qu'*Adam* fait de ſes fils & de ſes filles, le premier objet qui ſe préſente eſt l'hiſtoire de *Caïn* & d'*Abel*, qui eſt touché avec toute la préciſion & la juſteſſe poſſible. Cette curioſité & cette horreur naturelle qu'*Adam* conçoit à la vûe du premier homme mourant, eſt décrite avec une grande beauté.

Eſt-ce-là cette maniére dont je dois retourner à la poudre natale? O vûe terrible! ſi la mort eſt un objet qu'on ne peut enviſager ſans horreur, ſi l'idée ſeule en fait frémir, quelle ſera la rigueur de ſes coups!

La ſeconde viſion qui lui paſſe devant les yeux, eſt l'image de la mort dans une grande variété d'apparitions. L'Ange, pour lui donner une idée générale des effets que ſon crime a produits ſur ſa poſtérité, place devant lui une Maladerie remplie de perſonnes attaquées de toutes ſortes d'infirmités mortelles. Quelle beauté n'y a-t-il pas dans l'endroit où le Poëte, employant judicieuſement ces perſonnages allégoriques, dont j'ai parlé dans un des Diſcours précédens, nous repréſente des patiens attaqués de maladies douloureuſes & incurables?

L'agitation étoit cruelle, & les ſoupirs lamentables. Le déſeſpoir alloit de lit en lit viſitant les malades, & la mort triomphante ſecouoit ſon dard ſur eux; mais elle différoit de frapper, quoiqu'ils l'invoquaſſent ſouvent comme leur plus grand bien, & leur derniére eſpérance.

L'effet que ce ſpectacle produit ſur *Adam*, eſt auſſi très-naturel.

Quel cœur de rocher auroit pû long-tems ſoutenir d'un œil ſec une vûe ſi hideuſe? Adam *n'y put tenir davantage: il pleura, quoiqu'il n'eût pas été conçu dans le ſein d'une femme. La pitié l'attendrit, & fit couler de ſes yeux une ſource de larmes.*

Le discours qui suit entre l'Ange & *Adam*, renferme une très-belle morale.

Comme il n'y a rien de plus agréable en Poësie qu'un contraste bien ménagé, l'Auteur après ce triste aspect de mort & de maladies, présente une scène de réjouissance, d'amour & de joye. Le plaisir secret qui s'insinue dans le cœur d'*Adam*, attentif à cette vision, est imaginé avec beaucoup de délicatesse. Je ne dois pas omettre la description de cette troupe de femmes libertines, qui séduisirent les fils de Dieu, comme ils sont appellés dans l'Ecriture.

Ces femmes, que tu viens de voir, semblables à des Divinités, si douces, si gayes, si agréables, ont renoncé à la vertu & à la modestie qui fait le plus grand mérite du sexe : elles se trouvent formées & accomplies seulement pour la débauche : elles ont appris uniquement à chanter, à danser, à se parer, & à tendre des filets dans l'arrangement de leurs paroles & de leurs regards. Pour elles ces hommes sobres, qui par une vie religieuse, avoient mérité le nom de fils Dieu, prostitueront ignominieusement leur vertu & leur renommée aux artifices de ces belles impies.

La vision suivante est d'un genre diamétralement opposé, & remplie des horreurs de la guerre. *Adam*, à cette vûe, fond en larmes, & s'exprime en ces termes :

O qui sont ces barbares, qui s'égorgent si cruellement l'un l'autre ? ce sont des ministres de la mort, non des hommes. Ils multiplient dix mille fois le péché de celui qui tua son frere. De qui font-ils un tel massacre, si ce n'est de leurs freres ?

Milton, pour entretenir une agréable variété dans ces visions, après avoir excité dans l'esprit de son Lecteur les diverses idées de terreur que la guerre peut produire, passe à ces douces images de triomphe & de fête, & présente un tableau de la débauche & de la luxure qui amenérent le Déluge.

Il est clair que le Poëte a imité la description du Déluge d'*Ovide ;* mais le Lecteur peut observer avec quel jugement il a évité tout ce qui est superflu ou puérile dans le Poëte *Latin*. Nous ne voyons pas ici le loup nageant parmi les brebis, ni aucune de ces vagues imaginations que *Seneque* reprend, comme peu convenables à la grande catastrophe de la nature. Si le Poëte *Anglois* a imité ce vers où *Ovide* dit que tout étoit mer, & que cette mer n'avoit point de rivage, il n'a point mis cette pensée dans une lumiére assez grande pour en courir la censure que les Critiques ont prononcée sur le Poëte *Latin*. La derniére partie du vers d'*Ovide* est superflue, mais elle est belle & juste dans *Milton :*

Jamque mare & tellus nullum discrimen habebant,
Nil nisi pontus erat, deerant quoque littora ponto.
OVID.

——— ——— *Sea Cover'd Sea*
Sea without Shore. ——— ———

Le Lecteur peut trouver d'autres endroits paralléles entre la description *Angloise* & la description *Latine* du Déluge, où notre Poëte est sans doute supérieur.

ſupérieur. Les Cieux chargés de nuages, la fonte des pluyes, l'élevation des mers, & l'arc majeſtueux qui paroît dans le Ciel, ſont des images dont la beauté ſe fait ſentir à tout le monde. La circonſtance qui a rapport à la deſtruction du Paradis, eſt finement imaginée, & conforme à l'opinion de pluſieurs ſavans Auteurs.

Alors cette ſainte montagne cédant à la violence des eaux, ſera renverſée: les arbres entraînés par le courant des ondes, ſeront engloutis, & ce jardin voluptueux formera dans le fond des eaux une Iſle ſalée & aride qu'habiteront les orques & les baleines.

La tranſition du Déluge à l'impreſſion qu'il fit ſur *Adam*, eſt parfaitement belle & copiée d'après *Virgile*, quoique la premiére penſée ſoit plutôt d'*Ovide*.

Quel fut ton chagrin, Adam, *quand tu vis la terre dépeuplée, & ta poſtérité finir d'une maniére ſi triſte? Un autre Déluge, un Déluge de larmes & de triſteſſe penſa te ſubmerger comme tes enfans: l'Ange te ſecourut, il te toucha; tu revins à la vie, quoique privé de tout eſpoir, comme un pere qui pleure ſes enfans qu'une mort violente a détruits tout-à-coup à ſes yeux.*

Je me ſuis d'autant plus attaché à examiner ce Livre, qu'on ne le regarde pas ordinairement comme un des plus beaux de ce Poëme; ainſi le Lecteur auroit pu paſſer divers endroits dignes d'admiration. Les deux derniers Livres ne contiennent eſſentiellement que la retraite de nos premiers parens hors du Paradis. Quoique ce ſujet ne ſoit pas auſſi grand que celui de la plûpart des Livres précédens, il eſt diverſifié par tant d'incidens ſurprenans, & par tant d'Epiſodes admirables, que ces deux Livres ne ſont point au-deſſous de ce divin Poëme. Je dois encore ajoûter, que ſi *Milton* n'avoit point repréſenté nos premiers parens chaſſés du Paradis, l'action de ſon Poëme auroit été imparfaite.

L.

LXXXI. DISCOURS.

Segniùs irritant animos demiſſa per aurem,
Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus.
HOR. A. P. 180.

Il eſt certain que ce qu'on ne fait qu'entendre, touche beaucoup moins que ce qu'on voit de ſes yeux.

APRES avoir paſſé en revûe l'hiſtoire du genre humain juſqu'à ſon premier Période, *Milton* en expoſe la ſuite dans une narration : il imagine un motif très-fin pour engager l'Ange à en agir de la ſorte avec *Adam* : mais la véritable raiſon ſans contredit, c'eſt la difficulté que le Poëte auroit trouvée à figurer par des objets viſibles une hiſtoire ſi compliquée. J'aurois pourtant ſouhaité que l'Auteur l'eût fait, quelque peine que cela lui eût coûté. Pour en dire librement mon opinion, je crois qu'en repréſentant partie de l'hiſtoire du genre humain dans une viſion, & partie dans une narration, il fait comme un Peintre qui ſe contenteroit de mettre en couleurs la moitié de ſon ſujet, & qui écriroit le reſte. Si le Poëme de *Milton* traîne & languit quelque part, c'eſt dans cette narration. L'Auteur s'eſt tellement attaché dans ce Livre à la Théologie, qu'il a négligé ſa Poëſie : j'avoue que la narration eſt heureuſement animée quand le ſujet eſt ſuſceptible d'ornemens poëtiques, comme on peut le voir dans la confuſion qui ſe mêle parmi les Entrepreneurs de *Babel*, & dans ſa deſcription des playes de l'*Egypte*. La tempête de grêle & de feu, & les ténébres qui couvrirent la terre pendant trois jours, ſont décrites avec une grande vivacité. Le paſſage ſuivant fait manifeſtement alluſion à un des beaux endroits de l'Ecriture.

Frappé des dix playes, le dragon des fleuves ſe ſoumet : il conſent à laiſſer partir ſes hôtes ; mais ſon cœur ſe rendurcit auſſitôt, ainſi que la glace après un faux dégel. Il retracte ſa parole, & pourſuit ceux dont il venoit de jurer la liberté. Il s'avance pour périr dans les flots, tandis que le peuple chéri paſſe à pied ſec entre l'onde qui ſe retire des deux parts, & forme comme un mur de cryſtal. Docile à la verge de Moiſe, elle reſte diviſée. ——

Le dragon des fleuves, ou le crocodile, qui fait ſon ſéjour particuliérement dans le *Nil*, eſt ici l'emblême de *Pharao*. L'Auteur le déſigne par cette alluſion tirée d'un ſublime paſſage d'*Ezechiel*. *Ainſi a dit l'Eternel ; je viens à toi*, Pharao *Roi d'*Egypte, *le grand dragon couché au milieu des fleuves, qui a dit, mon fleuve eſt à moi, je me le ſuis fait. Milton* nous préſente une autre image très-noble & très-poëtique dans la même deſcription, qu'il a priſe preſque mot pour mot de l'hiſtoire de *Moyſe*. *Ce Prince furieux les pourſuit toute la nuit ; mais les ténebres, venant à la traverſe, l'empêchent de s'approcher. Il attend que l'aurore paroiſſe. Le jour vient : le Tout-puiſſant ſe produit*

à travers le nuage & la colomne de feu : il regarde l'armée impie, la met en désordre, & brise les roues de ses chariots. Par son ordre, Moyse *étend encore sa puissante verge ; la mer obéit : les vagues retournent sur les bataillons de l'*Egypte, *& submergent leurs troupes guerriéres.* —

Comme il est principalement question dans l'Episode, dont nous venon de citer quelques traits, de donner à *Adam* une idée de la Personne Divine qui devoit racheter le genre humain, & le rétablir dans l'état de perfection & de bonheur dont il étoit déchû, le Poëte se borne à la ligne d'*Abraham*, dont le Messie devoit sortir. L'Ange voit le Patriarche, voyageant actuellement dans la Terre promise ; ce qui jette une vivacité particuliére sur cette partie de la narration.

Je vois, mais tu ne le saurois voir, avec quelle foi il quitte ses Dieux, ses amis, & son pays natal, Ur de Chaldée. *Il passe maintenant le gué à* Haran, *suivi d'une multitude de troupeaux, & d'un grand nombre d'esclaves. Ce n'est pas le besoin qui lui fait entreprendre ce voyage : il remet ses biens entre les mains de la Providence, qui l'a appellé dans une terre inconnue. Le voilà qui entre dans le pays de* Canaan. *Je vois ses tentes plantées aux environs de* Sichem, *dans la plaine voisine de* Moreh : *il y découvre dans une vision l'Ange du Tout-puissant, qui promet à sa postérité toute cette terre, depuis* Hamath, *au Nord, jusqu'au désert vers le Midi ; (j'appelle les choses par le nom qu'elles auront un jour.*)

La vision du sixiéme Livre de l'*Enéide* ayant probablement donné à *Milton* l'idée de l'Episode que nous parcourons, la derniére ligne est une traduction de ce vers, où *Anchise* nomme diverses places par les noms qu'elles auront un jour :

Hæc tum nomina erunt, nunc sunt sine nomine terræ.

Le Poëte a très-bien exprimé la joye & la satisfaction qui s'élévent dans le cœur d'*Adam* lorsqu'il entend parler du Messie. Aussitôt qu'il voit à travers des types & des figures le jour de son Rédempteur, il se réjouit ; mais quand il trouve la rédemption de l'homme achevée, & le Paradis renouvellé, il est saisi d'un saint transport.

O bonté infinie, bonté immense ! Tant de bien naître du sein même du mal !

J'ai avancé ci-dessus, dans un de mes premiers Discours, que le dénouement d'un Poëme Héroïque doit être heureux, c'est-à-dire, qu'il faut que le Lecteur soit conduit à travers le doute, la crainte, les chagrins & les inquiétudes, dans un état de satisfaction & de tranquillité. La Fable de *Milton*, si recommandable par d'autres endroits, étoit defectueuse en ce point. Le Poëte, à la vérité, a fait paroître un jugement exquis, aussi-bien que la fécondité de son imagination, en trouvant une maniére de remédier au défaut naturel de son sujet. La derniére fois qu'il nous représente le grand ennemi du genre humain, il le plonge dans un abîme d'humiliation & de désespoir. Nous le voyons mâchant des cendres, rampant dans la poussiére, accablé de peines & de tourmens ; au contraire nos premiers parens sont rassurés par des songes, & par des visions consolantes ; soutenus par des

promeſſes de ſalut, & portés en quelque ſorte à un plus grand bonheur, que celui qu'ils avoient perdu. En un mot, *Satan* eſt extrêmement miſérable au milieu de ſes triomphes, & *Adam* triomphe au plus fort de ſes miſéres.

Le Poëme de *Milton* finit avec nobleſſe: les derniers diſcours d'*Adam* & de l'Archange, ſont remplis de morale, & de ſentimens inſtructifs. Le ſommeil, qui ſurprend *Eve*, & qui ſert à calmer le déſordre de ſon eſprit, produit la même tranquillité dans l'ame du Lecteur, qui ne ſauroit paſſer ſans un ſecret plaiſir au dernier diſcours attribué à la mere du genre humain.

Je ſai d'où tu viens, & où tu vas. Dieu préſide auſſi au ſommeil; & les ſonges, quand il lui plaît, ſont un langage divin: il m'en a envoyé de propices, au moment qu'accablée de chagrin, je me ſuis aſſoupie. Méne-moi, je ne recule point, le Paradis me ſuivra par-tout où tu ſeras. Si je reſtois ici ſans toi, la beauté de ſes jardins me toucheroit peu: tu me tiens lieu de tout. C'eſt pour l'amour de moi que tu as perdu ce ſéjour délicieux. J'emporte encore cette conſolation, quoique mon crime m'ait rendue indigne d'aucune grace: le Ciel me favoriſe à tel point, que de mon ſein ſortira un jour le Sauveur du monde.

L.

LXXXII. DISCOURS.

—— Monumentum ære perennius
Regalique ſitu pyramidum altius.

HOR. Od. L. III. v. 30.

Un ouvrage plus durable que le bronze, & plus élevé que les pyramides.

HELIODORE, dans ſes *Ethiopiques*, aſſure que la démarche des Dieux différe de celle des mortels, en ce que les premiers ne remuent point les pieds, & ne marchent point pas à pas, mais gliſſent ſur la ſurface de la terre par un mouvement uniforme de tout le corps. Le Lecteur peut obſerver la maniére poëtique avec laquelle *Milton* attribue le même mouvement aux Anges qui devoient prendre poſſeſſion du Paradis.

Ainſi parla Eve. Adam *l'entendit avec plaiſir, mais il ne répondit pas. L'Archange le preſſoit; & les Chérubins en ordre brillant deſcendoient vers le poſte qui leur étoit aſſigné. On les voyoit couler ſur la ſurface de la terre, comme des météores. Ainſi le brouillard s'élevant d'un fleuve à la fin du jour, s'avance ſur les marécages, & fait doubler le pas au laboureur qui regagne ſa cabane. Ils étoient précédés par l'épée de l'Eternel. Telle une Comète trace ſa route par des flammes.* ——

L'Auteur a encore imité la conduite de l'Ange, qui, comme nous le lisons dans l'Ecriture Sainte, fut chargé de tirer hors de *Sodome*, *Lot* & sa famile. Quelques traits particuliers de cette relation sont mis en œuvre ici avec beaucoup d'art.

L'Ange se hâtant, prit par la main nos premiers parens, dont la fuite auroit été trop lente. Il les conduisit à la porte qui étoit du côté de l'Orient; & après les avoir remis dans la plaine, au pied du rocher, il disparut. Ils tournérent les yeux. ——

La scène qui surprend *Adam* & *Eve*, lorsqu'ils regardent derriére eux dans le Paradis, frappe merveilleusement l'imagination du Lecteur. Il n'y a rien de plus naturel que les larmes qu'ils versent dans cette conjoncture.

Ils virent la partie orientale du Paradis, naguéres leur heureux domicile, couverte du cercle rapide de cette épée de feu, & la porte chargée de figures terribles & d'armes étincelantes. La nature leur fit répandre quelques larmes, mais ils les essuyérent bien-tôt. Le monde entier se présentoit devant eux. Ils pouvoient choisir un lieu pour s'établir, ayant la Providence pour guide.

S'il m'étoit permis d'altérer le moins du monde ce divin ouvrage, j'aimerois mieux terminer l'ouvrage par le passage qui vient d'être cité, que par les deux vers qui suivent :

> *They hand in hand with wand'ring steps and slow*
> *Through* Eden *took their solitary way.*

Le nombre des Livres du *Paradis perdu* est égal à celui de l'*Enéide*. Notre Auteur, dans sa premiére Edition, avoit divisé son Poëme en dix Livres; mais depuis, au moyen de quelques légéres additions, il partagea le septiéme Livre en deux, & en fit de même à l'égard du dixiéme. Cette seconde division est certainement très-judicieuse; & il s'y porta afin de disposer son ouvrage d'une maniére plus réguliére, & nullement dans un esprit de puérile imitation.

Ceux qui ont lû le Pere *le Bossu*, & plusieurs des Critiques qui ont écrit depuis, ne manqueroient pas de me blâmer, si je manquois d'observer la morale particuliére, pour l'amour de laquelle le *Paradis perdu* a été composé. Cependant je ne suis nullement de leur avis, & ne crois pas, comme eux, que tout Auteur Epique commence par choisir quelque principe important de morale, pour servir de but à son Poëme, & qu'il y ajuste ensuite une histoire; mais, indépendamment de cette prétendue vûe préliminaire, tout Poëme Héroïque, pour être bon, doit contenir quelqu'importante vérité morale. Celle de *Milton* est la plus générale & la plus utile qu'il soit possible de concevoir; elle se réduit en peu de mots à prouver, que l'obéissance aux ordres de Dieu rend les hommes heureux, & que la désobéissance à ces mêmes ordres est la source de leur malheur. C'est-là visiblement la Morale de la Fable principale. C'est aussi celle de l'Episode, qui nous montre comment la rebellion d'un nombre prodigieux d'Anges les précipita dans les Enfers. Outre la grande Morale, qu'on peut regarder comme l'ame de la

Fable, il y a dans le cours de l'ouvrage une infinité de belles maximes, qui rendent le Poëme plus instructif qu'aucun autre.

Ceux qui ont travaillé sur l'*Odyssée*, sur l'*Iliade* & sur l'*Enéide*, ont pris bien de la peine à déterminer le nombre de mois ou de jours que l'action dure. Si quelqu'un entreprend la même chose par rapport à *Milton*, il trouvera que depuis la premiére apparition d'*Adam* dans le quatriéme Livre, jusqu'au tems qu'il est chassé du Paradis dans le douziéme, il s'écoule dix jours. Quant à cette partie de l'action qui est décrite dans les trois premiers Livres, comme elle ne se passe point dans les régions de la nature, elle ne sauroit aussi être assujettie à un calcul chronologique.

Telles sont mes observations sur un ouvrage, qui fait infiniment d'honneur à la nation *Angloise*. J'ai envisagé cet ouvrage sous quatre faces principales, la Fable, les Caractères, les Sentimens & l'Expression. J'ai remarqué ensuite ce qu'on pouvoit reprocher à notre Auteur sur ces quatre chefs; & je crois que le plus sévére Lecteur ne trouvera dans cet Auteur aucune faute, qui ne puisse se rapporter à ce que j'ai dit.

Après avoir parlé en général du *Paradis perdu*, je suis entré dans le détail, & ai tâché non seulement de prouver que le Poëme est beau, mais d'en démêler les beautés particuliéres, & de marquer en quoi elles consistent. J'ai remarqué comment certains passages sont beaux par le sublime, d'autres par la douceur, d'autres par le naturel. J'ai fait voir les endroits remarquables par la passion, par la morale, par les sentimens & par la diction. Je me suis pareillement appliqué à montrer comment le génie du Poëte brille par une heureuse invention, par des allusions ingénieuses, ou par une judicieuse imitation; comment il a copié & embelli *Homere* ou *Virgile*, & comment il a ennobli ses propres conceptions par l'usage qu'il a fait de plusieurs idées de l'Ecriture. J'aurois pû insérer aussi divers passages du *Tasse*, que notre Auteur a imités: mais comme le *Tasse* ne m'a jamais paru un Ecrivain merveilleux, je n'ai pas voulu embarrasser mes Lecteurs de ces citations, qui feroient plus d'honneur au Poëte *Italien*, qu'au Poëte *Anglois*. Enfin, j'ai tâché de particulariser toutes les différentes beautés, qui sont essentielles à la Poësie, & que l'on peut trouver dans le Poëme de ce grand Auteur. Si j'avois cru, en m'engageant dans ce dessein, qu'il m'eût mené si loin, j'y aurois renoncé; mais l'accueil, que quelques personnes, dont je respecte les lumiéres, ont fait à mon ouvrage, ne me laisse aucun lieu de me repentir de l'avoir composé.

L.

LXXXIII. DISCOURS.

— Teque his, infelix, exue monstris.
OVID. Metam. L. X. v. 16.

Tâche de te défaire de ces monstres, malheureux que tu es!

JE me suis amusé ce matin à réfléchir sur le génie & le goût des divertissemens publics qui étoient en vogue il y a vingt-cinq ans, & sur ceux qui sont actuellement à la mode. J'avoue que cette espèce de comparaison m'a fait de la peine, & que j'ai été un peu mortifié en considérant, que si en ce tems-là ces divertissemens ne s'accordoient pas, non plus qu'à présent, avec la morale, du moins ils n'étoient pas diamétralement opposés au bon sens. Le beau monde, disois-je, est devenu plus enfant, sans acquérir plus d'innocence. Pendant que j'étois plongé dans cette rêverie, une espèce d'Acteur que je me souviens d'avoir vû quelquefois à l'Opéra, me donna la Lettre suivante, qu'il accompagna de ces mots: *Monsieur, le Lion vous assure de ses très-humbles respects, & m'a chargé de vous remettre celle-ci en main propre.*

De ma cage sur le Marché au Foin, ce 15 de Mars.

MONSIEUR,

» J'ai lû tous vos *Spectateurs*, & ai étouffé le ressentiment qu'excitoit en » moi vos remarques contre les Opéra jusqu'à ce jour, que vous venez de » pousser ma patience à bout, en assurant positivement que j'ai de plus » grandes liaisons de familiarité avec *Nicolini*, que sa valeur & ma fierté ne » le permettent. Je souhaite que pour l'amour de vous-même vous vous » absteniez à l'avenir de pareilles insinuations; & j'ose dire qu'il y a une » extrême malice à vous, d'accorder une préférence si marquée à un étran- » ger, & de décourager un *Lion*, qui est votre compatriote.

» J'ai lû votre Fable du Lion & de l'Homme (*h*); mais l'intérêt que je » puis avoir dans cette querelle, est si égal, qu'à quel de ces deux animaux » que la supériorité soit accordée, j'en serai content. Vous vous trompez » aussi, en disant que je suis un Gentilhomme campagnard, qui ne fait le » lion que pour son plaisir; car si j'avois encore à moi les bois où j'ai couru » autrefois le renard, je ne me serois pas dépouillé de la nature humaine » pour pouvoir subsister; & je vous proteste que quelque mal que je sois » actuellement dans mes affaires, j'ai trop d'honneur pour gagner mon pain

(*h*) Voyez le *Discours IX.* du Tome I.

» en étant quelqu'autre bête qu'un lion. Je ſuis, autant que l'outrage que » vous m'avez fait peut le permettre, &c. »

A peine avois-je achevé de lire cette Lettre, que les enfans de mon hôteſſe m'en apportérent deux autres, que j'inférerai ici, à cauſe du rapport qu'elles ont avec le ſujet de ce Diſcours, je veux dire, le bon goût de nos divertiſſemens publics.

MONSIEUR,

Covent-Garden ce 13 de Mars.

» J'ai été de puis vingt ans Sous-Marguillier de la Paroiſſe de *Covent-Garden*, & n'ai, durant un ſi long intervalle, pas manqué trois fois à » ſonner la cloche pour appeller les bonnes ames de ma Paroiſſe à la Priére. » Quoique cette charge ne ſoit pas autrement agréable, je vous proteſte » Monſieur, que je m'en ſuis acquitté ſans la moindre impatience juſqu'à » la fin du mois paſſé. Mais depuis ce tems-là, mes Paroiſſiens ont pris le ſon » de ma cloche pour un avertiſſement qu'il eſt tems d'aller aux Marionnettes » d'un nommé *Powell*, qui a dreſſé ſon Théatre ſous la Galerie. J'ai perdu » par-là non ſeulement mes deux Pratiques, que je plaçois pour ſix ſols piéce vis-à-vis de Mlle. *Rachel Bel-œil;* mais cette jeune beauté elle-même » a auſſi abandonné l'Egliſe pour les Marionnettes. Il ne nous reſte qu'un » petit nombre des gens de la lie du peuple, qui viennent ſimplement à » l'Egliſe pour y réciter leurs priéres, de ſorte qu'à l'exception du Dimanche, je me trouve preſqu'entiérement déſœuvré. J'ai eu ſoin de placer » mon fils ſous la Galerie, pour avertir les Dames que c'eſt pour l'Egliſe que » la cloche ſonne, & que l'Egliſe eſt de l'autre côté de *Covent-Garden;* » mais elles lui rient au nez.

» Vous m'obligeriez ſenſiblement, ſi vous vouliez rendre public un abus » ſi peu édifiant, afin que je ne joue pas à l'avenir un ridicule rôle, & que » *Polichinelle* faſſe choix d'une heure moins canonique. Sur le pied où les » choſes ſont à préſent, *Polichinelle* a une magnifique aſſemblée, & mon » Egliſe eſt déſerte. Si vous ſavez quelque reméde à ce malheur, vous pouvez compter ſur la reconnoiſſance de celui qui a l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obeiſſant ſerviteur,

le Sous-Marguillier de la Paroiſſe de Covent-Garden.

La Lettre ſuivante eſt de l'Entrepreneur des Maſcarades.

MONSIEUR,

MONSIEUR,

» J'ai observé avec une scrupuleuse exactitude la régle que je me suis tou-
» jours prescrite (de ne me jamais informer qui sont les Masques qui m'ho-
» norent de leur présence,) que je ne saurois dire si Mercredi passé vous
» m'avez fait cet honneur ou non. Mais en cas que vous n'ayez point été de
» la mascarade, & que vous ayez dessein d'en être, je vous prie de vouloir,
» pour votre propre satisfaction, notifier au public, que tout le monde n'est
» pas également propre à cette sorte de divertissement. Je souhaiterois, Mon-
» sieur, que vous fissiez comprendre aux gens, qu'une mascarade est une
» action du genre dramatique, & que chaque Masque doit jouer son rôle
» d'une maniére convenable au personnage qu'il représente. Nous voyons
» quelquefois des petits-Maîtres habillés en Sénateurs *Romains*, & de graves
» Ministres d'Etat habillés en petits-Maîtres. Le malheur est que les gens
» prennent les apparences, non de ce qu'ils sont, mais de ce qu'ils vou-
» droient être. Il n'y a point de fille en Ville, qui, si la chose lui est possible,
» ne se déguise en Bergére. Mais je leur conseillerois de commencer par lire
» l'*Arcadie*, ou quelqu'autre bon Roman, avant de venir chez moi sous ce
» déguisement. La semaine passée, le choix des habits se trouva si bizare-
» ment fait, qu'une Bergére, qui avoit une houlette à la main, dit les
» choses du monde les plus libres; cela ne s'accordoit guéres avec l'innocence
» des champs. Un homme, en habit de Philosophe, fut muet comme un
» poisson, jusqu'à ce qu'heureusement pour lui l'occasion se présenta de tenir
» quelques propos de galanterie en stile de ruelles. Un Juge dansa avec un
» *Quaker*, pendant que six *Arlequins* étoient tranquilles spectateurs de cette
» nouveauté. Un *Turc* avala deux bouteilles de vin, & un *Juif* mangea la
» moitié d'un jambon. Si je puis parvenir à mon but, & faire que les Mas-
» ques conservent leur caractère chez moi, j'ose me flatter que vous avoue-
» rez vous-même, que j'aurai rendu cette espèce de divertissement beaucoup
» plus agréable qu'il n'est à présent, & que vous voudrez bien mettre le
» sceau de votre approbation à l'entreprise de celui qui est, &c.

R.

LXXXIV. DISCOURS

Multa fero, ut placem genus irritabile vatum,
Cùm ſcribo. ——— ———

HORAT. L. II. Epiſt. II. v. 102.

Quand j'écris, je prodigue de grands noms pour adoucir la nation colére des Poëtes.

COMME une Tragédie parfaite eſt une des plus nobles productions de la nature humaine, elle eſt propre auſſi à donner à l'ame le plaiſir le plus délicieux & le plus inſtructif. Un homme de bien, dit *Séneque*, lutant avec un ſort malheureux, eſt un ſpectacle digne des Dieux. Une belle Tragédie offre un ſpectacle préciſément du même genre. De pareils divertiſſemens chaſſent de notre ame tout ce qui eſt petit & bas. Ils cultivent ces ſentimens d'humanité, qui ſont l'ornement de notre nature. Ils temperent l'inſolence, adouciſſent l'amertume des afflictions, & ſoumettent l'ame aux diſpenſations de la Providence.

Ainſi il n'y a pas lieu de s'étonner que parmi toutes les Nations policées du monde, cette eſpèce de Poëme ait été extrêmement goûtée.

La Tragédie moderne ſurpaſſe celle de la *Grece* & de *Rome*, dans l'intrigue & la diſpoſition de la Fable; mais, à la honte du nom Chrétien, eſt fort au-deſſous en fait de morale.

J'aurai occaſion dans la ſuite de m'étendre ſur cette article. En attendant, pour perfectionner davantage, s'il eſt poſſible, la Tragédie *Angloiſe*, j'en ferai ici quelques critiques, qui m'ont paru importantes.

Ariſtote obſerve que dans la langue *Gréque* le vers *Iambique* eſt particuliérement propre à la Tragédie; parce qu'il s'éléve moins au-deſſus de la proſe que toute autre ſorte de vers. Car, dit-il, on s'appercevra, s'y l'on y prend garde, que dans les diſcours ordinaires les hommes prononcent ſouvent, ſans en avoir le deſſein, des mots qui forment un vers *Iambique*. La même obſervation eſt applicable à nos vers *Anglois* non rimés, qui forment quelquefois une partie de nos diſcours, quoique nous n'y faſſions pas attention, & tiennent un ſi juſte milieu entre les vers rimés & la proſe, qu'on ne ſauroit rien imaginer de plus propre à la Tragédie. C'eſt ce qui a été cauſe que j'ai toujours été choqué, quand j'ai vû de pareilles Piéces rimées: choſe auſſi abſurde en *Anglois*, qu'une Tragédie de vers Hexamétres le ſeroit en *Grec* ou en *Latin*. Le *ſoléciſme* eſt, à mon avis, plus grand encore dans ces Piéces, qui ont quelques Scènes rimées, & d'autres en vers non rimées, ce qui forme réellement deux langages différens; ou bien dans celles, où la rime ſe trouve ſimplement en quelques endroits, & point dans tout le reſte. Je ne voudrois pas néanmoins ôter au Poëte le droit de finir ſa

Tragédie, ou, s'il le vouloit, chaque Acte par deux ou trois ſtances, qui pourroient produire le même effet que produit un Air dans un Opéra *Italien* apres un long récitatif, & donner bonne grace à l'Acteur dans le tems qu'il ſe retire. D'ailleurs on remarque une diverſité de cadence dans pluſieurs endroits de l'ancienne Tragédie, deſtinée apparemment à empêcher que l'oreille ne ſoit fatiguée à la longue de la même modulation de voix. Cette même raiſon m'engage à ne point déſapprouver dans nos Tragédies ces diſcours qui finiſſent par un hémiſtiche ou demi-vers, quoique celui qui parle commence enſuite un nouveau vers, ſans achever le vers qui précéde; non plus que ces eſpéces de poſes qu'un Acteur fait quelquefois au milieu d'un vers, quand il y a moyen d'exprimer par-là quelque violente paſſion.

Puiſque j'en ſuis ſur cet article, je prendrai la liberté d'obſerver, que nos Poëtes *Anglois* ont beaucoup mieux reuſſi dans le ſtile que dans les ſentimens de leurs Tragédies. Leur langage eſt ſouvent noble & harmonieux; mais le ſens des paroles n'offre la plûpart du tems rien que de commun à l'eſprit. Au contraire, dans les anciennes Tragédies, & pareillement dans celles de *Corneille* & de *Racine*, quoique les expreſſions ſoient belles & nobles, on peut dire que les penſées ne le ſont pas moins. Pour ce qui me regarde, je préfére infiniment une penſée grande & ſublime exprimée en ſtile trop peu relevé, à une penſée vulgaire relevée par des expreſſions ſonores & énergiques. Je n'entreprendrai point de décider ſi ce défaut dans nos Tragédies vient du manque d'habileté & de génie des Auteurs, ou bien de leur complaiſance pour le mauvais goût de leurs Lecteurs, qui ſe connoiſſent mieux en langage qu'en ſentimens, & par cela même ſont plus touchés de la premiére de ces choſes que de la ſeconde. Mais je penſe que pour leur avantage particulier, & celui de leurs Lecteurs, nos Auteurs tragiques feroient très-bien d'exprimer leurs Piéces en proſe, avant de les mettre en vers non rimés. D'un autre côté, le Lecteur devroit conſidérer les penſées de chaque Scène, en les dépouillant de tous leurs ornemens étrangers. Par ces moyens, il ſe garantiroit de l'impreſſion trompeuſe des mots; & fixant toute ſon attention ſur la penſée, ſeroit en état de juger ſi elle convient à celui dans la bouche de qui l'Auteur la met, ſi elle mérite une diction auſſi pompeuſe que celle dont elle ſe trouve revêtue, ou d'être miſe ſous pluſieurs points de vûe, ſuivant la louable coutume de nos Tragiques *Anglois*.

J'obſerverai en ſecond lieu, que des penſées grandes & juſtes ſont ſouvent ſujettes à être obſcurcies par des phraſes ſonores, des métaphores & des expreſſions forcées. *Shake Spear* tombe fréquemment dans ce défaut. Il y a ſur cet article dans *Ariſtote* une remarque très-fine, que je n'ai jamais vû citée en aucun endroit. Il faut, dit ce grand homme, que l'expreſſion ſoit extrêmement travaillée dans les parties de la Fable qui ne contiennent point d'action, comme les comparaiſons, les narrations, & autres pareilles, dans leſquelles les opinions, les mœurs & les paſſions des hommes ne ſont point repréſentées; car ces choſes (ſavoir, les opinions, les mœurs & les paſſions) ſont ſujettes à être obſcurcies par des phraſes pompeuſes & des expreſſions trop recherchées. *Horace*, qui a puiſé la plûpart de ſes régles de critique

dans *Ariſtote*, ſemble avoir en vûe la régle, que nous venons d'indiquer; quand il dit :

Et Tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri.
Telephus & Peleus, cùm pauper & exul uterque,
Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba,
Si curat cor ſpectantis tetigiſſe querelâ.

La Tragédie baiſſe quelquefois de ton. Téléphe & Pélée, *tous deux bannis : tous deux réduits à la derniére miſére, renoncent à toute enflure de termes & de penſées, & ſe contentent d'exprimer leur douleur d'un ſtile naturel & ordinaire, pour peu qu'ils s'étudient à émouvoir de leurs plaintes le cœur des ſpectateurs.*

Parmi les Poëtes modernes de notre pays, qui ont écrit en *Anglois*, il n'y en auroit eu aucun plus propre à compoſer de belles Tragédies que *Lée*, ſi au-lieu de s'abandonner à l'impétuoſité de ſon génie, il avoit ſu le retenir dans de ſages bornes. Ses penſées conviennent parfaitement bien à la Tragédie, mais ſont couvertes ſouvent d'un ſi épais nuage de mots, qu'on a de la peine à en diſcerner la beauté. Il y a dans ſes ouvrages un feu infini, mais en même tems une prodigieuſe fumée. Il réuſſit fréquemment dans les endroits paſſionnés de la Tragédie, mais particuliérement quand, rendant ſon ſtile plus ſimple, il écarte ces épithétes & ces métaphores dont ſans cela il eſt ſi prodigue. Se peut-il au monde rien de plus naturel, de plus doux, ou de plus paſſionné que ce vers par lequel *Statira* exprime les charmes de la converſation d'*Alexandre*.

Then he would talk : Good Gods ! how he would talk !

Il me parleroit : Dieux immortels ! comme il parle !

Cette interruption inattendue, & la deſcription de la converſation d'*Alexandre* tournée en mouvement d'admiration, ſont d'une beauté inexprimable, & répondent merveilleuſement au caractére de tendreſſe attribué à la perſonne qui profére ces mots. Outre cela, il y a dans les mots une ſimplicité, dont les charmes ne ſauroient être égalés par les plus brillantes expreſſions.

Otway a ſuivi la nature dans le langage de ſes Tragédies, & c'eſt ce qui le rend ſupérieur à tous les autres Poetes *Anglois* dans les endroits paſſionnés. Comme il y a quelque choſe de familier dans la Fable de ſa Tragédie, plus que dans celle d'aucun autre Poëte, il a peu de pompe, mais beaucoup de force dans ſes expreſſions. C'eſt ce qui fait, que quoiqu'il ait parfaitement réuſſi dans les endroits tendres & touchans de ſes Tragédies, il tombe quelquefois dans un ſtile trop familier en des endroits, qui auroient dû être ſoutenus par la dignité de la diction, ſuivant la régle d'*Ariſtote*.

D'autres ont déja remarqué, que ce Poëte a ſi mal imaginé l'intrigue de ſa Tragédie, *Veniſe ſauvée*, que les caractéres les plus brillans ſont ceux de rebelles & de traitres. Si le Héros de la Piéce avoit fait uſage des mêmes qualités, que le Poëte lui attribue pour la défenſe de ſa patrie, qu'il a

employées pour ſa ruine, les ſpectateurs ne pourroient jamais lui accorder aſſez d'admiration & de pitié. Mais tel qu'il eſt repreſenté à préſent, nous pouvons ſeulement dire de lui ce qu'un Hiſtorien *Romain* dit de *Catilina*, que ſa chûte auroit été glorieuſe (*ſi pro Patriâ cecidiſſet*) s'il étoit mort pour ſa patrie.

C.

LXXXV. DISCOURS.

— Equitis quoque jam migravit ab aure voluptas
Omnis ad incertos oculos, & gaudia vana.

Hor. L. II. Epiſt. I. v. 186.

Les Chevaliers même ont ſuivi l'exemple du peuple, & ont quitté le plaiſir des oreilles pour celui des yeux, qui ne peut donner qu'une joye vaine & paſſagére.

JE me propoſe pour but dans ce Diſcours de tranſmettre à la poſtérité un fidéle narré des progrès que l'Opéra *Italien* a faits ſur le Théatre *Anglois;* car il n'y a pas lieu de douter que nos arriére-neveux ne ſoient un jour fort curieux de ſavoir la raiſon qui a porté autrefois leurs ancêtres à former une aſſemblée d'étrangers dans leur propre pays, & à aſſiſter, depuis le commencement juſqu'à la fin, à des Piéces compoſées dans une langue qu'ils n'entendoient pas.

Arſinoé a été le premier Opéra, qui nous a donné du goût pour la Muſique *Italienne*. Le ſuccès prodigieux de cet Opéra fit naître le deſſein de faire des Piéces de Théatre, qui euſſent les mêmes agrémens que celles des *Italiens*, mais qui fuſſent plus naturelles, & euſſent en même tems plus de ſens. Ce projet allarma tous les Rimailleurs & les Racleurs de boyau de la Ville, qui étoient aſſez modeſtes pour ſentir le tort que leur feroit l'exécution de ce projet. Pour parer ce coup, ils établirent une régle, qui eſt reçue & reſpectée juſqu'à ce jour, ſavoir : *Qu'il n'y a que le manque de ſens qui puiſſe être bien mis en muſique.*

A peine cette ſage maxime eut-elle été admiſe, que nous nous mîmes d'abord à traduire des Opéra *Italiens*; & comme il n'y avoit pas grand riſque de nuire au ſens de ces merveilleuſes Piéces, nos Auteurs ajoûtérent quelquefois des mots de leur façon, qui ne quadroient nullement avec la penſée qu'ils avoient entrepris de rendre : leur principale attention conſiſtant à faire que la meſure des vers *Anglois* répondît à celle de l'original *Italien*, pour les adapter l'une & l'autre au même ton. C'eſt ainſi que le fameux Air *Camilla*,

Barbara ſi t'intendo, &c.
Femme Barbare, je t'entends,

qui exprimant la fureur d'un amant irrité, a été rendu par cette lamentation *Angloiſe*.

Frail are a Lover's Hopes, &c.
Que les eſpérances d'un amant ſont vaines.

Et c'étoit une choſe tout-à-fait curieuſe de voir des *Anglois*, d'un ſens exquis, chanter languiſſamment des notes, qui exprimoient la plus horrible indignation. Il eſt auſſi arrivé plus d'une fois, que quand le ſens des paroles a été exactement rendu, l'arrangement des mots, qui s'accordoit très-bien avec la Muſique dans une langue, le rendoit tout-à-fait abſurde dans un autre. Je me rappelle à cette occaſion un vers *Italien*, qui diſoit mot à mot,

Change ma fureur en pitié.

Ces mots, pour l'amour de la rime, ont été rangés en *Anglois* dans l'ordre que voici :

En pitié change ma fureur.

Il eſt arrivé de-là que les notes douces, qui répondent au mot de *pitié* en *Italien*, ſont appliquées au mot de *fureur* en *Anglois*; ſouvent il s'eſt trouvé auſſi que les plus belles notes de l'Air tomboient en partage à des termes qui ne ſignifioient rien. J'ai entendu prodiguer toute l'harmonie des ſons aux monoſyllabes *Et*, *Donc*, & *Car*, à l'honneur éternel de ces particules.

Nous donnâmes enſuite dans un autre rafinement, qui fut d'introduire dans notre Opéra des Acteurs *Italiens*, qui chantoient leur rôle dans leur langue maternelle, tandis que nos compatriotes chantoient les leurs en *Anglois*. Le Roi ou le Héros de la Piéce parloit ordinairement *Italien*, & ſes eſclaves lui répondoient en *Anglois*. L'amant vantoit les charmes de ſa Divinité, & lui diſoit des douceurs dans une langue qu'elle n'entendoit pas. On s'imaginera peut-être, que des Dialogues, dont les interlocuteurs ne parloient pas la même langue, demandoient un interpréte; mais on s'en paſſoit fort bien. Tel étoit l'état du Théatre *Anglois* il y a environ trois ans.

A la fin les Auditeurs ſe ſont laſſés de comprendre la moitié de l'Opéra; ainſi pour ſe délivrer entiérement de la fatigue de penſer, ils ont arrangé à préſent les choſes de façon, que tout l'Opéra s'exécute en une langue inconnue. Nous n'entendons plus le langage de notre propre Théatre; & il m'eſt ſouvent venu dans l'eſprit, en conſidérant la véhémence qui régne quelquefois dans l'action, & la fureur qui anime la voix de nos Acteurs *Italiens*, qu'ils nous diſent des injures; mais j'eſpére, que puiſque nous avons tant de confiance en eux, ils ne voudront pas nous dire des choſes offenſantes en face, quoiqu'ils puiſſent le faire auſſi impunément que ſi nous n'y étions pas. Je ne ſaurois m'empêcher de penſer, qu'un Hiſtorien qui écrira dans deux ou trois ſiécles l'Hiſtoire d'*Angleterre*, ſa chére patrie, & qui ignorera combien ſes ancêtres avoient le goût exquis, ne manquera

pas d'inſérer dans ſon ouvrage la réflexion ſuivante : *Au commencement du dix-huitieme ſiécle l'uſage de la Langue* Italienne *étoit ſi commun en* Angleterre, *que les Opera, qu'on repréſentoit en public, ſe jouoient en* Italien.

On a de la peine à garder ſon ſérieux à la vûe d'une auſſi étrange abſurdité ; & il n'eſt pas néceſſaire d'être fort habile pour ſentir le ridicule d'une pareille coutume : mais ce qu'il y a dans tout ceci de plus étonnant, c'eſt que ce ne ſont pas des gens qui manquent de lumiéres & d'éducation, mais des perſonnes diſtinguées par leur naiſſance, & par leurs maniéres, qui ont introduit cette inconcevable nouveauté.

Si les *Italiens* ont plus de goût pour la Muſique que les *Anglois*, ceux-ci l'emportent ſur eux du côté du génie, & ſont propres à réuſſir dans des ouvrages d'un genre bien plus relevé. Pourra-t-on jamais croire qu'il a été poſſible (dans un tems où vivoit un Auteur capable de compoſer la Tragédie de *Phedre* & d'*Hippolyte*) qu'un peuple ait été aſſez ſtupidement amoureux de l'Opéra *Italien*, pour daigner à peine venir à la troiſiéme repréſentation de cette admirable Tragédie ? On ne ſauroit nier que la Muſique ne fourniſſe un amuſement fort agréable ; mais ſi elle prétend s'emparer ſeule de notre ouïe ; ſi elle nous prive de la faculté d'écouter le bon-ſens ; ſi elle s'arroge le droit de bannir des Arts, qui tendent bien plus directement à la perfection de notre nature, j'avouerai que je ſuis tenté d'en agir à ſon égard comme a fait *Platon*, qui la bannit de ſa République.

A préſent nos idées de Muſique ſont ſi incertaines, que nous ne ſavons pas bien nous-mêmes ce qui nous plaît. On peut dire néanmoins, en general, que nous ſommes charmes de tout ce qui n'eſt point *Anglois*. Pourvû qu'un Air ſoit étranger, il ne nous importe guéres qu'il ſoit *Italien*, *François*, ou *Allemand*. En un mot, notre Muſique *Angloiſe* eſt perdue, & nous n'avons encore rien mis à la place.

Quand un Palais Royal eſt réduit en cendres, tout homme a le droit d'offrir le plan d'un nouveau Palais ; & quoiqu'il y ait bien des défauts dans ces plans, ils ne laiſſent pas de pouvoir fournir quelque bonne idée à un habile Architecte. J'ai deſſein de profiter de cette eſpèce de privilége dans un autre Diſcours, & d'y propoſer mon ſentiment au ſujet de la Muſique, en ſoumettant humblement mes idées à celles des Maîtres qui excellent en cet Art.

LXXXVI. DISCOURS.

Sit mihi fas audita loqui. ———

VIRG. Æneïd. Lib. VI. v. 266.

Permettez-moi de proférer les choſes que j'ai ouïes.

L'AUTRE ſoir j'entrai dans un Caffé, qui n'eſt pas loin du Théatre de *Hay-Market*, & me divertis une bonne demi-heure à écouter les diſcours d'un homme, qu'à l'air de miſére qui régnoit dans ſes habits, à l'extravagance de ſes raiſonnemens, & à l'ardeur avec laquelle il les propoſoit, je reconnus pour appartenir à cette claſſe de gens, qu'on appelle ordinairement des faiſeurs de projets. Ce Monſieur, car c'eſt ainſi que je l'entendis appeller par ſes Auditeurs, entretenoit ceux qui l'entouroient du projet d'un Opéra, dont l'invention, à ce qu'il diſoit, ne lui avoit coûté que deux ou trois matinées, & qu'il étoit prêt à exécuter pourvu qu'il y trouvât ſon compte.

Il dit qu'il avoit obſervé que c'étoit une choſe tout-à-fait incommode pour les Dames de courir çà & là dans la Ville pour aſſiſter aux Spectacles, qu'on repréſente en différens quartiers de *Londres*. Les Singes qui danſent, ſont en un endroit, les Marionnettes dans un autre, & l'Opéra eſt dans un troiſiéme; ſans parler des Lions, qui ſe trouvent à une demi-journée de diſtance des plus beaux quartiers de la Ville. Il réſulte de-là, que les perſonnes de diſtinction, qui viennent de la Campagne à *Londres*, ſont obligées de perdre la moitié de l'hiver, avant que d'avoir vû tous les étranges Spectacles dont on y régale la curioſité du Public. Pour remédier à un ſi grand inconvénient, notre homme tira de ſa poche le plan d'un Opéra, intitulé, *l'Expédition d'Alexandre* le Grand, où il avoit fait entrer tous les Spectacles les plus intéreſſans de la Ville, entre les Scènes de la Piéce. Il avouoit modeſtement, qu'une idée ſi merveilleuſe n'étoit pas originairement de lui, mais qu'elle lui étoit venue à l'occaſion de ce qu'il avoit vû pratiquer heureuſement ſur notre Théatre, où les Spectateurs avoient admiré une échelle qui danſoit, un tableau mouvant, & pluſieurs autres curioſités de ce genre.

Cette Expédition d'*Alexandre* ouvre par la repréſentation de l'Oracle de *Delphes*, que ce Héros conſulte. Le Magicien muet, qui a été depuis quelques années l'objet des viſites de tant de gens du premier rang, aura la commiſſion de lui dire la bonne avanture: dans ce même tems, il y aura à un autre bout du Temple un homme qui ſonnera les cloches de *Delphes* en ſigne de joye de l'heureuſe arrivée du Conquérant. La tente de *Darius* ſera peuplée par l'adroite Mademoiſelle *Salmon*, qui aura ſi excellemment réuſſi à faire

faire une *Statira* de cire, qu'*Alexandre* deviendra mortellement amoureux de cette Princeſſe. Le Vainqueur d'*Aſie* vient dans ce pays, où *Quint-Curce* dit que les chiens ſont ſi méchans, qu'ils ne lâchent jamais priſe, quand même on leur couperoit tous les membres du corps l'un après l'autre, & qu'ils reſtent attachés par les dents à leur proye, quoiqu'ils n'ayent plus d'autre membre que la gueule; il y aura des combats de dogues contre différens animaux, à l'exception pourtant des taureaux, à cauſe que le platfonds du Théatre eſt trop bas.

Les divers bois d'*Aſie* qu'*Alexandre* doit naturellement traverſer, donneront aux aſſiſtans le charmant ſpectacle d'un grand nombre de Singes danſant ſur la corde, & quelques autres divertiſſemens dans le même goût. S'il ſe trouve par hazard qu'il y ait dans ce même tems en ville quelques animaux peu connus, ſoit oiſeaux, ſoit quadrupédes, on pourra les lâcher dans les bois, ou les faire mener ſur le Théatre par quelques Payſans *Aſiatiques*. Dans la derniére grande bataille, *Pinkethman* repréſentera le Roi *Porus* aſſis ſur un Eléphant, & en viendra aux mains avec *Powell*, qui fera le perſonnage d'*Alexandre le Grand*, ſur un Dromadaire, que M. *Powell* aura, s'il lui plaît, la bonté d'appeller *Bucéphale*. L'action déciſive étant paſſée, & les deux Rois duement réconciliés, l'amitié mutuelle & la bonne intelligence, qui régnent déja entr'eux, paroîtront, en ce qu'ils iront enſemble aux Marionnettes, où le jeune *Powell* n'épargnera rien pour ſe concilier l'admiration de ces deux Monarques. Quelques-uns des Auditeurs s'aviſérent de dire, que des Marionnettes ne formoient pas un Spectacle digne d'*Alexandre le Grand*; & qu'on devroit les réſerver pour l'endroit des conquêtes de ce Héros, où il eſt prêt à entrer dans le pays des Pygmées. Mais cette objection fut regardée comme frivole, & le projet paſſa ſur le champ à la pluralité des voix. L'Auteur ajoûta de plus, qu'après le raccommodement de ces deux Princes, ils pourroient s'inviter à dîner, & ſe régaler mutuellement du plaiſir qu'il y a à voir faire le ſaut périlleux, ou jouer des gobelets. Ce projet ayant été généralement applaudi, l'Inventeur nous dit, qu'il ne nous avoit cependant communiqué encore que la moitié de ſon deſſein; qu'*Alexandre* étant Grec, il falloit de toute néceſſité que les Acteurs parlaſſent la même langue que ce Conquérant, ce qui ne pourroit que plaire infiniment aux Dames, ſur-tout ſi la prononciation en étoit rendue facile par la Dialecte *Ionique*: outre qu'indépendamment de ce nouvel agrément, la choſe devoit leur plaire par elle-même, puiſque la plûpart d'elles entendent encore moins le *Grec* que l'*Italien*. Il reſtoit néanmoins une difficulté, qui étoit de trouver des Acteurs; car il n'y avoit point d'apparence que les Savans d'une Univerſité vouluſſent apprendre à chanter pour le ſervice du Théatre. Mais cette eſpéce d'objection ne nous embarraſſa plus, dès que notre homme nous eut appris que les *Grecs* étoient actuellement les ſeuls Muſiciens qu'il y eût dans l'Empire *Ottoman*, & que rien ne ſeroit plus aiſé à nos Facteurs de *Smyrne*, que de nous procurer chaque année une colonie de Muſiciens, qui viendroient par la flotte de *Turquie*: d'ailleurs, ajoûta-t-il, s'il ne nous manquoit qu'un Acteur pour un petit rôle, n'avons-nous pas des Chanteurs qui appren-

nent joliment l'*Italien* en quinze jours ? Pourquoi n'en ſeroit-il pas de même du *Grec ?*

Le faiſeur de projets ayant ainſi réglé toutes choſes, au grand contentement de ſon Auditoire, quitta ſa place, & alla ſe planter devant le feu, où pour mes péchés je m'étois mis auſſi. Je ne ſaurois dire, s'il avoit remarqué en moi une attention plus qu'ordinaire ; mais à peine eut-il été une demi minute à mes côtés, qu'il ſe tourna bruſquement vers moi, & me prenant par un bouton de mon habit, me tint ce diſcours : D'ailleurs, Monſieur, j'ai appris qu'il y a en *Suiſſe* un Muſicien merveilleux, qui a tant de force dans les doigts, qu'il peut faire rendre aux Orgues un ſon qui égale celui du Tambour. Si j'avois ſimplement une inſcription de dix mille piéces pour chaque hiver, je m'engagerois à lui faire paſſer la mer, & l'obligerois par un beau & bon contrat, à mettre en muſique tout ce qui ſe chante ſur le Théatre *Anglois*. Il me regarda enſuite en face, attendant ce que je pourrois avoir à lui répondre, quand par bonheur un nouveau-venu, qui étoit entré dans le tems que je commençois à eſſuyer cette admirable apoſtrophe, entendant parler des merveilleuſes compoſitions d'un *Suiſſe*, s'écria en éclatant de rire : Hélas ! notre muſique a-t-elle donc beſoin du ſecours des Treize-Cantons ? Ces paroles allarmérent le faiſeur des projets, qui lâchant mon bouton, ſe tourna du côté de ſon adverſaire, dans le deſſein de lui répondre. Je profitai d'abord de cette heureuſe diverſion, & me ſauvai au plus vîte.

C.

LXXXVII. DISCOURS.

—— Non illa colo calathiſve *Minervæ*
Fœmineas aſſueta manus. —— ——

VIRG. Æneïd. Lib. VII. v. 805.

Elle n'avoit pas été élevée, comme les perſonnes de ſon ſexe, aux Arts de Minerve, *à coudre ou à filer.*

IL y a quelques mois que le Chevalier *Coverley* étant à la Campagne, m'envoya une Lettre pour une Dame, que je nommerai ici *Léonore*, en me recommandant de lui rendre cette Lettre en main propre, parce qu'elle contenoit des choſes de la derniére importance. Pour trouver ſûrement *Léonore*, je me rendis chez elle de grand matin. Sa femme de chambre me pria d'entrer dans la Bibliothéque de Madame, juſqu'à ce qu'elle fût en état de me recevoir. Ces ſeuls mots, *la Bibliothéque de Madame*, excitérent puiſſamment ma curioſité, que j'eus le loiſir de ſatisfaire tout à mon aiſe, *Léonore* s'étant raiſonnablement fait attendre.

Je trouval les Livres parfaitement bien rangés. Au-dessus des *in-folio*, qui étoient reliés & dorés dans la perfection, il y avoit de beaux vases de porcelaine disposés avec symétrie. Les *in-quarto* étoient séparés de ceux d'un moindre format par une magnifique pyramide d'autres vases de porcelaine, plus petits que les premiers. Pour les *in-octavo*, ils avoient en partage, pour leur servir d'ornemens, des tasses à thé de toutes sortes de figures, de tailles & de couleurs, qui étoient placées de façon qu'elles sembloient former une colomne d'or, embellie de mille figures différentes. Cette partie de la Bibliothéque, qui servoit de sejour aux Piéces volantes, étoit garnie d'une espèce de rebord quarré, couvert des plus grotesques ouvrages de porcelaine que j'aye jamais vûs, comme des Scaramouches, des Singes, des Mandarins, & mille autres figures bizarres de la *Chine*. Au milieu de la sale, il y avoit une petite table du *Japon*, que couvroit une main de papier doré, & sur le papier une tabatiére d'argent faite en forme de Livret. Je trouvai que les planches d'en haut contenoient plusieurs autres Livres contrefaits, qui étant taillés dans le bois, servoient uniquement à faire nombre, comme les passe-volans, quand on passe en revûe un Régiment. J'avoue que j'étois charmé de ce nouveau genre de meuble, où la femme & la savante trouvoient également leur compte, & je doutai quelques instans si j'étois dans une Grotte ou dans une Bibliothéque.

En ouvrant les Livres, je m'apperçus qu'il n'y en avoit que très-peu que la Dame eût achetés pour son usage, mais qu'elle s'étoit pourvûe de la plûpart, à cause qu'elle les avoit entendu louer, ou parce qu'elle en avoit vû les Auteurs. Entre plusieurs que j'examinai, je me rappelle les titres de ceux-ci.

Le VIRGILE d'*Ogleby*.
Le JUVENAL de *Dryden*.
CASSANDRE.
CLÉOPATRE.
ASTRÉE.

Les Œuvres du Chevalier NEWTON.
Le *Grand* CYRUS, avec une épingle vers le milieu du Livre.
L'ARCADIE de *Pembroke*.
LOCKE, de l'Entendement humain; avec un paquet de mouches.
L'Art d'épeler.
Dictionnaire contenant l'explication des mots difficiles.
SHERLOCK sur la Mort.
Les quinze Joyes du Mariage.
Essais du Chevalier TEMPLE.
La Recherche de la Vérité par le Pere MALEBRANCHE, traduite en *Anglois*.
Recueil de Complimens.
Traité des Accouchemens par CULPEPPER.
La Vocation des Dames.

Contes en vers par M. DURFEY, reliés en maroquin doré, avec des plis endivers endroits.

Tous les Auteurs Claſſiques, en bois.

Une ample Collection d'ELZEVIERS, de la même main.

CLÉLIE : ce Livre s'ouvrit de lui-même à un endroit où deux Amans ſe rencontrent ſous un berceau.

La Chronique de BAKER.

Avis à une Fille.

La nouvelle *Atalantis*, avec une clé.

Le Héros Chrétien de STÉELE.

Un Livre de Priéres, avec une bouteille d'eau de la Reine de *Hongrie* à côté.

Sermon du Docteur SACHEVERELL.

Œuvres Morales de SÉNEQUE.

Maniére de bien vivre & de bien mourir par TAYLOR.

Inſtructions pour les Contredanſes par la FERTÉ.

Je me préparois à écrire dans mon Almanach de poche ces titres, & pluſieurs autres, quand *Léonore* entra ; & après avoir reçu de ma main la Lettre de mon ami, elle me dit avec une grace inexprimable, qu'elle eſpéroit que le Chevalier *Coverley* ſe portoit bien. Je répondis qu'*oui*, car je hais les longs diſcours ; & après une ou deux révérences, je me retirai.

Léonore étoit autrefois une fameuſe beauté, & peut paſſer encore pour une Dame très-aimable ; elle eſt veuve depuis deux ou trois ans ; & n'ayant pas été heureuſe dans ſon premier mariage, elle a pris la réſolution de n'en jamais contracter de ſecond. Elle n'a pas d'enfans à élever, & laiſſe l'adminiſtration de ſes biens à mon ami *Coverley*. Mais, comme il eſt naturel que notre ame tombe dans une ſorte de lethargie, quand elle n'eſt pas agitée par quelques déſirs, *Léonore* a tourné toutes ſes paſſions en goût pour les Livres & pour la retraite. Elle aime (comme elle l'a avoué plus d'une fois) à converſer principalement avec des hommes ; mais ce n'eſt que dans leurs écrits, & ne voit preſque que le Chevalier *Coverley*, dont la converſation lui fait beaucoup de plaiſir, ſans que la médiſance puiſſe y trouver de quoi mordre.

La lecture des Romans, ſes ouvrages favoris, a donné à ſa maniére de penſer un tour particulier, qui ſe découvre dans ſa maiſon, ſes jardins, & ſes ameublemens. Mon ami *Coverley* m'a entretenu une heure entiére de la deſcription de ſa maiſon de campagne, qui eſt ſituée dans une eſpéce de forêt, à la diſtance de cent milles de *Londres*, & qui a l'air d'un petit Palais enchanté. Les rochers d'alentour ſon creuſés en grottes artificielles, couvertes de chévre-feuille & de jeſſamin. On trouve dans les bois des allées ſombres, des berceaux, & forcebcages peuplées de tourterelles. Les ſources y coulent ſur des cailloux, & invite à par leur doux bruit aux plus douces rêveries. Enſuite elles ſe rendent dans un Lac, habité par deux cygnes, & qui ſe décharge à ſon tour dans un charmant ruiſſeau. Ce ruiſſeau connu dans la famille ſous le nom du *Ruiſſeau qui murmure*, fait pluſieurs tours dans une

belle prairie. Le Chevalier me dit auſſi, que cette Dame a plus ſoin de conſerver le gibier de ſa chaſſe, qu'aucun Gentilhomme du pays ; non (ajoûta mon ami) quelle faſſe autant de cas de ſes perdrix & de ſes phaiſans, que de ſes alouettes & de ſes roſſignols ; mais elle a pour maxime que tout oiſeau qu'on tue ſur ſes Terres, laiſſe un autre oiſeau de la même eſpéce qui le regrette, & qui ſeroit charmé de le revoir.

Quand je conſidére le peu de fruit que cette Dame a tiré de ſes lectures, je ne ſaurois m'empêcher de la regarder avec un mêlange d'admiration & de pitié. Au milieu de ces plaiſirs innocens, qu'elle s'eſt faits à elle-même, combien ne mérite-t-elle pas d'être préférée à celles de ſon ſexe, qui ſe livrent à des divertiſſemens bien moins raiſonnables, quoique bien plus à la mode ? Quel progrès une femme, ſi ſenſible aux impreſſions de certains ouvrages, n'auroit-elle pas fait, ſi les objets de ſon attention avoient été des Livres propres à éclairer ſon ame, & à rectifier les paſſions, au lieu de ceux qui n'ont guéres ſervi qu'à orner & à réjouir ſon imagination ?

Mais la maniére dont une Dame devroit diriger ſes lectures, ſervira peut-être de ſujet à un autre Diſcours, dans lequel j'indiquerai les Livres qui conviennent proprement au beau-ſexe. Je ſouhaiterois que mes Correſpondans me communiquaſſent leurs idées ſur cette matiére, qui me paroît très-délicate.

LXXXVIII. DISCOURS.

Interdùm ſpecioſa locis, morataque rectè
Fabula, nullius veneris, ſine pondere & arte,
Validùs oblectat populum, meliùſque moratur,
Quam verſus inopes rerum, nugæque canoræ.

HOR. A. P. v. 319.

Une Comédie, où il y a des ſentimens & des mœurs, quoiqu'elle ſoit d'ailleurs ſans grace, ſans force & ſans art, plaît ſouvent plus au ſpectateur, & l'attache plus fortement que ces vers magnifiques & harmonieux qui ne ſignifient rien.

ENTR'AUTRES coutumes des *Mahométans*, il y en a une tout-à-fait ſinguliére. Quand il leur arrive de trouver à terre un papier, où il y a quelques caractéres imprimés, ou ſimplement écrits à la main, ils le ramaſſent & le ſerrent ſoigneuſement, ne ſachant pas s'il ne contient point quelque paſſage de l'*Alcoran*. J'avoue que je ſuis aſſez bon *Muſulman* pour ne pouvoir m'empêcher de parcourir des yeux tous les papiers imprimés qui ſe rencontrent en mon chemin, quelque humiliante que puiſſe être la circonſtance où ils s'offrent à mes regards : car la fatale viciſſitude des choſes humaines étant telle, qu'aucun Auteur mortel ne peut ſavoir à quel uſage ſes ouvrages ſeront employés quelque jour, il eſt très-

poſſible qu'on trouve une belle Piéce tracée ſur un cornet de papier, où il y a eu du Tabac. J'ai plus d'une fois allumé ma pipe aux doctes Ecrits d'un ſavant Prélat; & un de mes amis, par une audace que ſon ignorance ſeule peut excuſer, a converti, depuis quelques années, les eſſais d'un homme de qualité en franges, pour ſervir d'ornement à ſes chandeliers. Je me rappelle à cette occaſion un fait, qui mérite d'être rapporté. Après avoir lû le Poëme d'un fameux Auteur ſur une grande victoire, j'en trouvai le lendemain, qui étoit un jour de réjouiſſance, pluſieurs fragmens, qui avoient ſervi à des fuſées & autres feux d'artifice, & qui par cela même devoient être conſidérés comme un double monument de notre gloire. Je rencontrai un jour une page entiére de *Baxter*, ſous un pâté de *Noël*. J'ignore ſi le Pâtiſſier avoit mis-là cette page par hazard ou par malice, pour ſe moquer de la ſuperſtitieuſe friandiſe de ſes compatriotes; mais après l'avoir lûe, je conçus une idée ſi avantageuſe de la piété de l'Auteur, que j'achetai tout le Livre. Ces ſortes de lectures accidentelles m'ont quelquefois procuré la découverte de pluſieurs Piéces curieuſes, qui n'étoient point imprimées, ou qui, après l'avoir été, ne ſe trouvoient plus chez aucun de nos Libraires. J'ai garni de toutes ces Piéces rares le dedans de deux grandes boëtes de carton, qui figurent parmi mes *in-folio*, & qui excitent d'abord l'étonnement, & enſuite, quand ils ont lû ce qu'elles contiennent, l'admiration de tous ceux qui entrent pour la premiére fois dans ma Bibliothéque. Je pourrois montrer un cerf-volant, qui m'a donné de ſublimes notions, & une boëte à chapeau, que je ne troquerois pas contre tous les caſtors d'*Angleterre*.

Cette eſpéce de curioſité d'examiner toute ſorte d'Ecrits, jointe à ma taciturnité naturelle, font que j'ai de quoi m'amuſer pendant pluſieurs heures, quand j'entre dans quelque maiſon à la Campagne; je ne ſaurois gagner ſur moi de quitter un appartement, avant d'en avoir bien étudié les murailles, & d'avoir lû avec attention les papiers imprimés qui y ſont appliqués. La derniére Piéce que je rencontrai en pareille occaſion, me fit un plaiſir que je ne ſaurois exprimer. Le Lecteur croira peut-être que je plaiſante, ſi je lui dis que cette Piéce, dont je fus ſi touché, étoit la vieille Ballade des *deux Enfans dans le bois*, qui eſt une des chanſons favorites du petit peuple, & qui a fait les délices de tous les *Anglois* dans quelque partie de leur vie.

Cette Ballade eſt une imitation ſimple & fidéle de la nature, ſans aucun des ſecours ni des ornemens de l'art. La Fable contient un récit tragique, qui ne plaît pour aucune autre raiſon, que parce que la nature y eſt exactement copiée. Il y a même une ſimplicité beaucoup trop négligée dans les vers; & cependant ces vers, à cauſe de la vérité des ſentimens qu'ils expriment, ſon propres à exciter dans l'ame du Lecteur, même du goût le plus rafiné, les plus tendres mouvemens d'humanité & de compaſſion. Les incidens naiſſent du fond du ſujet, & ne peuvent que produire des ſentimens de pitié: c'eſt ce qui rend tout le narré merveilleuſement touchant, quoique l'Auteur de la Piéce (quel qu'il ait été) l'ait exprimé d'une maniére ſi baſſe, qu'il ſembleroit qu'on la voudroit tourner en ridicule, ſi l'on en citoit quelques endroits. Mais quoique le langage ſoit bas, les penſées, comme je l'ai déja remar-

qué, ſont depuis un bout juſqu'à l'autre naturelles, & par conſéquent doivent plaire à ceux qui n'entendent rien aux régles du langage, ou qui, étant au fait de ces régles, ont outre cela le vrai goût de la nature. La ſituation & les diſcours des parens prêts à mourir, avec l'âge, l'innocence, & la triſteſſe des enfans, ſont repréſentés d'une maniére ſi touchante, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un Lecteur, qui a quelqu'humanité, n'en ſoit vivement affecté. Pour ce qui eſt de la circonſtance du *Rouge-gorge*, c'eſt véritablement un petit ornement poëtique, qui décéle le génie de l'Auteur au milieu de toute cette ſimplicité; car c'eſt préciſément la même fiction, qu'un des plus grands Poëtes de l'antiquité a employée dans une occaſion paralléle: je veux parler de ce paſſage d'*Horace*, qui ſe décrit lui-même étant encore enfant, dormant dans un bois déſert, & couvert de feuilles par des Tourterelles qui eurent pitié de lui.

Me fabuloſæ vulture in Appulo;
Altricis extra limen Apuliæ,
Ludo fatigatumque ſomno
Fronde novâ puerum palumbes
Texêre. ——— ———

Un jour que las d'avoir joué avec des enfans de mon âge, j'étois accablé de ſommeil ſur la montagne de Vultur, *hors des frontiéres de la* Pouille *ma patrie, des pigeons ſauvages me couvrirent de feuilles toutes vertes.*

On m'a aſſuré que le feu Duc de *Dorſet*, qui joignoit à un eſprit ſupérieur une candeur ſans égale, & qui étoit en même tems un des plus fins Critiques & des meilleurs Poëtes de ſon ſiécle, avoit une ample collection de vieilles Ballades *Angloiſes*, & prenoit un plaiſir ſingulier à les lire. J'en puis dire autant de *Dryden*, & je connois pluſieurs des plus habiles Ecrivains de notre ſiécle, qui ſont du même goût.

Je pourrois renvoyer auſſi mes Lecteurs à ce que penſe ſur ce ſujet le fameux *Moliere*, dans les idées qu'il prêta au *Miſantrope*; mais il n'y a que ceux qui ont réellement du génie & de la grandeur d'ame, qui puiſſent admirer la nature ſimple comme elle eſt, & ſi j'oſe m'exprimer ainſi, dans ſa nudité. Pour ce qui eſt de ces beaux eſprits affectés, qui ne ſavent que trouver des défauts aux choſes les plus parfaites, ils n'admireront ſûrement pas de pareilles productions, qui n'ont d'autres agrémens que ceux que la ſimple nature leur prête; puiſqu'ils ne ſavent pas même goûter des ouvrages, en qui tous les charmes de la nature ſe trouvent réunis avec les beautés acceſſoires de l'art.

LXXXIX. DISCOURS.

—— Ipſi ſibi ſomnia fingunt.

VIRG. Eclog. VIII. v. 108.

Ils ſe forgent des ſonges à leur gré.

IL y a dans le monde pluſieurs opinions, à l'égard deſquelles un homme ſage peut obſerver une eſpéce de neutralité, & ne ſe déterminer pour aucun des deux partis oppoſés. Un pareil équilibre, qui ne panche, ni d'un côté ni de l'autre, eſt abſolument néceſſaire pour une ame qui craint de donner dans l'erreur ou dans des préjugés. Quand les argumens ſont également forts pour & contre, dans des choſes indifférentes, le parti le plus ſûr eſt de n'accorder la préférence à aucun, & de ſuſpendre notre jugement.

C'eſt préciſément ſous cette face que j'enviſage la matiére des Sortiléges. Quand je me rappelle les contes qui nous viennent ſur cette matiére, non ſeulement de *Norvége*, du pays des *Lapons*, & des *Indes* Occidentales, mais de toutes les Régions de la terre, chaque nation *Européenne* même ayant ſes Sorciers; quand, dis-je, je me rappelle tous les contes de Sorciers, je ne ſaurois m'empêcher de penſer qu'il y a réellement un commerce avec de mauvais eſprits, pareil à celui qu'on déſigne ordinairement par le mot de Sortilége. Mais quand je conſidére que les contes rélatifs à ce ſujet, nous viennent principalement des endroits de notre globe où l'ignorance & la crédulité ſont le plus ſur le trône, & que ceux qu'on ſuppoſe avoir lié cet odieux commerce, ſont des gens d'un eſprit foible, & d'une imagination déréglée, je m'arrête, n'oſant rien décider. Et cette ſage retenue me paroît d'autant plus néceſſaire, que j'ai lieu d'être convaincu que dans tous les ſiécles l'impoſture a contrefait les opérations de la Magie en mille & mille occaſions. En un mot, lorſque j'examine la queſtion, y a-t-il dans le monde ce qu'on appelle des Sorciers? mon eſprit eſt partagé entre les deux ſentimens contraires, ou plutôt (pour en dire franchement mon avis) je crois en général, qu'il y a, & qu'il y a eu quelque choſe de pareil à ce qu'on appelle Magie; mais en même tems je ne ſaurois ajoûter foi à aucun exemple particulier qu'on m'en allégue.

J'ai été engagé dans cette diſcuſſion par une rencontre que je fis hier, & dont le détail me paroît digne de la curioſité de mes Lecteurs. Comme je me promenois avec mon ami *Coverley* à l'entrée d'un de ſes bois, une vieille femme m'aborda pour me demander l'aumône. Ses habits & ſa figure me rappellérent la deſcription ſuivante, que j'avois vûe dans *Otway*.

En traverſant un ſentier fermé de hayes, j'apperçus une vieille Sorciére, couverte de rides, qui amaſſoit des branches ſéches, & qui grommeloit quelques mots

mots à voix baſſe. Une fluxion d'humeurs mordantes rendoit ſes yeux rouges & ſon regard ardent. La froide paralyſie lui ſecouoit la tête, & ſes arides mains paroiſſoient n'avoir jamais été revêtues d'aucune chair. Son corps courbé vers la terre étoit enveloppé des reſtes déchirés d'une vieille tapiſſerie rayée, qui devoient ſervir à garantir ſon cadavre du froid, quoique percés de mille trous. Ses jupes étoient rapiécées de guenilles groſſiérement couſues, & de différentes couleurs, dont la triſte variété ſembloit marquer la bizarre malice de la Sorciére.

Pendant que je me rappellois cette deſcription, & que j'en comparois tous les traits avec l'objet que j'avois devant les yeux, mon ami me dit que cette femme avoit dans tout le pays la réputation d'être une Sorciére; qu'on avoit obſervé qu'elle remuoit toujours les lévres, & que ſes voiſins étoient perſuadés qu'il n'y avoit point de manche à balai dans ſa maiſon, qui ne l'eût tranſportée à pluſieurs centaines de milles de chez elle. Si par hazard il lui arrivoit de broncher, ils trouvoient toujours devant ſes pieds quelques brins de paille diſpoſés en croix. Si étant à l'Egliſe, elle diſoit quelquefois *Amen* avant le tems, ils ne manquoient jamais d'en conclure, qu'elle récitoit ſes priéres à rebours. Il n'y a point de fille dans la Paroiſſe, qui, pour tout l'or du monde, voulût prendre une épingle de ſa main. On l'appelle la *Vieille Marion*, & pluſieurs lieues à la ronde, on ne parle que de ſes exploits imaginaires. Si la Laitiére ne réuſſit pas auſſi vîte qu'elle le voudroit à faire ſon beurre, c'eſt la *Vieille Marion* qui eſt au fond de la barratte. Si un cheval ſue dans l'écurie, c'eſt *Marion* qui l'a monté. Si un liévre échappe aux chiens, dans l'inſtant qu'ils ſembloient devoir le joindre, c'eſt la pauvre *Marion* que les Chaſſeurs chargent d'imprécations. Le Chevalier *Coverley* m'apprit à l'occaſion de ce dernier trait de malice de la Sorciére, qu'il avoit connu un Gentilhomme campagnard, qui, toutes les fois que quelque choſe de pareil étoit arrivé à ſa meute, avoit envoyé un de ſes domeſtiques pour voir ſi *Marion* étoit ſortie ce matin-là.

Ce récit excita ma curioſité au point, que je demandai au Chevalier de me mener à la chaumiére de *Marion*, ſituée dans un endroit écarté du Bois. A peine eûmes-nous mis le pied dans cette triſte demeure, que mon ami me fit ſigne de regarder derriére la porte, où je vis un vieux manche à balai. Un inſtant après il me dit à l'oreille de prendre garde à un chat tacheté, qui étoit aſſis au coin de la cheminée, & qui, à ce que mon ami *Corveley* me diſoit, n'étoit pas en meilleure réputation que la *Vieille Marion* même; car outre que cette derniére paſſe pour avoir ſouvent pris la même forme, on aſſure que le chat a parlé deux ou trois fois en ſa vie, & a fait pluſieurs tours bien ſupérieurs aux talens ordinaires d'un chat.

Je ſouffrois intérieurement de voir la nature humaine ſi avilie; mais dans ce même tems je ne pus m'empêcher de ſourire à l'ouïe d'un avis que le Chevalier, en qualité de Juſticier de Paix, donnoit à *Marion*, ſavoir, de s'abſtenir de toute liaiſon avec le diable, & de ne jamais faire le moindre mal aux beſtiaux de ſes voiſins. Nous terminâmes notre viſite par le don de quelques chelins, qui furent très-bien venus. En nous en retournant, mon ami me dit que la *Vieille Marion* avoit ſouvent été amenée devant lui,

comme coupable d'avoir fait cracher des épingles à des enfans, & d'avoir donné le cauchemar à des filles ; & que les paiſans mouroient d'envie de la jetter dans l'eau, & d'examiner par cette épreuve ſi elle étoit Sorciére ; mais que par égard pour lui & pour ſon Chapelain, ils n'avoient pas encore oſé faire cette expérience.

J'ai eu occaſion de remarquer dans la ſuite, que mon ami ne laiſſoit pas d'être extrêmement frappé de tous les contes qu'on lui faiſoit de cette prétendue Sorciére, dont il auroit plus d'une fois porté la cauſe devant les Aſſiſes de la Province, ſi ſon Chapelain, quoiqu'avec bien de la peine, n'avoit pas réuſſi à l'en détourner.

Je ſuis entré à deſſein dans tout ce détail, parce qu'on m'a aſſuré qu'il n'y a preſque aucun Village en *Angleterre*, qui n'ait ſa *Marion*. Quand une vieille commence à radotter, & devient à charge à la Paroiſſe, elle ne tarde pas longtems à devenir une Sorciére, & remplit tout le pays d'alentour de viſions extravagantes, de maladies imaginaires, & de ſonges effrayans. Dans ce même tems, la pauvre créature, qui eſt l'occaſion innocente de tant de maux, commence à avoir peur d'elle-même, & confeſſe quelquefois un commerce ſecret, qui ne ſubſiſte que dans ſon imagination troublée par le délire de la vieilleſſe. C'eſt ce qui fait que ſouvent on n'a pas la moindre charité pour des gens qui ſont de vrais objets de compaſſion ; & que le peuple, naturellement groſſier, regarde d'un œil de haine cette miſérable partie de notre eſpèce, en laquelle l'infirmité, la vieilleſſe, la radotterie & la pauvreté ſe trouvent réunies.

L.

XC. DISCOURS.

Urbem quam dicunt Romam, Melibœe, putavi
Stultus ego huic noſtræ ſimilem. ——

VIRG. Eclog. I. v. 20.

Innocent que j'étois ! j'avois toujours cru la ville de Rome *ſemblable à celle où nous menons vendre nos agneaux.*

LA premiére choſe qui attire l'attention, & qui cauſe une eſpéce de ſurpriſe, quand au ſortir de la Ville on paſſe quelque tems à la Campagne, eſt la différence qu'il y a entre les mœurs des habitans qu'on rencontre ſur ces deux théatres de la vie humaine. Par le mot de mœurs je n'entens point les actions morales, mais la conduite extérieure & les maniéres telles qu'on les trouve dans la Ville & à la Campagne.

Je commencerai par obſerver, qu'il eſt arrivé un changement conſidérable, pour ne pas dire une révolution totale, dans cette partie de notre éducation. Pluſieurs marques de complaiſance & de ſoumiſſion, accompagnées

de quelques cérémonies & formalités extérieures, furent d'abord en uſage parmi tout ce qu'il y avoit de perſonnes conſidérables par leur rang ou par leurs richeſſes, ſoit à la Cour, ou dans les Villes, & qui ſe diſtinguoient par ce commerce de civilités & d'attentions de la partie ruſtique de l'eſpèce, qui en toute occaſion agiſſoit groſſiérement & naturellement. Le nombre des formalités alla tellement en augmentant, qu'il devint à la fin incommode. Le beau monde s'en trouvant gêné, y renonça pour ſe mettre plus à ſon aiſe. Et véritablement le commerce de la vie, ſemblable à cet égard au culte de l'Egliſe *Romaine*, étoit ſi chargé d'appareil & de cérémonies, qu'il avoit grand beſoin d'une réformation pour en retrancher les ſuperfluités, & lui rendre ſa beauté primitive. Il eſt arrivé de-là qu'un air ouvert & une conduite dégagée ſont à préſent abſolument néceſſaires dans une bonne éducation. Ceux qui ſe piquent de ſavoir vivre, ont quelque choſe de libre & d'aiſé; les façons ont diſparu. Rien n'eſt plus à la mode qu'une agréable négligence. En un mot, la bonne éducation ſe montre le plus là où un œil vulgaire l'apperçoit le moins.

Si enſuite nous jettons les yeux ſur les Campagnards qui ſe piquent de politeſſe, nous remarquerons en eux les maniéres du ſiécle paſſé. A peine ſe ſont-ils parés des façons du beau monde, que les habitans des Villes n'en ont plus voulu, & ſe ſont rapprochés de l'état de nature, en s'éloignant de ces rafinemens, qui ont autrefois régné à la Cour, & qui depuis quelques années ont transféré le ſiége de leur domination à la Campagne. On peut très-facilement reconnoître un homme qui n'a point vû de monde, à l'excès de ſa bonne éducation. Un Gentilhomme Campagnard, qui ſe pique de politeſſe, fera autant de révérences en une demi-heure, qu'il en faut à un courtiſan pour une ſemaine entiére. Et il y a infiniment plus d'arrangemens & de meſures à prendre pour les places & le rang de quelques Baillives, que pour une aſſemblé de Ducheſſes.

Cette politeſſe champêtre eſt fort incommode pour un homme de mon caractére, qui ai la mauvaiſe habitude de prendre la chaiſe qui ſe trouve à côté de moi, & d'entrer le premier ou le dernier, de front ou à la queuë, au hazard, & ſans y faire la moindre attention: chez mon ami *Coverley* le dîner eſt preſque entiérement refroidi avant que le cérémonial des places ſoit arrangé, & que l'hôte ſoit venu à bout de faire aſſeoir ſon monde. Je l'ai vû quelquefois cruellement embarraſſé à déterminer en quel rang il boiroit les ſantés, pour n'offenſer perſonne, & rendre à chacun ce que ſon rang ou ſa naiſſance peuvent exiger. Un des voiſins du Chevalier que je trouve toujours chez lui, me déſole par ſes attentions qui ne finiſſent point. Quoiqu'il ait pêché toute la matinée, il ſe fait ſcrupule à dîner de manger un morceau avant que je ſois ſervi. Quand nous ſortons enſemble de la maiſon, il ſe tient toujours reſpectueuſement derriére moi; & l'autre ſoir, comme nous nous promenions dans les champs, il s'arrêta tout court devant une barriére pour m'attendre. Ce fut inutilement que je lui fis ſigne de paſſer; & quand je l'eus joint, il me dit avec un ſouris ſérieux, que je croyois apparemment qu'on ne ſavoit pas vivre à la Campagne.

Il eſt arrivé une autre révolution dans l'article de l'éducation, & que je ne puis regarder que comme une choſe tout-à-fait étrange. Ce changement a rapport à la converſation de ce qu'on appelle les gens à la mode, & voici en quoi il conſiſte. Un des caractéres par leſquels on diſcernoit autrefois un homme bien élevé, étoit ſon attention à exprimer tout ce qui avoit la moindre apparence d'obſcénité, en termes modeſtes, & par des phraſes enveloppées; au lieu qu'un ruſtre, qui ne ſait ni penſer, ni s'exprimer délicatement, revêt des idées de ce genre de termes communs & groſſiers. Peut-être que l'on portoit ſi loin cette politeſſe, que la converſation en perdoit un peu de ſon air libre & naturel dont elle a tant de peine à ſe paſſer. C'eſt ce qui a fait que, comme l'hypocriſie dans un ſiécle eſt ordinairement remplacée par l'athéiſme dans le ſiécle ſuivant, la converſation eſt retombée en grande partie dans le défaut oppoſé; de ſorte qu'actuellement pluſieurs de nos citoyens, & particuliérement ceux d'entr'eux qui ſe ſont formés aux belles maniéres en *France*, mêlent ſans façon dans leurs diſcours les mots les moins honnêtes de notre Langue, & font quelquefois rougir un homme de la lie du peuple. Cette ſcandaleuſe partie de la bonne éducation des fats de la Ville, n'a pas encore infecté la Campagne; & comme il n'eſt pas poſſible qu'une converſation ſi indécente, & qui a ſi peu de charmes en elle-même, puiſſe durer long-tems parmi des gens qui font quelque profeſſion de Religion, ou qui n'ont pas totalement renoncé à la modeſtie; ſi les Gentilshommes campagnards donnent une fois dans ce goût, ils ne s'en déferont apparemment jamais. Leur éducation & leur politeſſe ne viendront qu'après coup, & ils ſeront regardés comme une troupe de ruſtres, dans le tems qu'ils s'imagineront être de jolis Meſſieurs, & des gens d'eſprit. Comme les deux points de la belle éducation, que j'ai examinés juſqu'ici, concernent les maniéres & la converſation, j'ajoûterai qu'il y en a encore un troiſiéme, uniquement relatif aux habits. Sur cet article la Campagne eſt encore furieuſement en arriére. Les Petits-Maîtres de la Campagne n'ont pas encore quitté les modes qui ont été miſes en vogue du tems de la révolution, mais courent les champs en habits rouges & avec des chapeaux bordés, pendant que leurs maîtreſſes ou leurs ſœurs tâchent de triompher les unes des autres par la hauteur de leurs coëffures.

Un de mes amis, qui, en qualité de Juge, fait ſa tournée dans les Provinces Occidentales de l'*Angleterre*, m'ayant promis de me donner un détail des différentes modes qui régnent dans les divers endroits de notre Iſle qu'il traverſera, j'attendrai à faire mes réflexions ſur cet article, que j'aye reçu de lui une Lettre qui doit me venir par la premiére poſte.

L.

XCI. DISCOURS.

Vertentem ſe ſe fruſtrà ſectabere canthum,
Cùm rota poſterior curras & in axe ſecundo.

PERS. Sat. V. v. 66.

Quand le chariot roule, les roues de derriére roulent en même tems; mais parce que celles de devant roulent auſſi, il eſt impoſſible qu'elles s'attrapent.

LEs grands Maîtres en fait de peinture n'aiment point à repréſenter les gens habillés à la mode du tems où ils ſont leur portrait; & cette répugnance eſt fondée ſur la perſuaſion où ils ſont que le prétendu ornement de tête, connu ſous le nom de perruque, que preſque tout le monde porte à préſent, & qui donne bon air à un portrait, fera avec le tems une très-ſotte figure, & paroîtra peut-être monſtrueux aux yeux de la poſtérité. C'eſt ce qui fait qu'ils habillent ſouvent d'illuſtres perſonnages à la *Romaine*, ou de quelqu'autre façon, qui n'a plus de changemens à craindre. Je ſouhaiterois pour l'amour de mes amis de la Campagne, qu'il y eût une maniére déterminée de ſe mettre, qui eût lieu pour tous ceux qui vivent à une certaine diſtance de la Ville, & qu'ils puſſent convenir, une fois pour toutes, d'une mode fixe, & qui fût à l'abri de toute innovation. Faute d'une pareille convention, un homme qui voyage à la Campagne, éprouve la même eſpèce de ſurpriſe qu'on reſſent quand on ſe promène dans une gallerie tapiſſée de vieux portraits de famille, qui offrent aux yeux une ſucceſſion de modes. Si ceux en faveur de qui je forme ce vœu, daignoient le ſeconder, ils auroient l'avantage d'être au moins quelquefois à la mode; ce qu'ils n'ont aucun droit d'eſpérer, tant que les choſes ſeront ſur le pied où elles ſe trouvent à préſent. Si au lieu de courir après la mode, ils vouloient bien ſe fixer à une maniére de ſe mettre, la mode les joindroit quelque jour, préciſément comme une montre qui eſt arrêtée, marque ſûrement bien une fois en douze heures. Je leur donnerois en ce cas le même avis qu'un Gentilhomme donna à un de ſes amis, qui couroit toute la Ville pour trouver un galopin: Si vous le ſuivez, diſoit-il, vous ne le joindrez jamais; mais ſi vous vous tenez tranquillement au coin d'une rue, j'oſerois parier que vous le verrez bientôt.

J'ai déja eu occaſion de dire un mot ſur ce ſujet, dans un Diſcours où j'ai marqué combien les habitans de la Campagne prennent mal-à-propos pour modéles ceux de la Ville, & s'équippent ridiculement, dans le tems qu'ils s'imaginent être très à la mode. Depuis la publication de ce Diſcours, j'ai reçu la Lettre, dont j'y fais mention, du Juge de mes amis, qui eſt actuellement occupé à faire ſa tournée.

M. le SPECTATEUR,

» Je profite de quelques momens de loisir pour vous faire part de plusieurs » observations, qui ont échappé à bien des voyageurs. Une des femmes qui » se pique le plus de suivre la mode, est mon Hôtesse à *Stains*, chez qui j'ai » passé un jour de Fête. Sa coëffure n'avoit qu'un demi-pied de haut, & sa » jupe à paniers seulement cinq ou six verges de circonférence. Je vis dans le » même endroit un jeune homme, dont la perruque auroit été passable, si » elle n'avoit pas été couverte d'un chapeau retroussé comme on les portoit » il y a un demi-siécle. A mesure que j'avançois dans le pays, les diamétres » des jupes alloient en diminuant, desorte qu'à soixante milles de *Londres*, une » femme, qui avoit toutes ses jupes, pouvoit marcher sans en être incom- » modée.

» A quelque distance de *Salisbury*, je vis la femme d'un Juge à paix, dont » la parure étoit au moins, en fait de mode, en arriére de dix années, mais » en même tems aussi étudiée qu'il étoit possible. Elle étoit couverte de nœuds » & de falbalas depuis les pieds jusqu'à la tête. Chaque ruban étoit plissé; » & plusieurs endroits de ses habits recoquillés, si bien qu'elle avoit tout » l'air d'un de ces oiseaux que nous appellons à la Campagne poules de » *Frise* (1).

» A quelques milles de-là, je trouvai qu'un des petits manchons de l'Hy- » ver passé avoit trouvé moyen de se glisser dans cette contrée, & que toutes » lesfemmes du bel-air se préparoient a partager leurs manchons en deux, ou » du moins à en retrancher le superflu, pour les rendre conformes au petit » modéle, qui venoit, par le plus grand bonheur du monde, de tomber entre » leurs mains. Je ne saurois me résoudre à ajoûter foi à un bruit courant » parmi elles, qui étoit qu'un Membre du Parlement leur avoit fait parve- » nir ce modéle, franc de port, dans un petit paquet; mais apparemment » que cette mode sera générale à la Campagne l'Hyver prochain, quand on » n'en appercevra plus la moindre trace à *Londres*.

» Le plus fameux Petit-Maître de toute la Comté, parut à la premiére séan- » ce que nous tînmes avec une immense perruque blonde, qui avoit été faite » sous le régne du Roi *Guillaume*. Il porte, à ce qu'on m'a assuré, ses propres » cheveux chez lui, & laisse sa perruque en boucles plusieurs mois, pour ne » la mettre que dans les grandes occasions.

» Je ne dois pas oublier ici une avanture, qui nous arriva dans une Eglise » de Village sur les frontiéres de la *Cornouaille*. On en étoit au milieu du Ser- » vice, quand la Dame du lieu, qui avoit passé l'Hyver à *Londres* avec son mari, » entra dans l'assemblée, & attira sur elle tous les yeux par l'extrême peti- » tesse de sa coëffure, & la prodigieuse grandeur de sa jupe à panier. Rien » au monde n'est plus naif que l'étonnement avec lequel tous les spectateurs » contemploient cette étrange figure. Cependant la Dame marchoit avec un

(1) Ce sont des poules dont les plumes sont disposées a rebours.

» contentement indicible vers le banc, qui lui étoit affecté en qualité de Dame » de la Paroisse, interprétant favorablement l'air de surprise qu'elle voyoit » sur tous les visages, & le bruit sourd que faisoient tous ceux qui se par- » loient à l'oreille.

» A la sortie de ce Village nous vîmes un garçon venant à nous au grand » galop en perruque en bourse. La perruque étoit fort courte, & la bourse » touchoit à la selle. Il s'arrêta devant notre carrosse, pour demander à quelle » distance les Juges étoient derriére nous. En achevant ces mots, il partit de la » main, & si vîte que nous eûmes à peine le tems d'appercevoir sa camisole » de soye, qui étoit déboutonnée en quelques endroits pour montrer qu'il » avoit une chemise blanche.

» Pendant le reste de notre tournée dans les parties les plus Occidentales » du Royaume, nous nous crûmes revenus au régne de *Charles II*, les habi- » tans n'ayant presque rien changé à leur habillement depuis ce tems-là. » Les plus poupins des Gentilshommes campagnards ont encore leurs cha- » peaux troussés à la maniére du Duc de *Monmouth*, & quand ils vont faire » l'amour, mettent ordinairement un habit rouge. Nous fûmes fort surpris » dans le lieu où nous couchâmes hier de voir une espece de Monsieur, qui » avoit un habit à longues poches, & à manches ouvertes, & des souliers à » hauts talons; mais nous apprîmes bientôt par sa conversation, qu'il se mo- » quoit de l'ignorance & de la rusticité des Campagnards, & qu'il étoit bien » résolu de vivre & de mourir en suivant la mode.

» S'il vous paroît, Monsieur, que ce détail de ma tournée peut être de » quelque utilité au Public, je vous ferai part l'année prochaine de ce qui me » sera arrivé en parcourant quelques autres parties de l'*Angleterre*. Car on » m'a assuré qu'il y a vers le Nord des choses bien plus curieuses que du » côté de l'Occident; & qu'une mode fait des progrès bien plus lents dans le » Duché de *Cumberland*, que dans le pays de *Cornouaille*. J'ai appris à cette » occasion que les *Steenkerques* ne sont arrivées à *Newcastle* que depuis deux » mois, & qu'il y a dans ces contrées des coëffures, qui seules méritent » qu'on fasse le voyage pour les voir.

L.

XCII. DISCOURS.

——— Semperque recentes
Convectare juvat prædas, & vivere rapto.

VIRG. Æneïd. VII. v. 749.

Ils cherchent toujours quelque nouvelle proye, & ne vivent que de rapine.

COMME je faiſois hier un tour à cheval dans la Campagne avec le Chevalier *Coverley*, nous apperçûmes à quelque diſtance de nous une troupe de *Bohémiens*. Le premier coup d'œil que mon ami jetta ſur eux, lui donna quelque déſir de faire le Juge à l'égard de cette bande de vagabonds. Mais n'ayant pas avec lui ſon Clerc, qui eſt un Conſeiller abſolument néceſſaire en pareille occaſion, & craignant que la vengeance de tout ce qu'il pourroit décider à leur égard, ne retombât ſur la volaille de ſa baſſecour, il renonça à cette eſpèce d'envie. Il me fit, à cette occaſion, le détail de toutes les friponneries que ces gens-là commettent à la Campagne, en volant tout ce qui ſe trouve ſous leur main, & en faiſant enſorte d'avoir leur bonne part des gages des domeſtiques. Si quelque piéce de linge eſt ſuſpendue à une haye, dit le Chevalier, elle eſt ſûrement à eux; ſi un cochon s'égare dans les champs, il y a dix contre un à parier qu'il tombera entre leurs mains; ſans eux, nos oiſons méneroient la vie du monde la plus tranquille. Celui qui entreprend, de maniére ou d'autre, de les chaſſer de ſes terres, n'a qu'à bien prendre garde à ſon poulaillier. Ils ſe rendent ordinairement en ces lieux vers ce tems-ci de l'année: & tant qu'ils y ſont, il s'en faut peu que nos ſervantes ne deviennent totalement folles par les idées d'amans & de mariage qu'ils leur mettent en tête. J'ai une bonne laitiére, qui leur montre chaque Eté ſes mains, & qui, en récompenſe de ſa crédulité & d'une piéce d'argent, ne manque jamais d'obtenir la flatteuſe promeſſe quelle aura pour galant le plus joli garçon de la Paroiſſe. Votre ami le ſommelier eſt aſſez extravagant pour ajoûter foi aux diſcours de cette canaille; & quoiqu'il ſoit ſûr de perdre un couteau, une fourchette, ou une cuillére chaque fois qu'on lui dit la bonne avanture, il ne laiſſe pas de ſe renfermer une fois par an, plus d'une demi-heure dans l'office, avec une vieille *Bohémienne*. Le topique favori de ces devineresſes conſiſte à promettre un amant ou une maîtreſſe, ſuivant le ſexe de la perſonne qui les conſulte; & cette promeſſe eſt d'autant plus propre à faire impreſſion, qu'elles ne manquent pas de revêtir ces maîtreſſes & ces amans imaginaires de toutes les qualités néceſſaires pour charmer. On voit de tems en tems dans la troupe quelques filles aſſez piquantes, & qui ont entr'autres attraits, les dents blanches & les yeux noirs.

Le Chevalier *Coverley*, remarquant que j'écoutois avec beaucoup d'attention

tion tout ce qu'il venoit de m'apprendre d'une race qui m'avoit été entiérement inconnue jusqu'alors, me dit que, si je le voulois, nous nous ferions dire la bonne avanture. Comme je trouvois la proposition fort à mon gré, nous joignîmes les *Bohémiens*, & montrâmes nos mains. Une *Cassandre* de la troupe, après avoir examiné avec beaucoup de soin mes lignes, m'apprit que j'aimois en secret une fort jolie fille, que j'avois beaucoup de goût pour le sexe, le tout accompagné de quelques particularités que je passerai sous silence. Mon ami descendit de cheval, & donna la paume de sa main à examiner à deux ou trois *Bohémiennes*, qui s'étoient avancées vers lui. Après quelques simagrées d'attention, celle qui paroissoit la plus âgée des trois, & dont le teint étoit le plus hâlé du Soleil, lui dit qu'il avoit une veuve dans sa ligne de vie : sur quoi le Chevalier s'écria : allez, allez, vous êtes une coquine : mais dans ce même tems il me regarda en souriant. La *Bohémienne*, remarquant que ce qu'elle venoit de dire ne lui avoit pas déplû, ajoûta, après avoir de nouveau considéré les traits de sa main, que sa maîtresse lui étoit fidéle, & qu'il seroit l'objet du songe qu'elle feroit la nuit suivante. Le Chevalier ayant traité de sot conte le discours qu'elle venoit de tenir : Vous n'êtes pas marié, Monsieur, lui dit la Devineresse, mais vous le serez bientôt; & il y a une personne qui vous aime plus que vous ne pensez. Mais comme mon ami ne cessoit de lui dire qu'elle étoit folle : Ah! Monsieur, interrompit-elle, ce doux regard est bien propre à attendrir le cœur d'une Dame, & ce souris fripon ne vous a pas été donné pour rien..... Ce langage, qui, par cela même qu'il avoit quelque chose de mystérieux, tenoit de l'oracle, nous parut tout-à-fait propre à tromper les simples. Le Chevalier laissa à la *Bohémienne* la piéce de monnoye qu'il lui avoit mise dans la main, & remonta à cheval.

En chemin faisant, il m'assura qu'il connoissoit bien des gens de sens, qui tenoient pour une vérité incontestable, que ces *Bohémiens* faisoient souvent des prédictions que l'événement justifioit ; que par rapport à lui, par exemple, la vieille avoit très-bien deviné qu'il étoit amoureux d'une veuve ; & pendant une demi-heure entiére, il me parut de beaucoup meilleure humeur qu'à l'ordinaire. Au plus fort de sa gayeté nous rencontrâmes un gueux, qui sûrement n'avoit jamais été Sorcier. Mon ami, naturellement charitable, mit la main à la poche, mais trouva bientôt qu'on lui avoit coupé la bourse : sorte de filouterie que les *Bohémiens* entendent dans la perfection.

Je pourrois entretenir ici mes Lecteurs de quelques remarques historiques sur cette race oisive & vagabonde, qui infeste tous les pays de l'*Europe*, & forme dans le sein des Gouvernemens un espèce de République à part. Mais au lieu de m'engager dans des observations de ce genre, j'aime mieux terminer ce Discours par une Histoire arrivée en *Hollande* il y a environ vingt ans, & qui a été imprimée en ce tems-là dans un de nos Journaux. » Dans l'instant » que la barque, qui va de *Leyde* à *Amsterdam*, alloit partir, un jeune » garçon couroit le long du canal, demandant à être reçu dans la barque ; » mais comme il n'avoit pas de quoi payer son passage, le Batelier n'en vou- » loit rien faire. Un riche Marchand, charmé de l'air du garçon, & touché

» d'un ſentiment ſecret de compaſſion pour lui, paya ce qu'il falloit, & le fit » entrer dans la barque. En cauſant enſuite avec lui, il trouva qu'il parloit » avec facilité trois ou quatre Langues, il apprit de plus qu'étant encore enfant » il avoit été dérobé par une *Bohémienne*, & qu'il avoit depuis ce tems-là » couru avec une troupe de ces gueux différentes Provinces de l'*Europe*. Ce » Marchand, qui éprouvoit des mouvemens d'affection pour ce jeune incon- » nu, avoit perdu lui-même un fils quelques années auparavant. Après une » infinité de recherches inutiles, il crut que l'enfant s'étoit noyé dans un de » ces canaux qu'il y a dans preſque toutes les Villes de *Hollande*. Comme » c'étoit le ſeul fils que lui & ſa femme euſſent, celle-ci en mourut de cha- » grin. En ſe rappellant toutes les particularités, & les différentes marques, » dont la mere avoit accoutumé de faire mention en décrivant l'enfant immé- » diatement après qu'elle eut eu le malheur de le perdre, il ſe trouva que » celui en faveur de qui la force du ſang venoit d'agir ſi puiſſamment, étoit le » le fils du Marchand. L'enfant fut ravi de trouver un pere ſi riche, & dont » il avoit apparemment un bon héritage à eſpérer. D'un autre côté, le pere » n'étoit pas moins charmé de retrouver un fils, qu'il avoit cru perdu, & » qui, avec une figure aimable, lui ſembloit avoir des connoiſſances au- » deſſus de ſon âge ». L'Hiſtoire imprimée n'en dit pas davantage ; mais s'il eſt permis d'ajoûter foi à quelques rapports, le jeune homme ſe perfectionna dans l'étude des Langues, & acquit outre cela toutes les autres lumiéres qui entrent dans une bonne éducation. D'un autre côté, il ſe défit peu-à-peu de toutes les mauvaiſes habitudes qui étoient les effets naturels de la mauvaiſe compagnie qu'il n'avoit pu s'empêcher de fréquenter pendant pluſieurs années. On aſſure même qu'il fut employé dans la ſuite comme Envoyé à des Cours étrangéres, où il ſervit utilement ſes Maîtres ; & qu'il ſe fit reſpecter dans divers pays, où il avoit erré comme *Bohémien*.

C.

XCIII. DISCOURS.

—— Parthis mendacior. ——

HOR. L. II. Ep. I. v. 112.

Plus menteur que les Parthes.

JE ne saurois refuser à l'Auteur de la Lettre suivante l'étrange grace d'en faire part à mes Lecteurs.

M. le SPECTATEUR,

» Sans aucun préambule, ni la moindre apologie, je vous avouerai ingénu-
» ment, que je suis, & que j'ai toujours été, dès ma premiere jeunesse, un
» des plus grands menteurs que cette Isle ait jamais produits. J'ai lû tous les
» Auteurs qui ont écrit sur cette matiére; mais leurs raisonnemens n'ont pro-
» duit aucun autre effet sur moi, sinon que, pour mon malheur, ils m'ont
» fourni de nouvelles idées, & rendu plus capable de donner un air de vrai-
» semblance à des contes, qui sans cela auroient été destitués de toute appa-
» rence de vérité. Malgré ce panchant invincible pour le mensonge, j'ose
» dire qu'il n'y a pas de plus honnête homme, ni de meilleur ami que moi.
» Mais mon imagination m'emporte, & à chaque sujet de conversation qu'on
» met sur le tapis, il s'offre en un instant à mon ame tant d'avantures & de
» choses frappantes, que je ne saurois m'abstenir de les raconter, quoique,
» dans le moment même je pense, avec une espèce de honte, qu'on pourra
» découvrir qu'il n'y a pas un mot de vrai à ce que je dis.

» Dans le tems que la bataille de *Pultowa* étoit la nouvelle du jour, je ne
» pus m'empêcher de décrire exactement cette fameuse action, dont tout le
» détail m'avoit été mandé par un de mes neveux. Ce jeune homme ayant
» été envoyé par ses parens à *Moscow* pour y apprendre le négoce, n'avoit
» pû goûter une profession si tranquille. Je ne sais quel instinct de valeur le
» termina à quitter la plume pour l'épée, & à servir comme volontaire dans
» l'Armée des *Russiens*, où il se signala bientôt par divers exploits. Ce Héros,
» né dans un clin d'œil, fit vuider la selle au Général *Suédois*, & fut cause que
» les *Russiens* revinrent à la charge tant de fois, & avec tant de bravoure.
» Outre cela, ce fut lui qui prit enfin le Comte *Piper* prisonnier. Mon neveu
» joignoit à une si haute intrepidité une douceur & une politesse sans pareil-
» les. J'avois des Lettres de lui (en achevant ces mots, je fis semblant, par
» maniére d'Episode, de les chercher dans mes poches) ou le caractére du
» *Czar*, que je connoissois particuliérement, étoit exactement dépeint. J'a-
» joûtai que durant le séjour que Sa Majesté Impériale avoit fait à *Deptford*,
» j'avois couché avec elle deux ou trois fois par semaine. Le pis de tout ceci

» eſt que tout ce qu'on me dit m'invite à étaler quelque menſonge, où il n'y » a ni eſprit ni agrément, dont je n'ai pas le moindre profit à attendre, & » dont il eſt impoſſible à moi-même de deviner le motif. L'autre jour j'entendis » louer un célebre Théologien, & j'obſervai d'abord, *Qu'il ſeroit plus véné-* » *rable, s'il n'étoit pas ſi blond.* Tous ceux qui étoient préſens, ſe mirent à » ſourire. J'ai vû cet Eccléſiaſtique depuis : il a les cheveux & les yeux noirs ; » & le tein auſſi halé que s'il avoit couru dix ans le pays avec une troupe de » *Bohémiens.* On me fait tous les jours le compliment que perſonne ne me » croit, mais cela ne me corrige pas. Il y a deux mois que je racontai quel- » que choſe à un de mes amis, qui pour toute réponſe me régala d'une » plaiſanterie de *Ciceron* à un homme de mon caractére. Celui-ci ayant dit à » cet Orateur juſqu'à deux ou trois fois de ſuite, que dans le mois courant il » avoit atteint ſa quarantiéme année, en reçut pour réponſe : *En vérité, il* » *faut que vous me teniez pour le plus incrédule de tous les mortels, de vous* » *imaginer que je n'ajoûterai pas foi à une choſe, que vous me dites tous les* » *jours depuis dix ans.* Un de mes malheurs eſt un deſir immodéré d'avoir été » preſent par-tout où il s'eſt paſſé quelque ſcéne remarquable. Ce travers » m'a jetté pluſieurs fois dans des embarras, qui auroient été bien plus » nombreux, s'il y avoit de la malice dans mon caractére. Mais je ſuis bon, » & il ne m'eſt jamais arrivé de calomnier quelqu'un directement ; je me ſuis » toujours borné à affirmer qu'un tel avoit dit une choſe deshonorante d'un » autre, quoique le tout fût faux. Si l'on raconte en ma préſence qu'un de » mes amis dit quelquefois des pauvretés, je ne manque pas d'en forger une » douzaine, que je lui prête d'abord. Je travaillai une fois à me guérir » d'un ſi vilain défaut, & réſolus de ne pas proférer une ſeule parole en huit » jours ; mais durant cet intervalle de contrainte, je fis tant de geſtes ſignifi- » catifs, & employai tant d'autres moyens muets d'indiquer ce que j'aurois » voulu dire, que je mentis intérieurement autant que jamais. Je vous dirai » une choſe, bien triſte pour moi, eu égard à l'uſage admirable que j'aurois » pu en faire, c'eſt que je n'ai jamais voyagé ; cependant il ſeroit difficile de » parler plus pertinemment que je ne fais des pays étrangers devant des gens » qui ne me connoiſſent pas. Je maudis les auberges d'*Allemagne*, ne ſaurois » aſſez louer les filles de joye de *Veniſe*, & ſuis enchanté des maniéres aiſées » & obligeantes qu'on a en *France* ; & quoique je ne me ſois jamais éloigné » de plus de cinquante milles de cette bonne Ville, j'ai penſé trois fois être » aſſaſſiné à *Rome* pour avoir fait les yeux doux à la maîtreſſe d'un Cardi- » nal. Je n'aurois jamais fini, ſi je devois vous marquer en détail ſeulement » mes menſonges groſſiers ; mais je puis vous aſſurer, que je connois dans » cette Ville trente ou quarante Meſſieurs, qui ne ſont pas plus véridiques » que moi, deſorte que nous ſommes en aſſez bon nombre pour compoſer » une ſociété ; & comme ame qui vive ne nous croit plus, je vous prie de » faire imprimer cette Lettre, pour que nous puiſſions nous réunir, & former » un corps, dont une des régles fondamentales ſera, que chacun des membres » dira ce qu'il voudra, & qu'aucun des autres n'y ajoûtera la moindre foi. Si » vous le trouvez bon, nous nous déſignerons par le titre d'*Hiſtoriens*, car

» celui de *menteurs* eſt devenu odieux. Et pour que nous ne ſoyons pas re-
» gardés de mauvais œil par le reſte du genre humain, je vous demande en
» grace de diſtinguer honorablement les *Hiſtoriens* des menteurs ordinaires.
» Si malheureuſement vous avez conçu contr'eux quelque préjugé, je vous
» dirai, par voye d'éclairciſſement, qu'un *Hiſtorien*, en compagnie, eſt
» ſimplement un homme d'une imagination ſi riche, que les événemens
» ordinaires ne ſauroient le contenter. Je connois un Seigneur qui, malgré
» la ſupériorité de ſon rang, appartient pourtant à notre ſociété. Il a quaran-
» te-trois ans, tout au moins, &, ſuivant la plaiſanterie de *Ciceron*, reſte
» toujours à cet âge. Il n'y eut jamais d'eſprit plus romaneſque que le ſien.
» Dès que la moindre occaſion s'en préſente, il vous inventera ſur le
» champ une choſe arrivée en telle année & en telle compagnie, avec une
» infinité de circonſtances propres à orner ſon récit : le tout habillé en ſi beau
» langage, & revêtu d'un tel air de vraiſemblance, qu'on le prendroit pour un
» homme auſſi ſincére que poli. Avec cela il eſt, quand il parle de lui-
» même, d'une modeſtie étonnante. J'eſpére au moins qu'on n'appellera
» point cela mentir. Rien n'eſt plus inſtructif que ſes fictions; & de plus, il
» a l'air grave & l'aſpect vénérable.

» Je connois un autre *Hiſtorien*, tout jeune encore, que nous pourrions
» aggréger à notre ſociété, quoiqu'il n'ait pas toute la capacité requiſe pour
» cela. Mais nous imiterions l'exemple de ces parens, qui, avant que leurs
» enfans ſoient en âge d'apprendre quelque choſe, les mettent à l'école uni-
» quement pour empêcher qu'ils n'ayent quelque malheur au logis. Ce qu'il
» raconte n'eſt ni agréable, ni tout-à-fait deſtitué d'agrément, ſon unique
» vûe étant de s'amuſer & de divertir les autres par ſes diſcours; car au
» reſte, c'eſt le meilleur garçon du monde.

» Je pourrois vous nommer un Officier qui a achevé de grands exploits,
» ſans avoir jamais vû d'ennemi; il manque totalement d'imagination, & eſt
» prodigieuſement ſtupide; mais tout ce qu'il dit eſt faux, ainſi il nous le faut
» abſolument.

» Il ne me reſte plus qu'un exemple ou deux à vous citer. Le premier eſt
» celui d'un galant, qui eſt dans des craintes mortelles qu'on ne vienne à
» ſavoir ce qui s'eſt paſſé entre lui & une fameuſe beauté. Cependant il ſe
» raſſure quelquefois par l'eſpérance que *la femme de chambre de la Dame ſera*
» *diſcrette;* car ajoûte-t-il, *je n'épargnerai rien pour l'engager au ſilence, quand je*
» *devrois vendre mon dernier arpent de terre : il faut tout ſacrifier à l'amour*
» *juſqu'à l'empire du monde.*

» L'autre échantillon eſt un Négociant, qui ne demeure pas loin de la
» Bourſe. Il ment en perte & en gain, en qualité & en quantité, en gros &
» en détail. Il a des intelligences dans tous les cabinets des Princes; il ſait
» tout ce que les *François* entreprendront, & ce qu'ils dévroient entrepren-
» dre. Mais hélas! à quoi bon vous faire l'aveu de mon panchant pour
» le menſonge, puiſque dans le tems même que je déplore mon malheur,
» je décris un Grand du Royaume, un Officier, un Homme à bonnes
» fortunes, & un Négociant, qui n'ont jamais exiſté que dans mon

» imagination ? Il eſt vrai cependant, & c'eſt la ſeule vérité qui me » ſoit échappée depuis long-tems, que j'ai l'honneur d'être, &c.

T.

XCIV. DISCOURS.

At hæc ſervis ſemper libera fuerunt, timerent, gauderent, dolerent ſuo potiùs quàm alterius arbitrio.

Cic. Epiſt.

Les eſclaves ont toujours eu la liberté de craindre, de ſe réjouir & de s'attriſter, plutôt à leur propre gré, qu'à celui d'autrui.

JE ſuis tout-à-fait mortifié de recevoir tant de plaintes de la part de cette partie du genre humain, qui eſt obligé de ſervir d'autres individus de la même eſpèce. Toutes ces plaintes ſe réduiſent proprement à ceci ; que ceux qu'ils ſervent, ne veulent pas qu'ils ſoient auſſi heureux que leur condition pourroit le permettre. S'il en faut croire ces malheureux Correſpondans, il y a des Maîtres qui ſe mettent en colére en voyant un air de joye répandu ſur le viſage de leurs valets. Un de ces derniers m'écrit que quand il paroît content, ſon Maître lui demande ce qui le rend ſi pétulant ; & que quand il lui arrive de paroître un peu triſte, on ne manque pas de le régaler de cette queſtion : qu'eſt-ce qui manque à ce maraut ? Ses gages ne lui ſont-ils pas payés ? Ils vivent enſemble fort deſagréablement. L'un ne ſait pas commander, & l'autre ignore comment il faut obéir. Le Maître eſt naturellement grondeur, & ſi peu ſenſible à la ſatisfaction de ſe trouver dans l'abondance, qu'il trouve mauvais qu'un valet, qui n'a pas la centiéme partie des revenus, qui n'ont pu le rendre lui-même heureux, oſe quelquefois paroître content. En général, tout homme d'un caractére inquiet & difficile, fait éprouver ſa mauvaiſe humeur à tous ceux qui dépendent de lui ; c'eſt ce qui eſt dépeint de la maniére la plus vive dans la Lettre ſuivante.

MONSIEUR,

» La lecture de vos Diſcours m'a ſi bien fait comprendre le caractére & le » naturel du Chevalier *Coverley*, que je me tiendrois pour très-heureux, ſi » je ſervois un pareil Maître. Hélas ! le Maître que je ſers, eſt d'un caractére » diamétralement oppoſé. Quand il donne ſes ordres, ſa figure favorite eſt » une choquante ironie : par exemple, quand il importe que je retienne une » choſe, il m'appelle, & après avoir compoſé ſon viſage d'une façon qu'il » réſerve pour ces ſortes de recommandations, il me dit : *Il faut oublier cela*,

» *entendez-vous* ? Quand il faut que je revienne vîte, la phraſe eſt : *Je vous* » *prie de revenir dans deux heures, & de cauſer en chemin avec tous ceux de vos* » *camarades que vous rencontrerez*. Une autre charmante habitude qu'il a, eſt, » quand il m'ordonne quelque choſe qu'il m'eſt impoſſible d'achever en moins » d'un demi-jour, il m'appelle dix fois en un quart-d'heure, & me demande » ſi je n'ai pas encore fait. Telles ſont ſes maniéres d'agir ; & le même tra- » vers régne dans toute ſa conduite, à proportion que les circonſtances vien- » nent à changer. Outre cela il eſt ſi défiant, qu'il nous épie par-tout ; & pour » dire le vrai, s'il nous rend malheureux, il commence par ſe rendre tel » lui-même : la ſeule différence qu'il y a entre lui & nous en fait de liberté & » d'agrément, eſt la même que celle qui a lieu entre un miſérable géolier & » de pauvres priſonniers. Il nous tend des piéges pour nous faire tomber en » faute ; & quand un ſi beau deſſein lui a réuſſi, il nous tient un langage, dont » je rougis moins d'être apoſtrophé, que de l'entendre ſortir de ſa bouche. » Tel eſt, Monſieur, en peu de mots, le portrait d'un Maître que je ſers » depuis neuf ans. Quoique je ne lui aye jamais fait aucun tort, la perſua- » ſion où je ſuis qu'il ne m'eſt pas poſſible de le contenter, a prodigieuſe- » ment diminué le déſir que j'avois conçu à cet égard. Qu'il me ſoit permis » de citer un paſſage de l'exemplaire de *Clarendon*, que je trouvai un jour » dans l'anti-chambre de mon Maître : ma ſituation y eſt depeinte en deux » mots : *Me voyant plus maltraité que je ne méritois, je tâchai de mériter moins* » *que je n'avois fait*. J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur,

JEAN VALET.

Mon cher SPECTATEUR,

» Je ſuis en rang immédiatement au-deſſous de la femme de chambre de » Madame, & ainſi j'ai deux maîtreſſes pour une. L'une & l'autre me traitent » de façon que je ſerois ravie de les voir dans le Spectateur. Madame n'eſt » jamais d'accord avec elle-même, changeant de ſentiment vingt fois en une » heure. Elle ôte & remet je ne ſais combien de fois les différentes parties » de ſon ajuſtement, avant que de pouvoir ſe déterminer à ce qu'elle portera » le reſte du jour. Je me tiens à un bout de l'appartement, & mets tout en » main à la femme de chambre. Quand Madame demande quelque choſe, je » l'apporte ; mais à peine ai-je fait quatre pas, que la femme de chambre, qui » tendoit déja la main, me dit, non, elle ne veut pas cela. Je retourne ſur » mes pas, & ſa femme de chambre va la rejoindre. Un inſtant après, » Madame veut ceci, & puis encore deux ou trois autres choſes dans le même » inſtant : la femme de chambre & moi courons l'une vers l'autre. Chargée » d'habits, je les lui remets ; & mon action ſemble ſervir de ſignal à Mada- » me pour dire, qu'elle n'a beſoin de rien de tout cela, que nous ſommes

» les plus ſottes gaupes, & elle la plus malheureuſe femme du monde, & » qu'elle voit qu'elle ne ſera jamais habillée. Pendant que nous nous tenons » ainſi en ſuſpens, incertaines de ce qu'il faudra faire, notre bonne Dame » nous dit avec une tranquillité admirable, qu'elle nous le pardonne, parce » que nous péchons moins par malice que que par ſtupidité. Enſuite elle » recommence à s'habiller tout de nouveau, fort curieuſe de ſavoir, ſi nous » aurons l'eſprit de deviner ce qu'elle veut. Quand elle eſt habillée, elle va » ſe mettre à table, & apres avoir trouvé à redire à tous les plats, elle deman- » de ſon caroſſe, puis ordonne qu'on raméne les chevaux à l'écurie, l'envie » de ſortir lui ayant paſſé : un inſtant après elle ſe ſouvient qu'il faut néceſ- » ſairement qu'elle ſorte, & commande qu'on attelle les chevaux à la » caléche. Je ſouhaiterois, mon cher Spectateur, qu'en faveur de toutes » celles qui ſervent des Maîtreſſes fantaſques & déraiſonnables, vous prou- » vaſſiez dans un de vos Diſcours, qu'il faut plus ou moins de tems pour » faire quoi que ce ſoit, & que quand on nous charge d'aller prendre une choſe » qui eſt à quelques pas de nous, on ne ſauroit revenir ſans avoir changé de » place. Il ſeroit bien à ſouhaiter auſſi que vous fiſſiez comprendre aux Dames, » que comme elles ſont du même ſexe que nous, il n'eſt pas impoſſible » qu'elles n'ayent auſſi leurs défauts. Je ſuis,

Votre affectionnée amie,
PATIENTINE.

Ce ſont-là ſûrement d'injuſtes folies. Je fus l'autre jour témoin d'une dans le même goût, mais plus comique : un homme, aſſez chargé d'embonpoint, que je rencontrai tout près de *Chelſea*, marchoit en camiſole déboutonnée, ſi vîte qu'il en étoit tout eſſoufflé : après lui venoit un garçon de quatorze ans, en habit de livrée, & chargé du manteau, de l'habit, du chapeau, de la perruque, & de l'épée de ſon Maître. Le pauvre enfant ſuccomboit ſous le fardeau, & avoit de la peine à ſe traîner. Pour hâter la marche du valet, le Maître, après avoir fait trente pas, tournoit la tête, & diſoit d'un air étonné : Qui a jamais vû un coquin auſſi pareſſeux ? C'eſt une choſe tout-à-fait injuſte & déraiſonnable à celui qui commande, de ne vouloir pas ſe mettre un inſtant à la place de ceux qui ſont obligés d'exécuter ſes ordres. Mais rien au monde n'eſt plus commun que de voir un fou, dont perſonne ne voudroit pour valet, s'il étoit réduit à la néceſſité de l'être, déplorer ſon malheur de n'avoir que des bêtes à ſon ſervice.

Ce ſeroit peut-être choquer bien des gens, que de ſoutenir, que celui qui n'eſt pas maître de lui-même & de ſes propre paſſions, ne ſauroit commander à quelqu'autre. Il ſeroit bien triſte pourtant que tous les Maîtres reſſemblaſſent à ceux dont il a été parlé dans ce Diſcours. *Pamphile* eſt auſſi heureux dans ſon domeſtique qu'homme qui ſoit au monde ; & ſon bonheur naît de la maniére dont il penſe & agit au ſujet de ceux qui le ſervent. Quand dans quelques occaſions il y a lieu de ſuppoſer que leur attention à ce qui les concerne, les rendra moins propres à veiller aux intérêts de leur Maître,

Maître, il ne manque jamais de se mettre à leur place. Je fus charmé l'autre jour, que je dînois chez lui, de l'excuse qu'il allégua pourquoi nous n'avions pas plus de monde pour nous servir : *Un des mes laquais*, dit-il, *est allé aux nôces de sa sœur, & je ne puis encore exiger aucun service de l'autre, dont le pere est mort il n'y a que deux jours.*

T.

XCV. DISCOURS.

—— Irrupta tenet copula. ——

HOR. L. I. Od. XIII. 18.

Ils tiennent l'un à l'autre par des liens indissolubles.

COMME les Lettres suivantes expriment les sentimens d'un amour sage & honnête, elles ne peuvent que faire plaisir à mes Lecteurs.

M. le SPECTATEUR,

» Je viens d'entrer dans ma soixante-septiéme année, & je lis vos Dis-» cours avec le plus grand plaisir du monde; mais il me semble que vous » auriez dé-ja dû faire mention d'un des grands maux de la vie, je veux » dire les fausses idées de *Galanterie* qu'on se forme en aimant. Il y a long-tems » qu'à cet égard les choses sont sur le mauvais pied où elles se trouvent » à présent. Pour moi, qui suis mariée depuis quarante ans, & qui ai été » élevée d'une maniére qui m'a rendue heureuse durant un si long intervalle, » j'apperçois clairement que les amours, actuellement à la mode, ne peuvent » produire que de tristes hymenées. Quand j'étois fille, on prenoit à l'égard » des personnes de mon sexe, dont on souhaitoit de préserver les mœurs de la » corruption du siécle, les plus sages précautions. On éloignoit de nos yeux » tous les objets qui auroient pu faire sur nous quelque dangereuse impression. » Des tapisseries, où étoient représentés quelques événemens tirés de l'Ecriture » Sainte, produisoient un meilleur effet que les amours de *Vénus* & d'*Adonis*, » ou ceux de *Bacchus* & d'*Ariane* dans nos estampes modernes. Celui, que » j'ai épousé, m'aimoit passionnément, mais avec une passion qui convenoit » à un honnête homme, & qui ne tenoit rien, ni d'un Héros de Roman, ni » d'un fade Damoiseau. C'est ce qui a fait ensuite notre bonheur. Pour vous » donner une idée de nos liaisons & de notre conduite mutuelle, je vous » envoye les copies de quelques-unes des Lettres qu'il m'a écrites il y a qua-» rante ans, quand il me faisoit l'amour, & une que j'ai reçûe de lui depuis » peu. Je suis,

Votre très-obéissante servante,

ANDROMAQUE.

Ce 7 d'Août 1671.

MADEMOISELLE,

» Si mon insomnie & une infinité de souhaits ont pu contribuer quelque » chose à votre repos, il faut que vous ayez bien dormi la nuit passée, & » plus d'un Ange a veillé autour de vous : vous êtes le seul objet de mes » pensées, & je ne crains que pour vous seule tous les tristes accidens qui peu- » vent tomber en partage à la nature humaine. Tant de soins tendres & in- » quiets n'ont obtenu jusqu'à présent de vous que le nom de folies ; de vous, » dont la chére image s'offre actuellement à mes yeux, qui se rempliſſent » de larmes pour soulager ma douleur : je n'ai d'autre ressource que de vous » écrire ce que je souffre ; je ne suis plus capable de travail, ni d'attention. » Ce qui me procuroit autrefois le plus d'agrément, me paroît insipide ; & la » vûe même de mes meilleurs amis m'importune. Il n'y a que votre seule » pitié qui puisse me procurer quelque repos : & cette pitié, quand vous la » ressentirez, rendra votre triomphe plus grand. Il n'y a que la tyrannie » qui se plaise à tourmenter ; & le vrai privilége de la beauté consiste à ren- » dre quelqu'un heureux. Si vous compreniez ce que je dis, vous rendriez » un pauvre esclave à la liberté, pour vous en faire un ami sincére & recon- » noissant. Je souffre le premier de ces états, dans l'espérance de parvenir à » l'autre. J'ai l'honneur d'être,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Quoique je ne lui eusse donné aucun sujet de se flatter, il paroît cependant qu'il avoit conçu quelque espoir de m'épouser, quand, environ un mois après, il m'écrivit la Lettre suivante.

Ce 3 de Septembre 1671.

MADEMOISELLE,

» Je me suis réveillé ce matin long-tems avant l'aurore, & ai attendu le » retour de la lumiére, dans la seule idée qu'elle charmeroit vos yeux après » un doux repos, que je vous ai souhaité hier au soir. Si mes priéres ont été » exaucées, les premiers sentimens de votre cœur ont été consacrés aujour- » d'hui à la piété. Car l'amour, que je sens pour vous, est d'un genre bien » différent de celui qu'on désigne ordinairement par ce nom. Je n'ai aucune » pensée à votre égard que je n'ose exposer à Dieu dans mes priéres, en » demandant qu'il veuille la bénir. Puisse-t-il diriger tous vos pas, & récom- » penser votre innocence, votre respect pour la Religion, & la pureté de vos

» mœurs, par un redoublement de ſes graces. J'avoue que ce langage n'eſt » pas celui qu'on tient ordinairement à des jeunes Demoiſelles; mais votre » ame eſt au-deſſus de l'imprudente vanité d'un ſexe, qui ſe laiſſe prendre à » de fades douceurs, & qu'on améne par une adoration feinte & paſſagére à » un état de mépris durable. La beauté ne ſauroit tenir contre le tems, & ſes » charmes s'évanouiſſent même aux yeux de celles qui la poſſédent; mais » j'aime auſſi votre eſprit, & votre ame m'eſt auſſi chére que la mienne. Si » l'avantage d'une éducation honnête, quelques connoiſſances, & un plus » grand mépris encore pour le monde, joint à une ferme réſolution de » mener une vie ſage & chrétienne, pouvoient faire ſur vous une impreſſion » favorable, nous paſſerions enſemble les jours du monde les plus heureux; » & la vieilleſſe, dont l'idée eſt ordinairement ſi triſte, exciteroit en nous » l'eſpérance d'une vie plus fortunée & meilleure. Les devoirs de ma vocation » ne me laiſſent preſque pas le tems de vous écrire. Ainſi excuſez, je vous prie, » les défauts de cette Lettre. Je ſuis,

MON AIMABLE DEMOISELLE,

Votre très-humble & très-obeiſſant ſerviteur.

Les deux autres ſont écrites, après que le jour de notre mariage fut fixé.

Le 25 de Septembre 1671.

MADEMOISSELLE,

» C'eſt une choſe bien difficile, d'être en même tems amoureux & appliqué » à des affaires. Tous ceux qui viennent me parler, ne me trouvent point au » logis; & il faut que je me renferme, ou quelqu'autre ſera obligé d'en » prendre ſur lui la commiſſion. On m'a demandé ce matin, ſi je n'avois pas » reçu de nouvelles de *Hollande*; & j'ai répondu: elle eſt bien belle. Un » autre, qui ſouhaitoit de ſavoir de moi ſi j'avois été depuis peu à *Windſor*, » a eu pour réponſe qu'elle y iroit avec moi. Je vous ſupplie de me permettre » de venir au moins baiſer vos belles mains avant le jour marqué. Cette faveur » calmera un peu le trouble qui m'agite. Il me ſemble que je pourrois écrire » un Livre entier. Mais il n'y a point de langue au monde, qui puiſſe expri- » mer avec quels ſentimens je ſuis

Tout à vous.

Ce 30 de Septembre 1671.
à ſept heures du matin.

MA CHERE AMIE,

» Après Dieu, c'eſt vous que je dois remercier de la joye que je viens d'é- » prouver au retour de la lumiére. Devoir paſſer la ſoirée en compagnie

» avec vous, & être estimé d'une personne de votre mérite, est un bonheur » que je puis aussi peu exprimer que reconnoître. Je suis, avec les sentimens » d'une tendresse qui ne finira qu'avec ma vie,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

*Dans le tems qu'il écrivit la Lettre suivante, il étoit l'homme le plus gai & le plus spirituel d'*Angleterre.

MADEMOISELLE,

» Ne trouvez pas mauvais, je vous prie, que je vous écrive sur d'aussi » vilain papier, & cela dans un Caffé, où j'ai une affaire à régler. Je me vois » entouré d'une troupe de gens avides, qui me parlent d'argent d'un air sé- » rieux & empressé, pendant que l'idée de ne vous pas déplaire me paroît pré- » férable à tous les biens du monde. L'amour anime mon cœur, adoucit » mes mœurs, augmente les puissances de mon ame, & régle toutes mes » actions. Je dois à celle, qui m'a charmé, mille idées nobles & touchantes » qu'elle m'inspire, & qui influent sur mes discours & sur ma conduite. Un » effet naturel de cette généreuse passion, est qu'elle engage l'amant à tâ- » cher de ressembler à l'objet chéri qu'il admire. J'espére que le commerce » d'une aussi aimable compagne contribuera de plus en plus à me rendre » meilleur. Elevez, ô la plus belle des filles, vos yeux vers le Ciel, qui vous » a donné tant de charmes, & joignez vos priéres aux miennes, pour qu'il » répande ses bénédictions sur les liens sacrés qui vont nous unir. Je suis in- » violablement,

MADEMOISELLE,

Votre fidéle serviteur.

Vous seriez à coup sûr fort surpris, si vous voyiez la main qui vous envoye ces Lettres, & auriez de la peine à comprendre qu'il puisse y avoir au monde un homme assez galant pour parler de cette main comme d'un don qui lui est cher encore, quoiqu'il en soit possesseur depuis quarante ans.

Ce 20 de Juin 1711.

MADAME,

» Je vous demande pardon d'avoir manqué à vous écrire hier; n'en attri- » buez pas la cause à un défaut de tendresse, mais à la nature du sujet de ma » derniere Lettre, qui est si compliquée que j'ai différé jusqu'à mon retour à » vous en parler. Car sachez, ma chére & bonne amie, que ni la vieillesse, ni

» les revers de la fortune, ni tous les malheurs auſquels la vie humaine eſt
» ſujette, ne ſeront jamais capables de diminuer l'eſtime que j'ai pour vous,
» ni de me faire oublier les attraits dont vous étiez ornée dans l'inſtant où
» vous m'avez donné votre main & votre cœur. Je ſuis,

MADAME,

T.

Votre très-reconnoiſſant Epoux.

XCVI. DISCOURS.

Cui in manu ſit quem eſſe dementem velit,
Quem ſapere, quem ſanari, quem in morbum injici,
Quem contra amari, quem accerſiri, quem expeti.

CÆCIL. ap. TULL.

De qui il dépend de rendre celui qu'elle voudra ſage ou fou, ſain ou malade, en un mot, heureux ou malheureux.

LA Lettre ſuivante, & la réponſe que j'y ai faite, rempliront ma tâche aujourd'hui.

M. le SPECTATEUR,

» Je ſuis une jeune veuve, extrêmement riche. Mon mari, qui joignoit à
» une naiſſance diſtinguée de grands biens, m'a inſtituée ſon héritiére uni-
» verſelle pour compenſer l'inégalité de nos âges. Quelques mois après ſa mort
» j'ai commencé à me trouver obſédée de ſoupirans, dont le nombre continue
» à augmenter de jour en jour. Parmi cette foule d'adorateurs, il n'y en a
» pourtant que deux qui ayent attiré mon attention, jeunes l'un & l'autre,
» & bien faits de leur perſonne. Suivant la maniére ordinaire de penſer, l'un
» pourroit briguer une fortune plus brillante que la mienne, & l'autre n'eſt à
» beaucoup près pas aſſez riche pour pouvoir aſpirer à ma poſſeſſion. Quand je
» ſonge au premier, j'avoue n'avoir pas renoncé aux ſentimens de mon ſexe
» au point de n'être pas ſenſible à l'idée de vivre dans la grandeur; mais je ſuis
» choquée de ſa maniére de me faire la cour, dans laquelle il y entre tou-
» jours un air de préſomption fondé ſur ſes richeſſes. Il ſemble croire me faire
» grace en me recherchant, & la façon dégagée dont il m'aborde, me donne
» lieu de ſoupçonner que tout ce qu'il me dit n'eſt qu'une orgueilleuſe répéti-
» tion des choſes qu'il a dites cent fois à d'autres Dames. Pour ce qui eſt de
» l'autre, il m'aborde avec tant de modeſtie & de reſpect, & paroît ſi peu
» prévenu en ſa faveur, que je ne doute pas qu'il ne m'aime. Quel Epoux

» ne pourroit-on pas faire de ces deux amans, s'il y avoit moyen de les réunir » en un! Mais puisque la chose est impossible, & que je ne sais qui choisir, je » vous prie de décider pour moi, & de déterminer de la maniére la plus » absolue le choix

De votre très-obéissante servante,
SYLVIE.

MADAME,

» Vous me faites beaucoup d'honneur de me consulter dans une conjecture » également difficile & importante. Pour vous en témoigner ma reconnoissan- » ce, je vous répondrai avec la tendresse d'un pere, puisqu'aussi-bien vous » m'en donnez l'autorité. Vous ne mettez point, à ce qu'il me semble, beau- » coup de différence entre vos deux amans, rélativement à leur personne; » toute la question roule sur leurs biens & sur leur maniére d'agir. Si l'un est » moins respectueux parce qu'il est plus riche, l'autre a plus de douceur & » de complaisance parce qu'il possède moins de biens: ils agissent en cela par le » même principe, je veux dire, la considération de leur fortune; & il faut » nécessairement que, par rapport à tous deux, vous placiez l'un dans les » circonstances où se trouve l'autre, avant de pouvoir juger de leur affection. » Pour traiter ce point plus distinctement, j'appellerai l'amant riche *Stréphon*; » & l'autre *Phylidor*. Si vous croyez que ce dernier, s'il étoit aussi riche que » *Stréphon*, ne laisseroit pas d'en agir comme il fait à présent, *Phylidor* est » certainement l'homme qu'il vous faut; mais si vous pensez que *Stréphon* » auroit les maniéres de *Phylidor*, en cas qu'il fût dans son état, vous devez » accorder la préférence à *Stréphon*; car le mérite étant égal, les richesses » doivent sûrement entrer en ligne de compte. Je souhaiterois, ma chére » Dame, que vous détachassiez ainsi chacun d'eux de sa situation actuelle; car » vous ne sauriez révoquer en doute que celui qui est humble uniquement » parce qu'il est pauvre, est réellement le même homme qui seroit hautain » s'il étoit riche.

» Après avoir examiné leurs façons d'agir à votre égard, vous ferez bien » de considérer votre procédé au leur. Pour peu qu'ils ayent de pénétration, ils » démêleront aisément ce qui se passe dans votre cœur. Quand le peu de » fortune de *Phylidor* lui attire un coup d'œil dédaigneux, il ne voit en vous » qu'une femme bassement intéressée, & vous aurez précisément ce même » caractére aux yeux de *Stréphon*, si vous le prenez uniquement à cause de ses » richesses: ainsi vous devez considérer ce que vous aimez mieux, obliger ou » avoir obligation. L'état de mariage est toujours, ou insipide, ou desagréa- » ble, ou heureux. La premiére de ces situations a lieu, quand deux person- » nes, qui n'ont ni goût ni sens, se trouvent unies en conséquence d'une » convention faite par des parens ou des amis, & réglée sur un calcul exact » des biens de l'un & de l'autre. En ce cas, l'épouse, quant à sa personne, » est envisagée du même œil dont on envisage une maison ou une terre. La

» Dame accompagne ſon bien, au lieu d'en être accompagnée. La ſituation » que je viens de dépeindre, eſt celle de la plûpart des riches, qui paſſent » leur vie ſans bénéficence envers leurs inférieurs, ni reſpect pour ceux qui » ſont au-deſſus d'eux. Avec de pareils ſentimens, on ne ſauroit goûter » aucun vrai plaiſir dans la vie, puiſqu'on ignore ceux qui naiſſent de l'af- » fection qu'on doit aux autres hommes des offices mutuels, & de la ſatiſ- » faction que procure l'obéiſſance aux loix de la raiſon & de la vertu. Un » mariage deſagréable eſt celui où les conjoints ont de l'humeur & peu de » raiſon. Leurs parens ont ſur-tout eu attention, en uniſſant leur ſort, à les pré- » ſerver de ce qu'ils regardent comme le plus grand des maux, je veux dire » la pauvreté, & à les rendre bien riches & bien malheureux. Ces époux » vivent dans une gêne perpétuelle devant le monde, & ſans aucun ména- » gement quand ils ſont ſeuls. En préſence de témoins ils ont un air réſervé » & mécontent; & comme c'eſt-là un état de contrainte, ils s'en ſoulagent » en ſe diſant des choſes piquantes, dès que le monde eſt parti. Auſſi long- » tems que la compagnie reſte, il ſont en purgatoire; & dès qu'ils ſe » trouvent ſeuls, en enfer.

» J'appelle un mariage heureux celui qui eſt l'effet du choix volontaire que » deux perſonnes font l'une de l'autre, ſans avoir uniquement regardé à l'arti- » cle du bien, ou à celui de la beauté, & ſans les avoir non plus entiérement » négligés. De pareils époux peuvent s'aimer malgré l'adverſité & les mala- » dies. Il y a moyen de ſe garantir juſqu'à un certain point du premier de ces » maux; l'autre eſt l'appanage de notre nature. Quand vous aurez conçu une » juſte idée de cette eſpèce de paſſion, votre imagination ſera bientôt guérie » de ces notions de félicité que vous attachez à la grandeur, & vous ſerez per- » ſuadée que l'amour n'a rien à démêler avec le faſte. La ſolitude avec une » perſonne aimée a des charmes même aux yeux d'une Dame. Ainſi conſidé- » rez qui de vos Amans vous paroît le plus digne de votre tendreſſe, en ne » faiſant attention qu'à leur ſeule perſonne, qui aura le plus d'égards pour » vous dans des momens de triſteſſe, ou de mauvaiſe humeur; & pour déci- » der cette queſtion, vous n'avez qu'à examiner auquel des deux vous don- » nerez la préférence, en cas que l'un eût préciſément les mêmes agrémens » du corps, & la même quantité de biens que l'autre. Cette régle vous aidera » en même-tems à juger qui d'eux vous recherche le plus pour votre mérite per- » ſonnel.

» Après avoir marqué que vous êtes ſenſible à la maniére reſpectueuſe dont » *Phylidor* vous aborde, & que la façon hautaine dont *Stréphon* vous fait la » cour, vous indiſpoſe contre lui, vous ajoûtez cette exclamation: *Quel Epoux* » *ne pourroit-on pas faire de ces deux Amans, s'il y avoit moyen de les réunir en* » *un!* Le ſentiment qui vous a dicté cette exclamation, peut ſervir à vous tirer » d'embarras: prenez celui dont les qualités aimables ne ſauroient être trans- » férées à quelqu'autre; car ſi vous négligez cette conſidération dans votre » choix, il n'y a aucun lieu d'eſpérer que votre époux aura jamais ce qui » vous plaît en ſon rival; au lieu que les qualités intrinſéques dans un hom- » me pourront vraiſemblablement procurer ce qui eſt accidentel dans un au-

» tre : ou, pour m'exprimer plus clairement, celui que vous prendrez pour
» ſon mérite perſonnel, obtiendra plutôt les dons de la fortune, que celui
» que vous prendrez pour ſa fortune, ne pourra acquérir des qualités perſon-
» nelles. Si *Stréphon* n'eſt pas auſſi accompli que *Phylidor*, en l'épouſant vous
» ne lui donnerez pas le dégré de perfection qui lui manque ; mais en épou-
» ſant *Phylidor* vous pouvez le rendre auſſi riche que *Stréphon*. Ainſi pour faire
» une emplette raiſonnable, employez les biens de la fortune à acheter quel-
» que choſe de ſûr, & ne ſacrifiez point ce qui eſt sûr aux biens de la for-
» tune. Je ſuis,

T.

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

XCVII. DISCOURS.

Nemo repentè fit turpiſſimus. ——
JUV. Sat. II. 60.

On n'arrive que par dégrés au comble de l'infamie.

M. le SPECTATEUR,

» PLUSIEURS de vos Diſcours roulent ſur le chapitre des fem-
» mes, & vous prenez en toute occaſion le parti du beau ſexe. Cette
» partialité, s'il m'eſt permis de vous le dire, m'a fait ſoupçonner
» que vous ne connoiſſez guéres les Dames, leur commerce étant
» très-propre à détromper ceux qui s'imaginent, comme vous, qu'elles ſont
» choquées de la plûpart de nos défauts. Je ſuis fort trompé, ſi vous n'êtes
» encore ce que j'ai été moi-même autrefois, je veux dire, un homme timide
» & modeſte, qui oſe à peine aborder une femme. Mais j'ai bien changé
» depuis ; & pour votre inſtruction, je me crois obligé de vous marquer en
» peu de mots les raiſons qui m'ont déterminé à donner dans la débauche,
» & à faire tout ce qui eſt requis pour paroître un homme à bonne fortune
» aux yeux des Dames. Il faut que vous ſachiez que le ſoin de mon éduca-
» tion a été confié à un Maître fameux par ſa probité, ſon eſprit, & ſes
» connoiſſances dans une de nos Univerſités. Cependant le fruit des peines
» qu'il a priſes en ma faveur, n'a ſervi principalement qu'à renfermer ma
» conduite dans les bornes de la modeſtie, & à me donner un air de ſageſſe &
» de réflexion. Un homme d'un caractére diamétralement oppoſé, & qui ne
» ſait ce que c'eſt que penſer, s'aviſa un jour de ſe moquer de mon air, & dit
» qu'il me croyoit encore puceau. Une jeune Dame très-ſage ſe trouva pré-
» ſente à cette ſcéne, & je ne fus pas fâché d'accréditer cette eſpèce d'accu-

ſation

» sation ; mais ma fineſſe n'eut rien moins que le ſuccès que je m'en étois » promis. Je fus traité depuis ce tems-là avec une extrême froideur, tant par » la Dame, que par le reſte de mes connoiſſances. Toutes les fois que je me » montrois dans quelque compagnie, il y avoit toujours quelqu'un qui diſoit » aſſez haut pour que je puſſe l'entendre, voilà le puceau qui arrive. Une » Demoiſelle fort enjouée me dit un jour en riant, *Monſieur, vous n'en ſavez* » *guéres plus qu'aucune de nous.* Cette raillerie excita de grands éclats de rire » parmi tous ceux qui en furent les témoins. En un mot, ſans aucun autre » défaut de ma part, que d'être tenu par les Dames pour auſſi ſage qu'elles » pouvoient l'être elles-mêmes, j'étois abſolument ſans conſéquence à leurs » yeux, & étois même devenu leur jouet. Piqué d'un traitement ſi injurieux, » je formai le deſſein de me rendre auſſi agréable qu'aucun des hommes qui » ſe croyoient le mieux fondés à ſe moquer de moi ; mais je ſentis d'abord » que c'étoit une entrepriſe ridicule, que de commencer à faire l'impudent » devant des gens qui me connoiſſoient ſi bien. Mon caractére modeſte étoit » tellement de notoriété publique par-tout où j'avois paru juſqu'alors, que je » réſolus de montrer mon nouveau front ſur de nouveaux théatres. Je me » rendis d'abord à *Aſtrop*, & je puis aſſurer que les Etudians que j'y fréquen- » tai ne tardérent pas longtems à déclarer hautement qu'ils n'avoient jamais » vû de drolle plus impudent que moi. Animé par un ſi heureux ſuccès, je fis » l'amour, & réuſſis au-delà de mon attente. Pour n'avoir pas l'air bourgeois, » en reſtant trop longtems fidéle à ma premiére Maîtreſſe, je paſſai d'*Aſtrop* à » *Bury* (*k*), où j'achevai de triompher de ce qui pouvoit me reſter encore de » pudeur. Ces deux expéditions m'emportérent tout un Eté. Mais ce que vous » auriez quelque peine à croire, c'eſt que l'Hiver ſuivant je penſai redevenir » modeſte par le commerce de quelques honnêtes gens que j'eus occaſion de » fréquenter à *Londres*. Cependant le changement que ce commerce produiſit » en moi, ne fut pas aſſez grand pour que les Dames, qui s'étoient autrefois » moquées de moi, ne s'écriaſſent en me voyant : *Que ce Monſieur eſt changé* » *à ſon avantage !* Le commerce de quelques Actrices vers la fin de l'Hiver » ſuivant, m'inſpira le déſir de tenter de nouvelles avantures, & au lieu de » retourner l'Eté d'après à *Aſtrop* ou à *Bury*, je me crus en état d'aller à *Ep-* » *ſom*. J'y fis connoiſſance avec une jeune Dame, dont les parens trouvérent » très-mauvais que je lui euſſe plû, & je la ſuivis juſqu'à *Scarborough*. Je fus » heureux ; & la troiſiéme année de mes exploits, j'oſai concevoir & exé- » cuter le projet de me rendre à *Tunbridge*, d'où, l'Automne de cette même » année, je paſſai à *Bath* (*l*). J'étois alors tout-à-fait ſtilé à la maniére dont » il faut entretenir les Dames, & avois formé avec un grand nombre d'elles » des liaiſons, qui ſervoient de plus en plus à *me perfectionner*. Durant tout ce » tems, & quelques années ſuivantes, je trouvai qu'un homme retenu & mo- » deſte étoit toujours regardé par les deux ſexes comme un triſte perſonnage.

(*k*) Bourg peu éloigné de *Norwich*, où il ſe tient annuellement une Foire fameuſe par la quantité de beautés qui s'y rendent.

(*l*) *Bath*, *Tunbridge* & *Epſom* ſont les noms de trois endroits où l'on prend les eaux.

» J'ai vû plusieurs fois un homme, qui s'étoit enivré en bonne compagnie, ou » qui avoit passé la nuit avec une Actrice de l'Opéra, en parler le lendemain » devant des Dames, à qui il devoit le plus profond respect. La plus sévére » d'elles marquoit quelquefois par un petit coup d'éventail, ou en disant : *Fi* » *donc*, qu'elle désapprouvoit de pareils discours ; ce qui n'empêchoit pas » que la Dame irritée ne conservât un air de bonne amitié : on l'appelloit » un méchant garçon ; il haussoit les épaules, juroit, recevoit un autre coup, » juroit de nouveau n'avoit point cru jurer ; ce qui terminoit heureusement la » querelle.

» J'ai aussi vû souvent un homme, en présence des Dames, mettre plus sur » un carte qu'il n'avoit au monde, le tout pour paroître courageux ; & je » suis convaincu par une longue expérience, qu'on réussit en plus d'une occa- » sion à épouser une riche héritiére, par cela même qu'on a un air dégagé, » & des mœurs dissolues. De si heureux succès effacérent facilement en moi » toutes les impressions qu'une éducation honnête pouvoit y avoir laissées. » Dans les endroits dont j'ai parlé, aussi-bien qu'à *Londres*, je ne fréquentai » que des gens qui faisoient une belle dépense, & au bout de quelque tems » je devins un aimable débauché avec les hommes, & avec les Dames un » charmant cavalier. L'idée de mon bien, qui alloit de jour en jour, en » diminuant, me faisoit à la vérité passer quelquefois de mauvais quarts- » d'heure ; mais ces momens d'inquiétude étoient bientôt dissipés par le senti- » ment, que je m'étois rendu infiniment propre à faire un grand mariage.

» Après avoir mené quelque tems ce genre de vie, & m'être ainsi perfec- » tionné, j'étois entré dans la vingt-septiéme année de mon âge, & environ » dans la quarante-septiéme de ma constitution, ma santé & mon bien ayant » été le même train, quand j'eus le bonheur de faire connoissance avec une » jeune Dame, qui pouvoit disposer d'elle-même. J'entretins la compagnie, » où je la vis pour la premiére fois, a mon ordinaire, & ne parlai que de » mes galanteries, des périls que j'avois essuyés, & des sujets de jalousie que » j'avois donnés à plus d'un mari. La jeune personne étoit ravie des discours » d'un homme qui connoissoit si bien le monde, & qui parloit si bien. Elle » trouvoit tout admirable, ou du moins surprenant. En un mot, je remarquai » l'impression que j'avois faite sur elle, & pour prix de quelques soins, j'ai eu » le bonheur de l'épouser. Son innocence & sa beauté ont tant de charmes à » mes yeux, que je déteste actuellement la conduite que j'ai tenue durant tant » d'années aussi sincérement que je le faisois, avant que d'avoir commencé » à la tenir. Le but que je me propose, Monsieur, en vous écrivant tout ceci, » est de vous porter à suspendre le cours de vos panégyriques du beau sexe, » jusqu'à ce que vous ayez donné aux Dames quelques avis sur les jugemens » qu'elles portent des hommes. C'est parce que je suis las du vice, auquel » d'ailleurs mon naturel ne me portoit pas, que je me trouve à présent inca- » pable de payer la générosité qu'une personne jeune & aimable a eue à mon » égard, en la réduisant à un état de mépris & de pauvreté. Je souhaiterois » aussi que vous tâchassiez de convaincre les jeunes gens de notre sexe, dont » l'éducation est bonne d'ailleurs, qu'ils négligent trop d'acquérir de petits

» agrémens. Entrer de bonne grace dans une chambre, & s'exprimer poliment » & avec une assurance honnête, sont des qualités qui mettent un jeune » homme, qui a du sens & de la vertu, en état de détruire tous les avantages » qu'un fat, qui a fait jusqu'alors les délices du sexe, peut tirer de son im- » impudence. Je ne doute pas, Monsieur le *Spectateur*, que vous n'ayez » beaucoup d'esprit; mais en dernier lieu vous avez tant cité *Cicéron*, que je » crains que vous ne traitiez de bagatelles tout ce que je viens de dire; mais » croyez-moi, Monsieur, ce sont des choses de la derniére importance dans » le commerce de la vie; & si vous pouvez réussir à ouvrir les yeux à ce qu'il » y a de plus beau sur la terre, vous obligerez tous ceux de vos Contempo- » rains, qui tiennent au sexe par les douces relations de peres, de freres, » d'amans, ou d'époux. Je suis,

Votre très-humble & très-affectionné serviteur,

JOLY-CŒUR.

T.

XCVIII. DISCOURS.

——— Genius, natale comes qui temperat astrum,
Naturæ Deus humanæ, mortalis in unum ———
Quodque caput ——— ——— ——— ———

HOR. L. II. Ep. II. 187.

——— *Le Génie, qui préside à la naissance des hommes, qui est le Dieu de la nature, qui vit & qui meurt avec nous.*

JE serois fort embarrassé si je devois rendre par un seul terme le vrai sensdu mot Latin *Indoles*. Mais sans m'attacher au mot, je ferai quelques réflexions sur la chose.

Avant de décider quelle profession on fera embrasser à de jeunes gens, il est de la derniére importance d'examiner à quel art, science ou genre d'étude les porte leur disposition naturelle; & le même examen doit avoir lieu pour chaque homme, qui étant maître de son propre sort, veut se former un plan de vie. Je sais bien que c'est une tâche fort difficile pour quelqu'un, de juger impartialement de sa propre capacité. Ce que je trouve grand, peut fort bien paroître petit à un autre; & il n'est nullement impossible que l'idée favorable que j'ai de mes talens, ne me fasse tenter des entreprises au-dessus de mes forces. Mais il est bien plus aisé de juger de la capacité des autres, sur-tout quand ils sont dans leur premiére jeunesse. Je me rappelle à cette occasion un trait de l'Histoire d'*Alexandre*, qui, jeune encore, répondit à la demande qu'on lui faisoit, s'il ne vouloit pas disputer le prix

aux Jeux Olympiques, qu'il *ne demandoit pas mieux, pourvû qu'il le disputât à des Rois? Cassius*, qui fut un des meurtriers de *César*, donna un indice bien marqué de son amour effrené pour la liberté, quand, dans son enfance, il frappa un de ses petits camarades, fils de *Sylla*, pour avoir dit que son pere étoit le Maître du peuple *Romain*. On raconte que *Scipion* répondit à quelques flateurs, qui lui demandoient, quel Général les *Romains* choisiroient à sa place, en cas qu'il vînt à mourir? *Qu'ils prennent Marius*. Ce dernier étoit alors fort jeune, & n'avoit encore donné aucune preuve de valeur; mais *Scipion* démêloit en lui une ame intrépide, & propre à concevoir & à exécuter les plus hautes entreprises.

Il m'est arrivé plus d'une fois de plaindre de tout mon cœur notre Jeunesse *Angloise*, en faisant attention au peu de jugement de la plûpart de nos Maîtres d'Ecole. La liberté, dont nous nous vantons si fort d'être en possession, ne vient qu'après avoir essuyé dans les Ecoles *Latines* bien des craintes, de mauvais traitemens, & un long esclavage. Plusieurs de ces stupides tyrans exercent leur cruelle autorité sans aucun égard à la capacité des enfans, ni au but que les parens ont eu en les confiant à leurs soins. Il y a une infinité de jeunes gens d'un naturel heureux, & qui mérite d'être cultivé, quoiqu'ils ne soient nullement propres à se familiariser avec *Aristote*, *Virgile* ou *Ciceron*; & il y en a un bon nombre, d'un autre côté, dont l'intelligence se borne à entendre les mots, que ces illustres Auteurs ont employés, mais qui ne sont pas nés pour en sentir les beautés. Faute d'appercevoir des différences si sensibles, nos Maîtres d'Ecole rendent plusieurs de leurs disciples incapables de ce à quoi la nature sembloit les avoir destinés.

Ils ont outre cela un autre défaut, relatif aux châtimens qu'ils infligent. Les sentimens d'honneur & de honte suffisent, à mon avis, pour porter les enfans à faire leur devoir, sans punitions corporelles. Ce n'est pas tout; & je suis persuadé que souvent un enfant est châtié comme stupide, qui avoit trop de sens pour comprendre ce que son Maître vouloit dire. Une imagination vive suggére souvent une erreur, qui n'auroit jamais existé, si le disciple avoit été aussi lent à deviner, que le Maître l'avoit été à parler énigme. Mais il n'y a point de grace à espérer de la part d'un pédant dont on interprête les oracles de travers.

Je suis convaincu qu'un enfant, qui ne sauroit faire de progrès dans les Belles Lettres sans être battu, ne les apprendra jamais à force de coups. D'indignes traitemens altérent une ame grande ou bonne; & c'est un misérable échange, que de troquer de la vertu pour des connoissances. Il n'y a personne qui ait fait ses classes, qui ne se rappelle d'avoir vû des enfans d'un excellent naturel (comme cela a paru dans la suite quand ils sont parvenus à l'âge mûr) personne, dis-je, n'a fait ses classes, qui n'ait vû quelqu'enfant couvert de honte, le visage baigné de larmes, se mettre à genoux devant un Précepteur inéxorable, pour obtenir le pardon d'une faute contre l'étymologie. L'enfant est puni cependant, & retombe le lendemain dans une faute pareille, qui est punie de même. Je serois charmé de savoir si cet enfant, dans la simplicité de sa premiére innocence, sensible à la

honte, & à des motifs d'honneur, n'auroit pas pû être employé dans le monde à quelque chose de meilleur qu'à apprendre à faire une quarantaine de vers par jour, après avoir perdu tout sentiment de générosité & d'émulation.

Séneque, empoulé à son ordinaire, dit : *Comme les Dieux immortels n'ont jamais été formés à la pratique d'aucune vertu, quoique doués de tout ce qui est bon ; il y a de même quelques hommes, qui ont une propension si naturelle à tout ce qu'ils doivent faire, qu'ils en sont instruit des qu'ils en entendent parler.* Des plantes cultivées avec soin, donnent des fruits plus exquis qu'elles ne produiroient sans cela ; & de quel droit nous flatterions-nous de produire des actes de vertu, en ne daignant pas avoir la même attention qu'on a en coupant du bois, ou en taillant une pierre ?

C'est uniquement à cette coutume féroce que nous devons attribuer la rudesse qu'on remarque en tant d'*Anglois*, qui ont eu d'ailleurs une éducation honnête. Etre élevé comme un enfant de famille, & puni comme un malfaiteur, doit naturellement produire cette arrogance grossiére, dont nos gens de Lettres nous fournissent tant d'échantillons.

Le jeune *Lacédémonien*, qui se laissa manger les entrailles par le *Renard* qu'il avoit dérobé & caché sous sa robe, n'avoit pas à beaucoup près autant d'esprit & de pétulence que nous en acquérons dans nos classes : mais le noble sentiment d'honneur, ou plutôt la crainte de la honte, qu'il fit paroître en cette occasion, égaloit tout le savoir du monde.

Je ne saurois m'empêcher d'éprouver une espèce de mortification, quand je considére que la moindre négligence suffit pour anéantir nos talens, & qu'il faut bien de la peine pour les cultiver : le plus excellent naturel s'altére facilement ; mais corriger un naturel mauvais, est une entreprise de longue haleine. Vouloir produire cet effet par le moyen des châtimens, est précisément la même chose que tuer un homme pour le guérir d'une maladie. Mais puisque la méthode d'apprendre à force de coups est soufferte par la Noblesse de la *Grande-Bretagne*, je me contenterai de demander en grace, que des enfans honnêtes & stupides soient tirés de cette servitude plutôt qu'ils ne le sont à présent, & qu'on ne les fouette pas jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, soit qu'il y ait quelques progrès à espérer d'eux ou non. Qu'on examine à l'avenir la capacité des enfans, & qu'on les destine à une profession méchanique, si la nature ne les a pas faits pour quelque chose de plus relevé. Qu'on prenne ce parti à leur égard, avant qu'ils ayent été maltraités, pour être, ce qui ne sauroit passer pour un sujet de reproche, de jeunes gens de peu de pénétration. Je ne voudrois pas qu'on inférât de ce que je viens de dire, que nos Savans, tant d'Eglise que de Robe, qui ont été fouettés à l'Ecole, ne sont pas des hommes d'un caractére noble & généreux ; mais je suis bien sûr que leur caractére seroit plus généreux & plus noble, s'ils n'avoient jamais souffert une pareille infamie.

XCIX. DISCOURS.

— Pectus præceptis format amicis.

HOR. Ep. II. 1. 128.

Il inſtruit la Jeuneſſe d'une maniére agréable.

CE ſeroit traiter fort cavaliérement mes Correſpondans ; que de négliger leurs Lettres au point de n'en faire aucun uſage. En voici quelques-unes que j'ai reçues aujourd'hui.

M. le SPECTATEUR,

» Celle-ci ſervira à vous témoigner ma reconnoiſſance de ce que dans » votre dernier Diſcours vous avez fait ſentir les abus du gouvernement » tyrannique des Maîtres d'Ecole. Si vous pouvez leur ôter leurs verges & » leurs férules, vous ſerez révéré dans votre vieilleſſe par tous les Enfans de » famille de la *Grande-Bretagne*, qui ont actuellement entre ſept & dix-ſept » ans. Vous pouvez vous vanter de penſer ſur ce ſujet comme le ſage » *Quintilien : Si cui eſt*, dit cet habile Ecrivain, *mens tam illiberalis ut objur-* » *gatione non corrigatur, is etiam ad plagas, ut peſſima quæque mancipia,* » *durabitur.* C'eſt-à-dire, *Si quelqu'un a l'ame aſſez baſſe, pour que les remon-* » *trances ne produiſent aucun effet ſur lui, il réſiſtera aux coups, comme un* » *mauvais eſclave.*

» J'ai été moi-même autrefois à une Ecole fort nombreuſe, dont le Maître » étoit un *Gallois*, probablement d'extraction *Eſpagnole*, au moins à en juger » par ſon nom & par la cruauté de ſon caractére. Jugez, je vous prie, » quel Maître d'Ecole doit être la production d'un *Gallois* enté ſur un *Eſpa-* » *gnol.* L'impreſſion de frayeur qu'il a faite ſur moi eſt ſi grande, que quoi- » que ſouſtrait à ſon empire depuis plus de vingt ans, je le vois encore en » ſonge, au moins une fois par mois. L'effroi qu'il me cauſe de tems en tems, » lorſque je dors, eſt une ſuite trop naturelle de la crainte qu'il m'a inſpirée » dans le tems que j'ai été éveillé.

» J'oſe aſſurer cependant, que, ſans vanité, je n'avois pas grand' peine à » apprendre mes leçons, & à remplir toutes les autres obligations qui m'é- » toient impoſées ; mais cela n'empêchoit pas que mon Maître ne me traitât, » une ou pluſieurs fois par mois, avec autant de rigueur que ſi je m'étois » rendu coupable de vol ou de quelqu'autre action odieuſe.

» J'ai vû, à force de coups de férule, ſortir le ſang de plus d'une main » blanche & tendre qu'une mere paſſionnée avoit baiſée mille fois ; & la faute, » qui étoit punie d'une maniére ſi barbare, conſiſtoit ordinairement à s'être » éloigné de quelques pas de la porte de l'Ecole, ou d'avoir pris une lettre

» pour une autre. C'étoient-là des crimes impardonnables. Plus d'un enfant, » né avec des ſentimens généreux, & ne pouvant ſouffrir d'être traité ſi » indignement, a pris la fuite, ſans qu'on ait entendu parler d'eux depuis. C'eſt » une belle entrepriſe que de défendre la Jeuneſſe opprimée, & le plus » valeureux Chevalier errant n'a jamais fait d'exploit auſſi utile au genre » humain, que celui de combattre un Maître d'Ecole armé de toutes piéces. » C'eſt bien dommage que nous n'ayons pas parmi nous des hommes d'un » mérite aſſez diſtingué, pour n'être pas réduits à la néceſſité de flatter des » parens, ou de les craindre. Ce ſeroit alors un vrai plaiſir pour les enfans » que d'acquérir du ſavoir, qui ne leur eſt communiqué à préſent qu'aux » conditions du monde les plus déſagréables. Un autre avantage bien plus » grand, qui en réſulteroit, eſt que nous n'aurions plus de pédans alors, & » qu'on ne feroit étudier que ceux qui ont un génie propre à l'étude. Je » ſuis avec toute la ſincérité poſſible,

MONSIEUR,

Votre très-obéiſſant ſerviteur,
L. S.

Richmond ce 5. de Sept. 1711.

M. le SPECTATEUR,

» Je ſuis un garçon de quatorze ans, & depuis quinze mois ſous la direc- » tion d'un Docteur en Théologie, qui s'eſt chargé du ſoin de l'inſtruction de » la Jeuneſſe de ce lieu. L'affection qu'il me témoigne, & la grande amitié » qu'il a pour mon pere, font que j'apprends mes leçons avec toute la faci- » lité & le plaiſir poſſibles. Dans nos heures de récréation nous ne ſuſpendons » nos jeux, quand il veut bien en être le témoin, que le tems qu'il nous faut » à tous pour le ſaluer. Nous l'aimons avec autant d'attachement que nous » pouvons en avoir pour nos parens. Il ne nous a jamais dit une parole rude; » & nous regardons comme un châtiment fort ſévére, quand il y a quel- » qu'un de nous à qui il ne veut point parler. Mon frere & moi écrivons » cette Lettre conjointement. Il a un an plus que moi, & eſt cruellement mor- » tifié de ce que le Docteur ne lui a pas dit un ſeul mot depuis trois jours. Si » vous vouliez faire imprimer cette Lettre, il la liroit, & y verroit avec » quelle ardeur mon frere déſire de rentrer dans ſes bonnes graces. Je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre très-obéiſſant ſerviteur,
T. S.

M. le SPECTATEUR,

» Vous avez dépeint juſqu'ici pluſieurs ſortes d'impertinens, chacune à part; » je ſouhaiterois que vous vouluſſiez les repréſenter toutes réunies en un même

» lieu. Il arrive très-souvent que dans des Assemblées publiques on en voit » un prodigieux nombre, qui jouent leur rôle tous à la fois, & qui font tant de » bruit que la place n'est pas tenable pour ceux qui sont autour d'eux. Ils » se disent à l'oreille, quoiqu'à haute voix, les choses les plus deshonoran- » tes de ceux qui se trouvent à portée de leur vûe. Souvent on les entend écla- » ter de rire d'une maniére si bruyante, qu'il paroît manifestement qu'ils n'ont » pas le moindre respect pour le reste de la compagnie. C'est aux Spectacles » publics qu'on est le plus incommodé de cette race de gens, qui ne font que » détourner l'attention des Spectateurs, & se l'attirent toute à eux; & l'on a » remarqué que le bruit n'est jamais plus grand que quand la troupe est » formée par cinq ou six femmes, dans l'instant qu'un Damoiseau est » venu les joindre.

Je ne sais de qui des gens de cette façon peuvent avoir appris de pareilles » maniéres, à moins que ce ne soit de leurs valets, qui gardent leurs places, » quand on doit représenter une Piéce nouvelle, & qui s'amusent à quelques » jeux sans égard ni attention pour les honnêtes gens qui sont autour d'eux.

» Les loix de la décence & de la justice exigeroient également, si je ne me » trompe, qu'on fît payer aux Spectacles le double à ceux qui troublent l'atten- » tion des autres. Ou plutôt, je souhaiterois que des Dames, distinguées par » leur rang ou par leur naissance, fussent qu'une pareille conduite aux yeux » de tout homme raisonnable, les met au-dessous des derniers de leurs domes- » tiques, & que ceux de notre sexe, qui tiennent un certain rang dans le » monde, fussent bien persuadés, que l'habit le plus magnifique n'est qu'un » habit de livrée, quand celui qui le porte, a l'ame & les mœurs d'un » laquais. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur.

P. R.

T;

C. DISCOURS.

Quintilio ſi quid recitares, corrige, ſodes,
Hoc aiebat, & hoc melius te poſſe negares,
Bis terque expertum fruſtra? delere jubebat,
Et male tornatos incudit reddere verſus.
Si defendere delictum quam vertere malles,
Nullum ultra verbum, aut operam ſumebat inanem,
Quin ſine rivali teque & tua ſolus amares.

HOR. A. P. 438.

Quand on liſoit un Poëme à Quintilius, *il diſoit ſans façon à l'Auteur : corrigez cet endroit-là, retouchez celui-ci. Si vous lui diſiez ; je ne puis mieux faire ; j'ai eſſayé pluſieurs fois & toujours inutilement : Il reſte, diſoit-il, encore un moyen, c'eſt d'effacer tous ces mauvais vers, & de les remettre ſur le métier. Si vous preniez le parti de juſtifier vos fautes, plutôt que de les corriger, il en demeuroit-là, & vous laiſſoit admirer ſeul & ſans rival vous & votre belle Piéce.*

J'Ai fait plus d'une fois la réflexion que ſi les différentes Lettres, qui m'ont été adreſſées en qualité de Spectateur, étoient raſſemblées en un Volume, & rendues publiques par l'impreſſion, le Lecteur y trouveroit bien des choſes utiles & agréables. La variété des ſujets, la différence de ſtile, & la diverſité de ſentimens, qui ſe trouvent dans ces Lettres, ſeroient certainement très-amuſantes, & obtiendroient une attention qu'on eſt quelquefois tenté de refuſer quand une matiére eſt trop uniforme. Je connois des Auteurs, qui feroient de tout cela une *Hiſtoire Secrette*, qui abonderoit en incidens, & qu'il y auroit moyen de rendre aſſez intéreſſante pour faire la fortune d'un Libraire. Auſſi aurai-je la précaution de garder bien ſoigneuſement les papiers originaux dans un cabinet deſtiné exprès à cela, pour pouvoir les tranſmettre un jour à la poſtérité ; mais aujourd'hui je me contenterai d'accuſer ſimplement la reception de pluſieurs Lettres, qui me ſont parvenues depuis peu, & dont les Auteurs ſouhaitent d'avoir réponſe au plutôt.

Emilie, dont la Lettre eſt datée de *Cornhill*, demande que je lui léve quelques ſcrupules rélatifs à l'habileté des Aſtrologues. *Renvoyée au Devin muet ; dont les réponſes font actuellement tant de bruit en* Angleterre.

Marc-Antoine, qui propoſe un cas d'amour, comme il l'appelle, au Caſuiſte d'amour, eſt très-humblement prié de s'adreſſer au Miniſtre de ſa Paroiſſe, le cas, dont il fait mention, étant un vrai cas de conſcience.

La pauvre jeune Dame, dont la Lettre eſt datée le 26 d'*Octobre*, qui ſe plaint d'un Tuteur inexorable, & d'un Frere à qui il n'y a pas moyen de faire entendre raiſon, n'obtiendra de ma part que des vœux, à moins qu'elle

ne veuille bien s'expliquer plus clairement en entrant dans un plus grand détail.

Je ne sais bonnement que répondre à un habile homme, dont j'ai oublié le nom, quoiqu'il prétende avoir enrichi les Arts d'une nouvelle méthode, plus courte & plus facile qu'aucune autre, de mettre de vieilles perruques en boucles.

Les Remontrances de *Timothée* au sujet de la prophanation du Sabbat par les Perruquiers, les Barbiers, &c. devroient proprement être adressées à quelque Société établie pour la réformation des mœurs.

Un Traité fort profond sur l'Art de faire des Armes, *renvoyé à l'Auteur.*

A un homme d'*Oxford*, qui souhaiteroit que j'insérasse dans ma Feuille volante quelques Vers *Latins*, que l'Université n'avoit pas voulu faire imprimer: Réponse. *Nonumque prematur in annum.*

A mon savant Correspondant qui écrit contre les Robes des Gens d'Eglise & les Manches postiches, avec un mot d'Apologie en faveur des grandes Echarpes: Réponse. *J'ai bien résolu de ne jamais exciter de débats parmi le Clergé.*

A une Dame, qui parle avec fureur contre une personne de son sexe, & qui l'accuse d'avoir les sentimens du monde les plus mauvais en politique: Réponse. *La Dame, qu'on représente comme si mal intentionnée pour la patrie, ne passe-t-elle point pour être très-jolie?*

Je voudrois que *Céladon*, qui m'envoye un Sonnet sur sa Maîtresse, en me témoignant en même tems qu'il désire que je fasse imprimer cette Piéce au plutôt, eût la bonté de considérer qu'il y a déja bien longtems que j'ai renoncé à l'amour.

Je répondrai à une longue Lettre de mon ami le Tapissier, qui paroît fort curieux de savoir si le Roi de *Suéde* est en vie ou non, en lui disant à l'oreille: *Que je crois qu'il est encore en vie.*

Que M. *Freluquet* fasse attention, s'il lui plaît, que comme je suis garçon, *sa grande Histoire du Cocuage n'a aucun rapport ni avec mon état ni avec mon goût.*

La demande du Colonel *Modeste*, qu'il appelle *très-raisonnable* —— *est rejettée.*

Le Mémoire de *Philandre*, dont l'examen presse fort, à ce qu'il dit, *sera lû un de ces jours.*

Je voudrois bien que S. R. eût l'attention, dans la premiére Lettre qu'il m'écrira, de ne pas répéter si fréquemment ces mots: *Sous le Soleil.*

La Lettre de P. S. doit paroître toute entiére, ou être jettée au feu, à ce que l'Auteur exige. *Il n'en sera rien, & si je donne cette Piéce au Public, j'en retrancherai sûrement quelques périodes.*

CI. DISCOURS.

Ac ne fortè putes, me, quæ facere ipſe recuſem,
Cum rectè tractant alii, laudare malignè:
Ille per extentum funem mihi poſſe videtur
Ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falſis terroribus implet,
Ut Magus; & modò me Thebis, modò ponit Athenis.

HOR. Ep. VII. L. II. 208. &c.

Et de peur que vous ne m'accuſiez de donner exprès des louanges malignes à un métier que je refuſe de faire, & dont les autres s'acquittent avec ſuccès, je vous avouerai qu'il n'y a rien dont un Poëte ne me paroiſſe capable, même de marcher ſur la corde, quand il a trouvé le ſecret de me tenir dans de continuelles allarmes pour rien, de m'irriter & de m'appaiſer quand il lui plaît, de me remplir de fauſſes terreurs comme feroit un Magicien, & de me tranſporter tout d'un coup dans Thébes, *ou au milieu d'*Athénes.

CEs Poëtes tragiques *Anglois* ſont dans l'idée, que quand ils repréſentent un homme innocent & vertueux dans le malheur, ils doivent le tirer d'une ſituation qui fait toujours de la peine, & le faire triompher de ſes ennemis. Cette idée eſt fondée ſur la ridicule doctrine de quelques Critiques modernes, qui donnent pour régle, que les Poëtes ſont tenus de diſpenſer équitablement les peines & les récompenſes, ce qu'ils appellent la Juſtice Poëtique. J'ignore le nom du premier Légiſlateur, qui a établi cette belle régle; mais je ſuis bien sûr qu'elle n'a aucun fondement dans la nature, dans la raiſon, ni dans la pratique des Anciens. Nous trouvons que le bien & le mal tombent également en partage à tous les hommes durant cette vie; & comme le grand but de la Tragédie eſt d'exciter la pitié & la terreur dans l'ame des Auditeurs, n'agiroit-on point contre ce but, ſi la vertu & l'innocence étoient toujours heureuſes? Les déſaſtres qu'un homme de bien pourroit eſſuyer dans le corps de la Tragédie, ne feroient preſque ſur nous aucune impreſſion, ſi nous ſavions qu'au dernier Acte il ne manqueroit pas de parvenir au comble de ſes déſirs. Cette conſidération a déterminé les anciens Poëtes tragiques à traiter les hommes dans leurs Piéces, comme ils ſont traités dans le monde, en faiſant la vertu heureuſe ou malheureuſe, ſuivant que cela s'accordoit avec la Fable dont ils faiſoient choix, ou ſuivant le genre d'impreſſion qu'ils s'imaginoient pouvoir produire ſur les ſpectateurs. *Ariſtote*, après avoir examiné les Tragédies, tant de l'une que de l'autre de ces eſpéces, obſerve que celles dont la fin étoit malheureuſe, plaiſoient toujours au peuple, & emportoient le prix dans les diſputes publiques du Théatre, ſur celles qui finiſſoient heureuſement. La terreur & la pitié laiſſent une douce émotion dans le fond de l'ame, & inſpirent à l'Auditeur je ne ſais

quoi de ſérieux, qui dure plus longtems, & qui lui eſt plus agréable qu'un mouvement paſſager de joye. Nous pouvons à cet égard en appeller à notre propre expérience, qui nous a fait voir que celles de nos Tragédies *Angloiſes*, où les objets favoris des ſpectateurs mouroient accablés du poids de leurs maux, ont réuſſi beaucoup mieux que celles qui ſuppoſoient ces mêmes favoris enfin tirés de peine. Les plus excellentes pieces en ce genre ſont *Veniſe ſauvée*, *Alexandre le Grand*, *Théodoſe*, *Œdipe*, *Oroonoko*, *Othello*, &c. Le *Roi Lear* eſt une admirable Tragédie de la même eſpéce, telle que *Shakeſpear* l'a compoſée; mais telle qu'elle a été réformée ſuivant la chimérique notion de la Juſtice Poëtique, elle a perdu, à mon avis, la grande moitié de ſa beauté. J'avouerai néanmoins que de magnifiques Tragédies ont été formées ſur l'autre plan, ſur-tout depuis l'établiſſement de la Régle de Critique indiquée ci-deſſus. De ce nombre ſont, *Tamerlan*, *Ulyſſe*, *Phédre & Hippolyte*, comme auſſi la plûpart de celles de *Dryden*. D'ailleurs, pluſieurs des Tragédies de *Shakeſpear*, & quelques autres extrêmement vantées par les Anciens, ont été compoſées dans ce goût. Auſſi mon deſſein n'eſt-il pas de combattre cette maniére d'écrire des Tragédies, mais ſeulement la Régle de Critique, qui affirme qu'il n'y en a point d'autre bonne que celle-là; ce qui renfermeroit la Tragédie *Angloiſe* dans de bien plus étroites bornes, & donneroit peut-être un faux pli au génie de nos Auteurs.

La Tragi-Comédie, production du Théatre *Anglois*, eſt une des plus monſtrueuſes inventions qui ſoient jamais montées dans l'eſprit d'un Poëte. Ce ſeroit une entrepriſe auſſi raiſonnable de mêler en un ſeul & même Poëme les Avantures d'*Enée* & de *Hudibras*, que d'écrire une Piéce où des paſſions auſſi oppoſées que la joye & la triſteſſe, ſe trouvent enſemble. Mais l'abſurdité de cette ſorte d'ouvrages eſt trop frappante pour qu'il faille s'arrêter davantage à la faire ſentir.

Les mêmes objections qu'on eſt en droit de faire contre la Tragi-Comédie, ſont applicables en quelque ſorte à toutes les Tragédies qui ont une double intrigue, & dont on trouve plus d'exemples ſur le Théatre *Anglois*, que ſur aucun autre. Car quoiqu'en ce dernier cas la pitié des Auditeurs ne ſoit pas changée en une autre paſſion, comme dans les Tragi-Comédies, elle ne laiſſe pas d'être détournée ſur un autre objet, ce qui affoiblit l'intérêt qu'ils prennent à l'action principale. Il y a moyen pourtant de remédier en grande partie à cet inconvénient, & peut-être de l'ôter entiérement, en employant habilement une intrigue ſubalterne à la principale, avec laquelle elle ait une ſi intime liaiſon, qu'elle contribue à l'achever, & ſoit terminée par la même cataſtrophe.

Il y a encore un article qui peut être mis au nombre des taches, ou plutôt des fauſſes beautés de nos Tragédies *Angloiſes*: je veux dire ces tranſports de fureur, qu'on a plus d'une fois admirés dans quelqu'un des Acteurs de la Piéce. Les endroits paſſionnés d'une Tragédie ſont toujours ceux qui charment le plus l'Aſſemblée; c'eſt ce qui a très-ſouvent engagé les Acteurs à prononcer d'une maniére extrêmement animée, divers paſſages que l'Auteur de la Piéce avoit compoſés de ſang froid, & qu'il auroit voulu

qu'on eût prononcés de même. J'ai vû *Powell* s'attirer fréquemment de grandes acclamations par cet artifice. Les Poëtes qui ont sû ce merveilleux secret, ont excité plus d'une fois de l'émotion dans les Acteurs, en ajoûtant de la véhémence aux mots, faute de passion, ou en donnant à une passion réelle un dégré de force bien supérieur à celui qu'elle devoit avoir. Par ce moyen nos Héros de Théatre sont devenus furieusement déclamateurs, & tiennent des discours, où il y a de l'enflure, au lieu de grandeur d'ame. Des exclamations peu naturelles, des imprécations, des vœux, des blasphêmes, & l'audace de braver tout le genre humain & d'outrager les Dieux, tiennent souvent lieu de pensées sublimes, & attirent à leurs Auteurs les plus éclatantes marques d'approbation.

J'ajoûterai ici une remarque, dont je crains bien que nos Poëtes Tragiques ne fassent quelque jour un mauvais usage. Comme nos Héros, généralement parlant, sont amoureux, leur air *Matamore*, accompagné de discours assortissans, leur concilie l'affection de la plus belle partie de l'assemblée. Les Dames sont ravies de voir un homme qui parle avec orgueil aux Rois, & qui insulte aux Dieux, dans une Scène; se jetter dans une autre aux pieds de sa maîtresse. Que le Héros soit insolent à l'égard du reste de l'univers, & fasse de sa Belle son unique divinité, il y a dix à parier contre un, qu'il charmera tout ce qu'il y aura de Dames dans les loges. *Dryden* & *Lée*, dans plusieurs de leurs Tragédies, ont pratiqué ce secret avec tout le succes possible.

Pour faire mieux sentir combien tout ce qui est empoulé, soit pour la diction, soit pour la pensée, l'emporte sur ce qui est simple & naturel, à moins qu'on ne le prononce avec véhémence, je prie le Lecteur, quand il verra représenter la Tragédie d'*Œdipe*, d'observer qu'on laisse partir le Héros fort tranquillement à la fin du troisiéme Acte, après qu'il a prononcé quelques vers, dont la pensée est touchante, & dont voici le sens:

C'est à vous, Dieux immortels, que j'en appelle; justifiez ma vertu, ou faites connoître mes crimes. Si je commets des actions que je déteste, mais mains peuvent paroître coupables, mais mon cœur est innocent.

Observons ensuite avec quels applaudissemens il quitte le Théatre, à la fin du quatriéme Acte, après avoir fait le souhait le plus terrible, & nous serons étonnés de voir des Auditeurs chargés d'imprécations, & enchantés en même tems.

O si, comme j'ai vû plus d'une fois à Athénes, (où par parenthése il n'y a eu de Théatre que plusieurs années après *Œdipe*) *le Théatre s'élever & d'épaisses nuées descendre, je pouvois voir à présent la terre & la voûte étherée s'approcher, & en se joignant écraser le genre humain!*

C.

CII. DISCOURS.

Tu quid ego & populus mecum desideret, audi.
HOR. A. P. 153.

Voulez-vous savoir ce que le Public & moi souhaitons de vous?

Nov. 27. 1712.

M. le SPECTATEUR,

» LEs idées que vous avez communiquées au Public dans votre Discours précédent, concernant la *Justice Poëtique*, comme il vous » plaît de l'appeller, ont été révoquées en doute par quelques » Critiques, qui se piquent d'habileté. J'ose assurer cependant, » que s'ils avoient lû votre Piéce avec l'attention que j'ai fait, ils n'auroient eu aucune objection à proposer. Leur témérité m'a engagé à examiner leurs difficultés, & cette recherche m'a fourni en faveur de votre » opinion quelques nouveaux argumens, que vous pourrez publier ou » supprimer, comme vous le jugerez à propos.

» Tout le monde sait ce mot d'*Horace*:

——Vitiis nemo sine nascitur, optimus ille
Qui minimis urgetur. ——— ———

Personne ne naît sans défauts: le plus parfait est celui qui en a le moins.

» Ce qu'*Horace* dit de la Vertu, *Boileau* l'applique à la Sagesse:

Tous les hommes sont fous, & malgré tous leurs soins,
Ne diffèrent entre eux, que du plus ou du moins.

» Deux ou trois anciens Poëtes *Grecs* ont envisagé sous la même face la » félicité dont le genre humain est susceptible dans cette vie,

Τὸ ζῆν ἀλυπως, ἀνδρὸς ἐστὶ ἰυτυχοῦς.

Le moins misérable des hommes est le plus heureux.

» Si l'on veut y faire attention, & tant soit peu approfondir la chose, on » trouvera que ces trois belles Sentences ont été formées sur autant de sujets » différens en conséquence de la même maniére de penser. Mais revenons à la » premiére.

» Notre bonté n'étant pas absolue, mais rélative, il n'y a aucun homme » au monde qu'on puisse appeller *Vertueux*, en prenant ce terme à la rigueur.

» Tout homme a en lui quelque alliage, & il ne peut jamais être queſtion » que du plus ou du moins. J'infére de-là, qu'il n'eſt pas raiſonnable de » faire paroître ſur le Théatre un homme parfait ou ſans défauts, non » ſeulement à cauſe qu'un pareil caractére n'eſt point propre à exciter la » compaſſion, mais auſſi parce que c'eſt une chimére, & que rien de pareil » ne ſe trouve dans la nature. C'eſt apparemment pour cette raiſon, Monſieur, » que vous avez parlé de la *Juſtice Poëtique*, & des fauſſes notions où l'idée » de cette prétendue Juſtice a jetté quelques Poëtes Tragiques. L'homme le » plus parfait a aſſez de défauts pour s'attirer des châtimens, & pour juſti- » fier la Providence rélativement aux malheurs qui lui tombent en partage. » Cela étant, il me ſemble que la leçon de morale eſt bien plus belle, quand » un homme, vertueux dans le fond du caractére, eſt expoſé à des calamités, » & ſuccombe ſous les coups de la fortune à la fin d'une Tragédie, que ſi » le même homme y étoit repréſenté heureux & triomphant. Un pareil » exemple reprime l'inſolence de la nature humaine, excite dans l'ame du » ſpectateur des ſentimens de pitié & de compaſſion, le ſoutient dans ſes afflic- » tions particuliéres, & lui apprend à ne point juger des vertus des hommes par » leurs ſuccès. J'avoue ingénûment, que je ne connois aucun Héros réel dans » toute l'antiquité, aſſez élevé au-deſſus des foibleſſes humaines, pour n'avoir » pas pû être dépeint dans une Tragédie comme accablé d'infortunes. Le Poëte » peut toujours imaginer dans le caractére de ſon Héros quelque imperfec- » tion, ſoit paſſion, foibleſſe ou indiſcrétion, qui juſtifie les Dieux, & qui » empêche qu'on ne puiſſe les accuſer d'en avoir agi injuſtement à ſon égard. » Car pour ramener le mot d'*Horace*, les hommes les plus parfaits ont leurs » défauts, quoique dans un bien moindre dégré, que ceux que nous appel- » lons ordinairement vicieux.

» *S'il falloit obſerver un exacte* Juſtice Poëtique, *en fait de* Tragédies, » je ſerois curieux de ſavoir pourquoi cette même régle ne s'étendroit pas » auſſi aux Poëmes Epiques. Mais nous la trouvons ſi peu obſervée dans » *Homere*, qu'*Achille* eſt comblé de gloire & de bonheur, quoique ſon » caractére ſoit moralement mauvais, & ſeulement poëtiquement bon, pour » me ſervir d'une des phraſes favorites de nos Critiques modernes. L'*Enéide* » offre à nos yeux un grand nombre de perſonnes innocentes & malheureuſes. » *Niſus* & *Euryale*, *Lauſus* & *Pallas*, ont une fin tragique. Le Poëte remar- » que expreſſément, qu'au ſac de *Troye*, on vit tomber *Riphée*, qui étoit » l'homme le plus juſte qu'il y eût parmi le *Troyens* :

——— Cadit & *Ripheus* juſtiſſimus unus,
Qui fuit in Teucris & ſervantiſſimus æqui:
Dîs aliter viſum eſt. ——— ———

Æneïd. II. 426.

Riphée *perdit auſſi le jour; ce* Riphée, *qui n'eut point d'égal dans* Troye *pour l'innocence des mœurs, & pour la probité. Les Dieux, helas! n'y eurent point d'égard;*

» Et que *Panthée* ne put être ſauvé, ni par ſa piété, ni par le Sacerdoce
» d'*Apollon* dont il étoit revêtu :

—Nec te tua plurima, *Panthea*,
Labentem Pietas, nec *Apollinis* inſula texit.

Ibid. 430.

» Je pourrois alléguer ici la pratique des Anciens Poëtes Tragiques, tant
» *Grecs* que *Latins*, s'il étoit néceſſaire d'ajoûter quelque choſe à ce que vous
» avez déja dit ſur cet article ; divers paſſages d'*Ariſtote* ſont propres à fa-
» voriſer ma Théſe ; & s'il dit quelque part, qu'un homme parfaitement
» innocent ne doit pas être repréſenté comme malheureux, cette maxime
» n'autoriſe pas à mettre ſur le Théatre un homme abſolument ſans défauts.
» Ceux qui ſont au fait de la maniére d'écrire de cet Auteur, ſavent très-bien,
» que pour embraſſer dans ſes diviſions toute l'étendue de ſon ſujet, il poſe
» ſouvent des cas purement imaginaires, & qu'il n'eſt pas poſſible de
» réduire en pratique. Il déclare, outre cela, lui-même, que des Tragédies,
» dont la fin étoit malheureuſe, l'emportoient preſque toujours, dans des
» diſputes théatrales, ſur celles qui finiſſoient heureuſement.

» Je terminerai ces obſervations, Monſieur, en remarquant, que quoi-
» que vous vous déclariez aſſez contre la Juſtice Poëtique, pour affirmer,
» que des gens de bien peuvent ſubir une funeſte cataſtrophe dans une Tra-
» gédie, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit permis de laiſſer de méchans hommes
» impunis. La raiſon de cette diſtinction eſt très-claire, ſavoir, que les plus
» vertueux ont aſſez de défauts, pour juſtifier la diſpenſation des maux,
» quels qu'ils ſoient, que la Providence pourroit juger à propos de leur infli-
» ger ; au lieu qu'il y a pluſieurs hommes aſſez criminels pour qu'une ſitua-
» tion fortunée ne leur convienne abſolument pas. Les bons peuvent mériter
» châtiment, mais les méchans ne ſauroient mériter d'être heureux.

CIII. DISCOURS.

——Tua ſi mihi certa voluntas,
Hic hymenæus erit. —— ——
VIRG. Æn. IV. 125.

Ce ſera sûrement un mariage, ſi vous y conſentez.

JE m'imagine que la Lettre ſuivante de l'Empereur de la *Chine* au Souverain Pontife, qui réſide à *Rome*, & dans laquelle il lui propoſe un moyen de réunir avec le tems les fidéles des deux Réligions, fera quelque plaiſir aux curieux. Une étroite alliance entre deux perſonnages, qui ſont encore plus éloignés l'un de l'autre par la maniére de penſer que par la diſtance des lieux, eſt un phenoméne, qui mérite toute l'attention du Public. Je ſouhaiterois bien de ſavoir où en eſt à préſent la Négociation; mais pour donner un air capable à mon ignorance, j'imiterai les Nouvelliſtes, en diſant gravement, que le tems nous l'apprendra. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que puiſque Sa Majeſté *Romaine* & Sa Sainteté *Chinoiſe* conviennent ſur les articles fondamentaux de leur autorité & de leur puiſſance, & ne différent uniquement que ſur des matiéres de foi, il y a lieu d'eſpérer que toutes les difficultés ſeront bientôt & heureuſement applanies.

LETTRE DE L'EMPEREUR DE LA CHINE AU PAPE, traduite par un Pere Jeſuite, Secretaire des Indes.

A vous Béni par deſſus tous les autres bénis, grand Empereur des Evêques; & Paſteur des Chretiens, Diſpenſateur de l'Huile des Rois de l'Europe, Clement XI.

» Le ſuprême favori de DIEU *Xunchi*, VII. du nom, ſupérieur en puiſſance » aux plus puiſſans Monarques de la terre, & élevé au-deſſus de tout ce » qu'il y a de plus élevé ſous le Soleil & la Lune, qui eſt aſſis ſur un Trône » d'éméraudes de la *Chine*, où l'on ne monte que par cent marches d'or, » interpréte du langage de Dieu aux Croyans, & qui donne la vie & la mort » à 115. Royaumes & à 170. Iles, écrit avec la plume d'une autruche vierge, » & vous ſouhaite ſanté & accroiſſement de jours.

» Etant parvenus tout nouvellement à cet âge, qui exige que la fleur de » notre jeuneſſe Royale produiſe des fruits, & ſouhaitant de répondre à cet » égard aux juſtes déſirs de nos très-humbles ſujets, & de perpétuer, au- » tant que cela dépendra de nous la ſemence d'une plante ſi néceſſaire à leur » bonheur, nous avons réſolu de nous aſſocier une Vierge, qui ait ſuccé les » mammelles d'une lionne, & qui cependant ſoit ſenſible à l'amour, & dou- » ce comme un agneau; & comme nous ſommes perſuadés que votre peuple » *Romain* eſt le pere d'une infinité de Dames d'une chaſteté à toute épreuve,

» & dont la piété ſurpaſſe celle de la lumiére, nous étendons vers vous nos » bras puiſſans dans l'intention d'embraſſer quelqu'une d'elles. Nous ſouhaite- » rions que ce fût une de vos niéces, ou bien la niéce de quelque autre grand » Prêtre *Latin*, dont le Ciel aura enrichi la famille d'un ſi rare tréſor. Qu'elle » ſoit ornée de la majeſté de *Sara*, de la fidélité d'*Eſther*, & de la ſageſſe » d'*Abba* Nous exigeons qu'elle ait l'œil comme celui d'une colombe, qui peut » également tourner ſes regards vers le ciel & vers la terre, & la bouche » d'un poiſſon à écailles, pour recevoir la roſée du matin. Son âge ne doit » point excéder celui de deux cens Lunaiſons; que ſa ſtature ſoit comme un bel » épi bien droit, & ſa taille comme une poignée d'épis.

» Nous ne manquerons pas de vous envoyer, en qualité d'Ambaſſadeurs de » notre part, quelques Mandarins de la premiére claſſe, pour l'habiller, & » nous l'amener; & nous irons à ſa rencontre juſqu'au bord du grand fleuve, » où nous la ferons paſſer dans notre char. Elle pourra ſervir ſon propre » Dieu; conjointement avec vingt-quatre autres Vierges de ſon choix, avec qui » elle ſera la maîtreſſe de chanter comme une tourterelle au printems. Si vous » avez pour moi la complaiſance, que je demande, vous pourrez, ô mon Pere » & mon Ami, peut-être unir par les liens d'une éternelle amitié notre im- » mortel Empire avec vos Royaumes *Européens*, & nos Sujets pourroient » embraſſer vos loix, comme le lierre s'eſt attaché à l'arbre qui le ſoutient. » Nous-mêmes nous ferons peut-être paſſer notre ſang Royal juſques dans vos » Provinces, en allumant dans le cœur de vos plus grands Princes une amou- » reuſe flamme pour nos *Amazones*, dont nos Ambaſſadeurs vous feront voir » & admirer quelques portraits.

» Nous vous exhortons à maintenir en paix deux bonnes familles de » *Miſſionnaires*, les noirs fils d'*Ignace*, & les fils, tant blancs que noirs, de » *Dominique*; afin que les Conſuls des uns & des autres puiſſent nous ſervir » de guides dans notre Gouvernement, & de lumiére pour interpréter la loi » divine.

» Enfin, nous nous levons de deſſus notre Trône pour vous embraſſer, vous » déclarons notre fidéle Ami & Allié, & avons ordonné que cette Lettre fût » ſcellée de notre cachet Impérial, dans notre Ville Royale, qui eſt la Capitale » du monde, le huitiéme jour de la troiſiéme lunaiſon, & la quatriéme année » de notre Régne.

Quelques Lettres de *Rome* diſent, que toutes les converſations des perſonnes les plus diſtinguées de l'un & de l'autre ſexe, ne roulent que ſur les eſpérances qu'on a de voir bientôt Sa Majeſté *Chinoiſe* entrer dans le giron de l'Egliſe. Le Jéſuite, qui a traduit la Lettre du Monarque *Indien*, avoue qu'elle a beaucoup perdu dans ſa verſion, de la ſublime beauté de l'original. J'ai une idée confuſe d'avoir lû quelque part, qu'une offre de même nature avoit été faite par un Prédéceſſeur du préſent Empereur à *Louis XIII*, mais qu'aucune Dame de la Cour de ce Roi ne voulut riſquer le voyage, ce ſexe n'étant pas ſi ſouvent employé alors en Négociations politiques. Le ſaint Pere a lieu au reſte d'être fort content de *Xunchi*; car cet Empereur lui écrit de ſa propre main, & cela avec la plume d'une autruche vierge,

qui n'avoit jamais ſervi auparavant qu'à écrire des priéres. On dreſſe des inſtructions pour la Dame, qui aura le zéle d'entreprendre ce Pélerinage, & d'être Impératrice pour l'amour de la Religion. Le Chef des Miſſionaires *Indiens* a donné une liſte de tous les péchés dominans à la Cour de la *Chine*, afin de préparer les Indulgences, dont cette Dame & ſes compagnes ſe trouveront à portée de faire uſage, pour l'avancement de la *Religion*, dans ces climats où régnent la ſuperſtition & l'ignorance.

CIV. DISCOURS.

Prima tuæ menti veniat fiducia, cunctas
Poſſe capi; capies.

OVID. Art. Amat. I. 270.

Pour triompher des Belles, mettez-vous bien dans l'eſprit qu'il n'y en a point qui ſoit invincible.

LE grand nombre de Lettres que j'ai reçues depuis peu, m'oblige de faire mention de quelques-unes. Deux des plus jolies ſerviront aujourd'hui de matiére à mon Diſcours. Depuis que j'ai repris la charge de *Spectateur*, j'ai commencé à être honoré de la correſpondance de bien des gens d'épée, qui ſe ſont tellement accoutumés à l'action, qu'ils ne ſavent comment ſe tenir en repos. Ils paroiſſent preſque tous être dans l'idée, que les Belles de leur pays doivent les récompenſer des ſervices qu'ils ont rendus dans le Continent, & que juſqu'à ce que les intérêts de leur patrie les rappellent aux champs de *Mars*, ils ont une eſpéce de droit de prendre leurs quartiers chez les Dames. Quelques-uns d'eux, pour favoriſer leurs approches, m'ont prié de m'étendre ſur les avantages de leur profeſſion, pendant que d'autres me demandent des avis ſur la méthode la plus ſûre de pouſſer leurs attaques. Mais écoutons-les eux-mêmes.

M. le SPECTATEUR,

» Quoique depuis que nous venons de faire la Paix, il ne convienne pas » autrement de parler des Exploits Militaires, il me ſemble que la reconnoiſ- » ſance exige que je rende au moins les derniers devoirs aux *Mânes* de la » Guerre, puiſque c'eſt à elle-même que nous avons en grande partie obli- » gation de la Paix.

» Dans pluſieurs de vos Diſcours précédens vous avez recommandé à la » faveur du beau ſexe ceux qui en étoient le plus digne; ainſi j'eſpére que » vous voudrez bien me permettre de repréſenter modeſtement les avantages » du métier des armes, & combien ce métier eſt propre à former un galant » homme. Il n'eſt pas néceſſaire que je vous diſe qu'en *France*, dont les

» modes nous ont paru autrefois ſi belles, il faut abſolument être homme » d'épée pour pouvoir aſpirer à la vraie gloire; & qu'un amant n'oſeroit » preſque faire ſa cour à une Dame, à moins qu'il n'ait ſervi avec quelque » eſpéce de diſtinction. Comme la profeſſion eſt fort ancienne, il y a lieu de » croire que quelques-uns des Héros parmi les *Romains*, en ont emprunté » pluſieurs de leurs vertus, leurs Généraux ayant ſouvent été, dans le ſens le » plus étendu, les plus grands hommes de leur ſiécle.

» L'armée ne fournit pas ſeulement une infinité d'occaſions d'exercer ces » deux grandes vertus, la *Patience* & le *Courage*, mais bien des fois les fait » naître dans des ames où l'on n'avoit garde de s'imaginer qu'il y en eût la » moindre ſemence. J'ajoûterai que c'eſt une des meilleures Ecoles qu'il y ait » au monde pour y apprendre à connoître un peu le genre humain, & pour » avoir ces maniéres aiſées, qu'on n'acquiert pas ſi aiſément en aucun autre » endroit. Il faut pourtant que j'avoue en même tems, que certains airs mi- » litaires ſont tout-à-fait ſinguliers, & qu'un homme qui part pour l'armée » étant un fat, en revient ordinairement une peſte publique. Mais un homme » de ſens, ou quelqu'un qui n'a pas encore aſſez converſé avec le monde, » profite la plûpart du tems en ſe mettant dans le Service. La Cour a été » reconnue de tout tems pour le ſéjour de la politeſſe & des belles maniéres, » & rien n'eſt plus vrai, ni en même tems plus fin que cette maxime de » M. de la *Rochefoucault : Un homme qui a toujours été dans les affaires, ne ſau- » roit jamais attraper à la Cour l'air d'un Courtiſan, mais prendra d'abord cet air » au Camp.* La raiſon de ce Phénoméne eſt certainement, que la politeſſe des » maniéres conſiſte dans pluſieurs choſes trop délicates pour qu'elles n'échap- » pent pas à ſes yeux, & que par cela même il lui eſt impoſſible d'imiter » l'original qu'il ſe propoſe; mais quand il voit les mêmes choſes, revêtues » d'apparences plus frappantes, &, ſi l'on veut, un peu groſſiéres, il ne s'ef- » force pas plutôt d'égaler ſon modéle, que par cela même qu'il n'y réuſſit » qu'imparfaitement, il s'arrête naturellement au point où il doit reſter. Il y » a deux ou trois jours que je fus charmé de la remarque d'un homme d'eſ- » prit au ſujet d'un de ſes amis, qui, à tout autre égard, étoit un perſonnage » accompli : *Que pour être parfait, il ne lui manquoit abſolument qu'un vernis de » fatuité ;* par où il entendoit cet air dégagé dans les actions ordinaires de » la vie, qui eſt comme l'appanage des gens de guerre, & qu'une campagne » ou deux lui auroient infailliblement donné.

» Vous devinerez aiſément, Monſieur, par la lecture de mon panégyrique, » des heureux effets de l'Art Militaire, rélativement à l'éducation, que je ſuis » Officier, ce qui eſt vrai auſſi. Je me ſouviens qu'environ trois ans après » avoir été à l'armée, je fus envoyé en recrue dans une de nos Provinces. » Cette partie du Service me réuſſit au-delà de mon attente, & j'eus lieu » outre cela d'être convaincu, à mon départ, qu'il n'auroit tenu qu'à moi » d'enlever une jeune Dame, qui étoit le parti le plus riche de toute la Pro- » vince. Je préférai cependant alors le parti de la gloire à toute autre conſi- » dération, & quoique je ne fuſſe pas encore obſtinément déterminé pour » une jambe de bois, je voulus pourtant avoir quelque cicatrice pour le

» bien de l'*Europe*. Actuellement j'ai autant de cette eſpéce d'honneur qu'il » m'en faut, & ſi vous vouliez me recommander un peu efficacement, je » ſerois aſſez content de paſſer le reſte de mes jours à quelque beau bien de » campagne, entre les bras d'un aimable objet. Ce ſeroit-là, à ce qu'il me » paroît, imiter heureuſement l'exemple de *Lucius Cincinnatus*, cet ancien *Dic-* » *tateur Romain*, qui à la fin d'une guerre quittoit le camp pour ſuivre la » charrue. Je ſuis, Monſieur, avec tout le reſpect imaginable,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

GUILLAUME GUERRE.

M. le SPECTATEUR,

» Je ſuis un Officier à la demi-paye, & me trouve à préſent à la campagne » avec un de mes amis. Il y a dans le voiſinage une riche veuve, qui cin- » quante milles à la ronde a fait tourner la cervelle à tous les Gentilshommes » campagnards, qui faiſoient leurs plus chéres déſices de chaſſer au renard. » Elle a déclaré qu'elle veut bien ſe marier, mais qu'elle n'a pas encore été » recherchée par quelqu'un qu'elle trouve à ſon gré. Elle accorde ordinaire- » ment à ſes très-humbles adorateurs une ou deux audiences; mais dès qu'ils » ont eſſuyé de ſa part un ſeul refus, elle ne prétend abſolument plus les » voir. J'ai appris, d'une maniére indirecte, que j'aurai beau jeu ſur la » partie; mais comme tout le ſuccès que je puis eſpérer dépend de mes pre- » miéres approches, je ſouhaiterois de ſavoir votre avis, s'il faut attaquer » la Place d'*aſſaut*, ou tâcher de s'en rendre maître par la voye de la *ſappe*. » Je ſuis,

Votre très-humble ſerviteur,

» P. S. J'oublîois de vous dire que je me ſuis déja aſſuré d'une partie des » dehors, c'eſt-à-dire, que j'ai mis la femme de chambre dans mes intérêts.

CV. DISCOURS.

——— ——— Amphora cœpit
Institui, currente rotâ cur urceus exit?

Hor. A. P. 21.

Ils imitent un Potier orgueilleux, qui veut débuter par un grand vase: après avoir bien fait tourner sa roue, tout son travail aboutit à faire un petit pot.

LA surprise est un tribut qu'on paye au merveilleux, & que tout Historien est charmé de recevoir. Le choix des mots, la beauté du langage, & l'arrangement des circonstances, tiennent lieu de *graces*, mais n'excitent point ce sentiment subit & vif, qu'on appelle surprise.

La persuasion, où l'on est que tous les récits qui ont quelque chose de surprenant, ont aussi l'avantage de plaire, n'a pas laissé de produire un mauvais effet, en portant ceux qui voudroient étonner, à débiter les plus monstrueux mensonges. Il y a des gens qui n'ont pas la moindre ombre de respect pour la vérité, qui passent hardiment les bornes de la probabilité, de peur de se trouver dans la route ordinaire avec le reste des hommes; & qui tâchent seulement d'exciter de l'étonnement dans l'ame de leurs Auditeurs, en leur racontant de prétendus faits contraires aux loix de la nature, ou un si grand nombre de choses étranges, dont ils ont été les témoins oculaires, qu'il n'est nullement vraisemblable qu'elles soient toutes arrivées à un seul & même homme.

Je fais cette remarque à l'occasion des discours que j'entendis dans une compagnie, où je me trouvai l'autre jour. La matiére des *antipathies* fut un vaste champ où la plûpart de ceux qui étoient-là, commencérent à se promener. Quelques-uns d'eux qui faisoient les savans, parlérent de l'efficace prodigieuse que les *esprits*, ou particules invisibles, qui sortent du fromage, ont sur des corps dont les pores sont disposés d'une certaine façon; d'autres firent mention de ceux qui pouvoient supporter la vûe du fromage, mais point le goût, ce qu'ils expliquoient par la nature du lait de leurs nourrices. D'autres, sans se mettre en peine des raisons, discoururent sur l'aversion insurmontable que certains estomacs ont pour un morceau de viande, aussi longtems qu'il est entier, & sur le plaisir avec lequel ils en mangent, dès qu'il est découpé, la forme, qui leur avoit fait tant de peine, étant alors altérée. De-là on passa aux anguilles, puis aux panais, & ainsi d'une antipathie à l'autre; ce qui multiplia tellement le nombre des mêts, qu'il ne falloit pas servir devant une compagnie composée de gens aussi délicats que nous, que quand l'heure de dîner fut venue, notre hôte nous fit l'énumération de

tous les plats qui devoient paroître, mais ajoûta qu'on en retrancheroit ceux qui pourroient déplaire à quelqu'un de la compagnie.

Quand nous fûmes à table, l'attention polie de notre hôte fit que de l'article de l'averſion pour certain mêts nous paſsâmes à d'autres antipathies; & l'éternel chat, qui ne manque jamais de ſe trouver dans des converſations de ce genre, fut mis ſur le tapis. L'un avoit ſué à la ſeule vûe de cet animal, l'autre l'avoit ſenti quoiqu'il fût caché dans l'armoire d'une chambre voiſine; & celui qui eut le bonheur de renchérir ſur le ſujet en queſtion, compta le nombre de fois que des chats l'avoient fait tomber en foibleſſe: & pour que vous ſoyez bien convaincus, ajoûta-t-il, de mon invincible averſion pour cette maudite bête, je vous rapporterai un fait ſans replique. Un jour, que je paſſois par une rue de *Londres*, où je n'avois jamais été auparavant, je ſentis quelque diſpoſition à m'évanouir, & comme je n'en concevois point la cauſe, je levai par haſard les yeux en haut & m'apperçus que je paſſois actuellement ſous l'enſeigne du *Chat blanc*.

Une ſi extravagante hiſtoire, dans le goût merveilleux, arrêta tout court la converſation. Les uns ſe turent, parce qu'ils doutoient; & les autres, parce qu'ils venoient de trouver leur maître; deſorte que ce dernier eut l'occaſion d'inſiſter ſur la vérité de ce qu'il venoit de dire, & de nous perſuader qu'il ſongeoit beaucoup plus à nous étonner qu'à ſe moquer de nous.

J'avouerai pourtant, que je ne révoquai pas entiérement en doute tout ce qui avoit été dit; mais je jugeai que dans la ſcéne qui venoit de ſe paſſer, il y avoit eu une eſpéce d'emulation à qui donneroit le plus dans l'extraordinaire, & qu'enfin l'homme à l'enſeigne du *Chat blanc*, l'avoit emporté ſur tous ſes rivaux.

Je conſidérai enſuite la maniére dont cette hiſtoire avoit été reçûe, & la poſſibilité qu'on l'eût regardée comme une plaiſanterie ſur le compte des autres, ſi le véridique Hiſtorien n'avoit pas eu recours à de nouvelles aſſertions pour être cru. J'inférai de-là, que des gens bien élevés employent, généralement parlant, deux méthodes pour corriger cette ſorte d'impudence, lorſqu'ils ne jugent pas à propos de la combattre directement.

La premiére conſiſte dans un parfait ſilence, que je ne conſeillerois pourtant à perſonne d'interpréter en ſa faveur. Ce ſilence n'eſt très-ſouvent que l'effet du deſſein de ne ſe pas engager dans une querelle, & rarement une marque de crédulité. Les hommes ne ſont la plûpart du tems pas ſi ignorans que les faiſeurs de contes merveilleux ſe l'imaginent; & ſi le rang, que quelque audacieux & ſtupide partiſan du merveilleux occupe dans le monde, ou la réſolution de ne ſe point attirer de mauvaiſe affaire, nous empêchent de dire notre ſentiment, aucun de ces motifs néanmoins n'eſt aſſez fort pour étouffer nos penſées. Quand un homme a régalé une compagnie d'un bon nombre de choſes deſtituées de vraiſemblance, il ſeroit à ſouhaiter qu'il pût lire dans leur ame. Il verroit que ſes Auditeurs croyent qu'il a des idées très-peu favorables de leur habileté, puiſqu'il entreprend de leur impoſer d'une façon ſi groſſiére, & que ce deſſein lui a attiré leur mépris & leur haine: juſte récompenſe de l'impertinente peine qu'il s'eſt donnée. Le ſilence,

accompagné d'un air froid & indifférent, eſt, en ce cas, bien plus offenſant pour lui, que toutes les objections qu'on pourroit propoſer : car des objections peuvent ſuppoſer quelqu'eſtime & une eſpèce d'intérêt à redreſſer celui qu'on combat, au lieu qu'un ſilence glacé naît d'un principe de profond mépris.

L'autre méthode, qu'on employe toujours avec ſuccès, pour réfuter les étranges hiſtoires des partiſans de l'Incroyable, eſt de les attaquer avec leurs propres armes, & de rapporter quelque hiſtoire, qui avoiſine encore plus l'impoſſible que les leurs, & qui leur donne une eſpèce de démenti. Ceci me rappelle un diſcours que j'entendis un jour ſur les effets de la crainte. Un de la compagnie ayant dit que cette paſſion avoit rendu gris les cheveux d'un de ſes amis une nuit qu'il avoit penſé faire naufrage, un autre ſe mit auſſitôt à raconter tant d'exemples de même nature qu'il avoit vûs, qu'il n'étoit nullement probable qu'il pût en avoir été témoin. Comme ce long détail devenoit ennuyeux, pluſieurs de ſes Auditeurs commencérent à lui faire des difficultés ; mais l'un d'eux rompant le ſilence, qu'il avoit gardé juſqu'alors, leur dit d'un air impoſant qu'ils avoient mauvaiſe grace de révoquer en doute que la frayeur pût changer la couleur des cheveux, puiſqu'il ſavoit qu'elle avoit produit ce même effet à l'égard d'une perruque. Perſonne n'eut plus rien à ajoûter après cela.

C'eſt ainſi qu'on peut nous inſpirer des ſentimens de honte par les mêmes moyens, dont nous nous ſervons pour exciter dans d'autres des idées avantageuſes de nous-mêmes. C'eſt une ſorte d'imitation, un peu outrée, par laquelle on nous montre à nous-mêmes. Celui qui nous contrefait, nous paroît ridicule, afin que nous ſentions combien nous lui reſſemblons, ou que nous ſachions qu'il ne prétend pas être ſoupçonné d'ajoûter foi à ce que nous venons de dire.

CVI. DISCOURS.

Si quis in hoc artem populo non novit amandi,
Me legat: & lecto carmine doctus amet.

Ovid. Art. Amat. I. 1. 2.

S'il se trouve quelqu'un de mes Compatriotes qui ignore l'art d'aimer, qu'il lise ce que j'écris, & il ne tardera guères à être plus habile.

JE viens de recevoir dans ce moment une Lettre d'un Gentilhomme, qui m'y dit entr'autres choses avoir observé, avec un véritable chagrin, que depuis quelque tems mes Discours ne faisoient plus la moindre mention de la chose du monde la plus intéressante, c'est-à-dire, l'amour: sujet qui, s'il est bien traité, est presque toujours bien reçu de l'un & de l'autre sexe.

Il ajoûte, que si malheureusement pour moi, j'avois déja communiqué au Public tout ce que je savois sur ce chapitre, il s'offroit à servir sous moi en qualité de *Casuiste d'Amour*: charge à laquelle il étoit parfaitement propre, ayant fait sa principale étude de l'amour, & examiné cette passion dans ses différentes formes, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de quarante-cinq.

Il m'assure d'un air de confiance, que je suppose charitablement être l'effet de sa grande habileté, qu'il se fait fort de prononcer sur les questions les plus délicates, qu'on puisse agiter en amour, au contentement des parties intéressées, comme, par exemple:

Quelle contraction de doigts est requise, pour qu'on puisse dire qu'une Dame ait serré la main à un Amant.

Ce qu'on peut appeller proprement un refus dans toutes les formes de la part d'une fille, & en quoi un pareil refus consiste de la part d'une veuve.

Quelles libertés un Amant est incontestablement en droit de prendre après avoir reçu de sa Maîtresse un petit coup d'éventail sur l'épaule.

S'il est permis à une Dame, à la premiére entrevûe, de permettre à un Amant de lui baiser la main.

Quelle sorte de caresses on peut faire à une femme de chambre pour mieux réussir auprès de sa Maîtresse.

Quelles espérances on peut fonder sur un souris, & en quel cas un regard sévére ne prouve absolument rien.

En quelles occasions un air ingénu est en amour une excellente ruse de guerre.

Pour me mieux convaincre combien il est propre à remplir heureusement l'emploi qu'il sollicite, il m'a envoyé aussi quelques maximes d'amour, qu'il déclare être le fruit d'une infinité de profondes réflexions, dont je me

crois obligé de communiquer quelques-unes au Public, parce que je ne me ſouviens pas de les avoir jamais vûes dans aucun autre Ecrivain.

L'amour produit plus de maux dans le monde que la haine.

L'amour eſt le fils de la *Pareſſe*, & le pere de l'*Inquiétude*.

Des hommes, d'un caractére grave (dit le Chevalier *Bacon*) ſont naturellement conſtans; par la même raiſon, le beau ſexe eſt plus ſujet à changer que le nôtre généralement parlant. La partie gaye du genre humain eſt plus amoureuſe que l'autre, mais la partie la plus ſerieuſe aime davantage.

Une coquette perd très-ſouvent ſa réputation dans le tems qu'elle conſerve ſa vertu.

Une prude ſauve très-ſouvent ſa réputation dans le tems que ſa vertu fait naufrage.

L'amour donne quelquefois un nouveau mérite aux hommes, mais rend preſque toujours les femmes ridicules.

L'amour eſt ordinairement accompagné de bienveillance dans les jeunes, d'intérêt dans un âge mûr, & d'une paſſion qui ne mérite pas même d'être nommée, dans les vieillards.

Les efforts qu'on employe pour rallumer une paſſion mourante, ſuffiſent pour l'éteindre entiérement.

Une femme qui, en fait de propreté, change totalement, & devient tout-à-coup très-propre, ou ceſſe de l'être, aime à coup ſûr.

J'aurai recours aux talens de ce Gentilhomme, dès qu'ils pourront m'être d'uſage; & puiſque j'en ſuis ſur le chapitre de l'amour, je terminerai ce Diſcours par une Piéce en vers, qui m'a été envoyée depuis peu par une main inconnue, & qui m'a paru ſupérieure aux productions ordinaires de la plûpart de nos Poëtes.

L'Auteur dit qu'il la compoſa dans un accès de deſeſpoir amoureux; & cependant il ſemble avoir conſervé encore quelque eſpoir que ſa Maîtreſſe ſera touchée d'une paſſion telle qu'il la décrit, avant que de ſavoir qu'elle eſt elle-même *Corinne*. Voici cette Piéce, humblement rendue en proſe, & dont par conſéquent la beauté ne ſauroit égaler celle de l'original.

Amant infortuné, cache avec ſoin la paſſion que tu reſſens, & ne ſois pas aſſez téméraire pour marquer à Corinne *que ton cœur brûle pour elle de la plus vive ardeur. En vain te repandrois-tu en plaintes, en vain exigerois-tu une pitié qu'elle ne doit point éprouver. Sa condition eſt trop élevée au-deſſus de la tienne, pour qu'elle puiſſe s'abaiſſer juſqu'à toi, & elle eſt trop belle pour te permettre de rompre tes chaînes. Languis en ſecret, & dans un étonnement muet; bois à longs traits l'aimable & dangereux poiſon qui ſort de ſes yeux. Continue à ſouffrir, mais que ce ſoit à une diſtance reſpectueuſe: ton deſtin eſt de languir, ſans obtenir jamais de ſoulagement malheureux. Ne t'attire point par une paſſion imprudente le mépris de celle que tu adores; & ſi tu ne ſaurois t'en faire aimer, au moins ne lui ſois pas odieux. Tu dois te réſoudre à voir cette céleſte beauté s'attendrir pour quelqu'Amant plus heureux, qui l'admirera moins; qui ne*

connoîtra pas la milliéme partie de ſes attraits ; qui dans le tems que Corinne *ſe laiſſera aller entre ſes bras, aura plus de déſirs que d'admiration & de tendreſſe. Elle ignore, & doit ignorer, combien eſt pur & divin le feu qu'elle & les Muſes ont allumé dans ton ſein. Son image ſeule recevra tes vœux & tes hommages, ſera toujours préſente à tes yeux, & t'accordera quelques inſtans de felicité, par les illuſions de l'eſpérance, ou dans quelque ſonge flatteur.*

CVII. DISCOURS.

Format enim natura prius nos intûs ad omnem
Fortunarum habitum ; juvat, aut impellit ad iram,
Aut ad humum mœrore gravi deducit & angit ;
Poſt effert animi motus interprete linguâ.

HOR. A. P. 108.

La nature a mis en nous des ſentimens, qui ſe varient ſuivant les divers événemens de la fortune. Elle nous porte ou nous pouſſe à la colere, ou elle nous abbat par une triſteſſe accablante : & puis elle nous met ſur la langue des paroles propres à exprimer les ſentimens de notre cœur.

UN de mes amis, ayant renoncé à l'étude de l'Art Oratoire, dans le deſſein de s'attacher davantage à celle des loix, a mis par écrit quelques idées ſur la *Prononciation* & ſur l'*Action*, qu'il me permet de communiquer au Public. Il les a preſque toutes puiſées dans *Ciceron*, ſon Auteur favori, que tout le monde ſait avoir été un ami intime du fameux Acteur *Roſcius*.

Ciceron termine ſon ouvrage admirable *de Oratore* par quelques préceptes ſur la *Prononciation* & ſur l'*Action*, ſans leſquelles il aſſure que le plus excellent Orateur ne ſauroit plaire que médiocrement ; au lieu qu'un Orateur bien moins habile, pourra être fort applaudi s'il poſſede ces deux talens. Qu'y a-t-il de plus propre, dit-il, à faire une forte impreſſion, que ces exclamations de *Gracchus* : — *Où tourner mes pas ? Miſérable que je ſuis ! Quel azile me reſte ? Irai-je au* Capitole ? — *Helas ! Il eſt teint du ſang de mon Frere. Ou regagnerai-je ma maiſon ? Mais j'y trouverai ma Mere plongée dans la miſére & fondant en larmes.* Ces retours de paſſion recevoient, à ce qu'il ſemble, un degré ſi ſupérieur de force, tant des yeux, que de la voix, & du geſte de *Gracchus*, que ſes ennemis même ne pouvoient s'empêcher de répandre des pleurs. J'inſiſte, dit *Ciceron*, d'autant plus volontiers ſur cet article, que nos Orateurs, qui ſont en quelque ſorte les Acteurs de la vérité même, ont quitté cette maniére de parler ; & que les Comédiens, qui ne ſont que les imitateurs du vrai, s'en ſont emparés.

J'ai deſſein de m'etendre un peu davantage ſur cet article ; & pour rendre ſervice au Théatre *Anglois*, je copierai quelques-unes des régles que ce

ſameux Orateur a données, ſans pourtant m'aſtreindre entiérement à ſes penſées ou à ſes expreſſions. Pour que cet eſſai réponde mieux au but auquel je le deſtine, je me propoſe auſſi d'employer, au lieu des exemples qu'il a puiſés dans d'anciennes Tragédies, des paſſages paralléles tirés des plus célébres Piéces du méme genre, que nous ayons parmi nous.

Le but de l'art eſt d'aider l'action, autant qu'il eſt poſſible, dans la repréſentation de la nature; car l'apparence de réalité eſt ce qui nous touche dans toutes les repréſentations; & ces derniéres ont toujours plus de force, à proportion qu'elles approchent plus de la nature, & qu'elles ſentent moins l'imitation.

La nature elle-même a aſſigné à chaque émotion de l'ame un air particulier, un ton de voix, & une maniére de geſte; & toute la perſonne, tous les traits du viſage & les tons de la voix, répondent comme autant de cordes d'un inſtrument de Muſique, aux impreſſions faites ſur l'ame. C'eſt ainſi que les tons de la voix ſont aigus ou graves, vifs ou lents, hauts ou bas. Chacun de ces tons peut être ſubdiviſé en pluſieurs eſpéces, qui étant employées avec art & avec jugement, ſont miſes en uſage par un Acteur habile, comme les différentes nuances des couleurs le ſont par un excellent Peintre.

La Colere a le ton de voix élevé & rude:

Allons aux Grecs *livrer le fils d'*Hector. (*m*)

Le Souci & les Plaintes demandent au contraire une voix douce, fléxible & touchante; comme dans le Soliloque pathétique du Cardinal *Wolſey* ſur ſa chûte.

Adieu. —— *Adieu pour toujours toute ma grandeur. C'eſt-là l'état de l'homme.* —— *Aujourd'hui il pouſſe les tendres feuilles de l'eſpérance; le lendemain ſon eſpoir augmente, & comblé d'honneurs, il eſt comme un arbre tout en fleurs; mais le troiſiéme jour il ſurvient une gelée, une mortelle gelée, qui détruit en un inſtant toute ſon attente. Hélas! j'en ai fait la triſte expérience.*

Nous trouvons un autre bel exemple du même genre dans une de nos Tragédies, (*n*) où *Andromaque* exprime ſa douleur en ces termes:

J'irai, & dans l'angoiſſe de mon cœur j'arroſerai mon enfant de mes larmes; ——*s'il faut qu'il meure, ma vie eſt unie à la ſienne, & je n'aurai pas le malheur de lui ſurvivre longtems. C'eſt pour l'amour de lui que j'ai ſupporté la vie, gémi captive, & ſurvécu à* Hector. *Oui, cher* Aſtyanax, *nous irons enſemble. Nous deſcendrons enſemble dans le ſejour des Morts. C'eſt-là que je te montrerai l'ombre de ton pere parmi celles des Héros.*

La Crainte a un ton de voix bas & mal aſſuré.

Le Courage, au contraire, a une voix ferme, & veut bien qu'on l'entende.

(*m*) On a ſubſtitué en cet endroit un exemple tiré de *Racine*, la traduction de celui que l'Auteur *Anglois* employe, étant impoſſible.

(n) *The Diſtreſt Mother.*

Le Plaisir parle avec gayeté, & a quelque chose de mélodieux; comme dans le passage suivant de *Caius Marius.*

Lavinie! *O quelle douce harmonie n'y a-t-il pas dans ce nom?*

La Perplexité prend un ton différent de tous ceux que nous venons d'indiquer; & le son de sa voix est grave & uniforme, mais n'a rien de lamentable.

Comme toutes ces variations de voix doivent être dirigées par le sens, de même l'action doit être dirigée par la voix, & cela d'une maniére qui en augmente le pouvoir. Le bras, que par une figure hardie, *Ciceron* appelle l'*Arme de l'Orateur*, doit être quelquefois élevé & étendu; & la main, par son mouvement, tantôt conduire, & tantôt suivre les mots, à mesure qu'on les prononce. L'action de frapper du pied convient dans quelque vive querelle, dans un mouvement de colére, ou à celui qui donne quelque ordre absolu. Mais le visage est tout l'homme en abrégé, comme les yeux sont, pour ainsi dire, l'abrégé du visage; ce qui a fait dire à *Ciceron*, que les plus habiles Juges parmi les *Romains*, n'étoient pas fort contens de *Roscius* même, quand il étoit masqué. Si l'on en excepte le visage, il n'y a aucune partie du corps qui soit susceptible d'autant de changemens qu'il y a d'émotions différentes dans l'ame, & qui soit capable d'exprimer ces derniéres par le moyen de ces changemens. Or la chose seroit absolument impossible sans le secours des yeux. Voilà pourquoi *Théophraste*, parlant d'un homme qui récitoit son discours avec un regard fixe, l'appelle un *Acteur absent*.

Comme le visage admet une si grande variété, il faut aussi beaucoup de jugement pour le gouverner. Non que la forme du visage doive éprouver des changemens à chaque occasion, car cela donneroit à l'Orateur l'air d'un bouffon; mais il est certain que les yeux ont merveilleusement le pouvoir de marquer les émotions de l'ame, quelquefois en regardant fixement; d'autres fois en détournant la vûe d'un objet qu'on représente comme présent: en un mot, la douleur, la joie, & les autres passions, se peignent fidélement dans les yeux, suivant que les mots expriment quelqu'une de ces passions.

L'action est en quelque sorte le discours des traits & des membres, & par cela même doit se régler sur les sentimens de l'ame. Et il est bon d'observer, que dans tout ce qui a rapport au geste, il y a une force merveilleuse dans la nature, puisque le vulgaire, les ignorans, & même les peuples les plus barbares en sont affectés. Le son des mots ne peut toucher que ceux qui entendent la Langue, & le sens de bien de belles choses est perdu pour des gens stupides; mais l'action est une sorte de langage universel; tous les hommes sont sujets aux mêmes passions, & par cela même reconnoissent en autrui les mêmes marques par lesquelles ils les expriment eux-mêmes.

Peut-être que quelques-uns de mes Lecteurs s'imagineront, que les régles, que je viens d'indiquer, sont un peu trop fines pour nos Acteurs de Théatre: mais j'ose affirmer, en réponse à cette espéce d'objection, que tout homme qui manque de sens, ne sauroit être bon Acteur, & que pour représenter dignement un des Héros de *Rome*, il faut être capable d'entendre & de réduire en pratique les régles de la prononciation & du geste prescrites par l'Orateur *Romain*.

CVIII. DISCOURS

Facilè invenies, & pejorem, & pejùs moratam;
Meliorem neque tu reperies, neque Sol videt.

PLAUTUS in Sticho.

Il vous ſera très-facile d'en trouver une plus mauvaiſe, mais ni le Soleil ni vous n'en verrez jamais de meilleure.

J'Ai tant d'amitié pour mes Lecteurs femelles, que je ne ſaurois différer plus longtems la publication de deux Lettres propres à contribuer à leur contentement. La tranquillité des femmes mariées eſt le but de la premiére, & la félicité d'une belle fille celui de la ſeconde. J'appelle félicité la flatteuſe prérogative de recevoir les hommages d'un homme: & je ne me ſouviens pas d'avoir jamais vû une application plus heureuſe que celle que fait cet Amant, en envoyant à ſa Maitreſſe un éventail, où eſt repréſentée la Fable de *Céphale* & de *Procris*. Mais voyons les Lettres mêmes.

M. le SPECTATEUR,

» Il y a environ trois mois que je me rendis en Ville pour quelques affaires. » Le premier jour de loiſir que j'eus, j'allai l'après-midi voir une de mes pa- » rentes, qui avoit épouſé ſix ans auparavant un riche Marchand. Je la trou- » vai au logis; mais ſon mari étoit ſorti, & devoit revenir tout au plus tard » dans une heure. Après les complimens ordinaires, les témoignages d'amitié » en uſage dans ces ſortes d'occaſions, & cent queſtions ſur les amis à la » campagne, nous fîmes une partie de Piquet, & bûmes du thé. J'ai oublié » de vous dire, que c'étoit la ſeconde fois que je la revoyois depuis ſon ma- » riage, mais qu'auparavant elle avoit vêcu dans la même Ville, où j'allois » à l'école; deſorte que la qualité de parent, & l'innocence de mon âge, » nous avoient rendus plus familiers, que la ſévére diſcipline de l'école ne » l'eût permis ſans cela. Vous n'aurez, Monſieur, aucune peine à concevoir » que le ſouvenir des jeux de notre enfance pouvoit nous inſpirer une gayeté » qui n'avoit rien de criminel. Nous nous rappellâmes tous les tours que j'a- » vois joués à mon Maître pour pouvoir être avec elle, & combien de fois » j'avois été malade dans la plus parfaite ſanté; car je ne me portois mal » qu'à l'école, & uniquement parce que je n'y voyois point ma couſine. » Après trois heures de converſation ſur un ſujet, léger en apparence, mais » intéreſſant pour nous, je trouvai qu'il étoit cinq heures; & comme le mari ne » devoit apparemment revenir que tard, je me levai, & dis à ma parente » que je partirois le lendemain de grand matin pour la campagne. Elle me

» répondit obligeamment, qu'elle craignoit bien de ne me pas revoir ſi-tôt. » C'eſt ainſi que je pris congé d'elle, & que je me retirai.

» Il n'y avoit guéres plus de quinze jours que j'étois de retour chez moi, » que j'appris par une Lettre d'un des voiſins de ma parente, que depuis » cette fatale entrevûe, elle avoit eu à eſſuyer de la part de ſon mari les plus » cruels ſoupçons, & des reproches auſſi odieux, que ſi elle avoit réellement » manqué à ſon honneur. Il avoit, à ce qu'il ſemble, été aux écoutes preſque » tout le tems que je paſſai avec ma couſine. Comme des oreilles jalouſes » ont l'ouïe admirable, il entendit aſſez pour enrager de bon cœur; & comme » des yeux jaloux ont la faculté de groſſir les objets, il vit en moi, non un » adoleſcent ſans barbe, mais un jeune homme à la fleur de l'âge; & c'eſt » apparemment pour cette raiſon qu'il n'oſa pas entrer, & qu'il ne ſe montra » point quand je ſortis. Il ne ceſſe de demander à ſa femme, ſi elle ne trou- » ve pas le tems long (par alluſion à ce qu'elle m'avoit dit quand je pris congé » d'elle). De grace, Monſieur, que faut-il que je faſſe? Je lui ai écrit que j'ai » reſté l'après-dînée chez lui dans l'attente de le voir. Sa réponſe eſt, que » ceci eſt une ruſe de ſa femme, & qu'il ne peut ni ne veut me croire. Le baiſer » que je donnai à ma parente, en me ſéparant d'elle, l'inquiéte étrange- » ment, & le confirme dans toutes ſes erreurs. *Ben Johnſon*, ſi je ne me trom- » pe, introduit dans une de ſes Comédies un Etranger, qui *admire la va-* » *leur déſeſpérée des téméraires* Anglois, *qui laiſſent ſortir leurs femmes en toute* » *occaſion*. La coutume établie de ſaluer les Dames d'un baiſer, excuſe la » maniére dont elle a pris congé de moi. Il me ſeroit impoſſible de vous » dire, Monſieur, combien je ſuis touché du malheur de ma parente, & je » vous ſupplie de publier cette Lettre, afin que ſon époux puiſſe conſidérer » de ſang froid l'injuſtice de ſon procédé. La choſe en vaut la peine, puiſqu'il » s'agit de procurer à une femme vertueuſe une ſituation tranquille pour tout » le reſte de ſa vie. J'ai lieu d'être perſuadé qu'elle ſe conformera à toutes les » régles de conduite que ſon mari jugera à propos de lui preſcrire, quand » même elles ſeroient bien plus ſévéres que celles qui ſont communément » établies en ce pays. Cet accident me fait ſouvenir avec quelle généroſité » *Piſiſtrate*, tyran d'*Athénes*, en agit en pareille occaſion. Un jeune homme » éperdûment amoureux de ſa fille, l'ayant rencontrée en rue, l'embraſſa » devant tout le monde; ce qui irrita la femme de *Piſiſtrate* au point qu'elle » voulut faire punir de mort le coupable, & preſſa ſon mari d'en pronon- » cer l'arrêt: mais celui-ci, plus ſage & plus humain, ſe contenta de répon- » dre: *Que ferons-nous donc à nos ennemis, ſi nous en agiſſons ainſi envers ceux* » *qui nous aiment?* Pour égayer un peu cette Lettre, qui eſt aſſez mélancoli- » que, je la terminerai par le récit du prodige arrivé au ſujet de la ſtatue de » *Cybéle*. Le vaiſſeau à bord duquel étoit cette ſtatue, avoit échoué à l'em- » bouchure du *Tibre*, & tous les efforts employés pour remuer le vaiſſeau » s'étoient trouvés inutiles, juſqu'à ce qu'enfin *Claudie*, qu'on ſoupçonnoit » de n'être pas tout-à-fait auſſi ſage que ſa qualité de Veſtale ſembloit » l'aſſurer, entraîna le vaiſſeau avec ſa ceinture. Voici comment *Ovide* » rapporte la choſe au quatriéme Livre des *Faſtes*.

Mere des Dieux, dit Claudie *les yeux baignés de larmes, daigne écouter ma priere. Si jamais je manquai aux plus ſeveres loix de l'honneur, je ſuis prête à ſubir le ſort que merite un pareil crime. Mais ſi juſqu'ici ma vertu n'a été ſouillée d'aucune tache, Déeſſe, c'eſt à toi à faire eclater mon innocence, en ſuivant une Vierge pure, qui t'invoque aux yeux de tout un peuple. Elle dit, & tirant à elle ſa ceinture attachee au vaiſſeau,* Cybéle *ſe laiſſa entraîner, & ſervit d'ornement au triomphe de* Claudie. *Celle-ci, rougiſſant encore des injuſtes ſoupçons qu'elle venoit d'eſſuyer, marchoit d'un pas grave & lent, en gardant un profond ſilence. Cependant bien des gens conſervérent encore quelque doute ſur ſa ſageſſe, quoiqu'atteſtée ſi ſolemnellement par un miracle.* Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur,
PHILAGNOTE. (*o*)

M. le SPECTATEUR,

» Vous obligerez un pauvre Amant, ſi vous donnez place aux vers ci-
» joints dans votre premier Diſcours. Vous vous ſouvenez, ſans doute,
» d'avoir lû dans les Métamorphoſes, que *Procris*, épouſe de *Céphale*, qui
» aimoit la chaſſe à l'excès, lui avoit fait préſent d'un javelot, qui frappoit
» toujours au but. *Procris*, peu contente d'abord de voir ſon époux la quitter
» ſi ſouvent pour errer dans des forêts, commença enſuite à concevoir quel-
» que jalouſie, & s'imagina que la chaſſe n'étoit qu'un prétexte pour cacher
» de criminelles amours. Pour éclaircir ſes ſoupçons, elle alla ſe cacher en-
» tre quelques arbres. Mais dans le tems qu'elle cherche *Céphale* des yeux,
» il arrive tout fatigué près de l'endroit où elle étoit cachée, & s'écrie,
» ſoupirant après l'ombre & le frais: *Aura, veni; viens, aimable fraîcheur de*
» *l'air.* La malheureuſe *Procris*, trompée par l'équivoque du mot, & s'ima-
» ginant que c'étoit une rivale qu'il appelloit, fit quelque bruit, & reçut à
» l'inſtant même une bleſſure mortelle du dard que ſon époux lance vers
» l'endroit d'où le bruit étoit parti. Cette Hiſtoire peinte ſur un éventail dont
» j'ai fait préſent à une Dame, a donné occaſion à la Piéce ſuivante (*p*).

Viens, aimable fraîcheur de l'air, diſoit le jeune Céphale, *tandis que la tendre & jalouſe* Procris *l'écoutoit avec un cœur palpitant. Viens, aimable fraîcheur de l'air, dit la jeune & belle* Délie, *pendant que ſon Amant expire à ſes pieds. Voyez comme l'air, doucement agité, aime à ſe répandre ſur tous ſes charmes, s'empreſſe à être reſpiré, & joue dans ſon ſein. Cette arme eſt fatale entre les mains de* Délie, *& le dard fabuleux ne bleſſoit pas plus ſûrement: l'un & l'autre de ces préſens ont été funeſtes à leurs auteurs.* Délie *regarde l'hiſtoire d'un œil attentif, & dans le tems que ſon Amant meurt, elle a pitié de* Procris.

(*o*) Ce mot ſignifie *Ami de ſes parens.*

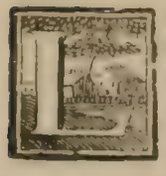
(*p*) Tous nos efforts pour rendre cette Piéce en Proſe Françoiſe n'empêchent pas que la traduction ne ſoit infiniment au deſſous de l'original.

CIX. DISCOURS.

Omnes autem & habentur & dicuntur Tyranni, qui poteſtate ſunt perpetuâ in eâ Civitate quæ libertate uſa eſt.

CORN. NEPOS. in Mill.

On appelle Tyrans, & l'on a lieu de tenir pour tels, ceux qui prétendent toujours conſerver leur puiſſance dans une Ville qui a été libre.



Es Lettres ſuivantes ſe plaignent d'une choſe que j'ai remarquée ſouvent avec indignation; ainſi j'en ferai part au Public dans les mêmes termes qu'ont employés mes Correſpondans, dont les plaintes ne me paroiſſent que trop fondées.

M. le SPECTATEUR,

» Dans tous les ſiécles le droit, qu'un ſeul ou pluſieurs hommes ont eu d'en » gouverner d'autres, a été électif, ou héréditaire, ou enfin fondé ſur la force » des armes, je veux dire, ſur quelque conquête; & tous ceux qui ſe ſont arro- » gés la ſouveraineté en vertu de quelqu'autre prétention, ont toujours été dé- » ſignés par le titre de Tyrans, moins parce qu'ils s'étoient rendus coupables » de quelque injuſtice cruelle, qu'à cauſe que toute démarche qui tend à une » pareille ſouveraineté, eſt tyrannique de ſa nature. Mais il y a une autre claſſe » de Potentats, qui méritent bien davantage le nom de Tyrans, que ceux dont je » viens de parler, tant parce qu'ils s'attribuent une puiſſance deſpotique ſur » des hommes auſſi libres qu'eux, qu'à cauſe qu'ils ſoutiennent leur domina- » tion uſurpée par des actes éclatans d'oppreſſion. Dans les autres Gouver- » mens, les châtimens qu'eſſuyent les uns, ſont en quelque ſorte adoucis par » les récompenſes que d'autres obtiennent; mais ce qui rend le régne de ces » Potentats ſi deteſtable, c'eſt qu'ils ont mille moyens de punir leurs ſujets, & » qu'il n'eſt pas en leur pouvoir de les récompenſer. Pour que le Lecteur puiſſe » ſe former une idée plus juſte de ces Monarques, auſſi-bien que du miſéra- » ble état de leurs Vaſſaux, je tracerai le caractére du Roi d'une Cotterie, dont » j'ai eu le malheur de devenir Membre. J'appellerai ce Prince *Denys*, & il » mérite bien ce nom.

» Toutes les fois que nous nous aſſemblons à la taverne, il eſt néceſſaire » que quelqu'un de nous ait ſoin de faire préparer tout ce qui peut contribuer » à l'agrément de la Compagnie; comme de faire allumer le feu, goûter le » vin, & donner les ordres pour le ſouper. Or, il faut que vous ſachiez que » *Denys* s'eſt acquitté de ces différens emplois avec un air qui paroiſſoit » marquer qu'il n'ambitionnoit que la ſatisfaction de ſervir le Public, & » rien de plus. Nous le regardions comme un fin gourmet, & comme un

» homme qui ſe connoiſſoit en bons morceaux. Ce coup d'œil nous déter-
» mina à le prier de vouloir être notre pourvoyeur perpétuel : poſte qu'il
» refuſa d'abord avec une apparente modeſtie, mais qu'il accepta enſuite. Le
» premier uſage qu'il fit de ſa puiſſance, conſiſta ſimplement à recommander
» telle ou telle choſe à la Compagnie, en ſe ſoumettant néanmoins à ce qu'il
» plairoit à la pluralité de décider ; de façon que j'ai quelquefois obtenu un
» plat de perdrix, au lieu d'un plat de canards que Sa Majeſté vouloit ; & je
» dois lui rendre le témoignage, qu'après s'être ſoumis de bonne grace, il
» mangea ſa perdrix avec une entiére réſignation. Cette ſoumiſſion de ſa
» part en produiſit naturellement une toute pareille de la nôtre ; ce qui l'a
» rendu en peu de tems ſi audacieux, qu'à l'égard de toutes les choſes qui
» auparavant lui paroiſſoient indifférentes, il preſcrit à préſent des loix auſſi
» inaltérables que celles des *Médes* & des *Perſes*. Il eſt ſucceſſivement
» inſolent, bourru, & de bonne humeur. Nous ſentons à préſent combien
» les gens en place ſont ſouvent inſupportables. Comme je ne ſuis pas fort
» endurant, je m'aviſai l'autre jour de lui réſiſter en face au ſujet d'un
» gigot de mouton. Je demandois qu'il fût rôti, mais *Denys* déclara d'un air
» ſi abſolu qu'il le vouloit bouilli, que le Cuiſinier jugea que l'intérêt de ſa
» propre ſûreté exigeoit que ma friandiſe en eût le démenti. La même au-
» torité, avec laquelle il régle ce que nous mangerons & boirons, il en fait
» auſſi uſage à l'égard des endroits où nous avons nos repas, & nous chan-
» geons de tavernes toutes les fois qu'il ſoupçonne que quelqu'un de nous s'en-
» tend avec l'Hôte, ou avec quelqu'un de ſes domeſtiques. Un autre motif,
» qui l'engage à transférer le Siége de ſon Empire, eſt, ſi je ne me trompe,
» le déſir orgueilleux de divulguer notre eſclavage. Quand il veut faire quel-
» que partie de plaiſir à la Campagne, nous lui ſervons de gardes, & il nous
» oblige à ne pas ſortir de nos rangs.

» Celui qui délivreroit toutes les ſociétés de ces Dominateurs, pourroit
» ſe faire une immortelle réputation, comme *Brutus*, qui oſa mettre fin à la
» puiſſance uſurpée du premier des *Céſars*. J'avoue avoir conſpiré contre le
» Tyran de notre Cotterie ; & pour que perſonne n'ignore que j'ai de la lec-
» ture & du panchant à la clémence, je lui donnerai juſqu'aux Ides de *Mars*
» pour abdiquer ſon injuſte autorité. S'il prétend la conſerver juſqu'à ce tems-
» là, & ne remet pas peu à peu les choſes ſur l'ancien pied, il trouvera un dî-
» ner préparé à ſon inſçu, & ſervi avec tant d'ordre, de magnificence & de
» luxe, qu'il en ſera mortifié ; & comme il ne pourra, en même tems, qu'être
» convaincu qu'il y a dans le monde des gens plus capables que lui de remplir
» ſa Charge, les Conjurés profiteront de cette occaſion pour le détrôner, &
» proclamer à ſa place un Roi plus digne de les gouverner. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur,

M. le SPECTATEUR,

» Je ſuis logée actuellement à la Campagne chez un Gentilhomme ami de
» mon pere, & qui a des filles avec qui je comptois de paſſer un mois ou deux.

» J'ai été reçûe par toute la famille de la maniére la plus obligeante, & rien » n'a été oublié de tout ce qui pouvoit contribuer à me rendre le ſéjour de » cette maiſon agréable ; mais il y a un Etranger, qui eſt venu paſſer ici quel- » que tems comme moi, dont les maniéres me ſont inſupportables. A mon ar- » rivée, il me traita avec toute la politeſſe imaginable ; mais ſans que je puiſ- » ſe deviner pour quoi ; il a changé bruſquement de façon d'agir, & paroit » avoir oublié les égards qu'il doit à mon ſexe. Ce perſonnage, pour vous en » donner une idée, eſt un fat, qui ayant vû des gens polis par l'uſage du beau- » monde parler aux Dames naturellement & ſans complimens, prétend les » imiter, & s'y prend comme un ſot. N'étant nullement fait encore à cette » franchiſe qui n'eſt chez lui que groſſiéreté, il m'a choiſi pour faire l'eſſai de » ſon talent. Pour début, il s'eſt mis à me contredire en toute occaſion, & il » pouſſa même un jour la férocité juſqu'à me dire que j'en avois menti. Si je » l'avois attaqué avec mon aiguille de tête, & que je me fuſſe conduite à ſon » égard en homme, puiſqu'il refuſoit d'en agir avec moi comme on le doit » avec une Dame, il n'auroit eu aucun lieu de ſe plaindre. Je ſouhaiterois, » Monſieur, que vous voulûſſiez lui preſcrire ſur cet article quelques régles, » & me dire ſi toutes les filles, rélativement au commerce ordinaire de la vie, » ne doivent pas être traitées par un homme qui n'eſt pas marié, avec le » même reſpect qu'il auroit pour ſa Maîtreſſe ? En cas que je me trompe, du » moins ne doit-il pas les traiter comme ſes Sœurs ? Dois-je ſouffrir que l'inſo- » lent dont je me plains, diſe qu'il aimeroit mieux une telle ſans un ſou, que » moi avec tous les tréſors des *Indes* ? Qui lui a donné l'autorité de faire » des ſuppoſitions qui ne dépendent pas de lui, & puis de marquer de l'aver- » ſion pour une perſonne qui ne l'a jamais offenſé ? Je vous ſupplie, Monſieur, » d'avoir égard à de ſi juſtes griefs, & de vouloir employer votre plume pour » les redreſſer. Je ſuis quoique Femme, & juſtement offenſée, préte à par- » donner tout ceci, parce qu'il ne me reſte d'autre reſſource que de me ſéparer » d'une très-bonne compagnie plutôt que je n'aurois voulu. Cela même ſert » encore d'aggravation à ſon offenſe, puiſqu'il ajoûte à mon égard l'exil à » l'outrage. Cette Lettre, ſi vous la faites imprimer, ſervira peut-être à le » corriger. Dès qu'elle paroîtra, j'écrirai mon nom au bas d'une des copies, » que j'aurai ſoin de faire tomber entre ſes mains. Contribuez de grace à me » fournir le moyen de lui mettre devant les yeux combien ſon procédé eſt » indigne d'un galant homme. Je ſuis,

T.

MONSIEUR,

Votre très-humble ſervante.

CX. DISCOURS.

Dulcè ridentem *Lalagen* amabo.

Hor. Od. L. I. XII. 23.

Par-tout j'aimerai Lalagé, *qui rit avec tant de grace.*

EN paſſant l'autre jour par *Hanovers-Square* (*q*), j'apperçus à une fenêtre du ſecond étage une charmante Fille, qui pouvoit avoir entre treize & quatorze ans. Je m'arrêtai tout-à-coup pour la regarder; mais je n'eus pas longtems ce plaiſir: car à peine eut-elle remarqué mon air de ſurpriſe & d'attention, qu'elle ſe mit à rire, & ſe retira. J'avoue que je fus enchanté de cette Fille, qui joignoit aux charmes dont la nature l'avoit douée, ce qu'il falloit de coquetterie pour piquer davantage ma curioſité: elle ſait qu'elle eſt belle, diſois-je, & s'éloigne dans le tems qu'on ſe plaît à l'admirer. Cette petite avanture m'a fait faire des réflexions ſur le pouvoir de la beauté, & ſur la prodigieuſe influence que le Sexe a ſur nous. Il ſemble qu'il y ait quelque choſe de magique dans l'efficace de leurs attraits, dont on ne peut ſe garantir que par la plus ſtupide brutalité. Leurs inſinuations, quand nous ſommes épris d'elles, triomphent de nos ſentimens, & même de notre intérêt. Et ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt qu'elles nous engagent en plus d'une occaſion à ſacrifier notre fortune ou notre honneur. Je regarde donc comme une des plus difficiles tâches qui nous ſoient impoſées dans la vie, de réſiſter aux ſollicitations d'une Femme qu'on aime. Il n'y a pas ſur la terre d'armes aſſez puiſſantes pour combattre avec ſuccès les larmes, les regards tendres, ou les ſéduiſans diſcours de celle dont la préſence excite en nous des tranſports de joye. Le Chevalier *Raliegh* mérite d'être lû ſur ce ſujet. Cet Auteur, qui avoit vû des Cours & des Armées, qui avoit parcouru un très-grand nombre de Pays, & connu les Habitans de différens climats, parle en des termes fort humilians pour nous, de notre impuiſſance à échapper aux piéges que nous tend un Sexe, qui a preſqu'autant de ruſes que d'appas. Voici comment il s'exprime:

*Quel fut le moyen que le démon inventa, ou quel inſtrument ſon extrême ſubtilité mit-elle en œuvre, comme le plus propre à produire l'effet odieux qu'il ſe propoſoit? Ce fut, comme tout le monde ſait, la vanité inquiéte de la femme; de ſorte qu'*Adam, *pour avoir prêté l'oreille à la voix d'*Eve, *viola le Commandement exprès de Dieu, & s'aſſujettit lui-même & ſes malheureux deſcendans, au travail, à la triſteſſe & à la mort; la femme ayant été aſſociée à l'homme pour l'aider, & lui ſervir de compagne, mais nullement pour lui donner des conſeils. Il eſt bon auſſi de remarquer par qui la femme fut tentée. Une très vilaine bête,*

(*q*) Quartier de Londres.

dont le démon avoit pris la forme, vint ſans peine à bout de la ſéduire. En ſecond lieu, quel étoit le motif de ſa déſobéiſſance? Une curioſité peu raiſonnable: affection qu'elle à tranſmiſe fidélement à tout ſon ſexe. De plus, qu'eſt-ce qui détermina l'homme à ſe laiſſer vaincre par ſes inſtances? La même cauſe, qui a toujours eu depuis le même ſuccès ſur tous les hommes, ſavoir, la répugnance qu'il avoit à l'attriſter, & à lui cauſer le moindre chagrin. Mais ſi Adam, *dans l'état d'innocence, &* Salomon, *ſi fameux par ſa ſageſſe, ont déſobéi l'un & l'autre aux ordres de leur Créateur, par un principe d'amour pour leurs femmes, c'eſt une choſe beaucoup moins étonnante que déplorable, que dans la ſuite des ſiécles d'autres hommes ayent fait les fautes les plus honteuſes, à la ſollicitation de leurs femmes, où telles autres perſonnes du même ſexe, qui couvrent les plus malins projets ſous un air de chagrin ou de bonne amitié.*

Les mouvemens de l'ame particuliers aux Amans ſont parfaitement bien repréſentés dans les Piéces des Théatre de nos plus habiles Poëtes Dramatiques. La Scène entre *Fulvie* & *Curius*, dans le ſecond Acte du *Catilina* de *Ben Johnſon*, eſt un excellent tableau du pouvoir qu'une Dame a ſur ſon Amant. La Belle le méne à ſon but avec tout le ſuccès poſſible, & une fineſſe admirable. Elle lui reproche adroitement qu'il n'a pas tout le courage qu'elle avoit cru; & comme il lui importe de donner à ſa Maîtreſſe des idées plus avantageuſes de ſon intrépidité, il fait alluſion à quelques deſſeins qu'il ne ſauroit révéler ſans courir riſque de la vie. Quand il en eſt-là, elle le conjure de lui en dire davantage, moins par un eſprit de vaine curioſité, que par le tendre intérêt qu'elle prend à ce qui le regarde; deſorte qu'il lui révéle enfin ſon ſecret, & la rend Maîtreſſe de ſon ſort.

Dès qu'un homme ne ſe ſent pas en état de réſiſter aux charmes de celle qu'il aime, la ſeule choſe qui lui reſte à faire, eſt de convenir avec lui-même de ce que ſon devoir exige de lui, mais d'éviter toute diſcuſſion avec elle avant que d'avoir exécuté ce qu'il a réſolu. Les femmes s'entendent mieux que nous à négocier un Traité, & nous ne devons jamais oublier que rien au monde n'eſt plus inſenſé que d'argumenter contre une perſonne dont les regards & les airs ont plus d'aſcendant ſur nous, que notre raiſon & nos argumens n'en ont ſur elle. C'eſt l'eſclavage du monde le plus honteux, que de conſentir à ce qu'on déſapprouve, & d'abandonner une vérité, uniquement parce qu'on n'a pas le courage de la ſoutenir. Un homme a ſuffiſamment à faire, s'il veut réprimer ceux de ſes déſirs qu'il trouve peu raiſonnables; mais une victoire ſi difficile ne lui ſert de rien, s'il a la foibleſſe de céder aux injuſtes déſirs de quelqu'autre. Qu'il ſe faſſe une gloire de donner à ſa femme & à ſes enfans de beaux habits, & de leur faire goûter tous les agrémens innocens de la vie; mais qu'il en agiſſe ainſi pour contenter ſon propre goût, qui peut fort bien n'avoir rien de blâmable, & nullement pour ſatisfaire à leurs déſirs, s'il les juge déréglés. Dans ces ſortes de cas, tous les petits artifices poſſibles ſont mis en œuvre pour apprivoiſer un mari féroce, & obtenir de lui qu'il ait plus de complaiſance que de bon ſens. Dans toutes les graces qu'un époux accorde, il doit conſidérer ſi le motif, qui l'a déterminé, eſt ſon popre amour, ou l'importunité de celle qu'il aime. Si la

derniére ſuppoſition a lieu, il eſt ſon eſclave; mais ſon ami, ſi c'eſt la premiére. Nous tournons ſouvent la choſe en raillerie, & n'enviſageons pas cette dépendance de la volonté des femmes avec ce ſérieux, que l'importance de la matiére exige. Pourquoi le Ciel a-t-il doué l'homme de courage, ſi les frayeurs de ſa femme ont le droit de l'intimider? Dès que par condeſcendance pour elle vous ceſſez de reſpecter inviolablement les loix de la raiſon, vous n'êtes plus ſon guide & ſon protecteur, comme le porte votre nature; mais par complaiſance pour ſes foibleſſes vous vous mettez dans une ſituation où il vous ſera impoſſible d'éviter les malheurs qui vous attendent l'un & l'autre, & vous verrez le moment où elle vous reprochera amérement ce que vous aurez fait pour elle. J'avoue qu'il n'eſt rien moins qu'aiſé d'obtenir ſur nous-mêmes un pareil empire. Et comment pourroit-on ſe réſoudre à cauſer par un refus le moindre chagrin à un objet chéri? Mais que notre cœur en ſouffre, & que même la peine que nous en reſſentons ſoit auſſi cruelle qu'on voudra, il faut ſoutenir ce combat, ſi nous voulons ſauver notre caractére d'homme de bien. Le vieux argument, *Vous ne m'aimez ſurement point ſi vous me refuſez ceci*, eſt d'abord à obtenir une bagatelle: mais dès qu'on a eu le malheur de s'y rendre plus d'une fois, il oblige enfin le miſérable qui n'a pas eu la force d'y réſiſter, à manquer à ce qu'il a de plus ſacré au monde, ſon honneur & ſa patrie.

T.

CXI. DISCOURS.

——— Crudelis tu quoque, falſis
Ludis imaginibus? ———

VIRG. Æneid. I. 411.

Cruelle que vous êtes, nous en impoſerez-vous par de trompeurs déguiſemens?

M. le SPECTATEUR,

» VOus avez plus d'une fois marqué dans vos Diſcours, que vous » étiez indigné du peu d'attention & de reſpect que la plûpart des » gens paroiſſoient avoir à l'Egliſe. J'ai à mon tour quelque choſe » a dire ſur ce ſujet, & ne puis m'empêcher de me plaindre d'une » perſonne, que je ne ſais bonnement de quoi accuſer, excepté qu'elle avoit » trop bon air à l'Egliſe, & qu'elle s'attiroit les regards de toute l'aſſemblée. » Je pourrois ajoûter pourtant, qu'elle auroit dû ſe tenir à ſa Paroiſſe, & ne » pas venir troubler la dévotion de bien de bonnes ames.

» Dimanche paſſé j'allai à une Egliſe peu éloignée du Pont de *Londres*, mais » il auroit mieux valu que je fuſſe reſté chez moi. Je me mis dans un banc » aſſez près de la Chaire, & n'eus pas été aſſis deux minutes, que je vis arriver » une Dame, à la fleur de l'âge, belle comme le jour, & miſe d'une propre-

» té & d'un goût admirables. Tout le monde jetta d'abord les yeux ſur elle ;
» & s'il y a eu quelque exception à cet égard, j'avoue qu'elle ne me regarda
» pas. Quoiqu'elle fût enviſagée par tant de gens, que perſonne ne l'accompa-
» gnât, & qu'elle ne ſemblât ſavoir où ſe placer, elle n'étoit pourtant aucune-
» ment décontenancée. Elle n'avoit pas l'air hardi non plus. Son maintien étoit
» modeſte ; & comme chacun s'écartoit pour lui laiſſer le paſſage libre, elle alla
» occuper un ſiége vis-à-vis de celui où je m'étois mis. Le Service Divin ayant
» commencé immédiatement après, elle prit un air de dévotion ſi reſpectueux,
» & ſi doux, que la Confeſſion des péchés qu'elle prononça à voix aſſez
» haute, pour que je puſſe l'entendre de l'endroit où j'étois, me parut un Acte
» d'humiliation qui ne pouvoit convenir que très-imparfaitement à une perſon-
» ne auſſi accomplie à tous égards. Sa beauté avoit quelque choſe de ſi inno-
» cent, & avec cela de ſi noble, que nous nous imaginions tous voir une
» Déeſſe. Aucun des portraits, faits par les meilleurs Peintres *Italiens*, n'offre
» aux yeux rien d'auſſi frappant que ce que nous admirâmes en elle aux diffe-
» rentes parties du Service Divin. Cette joye excitée par la reconnoiſſance aux
» actions de graces, cette humble compaſſion aux priéres pour les malades &
» les affligés, la ſublime eſpérance aux paſſages qui contenoient quelque trait
» de la miſéricorde Divine, toutes ces paſſions, dis-je, dont elle nous offrit
» autant de tableaux admirables, ne s'effaceront jamais de mon ſouvenir tant
» que je vivrai. Je vous proteſte, Monſieur, qu'elle ſuſpendit la dévotion de
» tous ceux qui étoient autour d'elle, & qu'elle devint bientôt l'unique objet de
» leur attention, qui ne pouvoit ſe laſſer de contempler une perſonne ſi raviſ-
» ſante. Pendant que tous les yeux étoient fixés ſur elle, il ne paroiſſoit pas qu'el-
» le remarquât rien. J'oubliois de vous dire, qu'elle ſe tint debout durant tout
» le Service, ne s'étant, ni aſſiſe, ni miſe à genoux. Je ne doute point que ſon
» deſſein ne fût de ſe montrer dans l'attitude la plus avantageuſe, & d'élever
» au Ciel ſes mains & ſes bras de meilleure grace, pour ne rien dire du plus
» beau ſein du monde, que cette poſture expoſoit davantage aux regards : le
» tout, tandis qu'elle ignoroit, comme on doit juger, que ſa vûe pût faire
» ſur les Spectateurs d'autre impreſſion, que celle de donner l'exemple d'une
» dévotion qui tient de l'extaſe.

» Dans le tems que les Orgues jouérent un *impromptu*, elle nous prouva
» ſon habileté en muſique, non ſeulement par quelques légers mouvemens
» de tête, mais auſſi par des changemens relatifs à ſes yeux & à ſon viſage.
» Quand la muſique avoit quelque choſe d'élevé, elle auſſi avoit l'air noble,
» mais ſérieux ; quand la muſique étoit vive & gaye, elle ſourioit & avoit
» un air de ſérénité ; quand les notes exprimoient une douce langueur, ſes
» yeux & toute ſa perſonne tenoient le même langage.

» Après avoir dûment convaincu toute l'Aſſemblée, tant par ſes mouve-
» mens que par la juſteſſe de ſon oreille, que probablement elle ſavoit danſer,
» il ne manquoit plus à ſa gloire, que de nous perſuader qu'elle chantoit di-
» vinement bien. C'eſt ce qu'elle eut bientôt occaſion de faire. Car à peine
» eut-on entonné le Pſeaume, que ſa voix ſe diſtingua facilement de toutes
» les autres, ou, pour mieux dire, la plûpart des Aſſiſtans gardérent le ſilen-

» ce, afin de la mieux entendre. Jamais voix humaine n'eut en même tems » tant de douceur & tant de force. L'Organiſte le remarqua bien, & jugea » à propos de jouer pour elle ſeule, de ſorte qu'il n'y eut qu'elle à la fin » qui chantât le dernier Verſet, préciſément comme dans les Cathédrales, » où une ſeule perſonne chante l'Antienne.

» Notre jeune Dame ne ſe diſtingua pas moins au Sermon qu'à tout le » reſte du Service. Elle fixa ſes beaux yeux ſur le Prédicateur, & toutes les » fois qu'elle lui entendit dire quelque choſe de remarquable, elle eut ſoin » de l'écrire ſur de belles tablettes, en faiſant voir ſa charmante main, ſon » poinçon d'or, la grace avec laquelle elle écrivoit, & ſon jugement à diſ- » cerner les endroits qui méritoient d'être écrits. Tout ce détail, Monſieur, » m'a paru abſolument néceſſaire, pour être plus en droit d'en appeller à » vous, & de vous prier de décider, s'il eſt raiſonnable qu'une pareille en- » chantereſſe vienne de l'autre bout de la Ville avec ſes airs ſublimes, & ſes » charmes ſurnaturels, mettre la diſtraction & le trouble dans une aſſem- » blée d'honnêtes gens. Le fait eſt, je vous aſſure, comme je vous l'ai rap- » porté; mais j'ai penſé omettre une particularité très-importante.

» Dès que le Service fut fini, elle ſortit de ſon banc, & s'avança vers la » porte de l'Egliſe avec un air de majeſté, & une démarche de Déeſſe. Je » la ſuivis, & m'apperçus qu'elle faiſoit ſigne de ſon éventail au Cocher » d'un caroſſe de louage, qui la joignit dans un inſtant. Elle entra dans la » voiture avec la même grace qui accompagnoit toutes ſes actions, & dit » au Cocher à haute voix: *Vous ſavez où je dois être.* Je la perdis bientôt de » vûe; & comme je me trouvois alors dans la foule, j'entendis porter d'elle » divers jugemens. Les uns s'écrioient: *Qu'elle eſt belle!* d'autres: *Ma foi, je* » *ne crois pas qu'elle vaille grand argent;* & une ſage Matrone dit: *On devroit* » *la renfermer.*

» Ce procès, M. le SPECTATEUR, doit, ſi je ne me trompe, être jugé » par vous; car je ne connois aucune Loi, qu'on puiſſe dire avoir été vio- » lée en cette occaſion par l'inconnue dont je me plains. Je vous prie de » faire imprimer ma Lettre, afin que cette Belle reſte à ſa Paroiſſe; car j'oſe » bien vous aſſurer qu'elle ſeule s'attirera toute l'attention dans quelqu'en- » droit que ce ſoit, où ſon apparition ſera une nouveauté. Nous l'appellons » parmi nous le *Phantôme;* mais je lui conſeille de ne pas riſquer une ſecon- » de apparition; car il y a une ligue formée contr'elle par tant de femmes » mécontentes de ſes charmes & de l'étalage qu'elle en fait, qu'elle pourroit » fort bien recevoir quelqu'affront. De jeunes Dames, qui affectent de ſe pro- » duire ainſi aux yeux d'une Aſſemblée à l'autre bout de la Ville, ne font » ordinairement pas grand mal, parce que la même eſpèce d'ambition en » anime d'autres, qui ont ſoin d'avoir leur part à l'admiration publique. Mais » il n'en eſt pas de même du Phantôme. Puiſſiez-vous pour votre repos ne le » jamais voir. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur.

T.

CXII. DISCOURS

CXII. DISCOURS.

Persona tragica cerebrum non habet.

PHÆDR. I. VIII. 2.

Un masque n'a point d'esprit.

C'Est la chose du monde la plus commode pour ceux qui manquent d'esprit à fournir à la conversation, qu'il y ait dans la plûpart des compagnies quelque chose qu'ils puissent substituer à la place, & qui soit reconnu tout aussi bon. De ce genre, par exemple, sont les propos discordans & le corbillon. Les jeux qui obligent à répondre en rime à une question proposée, ou à commencer la réponse par la même lettre qui termine la question, demandent un peu plus de talens. Cependant, s'il y a des gens qui manquent de conception au point de n'être capables d'aucuns de ces efforts de génie, je ne leur conseillerois pas de se rebuter pour cela, ou de s'imaginer n'être pas propres à divertir toute une assemblée par d'heureuses saillies. J'indiquerai dans la suite quelques méthodes générales pour cela. Une de ces méthodes, mais qui n'est praticable que dans certains cas, consiste, en voyant quelqu'un, qui nous tourne le dos, à venir doucement par derriére, & à lui donner un bon coup sur l'épaule; puis lui demander tout d'une haleine comment il se porte, & pourquoi il a l'air si sérieux; & finir cette ingénieuse scène par un grand éclat de rire pour le mettre de bonne humeur. Cette ressource cependant, & quelques autres pareilles, quoique nullement à mépriser, sont trop bornées; ainsi il est absolument nécessaire que les pauvres en imagination ayent en leur puissance des moyens qui leur soient d'usage en tout tems & en toute occasion. De-là le mérite infini que la disette d'esprit fait trouver à ce qu'on appelle jeux de mots. Ceux qui donnent dans ce goût, ont l'avantage de pouvoir raisonner avec vous, sans comprendre le sens de ce que vous dites. Pourvû seulement que ce qu'ils disent soit joli, ou qu'il s'y rencontre un mot dont le son ait du rapport avec quelqu'un de ceux que vous venez de prononcer, ils réussissent à détourner la conversation, ou vous empêchent de continuer; & par cela même, s'ils n'ont pas autant d'esprit que vous, ils font bien enforte que vous n'ayez pas plus d'esprit qu'eux. Un tel homme, par exemple, en cas que vous demandiez du *pain*, vous répondra que le *pin* est un bel arbre; & si vous parlez de l'arbre, il ne manquera pas de vous régaler de quelque mauvais quolibet relatif au *pain*. Or comme il y a un très-grand nombre de mots, dont les sons se ressemblent, & qui expriment néanmoins des idées totalement différentes, il s'ensuit clairement que cette sorte d'agrémens est facile à acquérir, & que d'ailleurs la source en est inépuisable.

Il y a une autre classe de gens à facultés bornées, qui suppléent au manque

d'esprit par le manque d'éducation : & comme il est très-naturel que le beau sexe soit plus choqué que le nôtre de tout ce qui est immodeste, les impertinens dont je parle, parsément éternellement leurs discours de choses à double entente. Il n'est pas nécessaire que je rapporte à cet égard quelques échantillons, chacun pouvant se rappeller ceux dont il a été le témoin : car les diseurs d'équivoques se trouvent par-tout, & la plûpart des Quartiers de *Londres* en sont infectés. Un des traits de leur caractere est d'être de grands rieurs ; & ils passent pour de fort jolis Messieurs chez cette partie du sexe, qui a peu de mœurs & point d'éducation. Mais de tous ceux dont j'ai fait mention, qui ayent jamais été, ou qui seront jamais au monde, les plus heureux, & qui ont les plus belles apparences de parvenir à la gloire d'être plaisans, sont les *donneurs de bourdes*.

Un *donneur des bourdes* est un homme qui vous dira une chose qui n'a rien en soi qui doive vous empêcher de la croire ; qui peut-être ne vous a donné jusqu'alors aucune raison de la révoquer en doute, parce que c'est lui qui la dit ; & qui, si vous ajoûtez foi à ce qu'il vient de dire, vous fait un grand éclat de rire au nés, & triomphe de vous avoir si bien attrapé. En un mot, un *donneur de bourdes* est un homme qui vous croit un fou, parce que vous ne l'avez point pris pour un faquin. Je ne m'imagine pas qu'on puisse contester la justesse de cette définition ; car n'est-ce pas un trait de faquin, que de se prétendre supérieur à quelqu'un en esprit ou en génie, uniquement parce qu'on est impudent, & que celui qu'on s'imagine avoir vaincu, croyoit s'entretenir avec un galant homme ? Ce seroit un long détail que celui des différentes espèces de bourdes qui sont en usage : mais quoique toutes mépriſables, il y en a qui le sont davantage que d'autres, & qui ne peuvent être reçues qu'avec la derniére indignation. En voici une de ce genre, & des plus remarquables.

Un jeune faquin, qui vouloit faire le bel esprit, vint trouver un jour un autre jeune homme, qui étoit de la même Province que lui, & d'un caractère uni & modeste. Il l'aborde d'un air inquiet, le prend à part, & lui dit : Je vous vois ici, & n'avez-vous reçu aucune nouvelle d'*Yorkshire* —— vous me paroissez si étonné, que vous n'avez apparemment rien appris —— & cependant la nouvelle est accompagnée de tant de circonstances, qu'elle ne sauroit être fausse : mais comme je crains d'en avoir trop dit, je ne puis taire le reste ; d'ailleurs il vous importe d'en être instruit —— Mardi passé, immédiatement après dîner —— vous savez l'habitude qu'il a de fumer d'abord après le repas, en allumant sa pipe, votre pere tomba roide mort d'une attaque d'apoplexie. Le jeune homme parut extrémement touché —— mais l'homme d'esprit, content du succès qu'avoit eu sa merveilleuse invention, s'écria : *Vous voilà pris ; il n'y a pas un mot de vrai à tout ce que je viens de dire.*

Avant de finir ce Discours, il faut que je fasse part à mes Lecteurs d'une *bourde*, qu'aucun *donneur de bourdes* n'égalera jamais, quoiqu'il s'en faille peu qu'ils ne méritent tous d'en avoir l'occasion. C'est une coutume observée par quelques Chirurgiens qui souhaitent disséquer le corps des malfaiteurs condamnés à mort, d'aller à la prison, d'acheter le cadavre du criminel même.

Aux derniéres Aſſiſes, un des Chirurgiens alla marchander quelque corps le matin même de l'exécution. Le premier de ceux à qui il s'adreſſa, étoit un petit coquin, qui refuſa douze chelins pour ſon cadavre, & prétendit ne le pas donner à moins de quinze. Un autre, qui avoit tué le Géolier de *Newgate*, s'étant mélé de la converſation, Voyez-vous, Monſieur, dit-il à l'Anatomiſte, ce petit miſérable, qui n'a abſolument que la peau & les os, & qui eſt déja plus d'à-demi-mort de frayeur, n'eſt point du tout votre homme. Pour moi, j'ai toujours fait bonne chére, & je me porte à merveille; mes veines ſont remplies de ſang, & la priſon ne m'a point encore amaigri. Dès que le maître des hautes œuvres m'aura expédié, je vous aſſure que vous aurez en moi une vraie trouvaille. Je n'aime point à ſurfaire: pour vingt chelins je ſuis à vous. —— Soit, répond le Chirurgien; voilà une guinée. —— Le bel eſprit de potence reçoit l'argent, & s'écrie en le ſerrant: *Vous voilà pris, je dois être pendu en chaînes.*

T.

CXIII. DISCOURS.

Mirè ſagaces falleret hoſpites.
HOR. Od. II. 22.

Elle en impoſeroit aiſément aux étrangers les plus fins.

Tunbridge, ce 18. de Septembre.

M. le SPECTATEUR,

» JE ſuis une fille de dix-huit ans, d'une conduite ſans reproche: » avantage que je dois à la prudente circonſpection, avec laquelle » j'ai toujours gouverné mes regards, mes paroles, & mes actions. » Je vous avouerai en même tems (car il eſt bon d'avoir quel- » quefois de l'ingénuité) que c'eſt bien en dépit de la chair & du ſang, » que j'ai ſi heureuſement réuſſi à conſerver ma réputation; car j'aime » la joye, & ſuis naturellement gaye. Si j'oſois, je ne manquerois aucune » partie de plaiſir, & l'on me verroit toujours par voye & par chemin. Je » vous dirai donc, que ce qui me fait une véritable peine, & ne laiſſe pas » d'affoiblir tant ſoit peu la réſolution que j'ai priſe d'être toujours vertueu- » ſe, eſt que d'autres jeunes perſonnes de mon ſexe, qui ſont moins réſervées » avec les hommes, que je ne l'ai été juſqu'à préſent, ſont plus conſidérées » que moi. Les hommes manquent de ſens au point de ne pas préférer une » fille qui ſe rend maîtreſſe de ſes affections, & qui ne ſort jamais des bor- » nes du devoir, à celle qui, peu inquiéte pour ſon innocence, agite en » riant la queſtion, ſi elle deviendra la Femme de ſon Amant, ou ſimple- » ment ſa Maîtreſſe. J'en appelle ſur cet article à vous, Monſieur, qui me pa- » roiſſez avoir employé une bonne partie de votre tems à étudier notre ſexe,

» & vous prie de juger ſi un pareil procédé n'eſt pas la choſe du monde la » plus déraiſonnable. Eſt-il juſte qu'une perſonne, qui a de l'empire ſur elle- » même, & à qui il en coûte aſſez pour cela, ſoit moins recherchée que celle » qui a des maniéres libres, & même indécentes ? Poſons qu'il y ait une » parfaite égalité de part & d'autre, par rapport à l'âge, à l'eſprit, à la bonne » humeur & à la beauté, quelle des deux croyez-vous plus propre à ren- » dre un honnête homme heureux ? Je vous écris ceci, pour donner un peu » l'eſſor à mon indignation ; car figurez-vous que je me trouve ici avec » pluſieurs créatures impertinentes, qui ont l'inſolente adreſſe de ſe faire cour- » tiſer, pendant que moi pauvrette, & deux ou trois autres infortunées qui » me reſſemblent, ſommes à peine honorées d'un ſeul regard.

» Chacune des premiéres s'efforce de s'attirer l'attention & l'amour de votre » ſexe. Pour y réuſſir, elles affectent une ſorte de familiarité. *Glycére* ſe » proméne en danſant, & obſerve la meſure dans ſa démarche ordinaire. » *Chloé*, ſa ſœur, qui ne médite que de nouvelles conquétes, entre dans une » chambre avant elle, en courant d'un air enfantin. *Délie* tire avantage de » l'approche de l'Hyver, & a introduit une charmante maniére de friſſonner ; » & pour peu qu'il faſſe froid, il n'y a point de cœur dont elle ne s'empare. » Chacune de ces friponnes tient ſon éventail devant elle des deux mains. » *Délie* elle-même, qui a inventé cet air, y ajoûte, quand elle eſt de bon- » ne humeur, une façon dégagée de ſe jetter, bruſquement en apparence, » ſur le ſiége le plus bas qu'il y ait dans la chambre, de maniére cependant » que ſa jupe à panier tombe autour d'elle avec toute la décence imagina- » ble. On m'a dit, & je parierois que cela eſt vrai, qu'elle étudie dans ſa » chambre cette maniére de s'aſſeoir ; & je ne ſaurois nier qu'elle n'y réuſ- » ſiſſe auſſi-bien qu'aucune Actrice, qui tombe morte dans une Tragédie, » & qui

——— en tombant, range ſes vêtemens :
Dernier trait de pudeur dans ſes derniers inſtans.

» Il a ici une petite Campagnarde, qui, plus ruſée, Monſieur, que vous » ne ſauriez croire, tire admirablement parti de ce qu'elle eſt jeune & ſans » éducation & me paroît avoir autant de manége qu'une coquette qui auroit » le double de ſon âge. L'air qu'elle a préféré juſqu'ici à tout autre, & qui » lui ſied très-joliment, conſiſte à entrer, après la promenade, dans une » chambre où il y a du monde, preſque hors d'haleine : & je ſuis fort trom- » pée, ſi elle borne ſon ſecret à cette ſeule occaſion. Sa mere, qui eſt d'in- » telligence avec elle, lui adreſſe quelque queſtion, pour que la choſe ſoit » mieux remarquée.

» Il y auroit de la matiére pour plus d'un de vos Diſcours, ſi j'entreprenois » de faire l'énumération un peu exacte de tous les airs particuliers que je vois, » & dont la vûe me déſole. Il ne faut pourtant pas que j'oublie *Céphiſe*, » qu'on prendroit pour la fille du monde la plus indolente, & qui ne laiſſe pas » d'être auſſi occupée qu'aucune de nous à faire quelque conquête. Elle a un » art tout particulier de regarder un jeune homme, juſqu'à ce qu'elle s'ap-

» perçoive qu'elle a réuſſi à l'enflammer. Un inſtant après, elle commence » à avoir la vûe courte, & fermant à demi les yeux, obſerve ſon nouveau » captif, ſans qu'il puiſſe le remarquer. Ainſi il ne reſte à celui-ci, qui s'ima- » gine avoir donné dans la vûe à *Céphiſe*, qu'un de ces deux partis à pren- » dre, de faire de reſpectueuſes approches, ou d'être dédaigneuſement igno- » ré. Cet artifice a produit plus d'effet que toutes les œillades, tous les airs » enfantins, toutes les diſtractions étudiées, en un mot, que tout le mané- » ge du reſte des femmes qu'il y a ici.

» Après vous avoir entretenu de celles qui font une guerre honnête & dans » les formes, j'ai des plaintes à vous faire de quelques autres, qui ſe mo- » quent des régles, & qui ont inventé une excellente méthode de montrer » plus d'appas que nous toutes enſemble : le tout en conſervant la plus par- » faite innocence, & ſans y entendre le moindre mal. Elles jouent à l'eſcar- » polette, comme des enfans, & ſont pouſſées par leurs Galans. Le badina- » ge conſiſte proprement en ceci. Il faut que Monſieur un tel puiſſe nommer la » couleur des bas de Mademoiſelle ou de Madame une telle. La Dame ne » manque pas de répondre, qu'il en a menti comme un fripon qu'il eſt ; & » elle veut parier, & ſa ſœur dira la vérité, s'il devine juſte, & elle le dé- » fie de dire la couleur de ſes jarretieres. Ce divertiſſement eſt quelquefois ac- » compagné de grandes frayeurs, qui ſont moins cauſées par le riſque de » tomber, que par celui où la Dame croit être que le lien, qui ſerre ſes » jupes, ne vienne à ſe défaire. Car on évite ſoigneuſement tout ce qui pour- » roit porter la moindre atteinte aux ſévéres loix de la modeſtie : & le Ga- » lant, qui pouſſe la Dame, eſt obligé de lui lier les jupes avec le cordon de » ſon chapeau, avant qu'il lui ſoit permis de la mettre en mouvement.

» Or, M. le *Spectateur*, à moins que vous n'arrêtiez le cours de ces déſor- » dres dans leur origine, & que vous ne nous faſſiez venir ici des filles ſa- » ges, il n'y a pas moyen d'y tenir, & il faudra que nous nous laiſſions em- » porter au torrent ; les coquettes forment un parti trop fort pour nous. » C'eſt une opération bien lente que celle de diſcerner le mérite d'une femme » ſage & bien appriſe. Une chanſon gaillarde produit plus d'effet qu'un beau » Cantique. Il n'y a pour nous d'autre parti à prendre, que de deshonorer nos » rivales, ou de faire comme elles. Pour ce qui me concerne, je ferai voir à » tout l'Univers, que ce n'eſt point faute de charmes que j'ai été ſi longtems né- » gligée ; & ſi vous refuſez de prendre les meſures néceſſaires pour le redreſ- » ſement de nos griefs, je vous déclare ſolemnellement, que je ſai auſſi » avoir un minois fripon, & des yeux qui parlent ; je ſai graſſayer, faire un » faux pas, me donner des airs panchés, treſſaillir, paroître fâchée, pleu- » rer, s'il le faut, & être effrayée auſſi agréablement, qu'aucune perſonne » de mon ſexe qu'il y ait en *Angleterre*. Je ſuis,

MONSIEUR,

T.

Votre très-humble & très-obéiſſante Servante.

CXIV. DISCOURS

Reſponſare cupidinibus, contemnere honores,
Fortis & in ſeipſo totus teres, atque rotundus.

HOR. L. II. Sat. VII. 84.

Celui, qui a la force de réſiſter à ſes paſſions, & de mépriſer les honneurs, eſt tout renfermé en lui-même.

IL m'eſt arrivé l'autre jour de jetter par haſard les yeux ſur ces anciens Manuſcrits, dont j'ai déja plus d'une fois (*q*) eu occaſion de vous parler, & dont j'ai rapporté quelques endroits relatifs aux liaiſons d'eſtime & d'affection qui uniſſoient enſemble le Roi *Pharamond* & ſon ami *Eucrate*. Entr'autres choſes curieuſes, j'y trouvai parmi les papiers d'*Eucrate* une Lettre adreſſée à *Pharamond* par un Gentilhomme Campagnard, qui s'excuſe de venir à la Cour. Il avoit, à ce qu'il paroît, été autrefois au ſervice du Roi, & avoit peut-être penſé ſur le chapitre des grandeurs comme le reſte des Courtiſans; mais dans le tems qu'il écrivit la Lettre ſuivante, un loiſir employé à faire des réflexions lui avoit donné une toute autre idée des choſes, que celle qu'il s'en étoit formée durant la partie la plus active de ſa vie.

CHEZLUI A PHARAMOND.

SIRE,

» J'ai reçu, ſous le couvert d'*Eucrate* votre Chambellan, une Lettre de la » propre main de Votre Majeſté, qui m'invite à venir à la Cour. Je conçois » que ce qui m'attire cette faveur, eſt moins l'utilité dont je puis être à votre » ſervice, que votre bonté à mon égard. Me ſera-t-il permis, en conſidération » de ce dernier motif, d'expoſer à Votre Majeſté les raiſons qui m'engagent » à ſouhaiter de reſter chez moi? & je ne doute nullement, que, comme le » but de Votre Majeſté en me mandant, eſt de me rendre plus heureux, dès » qu'elle ſera convaincue que mon départ d'ici ne ſauroit produire cet effet, » elle ne me permette d'y reſter.

» Ceux qui ont l'ambition de ſe produire à la Cour, s'imaginent toujours » que les talens dont le Ciel les a doués, ſont préciſément tels qu'il faut pour » le ſervice ou pour l'ornement de ce lieu; ou bien, ils ſont animés du déſir » d'acquérir des richeſſes ou d'être comblés d'honneurs, en un mot, de profi- » ter avec avidité de toutes les occaſions que la généroſité de leur Maître

(*q*) Voyez Tome I. *Diſcours LX. & LXXVI.*

» pourra leur fournir d'accumuler des biens & de s'élever. Mais votre bonté » n'a pas un pareil procédé à craindre de ma part : car je vous avouerai, » SIRE, que la ſolitude où je me trouve depuis quelques années, & les con- » verſations que j'ai eues avec les hommes, pour qui la politeſſe n'a point en- » core été réduite en art, m'ont rendu le perſonnage le plus uni qu'il y ait » dans tous vos Etats. L'air gracieux, dont ceux qui forment ce qu'on appelle » le beau monde, ſavent accompagner leurs mouvemens, cette prompte affa- » bilité envers une infinité de gens, & ces maniéres aiſées que rien ne gêne, » m'ont abſolument abandonné. J'en ſuis venu au point, relativement à ma » perſonne, que je ne conſidére plus mon corps que comme une machine dont » je ſuis obligé d'avoir ſoin, pour que mon ame ſoit en état de faire ſes fonc- » tions avec plus de facilité & de joye ; me ſouvenant toujours que cette de- » meure d'argile ſera dans peu d'années quelque choſe de moins précieux que » le plus vil utenſile qu'il y ait dans ma maiſon. Comme c'eſt-là une de mes » réflexions favorites, Votre Majeſté concevra aiſément quelle pauvre figure » je ferois dans un Cercle. Qu'elle ajoûte à cela cette queſtion : Que fera un » homme ſans déſirs autour du généreux *Pharamond* ? *Eucrate* m'a inſinué » que vous avez deſſein de me diſtinguer par des titres. Pour ce qui me re- » garde, dans la ſituation d'ame où je ſuis, des grades d'honneur ne feroient » que m'embarraſſer, en m'obligeant à des choſes dont je n'ai pas encore » acquis ou dont j'ai déja perdu l'habitude. Mes enfans, dont Votre Ma- » jeſté daigne s'informer, n'ont rien qui les diſtingue, tant pour leur perſon- » ne, que pour leur génie. Le bien qui doit venir a mon fils aîné par hérita- » ge, eſt même trop grand pour qu'il en puiſſe jouir tout entier de bonne » grace. Mon amour-propre ne me mettra jamais dans l'eſprit, que le genre » humain doive voir de bon œil que des perſonnes, uniquement parce qu'elles » m'appartiennent, ſoient élevées à des poſtes diſtingués, dans le tems que » leur intérêt & celui du Public exigent également, qu'elles paſſent leur vie » dans l'obſcurité. Je ſouhaiterois, Prince généreux, que, comme il eſt en » votre pouvoir de conferer des Honneurs & des Charges, vous euſſiez auſſi » le privilége d'y ajoûter les talens convenables. Si ce vœu étoit exaucé, le » noble *Pharamond* récompenſeroit le zéle de ma jeuneſſe, en me mettant en » état de le ſervir encore dans un âge avancé.

„ Ceux qui, ſans mérite, profitent de la faveur, ſont proprement à char- » ge à Votre Majeſté. Qu'il me ſoit permis d'ajoûter, SIRE, que c'eſt à cauſe » de cela même, que nous entendons répéter ſi ſouvent à la Campagne le » mot de *Prérogative*. Cette partie de vos Loix, dont l'exécution vous eſt » réſervée, pour que le Public ſoit mieux & plus promptement ſervi, eſt » éternellement employée par de méchans hommes à colorer leurs folies » ou leurs mauvaiſes actions. Ce ſeroit une nouvelle obligation que j'aurois à » Votre Majeſté, après un ſi grand nombre d'autres, ſi elle vouloit bien me » faire ſavoir par *Eucrate*, en combien de cas un Bailli eſt en droit de faire » valoir la *Prérogative* Royale. Tous les Officiers de vos Etats, depuis le » premier juſqu'au dernier, ſont charmés d'empêcher l'examen d'une par- » tie de leur conduite, en la couvrant du grand mot de *Prérogative*. Que je

» ſerois charmé de voir, ſous le gouvernement du meilleur des Princes, la » *Prérogative* employée à faire des actions de clémence & de généroſité ! Hélas ! » quand s'en ſert-on pour la conſolation de l'affligé, pour la délivrance de » l'innocent qu'on opprime, ou en faveur de quelque pauvre étranger ? Des » méthodes extraordinaires, miſes en œuvre pour atteindre à un but honnête » & beau, rendent toujours l'uſage de la puiſſance aimable. Vous voyez, » SIRE, que je parle avec cette franchiſe, que votre excellent naturel permet » & approuve en ceux qui ont l'honneur de vous adreſſer la parole. Mais, » pour revenir à la Lettre de Votre Majeſté, il me paroît que toutes les diſ- » tinctions ne peuvent être utiles aux hommes, qu'autant qu'elles leur im- » poſent la néceſſité d'agir pour le Public ; & ce ſeroit une vraie folie à quel- » qu'un de vouloir être un grand Seigneur dans ſon cabinet. Rien ne ſauroit » être honorable à un homme ſéparé du monde, que d'augmenter par la » réflexion ſon goût pour la vertu ; & celui qui fait conſiſter l'honneur dans » le ſentiment intime qu'il a que la diſpoſition de l'Univers la plus glorieuſe » eſt celle de remplir ſon devoir & de faire du bien, ne ſera que légére- » ment touché de quelqu'hommage extérieur qu'on lui rend, à cauſe que les » qualités qui le diſtinguent réellement, ne ſauroient être apperçues par des » yeux mortels. Ainſi tous les titres de votre Excellence, votre Grandeur, &c. » ſont ſimplement des répétitions faites cent fois par jour à un homme, » pour lui apprendre que le Roi a ordonné qu'on l'appelleroit ainſi ; ſans » que cet homme doive s'imaginer pour cela qu'il y ait en celui qui lui donne » ces titres, aucune autre idée que celle d'obéir à la volonté du Maître.

» Tous les honneurs, Prince Auguſte, & tous les titres du monde, ſont ren- » fermés pour moi dans votre ſeule approbation : ils n'ont rien de déſirable » à mes yeux, qu'autant qu'ils me fourniſſent des témoignages de votre bien- » veillance. Permettez-moi, SIRE, de conſerver toujours ces mêmes ſenti- » mens, & de regarder, avec indifférence, du haut de la faveur dont vous » m'honorez, la vaine admiration du peuple. Je ſuis avec le plus profond » reſpect,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéiſſant, & très-fidéle ſerviteur & ſujet,

JEAN CHEZLUY.

DISCOURS. CXV.

CXV. DISCOURS.

——Si qua eſt quæ reſtat adhuc mortalibus uſquam
Intemerata fides, oro: miſerere laborum
Tantorum, miſerere animi non digna ferentis.

VIRG. Æn. II. 143.

S'il reſte encore de la droiture parmi les hommes, ayez pitié de mes malheurs, & regardez d'un œil favorable un infortuné, qui n'a point mérité les traitemens qu'il a reçus.

C'EST une ſituation bien triſte certainement, que celle d'un homme, dont tous les biens ont été ſaiſis par ſes Créanciers. Les malheurs qui nous arrivent par quelqu'accident funeſte, ou par l'injuſtice des autres, ont un endroit conſolant; mais ceux où nous nous plongeons pour nous être ruinés volontairement, ne peuvent que nous cauſer le plus mortel chagrin. Quand un homme conſidére, que non ſeulement ſes poſſeſſions, mais même ce dont il a abſolument beſoin pour vivre, que tout cela eſt à la merci de ſes Créanciers, il ne peut ſe regarder que comme partageant déja l'état des morts, avec cette différence néanmoins, que les derniers devoirs ſont rendus à ceux-ci par leurs amis. Dans l'inſtant de la ſaiſie on s'aſſure non ſeulement de ce qui lui appartient, mais auſſi de tous les papiers & autres effets qui ſe trouvent dans ſa maiſon. Ses actions les plus indifférentes reçoivent de nouvelles interprétations; & ceux à qui il a rendu plus d'un ſervice autrefois, s'acquittent des obligations qu'ils lui ont, en ſe joignant à ſes ennemis pour lui faire des reproches. On aura de la peine à croire ce que je vais dire; mais on n'apperçoit que trop ſouvent un mélange d'orgueil dans l'impatience que les Créanciers ont d'être payés, & il s'en trouve d'aſſez cruels pour être moins ſenſibles au plaiſir d'être payés, qu'à celui de voir un homme riche abîmé. Le miſérable, qui naguéres diſpoſoit librement de ſes biens, eſt à préſent ſoumis à la direction des autres; & la ſageſſe, l'économie, le bon ſens, & toute ſon habileté dans les affaires de la vie, ne lui ſont, eu égard à ſa fâcheuſe ſituation, d'aucun uſage dans l'adminiſtration de la moindre choſe. Son incapacité eſt préciſément cenſée la même que celle d'un enfant ou d'un lunatique. Ce qu'il y a de bien triſte encore, c'eſt que ſans aucun adouciſſement rélatif aux accidens qui ont cauſé une banqueroute, toutes les procédures ſemblent calculées pour la ruine totale de celui qui a failli, à moins qu'il n'y ait encore quelque choſe de reſte, après que les Créanciers auront été ſatisfaits, & que ceux dont le miniſtére aura été employé à achever de le dépouiller, ſe ſeront bien payés de leurs peines. Le pauvre malheureux en eſt réduit à voir des étrangers déterminer & preſcrire les conditions auſquelles ſes effets ſeront vendus; & cela, preſque toujours, d'une maniére qui ne lui laiſſe aucun lieu de douter qu'il eſt entre les mains, non de quelques honnêtes-gens,

qui voudroient lui conſerver au moins les miſérables débris de ſon naufrage, mais d'autant de brigands, qui ne cherchent qu'à tout vendre, afin de tout partager.

Les ames bonnes & grandes ont toujours je ne ſai quel ſentiment de reſpect pour des malheurs extrêmes; c'eſt ce généreux principe qui a engagé tous les ſages Légiſlateurs à prendre des précautions pour que celui-là-même, qui a la juſtice & le droit de ſon côté, ne puiſſe faire éprouver à ſon adverſe partie les effets de ſon reſſentiment perſonnel. Des hommes vertueux & modeſtes, quoique le procédé qu'on a tenu à leur égard ne ſoit pas net, & qu'il ne tient qu'à eux de ſe venger, ſont très-lents à ſe ſervir de ce pouvoir, & n'employent qu'à contre-cœur de violentes meſures. Ils ont grand ſoin de prouver, avant de rien entreprendre, non ſeulement qu'ils ſont fondés dans leur démarche, mais auſſi que l'intérêt des autres, joint au leur, les empêche d'uſer davantage de retardement. Ceux dont je parle, mettent la main ſur la conſcience, & conſidérent ce que c'eſt que d'avoir à ſa merci la vie d'un Citoyen. Ils ſont charmés de pouvoir un jour ſe rendre le témoignage, qu'ils ont agi avec clémence, quoique la rigueur leur fût permiſe par les loix, plutôt que celui d'avoir perdu un homme dans le tems qu'ils pouvoient le ſauver. Une pareille conduite eſt dûe aux calamités ordinaires de la vie humaine, & en quelque ſorte à nos plus mortels ennemis.

Que celui qui a quelqu'idée des revers de fortune, dont perſonne ne peut ſe flatter d'être toujours exemt, y faſſe attention, & il trouvera qu'un cœur dur n'eſt ſuſceptible d'aucun vrai plaiſir. Un homme de ce caractére ſent de l'averſion pour tout ce qu'il y a de bon dans ſa propre nature, & il eſt ennemi né de tout le genre humain. L'injuſtice ne l'effraye qu'entant qu'elle eſt ſuivie de châtimens. La loi du pays eſt ſon Evangile, & tous ſes cas de conſcience ſont décidés par ſon Procureur. Il ignore combien il eſt doux de répandre la joye dans l'ame d'un miſérable; que les richeſſes ſont des guides, qui, ſuivant la route que leur poſſeſſeur juge à propos de leur faire prendre, le méneront au Ciel ou en enfer. J'ai lu avec une ſatisfaction ſans égale une Lettre d'un de nos principaux Citoyens, qui avoit eu le malheur de faillir, à un ami, avec lequel il avoit eu les plus intimes liaiſons dans le tems de ſa proſpérité, & qui étoit en état de le ſoutenir encore par de ſimples apparences d'affection.

MONSIEUR,

» Je n'entreprendrai point l'apologie d'une choſe, que le meilleur Avocat » du monde ne ſauroit juſtifier, je veux dire, le crime d'avoir eu du malheur. » Tout ce qu'un homme dans ma ſituation pourroit dire ou faire, ſera reçu » peu favorablement par la plûpart des hommes; mais je ſerois bien fâché de » vous mettre du nombre. Vous avez été entre les mains de la Providence » un puiſſant inſtrument pour m'aider à gagner ce que je viens de perdre, & » par cela même, auſſi-bien que par un principe d'affection pour moi, vous » ne pouvez qu'être ſenſible à ma ruine. Pour vous montrer que le malheur n'a

» pas étouffé en moi tout ſentiment, je veux, tout pauvre que je ſuis, mettre
» à quartier la différence qu'il y a entre nous, & vous parler avec cette fran-
» chiſe, que notre égalité de fortune autoriſoit autrefois. Je ſouhaiterois que
» vous, dont tout le monde recherche l'amitié, vouluſſiez jetter un regard de
» bienveillance ſur moi, dont tout le monde détourne les yeux avec mépris.
» Que cet air de faveur que votre fortune vous attire, ſerve un peu à adou-
» cir ce qu'il y a de cruel dans l'indifférence dont je ſuis l'objet. Tous ceux
» dont le caractére eſt bon & généreux, auront pitié de moi pour l'amour de
» moi-même, & les autres par égard pour vous. Il y a une heureuſe con-
» tagion funeſte dans la pauvreté; le riche peut enrichir quelqu'un ſans lui
» rien donner, & le commerce du pauvre appauvrit ceux-là mêmes qui ne
» lui prêtent rien. J'ai peine à en comprendre la raiſon; mais la choſe eſt
» ainſi. Si vous m'avez conſervé encore quelque part dans votre affection,
» vous hâterez le retour de ma fortune, qui ſans cela viendra bien lentement,
» ſi elle vient jamais. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur & ami.

La réponſe fut telle que peut la dicter une ſincére amitié, qui ſait rendre ſervice ſans oſtentation, & ſans cet étalage de ſentimens, qui n'eſt qu'une maniére indirecte d'inſulter aux malheureux.

MON CHER AMI,

» J'apprends avec un véritable plaiſir que vous avez aſſez de courage pour
» rentrer de nouveau dans la carriére de la fortune. Je vous aſſure que je ne
» trouve pas que votre malheur ait rien fait perdre à vos enfans de ces dons
» de la nature, que j'ai toujours tant admirés en eux. Je tâcherai de vous
» ſoutenir, non ſeulement par l'apparence des ſentimens d'affection & d'eſti-
» me que j'ai pour vous, mais auſſi en vous prêtant pour trois ans une ſom-
» me conſidérable à un intérêt ordinaire. Vous ſaurez que je pourrois tirer plus
» de profit que cela de mon argent; mais je vous aime aſſez pour vous ſacrifier
» l'occaſion de faire quelque gain; car je ſuis fort peu touché de la gloire qui
» pourra en rejaillir ſur moi, ſi l'on dit après ma mort, que cinquante mille
» livres ſterling de moins ne m'auroient pas empêché de vivre fort à mon aiſe.
» Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obligé ſerviteur.

T.

CXVI. DISCOURS.

Dic mihi si fueras leo, qualis eris?

MART.

Serez-vous aussi lion que vous l'étiez autrefois?

DE long-tems il n'est rien arrivé qui ait plus diverti les Habitans de cette Capitale, que le combat entre notre fameux Chantre *Italien Nicolini*, & un Lion sur le Théatre du Marché au foin: combat qui a été très-souvent répété, & qui a toujours été vû avec un égal plaisir par les Spectateurs de tout âge & de tout rang.

A peine le bruit se fut-il répandu en Ville, qu'on alloit régaler le Public d'un spectacle si nouveau, qu'on affirma hardiment (& bien des gens sont encore actuellement dans cette idée) qu'on aménéroit chaque soir de la Tour sur le Théatre un Lion apprivoisé, pour y être tué par *Hydaspe*. Ce bruit, quoiqu'entiérement destitué de fondement, a été si généralement reçu par les *Politiques* les plus rafinés du Parterre & du Paradis, qu'on leur a entendu dire en confidence à tout le monde, que le Lion étoit cousin germain du Tigre qui a paru du tems du Roi *Guillaume*, & qu'on fourniroit des Lions au Théatre aux dépens de l'Etat, tant que dureroient les Séances du Parlement. D'autres se perdoient en conjectures sur la maniére dont *Nicolini* traiteroit le Lion, ces Messieurs n'étant nullement d'accord, s'il dompteroit le roi des animaux par son chant comme *Orphée* fit autrefois à l'égard d'un si grand nombre de bétes féroces, pour le tuer ensuite sans risque; ou bien s'il l'attaqueroit de bonne guerre. Il y en eut qui soutinrent que le Lion n'oseroit pas faire sentir ses griffes au Héros, à cause du principe, si universellement admis, qu'un Lion ne fait jamais le moindre mal à ceux qui ont encore leur virginité: d'autres qui prétendoient avoir vû représenter le même Opéra en *Italie*, affirmoient à leurs amis, que le Lion joueroit son rôle en *Allemand*, & rugiroit un air de basse jusqu'à trois fois avant de tomber aux pieds d'*Hydaspe*. Pour éclaircir un fait qui a donné lieu à une si grande diversité d'avis, je me suis attaché à examiner si ce prétendu Lion est réellement aussi féroce qu'il le paroît, ou si sa fureur n'est qu'apparente.

Mais, avant que de communiquer au Lecteur mes curieuses découvertes, il est bon qu'il sache que, me promenant un jour derriére les coulisses, l'esprit occupé de mille choses, j'allai donner contre un terrible animal. Cette rencontre inopinée m'effraya si fort, que ce ne fut que quelques minutes après que je m'apperçus que l'objet de ma terreur étoit un Lion qui rampoit à mes pieds. Le Lion, remarquant ma crainte, me dit d'une voix douce, que je ne courois pas le moindre risque: *car*, ajoûta-t-il, *je n'ai pas dessein de faire du mal à qui que ce soit*. Je le remerciai de grand cœur, & passai mon chemin.

Peu de tems après, je le vis ſauter ſur le Théatre, & jouer ſon rôle avec de grands applaudiſſemens. Pluſieurs curieux ont obſervé, que ce Lion a changé deux ou trois fois de conduite, depuis qu'il a paru pour la premiére fois ſur le Théatre; ce qui ne paroîtra pas étrange, dès qu'on ſaura qu'il a été lui-même changé autant de fois.

Le premier Lion étoit un moucheur de chandelles, qui, comme un vrai étourdi qu'il étoit, jouoit ſon rôle avec trop de paſſion, & ne vouloit pas ſe laiſſer tuer avec autant de facilité qu'il auroit dû. Outre cela, on avoit remarqué qu'il devenoit de plus en plus hargneux, chaque fois qu'il ôtoit ſa peau de Lion; & on lui a même entendu dire, qu'il ne faiſoit preſqu'aucun effort pour ſe défendre, & qu'il ne demandoit pas mieux que de lutter ſous ſa figure naturelle contre le Seigneur *Nicolini*. Ainſi on jugea à propos de lui donner ſon congé, & il y a lieu de croire que les choſes ne ſe ſeroient plus paſſées ſi tranquillement, ſi on l'avoit ramené encore une fois ſur le Théatre. Un autre grief, auquel le premier Lion avoit donné lieu, étoit qu'il ſe dreſſoit ſi fort, qu'on l'auroit pris plutôt pour un vieillard tant ſoit peu courbé par l'âge, que pour un Lion.

Le ſecond Lion étoit un Tailleur, qui travailloit pour les Acteurs de l'Opéra, & qui paſſoit pour un homme doux & pacifique. Mais ſi l'autre étoit trop féroce, celui-ci, en revanche, n'avoit pas le courage néceſſaire pour bien jouer ſon rôle. Après s'être promené ſur le Théatre durant quelques momens, & à pas lents, il ſe laiſſoit terraſſer dès la premiére attaque d'*Hydaſpe*, auquel il ne fourniſſoit pas la moindre occaſion de faire paroître ſa valeur & ſa dextérité. On aſſure, à la vérité, qu'il lui arriva un jour d'arracher une piéce de l'habit du Héros; mais ce ne fut point par un principe de méchanceté, ſon but étant uniquement de ſe procurer quelque travail en qualité de Tailleur. Je ne dois pas oublier, que ce ſecond Lion fut celui qui me parla ſi honnêtement derriére les couliſſes.

Le Lion actuel eſt un Gentilhomme campagnard, qui fait ce rôle uniquement pour ſon plaiſir, mais qui ſouhaite de n'être point connu. Il dit pour ſa juſtification, que ce qu'il en fait n'eſt point par un principe d'intérêt; que le divertiſſement qu'il ſe procure par-là eſt tout-à-fait innocent, & qu'il vaut mieux paſſer ainſi une ſoirée, que de s'amuſer à boire ou à jouer: il ajoûte aſſez plaiſamment, que ſi l'on ſavoit ſon nom, les rieurs, toujours malins, diroient de lui, *qu'il eſt un Ane vêtu d'une peau de Lion*. Le tempérament de ce Gentilhomme conſiſte dans un ſi heureux mêlange de vivacité & de douceur, qu'il l'emporte hautement ſur ſes deux prédéceſſeurs, & attire à l'Opéra plus de ſpectateurs qu'on n'en a jamais vû juſqu'ici.

Avant que de terminer cette intéreſſante relation, je me crois néceſſairement obligé de faire mention d'un bruit deſtitué de fondement, & injurieux à la réputation du Gentilhomme en queſtion, dont je me déclare hautement le partiſan; ſavoir, qu'on a vû le Seigneur *Nicolini* & le Lion fumer de bonne amitié enſemble derriére les couliſſes; ce qui a donné occaſion aux ennemis communs de l'un & de l'autre, de répandre que ce n'eſt pas tout de bon qu'ils ſe battent ſur le Théatre; mais ayant examiné la choſe de plus près, j'ai trou-

vé que s'il y a eu entr'eux une pareille familiarité, ce n'a été qu'après le combat, dans le tems que le Lion étoit censé mort suivant toutes les régles du Théatre. D'ailleurs, ne voit-on pas la même chose arriver tous les jours dans la Sale de *Westminster*, où deux Avocats se disent mille injures en présence du Juge, après quoi ils se retirent, & vont boire ensemble un verre de vin d'absinthe ?

Je serois très-fâché qu'on me soupçonnât d'avoir, dans ce que je viens de dire, eu le moindre dessein d'offenser le Seigneur *Nicolini*, qui en se prêtant à ce rôle, a tâché simplement de plaire à des Spectateurs d'un très mauvais goût ; il n'ignore pas que le Lion a eu plus d'admirateurs que lui-même ; comme on dit de la fameuse Statue équestre qu'on voit à *Paris*, que le cheval attire plus de curieux que le Roi qui le monte. Je suis même piqué qu'un homme qui joue ses rôles avec tant de noblesse, qu'il ajoûte un nouvel air de majesté aux Monarques & aux Héros, & de tendresse aux Amans, soit réduit à la basse complaisance de se battre contre des animaux. J'ai souvent souhaité que nos Acteurs imitassent ce grand Maître, qu'ils sussent se servir de leurs jambes comme lui, & qu'on pût lire les passions sur leur visage, comme on fait sur le sien. Qu'une Tragédie *Angloise* paroîtroit belle, si on la représentoit d'une maniére propre à donner de la dignité aux idées & aux expressions les moins naturelles d'un Opéra *Italien !* Et le principal but que je me suis proposé dans le récit que je viens de faire des combats de *Nicolini* contre le Lion, est de montrer de quel genre sont à présent les divertissemens favoris de la plus grande partie de mes compatriotes. On a taxé les Spectateurs de manquer de jugement ; mais, suivant moi, ce n'est point-là leur défaut, je croirois plutôt qu'ils manquent de goût.

CXVII. DISCOURS.

Torva leæna lupum sequitur, lupus ipse capellam ;
Florentem cytisum sequitur lasciva capella.

VIRG. Eccl. II. 63.

La lionne poursuit le loup, le loup fait la chasse aux chévres, la chévre court après le cytise.

ETANT hier au soir à notre Cotterie, je remarquai que le Chevalier de *Coverley*, contre son ordinaire, ne disoit mot, & qu'au lieu de faire attention à ce qui formoit le sujet de la conversation, il tournoit un bouchon dans tous les sens possibles, & paroissoit plongé dans une profonde méditation. Je fis signe au Chevalier *Freeport*, qui étoit assis entre nous deux ; & comme nous jettâmes les yeux sur lui en même tems, nous nous apperçûmes que notre ami branloit la tête, & entendîmes qu'il disoit en lui-même : *Une femme folle ! J'ai peine à croire cela.* Le Chevalier

Freeport lui donna un petit coup sur l'épaule, & lui dit : Je gage tout ce qu'il vous plaira que vous songiez à la Veuve. *Coverley* tressaillit, & avoua, après un moment de silence, qu'il avoit bien deviné une fois en sa vie. Il balança ensuite s'il s'ouvriroit à nous, & comme son secret commençoit à lui être à charge, il nous apprit qu'il venoit de recevoir une Lettre de son Homme d'affaires, qui lui marquoit que le Chevalier *Dundrum*, son ancien rival, avoit rendu une visite à la Veuve. Cependant, continua-t-il, je ne saurois jamais m'imaginer qu'elle épouse un homme qui est d'une demi-année plus âgé que moi, & qui d'ailleurs est un insigne Républicain.

Guillaume Honeycomb, qui envisage tout ce qui a quelque rapport à l'amour, comme étant de son département, interrompant notre ami avec un grand éclat de rire : Je croyois, Chevalier, lui dit-il, que vous aviez vécu assez long-temps dans le monde, pour ne point fonder votre bonheur sur une femme, & qui pis est sur une veuve. Je puis me glorifier, sans vanité, de connoître le sexe aussi bien qu'aucun homme qu'il y ait dans toute la *Grande-Bretagne*, quoique le principal point de ma connoissance consiste en ceci, que ce sexe échappe à toutes nos recherches, & ne sauroit être bien connu. Ensuite, avec sa volubilité de langue ordinaire, il se mit à raconter ses amours. J'approche à présent, dit-il, de la cinquantaine, (nous savons pourtant qu'il a soixante ans passés). Vous pouvez aisément juger, poursuivit-il, que durant un si long intervalle de tems, j'ai bien eu quelqu'envie de m'*établir*, comme on dit. Je vous avouerai ingénuement que j'ai plusieurs fois abordé la fortune de ce côté-là, sans que je puisse me vanter d'avoir réussi.

L'objet de mes premiers hommages fut une jeune Dame, qui avoit toujours vécu à la Campagne ; mais quand je crus mon mariage avec elle une affaire faite, son pere, ayant appris par hazard que j'avois logé autrefois chez un Chirurgien, me défendit sa maison, & au bout de quinze jours fit épouser ma Maîtresse à un Gentilhomme du voisinage, qui n'avoit d'autre talent que de chasser aux renards.

Je m'adressai ensuite à une veuve, & l'attaquai si brusquement, que je me regardois déja comme sûr de ma conquête. J'aurois dans quelques semaines été possesseur de cette belle ; mais un matin, que j'allai lui faire ma cour, elle me dit qu'elle prétendoit rester maîtresse de son douaire, & de ce qu'elle avoit d'argent comptant, & me pria d'aller trouver son Procureur dans *Lyons-Inn*, qui ajusteroit avec moi ce qu'il faudroit ajoûter à cela. Cette ouverture de cœur m'effraya tellement, que depuis ce moment je ne m'informai plus, ni d'elle, ni de son Procureur.

Peu de mois après, je tournai mes vûes du côté d'une jeune Dame, qui étoit fille unique, & d'une famille distinguée. Je dansai avec elle à plus d'un Bal, je lui serrai la main, je lui dis des douceurs ; en un mot, j'eus tout lieu d'être persuadé que j'avois fait une profonde impression sur elle ; & quoique ma fortune ne fût pas égale à la sienne, j'espérois que son pere, qui étoit naturellement bon, l'aimeroit assez pour ne pas s'opposer à son mariage avec un homme à qui elle avoit donné son cœur. Mais m'étant rendu un jour à la maison de ma Maîtresse, dans l'intention de rompre la glace, & de

parler au pere, je trouvai toute la famille dans un désordre inconcevable, & appris avec un étonnement que j'aurois peine à exprimer, que Miſſ *Jenny* avoit decampé le même matin avec le Sommelier.

Je courtisai alors une ſeconde veuve, & n'ai jamais compris juſqu'à ce jour comment j'ai pu la manquer : car pluſieurs fois elle a loué, non ſeulement ma conduite, mais même ma perſonne. Il eſt vrai pourtant que ſa femme de chambre m'avoua un jour que ſa Dame lui avoit dit n'avoir jamais vû d'homme dont les jambes reſſemblaſſent autant à une paire de fuſeaux que celles de M. *Honeycomb*.

Après cela j'aſſiégeai ſucceſſivement quatre Héritiéres ; & comme en ce tems-là j'en valois bien un autre, je fis bientôt brêche à leurs cœurs ; mais par une bizarrerie qui ſemble tenir du ſortilege, quoique j'aye rarement manqué d'obtenir le conſentement des filles, je n'ai jamais pu faire entrer dans mes intérêts les vieilles gens.

Je pourrois vous raconter mille autres tentatives qui ne m'ont pas mieux réuſſi, & ſur-tout une, dont l'objet étoit une Dame fort avancée en âge. Elle ne m'auroit pas échappé, mais ſes parens volerent à ſon ſecours de tous les coins de l'*Angleterre* ; & j'oſe dire qu'avec tout cela, je l'aurois peut-être eue malgré eux, ſi une forte gelée, qu'il fit vers ce tems-là, ne l'eût point emportée.

Comme les tranſitions de M. *Honeycomb* ſont très-rapides, il ſe tourna tout-à-coup vers moi, pour me dire qu'il y avoit dans *Milton* un paſſage qui mériteroit d'être gravé en Lettres d'or : en achevant ces mots, il tira de ſa poche le *Paradis perdu*, & lut une partie d'un des diſcours qu'*Adam* tint à Eve après leur chûte.

Pourquoi le ſage Créateur, ayant peuplé le Ciel d'eſprits mâles, a-t-il placé cette nouveauté ſur la Terre, ce beau défaut de la Nature ? Que n'a-t-il créé tout à la fois les Hommes, comme il a fait les Anges, ſans aucune différence de ſexe ? Ou pourquoi n'a-t-il pas trouvé quelqu'autre voye pour perpétuer le Genre humain ? Le Monde n'auroit point eſſuyé les maux où je ſuis plongé, ni les troubles innombrables qui arriveront dans la ſuite des tems par les artifices & par le commerce des Femmes ; car tous ceux qui s'y attacheront, le feront par aveuglement, ou pour leur malheur ; & l'Homme, par le caprice de ce ſexe, rarement poſſédera celle qu'il ſouhaiteroit ; mais elle ſera gagnée par quelqu'un qui vaudra moins que lui ; ou ſi elle répond à ſon amour, ſes parens traverſeront ſon choix ; & il la verra, mais trop tard, maîtreſſe de ſon ſort, déja enchaîné, & lié par le mariage à une cruelle ennemie qui l'accablera de honte. Ainſi la vie humaine ſera expoſée à des calamités infinies, & il n'y aura point de paix domeſtique.

Le Chevalier de *Coverley* écouta cette lecture avec une extrême attention, & après avoir prié M. *Honeycomb* de faire un pli à l'endroit, & de lui prêter le livre, il le mit dans ſa poche, & nous dit qu'il ne manqueroit pas de relire ce paſſage avant de s'aller coucher.

X.

CXVIII. DISCOURS.

CXVIII. DISCOURS.

Vere magis, quia Vere calor redit ossibus.

VIRG. Georg. III. 272.

Sur tout au Printems, car c'est au Printems que la chaleur se réveille.

L'AUTEUR du *Ménagiana* dit, que causant un jour avec quelques Dames de qualité sur les effets du mois de *Mai*, qui fait ressentir à la Terre, & à tous ses Habitans, une chaleur nuptiale, la Marquise de S. qui étoit de la compagnie, déclara : *Qu'elle osoit répondre de sa sagesse durant tous les mois de l'année, excepté celui de Mai.* Comme nous ne sommes guéres éloignés du commencement de ce mois, je destine ce Discours à servir de préservatif aux Belles, & dans cette vûe je le publie vers la fin d'*Avril*, afin qu'aucune d'elles, s'il lui arrive de faire quelque faux pas, ne puisse se plaindre de n'avoir pas eté avertie à tems.

Ce qui m'engage à user de cette précaution, est que l'aveu fait si ingenûment à *Ménage*, convient presqu'autant à notre climat qu'à celui de *France*, & que le tempérament de quelques-unes de nos Dames ne differe pas infiniment de celui des Marquises *Françoises*.

Je laisse aux Physiciens à décider quelle peut être la cause de ce retour annuel de bienveillance pour notre Sexe; s'il ne vient pas de ce que les esprits, après avoir été en quelque sorte engourdis & gelés par l'Hiver, se remettent en mouvement, & vont de tous côtés; ou si la beauté des champs & des prairies, jointe aux empressemens amoureux des oiseaux, qui viennent de se marier, verse dans l'ame le goût du plaisir; ou bien enfin, comme quelques Botanistes l'ont cru, s'il n'y a pas une espéce d'instinct, qui porte le beau Sexe à se jetter sur un lit de fleurs, & à ne laisser pas inutiles ces couches, que la Nature a ornées avec tant de soin. Quoi qu'il en soit, les effets de ce Mois sont visibles sur cette partie du Sexe, que la bassesse de sa condition autorise à agir sans déguisement. C'est dans le mois *de Mai* qu'on voit à la campagne les jeunes Tulles danser autour d'un *Mai* : Cérémonie que de savans Antiquaires prétendent être un reste de culte rendu autrefois par les Payens à un Dieu qui aimoit les jardins.

Il seroit inutile de dire, que la saison de la cotte verte est amenée aussi par le mois de *Mai*.

La puissante influence de ce mois a été merveilleusement bien décrite par le fameux *Dryden*. *O le plus charmant des mois de l'Année, c'est en ton honneur que nos boccages se revêtent d'un verd naissant; que les graces légéres ménent les heures par la main pour danser avec elles, & que la nature orne les fleurs d'un si brillant émail. Dès que tu arrives, nos jeunes gens te sacrifient le doux sommeil,*

& veillent pour t'attendre. Tu leur inſpires des ſentimens inconnus juſqu'alors ; & comme ton empire s'étend ſur tous les âges, tu rallumes tes feux, qu'on croyoit éteints pour toujours.

Auſſi quand les grands Peintres repréſentent dans leurs tableaux cette partie de la plus belle des Saiſons, on y voit ſouvent les Zéphirs confondus avec les Amours. Et je puis dire, comme une choſe que je ſai par ma propre expérience, que durant le mois de *Mai*, & même un peu avant, il me vient de tous côtés un nombre incroyable de Lettres amoureuſes.

J'en ai reçu particuliérement une, par la derniere poſte, d'un Gentilhomme de la Province d'*York*, qui ſe plaint amérement d'une Dame nommée *Zélenda*, pour qui il a ſoupiré inutilement depuis trois ans. Il me marque que ſa patience eſt à bout, qu'il eſſayera encore ce que pourra faire ce mois de *Mai*, & que ſi la cruelle *Zélenda* n'en eſt pas attendrie, il a réſolu de la bannir de ſon cœur.

Après avoir averti le beau Sexe des riſques qu'il court durant ce Mois ſéducteur, je me propoſe de donner à ce Sexe aimable, mais imprudent, quelques directions ſur les précautions qu'il doit prendre pour ſe garantir de ces riſques, d'autant plus à craindre qu'ils n'ont rien d'effrayant.

En premier lieu, je leur conſeille de ne s'aller jamais promener à la campagne, ou dans quelques lieux retirés, ſans avoir avec elles (non pas une mere ou une tante, à qui de pareilles promenades ne ſont pas moins défendues qu'à leurs niéces ou à leurs filles) mais un oncle ou quelque vieux tuteur. J'ai déja obſervé dans ce Diſcours, combien il eſt aiſé de faire une chûte ſur le gazon le plus uni, & j'ajoûterai de plus que *Proſerpine* s'occupoit innocemment à cueillir des fleurs dans les Campagnes d'*Enna*, ſans penſer au danger qu'il y avoit pour elle de s'éloigner de ſa mere & de ſes compagnes. Auſſi les appella-t-elle en vain à ſon ſecours, quand l'amoureux *Pluton* l'enleva. Sa robe fut déchirée ; toutes les fleurs qu'elle avoit cueillies, tomberent ; & ſon innocence fut telle, qu'elle regarda la perte de ſon bouquet comme le plus grand malheur qui pût lui arriver. Puiſque j'en ſuis aux citations, je terminerai celle-ci par un avis que *Virgile* donne aux jeunes gens qui cherchent des fraiſes, de prendre garde au *ſerpent caché dans l'herbe.*

En ſecond lieu, je ne puis qu'approuver, & louer extrêmement les recettes que nos Médecins aſtrologues donnent dans leurs Almanacs pour ce Mois, telles que ſont celles-ci : *Uſez de diéte, & ne négligez pas la Phlébotomie.*

Je range ſous l'article de la diéte que je voudrois preſcrire aux Dames durant cette eſpéce de carnaval de la nature, deux choſes, dont elles ne ſe défient pas aſſez, le Chocolat & les Romans. Comme je fais hautement profeſſion de n'avoir rien tant à cœur que l'honneur de mes chéres compatriotes, je les ſupplie, toutes les fois que le mois de *Mai* les émeut trop ſenſiblement, de ſe ſouvenir que ce Mois n'a que trente & un jours, & qu'elles n'auront plus de combats à eſſuyer durant tout le reſte de l'année ; pour ce qui eſt de celles de nos Dames qui font leur ſéjour dans la Ville, elles doivent prendre particuliérement garde à leurs plus innocens amuſemens. S'il n'eſt pas en leur pouvoir de ſe ſevrer du plaiſir d'aller aux Spectacles, je leur recommande les

Tragédies préférablement aux *Comédies*; &, ſi je ne me trompe, leur ſageſſe ſera beaucoup plus en ſûreté aux *Marionnettes* qu'à l'*Opéra*. Je prie mes Lecteurs d'obſerver, que ce Diſcours eſt deſtiné à l'uſage de cette aimable partie du beau Sexe, qui penſe que la cauſe de l'honneur vaut bien la peine qu'on faſſe la guerre à la nature. Pour ce qui eſt de ces malheureuſes, qui ne croyent pas que la vertu mérite qu'on ſe défende pour l'amour d'elle, mais qui ſe rendent à la premiére ſommation, je ne prétends pas leur prodiguer mes avertiſſemens & mes conſeils. Une proſtituée ne réſiſte en aucun tems, & ne met pas la moindre différence entre le mois de *Mai* & celui de *Décembre*.

Fin du Tome troiſiéme.

TABLE GENERALE
DES MATIÉRES
Contenues dans cet Ouvrage.

¶ Les chiffres Romains I, II, III, désignent les Tomes ; les chiffres Arabes marquent les Pages.

A

ABDIEL, Ange fidéle à son Créateur, III, 181

ABRAHAM plante trois arbres incorporés ensuite en un seul, II. 529. Son obéissance, III, 219

Académie de Politique, qu'on devoit établir à Paris, II, 14-17

ACASTO, son caractére, II, 124, 125

Accent. Chaque nation a le sien, I, 65

ACOSTA, Juif, comment il défendoit les cérémonies de la Loi, I, 431

Acrostiche simple ou composé, I, 137. Ce jeu d'esprit ne vaut rien, 141. Corps d'Acrostiches rangés sur trois colomnes, 148

Acteurs de Théatre. Discours qu'ils doivent lire, III, 291

Actions, voyez *Poëme* Epique.

Actionnaire. (Jeremie) Lettre sur ses amours, II, 419, 420

ADAM & EVE. Description de leurs charmes, III, 174. Leurs discours, 174, 175. Réponse d'*Eve*, 175. Leur entretien vers le soir, 175, 176. Discours d'*Adam* se réveillant à *Eve*, 176, 177. Sa réponse d'où est tiré ce dernier discours d'Adam ; Songe d'*Eve*, ce qu'il marquoit, I, 177. Adam la rassure ; son Hymne, 178. Occupations domestiques d'*Eve*, 178. Son entretien avec l'Ange Raphael, 193. Beaux endroits du dialogue entre Adam & Raphael ; condition & sentimens d'Adam après sa création, 194. Son discours au Soleil, 195. Tableau des *animaux* qui passent en revue devant Adam ; il voit en songe la formation d'*Eve* ; Sentimens qu'il en a, 196. Mélange de sensibilité & d'innocence dans les réflexions d'Adam sur le plaisir d'aimer, 196, 197. Force de son amour pour sa femme, 201. Effet de la *nature*, lorsqu'Adam s'en laisse séduire, 202. Ses sentimens sur sa chute, 207. Ses regrets sur le malheur où il entraîne sa postérité, 208. *Eve* tâche de le calmer, 209. Forme sous laquelle leur apparoît l'*Archange*, qui venoit pour les chasser ; leurs plaintes se voyant chassés du Paradis, 214. Visions d'Adam après sa chute, 215, 216. Voyez SATAN.

ADDISON (M.) Traduction Latine d'une Scene de son Caton, III, 77, 78.

Adverſité, voyez *Conſtance*.
Affectation; ſon effet ſur une belle femme & ſur un homme d'eſprit, I, 79. Cauſe de ce vice, 80. Perſonnes dans leſquelles ce vice regne, 80-81. Elle ſert à rendre les hommes ridicules, II, 159-161. Voyez BURNET. (Thomas)
Affliction (l') diminue à meſure qu'elle s'évente, II, 392
Africains. Leur idée du bonheur à venir, III, 16, 17
AGLAUS & GYGES. Différence de leur bonheur, III, 38. Voyez COWLEY.
Agneau, voyez CICERON.
AGUR. Sa demande a Dieu, II, 290
ALABASTER, Théologien Rabbinique, I, 446
ALBERT le Grand. Sa prétention ſur la forme ſubſtantielle de l'aimant, I, 124
Alcibiade (le 2) ou de la *Priere*, voyez PLATON.
Alcoran, cité, I, 219
ALEXANDRE le Grand panchoit la tête, I, 72. Il a voulu inſinuer qu'il avoit commandé une armée de Géans, 282. Il ſe propoſoit Achille pour modéle, II, 65. Sa plainte contre Ariſtote, 114. Son dire ſur le ſommeil, III. 2. Sa convention avec le Poëte *Cherilus*, 114. Sa réponſe à la demande, s'il ne vouloit pas diſputer le prix aux Jeux Olympiques, 267, 268. Voyez *Expedition*.
ALEXOWITZ (Pierre) Czar de Moſcovie, mis en paralléle avec Louis XIV, Roi de France, I, 414-416
ALISON, femme d'Etienne Rouſſeau; ce qu'elle ne peut obtenir à Whichenovre, III, 35
Allégorie raiſonnée ſur le *Crédit* de la Nation, I, 9—11. —— ſur la *Molleſſe* & l'*Avarice*, 123. —— ſur les différentes ſortes d'*Eſprit*, 147-150. —— ſur la *Peinture*, 192—194. —— Sur le *Plaiſir* & la *Douleur*, 362, 363. —— des Païens ſur la *Priére*, II, 135—137. Voyez *Alluſions*.
Allemans, inventeurs de *Chronogrammes*, I, 137
Alluſions & *Allégories* qui plaiſent à l'imagination, II, 197—199
ALNASCHAR. Fortune dont il ſe flatte, II, 422—424
AMABILE. Sa réſiſtance aux attaques d'un Gentilhomme, II, 110—113
Amans, qui ſe payent de bagatelles, I, 68. Pourquoi un perd l'eſprit, 136, 137. Il y en a qui ſe plaignent, ſe vengent & meurent, ſans dire mot, I, 198. — perfide, III, 39-40. —— d'une Dame Eſpagnole, 41, 42. Triſte aventure d'un Amant Anglois & de ſa Maitreſſe, 122—124
Amazones formoient une République, ſans y admettre des hommes, II, 224—227. Particularités qui les regardent, 225—227
Ambitieux, ſujet a divers *défauts*, I, 503. Inquiétudes auxquelles il eſt expoſé, 506. Embarras auxquels il s'expoſe, III, 67
Ambition. Foible des grands *Génies*, I, 170. Celle des Princes funeſte à eux-mêmes & à leurs Sujets, 420. Celle qui eſt naturelle à tous les hommes, 441. Elle eſt le reſſort qui remue tout, 449-450. Pourquoi elle nous eſt donnée, 502. Comment elle s'oppoſe a notre véritable bonheur, 508. Elle engage à exceller en certaines choſes, II, 485, 486. —— honnête & louable, III, 47. Voyez CICERON.
Ame. Comment on peut découvrir ſa nature, II, 335-338. Son état à la ſortie du corps, 375, 376. Ce qui prouve ſon origine céleſte, 452. Faculté végétative qu'elle poſſéde, 453. Voyez *Américains*.
Américains s'imaginent que toutes les créatures ont des ames, I, 124. Voyez MARRATON.
Ami. Différentes qualités d'un bon, I, 163. Ami bourru & variable, 388. Voyez CICERON.
AMILCAR eſt touché de la force d'eſprit de Corinne, II, 19
Amitié (l') augmente le bonheur & diminue la miſére, I, 161. Comment elle ſe contracte; ſa durée, 162. Celle qui ſe contracte à l'école, eſt d'un grand uſage, II, 33, 34. & préférable a l'amour d'une maîtreſſe, 404, 405. Deſcription de l'Amitié, 122, 123. Voyez BACON. *Eccléſiaſtique* (l'). CICERON.
Amitié conjugale, pourquoi mépriſée, I, 472-474
Amour (l') produit l'amour; meilleure piéce du Théatre Anglois, I, 376. Celui du monde empêche les effets de la *Generoſité*, III, 21, 22. Cruels effets de l'Amour illicite, 42. Déclaration d'Amour empruntée de WALLER, 129. Queſtions & Réponſes ſur l'Amour, 289, 290. Effet de l'Amour ſur les hommes, 302-304. Voyez COWLEY. HONEYCOMB.
Amour-propre (l') & la *Bienveillance* ſont deux

principes qui font agir les hommes, II, 525-528
Amoureux ne ſuivent guère le conſeil qu'ils demandent, II, 316, 317. Il y en a qui ſervent de *chauſſe-pied* aux Dames, 426, 427 Piéce d'un Amoureux rendue en proſe, III, 290, 291
AMPLE (Mr) craint de trop engraiſſer, I, 71
ANACHARSIS demande le prix pour s'être ſaoulé le premier, II, 483
Anagrammes. Temps auquel elles doivent leur origine, I, 136 On doit les condamner, 141. —— qui faiſoient l'exercice, 148
Anciens comparés avec les Modernes, I, 140
ANDRE', Evêque, prodiguoit les Quolibets dans ſes Sermons, I, 139, 140.
ANDROMAQUE, campagnarde, qui affecte les airs & les maniéres des hommes, I, 128
ANDROPHILE, ſignification de ce nom, I, 336
Ane indéterminé entre deux bottes de foin, I, 378
Anges apoſtats. Leurs divertiſſemens, & ſéjour, III, 163
ANGLETERRE. Miſérable pays ſans le commerce, I, 165, 166 Voyez *Avocats. Dévotion. Eccléſiaſtiques.*
ANGLOIS (les) ſont polis, & corrompus quant aux mœurs, I, 20. L'impudence d'un Anglois eſt fiére & chagrine, 45. Ils devroient imiter l'uſage du Théatre François, 86. Leur goût pour la *Poéſie* eſt fort gothique, 146. Un Anglois négociant convertit l'étain de ſon pays en or, 166. Preſque tous les *Gentilshommes* Anglois ſont endettés de pere en fils, 191. Caractére de leurs Héros, 415, 416. —— raillés ſur leur répugnance à naturaliſer les étrangers, 421, 422. Les jeunes Anglois ſe moquent du Mariage, 472. Eloge de leur Gouvernement civil, 543-544. Défauts où tombent quelques-uns de leurs Prédicateurs, II, 30. Sans être inventeurs d'aucun Art, ils les portent plus loin que toutes les autres Nations, 98, 99. Ils ſont bizarres & goguenards, 102-104. Un fait tourner le badinage au profit de ſes amis, 103, 104. —— ſujets à la mélancholie, 128. Ils rampent avec la populace; pourquoi, 143. Leurs ſatyres ſont aujourd'hui pleines d'obſcénités, 259. —— fort curieux de nouvelles, 261, 262, — ont honte de tout ce qui s'appelle Religion, 275, 276. Ceux du commun du peuple ſont fort ſuperſtitieux, II, 362. Ils ont dégénéré de leur ancienne grandeur, 460. Caractére qu'en donne un Ambaſſadeur, 460, 461. Un qui *voulcit ſuivre en tout* les idées les plus abſtraites de la raiſon, 504. Ils ſont expoſés à la démangeaiſon d'écrire, 511. A quoi emploient tout leur temps les *Gentilshommes* Anglois de la Campagne, 513. Jeune Seigneur Anglois qui avoit deux femmes en même temps, III, 95-99. Ils étoient autrefois un peuple de cou roide, 118. Voyez *Amans. Auteurs. Bizarrerie. Commerce. Critiques. Eccléſiaſtiques. Foux. Indiens. Layman* (Guil.) *Menteur. Miniſtres. Orateurs. Peintres. Poetes. Whigs.*
ANGLOISES (les) diſtinguées en *Pictes* & en *Bretonnes*, I, 83. Ce dont elles ſe piquoient autrefois, 94, 95. Air qu'une de ces Dames ſe donnoit à la Comédie, 95, 96. Il y en a qui voyagent, ſans ſe gâter l'eſprit, 97. On a tort de ne les pas traiter comme raiſonnables, 115, 116. Comment elles ſe diſtinguent en *Whigs* & en *Torys*, 186, 187. Ce qu'une a exigé à cet égard dans ſon contrat de mariage, 187. Exemple qu'elles devroient ſuivre, 188. Deux d'une vertu bien rare, III, 95-99. —— accuſées d'être impertinentes, 119
Animaux. La ſtructure de leur corps eſt une preuve de la Divinité, II, 434-436
Animoſités qui regnent en *Angleterre*, I, 232
ANNA BELLA, ſa Lettre ſur le commerce des Dames & des Meſſieurs, I, 116, 117
Antipathies, III, 286, 287
ANTIPHANES cité ſur la vie à venir, I, 548
Antithèſes roulent ſur l'oppoſition des idées, I, 146
ANTONIN, découragé, II, 351. Son dire ſur l'homme, III, 20
ANVIL (Jean) Chevalier; ſa Lettre ſur ſa femme, II, 2-4
APOLLONIUS, ſon conte ſur Rhœcus, I, 530
Apparitions d'Eſprits. Fâcheuſes impreſſions que laiſſent ces contes, I, 31. Elles ne ſont point chimériques, [illegible] 252
APPELLES, ſon adreſſe, III, 87, 88
APULE'E, cité ſur les Gymnoſophiſtes des Indes, II, 66, 67
ARABLE (Babet) I, 288
ARASPE, devient amoureux malgré lui, II, 477, 478

ARATUS cité, II, 427
Arbres, où en grande réputation, II, 529, 530. Voyez CYRUS.
Archange, voyez ADAM.
Architecture. De qui elle doit tirer ſes règles, I, 67
Ardeur. Celle pour la *Gloire* ne doit pas être découragée, I, 169
ARETIN ſe vantoit d'avoir mis ſous contribution le Grand-Sophi de Perſe, I, 50
ARGENSON (Brigide) poſſéde l'exercice de l'éventail; ſa Lettre; elle eſt indéterminée entre ſes deux Amans, I, 394
ARGENTRE' (d') Auteur de l'Hiſtoire de Bretagne, I, 225
Argumentations, de différentes eſpèces, I, 479-481
ARIETTA, ſon caractère, I, 27. Elle défend ſon ſexe, 27; 28
ARISTE & ASPASIE. Exemple d'un mariage bien aſſorti, I, 285
ARISTE'NE'TE cité ſur les Femmes, I, 141
ARISTIPPE, ſa réponſe à un de ſes amis, II, 499
ARISTOPHANE, ſon allégorie ſur l'effet de la *Pauvreté* & des *Richeſſes*, II, 290-291
ARISTOTE, ſur les Ecrivains ordinaires de la *Tragédie*, I, 85. met les *Quolibets* entre les beautés du diſcours, 139. — grand Génie du ſecond Ordre, 311. Son dire ſur le *Monde*, 322. Sa maniére de diſputer, 479, 480. —— cité ſur les ouvrages de la Création, II, 294. En quoi il excelloit, 319. Une des remarques de ſa Poëtique mal compriſe, III, 138, 139. Ses Régles ſur le diſcours bien obſervées dans le *Paradis* perdu, 143, 144. S'il condamne les *Jeux* de mots dans un *Poëme* épique, 154. Son ſentiment ſur la place des ornemens de la *Diction*, 170, 171. Sa remarque & celle d'*Horace* ſur les penſées grandes & juſtes dans les *Tragédies*, 227, 228. Voyez *Fable*.
ARISTOTE'LICIENS. Leur raiſonnement ſur les formes ſubſtantielles, I, 124
Armes (Métier des) voyez *Officiers*.
Art, voyez *Métier*.
Arts libéraux. Leur impreſſion ſur l'eſprit, I, 395, 396
Artemiſe avale les cendres de ſon époux, III, 50
Artifices choquans que les *Poëtes* Anglois emploient dans les *Tragédies*, I, 85. Quand on peut s'en ſervir à propos ou en abuſer, I, 90-94
Aſie (l') voyez CYRUS.
Aſſemblées des deux ſexes en maſque, quel en eſt le but; perſonnes qui les compoſent, III, 128-130
Aſſurance définie, II, 106
ATHE'ES. Un Athée amoureux de ſes Ouvrages, I, 323, 324. Abſurdités dans leſquelles tombent les Athées zélés pour le Dogme, 368. Ceux d'Angleterre ont embraſſé le Déiſme, 369, 370. Faits qu'on leur allegue auxquels ils ne peuvent répondre, II, 130
Athéiſme contraire à la gaieté de l'eſprit, II, 117
ATHE'NIENS plus polis & moins vertueux que les *Lacédémoniens*, I, 20. Les premiers ſe ſignalent dans une bataille, 189. Ils conſultent l'Oracle de Jupiter Ammon, 411. Réponſe qu'ils en reçoivent, 411, 412. Grande joie que cauſa un Athénien, 469, 472
ATTICUS, Citoyen de l'ancienne Rome, II, 123
AVARE (l') Peintre, I, 193
Avare, fatigues auxquelles il s'expoſe, III, 66, 67
Avarice & la Molleſſe agitent le même cœur, I, 121, 122. Elle eſt une méchante herbe qui croît dans un terroir ſtérile, 451. Voyez *Allégorie*,
Avenir (l') voyez *Curioſité*.
Aventure d'un Seigneur Anglois, I, 227, 228. —— de deux Cavaliers Anglois, 298, 299. —— de *Conſtance* & de *Théodoſe*, 318-322. —— d'un Irlandois ſuborneur d'une apprentiſſe, 358-360. —— d'un galant avec pluſieurs de ſes Maîtreſſes, 373-374. — d'un *Caſtillan* avec ſa femme, 400, 401. — d'un *Derviche*, 548, 549
AUGUSTE faiſoit les délices d'une troupe de beaux eſprits, I, 530. Ce qu'il dit avant de mourir, II, 37. Sa réponſe à un de ſes amis, 500
AUGUSTIN (S.) Ce qu'il penſoit ſur les *Rêves*, III, 2
AULU GELLE cité, I, 405
Avocats (les) en trop grand nombre en *Angleterre*; comment on peut les diſtinguer, I, 46, 47. Ceux qui ſont en petit nombre, 337. —— plaident ſur tout ce qui s'offre, 395, 396
AURELE (Marc) pourquoi renommé, III, 33. Son grand ſoin, 90, 91

Aurelie. Sa grande vertu, I, 34
Auteurs. Avantage que n'ont point ceux de Feuilles volantes, I, 271, 272. Ils ſont des taupes les uns à l'égard des autres, 273. Leur avantage ſur les Maîtres des beaux Arts: ceux qui ſont les ennemis du genre humain, 323. —— qui rebutent certains Lecteurs, 352. Ceux dont les Ouvrages plaiſent à l'imagination, II, 165, 196. Rang qu'ils tiennent entr'eux, 407, 408. Conformité des portraits qu'ils donnent de la nature humaine, 427, 428. Les Auteurs Anglois ſont ſujets à mêler des Métaphores qui ne quadrent pas, III, 5, 6. Voyez QUINTILIUS.

B

BACON (François) Sa remarque ſur l'*Oeil malin*, I, 41. —— décrit tous les avantages de l'*Amitié*, 161, 162. —— grand génie du ſecond ordre, 311. Ce qu'il dit d'un *Solliciteur* ruſé, 345. —— cité ſur la force de la *Coutume*, II, 249, 250. —— ſur la conduite des peres & meres envers leurs enfans, 359. Son éloge, 451. —— Reſtaurateur des Sciences en Angleterre, III, 108. Sa comparaiſon d'un Livre bien écrit mis en oppoſition avec ſes rivaux & ſes antagoniſtes, 131, 132.
Badaud. L'enſeigne du Badaud commune à Amſterdam, I, 100, 101
Bagatelles, voyez *Cenſeur.*
Bâillement pratiqué le jour des Rois en Angleterre, I, 354
Bal maſqué, voyez *Aſſemblées.*
Ballades, voyez DORSET. *Enfans.*
Balzac cité ſur le mépris qu'il faiſoit des *Libelles* contre lui, II, 93
Banqueroute. A quoi attribuée en Hollande, I, 340. Voyez *Creanciers.*
Barbades. Leur relation, I, 28
BARON, fameux Acteur François, I, 96
BARREAUX (des) Sa repentance, II, 376, 377
Batelier, voyez *Bohémiens.*
BAXTER. Ce dont il ſe félicitoit, III, 13
BAYLE (Pierre) Auteur d'une Diſſertation ſur l'ame des Bêtes, I, 265. —— cité ſur les Libelles diffamatoires, II, 260
Beau-genie. Grand-genie. Titres prodigués à l'égard de certains Auteurs, I, 309
Beauté (la) paſſion dominante des *Femmes*, I, 75. Moyens qu'il y auroit d'en relever l'éclat, 75-76
Beaux-eſprits. Les Ouvrages de ces prétendus Beaux-eſprits corrompent le goût & les mœurs du Public, I, 18. Il leur étoit permis autrefois de ſe maſquer, 73. Ce que les François entendent par ce nom, 310. Voyez COVERLEY (Roger de)
BEELZEBUT. Son diſcours à l'Aſſemblée des Anges, III, 162-163
BELAIR (M.) caractériſé, II, 318
BELIAL. Son caractére, III, 161
Bénéfices, voyez *Eccleſiaſtiques.*
Benevole, bon & heureux mari, II, 407
Bequetes de la poule, ou *Maris* gouvernés par leurs femmes, I, 342-344. Exemple qu'ils doivent ſuivre, II, 327, 330, 331.
Bergers. Divertiſſemens d'un, I, 312
Bêtes. Quel eſt leur inſtinct, I, 261-264. Objets auxquels il eſt borné, 263. Dans quel degré elles poſſédent les paſſions & les ſenſations, 265. Elles ſe bornent à un ſeul mets, 390
BETTERTON, Acteur Anglois, I, 96
Bible imprimée à Londres, où l'on avoit omis la particule négative dans un des Commandemens de Dieu, II, 505
Bibliotheque. Arrangement ſingulier de celle d'une Dame Angloiſe, III, 234, 235. Quelques-uns des Livres de cette Bibliotheque, 235, 236
BIBLIS, Rivale de toutes les femmes, I, 374
Biens (les) voyez *Economie.*
Bienſeance que les Anciens n'obſervoient pas dans leurs ſimilitudes; c'eſt une découverte moderne, I, 310
Bienveillance. Elle eſt expoſée à bien des obſtacles, III, 20-23. Voyez *Amour* propre.
Billets blancs de la Société. Sorte d'hommes appellés ainſi, III, 132
BION, ſur l'Homme, II, 499
BITON & CLEOBIS. Leur aventure, II, 535
Bizarrerie d'un Anglois, II, 504
BLACKMORE (Richard) Chevalier, Auteur d'un Poëme Anglois; ſa penſée ſur l'abus que les Poëtes font de leur eſprit, I, 19. Son Poëme intitulé *la Création*, II, 436
BLANC (M. le) Sa lettre ſur l'uſage que l'on fait de ſon nom, II, 474, 475
Blenheim, Palais, en quoi deshonoré, I, 135
BLEUMANTEAU (Me de) Son caractére,

te, II, 209, 210
BLONDINE & PIMPAN. Leur mauvais *Mariage*, & caractére, II, 326
BOCCALINI, cité sur la fable du Voyageur, II, 93. Son opinion sur les *Critiques* ignorans & envieux, III, 149
Bohémiens, *Bohémiennes*. Discours sur ceux qui courent, III, 248, 249. Aventure d'un jeune garçon qui avoit couru avec eux, 249, 250
BOHUN (Marie) la plus grande beauté de son siécle, I, 136
BOILEAU, cité, I, 101. Comment il rejette l'esprit mixte, 143. Pensée qu'il a soutenue, 145. Poëte le plus châtié d'entre les Modernes, 361. —— critiqué sur ses deux Satyres contre les hommes & les femmes, 426, 427. —— sur la bizarrerie de l'Homme, 448. —— mis au rang des bons Critiques, II, 535. Voyez HOMERE.
BOISPOURRI (Mlle de) devenue veuve a 69 ans, III, 65
Bonheur véritable & chimérique, I, 33, 34. Il ne peut s'atteindre dans cette vie, 392. Celui dont les Gens de bien jouiront dans l'autre vie, III, 17-19. D'où vient celui qu'on peut obtenir dans ce monde, 103
BONHOMME (M.) Son caractere, II, 74
Bonne-éducation, voyez *Education*.
Bonne-foi, voyez *Complimens*.
Bonne-humeur, voyez *Humeur*.
Bonne-intention, voyez *Intention*.
Bon-naturel, voyez *Naturel*.
BONOSE, appelle Bouteille pendue, II, 484
Bonté de cœur, source infinie de plaisirs, I, 393
BOSSU (le Pere le) cité sur sa comparaison entre la valeur de *Turnus* & celle d'*Enée*, II, 82
Bouffons de Théatre. Ce que c'est; nom que chaque Nation leur donne, I, 101
BOUHOURS (le P.) prouve qu'une *Pensée* ne sauroit être belle, si elle n'est juste, I, 145
BOUILLON (Geoffroi de) son caractére, II, 215
BOULEN (Anne de) écrit de sa prison à Henri VIII, Roi d'Angleterre, II, 149, 150
Bourdes (donneur de) Définition de ce terme, III, 306. Exemples de bourdes données, 306, 307
Bouts-rimés ont été chéris en France, I, 137, 138. Exemple de Bouts-rimés, 138
BOYLE (Robert) cité sur un Minéral, I, 218. —— sur les yeux de *Taupe*, 256. Respect avec lequel il prononçoit le nom de Dieu, II, 414. Son éloge, 451
BRACTON, Jurisconsulte Anglois, II, 327
Bravoure fausse & véritable, II, 81-83
Bretonnes (les) Leur air, I, 83. Elles doivent s'éloigner des *Pictes*, 84
BRISKET (Me van) Beauté des Provinces Unies, I, 72
BROLLIO, disputeur fort irrégulier, I, 320
BROMIUS, comment retiré de la débauche, II, 12, 13
BROUINE (Me) son caractére, II, 272
BROWN (Thomas) Chevalier, Auteur du Livre de la Religion du Médecin, I, 347
BRUNETTE (Mlle) Piéce sur une Grotte de sa façon, III, 85, 86
BRUNI ou BRUNUS (Jordanus) Athée Italien, II, 129
BRUTUS cité sur l'idée qu'il avoit de la *Vertu*, I, 553. Il blamoit *Ciceron* de ce qu'il se louoit trop, II, 472
BRUYERE (M. de la) Caractére qu'il donne d'un homme distrait, I, 179, 180. —— cité sur l'*Inconstance* des *hommes*, II, 477
BUNYAN (Jean) Chaudronnier, Auteur, I, 400
Burlesque, de deux sortes, I, 498
BURNET (Thomas) Docteur, source de l'*Affectation* qu'il indique, I, 80. —— cité sur les occupations de la *Vie*, 293, 294
BUSSY d'Amboise, son aventure, II, 303

C

C. Caractére de l'Auteur que cette lettre, mise à la fin des Discours, désigne, I, 2-9. Il change de logis; sa conduite, 30, 31. Son dessein dans son Ouvrage, 35-36. Ceux dont il y parle seulement, 79. Neutralité qu'il veut observer, 37. Il veut guérir l'esprit des femmes de l'esprit de parti, 128. Sa visite a une Dame, 129. Ce qu'il se propose de bannir de son pays, I, 130. Il appréhende le retour du *Quolibétisme*, 140, 141. dont il ne juge point par esprit de parti, 141. Visite qui lui plaît, 164, 165. Il se divertit à voir des Tableaux; son songe à cette occasion, 192-194. —— disposé à juger des hommes par leur physionomie, 197-199. Lardes qu'il trouve

plus aimables qu'une insolente beauté, I, 199. Il souhaiteroit que tous les honnêtes gens se liguassent ensemble contre l'esprit de parti; Formulaire qu'il leur propose de signer, 277. Embarras où il se trouve, 286. Idées différentes qu'on a de lui, 286, 287

CADENCIEUX (M. de) Savant; quel est son discours, III, 112, 113

CÆCILIUS, cité, 261

Calcul, mesure de tout ce qu'on estime, I, 340-341

CALIGULA, pourquoi il devint sanguinaire, I, 489

CALIXTE, Amant bien fait & poli, I, 394

CALLISTE, agréable railleur, II, 200, 201

Calomnie. Ce qui y conduit par degrés, III, 4

CALPHURNIE, son songe, II, 109

CAMILLE. Caractére de cette Héroïne de Virgile, I, 34, 35. ——— Dame Angloise animée de l'esprit de parti, 128

CAMILLE. Tendresse mutuelle entre le pere & le fils, I, 516, 517

Candeur, voyez *Complimens*.

CANIDIE. Coquette surannée, II, 8

Cannibales Anglois, voyez *Coterie*.

Capitaines. Pourquoi celui d'un Vaisseau Anglois s'y laisse bruler, I, 168. Airs impérieux que se donne un *Capitaine* qui recrutoit; fait sottement l'agréable, 289. Un *Quakre* le relève, 289, 290. Il ne se déconcerte point, 290

Caracaturas, ce que c'est, II, 418

Caractére d'un grand *Genie*, II, 239. — de plusieurs personnes d'une humeur incommode, 240, 241. ——— de la vraie & fausse *Modestie*, 274-276. —— de l'*Homme* agréable en compagnie, 283. ——— de certains *Hommes* qui se vantent de leurs défauts, ou qui ont honte de leurs bonnes qualités, 315, 316. —— du Pere d'Antonin, 351. —— d'un Général Anglois, 352-353. ——— d'un Ministre d'Etat Portugais, 353. —— d'un Savant, III, 112, 113. ——— d'un *Homme* d'esprit & modeste, 113. Voyez CICERON.

CARDAN, cité sur le Méchanisme de la *Taupe*, I, 266

CARRACHE (Annibal) Peintre fameux, I, 194

CASSIUS. Trait de son amour pour la liberté, qu'il donne dans son enfance, III, 268

Castillans. Triste sort d'un, I, 400, 401

Casuiste en fait d'Amour. Ses avis à Mlle de *Saint-Leger*, III, 27-28. Sa Lettre sur les qualités requises pour rendre un *Mariage* heureux, 31-34. ——— sur les différens caractéres des *Veuves*, 48-50. Son extrait du Registre de *Whichenovre*, 35-36

Catholiques Romains, leur idée sur les peines des *Ecrivains* d'une *Morale* relâchée, I, 323

CATILINA convoitoit le bien d'autrui & prodiguoit le sien, I, 123. Son caractére, II, 124

CATO, insigne rusée, I, 373

CATON. Sa grande sévérité imprime plutôt le respect que l'amour, I, 326. Il eut soin lui-même de l'éducation de son fils, II, 31

CATULLE, cité sur le *Ris*, I, 76. Il n'a pas la moindre trace de l'esprit mixte, 143, 144

Caudle, sorte de boisson Angloise, I, 127

CE'LESTIN. Son égalité d'ame, I, 292

CELIE, seulement belle, affecte de l'esprit, II, 160, 161. Pourquoi elle fait taire une de ses amies sur le caractére de son Amant, 317

CE'LINDE, sa Lettre sur la *Jalousie* des femmes, I, 349-350

Censeur des *Bagatelles* que l'Auteur vouloit établir, I, 136

Cérémonies superstitieuses introduites dans l'Eglise, I, 406, 407

CESAR. Son principal caractére, I, 326. Quelle étoit son affectation de vouloir dicter à trois différentes personnes, 386. Il étoit content de la gloire qu'il avoit acquise, 507. Lorsqu'il fut poignardé, il se couvrit la tête, 551. Il ne croyoit avoir rien fait, quand il lui restoit quelque chose à faire, II, 208, 209. Il prononça l'Oraison funébre de sa premiére femme, III, 33. Voyez CICERON.

CHAMPAGNE', Gentilhomme, gouverne bien sa famille, III, 100, 101

Chanson & ses différentes Leçons, II, 307, 308

CHARDIN cité sur l'aventure d'un Derviche, I, 548

CHARISTE. Officieux envers tous, I, 550

Charité qu'on doit aux Pauvres, I, 346. On peut l'exercer sans s'incommoder, 346, 347. —— fondée sur l'*Humilité*, III, 102, 103. Voyez *Ecoles*. EUGENE. JESUS-CHRIST. SALOMON.

Charlatans de profeſſion, II, 246-248. —— qui prétendent avoir des remédes infaillibles, 490-492
CHARLEMAGNE. Son jugement au ſujet de ſa fille *Imma*, qui avoit porté *Eginhart* ſur le dos, I, 356, 357
CHARLES I, Roi d'Angleterre, ſon Eſtampe, I, 132. —— II, ſon humeur, II, 284-285
CHARLES le Hardi, Duc de Bourgogne, ſa grande équité, II, 342-345
Chaſſe, trafic plus déſavantageux que lucratif, I, 341
CHASTELAIN (Marie) Sa Lettre ſur ſon aventure dans un coche public, II, 416, 417
CHATEAUFORT, Officier entêté de ſon mérite, II, 524
CHAUCER (Geofroi) Auteur Anglois, I, 171
Chauſſepié, voyez *Amoureux*.
CHERILUS, Poëte, voyez ALEXANDRE le Grand.
Cherubins & *Seraphins*, en quoi ils différent, III, 19
CHEZLUI, voyez PHARAMOND.
Chiens nourris dans le Temple de Vulcain, II, 506. ——— fort méchans, III, 223
Chine (la) voyez *Lettre*.
Chinois (les) maltraitent quelquefois leurs *Idoles*, I, 171. Punition qu'ils exercent contre les *Enfans* rebelles, 377
CHLOÉ, ruſée la plus inconſtante, I, 374. Son air libre & familier, 408
Chocolat (le) & les *Romans* dangereux pour le *Sexe*, III, 322, 323
Chriſtianiſme (le) bonheur auquel il tend, I, 370, 371. ——— eſt plus capable de produire le contentement de l'eſprit qu'aucun autre Syſtême, II, 505. Voyez *Orateurs* Chrétiens.
Chronogramme ſingulier ſur une médaille, I, 137. Deux ou trois ſiles de Chronogrammes, 148. Voyez *Allemans*.
CHRUSON, Amant fort riche, I, 394
Chymiſte entêté du grand œuvre; ſon jargon, II, 498, 499
CIBELE. Prodige arrivé au ſujet de ſa Statue, III, 296
CICERON. Etymologie de ſon nom, I, 134. Ses Ouvrages ſont pleins de *Quolibets*, 139. —— nous donne une ébauche de l'*Hiſtoire* naturelle, 227. — étoit un grand Génie du ſecond ordre, 311. Son genre d'écrire favori, 361. Il veut qu'on eſtime un illuſtre *ennemi*, I, 487. Pourquoi il a écrit ſon Livre des *Offices*, 550. Ce qu'il penſoit ſur un *Homme* toujours fortuné, 555. Il prit grand ſoin de l'éducation de ſon fils, II, 44. — ſuivit ſon génie qui le portoit à l'Eloquence, 160, 161. Ce qui altéra ſa ſanté, 162. Ce qui le portoit à écrire à ſes amis, 200. —— fort méthodique dans ſes Ouvrages, 319. — critiqué de ce qu'il étoit dans le Collége des Augures, 362. — étoit paſſionné pour la gloire, 453. Il parloit ſouvent de lui-même, 472. Comment il veut que la *Raillerie* ſoit prononcée, III, 54. Son conſeil à l'*Orateur*, 86. A quoi il veut qu'on éleve ſon *Eſprit*, 92. Sa repartie à un *menteur*, 252. Sa remarque ſur l'*Amitié*, I, 161. — ſur l'*Ambition*, 170. --- ſur l'*Agneau*, II, 265. — cité, 280. — ſur l'*Homme* d'eſprit, 294. — ſur les *Jeunes-gens* & les *Vieillards*, 330. — ſur l'eſtime dûe aux *Hommes* & aux *Femmes*, 336. — ſur la *Gloire*, 427. — ſur une *Vie* à venir, 416. — ſur le crime de laiſſer dépérir ſon *patrimoine*, 448. — ſur la conduite qu'on doit tenir envers un *Ami* ou un *Ennemi*, 453. — ſur les *Hommes* qui travaillent au bien public, 459. — ſur la beauté de la *Vertu*, 485-487. — ſur l'obligation de ſecourir ceux qui en ont beſoin, 507. — ſur un mot de *Ceſar*, 507. — ſur les qualités de la perſonne qu'on doit aimer, 516. — contre ceux qui croyoient que la *Douleur* eſt le ſouverain mal, II, 28. — ſur la viſite de *Pompée* à *Poſidonius*, 29, 30. — ſur la *Juſtice* & la *Pudeur*, 68. —— ſur l'*Humeur* bienfaiſante envers tous, 73-75. — ſur la fauſſe *Bravoure*, 81. —— ſur la *Bonne-foi*, 83. — ſur le caractére de Catilina, 124. — ſur le *Caractére* facétieux, 125, 126. — ſur ce qui plaît aux petits *Eſprits*, & déplaît aux gens de bon ſens, 143. — ſur l'honnête liberté qu'il faut donner aux *Paſſions*, 163. — ſur ceux qui ſont alerte pour la *Diſpute*, 203. — ſur la retenue dans les *Paroles*, 208. — ſur la *Médiſance*, 209. — ſur ce que les *Hommes* ont de plus cher, 218. — ſur le ſpectacle des *Gladiateurs*, 233. — ſur les Ecrits ſatyriques, 259. — contre les Philoſophes qui louoient la *Triſteſſe*, 345. — ſur l'*Immortalité* de l'ame, 429, 430. — ſur ce qui occupe les Hommes durant le ſommeil, 520. — ſur ce qui nous porte à aimer & ſecourir les autres, 525. — ſur le triſte,

état de ceux qui dépendent des autres, III, 254. Voyez BRUTUS.
CINNA cherche à ſe faire applaudir, I, 408
Citoyens malfaisantes dans les *Egliſes*, II, 282
Clarinde, ſon idole, I, 171. Son caractére, II, 47
CLAUDIEN. Sa deſcription du combat des *Géans*, III, 184. — cité ſur les *Rêves*, II, 286
CLAVIUS. Seule ſcience à laquelle ſon eſprit étoit propre, II, 22
CLEANTHE ſacrifie ſon amour à l'éclat des richeſſes, I, 33. — affecte le caractére d'un Gentilhomme poli, II, 159, 160
CLEORIS, voyez BITON.
CLEOMIRE, comment elle ſe fait remarquer, I, 158
CLEORE. Caractére de cette veuve, III, 49
Cloche, voyez DRUGGER (Ab).
CLODIUS, vieux damoiſeau, qui fait le jeune, II, 8
CLOE', quand elle paroît niaiſe, II, 299, 300
Coëffure des Dames haute & baſſe, I, 223-225
Cœur dur, bien dépeint, III, 314
Colére (Homme) II, 476
Combat d'un homme avec ſon ombre, I, 261. — entre deux *Gladiateurs*, II, 230-233
Comédiens campagnards fort mal équipés, I, 105, 106
Commerce demande plus l'étude des *Sciences* que le *Génie*, I, 47, 48. On ne ſauroit y employer trop de monde, 48. Celui de *Londres*, 164-166. Sur quoi eſt fondé le Commerce, 165. Nouvel empire qu'il a donné aux *Anglois*, 166. Voyez *Facteurs* (les)
COMMODE, le plus infâme des Tyrans, I, 285
Comparaiſons, voyez HOMERE.
Compaſſion aide à polir la nature humaine, II, 148
Complimens ſont oppoſés à la *Franchiſe*, à la *Bonne-foi*, I, 237-239. — & à la *Candeur*, II, 459-461. — condamnés dans un Sermon, I, 237-239
Compoſition enchantée, ce que c'eſt, II, 192. Son origine; elle plaît à l'*Imagination*, 193, 194
CONDE' (le Prince de) voyez FOURILLES.
CONECTE (Thomas) Moine, fronde dans ſes Sermons contre les hautes coëffures, I, 224, 225
Confiance qu'on doit avoir en Dieu, II, 242-244
CONGREVE, chef-d'œuvre de ce Poëte Anglois, II, 202
Connoiſſance de ſoi-même. Moyens d'y parvenir, II, 151-153
CONQUET (Samſon) Chevalier, — (Debora) membre de la Coterie des Veuves, II, 470
CONRAD III, Empereur, ſa clemence, II, 355, 356
Conſtance dans l'*Adverſité*, dignement récompenſée, II, 110-113
CONSTANCE, Maîtreſſe de Théodoſe, voyez *Aventure*.
CONSTANTIN (M.) Ses amours avec une Veuve, II, 494-497
Conte Turc, I, 154. — Perſan, I, 219, 220. II, 373, 374. — Arabe, II, 422-424. Chinois, 516, 517. — Mahométan, III, 83
Contentement de l'*Eſprit*; ce que c'eſt, I, 315
Contradictions où tombent les *Hommes* ſur la briéveté de la *Vie*, I, 215-217. — à l'égard de leurs deſſeins, 313, 314. — quant à la vie préſente & future, II, 501, 502
Contredanſes, leurs ſuites dangereuſes, I, 160, 161
Converſation. Comment plus ou moins intéreſſante, I, 161. Ce qu'eſt celle où il n'y a rien que d'exquis, 230. Celle des gens de guerre, 297. Celle des gens à la mode à *Londres* & à la campagne, III, 242, 243
Coquéterie, voyez *Lettres*.
COQUETILLE. Humeur de cette femme, II, 524
Coquette. Comment elle doit être regardée, I, 336, 337. Celle dont le cœur eſt anatomiſé, 532-534
Cordonnier. Ce qu'eſt celui qui paroît dans la Comédie de Floping Flutter, I, 155, 156
CORINNE, vieille ruſée, I, 373. — ſans complaiſance pour ſon mari, 387. Son courage à ſoutenir la perte de ſa beauté, II, 18, 19
CORNARO (Louis) Venitien, regime par lequel il rétablit ſa ſanté, I, 391, 392
CORNEILLE. Critique de ſa Tragédie ſur les *Horaces* & les *Curiaces*, I, 92, 93. Comment il vécut avec ſes fils, II, 382
CORREGIO, fameux Peintre, I, 194
Corſaire (le) Comédie, critiquée, I, 111
Coterie. Ce que c'eſt; — des gras & des maigres; — des Rois, I, 24. — de ſaint George. — de rue; — des Nigauds & des Buveurs de biére, 25. Coterie des

Duelliſtes ; I, 25. — de deux ſols avec ſes Réglemens, 25-26. —— des laids, 38-40. —— des gants, 68, 69. —— amoureuſe, 69, 70. —— hebdomadaire, 87-89. —— éternelle, 167-169. Quantité de vin, d'eau de vie, &c. qu'elle a bu depuis ſon inſtitution, 168. Sur quoi ſont fondées les fameuſes Coteries modernes, 25. —— des *Monocks* ou *Cannibales* Anglois, II, 47-49. —— de *Veuves*, 469-471. Apologie de la Préſidente, 493-497. Voyez DENYS. *Roi.*

COTTILE. Son égalité d'ame, I, 222,

Covent-Gorden, voyez *Femmes.*

COVERLY (Roger de) Chevalier, l'un des membres de la Coterie des Auteurs, I, 4, 5. Son opinion ſur les prétendus Beaux-Eſprits, 18-20. Ce qu'il donne à ceux qui ſe plaignent en compagnie d'être malades, 229. Son caractere, 242. Gens dont eſt compoſée ſa famille, 242, 243. Eloge de ſon Chapelain, 243, 244. Empreſſement de ſes domeſtiques à le ſervir & à le voir, 242, 245. Sa conduite avec eux, 243, 246, 247. Réputation que ſa Maiſon de campagne avoit, 252. Son grand exercice, 260. Son aventure étant jeune, 274. Pourquoi il eſt plus zélé Torys a la Campagne qu'à la Ville, 278, 279. Pourquoi il chaſſe loin de ſes terres, 286. Ce dont il accuſe les *Marchands*, 339. Profit de ſa chaſſe, 340, 341. Sa deſtination d'une partie de ſes terres, 560, 561. —— caractériſé, II, 119, 120. Il meurt; ſon héritier, 383, 384. Un des traits de ſon caractére, 437, 438

Coups (les) mauvais moyen pour ranger la *Jeuneſſe*, III, 268, 269

COURANT (Melle) membre de la Coterie des Veuves, II, 470

Courtiſans. Comment doivent être regardés ceux qui manquent de paroles, I, 337. Ils ſont eſclaves des Grands, &c. ſe repaiſſent de fumée, 384. Maxime d'un, 531

Coutume (la) comment elle fait agir les *Hommes*, I, 151. Ses effets, II, 249-251. Voyez BACON (François)

COUTURIER (Alix) Sa Lettre ſur les *Hommes* qui débauchent les jeunes *Filles* & les abandonnent enſuite, I, 358, 359

COWLEY, Poëte Anglois, I, 84. Il a plus de traits de l'eſprit mixte qu'aucun des Auteurs, 143. Extrait de ce qu'il dit ſur l'*Amour*, 144. Son opinion ſur la *Danſe*, 160. Il mépriſoit les richeſſes, 258. Il détermine l'âge où l'on ne doit plus s'amuſer à des bagatelles, I, 169. Son Poëme ſur la Réſurrection eſt cité, 322. —— cité ſur l'effet de la *Pauvreté* & des *Richeſſes*, II, 289, 290. —— ſur l'embarras de parler de ſoi-même, 472. Son alluſion à l'idée des Scholaſtiques ſur l'*Eternité*, 533. Son récit de l'aventure de *Gygès* & d'*Aglaus*, III, 38. Il n'étoit pas ennemi de la Cour, 45

COUVREUR (Rodolphe de) Son caractére, II, 254, 255

Craintes mal fondées; moyens d'y remédier, III, 51-53

Créanciers impitoyables, quels ils ſont, III, 114-117. Leur dureté envers ceux qui manquent; exception à cet égard, 313, 314

Création, ſa deſcription, III, 191. Idée d'un beau Poëme ſur la Création, 192

Crédit nationnal de la Grande Bretagne, voyez *Allégorie.*

Crieurs publics, ſervices qu'ils rendent aux *Rêveurs*, III, 10, 11

Critiques. Les anciens n'ont pas bien diſtingué les *Quolibets* des *Pointes* d'eſprit, I, 140, 141. Les anciens comparés avec les modernes, 275, 276. II, 534. Quelques-uns des Critiques *Anglois* ſont ignorans en fait de *Poeſie*, II, 534. Qualités d'un bon, III, 147. Portrait de pluſieurs Critiques Anglois, 148. A quoi on reconnoît qu'ils n'ont ni goût ni ſçavoir; ſur quoi les vrais doivent fixer leur attention, 148. Ils ne doivent jamais s'égayer de perſonne par une froide & injuſte critique, 149. Voyez BOCCALINI. BOILEAU. DACIER. LOCKE. LONGIN.

Culte religieux, ſon effet & principe qu'il peut avoir, I, 405. Quand & erreurs dans leſquelles nous engage celui du Chriſtianiſme, 405, 406. — ſuperſtitieux, voyez MAUNDRELL.

Culture des Plantes. Ceux dont elle devroit faire l'occupation, II, 513

Curiaces (les) voyez CORNEILLE.

Curieux. Ce que ſont preſque toujours ceux qui négocient en bagatelles, III, 108-111

Curioſité des *Hommes* pour l'*Avenir*, III, 23-25

CYNEAS déſapprouvoit l'ambition de *Pyrrhus*, I, 419

CYRUS. Son idée ſur l'*Immortalité* de l'ame, II, 430. Sa conduite a l'égard d'une priſonniére, 477, 478. Il couvrit d'*Arbres* toute l'*Aſie*, 514

D

DACIER mis au rang des bons Critiques, II, 535

DACINTHE, ſon caractére, II, 283

Dames & *Damoiſelles*, nom qu'elles donnent à ceux qu'elles s'attachent; comment, II, 426. A quoi elles s'occupent généralement, III, 132. Leur aſcendant ſur les *Hommes*, 132. Une qui troubloit la dévotion des aſſiſtans toutes les fois qu'elle alloit à l'*Egliſe*, 302-304. Par où elles plaiſent à certains *Hommes*, 307-309. Voyez *Education. Eſprit* de parti. *Fats. Favoris.* RALEIGH, Chevalier.

Damoiſeaux. A quoi ils devroient être employés, II, 425

DAMPIER. Où l'on ne riſque point à manger du *Fruit* béqueté par les Oiſeaux, I, 265

Danſe (la) juſtifiée, I, 158, 159. Ses différentes ſortes; abus qui s'y eſt gliſſé, 159, 160. Il eſt bon de s'y attacher un peu, 160. Avantages que l'on en peut tirer, II, 297-300. Voyez COWLEY.

DAPHNE' néglige de cultiver ſon eſprit, I, 73 74. Effet de ſa fierté, 74

DAVID, cité ſur les ouvrages de Dieu, II, 480

Débauché, mort de *Vieilleſſe* à 25 ans, II, 503

Débiteurs. Triſte ſituation d'un, I, 190. Ce que méritent les inſolvables, III, 114-117

Decorum à obſerver dans les ſervices qu'on rend, I, 550

Défauts. Les naturels ne doivent ni cauſer de honte à ceux qui les ont, ni exciter la riſée, I, 37, 38. Parti que doivent prendre ceux qui en ont, 38. Celui de quelques-uns qui ne parlent que de leurs maux en compagnie, 229, 291. Celui de ceux qui vivent dans l'*Indolence*, 229. —— attaché aux différentes Profeſſions, 395, 396. Quel eſt celui de négliger de faire de nouveaux progrès dans la *Vertu*, II, 107. Voyez *Ambitieux.* FALSTAFF (Chevalier de)

DEFINAU (Jacques) Son caractére, II, 254

Délateurs, voyez *Eſpagnols.*

Délicateſſe du goût; moyens de la cultiver, II, 210, 211

Déluge. Impreſſion qu'il a faite ſur *Adam*, III, 217

Démangeaiſon d'écrire attaque la plupart des *Hommes*, II, 511, 512

DE'MOCRITE, voyez *Serpent.*

DE'MOSTHENE fameux pour la beauté de l'action, II, 162

DENYS le Tyran. Son donjon d'une ſtructure ſinguliére, II, 238

Dervichs. Cauſe prétendue des triſtes aventures d'un, III, 83. Voyez *Aventure.*

Deſcriptions plaiſent à l'*Imagination*, II, 189, 192

Déſintéreſſement, voyez *Honneur.*

DESMARIZIERS (Me) ſa plaiſante volonté, II, 426

Deuil (le) quant aux habits, partie du Cérémonial établi entre les *Rois* & les *Princes*, I, 151. que tout le monde imite à cet égard; ceux qui en ſont les plus affligés, 152. Effet du Deuil, 152, 153. Voyez *Funérailles* (les)

Devin. Son plaiſant ſtratageme, I, 385

Devoirs mutuels des *Peres*, *Meres* & *Enfans*, I, 516-519

Dévote Preſbytérienne; ſon caractére, I, 99. Voyez *Fauſſes Dévotes.*

Dévotion, ame de toutes les vertus; quand elle doit être inculquée, I, 405. Son effet lorſqu'elle eſt mal entendue, 406. —affectée & mélancholique reçue en *Angleterre*, II, 345, 346. Voyez *Dames.*

Diagore, ancien Athée, II, 334

Dialogue de *Jupiter* & de *Menippe*, II, 135-137. —— entre un *Sçavant* Anglois & un *Libraire* François, 235, 236

DIEU ſeul eſt notre Juge équitable, I, 509, 510. En quoi paroit ſa *Providence*, 547. & eſt démontrée, II, 434, 436. En quoi il a montré ſa bonté, ſa ſageſſe & ſon pouvoir, 388-391. Idée que nous en devons avoir, 411-414. Sa toute-préſence & ſa toute-ſcience, 482. Effets de ſa préſence ſur les bons & les méchans, 487-490. Gloire où il habite dans le Ciel, 507-510. Il a imprimé la *Bienveillance* dans le cœur de tous les *Hommes*, 525-528. Comment il exiſte de toute éternité, 533. Ses vues dans la production de l'Univers, III, 92-95. Voyez *Epicuriens.*

Digreſſions. Si elles conviennent dans un *Poëme* épique, III, 152, 153

DIODORE de Sicile, cité ſur l'*Ichneumon*, II, 277, 278

DIOGENE. Pourquoi il empêche un jeune hom-

me d'aller à un feſtin, I, 390. Son mot à la lecture d'un Auteur inſipide, II, 511
Diſcours. Grand débit de ceux du *Spectateur*, III, 131. Voyez SPECTATEUR.
Diſcrétion fort néceſſaire dans cette *Vie* & pour l'autre, I, 453-455
Diſpute. Régles qu'on y doit obſerver, I, 397, 398. Voyez CICERON. *Eſprit* de diſpute. *Etudians* en Droit. SENTRY, Capitaine.
Diſtractions. Cauſes de celles où quelques-uns tombent, I, 178, 179
Divertiſſemens en uſage à Londres depuis 25 ans, III, 223-225. Voyez *Lion.*
Docteur en Droit amoureux d'une *Indéterminée*, I, 206
DOILY, fameux pour l'invention de certaines petites Etoffes de laine, I, 540
Domeſtiques. Les bons doivent être encouragés, I, 246, 247. Voyez *Maîtres. Valets.*
Dons naturels & acquis, ce qui les fait eſtimer, I, 336-338
DORIMANT, Héros d'une Comédie, ce qu'il eſt, I, 154-172. Comment il paroît, 155. Son caractére qui charme une Dame, 172, 173
DORSET (le Duc de) Son eſprit; ſon goût pour les anciennes *Ballades*, III, 239
Douleur, ſon origine, I, 362-363. Son éloquence toute particuliére, II, 148. Voyez *Allégorie.* CICERON.
DRUGGER (Abel) réputation qu'il s'eſt acquiſe, à l'occaſion du nom de *Cloche*, I, 64
DRYDEN, Poëte Anglois, Auteur de Poëmes, I, 332. II, 373. Il a mal défini l'*Eſprit*, I, 145. Sa jolie remarque ſur *Ovide* & *Virgile*, 145-146. Trait ſatyrique qu'il a lâché contre les *Femmes*, 284. Sa Fable du Coq & du Renard, III, 60, 61. A quel égard il fait tort à l'Enéide de *Virgile* dans la traduction qu'il en a donnée, 141. Sa deſcription du mois de *Mai*, 321
Duel défendu en France par Edit, I, 222, 223. Moyen de les prévenir, 228. Voyez EUCRATE.
Duelliſte, ſes remors après avoir tué ſon Ami, I, 197
DULCIANARE inſupportable à ſes amies & à ſes domeſtiques, I, 184
DUPE' (Benjamin) marié à une grondeuſe, II, 331
Dupes du mois d'Avril, I, 101
DYER, Nouvelliſte, I, 89

E

ECCLE'SIASTE (l') cité ſur un *Pauvre* qui eſt ſage, II, 289
Eccléſiaſtique (l') Ses beaux traits ſur l'*Amitié*, I, 162. —— cité ſur la *Nature* & les *Ouvrages* de Dieu, II, 413
Eccléſiaſtiques (les) ſont en trop grand nombre en *Angleterre*, I, 46. Un ſoupçonné d'avoir obtenu un *Bénéfice* ſous promeſſe d'épouſer une Damoiſelle, I, 563. Certains petits défauts où tombent quelques Eccléſiaſtiques *Anglois*, II, 30
Echo, voyez ERASME.
Ecoles. Celles de *Charité* établies à *Londres*, I, 555-557. II, 23. — Latines mal gouvernées à la Campagne, II, 32, 33. —— de *Juſtice* établies en *Perſe*, 66. Voyez *Education.*
Economie, ſon effet ſur les *Biens*, I, 256
Ecrire, qualités requiſes pour bien écrire, III, 144-146
Ecrivains. Adreſſe d'un Maître Ecrivain de *Londres*, I, 132. —— périodiques fort ennuyeux, II, 511
EDGAR, Roi d'Angleterre, ſon aventure, III, 28, 29
Education. La belle éducation eſt aujourd'hui vicieuſe à l'égard des Dames, I, 95, 96. Défauts où l'on tombe quant à l'Education, 157, 158. même dans les *Ecoles* publiques, II, 22, 23. La bonne n'eſt que le ſinge du bon naturel, I, 325. Effets de la bonne & mauvaiſe, 436-438, 450-452. Projet pour la bonne, 460-461. Laquelle eſt préférable ou celle d'un Collége, ou celle de la Maiſon, II, 31-34. —— comparée à la culture d'un jardin, 268. Voyez *Converſation. Maîtres* de claſſes. *Politeſſe.*
Egalité eſt ce qu'on doit rechercher, I, 292, 293
EGINHART, Secretaire de Charlemagne, dont il devient le gendre, I, 356-357
Egliſe, voyez *Civilités. Dames.*
Egotiſme & *Egotiſtes* : ce que c'eſt, II, 472-474
Egyptiens. Comment ils repréſentoient celui qui ne communiquoit pas ce qu'il ſçavoit, II, 114, 115
ELEONORE. Sa Lettre ſur la perte de ſon Amant, II, 315, 316. Réflexions capables de la conſoler, 316, 317

ELIZABETH. Médaille qu'elle fait fraper à l'occaſion de ſa victoire ſur la flotte d'Eſpagne, I, 553, 554
Eloges. Ceux qui excitent les *Hommes* a la *Vertu*, I, 478, 479
EMILIE belle & vertueuſe ; ſon caractére, II, 10-13
Empereurs Romains. Titre qu'ils ſe donnoient, I, 552
Enborne, voyez *Eſt & Oueſt Enborne*.
Enéide refondue en vers Latins rimés, I, 136
Enfans. Idée de la vieille Ballade *Les deux Enfans dans le bois*, III, 238. Voyez *Chiens. Devoirs*.
Enfer, ſa deſcription, III, 163. Celle de ſes portes, 164
Ennemi, voyez CICERON. EPICTETE.
ENNIUS cité ſur la tranquillité d'*Eſprit*, I, 315. —— ſur les *Erreurs* des *Superſtitieux*, II, 361. —— ſur la *Généroſité*, III, 22
Enſeignes de *Londres* critiquées, I, 62-64. Celle du Badaud commune à *Amſterdam*, 100, 101
Entendement, voyez *Eſprit* de parti.
Enthouſiaſme, ce que c'eſt, I, 406
Enthouſiaſte, ce qu'il eſt en fait de Religion, I, 406
Envies, Lettre ſur les Envies des Femmes groſſes, I, 51, 52
Envieux, ſon caractére, I, 41, 42. Son plaiſir à croiſer l'Ambitieux, 502, 505. Voyez MALVOLIO.
ENVIEUX (l') Peintre, I, 193
EPAMINONDAS, quand il décidoit du mérite des autres, II, 78
Epaules, quand les groſſes étoient à la mode, I, 72
EPHRAIM, Quakre, I, 288, 289. —— relévé avec eſprit un Capitaine, 289, 290. Bonne leçon qu'il lui donne, 290, 291
EPICTETE, ce qu'il a eſtimé dans les *Femmes*, I, 116. Ce qui le fait admirer, 163. Sa comparaiſon de cette *Vie* à un Théatre, 442, 443. —— enſeigne a profiter des reproches des *Ennemis*, II, 92, 93. —— ne veut point qu'on ait une véritable douleur de l'affliction de ſes amis, 148. —— cité ſur les *Songeurs*, 399, 400
EPICURE, à quoi il attribuoit la bienveillance, II, 526
Epicuriens ſoutenoient qu'il y avoit des *Dieux*, I, 371
Epigrammatiſtes Grecs, *Eſprit* qu'ils affectent, I, 143
Epingles que les Angloiſes exigent de leurs *Maris*, I, 559-561
Epiques, voyez *Poëtes*.
Epitaphe d'un valétudinaire Italien, I, 55, 56. Celles qu'on trouve dans l'Egliſe de *Weſtminſter*, 57-58. —— d'une Ducheſſe de Newcaſtle, 226, 227. —— d'un homme charitable, 347. Voyez PEMBROKE (Comteſſe de). SAPPER (Thomas). THE'ODOSE.
Equeſtre, voyez *Statue*.
ERASME, ſon Dialogue où l'*Echo* eſt interlocuteur, I, 135. —— tenté d'invoquer *Socrate*, 432. —— maltraité, 480
ERASTE & LÆTITIA. Exemple d'un heureux *Mariage*, II, 365, 366
ERRARD, Auteur du Paralléle de l'Architecture ancienne avec la moderne, II, 181, 182
Erreurs, voyez ENNIUS.
ESCARBOUCLE (Alexandre) Sa Lettre ſur la Coterie des *Laids*, I, 38-40. —— à l'Auteur R. 71 — 73. Teinture de ſon viſage, 113
Eſpagne. De quelle maniére on y fait l'Amour, I, 227
Eſpagnols fort jaloux de leurs barbes, II, 60
Eſpérance fondée ſur la *Piété*, ſes heureux effets, II, 309, 310. Ceux de celle qui regarde les biens temporels, 421, 423
Eſpions & Délateurs méritent peu de croyance, II, 237, 238
Eſprit (l') de mauvais alloi, de différentes ſortes, I, 130-138, 243, 147, 149. — de bon alloi ; ſes qualités, 143. —— mixte ; exemple de cet eſprit dans les Poëtes ſur l'Amour, 144. Différentes eſpéces de cet Eſprit mixte, 149, 150. —— de l'*Homme* eſt ſouvent la dupe de ſon cœur, 181. Moyen par où ceux qui en manquent, peuvent y ſuppléer, III, 307-309. Voyez CICERON. DRYDEN. ENNIUS. *Epigrammatiſtes*.
Eſprit de *Diſpute*, ordinaire parmi les Avocats, I, 396
Eſprit de *Parti*. *Paſſions* dont il eſt formé, I, 128. —— contraire au naturel des *Femmes*, 128, 129, 188. A quoi il oblige les *Dames* Angloiſes, 186-189. Maux qu'il cauſe, 274, 275. Où il regne beaucoup, 275. —— entre quelles perſonnes, 338, 339. Il influe ſur les *Mœurs* & l'*Entendement*, 275. *Sophiſme* dans lequel il fait tomber, 275, 276. Ses étranges effets

à

à la campagne, I, 278, 279
ESPRIT (M.) Auteur, II, 427
Eſprits. L'Univers en eſt plein, I, 32. —— ambitieux & ruſés. Ce qu'ils produiſent, 276. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût les endormir, 364. —— *beaux*, voyez *Beaux-Eſprits*. — *forts*, caractériſés, 471. — *gais* & ſérieux, leurs agrémens, III, 12, 13. —— *grands*, ont un grain de folie, I, 178. —— *lourds*, ce dont ils ſe mêlent, 87. Ce qu'ils deviennent, lorſqu'ils ont de l'éducation, & du loiſir, 89, 90. —— *petits* préférent le faux brillant au ſolide, 146. —— *ſatyriques* & malins, dangereux dans la *Société*, 50. *Fable* qu'on leur peut appliquer, 50, 51. *Loi* ſuivant laquelle on doit les traiter, 79. Fondement de ces Eſprits ſatyriques, 326, 327.
Eſſai ſur l'*Entendement* humain. Utilité de cet Ouvrage, III, 147, 148
Eſt & Oueſt Enborne, coutume qui y eſt établie à l'égard des *Veuves*, III, 50
Eternité, conſidérée à l'égard du *Paſſé*, II, 531-534. & de l'avenir, III, 76-79. Voyez COWLEY.
ETHÉRÉGE (George) Chevalier. Critique de ſa Comédie, I, 110
Etudians en Droit. Diſpute de quelques-uns, I, 397
EUCRATE, ſon caractére, I, 176, 177, 195, 196. Son entretien ſur les *Duels* avec *Pharamond*, 221
EUDOSIE, Dame vertueuſe, ſes manieres, I, 182
EUDOXE. Haute fortune à laquelle il s'éleve, I, 268, 269. Echange qu'il fait, 269. Ce qu'il découvre à ſon fils qu'il marie, 270, 271
EVE, voyez ADAM.
Eventail. Lettre ſur ſon exercice, I, 234, 236
EUENUS, Poëte, cité ſur la force de l'habitude, II, 249
EUGENE, ſon naturel, I, 346, 347
EVREMOND (M. de Saint) Voyez SAINT EVREMOND (M. de)
EURIPIDE, cité ſur la part qu'on doit prendre au *Malheur* des autres, II, 100. —— ſur les *Sages*, 309. —— ſur l'Amour, 405
EUSDEN (M.) Auteur d'un *Poeme* épiſtolaire, III, 59
Exercice de corps néceſſaire pour la *Santé*, I, 259, 260, 389, 390
Expédition d'Alexandre le Grand. Projet d'un Opéra, III, 232, 233

F

Fables. Eſtime qu'on a toujours faite de celles qui renferment des moralités; les plus anciennes que nous ayons, I, 360, 361. Quel eſt leur uſage, II, 372-374. Quelles elles doivent être dans un Poëme, III, 150. Celle qui n'eſt pas ſi propre pour un *Poëme* héroïque que pour une *Tragédie*, 150. Régles d'Ariſtote touchant les circonſtances de la Fable d'un Poëme Epique, 167, 168. Voyez DRYDEN. *Eſprits*.
Facteurs (les) Ce qu'ils ſont dans le *Commerce*, I, 164
FADAISON (Melle) babillarde inépuiſable, I, 492
Fainéans. Ce que cherchent uniquement ceux de Londres, I, 358
FALSTAFF (Jean) Chevalier, & le Prince HENRI, badinent dans une *Tragédie* ſur leurs *Défauts* naturels, I, 38. Caractére du premier, 102. —— (Aubri) fils du premier, manque la fléche de lard qu'il prétendoit a Whichenovre, III, 35. Voyez *Fléche* de lard.
FANTASQUE, Peintre, I, 193
Fats. Conduite de certains à l'égard des Dames, III, 299
Favoris des Dames. Leur caractére ſingulier, I, 303, 304
Fauſſes Dévotes. Elles croient que tout leur eſt permis, après avoir lu un certain nombre de priéres, I, 183. Caractére de quelques-unes, voyez *Dévote* Preſbytérienne. DULCIANARE. PHILAUTIE.
FAUSTINE, épouſe de Marc-Aurele, ſon humeur volage, I, 284, 285
FELIX Caractére de ſon eſprit, II, 201
Femmes (les) ſont plus ſenſibles que les *Hommes* aux invectives dites contre leur ſexe, I, 27. —— ſe laiſſent éblouir par l'éclat extérieur, 33. Il y en a d'impertinentes, 53. —— ſont entêtées de leur beauté, 74, 75. —— cherchent à gagner le cœur des Hommes, 80. Celles qui ſe fardent, 82-84. —— ſont plus dominées de l'ambition & de l'envie de plaire que les Hommes, 170. Celles qu'on peut appeller des *Idoles*, 170-178.

Elles ſont en certains cas plus ſujettes à l'illuſion que les *Hommes*, I, 181. Il y en a de laides, plus aimables que certaines belles, 199. —— ſont d'un naturel plus enjoué que les *Hommes*, 283. —— doivent ſe tenir en garde contre leur penchant naturel & ſervir de contrepoids aux *Hommes*, 283. —— préférent les *Hommes* d'une humeur badine à ceux qui ont du bon ſens, 284. Il y en a de ſi délicates, que tout les rend malades, 293. Ce dont ſe piquent celles qui ſont galantes, 304. Comment elles doivent ſe conduire à l'égard de leurs *Maris* jaloux, 331-333. Il y en a qui ſont impérieuſes, &c. même envers leurs *Maris*, 342. Caractére des ruſées, 372, 373. Il y en a qui ne ſe mettent pas en peine de ce que leurs *Maris* croient de leur conduite, 387, 388. Celles qu'on peut nommer des *Salamandres*, 399, 400. —— doivent éviter les *Tentations*, 400, 401. Pluſieurs ont un grand déſavantage à l'égard de leurs Amans, 402, 404. Leurs différens caractéres, 425, 425. Pourquoi il y en eut pluſieurs en Grece qui ſe donnoient la mort, 463, 464. Caractére de deux jeunes pédantes, 484, 485. Cruauté de celles qui négligent d'alaiter leurs enfans, 488-490. —— Rhétoriciennes, de différentes eſpéces, 491-493, Caractére d'une qui s'eſt entêtée du Grec, 528. —— de deux fiéres beautés, 535, 536. — d'une indolente, 541. — d'une femme d'humeur changeante, II, 7. Celles d'Angleterre exigent de bonnes ſommes pour leurs épingles, I, 558 561. Il y en a qui ſont trop libres, 561-563. II, 2-6. —— qui aiment la flaterie, II, 6. Les *Salopes* riſquent d'aliéner le cœur de leurs *Maris*, 13. Celles qui ſont belles, ſont les plus impertinentes, 19, 20. Portrait d'une Femme groſſe, 51, 52. —— d'une Femme d'une exceſſive dépenſe, 53, 54. Leur devoir envers leurs *Maris*, 68, 69. A quoi elles doivent borner leur gloire, 70. Ridicule de celles qui prennent du tabac en poudre, 72, 73. —— d'une entêtée du mérite de ſon fils, 94, 95. Il y en a de Coquettes & de Médiſantes, 132, 133. — doivent ſe tenir en garde contre les influences du Printems, 145-147. —— cherchent à plaire aux *Hommes*, 223, 224. Extravagances de quelques-unes, 229. Quand celles de méchante humeur doivent être battues, 327. Exemple d'une *Grondeuſe*, 331. — d'une *Vertueuſe*, II, 342-344. Celles d'une Ville aſſiégée en ſortent avec leurs *Maris* ſur le dos, 355. Une qui ſe déguiſe en Femme de qualité, III, 129, 130. Voyez *Beauté*. (la) Boileau. Ciceron. Clarinde. Corinne. Dryden. Emilie. Epictete. *Eſprit* de parti. Florinde. Honorée (l'). Lamoison. Lydie. Parthenisse. *Vivacité*.

Fêtes qu'on célébre en Angleterre, III, 117-119

Feuardent & ſon épouſe ont toujours quelque dureté à ſe dire, II, 5. Son opinion ſur le *Mariage*, 331. — (la veuve) de la Coterie des Veuves, 470

Feuilles volantes, cas où elles ſeroient d'un grand uſage, I, 271, 272

Fidelio. Sa métamorphoſe en miroir, II, 138-140

Finemouche (Melle) membre de la Coterie des Veuves, II, 469

Fineſſe, partage des petits Eſprits, I, 454

Flaterie gâte les Hommes, I, 477, 478

Flavie, Danſeuſe, I, 182

Flêche de lard, don fait à Whichenovre aux jeunes Mariés, III, 33, 34

Florinde. Son caractére; ſa lettre ſur le choix d'un Mari, I, 158, 159

Florio, ſon éducation, I, 269, 270. — devient amoureux de Leonilla, 270. qu'il obtient pour épouſe, 270, 271

Foi Carthaginoiſe, I, 339. Excellence de la Foi, II, 277, 278. Moyens qui peuvent contribuer à l'entretenir dans le cœur des Hommes, 292-294

Folies des Hommes, voyez Fontenelle (M. de).

Fontaine (la) comment il s'eſt mis en grande vogue, I, 361

Fontenelle. (M. de) cité ſur les *Frénétiques* & les *Folies* des Hommes, II, 505

Fonvive (Rebecca de) & ſon Epoux Henri *Tiercelet*, s'ennuient enſemble, I, 229

Fopling Flutter, Chevalier, critique de cette Comédie d'Etherège, I, 153-155, 173. Bonne opinion qu'a une Dame de cette Comédie, 172, 173

Fourbin (Jeanne de) ſon caractere, II, 213

Fourilles, Chevalier, ſon opinion ſur le Prince de *Condé*, I, 298

Foux qu'on avoit dans les grandes maiſons d'Angleterre, & qu'on a aujourd'hui à la Cour d'Allemagne, I, 100

Franc (le) meilleur ami qu'il ne paroît, II, 524

Franchiſe, voyez *Complimens.*
François, (les) naturellement grimaciers, I, 40. Leur humeur, 67, 94. — ont trop encheri ſur la maxime d'*Horace*, quant à la *Tragedie*, 93. A quoi ſervent uniquement leurs manieres, 95, 96. —— ont envie de rétablir les Bouts-rimés, 137, 138. Leur caractere, II, 230. Voyez *Beaux Eſprits. Renégat.*
Françoiſes (les) n'oſoient prononcer exactement les mots difficiles, I, 96. Elles ont occaſionné les Bouts-rimés, 138
FREEPORT (André) Chevalier, membre de la Coterie des Auteurs, I, 6. Ce qu'il dit de quelques-uns des Pays où les Anglois négocient, 166. Sa bonne conduite dans le négoce, 191. —— défend la cauſe des *Marchands*, I, 339-341. —— raiſonne ſur les *Mendians* & les *Manufactures*, 465-468. —— régle ſes comptes a l'égard du Ciel; ſa retraite a la campagne; ſa lettre, II, 444, 445
Frenetiques, voyez FONTENELLE (M. de)
FRETILLE, ſon rêve dans l'Egliſe, III, 11, 30. — (la Veuve) réduite a faire la cérémonie du bélier noir, 65
FRIAN (Sara) réduite à faire la cérémonie du bélier noir, III, 64
Friandiſe de nos repas modernes, III, 390
FULVIE, humeur de cette Dame, I, 34
Funérailles (les) ou le *Deuil* à la mode, Comédie, endroit de cette Comédie critiqué, I, 109

G

GALAND (Madame) coquette & cauſeuſe, I, 492
Galanterie. Lettre d'une Dame ſur les fauſſes idées de Galanterie qu'on ſe forme en aimant, III, 253
GALIEN reconnoiſſoit le doigt de Dieu dans la ſtructure du Genre humain, II, 434
GARTH (le Docteur) auteur d'une Pharmacopée, II, 320
Geans, voyez CLAUDIEN. HOMERE.
Général Grec, puni de ſon orgueil, I, 554
Généroſité vraie & fauſſe, II, 73-75. Exemple d'une grande, 113. Voyez *Amour* (l'). ENNIUS.
Genie, voyez *Caractere. Commerce. Grands Genies.*
Gens de bien conſervent une égalité d'ame au milieu des afflictions, II, 393
Gentilshommes, qui aiment mieux voir périr leurs enfans que de les deſtiner au Négoce, I, 250. Pourquoi quelques-uns s'endettent mal-a-propos, 256, 257. A quoi ſe divertiſſent ceux de la campagne, 296. Pluſieurs ſe voient réduits à céder leurs héritages, 341. A quoi d'autres paſſent leur vie, 364, 365. Caractere brutal d'un Gentilhomme campagnard, II, 42. A quoi devroient s'exercer ceux de la campagne, 513-515. —— veulent paroître à la Cour & s'y ruinent, III, 99, 100. Voyez CHAMPAGNÉ.
Gentilshommes Anglois, voyez *Anglois.*
GERMANICUS loué, I, 478
Gladiateurs, voyez *Combat.*
GLAPHIRA, fille d'Archelaüs. Songe extraordinaire qu'elle eut, I, 253
Gloire, voyez *Ardeur.*
GOBLIN (Hugues) Préſident de la Société des laids; ſa lettre en réponſe, I, 113, 114
GONGUSTE, ſa maniere de rendre ſervice, I, 550
GOODWIN, ſa courageuſe défenſe contre un Armateur François, II, 81
GOSLING (George) ſa lettre ſur un numero, qu'il avoit choiſi dans une Loterie, I, 379, 380
GOUFFRE (Catherine du) membre de la Coterie des Veuves, II, 470
Gouvernement civil de l'Angleterre, loué, I, 543. — comparé a celui de Rome, 544. Le Gouvernement deſpotique blâmé, 544-546
GRACCHUS (Caius) étoit fort colère, I, 458
GRACIAN Auteur de l'Homme de Cour, I, 552
Grandeur, une des ſources des plaiſirs de l'*Imagination*, II, 339, 340
Grands Génies du premier ordre, I, 309, 311. —— du ſecond ordre, 311, 312. Il y en a qui ne s'amuſent qu'à des bagatelles, 312. A quoi ſe ſont appliqués ceux d'Italie, 361. Voyez *Ambition.*
Grands Seigneurs, comment ſe produiſent ceux qui donnent audience à leur lever, I, 385, 386. Quels ils ſont, & ceux qui leur font la cour, 433-435
GRANT (le Docteur) fameux oculiſte, II, 314
Grecs (les) jeux qu'ils interdiſoient aux fem-

mes, I, 188
Grondeuſe, voyez *Femmes*.
Grottes. Les Dames poetiques devroient s'exercer a en faire, III, 85
GRUAU (le Docteur) s'accommode à toutes les fantaiſies d'un malade, II, 496
GYGES, voyez AGLAUS. COWLEY.
Gymnoſophiſtes des Indes élevoient avec beaucoup de ſoin leurs diſciples, II, 66, 67

H

HAbitude, voyez EUENUS.
HALLIFAX (le Marquis de) Auteur des AVIS d'un Pere a ſa fille, I, 327
Hamadryades vivoient & mouroient avec certains arbres, II, 530
Hamlet, Tragédie de Shakeſpear, I, 91
HAMMOND. Exemple de patience qu'il fourniſſoit dans ſes maux, II, 500
HARDY (la veuve le) réduite à faire la cérémonie du Bélier noir, III, 64
HARRINGTON, Auteur du livre, La République d'Océana, I, 344
HART (Nicolas) fameux dormeur, I, 364. —— gagne ſa vie à dormir, 364, 365. *On travaille à donner le détail de ce qu'il a vu en ſonge*, 365
HECATISSA, ſa Lettre pour être admiſe dans la Coterie des Laids, I, 104. Epigramme qu'on lui applique, 112, 113. Conſeil donné à ſon ſujet, 114. Sa Lettre à l'Auteur R. 183, 184
HECTOR renvoie ſa femme à la quenouille, I, 127
HENRIETTE (Mlle) fait paroître ſa mauvaiſe éducation, I, 154, 155
HERACLITE, ſa penſée ſur les hommes qui veillent ou qui dorment, II, 337, 338
HERBERT (M.) Poëte Anglois, I, 132
Hermites, réponſe d'un à un jeune débauché, II, 501
HERODE. Ordre qu'il donne à ſon oncle Joſeph, I, 333, 334. Pourquoi il le fait mourir, 334. Sa peine de ſe voir mépriſé par Mariamne, 335. Ordres qu'il donne, 335
HERODOTE cité ſur le point d'honneur, I, 227. ——— ſur l'Amour paternel, 377. ——— ſur une coutume des Perſes à l'égard des filles, II, 369, 370. —— ſur ce que certains *Orientaux* exigeoient de ceux qui traitoient les *Malades*, 491. —— blâmé de ſes *jugemens* ſuperſtitieux, 333. Il obſerve que les animaux les plus utiles ſont les plus feconds, III, 86
Héros, portrait d'un, I, 298, 299. Son véritable caractére, 337, 338. Portrait du Héros Anglois, I, 416. Il y en a plus d'une eſpéce, 495. Le véritable n'a point d'égard à la Renommée, 503, 504. A quoi il eſt expoſé, 504, 505. Il a ſes foibles comme les autres, 506. Ceux d'*Homere* & de *Virgile* ne font rien que ſous la direction des Dieux, 552. Ils ſont toujours dépeints dans l'adverſité, II, 28, 29
HESIODE joint la *Valeur* avec la danſe, I, 159. —— cité ſur les Fables & Allégories, 360. — ſur l'exercice & la *Tempérance*, 389. —— ſur les femmes qui parlent agréablement, 491. ——— ſur la mauvaiſe *Réputation*, 504. —— ſur le chemin qui conduit à la *Vertu*, II, 250. Il a dit que la *Moitié* vaut mieux que le *Tout*, I, 423
Hiéroglyphe en relief ſur deux portes du *Palais* de Blenheim, I, 135
Hiſtoriens, les futurs pourront décrire au juſte ce qui s'eſt paſſé ſous la Reine Anne, I, 232. —— blâmés ſur leurs *Jugemens* téméraires & ſuperſtitieux, II, 334
HOBBE's a décrit la paſſion qui excite à rire, I, 100, 101. —— critiqué ſur ſes principes de *Morale*, II, 526
Hollandois (les) ont du goût pour l'Antique, I, 58. —— reglent leurs beautés à la livre, 72. — ſont plus induſtrieux que ſpirituels, 100, 101
HOMERE étoit un génie du premier ordre, I, 310. Son *Iliade* & ſon *Odyſſée* paſſent pour des allégories, 361. Il a des *ſonges* d'or, 365. Il frappe l'*Imagination* de ce qu'il y a de grand, II, 187, 188. —— dit que *Jupiter* eſt aſſis dans le Ciel, 507, 508. — excuſé par *Longin*, ſur l'idée qu'il donne des Dieux, III, 90. — attaqué ſur ſes comparaiſons par M. *Perrault*; juſtifié par M. *Boileau* à cet égard, 159. —— raillé par *Scaliger* ſur les *Trepieds* de *Vulcain*, 179. Sa deſcription du combat des Geans, 183, 184. —— de celui des Dieux, 186, 187. — cité ſur l'impudence des *Lorgneurs*, I, 43. — ſur les femmes, 127. — ſur la Danſe, 158, 159. — ſur l'état de l'*Homme*, 297. —— —— ſur les jeux de hazard, 378. ——

— ſur la dureté des Meres envers leurs enfans, I, 488. — ſur *Venus*, 498. — ſur la *Priere*, II, 135. — ſur la violence des *Vents*, 339. — ſur la *toile* de *Penelope*, III, 31. — ſur la fidélité d'*Ulyſſe* contre *Penelope*, 32. Voyez *Heros*.

Homme de bien, voyez SENEQUE.

Hommes. Pourquoi ils tachent de noircir les femmes, I, 27, 28. Ceux qui ſont engagés dans le *Monde* forment de bonnes réſolutions qu'ils n'exécutent pas; Moyen de les connoître, 60. Il y en a qui ſe piquent d'ajuſtemens; la plupart ſont trop avides de louanges, 80. Pourquoi ils ſe moquent les uns des autres, 101, 102. Ils auroient beſoin d'une meilleure éducation, 116. Les deux principaux reſſorts qui les font agir, 121-123. Caractére de celui qui ſe mêle de ce qui ne regarde que les Femmes, 127, 128. Ils veulent tous paroître plus qu'ils ne ſont, & imiter la Cour, 152. — recherchent mal-à-propos à ſe faire admirer, 169-171. Plus un homme a de vertu, plus il eſt civil & honnête, 174. Tous les hommes s'entendent un peu en *Phyſionomie*, 197, 198. Il y en a qui cultivent leur eſprit, malgré leur mauvaiſe mine, 199. A quoi ſont expoſés ceux qui ſont élevés en dignités, 231. On rend juſtice à leur mérite apres leur mort, 231, 232. Il eſt indigne des Hommes de ſe fatiguer à acquérir des *Richeſſes*, 268. Ils doivent ſe tenir en garde contre leur penchant naturel, & ſervir de contrepoids aux Femmes, 283. Ce que c'eſt qu'un Homme d'eſprit qui aime le *Plaiſir* & la *Joie*, 294-296. Ceux qui ſont formés pour le commandement des armées, ne mépriſent la *Vie* que par réflexion, 297, 298. Source de leur *Miſere*, 312, 313. Ils ſont les créatures les plus inconſtantes de l'Univers, 313. — induſtrieux à ſe tourmenter, 325. Ils ne ſauroient avoir trop de douceur les uns pour les autres, 325, 326. Ils ne doivent être eſtimés que par l'uſage qu'ils font de leurs *Talens*, 337. Ceux qui méritent le titre de Grands Hommes & de Génies ſupérieurs, 337, 338. Ils ſont tous eſclaves de leurs Femmes ou de leurs *Maitreſſes*, 344. Ils ſuivent plutôt en certains cas le caprice que la *Raiſon*, 378. La plupart dépenſent au-dela de leur revenu ſur des eſpérances chimériques, 380. Ils ſont naturellement *perfides*, &c. à l'égard de leurs *Maîtreſſes*, I. 400. Ils n'ont en vue que l'*Intérêt* dans le choix de leurs Femmes, 402, 403. Ceux qui riſquent de ſe perdre de *Réputation*, 408. Portrait d'un Homme qui modére ſes déſirs par la *Raiſon*, 409. Il y en a qui ſe flattent d'être anéantis, 429. Déſir qu'ils ont tous pour la gloire, 441-443. Vains *Titres* qu'ils ſe donnent, 441, 442. Pourquoi ils ne ſuivent pas dans la pratique les Maximes qu'ils adoptent dans la ſpéculation, 447, 448. Uſage qu'ils peuvent faire de leurs *Paſſions*, 449-452. L'Homme diſcret penſe à l'avenir, 454, 455. Caractére de ceux qui queſtionnent & babillent, 456-458. Ils doivent ſe rendre des ſervices mutuels, 459, 460. Ce qui fera leur bonheur ou leur *Malheur* en l'autre vie, 474-476. Caractére de celui qui eſt brutal envers les Dames, 482, 483. Ils doivent être bienfaiſans & généreux, 494, 495. & ne rechercher que l'approbation de Dieu, 509, 510. Ils différent autant par les idées de l'eſprit que par les traits du viſage, 520. Portrait de l'Homme charitable, 521. Celui d'un Homme débauché revenu à lui-même, 521, 522. Ce qui diſtingue l'Homme agréable du fat, 529, 530. Source preſque ordinaire de leurs chagrins, 534, 535. Caractére de ceux qui prétendent être fort occupés, 541, 542. — de quatre Amans attachés aux maniéres du monde, 562. Ils font la plupart un mauvais uſage de leur temps, II, 37-40. Ceux qui ſe piquent d'être de gros Mangeurs, ou de pareils *Defauts*, 71, 72. Quelques-uns ont fait paroître un grand courage à l'heure de la *Mort*, 79, 80. Celui qui eſt agréable ou non en compagnie, 124, 125. Comment on peut obtenir leurs bonnes graces, 143-145. Ils agiſſent d'ordinaire ſuivant les *Paſſions* qui les animent, 164-166. *Préjugés* ridicules dans leſquels ils tombent, 221-223. Avantages qu'ils tirent de leur ſociété avec les Femmes, 223, 224. Portrait de l'Homme colére, chagrin & hargneux, 234-236. Ils parlent & décident fort légérement, 238, 239. Ceux qui ſeroient propres à être les Directeurs d'une Compagnie pour les *Modes*, 324. Ils ſe font ordinairement une fauſſe idée du *Mariage*, 325. Ils veulent pénétrer dans l'avenir & deviennent ſuperſtitieux, 361, 362. Principes par leſquels agiſſent ceux qui men-

tent en faveur d'un parti, II, 367-369. Ils ſont le lien de l'un & l'autre *Monde*, 391. Ceux qui ſe piquent de *Politeſſe* aujourd'hui, n'ont preſque aucune *Humanité*, 393, 394. Ceux qu'on peut nommer *Raconteurs*, de faits, Embelliſſeurs & *Répétiteurs*, 394-396. Ils ſont un mélange de bien & de mal, 477-479. Exemple d'un Homme colére & de bon naturel, 476. Ils ſont ambitieux d'exceller en certaines petites choſes, 485, 486. Contradictions dans leſquelles ils tombent à l'égard de la *Vie* préſente & de la vie future, 501, 502. Déſordres auxquels ils s'expoſent pour n'être pas ſinguliers, 503, 504. Quelle doit être leur occupation, 513. Ils ont tous le germe du péché dans le cœur, 523—525. Les deux principes qui les font agir, 525—528. Preſque tous ſujets à médire, III, 3. Les uns ſont enjoués, les autres ſérieux, 12, 13. Ils ſont naturellement d'une *Humeur* bienfaiſante, contrariée par divers obſtacles, 20—30. Ceux qui ont le plus de mérite, ne ſont pas les plus connus, 37, 38. Combien ſont vains les Hommes qui ſe glorifient de la *Nobleſſe* de leur extraction, 42-44. Ils s'enorgueilliſſent de *Niaiſeries*, & regardent comme déshonorable ce qui fait leur gloire ſolide, 59, 60. En qui ils peuvent être diviſés, 66, 67. Ils cherchent la *nouveauté* par-tout, 70-73. Prétentions ridicules que forment ceux qui aſpirent aux emplois, 79, 80. Bonheur auquel ils ſont deſtinés, 92—95. Ce qui fait leur bonheur & produit leur *Miſére*, 102-104. Ce qui contribue à les rendre débauchés, 264-266. Voyez BION. BOILEAU. BRUYERE (M. de la). *Caractére. Charité.* CICERON. *Coutume* (la). COUTURIER (Alix). *Curioſité. Défauts. Démangeaiſon* d'écrire. *Diſtractions. Eloges. Eſprit. Foi.* HÉRACLITE. HOMERE. *Indolent. Mort* (la). *Peuple* d'Hommes. *Riches. Sages.*

HONEYCOMB (Guillaume) membre de la Coterie des Auteurs, I, 7, 8. Sa maniére de raiſonner, 13. —— Ses amours avec une Picte ; tour qu'il lui joua, 83, 84. Il rend viſite à une Dame, 129. —— décrit la Danſe aux baiſers, 160. Ses ſinguliéres diſtractions, 178-180. Il prétend qu'une Femme qui écrit une Lettre, ne découvre guére ſa penſée que dans une apoſtille, 182. Son caractére ; il ſe pique de connoître les Hommes, 239, 240. Son idée de ce qu'on appelle un Galant homme, I, 294. Il voudroit qu'on l'eſtimât a cauſe de ſes bonnes fortunes, 295, 296. Sa politique pour ſe faire aimer des belles, 304. Toujours malheureux auprès des Veuves, II, 26, 27. Il a conſulté plus de dix fois ſes amis ſur ſon prétendu Mariage, 317. Sa Lettre & ſon Reve ſur l'*Amitié conjugale*, 355, 356. Autre ſur le chapitre des Femmes, 369-371. —— ſur ſon Mariage, 410, 411. Son Diſcours ſur l'Amour, III, 319, 320

Honneurs. Bel exemple du mépris qu'en fit un particulier, III, 310-312

HONORÉE (l') coquette du nombre des Idoles, II, 12

Honte (la) ſon effet ſur nous, III, 269

HORACE a fort peu de l'eſprit mixte, I, 144. Il eſt admirable pour ſes expreſſions naïves, 163. C'eſt le plus beau Génie qu'il y eût dans le ſiécle d'Auguſte ; il a pris l'Odyſſée pour une allégorie, 361. Il connoiſſoit bien l'humeur des Grands, 531. —— eſt le meilleur original, qui nous reſte pour les Epîtres familiéres, critiques, III, 57-59. Son conſeil aux Poëtes, 165. —— cité, I, 1, 11, 15, 21, 35, 41, 46, 51, 57, 59, 62, 65, 70, 73, 85, 86, 90, 93, 109, 115, 119, 130, 142, 147, 153, 156, 172, 175, 181, 184, 212, 215, 226, 228, 231, 237, 242, 253, 254, 256, 268, 283, 303, 309, 312, 314, 332, 349, 351, 363, 369, 372, 387, 392, 395, 399, 417, 438, 444, 449, 456, 469, 472, 482, 502, 520, 523, 525, 527, 529, 546 ; II, 5, 7, 21, 29, 31, 41, 50, 53, 61, 64, 66, 94, 110, 116, 126, 153, 156, 177, 186, 192, 193, 195, 202, 210, 213, 216, 234, 239, 242, 244, 246, 258, 268, 271, 274, 276, 283, 289, 292, 315, 319, 321, 325, 328, 332, 348, 372, 391, 407, 409, 411, 421, 440, 445, 447, 449, 454, 462, 477, 483, 485, 490, 534 ; III, 3, 5, 6, 23, 51, 53, 57, 61, 66, 68, 76, 81, 108, 112, 136, 142, 144, 147, 150, 152, 155, 165, 167, 170, 198, 201, 206, 209, 218, 220, 226, 229, 237, 239, 261, 157, 267, 270, 273, 275, 278, 286, 291, 307, 310. Voyez ARISTOTE. CORNEILLE. *François* (les).

Hormus, Danſe des Lacédémoniens, I, 159

HORTENSE & SILVANE, caractériſés, II, 69, 70

HUDIBRAS tourne en ridicule la maniére de faire des Dialogues où l'Echo eſt de la partie, I, 135. Pluſieurs de ceux qui admirent ſa Poëſie, n'en connoiſſent pas les plus beaux endroits, 139. Fameux Poëme Anglois, 396.*. —— cité, 480, 498. —— critiqué ſur ſa verſification, 498. Sa maxime, III, 109

Humanité, voyez *Hommes*.
Humeur. D'où vient l'Humeur bizarre & inconſtante, I, 175. La *bonne Humeur* enviſagée comme une *Vertu* morale, II, 116-118. Celle qui vient du *Tempérament*, 126-128. —— que le *Printemps* inſpire, 141, 142. —— que l'on doit avoir à la Campagne, II, 202, 203. — *bienfaiſante*, voyez CICERON. *Hommes* (les).
Humilité, voyez *Charité*.
HYÆNE. Affectation de cette ruſée, I, 374
Hymne extraordinaire en l'honneur de la ſainte Vierge, I, 136
Hypocrites de pluſieurs ſortes, II, 151

I

Ibrahim, Comédie, ſon Auteur, I, 110
Ichneumon, petit animal, I, 277, 278
Idolâtres, humeur de ceux des Belles, I, 170, 171. Leur impatience pour leur offrir leur encens; aventure de deux jeunes Idolâtres, 201, 202
Idoles, qui cherchent des adorateurs, ſont de différentes ſortes, I, 170, 171. Deſcription d'une de ces Idoles; accidens qui les font déchoir de leur divinité, 171. Il y en a parmi les mâles qui ſont auſſi inſupportables que les femelles, 200. Elles tiennent des Cafés publics, 201, 202. Celle d'un Café courtiſée par un Avocat, II, 420, Voyez *Chinois*. PHILAUTIE.
Ignotus ſoutient par-tout le caractére d'un Honnête homme, I, 174
Iliade, voyez HOMERE.
Illuſions que les Hommes ſe font, II, 279-281
Imagination, voyez *Compoſition* enchantée. *Deſcriptions*. HOMERE. *Plaiſirs*.
IMMA, fille de Charlemagne, récit de ſes amours avec Eginhart, I, 356, 357
Immortalité de l'Ame prouvée, I, 253-255. III, 16-18. —— digne ſujet de la méditation de tous les Hommes, & ſource de leurs plus belles actions, I, 427-429. Bonheur de l'Ame dans une autre vie, III, 18, 19. Idée que Caton avoit de cette Immortalité, 77, 78. On ne ſauroit en douter à examiner l'Homme tel qu'il eſt, 93, 94. Voyez CICERON. CYRUS.
Impoliteſſe. Lettre ſur une Impoliteſſe, qui régne trop dans les compagnies, III, 271, 272
Importuns, qui ſe fourrent par-tout, I, 51-54
Impudence. En quoi differe celle d'un Anglois de celle d'un Ecoſſois & d'un *Irlandois*, I, 45
Impudens qui ſe piquent d'une effronterie goguenarde, I, 45
Inceſte abominable arrivé en Angleterre, III, 126, 127
Inconſtance, voyez BRUYERE (M. de la)
Incrédulité, ſur quoi elle eſt fondée, I, 370, 371
Indéterminées; celles que l'Auteur appelle ainſi, I, 206, 207. Réflexions qu'elles doivent faire, 207, 208. Voyez *Docteur en Droit*. HOPEWELL (Samuel).
Indiens, voyez *Rois*.
Indiſcret plus à craindre qu'un méchant naturel, I, 50
Indolence (l') ruine toutes les vertus, II, 35 Voyez *Défauts*.
Indolent, ſon caractére, I, 541
Indoles. Il eſt très-difficile de rendre par un ſeul terme le vrai ſens de ce mot, III, 267
INDUSTRIEUX, Peintre Hollandois, I, 193
INKLE (Thomas) s'embarque pour aller aux Barbades, I, 28. Son aventure dans ce voyage, 28, 29
Inquiétude de l'Eſprit, ſon effet, III, 22, 23
Inſtinct des animaux eſt quelque choſe de fort myſtérieux, I, 264. Ses effets différens ſur une poule & une couvée de canards, 264, 265. Il leur enſeigne à ſe ſervir de leurs armes, 265, 266
Intention. La bonne eſt le grand ſecret du Chriſtianiſme, I, 430-432
Intérêt, voyez *Hommes*.
IRLANDOIS (les) combien ils ſont effrontés, I, 45. Projet d'un qui veut s'ériger en Maître-Lorgneur, 99, 100. Un ſuborne une jeune Aprentiſſe de Londres, 358. Il eſt arrêté pour vol; comment il ſe tire d'affaire, 359. Sa Lettre galante écrite de ſa priſon, 359, 360. Bon mot d'un à une babillarde, 493. Voyez *Impudence*.
IRUS. Ce qu'il fait pour éviter la pauvreté, I, 257. Caractére fort ſingulier de ce débauché, 521, 522
ISADAS. Sa valeur extraordinaire, II, 47

Isocrate n'eſt pas exempt de Quolibets, I, 140
Italiens. Stile des Auteurs Italiens préférable à celui des Anglois, I, 16, 17. Ils affectent dans toutes leurs Poeſies l'eſprit mixte, 143

J

Jacques I. aſſez bon Quolibéteur, I, 139
Jalouſie. Quelle eſt celle d'un Mari fondée ſur l'amour, I, 327, 328. Quels en ſont les triſtes effets, 328, 329, 334, 335. Vice qui regne le plus dans les Pays chauds; il mérite que la Femme en cherche un prompt reméde, 331. Terribles effets de celle d'un Amant, III, 122, 123. Voyez Celinde.
Jaloux. Lettre d'un Amant ſur un Mari jaloux, III, 294, 295
Jambes de fuſeau, ſobriquet, I, 72
Jean-Jeanne. Caractére de cet Epoux, II, 331, 332
Jesus, fils de Sirach, Auteur de l'Eccléſiaſtique, ſes maximes admirables ſur les Amis, I, 162, 163. Son bon conſeil aux Maris, 329
Jesus-Christ enchérit ſur la penſée de Salomon ſur la Charité, I, 347
Jeu de mots, fut ramené vers le rétabliſſement des Belles Lettres, I, 140, Sa définition, 141. Parti d'Equivoques ou de Jeux de mots, 149. Voyez Aristote. *Quolibétiſme.*
Jeu de rimes. L'on n'y doit jamais répéter celle d'un autre, I, 149
Jeûne eſt très-utile pour prévenir ou guérir les maladies, I, 391
Jeunes-gens, voyez Ciceron. *Hommes. Profeſſion.* Virgile.
Jeuneſſe, voyez *Coups* (les).
Job étoit fort charitable, & d'un bon naturel, II, 347, 348. —— cité ſur l'autorité mal-fondée que les *Vieillards* s'attribuent, II, 62, 63. —— ſur la *Toute-puiſſance* de Dieu, 482. —— ſur la *Pureté* de la Nature Divine, 608
Joie, voyez *Hommes.*
Jolly (François) ſon caractére, II, 214
Joseph, Oncle d'Hérode, ſecret qu'il découvre à Mariamne, I, 334. Il lui en coûte la vie, 334, 335. Voyez Herode.
Josephe, cité ſur l'effet des *Songes*, I, 252, 253
Jotham. Ses Fables, ainſi que celles de *Nathan*, ſont les plus anciennes, I, 360
Journal d'un fainéant, II, 38-40. Celui de Clarinde, II, 44-46. Voyez Clarinde.
Juchoir (Nathan) décrit la conduite de ſa femme a ſon égard, I, 343-344. Il exhorte l'Auteur T. à publier une Diſſertation ſur les Béquetés de la poule, 344
Jugemens, voyez Herodote. *Hiſtoriens.*
Jugemens téméraires ſur les biens & les *Maux* qui arrivent, II, 332-334. —— ſur la *Piété* de perſonnes mélancholiques, 346, 347
Jugement dernier, voyez *Lettre.*
Juifs enviſagés ſous trois égards, II, 348, 349. Leur grande vénération pour le nom de Dieu, 414
Jule-César ſut gagner l'amitié de Catulle, I, 49. Son ſtratagême, étant Maître de l'Hôtel de la Monnoie, 134
Julien, cité ſur les différens caractéres des Empereurs Romains, III, 90, 91
Jupes garnies de cercles de baleines, critiquées, I, 280-282
Jupiter Ammon conſulté par les Athéniens ſe déclare en faveur des *Lacédémoniens*, I, 411, 412. Voyez *Dialogue.* Homere.
Juriſconſultes. Caractére d'un, I, 5, 6. Un de *Londres*, qui rendit un homme heureux à peu de frais, I, 495, 496
Juſtice (la) doit être la principale qualité d'un homme en charge, II, 352. Voyez Ciceron. *Ecoles.* Diſcours ſur la Juſtice poëtique, III, 275-277
Justine (Marie) ſa Lettre contre la *Médiſance*, II, 76, 77
Justinien. Ce qu'il s'imaginoit faire redoubler ſon attention, II, 326
Juvenal parle d'un *Mari* dormeur, qui fit ſa fortune en ronflant, I, 365. —— cité, I, 4. II, 119. —— ſur les hommes qui cherchent plutôt à paroître ſpirituels que vertueux, I, 18. —— ſur la *Paix* qui regne même entre les bêtes, 24. —— ſur les deux *Sexes*, 27. —— ſur les Défauts naturels, 37, —— ſur les maniéres libres des femmes 94. —— ſur les Hommes & les femmes qui ſe mêlent de tout ce qui ne convient pas à leur ſexe, 127. —— ſur ceux qui nourriſſent une grande ambition dans une grande pauvreté, 151. —— ſur les diſſipateurs

teurs & ceux qui s'en dettent mal à-propos, I, 189. — ſur les *Modes* que les femmes introduiſent pour ſe donner des agrémens, 223. — ſur les coëffures, 224. — ſur ce qu'on doit demander à Dieu, 259. — ſur les femmes qui ſe divertiſſent a tourmenter leurs *Maris*, 335. — ſur le bon *naturel*, 345. — ſur les *plaiſirs*, 357. — ſur la dévotion, 410. — ſur les Grands & ceux qui ſont à leur ſervice ou qui leur font la cour, 433. — ſur la néceſſité de la diſcrétion, 453. — ſur les femmes prodigues, 558. — ſur les airs qu'elles ſe donnent, II, 1. — ſur l'eſtime qu'on doit faire d'une femme quand elle reproche qu'elle eſt belle, 17. — ſur ceux qui quêtent & raviſſent les riches héritiéres, 24. — ſur l'éducation de la jeuneſſe, 31, 55. — ſur les grands mangeurs, II, 71. — ſur les avantages qu'on retire du papier, 97. — ſur la bizarrerie & l'eſprit goguenard, 102. — ſur les combats des Gladiateurs, 230. — ſur ce que nous paſſons de déſordres en déſordres plus grands, 252. — ſur les *Menſonges*, 367. — ſur ceux qui ne s'appuient que ſur le mérite des autres, 385. — ſur la complaiſance qu'on a pour les gens de qualité, les belles & les *Riches*, 418. — ſur la plupart des hommes qui cherchent le *Repos* ſans pouvoir le trouver, 443. — ſur la démangeaiſon d'écrire, 511. — ſur les *Souhaits* de la plupart des Hommes, III, 12. — ſur les prétentions ridicules de ceux qui aſpirent aux emplois, 79. — ſur la connoiſſance de ſoi-même, 102. — Comment on arrive au comble de l'infamie, 264

K

KIMBOW (Thomas) vieux garçon bizarre, ſa Lettre a l'Auteur, I, 51-53
KNELLER (Godefroi) Chevalier, fameux Peintre Allemand établi à Londres, II, 455, 456

L

L. L'Auteur qui ſe déſigne par cette lettre, répond à Léonor, I, 212 214. — trouve que les Dames ont beaucoup profité de ſes Spéculations, 214. — a deſſein d'expoſer à la riſée du Public ceux qui cherchent à ſéduire les Dames, 214. — décrit ce qu'un Hiſtorien futur pourra dire de lui, 232, 233. De quelle maniére il vit à la maiſon de campagne du Chevalier de Coverly, 242. *& ſuiv.* Il fait la deſcription d'une promenade voiſine, où il alloit quelquefois, 250, 251. Pourquoi il conſeille à ſes Lecteurs d'aller ſouvent à cheval, 260. A quoi il s'exerçoit dans ſa jeuneſſe, 260, 261. Il donne un bon conſeil à certains Savans, 261. Il ſouhaiteroit que la Société Royale de Londres publiât une Hiſtoire naturelle des animaux, 263. Il eſt encouragé à pourſuivre ſon deſſein par le débit de ſes Feuilles, &c. 272, 273. Il n'écrit pas pour les taupes, 273. Ses avis a Eléonore, pour la conſoler, 316, 317. Il cherche à ſatisfaire le goût de ſes Lecteurs, 351, 352. Son Allégorie ſur le *Plaiſir* & la Douleur, 362, 363. Ses réflexions ſur la Lettre d'un pere irrité, 375, 376. Il juſtifie ce qu'il a dit dans un de ſes Diſcours, II, 376
Lacédemone fut fort rigide ſur l'exécution de ſes Loix, II, 479
Lacédémoniens (les) comment ils regardoient le *Vol* & quand ils le puniſſoient, II, 17. De quelle maniére ils élevoient leurs enfans, 24. Ils étoient fort modeſtes, 90. Voyez *Athéniens. Hormus.*
LACROIX (Mademoiſelle) Beauté Angloiſe, I, 72
LAERTÉS, Gentilhomme endetté par une ſotte vanité, I, 257
LÆTITIA peu favoriſée de la nature, ſe rend agréable par l'eſprit, I, 74. Sa bonne humeur lui procure un époux, 74, 75. — & ERASTE, exemple d'un heureux Mariage, II, 365, 366
Laids aimables, I, 198, 199. Voyez ESCARBOUCLE (Alexandre). HECATISSA. HARDI (le).
LAMBIN, ſon caractére, II, 252
LAMAISON (Marie de) ſon caractére; ſa réponſe ſur les plaiſirs de la campagne, I, 500, 501
LAMAISON (Phil.) ſa Lettre ſur le but qu'on doit ſe propoſer dans les *Voyages*, II, 94-96

LAMOUREUX (Jeremie). Sa Lettre sur ses inclinations, III, 7-9
LAPIRIUS, exemple d'une générosité extraordinaire qu'il donne, I, 494
Larvati, ou *Larvâ donati*, des Anciens, I, 73
LATIMER, ne veut pas sur ses vieux jours entrer en dispute avec ses Antagonistes, II, 293
LÉE. Défaut où ce grand Poëte Anglois tomboit souvent, III, 228
LAYMAN (Guillaume) célebre Mime Anglois, III, 105-107
Lecteurs Mercuriens & Saturniens peuvent se plaire à ces Discours, II, 351, 352
LEGER (Brigide) affecte d'être indolente, sa Lettre, I, 542
LENTONNOIR (M. de) ce qu'il se vante d'avoir bu en vingt années de temps, II, 483, 484
LEON X. Pape, aimoit à voir des fous & des sots, II, 353
LEONILLA, fille de Leontin, I, 169. Elle conçut un secret penchant pour Florio, 270. avec lequel elle est mariée, 270, 271
LEONORE, portrait de cette Dame, III, 236. Description de sa maison de campagne, 236, 237. Sa Lettre a l'Auteur L. sur le Catalogue de Livres qu'il avoit promis aux Belles, I, 212
LEONTIN, ami d'Eudoxe, s'applique à cultiver son esprit, I, 268, 269. Il fait un échange de sa fille avec le fils d'Eudoxe, 269
Lepre d'un Prince Grec guerie, I, 389
LESBIE, son infortune & son bonheur, III, 39, 40
LETI (Gregorio) vouloit publier autant de volumes qu'il avoit d'années, III, 84
LÉTRANGE (Marie) épouse du Chevalier J. Anvil, est fort entêtée de sa qualité, &c. II, 2-4
Lettre d'un homme d'affaires qui s'acquitte de son devoir en bon Chrétien, I, 60, 61 ——— d'un *Voluptueux* qui a de la peine à se détacher du vice, 61. ——— d'un homme de Cour qui forme de vains projets de s'en retirer, 61, 62. ——— de R. B. à l'Auteur *R.* sur la beauté des femmes, 75, 76. —— de l'Auteur *R.* à un de ses Amis, qui est d'une affectation insupportable, 81. ——— d'un *Mari* qui veut être séparé de sa femme, 82, 83. ——— de R. G. marié à une Dévote, 99. —— Réponse de l'Auteur *R.* à la Coterie des Laids, I, 103. — d'un vieux Damoiseau gouteux, 104, 105. ——— des Magistrats d'Epping, sur une Bande de Comédiens, 105, 106. —— d'une jeune Dame a l'Auteur R. sur le stile trop libre des Comédiens, 109. Réponse de la Société difforme a l'Auteur *R.* 113, 114. —— de Q. R. a l'Auteur *R.* 114, 115. Réponse de l'Auteur *R.* 115. —— de R. B. à l'Auteur *R.* sur le commerce des Dames & des Messieurs, 116, 117. —— d'un Gentilhomme rateleux, 117. —— d'un autre qui se plaint des *Lorgneuses* dans les Eglises, 117, 118. —— écrite de Cambridge sur les *Lowngers*, 119-120. —— d'un riche Artisan sur la Danse, 159, 160. —— d'une jeune Dame, M. T. résolue de se bien divertir, malgré tous les avis de l'Auteur R. 181, 182. — de T. T. qui se plaint contre les Idoles qui tiennent des Caffés publics, 221, 202. — de Sam. Hopwell à l'Auteur L. sur sa maîtresse indéterminée, II, 207. ——— de M. Honeycomb à l'Auteur C. 287, 288. — d'un Anonyme à l'Auteur L. sur une partie de *Sifflleurs*, 353, 354. — d'une Dame qui s'étoit mariée sans l'aveu de son pere, à l'Auteur L. 354, 355. — d'un Anonyme à l'Auteur L. sur un insigne Dormeur, 363-365. — d'un autre à l'Auteur T. sur les filles rusées, 372-374. — d'un pere irrité, a son fils, 375. — de l'Auteur T. à un jeune homme qui avoit perdu son pere, 383. — d'un *Mari* dont la femme ne lui témoignoit que de l'indifférence, 387, 388. — d'un Ami qui se plaint de la bizarrerie d'un autre, 388, 389. — de T. B. sur la tranquillité de l'Esprit, 292, 293. — de T. D. sur l'immortalité de l'Ame, &c. 427-429. — d'un Anonyme, sur ce que la pratique ne répond pas à la théorie, 447. — de G. B. sur l'invention d'un flageollet contre les *Babillards*, 458, 459. —— de l'Auteur T. sur la bonne éducation, 460, 461. — d'un Anonyme sur la Modestie, 462, 463. — sur les Dames qui prennent du *tabac* en poudre, 472, 473. — sur l'amitié conjugale, 473, 474. — sur une aventure arrivée a la femme d'un Tisserand, 483, 484. — de l'Auteur T. sur les meres qui négligent d'alaiter leurs enfans, 488-490. — d'un Anonyme qui demande conseil sur son mariage, 501. — de Crastin sur le renvoi de la conversion, 511, 512. — d'un Amant a son inconstante Ma-

treſſe, I, 513. — d'un Anonyme ſur les Devoirs mutuels des *Peres*, des *Meres* & de leurs Enfans, 516-518. — d'une *Mere* a ſon fils débauché, 518, 519. — de A. B. ſur les dégoûts qu'on trouve dans le Mariage, 523, 524. — d'un Amant qui ſe vante du beau Compliment qu'il a fait à ſa Maitreſſe, 524. — d'un *Mari* ſur la pédanterie de ſa femme, 527, 528. — de Florinde ſur le choix de ſon mari, 528, 529. — de M. Curſol, qui fait tout a la hâte, ſous ombre qu'il eſt accablé d'affaires, 542. — de Joſias Dupé ſur les épingles qu'il donne à ſa femme, 558, 559. — à Cloé ſur la Beauté qui ſe flétrit, II, 8-10. — de l'Auteur X. ſur l'Education de la Jeuneſſe, 21-24, 31-34. — de T. Bellegarde ſur les Quêteurs de riches Héritiéres, 24, 25. — de J. O. ſur les défauts de quelques Prédicateurs Anglois, 30. — d'un Villageois à ſa Maitreſſe, 49, 50. — d'un Pere ſur la garde de ſa fille, 50, 51. — de T. B. ſur les Envies des femmes groſſes, 51, 52. — d'un *Mari* ſur la dépenſe exceſſive de ſa femme, 53-55. — d'un Etudiant ſur la néceſſité qu'il y a d'avoir un Directeur dans ſa jeuneſſe, 55-57. — d'un Anonyme ſur l'autorité mal fondée que les *Vieillards* s'attribuent, 61-63. — ſur l'Education de la Jeuneſſe, 64-68, 86-88. — d'un Officier Militaire ſur le Devoir des femmes envers leurs *Maris*, 68-70. — de Feu-ardent, qui donne le Portrait d'une fauſſe Dévote, 89, 90. — de l'Auteur I. ſur la bizarrerie des Anglois, 102-104. — d'une Mere affligée qui exhorte ſa fille à préférer l'honneur a tout, 111, 112. — d'un Anonyme ſur le Climat du Danemarck, 140, 141. — de Cannibale amoureux d'une autre femme que la ſienne, 154, 155. — de Dorinde que ſon Amant cherchoit à corrompre, 155, 156. — de T. B. ſur l'étude de la *Nature* humaine, 163-166. — de R. O. ſur la bonne humeur qu'on doit avoir a la Campagne, auſſi-bien qu'a la Ville, 202-204. où il donne le caractére de diverſes perſonnes, 213-215. — d'un Anonyme ſur les *Mendians*, 216-217. — de T. D. ſur la charité envers les Pauvres, 217. — de T. le ſincére ſur les trop grandes libertés que les perſonnes mariées ſe donnent en compagnie, 218. — du jeune Richard Affranchi élevé trop ſévérement, 219. ——— de l'Auteur T. ſur les Préjugés où tombent les differens partis, II, 221-223. — de l'Auteur C. qui caractériſe quelques perſonnes, 240. — qui contient le projet d'une nouvelle Gazette Angloiſe, 268. — allégorique ſur l'éducation, l'étude des Langues, la Poëſie & les Ecrits de différentes Nations, 268, 269. ſur une Femme grondeuſe, 270. —— ſur les fauſſes Comparaiſons de ceux qui parlent en public, 270, 271. ſur le projet d'une Gazette, qui contiendra tous les bruits ſourds qui courent par la Ville, &c. 271-273. — ſur les civilités malſeantes qui ſe pratiquent dans les Egliſes, 282, 283. — de Mademoiſelle B. D. ſur le caractére de ſon Amant, 318. —— de A. B. qui propoſe d'établir un Magaſin public, pour y conſerver toutes les *Modes*, 321-324. ——— d'une Dame ſur le caractére de ſon époux, 331-332. —— de l'Auteur O. ſur la grandeur, qui eſt une des ſources des plaiſirs de l'imagination, 339, 340. —— de T. B. ſur les défauts de certains Peres, 350, 351. — d'un Eccléſiaſtique ſur la *Maladie*, la *Mort* & le *Jugement dernier*, 374-377. —— de l'Auteur T. ſur les difficultés qu'il y a de parvenir à la *Vertu*, &c. 378-382. ——— ſur les Epitaphes qu'on voit dans le Cimetiére de Stepney, 385, 386. —— écrite de Cambridge ſur la *Phyſionomie*, 386, 387. —— d'un bon *Mari* ſur la mort de ſa femme, 391-393. —— de l'Auteur T. ſur les faux *rapports* qui ſe débitent entre les différens Partis, 394-396. —— d'un Ecoſſois, qui contient un Rêve allégorique ſur la *Vertu* & le *Vice*, 400, 403. de Triſtan le Feru, ſur ce que ſes Parens le veulent marier avec toute autre qu'avec ſa Maitreſſe, 414, 415. —— de Mademoiſelle C. B. ſur les Damoiſeaux qu'elle voudroit employer à nouer des franges, 425, 426. —— ſur les Hommes qui ſervent de Chauſſe-pié aux Dames, 426, 427. ——— ſur la *Nature* Humaine & l'*Immortalité* de l'Ame, 427-430. —— de quelques beaux Eſprits ſur les Diſcours du SPECTATEUR, 440-442. —— de quelques Membres de l'Univerſité d'Oxford ſur le deſſein du SPECTATEUR, 448-450. ——— ſur la Peinture & les Peintres, 454, 455. —— d'un Ambaſſadeur de Bantam a ſon Prince, 460, 461. —— ſur une Coterie de Veuves, 469, 470. —— d'une Dame ſur les emportemens & le bon naturel de ſon Epoux, 476. —— ſur les effets de la *Preſence* de Dieu a l'égard

des Bons & des Méchans, II, 487-490. — apologétique d'une Veuve qui avoit eu ſix Maris, 493-497. — ſur le germe du *Péché*, 523-525. — ſur la beauté des Arbres, & du ſoin qu'on en doit avoir, 529, 530. — d'un Auteur qui joint enſemble des *Metaphores* incompatibles, III, 6, 7. — ſur les *Ouvrages* a l'aiguille, 29. — ſur les qualités néceſſaires pour rendre un *Mariage* heureux, 32, 33. — ſur la *Vanité* de ceux qui ſe glorifient de la *Nobleſſe* de leur extraction, 43, 44. — ſur les différens caractéres des *Veuves*, 48-50. — d'un bel Eſprit de la Campagne, mauvais Plaiſant, 54, 55. — d'un jeune Etudiant, écrite en *Stile* pédanteſque, 56, 57. — ſur l'Art d'écrire des Lettres en vers, 57, 58. — ſur l'*Orgueil* mal-entendu des Hommes, 59-61. — ſur la *Vertu* qui fait la véritable Grandeur de l'Homme, 61-63. — ſur pluſieurs *Veuves* réduites a faire la Cérémonie du Bélier noir, 63-65. — d'une jeune Demoiſelle de treize ans, qui ſe croit en état de ſe choiſir un époux, 68, 69. — ſur la force de la *Nouveauté* que les Hommes recherchent avec ardeur, 70-73. — d'un Amant paſſionné à ſa Maîtreſſe, qui le paya d'ingratitude, 74-75. — ſur l'Eternité à venir, 76-79. — ſur les Dames d'un Eſprit Poëtique, &c. 85. — ſur le grand Avantage que les *Orateurs* Chrétiens ont ſur ceux du Paganiſme, 86-89. — ſur un Seigneur Anglois, qui avoit deux Femmes en même tems, 95-99. — raiſonnables d'un *Mari* à ſa femme, avant & après ſon Mariage, 258-261. Sujets de diverſes Lettres au Spectateur, ſur leſquelles on lui demande réponſe, 273, 274. — de l'Empereur de la Chine au Pape, 281-282. — au Spectateur par un Officier qui vouloit ſe marier, 283-285. — où une jeune Angloiſe ſe plaint de la Coquetterie du *Sexe*, 307-309. — d'un homme qui avoit eu le malheur de manquer, 314, 315. Réponſe à cette Lettre, 315. Voyez ACTIONAIRE (Jerôme). AMILCAR. ANVIL (Jean). ARGENSON (Brigide). BELLA (Anna). BLANC (le). BOULEN (Anne de). CELINDE. CHASTELAIN (Marie). CLARINDE. CORINNE. COUTURIER (Alix). DIEU. ELEONORE. ESCARBOUCLE (Alexandre). *Eventail*. FREEPORT (André). FROTH (Abraham). GELINDE. GOSLING (George). HECATISSA. HONEYCOMB. *Irlandois*. JUCHOIR (Nathan). JUSTINE. (Marie). LAMAISON (Me & Phil.). LAMOUREUX (Jeremie). LEGER (Brigide). LESBIE. *Lion*. LOWNGERS. LYDIE (Mlle). MAMMON (Epicure). *Marchand* Anglois. MIRANDE. MODESTIN. MONIMIE. OCTAVIE. *Officier*. *Oxford*. PARLEMENTIER (Lucinde). PARTHENISSE. PHARAMOND. PHILANTHROPE. PHILARETE (Agnes). PHILARITHMUS. PHILOCALIE. PHILOGAME. PHILOMATHE'S. PHILONOUS. PHILO-SPEC. PHILOTECHNE. PLINE le jeune. REBECCA l'Affligée. RELACHE (Samuel du). RICHE [Charlote]. RIDINGBOOD [Me]. ROSALINDA. SAINT LEGER [Fanchon de]. SANS ESPOIR [Guillaume]. SENTRY [Guillaume]. STATIRA. TRISTAN [Melle]. TRISTY [M.]. TROPHONIUS. VERDUN [Sabine]. WHICHENOVRE. WIMBLE (M.)

Lever des grands Seigneurs eſt une pure farce, I, 385, 386

Libelles & *Ecrits* ſatyriques pourquoi ils ne devroient pas être ſoufferts dans un Etat bien policé, II, 258-261. Voyez BALZAC. BAYLE (Pierre).

Libertins portent l'impudence juſqu'à l'excès, I, 464

Libraire, voyez *Dialogue*.

LICINIUS jouoit d'une flute douce pour calmer ſon Maître, I, 458

Lieux Communs. Caractére d'un Partiſan de ces Lieux, I, 27

LINDAMIRE ſe farde, malgré la beauté de ſon teint, I, 84

Lion. Sa Lettre écrite de ſa Cage, III, 223, 224

Lipogrammatiſtes de l'Antiquité, I, 133

LISETTE & PHILIS, inſéparables dès leur enfance; pourquoi elles devinrent ennemies mortelles, I, 184-186. Philis ſe marie avec un Anglois des Barbades, où elle eſt tranſportée, 185. Liſette épouſe un Gentilhomme de la même Iſle, 185, 186. Philis fait un habit d'un brocard magnifique, 186. Liſette donne une jupe de ce même brocard à une jolie Negre qui la ſervoit, 186. Philis s'évanouit de chagrin à la vue de cette jupe, 186

LISZYNSKI (Caſimir) Gentilhomme Polonois, brulé pour Athéiſme, II, 131

Livres (les) de Dévotion doivent inſpirer une agréable indifférence pour le *Monde*, I, 183. Il y en a pluſieurs qui ſont un vrai galimathias & dont les titres ſont trop bornés, 183. — réduits à leur quinteſſence, ils n'occuperoient guere de place, 271, 272. Ce ſont des Legs que les grands Génies laiſſent à la Poſtérité, 323. Leur ſort aſſez ordinaire, même des meilleurs, III, 337, 338

LOKE (M.) a fait de bonnes remarques ſur la différence qu'il y a entre l'Eſprit & le Jugement, I, 142, 143. Son aventure à Oxford avec un Miniſtre Indépendant, II, 345, 346. —— avec quelques Seigneurs, 417. —— cité ſur l'idée que nous avons du *Tems*, I, 218, 219. —— ſur l'aſſociation des Idées, 251. —— ſur le méchaniſme d'une huitre, 266. —— ſur l'Education des Enfans, II, 31-33, 68. —— ſur l'abus qu'on fait des *Mots*, 105. —— ſur le plaiſir & la douleur que les créatures excitent en nous, 128, 129. —— ſur l'infinie variété d'Etres qu'il y a au-deſſus de l'Homme, 390, 391. —— ſur l'idée que nous avons de Dieu, 412. Voyez *Eſſai*, &c.

Loix. Celles des 12. Tables puniſſoient de mort les Auteurs des Ecrits ſatyriques, II, 259. Les Loix ne peuvent embraſſer tous les Cas, VI, 478, 479. Voyez *Eſprits*.

Londres eſt une eſpece de Marché public pour toute la Terre, I, 164, 165. L'empreſſement que tout le monde y témoigne pour s'enrichir, 190. Voyez *Commerce. Ecrivains. Enſeignes. Fainéans*.

LONGIN a ſçu diſtinguer les *Quolibets* des bonnes *Pointes* d'Eſprit, I, 140. — dit qu'il n'y a rien qui puiſſe être grand lorſqu'il y a de la grandeur d'Ame à le mépriſer, III, 37. — excuſe fort joliment *Homere*, ſur ce qu'il a fait ſes Dieux ſemblables aux Hommes, 90. Ce qu'il penſe des productions d'un grand Génie mêlées d'endroits défectueux, 149. Sa remarque touchant le Sublime, 188. Il en trouve dans la Deſcription de la Création par Moiſe, 189. —— cité ſur la Deſcription qu'Homere a faite d'une *Tempête*, II, 339. Voyez HOMERE.

LONGIS (M.) Gentilhomme Anglois mécontent de ſes jambes, I, 72

LORGNE (la Veuve de) réduite à faire la cérémonie du Bélier noir, III, 64

Lorgneur impudent qui détourne l'attention des Auditeurs dans les Egliſes, I, 43, 44. Maître Lorgneur Irlandois, ſa Lettre, 99, 100

Lorgneuſes (les demi-) ſont auſſi à craindre dans les Egliſes que les Lorgneurs, I, 117, 118

Louanges, voyez *Hommes*.

LOUIS XIV. s'eſt rendu glorieux pour avoir banni de ſon Royaume le faux *Point* d'honneur, I, 228. Il a recueilli peu de fruit de ſes conquêtes, 417-419. Il s'eſt appauvri par ſes nouvelles acquiſitions, 423. Il a été mis à la raiſon par ſes propres armes, 480. De quelle maniére on l'a flaté dans ſes diſgraces, II, 18. Il s'eſt diſtingué par l'Imprimerie qu'il a établie au Louvre, 98. Raiſonnemens des Politiques à *Londres* ſur le faux bruit de ſa Mort, 156-158. Voyez ALEXOWITZ (Pierre).

LOWNGERS (les) ſont une ſecte de Philoſophes très-commune à Cambridge, &c. I, 119, 120. Leurs maximes & leurs exercices, 120. Il y en a beaucoup à Oxford & a Londres, 120, 121.

LUCAIN cité ſur les idées à l'égard de l'autre *Vie*, I, 124. —— ſur les progrès dans le chemin de la *Vertu*, II, 107. —— ſur les grands *noms*, 474. —— ſur la vanité de chercher du ſecours auprès de quelqu'autre que Dieu, 487. —— ſur l'*Orgueil* mal entendu des Hommes, III, 49

LUCCEIUS a de beaux talens ſans aucune ambition, I, 409

LUCIEN ſe moque des Philoſophes qui portoient de longues barbes, II, 59. —— cité ſur la danſe, I, 158

LUCINE trop libre dans ſes diſcours, II, 5

LUCRECE. On ne voit dans ſes Ouvrages aucune trace de l'eſprit mixte, I, 143, 144. —— croyoit l'Apparition des Eſprits, 252. —— cité ſur les Rêves, I, 9. —— ſur les Femmes, 342. —— ſur la délicateſſe du goût, II, 166 —— ſur les *Plaiſirs* innocens de l'imagination, 169, 183. —— ſur les Abeilles, 330

LULLY (Baptiſte) a perfectionné la Muſique Françoiſe, I, 67

Luxe eſt une Pauvreté artificielle, II, 499,

LYDIE d'une humeur enjouée & fort raiſonnable, II, 20

LYSIMAQUE, Précepteur d'Alexandre, lui avoit donné le nom d'Achille, II, 65

M

MACBETH, Tragédie écrite par Shakespear, I, 96, 408, 409
MAGNI ne cherche qu'à relever les bonnes qualités de ſes Amis, II, 202
MAHMOUD-Sultan de Perſe, grand deſtructeur de Villes & de Bourgs, II, 373, 374
MAHOMET, ſon voyage dans les Cieux, &c. I, 219. — délivré du germe du péché, II, 523
Mahométans. Leur coutume de ramaſſer le papier imprimé qu'ils trouvent par terre, III, 327, 328
Mai. Diſcours touchant les effets de ce mois ſur le Sexe, III, 321, 322. Conſeils au Sexe à cette occaſion, 322, 323. Voyez DRYDEN.
Maîtres & Maîtreſſes. Diſcours & Lettres ſur leurs mauvaiſes maniéres, en général, envers les domeſtiques, &c. III, 254-256
Maîtres (les). Ceux de Danſe doivent enſeigner à ſe produire de bonne grace en compagnie, I, 160. Incapacité & autres défauts des Maîtres d'école d'Angleterre, à inſtruire la Jeuneſſe, III, 268. Lettre ſur leur rudeſſe, 269. Docteur en Théologie à imiter par tous les Maîtres, 271
Malades imaginaires qui ruinent leur ſanté à force de remédes, I, 54-56
Maladie, voyez *Lettres.*
Malheur, voyez EURIPIDE. *Hommes.*
MALLEBRANCHE cité ſur les différentes idées que différentes créatures peuvent avoir du temps, I, 219
MAMMON (Epicure) ſur les hommes qui ſe piquent d'être gros Mangeurs, II, 71, 72. Son caractére, III, 161, 162
Maniéres aiſées, libres, même indécentes du Sexe en Angleterre, III, 307-309
MANILIUS eſt d'une humeur bienfaiſante & généreuſe, II, 302-304
Manufacture de papier établie en Angleterre, elle y eſt d'un grand avantage, II, 97, 98
MARC-ANTOINE. Pourquoi il ſomme Herode à ſe rendre en Egypte, I, 334
MARC-AURELE, ce que ſa Statue Equeſtre avoit de ſingulier, I, 134
Marchands (les) ſont les membres les plus utiles qu'il y ait dans la ſociété, I, 166. Ils riſquent d'être ruinés par de faux bruits, 439, 440, 495. Ils ne devroient pas encourager les *Mendians*, 466. De quelle maniére un Marchand Anglois en uſa avec un de ſes Amis, I, 493. Voyez COVERLEY (Roger).
MARDI (Marie). Nom ſuppoſé d'une Dame qui écrit à l'Auteur, I, 53, 54
Mariage mal aſſorti d'une Coquette & d'un Ruſtre, I, 285. — pris du bon côté eſt un heureux état, 473, 474. C'eſt un mal que l'on doit ſouhaiter, 514, 515. D'où viennent les dégoûts que l'on y trouve, 523, 524. On n'y doit chercher que les agrémens qui s'y trouvent, II, 325-328. C'eſt l'Emblême du Paradis ou de l'Enfer, 328. C'eſt une eſpéce de Purgatoire, 331. Il eſt avantageux à deux égards, 358-360. Ce qui peut y entretenir l'Amitié, ou l'en bannir, 364, 365. Ceux qui s'en moquent, y tombent à la fin, 409, 410. Excellente Lettre ſur le choix qu'une Demoiſelle doit faire en fait de mariage, III, 262-264. Voyez ARISTE. *Caſuiſte. Hommes.* MARTIAL.
MARIAMNE, Epouſe d'Hérode, étoit une charmante Princeſſe, I, 334. Elle eut beaucoup de peine à calmer les ſoupçons d'Hérode, 334. — Elle ne répond à ſes careſſes que par des airs de mépris & des invectives, & eſt condamnée à la mort, 335
MARIAMNE imprime du reſpect lorſqu'elle danſe, II, 299
Mariés, voyez *Fléche* de lard.
MARIOLES (Madame de) Membre de la Cotterie des Veuves, II, 470
Maris jaloux regrettent beaucoup la perte de leurs femmes, I, 329. On peut les diſtinguer en trois claſſes, 329-330. Ils ſont vifs dans leurs applications, 331, 322. —— ont de l'antipathie pour tout ce qui leur paroit myſtérieux, 332, 333. Il y en a de bons qu'on appelle béquetés de la Poule, 342. Exemple d'un bon Mari, 350, 351. affligé d'avoir perdu ſa femme, II, 391-395. Les Maris débauchés ne doivent pas attendre que leurs femmes leur ſoient fidéles, 351. Le Mari ſot & riche eſt inſupportable, 474. Un Mari débauché ramené par la prudence de ſa femme, III, 12. Exemple d'un Mari perfide, 42, 43. Celui qu'on appelle un Jean, Jeanne, 331, 332. Voyez *Bénévole. Epingles.* FLORINDE. *Jalouſie.* JUVENAL.
Marquiſes. De quelle maniére une belle Mar-

quiſe régala un Roi de France, III, 127
MARRATON, Indien, ſa viſion pendant laquelle il fut en l'autre monde, I, 125, 126
MARTHE, Beauté induſtrieuſe à ſe tourmenter, II, 20
MARTIAL, eſt tout plein de l'eſprit mixte, I, 144. — cité, III, 316. — ſur la maniére de boire, I, 62. — ſur l'affectation, 79. — ſur le *Ris*, 79, 100. — ſur le foible des femmes, 112, 113. —— ſur l'humeur changeante des Hommes, 163. —— ſur les eſprits diſtraits, 178. —— ſur la *Phyſionomie*, 198. —— ſur le moyen de vivre doublement, 218. —— ſur la *Santé*, 291. —— ſur la *Modeſtie*, II, 171. —— ſur l'imagination, 462. —— ſur les avantages mutuels de la ſociété des Hommes & des femmes, 223. — ſur les femmes, 255. —— ſur les Commentateurs, 306. —— ſur le *Mariage*, 364. —— ſur la crainte, III, 51. — ſur la mauvaiſe *Plaiſanterie*, 54
Maſcarades (Entrepreneur de) ſa Lettre; ce que c'eſt que Maſcarade; chacun y ſort de ſon caractére, III, 225
MASCLARI (la Veuve) réduite à monter ſur le Bélier noir neuf fois dans un jour, III, 65
Mathématiciens. Un fort habile ne ſçavoit quelle poſture tenir, pendant qu'un Seigneur buvoit à la ſanté, I, 160. Ils ne veulent admettre que des Démonſtrations, 395
Matin. Tableau du Matin avant la chute d'Adam, III, 200
MATTHIEU (S.) cité ſur l'Avare, III, 67
MAUNDRELL, Ecrivain, paroît rendre raiſon du culte ſuperſtitieux rendu à Thammuz, III, 157
Mauvais Goût qui regne dans le monde à l'égard de l'uſage qu'on y fait de ſes talens, I, 337
Maux, voyez *Jugemens* téméraires.
MAZARIN, Cardinal, en agit d'une maniére fort honnête envers le ſçavant Quillet, I, 49
Médecine (la) fleurit aujourd'hui dans le Nord, I, 47
Médecins (les) ſont trop nombreux en Angleterre, I, 47. Ils font ſouvent les Docteurs en compagnie, 397-397
Medicina Gymnaſtica, Livre Anglois, I, 260
Mediſance (la) regne dans toutes les compagnies, II, 76, 77, 209, 210. Défaut preſque général: Moyens de s'en corriger, III, 3, 4. Voyez CICERON. JUSTINE (Marie).
MELISSE demande conſeil à ſes Amies ſur un Mariage qui lui étoit fort avantageux, II, 317. Prude célébre, 524
Membre d'un Collége, ce qu'il dit ſur la Poſtérité, II, 514
Mémoire que l'Auteur C. laiſſa tomber dans le Caffé L. Loyd, I, 97, 98. Conjectures qu'on fit ſur ce Mémoire, 98, 99
MENAGE (M.) parle trop ſérieuſement des Bouts rimés, I, 138
MENALQUE eſt ſujet à mille diſtractions impertinentes, I, 180, 181
MENANDRE cité ſur l'amour de la Patrie, I, 543. —— ſur les qualités que doivent avoir les Hommes, II, 352. —— ſur les Créanciers inhumains, III, 114
Mendians devroient être employés aux Manufactures, I, 465-468. --- publics, grands Rhétoriciens, III, 46. Voyez *Lettre. Marchands.*
Menſonge (le Dieu du) regne dans le pays de l'Eſprit faux, I, 147. Il diſparoît à l'approche de la vérité, 150
Menſonges de différentes eſpéces, I, 469, 470. Un Pere de l'Egliſe n'auroit pas voulu en dire un pour gagner le Paradis, II, 369. Voyez JUVENAL.
Menteur officieux, caractériſé, I, 470
Menteurs de deux ſortes, I, 396. Lettre d'un qui ſe reconnoît tel, III, 251-253. Voyez CICERON.
Meres, voyez *Devoirs*.
MERION eſt appellé un beau Danſeur, I, 158
Mérite eſt toujours expoſé à la cenſure du Public, I, 231
Merveilleux. Ceux qui aiment à en conter, raillés, III, 286. Divers moyens de leur fermer la bouche, 287, 288
MESNAGER (M.) ſa diſpute avec M. le Comte de Rechteren à Utrecht, II, 328, 329
MESNAGER (Marthe) écrit un Billet à ſon Epoux, I, 351
MESSIE. Deſcription de ſon char, & ſa commiſſion d'exterminer les Anges rebelles, III, 186. Pourquoi il n'emploie pas toute ſa puiſſance contr'eux, 187. Comment il apparoit à Adam; il eſt à la tête de ſes Anges, 189. Il remonte dans le Ciel, 192
Métaphores qui ne quadrent pas enſemble, III, 5, 6
Méthode néceſſaire dans la converſation, auſſi-bien que dans les Livres, III, 319, 320
Meunier, qui prit un Curieux pour un Fou,

ſur ce qu'il le vit occupé à chercher un Grillon, III, 111
MICHEL. Carnage qu'il fait avec ſon épée parmi les Anges rebelles ; d'où l'idée de cette épée eſt tirée, III, 185
MIGNARD & ſa femme s'entrebaiſent partout où ils ſe trouvent, II, 5
MILTON, fameux Poete Anglois, I, 76. Il avoit un génie fort au-deſſus de ce qu'on appelle eſprit mixte, 143. Il réunit le grand, le beau & l'extraordinaire, II, 189. Trait d'imperfection qu'il a ſenti dans la Fable implexe ; expédiens auxquels il a eu recours pour diminuer ce défaut dans ſon Paradis perdu, III, 150, 151. —— examiné, ainſi que *Virgile* & *Homere* ſur les circonſtances de la Fable d'un Poëme Epique, 167-169. —— cité ſur l'occupation des mauvais Anges, I, 473. —— ſur le Plaiſir qu'il appelle Printanier, II, 141. Voyez *Paradis* perdu.
Minerale, voyez BOYLE (M.)
Miniſtre d'Etat, qui faiſoit de plaiſantes queſtions à ſes Courtiſans, I, 385, 386
Miniſtre Indépendant, Principal d'un Collége à Oxford, caractériſé, II, 345, 346
Miniſtres Anglois, deux s'attiroient la foule des Auditeurs par leurs citations Latines, I, 444, 445
MIRANDE, ſa Lettre ſur une Dame fort changeante, II, 7
MIRTOLINE, obſerve une trop grande régularité dans ſa démarche, I, 408
MIRZA, voyez *Viſion*.
Miſére, voyez *Hommes*.
Modernes comparés avec les Anciens, I, 140, 141
Modes à l'égard de la parure devroient être conſervées dans un Magazin public, II, 321-323. Diſcours ſur celle des ajuſtemens en Angleterre, III, 245-247. Voyez *Hommes*. JUVENAL. *Lettre*.
Modeſtie conſiſte à n'avoir qu'une médiocre opinion de ſoi-même, I, 407, 408. C'eſt la plus déſirable de toutes les qualités, 408, 409. Elle eſt un vice, ou une vertu, 462-464. — choquée expoſe à de cruels tourmens, 483. Sa définition, II, 106. Elle conſiſte à n'avoir aucun crime à ſe reprocher, 132. —— vraie & fauſſe, caractériſée, II, 274, 275. Voyez MARTIAL. MODESTIN.
MODESTIN, ſa Lettre ſur la *Modeſtie* & l'impudence, II, 90, 91
Mœurs, voyez *Eſprit* de parti.
Moitié, voyez HESIODE.
Molleſſe, voyez *Allégorie*. *Avarice*.
MOLOCH. Son caractére, III, 161. Bleſſé dans le combat des Anges, il ſe ſauve, 186
Monde (le) Art de lui plaire & de s'y avancer, I, 529, 531. Voyez ARISTOTE. *Hommes*.
MONIMIE maltraitée de la petite vérole, ſa Lettre, III, 47, 48
MONTAGNE (Michel de) le plus grand Egotiſte qu'il y ait jamais eu, II, 472, 473
MONTENDRE (M.) ſa Lettre ſur une Pupille, dont il étoit Tuteur, III, 124-125
Monument (le) dreſſé à l'honneur du Chevalier Shovel, n'eſt pas de bon goût, I, 58
MOORE (le Docteur) a écrit un beau Traité de Morale, I, 200
Morale l'emporte ſur la Foi à divers égards, II, 276-278. Voyez HOBBES.
Mort (la) Il eſt très-utile aux *Hommes* d'y penſer ſouvent, I, 546-549. Ce qui la produit, III, 164. Voyez *Hommes*. *Lettre*.
MORUS (Thomas) Chevalier, porta ſur l'échafaud le même enjouement qu'il avoit eu à ſa table, II, 79
Mots, voyez *Jeu* de mots. LOCKE.
Mouches différemment placées ſur le viſage ſervent à diſtinguer les Dames du Parti des Whigs & de celui des Torys, I, 186-188
Mouſtaches & *Barbe*, leur uſage, II, 59-61
MULEI Moluc, Empereur de Maroc, finit ſes jours d'une maniére fort glorieuſe, II, 80
MUSÉE a quelques traits de l'eſprit mixte, I, 143
Muſicien doit s'accommoder au génie de ſa nation, I, 66
Muſique (la) Angloiſe auroit beſoin d'être adoucie par l'Italienne, I, 66. —— Françoiſe eſt parfaite en ſon genre ; elle doit tirer ſes regles du ſens commun, &c. 67. A quelles conditions il ne faut point l'admettre, III, 231

N

NArcisse a un tas de Lettres de ſes Admirateurs, II, 405
NATHAN, voyez JOTHAM.
Nature (la). Voyez *Eccleſiaſtique* (l'). —— humaine, voyez *Lettre*.
Naturel (le bon) mérite d'être encouragé, I, 325-327. C'eſt le fruit d'un heureux tempérament, 326. D'où vient la fauſſe idée qu'on s'en forme dans le monde, 326, 327. C'eſt une vertu morale, 345. Moyens pour connoître ſi l'on a un bon Naturel, 345, 346. Il eſt requis pour le bonheur du Mariage, III, 32, 33. Voyez JUVENAL.
NESLE (Melle de la) Membre de la Coterie des Veuves, II, 469
Negres ſe pendent à la mort de leurs Maîtres, I, 436. Triſte Aventure de deux Negres & d'une Negreſſe, 437
NEGRILLE, qui paſſoit pour une Beauté olivatre, eſt devenue laide pour avoir mis du blanc & du rouge, II, 161
NEMESIS, vieille Fille, qui tourne toutes les calamités de la vie en jugemens de Dieu, II, 333
NEPOS (Cornelius) cité ſur le droit de gouverner les autres, III, 297
NERON tenoit l'ivrognerie de ſa Nourrice, I, 489
NEWBERRY (M.) Auteur d'une plaiſante Enſeigne, où ſon nom étoit en figures hieroglyphiques, I, 134, 135
NEWTON (M. le Chevalier). Son calcul ſur la Comete qui parut en 1680. I, 232. —— eſt une merveille de notre ſiécle, 435. Son éloge un peu détaillé, 451. III, 93. Son Idée de l'Eſpace infini, II, 482. — cité ſur l'effet des couleurs, II, 127
Nez (les) Romains ou Aquilins ont eu autrefois la vogue, I, 72
Niaiſeries, voyez *Hommes*.
NIGIDIUS, ſa remarque ſur les mots Latins terminés en *oſus*, I, 400
NIGRANILLA, Partiſane des Torys, a un bouton qui la force de mettre une mouche ſur le côté Whig de ſon viſage, I, 187
Nobleſſe, voyez *Hommes. Lettre.*
Noms, voyez LUCAIN.
Nouveauté, voyez *Hommes. Lettre.*
Nouveaux Convertis de toutes les ſortes ſont mépriſés des honnêtes Gens, I, 312
Nouvelliſtes & *Politiques* des Cafés publics, II, 261, 262
Numeros que certaines perſonnes choiſiſſent dans une Loterie, I, 378, 379

O

OATES triomphe de ſes ennemis, I, 129
OCTAVIE ſe plaint de la perfidie de ſon Mari, II, 41-43
Odyſſée, voyez HOMERE.
Offices (Livre des). Voyez CICERON.
Officier qui reléve bien ſa profeſſion, III, 283, 284
Oiſeaux, dont chaque eſpece ſuit un certain plan pour la ſtructure de ſon nid, I, 162. Il n'y a que les mâles qui chantent, 283. Les mâles ne ſe plaiſent qu'avec les femelles de leur eſpece, II, 173, 174. Voyez DAMPIER.
OLIVARES (le Comte d') échouoit dans tous ſes deſſeins, I, 552
OMBRE (Jean) ſes Lettres ſur le bon uſage qu'on peut faire des Rêves, II, 520-522. III, 1-2
Opéra François critiqués, I, 67. —— Italien critiqué, 15, 16. Ses progrès en Angleterre, III, 229-231. Celui qui le premier a donné du goût aux Anglois pour la Muſique, II, 229. Mot contre les Opéra, 229, 230. Voyez *Expeditions. Muſique.*
Orateurs. Les Orateurs Anglois n'ont point d'action, II, 161, 162. —— Chrétiens ont un grand avantage pour l'Eloquence ſur ceux du Paganiſme, III, 86-89. Qualités requiſes pour l'être avec ſuccès, III, 291-293. Voyez CICERON. *Lettre.*
ORBICILLA rougit, quoiqu'elle ait perdu ſon innocence, II, 132
ORGUEIL (l') Peintre François, I, 192, 193
Orgueil vient du peu de connoiſſance qu'on a de ſoi-même, III, 59, 60. Voyez *Lettre.* LUCAIN.
Orientaux, voyez HERODOTE.
OROONDATES, Amant de Statira, I, 40
Orpheline (l') Tragédie de M. Otway, I, 400
OSBURN (M.) cité ſur l'Education des Enfans, II, 32
OTWAY. Ce qui le rend ſupérieur à tous les

Poëtes, III, 228, 229. Voyez *Sorciere.*
OVIDE a beaucoup de l'esprit mixte, I, 143, 144. Son art d'aimer est une espece de Rituel, 170. Il frappe l'imagination de ce qu'il y a d'extraordinaire, II, 188, 189. C'est le meilleur Original qui nous reste pour les Epitres amoureuses, III, 58. — cité, I, 103. III, 223. —— cité sur les Réves, I, 10, 11. —— sur l'humeur des femmes, 32. —— sur les Dames qui se fardent, 82. —— sur la composition des discours, 97. II, 122. —— sur l'Amitié, I, 161. —— sur la *Physionomie*, 197. —— sur les Livres, 322. — sur l'Amour, 331, 402. II, 145. —— sur le choix des actions, I, 366, 367. —— sur les effets de la bonne éducation, 436. —— sur le désir des hommes pour la gloire, 441. —— sur la langue d'une belle femme, 493. —— sur Lucrece prête à expirer, 551. — sur les *Vers* satyriques, II, 92. —— sur l'éloquence naturelle à la douleur, 148. —— sur l'action des *Orateurs*, 161. —— sur la cause finale du plaisir que l'imagination reçoit des objets qui nous environnent, 175. —— sur les allusions les plus agréables à l'imagination, 197. —— sur les abus, 228. —— sur les espions & délateurs, 237. —— sur le Mariage, II, 358. III, 32-35. —— sur les Critiques, II, 431. —— sur la Providence dans la formation des corps, 434. —— sur le recouvrement de la parole, 466. —— sur la singularité, 503. — sur la gloire où Dieu habite dans le Ciel, 507. — sur la beauté des arbres & le soin qu'on en doit prendre, 529. —— sur l'éternité à l'égard du tems passé, 531. — sur l'homme d'une complexion amoureuse, III, 7. — sur les parjures des Amans, 35. — sur la force de la nouveauté, 70. —— sur la Création, 193. — sur la maniere de triompher des Belles, 283. — sur l'art d'aimer, 289. Voyez DRYDEN.
Ouvrages de Dieu, voyez *Ecclésiastique* (l').
Ouvrages de la *Nature* & de l'*Art* comparés ensemble à l'égard de leur effet sur l'imagination, II, 177-179. — d'*Architecture* des anciens Orientaux; ce qui plaît à l'Imagination dans ceux-ci, 179-182. Ceux à l'aiguille méritent d'être encouragés dans toutes les bonnes Maisons, III, 29-31
Oxford. Lettre d'Abraham Froth sur l'Assemblée hebdomadaire établie en cette Ville, I, 87-89
OXUSTE, Railleur mordant, II, 201

P

PADILLA (Louise de) fâchée de ce que Gracian avoit publié son Traité du *Discreto*, II, 114
PAGE (le) favori des Dames, I, 304
Païens ont cru les tourmens d'une autre vie, I, 209. Ils arrachoient le fiel des Victimes qu'ils offroient dans la célébration de leurs Noces, III, 33
Païx, voyez JUVENAL.
Palais de Blenheim, voyez *Hieroglyphe.*
Pâles-couleurs (les) produisent un terrible effet sur les jeunes Filles, II, 219, 220
PANTHÉE, Dame d'une grande beauté, II, 477
Papier imprimé, voyez *Mahométans.*
PARADIN a décrit la haute Coëffure qui étoit a la mode dans le XIV siécle, I, 224, 225
Paradis perdu, si ce Poëme de Milton est Héroique; s'il est fait selon les régles du Poëme Epique, & ce qu'il faut y considérer d'abord, III, 133. Paralléle de ce Poëme avec ceux d'*Homere*, & de *Virgile*, 133. Qualités requises dans l'action d'un tel Poëme, III, 134, 135. Milton l'emporte sur *Homere* & *Virgile* à l'égard de la Fable, 134-136. Leurs trois Poëmes examinés du côté des Acteurs, 136-138. —— du côté des sentimens des Personnages qu'ils introduisent, 139-141. — du côté du Langage, 142-146. Défauts qui se trouvent dans le Paradis perdu, 150, 151. Défaut dans les Sentimens, 153. —— dans le Langage, 153, 154. Beauté de ce Poëme dans l'exposition du Sujet; dans l'Invocation qui est à la tête, 155. Catalogue des Esprits rebelles, 157-159. Allusions & Comparaisons, 159, 160. Accord des sentimens & de la conduite des Personnages avec leurs caractéres, prouvé à l'égard du Chef des Anges Apostats, 160-162. Voyez ARISTOTE.
Paragrammes (les) sont une espece de Quolibets, I, 139
Parasite caractérisé, I, 531
Paresse est un défaut presque général, II, 34
PARLEMENTIER (Lucinde) Idole d'un Café, sa Lettre sur un Avocat, qui lui en contoit,

II, 420
Paroles, voyez CICERON.
PARTHENISSE affligée d'avoir perdu ſa beauté, II, 17, 18. — conſolée par l'Auteur T. 19, 20
Partis (les) mentent pour ſoutenir leur cauſe, II, 367, 368. Voyez *Eſprit de parti*.
PASCAL cité ſur la grandeur & la baſſeſſe de l'Homme, II, 428. — ſur la miſere de l'Homme, III, 103
Paſſe (le) voyez *Eternité*.
Paſſion (chaque) donne un air tout particulier au viſage, I, 198. Voyez CICERON. *Eſprit* de parti. *Hommes*.
Pately (Marion) Air de Danſe, I, 160
Patrimoine, voyez CICERON.
PAUL (S.) étoit fort éloquent, de l'aveu de Longin, &c. III, 88. — cité à l'occaſion de l'Avare, 66, 67
PAULIN s'abandonne aux plaiſirs & en prive ſon fils unique, II, 350, 351
Pauvres, voyez *Charité*. *Eccléſiaſte* (l').
Pauvreté & *Richeſſes*, leurs effets, II, 289-291. Voyez ARISTOPHANE. COWLEY.
Payſans doivent leur gaieté à l'innocence de leur Education, III, 118
Péché. Ce qui le produit; Allégorie du Péché & de la Mort; Monſtres qui naquirent du commerce inceſtueux entre le Péché & la Mort, III, 164, 165. Voyez *Lettre*.
Pedans de pluſieurs ſortes, I, 239-241
Peintres modernes, morts & vivans, I, 192-194. Les ouvrages des Peintres morts n'ont beſoin d'être retouchés que par le temps, 194. En quoi les Peintres des différentes Nations excellent, II, 454. En quoi les Peintres Anglois l'emportent ſur tous les autres à l'égard des Portraits, 455. Pourquoi les grands Peintres n'aiment point à repréſenter les gens habillés à la mode du temps où ils font leurs Portraits, III, 245. Voyez PERSE.
Peinture. (la) doit tirer ſes régles du Sens commun & du goût général, I, 67. Voyez *Plaiſirs*.
Penſées, voyez BOILEAU. BOUHOURS. (le P.)
PENTHESILEE, Dame Angloiſe, animée de l'eſprit de parti, I, 128
Peres & *Meres* doivent pardonner les bévues de leurs Enfans qui s'en repentent, I, 356. Exemple d'un Pere dénaturé, 375. — d'un pere tendre & raiſonnable, 381-383. Portrait d'un bon Pere, 382, 383. Défauts de certains Peres qui aiment les plaiſirs, & qui ne veulent pas que leurs Fils en goûtent aucun, II, 350, 351. Voyez *Devoirs*.
PÉRICLÉS, conſeil qu'il donne aux Athéniens, I, 189. Il mettoit toute la Grece en mouvement par ſon éloquence, III, 87. — cité ſur les funérailles de la Jeuneſſe Athénienne, II, 21
PERKINS, cité ſur un Inceſte abominable, III, 126
PERRAULT, voyez HOMERE.
Perſans, ce dont ils inſtruiſoient leurs fils, I, 227. Ils ne croyoient pas qu'un fils légitime pût être parricide, 377
PERSE critiqué par COWLEY, II, 114. — cité contre les contes qu'on fait ſur les apparitions, I, 30. — ſur la molleſſe & l'avarice, 121, 122. — ſur les *Vers* Latins rimés, 135, 139. — ſur le Mariage, 206. — ſur le vuide des choſes de ce monde, 280. — ſur la flaterie, 477. — ſur les moyens de s'enrichir & l'induſtrie, 537. — ſur les ames baſſes, II, 47. — ſur les barbes longues & la mouſtache, 59. — ſur la *Science* communicative & la maniere de s'exprimer, 113. — ſur la *Priere*, 134. — ſur l'*Hypocriſie*, 151. — ſur la *Raillerie*, 355. — ſur les *Viſions*, 523. — ſur le *Style* pedanteſque, III, 56. — ſur les *Peintres*, 245
Perſécution des Hérétiques eſt un Dogme expoſé à de terribles conſéquences, II, 278
Perſonnages imaginaires. S'ils peuvent être admis dans un Poëme Epique, III, 210
Petites Maitreſſes, qui font bouleverſer toutes les marchandiſes d'une Boutique, ſans rien acheter; leur caractére, II, 63, 64
Petits Eſprits, voyez *Eſprits*. *Fineſſe*.
Petits Maîtres en veulent à l'honneur de toutes les Belles, I, 304. Un dont le crane eſt diſſéqué, 525, 526. Ils devroient être employés à nouer des Franges, II, 425, 426. Un fort ſale, III, 38
PETRONE a inventé les circonſtances qui aggravent l'action de la Matrone d'Epheſe, I, 38. Il mourut avec une indifférence qui venoit plutôt de ſon naturel volage, que de la force de ſon eſprit, II, 79. — cité ſur l'enthouſiaſme poëtique, 138. — ſur la nature de l'ame à l'occaſion des *Rêves*, 335. — ſur les faux rapports, 394. — ſur les *Songes*, III, 9
PETTY (Guillaume) Chevalier, croyoit que l'augmentation des habitans ſeroit plus avantageuſe à la Grande-Bretagne que celle

des terres, I, 429. Il comptoit que l'augmentation des Ouvriers diminueroit le prix des Manufactures, 467
PHALARIS cité sur la consolation qu'il donnoit à un pere affligé de la mort de son fils, II, 78
Phantôme, Dame à qui on donna ce nom; son caractere, VIII, 302-304
PHARAMOND étoit le Prince le plus humain & le plus agréable qu'il y eût de son tems, I, 175, 176. Tour qu'il prenoit pour connoître l'humeur des hommes, 176. Son Discours à Eucrate qu'il vouloit choisir pour son ami; il s'appelloit quelquefois l'agréable Tyran, 176. Il se vantoit de changer toute la masse du sang d'un homme, en lui parlant trois fois; & ne donnoit les Emplois qu'à ceux qu'il en croyoit bien capables, 177. Pourquoi il se retiroit quelquefois à l'appartement d'Eucrate, où il donnoit audience à tous les malheureux, 195. Son entretien avec Eucrate & Spinamont, 196. —— sur les Duels, 321. Son Edit contre les Duels, 322. Lettre de CHEZLUY à ce Monarque qui l'invitoit à venir à sa Cour, III, 310, 312. Voyez ETHÉRÉGE. EUCRATE.
PHARAON. Son emblême, & pourquoi ainsi représenté, III, 218
Pharmacopée, voyez GARTH.
PHEDRE cité sur le relâche qu'il faut donner à l'esprit, I, 234. —— sur l'honneur, 245. —— sur ceux qui font les empressés, 248
PHILANDRE, amoureux de Sylvie, I, 207. —— fort charitable, III, 102
PHILANTHROPE, sa Lettre sur les hommes qui flatent les Dames, II, 6, 7. —— sur les Cannibales Anglois, 47, 48. —— sur les plaisirs & les avantages de la vue, 312-314
PHILARETE (Agnès) sa Lettre sur la licence des Hommes & des Femmes, I, 561-563
PHILARITHMUS, sa Lettre sur les Conquêtes de Louis XIV. I, 417-419
PHILAUTIE, Idole & fausse Dévote, I, 183
PHILIPS (M.) a écrit des Pastorales en Anglois, fort estimées, II, 398
PHILIS, voyez LISETTE.
PHILO-BRITANNICUS, sa Lettre sur les maniéres insolentes des Domestiques Anglois, I, 203
PHILOCALIE (Susanne) sa Lettre sur les défauts de quelques personnes mariées, II, 5
PHILOGAME, sa Lettre sur le bonheur du Mariage, II, 358-360
PHILOMATHÉS, sa Lettre sur l'avarice de son pere, II, 57, 58
PHILONOÜS, sa Lettre sur les prétendus Esprits forts, I, 470, 475
PHILOPATRE peut servir de modéle pour la tendresse filiale; son caractére, II, 255-257
PHILO-SPEC. Sa Lettre sur la crainte où l'on étoit que l'Auteur ne voulût abandonner cet Ouvrage, II, 433
Philosophes Européens (les) ont eu diverses notions peu probables sur l'autre vie, I, 124. Un ancien Philosophe se disoit citoyen du monde, 165. Un autre disoit à un Etranger: Parlez, afin que je vous voye, 198. Les anciens ont vécu long-tems, &c. 391. Retenue d'un ancien à l'égard d'un emportement de sa femme, II, 500. Quel doit être leur Symbole à l'égard de l'Eternité, 532, 533. Philosophes Païens ne donnoient aucune bonne raison propre à consoler les affligés, 50. En quoi ils faisoient consister le bonheur de l'Homme, III, 90
Philosophie, voyez SOCRATE.
PHILOTECNE, sa Lettre sur le bon air que la Danse donnoit à sa fille, II, 298, 299
PHOCION comparoit un Orateur verbeux à un cyprès, II, 253
PHOCILIDE cité sur l'amour de la Vertu, &c. I, 499
Physiciens qui s'amusent à de plaisantes occupations, I, 47
Physionomie (la) a été réduite en Art, I, 198. Celle du Grand Condé, 198. Pensée fort ingénieuse d'un Auteur qui en a écrit, 198, 199. On ne doit pas se prévenir trop légerement là-dessus, 199, 200. Celle des Membres & des Etudians de l'Université de Cambridge, II, 386, 387. Voyez *Hommes. Lettre.* MARTIAL. OVIDE.
Physionomiste (un) découvrit dans Athenes, par les régles de son Art, l'humeur de bien des gens, & en particulier celle de Socrate, I, 199
Pictes (les) ont l'air morne & sans action, I, 83. Portrait d'une certaine Picte avec le récit d'une de ses aventures, 83, 84. On peut les défigurer en les baisant, 113. Voyez *Bretonnes.*
Piété contribue à la bonne humeur, II, 347. Voyez *Dévotion. Jugemens* téméraires.
PIMPAN ne peut soufrir le bruit de ses En-

fans, II, 326. Il rend ſa femme malheureuſe, 366. Voyez BLONDINE.
PINDARE étoit un grand Génie du premier ordre, I, 310, 311
PISISTRATE. Sa réponſe a ſa femme irritée qu'un jeune homme eût baiſé ſa fille dans la rue, III, 295
Pitié naturelle à tous les Hommes, II, 527, 528
PITTACUS refuſe une groſſe ſomme d'argent que le Roi de Lydie lui offroit, II, 499
Plaiſanterie, la bonne ou la mauvaiſe, I, 76, 77. III, 54. La bonne eſt mal-aiſée à définir, I, 77. Origine de la bonne & de la fauſſe; leurs effets, 77-79. Voyez MARTIAL.
Plaiſir tire ſon origine du Ciel, &c. I, 362, 363. —— charnel dégoûte par la jouiſſance, 403
Plaiſirs raiſonnables & ſeuls dignes de l'homme, I, 301. Ceux qui, utiles & innocens, peuvent ſervir à déſennuyer les hommes, 216, 217. Les Plaiſirs ſenſuels ne quadrent point avec la nature de l'homme, II, 29. Les Plaiſirs innocens de l'*Imagination* méritent d'être recherchés, 169-171. Ils naiſſent de ce qu'on apperçoit de grand, d'extraordinaire ou de beau dans les objets, 171-174. Quelles en ſont les cauſes finales, 175-176. Plaiſirs que l'*Imagination* reçoit de la Sculpture, de la *Peinture*, &c. 183-185. Moyens de perfectionner l'*Imagination*, &c. 186-188. Voyez *Alluſions. Auteurs. Compoſition* enchantée. *Deſcriptions. Hommes.* JUVENAL. LOCKE. *Ouvrages* de la Nature, &c.
Plantes, voyez *Culture*.
Plaſtron. Ceux qui ſervent de Plaſtron dans les bonnes Compagnies, ont ſouvent beaucoup d'eſprit, I, 102
PLATON affectoit les Quolibets dans ſes Ecrits, I, 140. Il a cru que l'ame ſéparée du corps retient les paſſions qu'elle a eues durant cette vie, 208, 209. C'étoit un grand Génie du ſecond ordre, 311. L'Allégorie étoit ſon genre favori, 361. Ce qu'il dit de Socrate, 362. Son Dialogue de la *Priere* abregé, 410. —— croyoit que les maux de cette vie contribuent au bonheur des hommes, 475, 476. Sa définition de l'Etre ſuprême, II, 367. De quelle nature étoient les repas qu'il donnoit à ſes Amis, 439. Il diſoit qu'il n'y a rien qui plaiſe davantage que la vérité, 459. & que le travail eſt autant préférable à l'oiſiveté, que le poli d'un métail l'eſt a la rouille, III, 66. —— cité ſur un uſage reçu en Perſe, I, 560, 561
Platoniciens, leur idée de l'exiſtence de Dieu étoit conforme à celle que la Révélation en donne, II, 533, 534
PLAUTE cité ſur ceux qui ſont taupes par envie, I, 273. —— ſur le Mariage, II, 414. —— ſur les femmes, III, 294
PLINE le jeune, ſa Lettre à Maxime, I, 460. — à Quintilien, 550, 551. — a Hiſpulla, II, 406. Il s'occupoit toujours à quelque choſe d'utile, 25. & aimoit à ſe faire une grande réputation, 453
PLOTT (le Docteur) a écrit l'Hiſtoire Naturelle du Comté de Stafford, III, 33
PLUTARQUE a dit qu'on ne doit pas haïr ſes ennemis, I, 275. —— blâmé de ſes jugemens téméraires à l'égard de la Providence, II, 333, 334. Ce qu'il dit de Caton, eſt un grand éloge, 459. — cité ſur une Hymne à l'égard de Diane, II, 265. —— ſur un mot de Brutus, 274. — ſur une penſée d'Héraclite, 337. — ſur la fauſſe idée que les Païens ſe faiſoient de la Divinité, 347. — ſur la bravoure d'Iſadas, 479
Poëme Epique. Sentimens qu'on y doit éviter, III, 139-141. Voyez ARISTOTE. *Digreſſions. Perſonnages* imaginaires.
Poëme Epiſtolaire, voyez EUSDEN (M.)
Poëme Héroïque, quel en doit être le langage, III, 142, 143. Voyez *Fables*.
Poëmes (les) en mignature doivent leur origine à l'eſprit de mauvais alloi, I, 131. Celui qui a la figure d'un œuf; Ceux qui reſſemblent à une paire d'ailes, à une hache, à un Autel & au chalumeau d'un Berger, 131, 132. Un autre en forme d'éventail, 132, 133. Voyez *Fables*.
Poëſie, voyez *Critique. Politique* (la).
Poëtes (les) qui manquent de génie, ont recours aux équivoques & aux obſcénités, I, 110, 111, 145. Ils pourroient donner un nouveau tour à la Comédie, & ſe rendre ainſi utiles au Public, 111, 112. Les modernes s'efforcent d'imiter Pindare, 310, 311. Ils doivent avoir ſoin de ſe former l'imagination, II, 187. Les Poëtes Anglois ſurpaſſent les autres par la compoſition enchantée, 194. Les Poëtes Païens faiſoient des Hymnes en l'honneur de leurs Dieux, 264, 265. Les Poëtes Juifs ont ſurpaſſé tous les autres, 265. Les Poëtes Chrétiens blamés de ce qu'ils

mêlent dans leurs Ecrits les fables & les Divinités du Paganiſme, II, 397, 398. Voyez *Artifices*.

POIGNAR, ſes proueſſes en ſonge en faveur de ſa Belle, III, 9, 10

POILBLANC (Edouard). Sa Lettre ſur la mort de ſon Maitre le Chevalier de Coverly, II, 383, 384

Point d'honneur dans les hommes & dans les femmes, I, 226, 227. La plus grande tache qu'on puiſſe faire au point d'honneur, conſiſte a donner un démenti, 227. Voyez LOUIS IV... LOUIS XIV.

Pointes d'eſprit, les bonnes doivent être diſtinguées des *Quolibets*, I, 140, 141. Le moyen qu'il y a pour les diſtinguer, 141

Politeſſe (la). Celle de l'eſprit n'eſt pas toujours accompagnée de bonnes mœurs, I, 18-20. Différence de celle de Londres & de celle de la Campagne, III, 242-244. Voyez *Hommes*.

Politique (la) & la *Poëſie* ſont deux amuſemens pour les foux les plus diſtingués, I, 89

Politiques des Cafés publics, II, 156, 158, 324, 328-330. Voyez *Nouvelliſtes*.

Politiques de Londres, voyez LOUIS XIV.

POLYCARPE eſtimé de tout le monde, I, 530

POMPÉE rend viſite à Poſidonius, II, 29. Ce qu'il dit en s'expoſant a une tempête, 361. Voyez CICERON.

PONTIGNAN emmailloté par deux Dames, II, 210, 211

PONT-NEUF (Thomas de) entêté de Nouvelles, ſa Lettre, III, 69, 70

POPE (M.) ingénieux Poëte Anglois, II, 397

Portrait naif de la *Sincérité* & de l'*Hypocriſie* ou de la bonne & de la mauvaiſe foi, II, 83-85. —— d'une Dévote, 89-91. — de Doris, 202. —— de la *Médiſance* & de Madame Bleumanteau, 208-210

Port-Royal (Meſſieurs de) ne parlent point d'eux-mêmes à la premiere perſonne, II, 472

POSIDONIUS philoſophoit malgré les douleurs de la goutte, II, 29, 30

POTTIERE (Dominique) Capitaine d'un Armateur François, traite cruellement le Maitre d'un Vaiſſeau Anglois, II, 81

Prédicateurs, voyez *Anglois*.

Prefaces des Modernes ſentent l'Egotiſme, II, 473

Préjugés, voyez *Lettre*.

Prérogative. But de cette partie des Loix d'Angleterre, III, 311, 316

Préſages (mauvais) fondés ſur la ſuperſtition ou ſur une imagination bleſſée, I, 22. Celui qui eſt bâti ſur le nombre de treize perſonnes qui ſe trouvent en compagnie, plaiſamment éludé, 22, 23

Prétentions ridicules de ceux qui aſpirent aux Emplois, III, 79-81

Préſcnce de Dieu, voyez *Lettre*.

Priere, voyez *Allegorie*. PERSE. PLATON. Celle des Sorciers, Epigramme fort groteſque, I, 141. Celle d'un Poëte Grec & des Lacédémoniens, 411. Pourquoi la derniere fut approuvée par l'Oracle de Jupiter Ammon, 411. — Dominicale comparée avec les Maximes de Socrate, 412, 412

Prince Breton, fameux Poëme qui parut ſous Charles deux, I, 90

PRINCE (M.) fameux Maître de Danſe, II, 297

Princes (les) ſont reſponſables de toutes les mauvaiſes coutumes qui s'introduiſent dans leurs Etats, &c. I, 197. Voyez *Devoirs*.

Printemps, voyez *Humeur*.

Problêmes ſur le bonheur ou le malheur d'un Homme qui rêve ou qui veille, II, 337

PROCRIS. Sort de cette femme jalouſe, III, 296

PROCRUSTE (le Tyran) avoit un lit de fer, &c. I, 131

PRODICUS, inventeur de la Fable où il ſuppoſe qu'Hercule rencontra le plaiſir & la vertu, I, 361

Profeſſeur (un) ſcientifique ne ſavoit comment s'y prendre pour ſaluer une Dame, I, 160

Profeſſion. Réflexion ſur celle qu'on doit faire embraſſer à de *Jeunes-gens*, III, 267, 269

Profeſſions, voyez *Défauts*.

Projet d'une nouvelle Gazette, I, 262, 263. — d'une Hiſtoire des Ouvrages des Ignorans, 271-273. — d'un Magaſin public pour y conſerver les Modes, 321-323

Prometteurs qui manquent ſouvent de parole, II, 254

PROPERCE cité ſur les diſputes, III, 133

Propreté enviſagée ſous trois différens égards, III, 81-83

Proſopolepſie, défaut qui porte à juger témérairement ſur la ſimple apparence ou ſur l'extérieur des perſonnes, I, 200

PROSPER (Guillaume) fait enrager les envieux qu'il connoit, I, 41, 42. Il eſt ennemi

des impudens, I, 44
Proſpérité (la) plonge les Etats dans le luxe & l'avarice, I, 123, 124. Elle gâte les hommes, & l'adverſité leur eſt néceſſaire, II, 28, 29
Proverbe Eſpagnol contre les fripons, I, 276. — Latin, foi Carthaginoiſe, 339-341. — Grec, ſur ce que chacun engendre ſon ſemblable, 376 — Italien, ſur l'eſpérance mal fondée, 380
Providence Divine peut ſe démontrer par l'Hiſtoire naturelle des Animaux, I, 261-263. & en particulier par le Méchaniſme de la taupe, 266. — envers les hommes juſtifiée, 476. Elle paroît dans le nombre de ceux qui naiſſent & meurent de l'un & l'autre ſexe, 547. Elle ſe fait remarquer dans tous les ouvrages de la Nature, II, 126-128. Voyez DIEU.
Prudence humaine ne ſauroit pourvoir à tout, I, 553
Pſeaume XXIII traduit, II, 243. Le CIII traduit, 265-267. Le XIX paraphraſé, 294-296. Le CVII. traduit, 340, 341
PUBLIUS Syrus cité ſur un homme ſaoul, II, 484. — ſur les plaiſirs honteux, III, 124
Pudeur, voyez CICERON.
PURCELL, Muſicien Anglois qui a compoſé des Opéra, I, 61, 62
Pureté de la nature de Dieu, voyez *Job*.
PURGON (Jean) ſon caractére; ſe plaint toujours d'être malade, II, 214, 215
PYRRHONIENS ont tort d'attribuer de la raiſon aux bêtes, I, 263
PYRRHUS inventa la Danſe qui porte ſon nom, I, 158, 159. Son bon mot après avoir battu les Romains, 486
PYTHAGORE enſeignoit à honorer les Dieux, I, 371. Ses bons préceptes à ſes Diſciples, II, 250, 520. Son précepte à l'égard des Revers de la Fortune, III, 118

Q

QUAKRE (jolie) fort propre dans ſa parure, III, 81, 82. Voyez *Capitaine*.
Queſtion ridicule de certains Scholaſtiques, I, 378
Quêteurs de bons Partis, II, 24-26
QUIKSET (M.) couſin de Madame Arable, I, 288, 289
QUINTILIEN a bien diſtingué les Quolibets des bonnes Pointes d'eſprit, I, 140. — cité ſur les amitiés qui ſe contractent dans les Ecoles publiques, II, 33
QUINTILIUS, voyez *Auteurs*.
Quolibétiſme (le) eſt une méchante herbe qui croît dans l'eſprit de tous les hommes, I, 139. Il a été en vogue dans une célébre Univerſité de la Grande-Bretagne, 140. D'où vient qu'il ne paroît plus aujourd'hui dans la République des Lettres, 140, 141
Quolibets, voyez ARISTOTE. CICERON. *Critiques*. JACQUES I. *Pointes* d'eſprit.

R

R. L'Auteur déſigné par cette lettre à la fin des Diſcours, décrit ſon humeur taciturne & ſon habileté en Phyſionomie, &c. I, 11-14. Son deſſein à l'égard des Dames & de leurs amours, 14. Il fait la deſcription de ſon viſage, 38. Tour qu'il prend pour ſe garantir de l'envie, 42-43. On l'admet dans la Société des Laids, 70-73. Il veut empêcher les Dames de ſe farder, 84. Il ſeroit d'avis que chaque homme apprît un métier, 90. Ses réflexions ſur la Lettre d'une jeune Coquette, 182. De quelle maniére il régit ſes affaires, 190
RABELAIS s'aviſa d'un ſtratagême fort hardi pour venir de Lyon à Paris ſans qu'il lui en coûtât rien, I, 539, 540
Raconteurs de faits, voyez *Hommes*.
Raillerie bonne & mauvaiſe, II, 200-202. Voyez CICERON.
Ra lleurs de profeſſion, I, 102 — caractériſés, 497, 498
Raiſon donnée aux hommes pour leur ſervir de guide, I, 406. Voyez *Hommes*.
RALEIGH (le Chevalier). Ce qu'il dit ſur notre impuiſſance à échaper aux piéges que nous tend le Sexe, III, 300, 301
RAMSEY (Guillaume) Auteur de la Défenſe de l'Aſtrologie, II, 512
RAPHAEL, excellent Peintre, I, 194
Rapports, voyez *Lettre*.
Rate (le mal de) n'eſt que pour les gens d'eſprit, I, 117
RATLEY, Milord, malade imaginaire,

II, 495, 496
REBECCA l'Affligée, ſa Lettre ſur les Dames fainéantes qui embarraſſent les boutiques des Marchands, II, 63, 64
Rebus (le) conſiſte à mettre une figure à la place d'un mot, I, 134. Le grand magaſin des Rebus, 148, 149
RECHTEREN (M. le Comte de). Sa diſpute avec M. Meſnage au Congrès d'Utrecht, II, 328-330
Récitation (la) Italienne ne quadre pas avec l'Anglois, I, 65, 66. — muſicale doit être auſſi différente dans chaque Langue, que leur accent naturel, 66
Reconnoiſſance à l'égard de Dieu & des Hommes, II, 64-67
Réglemens de quelques Amis à la Campagne, II, 213-215
REGNAUD (Paul). Sa Lettre ſur la mort de Madame de Villacerf à Paris, II, 100-102
Réhearſal, Comédie faite par le dernier Duc de Buckingham, I, 10
RELACHE (Samuel du). Sa Lettre ſur la perte du *Temps*, II, 34-36
Religio Medici, Ouvrage cité ſur l'activité de l'ame dans les rêves, II, 336, 337
Religion très-digne de notre eſtime, I, 452, Elle produit une bienveillance univerſelle pour tous les Hommes, II, 1332
Religion Catholique Romaine eſt un amas de ſuperſtitions, I, 406
Remédes ne ſervent qu'au défaut de l'exercice & de la tempérance, I, 405
Renégat François, tour cruel qu'il joue à un Caſtillan, I, 400, 401
Renommée, de trois eſpèces, I, 439. La bonne eſt difficile à acquerir, 506, 507
Répétiteurs de faits, voyez *Hommes.*
Repos, voyez JUVENAL.
Reputation, voyez HESIODE. *Hommes. Renommée.*
Rêve de la Mere de l'Auteur C. I, 2. —— d'une Dame ſuperſtitieuſe, 21. —— ſur la diſſection du crâne d'un petit Maître, 525-527. —— ſur celle du cœur d'une Coquette, 532-534. —— d'un Amant ſur ſa Maîtreſſe, II, 8-10. —— ſur les illuſions que les hommes ſe font, 279-281. — ſur une balance qui ſervoit à découvrir la juſte valeur de tout, 286-288. —— ſur les femmes, 356, 357. —— ſur les difficultés qu'il y a de parvenir à la *Vertu*, & d'exceller dans la Poëſie, 378-382 —— ſur la grande fortune, 422-424. —— ſur les défauts & les calamités des hommes, II, 462-465. —— de diverſes perſonnes, III, 9-12. —— ſur l'Antre de Trophonius, 14-16. —— allégorique d'un Ecoſſois ſur la *Vertu* & le *Vice*, II, 400-403. Les Rêves ſervent à connoître la nature de l'ame, 335-338. Ceux dont on peut faire un bon uſage, 520-522. III, 1-1. Voyez AUGUSTIN (S.). Religio-Medici.
RHÉE (la Déeſſe) inventa la Danſe, I, 158, 159
RHENI (Gui) Peintre fameux, I, 194
Rhétoriciens (les) ont traité fort gravement du Jeu de mots, I, 140
RHŒCUS viſité par une Hamadryade, II, 530
RHYNSAULT & SAPPHIRA, leur avènture, II, 344
RICH (M.) Propriétaire d'une des maiſons où l'on joue la Comédie à Londres, I, 17
RICHE (Charlote) ſa Lettre ſur la ſotte complaiſance qu'on a pour les filles de qualité, II, 418, 419
RICHELIEU, Cardinal, croyoit qu'infortuné & imprudent marquoient la même choſe, I, 552. Dans quelle vue il établit l'Académie Françoiſe, II, 14
Riches (les) doivent être charitables, I, 556, Attaqués de certains maux, ils devroient ſecourir les Pauvres qui s'y trouvent ſujets, II, 311, 312. Ils doivent avoir compaſſion des malheureux, & craindre les revers de la fortune, III, 115-117. Voyez JUVENAL.
Richeſſes d'un Pays viennent du nombre de ſes habitans & du Commerce, I, 420-423. D'où viennent celles des Particuliers, 537-540, 545, 546. Elles doivent être employées à toutes ſortes de bonnes œuvres, 555-557. Voyez ARISTOPHANE. COWLEY. *Hommes. Pauvreté.*
RIDINGHOOD (Rebecca) ſa Lettre ſur l'incivilité d'un voyageur, I, 482, 483
RIGAUDON (M.) Maître de Danſe, I, 159.
Rimes, voyez *Jeu* de Rimes.
Rire (le) particulier à l'homme, I, 496, 497. Voyez MARTIAL.
Rire, ceux qui veulent nous exciter à rire, ſe doivent mettre au-deſſous de nous, I, 102
ROBUTSEL (M. de) ſe caſſe le cou à la Chaſſe, II, 494, 495
ROGER l'Eſtrange, Chevalier, a publié une Fable qu'on peut appliquer aux eſprits ſatyriques,

ſatyriques, I, 50, 51
Rois, voyez *Devoirs*.
Rois Indiens qui font leurs remarques ſur la Ville de Londres, I, 107-110. L'idée qu'ils ont des chaiſes à Porteurs, des Perruques & de la Comédie, 107, 108
Rolly-Polly, ſorte de Jeu comme celui du Royal Oak, III, 120
Romaines (les) prévinrent une bataille qui s'alloit donner entre les Romains & les Sabins, I, 188. Elles ſacrifierent dans une autre occaſion leurs bagues & leurs joyaux pour le ſervice du Public, 189
Romains (les) étoient généreux aux dépens des autres Nations, I, 340
Romans, dont les aventures roulent ſur la chaſteté des Dames & la bravoure des hommes, I, 227. Voyez *Chocolat*.
ROSALINDA, célébre Partiſane des Wighs, a un ſigne ſur le côté Tory de ſon front, I, 187. Sa Lettre à l'Auteur R. pour demander à être admiſe dans la Coterie des Laids, 201
La ROSE-CROIX, inhumé dans une voute pleine de reſſorts, II, 115
ROUSSEAU, ſa paraphraſe du Pſ. dix-neuviéme, II, 294-296
ROUSTAN (Silveſtre) ſa Lettre ſur l'impertinence du Sexe, III, 119
ROXANE exige de trop grands reſpects, I, 408
RUBENS, Peintre fameux, I, 194
RURICOLA plein d'eſprit & de vertu a laiſſé un fils d'un caractére tout oppoſé, I, 382. Il avoit eu trop de ſévérité à ſon égard, 382, 383
Ruſées, quel eſt leur caractere, I, 372-374
RUSTICANE veut paſſer pour une beauté, quoiqu'elle ſoit laide, II, 160, 161

S

Sack-Poſſet, ſorte de boiſſon Angloiſe, I, 127
SAGE (Mlle) a l'eſprit net & méthodique, II, 320, 321
Sages. En quoi different les penſées du ſage de celles du fou, I, 169. Ce qui diſtingue le ſage du fou, 453. Ils ſe bornent aux plaiſirs réels, II, 499
Sageſſe de Salomon, citée ſur les frayeurs des méchans, III, 52
Sageſſe de Philon citée ſur les peines & les récompenſes d'une autre vie, I, 443. — ſur la diſcrétion, que l'Auteur appelle Prudence, ou Sageſſe, 455
SAINT-EVREMOND (M. de) dit qu'une belle femme regrette plus la perte de ſa beauté que celle de ſa vie, I, 75. Il a eu une juſte idée des femmes, 116
SAINT LEGER (Lydie de) ſon caractere, II, 213, 214. membre de la Coterie des Veuves, 470
SAINT LEGER (Fanchon de) ſa Lettre ſur ſes deux Amans, III, 25
Salamandres, ſorte de femmes, I, 399
SALOMON, voyez JESUS-CHRIST.
Salopes, voyez *Femmes*.
SALUSTE nous a donné le caractere de Céſar, & de Caton, I, 326. Il dit que Caton acquit beaucoup de gloire ſans rien donner, 464. Celui qu'il dit jouir de la vie, III, 105. — cité ſur la République Romaine, I, 122, 123. — ſur la danſe, 158
SANCTORIUS, inventeur d'une Chaiſe qui ſervoit de balances, I, 54, 55
SANSESPOIR (Guillaume) ſa Lettre ſur le XV Diſcours, III, 45, 46
Santé (la) mérite qu'on en prenne un ſoin raiſonnable, I, 56. Voyez *Exercice*. MARTIAL.
SAPPHIRA, Femme de Danvelt, leur triſte & cruelle aventure, II, 344, 345
SARASIN (M.) s'eſt moqué des Bouts-rimés, I, 138
SATAN. Son portrait, VII, 155, 156. Son paſſage à travers le Chaos, 165. Son approche des limites de la Création, 167. — conſidéré dans d'autres ſituations, 168, 169. Ses ſentimens lorſqu'il fut à portée de voir Eden; à quoi il s'y occupe; ſa transformation en Cormoran, d'où tirée; en crapaud, 171. Sa réponſe quand il eſt découvert; réprimande que lui fait Zephon, 172. — eſt mené vers Gabriel, 173. Caractere qu'il ſoutient devant cet Ange; l'idée de la ſéparation de ſon combat avec lui, d'où tirée, 173, 174. Son étonnement à la vue d'Adam & d'Eve, 174. Deſcription de ſon trône, 181. Malheureux ſuccès de ſon combat, 182. Diſcours du Souverain du Chaos à Satan, 182, 183. Circonſtances de ſon combat, 183, 184, 186. Ses mouvemens pour détruire l'homme, 200-202. Sa transformation en ſerpent pour ſéduire Eve, 201

SCALIGER le Fils, ſa Réflexion ſur Mich. de Montagne, II, 473. Voyez HOMERE.
Scaramouche. Plaiſant moyen pour gagner ſa vie dont il s'aviſe, I, 538, 539
SCARRON étoit le premier à badiner ſur ſes défauts, I, 38
Scholaſtiques aiment beaucoup les définitions, I, 395, 396. Ils ne ſavent ce qu'ils diſent, lorſqu'ils veulent expliquer la maniere dont Dieu exiſte, II, 533
Sciences (les) ne ſont pas propres pour tous les génies, I, 47, 48. Voyez *Commerce.*
SCIPION. Qui il indique pour lui ſuccéder, III, 268
SCOTT, Auteur de l'excellent Livre intitulé: *La Vie Chrétienne*, II, 250, 251
Sectes ſéparées de l'Egliſe Anglicane ont une doſe d'enthouſiaſme, I, 406
Sédition populaire à Rome, calmée par le récit d'une Fable, I, 360, 361
SEGRAIS (Mde) a diſtingué ceux qui liſent les Poëtes en trois ordres, I, 146
SEMPRONIA, grande admiratrice de la Nation Françoiſe, I, 95
SENEQUE veut que les hommes s'imaginent être vus de Caton, pour ne pas tomber dans le crime, I, 464. Il croyoit que l'adverſité n'étoit pas un mal, 475, 476. Il s'occupoit toujours à quelque choſe d'utile, II, 36. Sa penſée touchant l'Homme de bien, III, 226. — cité ſur ceux qui ſe donnent de la peine pour ne rien avancer, I, 133. — ſur le mauvais uſage qu'on fait de la vie, 215. — ſur la foibleſſe des lumieres de l'homme dans cette vie, 474. — ſur la conſtance de la mauvaiſe fortune, II, 110. — ſur la Toute-préſence de Dieu, 490
Sens commun ne ſe trouve gueres avec une haute fortune, I, 386
Senſuels, les peines qu'ils endurent l'emportent ſur les plaiſirs qu'ils goûtent, III, 67
SENTRY (Guillaume) Capitaine, quatrieme membre de la Coterie des Auteurs, I, 7. — raiſonne ſur le courage machinal des Soldats, 297-299. Il combat l'envie qui regne dans le monde, 339. Sa diſpute avec un jeune Avocat, 396. Sa Lettre ſur l'uſage qu'il fait de ſon Bien, II, 437-439
SERAPHINE, l'ornement de ſon ſexe, II, 525.
Séraphins voyez *Cherubins.*
Serpent dont la chair faiſoit entendre à ceux qui en mangeoient le langage des oiſeaux, II, 374
Sexe. Le peu de fond qu'un Amant doit y faire, III, 318, 319. Voyez *Chocolat.* JUVENAL. *Mauteres.*
SHADWELL, Poëte Anglois, qui avoit beaucoup d'enjouement, I, 77. M. Dryden a fait un Poeme contre lui intitulé: *Mac Flekno*, 132
SHAKESPEAR, fameux Poëte Anglois, ſes Tragédies ſont pleines de Quolibets, I, 38, 66, 87. Il étoit un grand génie du premier ordre, 310. Il excelle ſur tous les autres Poëtes Anglois pour la Compoſition enchantée, II, 194. Il eſt un Poëte inimitable, 536. Défaut où ce Poëte tombe ſouvent, III, 227. — cité ſur un Forgeron & un Tailleur, II, 395, 396
SHERLOK cité ſur la Mort & le Jugement dernier, I, 548. — ſur l'état de l'Ame après la mort, II, 375, 376
SHOVEL (le Chevalier Cloudeſly) Amiral Anglois, I, 58
Sifleur extraordinaire, II, 486. Voyez *Lettre.*
SIMONIDE a dit qu'il n'y a rien de meilleur qu'une bonne femme, ni de pire qu'une méchante, I, 424. Il ne pouvoit fixer l'idée qu'on doit avoir de Dieu, II, 411
Singes qui font de jolis tours, I, 64, 65
Singularité, il y en a une qui eſt vicieuſe, & une autre qui eſt louable, II, 503-505
SIXTE V. punit rigoureuſement l'Auteur d'une Paſquinade, I, 50
SNAPE. Extrait de ſon Sermon ſur les Ecoles de charité, I, 557
Société, voyez *Billets* blancs. *Eſprits.*
SOCRATE parut ſenſible à la Satyre d'Ariſtophane, I, 49. Il apprit à danſer, lorſqu'il étoit déja vieux, 159. Son penchant naturel le portoit à la débauche, 199. Il reſſembloit beaucoup a Silene pour le viſage, 199, 200. Il prie ſes Amis d'offrir un Coq à Eſculape, 371. Il ſe garantit de la peſte par ſa tempérance, 391. Sa maniere d'argumenter, 397. Son entretien avec Alcibiade ſur la Priere, 410-413. Il eſpéroit que Dieu approuveroit ſes actions, 432. Sa maniere d'argumenter, 479. II, 22. — nommé le plus ſage de tous les Hommes, parce qu'il étudioit la Nature humaine, II, 163, 164. Chef des béquetés de la Poule, 327. Effet d'un de ſes Diſcours ſur l'Amour conjugal, 358. Sa penſée ſur les calamités de la Nature humaine, 462. Il diſoit

que le contentement eſt une richeſſe naturelle, II, 499. —— renommé pour avoir été bon Mari, III, 33. Il diſoit, que celui qui a beſoin de moins de choſe approche le plus de la Divinité, 90. Ce qui eſt dit de lui touchant la Philoſophie, 131. —— cité ſur un uſage reçu en Perſe, I, 560. Voyez PLATON.

SOHEMUS reçoit un ordre ſecret d'Herode à l'égard de Mariamne, qu'il révéle a cette Princeſſe, I, 334, 335. Il eſt condamné à la mort, 335

Soldat, qui tremblоit à ſon ombre, &c. I, 32. Les Soldats ordinaires n'ont point d'amitié les uns pour les autres, 298, 299

Solliciteurs, voyez BACON (François) Chevalier.

SOMBRIEU, Homme d'une pieté triſte & mélancholique, II, 346. —— dévoré par l'envie & l'oiſiveté, 524

Songes ou *Viſions*, voyez *Allégorie*. GLAPHYRA. JOSEPHE. *Rêves*.

Songeurs, voyez *Epictete*.

SOPHI de Perſe ſe donne une foule de titres pompeux, I, 310

Sophiſme, voyez *Eſprit* de parti.

SOPHOCLE garde bien le decorum dans ſa Médée, I, 92, 93

SOPHRONIE joint les agrémens de la vertu a ceux de la beauté, I, 197, 198.

Sorciere (Deſcription d'une) par Otway, III, 240, 241.

Sortileges (Diſcours ſur les) III, 240-242

Souhaits. Ceux des jeunes étourdis & des vieux débauchés ſont vains, I, 300. Voyez JUVENAL.

SOUTH (le Docteur) cité ſur ceux qui ſe deſtinent au Miniſtere, II, 23

Spectateur expoſé a la médiſance, I, 438, 439. Il parle des Inſcriptions qu'on voit a la tête & des Lettres capitales qui ſont a la fin de ſes Diſcours, 444-446. Il eut un mauvais ſuccès dans ſes premieres amours, 513. Ses réflexions ſur l'Amour & le Mariage, 513-515. Il (L.) donne les raiſons qui l'engagent à ne pas relever ſes Critiques, II, 92. Il conſidere les avantages qui reviennent au Public de ſes Spéculations, 97 99. Il (T.) ſe propoſe de donner plus d'étendue a ſon Plan, 210-212. Il (C.) examine les abus qu'il a cenſurés, & attaque les Dames qui s'équipent en Hommes, 228-230. Il (T.) forme un nouveau Plan, 244, 245. Il ſe reproche d'avoir manqué ſouvent à des rendez-vous, II, 253. Il (C.) déclare que ſes Feuilles volantes ne paroîtront qu'auſſi long-tems qu'il ſera inconnu, 258. Sa défenſe contre ſes Critiques, 431. Ses Diſcours loués par de beaux Eſprits, 440-442. Il veut renouveller ſa Coterie, 445, 446. Ce deſſein lui attire diverſes Lettres, 447-449. Moyens qu'il a mis en uſage pour s'accoutumer a parler, 456-458. Il reçoit là-deſſus des Lettres de félicitation, 466-468. A quel ordre de perſonnes ſes Diſcours ſont utiles, III, 131-133. Pourquoi le Spectateur avoit coutume de ramaſſer le papier imprimé qu'il trouvoit par terre, 337, 338

SPENCER, Poëte Anglois, d'un génie fort au-deſſus de ce qu'on appelle eſprit mixte, I, 143. Sa Reine Enchantereſſe eſt une Allégorie perpétuelle, 361. Il donne un bon conſeil aux jeunes Dames, II, 132, 133. Il eſt fertile en Perſonnages imaginaires, 194

SPINAMONT ſe plaint à Pharamond de ce qu'il avoit eu le malheur de tuer en duel le meilleur de ſes amis, I, 196

Spring-Garden. Lieu de plaiſance & de débauche dans le voiſinage de Londres, II, 119

STACE cité ſur les Dames, I, 186

STATIRA eſt agréable ſans affectation, I, 84. Sa Lettre ſur l'humeur intéreſſée des hommes, 402. —— a ſon Amant, 402-404

Statue équeſtre. Ce qu'on dit de celle qui ſe voit à Paris, III, 318

Stoiciens avoient une haute idée de la vertu, I, 486. Ils ne vouloient pas que leur Sage prît part aux afflictions des autres II, 14

STREPHON, amoureux d'une indéterminée, I, 207

Style pédantеſque, voyez *Lettre*. *Perſe*.

Sublime qui ſe trouve dans le V. T. I, 310. Voyez LONGIN.

SUBTIL (Thomas). Son caractere, II, 214

Superſtitieux, voyez ENNIUS.

Superſtition. Ses plaiſans effets, II, 22-23. Elle eſt un excès de la Religion en général, &c. I, 406. Voyez *Vapeurs*.

Suppoſitions d'un Scholaſtique ſur le Bonheur & le Malheur des Hommes dans le Tems & dans l'Eternité, II, 502

SURFIN (Mlle) réduite à faire la cérémonie du Bélier noir, III, 65

SWAN (M.) fameux Quolibéteur, I, 140
SYDENHAM, Médecin Anglois, conſeille fort l'exercice d'aller à cheval, I, 260
SYLVANE, voyez HORTENSE.
SYLVIE, dont l'honneur eſt attaqué par ſa mere & un ami de ſon époux, II, 104
Symmétrie, mal entendue dans les Ouvrages d'eſprit, III, 84

T

TAbac, voyez *Lettres.*
Talens, voyez *Dons. Hommes.*
Tartares. Leur plaiſante imagination, I, 278
Taupe a tous ſes membres proportionnés à ſon état, I, 266. Elle n'a qu'une ſeule humeur dans les yeux, 266
TELEMAQUE ſavoit le ſecret dès ſon enfance, II, 67
Tempérament malheureux du corps eſt un obſtacle qui s'oppoſe a l'humeur bienfaiſante, III, 20, 21
Tempérance, grand préſervatif de la ſanté, I, 389, 390. Regles qu'on en pourroit préſcrire à l'égard du manger & du boire, 390, 391. Voyez HESIODE.
Tempête, voyez LONGIN.
Temple en Egypte, où l'on adoroit un petit Singe noir, I, 282
TEMPLE (Guillaume) Chevalier, auroit pu trouver une meilleure ſolution à une difficulté qu'il s'étoit propoſée, I, 47. — cité ſur les coups qu'on doit boire dans un repas, 391
Temps. Sa perte regardée avec indifférence, I, 35, 36. Mauvais uſage qu'on fait du temps, 37-40. Voyez LOCKE. RELACHE (Guillaume).
Tendreſſe. Celle des Animaux pour leurs Petits, I, 262, 263. Elle ne remonte pas des Petits à ceux qui leur ont donné le jour, 263. Elle a plus d'étendue dans les Hommes que dans les Bêtes, 355, 356. Celle des Peres l'emporte ſur celle des Enfans, 376, 377
TERENCE cité ſur le Pédantiſme, I, 239. — ſur ceux qui attentent au titre de grands génies, 311. — ſur le bon naturel, 325. — ſur la jalouſie, 327, 328. — ſur la bonté des peres, 381. — ſur ceux qui demandent conſeil, ſans avoir envie de le faire, II, 316. — ſur certains peres qui aiment les plaiſirs, & ne veulent pas que leurs fils en prennent, 350. — ſur l'égalité d'ame, 437. — ſur l'Egotiſme, 472, 473. — ſur les Chicaneurs artificiels, 536
TEROND (Fr.) Sa verſion du Pſ. CIII, ſa naiſſance & ſa mort, II, 265, 266. Sa verſion du Pſ. CVII, 340-342
Terreurs paniques de certains Eſprits foibles, & *moyen de s'en garantir*, I, 23, 31, 32
TERTULLIEN cité ſur l'excellence de l'Ame, II, 338
TESTU (M. de) cauſeur impitoyable, III, 113
THALÉS diſoit que le menſonge eſt auſſi éloigné de la vérité que les oreilles le ſont des yeux, III, 4
THAMMUZ, voyez MAUNDRELL.
Theatre Anglois, critiqué, I, 85, 86
THEMISTOCLE aimoit mieux donner ſa fille à un homme de mérite qu'à un homme riche, II, 25, 26
THEODOSE, Amant de Conſtance, voyez *Aventure.*
THEOGNIS cité ſur l'effet des richeſſes & de la pauvreté, II, 289
Théologien, membre de la Coterie des Auteurs, ſon caractere, I, 8
Théologiens ſont ſouvent les Docteurs en compagnie, I, 395, 396
Théologiens Anglois ont fait uſage d'une idée Platonique, I, 209
THERON. Eloge que Pindare lui donne, II, 302
THIRSIS amoureux d'une indéterminée, I, 206, 207
THRIFTY (Abraham) ſa Lettre ſur l'affectation de ſes deux Nièces, I, 484, 485
TIBULLE, cité ſur la bonne grace, I. 549. — ſur l'humeur bienfaiſante & généreuſe, II, 301
TIERCELET (Hénri) & ſon Epouſe ne peuvent que s'ennuyer enſemble, I, 229, 230
TIGELLIUS étoit un homme fort bizarre, I, 314
TILLOTSON, Archevêque de Cantorberi, cité ſur les Complimens, I, 237-239
Tiſſerande infortunée, I, 483, 484
TITE-LIVE a l'art de plaire à l'Imagination, II, 195
TITIEN (le) Peintre fameux, I, 194
Tombeaux. Leur vue fait naître des penſées ſérieuſes & utiles, I, 58, 59

Ton. Celui de chaque paſſion, III, 292-293
Tout (le) voyez HÉSIODE.
Toute-puiſſance de Dieu, voyez JOB.
Tragédie, Avantages d'une bonne, III, 226. En quoi ſupérieure aujourd'hui & inférieure aux anciennes Tragédies, 226. Quelle ſorte de vers y eſt la plus propre, 226. Critique des Tragédies Angloiſes à divers égards, 227. Idée des Poëtes Tragiques Anglois rejettée, 275, 276. Autre point en quoi ils péchent, 276, 277. Voyez ARISTOTE. *Fable. François* (les). *Juſtice* poëtique.
Tranquillité d'eſprit eſt le but auquel on doit aſpirer, I, 392, 393
Trape (Abbaye de la) deux ou trois de ſes Régles, III, 4
Trepieds, voyez HOMERE.
TRISTAN (Mlle) ſa Lettre ſur un époux ſot & riche, I, 474
TROPHONIUS (Titus) interpréte des ſonges, ſa Lettre, II, 362, 363. Sa caverne, ceux qui y entroient une fois, ne rioient plus de toute leur vie, III, 15. Rêve ſur cette caverne, 14-16
TRUE-LOVE (Madame) entêtée du Docteur Oates, I, 129
TRUEPENY (Janot) ſon naturel, I, 191. Ce qu'il écrivit à un de ſes Créanciers, 192
TRYPHIODORE, grand Lipogrammatiſte, a écrit une Odyſſée, &c. I, 133, 134. — engagé dans un Bal avec vingt-quatre perſonnes, 148
Turcs avoient une plaiſante idée ſur la vertu des os de Scanderberg, II, 35
Tyrans, voyez *Rois*.

U

ULYSSE, parfait modéle d'un homme prudent, III, 32
Univers, rempli d'êtres au-deſſus & au-deſſous de l'Homme, II, 388-390. Sa vaſte étendue, 480-482. Coup d'œil que la Divinité y jette, III, 166
Univerſités (les). Pourquoi elles ont inventé l'*Argumentum baſilicum*, &c. I, 480
URIEL. Deſcente de cet Ange ſur un rayon de lumiere, III, 174

V

VAGELLIUS, qui eſt un pauvre Avocat, auroit pu devenir un riche Marchand, I, 48
VALENTIN, fameux Chymiſte Allemand, II, 205-207
VALENTINIEN & VALENS, leur Loi contre ceux qui écrivoient ou liſoient un Libelle, II, 260
VALÉRIEN veut être Poëte, malgré la Nature, II, 160
Valets ſont mieux en Angleterre, & y ſervent plus mal qu'en aucune autre part, I, 203-205. Cauſe de la licence qui regne parmi eux, 204. Ils ſe donnent les titres de leurs Maîtres, 204. Lieux de leurs rendez-vous, 204, 205. Il y en a qui ne manquent pas d'eſprit, 205. Aventure d'un Valet à bonnes fortunes, 205
Valétudinaire fort ſingulier, I, 54-56. Avis que l'Auteur lui donne, 56
VALERE-MAXIME, cité ſur l'Amour conjugal, III, 120
VANINI reconnut l'exiſtence d'un Dieu devant ſes Juges, II, 130, 131
Vanité, voyez *Lettre*.
VANTADOUR, dominé par l'Orgueil, II, 524
Vapeurs ſont quelquefois cauſe des ſuperſtitions, I, 22, 23
VARILAS eſt de ſi bonne humeur qu'il fait toujours plaiſir à la compagnie où il ſe trouve, I, 230
Veniſe ſauvée, Piéce écrite par Shakeſpear, I, 91
VERDUN (Sabine) élevée avec trop de complaiſance, ſa Lettre, II, 219, 220
Vérité (la) mérite un double éloge, lorſqu'elle ſe trouve dans une perſonne mal bâtie, I, 149
Vers Latins rimés, voyez PERSE.
Vertu aimable de ſa nature, I, 485-487. Ce dont elle doit être accompagnée, 549-551. Elle eſt un bien qui s'accroît par la communication, II, 514. Elle eſt néceſſaire pour le bonheur du Mariage, III, 32. Elle fait la véritable grandeur de l'Homme, 61-63. Elle conſiſte à imiter Dieu, 90, 91. Voyez BRUTUS. CICERON. *Défauts*. HÉSIODE. *Lettre*. PHOCILIDE. *Réves*.
Vertueux. Pourquoi on ne peut appeller perſonne vertueux, en prenant ce mot à la

rigueur, III, 279
Vertus des Femmes, I, 170, 171. L'amour de la vertu manque aux Femmes, 182. Celles dont l'exercice peut garantir les hommes de l'ennui, I, 216
Vertus de différens caractéres, III, 48, 50 Coutume établie à Eſt & Oueſt en borne à leur égard, 50. Liſte de pluſieurs réduites a faire la cérémonie du Bélier noir, 63, 65 Lettre d'une riche Veuve au SPECTATEUR, où elle lui fait le portrait de deux de ſes Adorateurs, & le conſulte ſur le choix qu'elle doit faire, 261. Réponſe du SPECTATEUR, 262, 263. Voyez *Caſuiſte. Coterie. Lettre.*
Vice, voyez *Lettre. Rêves.*
Vie, voyez BURNET (Thomas). *Diſcrétion.* EPICTETE. HOMERE.
Vie future, voyez CICERON. LUCAIN.
Vieillards s'attribuent trop d'autorité dans la converſation, II, 62. Ils ont à peu près les mêmes défauts & avantages que les jeunes hommes, I, 301, 302. Voyez JOB. *Lettre.*
Vieilleſſe reſpectable lorſqu'elle eſt accompagnée de la vertu, I, 301, 302. Voyez *Débauché.*
Vieux. Ceux qui veulent être long-temps vieux, doivent commencer de bonne heure à le devenir, I, 301
VILLACERF (Madame de) morte à Paris en véritable Héroine, II, 100, 101
Vin (le bon) vaut mieux que le fard pour les Belles, I, 113
VINCI (Leonardo da) fameux Peintre Italien, II, 451, 452
VINER (Robert) Chevalier, Maire de Londres ſous Charles ſecond, II, 284
VIRGILE. On ne voit dans ſes Ouvrages aucune trace de l'eſprit mixte, I, 143, 144. Il a réduit en Allégories la Philoſophie Platonique, 209, 210. Il étoit un grand Génie du ſecond ordre, 311. Son génie le portoit à cultiver les Muſes, & il y obéit, II, 160. Il frappe l'imagination de ce qu'il y a de beau, 187, 188. — juſtifié ſur la maniére dont il dit qu'Enée conſtruiſit ſes Vaiſſeaux, 530. Il auroit été inconnu, ſi ſes malheurs ne l'avoient obligé d'aller a Rome, III, 37. Examen de ſa Fable relativement à l'Hiſtoire d'Enée, III, 198, 199. Son avis aux jeunes gens qui cherchent des fraiſes, 322. — cité, I, 195, 318. II, 14, 342, 374, 382, 397, 456, 469, 516, 518. III, 14, 26, 45, 95, 128, 131, 190, 195, 204, 212, 215, 232, 281, 318, 321. — cité ſur la paſſion dominante des femmes, I, 34, 35. — ſur les eſprits malins & ſatyriques, 48. — ſur les malades imaginaires, 54. — ſur les eſprits lourds, qui ſe mêlent de tout, 87. — ſur les femmes opiniâtres & violentes, 112. — ſur le Commerce, 164. — ſur la perpétuité des familles, 167. — ſur la vaine gloire qui regne dans les deux ſexes, 169. — ſur les ſonges, 192. — ſur les défauts qui accompagnent la beauté des deux ſexes, 200. — ſur les manieres inſolentes des domeſtiques, 203. — ſur l'ame, 208. — ſur la vie future, 209, 210. — ſur le point d'honneur, 221. — ſur la frayeur, 250. — ſur l'inſtinct des animaux, 264. — ſur les eſprits bouchés, 273. — ſur l'eſprit de parti, 274-277. — ſur la retraite, 286. — ſur les viſions, 306. — ſur les diſputes, 354, 476. — ſur la nature, 338. — ſur le zèle, 366. — ſur l'Amour paternel, 375. — ſur l'ingratitude des enfans, 376. — ſur les favoris des Princes, 384. — ſur l'amour de la Patrie, 420. — ſur la bonne intention qu'on doit avoir dans ſes actions, 430. — ſur les poltrons, 463. — ſur les vaines eſpérances, 534. — ſur ceux qui affectent l'indolence & qui prétendent avoir toujours de grandes occupations, 541. — ſur la trop grande licence des femmes, 561. — ſur la vertu accompagnée de la beauté, II, 10. — ſur l'inaction & la perte du temps, 34, 43. — ſur l'éducation de la jeuneſſe, 86. — ſur la gaieté que donne le Printemps, 140. — ſur l'affectation du caractére oppoſé au naturel, 159. — ſur les plaiſirs de la campagne, 177. — ſur ce qui plaît à l'imagination, 179. — ſur les deſcriptions qui plaiſent à l'imagination, 189. — ſur la réflexion ſur les dangers paſſés, 190, 191. — ſur ce qui rend l'imagination pleine d'idées triſtes, 199. — ſur les effets de l'avidité pour le bien, 201. — ſur les préjugés des différens Partis, 221. — ſur les Amazones, 225. — ſur les avantages qu'on peut retirer de la Danſe, 297. — ſur la charité dûe a ceux qui ſont attaqués de nos mêmes maux, 311. — ſur la nature de l'ame, 337. — ſur les difficultés de parvenir a la vertu, 377. —

ſur la ſtructure de l'Univers, II, 388. — ſur les Damoiſeaux, 424. — ſur les génies extraordinaires, 450. — ſur l'abus qu'on fait des complimens, 459. — ſur la vaſte étendue de l'Univers & la nature de Dieu, 480. — ſur les contradictions où tombent les hommes quant à la vie préſente & à la future, 501. — ſur la chaſteté & l'impureté, 505. — ſur la culture des plantes, 513. — ſur le fruit qu'on peut retirer des ſonges, III, 1. — ſur l'immortalité de l'ame & le bonheur de la vie future, 16. — ſur les ouvrages à l'aiguille négligés, 29. — ſur la perfidie, 39. — ſur la vanité de ceux qui ſe glorifient de la nobleſſe de leur extraction, 42. — ſur le veuvage, 48, 63. — ſur les ſortiléges, 240. — ſur les mœurs, 242. — ſur le ſecret gardé, 74. — ſur la ſymmétrie mal entendue dans les ouvrages d'eſprit, 84. — ſur l'entêtement des Gentilshommes de la campagne, qui veulent paroître à la Cour, 99. — ſur les Fêtes, 117. — ſur les eſprits, objets effrayans, 157, 160, 162, 173, 176, 179, 183, 185, 188. — ſur Riphée, III, 279. — ſur Panthée, 280. Voyez DRYDEN. *Paradis* perdu.

Viſion, ou *Songe*, voyez *Allégorie*. PERSE.

Viſion de *Mirza* ſur la vie humaine, I, 306-308

Viſion allégorique ſur le germe du péché, II, 523-525. Autre ſur la curioſité des hommes à l'égard de l'avenir, III, 23-25

Vivacité. Elle n'eſt pas moins fatale aux femmes après qu'avant le mariage, I, 284

VOCIFER eſt un impudent, quoiqu'il paſſe pour un homme bien fait & poli, I, 173, 174

VOLTAGER, Prince Breton, I, 90

Voluptueux, en quoi conſiſte ſa punition après la mort, I, 209, 210. Voyez *Lettre*.

Voyages (les) doivent ſervir de clôture à l'éducation de la Jeuneſſe, II, 95. Voyez LAMAISON (Phil.)

Voyageur incivil envers les Dames, I, 482, 483

Vue (la) ſes avantages, V, 312-314

VULCAIN, voyez HOMERE.

W

WALLER, Poëte Anglois qui a beaucoup de l'eſprit mixte, I, 143. — cité ſur le mérite des Poëtes diſcrets & modeſtes, 253. Voyez *Amour*.

WALSIGER (Pierre) ſon caractére, II, 372

WHICHENOVRE, redevance de cette Seigneurie, III, 23, 34. Extrait du Regiſtre qu'on y conſerve, 35, 36. Voyez *Cajuiſte*.

Whig & Tory, qui ſe dépeignent l'un l'autre à des Rois Indiens, I, 107. Il y a une grande ſéchereſſe dans les Ecrits de l'un & de l'autre Parti, 141. Les Dames de ces deux Partis ſe diſtinguent par la ſituation de leurs mouches, 187-189. Ils ſont adonnés aux menſonges en faveur de leurs Partis, III, 367, 368. Voyez *Anglois*. *Angloiſes*.

WIMBLE (Guillaume) Gentilhomme d'un caractére fort ſingulier, I, 249, 250. Il prend l'Auteur C. pour un fanatique, 279. Il le ſoupçonne d'avoir tué quelqu'un, 286

WINCHESTER, Cardinal, mourut ſans donner aucun ſigne d'eſpérance en Dieu, I, 429

WIL (de) grand Politique, ne faiſoit qu'une choſe à la fois, I, 538

WOLSEY, Cardinal, diſoit : Moi & mon Roi, II, 473. Il cachoit ſon ambition ſous le prétexte ſpécieux de ſervir ſon Roi, III, 67

X

XANTIPPE, habile femme d'un mari ſtudieux, II, 331

XENOPHANE avoue qu'il n'oſe pas faire une mauvaiſe action, II, 275

XENOPHON donne l'idée d'un Prince parfait dans ſa Cyclopédie, I, 326. Il devoit avoir lui même beaucoup d'humanité, 326. L'Allégorie étoit ſon genre favori, 361. Il nous dit que ſon Prince offrit des victimes à Jupiter, &c. I, 371. Ce qu'il dit de Cyrus & d'Araſpe, II, 477, 478. — cité ſur les Ecoles de Juſtice qu'il y avoit en Perſe, 66. — ſur la modeſtie des Lacédémoniens, 90. — ſur l'idée que Cyrus avoit de l'ame, 429, 430. — ſur un mot de Socrate, 90

Y

YARATILDA, femme de Marraton, I, 126
YARICO, jeune Américaine amoureuſe de M. Inkle, & ſon triſte ſort, I, 29
Yvrognerie, ſes effets, II, 483, 484. III, 103

Z

Zele mal entendu eſt la ſource de mille maux, II, 366. D'où il procéde ſouvent, 366, 367. Celui pour l'Athéiſme eſt quelque choſe de monſtrueux & d'abſurde, 368. Celui pour la Religion eſt dangereux, II, 131
ZELINDE, Maitreſſe ingrate, III, 74
ZEUXIS, ancien Peintre qui ſe vantoit de peindre pour l'éternité, I, 113
ZIBELIN (la Veuve) réduite à faire la cérémonie du Bélier noir, III, 64
ZOÏLE portoit une longue barbe & avoit la tête raſe, II. 59

Fin de la Table des Matieres.

A Senlis, de l'Imprimerie de *NICOLAS DES ROCQUES.*

LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE.

I. DISCOURS.

——Quid fruſtra ſimulacra fugacia captas ?
Quod petis eſt nuſquam ; quod amas , avertere , perdes
Iſta repercuſſæ , quam cernis, imaginis umbra eſt :
Nil habet iſta ſui ; tecum venitque manetque ;
Tecum diſcedet , ſi tu diſcedere poſſis.

OVID. Metam. L. III. v. 432.

Tiré de la Fable de Narciſſe.

Pourquoi courir après un vain phantôme? L'objet de vos deſirs eſt imaginaire ; retirez-vous , il s'évanouit : cette ombre que vous voyez n'eſt que votre image réfléchie ; elle n'eſt rien par elle-même ; elle vient , elle s'arrête avec vous , & ſe retireroit, ſi vous pouviez quitter ce miroir enchanteur.

WILL *MONEYCOMB* nous amuſa beaucoup hier au ſoir ; il nous fit une Hiſtoire aſſez plaiſante d'une déclaration d'amour. Une jeune perſonne avoit depuis long-tems du goût pour un jeune homme : elle attendoit qu'il ſe déclarât le premier. Un jour il la vint voir : ſes deux ſœurs étoient avec elle ; l'amour fit le ſujet de la converſation : les deux ſœurs, par plaiſanterie, recommanderent au jeune homme chacune une femme ; il leur répondit qu'il avoit déja donné ſon cœur à une jeune Beauté :

celle qui brûloit en ſecret pour lui, fut aux abois, & voulut ſavoir ſon nom; il dit qu'il étoit obligé en honneur de ſe taire, mais qu'il pouvoit lui faire voir ſon portrait dans ſa tabatiere: l'Amante s'en ſaiſit; après quelques efforts inutiles pour la ravoir, il la pria, au cas qu'elle reconnût la perſonne, de garder le ſecret: elle ſe retire dans un coin, pleine d'inquiétude, ouvre la boëte, & n'y trouve qu'un petit miroir. Quelle agréable ſurpriſe! Jamais elle ne s'étoit mirée avec tant de plaiſir. Elle lui rendit la tabatiere avec un ſourire, en lui diſant qu'elle ne pouvoit qu'applaudir à ſon choix.

Vvill, perſuadé que ſon Hiſtoire avoit fait plaiſir, entama une Diſſertation ſur l'utilité des miroirs, & m'adreſſant la parole, il me demanda s'il n'y avoit pas des miroirs du tems des Grecs & des Romains: il ajouta qu'il avoit ſouvent remarqué que dans les Traductions des Poëmes des Anciens, il étoit queſtion de gens qui ſe miroient dans des puits, dans des fontaines, dans des lacs & des rivieres. Je me ſouviens, dit-il, que *Dryden*, dans ſon Ovide, nous parle d'un grand Maroufle appellé *Polipheme*, à qui la Mer ſervoit de miroir, & qui ne pouvoit faire ſa toilette que dans un tems calme.

Mon ami *Vvill*, pour nous montrer toute l'étendue de ſon érudition ſur ce chapitre, nous apprit encore qu'il y avoit aujourd'hui des peuples aſſez groſſiers dans le monde, pour ne pas ſe ſervir de miroir, & qu'il avoit lû dernierement un Voyage à la *Mer du Sud*, où il eſt dit que les Dames *du Chili* ne ſe coëffoient qu'au-deſſus d'un baſſin d'eau.

J'ai rapporté avec d'autant plus de plaiſir ce que *Vvill* nous dit au ſujet de ces miroirs naturels, que cela cadre avec la Lettre ſuivante que je reçus avant-hier.

MONSIEUR,

J'ai lû avec plaiſir vos Obſervations ſur le quatriéme Livre du Paradis Perdu; la Morale ſur-tout que vous découvrez dans différens endroits de ce Poëme, m'a plû extrêmement. Je voudrois ſavoir s'il n'y en auroit point auſſi dans ce paſſage du même Livre où *Milton* nous apprend que la Mere des hommes dès l'inſtant de ſa création, courut à un miroir; elle fut ſi enchantée de ſa figure qu'elle n'auroit jamais levé les yeux pour voir les autres ouvrages du Créateur, ſi la nature ne l'eût conduite à l'homme. C'eſt pour vous conſulter là-deſſus que j'ai pris la liberté de vous écrire: ſi vous jugez à propos de citer le paſſage entier de Milton, vos Lecteurs ſeront plus à portée d'en juger par eux-mêmes, & la citation ne contribuera pas peu à remplir votre feuille.

Je ſuis, *&c.*

La derniere raiſon de l'Auteur de cette Lettre eſt ſi forte, que je ne puis que m'y rendre; le paſſage auquel il fait alluſion, eſt une partie du diſcours d'Eve à Adam; c'eſt un des plus beaux morceaux du Poëme.

„ Sans ceſſe je me rappelle ce jour où me réveillant pour la premiere
„ fois, je me trouvai mollement étendue à l'ombre ſous les fleurs, ſans pou-
„ voir comprendre d'où & comment j'y avois été apportée, où j'étois,
„ qui j'étois. Non loin de moi ſortoit d'un Antre, avec un doux murmure,
„ une fontaine qui s'étendoit en plaine liquide, & dont la ſurface étoit
„ auſſi tranquille, auſſi pure que celle des Cieux. J'y porte mes premiers
„ pas, & n'ayant fait encore aucun uſage de la penſée, je m'arrête ſur ſes
„ bords couverts de verdure, pour admirer ce baſſin clair & uni, qui me
„ paroiſſoit un Firmament. Je me baiſſe pour le conſidérer, & auſſi-tôt
„ dans le ſein de cette humide clarté, paroît vis-à-vis de moi une figure
„ qui ſe baiſſe auſſi pour me regarder; je recule en treſſaillant. Le plaiſir me
„ ramene, le plaiſir fait revenir la figure, & nous nous contemplons avec
„ les mêmes regards de ſympathie & d'amour: j'y ſerois encore fixement
„ attentive & languiſſante d'un vain deſir, ſi je n'avois été tirée de mon ra-
„ viſſement par cette voix: Ce que tu conſideres, ce que tu admires ici, ô
„ Belle Créature, c'eſt toi-même; cette image paroît & diſparoît avec toi;
„ mais ſui-moi, & je te menerai où ce n'eſt point une ombre qui attend ton
„ arrivée & tes doux embraſſemens. Là tu trouveras celui dont tu es l'ima-
„ ge, celui dont tu ſeras la compagne inſéparable, & à qui tu donneras un
„ nombre infini de créatures ſemblables à vous deux, ce qui te méritera le
„ titre de mere de la race humaine. Que pouvois-je faire autre choſe que
„ de m'abandonner entiérement à ce guide inviſible? Alors je t'apperçûs
„ ſous un plâne; je fus frappée de ta taille avantageuſe & de ta figure, quoi-
„ que pourtant moins belle, (à ce que je m'imaginai) moins douce, moins
„ gracieuſe, moins attirante que celle de l'image fugitive que j'avois vû
„ dans l'onde. Je me retourne pour m'en aller; tu me ſuis, & tu cries à haute
„ voix. Reviens à moi, belle Eve. Qu'eſt-ce que tu veux? Ce que tu fuis, c'eſt
„ celui dont tu es formée; tu es ſa chair & ſes os; pour te donner l'être, j'ai
„ tiré de mon côté, du plus près de mon cœur, ta ſubſtance & ta vie; ainſi
„ tu dois être à jamais à mon côté, ma chere & inſéparable conſolation:
„ c'eſt toi que je cherche, tendre moitié de mon ame; c'eſt vers toi que je
„ ſoupire, toi qui es un autre moi-même. Ta main ſaiſit tendrement la
„ mienne; je me rendis, & depuis ce moment, je reconnois combien la
„ grace majeſtueuſe de l'homme, combien la ſageſſe qui ſeule eſt véritable-
„ ment belle eſt ſupérieure à la beauté.

„ *Ainſi parla notre commune Mere....*

II. DISCOURS.

——Voluiſti in ſuo genere unumquemque noſtrum quaſi quemdam eſſe Roſcium, dixiſtique non tam ea quæ recta eſſent probari quam quæ prava ſunt faſtidiis adhæreſcere.

Vous voudriez que chacun de nous fût une eſpece de Roſcius *dans ſon genre, & vous avez dit que les hommes ne ſont pas ſi ravis de ce qui eſt bien, que dégoûtés de ce qui eſt mal.*

IL nous eſt aſſez naturel de nous repentir de n'avoir pris qu'une légere teinture de certaines connoiſſances, que nous avons mépriſées dans notre jeuneſſe, faute de réflexions. L'utilité réelle d'un talent, qui paſſe pour frivole dans l'eſprit des ſages, prouve combien ce préjugé eſt ridicule. Je veux parler de l'Art de la perfection de la Danſe. J'ai connu un Gentilhomme d'un grand mérite qui regretta juſqu'à la fin d'une vie très-honorable, qu'on eût négligé cette partie de ſon éducation. Il diſoit que les qualités les plus éminentes n'entroient point dans l'uſage ordinaire de la vie; que fort ſouvent il n'en étoit pas queſtion; & que les plus grands talens devenoient inutiles à celui qui les poſſédoit, faute de certains petits ornemens extérieurs. Une mine prévenante, un regard noble, un beau maintien ſont naturels à certains hommes; mais ces mêmes hommes auroient infiniment plus de graces, ſi l'Art eût perfectionné les dons heureux qu'ils ont reçus de la nature. Cet Art, à qui ne l'a point étudié, pourra paſſer pour une chimere; mais faites-y attention. Des gens aſſemblés vous paroîtront dans tout un autre jour; ils vous expliqueront par des régles claires & infaillibles, pourquoi tel homme, avec de beaux traits & un corps bien fait, n'eſt pas ſi agréable que ſon voiſin qui n'a pas les mêmes avantages. La rapidité avec laquelle nous liſons, n'eſt pas un effet de la mémoire qui préſente à notre eſprit la forme des lettres. Si nous ne ſommes pas obligés, comme les enfans, de raſſembler, de joindre les ſyllabes, nous en ſommes redevables à l'habitude. Un homme, qui n'aura pas eu ſoin de ſe former le corps, ſera tout auſſi embarraſſé dans une compagnie, qu'un enfant qui commence à lire, & qui héſite à chaque lettre. Les hommes n'en ſeroient que plus agréables les uns aux autres, & la ſociété y gagneroit beaucoup ſi la danſe étoit généralement cultivée; c'eſt la choſe du monde qui peut-être contribue le plus à ſe bien conduire dans des circonſtances qui en paroiſſent les plus éloignées. Un Savant qui a de l'eſprit ſe fait écouter avec plaiſir, quoiqu'il ne parle que ſur des matieres à la portée du commun des hommes; de même l'action d'étendre le bras, le mouvement le plus ordinaire, fait voir ſi un homme a jamais appris ce que c'eſt que la vraye harmonie de ſes membres. Quiconque a vû *Booth*, Acteur célébre dans le rolle de *Pyrrhus*, s'avancer *vers ſon Trône pour recevoir Oreſte*, doit être convaincu que les ſentimens

les plus majeſtueux & les plus grands ſont exprimés même dans la marche de cet Acteur. Quoiqu'il n'y ait perſonne qui puiſſe remplir cette partie de ſon rolle auſſi-bien que lui, peut-être le joueroit-il avec encore plus de nobleſſe, s'il ſavoit danſer. Ce ſujet eſt ſi difficile à manier avec gravité, que je ne veux pas aujourd'hui m'y engager plus avant. Mais l'Auteur de la Lettre ſuivante l'a traité dans l'eſſai, dont il parle, de façon que je lui ſuis redevable de la réſolution que j'ai priſe de ne jamais penſer mal d'une choſe juſqu'à ce que j'euſſe écouté ce que ceux d'un avis contraire pouvoient dire en ſa faveur.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Il n'y a gueres d'Art ou de Science qui n'ait été vantée par les plumes des Amateurs ou Profeſſeurs de ces Sciences : ils en ont fait voir l'excellence, & par là ont beaucoup contribué à leurs progrès. Pourquoi l'Art de la Danſe, cet Art ſi célébre parmi les Anciens, ſeroit-il totalement négligé par les Modernes, ſans trouver même un ſeul Ecrivain pour en publier les éminentes perfections?

Le peu de cas qu'on en fait aujourd'hui provient de ce ſilence. On n'eſtime cet Art que comme un amuſement frivole; il perd de plus en plus de ſon crédit; on le croit incompatible avec les Sciences, & les Maîtres dans ce genre paſſent pour autant d'Automates. Et comme Terence ſe plaint dans un de ſes Prologues de ce que les Danſeurs de corde lui enlevoient tous les Spectateurs de ſes piéces : ainſi nous pouvons dire avec autant de raiſon, que les cabrioles & les ſauts périlleux ſuppléent ſur nos Théatres à une Danſe noble & réguliere, & y ſont préferés. Il eſt donc tems que quelqu'un vienne à ſon ſecours pour détruire les héréſies groſſieres qui s'y ſont introduites, & pour en remplacer les beautés réelles. Expoſer la Danſe dans ſon vrai jour, ce ſeroit en faire voir l'utilité & l'élégance, démontrer le plaiſir & les fruits qu'on en retire. Il ſeroit bon de préſenter quelques régles fondamentales qui puſſent contribuer à la perfection des Profeſſeurs de cet Art, & à l'inſtruction des Spectateurs, afin que les premiers fuſſent plus en état d'exécuter & les autres de juger ſainement de ce qu'il y a d'eſtimable dans cet Art.

Ce n'eſt que pour encourager quelque plume ingénieuſe & plus habile que la mienne, qu'en qualité de Maître à danſer, j'ai fait un petit Traité, une eſpèce de Mémoire pour ſervir à l'Hiſtoire de la Danſe; j'ai remonté juſqu'à ſa ſource : j'aurois fait voir ſon antiquité, démontré ſon utilité, & tout le cas qu'en faiſoient les Anciens. J'ai auſſi conſideré la nature & la perfection de toutes ſes parties, & combien la Danſe eſt utile & agréable, tant comme talent que comme exercice. J'ai tâché de répondre à toutes les objections. J'ai fait un détail des différentes Danſes des Grecs & des Romains, religieuſes, guerrieres ou civiles. J'ai eu ſoin de faire remarquer les parties de la Danſe, qui ont rapport à l'ancien Théatre, & où les Pantomi-

mes eurent tant de part. L'on trouve dans cet Ouvrage curieux une vie des Maîtres qui ont excellé dans cet Art surprenant. Après quoi j'ai fait quelques observations sur la Danse des Modernes, tant sur la théatrale que sur celle qui doit si nécessairement entrer dans l'éducation de nos Dames & nos Cavaliers.

J'ai conclu par quelques légeres remarques sur l'origine & le progrès du caractere par lequel les Danses sont marquées & communiquées d'un Maître à un autre. Maintenant si quelque grand génie vouloit pousser cet Art à ce point de perfection dont il paroît si susceptible, quels fruits n'en pourroit-on pas attendre? Car si nous considérons l'origine des Arts & des Sciences, nous en trouverons qui ont eu des commencemens si vils, & qui promettoient si peu, qu'il est étonnant comment de si grands édifices ont pû se construire sur des fondemens si foibles. Mais est-il rien d'impossible à un esprit supérieur? Qui se seroit figuré que le bruit barbare des marteaux d'un Forgeron eût jamais donné naissance à la Musique? Cependant Macrobe, dans son second Livre, rapporte que Pythagore passant devant la boutique d'un Forgeron, trouva que les sons que produisoient ses marteaux étoient ou graves ou aigus, selon les différens poids des marteaux. Le Philosophe, pour encherir sur cette idée, suspendit différens poids par des cordons de même grosseur; il découvrit que les sons répondoient aux poids. Cette découverte faite, il trouva les accords. Il conclut que deux cordons de la même substance, & tendus également, l'un étant double de la longueur de l'autre, donnoient cet intervale que l'on apelle *diapason* ou une *octave*. Il produisit le même effet par deux cordons de même longueur & grosseur, l'un ayant quatre fois la tension de l'autre. Ce fut d'après un commencement si obscur, que ce grand homme convertit ce qui n'étoit que bruit dans la Science la plus enchantereſſe, l'associa aux Mathématiques, & en fit par ce moyen une Science des plus abstraites & des plus démonstratives. Ne seroit-il pas possible que la Danse, si une personne habile l'entreprenoit, se perfectionnât de même? Elle ne seroit pas si démonstrative, à la vérité, que celle qui dérive des sons; mais du moins elle seroit digne d'être mise au rang des Arts ennoblis.

Enfin, M. le Spectateur, comme vous vous êtes déclaré *Visiteur* des Ecoles de Danses, & que ce projet les regarde particulierement, je me suis fait un devoir indispensable, avant la publication de mon Mémoire, de vous consulter, & je regarde votre suffrage comme absolument nécessaire, afin de recommander mon Traité auprès des parens de ceux qui apprennent à danser, & des jeunes Dames dont, comme Visiteur, vous devriez être le gardien.

Je suis, &c.

III. DISCOURS.

Quis novus hic noſtris ſucceſſit ſedibus hoſpes !
Quam ſeſe ore ferens ! Quam forti pectore & armis.

En. 4. v. 10.

Quel eſt cet Etranger nouvellement arrivé dans ces lieux ? Que ſon air eſt noble ! quelle intrépidité ! quel courage dans les combats !

IL n'y a pas, ſelon moi, de plus grand Héros que celui qui poſſéde des qualités éminentes ſans faire ſentir qu'il ſe croit au-deſſus des autres ; ou, ſi vous voulez, il eſt du devoir d'un homme illuſtre, quelques perfections qu'il ait, de ne paroître eſtimer que celles auxquelles tout homme peut atteindre. Il doit être convaincu que la juſtice, l'intégrité & l'amour de la patrie, ſont les ſeules qualités qui rendent eſtimable, & que tous les autres talens n'ont de prix qu'autant qu'ils conduiſent à ces vertus. Tel homme ſage & vaillant ſait bien qu'il importe peu aux autres qu'il le ſoit, à moins qu'il ne tourne ces avantages à l'utilité publique. Celui qui brigue les applaudiſſemens & les hommages de la multitude, ou qui s'arroge quelque prééminence, ne tardera gueres à tomber de l'admiration dans le mépris. Il n'y a pas d'homme de mérite qui n'en ſoit le premier convaincu. Toute ſupériorité n'eſt ſupportable que lorſqu'elle a le bien de la patrie pour objet ; autrement elle ſeroit odieuſe : ſous ce point de vûe, elle eſt conſidérée comme un avantage auquel chacun a part ; elle réunit les idées de dignité, de pouvoir & de renommée, d'une maniere ſi naturelle & ſi agréable pour celui qui en jouit, qu'elle excite dans tous ceux qui ne le connoiſſent pas la curioſité de voir, de connoître un perſonnage avec qui chaque homme croit avoir quelque choſe de commun.

Que ce ſoit là la cauſe ou non pour laquelle le monde s'empreſſe de voir un Héros ; j'ai reçû quantité de lettres de toutes les Provinces de cette Iſle, où je ſuis prié de donner une exacte deſcription de la taille, des traits & de la figure du Prince qui vint dernierement en Angleterre, & qui a fait tant de merveilles pour la liberté de l'Europe. Les plus curieux ſeroient fort embarraſſés de s'en former une idée telle que mes correſpondans la demandent. Il y a toujours dans leurs recherches quelque choſe qui les regarde eux-mêmes, & qui eſt analogue à leur façon de penſer, à leur profeſſion, à leur caractere propre. Par exemple, un de nos amis dans les Montagnes de Galles, me ſupplie de lui donner au juſte l'hiſtoire de cet homme admirable qui a paſſé les Alpes avec une armée & tout ſon bagage, & s'il étoit poſſible de lui faire ſçavoir ſi le Payſan qui lui avoit montré le chemin, & qu'on a tiré dans la Carte Géographique, eſt encore en vie. Un jeune homme qui eſt au Collége, & qui s'attache beaucoup

aux humanités, me prie de lui envoyer le détail de l'entrevue de Son Alteſſe & de notre Général. Ainſi travaillent les imaginations des hommes ſuivant différentes éducations ; mais tous ſe rencontrent à rendre des hommages mêlés d'admiration à ce perſonnage illuſtre. J'ai attendu qu'il fût arrivé en Hollande, avant que d'apprendre à mes correſpondans que je n'ai pas été un Spectateur aſſez peu curieux, pour ne pas avoir vû le *Prince Eugene*. Il ſeroit très-difficile, comme je viens de le dire, de répondre à l'attente de tous ceux qui m'ont écrit ſur ce chapitre. Il ne me ſeroit pas non plus poſſible de trouver des termes pour exprimer toute la fineſſe qui paroît dans les regards de celui qui ſurprit Cremone. Quelle intrépidité dans le viſage de celui qui força les tranchées à Turin! Mais en général, je dirai que quiconque le contemple, conçoit facilement de lui tout ce qui peut être imaginé ou exécuté par l'eſprit ou la force humaine. Ce Prince eſt d'une taille qui rend un homme propre à tous les exercices. Son air eſt noble & compoſé ; ſon œil vif, mais vigilant & penſif, plutôt qu'étincelant ; il s'exprime avec facilité dans les aſſemblées ; il a un certain art de ſe mettre inſenſiblement au niveau des autres, & de diſparoître de la compagnie, au lieu d'en recevoir les hommages. Sa figure eſt avantageuſe ; ſes membres ſont bien proportionnés, & forment un enſemble parfait. Il y a dans ſes regards quelque choſe de ſublime, qui ne paroît poinr naître de ſa dignité ou de ſa grandeur, mais de la diſpoſition naturelle de ſon eſprit. Il ſouffre plutôt la grande compagnie qu'il ne l'aime ; & il a paru en public, tandis qu'il étoit parmi nous, plutôt par bonté & pour ſatisfaire la curioſité, que pour flatter ſon amour propre. Comme ſon eſprit n'eſt jamais agité au milieu des plus grands dangers, il n'eſt pas moins ſerein dans toutes les fêtes les plus tumultueuſes. Une grande ame n'eſt occupée dans l'une ou l'autre rencontre, qu'à réflechir ſur la meilleure maniere de s'en débarraſſer. Si ce Héros a un cœur capable des plus grandes entrepriſes, comme un ſecond Alexandre, il les pourſuit, & jouit de la renommée qu'elles lui méritent, avec tout l'eſprit & toute la politeſſe de Ceſar : il eſt aiſé de remarquer en lui un génie auſſi ſuſceptible de contemplation que d'entrepriſe ; une ame toujours prête aux grands exploits, mais ſans être impatiente d'occaſion de ſe développer. Ce Prince a la ſageſſe & la valeur au plus haut point de perfection. Ces nobles qualités réunies, étouffent toute vaine gloire, & tous les autres vices qui pourroient mettre de l'inégalité dans ſon caractere. Ces rares facultés de l'eſprit & du corps rendent ce perſonnage ſi extraordinaire, qu'il ne paroît rien avoir en lui que ce que tout homme doit avoir, l'empire ſur lui-même ; abſtraction faite du haut rang où la fortune l'a placé. Si vous voyiez le Prince Eugene, & qu'on vous le donnât pour un particulier, vous diriez que c'eſt un homme plein de mérite & de modeſtie ; ſi vous appreniez que ce fût le Prince Eugene, il n'y perdroit rien, ſinon que votre admiration ſe convertiroit en amour pour ſa perſonne.

J'ai crû qu'il ne ſeroit pas déplacé d'entretenir mon Lecteur d'un Héros qui n'a jamais été égalé que par un ſeul homme, ſur qui il a encore de l'avan-

tage

tage en ce qu'il a eu une occaſion de marquer de l'eſtime pour lui dans ſon adverſité.

IV. DISCOURS.

Laudibus arguitur vini vinoſus.

Hor. Ep. 19. l. 1. v. 6.

On reconnoît le Buveur aux éloges qu'il fait du vin.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

PLuſieurs de mes amis ſe ſont aſſemblés ce matin chez moi pour y prendre du thé ; ils jouiſſent d'une ſanté parfaite : la fête d'hier ne les avoit aucunement dérangés ; nous avions cependant bû plus de razades que nous n'aurions dû faire, graces aux ſoins de *Brooke & Hellier*. Par reconnoiſſance pour ces bons Citoyens, je dois, au nom de la compagnie, vous accuſer d'injuſtice d'avoir paſſé leur mérite ſous ſilence. N'ont-ils pas fait venir le vin le plus exquis, & pris ſoin qu'il ne fût pas alteré par les Marchands, avant d'être ſervi ſur les tables des Particuliers, ou dans les ſociétés *des bons vivans* ? Je ne puis comprendre comment un Spectateur peut être cenſé faire ſon devoir, ſans repaſſer ſouvent ſur des matieres qui intereſſent notre ſanté, qui doit être le premier de nos ſoins ſi nous voulons jouir réellement de la vie. C'eſt pourquoi il ſeroit bon que votre vigilance *ſpectatrice* fît attention à cet objet, & que vous donnaſſiez des ordres à votre Commis-ſur-Intendant des Enſeignes, que dans ſa ronde il examinât tous les Officiers de bouche du public, & s'informât où ils achettent leurs différentes denrées. Depuis *Cully-Mully-Puff*, d'agréable & de bruyante mémoire, je n'enai pas vû à vendre dans les charrettes, ou dans tout autre marché ambulant, qui ne fût gâté, témoins les brouettes de raiſins pourris, amandes, figues, groſeilles que vous voyez débiter par un certain homme habillé comme un Pandour. Mettez-vous dans l'eſprit qu'un enfant peut être empoiſonné pour la valeur de trois deniers ; qu'il en coutera aux parens ſouvent des guinées pour le guerir. Puiſque les poiſons ſont à vil prix, les médecines ſi cheres, ſi couteuſes, comment pouvez-vous manquer de veiller à ce que nous mangeons & buvons, ou de célébrer ces dignes Citoyens dont j'ai parlé ci-deſſus, qui nous ont rendu tant de ſervices en ce genre. C'étoit l'uſage parmi les anciens Romains de rendre des honneurs particuliers à quiconque avoit ſauvé la vie d'un Citoyen. Combien plus ne doit-on pas à ceux qui empêcheroient la mort de toute une multitude ? Autant que de pareils hommes méritent vos éloges, autant vous devriez noter ceux qui agiſſent au préjudice de notre ſanté, & les peindre des couleurs

qu'ils méritent. Le bien public exigeroit que tous ceux qui débitent des vins fuſſent engagés par ſerment à n'en donner que de bons. Le Sur-Intendant ſeroit chargé aux aſſiſes d'informer le pays que le Marchand qui mélange le vin ſera cenſé coupable d'homicide ſi un buveur vient à mourir dans un an & un jour, & qu'il ſera procédé contre lui ſelon toute la Juſtice. Ce ſera une mauvaiſe défenſe que d'alléguer un mélange fortuit; il ſera décidé que ledit Marchand de vin a fait, de deſſein formé, une action criminelle dans ledit mélange, & que par conſéquent il eſt digne, ſelon l'équité, de toutes les peines dont le ſeroit un homme convaincu d'avoir paſſé ſon épée à travers le diafragme de quelqu'un, qu'il n'avoit deſſein que de percer dans le bras.

Je ſuis éleve de Thémis depuis trois ans; c'eſt pourquoi ce que j'avance eſt loi ou devroit l'être. Une mauvaiſe intention bien prouvée ne doit pas trouver de grace, parce qu'elle a été pouſſée au-delà de ſes bornes. On ne ſauroit traiter trop ſéverement l'injuſtice auſſi-bien que la cruauté de ceux qui ſe font un jeu de la vie des hommes, en préparant des liqueurs dont le mélange peut être mortel, quoique chaque choſe mêlée peut être ſalutaire en elle-même. Quant à nous, ſi nos repas ſont ſains, s'il n'y a aucun danger pour notre vie, c'eſt à Brooke & à Hellier que nous en avons l'obligation. Ces divins mortels méritent les hommages, les remercimens, & la pratique de toute la Ville, & il eſt de votre devoir d'annoncer notre reconnoiſſance.

Je ſuis, *&c.*
TOM. TROU.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je ſuis une perſonne qui ai été long-tems enfermé dans un Collége; j'avois beaucoup lû & peu vû; je ne ſavois rien du monde que ce que la lecture & les mappemondes m'en avoient appris. J'ai fait de grands progrès dans mes études; je me plaiſois dans les Sciences, mais je déplaiſois dans la converſation. A force de m'entretenir avec les morts, je m'étois rendu preſqu'incapable de la ſociété des vivans. Enterré depuis long-tems avec les anciens, j'avois contracté une averſion barbare pour les modernes, & lorſqu'il me falloit parler, je me faiſois beaucoup de violence, & peu de plaiſir aux autres. On me fit enfin connoître mes défauts; on ne me parloit jamais, ni je ne parlois point, à moins que la converſation ne roulât ſur les livres. Je mourois d'ennui; à la fin je me ſuis mis au monde: j'ai cherché les plus belles compagnies; j'eſperois effacer dans la foule la rouille que j'avois contractée avec moi-même. Par une imitation groſſiere des mœurs de gens du bel air, je ne ſuis parvenu qu'à découvrir que je faiſois trop l'aimable pour l'être.

Tel étoit mon état quand je devins l'amant paſſionné & l'adorateur de la charmante *Belinde*; c'eſt là l'époque de mon changement; elle a la plus

belle voix du monde ; elle chante toutes les fois que je l'en prie, & le fait, avec d'autant plus de plaiſir qu'elle ſait que je l'aime. Elle danſera avec moi plutôt qu'avec un autre, pour la même raiſon. Il faut que mes affaires changent de face avant que je puiſſe lui ouvrir mon cœur. Sa fortune n'eſt pas aſſez conſidérable, & la mienne eſt trop mince. Je ne vous écris maintenant que pour vous faire le portrait de *Belinde*, comme une femme aſſez habile, pour marquer de la reconnoiſſance pour ſon amant, ſans lui donner aucun eſpoir de réuſſir dans ſon amour, à l'aide de beaucoup d'eſprit guidé par autant de ſageſſe, ornés l'un & l'autre de candeur & d'innocence: Belinde dit toujours ce qu'elle penſe. Nous ſommes pluſieurs qui l'admirons ; mais la maniere dont elle nous traite eſt ſi juſte & ſi proportionnée à notre mérite, que mes rivaux ne m'ont jamais cauſé la moindre jalouſie ; telle eſt ſa bonté, que chacun ſe croit préferé, & ſe perſuade qu'elle prendra celui qui la ménage. Je ne dirai pas que cette paix qui regne parmi nous, naiſſe de l'amour propre. Quoiqu'il en ſoit, je trouve quelque choſe d'extraordinaire & digne d'imitation dans le caractere de cette jeune beauté. Si vous voulez bien publier cette Lettre, vous obligerez la petite fraternité d'heureux rivaux, & plus particulierement celui qui a l'honneur d'être,

WILL CYMON.

T.

V. DISCOURS.

Reſpicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem & veras hinc ducere voces.

Etudiez bien la vie humaine, ſi vous voulez peindre la nature, & la faire parler.

MOn ami le Chevalier de Coverly, la derniere fois que nous nous trouvâmes enſemble, me dit qu'il avoit grande envie de voir avec moi la nouvelle Tragédie [1] : il m'aſſura en même-tems qu'il n'avoit point été à la Comédie depuis vingt ans. La derniere Piéce que je vis, me dit-il, étoit *le Comitté* [2]. Je n'aurois même point été la voir, ſi l'on ne m'eût dit que c'étoit une Piéce favorable au gouvernement préſent. Il me demanda enſuite qui étoit cette mere affligée ; je lui dis que c'étoit la veuve d'Hector ; ſon mari étoit brave, répondit-il. Je n'étois encore qu'Ecolier que j'avois lû toute ſa vie dans le Dictionnaire. Mais n'y auroit-il pas

[1] *La Mere affligée*, excellente Traduction de l'Andromaque de Racine, par M. Philipps.
[2] Comédie du Chevalier *Vaenburg*, qui a eu du ſuccès & qu'on joue encore de tems en tems.

de danger, pourſuivit-il, à rentrer tard, ſuppoſé que les *Mohoks* fuſſent en campagne. Je vous avoue, dit-il, que je crus être tombé entre leurs mains hier au ſoir; en effet je remarquai que deux ou trois hommes noirs & forts me ſuivoient depuis le milieu de *Fleetſtreet*. Ils redoubloient même leurs pas derriere moi, à meſure que je redoublois les miens pour les éviter. Vous ſaurez, continua le Chevalier avec un ſourire, que je m'imaginai qu'ils avoient envie de me *courre* comme un cerf; car je me reſſouviens d'un fort galant homme de mon voiſinage, qui dans le tems du Roi Charles II. fut courru par des gens de cette eſpèce; auſſi ne s'eſt-il jamais expoſé depuis dans la Ville: je leur aurois cependant donné de l'exercice, ſi ç'eût été là leur deſſein: je ſuis vieux Chaſſeur de renards; j'aurois tourné autour d'eux; j'aurois paſſé devant eux; je leur aurois joué mille tours nouveaux pour eux. Si c'étoit là le projet de ces Meſſieurs, répondit le Chevalier, ils ne s'y ſont pas bien pris pour réuſſir; car je leur échappai, dit-il, au bout de *Norfolkſtreet*; là j'enfilai un autre coin de rue, & me mis chez moi à l'abri de leurs inſultes, avant qu'ils puſſent s'imaginer ce que j'étois devenu. Cependant, dit mon ami, ſi le Capitaine *Sentry* eſt de la partie, que vous vouliez paſſer demain chez moi ſur les quatre heures, afin de pouvoir être à la Comédie avant que la Salle ſoit remplie; mon carroſſe ſera prêt; *Jean* vient de me dire que les petites roues ſont racommodées.

Le Capitaine ne manqua pas de s'y rendre à l'heure marquée: j'y étois lorſqu'il entra; il dit au Chevalier de ne rien craindre. J'ai, ajouta-t'il, l'épée dont je me ſervis à la bataille de Stinkerque. Je m'apperçus que les domeſtiques du Chevalier, & entr'autres notre ami le Sommelier, s'étoient pourvus de bons bâtons de chêne pour accompagner leur Maître. Nous le mîmes dans ſon carroſſe; je me plaçai à ſa gauche, le Capitaine vis-à-vis: le Sommelier étoit à la tête des Domeſtiques qui compoſoient l'arriere-garde. Nous l'eſcortâmes en ſûreté juſqu'à la Comédie. Nous nous rendimes au Parterre, où nous nous plaçames de façon que le Chevalier ſe trouvoit entre le Capitaine & moi. La Salle ſe remplit; l'on alluma. Mon ami ſe leva alors pour regarder autour de lui, avec ce plaiſir que ſent naturellement un homme rempli d'humanité, à la vûe d'une multitude de perſonnes qui ſemblent être charmées les unes des autres, & participent en commun au même divertiſſement. Pyrrhus entra: le Chevalier me dit qu'il ne croyoit pas que le Roi de France eût une démarche plus majeſtueuſe. J'étois fort attentif aux remarques de mon ami: je les regardois comme autant de traits critiques dictés par la nature. Je prenois plaiſir à l'entendre me dire à la fin de preſque toutes les Scenes, qu'il ne pouvoit imaginer comment finiſſoit la Pièce: quelques-fois je le voyois s'intereſſer pour Andromaque; l'inſtant d'après Hermione l'occupoit tout entier; il étoit fort embarraſſé de ſavoir ce que deviendroit Pyrrhus.

Quand le Chevalier vit la réſiſtance d'Andromaque aux pourſuites de ſon Amant, il me dit à l'oreille qu'il étoit ſûr qu'elle ne ſe rendroit pas. Vous ne ſauriez vous imaginer ajouta-t'il, avec plus de véhémence qu'à

l'ordinaire, ce que c'eſt que d'avoir affaire à une veuve. Pyrrhus la menaça enſuite de la laiſſer; mon ami branla alors la tête en marmottant entre ſes dents : oui, qu'il le faſſe s'il le peut. Ce rôle fit tant d'impreſſion ſur l'imagination du Chevalier, qu'à la fin du premier Acte, comme je penſois à autre choſe, il me dit à l'oreille : ces veuves, Monſieur, ſont les plus méchantes créatures du monde. Mais dites-moi, je vous prie, cette Piéce eſt-elle ſelon vos regles dramatiques, pour me ſervir de vos termes ? Vos Acteurs Tragiques doivent-ils toujours parler pour être entendus ? Il n'y a pas une ſeule ſentence dans cette Piéce que je n'entende.

Le quatriéme Acte commença heureuſement pour moi, avant que j'euſſe le tems de lui répondre. Hé bien, dit le Chevalier en s'aſſeyant avec beaucoup de ſatisfaction, nous allons ſans doute voir l'ombre d'Hector. Il renouvella alors ſon attention; de tems en tems il ſe mettoit à louer la veuve; il ſe trompa un peu à l'égard d'un de ſes Pages qu'il prit d'abord pour Aſtianax; mais il revint preſqu'auſſi-tôt de ſon erreur; il avoua cependant qu'il auroit été ravi de le voir : car ce doit être, dit-il, un fort joli enfant, ſelon la deſcription qu'on nous en donne. Hermione ſe retira en menaçant Pyrrhus : on applaudit. Voilà, dit le Chevalier, ſur ma parole, un bon garnement.

Un grand ſilence regnoit pendant toute l'action; il étoit naturel que les Spectateurs ſe ſerviſſent des entre-Actes, pour dire leurs ſentimens ſur les Acteurs & ſur la Piéce. Le Chevalier entend pluſieurs louer Oreſte; il ſe joint à eux, & dit qu'il croit que ſon ami Pylades a beaucoup d'eſprit; ils applaudirent enſuite Pyrrhus. Le Chevalier n'abandonna pas la partie; quant à moi, dit-il, l'ami bon homme, quoiqu'il parle peu, je l'aime autant que tous les autres. Il y avoit auprès de nous deux ou trois petits-Maîtres qui paroiſſoient fort attentifs aux remarques du Chevalier : le Capitaine Sentry craignant qu'ils ne ſe mocquâſſent du bon homme, le tira par le coude, & lui parla à l'oreille juſqu'au cinquiéme Acte. Le Chevalier fut extrêmement remué à la deſcription que fit Oreſte de la mort de Pyrrhus, & à la fin dit que c'étoit une action ſi ſanglante & ſi barbare, qu'il étoit bien aiſe qu'elle ne ſe fût point faite ſur le Théâtre à la vûe d'Oreſte dans ſes fureurs : il devint plus ſérieux qu'à l'ordinaire; il prit occaſion de moraliſer à ſa maniere ſur une mauvaiſe conſcience, en ajoutant qu'Oreſte dans ſa rage paroiſſoit voir quelque choſe.

Nous étions venus les premiers, nous fûmes les derniers à ſortir; nous avions envie d'avoir un libre paſſage pour notre ami le Chevalier que nous ne voulions point expoſer aux embarras de la foule. Il quitta la Salle fort content du plaiſir qu'il y avoit eu; nous l'eſcortâmes juſques chez lui; pour moi je fus enchanté de l'excellente Piéce que je venois de voir jouer & encore plus de la ſatisfaction qu'elle avoit donnée au bon vieillard.

VI. DISCOURS.

——Depaupertate tacentes,
Plus poſcente ferent.

L'homme qui cache ſes beſoins, gagne plus que celui qui ſe plaint.

JE n'ai rien à faire aujourd'hui qu'à mettre la deviſe latine à la tête de ma feuille. Cet Epigraphe, à mon avis, ne répond pas mal au ſujet. Si le ſilence de nos beſoins eſt un mérite, à plus forte raiſon la modeſtie de celui qui les cache ſous une honnête parure.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Il regne parmi nous un abus qui n'a pas encore été l'objet de vos ſpéculations : je veux dire la haine que portent certains parens à de jeunes gens, à cauſe des moyens raiſonnables qu'ils employent pour ne les point fréquenter. C'eſt en affectant une plus riche parure, qu'une mince fortune ne le paroît permettre. Mais le triſte ſpectacle d'un homme dans la miſere, eſt expoſé d'une maniere ſi ſenſible dans un petit ouvrage intitulé *le Héros Chrétien*, que vouloir paroître eſt non-ſeulement excuſable, mais néceſſaire. Perſonne n'ignore les fâcheuſes conſéquences que l'on tire ſouvent à la vûe d'un homme de mérite, s'il porte l'étiquette de la pauvreté ; ce qui juſtifie le ſoin que prennent quelques-uns pour être admis dans certaines compagnies, pourvû néanmoins que leur pauvreté ne nuiſe point à leur état réel.

Tout homme qui blâme un autre de ce qu'il ne veut pas le fréquenter, doit lui rendre la juſtice de s'informer comment il paſſe ſon tems. S'il apprend qu'il s'enferme tout le jour dans ſa chambre, il ſeroit injuſte de penſer qu'un être raiſonnable ne met pas à profit les heures de ſa ſolitude. J'eſpere qu'on ne conclura point de ce que je viens de dire, ou dirai dans la ſuite, que je voudrois qu'un jeune homme paſſât plus de tems qu'il ne peut raiſonnablement dérober à l'étude, ou dépenſât plus d'argent que ſon état ne le peut permettre, à ſe faire des amis, & à cultiver de belles connoiſſances. Je ſuis le premier à dire que la plus grande partie de notre tems doit être conſacré à des occupations plus ſolides. Le tems ne peut ſe racheter, & l'on eſt coupable des momens perdus. Quant à la parure, deux habits modernes par an pourront ſuffire : je ne prétens pas même que l'obligation de ſe bien vêtir, s'étende plus loin. Une vérité qui ſe manifeſte tous les jours, c'eſt qu'un Etranger d'un eſprit paſſable, s'il eſt bien mis, ſera mieux reçu des gens du monde, qu'un autre d'un génie ſupérieur, dont l'habillement ſera médiocre. Il n'eſt rien dans la parure qui ne

ſoit à la portée de tous ceux qui nous voyent. Très peu ſont en état de juger des talens. D'ailleurs il eſt de la politique & de la politeſſe d'un Savant, d'être réſervé parmi les inconnus, & de ne s'y ſoutenir que par l'eſprit ordinaire de la converſation. Il eſt vrai que parmi ceux qui ne s'y connoiſſent point, c'eſt-à-dire la plupart des hommes, les mots délicateſſe, idiômes, belles images, arrangement de periodes, génie, feu, ainſi du reſte, employés avec une gravité frugale & honnête, paſſeront pour critique profonde & immenſe érudition.

Tous les favoris de la fortune, du moins les jeunes gens & ceux qui ſont à la fleur de l'âge, ſont fort ſujets à tirer un peu trop de vanité de leurs ajuſtemens; & par conſéquent à ne faire cas des autres qu'à proportion de la richeſſe de leurs habits. Avec quelle confuſion un Cavalier à la mode n'eſt-il point obligé de rendre le ſalut à un homme dont l'air meſquin ſemble à peine le mériter; il a néanmoins une eſtime particuliere pour lui, quoiqu'il ait honte d'en donner des marques en public.

Il faut avouer que tout jeune homme qui figure, pourroit par une œconomie artificielle, épargner plus de deux cens francs par an; par exemple, au lieu de belle toile de Hollande, porter un cilice, & il doit en d'autre point ménager à proportion, pourvu qu'il cache cette épargne ſous un bel exterieur. De quel uſage lui ſeroit une ſomme ſi mince pour détourner une infortune? Avec cet argent & ſans habits, il perdroit le peu d'amis qu'il a, & ſeroit hors d'état d'en faire d'autres. Comme les dehors d'une fortune aiſée ſont néceſſaires pour en faire une réelle, je ne ſçai s'il ne ſeroit pas quelque-fois utile de jetter dans le diſcours certaines exclamations touchant les *Banques*; de faire voir la plus grande conſternation à la chûte des fonds, & la plus vive allegreſſe à leur augmentation: c'eſt la vénération & le reſpect que la pratique de tous les ſiécles a conſervés au-dehors, qui a ſuggeré, ſans doute, à nos artiſans le ſage & politique uſage de ſe recommander au public par ces belles décorations ſur leurs portes, & les enſeignes qu'ils ont eu ſoin de faire exécuter par les mains les plus habiles. Qu'y a-t'il de plus ſéduiſant pour un homme de Lettres, que cette immenſe érudition de tous les âges, de toutes les langues, qu'un Libraire judicieux de concert avec un Peintre, tracera ſur des colonnes aux extrêmités de ſa boutique? Cet eſprit de maintenir l'exterieur, eſt répandu dans les états les plus graves. Faut-il d'autres preuves de la dignité de la parure, que ces lourds ornemens dont nous voyons nos Juges, nos Seigneurs & nos Prélats noblement chargés les jours de cérémonie? Cela eſt impoſant & néceſſaire pour ſoutenir la dignité de l'Etat. Quant à moi je touche à ma trentieme année; & depuis ma ſortie du Collége je n'ai pas perdu mon tems. J'ai acquis un ſyſtême aſſez net de la Philoſophie Morale, & bien attrapé le jargon de la Métaphyſique; depuis je me ſuis mis tout entier à l'Etude des Loix, & me ſuis rendu maître de tous les détours de la chicane, ſans en ignorer le ſtyle, qui dans tous ceux qui la profeſſent, remplace ſi bien la langue maternelle. A ces études pénibles j'ai

joint en differens tems celle des Auteurs Claſſiques. Nonobſtant tous mes travaux, je ne ſuis pas plus avancé; mes talens enſevelis & ignorés ne me promettent rien : c'eſt ce qui me fait voir clairement combien la méthode de ſe faire des amis, & de ſe frayer un chemin à la fortune par le ſeul talent d'une profeſſion, eſt tardive & incertaine, & qu'on doit ſaiſir toutes les occaſions raiſonnables de s'avancer par d'autres voyes, & de ne pas laiſſer échapper cet inſtant ou cet heureux hazard que la fortune, dit-on, préſente à chaque homme.

VII. DISCOURS.

Tartaream intendit vocem, quâ protinus omnis
Contremuit domus.

Virg. l. VII. v. 514.

Une voix infernale ſe fait entendre, & toute la ſalle en eſt ébranlée.

J'Ai reçu dernierement la Lettre ſuivante d'un Gentilhomme de Campagne.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

La veille de mon départ de Londres, j'allai voir jouer une Piéce intitulée *le Plaiſant Lieutenant* : je fus fort ſurpris d'entendre le bruit de mille *appeaux* (1). Je commençois à croire avoir fait une mépriſe. Il me ſembloit que j'étois à un Concert, & non à la *Comédie*. Il me paroiſſoit à la vérité fort plaiſant de voir tant de perſonnes de qualité des deux ſexes aſſemblées à une ſerenade de goutiere ; car je ne puis me figurer que ces inſtrumens produiſent un meilleur effet, quoiqu'en penſent les Muſiciens. Je ne connoiſſois perſonne, & forcé le lendemain matin de quitter la Ville de très-bonne heure, je n'ai pû apprendre ce que tout cela vouloit dire. Oſerois-je vous prier, Monſieur, de me rendre compte de cet inſtrument ſingulier, qui, ſi je ne me trompe, s'appelle *Appeau*, & de me faire ſavoir s'il ne vient pas d'Italie. Quant à moi, pour vous dire ingénument ce que j'en penſe, j'aimerois mieux entendre un bon violon. Je n'oſai dire mon ſentiment à la Comédie, parce que j'étois placé près d'un des Muſiciens qui en jouoient.

Je ſuis, Monſieur,

Votre très-affectionné
ami & ſerviteur,
J. SHALLOW, Ecuyer.

(1) *Catcall*, c'eſt-àdire, *appeau de chat*, inſtrument ainſi appellé, à cauſe qu'il imite réellement le

Pour

Pour répondre à la demande de M. *Shallow*, je remplirai cette feuille d'une diſſertation ſur les *appeaux*. Pour me mettre plus au fait, j'en achetai un au commencement de la ſemaine derniere: & ce ne fut pas ſans peine; car on me dit chez deux ou trois Bijoutiers, que les Comédiens les avoient achetés. J'ai depuis conſulté pluſieurs Savans Antiquaires ſur l'origine de cet inſtrument, & je les ai trouvés tous partagés ſur ce point. Un Membre de la Société Royale, de mes amis, très-verſé dans la partie Mathématique de la Muſique, conclut par la ſimplicité de ſa forme, & par l'uniformité de ſes ſons, que l'appeau eſt plus ancien qu'aucune des inventions de *Jubal*. Il remarque très-judicieuſement que les inſtrumens doivent leur naiſſance aux chants des oiſeaux & des autres animaux mélodieux. Eh! quoi, dit-il, de plus naturel dans les premiers âges des hommes, que d'imiter la voix du *chat* qui vivoit ſous le même toit qu'eux? Le chat, ajouta-t'il, a plus contribué à l'harmonie que tout autre animal; nous lui ſommes redevables non-ſeulement de cet inſtrument à vent, mais auſſi de notre Muſique à corde en général.

Un autre *Virtuoſe* de ma connoiſſance, ne veut pas que *l'appeau* ſoit plus ancien que *Theſpis*, & ſeroit porté à croire qu'il parût dans le monde peu après l'ancienne Comédie; que c'eſt pour cette raiſon qu'il conſerve encore place dans nos divertiſſemens dramatiques. Il ne faut pas non plus paſſer ſous ſilence ce qu'un Gentilhomme fort curieux, nouvellement de retour de ſes voyages, m'a aſſuré plus d'une fois; ſçavoir, qu'on avoit trouvé dernierement à Rome, en creuſant la terre, la Statue de Momus, tenant dans ſa main droite un inſtrument qui reſſemble fort à notre *appeau* moderne.

Il s'en trouve d'autres qui attribuent cette invention à Orphée, & regardent l'*appeau* comme un des inſtrumens dont ſe ſervit ce fameux Muſicien, pour attirer les animaux. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les cris d'un chat qu'on rôtit, font le même effet ſur les autres chats, que cet inſtrument ſur nous.

Nonobſtant ces conjectures diverſes & ſavantes, je ne puis m'empêcher de croire que l'*appeau* ne ſoit une invention Angloiſe: ſa parfaite reſſemblance, avec la voix de nos Chanteurs, auſſi-bien que l'uſage qu'on en fait, qui eſt particulier à notre nation, me confirme dans mon ſentiment. Il a reçu du moins de grandes perfections parmi nous, ſoit que nous conſiderions l'inſtrument en lui-même, ſoit que nous enviſagions les graces & les cadences que nos joueurs y ont introduites.

Pour en être convaincu, il ſuffit d'avoir entendu le gros bourdon d'*appeau* placé au milieu du Parterre, qui dernierement étoit à la tête de tous les autres, à la repréſentation de la Piéce nouvelle. En voilà aſſez ſur l'origine de l'*appeau* de chat, conſidérons-en maintenant l'uſage. Cet inſtrument ſert

---

miaulement des chats; il ſert à faire tomber les mauvaiſes Piéces; il eſt fort en uſage à Londres; les Anglois s'étonnent qu'il ſoit inconnu à Paris.

beaucoup ſur le Théâtre Anglois: il releve de mauvaiſes choſes, & accompagne ſouvent la voix de l'Acteur qui les débite, comme un violon & un clavecin accompagne un récitatif Italien.

Il ſupplée à l'ancien chœur dans les paroles de M.... En un mot, un mauvais Poëte conçoit autant d'antipathie pour un *appeau* de chat, que certaines gens pour un chat réel.

Dans l'ingénieux eſſai de M. Collier ſur la Muſique; on trouve le paſſage ſuivant.

„ Je crois qu'il ſeroit poſſible d'inven ter un *inſtrument* qui produiroit un „ effet tout oppoſé à celui des inſtrumens de guerre aujourd'hui en uſage; „ *un inſtrument* à abbatre les eſprits, à ébranler les nerfs, à glacer le „ ſang, & à inſpirer la terreur, l'épouvante & le déſeſpoir. Il eſt proba- „ ble que le rugiſſement des lions, le miaulement des chats, les cris des „ fréſayes, accompagnés de l'abboyement des chiens judicieuſement imi- „ tés, & mêlés enſemble, pourroient beaucoup contribuer à cette invention. „ Je laiſſe aux Militaires à décider ſi une telle Muſique ne ſeroit pas utile „ dans un camp.

Ce que ce ſavant Auteur imagine en théorie, a été de nos jours, & ſous mes yeux mis en pratique. L'*appeau* a rallenti le courage des généraux; fait fuir du Théâtre des Héros tremblans. Au premier ſon, j'ai vû mourir de frayeur une tête couronnée, & une Princeſſe tomber en défaillance. Le plaiſant Lieutenant lui-même ne pouvoit y tenir. J'ai appris qu'*Almanzor* avoit l'air d'une ſouris, & trembloit à la voix de cet inſtrument épouvantable.

Je finirai par l'avis que je viens de recevoir d'un Ingenieux Artiſte, qui a étudié long-tems cet inſtrument, & qui eſt au fait de toutes les regles du drame. Il enſeigne à en jouer avec méthode, & à exprimer par ce moyen, tous les traits de la critique. Son *appeau* a ſa baſſe & ſon deſſus: la premiere, pour la Tragédie: la ſeconde, pour la Comédie. Dans la Tragi-Comédie, l'un & l'autre peuvent jouer de concert. Il a une eſpèce de cri de fréſaye, pour marquer qu'on viole l'unité de lieu, & des ſons differens pour le Poëte & l'Acteur. En un mot, il diſtingue & déſigne parfaitement, par des notes particulieres, ce qui eſt obſcène, ce qui eſt plat ou ridicule, ce qui eſt phœbus & galimathias. Il a compaſſé une eſpèce d'air qui peut ſervir d'intermede à une Pièce incorrigible, & qui renferme toute l'étendue de l'appeau du chat.

VIII. DISCOURS.

——Nil fuit unquam sic dispar sibi.

Il n'y eut jamais rien de si inconséquent.

J'Apprend que *la Mere affligée*, Tragédie nouvelle, paroit aujourd'hui. L'Auteur du Prologue (1) a pour se justifier, une excuse surannée, que j'ai lûe quelque part : sçavoir, *qu'il est stupide à dessein.* L'ingénieux Ecrivain, à qui nous devons l'Epilogue, a tant à se louer sur d'autres Ouvrages de plus grande importance, qu'il me pardonnera sans peine d'avoir donné place, dans la Lettre suivante, à des objections contre les plaisanteries, qui parmi nous terminent les Pièces serieuses. Je dois moins que personne lui passer une faute qui ne peut avoir que de mauvaises suites, à cause de la réputation & des talens reconnus de celui qui l'a commise.

Monsieur le Spectateur,

J'eus le bonheur d'être placé auprès de vous, l'autre jour, à la représentation de la Tragédie nouvelle que vous avez louée avec tant de justice dans une de vos dernieres feuilles. J'étois bien satisfait que la fortune m'eût placé auprès de deux personnes, dont l'une me promettoit des réflexions sur les différens incidens de la Piéce, telles que les produit la connoissance la plus profonde de l'Art, & le jugement le plus sain. A vous dire vrai, ma curiosité me porta tellement à écouter les reflexions du Chevalier, que je n'eus pas le loisir de profiter des vôtres. J'ai trouvé que la nature en lui a joué son rôle à merveille, mais qu'elle l'a abandonné tout-à-fait vers la fin. Il faut vous dire, *Monsieur*, que c'est ma coutume, quand je me suis plu à une Tragédie nouvelle, de m'en aller toujours avant l'Epilogue comique. Ce n'est pas que ces Pièces ne soient souvent très-bien écrites. Mais comme j'ai payé mon écu, & par conséquent bien acheté toute la mélancolie douce & agréable que l'Art du Poëte peut me causer, ou dont mon caractere est susceptible, je ne veux pas en être frustré, quelqu'ingénieuse que soit l'adresse de l'Epiloguiste pour m'en tirer.

Quoiqu'il en soit, je voulus bien rester la derniere fois. J'esperois de trouver mes sentimens appuyés par ceux de votre ami ; mais à ma grande surprise, le Chevalier entra avec un plaisir égal dans les deux genres, & fut aussi satisfait de voir l'enjouement de Mademoiselle Oldfield (2), qu'il

(1) On donne toujours un Prologue & un Epilogue aux Pièces nouvelles.

(2) Dans la Piece elle jouoit le Rôle d'Andromaque, & dans l'Epilogue, celui de Veuve du Monde ; elle paroissoit en habit de nôces, ricanant & disant mille plaisanteries.

Mademoiselle Oldfield etoit la plus charmante Actrice de son tems ; les Anglois l'adoroient, c'étoit

l'avoit été auparavant de la nobleſſe d'Andromaque. Je ne vous dirai point ſi ce fut l'effet de l'humanité du Chevalier, qui peut-être étoit charmé de voir, à la fin, que, malgré tant d'horreurs tragiques, tout le monde ſe portoit bien. Quant à moi, j'étois ſi mécontent que je fus fâché que le Poëte eût épargné Andromaque. J'aurois voulu de tout mon cœur qu'il lui eût fait ſubir le ſort de ſon mari; car vous ne pouvez vous figurer, *Monſieur le Spectateur*, quelle révolution elle étoit deſtinée à produire dans mes ſens: j'avois ſenti durant l'action, mon ame remuée & montée par degrés au plus haut point de la compaſſion. J'éprouvois ce mouvement ſi naturel aux grandes ames, à la vûe de la vertu opprimée. L'impreſſion que j'en reçus fut ſi forte & ſi vive, que, ſi elle eût continué, j'aurois pû, j'en ſuis perſuadé, vous deffendre, dans l'occaſion, contre une douzaine de *Mohocks*. Mais le burleſque Epilogue éteignit toute mon ardeur, & me bouleverſa l'eſprit. Je ne regardois plus toutes ces actions éclatantes, que comme des faits ridicules & romaneſques. Je ne ſçai ce que les autres en penſoient; mais pour moi, à la fin de la Tragédie, je trouvai mon ame uniforme, & tout, pour ainſi dire, d'une piéce; mais après l'Epilogue, elle fut ſi brouillée & ſi partagée entre le plaiſant & le ſérieux, que ſi vous voulez me pardonner une idée extravagante, je vais vous la communiquer.

Je m'imaginai que ſi mon ame dans ce moment ſe fût ſeparée de mon corps, & fût deſcendue au ſéjour des ombres dans l'état où elle étoit, ſa figure leur auroit paru très-ſinguliere. Elles n'auroient ſçu que dire de mon ſpectre bigarré moitié comique, moitié tragique, le tout reſſemblant à un viſage ridicule, qui rit d'un œil & pleure de l'autre.

Voici la ſeule apologie que j'aye vû faire de cette jonction peu naturelle d'une queuë comique à une tête tragique; c'eſt, dit-on, pour ſoulager les eſprits des Spectateurs, & empêcher qu'on ne s'en retourne plein de triſteſſe & de douleur; car qui ſait quelle en pourroit être la ſuite? Nous ſommes à la vérité, très-ſenſibles au bon cœur des Poëtes, & à la part qu'ils prennent à notre conſervation: nous leur en témoignons notre reconnoiſſance: mais s'ils n'ont d'autres raiſons; aſſurez-les, Monſieur, que nous ne riſquons rien de ce côté-là. Cela ne nous empêchera ni de vivre ni de fréquenter leur Théâtre plus que jamais. J'aurois d'autant plus d'envie de réformer cet abus, qu'il produit de mauvais effets. La plupart de nos Muſiciens d'Egliſe, ſont des éleves de Théâtre; ils ont introduit à l'imitation de ces Epilogues, dans leurs impromptus volontaires (1), une eſpèce de muſique entierement étrangere à celle du Service Divin, au grand ſcandale des ames dévotes.

---

la *Goſſin* d'Angleterre. Elle eſt morte il y a environ vingt ans; rien de plus grand que ſa pompe funebre; huit Ducs portoient le drap mortuaire.

(1) C'eſt l'uſage en Angleterre que les Organiſtes jouent des caprices vers le milieu & à la fin du Service. Handel jouoit au Temple à Londres, du tems que j'y étois. On accouroit de toutes parts pour entendre ce célébre Muſicien; il y avoit du monde juſqu'au haut des colomnes, & pluſieurs perſonnes auroient été étouffées ſans l'arrivée du Predicateur qui fit défiler tout le monde.

On devroit avertir ces Meſſieurs de re tenir dans les bornes leurs doigts ingenieux, & d'aſſortir leurs airs au ſujet & à la ſainteté du lieu, & que le Muſicien eſt obligé de s'attacher au texte autant que le Prédicateur. Faute de cela, j'ai éprouvé par moi-même les plus grands inconvéniens. Toutes les bonnes penſées & les heureuſes diſpoſitions que m'avoient inſpirées le chant divin, ſe ſont diſſipées tout à coup par une jolie ariette partant des orgues. On ne ſait pas quels mauvais effets les Epilogues pourront produire dans la ſuite. Mais j'ai appris que l'exécuteur de la juſtice eſt dans la réſolution de faire un changement à ſes Piéces Tragiques; & à la premiere repréſentation, au lieu d'un Pſeaume de la Pénitence à la fin du Spectacle, de conclure la Scene par un Vaudeville nouveau de ſa compoſition. La grace que j'ai à vous demander, c'eſt de faire ce qui dépendra de vous pour réformer tant d'abus. Vous obligerez ſenſiblement,

Votre, &c.

PHYSIBULE.

IX. DISCOURS.

——Revocate animos mœſtumque timorem Mittite.

Reprenez courage, & loin de vous la crainte & les ſoucis.

SI pour obliger mon correſpondant Phyſibule, j'ai publié ſa lettre, Vendredi dernier, à l'occaſion du nouvel Epilogue, il ne doit pas ſe ſcandaliſer ſi je fais place à une autre de la part d'un Gentilhomme qui combat ſon ſentiment.

Je ſuis bien ſurpris, *Monſieur*, de voir, frondé dans vos diſcours de Vendredi dernier, un Epilogue généralement applaudi.

Les Spectateurs ne voulurent point permettre à Mademoiſelle Oldfield de quitter le Théatre à la premiere repréſentation, qu'elle ne l'eût repété deux fois: le jour d'après, les *bis* recommencerent avec plus de force que jamais; elle fut obligée de s'y rendre: enfin, contre l'ordinaire des autres Epilogues qui tombent à la troiſiéme repréſentation, celui-ci a été repété dix fois.

Je ſuis, il faut le dire, d'autant plus ſcandaliſé de trouver cette cenſure ſi contraire aux ſuffrages de toute la Ville, qu'elle eſt adoptée d'un Ecrivain juſqu'ici célébre par la juſteſſe de ſes critiques.

Je ne puis en aucune façon accorder à votre triſte correſpondant, que le nouvel Epilogue n'eſt pas naturel, parce qu'il eſt enjoué. Si je voulois faire le Savant, je pourrois lui dire que le Prologue & l'Epilogue faiſoient des parties réelles de l'ancienne Tragédie: mais perſonne n'igno-

re qu'ils ſont des productions diſtinctes & détachées entierement de la Piece.

Dès que la Piece finit, l'Heroïne n'eſt plus Andromaque, mais Mademoiſelle Oldfield; & quand même le Poëte n'eût pas ſauvé Andromaque, *& qu'il lui eût fait ſubir le même ſort de ſon mari*; ce ſont les termes de votre correſpondant: cela n'auroit-il pas empêché Mademoiſelle Oldfield de donner un Epilogue divertiſſant?

Nous avons un exemple de ceci dans une Tragédie, où il y a une Martyre. Sainte Catherine étoit repréſentée par *Nellguinn* (1). Elle paroiſſoit étendue ſans vie ſur le Théatre, lorſque ces Meſſieurs, dont le département eſt d'emporter les tués dans nos Tragédies Angloiſes, alloient lever ſon corps; elle éclatta en ces termes, qui firent un très-burleſque mais excellent Epilogue: Arrête, chien maudit, je dois me lever & dire l'Epilogue. Cette maniere divertiſſante fut toujours pratiquée par M. *Dryden*, qui, ſans être le meilleur Auteur Tragique de ſon tems, fut regardé comme l'homme le plus habile à tourner un Prologue ou un Epilogue. Les Epilogues pour *Cléomenes*, *Don Sébaſtien*, *le Duc de Guiſe*, & *l'Amour triomphant*, ſont des Chefs-d'œuvres dans leurs genres.

Je pourrois encore juſtifier cet uſage par l'excellent Epilogue prononcé il y a quelques années après la Tragédie de *Phedre & d'Hyppolite*, avec pluſieurs autres dans leſquels les Poëtes ont fait leur poſſible pour réjouir le Spectateur. S'ils n'ont pas tous réuſſi comme l'Auteur de celui-ci: ils ont néanmoins fait voir que ce n'eſt pas faute de bonne volonté.

Il faut remarquer de plus que cet enjouement eſt d'autant mieux placé qu'il eſt d'uſage à la fin des Pieces Françoiſes; cette nation qui eſt généralement reconnue pour être celle de toute l'Europe qui a le goût le plus fin, finit toujours ſes Pieces Tragiques par ce qu'on appelle *petite Piéce*, dont le but eſt de faire rire. La même perſonne qui fait le principal perſonnage dans la Tragédie, joue ſouvent le premier rolle dans la Piéce. J'ai vu à Paris *Oreſte* & *Lubin*, repréſenté par le même Acteur.

La critique, à la vérité, que vous-même avez faite de la Tragi-Comédie, eſt très-bien fondée, parce que le torrent des paſſions ſe trouve interrompu dans ſon cours.

Si le nouvel Epilogue eſt écrit dans le goût de nos meilleurs Poëtes, il en differe auſſi. La plupart, comme dit le Duc de Buckingam dans *ſa Répétition* (1), conviendroient à toute Piéce quelconque; celui-ci nait des évenemens de la Tragédie, pour laquelle il a été compoſé.

La ſeule raiſon, que votre tragique correſpondant donne contre ce plaiſant Epilogue; c'eſt qu'il veut abſolument emporter la triſteſſe chez lui. Je ſouhaite de tout mon cœur que ſa ſageſſe ſoit égale à ſa gravité. Quand à

(1) *Nellegwinn* Vendeuſe d'orange de la Comédie, devint Actrice, & d'Actrice Maîtreſſe de Charles II. Elle n'étoit pas jolie, mais en recompenſe elle avoit beaucoup d'eſprit.

(1) Comédie.

moi je ſuis d'avis que la douleur excitée par une Piéce fabuleuſe, n'eſt bonne que durant la repréſentation, & doit ceſſer avec elle : j'aime toujours à me retirer en bonne humeur.

Notre génie tragique ſe plaint du grand mal que lui a fait Andromaque ; & en quoi : C'eſt qu'elle la fait rire. Rien au monde de ſi plaiſant : ſes ſouffrances me rappellent le ſort d'*Arlequin* chatouillé juſqu'à mourir. Il ajoute qu'il extermineroit une douzaine des plus fiers Mohocks au fort de ſa douleur.

Son courage retrace à ma mémoire le *Chevalier de la triſte figure*, qui ſe bat d'une maniere ſi impitoyable dans un vieux Roman : quant à ce qu'il dit, *que la figure de ſon ame auroit paru fort ſinguliere, ſi elle eût quitté ſon corps en pareil état ; & qu'elle fût deſcendue au ſéjour des ombres.* J'y ſouſcris de bon cœur. L'échafaut lui fournit ſa derniere idée. Il paroît fort en peine qu'il n'arrive quelques innovations dans les Tragédies de ſon ami l'Exécuteur.

Cependant, Monſieur, ce ſombre Ecrivain, ſi ſcandaliſé d'un comique Epilogue après une Piéce ſerieuſe, eſt lui-même fort plaiſant en parlant des malheureux condamnés à une mort ignominieuſe ; il tâche, par des expreſſions burleſques, de faire rire le Lecteur à l'occaſion de la choſe du monde la plus triſte & la plus tragique.

Je ſuis, Monſieur, avec tout le reſpect poſſible,

Votre, &c.
PHILOMEIDES.

X. DISCOURS.

Pone me pigris ubi nulla campis
Arbor æſtivâ recreatur aurâ ;
Dulce ridentem Lalagen amabo
Dulce loquentem.

Hor. od. 22 l. 1. v. 17.

PLacez-moi dans les déſerts où l'Afriquain bazanné ſe plaint de voir le ſoleil ſi près de ſes plaines brûlantes. La zone torride, les iſles glaciales m'entendront chanter les charmes de Celie ; je mepriſerai le froid le plus grand, excepté dans ſon cœur ; je braverai les rayons les plus enflammés, excepté ceux des yeux de Celie.

MYLORD ROSCOMMON.

Que de traits ſinguliers ! que de contradictions bizarres d'un homme livré à l'amour ! ſi on lui laiſſe la liberté qu'on refuſe aux autres fous, ce

n'eſt je l'ai ſouvent penſé, qu'à cauſe que ſon délire eſt ſans méchanceté, & n'eſt nuiſible qu'à lui-même. Sa vive paſſion fait naître en lui une tendreſſe générale qui s'étend à tous les objets auſſi-bien qu'à ſa maîtreſſe. Il arrive d'ordinaire à ceux qui veulent peindre cette paſſion, de ne produire que des traits fins & des éclairs d'imagination. Fidéles interprêtes d'un eſprit laborieux ainſi que d'une ame tranquille, les gens de goût ſçavent diſtinguer un cœur amoureux plein de ſentimens & de tendreſſe, d'un eſprit en travail qui ne fait que décrire une tempête, un nauffrage. Dans les productions de cette eſpèce, la plus grande abſurdité, c'eſt d'avoir de l'eſprit; chaque ſentiment doit naître du ſujet & quadrer avec la ſituation de la perſonne que l'on dépeint. Dès que cette loi eſt violée, l'amant dans tout ce qu'il dit de délicat & de brillant, ne fait qu'étaler de vains ornemens; au lieu de lui parler de ſon ardeur. Les dentelles & les beaux habits ne ſont à l'homme que ce que les tours & les fineſſes de l'eſprit ſont à l'amour.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Les vers ſuivans ſont traduits d'une chanſon Laponne que j'ai trouvée dans l'hiſtoire du païs par *Sheffer*. Je fus étonné de voir cet eſprit de tendreſſe & de poëſie dans une nation que je n'en croyois pas ſuſceptible. Dans des climats plus chauds, quoique ſauvages, il ne ſeroit pas ſi étrange de voir quelques traces d'une douce harmonie chez des peuples qui filent leurs jours ſous des berceaux d'orangers & au milieu des oiſeaux. Mais une piece lyrique d'un Lapon, & qui reſpire tout ce que l'amour & la poëſie ont de plus tendre & de plus heureux, & que l'ancienne Grece ou Rome n'auroit pas déſavouée; une Ode dans les regles venant d'un climat glacé & la plupart du temps enſeveli dans les tenebres d'un pays dont on ne peut comprendre que les malheureux habitans puiſſent trouver de quoi ſoutenir la vie ou ſoient tentés de ſe reproduire: cela m'a paru, je vous l'avoue, un miracle plus grand encore que tout ce que nous préſentent les fameuſes hiſtoires de leurs vents, de leurs tambours & de leurs enchantemens.

Je loue avec d'autant plus de hardieſſe cette chanſon du nord qui j'y ai fidélement conſervé tous les ſentimens ſans y rien ajouter.

Au reſte, je ne prétens pas à plus de gloire que ceux qui nettoyent & préparent les fourures de ce païs endommagées par le tranſport. La meſure du vers dans l'original eſt libre & négligée dans le goût de nos eſſais pindariques.

La plus belle Angloiſe ne regarderoit pas cette chanſon comme un préſent indigne d'elle. J'ai pris la liberté de renfermer cette piéce dans une cadence exacte comme plus convenable à notre langue, quoique les graces negligées répondent mieux au génie de la langue d'un Lapon.

Il eſt bon de ſe figurer que l'Auteur de cette chanſon, privé de la liberté de voir ſa maîtreſſe dans la maiſon de ſon pere, eſperoit la découvrir de loin dans les champs.

O!

O toi, Soleil, qui commences ta carriere, & dont les doux rayons invitent ma belle à goûter les plaiſirs de la campagne, chaſſe les brouillards, purifie les cieux par ta lumiere & préſente mon *Orra* à mes yeux.

Ah! ſi j'étois certain de voir ma belle, je monterois au ſommet de ce pin dont l'air agite les branches incertaines; là je paſſerois mes jours à obſerver autour de moi.

Mon *Orra*, ma chere Maure, où es-tu? quel bois cache ma bergere endormie; ah ſi je le ſçavois! j'irois bien-tôt arracher par leurs racines les arbres qui couvrent cet objet chéri.

Que ne puis-je m'élever dans les Cieux monté ſur ces nuages, ou m'abandonner dans les airs ſur les aîles de ce corbeau. Vous, cycognes, & vous, cygnes, arrêtez un moment & portez un amant ſur les pas de ſa maîtreſſe.

Ma belle differe trop long-temps mon bonheur. L'été n'eſt plus, l'hyver s'avance. Qu'importe? Ni les vents glacés, ni les frimats, ni la nuit ne pourront m'arrêter.

Que peut-on comparer à l'acier pour la force? helas! les entraves de l'amour ſont encore plus dures. Les fers ne peuvent lier que le corps, mais le cruel amour ſçait enchaîner l'eſprit.

Mais ne nous tourmentons plus. Quand diverſes penſées nous agitent, les premieres ſont les meilleures: c'eſt folie que d'aller; mais c'eſt mourir que de reſter ici. Marchons vers *Orra*, courons, volons ſur ſes pas.

XI. DISCOURS.

Ire tamen reſtat, Numa quo devenit & Ancus.

Il nous reſte à aller où ſont déja Numa & Ancus.

Hor. Ep. 6. l. 1. v. 27.

MOn ami le Chevalier de Coverly me dit l'autre jour, qu'il avoit lu ma feuille ſur l'Abbaye de Weſtminſter(1), & qu'il y avoit trouvé bien des traits ingénieux. Vous nous en avez promis, dit-il, un autre ſur les tombeaux. Je ſerois charmé de les aller voir avec vous, car je ne les ai pas vûs depuis que j'ai lu l'hiſtoire. Je ne pouvois d'abord m'imaginer ce qui pouvoit être entré dans la tête du Chevalier. Enfin je me rappellai qu'il avoit paſſé l'été précédent à lire la Chronique de Baker, Ouvrage qu'il avoit cité pluſieurs fois dans les diſputes qu'il eut avec le Chevalier Freeport depuis

(1) Le ſaint Denis d'Angleterre.

ſon dernier voyage. Je lui promis donc d'aller le prendre le lendemain matin, pour le conduire à l'Abbaye.

Je trouvai le Chevalier entre les mains de ſon Sommelier; c'eſt toujours lui qui le raſe. Il ne fut pas plutôt prêt, qu'il demanda un verre d'eau de la veuve *Trueby*. Il en buvoit toujours avant que de ſortir. Il me pria en même temps de ſi bon cœur d'en boire, que je ne pus m'en deffendre. A peine l'eus-je bue, que je la trouvai fort déſagréable. Mes grimaces n'échapperent pas au Chevalier. Il me dit qu'il ſçavoit bien que je ne l'aimerois pas d'abord, mais qu'il n'y avoit rien de meilleur au monde pour la pierre ou la gravelle. J'aurois bien voulu qu'il m'eût inſtruit plutôt des vertus de cette eau. Mais il étoit trop tard pour ſe plaindre; de plus je ſçavois qu'il ne l'avoit fait que par un bon motif. Il me l'aſſura encore excellente pour quiconque reſte long-temps à la ville; que c'étoit un préſervatif contre la peſte, & qu'aux premieres nouvelles de la maladie de Dantzick, il en avoit fait une bonne proviſion. Puis il ſe tourna vers un de ſes domeſtiques: Charles, lui dit-il, va chercher un caroſſe, aye ſoin que le Cocher ſoit d'un âge mûr.

Il reprit l'article de la veuve *Trueby*. Elle ſeule, continua-t'il, a fait plus de bien que tous les Medecins ou Apoticaires de la Province. Elle diſtille tous les pavots qui ſe trouvent à cinq lieues à la ronde, elle diſtribue ſon eau *gratis*; elle poſſede, ajouta-t'il, un bien conſidérable. Tout le pays veut que nous nous aimions. A la verité ſi je n'étois pas engagé ailleurs, je crois que je ne pourrois pas mieux faire.

Le domeſtique vint l'interrompre en lui diſant que le caroſſe étoit à la porte. Nous ſortimes; avant que de monter, il jetta les yeux ſur les roues, puis demanda ſi ſon (1) eſſieu étoit bon. Je peux vous le garantir, répondit celui-ci. Il a l'air d'un honnête homme, dit le Chevalier, ſe tournant de mon côté; puis il monta ſans autre cérémonie, & nous arrivâmes bien-tôt à l'Abbaye.

En traverſant la nef de cette belle Egliſe, le Chevalier fixa les yeux ſur les trophées d'un des nouveaux monumens. Le brave homme, s'écria-t'il. Il paſſa enſuite devant le Chevalier *Shovel*: C'étoit un galant homme en verité, dit-il, en le montrant avec le doigt. Un peu plus haut nous nous trouvâmes devant le tombeau de *Busby*: O le grand homme! s'écria encore le Chevalier: oui, c'eſt lui qui a fouetté mon grand pere! J'aurois moi-même été ſous ſa férule, ſi je n'euſſe été un ſot.

On nous conduiſit enſuite à la petite chapelle à droite. Mon ami ſe mit à côté de notre Hiſtorien, il prêtoit une oreille attentive ſur-tout à ce qu'il nous dit au ſujet d'un Seigneur qui avoit tranché la tête au Roi de Maroc. Parmi pluſieurs figures, celle de Cecil Miniſtre d'Etat à genoux lui fit beaucoup de plaiſir. Il conclut que c'étoit tous de grands Hommes. Nous nous approchâmes de cette Martyre du ménage, qui mourut d'une piquere

(1) Quand on a beaucoup de jours devant ſoi, on les prodigue plus volontiers que quand il n'en reſte guères. Ces précautions d'un vieillard contre les accidens, & de jeunes étourdis de Cochers qui les entraînent, me paroiſſent fort juſtes & naturelles.

d'éguille: notre Interprete nous dit qu'elle étoit fille d'honneur de la Reine Elizabeth; ce qui reveilla la curioſité du Chevalier, pour ſçavoir ſon nom (1) & ſa famille. Il examina ſon doigt pendant quelque-temps, puis il dit: Je m'étonne que le Chevalier Baker n'en ait point parlé dans ſes Chroniques. De-là nous paſſâmes aux deux chaires qui ſervent au couronnement. On nous apprit que la pierre de deſſous la plus ancienne, fut apportée d'Ecoſſe, & s'appelloit *l'Oreiller de Jacob*. Le Chevalier s'y aſſit auſſi-tôt: il avoit l'air d'un vieux Roi des Goths: Comment prouvera-t'on, dit-il, que Jacob ait jamais été en Ecoſſe. Le conducteur ne répondit qu'en lui diſant qu'il eſperoit que ſa ſeigneurie voudroit bien payer l'amende. Je vis d'abord le Chevalier un peu hors de lui-même; mais le guide n'ayant point inſiſté, le Chevalier reprit ſa bonne humeur.

Le vieillard mit enſuite la main ſur l'épée d'*Edouard III.* & s'appuyant ſur le pommeau, nous fit toute l'hiſtoire du Prince Noir: il conclut en diſant que ſelon *Baker*, *Edouard III.* étoit un des plus grands Princes qui euſſent jamais monté ſur le trône d'Angleterre. Nous vîmes enſuite le tombeau d'Edouard le Confeſſeur: le Chevalier nous annonça qu'il fut le premier qui guérit les écrouelles en les touchant.

Notre conducteur nous montra enſuite ce monument où eſt la tête d'un de nos Rois ſans tête: il nous donna à entendre que la tête qui étoit d'argent battu, avoit été volée depuis quelques années. Vous devriez mieux enfermer vos Rois, dit le Chevalier; on emportera auſſi le corps, ſi vous n'y prenez garde. Pour moi je fus charmé de voir éclater dans mon ami cette honnête paſſion pour la gloire de ſa patrie, & cette reconnoiſſance reſpectueuſe pour la mémoire des Princes qui y ont regné.

Je ne dois pas omettre que cette bienveillance dont ce bon vieillard honoroit tous ceux qui jouiſſent de ſa ſocieté, s'étendit juſques ſur notre Interprete; il lui ſerra la main en le quittant, le pria inſtamment de l'aller voir, afin qu'il pût s'entretenir avec lui plus à loiſir ſur tant de grandes curioſités.

XII. DISCOURS.

——Rivalem patienter habe——

Supportez un rival avec patience.

MONSIEUR,

LA réputation, que vous avez dans le monde, d'être le Philoſophe des Dames, & les avis agréables que vous donnez au public, ſont les motifs qui m'engagent à vous écrire. Vous trouverez donc bon, Monſieur,

(1) Madame la Comteſſe de Ruſſel.

que je vous demande des éclairciſſemens ſur ce qu'une femme aujourd'hui peut appeller un amant. Je recevois depuis peu les viſites d'un Gentilhomme ſur qui je croyois avoir des droits. Ses aſſiduités annonçoient la plus belle union, & tous mes amis nous croyoient mariés ; j'ai fait mon poſſible pour les déſabuſer : mon amie de cœur, une jeune Dame nouvellement de retour de la campagne, vit plus qu'il n'y en avoit à voir, & m'entreprit à ce ſujet. Je lui répondis ingenûment que nous n'étions pas unis ; mais que je ne ſçavois pas ce qui pouvoit arriver. Elle ne tarda point de faire connoiſſance avec le jeune homme, & voulut malgré moi ſe charger de mon affaire. Un nouveau viſage fit apparemment des impreſſions nouvelles ; le mien parut oublié. On me dit même qu'il jure n'avoir jamais eu deſſein de m'épouſer ; & cela n'empêche pas qu'il ne me témoigne avoir pour moi la plus grande eſtime. Or les mariages ſe propoſeroient-ils par la voye de l'eſtime ? C'eſt ce que je brûle d'envie de ſçavoir & ce qu'on peut réellement appeller un amant. Tant d'hommes parlent le langage d'amour ; mais ils ont ſi grand ſoin de ne ſe permettre aucun mot qui ait rapport au mariage, qu'il n'eſt pas poſſible de diſtinguer l'amour véritable du langage familier. J'eſpere que vous me rendrez juſtice de mon amie & de mon amant, s'ils m'irritent davantage. Cependant ma conduite eſt ſi égale & unie, que la bergere & ſon Coridon ne ſont pas peu embarraſſés ; ils penſent que moi, qui les connois tous deux, je me crois vengée par leur amour mutuel. Ce qui produit ma jalouſie irréconciliable. Si mes affaires vont bien, vous en aurez des nouvelles.

Je ſuis, *&c.*

MIRTILLA.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Vos obſervations ſur des perſonnes qui ſe conduiſent avec indécence à l'Egliſe, ont produit ſans doute un bon effet ; mais il y a une autre faute qui a échappé à vos recherches ; le zéle & l'exactitude que certaines gens font voir à faire une méditation préliminaire comme une priere préparatoire, & qui négligent de ſe joindre au corps des fidéles dans les prieres communes. Je citerai un exemple dans un des amis de *Will Honeycomb*, dont le banc eſt vis-à-vis du mien : le ſervice eſt à moitié fait quand il arrive : dès qu'il s'eſt mis à ſa place, au lieu de s'unir à l'aſſemblée, il ſe maſque pieuſement de ſon chapeau ; cela dure quelques minutes : il ſe leve, ſalue toutes ſes connoiſſances, puis s'aſſeoit & prend une priſe de tabac. Le reſte du temps, s'il ne dort pas, il s'amuſe à promener ſes regards ſur les Spectateurs. Or, la grace que j'ai à vous demander, c'eſt que vous releviez dans vos critiques les façons de cet honnête homme : toute ſa devotion ne conſiſte, à mon avis, que dans le mouvement de ſon chapeau ; il ne fait en cela que ſouſcrire à l'uſage du lieu ; & ce n'eſt tout au plus qu'un trait de politeſſe d'Egliſe. Si vous ne voulez pas vous charger de nous dire les

motifs qui amenent des gens auſſi frivoles à des aſſemblées ſolemnelles, du moins ayez la complaiſance d'honorer ma lettre d'une place parmi les vôtres ; & je ſuis avec reconnoiſſance.

MONSIEUR,

Votre.

J. S.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

La converſation, dans la ſocieté que je fréquente, roula hier au ſoir ſur la vanité & ſur le déſir qu'on a d'être admiré : cela me mit dans l'eſprit de raconter combien je fus amuſé, jeudi dernier près de chez moi, par une jolie fille qui portoit, pour ainſi dire ſur des lys & des roſes, le pot au lait le mieux orné & le plus galant. Je goûtois un ſenſible plaiſir de voir la conduite d'une coquette ſubalterne, & la maniere dont elle recevoit les paſſans. Les complimens faiſoient jouer tous les muſcles de ſon viſage avec cette fineſſe ordinaire à une beauté du premier ordre, lorſqu'elle attire tous les regards à une comedie ou à un aſſemblée : ce trait fit tomber la converſation ſur le ſentiment du plaiſir : tous furent d'accord que la petite laitiere jouit de ſa vanité avec autant de volupté qu'une Ducheſſe. Je penſe que ce ſujet vous conviendroit aſſez ; & vous ne feriez pas mal de ſuivre cette foibleſſe dans tous les étages de la vie. Je vous le recommande, comme une occaſion d'obliger un grand nombre de nos Lecteurs, & particulierement celui qui a l'honneur d'être, *&c.*

MONSIEUR,

J'entrai la ſemaine derniere dans un caffé près de la Bourſe, mon panier ſous mon bras ; un Juif de grande conſidération, ainſi que je l'ai appris, fit choix d'une demie douzaine d'oranges, & me gliſſa une guinée dans la main ; je lui fis une grande révérence & m'en allai ; il me ſuivit & m'accoſta ; il me dit qu'il ne m'avoit donné la piece que pour m'avoir à ſes ordres pendant une heure. Oui-da ! Monſieur, lui répondis-je, vous me l'avez donc donnée pour me rendre une coquine ; & moi, je la garderai pour être honnête fille. Cependant pour ne pas être ingrate à votre égard, je l'employerai, je vous promets, à acheter un couple de bagues que je porterai pour me ſouvenir de vous. Je ſuis encore aſſez juſte, Monſieur le Spectateur, pour apprendre à tous ceux qui me demandent comme j'ai eu ces bagues, cette hiſtoire de mon Bienfaicteur. Pour m'épargner la peine de repéter tant de fois la même choſe, je vous demande en grace de la conter une fois pour toutes. Vous obligerez extrêmement votre très-humble ſervante.

CATIN CITRON.

XIII. DISCOURS.

Quid quiſque vitet, numquam homini ſatis
Cautum eſt in horas———

Hor. Od. 13. l. 2. v. 13.

Malgré toutes les précautions qu'on peut prendre, on ne ſçauroit éviter ſa deſtinée.

L'Amour fut le pere de la Poëſie, & produit encore, parmi les plus ignorans & les plus barbares, mille déſaſtres & mille plaintes poëtiques. Il fait parler un laquais comme Oroondate, & métamorphoſe un paiſan groſſier en un tendre berger. Le plus vil Plebeien palpite & languit avec cette grace & cette tendreſſe de ſentiment que l'amour inſpire.

Ces langueurs inteſtines d'un cœur atteint de tendreſſe, ont donné lieu à une expreſſion ordinaire chez le peuple amoureux; je veux dire celle de *mourir d'amour.*

Les romans qui doivent leur exiſtence à cette paſſion, ſont farcis de ces mots métaphoriques; les Héros, les Héroïnes, les Chevaliers, Ecuyers & les Demoiſelles, *ſont tous dans un état mourant.* Ne voit-on pas la même eſpéce de mortalité dans nos tragedies modernes, où chacun ſe pâme, s'évanouit & ſe meurt? Bien des Poëtes, pour détruire ces maux produits par cette paſſion, repréſentent les belles comme des Baſiliques qui lancent la mort de leurs yeux; mais je trouve que M. Cowley a comparé avec beaucoup de juſteſſe une jolie femme à un porc-épic qui darde des traits de tous côtés.

Je me ſuis ſouvent imaginé qu'il n'y a pas de moyen plus efficace pour la gueriſon de cette foibleſſe épidemique, que de réflechir ſur les motifs qui la produiſent. Quand la paſſion provient du ſentiment de quelque vertu ou perfection dans l'objet aimé, je ſerois loin de la blâmer; mais ſi une jeune perſonne conſidere que toutes ſes plaintes de bleſſures & de mort naiſſent de quelques petites affectations de coquetterie, que ſa tendre imagination lui peint comme autant de charmes, la ſimple expoſition de la cauſe de ſon mal ſuffiroit ſouvent pour la guérir.

Je viens d'examiner tous les paquets de lettres que j'ai reçus de perſonnes mourantes, j'ai compoſé la liſte des billets d'enterrement que je vais offrir au Lecteur ſans autre préambule. Heureux s'ils peuvent lui ſervir à découvrir ces differens endroits où il y a le plus de danger, ainſi que ces ſtratagêmes funeſtes mis en uſage pour ſurprendre & détruire la vertu endormie.

Lyſandre tué aux Marionettes le trois Septembre.

Thyrſis eut la cervelle brûlée à un balcon dans la ruë Piccadilly.

T. S. bleſſé à mort par le bas couleur de chair de Zelinde, comme elle deſcendoit de caroſſe.

Michel Simple anéanti à l'Opera par un coup d'œil lancé à ſon voiſin.

Vainlove expira à un bal.

Tim Tattle exterminé par un coup d'éventail ſur l'épaule gauche, par Coquetilla, comme il lui parloit de choſes & d'autres ſur un ſopha.

Le Chevalier *Simon le Tendre* aſſaſſiné à la Comédie par un regard de mépris.

Philandre bleſſé par *Cleora*, comme elle ajuſtoit ſon tour de dentelles.

Claude Beant tranſpercé au cours d'un trait lancé au hazard.

J. F. foudroyé dans une partie de plaiſir ſur la riviere le 1 de Mai.

Sylvius percé à travers les jalouſies d'un éventail, à l'Egliſe S. Paul.

Damon frappé juſqu'au cœur par un collier de diamans.

Meſſieurs Faquini, Dandinet, Ziguezague, Sotenville rangés de front tomberent tous quatre à la fois par un coup d'œil de la veuve Latrappe.

Tom Joli-cœur, marchant par hazard ſur la queuë d'une Dame comme il ſortoit de la Comédie, elle ſe tourna, il tomba mort ſur la place.

Jacques Feutre, Chapelier, bleſſé dans une promenade à Iſlinſton par Suſanne de *La Couture*, comme elle grimpoit par deſſus une barriere.

R. F. T. W. S. I. M. P. &c. mis à mort au maſſacre de la derniere fête de la Cour.

Innocent Beulle moiſſonné dans la vingt-unieme année de ſon âge par une ſavonnette.

Muſidore tué par un trait porté d'une foſſette dans la jouë gauche de Belinde.

Ned. *Galant* préſentant à Flavie ſon gand (qu'elle avoit laiſſé tomber exprès) elle le reçut, & lui donna la mort avec une reverence.

Jean Gaſſelin ayant reçu une bleſſure légere d'une paire d'yeux bleux, comme il ſe ſauvoit, fut expédié par un ſourire.

Strephon tué par Clarinde comme elle regardoit dans le parterre.

Charles Etourdi fut percé en courant par une fille de 15 ans, qui mit ſoudain la tête hors d'une portiere pour le regarder.

Joſiah de Cercueil âgé de 78 ans, fut envoyé au païs d'où l'on ne revient point par Mademoiſelle Baiſiers.

Sero le Sage noyé dans un torrent de larmes par Marie de Joïe.

Jean *Pleadwel*, Avocat, aſſaſſiné chez lui le 6 de ce mois par Mademoiſelle Finette, qui avoit fait ſemblant de venir lui demander ſon conſeil.

XIV. DISCOURS.

Habes confitentem reum.

Cic.

L'accuſé avoue ſon crime.

JE n'aurois pas dû négliger ſi long-tems de répondre à un de mes plus dignes correſpondans ; mais j'oſe dire que je lui ai donné le tems d'ajouter les effets aux promeſſes. Ce galant homme m'a envoyé quelques bouteilles du vin le plus exquis, pour boire à la ſanté d'un Gentilhomme qui avoit bien voulu prendre la peine de l'avertir par la petite poſte d'un deffaut conſidérable dans ſa conduite. Mon correſpondant reçut l'obligation d'une main inconnue avec toute la candeur naturelle à un eſprit bienfait ; il promet de ne plus offenſer ſon cenſeur, & le remercie de ſa bienveillance. Cette naïveté me fait réfléchir combien eſt aimable la réparation qu'on fait par un aveu ingénu de ſa faute.

Les folies, qui ne ſont que les fruits de l'inadvertance, ſont ainſi plus qu'expiées. Celui qui vous dit qu'il n'avoit pas deſſein de vous déſobliger, fait comme s'il vous diſoit que bien que la choſe qui vous a déplû, n'étoit jamais dans ſa penſée, il a tant d'égard pour vous, qu'il ne ſera jamais tranquille qu'elle ne ſoit effacée de la vôtre. Il faut avouer que, lorſque l'aveu d'une offenſe eſt fait par lâcheté & non par conviction de cœur, la circonſtance eſt tout-à-fait différente. Mais dans le cas de mon correſpondant, où la critique & le profit qu'on en retire ſe font en ſecret, l'affaire commence & ſe termine avec toute la grace poſſible de part & d'autre. L'aveu d'une faute eſt toujours grand & ne peut faire que de l'honneur. Heureux, quand l'état de l'offenſeur le met au-deſſus de toute mauvaiſe ſuite du reſſentiment de la perſonne offenſée.

Un Dauphin de France reçut un exprès du Roi (c'étoit à une revuë des troupes) pour lui dire, de changer la ſituation de l'armée par l'évolution d'une des aîles. Il donna à un officier qui commandoit une Brigade, un autre ordre tout-à-fait déplacé : celui-ci qui ſentit cette faute, répondit au Dauphin, qu'il croyoit que les derniers ordres n'étoient pas encore arrivés. Le Prince reçut mal cet avis, quoiqu'il lui fût donné de façon à juſtifier ſa mépriſe & à ſauver ſon honneur. Mais levant ſa canne ſur le Gentilhomme, il perſiſta dans ſes ordres, & y joignit les propos les plus injurieux. L'affaire vint aux oreilles du Roi. Il commanda à ſon fils d'aller trouver l'Officier qui devoit être à cheval, de lui demander à pied, ſa main ſur l'étrier, pardon devant toute l'armée : le jeune Prince obéit, toucha l'étrier, & alloit parler, quand l'Officier avec une vivacité incroyable, ſauta à terre & baiſa les pieds de M. le Dauphin.

La

Le corps a peu de part aux plaiſirs ou aux peines des grandes ames; la réparation faite avec tant d'honneur à ce Militaire, parut auſſi inſupportable à ſa reconnoiſſance, que l'injure l'avoit été à ſon reſſentiment.

Si, de ces incidens remarquables, nous jettons les yeux ſur la vie ordinaire, nous voyons qu'une bonne conduite répare non-ſeulement des fautes commiſes, mais les expie même en quelque ſorte dans l'action: ainſi bien des choſes, qu'on a pouſſées trop loin, s'effacent par ce ſimple aveu. *C'eſt ma faute, je l'avoue: vous me pardonnerez la liberté que j'ai priſe, quoique je ne mérite pas cette indulgence.*

Parlez-moi de ces étourdis dont notre ville abonde, de ces impertinens qui ne font d'autre réparation qu'en ſe revêtiſſant eux-mêmes du titre qu'ils méritent & en font trophée. Mais ce caractere qui porte un homme à faire ou à dire des choſes déſobligeantes, n'eſt pardonnable que lorſqu'il eſt prêt à ſouffrir qu'on agiſſe de même à ſon égard. Quand l'amour-propre vous aveugle au point de vouloir vous élever ſur les ruines de vos égaux en mérite; tous les partiſans de la vertu & de la modeſtie doivent s'oppoſer à vos efforts: mais ſans conſiderer la partie morale, contentons nous, pour le préſent, d'examiner la ſuite naturelle de la candeur, quand nous parlons de nous-mêmes.

Souvent le Spectateur écrit d'un ſtyle élégant; il atrappe le perſuaſif & le ſublime avec un égal ſuccès. Mais quel tort cela feroit-il à l'Auteur ſuppoſé de ces feuilles, d'avouer qu'il n'eſt que l'Editeur des plus belles pieces qui ont parues ſous ſon nom. Il n'y a que ce qu'on a réellement fait qui puiſſe nous faire un honneur réel: ce qu'on prend de plus qu'on ne doit aux yeux du monde, on le perd dans le jugement de ſon cœur, & l'on renoncera plutôt à ſoi-même, que de jouir ſans un remord ſecret d'une fauſſe renommée.

Qui n'a pas vû un criminel même au barreau, quand ſon conſeil & ſes amis ont fait envain leur poſſible pour le ſauver, prier toute l'aſſemblée de le plaindre & ſon Juge de le recommander à la miſéricorde du trône, ſans rien dire de plus pour ſa deffenſe? Il ôte les armes à ceux qui ſouhaitoient le voir convaincu. Il le devient par ſa propre bouche, & ſe charge lui-même de toute la honte & de la douleur qu'on lui préparoit un inſtant auparavant. Ce qui eſt le plus grand obſtacle à cette eſpece de candeur, c'eſt l'injuſte idée qu'on a d'ordinaire de ce qu'on appelle grandeur d'ame. C'eſt la démentir que de perſiſter dans le mal; & ce n'eſt point la diminuer, que de convenir de ſes fautes. La perfection n'eſt point l'attribut de l'homme; il n'eſt donc point dégradé par l'aveu d'une imperfection. Il eſt d'un petit eſprit de contrefaire la fermeté des grandes ames pour la vertu, par l'opiniâtreté dans le crime. Cette obſtination gagne tellement, qu'il en eſt qui l'étendent juſqu'aux fautes de leurs eſclaves. Je ne finirois point, ſi je rapportois tous les débats, toutes les petites querelles qui tous les jours agitent cette ville, où un parti, & ſouvent l'un & l'autre, ſavent qu'ils ont tort & n'ont pas la généroſité de l'avouer. Les Dames (ſur-tout) chériſſent un peu trop cette petite fermeté: elles

ignorent qu'il eſt d'une grande ame de rejetter tout ce qu'elle déſapprouve, & tout ce qui empêche les cœurs de parvenir à des ſentimens nobles & généreux. L'eſprit bienfait reconnoît ſes deffauts & les corrige; la vérité & la raiſon ſont les guides de ſes paſſions & bornent ſes deſirs; il eſt heureux. Au contraire l'eſprit de travers, faute de reconnoître ſes foibleſſes, s'entrelaſſe dans un avenir de crimes, d'embarras & de douleurs.

XV. DISCOURS.

Aptiſſima quæque dabunt Dii;
Carior eſt illis homo quam ſibi.

Juv. Sat. 10. v. 346.

Les Dieux ſavent mieux que nous ce qui nous eſt utile : l'homme leur eſt plus cher qu'il ne l'eſt à lui-même.

C'Eſt l'effet de notre vanité & d'une ſecrette affectation d'indépendance, ſi nous ne reconnoiſſons pas le plus noble motif pour agir, qui ait jamais été propoſé à l'homme, comme la ſource la plus féconde de gloire & de félicité. Le cœur eſt infidele à lui-même, & nous ne ſondons pas aſſez ſes replis, pour trouver que la religion eſt le plus beau & le plus glorieux mobile des vertus & des belles actions. Si nous nous flattons qu'en décompoſant nos penſées les plus intimes, nous nous trouvons déſintereſſés & libres de tout principe d'amour propre, ou de vaine gloire : prenons-nous-en à notre foibleſſe naturelle. Les eſprits bien nés peuvent d'abord ne vouloir rien faire que par un vrai ſentiment de bonté & de grandeur, ſans attendre de récompenſe dans ce monde ou dans l'autre. Qu'ils rentrent en eux-mêmes ; ils verront que faire de bonnes œuvres pour en recevoir le prix dans l'autre vie, eſt le plus haut dégré de vertu auquel la nature humaine puiſſe atteindre. Si nous avons d'autre but dans nos actions que le deſir de nous rendre agréables aux yeux de la Divinité; ſi nous ne nous laiſſons point éblouir par la fortune ou abbatre par l'adverſité, il s'enſuivra néceſſairement que nous ſerons au-deſſus de l'humanité.

Mais le Chrétien a un Guide dont la vie & les ſouffrances doivent le conſoler dans les malheurs, & dont l'éclat & la toute-puiſſance doivent l'humilier dans la proſperité.

Accuſons-en la contrainte indigne & criminelle, avec laquelle des ames mal nées croyent obéïr à la religion, auſſi-bien que la conduite odieuſe des hypocrites : ſi le mot Chrétien ne préſente pas au premier coup d'œil tout ce qui eſt vraiment noble, humain, généreux, héroique & grand.

Un homme qui ſuſpend l'eſpoir du prix de ſes bonnes actions juſq'ua-

près le trépas, qui répand les bienfaits d'une main inconnue, qui dit du bien de celui qui dit du mal de lui, qui pardonne à la haine, qui aime aveuglément ſon ami, qui oblige celui qui ne l'eſt point, eſt fait (ſans contre-dit) pour le bonheur de la ſocieté. Cependant ces qualités, loin d'être vertus héroiques, ne ſont que les devoirs ordinaires d'un chrétien.

Qu'un homme, qui a un certain fond de religion, jette les yeux ſur la cataſtrophe de ce grand jour! Quelle émotion de cœur! quelle douleur ne doit-il pas ſentir à la vue des ſouffrances de ſon Libérateur? Qu'il ſe retrace ce qu'il a ſouffert pour lui; pourra-t'il arrêter ſes larmes en faiſant réflexion qu'il l'a oublié pour les applaudiſſemens d'un monde frivole, pour des yeux folâtres, pour des plaiſirs paſſagers, dont il ne lui reſte plus qu'un ſouvenir de remords & de douleurs?

Qu'il eſt doux de contempler les humbles démarches que fit notre Guide tout-puiſſant, pour nous conduire à ſon ſéjour de béatitude. Des paraboles, des ſimilitudes & des allégories ſimples & lumineuſes furent comme les Hyerogliphes, dont ſe ſervit le Grand-Maître, pour nous apprendre la ſcience du ſalut. Ceux qui le voyoient, au lieu d'adopter ce qu'ils ne pouvoient combattre, furent offenſés de ſa hardieſſe de vouloir être plus ſçavant qu'eux: ils ne pouvoient élever leur petiteſſe au-deſſus d'un homme que la fortune plaçoit au-deſſous d'eux, ou concevoir que celui qui ne paroiſſoit pas plus terrible ou plus magnifique eût quelque choſe de plus relevé que les autres. Il ne vouloit donc plus reſter dans ce lieu où ſon pouvoir étoit incapable de vaincre le préjugé de leurs conceptions baſſes & rampantes; il fut ſuivi d'un grand nombre. Des aveugles, des muets, des eſtropiés & des malades de toute eſpece lui furent préſentés. D'un toucher de leur Créateur ils virent, parlerent, ſauterent & coururent avec une vie nouvelle.

Le muet parle au ſourd étonné de l'entendre. Fixé par la reconnoiſſance & l'admiration, la foule ne put le quitter: ils reſterent auprès de lui juſqu'à ce qu'ils devinrent preſqu'auſſi foibles & languiſſans que ceux qu'ils amenoient pour la guériſon. Le Sauveur eut pitié d'eux & ſoulagea leurs beſoins par un miracle. O quel feſtin raviſſant, de voir les alimens s'accroître dans leurs mains, & de voir leur Dieu en perſonne nourrir, rafraîchir & ſervir ſes créatures! O quelle faveur, ſuprême bonheur dont je ſuis jaloux! mais pourquoi dis-je jaloux? comme ſi Dieu ne préſidoit pas toujours à nos repas modérés, à nos heures de gaieté, & à nos converſations innocentes.

Quoique l'Hiſtoire ſacrée ſoit pleine par-tout de miracles pareils, & qu'au milieu de ces faits divins J. C. ne laiſſe jamais voir la moindre idée de devenir Prince temporel; cependant juſqu'ici les Apôtres eux-mêmes n'ont eu d'autres vues que la puiſſance mondaine, les honneurs, les richeſſes & les grandeurs: car Pierre ſurpris d'entendre dire à ſon maître que ſon Royaume n'étoit pas de ce monde, fut ſi ſcandaliſé que celui qu'il avoit ſuivi ſi long-tems ſubît la honte, l'ignominie & la mort qu'il predi-

soit, qu'il le prit à l'écart & s'écria : Que dites-vous, Seigneur ? Écartez cette horrible idée ; épargnez à mes yeux une si funeste catastrophe. Mais il reçut une sévere réprimande de son Maître, comme ayant plus en vue la gloire de l'homme que celle de Dieu.

Déja la grande révolution des choses commençoit à s'approcher, quand le Maître de la nature trouva bon comme Sauveur & Libérateur de faire son entrée publique dans Jerusalem, non avec la pompe ou le vain éclat d'un triomphe ; mais avec une joye, une satisfaction, une extase nouvelle & inconnue jusqu'alors. Son peuple jonchoit les chemins de vêtemens & de branches d'oliviers, en poussant des cris d'allégresse.

A l'avenement de ce grand Roi à sa couronne, les hommes ne furent pas ennoblis, mais sauvés ; les crimes ne furent point remis, mais les péchés pardonnés. Il ne donna point de médailles, des honneurs, des cordons ; mais la santé, la joye, la vûe & la parole. Le premier objet que l'aveugle vit, fut l'Auteur de la lumiere ; les boiteux couroient devant lui, & les muets repetoient l'*Hosanna*. Avec cette suite, il entra dans sa maison, le Temple sacré, & en chassa par son autorité divine les marchands mercenaires qui étoient venus le profaner : ainsi il exerça pour quelque tems une puissance despotique, pour faire entendre aux Incrédules que ce n'étoit point faute d'empire ; c'étoit sa supériorité sur tout pouvoir mondain qui l'empêchoit de s'en servir. Mais est-ce donc là le Sauveur ? Est-ce-là le Libérateur des hommes ? Cet obscur Nazaréen commandera-t'il à Israël, & sera-t'il assis sur le trône de David ? Leurs cœurs fiers & dédaigneux que l'amour & la vanité de ce monde avoient corrompus, dédaignerent un si vil Bienfaicteur : ils conspirerent même sa perte. Le Seigneur pénétra leur dessein ; il y prépara ses Disciples & leur raconta ce qui devoit lui arriver. Mais Pierre, dans un transport de zèle, fit les protestations les plus vives, que quand même tous les hommes seroient scandalisés de son Maître, il ne le seroit jamais. Une des principales raisons de la venue de Notre-Seigneur fut de nous faire sentir que sans son secours, il nous étoit impossible de rien faire de bien. Il dit donc à *Pierre*, qui avoit une si haute idée de son courage & de sa fidelité, que l'un & l'autre lui manqueroient, & que cette nuit-là même il le renieroit trois fois.

Mais quel cœur peut concevoir, quelle langue peut exprimer ce qui suit ! Qui est celui que je vois baffoué, soufflété & traîné comme un voleur ? Où emporte-t'on mon Roi, mon Sauveur & mon Dieu ? Doit-il donc mourir pour expier ces mêmes injures ? Voyez où ils ont cloués le Seigneur & l'Auteur de la vie, comme ses blessures noircissent : son corps palit, & son cœur se souleve de pitié & d'agonie ! Patient, Miséricordieux & Tout-Puissant, jette un regard sur la terre, du trône de ton ignominie triomphante. Mais, Ciel, il penche sa tête sur son sein sacré, il soupire ; il expire, la terre tremble, le temple est ébranlé ; les rochers se brisent, les morts ressuscitent ! Qui sont les vivans ? qui sont les morts ? On croiroit que toute la Nature va expirer avec son Créateur.

XVI. DISCOURS.

Quis furor, ô cives ? Quæ tanta licentia ferri ?

Lucan. l. 1. v. 8

Quelle fureur, Citoyens ! quel horrible abus des armes !

JE ne doute point que nos Lecteurs de province n'ayent été fort ſurpris des differentes Hiſtoires dont toutes nos Gazettes ſont farcies touchant cette eſpece d'hommes, parmi nous connuë ſous le nom des *Mohochs* (1). Les opinions des ſçavans ſur leur origine & ſur leurs deſſeins ſont ſi partagées, que bien des gens commencent à douter ſi une telle ſocieté d'hommes a jamais exiſté. La terreur qui ſe répandit, il y a quelques années, dans toute la Nation au ſujet des Irlandois, n'eſt pas encore effacée de l'eſprit de la multitude. Il parut cependant dans la ſuite qu'il n'y avoit pas le moindre fondement à cette conſternation générale. La derniere terreur panique, ſelon quelques perſonnes raiſonnables, eſt de la méme nature. On veut que ces *Mohochs* ſoient comme ces ſpectres & ces apparitions qui jettent l'épouvante dans pluſieurs villes & villages, quoiqu'aucun des habitans ne les aye jamais vus. D'autres ſont portés à croire que ces Mohochs ne ſont qu'une eſpece de *Moines voleurs*, imaginés d'abord par la prudence des Maris pour détourner leurs femmes ou leurs filles de prendre l'air à des heures indues ; & quand ils leurs diſent que les Mohochs les prendront, c'eſt la même précaution dont ſe ſervoient nos peres quand ils diſoient à leurs enfans de prendre garde aux barbes bleues, aux loups-garoux.

Quant à moi, je crains que ces allarmes n'ayent été trop fondées : j'avouerai néanmoins que je doute de l'authenticité des lettres ſuivantes, d'autant plus que j'ai lieu de croire que le nom ſouſcrit par l'Empereur n'eſt pas tout-à-fait conforme à l'ortographe Indienne.

Mes Lecteurs ſçauront de plus qu'il y a déja quelque-tems que j'ai reçu la lettre ſuivante avec le *Manifeſte* ; j'ai differé de les publier pour des raiſons à moi connues.

AU SPECTATEUR.

MONSIEUR,

Comme nos ſoins empreſſés pour le bien du genre humain ont été repreſentés à la nation ſous de fauſſes couleurs, nous vous envoyons

(1) Les *Mohochs* ſont des peuples Indiens Antropophages. On donnoit ce nom à de jeunes rapegats Anglois, tous gens riches & de famille qui ſe repandoient la nuit par bande dans les rues de Londres.

notre *Manifeſte* impérial, que nous voulons & ordonnons que vous communiquiez au Public. Penſez-y bien, nous ne doutons aucunement de votre prompte obéiſſance. Adieu. *ſigné*

Taw. Waw. Ebenzan Kaladar,
Empereur des Mohochs.

Le Manifeſte de Taw. Waw. Ebenzan Kaladar, Empereur des Mohochs.

Comme nous avons reçu avis par differens quartiers de cette grande & belle Ville de mille outrages commis ſur les jambes, bras, nez, & autres parties du corps du bon peuple d'Angleterre par des vagabonds qui ſe diſent nos ſujets, afin de juſtifier notre dignité impériale des calomnies dont on a voulu la noircir, comme ſi nous avions encouragé ou ſoutenu de telles pratiques : Nous avons jugé à propos par les préſentes de faire connoître toute l'horreur que nous concevons pour tant de procédés infâmes & tumultueux, & nous déclarons que ſi quelques perſonnes ont reçu quelque bleſſure, mal, dommage ou détriment dans leurs membres autrement qu'il ne ſera ci-deſſous ſpécifié ; leſdites perſonnes en s'adreſſant aux gens que nous nommerons pour la réformation de tels abus, ſeront commiſes aux ſoins de notre premier Chirurgien, & ſeront gueries à nos frais & dépens dans quelques-uns des hôpitaux que nous allons fonder pour cet effet.

Et afin qu'aucun par ignorance ou inadvertance n'encoure les peines que nous avons jugé à propos d'infliger ſur les perſonnes de mauvaiſe vie & mœurs ; Nous déclarons au Public que ſi quelqu'un eſt attaqué ou aſſommé, tandis qu'il eſt à ſes affaires à une heure convenable, c'eſt contre nos ordres ; & nous donnons par les préſentes, liberté & autorité entiere à toutes perſonnes ainſi meurtries ou aſſommées injuſtement, de ſe deffendre du mieux qu'il leur ſera poſſible.

Nous ordonnons auſſi à tous nos fideles ſujets qu'ils ne s'aviſent point, ſous quelque prétexte que ce ſoit, de faire des ſorties de leurs quartiers reſpectifs, juſqu'entre onze heures & minuit, & qu'ils ne faſſent pas le *Lion* (1) ſur aucun homme, femme ou enfant, que l'horloge de S. Dunſtan n'ait ſonné une heure.

Qu'on ne faſſe jamais ſuer avant une ou deux heures du matin ; & s'ils ſont réduits à la néceſſité de *viquer*, que ce ſoit toujours dans les endroits les plus charnus & aux parties les moins expoſées à la vûe.

C'eſt auſſi notre volonté & plaiſir impérial que nos *Baigneurs* fixent

(1) Le département des *faiſeurs de Lions*, conſiſtoit à écraſer le nez des paſſans, apparemment pour donner à l'homme la figure du Roi des animaux. *Les Maitres à danſer* ſe diviſoient en baigneurs & en faiſeurs de faits périlleux ; ceux-ci n'attaquoient que le beau ſexe. Malheur à la premiere jolie femme qu'ils rencontroient, ils lui faiſoient faire la roue, puis ils la renverſoient la tête en bas & les pieds en l'air avec bien d'autres cérémonies. N. B. Londres encore aujourd'hui eſt infecté de *Bouts* qui ne different des *Mohochs* que de nom.

leurs bains dans des endroits fermés, allées, coins, enfoncemens, afin que les patiens ne courent point riſque de s'enrhumer.

Nous voulons auſſi que les *Sauteurs*, aux ſoins deſquels nous commettons le beau ſexe, ſe confinent au quartier de la Comédie & aux lieux de ſon reſſort, & que chaque autre parti ou détachement de nos ſujets ſe tienne dans les quartiers que nous lui avons preſcrits, pourvu néanmoins que ce que nous avons dit juſqu'ici, ne s'étende point juſqu'à nos *Chaſſeurs*, auxquels nous donnons liberté entiere de courir dans toutes les parties de la ville où le gibier les attirera.

Et comme rien n'intéreſſe plus notre cœur impérial que la réformation des Villes de Londres & de Weſtminſter, où nous voyons déja avec un plaiſir inexprimable nos ſoins fructifier; Nous prions inſtamment & exhortons tous Maris, Peres, Bourgeois, & Maîtres de familles dans leſdites Villes & Fauxbourgs, non-ſeulement de ſe retirer chez eux de bonne heure, mais auſſi de retenir leurs femmes, filles, fils, apprentifs & domeſtiques, & de les empêcher de paroître dans les rues à des heures qui les expoſeroient à la diſcipline militaire, qui eſt en uſage parmi nos fideles ſujets. Les *Mohochs* & nous, promettons de plus, ſur notre parole Impériale, que dès que la réformation ſera entiere, nous ferons mettre bas les armes.

Donné à notre Cour, tenue à la taverne du Diable. *Mars*, 15, 1711.

XVII. DISCOURS.

Errat & illinc
Huc venit, hinc illuc, & quos libet occupat artus
Spiritus: eque feris humana in corpora tranſit,
Inque feras noſter.

Tout ſe change, rien ne meurt, l'eſprit délaſſé erre ça & là, & paſſe du corps humain dans une bête ou d'une bête dans notre corps.

Pythag. Ovid. Métam. l. 15. v 6.

Will Honeycomb, qui ne laiſſe point échapper la moindre occaſion d'étaler ſon petit ſçavoir, nous dit hier à l'aſſemblée qu'il y avoit beaucoup à dire en faveur de la Metempſycoſe, & que les parties Orientales du Monde y croyoient encore: le Chevalier *Ricaut*, dit-il, nous parle de bien de bons *Muſulmans* qui achetent la liberté de tout petit oiſeau qu'ils voyent enfermé dans une cage, & penſent faire une auſſi belle action que nous, quand nous payons aux Algeriens la rançon de nos compatriotes captifs. C'eſt, dit *Will*, parce qu'ils regardent chaque animal comme un frere ou une ſœur déguiſée, & qu'ils ſe font par conſéquent un devoir d'étendre leur charité juſqu'à eux. Ils nous diront, dit *Will*,

que l'ame d'un homme, quand il meurt, paſſe immédiatement dans le corps d'un autre homme ou de quelque bête, à laquelle il reſſembloit par le caractere ou par la fortune, quand il vivoit parmi eux.

Comme je ne ſçavois où aboutiroit cette profuſion de ſçavoir; *Will* nous rapporta que *Philemon*, jeune homme, plaiſant de ſon naturel, faiſoit l'amour à une de ces Dames qui donnent toute leur tendreſſe à des perroquets, à des ſinges & à des chiens. En l'allant voir un matin, il écrivit une fort jolie lettre ſur ce ſujet. Philemon, nous dit-il, fut conduit dans la ſalle où il ſe divertit pour quelque tems avec le ſinge favori de la Dame, qui étoit enchaîné à une des fenêtres. Ayant apperçu une plume & de l'encre à côté de lui, il fit l'Epitre ſuivante à ſa maîtreſſe ſous le nom du ſinge; & comme elle ne deſcendit point, il s'en alla & laiſſa le papier ſur la fenêtre.

La Dame parut peu de tems après, & voyant le ſinge conſiderer attentivement un papier écrit, elle le prit & le lut. Elle ne ſçait encore qui de Philemon, ou du ſinge, en eſt l'Auteur.

MADAME,

Privé du don de la parole, j'ai attendu depuis long-tems en vain une occaſion de me faire connoître. Je me ſaiſis de celle que me préſentent une plume, de l'encre & du papier, pour vous donner par écrit une Hiſtoire que je voudrois vous faire de vive voix. Il faut que vous ſçachiez donc, Madame, que je fus, il y a environ mille ans, un *Brachmane* Indien & verſé dans tous ces myſterieux ſecrets que votre Philoſophe Européen, nommé Pythagore, paſſe pour avoir appris parmi nous. Je fis des progrès inouis dans les ſciences occultes, & je m'inſinuai ſi bien dans les bonnes graces d'un démon avec qui j'étois familier, qu'il me promit de m'accorder tout ce que je lui demanderois. Je le priai en grace que mon ame ne paſsât jamais dans le corps des bêtes; mais il me dit que cela n'étoit pas dans ſon pouvoir. Je lui demandai du moins qu'il me reſtât le ſouvenir de mon état précédent, afin de ſçavoir que je ſerois la même perſonne logée dans differens animaux. Quant à cela, il me dit qu'il en étoit fort le maître, & me promit l'exécution de ma demande, ſur ſa parole de démon. Dès ce moment, je menai une vie ſi exemplaire, qu'on me fit, ſur la réputation de ma vertu, Préſident du Collége de *Brachmanes*; &, choſe fort rare parmi les hommes, je remplis l'idée qu'on avoit conçue de moi, & m'acquittai de cette charge avec la plus grande integrité, juſqu'au moment de ma mort.

Alors mon ame paſſa dans un autre corps humain; je m'y comportai ſi bien, que je devins premier Miniſtre d'un Prince dont les Etats étoient ſitués ſur les bords du *Gange*. Je vécus comblé d'honneurs pendant pluſieurs années, & la molleſſe de cette dignité me fit bien-tôt perdre toute mon innocence de Brachmane; j'étois obligé d'opprimer & d'écraſer le peuple pour enrichir mon Souverain. Le dénouement de ma fortune, fut le ſort que doit attendre quiconque a ma place; on me déteſta, & un jour que je parlois à mon Maître à la tête de ſon armée, il me perça d'un coup de fleche, pour regagner l'affection de ſes Sujets par ce ſanglant ſacrifice.

De-là

De-là, j'animai un petit animal, qui dans les bois ſert de valet au Lion, & qu'on nomme *Jack-cak*. A minuit, je venois abboyer autour de ſon repaire, pour l'avertir qu'il étoit tems de s'éveiller & de chercher de quoi vivre. Il me ſuivoit à une certaine diſtance ; & quand j'avois haraſſé à la courſe un Cerf, un Bouc, ou un Lievre, il s'élançoit ſur la proye & me jettoit un os à moitié rongé pour m'encourager. Après deux ou trois chaſſes malheureuſes, un jour il me donna un ſi furieux coup de dent dans ſa colere, que j'en mourus.

J'appartins enſuite au corps d'un Collecteur des taxes dans les *Indes*. Ayant fait pluſieurs extravagances & mille folles dépenſes, après m'être marié à une coquine de femme, je n'oſai plus paroître en public, tant j'étois endetté. Les Archers entouroient ma maiſon nuit & jour : un jour je voulus me hazarder de ſortir ; ma témerité fut punie, je fus arrêté & mis au cachot, d'où la mort vint me délivrer à l'expiration de quelques mois.

J'entrai auſſitôt dans le corps d'un poiſſon volant : je menai la plus triſte vie dans cette ſituation, l'eſpace de ſix ans. Les poiſſons me pourſuivoient dans l'eau, & dans mon vol une foule d'oiſeaux me becquetoient. Volant, une fois, au milieu d'une flotte Angloiſe, j'apperçus un gros oiſeau de mer, qui venoit fondre ſur moi ; je me plongeai pour l'éviter ; dans ce moment un chien marin m'avala.

Je devins, à ma grande ſurpriſe, un gros Banquier de *Lombard-Street*. Je me reſſouvins de mes dernieres ſouffrances, faute d'argent : ce reſſouvenir me rendit ſi avare & ſi craſſeux, que toute la ville me montroit au doigt & me jettoit la pierre. Je parvins à une grande vieilleſſe, je ne ſçai comment ; car je traînois un corps maigre & décharné, à qui je refuſois même le néceſſaire.

Ma tranſmigration ſe fit alors dans le corps d'une fourmi ; ce fut à ma grande honte & à ma plus grande mortification. Je craignois d'animer par la ſuite quelqu'autre corps plus chétif & plus mépriſable, ſi je ne prenois réſolution de réformer mes mœurs. Je m'acquittai donc avec une diligence extrême de tous les détails qui me furent confiés, & l'on me reſpectoit comme la plus laborieuſe de la fourmilliere. A la fin, un moineau du voiſinage, qui avoit déja commis pluſieurs dégats dans notre république, m'écraſa dans ſon bec, lorſque je gémiſſois ſous l'énorme fardeau d'un grain de bled.

Mon état devint meilleur ; je vécus tout un Eté ſous la figure d'une mouche à miel : fatiguée de la vie laborieuſe & miſerable que j'avois menée dans mes deux dernieres tranſmigrations, je tombai dans l'autre extrême, & devins une abeille de proye. M'étant miſe un jour à la tête d'un parti pour piller une ruche, les mouches à miel deffendirent leurs travaux avec tant d'opiniâtreté & de valeur, que nous reſtâmes preſque toutes mortes ſur le champ de bataille, & je fus du nombre.

J'ai mille autres tranſmigrations que je pourrois vous raconter : je pourrois vous dire que je devins un libertin de ville ; que je fis enſuite

pénitence en animant le corps d'un cheval bay pendant dix ans ; que j'ai été tailleur, écreviſſe, & oiſeau à rouge-gorge ; que ſous cette derniere forme, je fus tué par un jeune garçon à coups de fuſil, pendant les fêtes de Noël.

Tous ces états de vie & pluſieurs autres me paroiſſent devoir ſi peu intéreſſer, que je les paſſe ſous ſilence, pour vous faire reſſouvenir d'un jeune petit Maître qui vous fit l'amour, il y a ſix ans. Auriez-vous oublié, Madame, la façon dont il ſe maſquoit, danſoit, chantoit & jouoit mille farces pour vous gagner ? Ne vous ſouviendriez-vous plus comme il fut emporté de ce monde par un rhûme qu'il attrapa une nuit ſous vos fenêtres, en vous faiſant donner une ſerenade ? Eh ! bien, Madame, c'étoit moi ; oui, c'étoit moi, à qui vous fûtes alors ſi cruelle. Peu après, je me trouvai ſur une montagne de l'*Ethiopie* ; j'y vivois ſous ma figure groteſque, quand un valet de la *Factorie Angloiſe* m'attrapa & m'envoya en Angleterre. Il eſt inutile de vous dire la maniere dont j'ai l'honneur de vous appartenir. Vous voyez, Madame, que ce n'eſt pas la premiere fois que je porte vos chaînes : je ſuis cependant fort heureux dans ma captivité, puiſque vous m'accordez ces baiſers & ces heureuſes faveurs, que je déſirois tant, quand j'étois homme. J'eſpere que l'aveu que je viens de vous faire ne me fera pas de tort auprès de vous, & que vous continuerez vos careſſes accoutumées à

votre très-humble ſerv.

PUGG.

P. S. Je conſeille à votre petit chien de ne point s'approcher de moi ; car je lui garde une dent.

XVIII. DISCOURS.

Indignor quicquam reprehendi, non quia craſsè
Compoſitum, illepideve putetur, ſed quia nuper.

Horat. Epiſt. II. Liv. 1. v. 75.

J'avoue que ma patience s'échappe, & que je ne vois qu'avec indignation les raiſons de critique contre tous les ouvrages : ce n'eſt pas parce qu'ils ſont mauvais, ſans regle & ſans imagination que la ſatyre impitoyable les déchire ; c'eſt parce qu'ils ſont nouveaux.

LA marque la plus diſtinctive de la grandeur d'ame, eſt l'horreur qu'on a de l'envie, & l'averſion pour la médiſance. Ces lâches paſſions regnent plus parmi les mauvais Poëtes, que ſur tous les autres hommes.

Quiconque ſe deſtine uniquement à la pratique des Muſes & ſe livre à la carriere poëtique, eſt trop ardent de ſe faire une brillante réputation. N'eſt-il pas naturel à ceux qui échouent dans ce louable deſſein, & qui ne

réuſſiſſent pas dans cette route eſcarpée, de critiquer, de déchirer les ouvrages, dont la bonté & l'élevation ont mérité la voix unanime & l'accueil favorable du public judicieux ? Quelle raiſon ont donc ces lâches envieux ? Comme ils ne peuvent égaler le merite de leurs confreres, ils tâchent autant qu'ils peuvent de l'abaiſſer, afin de pouvoir ſe donner l'illuſion flatteuſe qu'ils ſont de niveau.

Les plus rares génies, les plus ſublimes eſprits d'un même ſiécle, ſe ſont toujours naturellement & par un attrait ſympathique réunis enſemble ; ont vécu en intimité & en bonne union ; & ſe ſont à l'envi célébrés avec tant de généroſité & de franchiſe, que nous voyons aujourd'hui avec un délicieux plaiſir, dans les annales de l'antiquité, chacun de ces hommes ſublimes recevoir un nouveau luſtre de ſes contemporains, & devenir plus illuſtre pour avoir vécu avec des hommes d'un eſprit auſſi vaſte & auſſi élevé que le ſien, que ſi le hazard l'eût placé lui ſeul dans ſon ſiécle pour en être l'ornement & la merveille. Un tableau d'un grand maître vaut un grand prix ; mais s'il a un pendant, l'avantage & le merite qu'ils ſe donnent l'un à l'autre mutuellement eſt infini, & n'a plus de bornes aux yeux du vrai connoiſſeur.

Quand je parle de ſiécle fertile en grans hommes, ils ſont ſi rares ces ſiécles de merveilles, qu'il eſt inutile, je crois, que j'avertiſſe mon Lecteur que je penſe au ſiécle d'Auguſte. Il conviendra avec moi ſans balancer, ce Lecteur ſenſé, que *Virgile* & *Horace* n'euſſent jamais parvenu à placer leurs noms au faîte du temple de l'immortalité, n'auroient jamais mérité cette haute réputation dans tout l'univers, s'ils n'euſſent été amis ſinceres & admirateurs zélés l'un de l'autre. Ce ſiécle que nous adorons avec juſtice, a donné ſans contredit à la poſtérité le plus grand nombre des fameux Ecrivains qui ſont aujourd'hui nos plus tendres délices. Ces Ecrivains, avouons-le à la honte de nos jours, ſoit conduits par le devoir, ſoit pouſſés par la nature, ont agi de même que *Virgile* & qu'*Horace*, & ſe ſont rendu des témoignages réciproques de l'eſtime & de la vénération qu'ils ſe ſentoient les uns pour les autres. Quand la plume de *Gallus* célébroit la ſublimité de génie de *Virgile* ; quand *Properce*, *Horace*, *Varius*, *Tucca*, *Ovide* chantoient à chaque inſtant ſes louanges ; le bourbeux *Bavius* & l'inconnu *Mœvius* faiſoient diſtiller le fiel de la plus baſſe jalouſie contre ce grand homme ; ils étoient ſes ennemis déclarés, & dévoiloient leur mépriſable inimitié par l'impudence atroce de leur infâme calomnie. O ſiécle d'Auguſte, vous êtes l'hiſtoire de tous les ſiécles !

Voyons notre pays, puiſque naturellement il ſe préſente le premier à mes yeux. Un homme s'y livre rarement à la Poëſie, ſans attaquer la réputation de tous ſes confreres & de tous ſes rivaux. L'ignorance des modernes, la multiplicité des mauvains Ecrivains du ſiécle, la décadence ſenſible de la Poëſie, voilà, voilà les armes que lui fournit la médiſance ; voilà les armes dont il paroît couvert, pour faire ſon entrée dans le monde litteraire. Néanmoins la réputation qu'on ſe fonde ſur la candeur & l'ingénuité eſt la vraye réputation : elle eſt noble, & chacun l'eſtime.

Pour penſer à ſa dignité, ayons toujours préſens à notre mémoire ces beaux vers du Chevalier *Denham*, dans ſon Poëme ſur les Ouvrages de *Fletcher*.

Où m'égarois-je, pour vous louer! il eſt inutile de vous élever un tribut d'éloges, & de vous établir des trophées ſur le mépris des autres. La grandeur de votre nom, pour ſe rendre ſolide, n'a pas beſoin d'être fondée ſur ces décombres & ces frêles ruines. Votre merite ſe ſoutient de lui-même; ſans crainte & ſans jalouſie, il déteſte l'anéantiſſement d'autrui qui ſerviroit à ſon éclat; il ne voit qu'avec horreur ces crimes exécrables des tyrans de l'Orient, qui immoloient leurs freres, leurs fils & toute leur famille à la ſolidité de leur uſurpation & de leur regne.

Je m'attriſte toujours, quand je penſe qu'un Auteur (1), d'ailleurs eſtimé par tous ceux qui ont du goût, & recommandable dans les lettres, a ſouillé les beautés du plus délicat des Poëmes par des traits de cette nature. Je parle du Poëme de l'*art de la critique*, qui a été publié il y a quelques mois; c'eſt un chef-d'œuvre en ſon genre. Les obſervations ſe ſuccédent harmoniquement & ont une connexion analogue, qui eſt ſi admirée dans l'art poëtique du divin Horace, ſans que notre Auteur ſe ſoit aſſervi en eſclave à cette méthodique regularité requiſe dans la proſe. Parmi ces obſervations, on en trouve de ſingulieres, qui paroiſſent au Lecteur rebutantes à leur premier abord, mais qu'il eſt bien-tôt obligé d'adopter, quand il les voit expliquées avec tant de netteté & de fineſſe. Quant à celles qui ſont généralement reçues & reconnues de tous les gens de lettres, l'Auteur les a éclaircies, & les a embellies d'alluſions ſi à propos & ſi juſtes, qu'elles ont toutes les graces de la nouveauté: le Lecteur charmé de les retrouver avec des ornemens ſi aimables, eſt plus convaincu qu'auparavant de leur ſolidité.

Qu'il me ſoit permis de rappeller ici ce que Boileau explique ſi élégamment, & développe avec tant d'étendue dans la préface de ſes Ouvrages. » L'eſprit & la belle maniere d'écrire, dit cet illuſtre François, ne conſiſte pas tant à dire des choſes nouvelles, qu'à donner aux choſes connues une agréable tournure. Il eſt impoſſible, à nous qui vivons dans les derniers ſiécles du monde, de faire des obſervations ſur la critique, ſur la morale, & ſur aucun art & aucune ſcience qui n'ayent pas été touchées par nos devanciers. » Il ne nous reſte qu'à repréſenter les ſentimens du genre-humain, d'un tour nouveau, d'une maniere noble & d'une expreſſion vigoureuſe & pathétique. Examinons l'Art poëtique d'Horace; nous n'y trouverons que très-peu de préceptes, dont Ariſtote n'ait pas parlé, & que preſque tous les Poëtes du ſiécle d'Auguſte ignoraſſent. Nous devons admirer dans un Auteur ſa façon d'exprimer & d'appliquer les préceptes, & non ſon invention.

Rien ne doit donc tant rebuter que les Ouvrages de ces critiques, qui rendent leurs prétendus oracles d'un ſtyle dogmatique, d'un langage de pédant, ſans génie, ſans imagination. Tout Lecteur curieux de s'inſtruire

(1) Mr. *Pope*, célébre par des Ouvrages en tout genre, & ſur-tout par la Traduction d'*Homere*.

du ſtyle que les meilleurs critiques latins ont employé, & de leur maniere d'écrire, trouvera leur méthode élégamment tracée dans l'eſſai dont nous parlons; qu'il y liſe les caracteres d'*Horace*, de *Petrone*, de *Quintilien* & de *Longin*.

Puiſque j'ai fait mention du célébre Longin, dont le traité ſur le ſublime ſe trouve heureuſement ſemé d'exemples de ces grandes beautés, & qui nous a donné dans ſes reflexions la même eſpece de ſublime qu'il a obſervé dans les divers paſſages qui les ont occaſionnées; je ne puis m'empécher de remarquer que notre Auteur Anglois a fait de même uſage des exemples ſur pluſieurs de ſes préceptes. J'en donnerai deux ou trois dans ce genre.

Parlant de l'inſipide ſimplicité dont pluſieurs Lecteurs ſont enthouſiaſmés ſans raiſon, il nous donne les vers ſuivans.

Theſe equal ſyllables alone require,
Tho' oft the ear the open vewels tire,
While expletives their feeble aid do ſoin,
And ten low words oft creep in one dull line.

» Ces ſortes de vers n'exigent que des ſyllabes égales, quoique l'oreille » ſoit ſouvent fatiguée par l'*hiatus* des voyelles, tandis que les expletives » viennent prêter leur foible ſecours, & dix mots rampans ſe gliſſent ſou» vent en une ſeule ligne inſipide.

L'*hiatus* des voyelles dans la ſeconde ligne des vers Anglois; l'expletive *do* dans la troiſiéme; & les dix monoſyllabes dans la quatriéme, relevent tellement la beauté & l'élegance de ce paſſage, qu'il auroit été admiré & donné comme modele, s'il ſe fût trouvé dans un ancien Poëte.

Les vers ſuivans ſont du même goût.

A needleſſ Alexandrine ends the ſong,
That like a wounded ſnake drags its ſlow length along . . . .
'Tis not enough no harſhneſſ gives offence,
The ſound muſt ſeem an echo to the ſenſe.
Soft is the ſtrain vvhen zephyr gently blovvs,
And the ſmooth ſtream in ſmoother numbers flovvs;
But vvhen loud ſurges laſh the ſounding ſhore,
The hoarſe rough verſe ſhou'd like the torrent rore.
When *Ajax* ſtrives ſome Rock's vaſt vveigth to throvv,
The line too labours, and the vvords move ſlovv;
Not ſo vvhen ſvvift *Camilla* ſcours the plain,
Flies o' er the unbending corn, and ſkims along the main.

Un Alexandrin finit le chant d'une façon inutile, & tire lentement ſa longueur après ſoi, de même qu'une couleuvre bleſſée . . . . . Il ne ſuffit pas que nul ſon dur ne rebute l'oreille; il faut principalement que le ſon faſſe écho avec le ſens. Le vers eſt doux, quand zéphir fait ſentir ſon aimable haleine; il coule, quand le ruiſſeau répand ſon onde ſans force & ſans frémiſſement; le vers dur & enroué doit mugir, quand les vagues d'un

torrent en fureur ſe briſent & couvrent d'écume le rivage ; le vers fatigue, & ſon mouvement eſt lent & eſſouflé, quand *Ajax* s'efforce de lancer le poids énorme d'un rocher qu'il arrache ; il n'eſt pas de même, quand il peint la legere *Camille* volant ſur la glace unie des ondes, & courant deſſus les épis de bled ſans les faire plier ; elle ne fait qu'effleurer la ſurface des flots dans la rapidité de ſa courſe.

Ces deux beaux vers ſur Ajax me rappellent une deſcription dans l'Odiſſée d'*Homere*, dont aucun critique n'a fait mention. *Siſiphe* eſt repréſenté grimpant à contremont, & roulant avec effort un quartier de rocher vers le ſommet d'une montagne ; la pierre touche à peine au but, qu'elle roule & ſe précipite en bas. Les pieds des vers expriment admirablement bien le double mouvement de la pierre. Dans les quatre premiers vers, pluſieurs ſpondées entremêlés des endroits propres à reſpirer, peignent la pierre pouſſée avec peine vers le ſommet de la montagne : l'action de ſa chûte rapide s'exprime en une ligne continuée de dactyles. Voici le paſſage tiré de l'onziéme Livre de l'Odiſſée.

Καὶ μὴν Σίσυφον εἰσεῖδον, κραλεὶρ αλγε ἔχοντα,
Λᾶαν βασταζοῦσα πελώριον ἀμφοτέρησιν.
Η' τοι ὁ μὲν σκηριπτόμενος χερσίν τε ποσίν τε,
Λαᾶν ἄνω ὤθεσκε ποτὶ λόφον, ἀλλ' ὅτε μελλοι
Α'κρον ὑπερβαλέειν, τότ' αποστρέψασκε Κραταιὶς,
Α'υτις ἔπειτα πεδονδε κυλίνδετο λαᾶς αναιδής.

Odiſſ. Lib. XI.

Je tournai les yeux & je vis un triſte ſpectacle : c'étoit l'ombre du malheureux Siſiphe. D'un pas fatigué & avec de profonds élans, il roule au haut d'une montagne une pierre d'une groſſeur énorme. La pierre repouſſée avec un rebond ſe précipite, avec un fracas ſemblable au tonnere, juſqu'au bas de la vallée qu'elle couvre d'une épaiſſe fumée.

Ce ſeroit ne pas vouloir finir, que de vouloir citer tous les vers de Virgile, dont l'harmonieuſe cadence renferme cette beauté de caractere : je me réſerve cependant dans la ſuite à en faire remarquer quelques-uns, qui ont échappé aux obſervations de tous les autres critiques.

Je terminerai ce diſcours, en faiſant obſerver que nous avons trois Poëmes dans notre langue, qui ſont de la même eſpece dont nous parlons, & dont chacun eſt un chef-d'œuvre en ſon genre. Ces trois Poëmes ſont *Eſſai ſur les vers traduits*, *Eſſai ſur la critique*, *Eſſai ſur l'art poëtique*.

XIX. DISCOURS.

Erranti, paſſimque oculos per cuncta ferenti.

Virgil. Æneid. lib. II. ℣. 570.

Je porte des regards curieux, j'examine chaque endroit d'un coup d'œil attentif.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

CHARMÉE de votre diſcours ſur les yeux, je ſuis néanmoins très-mortifiée de voir que vous n'avez pas étudié à fonds la nature & la force de cette eſſentielle partie d'un beau viſage. Si vous euſſiez été ſenſible aux douces atteintes de l'amour, vous en auriez dit dix mille choſes, qui ne ſe ſont point offertes à votre imagination indifferente ſur les plaiſirs de ce Dieu. Faites attention à toutes les bagatelles & les gentilleſſes que cette partie admirable fournit à la converſation; conſiderez les feux qu'elle allume, les tranſports qu'elle excite, l'abbatement où elle plonge l'homme le plus intrépide & le plus brave.

Quand vous voudriez vous imaginer que tout cela n'eſt que pure extravagance, vous avoüerez du moins, ſi vous êtes de bonne foi, que ſa force eſt bien énergique, puiſqu'elle cauſe toutes ces extravagances chez les hommes. Il eſt certain que toute la force & tout le nerf de l'eſprit s'y trouvent quelquefois concentrés: il eſt conſtant qu'un regard tendre exprime plus de choſes, & en dit plus en un inſtant, que toute la Rétorique de l'univers en un an. Les connoiſſeurs en amour ſçavent rejetter & font peu de cas des diſcours: les regards ſeuls fixent leur attention. Tout indifferent que vous êtes, ne vous êtes-vous pas donné quelquefois le plaiſir d'obſerver la joye ſubite qui ſe répand ſur le viſage, & donne tout-à-coup un nouveau caractere aux traits d'un amant, quand il apperçoit toute l'ame de ſa maîtreſſe ſe ramaſſer & s'exprimer dans un ſeul regard? N'avez-vous jamais vû alors un amant tranſporté avouer avec le plus vif enthouſiaſme que ſes aſſiduités & ſes tourmens de pluſieurs années lui étoient ſurabondamment payés dans ce ſeul inſtant?

Vous êtes, vous vous nommez le Spectateur; & vous ignorez encore que l'œil eſt la correſpondance & l'unique canal de l'amitié; vous ignorez que ce qu'on appelle politeſſe, n'eſt qu'un tyran de la langue qui la contraint, par une gêne continuelle, de dire ce que le cœur déſavoue, tandis que la nature s'eſt réſervé les yeux, afin de pouvoir quelquefois briller dans toute ſa ſimplicité & ſans aucun déguiſement ni faux-dehors? Cette infortunée fiancée peut donner ſa main à ſon nouvel époux, que ſes parens cruels la forcent de prendre par des vûes d'un interêt vil & mercenaire; elle peut prononcer le fatal *oui* d'un air timide & languiſſant: mais ſes regards ne pourront point témoigner d'amour; ſes

yeux ſeront accablés de triſteſſe ; ſes larmes publieront ſa répugnance, & graveront ſur ſon beau viſage en traits viſibles & caracteriſés, que c'eſt malgré ſon inclination que le ſacrifice s'accomplit, & que dans la cérémonie qu'on appelle mariage, elle y ſert de victime plutôt que d'épouſe.

Vous n'allez donc jamais au ſpectacle ? Si vous y alliez, vous ne diſtinguez donc pas la difference des yeux de quiconque y va pour voir, d'avec ceux de quiconque y va pour être vû (1) ? Je ſuis une femme de plus de trente ans ; ne ſçachant plus que faire, je me ſuis miſe un peu dans la mode de faire des obſervations. Si vous, ou votre correſpondant m'euſſiez conſultée au ſujet de votre diſcours ſur les yeux, je vous aurois inſtruits de mille choſes. Je vous aurois pû dire que les yeux ruſés d'*Eleonore* ſont bien vigilans, malgré leur négligence affectée. Elle regarde autour d'elle, ſans le ſecours de ces verres obliques dont vous faites une ſi vaſte deſcription ; & néanmoins elle ſemble uniquement occupée des objets qui ſe trouvent préciſément devant elle. D'autres yeux ſemblent rouler au hazard ; & après avoir développé toutes leurs beautés en tous ſens, faiſant ſemblant de s'amuſer à autre choſe, tout d'un coup ils reviennent dreſſer la batterie de leurs charmes, & fondre avec impétuoſité contre celui qui prend plaiſir à les contempler. Les yeux de *Lucinde* ſont des armes d'aſſaſſinat prémédité ; mais ſouvent l'exécution ne ſuit pas le projet, parce que le deſſein eſt ſi palpable, qu'il eſt facile de s'armer contre. Plus beaux & d'un autre éclat que ceux d'Eleonore, ils ne cauſent cependant pas tant de maux.

Nous avons ici la fille d'un brave Officier, dont les yeux ont aſſaſſiné plus d'hommes, que ſon pere n'en a fait fuir devant lui dans nos dernieres guerres. Deux beaux yeux donnent de l'éloquence au ſilence ; deux yeux tendres répandent de l'agrément dans le refus ; deux yeux irrités fouillent la beauté la plus éclatante d'une certaine difformité. C'eſt cette partie, en un mot, qui anime toutes les autres ; & je penſe que la fable d'Argus n'a d'autre ſens allégorique que de dire, que toute autre partie ſeroit comme mutilée, ſi ſa force n'étoit pas exprimée par la vivacité caracteriſtique des yeux. Mais, Monſieur le Spectateur, avouez que ceci eſt du Grec pour ceux qui ne ſçavent pas parler des yeux. C'eſt cependant le ſeul langage où il n'y ait point de fourberie ; il faut que ce langage ſoit bien franc, puiſque le politique le plus diſſimulé & le courtiſan le plus fourbe n'en peuvent impoſer par leurs regards à un habile obſervateur. Si vous me faites le plaiſir de donner parmi vos ſpéculations une place à cette lettre, je vous communiquerai une hiſtoire ſecrette, où tous les regards des Meſſieurs & des Dames de la prochaine aſſemblée ſeront traduits en paroles. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre fidéle amie,
MARIE COEUR-LIBRE.

(1) *Spectatum veniunt, veniunt ſpectentur ut ipſæ. Juvenal.* ſat. 6.

MONSIEUR

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

J'ai un benêt de mari, qui a la ſotiſe de mener une vie très-ſcandaleuſe. Il épuiſe ſon corps & ſes biens par ſes debauches; il ne veut pas ſe corriger, quelque choſe que je puiſſe lui dire. Je voudrois bien ſçavoir, ſi le báton en certain cas ne pourroit pas ſervir en Rétorique, de partie d'oraiſon; & s'il eſt de la décence d'un Orateur femelle de le mettre en uſage à titre de fleurs & d'énergie dans le diſcours. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſervante,
BARBARA TRICOT.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je ſuis Praticien de droit depuis un grand nombre d'années: j'ai entendu plaider nos plus grands Avocats; j'ai aſſiſté aux harangues des plus fameux Profeſſeurs de notre double Univerſité: je ſuis néanmoins contraint d'avouer & de convenir avec vous, que les femmes ont de plus grandes diſpoſitions & des qualités plus décidées que les hommes dans l'art oratoire; n'en cherchons la raiſon que dans la ſeule nature. Vous vous êtes arrêté ſeulement à la volubilité de leur langue: mais que penſez-vous, quoique vous n'en diſiez mot, du charme tout-puiſſant de leur beauté? Le diſcours le plus inſipide, prononcé par une belle bouche, porte avec ſoi la perſuaſion; quelle cruauté en effet de lui rien refuſer! D'un autre côté, il eſt certain que les femmes ont bien des reſſources de Rétorique inconnues aux hommes; telles ſont les larmes, les évanouiſſemens, les ſoupirs, les regards élancés, &c. Avec quel ſuccès ne les ai-je pas vû employées dans mille occaſions!

Il faut que vous ſachiez, Monſieur le Spectateur, que je ſuis un homme fort ſimple, & que je ménage mon argent. J'ai pourtant une épouſe qui eſt ſi grand Orateur ſur cet article, qu'elle m'arrache à ſa peroraiſon toutes les ſommes qu'elle deſire. Ma maiſon eſt ſon champ de bataille; chaque chambre eſt ornée des trophées élevés à ſon éloquence & des marques de ſes victoires. Belles commodes, porcelaines de la Chine, paravants du Japon, vaſes précieux: & ſi vous entriez dans ma Salle de compagnie, Dieu me damne ſi vous ne vous croyiez dans le plus fameux entrepôt de magaſins des Indes.

Pour couronner l'œuvre, vous ſçaurez qu'elle a un écureuil, & que je ſuis obligé, par la concluſion de ſes phraſes *Ciceroniennes* de remplacer ſur le champ toutes les porcelaines que ſon animal lui briſe. Elle ſe trouve ſaiſie d'accès périodiques de vanité & d'ambition, vers le tems des ſouſcriptions au nouvel *Opera*; elle eſt inondée d'un torrent de larmes, ſi malheureuſement elle y voit une femme plus richement parée qu'elle. Je le

répéte encore une fois ; les femmes ont des reſſorts particuliers de perſuaſion, auxquels un cœur tendre ne peut réſiſter.

Je voudrois donc vous prier, Monſieur le Spectateur, de perſuader à votre ami, qui nous a promis de diſſequer la langue d'une femme, de nous donner en même tems l'anatomie de ſon œil, de nous faire voir ces réſervoirs & ces pompes qui lui fourniſſent ſi à propos une ſi abondante humidité, & de nous enſeigner enfin, s'il eſt poſſible, les moyens d'arrêter ſon cours à un prix raiſonnable : ou plutôt, puiſque nous ne pouvons pas diſconvenir qu'il n'y ait quelque choſe de fort touchant, même dans la ſeule repréſentation d'une belle fondant en larmes, ce ſeroit un ouvrage digne de ſon art, que de faire en ſorte que ces gouttes éloquentes ne fuſſent plus répandues pour des bagatelles, ou employées pour ſervir à nos caprices : le chef-d'œuvre de l'Artiſte ſeroit de faire en ſorte qu'elles fuſſent réſervées pour les occaſions ſérieuſes de la vie, pour la compaſſion génereuſe, pour la vraie pénitence & pour la vive douleur. Je ſuis, &c.

XX. DISCOURS.

Divide & impera.

Diviſez & regnez.

LA diverſité de plaiſirs & de récréations eſt abſolument néceſſaire pour le délaſſement de nos eſprits & de nos corps, & pour la ſuſpenſion d'un travail & d'une application trop aſſidue. Partout où les divertiſſemens publics ſont tolérés, les gens de diſtinction doivent y préſider ; ils empêchent par leur autorité & par leur exemple, tout ce qui tend à la corruption des mœurs, ou tout ce qui contribue à la frivolité & à l'aviliſſement de la dignité des créatures raiſonnables. C'eſt aux Arts de la Poëſie & de la Muſique que nous ſommes redevables des amuſemens de cette eſpece, qui ſont la baſe de nos plaiſirs dans cette capitale. J'ai déja donné une fois mes ſentimens particuliers au ſujet de ces divertiſſemens, & on a dû reconnoître dans ma façon de les donner, cette franchiſe appartenante au Spectateur. Mes correſpondans, à leur tour, vont préſenter au Lecteur leur opinion ſur la Poëſie & la Muſique, ces deux Arts qui ſont ſans contredit le bonheur de la ſociété. La premiere lettre que je donne aujourd'hui au Public eſt écrite par une perſonne dont le but eſt d'améliorer la Poëſie dramatique : la ſeconde lettre vient de la part de trois perſonnes, dont les noms ſuffiſent pour que le Public les juge ſuffiſamment capables de contribuer au réel avancement de la Muſique, & au progrès de nos plaiſirs.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Quelles obligations ne dois-je pas vous avoir d'avoir fait publier ſi prompte-

ment ma derniere Lettre dans vos papiers du 18. de ce courant! & j'eſpere par ce moyen être aſſez heureux pour être établi dans la charge de Contrôleur des cries. Parmi toutes les objections qu'on a pû faire à l'établiſſement de cette charge dans les caffés publics, une ſeule me paroît mériter de la conſideration ; c'eſt celle dans laquelle on fait appercevoir qu'une telle charge tiendroit trop à la monopole. Or, Monſieur, je veux contenter toute ſorte de monde ; je veux en même tems avoir deux cordes à mon arc. Si la charge de Contrôleur me manque, j'ai formé un autre projet, qui, fondé ſur le partage d'une monopole actuelle, pourra donner au Public un équivalent à ſon gré.

Vous ſçavez, Monſieur, (eh ! qui le ſçauroit mieux que vous ?) qu'on eſt convenu, que l'affaire eſſentielle du theâtre eſt de dire, d'un ſtyle agréable, des choſes inſtructives pour la vie, *jucunda & idonea dicere vitæ.* Il n'y a qu'un ſeul theâtre dramatique, autoriſé pour l'amuſement de cette vaſte capitale. Annoncez donc pour moi au Public que je propoſe très-humblement, pour la commodité des habitans de cette ville qui ſont trop éloignés du jardin commun, qu'un autre theâtre ſoit érigé en quelque quartier ſpacieux, & que la direction m'en ſoit adjugée à moi & à ma famille pour toujours. J'ai auſſi un moyen d'empêcher que la Ville n'ait aucune jalouſie de ma réunion avec les Acteurs actuels ; voici mon expédient : je propoſe de conſtituer pour mon député, mon allié *Chriſtophe Crotchet* ; je connois ſa grande experience dans ces ſortes d'affaires ; & il eſt inutile de vanter ſon merite pour le recommander.

Tous les Spectateurs ne conviennent-ils pas que le theâtre étoit beaucoup mieux gouverné pendant ſon adminiſtration ? On s'empara de ſes entrées ſecrettes ; ſans quoi, ſa garniſon s'y ſeroit maintenue pour toujours, puiſqu'il étoit prévenu par ſon application & ſa perſéverance, à faire combattre ſon armée tous les jours, ſans qu'elle ſe décourageât d'être ſans proviſion ni ſans paye. C'eſt à juſte titre, que tout le monde eſt ſurpris de voir un génie ſi extraordinaire & ſi ſublime, languir dans une oiſiveté léthargique, tandis que les anciens valets du theâtre ſont parvenus à s'en rendre les maîtres, & par une ſotiſe inconcevable parviennent à ſupprimer les véritables amuſemens du theâtre, amuſemens dans leſquels ils ne peuvent briller. Tous ceux qui vont au Spectacle ſont-ils obligés d'avoir de l'eſprit & du jugement ? Néanmoins tous ceux qui y vont doivent trouver quelque choſe qui les inſtruiſe.

En un mot, Monſieur, je voudrois ſur le theâtre de l'action auſſi bien que de la diction. Un homme peut avoir le corps agile, ſans obligation d'avoir de la pénétration d'eſprit. Pour l'émulation de ceux qu'il faut nommer des eſprits corporels, s'il eſt permis de parler ainſi, ou des hommes agiles, qui m'empêchera de demander à ceux qui gouvernent à préſent ſi mal le theâtre, pourquoi on n'y permet plus de Danſeurs de corde, de Baladins, de faiſeurs d'équilibres & de pantomimes ? Au ſortir de ſemblables repréſentations, un chaſſeur ſauteroit avec plus de grace par-deſſus une haye de cinq pieds d'hauteur.

Tous ces objets, Monſieur, demandent une grande réforme, & rentrent dans le diſtrict abſolu d'un Spectateur univerſel. Comment voulez-vous que cela ſoit autrement, tandis que des valets, qui n'ont été payé pendant l'eſpace de vingt ans que par le caprice de leur maitre, ont aujourd'hui le front de donner regulierement des gages aux autres plus qu'ils n'ont poſſedé toute leur vie; & faiſant bravade & mépriſant ce qui ſe pratique parmi les perſonnes d'un certain rang, ils ont l'inſolence de ne pas devoir une obole à leurs ouvriers, à la fin de chaque ſemaine. Vous concevez, Monſieur, que ce que je propoſe ici n'eſt que pour le bien public. Que m'en reviendra-t'il? pas un ſchelling. J'oſe donc me flatter de pouvoir eſperer que vous recommanderez cette affaire dans un de vos papiers de cette ſemaine; & je vous prie, pour marque de ma foible reconnoiſſance, d'accepter vos entrées à mon theâtre, quand il ſera ouvert.

Je ſuis, &c.

RALPH CROCHET.

P. S. On vient de m'aſſurer que le faiſeur de coffres ſe déclarera pour nous.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Nous ſouſſignés, après un mûr & ſolide examen, avons jugé que vous étiez la perſonne la plus capable d'annoncer au public en faveur de nous-memes, & de lui apprendre à quel degré de perfection nous profeſſons l'art de la Muſique. Vos ſpéculations ſur les erreurs de la ville à l'égard des amuſemens de cette eſpece, nous font concevoir des eſperances d'obtenir votre faveur. Nous nous ſommes apperçus que vous ne conſiderez le mérite de la Muſique, qu'autant qu'elle accompagne & releve le deſſein de la Poëſie: auſſi, convenons-nous avec vous que non-ſeulement c'eſt la vraie méthode de goûter ce délicieux plaiſir; mais auſſi que ſans elle une compoſition de Muſique reſſembleroit à un Poëme, où toutes les regles de cadences & de rimes ſeroient obſervées, quoique les paroles n'auroient ni ſens ni ſignification. En un mot, des ſons purement harmoniques ſont pour notre art ce que ſeroient pour la Poëſie des vers dépourvús de bons ſens. La Muſique eſt donc faite pour relever le deſſein de la Poëſie. Il faut qu'elle ait de la paſſion ou du ſentiment à exprimer; ſans quoi le violon, la voix & tout autre organe des ſons, ne fourniroit qu'un amuſement à peu près ſemblable aux joujoux des enfans.

Quand Monſieur *Clayton* eut fini ſes études en Italie, & qu'il nous eut apporté l'Opera d'*Arſinoé*, Meſſieurs *Haym* & *Dieuvart*, étant du même ſentiment que vous, ſe ſervirent de tout leur crédit auprès des gens de la plus grande conſideration, pour faire réuſſir le projet d'un Spectacle, où la Muſique Italienne ſeroit entée ſur la Poëſie Angloiſe. Ce fut donc par les ſoins infatigables de ces MM. qu'Arſinoé parût ici ſur le theâtre, avec tout le ſuccès dont une ſemblable nouveauté étoit ſuſceptible. Il ne nous paroît pas à propos de vous étourdir & de vous importuner avec

tous nos juſtes ſujets de plainte ; mais telle eſt notre ſituation, tel eſt notre ſort, que, malgré nos ſervices eſſentiels, nous nous trouvons aujourd'hui exclus de cet Opera.

Nous nous adreſſons donc à vous, Monſieur, pour que vous nous faſſiez le plaiſir d'inſerer cette Lettre dans vos papiers : par ce moyen, le Public ſçaura que nous nous ſommes unis tous trois pour donner des divertiſſemens de Muſique & des Concerts, chez Monſieur *Clayton*, dans *York-Building's*. Nous nous propoſons de faire délivrer des ſouſcriptions de deux guinées pour huit Concerts ; de faire imprimer le divertiſſement avec les noms des Auteurs des paroles, pour être vendus à la maiſon avec les noms des Auteurs de la Muſique tant vocale qu'inſtrumentale. L'argent ſera payé ſur la recette des billets chez Monſieur *Charles Lillie*. Nous eſperons que le Public conviendra de la capacité de nos differens talens, à exécuter tout ce qui ſe peut faire dans la Muſique, tant ſur les inſtrumens que par la voix.

Afin que vous ne croyiez pas le détail de notre propoſition indigne d'avoir place dans vos feuilles, que de tout temps vous avez conſacrées à l'utilité publique, permettez-nous de dire qu'en favoriſant notre deſſein, vous contribuez à redonner la naiſſance à un art, qui tombe dans la décadence & le décrit, par une barbarie cachée ſous l'affectation d'une prétendue ſcience. Notre but eſt d'établir une opinion bien fondée de la Muſique, de ſoulager pluſieurs familles dont le bien être en dépend, de forcer les étrangers qui prétendent réuſſir en Angleterre d'apprendre la langue de notre pays, & de ne pas avoir l'inſolence de s'attendre à voir toute une nation ſçavante & policée s'humilier à ſe mettre à la main le rudiment de la leur, & à la décliner comme des enfans.

En un mot, Monſieur le Spectateur, nous eſperons, dans cette entrepriſe, nous comporter de façon, que tout Anglois tant ſoit peu habile dans la Muſique y fera de grands progrès par les nouveautés que nous produirons. Nous ne prétendons pas ſurpaſſer les autres ; nous ne nous vantons pas de les écraſer ; nous ſommes convaincus que toute ſcience peut s'acquerir par les hommes de toute nation. Ce n'eſt pas en mépriſant qui que ce ſoit, que nous croirons être parvenus à notre but ; c'eſt en nous rendant dignes des bonnes volontés du public & de ſa faveur, par notre application & nos ſoins à lui plaire.

Nous ſommes, Monſieur,

Vos très-humbles ſerviteurs

THOMAS CLAYTON,
THOMAS HAYM,
CHARLES DIEUPART.

XXI. DISCOURS.

Quod decet honeſtum eſt, & quod honeſtum eſt decet.

Tullius Cicero.

Ce qui eſt décent eſt honnête, & ce qui eſt honnête eſt décent.

IL y a mille choſes auxquelles ce ſeroit folie que de preſcrire des regles fixes & de ſtrictes bornes ; il ſemble même qu'elles annonçent, à leur premier aſpect, n'en avoir pas beſoin. Les civilités, les révérences, les ſalutations extérieures ſont de cette claſſe. Le ſens-commun devroit ſans doute les régler, ſans le ſecours d'un pédagogue : mais arrêtons-nous des le premier mot ; tout le monde n'eſt pas d'accord ſur ce qu'on appelle ſens-commun. Par ce mot, tantôt on entend la faculté qui eſt commune à tous les hommes ; tantôt la droite raiſon, à laquelle communément nous devrions tous conſentir. Dans ce dernier ſens, eſt-il ſurprenant de voir tant de monde y manquer, puiſqu'il y en a ſi peu qui en ayent ? Que le nombre eſt petit de ceux qui, malgre le vulgaire, oſent à front découvert obéir aux volontés de cette raiſon, & mépriſer les opinions reçues & les modes de convention !

On voit tant de ridicules dans les révérences, dont je voulois parler, qu'il ſuffit d'examiner quelques momens, pour obſerver, en parcourant la ville, des pratiques atroces. Je vois par exemple, un homme commencer à ſaluer un autre ; mais obſervant l'air en deſſous & le regard dédaigneux de celui qu'il alloit ſaluer, il s'arrête tout court, & ſe voyant privé de l'occaſion de faire parade & étalage de ſes graces, il montre ſon juſte reſſentiment, par un froid à glacer, toutes les fois qu'il rencontre ce mépriſant perſonnage. Les belles ſont, ſans contredit, toujours trop flattées & complimentées par les hommes enchantés de leurs attraits ; auſſi ſont-elles fort ſujettes à ce deffaut ; pour éviter la rencontre d'un ſalut qu'elles dédaignent de rendre, elles précipitent, d'un air de diſtraction, leurs regards d'un autre côté, comme ſi elles craignoient de faire politeſſe à une perſonne au-deſſous de leur rang. Il y en a d'autres, qui, d'un caractere bien oppoſé, ſont ſi officieux avec leurs civilités, qu'on eſt fatigué de la fréquente répétition de leurs faveurs.

Je vois tous les jours un homme de cette derniere eſpece : je ſçais qu'il eſt au cinquieme ou ſixieme degré d'intimité avec un Miniſtre. Ce fade complaiſant veut perſuader à tout le monde que les honneurs n'ont point changé ſes mœurs : il eſt auſſi poli que jamais. Ses chevaux courent à bride abbatue ; n'importe ; il ne manque jamais d'élancer ſon col par la portiere de ſon carroſſe pour faire un ſalut. Par cette politeſſe periLleuſe pour lui, il veut faire entendre que, tel accablement d'affaires

qu'il puiſſe avoir, il n'oublie pas ſes anciens amis. Souvent cet homme ne rencontre pas des gens auſſi polis que lui ; & le retour à ſes complimens ne correſpond pas toujours à ſes avances : rien n'y fait ; il va toujours ſon chemin ; & ſans prendre garde à la groſſiereté des autres, **il a juré d'être poli juſqu'au dernier moment de ſa vie.**

Je me ſouviens d'avoir lu, dans une de nos Comédies Angloiſes, la deſcription d'un perſonnage qui affectoit de connoître tout le monde, & qui ſe piquoit que tout le monde fût ſon ami ; ſouvent il oublioit le temps & le lieu ; il ricannoit & ſourioit à la face d'un Juge aſſis au Tribunal. A l'Egliſe, il ſe plaçoit vis-à-vis le Prédicateur, lui ſourioit quand il étoit en chaire, & lui faiſoit des ſignes de têtes, pour annoncer à tous les aſſiſtans l'extrême familiarité qui étoit entr'eux-deux en d'autres endroits.

A propos de réverences & de ſaluts à l'Egliſe, pluſieurs de mes correſpondans m'ont prié de traiter cette matiere, & de fixer, pour une bonne fois, le point de bienſéance, le *non plus ultra* à cet égard. Je ne prétens pas à la politeſſe rafinée d'un courtiſan : mais ſouvent j'ai été choqué de voir une foule de ſalutations en préſence de la Majeſté Royale, tandis que le ſens commun devroit nous dicter que nous ne pouvons pas montrer des égards pour d'autres dans ces circonſtances, ſans perdre le reſpect au Souverain, qui doit fixer toute notre attention & attirer tous nos hommages.

Mes correſpondans ſe plaignent donc à juſte titre, de tant de révérences qui ſe font en préſence du Souverain de l'Univers, dans un lieu uniquement conſacré à ſon culte. Une Dame m'écrit, toute en colere, qu'une de ſes connoiſſances ne lui rendoit pas les civilités ordinaires pendant le ſervice divin, par férocité & par orgueil ; & qu'elle n'affecte de la dévotion, que pour paroître la perſonne la plus diſtinguée de toute l'Aſſemblée.

On devroit abolir une coutume ſi abſurde, afin d'éviter ces ſortes d'inconvéniens. Sans m'arrêter à d'autres bien plus graves, en voici qui méritent la plus grande attention. Un *Indépendant* (1) de diſtinction dernierement alla voir officier le ſervice divin dans une Egliſe du Rit Anglican, à la perſuaſion d'un de ſes amis. Après le ſervice, il déclara qu'il étoit charmé du peu de cérémonie dont on uſoit envers le Tout-puiſſant ; mais qu'il craignoit en même temps de ne pouvoir pas s'acquitter de celle qu'on y pratiquoit envers les hommes ; qu'à cet égard, il étoit réduit au déſeſpoir, ne pouvant pas ſe flatter d'un fonds ſuffiſant de politeſſe, pour devenir un nouveau converti. Nous ſcandaliſons beaucoup nos Indépendans Proteſtans par le luxe de nos parures & l'indécence de nos réverences mutuelles que nous nous faiſons dans nos aſſemblées de Religion.

Un Quaker entra l'autre jour dans une de nos Egliſes ; le premier objet

(1) *Indépendans*, Sectaires particuliers en Angleterre.

qui fixa ſon attention fut une vieille Dame, qui avoit devant elle un tapis plus grand que celui qui couvre la Chaire du Prédicateur. Il crut qu'elle alloit commencer un diſcours, & il attendoit ce moment avec impatience.

Un Anabapriſte, qui veut ſe faire Anglican avec toute ſa famille, differe ſa converſion juſqu'à ce que ſes deux filles ayent appris à danſer, pour qu'elles puiſſent faire, avec grace, les réverences pendant le ſervice divin. Il s'agit donc de ſçavoir & de décider de bonne foi, ſi une excellente Chretienne, avec le meilleur air du monde, ne doit pas plutôt s'abſtenir de faire trophée de ſes graces, que de tenir une proſelyte, peu adroite & peu façonnée dans ſes manieres, hors du giron de l'Egliſe.

XXII. DISCOURS.

Nulla venerato littera miſta joco eſt.

Ovid. Triſt. Lib. 2. v. 9

Dans mes Ouvrages, j'évite toute reflexion ſatyrique.

JE me trouve infiniment redevable au public, de ſa complaiſance, & de la réception favorable qu'il daigne faire tous les matins à ce papier, quoiqu'il ne contienne aucun de ces aſſaiſonnemens qui font le mérite & le prix de tant d'autres Ecrits parmi nous. Je m'étonne toujours de la réuſſite de mon papier, quand je conſidere le peu de qualités qu'il a pour pouvoir plaire. D'un côté, il ne dit pas un mot des nouvelles journalieres; il ne fait aucune reflexion politique; il ne ſe mêle ni ne ſe décide pour aucun parti. D'un autre côté, on n'y trouvera pas des aventures de coquettes & de femmes infideles à la mode; on n'y rencontrera point d'idées obſcenes, de ſatyres ſur le ſacerdoce, ſur le mariage, ni ſur d'autres topiques populaires de ridicule; on n'y lira point de phraſes ſcandaleuſes, médiſantes, ni aucune autre choſe, qui puiſſe tendre à bleſſer la réputation des particuliers, des familles ou des ſociétés.

Je ſens que les ſujets ci-deſſus mentionnés ſeroient chacun capables de faire débiter un papier, fût-il même mal écrit. Je ſens que, ſi je pouvois gagner ſur moi & me déterminer à capter la faveur du public par ces moyens mercenaires & honteux, je fixerois la fortune & je me donnerois toutes les aiſances de la vie la plus commode. Je ſuis content de mon ſort, & j'admire ma nation; car, quoique j'aye ſcrupuleuſement rejetté tout ce qui peut ſentir la faction, la cabale ou le parti; tout ce qui eſt indécent & contre les mœurs; en un mot, tout ce qui peut cauſer de l'inquiétude & de l'humeur aux particuliers ſacrifiés au plaiſir & au gout general, je trouve que le débit de mon papier a augmenté régulierement à chaque mois, depuis ſa premiere ſortie dans le monde. Ainſi

je

je partage avec le plus vif plaiſir avec mes Lecteurs l'honneur de fixer leur attention plus que je ne le croyois à la lecture des diſcours ſur la vertu & ſur la Morale. Quelle volupté pour moi de faire l'éloge de mes compatriotes, quand je ſens que j'y ai part comme eux !

En prenant la ferme réſolution de me ſéparer & de faire divorce éternel avec ce corps immenſe de redoutables Ecrivains, dont la plume & l'eſprit ſe ſont abſolument décidés à encourager le vice & l'impiété, je comptois ſans doute paſſer pour un homme qui avoit envie de ſe ſingulariſer & de ſe faire montrer au doigt par ſa façon d'écrire. Quelle fut ma ſurpriſe, quand l'accueil univerſel que j'ai trouvé m'a perſuadé que le monde n'eſt pas ſi corrompu qu'on ſe l'imagine ! J'ai vu avec la plus grande ſatisfaction que, ſi ces Auteurs, qui ont employé le peu de talent qui leur a été départi à corrompre le ſiecle, euſſent voulu, par une vocation bien contraire ; s'étudier à le corriger, ils n'auroient pas eu beſoin de ſacrifier leur vertu, pour s'acquerir du renom & établir leur réputation. Oui, ſans doute, il y a dans l'homme le plus abandonné au vice & à l'ignorance, des ſemences cachées de bonté & d'intelligence, qui lui font ſaiſir & goûter les réflexions & les découvertes propres à cultiver l'eſprit & à rectifier le cœur.

J'ai déja fait voir dans un papier, avec quel ſoin j'ai évité toute indécence, toute obſcenité dans les penſées, & tout ce qui peut tendre à corrompre les mœurs. Je crois que le Lecteur me ſçauroit encore plus de gré, s'il ſçavoit les peines que je me donne pour arranger mes Ecrits de façon qu'ils ne puiſſent être interpretés, par quelques caracteres portés à la calomnie & au déſordre, au déſavantage de qui que ce ſoit. Auſſi doit-on remarquer que quand je décris un caractere vicieux, j'examine & je parcours toutes les perſonnes à qui la méchanceté du monde pourroit l'appliquer ; & j'en efface impitoyablement tout ce qui ſeroit ſuſceptible d'application maligne. Si je dis quelque choſe d'un brun, je parcours avec attention dans mon eſprit toutes les perſonnes diſtinguées de la nation, qui ſe trouvent de cette complexion. Si je place un nom imaginaire à la tête d'un caractere, j'en examine chaque ſyllabe, j'en retourne toutes les lettres, afin de n'avoir point à me reprocher quelque reſſemblance anagrammatique avec un nom réel, quelqu'éloignée qu'elle puiſſe être. Je ſçais le cas que tout homme fait de ſa réputation ; je ſçais combien il eſt mortifiant d'être expoſé, par un mauvais mot ou une froide plaiſanterie, au ridicule & à la riſée du public : je ſerois bien au déſeſpoir, je le jure, d'amuſer le général aux dépens d'un particulier.

Ma délicateſſe & mon ſcrupule à cet égard ne ſe ſont pas bornés a ceux d'un état inférieur : j'ai eu un ſoin tout particulier de ne pas offenſer ceux d'un rang éminent. Je ne voudrois pas m'égayer avec une maudite paperaſſe qui ſeroit revêtue d'un caractere public. Auſſi, je n'ai point parlé de la proceſſion que doit faire ſa Sainteté avec toute ſa ſuite ; quoiqu'elle auroit fourni une abondante matiere à mille ſpéculations comiques & burleſques. Parmi les avantages que le public peut tirer de cette feuille, il en

eſt un très-conſidérable ; c'eſt qu'il adoucit & détourne l'eſprit de l'aigreur des partis, & fournit des ſujets de diſcours qu'on peut traiter ſans paſſion & ſans chaleur.

Ce fut-là, dit-on, l'intention de ces Meſſieurs qui établirent la Société Royale, & qui la formerent d'auſſi dignes membres que ceux qui la compoſent. L'effet répondit à leurs deſirs : on vit les plus grands génies de ce ſiecle ſe livrer à la recherche & à l'étude des choſes naturelles : ſi ces grands hommes euſſent employé leur temps & leurs talens à la politique, ils auroient peut-être bouleverſé & renverſé leur patrie. Le barometre, le quadran, la pompe à vent, mille inventions pneumatiques furent données à ces eſprits inquiets pour les amuſer, ſemblables à ces baleines à qui l'on jette des barils & des tonneaux, pour leur ſervir d'amuſemens, afin que le vaiſſeau puiſſe faire tranquillement ſa route, & s'éloigner des naufrages que pourroient cauſer leurs ſecouſſes funeſtes.

Mes précautions au ſujet de la réputation d'autrui ont été ſi grandes, que je n'ai voulu faire mention d'aucun Ecrivain, que je ne pûs ſans engager ma conſcience, nommer avec éloge. J'ai ſenti plus d'une fois la grandeur du ſacrifice que je faiſois, connoiſſant combien le public prend goût à voir un Auteur de réputation tourné en ridicule ; (1) &pour donner ce ridicule, il ne faut pas un talent extraordinaire : le plus mince eſt plus que ſuffiſant. On pouroit fournir à rire pendant trois mois aux dépens d'un Auteur qui n'auroit publié qu'une brochure. C'eſt la raiſon qui me donne toujours de la ſurpriſe ſur le peu de ſuccès de ceux qui ont attaqué ce papier. Les critiques que j'ai publiées n'ont été faites que dans l'intention de découvrir les beautés & les traits ſublimes de tous les Ecrivains mes contemporains ; & non de faire voir leurs erreurs & leur manque de ſtyle. En même temps, je ſerois très-obligé à mes calomniateurs cachés, s'ils ne vouloient plus garder de meſures ni d'égards avec moi ; ils me donneroient, par leur franchiſe à ſe découvrir, le prétexte d'examiner leurs productions d'un œil juſte & impartial. Je croirois, ſans bleſſer la charité, pouvoir critiquer l'Auteur, pourvu que je ne diſe rien contre la perſonne. En attendant qu'on me provoque à de pareilles hoſtilités, je rendrai de tems en tems juſtice à ceux qui ſe ſont diſtingués dans la belle Littérature ; je ferai remarquer les beaux traits répandus dans leurs Ouvrages, qui auroient pu échapper aux obſervations des autres Ecrivains.

Comme *Milton* mérite la premiere place parmi nos Poëtes Anglois ; comme j'ai tiré plus de citations de lui que d'aucun autre : je ferai une critique réguliere ſur ſon *Paradis perdu* (2), que je publirai tous les Sa-

(1) Que tout Auteur périodique ſçache donc qu'il y a plus d'eſprit à faire l'éloge d'un médiocre Ouvrage, qu'à jetter un vernis ironique ſur le plus excellent. Toute plume ſacrifiée & vendue au fiel fait tort à ſon maître & le prive des douceurs de la ſociété. Le public rit de la ſaillie d'un Journaliſte cauſtique ou partial ; mais il le mépriſe trop pour le prendre pour ami, & le craint trop pour ne le pas fuir. *Famam habet in cornu ; fugite hinc procul.*

(2) Cet examen du *Paradis perdu*, ſe trouve aux diſcours 267. 273. 279. 285. 291. 297. 303. 309. 315. 321. 327. 333. 339. 345. 351. 357. 363. 369. Et ces diſcours ſont tous traduits en François ; outre qu'on les trouve dans le Spectateur traduit, on les lit auſſi à la tête de toutes les Editions du Poëme de *Milton*.

medis, juſqu'à concluſion de cet examen. Je ne ſuis pas aſſez téméraire, pour prétendre pour cela contraindre qui que ce ſoit à ſuivre mon jugement au ſujet de ce grand Auteur; je donnerai ſimplement mon opinion ſans me gendarmer contre ceux qui ne la trouveront pas de leur goût. La critique eſt un champ immenſe, où chaque maître en cet Art a ces paſſages favoris dans un Auteur, paſſages qui ſouvent ne frappent pas également les meilleurs Juges. Il me ſuffira de découvrir pluſieurs beautés & pluſieurs deffauts à quoi d'autres n'ont point fait attention : je ſerois charmé que quelques-uns de nos meilleurs Ecrivains publiaſſent leurs ſentimens à ce ſujet. En un mot, je voudrois voir chacun perſuadé que tous mes papiers de critique ont pour modele ces deux vers d'Horace :

——— Si quid noviſti rectiùs iſtis,
Candidus impertî ; ſi non, his utere mecum.

Epiſt. Liv. I. v. ultim.

Avez-vous fait de meilleures remarques que les miennes, communiquez-les moi ſans détour ; ſinon, faites uſage avec moi de celles que je vous préſente.

XXIII. DISCOURS.

Dixerit è multis aliquis : Quid virus in angues
Adjicis ? & rabidæ tradis ovile lupæ ?

Ovid. de arte amandi, Lib. III. ℣. 7.

Mais quelqu'un s'écriera ſans doute : quelle frénéſie ſaiſit votre eſprit ? Voudriez-vous enſeigner plus de ruſes aux femmes que leur naturel ne leur en dicte ? Voudriez-vous leur indiquer plus de détours & plus d'artifices ? Il vous ſeroit auſſi avantageux, d'inſtruire une vipere à mordre, ou une louve à porter le carnage au milieu des brebis.

UN des Peres de l'Egliſe donne cette deffinition de la femme : *C'eſt un animal qui ſe délecte dans ſa parure.* J'ai déja parlé du ſexe en deux ou trois papiers d'une maniere conforme à cette deffinition ; j'ai particulierement obſervé, qu'elles ont eu beaucoup plus de ſoin que les hommes, d'orner l'extérieur de leurs têtes.

L'experience journaliere prouve aſſez que cette obſervation eſt de notorieté reconnue. Examinons la force de nos diſcours ; quand nous diſons dans la converſation : tel homme a une bonne, une grande, une ſublime tête; c'eſt une expreſſion métaphorique; & nous parlonsalors relativement à ſon jugement, à l'élevation de ſon génie, à la grandeur de ſon imagination. Quand nous diſons : telle femme a une belle tête; c'eſt-à-dire, elle a des traits délicats, la peau fine, la parure brillante.

Parmi les oiſeaux, on obſerve que la Nature a prodigué tous les ornemens au mâle, qui ordinairement a la tête bien ornée : tantôt c'eſt une crête, tantôt une couronne de plumes élevée ſur le ſommet de la tête. La na-

ture, au contraire, a verſé ſes charmes à pleines mains ſur le ſexe feminin de notre eſpece ; outre cela, il ſemble uniquement appliqué à ſe parer & à améliorer les bienfaits de la nature par les agremens trompeurs de l'art. Le paon, dans le développement toujours ſurprenant de ſa beauté, n'étale pas la moitié des couleurs qui brillent dans l'habillement d'une Dame Angloiſe, quand elle eſt parée pour un bal ou pour un galat de naiſſance.

Mais ne quittons pas nos têtes femelles. Depuis quelque tems, nous avons vu regner parmi les Dames la faiſon de triſteſſe & de mauſſaderie à l'égard de cette partie de leur parure : elles venoient de ſe défaire d'une grande quantité de rubans, de dentelles & de baptiſtes ; elles avoient, en quelque façon, réduit cette partie de la figure humaine à la belle forme ovale qui lui eſt naturelle, & qui en fait l'ornement. Nous attendions avec impatience, & nous deſirions voir quels nouveaux ornemens ſeroient ſubſtitués à ces anciens. Nos inventrices de modes furent ſi affairées pendant tout l'été à regler, une bonne fois pour toutes, la forme décente que devoit avoir le jupon d'une femme du bel air & du bon ton, que toute autre choſe fût ſacrifiée à la conſtruction ſolide de ce nouveau reglement. A la fin, l'empire inferieur étant orné ſelon leur goût, elles leverent enfin les yeux à l'extrêmité, commencerent à s'intereſſer tendrement à cette belle partie d'elles-mêmes, & ſe rappellerent la force & la vérité de ce vieux proverbe : *Si l'on allume le feu aux deux bouts, le milieu s'allumera ſans peine.*

Ce que je vis dernierement à l'Opera me paroît ſi intereſſant, que je me regarderois comme bien inhumain, de n'en point faire part au public. J'étois tapi dans le derriere d'une loge ; je vis un grouppe de femmes aſſiſes, avec des coëffes de differentes couleurs d'un coup d'œil charmant. L'une étoit bleue, l'autre jaune ; celle-ci blanche, celle-là verd-pâle, une derniere couleur de roſe. Je contemplai cet eſſain de jolies femme ainſi diverſifié en couleurs ; j'avois autant de délices qu'on en reſſent à conſiderer un parterre orné des plus belles tulipes. Ne ſeroit-ce pas là, me diſois-je à moi-même, une ambaſſade de Reines Indiennes ? Je deſcendis au parterre pour les voir en face : leur beauté & leur blancheur me les fit reconnoître pour des Angloiſes : leurs yeux, leurs levres, leur front, leurs joues me dirent que ce ne pouvoit être la production d'aucun autre pays. L'éclat de leur tein fixa mon attention de maniere à ne plus ſonger aux couleurs de leurs coëffes ; je m'appercevois néanmoins, à la ſatisfaction qui brilloit ſur leurs viſages, que tout leur individu étoit enyvré du voluptueux plaiſir de paroître les premieres avec ces nouvelles parures de tête.

Je me ſuis informé ; & j'ai appris que cette mode ſe répand à préſent de plus en plus ; j'ai ſçu que les Dames *Whigs* & les Dames *Torys*, ſe rangent ſous des couleurs de convention entr'elles, & font connoître leur ſecte par leurs coëffes. Si je puis ajouter foi à ce que m'a aſſuré mon ami *Will Honeycomb*, il y a une vieille coquette de ſa connoiſſance, qui a formé la réſolution invariable de ſe montrer bien-tôt en loge à l'Opera, avec une coëffe nuancée de toutes les couleurs de l'Arc-en-Ciel, déguiſée en *Iris* du *Virgile* de *Dryden*. Elle ſe flatte que, chaque homme s'attachant

à la couleur qui lui eſt favorite, elle ſe fera une cour nombreuſe d'adorateurs, chacun enchainé par l'attrait de ſa nuance.

Mon ami Will, qui prétend avoir une admirable pénétration en matiere de galanterie, me répete ſans ceſſe, (& je crois qu'il viendra à bout de me perſuader,) qu'il parie deviner l'humeur d'une Dame par la couleur de ſa coëffe, comme les Courtiſans de Maroc connoiſſent la diſpoſition de leur Empereur, par la couleur de ſon habillement.

Méleſinde s'enveloppe-t'elle la tête d'une coëffe couleur de feu? c'eſt une nouvelle conquête que ſon cœur veut faire. Se couvre-t'elle de pourpre? ah! ah! je ne conſeille pas à ſon amant d'approcher d'elle. Met-elle du blanc? c'eſt different; c'eſt une marque de paix, c'eſt un ſigne propice comme l'olive des Anciens. Amant timide, approchez de ſon carroſſe; vous pouvez lui donner la main.

Voilà les prognoſtics que mon ami Will a établis ſur les couleurs, & qu'il aſſure invariable dans certains caracteres de nos Dames. Il me dit encore mille autres choſes extraordinaires. Ces coëffes peuvent ſervir, & ſervent effectivement de ſignaux, qui ont un langage connu parmi ceux qui en entendent la convention. Par exemple, *Cornelie* porte toujours une coëffe noire, quand ſon mari va à la campagne.

Tels ſont les rêves de mon ami Honeycomb au ſujet de la galanterie. Pour moi, plus ſimple que lui, j'attribue uniment cette variété de couleurs dans les coëffes à la diverſité de complexion de mes adorables compatriotes. *Ovide*, dans ſon *Art d'aimer* a donné quelques préceptes à cet égard, quoique differens de nos préceptes modernes. Il recommande la ſoye rouge rayée aux teins pâles; le blanc aux brunes; l'obſcur aux blondes. Mon ami Will, au contraire, ſe croyant toujours un plus fin Grec dans cette matiere que le délicat Ovide, me dit que le taffetas blanc convient mieux aux complexions pâles; l'écarlate la plus vive aux viſages les plus hauts en couleur; la coëffe noire aux teins bruns. En un mot, il veut que la couleur de la coëffe efface celle du viſage, de même que le Soleil diminue l'éclat du feu matériel à l'approche de ſes rayons. Ovide, ajoute mon ami, ne retombe-t'il pas lui-même à peu près dans ce ſentiment, quand il dit que les Nymphes azurées des eaux ſont couvertes d'habillemens bleus; & que l'aurore eſt toujours vêtue de la couleur du ſafran, qui eſt celle du Soleil levant.

Je ne ſçaurois dire ſi ces obſervationsſont bien fondées ou non; mais je l'ai entendu fort ſouvent décider de la complexion des Dames, dont il n'avoit jamais vu le viſage, & qu'il ne connoiſſoit point, par la ſeule couleur de leur coëffe; & jamais je ne l'ai vu ſe tromper dans ſes conjectures.

Comme je n'ai rien ſi à cœur que l'honneur & la ſatisfaction du beau ſexe, je termine ce papier par une exhortation aux Dames Angloiſes, pour qu'elles s'efforcent à ſurpaſſer les femmes de toutes les autres nations, autant en vertu & en bonnes mœurs qu'en beauté. Elles feront aiſément victorieuſes dans ce généreux deſſi, ſi elles prennent

autant de ſoin de cultiver leurs eſprits que d'orner leur corps & d'embellir leurs charmes. Qu'elles ayent toujours dans la mémoire cette ſentence d'un ancien Poëte Grec :

Γυναικὶ κόσμος ὁ τρόπος, καὶ ἡ χρυσία.

XXIV. DISCOURS.

Id verò eſt, quod ego mihi puto palmarium
Me reperiſſe, quomodo adoleſcentulus
Meretricum ingenia & mores poſſit noſcere;
Maturè ut, cum cognórit, perpetuò oderit.

Terent. Eunuch. Act. 5. Sc. 4.

Je regarde comme mon chef-d'œuvre, d'avoir trouvé la maniere, dont un jeune homme peut s'inſtruire des détours & de la conduite des courtiſannes, & par cette connoiſſance venir à bout de les déteſter.

LEs perſonnes vertueuſes doivent avoir compaſſion de ceux qui tombent dans le vice, en ſe livrant aux deſirs qui ne nous ſont que trop naturels à tous. On ne peut que douter de la ſincerité de la vertu de ceux qui s'irritent des deffauts perſonnels des autres. Le commerce illégitime des deux ſexes eſt ce qu'il y a de plus difficile à éviter : c'eſt cependant le deffaut contre lequel les femmes rigides déclament avec plus de hauteur & avec moins de pitié. Il eſt conſtant & ſans contredit, qu'une femme modeſte ne peut trop avoir en horreur tout ce qui eſt contraire à la chaſteté : mais je dis à cette femme modeſte : déteſtez en vous-même ce vice, & ne laiſſez voir au dehors que de la compaſſion pour les autres. Mon ami Will Honeycomb nomme ces Dames inexorables des *vertueuſes à outrance.*

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer dans un détail circonſtancié de tout ce qui peut ſe commettre contre la chaſteté ; je ne veux ici que conſiderer l'état triſte de ces miſérables proſtituées publiques. Il y a quelques jours, qu'en paſſant, le ſoir, près du jardin commun, je me ſentis donner un petit coup de coude, comme j'allois entrer dans la place en ſortant de la rue Jacques. En me retournant, je vis une jeune fille d'environ dix ſept ans & d'une fort jolie taille. Elle me demanda d'un air libre, ſi je voulois boire un coup. Ma curioſité m'auroit peut-être pouſſé à entrer avec elle dans le cabaret prochain nommé le *Bumper*, pour l'entendre cauſer : mais craignant d'être reconnu par le Cabaretier, qui en auroit pu faire une hiſtoire, qui n'auroit pas convenablement cadré avec la dignité de mes Ecrits, quoique j'ai ſouvent averti le Public, que je n'entrois pour autre choſe en toute ſorte de ſcene, que comme Spectateur, je n'y entrai point. Nous nous tînmes donc ſous une des arcades ; le crepuſcule me permit de conſiderer de près l'objet qui me parloit. Quelle fut ma ſurpriſe de lui voir les traits les plus réguliers, la taille la plus fine, la

gorge la plus belle, en un mot les perfections les plus eſſentielles au total d'une beauté parfaite & réguliere. Elle affecta de m'agacer par des coups d'œil & par un air libre, dans lequel j'appercevois quelque choſe de gêné & de contraint. Je vis bien que la faim & le froid rabattoient de beaucoup ſa vivacité; la langueur dont ſes yeux étoit affectés, la pauvreté des habits qui la couvroient en étoient des indices aſſurés: au reſte elle avoit l'air délicat & enfantin. Sa figure me porta la triſteſſe juſqu'au fond du cœur; je la quittai bruſquement, dans la peur d'être vû dans une pareille compagnie; mais pénetré de l'horreur de ſa ſituation, je lui donnai un écu. La pauvre créature ſoupira, me fit une réverence en me ſouhaitant toutes ſortes de biens & s'en alla.

Cette jeune fille eſt apparemment ce qu'on appelle *une nouvelle débarquée*; elle ſera ſans doute, à ſon arrivée dans cette ville, tombée en mauvaiſe compagnie; elle aura été abandonnée, peu après la perte de ſon honneur, & expoſée à paſſer par les mains, les ruſes & la diſcipline d'une de ces furies d'enfer, qu'on appelle Macq..... Comme je ne veux pas devenir ſérieux à outrance ſur ce ſujet, ni moraliſer à mon tour en pédagogue; je citerai, pour égayer, une ſcene d'une des Comédies de *Fletcher*, où le caractere d'une de ces abominables Mégeres, qui paroiſſent dans le monde ſous la figure de femmes, & toutes leurs intrigues de débauche & de crapule ſont ſi admirablement décrites, qu'elles forment un tableau achevé pour la perfection. C'eſt la troiſieme ſcene du deuxieme acte de la Comédie du *Lieutenant-plaiſant*.

Leucippe, employée à fournir aux plaiſirs voluptueux du Roi, & qui, par extenſion des droits de ſon privilége, a auſſi entrepris la Charge générale de Macq..... de toute la Cour, paroît ſur la ſcene, tenant en main les minutes de tout ce qu'elle a à faire; elle eſt accompagnée de deux ſervantes, qui lui ſervent de ſecretaires (ſelon la louable coutume de ces ſortes de femmes d'avoir tant d'occupation dans leur négoce, qu'elles n'ont jamais le temps d'apprendre à lire ni à écrire;) elles prennent leurs inſtructions à un bureau. Les noms des femmes & des filles, tant de celles qu'elle a actuellement ſous ſa direction, que de celles ſur qui elle a des vues & qu'elle prétend débaucher, ſont écrits avec ordres ſelon les lettres de l'alphabet, dans un petit *agenda*. Etant arrivé à la lettre *C*. elle dit, d'une voix baſſe qui tient du ſoliloque: » Son pucelage me » vaudra... voyons!... Elle n'a pas quinze ans.... & ſa complexion... » où es-tu, Chloé? Ah! la voici.... *Chloé, fille d'un Gentilhomme* » *campagnard, âgée de quinze ans, jolie brune, les yeux noirs & vifs, la* » *taille bien faite, ſçachant bien toucher du Clavecin, & chantant très-* » *bien*. Ohm! ahm! ces perfections conſiderées, ſon pucelage me vaudra » 300 ou 350 écus: ſon pere eſt pauvre; nous lui donnerons un cheval » pour le gagner & le faire taire.

Ces créatures ſont très-bien inſtruites des moyens & des mœurs de ceux qui ont des liaiſons avec la belle qu'elles veulent débaucher. On doit donc acheter *Chloé* 350 écus; & un cheval ſera le prix de l'infamie du pere. Mais

la femme d'un Marchand, ſa voiſine.... elle eſt opulente: il ne faut pas la prétendre tenter par argent.... celle-là, il faut la corrompre par l'ambition & le faſte: un préſent d'argenterie fera l'affaire. On lui fera entendre qu'une perſonne de diſtinction ſoupire pour elle. Dans ſon examen géneral de ſa liſte, les obſervations ſur une jeune fille, la diminution de ſa valeur cauſée par ſa maigreur & ſon manque d'embonpoint, mille autres circonſtances de la ſcene ſont merveilleuſement décrites dans le vrai genre de la Comédie. Il auroit été cependant à ſouhaiter que l'Auteur eût ajouté quelques circonſtances d'atrocité & de noirceur, pour rendre plus déteſtable la conduite de la Macq..... Leucippe.

Que mes Lecteurs ne ſe figurent pas que ce ſoit ici une digreſſion, de parler des Macq..... dans un diſcours ſur les filles proſtituées. Une Courtiſanne n'eſt, à proprement parler, capable de porter ce nom, qu'après avoir paſſé quelque tems de noviciat ſous la diſcipline des premieres. Ce qui mérite la pitié & la compaſſion de tout cœur né ſenſible, c'eſt que la plûpart de ces jeunes victimes tombent entre les mains de ces horribles ſuppôts d'enfer, ſans ſçavoir où elles vont, ſans tentation ni deſſein.

Je me rendis, la ſemaine paſſée, à unehôtellerie de cette ville, pour y recevoir quelques proviſions qu'on m'envoyoit de la campagne; tandis qu'on examinoit la facture & le livre du Commiſſionnaire, j'entendis à travers la cloiſon d'un cabinet deux voix, dont l'une étoit jeune & l'autre caſſée & décrepite; elles ſe repetoient les demandes & les reponſes d'un Cathechiſme. La curioſité me prit de regarder par une fente de la cloiſon, & de voir quelles étoient ces femmes ſi bien employées. Ma ſurpriſe fut grande, quand j'apperçus la plus fameuſe & la plus ruſée Macq..... de la ville, examinant une belle & jeune campagnarde, qui étoit venue dans la même voiture qui m'apportoit mes proviſions. Elle lui demandoit ſi elle avoit été bien élevée; ſi elle pouvoit s'abſtenir de ſe proſtituer aux domeſtiques & aux autres libertins de bas-aloi, dont la ville étoit farcie; ſi elle avoit aſſez d'eſprit pour recevoir avec ſoumiſſion & politeſſe les careſſes que pourroit lui faire un homme de condition, & tous ceux qui ſeroient au-deſſus de ſon état. Ses repliques innocentes & ſans art engagerent la vieille à la prendre pour ſa ſervante, avec le conſentement d'un ruſtre ignorant qui étoit ſon frere. Je ne voulus pas m'en aller, que je ne les eus tous vu monter en fiacre. Le gros manant de frere fit préſent à la *Duegne* d'un grand fromage, en reconnoiſſance des amitiés qu'elle témoignoit à ſa ſœur.

Le deſtin de cette pauvre créature ſera ſans doute à peu près le même, que celui de la jeune fille que je rencontrai proche le jardin-commun & dont j'ai parlé ci-deſſus; après avoir été la proye de la lubricité du premier venu, elle ſera livrée aux horreurs de la miſere & de la faim.

Les louanges ironiques de l'induſtrie & de la charité de ces vieilles femmes, directrices du péché, après qu'elles ne peuvent plus le commettre elles-mêmes, achevent la beauté de la belle dédicace du *Plain-dealer*, ou de l'*homme franc*; c'eſt un chef-d'œuvre de raillerie ſur ce vice. Mais pour m'inſtruire plus à fond de tous les myſteres de cet art pernicieux,

&

& pouvoir les détailler dans un papier par la ſuite, je prens la réſolution de me livrer à la conduite de mon ami *Will*, qui, pour m'inſtruire amplement des plus ſecrets reſſorts de la galanterie, me menera depuis la belle entretenue par les Créſus de ma patrie, juſqu'aux malheureuſes cachées dans l'opprobre & l'horreur des lieux les plus infames.

XXV. DISCOURS.

——— Ævo rariſſima noſtro
Simplicitas.

Ovid. art. am. lib. I. ỳ. 241.

A peine, dans le ſiecle où nous vivons, rencontre-t'on le moindre veſtige de notre ancienne ſimplicité.

JE fus réveillé ce matin avec ſurpriſe par de grands coups que j'entendis frapper à ma porte; la fille de mon hôteſſe entra dans ma chambre, pour me dire qu'il y avoit un homme en bas qui demandoit à me parler. Sur ce que je la queſtionnai qui c'étoit, elle me dit que c'étoit un homme âgé, de bonne mine & dont elle ignoroit le nom. Je deſcendis ſur le champ pour le voir, & je reconnus le cocher de mon grand ami le Chevalier *Roger de Coverley*. Il me dit que ſon maitre étoit arrivé à la ville depuis hier au ſoir, & qu'il ſeroit charmé de faire un tour de promenade avec moi dans les allées de *Gray's-Inn*. Comme je marquois mon étonnement de l'arivée du Chevalier, n'en ayant point reçu de nouvelles depuis quelque tems, il me prévint que ſon maitre étoit venu pour voir le Prince *Eugene*, & qu'il me prioit de venir le joindre au plutôt.

La curioſité du vieux Chevalier me divertit beaucoup: je n'en étois pourtant pas étonné, lui ayant entendu dire plus d'une fois qu'il regardoit le Prince *Eugenio* (car c'eſt ainſi qu'il l'appelloit) comme un plus grand Général que le fameux *Scander-beg*.

En arrivant dans les allées de Gray's-Inn, j'entendis mon ami ſur la terraſſe touſſer deux ou trois fois, d'un creux qui veut annoncer une grande vigueur; car il aime à *éclaircir ſa voix dans le bon air*, (pour me ſervir de ſes termes) & il eſt charmé qu'on faſſe attention à la force de ſes poumons, quand il touſſe le matin. La vue de ce bon vieillard me combla de joye: avant qu'il m'apperçût, il s'amuſoit à parler avec un mendiant qui lui avoit demandé l'aumône: il le gronda vivement de ce qu'il paſſoit ſa vie dans la fainéantiſe & dans l'horreur du travail, & en même-temps il lui donna ſix ſols.

Nos proteſtations d'amitié & nos embraſſemens en nous abordant furent très-ſinceres de part & d'autre; nous nous ſerrâmes la main pluſieurs fois, & nos yeux en diſoient plus que nos langues. Enſuite le Chevalier me dit que mon bon ami ſon Aumônier ſe portoit bien & me faiſoit ſes complimens; que Dimanche dernier il avoit fait un admirable ſermon tiré des écrits de

M. *Barrovv.* Je lui ai laiſſé, ajouta-t'il, la conduite de toutes mes affaires; & voulant l'obliger, je lui ai donné trente livres ſterlings, pour diſtribuer parmi ſes pauvres paroiſſiens.

Il me fit ſçavoir que *Guillaume Wimble* jouiſſoit d'une ſanté parfaite; il me préſenta de ſa part un bouchon de pipe, en m'aſſurant que Guillaume avoit été fort employé tout l'hyver à en tourner un nombre infini, & qu'il avoit fait préſent d'un de ces bouchons à chacun des Gentilshommes du voiſinage qui ont coutume de fumer, & dont les principes de politique ſont conformes aux ſiens. Il ajouta que le pauvre Guillaume étoit dans la plus vive affliction, parce que *Thomas Touchy* lui avoit fait un procès, de ce qu'il avoit coupé quelques bâtons de ſes hayes.

Parmi d'autres nouvelles dont il m'accabla, & qu'il rapportoit de ſa campagne, il m'informa que *Marie White* étoit morte; qu'un mois après ſa mort il s'éleva un grand vent qui jetta en bas le bout d'un de ſes greniers: pour moi, ajouta le Chevalier, je ne crois pourtant pas que la pauvre vieille ait eu la moindre part dans ce tort qui m'a été fait.

Il me détailla avec le plus grand ſcrupule & la plus vétilleuſe exactitude les amuſemens qu'il y avoit eu à ſa maiſon pendant le cours des fêtes; (car le Chevalier Roger tient table ouverte pendant les fêtes de Noël;) ſelon la louable coutume de ſes ancêtres. Il m'apprit qu'il avoit tué lui-même huit cochons gras l'hyver paſſé, & diſtribué pluſieurs jambons à ſes voiſins, & qu'il avoit eu grand ſoin d'envoyer un chapelet de boudin & un jeu de cartes à chaque pauvre famille de la Paroiſſe.

J'ai ſouvent penſé, me dit le Chevalier, que c'eſt à propos & fort à propos que Noël arrive au milieu de l'hyver. Voilà mes réflexions: c'eſt la morte ſaiſon de l'année & la plus rude; la pauvreté & le froid abîmeroient le pauvre peuple s'il n'avoit pas bonne chere, grand feu, & les amuſemens des fêtes de Noël pour les égayer. Je me délecte de réjouir alors leurs eſprits, & de voir tout le village dans la joye au milieu de ma grand'-ſalle. Je fais mettre double quantité de drêche dans ma petite bierre, & la laiſſe couler pendant douze jours pour tous ceux qui en veulent: il y a toujours du bœuf fraichemens cuit & des pâtés ſur la table. Vous ne ſçauriez croire le plaiſir que je prends à voir mes fermiers paſſer la ſoirée à ſe divertir innocemment & à jouer à cent petits jeux. Notre ami Guillaume Wimble eſt auſſi gai qu'aucun de la compagnie: il trouve mille inventions pour nous divertir & nous faire mourir de rire.

Je fus charmé des réflexions de mon ami, dont toutes prouvoient la bonté de ſon cœur & ſon caractere d'humanité. Il me parla enſuite avec éloge du dernier Acte du Parlement, en faveur de l'Égliſe Anglicane; il ajouta qu'il commençoit déja à avoir ſon effet, puiſqu'un rigide Indépendant, qui dîna à ſa maiſon le jour de Noël, avoit mangé abondament de la ſoupe où il y avoit des raiſins de Corinthe.

Après avoir exactement parcouru toutes nos affaires & nos nouvelles de la campagne, le Chevalier Roger me queſtionna ſur la Loterie, & s'informa particulierement de ſon ancien antagoniſte le Chevalier *André Freeport*. Il

me demanda en ſouriant, ſi le Chevalier *André* n'avoit pas pris avantage de ſon abſence, pour débiter ſa doctrine républicaine : tout de ſuite, ſans écouter ma réponſe, il me dit d'un air plus ſerieux : ne croyez-vous pas que le Chevalier a trempé dans la proceſſion du Pape ... & ſans me donner le temps de dire le moindre mot : Eh bien ! ah ! ah ! vous êtes un homme circonſpect & ſage ; vous n'aimez point à parler des affaires politiques ni des intrigues d'Etat.

Il me demanda enſuite ſi j'avois vu le Prince *Eugene*, & me fit promettre de lui procurer un endroit, d'où il pourroit voir à ſon aiſe cet homme extraordinaire, dont la préſence fait honneur à la nation Britannique. Il s'étendit beaucoup ſur les louanges de ce grand Général ; & je trouvai qu'il avoit beaucoup lû la chronique de *Baker*, & quelques autres Auteurs depuis ſa retraite à la campagne, d'où il avoit tiré grand nombre d'obſervations, qui font beaucoup d'honneur au Prince *Eugene*.

Nous avions déja paſſé la plus grande partie de la matinée, dans ces converſations, lorſqu'il m'invita à prendre une taſſe de caffé, & à fumer une pipe chez *Squire*. Comme j'aime franchement ce bon vieillard, je prens plaiſir à conſentir à tout ce qui ſemble lui faire plaiſir. Je l'accompagnai donc au caffé, où ſa figure vénérable attira tous les yeux de la ſalle. Dès qu'il ſe fut aſſis au haut de la grande table, il demanda une pipe, du tabac, une taſſe de caffé, une bougie & le Supplément, avec un air ſi ouvert & ſi gai, que tous les garçons, à l'envie l'un de l'autre, ſe hâtoient de le ſervir, enſorte qu'il falloit que les autres pratiques priſſent patience pour ce qu'ils vouloient avoir, juſqu'à ce que le Chevalier eût été ſervi de tout ce quil demandoit.

XXVI. DISCOURS.

Diſcit enim citiùs, meminitque libentiùs illud,
Quod quiſquis deridet, quam quod probat.

Horat. Ep. I. Lib. II. ℣. 262.

On ſe ſouvient plutôt de ce qui a été tourné en ridicule, que de ce qui a été trouvé juſte & bon.

DEpuis pluſieurs années, je n'ai pas été affecté d'un ſi grand plaiſir & d'un plus vif amuſement, qu'en examinant les loges à la Comédie, la derniere fois qu'on y joua la *Dédaigneuſe*. Une ſi nombreuſe aſſemblée de Dames placées en forme d'amphitheâtre, tous leurs ornemens, leurs bijoux, leurs parures de toutes couleurs & de toutes étoffes firent une impreſſion ſi gaye ſur mon cœur, que toute idée de la rude ſaiſon de l'hyver en fut auſſi-tôt diſſipée. Je goûtai fort l'expreſſion d'une jeune homme qui étoit auprès de moi ; il appelloit les loges des lits ou des couches de tulipes.

L'agréable variété de la perſpective étoit augmentée, lorſque quelqu'une de ces Dames ſe levoit pour faire une révérence à ſon amie, l'amie à ſon tour étaloit ſes charmes & ſes nuances, en rendant le ſalut. Ces politeſſes ſont bien placées à la Comédie, & ont autant de grace dans cet endroit, que d'indécence dans l'Egliſe.

Je prendrai la liberté d'obſerver que celles qui ſont ſujetes à ces téméraires révérences pendant le ſervice divin, n'en font point pendant tout le temps du ſpectacle. Des perſpectives ſi agréables enchantent la vue, & priſes en général raniment l'eſprit en lui fourniſſant des idées gayes & innocentes. Celui qui s'attache a un ſeul bel objet, peut fixer ſon attention ſur un ſujet d'inquiétude : la vue d'une aſſemblée eſt, tout au contraire, un obſtacle à tout deſir importun, au moins *à mon égard :* je me ſuis de tout temps accoutumé à contempler la beauté, en faiſant abſtraction de tout objet de deſir ; à conſiderer la ſouveraine Puiſſance, uniquement à l'égard de la maniere dont les autres l'exercent, ſans eſperance ni envie de la partager avec eux ; à obſerver la ſageſſe & les talens, ſans jalouſie ni prétention à devenir rival ; je repete *à mon égard*, parce que je ne forme aucun deſſein, ni n'entretiens aucun eſpoir, en regardant une belle femme, en voyant les ſuccès d'un homme entreprenant, car ce monde eſt pour moi uniquement une agréable ſcene.

Si les hommes connoiſſoient les douceurs dont on jouit, quand, éloigné du monde, on ſe tient dans la liberté, j'aurois plus d'imitateurs, que l'homme le plus puiſſant de ma nation n'a de flatteurs. N'être rival de perſonne en amour, ni competiteur en ambition, eſt une rencontre qui nous donne l'amitié ſincere & nous met en recommandation dans le cœur de ceux avec qui nous vivons ; au moins nous rend-il indépendans de leur approbation, dont ſans ceſſe nous aurions beſoin, ſi nous viſions à ce qui fait le point de vue géneral de tout ce qui nous environne. Par le ſecours de cette Philoſophie aiſée, je ne ſuis jamais moins au ſpectacle que quand je ſuis au theâtre : il eſt vrai que, hors de-là, il eſt rare que l'action me plaiſe. La plûpart des hommes ſe dépouillent de la nature en même-tems que de leurs robes de chambre, & repréſentent pendant tout le jour des rôles qui ne leur conviennent pas, & déplaiſant aux ſpectateurs & à eux-mêmes, ne remportant pour récompenſe que les ſifflets de ceux qui les conſiderent.

Mais revenons à mes Dames ; elles m'intereſſent davantage à préſent. Je fus charmé de les voir en ſi grand nombre, à une piece, où la vanité du ſexe à faire le tourment de ſes admirateurs eſt peinte avec des couleurs ſi vives & un pinceau ſi vrai. La beauté, qui languit pour l'homme qu'elle traite avec tant d'impertinence & de rigueur eſt deſſinée d'après nature ; ſon caractere eſt développé avec tout l'art poſſible. Ses réſolutions à lui montrer toute ſa tendreſſe, s'évanouiſſent par ſa vanité, auſſi-tôt qu'il paroît devant elle ; ce ſont des traits qui partent de la plume d'une perſonne qui a fait ſa principale occupation d'étudier le ſexe juſques dans ſes replis les plus cachés.

Tandis que cet excellent caractere & deux ou trois autres de la piece

fixerent toute mon attention, le rôle forcé & ridicule de l'aumônier excita mon indignation. Il y a des Pédans dans le Sacerdoce, comme nous en connoiſſons dans le monde : mais un imbécille comme le Chevalier *Roger*, dépouillé de tout orgueil qui eſt le caracteriſtique & la marque diſtinctive de tout Pédant, eſt un rôle indigne de tout le reſte de la piece. La rencontre qu'il fait de *Welford* & leur entretien nous donnent l'idée d'un ſcélerat mal-à-droit, qui n'a aucune notion de la force de ſa fonction. Y a-t'il du bon ſens qu'il diſe à cet homme, qu'il a été envoyé à cinq ou ſix milles à pied, pour chercher des œufs. J'avoue cependant que la ſcene, où il fait l'amour à une fille eſt excellente ; mais une choſe blâmable en ſoi-même, devient encore plus blâmable par le ſuccès. Il eſt ſi infâme de flatter un ſiecle débordé avec la repréſentation ſcandaleuſe de ce qui doit être reſpecté parmi les hommes, pour ne pas dire ſacré, que nulle beauté en un Auteur, nulle ſaillie ſublime ne peut l'excuſer. Plus il eſt ſublime dans ce moment, plus il aggrave ſon crime, parce qu'il pêche déliberément & de deſſein prémédité. L'eſprit devroit paſſer par l'épreuve de cette regle ; & au deffaut de cette prudence dans l'Auteur, l'auditoire devroit s'élever contre une ſcene, qui avilit ce que la Religion devroit garantir du mépris & du ridicule.

Un Auteur ſe haſarde d'écrire quelquefois, comme s'il étoit perſuadé qu'il n'y eût pas un ſeul honnête homme ni une ſeule femme vertueuſe dans tout le ſpectacle : il ſe voit encouragé à faire pis encore, par l'applaudiſſement univerſel qu'il reçoit : car vis-à-vis les petits critiques, il y a bien moins de mal de fronder & faire inſulte à la majeſté des dix commandemens, que d'attaquer en la moindre façon l'unité de temps & de lieu. Les demi-Savans ne comprennent pas les miſeres qui ſuivent néceſſairement la corruption des mœurs : ils ne ſçavent pas que l'ordre eſt le ſoutien & le nerf des ſociétés. Le Chevalier Roger & ſa maîtreſſe ſont des monſtres forgés dans l'imagination déréglée du Poëte ; & de ſemblables fols, ſans ombre d'éducation, ſont incapables de pareils ſentimens.

On ſçait qu'un pitoyable grimaud d'écolier, au lieu de ſe croire au-deſſous des autres, eſt ſujet à vouloir paſſer pour un phœnix. Son arrogance eſt fondée ſur les diſtinctions imaginaires de ſon cerveau ; elle eſt accompagnée d'un mépris pédanteſque par toute ſorte de préſéance comparée avec ſon ſçavoir & ſon érudition. Ce ſeul caractere du Chevalier *Roger*, tout-miſerable qu'il eſt, a plus avili les ordres ſacrés, & par conſéquent la vertu, que tout l'eſprit de l'Auteur, ou d'aucun autre, ne pourroit réparer dans le cours de la plus longue vie.

Je ne prétens point, en diſant ceci, me donner les airs & trancher de l'homme plus vertueux que mes voiſins : mais je le dis, parce que je me crois fort, étant autoriſé & fondé ſur les principes qui doivent toujours gouverner le genre humain. On paſſe ſur les ſaillies de l'imagination qui s'échauffe, en outrant l'éloge de ce qui le mérite effectivement ; mais encourager avec beaucoup d'eſprit le crime, c'eſt un crime digne de la cenſure du Magiſtrat & de l'indignation du peuple.

XXVII. DISCOURS.

Mille trahens varios, adverſo ſole, colores.

Virgil. Æneid. lib. IV. ℣. 701.

Tirant mille couleurs par la lumiere qui eſt oppoſée.

LEs Lettres de mes correſpondans me fourniſſent un double avantage; elles me font connoître les papiers qui leur ſont les plus agréables, & me donnent des matériaux pour de nouvelles ſpéculations. Quelquefois je ne me ſers pas de toute la Lettre; mais je forme un nouveau plan ſur les idées que j'y trouve répandues. Quelquefois je prens la liberté de corriger le ſtyle & la maniere de penſer, & de leur donner ma façon d'écrire & de m'exprimer. Je retranche toujours, quand cela eſt poſſible ſans préjudicier au ſens, les complimens & les louanges en ma faveur, dont ces Lettres ſont ordinairement aſſaiſonnées.

Outre les deux avantages que je viens de dévoiler, ces Lettres me donnent occaſion de remplir mon papier, en ménageant adroitement la ſouſcription qui eſt à la fin, ce qui contribue à ma propre aiſance, & peut-être auſſi à celle de mes Lecteurs.

Il y en a qui veulent que je m'écrive ſouvent à moi-même, & que je ſois unique correſpondant. Cette objection ſeroit eſſentielle, ſi les Lettres que je donne au public étoient remplies de mes panégyriques & de mon éloge, & ſi l'on y voyoit ſans ceſſe relever les beautés de mes ſpéculations, au lieu de tâcher d'amuſer & d'inſtruire mes Lecteurs. Mais je laiſſe ces ſages *Conjectureurs* à leur propre imagination: ils ne m'empêcheront pas de donner au public les trois Lettres ſuivantes.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je me trouvai, Jeudi dernier, dans une aſſemblée de Dames; ce cercle étoit compoſé de treize coëffes de differentes couleurs. Votre papier de ce jour étoit ſur la table, & elles m'ordonnerent de leur en faire la lecture. Je remplis leur volonté avec une voix ſonore, juſqu'au vers Grec qui fait la fin de ce papier. j'avoue que je fus un peu étourdi de le trouver tout d'un coup ſous mes yeux. Je dérobai, le mieux que je pus, ma confuſion; & après avoir murmuré tout bas deux ou trois mots indéchiffrables, je me mis à rire & à m'écrier: Ah! ah! la choſe ridicule! Les Dames voulurent ſçavoir ce que c'étoit: mais je leur demandai excuſe, en les aſſurant avec audace que, ſi ç'avoit été quelque choſe que décemment on eût pu leur expliquer, l'Auteur ne l'auroit pas enveloppé d'un manteau auſſi obſcur que du *Grec*. Je laiſſai tomber enſuite certaines expreſſions, pour faire entendre qu'il ne convenoit pas de traduire ce paſſage à une compagnie de femmes. La matrône de l'aſſemblée, qui portoit juſtement une coëffe

couleur de ceriſe, loua avec emphaſe la diſcrétion & la prudence de l'Ecrivain, d'avoir exprimé ſes idées ſales & obſcenes en *Grec*, ce qui ne corromproit, par cet expédient, l'imagination que d'un fort petit nombre de ſes Lecteurs. En même-temps, elle déclara ſa ſatisfaction, de ce que l'Auteur n'avoit pas donné ſon opinion déciſive touchant les coëffes de la nouvelle mode. Je craignois, à vous dire vrai, ajouta-t'elle, qu'il ne nous fit rougir de la parure favorite de nos têtes. Depuis que ce malheureux accident m'arriva en la compagnie des Dames, parmi leſquelles je paſſois pour un prodige de ſcience, j'ai conſulté un ami très-verſé dans la langue Grecque qui m'a aſſuré ſur ſon honneur que le paſſage Grec ne veut dire autre choſe que : *les mœurs & non la parure ſont l'ornement des femmes.* Je ne ſçais comment je me tirerai du pas dans lequel je me vois embarraſſé, ſi cela vient jamais à parvenir à la connoiſſance de ces Dames. En attendant tout événement, je vous envoye toujours ce détail, pour vous prier d'éviter à l'avenir de donner de ſemblables mortifications à ceux qui vous veulent du bien. C'eſt au nombre de ces derniers, que je vous jure que j'ai l'honneur de me ſouſcrire,

THOMAS TRIPPIT.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Vos Lecteurs ſont ſi charmés du caractere que vous donnez au Chevalier *Roger de Coverley*, qu'on ſe réjouit dans tous les caffés de ſon arrivée en cette ville. Je me trouve actuellement avec une troupe de ſes Admirateurs, qui vous ſupplient de faire ſçavoir publiquement la fenêtre ou le balcon, auquel le Chevalier propoſe de ſe montrer. Ceux qui l'ont vû au Caffé de *Squire* en ſont très-contens. Si vous jugez à propos de ne montrer que votre viſage au côté gauche du Chevalier Roger, nous ſçaurons ce que cela voudra dire, & nous vous aurons toute l'obligation poſſible de ce ſervice. Je ſuis

Votre dévoué ſerv.
C. D.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Sçachant le goût décidé que vous avez pour les choſes rares de la nature, j'irai chez vous, ſi vous me le permettez, ſur le ſoir, avec mes curioſités ſur mon dos; je les porte avec moi dans une boëte: elles conſiſtent en un homme, une femme & un cheval. Les deux premiers ſont mariés; & le petit cavalier s'eſt acquité avec tant d'honneur des devoirs de ſon état, que ſa jolie petite épouſe eſt groſſe. La femme enceinte, ſon mari & le cheval ſont ſi légers, qu'étant tous mis dans une balance, un homme ordinaire peſe plus que toute cette famille. Le petit homme eſt naturellement bravache & quinteux; quand il veut faire le méchant, je l'enferme vîte dans ſa boëte, juſqu'à ce que ſon toupet de colere ſoit paſſé; par ce moyen, je mets

ordre à tout le ravage que ce petit *Roland* pourroit faire dans ſa furie. Le cheval eſt auſſi vicieux que le maître; auſſi je l'attache bien ſerré avec une fiſcelle au ratelier. La femme eſt une petite coquette fieffée. Elle affecte dans ſa démarche autant de fierté qu'en peut avoir une Dame de vingt-quatre pouces de haut. Dieu me damne, elle me ruineroit en ſoyerie, ſi la quantité pour faire une pelotte à épingles d'une autre Dame, ne ſuffiſoit pas pour lui faire une robe & un jupon. Elle me dit, il y a quelques jours, avec un ton de la plus grande importance, qu'elle étoit informée que les Dames portoient des coëffes de couleur, & qu'elle m'ordonnoit de lui en achetter une de bleu fin. Sa ſituation préſente me contraint à conſentir à tout ce qu'elle veut, parce que je ſuis bien aiſe d'avoir de la race. Je ne ſçai ce qu'elle pourra me donner; mais quoique ſe puiſſe être, je ſerai content, pourvu que ce ſoit une curioſité. Une eſpece humaine ſi rare ne doit pas être plus long-temps cachée au Spectateur Britannique: c'eſt pourquoi vous excuſerez la liberté que prend,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
S. T.

XXVIII. DISCOURS.

—— Longa eſt injuria, longæ
Ambages.

Virgil. Æneid. lib. I. ℣. 341.

L'injure eſt grande & l'hiſtoire eſt longue.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

LE ſujet de cette Lettre eſt de ſi grande importance, les circonſtances en ſont d'une nature, que je ſuis convaincu qu'à la ſeule inſpection, vous jugerez à propos de l'inſerer dans votre papier, par préference à toute matiere qui pourroit ſe préſenter dans le même temps. Après ce préambule, il eſt inutile de vous dire que j'aime. Je vous détaillerai toutes les révolutions de ma paſſion, autant qu'un eſprit troublé peut le faire. Cette maudite créature Mademoiſelle *Jeanne!* hélas! je jure contre une perſonne par ſon nom, auſſi familierement que ſi vous la connoiſſiez; ſçachez auſſi que je jure par ce même nom, tout auſſi promptement que les interruptions alternatives d'amour & de colere me le permettent. Je vous dirai, en profitant du peu de raiſon que j'ai, mon hiſtoire le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

Il y a dans le monde une Demoiſelle, dont je ſuis paſſionnément amoureux:

reux : j'en ai reçu pendant quelque temps toutes les marques de retour & de faveur que nous pouvions, elle décemment m'accorder, & moi desirer. Le rapide progrès d'une affaire de cette espece, plus essentielle que toute autre pour le bonheur de l'homme, répandit une nouvelle vie, une nouvelle vigueur non-seulement dans mes discours & dans ma conduite, mais encore une certaine grace dans toutes mes actions, même sur celles qui n'avoient nulle analogie avec mon amour. Vous sçavez que la passion dominante se fait voir dans toutes nos actions, & nous éleve ou nous abbat selon sa nature .... Mais helas! je n'ai pas encore commencé mon histoire : à quoi sert-il de débiter un fatras de sentences & d'observations, quand on plaide pour sa vie ? Pour commencer donc avec ordre, je vous dirai que cette Demoiselle & moi, nous avions établi un commerce de Lettres, sous les noms empruntés de *Belinde* & de *Cleanthe*.

Quoique j'aye entamé le détail de cette affaire, il m'est impossible de vous la raconter assez méthodiquement, pour vous donner le caractere de Mademoiselle *Jeanne*, que, dans ma colere, je ne cacherai pas sous un nom emprunté. Je vous dirai que cette créature a été fort jolie : dans sa grande jeunesse, elle fit le tourment de beaucoup de ses amans ; elle se faisoit trop valoir, & les traitoit avec tant de mépris, qu'enfin prenant une ferme résolution ils l'ont tous abandonnée à son orgueil & à ses caprices. Elle est aujourd'hui réduite au plaisir malin de toutes celles qui ont suivi la même route qu'elle, c'est d'interrompre les amours d'autrui. Vous avez sans doute vu de ces génies dont toute l'existence & l'essence ne sont que malice ; qui passent le temps à se fatiguer le corps & l'esprit pour s'informer de ce qui se fait par-tout ; qui courent de maison en maison avec de fausses confidences, sans avoir d'autre but & d'autre profit que l'esperance de rendre les autres aussi malheureux qu'elles-mêmes : furies infernales, qui ne passent jamais sans secouer le flambeau de discorde & de division !

Mademoiselle *Jeanne* se trouva chez un de mes amis, une même soirée des fêtes de Noël que je passai avec plusieurs autres qui sçavoient ma tendresse pour mon adorable *Belinde*. Il y avoit dans la compagnie une jeune Dame fort aimable & fort gaye, dont l'humeur enjouée sembloit provenir d'une habitude d'innocence & de vertu. Il auroit fallu que j'eusse entierement oublié *Belinde*, pour ne pas reconnoître ses perfections dans cette jeune Dame, & pour ne pas lier particulierement conversation avec celle qui me dédommageoit de l'absence de ma chere maîtresse, & dont les vertus & la conduite avoient tant de ressemblance avec tout ce qui brilloit chez l'aimable tyran de mon cœur. Quand la compagnie voulut se séparer, cette charmante personne me permit de l'accompagner chez elle. Mademoiselle *Jeanne* s'apperçut des égards & des attentions que j'avois pour cette Dame, & remarqua ma vivacité à la reconduire.

Cette harpie, dès le matin le lendemain, se rendit chez Belinde ; elle lui demanda si Madame une telle n'étoit pas venue la voir ? Non. Si l'épouse de Monsieur un tel n'étoit pas venue ? Non. Ni votre cousin un tel ? Non. Seigneur ! s'écria Mademoiselle *Jeanne*, comme il faut compter sur

l'amitié des femmes! Vous ne voulez donc me rien dire? Ne vous a-t'on pas raconté la conduite de votre amant, hier au ſoir? .... Mais peut-être qu'il vous importe très-peu de ſçavoir qu'il épouſe Mademoiſelle .... mardi prochain? Alors Mademoiſelle *Jeanne* continua ainſi. J'ai un parent premier Secretaire d'un fameux Avocat; il vous montrera le canevas & le brouillon du contrat de mariage: chacun dit & ſçait déja que ſon pere lui donne deux mille livres ſterlings plus qu'il ne pouvoit avoir de vous.

Ignorant tout ce qui s'étoit paſſé, je volai, à mon ordinaire, rendre mes reſpects à *Belinde*; on me refuſa ſa porte: je lui écrivis; ma Lettre me fut renvoyée ſans être ouverte. La ſenſible *Betty*, ſa ſervante qui me favoriſe, vient de me raconter toute l'affaire. Elle me dit qu'elle ne me croyoit pas capable d'une pareille baſſeſſe, ni d'une ſi noire trahiſon; & que ſa maîtreſſe a une telle colere contre elle, parce qu'elle oſe parler de moi, qu'à préſent elle n'a pas la témerité de prononcer mon nom. Toutes mes eſperances ſont d'avoir ces circonſtances repréſentées clairement dans le Spectateur, que ſa maîtreſſe lit ſoigneuſement tous les matins. *Betty* me promet de lui avouer notre innocente intrigue, quand une fois vous aurez eu aſſez de bonne volonté pour rompre la glace. Il faudra en venir à un éclairciſſement: alors la jeune Dame certifiera qu'elle ne m'a jamais vu qu'une ſeule fois de ſa vie. Je vous prie, Monſieur, d'inſerer tout ce détail, & de ne le pas croire trop long: car il y a une foule de coquettes ſurannées, qui ſe mêlent des affaires des Dames & ſe rendent familieres par malice, & dans le deſſein de faire échouer les eſperances des amans, l'attente de la famille, & la bienveillance de toute la parenté. Je ne doute pas que je ne ſois inceſſamment

Votre très-obligé ſerviteur,
Cleanthe.

Au Caffé de Wills, Janvier 10.

Monsieur le Spectateur,

En entrant, l'autre jour, dans une ſalle où il y avoit un cercle de Dames, je me préſentai pour leur donner un baiſer ſelon la coutume. Une de ces Dames, plus dédaigneuſe que les autres, détourna ſa joue. Je n'ai pas voulu montrer mon reſſentiment & mon dépit, avant de vous avoir conſulté. Je ſuis votre très-humble ſerviteur,

E. S.

Le Correſpondant eſt prié de dire quelle jouë la Dame lui a préſentée.

Avertiſſement de la Sacriſtie de la Paroiſſe.

Ce 9 Janvier.

Les Dames qui viendront à l'Egliſe avec des coëffes à la nouvelle mode, ſont priées de s'y rendre avant le commencement du ſervice divin, pour ne pas diſtraire l'attention de l'aſſemblée.

Ralph.

XXIX. DISCOURS.

Audire eſt operæ prætium, procedere rectè
Qui mæchis non vultis.

Horat. Sat. II. Lib. I. ŷ. 37.

Vous autres qui blâmez le libertinage, écoutez.

LE débordement qui regne aujourd'hui dans les mœurs m'a ſouvent fait peſer avec moi-même le penchant de la chair & du ſang dans le ſexe, & le comparer avec les ruſes & les artifices des hommes amoureux. Avec quelle indignation n'ai-je pas reconnu pour une habitude vicieuſe celle de flatter continuellement ce penchant, que dans notre jeuneſſe nous avons l'inhumanité de pallier ſous les noms de gaieté & de politeſſe. Je vois la difficulté qu'il y a de faire ſentir au premier coup d'œil la vérité de cette réflexion; c'eſt pourtant la ſeule capable de rétablir parmi les hommes une conduite réguliere & parmi les femmes les graces de la pudeur. Dans tous les cas qui ſouffrent embarras, il y a certaines choſes à faire, avant que la matiere ſoit ſuffiſamment développée.

Pour aller par ordre, nous traiterons donc d'abord des débauchés impuiſſans & des vieilles commodes: les premiers achetent des victimes pour les immoler à leur infâme lubricité; les dernieres leur en vendent, pour ſatisfaire leur ſordide paſſion pour le gain. Il faut donc ſçavoir, ſi vous êtes aſſez heureux pour n'en être pas inſtruit, que les ravages qui ſe commettent dans l'aimable ſéjour de la beauté & de l'innocence, ne s'y font ſentir que par des brigans, qui ne peuvent pas jouir de la fertilité du terrein. Examinez avec ſoin l'état préſent du vice & de la vertu, vous trouverez que les plus grands débauchés ſont ceux avec qui l'on croiroit que tout penchant eſt amorti ſous les rides de l'âge & le poids des années. Dans les affaires d'intérêt, ne voit-on pas toujours des ſots tenter les ruſes de la friponnerie? Dans les affaires de plaiſir, il en eſt de même; ce ſont les vieillards qui font parade de leurs débauches. Cette derniere eſpece d'hommes eſt la principale baſe & le fondement le plus ſolide de cette ſorte d'iniquité dont nous parlons.

Un vieillard opulent recevra ſouvent des billets de differens quartiers de la ville, avec les deſcriptions des nouvelles marchandiſes qui y ſont arrivées; on lui demande avec grand ſoin, quel eſt le moment où il ſera libre de toute affaire, pour profiter de ce moment de ſon loiſir. L'entrevue eſt concertée, & la pauvre Agnès eſt portée à des indécences qui peu à peu banniſſent toute honte & font ſuccéder le deſir à la pudeur. C'eſt par ces moyens de préparation que ces vieilles harpies rompent leurs innocentes pupilles à la débauche; par là elles leur font perdre toute crainte des dangers qu'elles courent dans leur commerce avec les jeunes gens. Ces Macq....., dans leurs billets à ces mêmes jeunes gens, pour leur annoncer une nou-

velle débarquée finiſſent par ces mots: Je vous aſſure qu'elle n'a vu qu'un tel vieillard. Le vieux boucquin s'extaſie de plaiſir en voyant qu'on lui amene la Nymphe avec la ſeule parure de la nature; ſes généroſités parent la victime, pour que d'autres l'immolent.

C'eſt-là la methode ordinaire, avec laquelle la beauté eſt réduite aux horreurs de l'opprobre & de la miſere dans cette ville. Mais les cas particuliers des tuteurs amoureux de leurs pupilles, des Macq..... adroits, & d'autres qui menent un ſecret commerce, & qui ne ſont pas compris dans la liſte générale, méritent bien un papier à part, que nous ne manquerons pas aſſurément de donner. Tandis que nous ſommes en train de nous déchaîner contre les proſtituées, nous repréſenterons les cas des autres, avec cette modération que les circonſtances demandent. Les paroles dites avec aigreur, loin de faire un bon effet, rebutent. Aggraver le crime plus qu'il ne mérite, ne fait que diminuer le crédit de l'accuſateur, & porte avec ſoi la force d'un apologie en faveur de la perſonne accuſée.

Nous parlerons donc de ces criminelles, ſelon la variété des circonſtances. Celles qui ne pêchent que contre elles-mêmes ſans cauſer de ſcandale, & qui, par un reſte de reſpect pour la voix de la vertu qui leur crie encore au fond du cœur, montrent qu'elles n'ont pas perdu toute honte, ne doivent pas être confondues dans la foule abominable de celles qui ſont des monſtres ſous la forme de femmes. Il faut avoir égard aux circonſtances de leur chûte; il faut peſer les chagrins qu'elle reçoivent de la part de parens groſſiers & ſans conduite; examiner les beſoins importuns de la pauvreté; faire attention à la violence d'une paſſion au commencement bien fondée; enfin ſuivre de près mille autres incidens, qui ont cauſé le naufrage de la modeſtie chez ces infortunées femmes. Agir autrement, ce ſeroit ſe comporter en Stoïcien pédanteſque qui croit tous les crimes égaux, & non en Spectateur impartial, qui par ſon devoir conſidere & peſe les circonſtances qui peuvent diminuer ou aggraver le crime. J'eſpere, en traitant ce ſujet comme il faut, faire ſentir la néceſſité d'élever les filles dès leur enfance, ſelon l'état qu'elles doivent remplir dans le monde; les corriger de leurs mauvaiſes humeurs; les vaincre dans leur orgueil; & leur ôter la trop grande familiarité & le trop de confiance ſur leur mérite, qu'elles acquierent ordinairement dans le ſein de leur famille.

Après ces réflexions ſur cette matiere, je finirai mon papier par la Lettre ſuivante, qui eſt une copie exacte de l'original: on prie toutes celles que les ſpéculations futures ſur ce ſujet peuvent regarder, d'envoyer ce qu'elles ont à dire ſur certains incidens de leur vie, afin qu'on puiſſe diminuer l'horreur qu'on doit avoir de leur conduite.

5. Janvier, 1711.

Monsieur le Spectateur,

Le ſujet de votre papier d'hier eſt de ſi grande importance, & la diſcuſſion peut en être ſi utile à la conſervation de tant de pauvres créatures innocentes

qu'on eſt obligé de vous fournir toutes les lumieres poſſibles, pour expoſer au public toutes les pratiques & toutes les ruſes pernicieuſes de ces monſtres de nature, connus ſous le nom de Macq..... A cet effet, je vous envoye la Lettre ci-jointe, qui eſt mot pour mot la copie d'une Lettre écrite par une fameuſe Macq..... de la ville à un Mylord. Je cache les noms; mon intention n'étant pas d'expoſer les perſonnes, mais la choſe. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur.

L'eſtime & les égards que j'ai pour votre Grandeur préferablement à tout autre, m'engagent à vous faire part d'une affaire qui pourra vous cauſer quelque plaiſir. Une de mes nieces eſt arrivée à la ville depuis quinze jours : ſes parens étant morts, elle eſt venu me trouver, dans l'opinion que j'étois en état de l'établir marchande de modes. Son pere, en la mettant en apprentiſſage, donna quatre-vingt livres ſterlings pour cinq ans. Son temps eſt expiré; & elle n'a pas ſeize ans. C'eſt une petite brune picquante, & tout-à-fait dans le goût que je connois à votre Grandeur. Sa taille eſt fine; ſon teint eſt de lys & de roſes; vous ſerez de mon avis, quand vous l'aurez vue. Elle doit, d'ici à un mois, retourner à la campagne, à moins que je ne réuſſiſſe à l'établir, ce qui m'eſt impoſſible pour le préſent. Son pere étoit un de ces gens avec qui tout meurt, quand ils meurent; de ſorte que ſes enfans ſont des orphelins ſans reſſource. Si votre Grandeur veut nous accorder un rendez-vous à ma niece & à moi, j'attens votre réponſe; car ce ne ſera pas chez moi, ma maiſon n'étant pas propre à une pareille entrevue. Je l'ai déja prévenue que je la menerois chez une perſonne qui me fait l'honneur de me protéger. Je vous prie de ne lui rien dire de ma Lettre, parce qu'elle ignore les manieres de la ville. Je vous prie, Mylord, de venir ſeul au rendez-vous; car, ſur ma parole d'honneur, vous êtes le premier à qui j'ai parlé de ma niece. Je ſuis,

de votre Grandeur,

la très-humble ſervante;

Je vous prie de brûler ma Lettre, lecture faite.

XXX. DISCOURS.

Errori nomen virtus poſuiſſet honeſtum.

Horat. Sat. 3. Lib. I. ℣. 41.

La mauvaiſe conduite cachée ſous un grand nom.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

J'Eſpere que vous avez aſſez de Philoſophie, pour ſouffrir qu'on vous reproche vos deffauts. Vos papiers concernant les proſtituées, ſont, ce me ſemble, écrits avec trop peu de délicateſſe; & ce manque d'égard les rend indignes d'être inſerés parmi les écrits d'un moraliſte qui ſe pique de connoître le monde. Je ne peux pas vous accorder la même liberté de critiquer les actions du genre humain, que vous avez de les obſerver. Au moins devriez-vous avoir attention de diſtinguer les mœurs, ſelon la qualité & le genre de vie des perſonnes. Un homme bien élevé ſçait parler des malheurs & des fautes du ſexe fragile, en répandant adroitement une gaze délicate, pour éviter le coloris trop effrayant dont ce tableau eſt ſuſceptible. La regle la plus eſſentielle eſt d'obſerver cette délicateſſe à l'égard de ce ſexe que nous avons tant de raiſons de ménager, quand il s'agit de parler des vices. Le genre humain eſt ſi intimement lié enſemble, qu'il faut prendre garde, dans les choſes auxquelles tout le monde eſt ſujet, de ſe ſervir de termes pour l'un qui puiſſe offenſer l'autre. Parler à un homme dans l'opulence, de l'indigence de ſon allié; informer avec bruſquerie une femme vertueuſe de la chute d'une autre, dont la réputation juſqu'alors étoit auſſi intacte que la ſienne; n'eſt-ce pas, avouez-le moi, les faire participer à ces déſavantages?

Chaque Ecrivain doit donc regarder comme un devoir de traiter ſa matiere, de façon à amuſer les Lecteurs à qui ſon diſcours eſt adreſſé. Quand vous écrivez aux preneuſes de thé, il eſt inutile de peindre les vices avec toutes les couleurs du mépris & de la honte. Si vous décrivez un amour propre déplacé, un regard affecté, un teint artificiel, vous dites tout le mal dont on les ſuppoſe capables. Contenez-vous dans ces limites; & comptez que vous pouvez attendre à être ſecondé dans votre raillerie. Mais quand vous affecterez le ſtyle que tout autre Ecrivain a ſoin d'éviter, par reſpect pour leur qualité, elles ont le remede tout prêt; elles ne ſe feront plus lire vos papiers; par-là, elles n'entendront plus parler de leurs fautes.

Un homme qui, par paſſade, ſort des bornes de la ſobrieté, ſera-t'il nommé pour cela un yvrogne? Non; & même la regle d'une raillerie polie eſt de parler des deffauts d'un homme comme ſi vous l'aimiez. De cette nature eſt la réponſe de *Céſar*. Une perſonne raillant, avec trop de chaleur, ſur le tiers & le quart, diſoit: quel nom donnerons-nous à celui

qui a été ſurpris en intrigue avec la femme d'autrui ? Céſar répondit gravement : *un homme ſans ſouci.* C'étoit aſſez le réprimander d'avoir trouvé à redire à un crime, qui devenoit de jour en jour plus à la mode à Rome, & faiſoit en même-temps entendre qu'une accuſation devant les ſuperieurs introduite d'une façon indécente perdoit ſon effet. Un mot ſuffit au ſage : le réſultat de ce que je viens de vous dire, c'eſt que les perſonnes de qualité les plus portées à la galanterie ne peuvent être que des caracteres tendres ; & vous ne devriez jamais dire autre choſe d'un homme de rang, ſinon qu'il connoît le monde. Je ſuis, &c.

F. C.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je ſuis une femme d'une réputation ſans tache ; je ne me trouve capable de rien qui doive encourager l'inſolence. Il vint cependant, il y a quelques jours, chez moi un homme habillé comme un Lord, qui prit la liberté d'employer devant moi les termes d'*homme robuſte*, ſans que ma préſence pût lui en impoſer en la moindre choſe. J'eſpere que vous voudrez bien prendre part à l'injure de votre très-humble ſervante,

CELIA.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Vous avez dernierement publié un papier terrible, où vous promettez de donner un ample détail des amours criminelles, & d'appeller toutes les belles qui en ſeront coupables d'un nom que je ne veux point répeter : mais je vous prie de me dire ſi je ſuis dans le cas de votre réforme, ou non. Voici mon hiſtoire.

Je ſuis entretenue par un vieillard Célibataire, qui me prit ſi jeune, que je ne ſçais pas comment, ni ne me ſouviens pas du moment où je lui appartins. C'eſt un homme de Robbe, qui jouit d'une grande ſanté : il eſt fort heureux pour lui d'avoir autrefois été libertin au plus grand excès, grand coureur de nuit, grand tapageur, prenant plaiſir avec ces camarades de débauche à mettre en fuite tout ce qui oſoit prétendre à l'honneur de mettre la régularité & l'ordre ; ſa conduite en un mot étoit la ruine de l'amour & de l'honneur. C'eſt-là ſa façon de parler ; car il eſt très-gai, quand il vient me rendre viſite. Comme l'experience qu'il a de la ville & de la conduite qu'on y mene l'a rendu extrêmement jaloux, il me tient toujours en mules, en un corps bien juſte, en jupon, & avec mes cheveux en treſſe, de la maniere que s'accommodoit ſa grand'-mere, quand il étoit enfant. Je n'ai pas en maniement une obole, & je jouis de mon néceſſaire ſous la conduite d'une perſonne, qui lui procuroit des filles, tandis qu'il étoit en état d'en jouir. Je ne connois la vie d'une fille entretenue que par oui-dire. Ma voix naturelle eſt jolie ; & les graces que j'ai dans la marche, me prouvent que j'aurois très-bien danſé, ſi on me l'eût montré. Ce vieillard mene toujours avec lui un vieux griſon de laquais, qui le ſert depuis l'enfance. Cet homme joue un peu ou plutôt racle du violon ; je danſe aux ac-

cords harmoniques de cet Amphion ; quelquefois je danſe au ſon de ſon inſtrument, ou bien je lui chante un air dont les paroles ſont plus remplies de baſſes équivoques & de doubles ententes que de Muſique. Vous avez ſans doute remarqué une maiſon près de *Hyde-park*, dont les fenêtres ſont conſtruites de façon qu'on ne peut voir les paſſans. Mon appartement eſt dans le même goût, & je n'y vois jamais ni homme, ni femme, ni enfant, qu'en compagnie des deux perſonnes ci-deſſus décrittes. Il a grand ſoin, pour mon amuſement, de m'envoyer tous les Livres, Brochures, Comédies, Opera & Chanſons qui s'impriment : & le grand plaiſir qu'il prend avec moi comme femme eſt de raconter toutes ſes vieilles amours en ma préſence ; de badiner avec ma gorge ; de dire a chaque moment : *Ah ! ah ! il fut un temps ;* de me donner un baiſer ; & de me recommander de ſuivre les préceptes de ma gouvernante, qui eſt cette Macq..... dont j'ai déja parlé, & qu'en l'écoutant avec ſoin, je ne manquerai jamais de rien. Parmi les réflexions qui m'obſedent, je ſoupçonne quelquefois qu'il m'a fait élever pour un deſſein, dont il ne croyoit pas qu'il ſeroit incapable, quand je ſerois en matûrité. Or, Monſieur, vous qui êtes très-habile caſuiſte, faites-moi ſçavoir, je vous prie, vû ces circonſtances, ſi je ſuis innocente, quoique ſéduite ; & s'il eſt coupable, quoiqu'impuiſſant. Je ſuis,

Votre ſervante
PUCELLA.

A l'homme nommé le SPECTATEUR.

MONSIEUR,

En tant qu'à la naiſſance de ton travail, tu avois promis ſur ta parole ; que ſans prendre garde aux vanités qui abondent, tu tâcherois de renforcer & de redreſſer la morale tortue de notre Babilone ; j'ajoutois foi à tes beaux diſcours, & j'admettois un de tes papiers dans ma maiſon, tous les jours, à l'exception des Dimanches, pour l'édification de ma fille *Tabitha*, & afin que *Suſanne*, la femme de mon ſein, en profitât auſſi. Mais, hélas! mon ami, je trouve que tu es un menteur, & qu'il n'y a point de vérité en toi. Pourquoi dans un de tes papiers dernierement as-tu fait mention de ces vaines couvertures des têtes de nos femelles, que tu compares à des tulypes & qui ſe ſont élevées tout récemment parmi nous ? Pourquoi en as-tu fait mention d'une maniere à paroître approuver cette invention, de façon que ma fille *Tabitha* prétend s'égayer & ſoupirer après ces vaines ridiculités ? Tu vois ſurement avec les yeux de la chair. C'eſt pourquoi je t'abandonnerai, à moins que tu ne te corriges & ne quittes tes propres imaginations. Je ſuis ton ami, ſelon la façon dont tu te conduiras à l'avenir,

EZEKIAH LARGE-CHAPEAU,
ou QUAKER.

XXXI. DISCOURS.

XXXI. DISCOURS.

Fas eſt & ab hoſte doceri.

Ovid. Métam. Lib. IV. ℣. 428.

Profitez des lumieres de voire ennemi même.

IL eſt inutile de faire ſçavoir à la plûpart de mes Lecteurs, qu'avant la rupture avec la France, nos Dames recevoient de ce pays toutes leurs modes, que les coëffeuſes leur fourniſſoient par le moyen d'une poupée à reſſort, qui régulierement tous les mois venoit de Calais habillée à la grande mode de Paris.

On m'aſſure qu'au plus fort de la guerre, le ſexe avoit fait pluſieurs efforts & levé de groſſes contributions pour l'importation de cette vénérable Demoiſelle de bois.

Je ne ſçais ſi le vaiſſeau équipé pour cette noble expédition fit naufrage ou fut pris par les ennemis, ou ſi les Commis de la Douane en ſaiſirent la cargaiſon. Il eſt néanmoins certain que leurs premieres entrepriſes ne furent pas couronnées du laurier de la victoire; & que nos Dames, loin d'avoir le ſuccès deſiré, n'emporterent de cette expédition qu'une extrême triſteſſe & la plus vive mortification. Comme leur fermeté & leur conſtance en une matiere de cette importance eſt digne des plus hautes louanges, je ſuis charmé qu'enfin elles ayent réuſſi, malgré toute oppoſition. Deux Lettres me mettent à même de faire ſçavoir cette agréable nouvelle.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

J'aime tant tout ce qui eſt François, que j'ai renvoyé dernierement un amant, parce qu'il ne parloit pas cette langue, & qu'il ne ſçavoit pas boire du vin de *Graves* (1). J'ai long-tems gémi ſous les calamités attachées à mon ſexe pendant la guerre, qui nous obligea de nous contenter des inventions mauſſades de nos coëffeuſes Angloiſes. Elles ſont quelque fois d'aſſez bonnes copiſtes; mais jamais elles ne compoſeront avec cette délicateſſe de goût, qu'on poſſede en France. Je me trouvois preſque hors de toute eſperance de jamais revoir arriver un modele de ce charmant pays, quand, Dimanche dernier, j'ai entendu une Dame dire à une autre, dans le temps du ſervice-divin, qu'il y avoit aux ſept étoiles, rue du Roi, une Demoiſelle nouvellement arrivée de Paris, habillée entierement à la derniere mode de cette capitale.

Jugez de ma joye: le ſervice me parut dix fois plus long qu'à l'ordinaire; & auſſi-tôt qu'il fut fini, je me rendis au logis de la Demoiſelle. On me dit qu'elle étoit allée chez une Dame de diſtinction, & qu'elle ne reviendroit que ſur le ſoir. J'ai donc retourné ce matin de bonne heure pour la

(1) Canton de vignoble près de Bourdeaux, dont le vin eſt blanc.

voir ; & là j'ai contemplé la chere poupée depuis la tête juſqu'aux pieds.

Vous ne ſçauriez vous imaginer, Monſieur, combien notre habillement étoit devenu ridicule pendant la guerre, & combien la maniere de ſe mettre en France triomphera toujours de la nôtre.

La robe n'a point de plomb dans les manches ; & j'eſpere que nous ne ſommes pas plus légeres que les Dames Françoiſes, pour avoir beſoin de cette eſpece de contrepoids. Le jupon n'a point de côtés de baleines, & cependant il a un air galant & dégagé. La coëffure eſt coquette au de-là de toute expreſſion ; en un mot, il y a mille beautés dans tout l'habillement, & je ne voudrois pas qu'elles fuſſent ſitôt connues & vulgaires.

J'ai cependant jugé à propos de vous en avertir, afin que vous ne fuſſiez pas ſurpris de me voir paroître la premiere nuit de naiſſance, habillée à la mode de Paris. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre ſervante,
TERAMINTA.

Une heure après avoir reçu cette Lettre, j'en reçus une autre de la part de la proprietaire de la Demoiſelle Françoiſe.

MONSIEUR,

Samedi paſſé, douze du courant, une Demoiſelle Françoiſe faite pour l'année 1712. arriva à ma maiſon rue du Roi, près du Jardin-commun. Elle a été habillée par les plus fameuſes coëffeuſes & couturieres de Paris. Je n'ai plus lieu de regreter les dépenſes que m'ont coutées ſa parure & ſon importation. Comme je ne connois point de meilleur juge en habillement que vous, ſi, dans votre chemin par la ville, vous vouliez paſſer chez moi ; je promets de corriger tout ce qui ne ſera pas de votre goût, avant de la donner au public comme un modele, je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſervante,
ELIZABETH CROSS-STITCH.

Comme je ſuis toujours prêt à rendre aux femmes de mon pays tous les ſervices raiſonnables, & que je voudrois prévenir les fautes plutôt que d'en trouver, j'ai été hier au ſoir à la maiſon de Mademoiſelle *Croſs-Stitch*. A mon arrivée, la fille de boutique, qui apparemment m'attendoit, m'introduiſit auſſitôt auprès de la Demoiſelle, & courut appeller ſa maîtreſſe.

La poupée étoit habillée en robe & jupon couleur de ceriſe, ayant devant elle un tablier court, qui relevoit beaucoup ſa taille. Ses cheveux étoient coupés & joliment diviſés par des rubans places de diſtance en diſtance. La coëffeuſe m'aſſura que les Dames de la plus haute volée de Paris portoient la

même attitude qu'elle. Sa tête étoit fort élevée : j'ai déja déclaré mes ſentimens ſur ce ſujet, je n'en dirai rien aujourd'hui. Je ne ſuis pas content d'une petite mouche qu'elle porte ſur le ſein ; je ſoupçonne qu'on l'a placée en cet endroit à mauvaiſe intention.

Son collier étoit d'une longueur extrême, & lié de façon que les deux bouts tomboient auſſi bas que la ceinture : il eſt difficile de deviner l'uſage de ces cordons : nos Dames ſont ſans doute là-deſſus plus ſçavantes que moi.

Après avoir obſervé toutes les particularités de ſa parure, comme je conſiderois le tout enſemble, la fille de boutique qui a de l'eſprit, m'avertit que les nœuds des jarretieres de la Demoiſelle étoient ſingulierement conſtruits ; mais comme j'ai du reſpect même pour du bois couvert d'un jupon ; je ne voulus pas examiner ce qui étoit deſſous.

Au reſte je ſuis aſſez ſatisfait de la mine de cette gaie Demoiſelle ; mais je le ſuis encore plus de ce qu'elle n'avoit point de babil, qualité très-rare chez les femmes de ſon pays.

Comme je voulois m'en aller, la coëffeuſe m'apprit, qu'avec l'aide d'un horloger ſon voiſin & de l'habile M. *Powel*, elle avoit inventé une autre poupée, qui par le moyen de certains petits reſſorts pouvoit mouvoir tous ſes membres, & qu'elle l'avoit envoyée à ſon correſpondant de Paris, pour qu'on lui enſeignât les inclinations & les mouvemens gracieux de la tête, l'élevation méthodique de la gorge, la révérence, la démarche, toutes les graces enfin qui ſe pratiquent actuellement à la Cour de France. Elle ajouta qu'elle ſe flattoit de ma protection, pour ſa nouvelle invention mécanique auſſitôt qu'elle arriveroit. Comme c'étoit une requête qui me ſembloit de trop grande importance, pour y faire réponſe tout d'un coup, je ne lui fis point de replique ſur le champ, & m'en allai chez Will *Honey-Comb*, ſans l'avis duquel je ne communique rien de cette eſpece au public.

XXXII. DISCOURS.

Nomina honeſta prætenduntur vitiis.

Tacit. Annal. L. XIV. C. 17.

Les vices ſont cachés ſous des noms ſpécieux.

York, 18 *Janvier*, 1712.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

JE ne prétens pas inſtruire un homme de ſi bon goût que vous, quand il vous plaît de vous en ſervir : il ne ſera pas hors de propos d'informer vos Lecteurs qu'il y a une fauſſe délicateſſe auſſi bien qu'une véritable. La vraie délicateſſe, ſelon moi, conſiſte dans la préciſion du jugement & dans la dignité du ſentiment, ou ſi vous voulez, dans la pureté de l'affection, en

tant qu'oppoſée à la corruption & à la groſſiereté. La politeſſe à ſes pédans ainſi que la Litterature. L'œil qui ne peut pas ſupporter la lumiere n'eſt pas délicat, mais malade. Une bonne conſtitution ſe fait voir dans la ſanté & dans la vigueur des parties, & non dans le dégoût de l'eſtomac; de même une fauſſe delicateſſe eſt une affectation & non une politeſſe. Les épreuves de la délicateſſe ſont la vérité & la vertu. La vertu ſeule eſt honorable, ſelon le Poëte ſatyrique: les autres diſtinctions dans le genre humain ne ſont que titulaires. Sur cette regle, vous êtes ſi éloigné de mériter l'accuſation de M. le *Courtiſan*, à mon avis & à l'avis d'un grand nombre du ſexe qui lit vos papiers, qu'il ſemble au contraire que vous êtes trop modéré, & que vous cherchez trop d'excuſes pour un crime énorme, qui eſt le ſcandale & la honte du ſiecle, qui eſt expreſſément deffendu par la religion dans toutes ſes branches & tous ſes degrés, par cette religion dont nous faiſons profeſſion, & dont les loix devroient être ſuivies en une nation qui ſe dit Chrétienne, préferablement à ces regles que des hommes corrompus & de peu de jugement ſe forment arbitrairement. Je ne connois rien de plus pernicieux aux mœurs, que de donner de beaux noms à d'infâmes actions. Voilà ce qui confond le vice & la vertu; voilà ce qui nous ôte cette horreur pour le mal qui nous eſt naturelle. Une créature innocente, qui ſeroit choquée du nom d'une proſtituée, pourroit trouver joli le nom de maîtreſſe, principalement ſi ſon ſéducteur a pris ſoin de l'informer que l'union des cœurs eſt ce qui eſt eſſentiel devant Dieu, & que l'affaire de l'Egliſe eſt une cérémonie inutile. Qui ne ſçait que la difference entre les paroles obſcenes & modeſtes qui expriment la même action, conſiſte uniquement dans l'idée acceſſoire, n'y ayant rien d'immodeſte dans les lettres & les ſyllabes? La fornication & l'adultere ſont des mots modeſtes, parce qu'ils expriment une mauvaiſe action criminelle, & de maniere à exciter de l'horreur & de l'averſion: au lieu que des mots qui repréſentent le plaiſir plutôt que le crime, ſont par cette raiſon indécens & deshonnêtes. Vos papiers ſeroient coupables de quelque choſe de pire que de manque de délicateſſe; ils pêcheroient contre la morale, ſi vous y traitiez les déteſtables crimes de l'impureté, de la même maniere qu'un amour-propre impertinent ou qu'une œillade ruſée; comme il eſt vrai, que les loix ſeroient injuſtes qui puniroient du même châtiment le meurtre & la filouterie. La délicateſſe même requiert que la compaſſion pour le libertinage par indigence, ſe change en horreur, quand nous le conſiderons nourri & entretenu dans les palais de gens opulens.

La perſonne de qualité la plus libre, ſelon le diſcours de M. le *Courtiſan*, c'eſt-à-dire, la femme de diſtinction, qui a oublié ſa naiſſance & ſon éducation, deshonore ſes parens & elle-même, abandonne ſa vertu & ſa réputation, en abandonnant la pudeur eſſentielle à ſon ſexe & riſquant la perte de ſon ame, & ſi éloignée de mériter d'être traitée avec les termes menagés de femme tendre, qu'on ne peut aſſez ſévir contre elle, d'autant qu'elle doit être moins expoſée & moins ſujette aux tentations, que la beauté dans la pauvreté & la miſere.

On eſpere donc, Monſieur, que vous ſerez aſſez généreux, pour continuer à critiquer cette iniquité monſtrueuſe de la ville, par laquelle une multitude d'innocentes ſont immolées d'une maniere plus cruelle que les victimes humaines offertes à *Moloch*. Les impurs ſont irrités de voir leurs vices expoſés, & les chaſtes ne peuvent point remuer cette ordure ſans danger de ſe ſalir : mais un Spectateur peut pénetrer juſqu'au fond, ſans participer au crime. Agiſſez toujours avec le même courage & la même fermeté ; vous nous perſuaderez que vous avez le bien public à cœur, indépendamment de votre avantage perſonnel. Si votre zele venoit jamais à ſe refroidir, on s'imagineroit que la Lettre de M. le *Courtiſan* n'eſt qu'une feinte pour vous débarraſſer de ce ſujet, qui, quoiqu'on puiſſe dire ne peut pas ſouffrir de reforme.

Je ſuis, Monſieur, votre très-humble ſerviteur, auſſi long-temps que vous ſuivrez les ſentiers de la vérité, de la vertu & de l'honneur.

Trin. Colleg. Cantab. 12. Janvier, 171:. ou plutôt 12.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

J'ai un camarade de chambre, avec qui je conviens très-bien de caractere ſur pluſieurs choſes : il y a cependant une choſe dans laquelle nous differons autant que la lumiere differe des ténebres. Nous ſommes tous deux amoureux : ſa maîtreſſe eſt une aimable blonde, la mienne une piquante brune. Comme les charmes de nos maîtreſſes employent la plus grandepartie de nos diſcours & de notre temps, nous en venons ſouvent juſqu'aux querelles & aux injures, chacun voulant avoir fait un meilleur choix que l'autre. Quant à moi, j'ai épuiſé mon imagination : quelquefois je lui dis que la nuit fut faite avant le jour, & pluſieurs autres choſes, ſans aucun effet. Hier au ſoir, je diſois avec plus de chaleur que de jugement, qu'on devroit peindre le diable blanc.

Je vous prie donc, Monſieur, de nous donner votre opinion ſur cette diſpute par écrit ; ce qui me fournira des argumens forts & perſuaſifs pour ſoutenir mon goût, ou me fera ſoumettre avec moins de peine au jugement de mon camarade. Je ſçai fort bien que j'ai l'*Horace* de *Cleveland* & de *J. Bond* de mon côté. Lui, du ſien, fait ſonner ſi haut une troupe de faiſeurs de Romans & de Chanſons, avec leurs termes de treſſes dorées, de lait, de marbre, d'yvoire, d'argent, de cignes, de neige, de marguerites, de colombes, que je ne ſçais ſouvent que lui répondre. Il faut que ma confuſion ſoit complette, ſi vous n'accourez pas à mon ſecours. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
PHILOBRUNE.

XXXIII. DISCOURS.

Pavor eſt utrique moleſtus.

Horat. Epiſt. 6. Lib I. ŷ. 10.

Ils craignent tous deux.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

QUand vous nous avez parlé des coquettes, vous avez promis d'être impartial, & de ne pas même épargner votre ſexe, quand il s'agiroit de fautes publiques ou ſecrettes. C'eſt ce qui m'a encouragé à faire le portrait d'une eſpece d'hommes, ſous le nom de coquets mâles. Ce ſont des Meſſieurs qui n'ont pas le deſſein de ſe marier, & qui cependant, pour paroître avoir quelque ſentiment de galanterie, ſe croyent obligés de faire leur cour à quelque belle; ils en choiſiſſent une, en conſéquence, à qui ils ſe propoſent de faire leurs *adreſſes ſtériles*. Cela une fois convenu, ils ſaiſiſſent toutes les occaſions de ſe trouver dans la compagnie de la belle, de lui marquer une attention particuliere, de ſe proſterner à ſes pieds, de proteſter la réalité de leur paſſion par mille ſermens, de ſolliciter du retour, de dire enfin toutes les belles choſes que l'eſprit peut leur fournir. Comme ils ont ordinairement de l'imagination, ils débitent communément des doubles ententes, que la belle crédule eſt ſujette à interpréter à ſon avantage, d'autant plus aiſément qu'ils s'adreſſent pour l'ordinaire à une pauvre innocente créature ſans experience, qui croit tout le monde auſſi ſincere qu'elle-même, & dont le cœur droit & franc devient une proye facile pour ces monſtres trompeurs, qui tout auſſitôt qu'ils s'en apperçoivent, ſe refroidiſſent immédiatement, & évitent ce qu'ils ſembloient admirer deux minutes auparavant, pour courir d'un pas rapide jouer le même tour à une autre auſſi credule & auſſi ſimple.

Un fat, tout bouffi & enorgueilli du nombre prodigieux de ſes victoires infâmes, dira qu'il plaint ces pauvres folles, qu'il n'a jamais penſé au mariage, & qu'il s'étonne qu'on puiſſe auſſi mal interpréter des diſcours polis. J'eſpere, Monſieur le Spectateur, que comme ami de l'amour, vous ſévirez impitoyablement contre ceux qui abuſent de cette noble paſſion, & l'excitent par une affectation trompeuſe dans des cœurs innocens, pour abandonner l'amante, l'inſtant après. Donnez un peu de vos avis à ces crédules femelles qui ont déja, ou ſont en danger d'avoir le cœur pris. Vous obligerez la plus grande partie de cette ville, & ſur tout,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſervante,
MELAINIA.

La plainte de Melainia eſt occaſionnée par une folie ſi générale, qu'il eſt étonnant qu'on ne l'ait pas relevée juſqu'à préſent. Cette fauſſe galanterie provient d'une impuiſſance d'eſprit, qui rend quiconque en eſt atteint incapable de pourſuivre ce que lui même approuve. Que d'hommes dans le monde ſouhaitent & n'oſent prendre une femme pour épouſe. Chacun, quoique maître de ſes inclinations & de ſa fortune, eſt eſclave du *qu'en dira-t'on*. Je trouve que *Melainia* leur donne un nom trop doux, en les appellant des coquets mâles. Il me ſemble que l'irréſolution de l'eſprit eſt plus mépriſable que l'impuiſſance du corps. Ces frivoles adorateurs ſont traités avec trop de ménagement, en les comprenant ſous le même terme avec les impuiſſans d'une autre façon. Ceux que ma correſpondante appelle coquets mâles ſeront dorénavant nommés *tatonneurs*. Un tatonneur eſt celui qui profeſſe le métier d'admiration pour la femme à qui il rend hommage, & ne craint rien plus en même-temps que ſon conſentement. Son cœur palpite par la force de ſon imagination; mais ſon jugement eſt trop foible pour le pouvoir fixer. Les parens des filles d'une fortune mediocre ſouffrent les adreſſes des tatonneurs, & expoſent leurs enfans à ce dont *Melainia* ſe plaint, juſqu'à ce que par amour pour l'amant qu'elles vont perdre, elles deviennent incapables d'aimer d'autres, & ſe réduiſent au ſort affreux de mener une vie triſte & miſerable dans leur mariage futur, le réſultat de leur établiſſement. Comme je m'étendrai avec ſéverité, dans mes réflexions à venir ſur l'amour, contre les coquettes & les femmes libertines, je ne ferai pas plus de quartier aux hommes malicieux, frivoles & tatonneurs. Et pour commencer dès-à-préſent, je declare que tous ceux qui fréquentent des familles où il y a de jeunes filles ſont requis de ſe déclarer immédiatement, ou de s'abſenter des endroits d'où leur préſence en écarte d'autres, qui employeroient leur temps plus au profit de celles qu'ils viſiteroient. C'eſt à mes yeux une matiere trop importante pour en faire un badinage; & j'eſpere que toute la jeuneſſe me rendra compte de ce qui ſe paſſera à cet égard dans les viſites qu'elle recevra. On accorde à *Strephon* ſept jours, pour expliquer l'énigme qu'il a préſenté à *Eudamia*; on donne à *Chloris* une heure, pour déclarer ſi elle veut accepter *Philotas*, qu'une femme d'un auſſi grand mérite & d'une fortune ſuperieure à la ſienne languit d'appeller ſon époux.

XXXIV. DISCOURS.

Proficit ampullas & ſeſquipedalia verba.

Horat. Art. Poet. ℣. 97.

Il oublie ſes termes enflés & giganteſques.

LEs Acteurs, qui ſçavent combien je ſuis leur ami, ſaiſiſſent toutes les occaſions pour me témoigner leur reconnoiſſance: ils me firent dernierement un grand plaiſir, en m'envoyant par mon ami *Will Honeycomb* la

Tragédie de la *Mere affligée*, pour que j'en fiſſe la lecture. Pluſieurs jours ſe ſont paſſés, depuis que j'ai eu le plaiſir de lire cette piece; les paſſions cependant des differens caracteres reſtent profondément gravées dans mon eſprit; & je ne puis que féliciter ce ſiecle, de ce qu'il verra la vie humaine repréſentée au vrai, dans les incidens qui regardent les Héros & les Héroines. Le ſtyle eſt d'une perſonne diſtinguée, & les ſentimens dignes des perſonnages les plus nobles. Ce fut pour moi un plaiſir délicieux d'obſerver les larmes couler des yeux des Auditeurs depuis long-tems acoutumés à diſſimuler leur affliction, & de voir l'acteur qui en faiſoit la lecture mettre ſouvent bas le livre, pour donner cours à la compaſſion dont il ſe ſentoit ému aux endroits touchans de la douleur imaginaire.

Les afflictions theâtrales du ſexe ont paru juſqu'ici provenir de la foibleſſe plutôt que du malheur de la perſonne repréſentée: dans cette Tragédie, on n'eſt pas entretenu avec les violentes paſſions d'une amante & d'un amant, qui deſirent ardemment de s'unir par le titre d'épouſe & d'époux. Les égards qu'ils ont l'un pour l'autre ſont fondés ſur la vertu & le mérite. Le caractere qui donne le nom à la piece eſt une femme qui s'eſt comportée avec le plus grand héroïſme dans les états les plus importans de la vie, tels que ceux d'épouſe, de veuve & de mere; s'il y a des gens, dont les eſprits trop attentifs aux affaires de la vie les détournent de toute notion de la vive & ardente paſſion de l'amour, à laquelle quelques temperamens ſont ſujets: cependant la douleur exprimée dans cette piece ſçaura émouvoir le général du genre humain. Les vertus du menage ſont pour tout le monde; & chacun eſt intéreſſé que le caractere d'Andromaque ſoit imitable. La généreuſe affection, la tendre mémoire de ſon deffunt mari, le ſoin de ſon fils toujours relevé par la conſideration pour le pere, ces égards conſervés malgré les tentations & les offres de grandeur les plus ſéduiſantes & les plus flatteuſes, ne peuvent qu'être reſpectés par un Auditoire tel que celui qui fréquente même à préſent le theâtre Anglois.

Mon ami *Will Honeycomb* loua pluſieurs endroits attendriſſans, & me dit qu'ils étoient fort jolis. Il ajouta cependant tout bas à l'oreille, qu'il craignoit pour le ſort de la piece, parce qu'il n'y avoit pas aſſez d'action, pour le goût regnant aujourd'hui. Pour y ſuppléer, il recommanda aux Acteurs le ſoin de la décoration de leurs ſcenes, & d'y faire paroître tout nouveau. Je fus charmé qu'on ne négligeât point l'avis de mon ami, parce que ce ſoin pourroit gagner quelques critiques de ſa portée: mais il faut avouer que la piece eſt tout-à-fait ſelon la nature. Quoique les perſonnes ſoient du plus haut rang, & même des Princes, le Poëte néanmoins ne repréſente pas leur qualité dans chaque ſcene par une nombreuſe ſuite d'eſclaves & de gardes; leur dignité ſe fait voir par la nobleſſe & la grandeur de leurs ſentimens conformes à leur état.

Pour former un caractere vraiment grand, l'Auteur veut qu'il ſoit fondé ſur des penſées & des maximes de conduite ſuperieure. Il eſt certain que pluſieurs femmes vertueuſes, quoique veuves d'un Hector, n'euſſent pas fait difficulté d'épouſer l'ennemi de ſa famille & le deſtructeur de ſa patrie, pour

pour devenir Reines. En ce cas, on leur refuſeroit le titre d'Héroïnes, mais non celui de femmes vertueuſes. Ce qui eſt ſupportable & même louable en un caractere, peut être très blâmable en un autre. Quand *Caton d'Utique* ſe tua lui-même, un Romain nommé *Cottius* d'une qualité & d'un caractere ordinaire fit la même choſe; ce qui prêta à rire: on diſoit que *Cottius* auroit pu vivre, quoique *Céſar* eût détruit la liberté Romaine. L'Etat de *Cottius* n'étoit pas ſujet au changement, quelque tournure que priſſent les affaires.

Ce qu'il y a de ſingulier & d'extraordinaire dans cette piece, c'eſt que toutes les perſonnes ſont reſpectables; leurs malheurs proviennent de la ſimplicité de leurs vertus plutôt que de leur inclination au vice. L'occaſion s'offre à la ville de montrer ſon bon goût, en ſoutenant les repréſentations de la paſſion, de la douleur, de l'indignation, du déſeſpoir même, faites ſelon les regles de la décence, de l'honneur & de la bonne éducation: & puiſqu'il n'y a perſonne qui puiſſe ſe flatter d'être toujours heureux, on peut voir dans cette piece la douleur, de la maniere qu'on voudroit la ſupporter, quand elle arrive.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Je ſuis nommée pour jouer un rôle dans la nouvelle Tragédie intitulée la *Mere affligée*: c'eſt la célebre douleur d'*Oreſtes* que je dois repréſenter. Je prévois que je ne m'acquitterai pas bien de mon rôle; je ſentirai trop intimement l'impreſſion pour pouvoir la déclamer. J'en répétois hier au ſoir un paragraphe que je prenois pour une expreſſion de déſeſpoir; & au milieu de la ſentence, il y avoit une expreſſion ſi touchante de la compaſſion qu'on ſe doit à ſoi-même, que j'en fus pénétré de tendreſſe. Ayez la bonté, Monſieur, de publier cette Lettre, afin que l'Auditoire ne me croye pas en deffaut, ſi la même choſe alloit m'arriver ſur le theâtre. En m'accordant cette grace, j'eſpere de m'acquitter du rôle, à la ſatisfaction du public.
Je ſuis, &c. *G. P.*

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

En me promenant l'autre jour dans le parc, je vis un Monſieur avec un viſage très-court: je voudrois ſçavoir ſi c'eſt vous. Je vous prie de m'en informer au plutôt, de peur que je ne devienne la rivale de l'Héroïne *Hecatiſſa*.

La très-humble ſervante.
SOPHIA.

MA CHERE DAME,

Ce n'eſt pas moi, dont vous êtes ſubitement devenue amoureuſe; car j'étois bien malade, & ne ſortis point de ma chambre tout le jour.

Votre très-humble ſerviteur,
LE SPECTATEUR.

XXXV. DISCOURS.

Nugis addere pondus.

Horat. Epiſt. 19. Liv. I. ℣. 42.

Donner du poids aux bagatelles.

CHER SPECTATEUR.

AYant dernierement beaucoup converſé, dans un cercle formé de ce que le beau ſexe a de plus charmant, au ſujet de vos ſpéculations périodiques, qui depuis leur premiere apparition ont fait les délices de toutes les converſations, je trouve que la voix génerale eſt de ne vous reprocher qu'un ſeul deffaut; c'eſt de mettre quelquefois des textes Grecs à la tête de vos papiers. Je me ſuis cru obligé, en galant-homme, de vous en avertir, dans l'eſperance d'une réforme à cet égard, ce qui ne peut s'effectuer qu'en rétabliſſant le Latin dans ſa dignité ordinaire à la tête de vos papiers, que le Grec avoit inſolemment uſurpé, au grand déplaiſir du beau ſexe: car quoique le Latin leur ſoit auſſi peu intelligible que le Grec, étant écrit avec les mêmes caracteres que leur langue, on peut le lire avec le ſecours d'un livre à épeler & non pas le Grec.

Depuis l'introduction des Opera dans ce pays, les Dames ſont ſi charmées des ſons étérogenes à leurs idées, qu'elles honorent & adorent le ſon du Latin, le regardant comme le vieux Italien. Je ſuis fondé de procuration par le beau ſexe, & en cette qualité je ſuis convaincu d'être écouté plus favorablement de vous, que ſi je ſignois mon propre nom. *J. M.*

Je vous prie d'inſerer cette Lettre dans un de vos papiers, afin qu'on voye mon zele pour la ſatisfaction du beau ſexe, & le deſir que j'ai de vous voir entierement jouir de leurs bonnes graces.

MONSIEUR,

Il y a quelque temps que je me trouvai dans la compagnie d'un jeune Officier, qui nous entretint fort long-temps de la conquête qu'il avoit faite d'une Dame ſa voiſine. Une perſonne de la compagnie, qui apparemment lui envioit ſa bonne fortune, lui demanda la raiſon qu'il avoit de croire que la Dame l'aimoit. Mon appartement eſt vis-à-vis du ſien, répondit-il; elle eſt continuellement à ſa fenêtre à travailler, à lire, à prendre du tabac, ou à ſe mettre en quelque poſture badine, pour attirer mes regards. La confeſſion de cet orgueilleux militaire me fit réflechir ſur quelques-unes de mes propres actions: car il faut que vous ſçachiez, Monſieur, que je ſuis ſouvent à une fenêtre vis-à-vis les appartemens de pluſieurs Meſſieurs, qui ſans doute ont la même opinion avantageuſe à mon ſujet. J'avoue que j'aime à les regarder tous; l'un, parce qu'il eſt habillé proprement; l'autre, parce

qu'il a de beaux yeux; & un troiſieme en particulier, parce que c'eſt le plus petit homme que j'ai jamais vu; mais il a quelque choſe de ſi dégagé & de ſi agréable dans toutes ſes manieres, que je vois qu'il eſt aimé de toutes ſes connoiſſances. Je pourrois vous parler d'autres, que j'ai peut-être de même encouragés de ma fenêtre. Je vous prie donc de m'apprendre poſitivement l'uſage qu'une jolie femme doit faire de ſa fenêtre; & combien de fois elle y peut regarder le même homme, ſans qu'on lui ſuppoſe l'envie de ſe jetter entre ſes bras.

La vôtre, AURELIA SANS-SOUCI.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

J'ai fait depuis quelque tems l'amour à une Dame, qui y a correſpondu avec toute l'amitié poſſible: mais depuis quelques jours, elle m'évite avec une horreur marquée, ſans aucune provocation de ma part. Dimanche dernier, elle ſortit de l'Egliſe au milieu du ſervice divin, ſitôt qu'elle vit que j'étois entré dans le même banc qu'elle. Je vous prie, Monſieur, de me faire ſçavoir ce qu'il faut que je faſſe.

Votre très-humble ſerviteur,
EUPHIUS.

N'allez pas après elle pendant dix jours.

York, 20 *Janvier*, 1711.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Nous avons dans ce pays une eſpece de gens qui prétendent avoir de l'eſprit & ne le manifeſtent qu'en écrivant des ſatyres: on en a fait dernierement ſur moi. Je ſuis une vieille fille; & l'Ecrivain, n'ayant pas aſſez de génie pour tourner en ridicule mon âge dans ſa verſification, & gloſer ſur l'air de jeuneſſe qu'il prétend que j'affecte, a mis pour titre d'un Madrigal les paroles qui ſuivent: Caractere de Mademoiſelle *Suſanne-Judith Lovebane*, née l'an 1680. Je vous prie de deffendre à tout fat, qui prétend écrire en vers, de rien dire de malicieux en proſe. Cette deffenſe mettra nos eſprits campagnards aux abois, qui ſe donnent beaucoup de peine à faire de mauvaiſes rimes. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſervante,
SUSANNE LOVE-BANE.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Nous ſommes pluſieurs Meſſieurs & Dames en penſion dans la même maiſon: après le diner un homme de notre compagnie, homme dont le caractere eſt doux & agréable, ſe leve & nous lit votre papier. Nous avons beaucoup d'égard les uns pour les autres. C'eſt pourquoi je ſuis obligée de vous prier d'avertir notre lecteur de ne pas ſe tenir devant le feu. Vous ferez

un bien général à toute notre petite famille, pendant ce temps de grand froid. Il ſentira bien que cela vient de nous, quand il viendra à ces mots: *Je vous prie, Monſieur, de vous aſſeoir.* Vous obligerez infiniment la compagnie, en inſerant ce billet dans votre papier, & particulierement

Votre très-humble ſervante,
CHARITE GLACÉE.

MONSIEUR,

J'aime la Danſe, quoique je n'y excele pas ſi bien que d'autres: par mes caprioles extraordinaires & par quelques grimaces originales je divertis la compagnie, particulierement les Dames, qui rient en me voyant à gorge déployée. Ceux qui prétendent être de mes amis m'aſſurent qu'elles ſe mocquent de moi, & que je devrois ceſſer de me rendre ridicule. Je ne ſçais ce que je dois faire là-deſſus; & j'ai pris le parti de ne me décider que ſur votre avis. Je ſuis

Votre très-humble ſerviteur,
JEAN TROTT.

Si Monſieur *Trott* garde la meſure, il a droit de danſer ſans ſe mettre en peine des rieurs: mais s'il n'a point d'oreille, il interromproit les autres dans leur danſe; & dans ce cas, je ſuis d'opinion qu'il doit ſe tenir tranquile. Donné & ſigné de ma main, ce 5 Fevrier 1711, 12.

LE SPECTATEUR.

XXXVI. DISCOURS.

Vulnus alit venis & cæco carpitur igni.

Un feu caché mine ſes veines fievreuſes.

Virgil. Æneid. Lib. 4. ℣. 2.

LA circonſtance dans laquelle ſe trouve mon correſpondant, dont je donne ici la Lettre eſt ſi fréquente, que j'ai trop de compaſſion & d'humanité pour ne pas le publier. Il y a quelque choſe de ſi bas & de ſi inhumain, à vendre & à acheter des enfans, que ſi l'amant gagne ſa cauſe, & obſerve les regles qu'il prétend ſuivre, je lui ſouhaite un heureux ſuccès, & que d'autres marchent, à ſon exemple, ſur les mêmes traces, en pareil cas.

L'eſperance d'obtenir une femme de mérite eſt le motif de la vie le plus capable de produire de nobles & d'héroïques actions. Les jeunes gens ſe livreroient à une honnête induſtrie & à une louable ambition, dans la perſuaſion que les objets de leurs flammes auroient aſſez d'égard pour leurs paſſions, pour attendre l'événement de l'amelioration de leur fortune, afin que les biens correſpondiſſent à ce qu'ils doivent à leur famille, à leur patrie, & réciproquement à eux-mêmes. Un homme qui veut ſe marier doit penſer à tout cela, s'il veut mener une vie agréable dans ſon ménage,

& exempte de tous chagrins cuiſans & funeſtes au bonheur & au repos de la vie.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Depuis quelques années, j'entretiens une paſſion pour une Demoiſelle d'un âge & d'une qualité convenable à la mienne, mais dont la fortune, à la vérité, eſt beaucoup ſuperieure. C'eſt l'infâme pratique des parens de n'examiner que le bien; ils veulent prouver que cette recherche eſt ſelon la droite raiſon; que cela ſoit ou non, je vous en laiſſe le juge. Cette ſeule conſideration m'a fait juſqu'à préſent cacher avec ſoin l'ardeur dont je me ſens embraſé pour elle; je dois néanmoins à la ſolidité de mon amour & à ſa violence les grands avantages que j'ai acquis pour l'œconomie de la vie, & pour la conduite dans le monde. Une certaine complaiſance dans la ſociété, le ſincere deſir de rendre ſervice quand je le puis, une modeſte retenue dans mes paroles & dans mes actions, tout enfin ce qui tend à la politeſſe & à l'humanité m'a rendu plus agréable à mes connoiſſances & à mes amis. L'amour a répandu auſſi la fertilité & le bonheur ſur ma fortune; mes biens ont augmenté à proportion du progrès que j'ai fait dans ces arts qui rendent un homme aimable.

Si vous voulez m'obliger, vous mettrez cette Lettre dans votre papier; une ſympathie & certaines circonſtances feront deviner ſans contredit à mon adorable maîtreſſe que c'eſt moi qui l'ai écrite, dans le deſſein qu'elle puiſſe la lire. Nos parens ne vivent point en inimitié enſemble; mais ils ſont dans la plus grande indifference les uns pour les autres; de ſorte que, ſi l'un de nous ſe déclaroit en faveur de l'autre, ſes amis ne voudroient pas volontiers faire des démarches auprès des miens, & ma famille n'aimeroit pas à leur être obligée.

Ces circonſtances bien conſiderées, vous voyez qu'il n'eſt pas aiſé de ſe conduire sûrement dans ces inſtans critiques. Si ma maîtreſſe a quelque bonne volonté pour moi, c'eſt dans la forte perſuaſion où elle eſt que mes vues ſont déſintéreſſées. Si elle me donne le moindre encouragement par quelqu'avis dans un de vos papiers futurs, j'eſpere alors ſurmonter toute difficulté. L'eſpoir de pouvoir un jour avoir la douceur de partager mes biens avec elle, augmentera tellement mon attention & mon œconomie ſur ma fortune, qu'animé par ce noble motif je me flatte de recevoir ſa main, avec le conſentement de ſon pere. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très obéiſſant ſerviteur,
CLYTANDRE.

*Le très-humble Placet d'*ANTOINE TITRE-PAGE, *Libraire, au quarré de Lincoln's-Inn-Fields.*

ANTOINE TITRE-PAGE, Suppliant, oſe repréſenter très-humblement à

Votre Grandeur, que ſes ancêtres ont été Libraires ſans aucune irruption, depuis peut-être l'invention de l'imprimerie ; il peut prouver que *Crouch-Back-Titre-Page* fut le premier Libraire qu'ait jamais eu l'Angleterre : il avoit établi ſa boutique, quand il ne pleuvoit pas, au coin de la rue de *Lathbury*, & fut par excellence nommé le *Stationnaire* ; titre que tous les Libraires, dans la ſuite des temps, ſe ſont fait un honneur de porter. La boutique du pere du Suppliant, & la ſienne ont ſubſiſté, ſans aucune alteration dans le même endroit où il ſe trouve aujourd'hui, depuis que le quarré a été bâti. Le Suppliant a eu ci-devant l'honneur de la pratique de Votre Grandeur, & il eſpere ne Vous avoir jamais donné de ſujet de plainte contre lui. Il vous a vendu la Grammaire de *Lilly*, & en même-temps la République de *Devvit*. De plus, les premiers eſſais du Spectateur furent fabriqués dans la boutique du ſuſdit Suppliant, où Votre Grandeur a ſouvent étudié pendant des heures entieres, quelquefois en parcourant les Livres, tantôt en examinant les hyerogliphes dorés ou argentés ou tout unis que la femme Egyptienne, à côté de la boutique du Suppliant, avoit travaillé artiſtement en pain d'épice, & tantôt en obſervant la jeuneſſe Angloiſe, qui s'exerçoit aux divertiſſemens traditionels du quarré.

Ce ſont toutes ces conſiderations, jointes à beaucoup d'autres, dont déduction ſemble ici hors de place, qui encouragent le ſuſdit Suppliant d'avoir recours à Votre Grandeur, & de l'informer qu'il ſçait à n'en pas douter que vous recevez un grand nombre de Lettres calomnieuſes & libelles diffamatoires, que vous ne publiez jamais dans votre papier. Il vous prie donc de lui faire préſent de ces Lettres, afin de mieux pourvoir à la ſubſiſtance de ſa famille par le débit sûr qui ſuivra la publication de ces petits libelles ; ou du moins de lui permettre de les vendre à la livre à ſes pratiques les patiſſiers de Londres & de Weſtminſter. Le Suppliant continuera ſes vœux, pour la proſperité de Votre Grandeur.

La très-humble Requête de Barthelemi Lady-Love, *habitant de Round-Court, Paroiſſe Saint Martin des Champs, en faveur de lui-même & de ſes voiſins.*

Les Supplians prennent la liberté de repréſenter très-humblement à Votre Grandeur, que par leur induſtrie & leur particuliere application, ils ſont enfin venu à bout de perfectionner l'art d'inviter & d'attirer le monde ; que par un air engageant & une adreſſe polie & perſuaſive, ils ont obligé, depuis pluſieurs années, de dix paſſans un d'entrer dans leur boutique & d'y acheter quelque marchandiſe ; & que par cet air de douceur, ils ont mérité parmi les Artiſans le ſurnom de *Complaiſans*.

Ils oſent repréſenter auſſi, que depuis quelque tems il y a, dans la rue de *Mont-mouth*, certaines gens, auſſi bien que dans celle de *Long-lane*, qui à force de bras, de tiraillemens, & par leurs hauts cris détournent les paſſans des boutiques deſdits Supplians. Leur violence leur a fait donner le nom d'*égorgeurs*.

Que tandis que les Supplians ſe tiennent en une poſture ſoumiſe devant les paſſans & répetent d'une voix douce & polie : *Mes Dames, que voulez-vous ? On vous prie d'entrer ici*, les égorgeurs étendent les bras & ſaiſiſſent les gens par force, les faiſant entrer chez eux par contrainte.

Tandis que les Complaiſans par leurs mines & attentions ſçavent faire diſtinction entre la maîtreſſe & la ſuivante, les égorgeurs également rudes pour les unes & les autres, font entrer tout pêle-mêle dans leurs boutiques, au grand détriment des ſuſdits Complaiſans.

Les Supplians oſent donc ſupplier VOTRE GRANDEUR, qu'il ne ſoit pas permis aux égorgeurs de s'établir dans les endroits de la ville où regne la politeſſe ; & que dorénavant *Round-court* ſoit le rendez-vous des acheteurs bien élevés & ſenſibles aux bons propos. Ils continueront leurs vœux pour la ſanté de VOTRE GRANDEUR.

On prendra en conſideration la ſupplique du nouvel échange, concernant l'art de vendre & d'acheter, & celui d'évaluer les effets, ſelon la complexion de la vendeuſe.

XXXVII. DISCOURS.

——— Jam protervâ
Fronte petet Lalage maritum.

Horat. Od. 5. Lib. 2. v. 1.

Lalage *publiera bientôt ſon amour, & elle ne rougira pas d'avouer ſa flamme.*

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

JE prends la liberté de me propoſer pour votre Coadjuteur dans les affaires ſerieuſes & d'importance, dont vous vous êtes chargé pour le bien public. J'aime beaucoup les femmes, ſous-entendu d'un amour honnête : comme il eſt naturel de ſuivre ſes inclinations, je me ſuis appliqué avec beaucoup d'attention à étudier leurs differens caracteres. Il me ſemble qu'en qualité de Spectateur, vous devriez avoir ſous vous une perſonne connue & revétue du titre de Cenſeur des mariages.

Je loge au temple ; quand une femme veut diſpoſer de ſes biens en faveur de ſon mari, c'eſt la coutume de la mener à l'appartement du Juge ; là, celui-ci tête-à-tête examine ſi c'eſt par menace ou par careſſes que ſon époux l'a engagée à cette diſpoſition dans ſes biens, ou ſi c'eſt de ſon propre gré & de ſon plein mouvement. Souvent j'ai vu ces femmes conduites par leurs Procureurs au cabinet du Juge. Si cette méthode eſt fondée ſur la raiſon & l'équité ; pourquoi n'y auroit-il pas également un Officier nommé pour examiner celles qui entrent dans l'etat du mariage, ſi elles ſont forcées par leurs parens, ou ſi c'eſt l'intérêt ſeul qui les guide ? Ces eſpeces de mariages ne produiſent que des héritiers qui conſervent dans le caractere la preuve qu'ils

ne ſont que le fruit de l'indifference & d'une complaiſance violentée & ſouvent tyranniſée. Je ne balance pas à vous l'aſſurer ; il n'y a perſonne dans tout le monde plus capable de gerer cette fonction, & d'en remplir les principaux points que moi ; cela ſoit dit ſans vanité. Je ſuis, il eſt vrai, un monſtre de laideur, mais rempli d'eſprit & de pénétration. Mon pere étoit un Gentilhomme campagnard, & ma mere une belle femme ſpirituelle & ſans fortune ; le mariage fut conclu par les amis de ma mere contre ſon conſentement. Je ſuis le fruit de ce rapt, & je fus conçu la nuit des nôces : en ſorte que pour héritage j'ai toute la ſanté & la groſſiereté de mon pere, tout l'eſprit & la vivacité de ma mere. Ce ſeroit, je vous jure, un grand ſoulagement pour vous de me conſtituer dans cette charge, afin qu'à l'avenir les mariages fuſſent mieux reglés, & que la race des enfans de querelle finît enfin. Je ne déclarerai pas mes prétentions, juſqu'à ce que vous m'ayez fait réponſe. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
MULES PALFREY.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Je ſuis un de ces hommes infortunés de la ville, qui me trouve marié à une femme de qualité d'une humeur bien differente de celle de la Dame *Danvil.* Tout le temps, toutes les penſées de *Milady* ſont employées à s'habiller & ſe meubler à la mode. Tous les meubles, ſans exception d'aucun, ont été changés trois fois depuis ſept ans. J'ai eu d'elle ſept enfans ; & par le contrat de mariage elle devoit avoir ſon appartement tout meublé de neuf, auſſi ſouvent qu'elle accoucheroit. Il n'y a rien d'utile dans notre maiſon, à moins que ce ne ſoit à la mode. Tout ce qui eſt étoffe ſe renouvelle tous les ſix mois ; l'argenterie, tous les ans ; on ne peut ſe mettre ſur des chaiſes que deux ans ; & tout lit de cet âge n'eſt plus propre, tout au plus, qu'à inviter au ſommeil. Ma chere moitié eſt perſuadée qu'une vieille grille conſume les charbons, ſans donner de chaleur. Quand les verres ont ſervi plus d'un an, elle ne ſçait plus faire la difference d'excellent vin d'avec la petite bierre. Mon cher Monſieur, je vous laiſſe à deviner le reſte.

TOUT-A-VOUS.

P. S. Je pourrois ſupporter & me faire peu-à-peu à toutes ces impertinences, ſi je n'étois pas obligé de manger auſſi à la mode. J'aime la nourriture ſimple, & tous les mets qu'on préſente ſur ma table me dégoûtent. Auſſi, trois fois par ſemaine, je vais dîner à l'auberge des *joues de moutons*, où, par parentheſe, la bonne compagnie s'étonne de votre longue abſence. Vos diſcours impartiaux me perſuadent que vous preferez le bouillon de mouton au plus ſucculent coulis.

Du Caffé de Wills, Fevrier, 19.

MONSIEUR,

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Vous devez croire qu'il n'y a perſonne, dont la ville s'entretient plus ordinairement & plus volontiers que de vous. Je ſuis un des meilleurs amis que vous ayez dans cette maiſon; j'ai gagé que vous étiez aſſez honnête homme & d'un caractere aſſez bon, pour ne pas balancer à publier cette Lettre, quoiqu'elle portât la recommandation d'un nouveau papier intitulé *l'Hiſtorien*. Je l'ai lû avec attention; je le trouve écrit avec bon ſens, plein de feu & de modeſtie. Il faut avouer, ma foi, que la ville vous favoriſe au-delà mille fois de votre mérite. Je ne doute pas que vous ne ſoyez convaincu de l'humeur changeante & légere du monde, pour vous appercevoir que la meilleure façon de conſerver ſes bonnes graces, c'eſt d'entrer dans ſon choix avec bonté & jugement. On lit tant vos papiers, qu'on lira tout ce qui y eſt contenu. Cela ne ſuffit-il pas, pour recommander l'Hiſtorien à quiconque a du bon ſens & du goût? Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre Avocat journalier,
LE DOUX LECTEUR.

Quelle fut ma ſurpriſe ce matin de voir qu'on avoit déterré mon logis, & qu'on le connoiſſoit aſſez poſitivement, pour venir tout droit frapper à la porte de mon cabinet, pour me remettre la Lettre qui ſuit. Je vis bien que le commiſſionnaire venoit d'York, par l'épaiſſeur énorme des ſemelles de ſouliers qu'il avoit aux pieds, & par la groſſeur de ſon ſur-tout. Mon malheur eſt que je ne peux parler; je trouvai que le meſſager me reſſembloit, puiſqu'il ſçavoit mieux penſer que parler. Il avoit le diſcernement poli, ſous les apparences de ruſticité; il me donna la Lettre, avec le ton d'un homme d'*York*, & l'expreſſion d'un homme de *Londres*.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Le privilege que vous avez accordé à *Jean Trott*, a fait un tort inexprimable à toute notre illuſtre Aſſemblée, dont l'unique plaiſir eſt de ſe diſtinguer par la décence, ſans parler des maximes excellentes ſur leſquelles elle eſt fondée. C'eſt une regle établie, que les joueurs aux cartes, qui ſont ordinairement tous gens de la premiere condition, ne commencent jamais leur jeu, juſqu'à ce que les menuets ſoient finis, & que les contredanſes commencent. *Jean Trott*, ayant obtenu une commiſſion de votre part, à laquelle tout le monde porte reſpect, par celui qu'il porte à votre nom, a la hardieſſe de ſe donner pour un danſeur de menuet. Il nous accable, avec la foule nombreuſe de troteurs & leurs auxiliaires les caprioleurs; par-là le temps ſe paſſe, & la ruine du quadrille s'en ſuivra, à moins que, pour y remedier, on ne renverſe de fond-en-comble toutes les regles du Gouverne-

ment. Nous ſommes perſuadés que votre indulgence pour *Jean Trott* ne regardoit que les contredanſes : nous avons néanmoins differé la publication de l'ordre du Conſeil, dans l'eſperance que vous vous joindrez à nous, pour deffendre à *Trott* & à toute ſa tribu, de ne plus danſer à l'avenir que des contredanſes, à moins que ce ne ſoit une gigue les jours de fêtes. En ce faiſant, ſoyez sûr que vous obligerez un grand nombre de Dames, & particulierement,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſervante,
ELISABETH MATADORES.

York, ce 16 Fevrier.

Mon deſſein n'a jamais été different du vôtre ; & mon intention étoit que M. *Trott* ſe reſtreignît à des contredanſes. J'ordonne qu'il ne mene à danſer que ſes parentes ou alliées ; mais toute Dame peut mener danſer ledit *Trott*.

LE SPECTATEUR.

Londres, ce 21 Fevrier.

XXXVIII. DISCOURS.

Connubio jungam ſtabili.

Virgil. Æneid. Lib. I. ℣. 73.

Je lierai le nœud indiſſoluble du mariage.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

JE ſuis une jeune fille ; j'aime éperdument un jeune homme ; mes parens, pendant un tems, ont encouragé ma paſſion en paroiſſant donner les mains à notre mariage ; aujourd'hui ils me diſent que je puis faire mieux : Grands Dieux ! Il s'en faut de beaucoup que je ſois de leur ſentiment. Ils m'ont ordonné de l'aimer ; aujourd'hui je ne puis me deffaire de cette douce habitude. Que ferai-je ? Donnez-moi promptement votre avis.

BRIGITTE L'AMOUREUSE.

Ce 19 Fevrier.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Je ſuis amoureux paſſionné d'une Dame depuis un an & demi, quoiqu'on m'ait privé de ſa converſation la plûpart du temps ; vous concevez les tourmens ſans nombre que cette privation a dû me cauſer. Voici le fondement de notre querelle ; après avoir calculé la ſituation de nos biens, nous trouvâmes que nous devrions cinq cens livres ſterlings, après l'emploi de ſa dot à payer nos dettes ; & que mon revenu monte à ſept cens livres

ſterlings par an, ſans compter le profit des mines d'étain. Or, mon cher Spectateur, vous êtes de bon conſeil; vû cette ſituation de mes affaires, & la déclaration de la Dame qui ne trouve pas d'autre obſtacle, je vous prie de nous dire ſi c'eſt une juſte cauſe dirimente à notre union; & vous obligerez à jamais,

Votre très-humble ſerviteur,
RICHARD COEUR-ÉPRIS.

P. S. Si au moyen de votre attention, j'obtiens cette Dame, ſoyez sûr de ma reconnoiſſance.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

J'ai le malheur d'être un de ces infortunés connus ſous le nom d'amans rejettés. Ce qui diminue l'horreur de ma diſgrace, c'eſt que la jeune Demoiſelle que j'aime, eſt une de ces belles, qui ſe piquent de mépriſer les hommes, d'être le plus rigidement vertueuſe du monde; & à qui cependant la délicateſſe permet de coucher avec un étranger, parce que c'eſt l'ordre de leurs parens. Le pere de la Demoiſelle m'introduiſit auprès de ſa fille: mais j'ai trouvé que la comparaiſon de mon bien avec celui d'un amant prédéceſſeur a été la véritable cauſe de la bonne réception qu'on me fit; & je devine tout de ſuite que je ſuis préſentement rejetté, pour faire place à un plus opulent que moi. Ce qui aggrave l'extravagance de ce traitement, c'eſt que cette jeune Demoiſelle agit de concert avec ſes parens, & obéit à leurs ordres dans ces occaſions, non-ſeulement ſans répugnance, mais du même air inſolent dont un Miniſtre prétexteroit la néceſſité des affaires de l'Etat, pour déplacer un homme qui ne lui conviendroit pas. En rentrant chez moi, hier au ſoir, j'ai trouvé cette Lettre de la part de cette belle inſenſible.

MONSIEUR,

J'eſpere que vous ne prendrez pas, pour manque d'égard à votre perſonne & à votre mérite, la rupture de notre mariage. Mon pere a trouvé un parti plus opulent que le vôtre, & m'a deffendu de vous entretenir davantage ſur ce ſujet. Si le traité avoit eu ſon effet deſiré, je me ſerois acquitté de mes devoirs envers vous: mais vû la ſituation préſente des choſes, regardons-nous comme étrangers l'un à l'autre à l'avenir. Adieu,

LYDIA.

Cette grande indifference ſur un pareil ſujet, & les motifs mercenaires dans les alliances ſont ſans doute de votre reſſort; je vous prie donc de dire librement ce que vous en penſez. Je mets ici ma réponſe à *Lydia*, & j'eſpere qu'elle méritera votre approbation. Il faut ſçavoir que ſa famille affecte une grande tranquillité en ces occaſions, quelque ſoit le déſeſpoir & le chagrin de l'amant rebutté.

J'ai reçu la vôtre, & je connoiſſois ſi bien la prudence de votre maiſon, que je me tenois toujours prêt à recevoir vos ordres, quoiqu'ils fuſſent à ne jamais vous revoir. Je vous prie de faire mes complimens à toute la bonne famille. Adieu,

La ſouſcription de l'Opera eſt remplie.

CLYTOPHON.

Le Cenſeur des mariages doit conſiderer cette Lettre, faire ſon rapport ſur les uſages des traités, & décider combien de livres ſterlings ou d'arpens ſont jugés ſuffiſans pour préferer un nouvel amant à un ancien; il joindra ſes concluſions, pour décider de cas ſemblables à l'avenir.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Une perſonne d'un certain âge a quitté depuis peu le commerce, & s'eſt retirée du monde, ſelon ſa façon de s'exprimer. Elle porte avec elle une telle inclination à faire des rapports, qu'elle donne beaucoup de tracaſſerie à ſes voiſins, & beaucoup d'inquiétude à elle-même. Malgré ce deffaut, ce bon Monſieur eſt aſſez heureux pour ne pas ſe faire d'ennemis; en même-temps, il n'a pas un ſeul ami, pour l'avertir de ſa foibleſſe. Je crois que, ſi ce deffaut étoit traité adroitement & d'une maniere ſenſible; il pourroit bien s'appercevoir de ſon indécence & de ſes funeſtes ſuites. Comme c'eſt une foibleſſe dont il peut ſe corriger, & comme je ſçais qu'il a beaucoup de reſpect pour vous, je vous prie de penſer à mon voiſin, quand vous aurez quelques inſtans de ſpéculation ſur les caquets & les rapports. Vous obligerez un grand nombre de perſonnes, qui toutes s'intéreſſent & ſeroient charmées de la réformation de leur ami le Griſon. Il ſeroit plus avantageux pour lui, au lieu de lâcher ſans ceſſe des propos au hazard, de mettre une garde à ſa bouche, de reſtreindre ſa langue, d'arrêter ſon impétuoſité, & de réprimer la pétulance effrontée de cette petite partie de lui-même, qui gouvernée avec ſageſſe pourroit devenir un membre utile à la ſociété. C'eſt pour obliger tout ſon voiſinage, que je prends la liberté de vous écrire celle-ci. Je ſuis, &c. PHILANTROPE.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Je vous prie, en faveur du plus grand nombre de vos Lecteurs, que quand vous avez des raiſons particulieres, pour ne pas donner vos ſentimens ſur certaines matieres, vous ne nous donniez pas les Lettres de vos Correſpondans qui ne peuvent être utiles qu'à l'Imprimeur.

De plus, on vous prie de ſubſtituer des avertiſſemens au lieu & place de ces Lettres; & que M. *Buckley*, ſoit autoriſé de prendre de votre ami *Charles Lilly*, la quantité de mots dont il aura beſoin.

Les connoiſſances utiles qui pourront être communiquées au public par cette méthode vous engageront peut-être à recevoir favorablement notre Requête; & les Supplians continueront leurs vœux, &c.

Nota. Qu'on ait égard à cette Requête, & qu'on examine avec ſoin dorénavant les papiers marqués *R*.

XXXIX. DISCOURS.

——— Tandem deſine matrem
Tempeſtiva ſequi viro.

Horat. Od. 23. Lib. I. ℣. 11.

Vous avez aſſez ſuivi les pas d'une mere ; il eſt temps de vous attacher aux traces d'un époux.

Ce 7 Fevrier.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

JE ſuis un jeune homme d'environ dix-huit ans ; j'aime une Demoiſelle du même âge, depuis ſix mois ; je la vois tous les jours, ſans pouvoir parvenir au délicieux bonheur du tête-à-tête. Si quelqu'un de ſes parens ſe trouve à la maiſon, elle ſe laiſſe parler en compagnie ; quand elle eſt ſeule, elle ſe barricade dans ſa chambre. Je crois m'appercevoir que je ne ſuis point haï : mais la crainte du mariage, ou une timidité enfantine nous empêche d'avoir un entretien particulier, & nous fait languir dans une attente qui cauſe notre tourment à tous les deux. Je vous prie, Monſieur le Spectateur, de perſuader cette adorable perſonne, qu'il y a peu d'honneur à paſſer ſa vie à l'ombre d'une mere ; que dans quelques années d'ici la fleur de ſa jeuneſſe ſe paſſera, & avec elle le grand éclat de la beauté. Je ſuis,

Votre très-humble ſerviteur,
ROBERT SANS FIEL.

On a obmis une grande partie de cette Lettre.

Si ce Monſieur n'a pas plus de dix-huit ans, il faut avouer qu'il a bien des connoiſſances pour ſon âge. On le prendroit pour un amoureux de cent mille Vierges : Ainſi la jeune Demoiſelle eſt priée de garder ſa chambre, juſqu'à ce qu'il ſe donne mieux à connoître ; & nous lui enjoignons de ne point quitter les pas de ſa mere.

LE SPECTATEUR.

Je ne peux ſatisfaire à la Requête de M. *Trott*, & je donne la Lettre telle qu'il me l'a envoyée. Puiſque M. *Trott* voudroit avoir ce Monſieur, pour ſon beau-pere, il devroit le traiter avec plus de reſpect. De plus il auroit pû me traiter avec plus de civilité qu'il ne fait, en mettant une plus grande diſtance entre M. le Spectateur & le premier mot de ſa Lettre. Sa maîtreſſe demeurera aux Arrêts, juſqu'à ce qu'il ait trouvé dans ſa Lettre le mot qui n'eſt pas bien épelé.

MONSIEUR LE SPECTATEUR, je me reconnoîtrai toujours votre très-humble & obligé ſerviteur, pour l'avis que vous m'avez donné concernant ma danſe : cet avis vint malheureuſement trop tard. Je vous avois marqué que je n'abandonnerois pas mes caprioles, juſqu'à ce que j'euſſe votre

opinion ſur cette matiere. Je fus donc à notre aſſemblée, la veille de l'arrivée de votre papier. Un vieux Monſieur, informé que j'avois du reſpect pour ſa fille, me dit que j'étois un fat, & qu'il veilleroit ſi bien à la conduite de ſa fille, qu'il renverſeroit tous mes projets amoureux. La Demoiſelle eſt aux Arrêts dans ſa chambre; & moi, je ſuis au déſeſpoir de ce que ma danſe m'a mis ſi mal avec ſon pere. Je vous prie d'excuſer mon importunité; mais vous m'obligerez infiniment, ſi par vos conſeils, je peux tromper ce vieux Dragon, & obtenir ma maîtreſſe. Je ſuis encore une fois,

Votre très-humble ſerv.
JEAN TROTT.

Yorck, 23 Fevrier.

P. S. Permettez-moi de vous prier de faire dans ma Lettre les changemens que vous jugerez à propos. Inſerez-la dans votre papier le plutôt qu'il ſera poſſible; & excuſez les erreurs que le deffaut du temps fait ſouvent commettre.

Je ne pardonne pas ces ſortes d'erreurs.

LE SPECTATEUR.

MONSIEUR,

On vous prie de faire ſçavoir les qualités eſſentielles à un bon Poëte; particulierement à un Poëte dramatique; & vous obligerez,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.
N. B.

C'eſt un homme bien élevé.

LE SPECTATEUR.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Vous ſçaurez dabord que je ſuis naturellement brave, & aimant à me battre autant que qui que ce ſoit en Angleterre: mon temperament martial s'amuſe & ſympathiſe à merveille avec les combats de theâtre. Je prends la liberté de me plaindre à vous, de ce que *Nicolini* a refuſé de me complaire en cette partie de l'Opera, pour laquelle j'avois plus de goût. J'ai remarqué que c'eſt la coutume de crier *ancora* ou *altra volta*, toutes les fois qu'un air plaît au parterre; & le chanteur eſt aſſez complaiſant pour le recommencer. Je me trouvai dernierement à l'Opera d'*Hydaſpes*: le Héros y vient combattre un Lion; je fus ſi charmé de la maniere noble & vigoureuſe, avec laquelle il donna la mort à cet animal, & je fus ſi pénétré de l'intrépidité & de la force de ce Héros, que je ne pus m'empêcher de crier à haute voix *altra volta*, par le deſir que j'avois de voir recommencer ce combat. Mes amis même me firent compliment ſur le ton dont je prononçai ces mots, n'ayant jamais été qu'à trois Opera dans ma vie. Malgré tout cela, on eut ſi peu d'égard pour ma demande & pour ma perſonne, que le Lion fut emporté & mis au lit, ſans qu'on eût la

complaisance de le tuer une seconde fois ce soir-là. Je vous prie, Monsieur, de faire attention que je ne compris pas un seul mot à tout ce que *Nicolini* dit à ce cruel animal. Je n'ai point d'oreille pour la Musique ; & pendant tout le temps du combat, il n'y eut que mes yeux d'amusés. Pourquoi donc n'aurai-je pas autant de droit de faire répéter une action qui me plait, qu'un autre une chanson, puisqu'il ne fait qu'écouter, & moi regarder ? Je vous prie, Monsieur, de décider cette question de droit, & de nous faire sçavoir definitivement, quand nous pourrons à l'avenir crier *altra volta*. Je suis un Anglois, & j'attends votre raison là-dessus. Une raison ordinaire pourroit peut-être me servir : j'attends votre réponse & suis,

Votre très-humble serviteur,
TOBIE FRANC DE RENTE.

Ce 29 Novembre.

XL. DISCOURS.

—— Non omnia possumus omnes.

Virgil. Eclog. 8. v. 63.

Chacun agit selon ses talens & ses forces.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

DAns vos spéculations sur un certain vice, vous ne l'avez pas considéré comme enraciné si avant dans le cœur de l'homme, que l'impression y subsiste & regne dans la vieillesse la plus caduque & la plus impuissante. Ceux qui ont passé leur vie sous le harnois dans les horreurs de la guerre, retiennent dans l'âge le plus décrepit un certain air martial & feroce; de même, ceux qui ont passé leur vie dans la galanterie & dans les aventures, s'efforcent & affectent d'en conserver l'air & le semillant jusqu'au dernier moment. Ce que je viens de dire servira de Préface à la relation que je vais vous faire d'un vieux galant de la ville, qui a été autrefois l'amant de toutes les femmes, & qui actuellement poursuit une jeune Dame de beaucoup de mérite, épouse d'un de ses amis ; vous remarquerez, je vous prie, que cet ardent poursuivant est proprietaire d'une tête chauve & de soixante & dix années.

L'agréable vieillard *Escalus*, (c'est ainsi que se nomme ce galant,) jouit d'une santé vigoureuse, a de l'esprit & beaucoup d'éducation. Ayant été élevé à la Cour, il conserve une si grande inclination pour les intrigues & les aventures amoureuses, qu'il n'a pas voulu avoir à se reprocher, de n'avoir pas mis à profit la familiarité qu'on lui accordoit chez une personne de sa connoissance. La bonté & la confiance de cet homme exposent sa femme aux adresses de tous ceux qui prennent fantaisie de lui en conter. *Escalus* se piqua de ce que son ami le croyoit un homme sans conséquence, & cela est très-possible ; l'ami, d'un autre côté, quoiqu'il s'apperçût

clairement qu'*Eſcalus* étoit amoureux de ſa femme, fit mine de ne rien voir, ſoit par mépris, ſoit par confiance ſur la vertu de ſa moitié.

En même-temps, *Iſabelle* (c'eſt le nom de notre héroïne) vit la paſſion d'*Eſcalus*, & s'en réjouit comme d'un fond intariſſable de divertiſſemens variés pour elle, & comme d'un ſujet de récréation & de raillerie. Son amour-propre ſe plaiſoit à entendre les doucereuſes fleurettes de ſon admirateur, ſans craindre que ſa réputation courut le moindre dommage. Cette Dame a l'air libre & dégagé, image de l'innocence vis-à-vis les gens vertueux, mais qui encourage les ruſes & les pieges de ceux dont les mœurs ſont corrompues.

Les manieres d'*Iſabelle* & une approbation ſimulée de la galanterie d'*Eſcalus*, engagerent celui-ci à lui faire tenir pluſieurs billets doux, à lui rendre avec aſſiduité ces devoirs & ces ſervices qui paſſent pour bagatelles parmi les indifferens; mais, qui à l'égard, des amans, ſont autant d'approximations au bonheur. Il y avoit déja ſept ans que cette divertiſſante intrigue duroit, lorſqu'*Eſcalus* ſe déclara d'une façon plus ouverte & plus claire. Il ne ſe tint plus dans les bornes des termes généraux & des complimens reſpectueux. Il dit à *Iſabelle* que ſa paſſion étoit trop violente, pour pouvoir répondre dorénavant de ſa conduite envers elle; qu'il eſperoit qu'elle auroit égard à ſes longues ſouffrances, & aux mouvemens d'un cœur qui n'étoit plus à lui. Tel étoit le langage d'*Eſcalus*, pendant quelques mois, tant dans ſes diſcours que dans ſes Lettres. *Iſabelle* lui répondit qu'elle ne pouvoit pas l'écouter; que ſa conduite lui feroit oublier ce qu'elle devoit à ſa naiſſance; que cependant elle ſeroit fâchée de perdre ſon amitié. L'amoureux *Eſcalus* interprétoit toutes ces expreſſions à ſon avantage, & la foibleſſe apparente de la réſiſtance lui faiſoit entrevoir la conquête aſſurée & la deffaite certaine. Il faut que le Lecteur ſçache qu'*Iſabelle* avoit communiqué aſſidument toutes les menées, juſqu'aux plus minutieuſes, de cette intrigue à ſon mari; & ſa ridiculité leur ſervoit à tous les deux de divertiſſemens & de raillerie en particulier.

Quand la Dame s'apperçut donc des vives pourſuites de ſon amant, elle avertit le mari qu'elle ne pouvoit plus tenir, & que le moment critique qui devoit terminer toute cette aventure étoit venu. Après avoir beaucoup ri de la confiance & de la pétulance du vieux *Eſcalus*, ils concerterent enſemble la conduite qu'elle devoit obſerver. En conſéquence de cette déliberation, un jour qu'*Eſcalus* la preſſoit vivement, la ruſée *Iſabelle* affecta un air penſif & rêveur; l'amant inſiſtoit de plus en plus; elle lui jetta un regard amoureux en lui diſant qu'il étoit parvenu à un âge où il n'y avoit plus à craindre qu'il ſe vantât de la faveur d'une Dame. A ces mots, elle détourna la tête, comme ſi elle eût eu honte de ſa foibleſſe. *Eſcalus*, de ſon côté, plus véritablement honteux, ſe retira tout étourdi de ſe voir pris au mot. Cette aventure avoit beaucoup amuſé *Iſabelle* & ſon époux; & l'amoureux tranſi fut deux jours à compoſer la Lettre qui ſuit.

MADAME,

MADAME,

Ce qui arriva l'autre jour repréſente vivement l'inſtabilité des paſſions & des inclinations humaines. Nous pourſuivons ce qui nous eſt refuſé; nous plaçons nos affections ſur ce qui eſt abſent, & nous laiſſons aller négligemment ce qui eſt à nos mains. Auſſi long-tems que vous avez réſiſte à mon amour, votre refus excitoit tellement mes deſirs, que je n'avois plus l'uſage de la raiſon, pour m'oppoſer au deſſein que j'avois de parvenir à être heureux. Quand votre vertu auſtere commença à s'humaniſer en ma faveur, la raiſon fit un effort contre l'amour, & je vis toute l'indignité de ma conduite. Je vous avoue que le combat fut rude; je vous avoue que la victoire m'a couté: diſons plus à ma honte; il m'a fallu fuir pour ne pas ſuccomber. Je vous prie cependant, Madame, de croire qu'un moment de foibleſſe n'a point détruit l'eſtime que j'ai eue pour vous; eſtime fondée ſur la vertu de tant d'années. Vous avez raiſon de vous réjouir de ce que vous n'avez pas eu affaire avec un de ces jeunes gens, qui auroit publié votre foibleſſe, & ſe ſeroit fait gloire de ſes inclinations déréglées. Je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble ſerviteur,
ESCALUS.

Iſabelle, avec le ſecours de ſon mari, fit la réponſe ſuivante.

MONSIEUR,

Je ne puis que m'eſtimer heureuſe d'avoir pour amant un homme qui ſçait ſi bien écrire, & qui donne un tour ſi favorable à une occaſion manquée. Vous avez une qualité excellemment merveilleuſe par-deſſus tous les autres amans dont j'ai entendu parler, c'eſt de conſerver votre raiſon, dans les occaſions où les plus grands hommes perdent la leur. Nous devons tous deux rendre graces à notre génie, de ce que la paſſion de l'un diminuoit à meſure que celle de l'autre augmentoit. Ne comprenez-vous pas encore que ma condeſcendence étoit la plus grande cruauté que je puſſe exercer à votre égard? Pour vous récompenſer de votre longue & fidele paſſion, recevez cette leçon inſtructive; apprenez, Monſieur, que vous êtes aſſez vieux, pour abandonner vos airs de jeuneſſe, & pour vous revêtir d'un peu plus de gravité. Si vous voulez faire le coquet ailleurs, toute la punition que je ſouhaite à votre perfide inconſtance, c'eſt que votre nouvelle maîtreſſe ſoit bien-tôt complaiſante.

ISABELLE.

XLI. DISCOURS.

Quo teneam vultus mutantem Protea nodo ?

Horat. Epiſt. I. Lib. I. ỳ. 90.

Avec quelles chaînes pourrai-je enchaîner ce Protée !

DAns mes papiers j'ai tâché de rendre juſtice au ſiecle ; j'ai fait mes efforts pour me tenir neutre entre les deux ſexes ; je n'ai pas épargné les Dames par lâche complaiſance, ni les hommes par ſentiment de partialité. Malgré ma grande intégrité à cet égard, je trouve pourtant des gens aſſez cruels pour m'accuſer de favoriſer ceux de mon ſexe. Je ne ſçais ſi c'eſt parce que les Dames fourniſſent un champ plus ample de ſpéculation, ou qu'elles ſont naturellement plus préſentes à mon eſprit que les hommes : mais voici les chefs d'accuſation intentés contre moi, que je rapporte ſans détour dans la Lettre qui ſuit.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Je lis, tous les matins, votre papier en compagnie de pluſieurs autres Dames de mes amies. Toutes notre aſſemblée m'a donné la commiſſion de vous faire ſçavoir que nous vous croyons partial envers votre ſexe. Nous avouons néanmoins avec reconnoiſſance, que dans certains cas vous avez plaidé notre cauſe, & que vous nous avez rendu juſtice. Nous ne vous aurions pas aiſément pardonné la diſſection du cœur d'une coquette, ſi vous n'euſſiez pas immolé à notre reſſentiment, à peu-près dans le même-temps, la tête de mort d'un petit-maître.

Souvenez-vous auſſi, Monſieur, que vous avez attaqué ſi vivement nos coëffures, que, pour me ſervir de votre expreſſion, nous érions honteuſes de montrer nos têtes. Nous vous repréſentons donc très-humblement de vouloir bien faire une recherche exacte dans tous les ſiecles. Vous y trouverez que les hommes ont été auſſi capricieux que les femmes ; à l'égard des ornemens de la tête. Les diverſes formes de leurs perruques, & les façons innombrables de *retrouſſer* & *retaper* leurs chapeaux confirment cette opinion.

Je fis un amant, l'année derniere, qui pour me déclarer la violence de ſa paſſion ſe mit une perruque *in-folio*, & le lendemain vint m'accoſter *en petit bonnet d'Athée*. Je ne le reconnoiſſois plus, & j'étois dans la derniere ſurpriſe, quand ſon diſcours, qui faiſoit la ſuite de celui de la veille me le fit reconnoître. Je pris donc la réſolution de fixer ſes traits dans ma mémoire, afin de ne le plus méconnoître à l'avenir. En me promenant dans le Parc, le ſoir de ce même jour, il vint me ſaluer en perruque naturelle, qui le rendoit mille fois plus méconnoiſſable qu'auparavant. Il me joua enſuite le même tour avec deux perruques noires, dont on ſe ſert communément pour monter à cheval. En un mot, pendant près d'un mois, ſous un même

amant, je crus en avoir trente ; car il ſe préſentoit devant moi tous les jours avec un nouveau viſage.

J'obſervai que les differentes façons de retrouſſer ſon chapeau avoient beaucoup contribué à ſes déguiſemens.

Comme ſi toutes ces façons differentes ne ſuffiſoient pas à l'ornement de leur tête, vous avez ſans doute remarqué, Monſieur, qu'un grand nombre de jeunes gens portent depuis quelque temps des plumets. Il eſt donc auſſi naturel d'appeller ces jeunes gens des *Princes Indiens*, que de nommer une femme *Reine Indienne*, parce qu'elle porte une coëffe de couleur. On eſpere que vous ſerez aſſez juſte, pour faire une ſpéculation touchant ces Meſſieurs aux grands airs.

Il y a une raiſon pour vous prier inſtamment d'arrêter le progrès de cette pratique. Nous avons perdu, par-là, un des plus agréables membres de notre ſociété, qui, après avoir refuſé les fortunes les plus brillantes & les titres les plus faſtueux, nous fut enlevée la ſemaine paſſée par un plumet nuancé de diverſes couleurs.

On me prie de vous préſenter les reſpects de toute la compagnie. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſervante,
DORINDE.

Nota. On prit la perſonne qui portoit le plumet pour un Officier aux Gardes ; il ſe trouve que c'eſt un Marchand Linger.

Je pourrois donner aiſément mon opinion au ſujet du chapeau du plumet : mais pour ôter tout ſoupçon de partialité à ma correſpondante femelle, je publierai ici une Lettre d'un homme à la mode, qui ſemble avoir une imagination des plus vaſtes à cet égard.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Il eſt inutile de vous informer que c'eſt une phraſe ordinaire parmi les gens qui ſe mettent bien, que de dire : *Monſieur un tel a fait un coup hardi ;* ce qui nous donne à entendre qu'il a eu le courage d'inventer une nouvelle mode. En conſéquence, quand les tailleurs prennent nos meſures, ils ont grand ſoin de nous demander ſi nous voulons nous habiller uniment, ou faire un coup hardi. Vous voilà donc au fait, ſuppoſant qu'il fût poſſible que vous n'y fuſſiez pas. Je puis dire ſans vanité, que j'ai fait à moi ſeul plus de coups hardis, que tout le reſte des hommes de bon goût de toute l'Angleterre.

Je fus le premier qui introduiſis, il y a deux ans, la longue poche ; j'ai auſſi inventé le bouton orné ; quand je vis que cette mode avoit fait tout l'effet qu'on pouvoit deſirer, j'inventai le bord *eſcloppé*, la cravate nouée, & les coins des bas brodés en argent.

Peu de mois après, je donnai le deſſein de l'habit à manches ferrées : je

frappai d'abord ce coup dans un habit de drap ordinaire ; enſuite dans un habit de camelot bleu, enfin dans des habits de diverſes étoffes & de differentes couleurs, juſqu'à ce que la mode en devint générale. Il y a deux ou trois jeunes gens de l'autre coté de la ville, qui ne me perdent pas de vue, & qui ſans ceſſe me ripoſtent coup pour coup. Je fus une fois aſſez imprudent de déclarer mon idée à l'égard d'un ſur-tout de nouvelle mode devant un de ces Meſſieurs ; il fut aſſez peu généreux & aſſez mal-honnête homme, que de me dérober mon invention, & de me priver de la gloire.

Je veux faire ce Printems des diminutions conſiderables à la veſte ; j'ai déja commencé par un coup d'eſſai ſur les manches, qui a très-bien réuſſi.

Je veux frapper un autre coup, au commencement du mois prochain, qui ſurprendra toute la ville, pourvû que vous m'accordiez votre protection, ou au moins votre bienveillance. Il ne ſeroit pas prudent à moi, de vous dire toutes les particularités de la mode que je me propoſe. Je vous dirai ſeulement que vous me verrez, dans peu, paroître au Caffé de *Whitte* avec un chapeau couleur de ceriſe. Les coëffes des Dames me donnerent cette idée ; & je la regarde comme le coup le plus hardi, que notre ſexe ait frappé depuis cent ans. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur,
GUILLAUME DU BON AIR.

Je n'ai pas le temps de faire à préſent mes réflexions ſur cette Lettre : je dirai ſeulement que l'ayant montré à *Will Honeycomb :* la lecture lui a donné le plus violent deſir de faire connoiſſance avec l'Auteur.

XLII. DISCOURS.

—— Non pronuba Juno,
Non Hymenæus adeſt, non illi Gratia lecto :
Eumenides ſtravere thorum.

Ovid. Metam. Lib. VI. v. 428.

L'épouſe n'eut à ſa ſuite, ni Junon, ni l'Hymen, ni les Graces : les Furies menerent la proceſſion & dreſſerent le lit nuptial.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

VOus avez attaqué dans pluſieurs de vos papiers les perſonnes de votre ſexe qui ont formé des deſſeins ſur les femmes. Vous avez donné le titre de *Coquets mâles* à ceux qui ſe jouant de l'amour ſe tiennent dans l'indifference, juſqu'à ce qu'une jeune fille ſoit réduite aux ſoupirs, aux ſonges, aux larmes, & mene une vie languiſſante pour un fat, qui prétend s'étonner de ce que ſes manieres polies ont produit un tel effet. C'eſt ainſi que vous avez traité les hommes peu déterminés à ſe marier. Si vous voulez

conſerver la réputation & l'heureux titre d'impartial, publiez, s'il vous plaît, la découverte que je vous donne, ſur une eſpece de femmes, qui marient un homme, ſur qui elles ont jetté les yeux, à la femme ou à la fille que leur caprice a choiſie. Pour moi, je ne me ſerois jamais embarraſſé de ces ſortes d'intriguantes, ſans l'avis certain qu'on m'a donné, qu'elles avoient jetté les yeux ſur moi, pour me marier contre mon gré à une femme que je n'ai jamais vue.

C'eſt mon malheur, Monſieur, de jouir d'une fortune conſiderable; d'avoir acheté un vis-à-vis magnifique; d'avoir deux ou trois belles tabatieres & pluſieurs riches habits: auſſi-tôt j'entendis qu'on me marioit à deux ou trois perſonnes differentes. Je fis part de mon chagrin à un jeune homme mon intime ami; il me dit en ſouriant que j'étois à l'Inquiſition. Vous pouvez croire ſi ſon diſcours me ſurprit: je le fus encore bien davantage, quand il me demanda ſi j'avois commandé quelque choſe de beau dernierement. Je lui répondis qu'oui: alors il me produiſit une deſcription de ma perſonne faite par des artiſans que j'avois employés; & m'aſſura que c'étoit eux qui avoient informé contre moi.

Monſieur le Spectateur, quelque ſoit l'opinion du monde à mon égard, je ſuis plus fat que ſot. Charmé de cette nouveauté, je ne ceſſai de faire mille queſtions au ſujet d'une choſe qui me paroiſſoit ſi extraordinaire. Mon ami m'inſtruiſit alors qu'il y avoit une eſpece de femmes à la mode, dont le nombre de ſix formoit un bureau, qui tenoit ſon *comité* trois fois par ſemaine, ſous le titre *d'Inquiſition ſur les filles & les garçons*. Quand quelqu'un de gai ou d'auſſi peu de jugement que moi arrive dans la ville, il faut qu'il manque de tout ce qui lui eſt néceſſaire, ou qu'il ſoit mis à l'Inquiſition par le premier artiſan qu'il employe. Cette commiſſion a des correſpondances avec les boutiques des parfumeurs, des bijoutiers, des carroſſiers, des marchands de cannes & de porcelaines. La correſpondance eſt auſſi ſolidement établie entre ces boutiques & les entrepreneuſes de mariages, que celle des cabaretiers & apotiquaires avec les entrepreneurs de funerailles. Ces femmes ont inſpection ſur tous les garçons; & mon ami me montra un rapport qui leur avoit été fait, contenant ma deſcription, & celle de mon oncle, qui m'avoit amené juſqu'ici. Le voici.

L'oncle eſt ſuranné, caſſé & pauvre: le neveu eſt ſans experience, mais non pas ſot; il eſt ſain pour le préſent & très-riche. Mon ami eſt ſi bien informé de toutes leurs cabales & intrigues, qu'il me montra la copie d'une Lettre envoyée à la Demoiſelle qui doit m'épouſer; & je vous l'envoye.

MADEMOISELLE,

Celle-ci eſt pour vous faire ſçavoir que vous devez épouſer un petit-maître, qui fera ſa premiere apparition jeudi à ſix heures du ſoir. Ne manquez pas de vous trouver au Parc. Vous connoîtrez aiſément ce petit-maître qui eſt encore tout neuf. Quoiqu'il affecte de la fierté, il ne ſçaura pas la ſoutenir. La commiſſion l'a refuſé à pluſieurs bonnes familles. Je vous en félicite.

CORINNE.

Je trouve par le rapport de mon *Cenſeur de Mariages*, que la ſituation de mon correſpondant eſt plus à plaindre qu'il ne croit : l'ami dont il parle eſt employé par l'Inquiſition pour le mieux tromper. La Demoiſelle à qui l'on veut le marier n'eſt pas celle que l'ami lui a nommée. Les Dames de la commiſſion lui en deſtinent une autre, dont on a eu ſoin de lui cacher le nom, afin qu'il ſoit moins ſur ſes gardes. On a tellement entouré ce jeune cavalier, & leur projet eſt ſi bien concerté, qu'il n'a point d'ami, point de lieu où ſe retirer hors du pouvoir de l'Inquiſition. Ces femmes ont leurs émiſſaires dans tous les coins de ces trois Royaumes unis. Dabord, elles s'informent par le moyen des domeſtiques, ſur les mœurs, les connoiſſances, les qualités, les vues d'un jeune homme qu'elles ont en vue. Ce n'eſt pas qu'elles ſe mettent bien en peine de ſes bonnes ou mauvaiſes qualités ; mais ces notions leur ſont eſſentielles, pour le ſçavoir mieux prendre dans leurs filets. C'eſt ainſi qu'on attrape un bruſque chaſſeur au renard, avec autant de facilité que le plus ſot petit-maître de la ville. On lui rend tous les ſéjours déſagréables, excepté ceux qu'elles veulent qu'il fréquente. On rend complices du projet ſes confreres les chaſſeurs, ſes camarades de bouteille, & les petits-maîtres ſes ſemblables. On ſe garde bien de lui dire que Mademoiſelle une telle lui conviendroit pour épouſe : mais par leurs ruſes & leurs artifices il lui eſt auſſi impraticable d'éviter la fille qu'on lui a deſtiné pour femme, qu'il étoit impoſſible à *Adam* de refuſer *Eve*. Le garçon nommé par la commiſſion pour épouſer Mademoiſelle une telle, ne ſeroit jamais à la mode, & ne pourroit jamais paroître en compagnie, s'il prétendoit éluder leur détermination.

Le ſexe gouverne entierement les affaires domeſtiques : par ce ſecret moyen, les Dames peuvent ſemer, à leur fantaiſie, des diviſions parmi les plus grands amis, & même rendre le pere & le fils ennemis irréconciliables, malgré l'affection naturelle de l'un & la reconnoiſſance filiale de l'autre. Les Dames de l'Inquiſition entendent parfaitement bien ce manege : & quand l'amour ne détermine pas le choix du jeune homme, on répand avec beaucoup d'art des hiſtoires déſavantageuſes ſur ſa probité & ſur ſon courage, juſqu'à ce que généralement rebuté de la mauvaiſe réception qu'on lui fait par-tout, il ſe mette à l'abri de leurs perſécutions en épouſant la Demoiſelle qu'on lui a deſtinée.

J'ai une longue Lettre du quatre de ce mois, qui me donne un ample détail de la politique de cette Cour ; & je trouve qu'elle a préſentement affaire à une perſonne qui a évité tous leurs pieges pendant plus de deux ans avec la plus grande adreſſe : mais on l'a empêché deux fois de ſe marier par inclination ; une fois, en répandant le bruit que ſa maîtreſſe alloit en épouſer un autre, que le jour étoit fixé, les habits de nôces achetés, en un mot, tout préparé ; une ſeconde fois, en inſinuant aux amis de ſa maîtreſſe, qu'il avoit déja trompé pluſieurs autres filles, & leur débitant d'autres anecdotes ſcandaleuſes ſur ſon compte. Le jeune homme eſt réduit à ſe déclarer pour le célibat ; mais l'Inquiſition fait entendre à tous ſes amis, qu'on ne ſonge qu'à ſon bonheur. Quand on le preſſe là-deſſus ; il répond avec humilité,

qu'il n'a pour but que de mener une vie ſans tourment & ſans reproche, & qu'il n'a aucun goût pour les plaiſirs, les honneurs & les richeſſes. Quoiqu'il ſe deffende avec toutes les meilleures raiſons du monde, en leur repréſentant que la Demoiſelle eſt trop âgée ou trop jeune, & que leurs humeurs ſont ſi contraires, qu'il y auroit entr'eux des diſputes depuis la Circonciſion juſqu'à la Saint Sylveſtre ; chacun lui dit que ce n'eſt qu'une humeur en lui, & qu'il faut ſe marier : que tous les membres de l'Inquiſition lui ont choiſi une femme, & que leur nombre eſt plus capable de faire un bon choix que lui tout ſeul.

Du Temple, ce 3 Mars.

MONSIEUR,

Votre ſpéculation de ce jour ſur l'oiſiveté a fait le ſujet de mes méditations, depuis qu'elle a tombé entre mes mains : j'ai à préſent mille regrets d'avoir perdu dix années de ma vie. J'ai négligé les Livres & l'étude ; *Coke* & les autres Auteurs célebres n'ont jamais été tant mépriſés. Je paſſe la plûpart du jour à un Caffé voiſin, où il y a une cotterie de pareſſeux. Nous nous y rendons en robe de chambre, ſans jarretieres & quelquefois n'ayant qu'un bas. Notre ſalut en entrant eſt de bâiller & de nous étendre ; enſuite nous prenons notre place à table. Je ne vous détaillerai pas les ſujets de nos diſcours ; vous ne les publieriez sûrement pas. Je regrete infiniment cette perte du temps, & ſuis dans la réſolution de le réparer, s'il eſt poſſible. Les argumens de M. *Slack* m'ont efficacement réveillé de cette ſtupidité dans laquelle je m'étois abruti. Pour vous prouver que le repentir accompagne mon aveu, & la conſtance ſoutient mes réſolutions, j'ai fermé ma porte pour un an ; & je vous demande en grace de faire ſçavoir à mes camarades que je ſuis inviſible. Je ſuis, &c.

N. B.

XLIII. DISCOURS.

Proximus a tectis ignis deffenditur ægrè.

Ovid. Remed. Amor. ℣. 625.

Il eſt difficile de ſauver votre maiſon, quand celle de votre voiſin brûle.

J'Entretiendrai aujourd'hui mes Lecteurs avec deux ou trois Lettres que j'ai reçues de mes correſpondans. La premiere m'a fait connoître une eſpece de femme, dont je n'avois jamais entendu parler juſqu'à préſent.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je ſuis un jeune homme de naiſſance ; j'ai ſuffiſamment de bien, & aſſez de goût pour paſſer agréablement cinq ou ſix heures tous les jours parmi mes Livres. J'ai loué un appartement dans une rue fort étroite près de

White-hall, pour m'éloigner du fracas des carroſſes & des porteurs de chaiſes, & pour que rien ne pût troubler la tranquillite de mes études. J'ai le malheur d'etre logé vis-à-vis une *Jezabel*. Vous ſçaurez, Monſieur, que les voiſins donnent ce nom à une femme qui ſe tient toujours à la fenêtre, pour étaler ſes charmes aux yeux des paſſans; enſorte qu'une *Jezabel* eſt une femme qui ſe montre conſtamment parée à la fenêtre, faiſant mille petits tours & gentilleſſes pour attirer les yeux des jeunes gens du voiſinage. J'ai vû plus de ſix perſonnes à la fois, qui obſervoient de leurs fenêtres la *Jezabel* dont je me plains. Dans les commencemens, je la regardois avec le plus grand mépris; je me divertiſſois quelquefois à contempler pendant une demi-heure les airs quelle ſe donnoit; après quoi, du plus grand ſang-froid je liſois mon Plutarque. Mais au bout d'un mois, j'apperçus qu'elle me faiſois perdre trop de temps, & je réſolus de ne la plus regarder.

La *Jezabel*, qui croyoit apparemment qu'il alloit de ſon honneur de ne pas voir diminuer le nombre de ſes admirateurs, ne vouloit pas que je la quittaſſe ainſi; elle commença à faire tant de nouvelles fingeries à ſa fenêtre, que je ne pus m'empêcher de l'examiner. Je crois que ce fut exprès pour me tourmenter qu'elle acheta une poupée de cire; elle faiſoit mille enfantillages avec cette figure, & jouoit de même qu'avec un enfant. Elle laiſſoit tomber quelquefois un gand, ou une pelotte à épingles dans la rue, & fermoit & ouvroit trois ou quatre fois ſa fenêtre en une minute. Quand elle vit que je me laſſois de ce manege, elle paroiſſoit en chemiſe & s'habilloit à la fenêtre. Je ne connoiſſois plus d'autre moyen d'éviter ſes impertinences que de baiſſer mes rideaux, ce qui obſcurciſſoit ma chambre au point de ne pouvoir étudier: je m'applaudis cependant de cette invention, puiſqu'elle me délivroit des extravagances de cette folle. Quelle fut ma ſurpriſe de l'entendre le lendemain lier converſation de ſa fenêtre avec une femme qui loge au-deſſus de moi. On m'aſſura que, trois heures après que j'eus baiſſé mes rideaux, elle étoit venue rendre viſite à cette femme, & avoit lié connoiſſance avec elle.

Vous ſentez, Monſieur, qu'il m'eſt impoſſible de me flatter de paſſer un moment tranquille chez moi pendant toute la journée. La terrible *Jezabel* a la ſatisfaction de ſçavoir que j'entends tous ſes impertinens dialogues, quoique je ne veuille pas la regarder. Je changerois bien ſur le champ de logis; mais cette démarche avoueroit ma défaite: de plus, je ſçais que tous les quartiers de la ville ſont infectés de ces ſortes de créatures. Si cela eſt ainſi, un amateur de belles-Lettres & du ſilence comme vous, Monſieur le Spectateur, devroit ſévir contre un ſemblable abus. Je ſuis,

MONSIEUR,

Tout le vôtre, &c.

Quelques endroits de cette Lettre me font craindre, que le jeune homme plaignant ne ſoit attaqué d'une maladie à lui inconnue; & je ſens bien qu'il eſt trop tard pour aller aux conſultations pour adminiſtrer des remedes convenables.

convenables. Je promets pourtant de parler dans ſon temps contre l'abus mentionné dans cette Lettre ; j'ai déja obſervé plus d'une fois qu'il y a une nichée de ces *Jezabels* près du Temple : elles s'amuſent à attirer les regards de nos jeunes Templiers, & les font donner ſans y penſer dans un bourbier, qui coule ſous leurs fenêtres.

Monsieur le Spectateur.

J'ai lû dernierement avec le plaiſir le plus vif votre diſcours ſur les *Mais* : depuis ce temps-là, j'ai été entierement convaincu de la foibleſſe de ma converſation, & combien le ſecours d'un de ces Meſſieurs m'eſt à chaque inſtant néceſſaire pour l'empêcher de tomber en langueur. La ſemaine derniere, je donnai une petite fête ſur l'eau à une Dame que je prends la liberté d'aimer ; nous étions une aſſemblée d'amis de l'un & de l'autre ſexe. Je pris avec nous un des plus fameux *Mais* de la ville, pour mieux divertir la compagnie, & pour développer avec ſuccès devant ma maîtreſſe mon génie railleur. C'eſt à ma honte & à ma confuſion qu'il faut que je vous diſe le reſte de cette aventure. Dès que nous fûmes entrés dans le bateau, je lâchai contre mon *Mais* deux ou trois ſarcaſmes qui me parurent fort ſpirituels. Mon mauvais génie l'inſpirant ſans doute dans ce moment, lui ſuggera une replique qui mit les rieurs de ſon côté. J'en fus déconcerté ; le *Mais*, s'appercevant de mon trouble, pourſuivit vivement ſa victoire, en me badinant & me tournant en ironie ſans aucun quartier juſqu'à notre arrivée à *Cheſſea*.

Pendant la collation, je pris un peu le deſſus : mais au retour à la ville, il renouvella ſi heureuſement ſes attaques, qu'à mes dépens toute la compagnie fut extrêmement divertie. En un mot, Monſieur, jamais de ma vie je n'ai tant ſervi de riſée ; pour mettre enfin mon malheur à ſon dernier dégré, on m'a dit que le *Mais*, tout fier de ſa victoire, a rendu une viſite au doux objet de mes deſirs ; de ſorte que je me vois à la veille de perdre la réputation de bel eſprit & ma maîtreſſe. Voilà, Monſieur, un tableau fidele & un détail exact de mes peines, vous êtes en conſcience obligé de les ſoulager, puiſque vous en êtes en grande partie la cauſe, en nous recommandant un inſtrument, ſans nous inſtruire de ſon uſage.

Il me ſemble, ſauf meilleur avis, qu'il ſeroit à propos que tous les *Mais* portâſſent ſur quelqu'endroit de leurs corps une marque ou une inſcription indiquant le moyen de les attaquer impunément. S'il y a parmi eux des tempéramens differens, il faudroit faire connoître au monde le temps le plus propre pour les attaquer & leur livrer l'aſſaut, & les momens ou il faut les laiſſer tranquiles dans leurs retranchemens. Je ſoumets cette matiere à votre meilleur jugement, & je ſuis,

J'ai connu & j'ai entendu parler de pluſieurs jeunes Meſſieurs qui gémiſſent ſous les mêmes malheurs que mon correſpondant. La meilleure regle, pour éviter les cataſtrophes dont ils ſe plaignent, eſt de bien ſonder ſi leurs camarades ſont foibles, & s'ils ont eux-mêmes de l'eſprit.

La Lettre qui ſuit vient d'*Exeter* ; comme je ſuis informé de bonne part de la vérité du fait qu'on y verra, je la donne telle qu'elle m'a été envoyée.

Exeter, ce 7 Septembre.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Dans un de vos papiers, vous vous êtes étendu ſur l'incommodité qu'il y avoit à la campagne, de ne pouvoir pas s'y conformer à la mode. Il y a un autre malheur, auquel nous ſommes ſujets ; cet inconvenient eſt plus conſiderable que le premier, & néanmoins il a échappé juſqu'à préſent à votre ſcrupuleuſe attention ; vous n'en avez encore rien dit. C'eſt qu'on a la hardieſſe de nous donner pour modes de Londres, des modes dont on n'a jamais entendu parler dans cette capitale.

Il n'y a pas long-temps qu'une Dame de cette ville reçut par le carroſſe une boëte remplie de nouveaux rubans. Soit que ce fût une ſupercherie & une méchanceté de ſa part ; ſoit que ce fût une plaiſanterie de la coëffeuſe de Londres, on trouva entr'autres choſes, un ruban couleur de ceriſe de la longueur d'une demie-douzaine d'aunes, réunies & ajuſtées en forme de coëffe. Cette Dame aſſura le cercle des femmes qui aſſiſtoient à l'ouverture de cette boëtte, que c'étoit la nouvelle mode introduite à la Cour. Sur cette aſſurance, pluſieurs Dames parurent le Dimanche ſuivant à l'Egliſe avec des coëffes faites uniquement de rubans, & reſſembloient à autant de victimes qu'on alloit immoler. Cette mode effrayante regne encore chez nous. Nous avons auſſi des Meſſieurs qui prennent la liberté de paroître en public avec des agraphes d'argent au lieu de boutons, quoique les nouvelles les plus fraîches de Londres ne faſſent point mention de cette mode : nous ne voudrions cependant pas fournir matiere & prétexte aux faiſeurs de boutons, de préſenter une ſeconde Requête.

Voici, Monſieur le Spectateur, un projet que j'oſe vous préſenter. Je voudrois propoſer au public qu'il y eut une ſociété érigée à Londres, compoſée de perſonnes habiles de l'un & de l'autre ſexe, pour l'inſpection des pratiques & des modes ; & que perſonne dorénavant ne prît la licence & ne s'arrogeât le droit de paroître ſingulierement habillé à la campagne, ſans un certificat de ladite ſociété, pour aſſûrer que leur parure correſpond à la mode de Londres. Par ce moyen, Monſieur, nous ſçaurons à quoi nous en tenir.

Si vous faites réuſſir ce projet, vous obligerez un grand nombre de vos amis campagnards, & entr'autres,

Votre très-humble ſerviteur,
JEAN A LA MODE.

XLIV. DISCOURS.

Lætus ſum laudari a te laudato viro.

Tull. Cicero.

Je ſuis charmé d'être loué par un homme dont tout le monde généralement fait l'éloge.

QUel plus grand malheur à l'homme, que de faire conſiſter ſa félicité dans l'admiration de la multitude, ou d'affecter l'applaudiſſement général des hommes! Le témoignage d'une bonne conſcience n'eſt-il pas ce qui devroit borner notre ambition à cet égard? Un homme vertueux ne devroit-il pas mépriſer les louanges des ignorans, & ne point ſouhaiter des applaudiſſemens qu'il ne mérite pas? Ne faut-il pas, de plus, conſiderer le caractere de la perſonne qui loue, avant de faire cas de ſon eſtime? Les louanges d'un ignorant ne ſont que bonne volonté; on accepte cette marque d'affection comme de la part d'un voiſin, & non comme d'un Juge recevable de ce qui eſt louable & digne d'approbation. Le Poëte ſatyrique a bien caracteriſé les acclamations populaires, en diſant: *Rendez aux chaudronniers & aux ſavetiers leurs préſens; & apprenez à vivre de vous-méme.*

C'eſt la marque d'un eſprit peu réglé & peu ſolide, que d'être touché de l'approbation générale des hommes: un homme vertueux devroit être plus délicat ſur ce qui regarde la réputation. Le grand point eſt de plaire aux perſonnes de mérite, qui ſeules ont droit de décider ſur ce qui regarde la renommée. J'entendis hier dans une converſation un ſentiment ſur ce ſujet qui me parut remarquable par ſa nobleſſe. » Je connois, dit une per-» ſonne de la compagnie, un moyen de ſurpaſſer tous les hommes. Si » un homme a du mérite, je me réjouis de ſa ſuperiorité: cette ſatisfac-» tion eſt une grandeur d'ame en moi, qui ſurpaſſe tout ce qu'il peut faire. « Il n'y a qu'un eſprit ſincere & génereux, qui puiſſe enfanter une telle penſée; on ne doit rechercher que l'approbation de génies ſemblables. Le vulgaire ne loue que ce qui eſt à ſa portée: l'homme vraiment noble & génereux eſt plus appliqué à faire des actions louables qu'à acquerir du renom. Par-tout où il y a un fondement ſolide de réputation, l'approbation des gens de mérite en eſt une conſéquence néceſſaire; on n'a pas beſoin de la rechercher.

Les *Lacédémoniens* étoient un peuple ſimple dans ſes mœurs, ſans aucune prétention à la politeſſe; mais il avoit une certaine délicateſſe à l'égard du ſentiment de gloire, qui lui faiſoit ſacrifier aux Muſes, avant de commencer quelqu'entrepriſe que ſe pût être. Ils vouloient que le ſouvenir de leurs actions fût tranſmis à la poſterité par les mémoires les plus exacts & les mieux corrigés. Le bruit faſtueux qui accompagne les victoires & les triomphes eſt moins à rechercher que le recit des actions des grands hommes par des Hiſtoriens impartiaux & ſinceres. Le plaiſir d'être admiré par la multitude inſenſée eſt un plaiſir frivole: l'approbation d'un homme de mérite, accou-

tumé à réflechir philoſophiquement ſur tous les évenemens, eſt une ſatiſfaction digne d'une ame héroïque. Les applaudiſſemens de la multitude étourdiſſent la tête ; le bon témoignage d'un homme raiſonnable réjouit le cœur.

Ce qui augmente encore le ridicule des applaudiſſemens populaires, c'eſt qu'on les prodigue ſouvent à des événemens entierement étérogenes au caractere de la perſonne admirée. Ainſi tous les jours on applaudit à la puiſſance & aux richeſſes, qu'on peut ôter à un homme pour les donner à un autre. Ce n'eſt pas la poſſeſſion, c'eſt l'application & l'emploi de ces choſes, qui rendent ces choſes reſpectables. Le vulgaire & l'homme de bon ſens s'accordent en admirant les hommes qui ont ce qu'ils voudroient poſſéder eux-mêmes : l'homme ſage differe, en ce qu'il applaudit à celui qu'il eſtime les plus vertueux, quand le reſte du monde applaudit à celui qui eſt le plus opulent.

Rien ne paroît plus monſtrueux à une perſonne qui penſe bien, que de voir des ſçavans dédier leurs ſervices & leurs ouvrages à des hommes qui, pour la plûpart, n'ont aucun goût pour les Arts & les Sciences. C'eſt dans ce moment, que l'éloge & la protection deviennent également les objets du ridicule. Les dédicaces à des hommes ignorans ſont autant abſurdes, que les diſcours de *Bull-finch*, dans la Comédie du *Drôle*. Toutes ces ſortes de panégyriques pourroient ſe réduire à un petit nombre de mots que l'Auteur protégé adreſſeroit à ſon protecteur, en diſant : *Monſeigneur, vous & moi ne pouvons jamais nous entendre ; c'eſt pourquoi je vous ſupplie très-humblement de m'accorder votre amitié & votre protection à l'avenir.*

Les opulens auroient auſſi bonne grace d'emprunter des pauvres, que l'homme de mérite d'eſperer aucune réputation ſolide d'autre que de lui-même. Celui qui loue un autre, engage ſa réputation pour autant qu'il en donne à la perſonne louée : & celui qui n'a rien de louable en lui-même n'eſt pas capable de cautionner un autre. Le ſage *Phocion* comprenoit ſi bien le danger qu'il y a d'être ſenſible aux applaudiſſemens populaires, que ſur une acclamation générale qui ſe fit pendant qu'il haranguoit le peuple, il ſe tourna vers un ami en lui demandant *s'il avoit dit quelque ſotiſe.*

Je terminerai ce papier par un billet écrit par un homme à une Dame autrefois ſa maîtreſſe, & qui avoit beaucoup loué ſon ancien amant. Tout commerce d'amour étant rompu entierement entre ces deux perſonnes, la Dame parloit de lui avec tant d'égards, que l'amant lui écrivit la Lettre qui ſuit.

MADAME,

Ma ſtupidité ſeroit outrée, ſi je ne vous témoignois pas de la reconnoiſſance, pour toutes les agréables choſes que dernierement vous avez débités ſur moi. Il ſemble que votre deſtinée ſoit de me donner de nouveaux ſentimens : vous m'avez inſpiré autrefois celui du véritable amour ; aujourd'hui vous me voulez donner celui de la gloire. Le deſir faiſoit la moindre partie de la paſſion que je vous témoignois ; aujourd'hui la vanité n'a point de part à

la gloire dont vous me comblez. L'innocence, la beauté, les connoiſſances, la vertu, la ſincerité & la diſcrétion ſont les ornemens de celle qui a daigné parler ſi avantageuſement de moi. La renommée eſt une babillarde : mais je ſuis arrivé au plus haut degré de gloire, puiſque j'ai le bonheur d'etre loué par une perſonne d'un mérite auſſi ſublime que vous.

XLV. DISCOURS.

——— Servitus creſcit nova.

Horat. Od. VIII. Lib. II ℣. 18.

C'eſt un eſclavage inconnu à nos peres.

DEpuis que dans mes papiers j'ai parlé du commerce illégitime entre les deux ſexes, j'ai reçu des Lettres ſur ce ſujet que je vais communiquer au public.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Comme nous ſçavons que vous ne bornez pas vos ſpéculations à une partie de la vie humaine, mais que vous les étendez également ſur les méchans comme ſur les bons, je vous prie d'écouter favorablement ce qu'une infortunée proſtituée voudroit bien dire.

Un homme de la religion Romaine m'accoſta, la ſemaine derniere; & j'eſpere qu'il a reçu l'abſolution pour ce qui ſe paſſa entre nous. Il tâcha de me convertir & de me faire embraſſer ſa religion. Il me dit que dans les pays où elle domine, outre l'avantage de la permiſſion des mauvais lieux, il y a d'amples fonds pour entretenir *la incurabili*. C'eſt ainſi, ſi je ne me trompe, qu'il nomma ceux pour qui il n'y a point de remede, & qui ſont ſoignés & alimentés juſqu'au moment de leur mort. Il y a beaucoup d'humanité, à traiter ainſi de pauvres-pécheurs.

Comme vous portez vos reflexions ſur toutes ſortes de ſujets ſans aucun préjugé ni prévention, avec beaucoup de candeur & de ſincerité, je vous ſupplie de faire connoître au monde l'état malheureux de nous autres triſtes proſtituées, qui gémiſſons ſous le poids d'un travail immoderé, au lieu de mener une vie oiſive. La plus grande partie d'entre nous, nous ſommes dégoûtées de notre maniere de vivre, & nous ſouhaiterions corriger nos mœurs, ſi les honnêtes femmes vouloient nous permettre de rentrer paiſiblement dans le monde. Il faut avouer, à la honte & à l'infamie eternelle de votre ſexe, que la duplicité & la fraude ne ſont pas blâmables parmi vous, tandis que chez les femmes la crédulité eſt devenue à jamais infâme.

Pour preuve de cette injuſtice dans les préjugés du vulgaire, permettez-moi, Monſieur, de vous raconter mon hiſtoire. Je ſuis fille d'un honnête homme, Fermier d'une perſonne de diſtinction. L'héritier de cette maiſon jetta les yeux ſur moi, & réuſſit à me ſéduire. Je ne vous dirai pas qu'il me

promit le mariage ; je ne ſuis pas aſſez dépourvue de bon ſens pour faire état de ſemblables promeſſes. Il m'enleva, & m'accompagna à Londres, où il me plaça auprès d'une grave entrepreneuſe des menus plaiſirs du public, chez qui je reſtai deux ou trois jours en penſion ; j'étois contente de mon nouvel état ; je le croyois le plus brillant du monde, en comparaiſon de la vie ruſtique que je venois de quitter. Mon amant me fit accroire que je ſerois toujours entretenue dans cet état d'opulence dont je jouiſſois alors. Un jour, après bien des proteſtations d'amitié de ſa part, il prit congé de moi pour quatre ou cinq jours.

Sur le ſoir du même jour, mon hôteſſe vint me trouver ; me voyant rêveuſe, elle commença à me conſoler, en me diſant avec un ſourire, qu'il falloit que je viſſe le monde. Comme elle me vit ſourde à tout ce qu'elle pouvoit dire pour m'amuſer, elle m'ajouta avec un air franc qu'il falloit me traiter comme je méritois ; que les humeurs de réſerve ne me convenoient plus, puiſque mon amant m'avoit abandonné à la ville ; & qu'il falloit voir compagnie, phraſe ordinaire de ces ſortes de lieux.

Ce diſcours imprévu & bruſquement débité m'arracha un torrent de larmes ; je me jettai par terre, déplorant mon ſort & invoquant le ſecours de tout ce qu'il y a de ſacré. Tandis que j'étois dans ce furieux déſeſpoir, j'apperçus un vieillard décrépit entrer dans la chambre, avec la joye peinte ſur le viſage, à la vue de la violence & des tranſports de mon affliction. Dans l'intervalle de mes ſanglots, je l'entendis dire à la matrône : C'eſt une nouvelle débarquée ; ou bien elle joue ſon rôle au-delà de toute imagination.

La matrône, qui me vouloit vendre, profitant des differentes poſitions dans leſquelles l'excès de ma douleur me mettoit, en prit occaſion pour exagerer la beauté de ma gorge, de ma taille, de mes yeux, & des autres parties de mon corps. Tout ceci fut accompagné de propos ſemblables à ceux des maquignons, quand ils garantiſſent la bonté & la ſanté des chevaux qu'ils veulent vendre. Etant dans un mauvais lieu, vous comprenez que j'étois expoſée à la brutalité du premier venu qui contenteroit la Macq..... Le plaiſir de la poſſeſſion de nous autres filles diminue à proportion que nous avons plus franchi les limites de l'innocence ; l'homme ne prend plus un vrai plaiſir, quand il n'y a plus rien à débaucher.

Le premier homme que je connus, après le départ de mon perfide amant, fut le Chevalier *Geofroy-foible*, qui me donnoit beaucoup d'argent, & avoit deſſein de m'enlever ſi la matrône avoit voulu ſe contenter d'une ſomme raiſonnable. Comme il étoit vieux, l'avarice dominoit chez lui l'amour ; bien-tôt il me laiſſa expoſée à tous les libertins de la ville.

Rendez-moi juſtice en publiant cette Lettre : je pourrai vous informer de bien des choſes, puiſque je ſuis préſentement chez la *Sal.* Vous aurez peut-être de la peine à croire ce que je vais vous dire. Mais ſoyez sûr cependant que je connois une fille qui prétend être bonne proteſtante, & qui couche pourtant avec un Catholique-Romain. Si vous publiez ma Lettre, je vous en apprendrai bien d'autres. Les plus grands Politiques de ce

ſiecle fréquentent notre maiſon, & la *Sal* eſt plus raſée qu'on ne penſe. Pourroit-on ſe perſuader que des hommes d'une ſageſſe conſommée fréquentent des mauvais lieux, uniquement pour s'amuſer avec des filles. Je les ai ſouvent entendu parler de *Céſar-Auguſte*, qui entretenoit des intrigues amoureuſes avec les femmes des Sénateurs par politique, & non par lubricité.

C'eſt dommage que vous ſoyez d'une vertu auſſi auſtere que je m'imagine. Sans cette ſcrupuleuſe ſageſſe, après une viſite ou deux, vous ſçauriez que nous autres courtiſanes ne ſommes pas des correſpondantes ſi frivoles que vous l'avez penſé juſqu'à préſent. Vous ſçavez ſans doute que ce fut une courtiſane qui découvrit la conſpiration de *Catilina*. Quand je verrai cette Lettre imprimée, je vous en apprendrai davantage. En attendant, je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſervante,
REBECCA NETTLETOP.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je ſuis une fille oiſive, qui voudrois travailler pour gagner mon pain: mais on me tient ſi reſſerrée, qu'il m'eſt impoſſible d'échapper. Un vieillard jaloux eſt mon cerbere & mon tyran; il ne me donne point d'habits. Je n'ai qu'un ſoulier & une mule; je n'ai ni coëffe ni jupon de deſſus. Comme vous vous êtes mis à réformer le ſiecle, je vous prie de m'enlever d'entre les mains de ce barbare, & de m'entretenir vous-même.

EVE AFTERDAY.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

J'ai à faire des plaintes très-vives contre ces fats impertinens, qui viſitent les maiſons de nous autres courtiſanes, uniquement pour voir le monde, à ce qu'ils diſent. J'avoue que cela pourroit produire un bon effet chez des hommes qui ont le goût délicat. Mais comme ils ſont ſtupides, bruyans & yvrognes, cela ne fait que les animer dans leurs vices, en même-temps qu'il nous ennuyent. Je vous enverrai de temps-en-temps les noms de ces ſcélerats, qui prétendent pénetrer dans nos maiſons uniquement en qualité de *Spectateurs*. Ils croyent faire briller leur eſprit, en nous maltraitant. Dites-leur qu'il eſt indigne d'un honnête homme de croire avoir le droit de nous maltraiter, quelque vile que ſoit notre profeſſion. Ecrivez, Monſieur, écrivez contre cet abus, & développez la compaſſion que vous avez pour des opprimées; je ſouhaiterois pouvoir ajouter, innocentes.

XLVI. DISCOURS.

Sæpe decem vitiis instructior odit & horret.

Horat. Epist. XVIII. Lib. I. ℣. 25.

Plusieurs, plus criminels eux-mêmes, prétendent corriger les fautes de leurs voisins.

L'Autre jour, parcourant la ville, je vis un jeune robuste apprentif, qui disputoit avec un fiacre. En un moment, sur quelques injures que l'autre lui dit, il mit bas perruque & chapeau, & donna un soufflet bien appliqué au fiacre, l'appellant coquin & lui faisant sçavoir qu'il étoit fils d'un gentil-homme. Ce jeune gentil-homme étoit donc apprentif ferrurier; ils se querelloient pour le payement de quelqu'ouvrage fait au carrosse, près duquel ils se battoient. Le maître ferrurier, qui étoit spectateur du combat, se répandit sur les bonnes qualités de son apprentif. Comme il encourageoit ce jeune homme à jouer des mains, des pieds & de la tête; il eut le talent aussi de mettre sur le champ tous les Spectateurs de son parti, en déclarant que son apprentif avoit de bons amis, & qu'il pouvoit lui confier de l'or sans compte.

Comme je suis à observer le genre humain, & que j'en fais mon unique occupation, je refléchis tout-à-coup sur la popularité subite qui s'élevoit en faveur de l'apprentif. Peut-être tombai-je alors dans le deffaut de l'Historien *Tacite*, en faisant des observations trop relevées pour l'occasion, ou en attribuant la faveur populaire à des causes qui n'avoient aucune liaison avec l'incident. Il me sembla que la qualité de gentil-homme du jeune ferrurier, mise alors de niveau avec la populace qui l'entouroit, fut ce qui lui procura la faveur du peuple. Enfin, tout gentil-homme qu'il étoit, il se servit de moyens aussi rudes pour se deffendre que son antagoniste, & se montra superieur au fiacre en courage & en adresse, pour confirmer la noblesse de son extraction.

Qu'il me soit à présent permis de moraliser sur un conte aussi frivole que celui-là. On diroit qu'outre les avantages de fortune, de naissance, ou d'autres biens qu'on possede en un degré superieur, on est obligé de montrer des perfections collaterales. Autrement, ces premieres distinctions ne serviront qu'à entretenir certaines décences & cérémonies, sans conserver une estime réelle dans l'opinion des autres.

Le détail de la vie domestique fait voir la folie qu'il y a de s'imaginer que l'opulence seule suffit pour nous distinguer des autres hommes. Les richesses nourrissent ordinairement les humeurs & les inquiétudes, faute de réfléchir que toutes les parties de la vie humaine ne sont qu'un commerce. Payer les gages, donner des ordres, ne constituent point un chef de famille: c'est la prudence, la conduite égale, la tendresse envers ceux qui nous sont soumis, qui donnent ce caractere à l'homme; & leurs cœurs le connoissent alors vraiment pour leur maître,

Il

Il eſt ſingulier de voir les hommes attendre du motif de la crainte, tous les bons effets que l'éducation, une fortune opulente, & tout autre avantage ne ſçauroient produire. Un maître veut que ſon domeſtique ſoit juſte, diligent, ſobre & chaſte, par le ſeul motif de la crainte de perdre ſa faveur & ſa confiance; tandis que toutes les Loix divines & humaines ne ſçauroient contenir ce maître qu'il ſert, dans les limites d'aucunes de ces vertus.

Dans le grand comme dans le petit, toute ſuperiorité, qui n'eſt pas fondée ſur le mérite & la vertu, n'eſt ſoutenue que par artifice & ſtratagême. C'eſt ainſi que les flatteurs dominent dans les familles de ceux qui ſe gouvernent par humeur & par tout autre principe que la raiſon. Des parens éloignés, des pauvres alliés, des flatteurs indignes forment la ſuite & ſoutiennent l'œconomie d'un homme opulent & plein d'honneur. On eſt continuellement à lui indiquer à l'oreille ceux qui lui ſont fideles, ou ceux qui le trompent en matiere de bagatelles, & il entretient vingt amis pour le deffendre contre les inſinuations d'un ſeul, qui voudroit le gagner pour tirer de lui un vieil habit. Je ne m'étendrai pas davantage pour le préſent ſur ce ſujet; mais les Lettres & les Requêtes ci-jointes ſont remplies de ſentimens convenables à la matiere que nous venons de traiter.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Je ſuis en condition, auprès d'une vieille Dame qui ſe laiſſe gouverner par une perſonne qui l'obſede & qu'elle appelle ſon amie. Celle-ci ſe rend ſi familiere, qu'elle eſt toujours à donner des avis ſans qu'on lui demande, & d'un coup d'œil elle donne de l'inquiétude à tous les domeſtiques. Donnez-nous, Monſieur, quelques remarques ſur les conſeillers volontaires; faites leur ſçavoir que donner des avis eſt la même choſe que ſi l'on diſoit à la perſonne que l'on conſeille : *J'ai plus de bon ſens que vous*. On vous prie, Monſieur, de décrier le mieux qu'il ſera poſſible cette perturbatrice du repos des familles, Mademoiſelle *Taperty*, qui eſt toujours en viſite & donnant par-tout des avis. Si vous pouvez la faire reſter chez elle une ſoirée, vous ſerez le bienfaiteur & le génie tutelaire de toutes les ſervantes de la ville & particulierement,

de votre chere amie,
SUSANNE LA POLIE.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je ſuis laquais d'un de ces hommes, dont on dit communément qu'ils ſont les meilleures perſonnes du monde, mais coleriques. On vous demande en grace de faire connoître à ces perſonnes que l'homme colerique qui ne ſçait pas gouverner cette paſſion & la dompter, fait plus de tort à ſes amis & à ſes domeſtiques en une demie-heure, qu'il n'eſt capable de faire de bien en vingt ans. Mon maître, qui a grande réputation de bonté, ne laiſſe pas paſſer un jour ſans choquer l'un ou l'autre, & me frappe enſuite

pour paſſer ſur moi le déſeſpoir de ſon imprudence. Si ces Meſſieurs ſçavoient tout le mal qu'ils cauſent, peut-être ils ſe corrigeroient. J'ai vû beaucoup de Meſſieurs à table depuis un grand nombre d'années que je ſuis en ſervice ; j'ai toujours vû que l'indiſcrétion cauſoit plus de mal que la méchanceté. Mais vous repreſenterez tout cela mieux que

Votre très-humble ſerviteur,
THOMAS SMOKY.

AU SPECTATEUR,

La très-humble Requête de Jean STEWARD, *Robert* BUTLER, *Henri* COOK, *& Abigail* CHAMBERS, *en faveur d'eux-mêmes & de leurs parens appartenans & diſperſés au ſervice des familles les plus diſtinguées de* LONDRES *& de* WESTMINSTER.

On repréſente très-humblement que dans pluſieurs familles, où les Supplians ſont employés, les chefs ne connoiſſent point les affaires, & ſont incapables de juger ſi nous nous comportons bien ou mal.

Que faute de cette habileté & connoiſſance de leurs propres affaires, & en ſe livrant à la pareſſe & à l'orgueil, ils entretiennent autour d'eux une eſpece d'animaux pernicieux qu'on appelle *eſpions*.

Qu'où l'on entretient un eſpion, la paix eſt pour jamais bannie de la maiſon.

Que les eſpions ne rendent jamais compte des bons ſervices, & repréſentent toujours notre joye & notre contentement ſous les termes de débauche & de déſordre.

Que dans toutes les familles où il y a des eſpions, la jalouſie & la méſintelligence y regnent.

Que les maîtres & les maîtreſſes de ces maiſons ſe méfient de leurs meilleurs domeſtiques, & ſe livrent à la conduite & aux avis des trompeurs & des perfides.

Que les maîtres & les maîtreſſes qui entretiennent des eſpions ne ſont plus que des zeros chez eux, & nous autres, vos Supplians, ſommes obligés de rendre hommage, & de prendre, pour notre ſoutien, de ces eſpions.

C'eſt pourquoi vos Supplians vous prient de repréſenter ce que deſſus à toutes les perſonnes de qualité : ils ne ceſſeront de continuer leurs vœux, &c.

XLVII. DISCOURS.

Phœbe Pater, ſi das hujus mihi nominis uſum,
Nec falsâ *Clymene* culpam ſub imagine celat,
Pignora da, Pater. ——

Ovid. Metam. L. II. ℣. 36.

Brillant Soleil, *puiſque vous ne dédaignez pas le tendre nom de pere, donnez-moi quelque témoignage, afin que je puiſſe croire ce que* Clymene *m'a dit, & qu'on ne me reproche plus l'incertitude de ma naiſſance.*

IL y a une eſpece d'hommes, dont je n'ai pas encore parlé, qui parcoure tous les coins de cette grande Ville, pour ſéduire les filles infortunées qui les veulent écouter. Ces ſcelerats ont de la progeniture dans chaque quartier de la Ville; & ſouvent de concert avec la mere de l'enfant, on impute le crime à quelque Marguillier de Paroiſſe. Par ce moyen, pluſieurs gens mariés ont des familles dans la plûpart des Paroiſſes de Londres & de Weſtminſter; & pluſieurs garçons ſont ruinés, parce qu'ils ſe trouvent trop chargés d'enfans.

Quand un homme ſe donne la liberté de vivre ainſi ſur le commun, il trouve tant d'occaſions dans une Ville peuplée, que le nombre de ſa progeniture s'augmente au-delà de l'imagination. Il y a des jeunes gens qui ne ſont pas encore d'âge à gouverner leurs biens, qui peuvent réclamer le droit de *trium liberorum*, ou les Priviléges qui furent accordés par les Loix Romaines, à tous ceux qui avoient enrichi la patrie de trois enfans. J'ai même entendu dire à un libertin, qui n'avoit pas encore atteint ſa vingt-cinquiéme année, qu'il étoit pere d'un ſeptiéme fils, & qu'il vouloit par prudence le faire Médecin. En un mot, la Ville eſt remplie de ces jeunes Patriarches, ſans faire mention d'une foule de petits-maîtres épuiſés, qui, ſemblables aux prodigues qui ont dépenſé leurs biens avant qu'ils en fuſſent les maîtres, ont élevé un tas d'enfans avant de ſonger à ſe marier.

Il faut que je faſſe mention ici du caprice d'un libertin effronté, qui entendoit un peu le Blaſon. Obſervant que les généalogies des grandes maiſons étoient décrites ſous la figure d'un arbre, il arrangea ſa progeniture illegitime ſous une figure ſemblable.

—— Nec longum tempus, & ingens
Exiit ad cœlum ramis fœlicibus arbor;
Miraturque novas frondes, & non ſua poma.

Virg. Georg. Lib. II. ℣. 80.

„ En peu de tems, les branches s'élevent juſqu'au ciel chargées de fruit;
„ la mere plante s'étonne de ſe voir revêtue des feuillages des autres arbres,
„ & ornée d'un fruit qui lui eſt étranger. “

Le tronc de l'arbre étoit décoré de ſon propre nom, *Guillaume Marle*. D'un côté du tronc ſortoit une branche ſtérile, ſur laquelle étoit grave le

nom de ſa femme infortunée *Marie Marle*. La tête du tronc étoit ornée de cinq groſſes branches : ſur le bas de la premiere on voyoit inſcrit en gros caracteres *Catherine Cole*, d'où ſortoient trois petites branches, *Guillaume*, *Richard* & *Rebecca*. *Sal Twiſord* donnoit naiſſance à une autre branche, d'où ſortoient *Sara*, *Thomas*, *Guillaume* & *François*. La troiſiéme branche ne portoit qu'un enfant avec un eſpace pour placer un ſecond, la mere n'attendant que l'heure d'accoucher, lorſque l'Auteur forma ce projet. Les deux autres groſſes branches étoient chargées de la même eſpece de fruit, ſans parler de branchages ſtériles qui ſervoient d'ornemens. En un mot, il n'y eut jamais d'arbre ſi floriſſant & ſi touffu, ſorti de la boutique du plus fameux généalogiſte, & du hérault d'armes le plus en vogue.

C'eſt la diligente application à leurs affaires, qui rend cette génération ſi prolifique. Un militaire n'eſſuye pas tant de fatigues & de veilles pendant le cours d'une longue campagne, qu'à la pourſuite d'une amourette illégitime. Il eſt dit de certaines perſonnes, qu'elles font conſiſter leur plaiſir à terminer leurs affaires ; mais ces fils de l'obſcurité font une affaire de leur plaiſir. Ils pourroient ſurmonter leurs inclinations vicieuſes, avec la moitié moins de peine qu'ils ne prennent à les ſatisfaire.

On n'admire pas moins l'invention de ces hommes que leur induſtrie & leur vigilance. Il y a un fragment *d'Apollodore*, Poëte comique, contemporain de *Menandre*, où il s'emporte avec humeur contre cette dangereuſe claſſe d'hommes. „ Vous pouvez, dit-il, fermer vos portes avec des barres „ & des ſerrures : le Serrurier à beau employer tout ſon art ; un chat & un „ putaſſier trouveront bien le moyen d'y paſſer. En un mot, rien dans la „ nature de ſi induſtrieux qu'un libertin. “

Si j'avois à propoſer une punition à cette race infâme de propagateurs furtifs, ce ſeroit de les envoyer, à leur deuxiéme ou troiſiéme faute, aux colonies de l'Amerique, afin de peupler cette partie des états de Sa Majeſté, & pour me ſervir de l'expreſſion de *Diogene*, afin d'y planter des hommes. Quelques nations puniſſent ce crime de mort ; mais il me ſemble que l'exil ſeroit une punition ſuffiſante ; alors la puiſſance generative deviendroit utile & avantageuſe au public.

En attendant qu'on puiſſe diſpoſer de ces Meſſieurs, je les exhorte d'avoir ſoin de ces créatures infortunées, que leurs ruſes & leurs artifices ont corrompues, & de donner une éducation aux enfans qui puiſſe les rendre plus vertueux que leurs peres. C'eſt la meilleure ſatisfaction qu'ils peuvent donner pour leurs propres crimes, & le moyen en quelque façon de réparer les maux qu'ils ont cauſés.

Je veux bien les avertir auſſi, que l'humanité, auſſi bien que la religion & la nature, les oblige à pourvoir à la ſubſiſtance de ceux à qui ils ont donné la vie, & qu'ils ont couverts d'une eſpece de honte & de confuſion. C'eſt ici l'occaſion de relever les nations erronées qui prévalent parmi nous, & qui ne peuvent provenir que de l'inclination à favoriſer un vice, auquel nous avons un ſi grand penchant : par exemple, nous regardons la bâtardiſe, & le cocuage comme des infamies ; & le reproche ignominieux qui n'en eſt dû

qu'à la tromperie & au libertinage, nous le faiſons tomber ſans aucune raiſon ſur les innocens, donnant même un air de triomphe & d'applaudiſſement aux coupables.

La Lettre qui ſuit m'a fourni la matiere de ce diſcours; elle eſt écrite avec tant de ſincérité, qu'on ne peut douter de la vérité & de la bonne foi de l'écrivain.

MONSIEUR,

Je ſuis un de ces êtres que l'opinion générale du monde eſtime malheureux & infâmes. Mon pere tient un rang conſidérable dans ce royaume; il y exerce les premieres charges. Je ſuis ſon fils; & mon malheur eſt de n'oſer ni n'avoir le droit de l'appeller mon pere. Je ſuis illégitime; il ne peut ſans honte me reconnoître pour ſa progeniture: je me vois, par-là, privé de cette tendre & incomparable ſatisfaction qu'un homme de bien trouve dans la converſation & les embraſſemens paternels. Je ne peux pas non plus lui rendre les devoirs d'un fils, puiſqu'il me tient à une ſi grande diſtance, & agit avec tant de hauteur vis-à-vis de moi, que j'ai contracté une timidité habituelle en ſa préſence, qui m'empêche de lui déclarer la triſteſſe de mon état, & les incommodités que je ſouffre.

Je n'ai aucune teinture de lettres; on ne m'a point élevé ni au militaire, ni au commerce, ce qui me rend incapable de pourvoir à ma ſubſiſtance ſans ſon ſecours. Mon inquietude me fait redouter l'avenir, quand je l'enviſage: mon pere, ſi je dois ainſi l'appeller, ne me donne aucune eſperance d'une proviſion pour y ſubvenir, de telle nature qu'elle puiſſe être.

J'ai vécu juſqu'à préſent en gentillâtre; qu'il me ſeroit dur d'être réduit dans la ſuite à la ſervitude! Ma ſituation eſt des plus épineuſes, privé comme je ſuis de la conſolation & des conſeils de mon pere. Je me regarde comme un monſtre, ou comme un avorton que la nature n'a point achevé, & ne veut point reconnoître.

On dit que j'ai du bon ſens & de l'eſprit; je ſuis devenu votre admirateur par la lecture de vos diſcours. C'eſt cette lecture qui m'a engagé à vous ouvrir mon cœur & à vous faire cet aveu. Si mon recit pouvoit exciter votre compaſſion, j'eſpererois que vous ne me refuſeriez pas vos avis, en me faiſant ſçavoir la part que je peux réclamer & prétendre dans l'affection de celui qui m'a engendré; quelles ſont les obligations d'un fils illégitime envers ſon pere; & quelles ſont celles du pere vis-à-vis cet infortuné. Vos ſentimens & vos avis ſur cette matiere donneront de la conſolation, & feront du moins une ſource de plaiſir,

MONSIEUR,

à votre admirateur &
très-humble ſerviteur,
W. B.

XLVIII. DISCOURS.

Urit grata protervitas,
Et vultus nimium lubricus aspici.

Horat. Od. 19. Lib. I. v. 7.

Ses manieres tendres & en même-temps réservées gagnent mon cœur ; ses traits raviſſent mon ame ; & l'éclat ſéducteur de ſes yeux m'éblouit.

C'Eſt avec plaiſir que je deviens le courier de l'amour, & que je ſers d'interprete aux plaintes mutuelles de ceux qui ſont atteints de cette paſſion. J'inſere volontiers dans mes papiers les Lettres ci-jointes. Les particularités qu'elles contiennent peuvent paroître frivoles aux Lecteurs ; mais elles ſont de la derniere conſéquence à ceux qui les ont écrites. Je ne fatiguerai pas le public avec les préfaces, les complimens & les apologies qu'on me fait, en me priant de publier chacune de ces Lettres. Je dirai ſeulement qu'elles contiennent des circonſtances, des alluſions & des phraſes, qui ſont aſſez connoître la part d'où elles viennent aux perſonnes intéreſſées.

Au Sothades.

Comme vous ſçavez le Portugais, le mot de *Sothades* doit vous faire comprendre le tendre égard que j'ai pour vous. La Lettre de *Statira* que le Spectateur vient de publier m'a donné l'idée de m'expliquer avec vous par le même canal. Je ne ſuis pas irrité des proteſtations que vous m'avez faites ; mais je les impute à la corruption du ſiecle plutôt qu'à vous. Mon ſeul but eſt de vous appartenir ; & je ne m'embarraſſe ni de votre nom, ni de votre fortune, ni de la figure que votre épouſe pourroit faire dans le monde, pourvû que mon commerce avec vous ne ſoit pas criminel. J'abandonne la parure, les viſites, les plaiſirs des équipages, des ſpectacles, des bals & des opera, pour l'unique ſatisfaction de vous poſſéder à jamais. Je conſens que vous cachiez avec ſoin l'unique ſujet de triomphe que je reconnois en ce monde. Je ſouhaiterois ſeulement qu'il fût de mon devoir, comme il eſt de mon inclination, de faire toute mon étude de votre bonheur.

Si la Lettre n'a point l'effet qu'elle ſemble prétendre & que je deſire, vous ſçaurez que je voulois me débarraſſer de vos importunités, en vous faiſant l'offre de ce que les mauvais traitemens ne ſçauroient vous empêcher de pourſuivre. Montrez-vous un homme à la mode ; ſoyez mon eſclave, tandis que je doute de votre ſincerité ; & mépriſez-moi, quand vous croyez que je vous aime. Je vous defie de deviner la ſituation de mon cœur à votre égard : mais je ſçais que tandis que je vous tiens en ſuſpens, je ſuis,

L'admirée
Belinda.

MADAME,

L'eſprit de l'homme eſt réduit à une ſituation bien ſinguliere, quand il prend les imperfections d'une femme qu'il aime pour des perfections & des qualités. Je vous jure que je tremble de m'embarquer avec vous. Je vous aime malgré ma raiſon, & c'eſt ſans doute un mal de ne devoir ſon bonheur qu'à l'infatuation. Je vous vois jetter des regards tendres ſur tous les jeunes gens qui ſe préſentent à votre vue; vos yeux ſe promenent & courent ſans repos après de nouvelles conquêtes, tout le temps que vous êtes dans quelqu'endroit public. Il y a cependant tant de charmes dans vos geſtes & dans vos regards, que je n'ai d'autre ſentiment que celui de l'admiration dans le même-temps que je me ſens perir de jalouſie, en vous voyant faire votre poſſible pour attacher d'autres à votre char. Mon état eſt celui de l'amant de la Comédie intitulée, *la Maniere du Monde*.

J'ai étudié pendant ſi long-tems vos deffauts, que je me ſuis familiariſé avec eux, & que je les cheris autant que les miens. Penſez-y mûrement, Madame, & conſiderez bien ſi cette gaieté qui fait l'ame de votre conduite pourra m'être auſſi agréable en qualité de mari, qu'elle me l'a été en qualité d'amant. Les choſes ſont bien avancées; j'eſpere que vous ferez réflexion qu'il ſera toujours bon en moi de continuer de paroître votre amant, mais mal en vous de paroître ma maîtreſſe. La gaieté convient & fait honneur à notre ſexe dans l'état du mariage, mais non au vôtre. La façon dont vous prendrez cet avis aſſurera le bonheur ou le tourment,

MADAME,

De votre très-humble ſerviteur,
T. D.

MONSIEUR,

Tandis que j'étois à la fenêtre, & vous à l'autre bout de la chambre à cauſer avec mon couſin, vos yeux rencontrerent les miens. Vous avez découvert mon ſecret; vous ne l'auriez jamais ſçu ſans mon imprudence, & je vous avoue que mes yeux vous ont dit la vérité: mais il n'eſt pas encore tems de la confirmer avec ma main; c'eſt pourquoi je ne ſouſcrirai pas mon nom.

MONSIEUR,

Il y avoit d'autres Meſſieurs plus près d'elle que vous; & vous n'aviez pas beſoin de lever de terre avec tant de vivacité l'éventail de cette évaporée. C'eſt hier au ſoir que ce zele indiſcret vous eſt arrivé; & vous ne toucherez plus rien de ce qui m'appartient. Ma réſolution eſt priſe.

PHILIS.

Au Colonel R.-S. en Eſpagne.

Avant que cette Lettre ſoit parvenue dans les mains du meilleur époux & du plus fidele amant, ces tendres noms ne feront plus d'impreſſion ſur moi. L'honneur & le devoir vous ont éloigné des lieux où je ſuis ; la maladie dont je fus attaquée avant votre départ s'eſt augmentée avec tant de violence, que la voix génerale des Médecins eſt que je n'ai plus qu'une ſemaine à vivre. Mon courage eſt abbatu, & ce n'eſt que l'ardent amour que j'ai pour vous, qui me donne la force de vous dire que la choſe la plus pénible que je trouve dans la mort, c'eſt de me ſéparer de vous. Conſolez-vous dans ma mort, de ce que ma conſcience ne me reproche aucun crime, & qu'il y a long-tems que je me ſuis repentie des petites légeretés de la jeuneſſe.

Mes derniers momens ſe paſſent à réfléchir ſur le bonheur dont nous avons joui enſemble ; ils s'écoulent à regretter ſon peu de durée. Je la regarde plutôt comme une eſpece de piété, dans le regret de quitter un état inſtitué par le Ciel même, & dans lequel nous avons vécu ſelon les loix. Comme tout ce que nous ſçavons ſur la vie future ſe réduit à ſoupçonner qu'elle ſera heureuſe pour les bons, & malheureuſe pour les méchans ; pourquoi ne diminuerions-nous pas la peine de notre réſignation dans ce triſte inſtant, en nous flattant de la connoiſſance que nous aurons de ce qui paſſera dans ce monde, & nous conſolent dans l'idée que nous pourrons être employés à guider les pas & les actions de ceux avec qui nous avons vécu dans l'innocence pendant notre vie mortelle ?

Permettez-moi de vous dire, adorable ami, que je ne peux pas me figurer dans l'avenir un plus grand bonheur qu'un tel emploi. Etre près de vous dans toutes les aventures & les moindres circonſtances de votre vie, vous procurer le ſommeil dans la criſe d'une fievre, vous couvrir comme un bouclier un jour de combat, vous ſervir de génie invulnérable & infatigable, vous ſuivre dans tous les dangers, que je ſouhaitois partager avec vous tandis que je n'étois qu'une femme foible & timide : voilà, cher époux, tendre ami, les penſées dont je réchauffe mon cœur languiſſant ; mais ma foibleſſe eſt ſi grande, que je ne peux ſupporter les agonies d'eſprit qui m'accablent, quand je me repréſente l'excès de douleur & d'affliction, que vous cauſera la nouvelle de ma mort. Je ne vous en dirai pas davantage ; car plus la perſonne qu'on pleure offre de conſolation, plus un cœur tendre & génereux ſent redoubler ſon affliction & ſon déſeſpoir. Si je me poſſede, mon dernier ſoupir ſera une priere pour vous. Je ne vous verrai plus. Adieu pour jamais.

XLIX. DISCOURS.

XLIX. DISCOURS.

Decipimur ſpecie recti. ———

Horat. Art. Poët. ℣. 25.

Une perfection ſimulée nous fait illuſion.

QUand je fais la découverte d'un caractere vicieux, qui n'eſt pas généralement connu, je le développe & l'approfondis en entier; je le place aux yeux du monde comme un épouvantail, pour parer de plus grands maux. Par ce moyen, je fais un exemple du proprietaire de ce vice, & je rends ſervice à ma patrie en mettant en garde tous les ſujets de ſa Majeſté, afin qu'ils n'en ſouffrent pas. C'eſt ainſi, pour changer l'alluſion, que j'ai marqué pluſieurs bas-fonds & ſables mouvans de la vie; & que je m'employe ſans ceſſe à découvrir les écueils qui ſont encore cachés, afin d'empecher les témeraires & les ignorans de ſe précipiter & de ſe perdre dans ces abîmes. C'eſt à cette intention que je publie la Lettre ci jointe, qui revele certains ſecrets de cette eſpece.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

C'eſt avec le plus grand plaiſir que je lis vos ſpéculations qui tendent à l'amelioration des mœurs de notre ſexe. Dans vos papiers ſeptieme & douzieme, vous avez fait vos efforts, pour nous corriger de nos craintes frivoles & de nos ſuperſtitions; dans le quinzieme, de notre goût pour les équipages; dans le trente-unieme, de notre goût pour les marionnettes; dans le trente-troiſieme, de nos idées ſur la beauté; dans le trente-ſeptieme, de notre inclination pour les Romans; dans le quarante-cinquieme, de notre paſſion pour les colifichets de France; dans le cinquante-ſeptieme de notre virilité & de notre zele trop factieux, dans le ſoixante-ſixieme & le ſoixante-ſeptieme, de l'abus que nous faiſons de la danſe; dans le cent-vingt-huitieme, de notre inconſtance; dans le cent-cinquante-quatrieme, de notre amour pour les fats, ſujet ſi étendu que vous l'avez continé dans le cent-cinquante-ſeptieme; dans le cent-ſoixante-ſeizieme, de notre tyrannie ſur nos maris débonnaires & ſoumis. Au quarante-unieme, vous avez décrit l'étourdie; au ſoixante-treizieme, l'Idole; au quatre-vingt-neuvieme, l'irréſolue; au cent-quatre-vingt-dix-neuvieme, la Salamandre. Vous avez auſſi conſideré nos habillemens, & repréſenté les extravagances dont nous ſommes capables à cet égard. Nos mouches ne vous ont pas échappé dans votre cinquantieme & votre quatre-vingt-unieme; nos coëffes, dans votre quatre-vingt-dix-huitieme; nos éventails, dans votre cent-deuxieme; nos jupons à panier, dans votre cent-vingt-ſeptieme; outre pluſieurs autres deffauts que vous avez relevés dans vos autres papiers, & dans ces Lettres répandues dans le corps de votre ouvrage.

Nous avouons en même-temps que les complimens que vous nous faites ſont innombrables, & les fautes que vous avez repriſes ne ſont pas d'une malice noire, ni ſelon votre aveu, univerſelles. Il paroît cependant, Monſieur, que vos diſcours ſont faits pour les femmes d'un certain rang, & pour l'utilité de celles qui ſont plutôt indiſcretes que vicieuſes. Mais il y a, Monſieur, une eſpece de proſtituées dans le vulgaire de notre ſexe, qui ſcandaliſe & qui mérite votre critique. Je ſçais que votre papier n'eſt pas fait pour entrer dans le détail de la conduite de ces femelles libertines : mais comme vous rendrez juſtice à pluſieurs femmes vertueuſes & reſpectables, dont la réputation ſouffre à cet égard, on eſpere que vous donnerez quelques remarques au public ſur ce ſujet.

Vous ſçaurez, Monſieur, que la conduite d'une femme indigne de ce titre m'a engagée à vous écrire cette Lettre : elle a paſſé ſa jeuneſſe dans la proſtitution la plus abandonnée ; elle gagne actuellement ſa vie en ſéduiſant les autres, & en formant un commerce criminel entre les deux ſexes. Parmi toutes les ruſes dont elle ſe ſert pour amaſſer de l'argent, elle perſuade fréquemment à un jeune homme qu'une telle perſonne de diſtinction, ou qu'une telle belle perſonne ſoupire pour lui en ſecret, & qu'il ne manque, que l'occaſion pour lui réveler ſon amour. Elle a même écrit des Lettres, au nom de quelques Dames de qualité, pour emprunter de l'argent à un de ces inſenſés *Rodrigos*, qu'elle a gardé pour elle ; tandis que le préteur croit avoir obligé une Dame qui ignore juſqu'à ſon nom. Son ingratitude le ſurprend ; & l'honneur l'empêche de lui faire l'impoliteſſe de l'en faire reſſouvenir.

Quand cette ruſée fait rencontre d'un homme, aſſez ſot pour ajouter foi à des contes de cette nature, elle en tire ſon profit en répetant des louanges qui n'ont jamais été dites, & en faiſant des meſſages qui n'ont jamais été envoyés. Comme pluſieurs étrangers fréquentent la maiſon de cette effrontée, on m'a inſtruite d'un autre artifice dont elle ſe ſert pour faire de l'argent. L'étranger ſoupire après une beauté Britannique, qu'il ne connoît que de réputation ; quand elle a démêlé les ſentimens du nouveau débarqué, elle lui promet un rendez-vous avec la belle, pourvû qu'il ſoit ſecret. L'étranger, ravi de ſa bonne fortune, lui fait un préſent ; en peu de temps, il eſt introduit auprès d'une Dame d'un nom imaginaire : car il faut ſçavoir que cette ruſée intrigante a des filles à ſa dévotion, qui repréſentent dans ces occaſions les plus belles Dames du Royaume.

Par ce moyen, on rencontre des Comtes & Barons Allemands dans les pays étrangers, qui ſe vantent des faveurs qu'ils ont reçues de Dames du plus haut rang, & d'un caractere au-deſſus de la critique. Quelle ſûreté y a-t'il donc, Monſieur, pour la réputation d'une femme, qui peut être ainſi proſtituée par ſubſtitution & réputée libertine, de même que le Heros *Troyen*, au neuvieme Livre de l'Eneïde, eſt eſtimé un lâche, parce que le phantôme qui lui reſſembloit, fuyoit devant *Turnus ?* Vous pouvez compter ſur la vérité de ce que je vous ai dit, au ſujet des intrigues infernales de ces abominables Mégeres. Si vous publiez cette Lettre, je pourrai

vous inſtruire plus amplement, touchant cette vicieuſe race de femmes.

Votre très-humble ſervante,
BELVIDERA.

J'ajouterai deux autres Lettres ſur differens ſujets, pour remplir mon papier.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Je ſuis Curé de campagne, & je me flatte que vous me prêterez votre ſecours, pour tourner en ridicule quelques indécences, qu'on ne peut pas fronder décemment en chaire. Une Dame veuve, qui eſt arrivée, cet Eté, de Londres, dans ma paroiſſe pour prendre l'air à ce qu'elle dit, paroît tous les Dimanches à l'Egliſe, avec pluſieurs modes extravagantes, au grand ſcandale & à la plus grande ſurpriſe de ma congrégation.

Ce qui offenſe bien davantage, c'eſt ſa maniere theâtrale de chanter les Pſeaumes. Elle introduit plus de cinquante airs Italiens, dans le centieme Pſeaume; & tandis que nous commençons ſur l'ancien ton de nos ancêtres, *tout peuple*, elle fait des diviſions dans les ſyllabes, dans les voyelles mêmes, & les orne avec les graces & le goût de chant de *Nicolini*; ſi elle rencontre un *jamais*, qui eſt très-fréquent dans les rimes de *Hopkins* & de *Sternhold*, elle le fredonne pendant une minute ſur l'air gai d'un Opera, après que tout le monde a fini.

Je ne ſuis pas antagoniſte & ennemi déclaré de la Muſique d'Egliſe; mais un ſemblable abus de cette Muſique peut donner un ridicule à ma Paroiſſe, qui regarde déja le chant des Pſeaumes comme un amuſement, & non comme partie eſſentielle de leur dévotion. Je crains de plus que la ſéduction & le mauvais exemple ne ſe répande; car l'écuyer *Squeekum*, dont la voix imite ſi bien celle d'un Eunuque Italien, ſe donnoit Dimanche dernier la même liberté.

Je connois les principes de la Dame, qui alleguera l'acte de tolération en ſa faveur, qui lui permet, à ce qu'elle croit, cette non-conformité; mais je vous prie de l'informer, que de chanter les Pſeaumes d'un ton different du reſte de ma paroiſſe, eſt une eſpece de ſchiſme, qui n'entre pas dans les privileges de l'acte de tolérantiſme. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur,
MONSIEUR LE SPECTATEUR, *R. - S.*

Dans votre papier ſur la temperance, vous preſcrivez une regle à boire ſur le modele du Chevalier *Guillaume Temple*, ſçavoir, le premier verre pour ſoi-même, le ſecond pour ſes amis, le troiſieme pour la bonne humeur, le quatrieme pour ſes ennemis. Or vous ſçaurez, Monſieur, que j'ai lû ce papier dans une cotterie dont je ſuis membre; notre Préſident nous aſſura qu'il y avoit une faute d'impreſſion dans cet endroit, & qu'aulieu du mot *verre*, il faut lire le mot *bouteille*. C'eſt pourquoi il

m'a chargé de vous avertir de cette faute typographique, & de vous prier de publier l'errata qui ſuit. *Dans le papier du Samedi 13 Octobre, p. 3. l. 2. au lieu de* verre, *liſez* bouteille.

Votre très-humble ſerviteur,
ROBERT BON COMPAGNON.

L. DISCOURS.

—— Veniunt, ſpectentur ut ipſæ.

Ovid. Art. Am. Lib. I. ℣. 99.

Elles viennent ſe donner en ſpectacle.

PArmi les Lettres de pluſieurs perſonnes ſenſées que j'ai eu l'honneur de recevoir, j'ai remarqué que pluſieurs perſonnes déplorent le mauvais goût de la ville à l'égard des pieces de theâtre & de ſpectacle. Une Dame particulierement obſerve une telle légereté dans les eſprits de ſon ſexe, qu'on n'y fait attention qu'aux impertinences. Il eſt étonnant combien peu on goûte les parties ſublimes des excellentes Tragédies de notre *Shakeſpear*. La ſenſualité non-ſeulement a abſorbé toute grandeur d'ame, mais la compaſſion même ſemble généralement bannie de tout l'Auditoire.

Les eſprits des hommes à la vérité ſemblent differemment diſpoſés: ce qui touche l'un, gliſſe ſur l'autre & ne l'affecte point. L'homme d'un cœur noble & d'une complexion grave & ſérieuſe, ſe plaît aux exemples de généroſité & de compaſſion; l'homme léger & badin ne ſe divertit qu'avec des ſujets de riſée & des traits folâtres. N'eſt-il pas triſte de voir une nombreuſe aſſemblée inſenſible aux endroits les plus touchans, qui excitent même en eux un ſentiment contraire à ce qu'on en devroit attendre.

Dernierement, dans la Tragédie de *Macbeth*, quand Lady Macbeth, complice du meurtre du Roi, paroît toute étonnée de la nouvelle de cet aſſaſſinat & fait une exclamation, au lieu de l'indignation que cette circonſtance devroit élever dans tous les cœurs, elle eſt reçue avec un rire déſordonné. Le même éclat ridicule arriva, quand un criminel fut poignardé. On ſe réjouit quand un ſcélerat eſt pris ſur le fait & punit de ſon crime; mais c'eſt une joye qui ne devroit pas s'exprimer par des ris.

Généralement on peut obſerver que les appetits ſont plutôt émus que les paſſions. Une expreſſion qui tiendra au libertinage fera ſourire une nombreuſe compagnie, tandis qu'une ſentence qui peindra le ſentiment intérieur de l'ame ſera reçue avec la plus grande froideur & l'indifference la plus marquée. Un de mes correſpondans, ayant réfléchi ſur cette matiere, a diviſé la partie femelle de l'Auditoire, & rend raiſon des préjugés contre ce plaiſir raiſonnable de la façon qui ſuit. La prude, dit-il, comme elle agit par contradiction, eſt d'une morne gravité à la Comédie, & d'une gaieté extravagante à une Tragédie. La coquette eſt ſi affairée à jetter des regards circulaires, & à en conſiderer les effets, qu'elle n'obſerve les

Acteurs qu'en qualité de rivaux, qui détournent l'attention des ſpectateurs de deſſus elle. Outre ces eſpeces de femmes, il y a les modeles des modes, qu'on ſuppoſe trop habituées au Spectacle pour devoir faire la moindre attention à ce que diſent les Acteurs. Enſuite paroît une eſpece de femelles évaporées qui ſçavent contrefaire tout le monde, qui ſe divertiſſent par perſiflage de tout ce qu'elles voyent & entendent faire & dire aux autres, & qui ne ſont ſpectatrices que des Auditeurs.

Mais ce qui eſt tout-à-fait déplorable, c'eſt la perte entiere d'un parti digne d'être conſervé dans le bon ſens en toute occaſion ; nous diſtinguerons ce parti ſous le nom d'innocentes & non affectées. Vous verrez une de cette eſpece touchée d'un incident bien amenée & d'un coup de theâtre frappant ; tout d'un coup elle eſt impertinemment obſervée des hommes, & regardée avec dédain par une ſupérieure du même ſexe, dont le caractere eſt d'être inſenſible ; elle rougit, & perd le plaiſir d'une louable triſteſſe & d'une compaſſion bien placée : c'eſt ainſi que tout l'Auditoire tremble de laiſſer couler une larme, & évite comme une foibleſſe ce qui fait le véritable éloge du cœur.

MONSIEUR,

Comme vous effectuez la réforme parmi les gens de bon ſens, je vous prie de fixer la méthode par laquelle nous autres femmes puiſſions ſçavoir quand les unes ou les autres arrivent en ville. La plûpart d'entre nous ſe ſont miſes ſur le pied de ne pas avertir leurs connoiſſances de leur arrivée ; & ſi on ne leur rend pas viſite dans la ſemaine qu'elles reſtent à la maiſon, c'eſt une querelle mortelle, & une haine irréparable. Ordonnez-leur donc, cher Spectateur, d'annoncer leur arrivée dans votre papier qui eſt généralement lû par notre ſexe ; ou qu'elles envoyent leurs impudens laquais pour le faire ſçavoir dans toutes les maiſons de leurs connoiſſances. Si vous publiez ma Lettre, corrigez-en l'ortographe. La ville ſe remplit tous les jours ; & vous ferez bien de vous dépêcher ; car on prend par ce moyen-là avantage l'une de l'autre ; on ceſſe de ſe voir, & on devient d'une humeur impraticable. Inſerez donc celle-ci dans votre papier le plutôt qu'il vous ſera poſſible, afin d'éviter à l'avenir des mépriſes de cette eſpece. Je ſuis à jamais,

Votre très-humble ſervante,
MARIE PENSE BIEN.

Je vous prie auſſi de donner un réglement ſelon la forme des avertiſſemens de l'arrivée d'une perſonne à la ville, pour les differens états des perſonnes qui avertiſſent & qui ſont averties.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

J'ai été à la campagne, & me ſuis vue privée juſqu'à mon retour du plaiſir

de lire votre papier du 28 Octobre, où vous expoſez ce maudit vice d'attraper les jeunes filles, en les faiſant échapper de leurs familles, & fuir le ſein de leurs parens. Je vous aſſure ſans flatterie, que ce papier a ſauvé mon apprentiſſe de ſa ruine ; & pour monument de ſon utilité je l'ai placé dans un quadre avec un verre devant, à la place de cette fille dans mon comptoir. Je le fais lire comme la priere, tous les matins, à mes jeunes filles, pour les fortifier & les armer contre les pieges de ces ſcélerats & de ces malheureux ſéducteurs.

Je ne ſçai ſi l'aventure que vous y avez racontée étoit véritable ou de votre invention : mais je ſuis prête à faire ſerment que la premiere partie de cette aventure eſt arrivée mot pour mot à mon apprentiſſe, enſorte que, ſi j'euſſe alors lû votre papier, j'aurois ſuivi votre méthode pour renverſer les projets de ce coquin. Continuez & proſperez,

Votre très-humble ſervante.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Raillerie à part, je vous prie d'inſerer ceci mot pour mot dans votre papier prochain, ſi vous avez quelqu'égard à la Requête d'une amante infortunée. Vous voyez que c'eſt pour rappeller un cœur égaré, que quiconque vous rapportera ſera ſatisfait. Je vous prie de n'y pas manquer, ſi vous vous ſouvenez de la paſſion que vous avez témoignée pour celle, en faveur de qui vous avez dernierement écrit un papier.

Cœur perdu, noble, génereux, grand & bon, ſans qu'on ſçache cependant comment le fixer ; auſſi inconſtant que le vent, changeant toujours & courant de femelle en femelle ; inquiet, tremblant, ſoupirant, mourant & grand menteur. C'eſt une Sirene mâle, qui garde en chantant la meſure : la fille qui l'écoute s'en repentira ; & celle qui le prend deviendra l'eſclave d'un Tartare.

LI. DISCOURS.

Fictis memineris me jocari fabulis.

Phæd. Prolog. Lib. I.

Qu'on ſe ſouvienne que nous nous amuſons avec des Hiſtoires fabuleuſes.

J'Avois dernierement traduit un fragment d'un ancien Poëte, qui décrit les femmes ſous differens caracteres, & qui, ſelon ſes idées, ſuppoſe qu'elles ont reçu leurs diverſes inclinations, manieres & diſpoſitions des animaux & des élémens dont elles ſont compoſées. L'eſprit échauffé de cette idée du Poëte, je voulois donner au ſexe ſa revanche, en publiant dans un autre papier le grand nombre de caracteres vicieux qui ſe trouvent chez les hommes, & en détaillant les differens ingrédiens, dont la recette forme la compoſition de leurs humeurs, & de leurs temperamens divers.

Horace fournit une idée à peu près ſemblable, quand pour s'excuſer auprès de ſa maîtreſſe d'un libelle ſatyrique qu'il avoit écrit contre elle, & pour rendre raiſon de cette furie impetueuſe dont le cœur de l'homme eſt ſouvent agité, il nous dit que, lorſque Promethée fit ſon homme de boue, il forma le cœur en y mêlant quelques particules furieuſes du Lion.

En conſiderant attentivement cette penſée d'Horace, je découvris tant d'humeurs étranges chez l'homme, que je ne ſçavois plus à quels animaux les attribuer. Les ames des hommes ſont diverſifiées par tant de caracteres, que la grande variété des matériaux dans le monde ne ſuffit pas à fournir à leurs differens temperamens & inclinations. La création entiere avec tous ſes animaux & tous ſes élémens ne ſçauroit ſuppléer à toutes leurs extravagances.

Au lieu donc de ſuivre la penſée de *Symonide*, j'obſerverai que, comme ce Poëte ſe ſervit de la Doctrine de Préexiſtence pour expoſer les vices des femmes, la Poſtexiſtence (ſi l'on peut ſe ſervir d'un terme qui néanmoins ſe fait bien entendre) a fourni à quelques-uns des anciens Philoſophes de la matiere plus qu'il n'en falloit pour ſatyriſer les vices de l'eſpece humaine en général. Comme *Symonide* décrit les bêtes entrant dans la compoſition des femmes, d'autres ont repréſenté les ames humaines entrant dans le corps des brutes. C'eſt ce qu'on appelle la Doctrine de la tranſmigration, qui ſuppoſe que les ames humaines, en abandonnant le corps qu'elles ont animé, vont donner la vie à des corps brutes avec qui elles ont eu le plus de reſſemblance dans les mœurs.

Voici comme *Dryden* décrit la tranſmigration dans ſa traduction du diſcours de Pythagore, tiré du quinzieme Livre des Métamorphoſes d'*Ovide*, où ce Philoſophe perſuade à ſes Diſciples l'abſtinence de la viande dans le regime qu'il leur preſcrit.

» C'eſt ainſi, dit-il, que toutes choſes ſe changent ; c'eſt ainſi que rien » ne meurt, & que l'eſprit ſans corps voltige çà & là, chaſſé de ſon » domicile par le tems, la force ou la maladie ; c'eſt ainſi qu'il ſe loge où » il peut, tantôt dans un oiſeau, tantôt dans un quadrupede, ou bien il » parcourt la ſurface immenſe de ce globe, juſqu'à ce qu'il trouve des » membres formés : alors il les anime, ſelon leur eſpece. L'ame rejettée » eſt toujours la même ; elle ne change que de figure. Que la piété ne cede » donc pas au goût de l'appetit gourmand : laiſſez les ames tranquilles » dans leur habitation, de peur de chaſſer de leurs aſyles les ames de vos » peres, d'appaiſer votre faim en dévorant votre eſpece, ou de faire déloger l'ame de votre frere du corps d'une bête brute. «

Platon, dans la viſion d'*Erus l'Armenien*, dont je pourrois bien dans la ſuite faire le ſujet d'une ſpéculation, nous donne pluſieurs belles tranſmigrations ; telles que celle de l'ame d'*Orphée*, qui étant harmonieuſe, mélancolique & déteſtant les femmes, entra dans un cygne ; l'ame d'*Ajax*, fiere & colerique, anima un lion ; l'ame d'*Agamemnon*, avare & imperieuſe, entra dans le corps d'un aigle ; l'ame de *Tharſites*, bouffonne & ridicule, donna la vie au corps d'un ſinge.

Congreve, dans le Prologue d'une de ſes Comédies, badine cette Doctrine avec une expreſſion un peu vehémente. » C'eſt ainſi, dit-il, que l'ame qui » anima autrefois le corps du grand *Ariſtote*, peut avoir été condamnée à » animer celui d'un âne; ou peut-être, par une pénitence exceſſive, eſt-elle » condamnée à animer dans cette maiſon le corps d'un petit-maître. «

Je remplirai ce papier avec quelques Lettres, qu'on m'a envoyées ſur ma ſpéculation de mardi paſſé. Mes correſpondans font voir la vérité de ce que j'avançai alors, que le papier de ce jour ne regardoit que le vulgaire du ſexe.

De ma maiſon, *au Strand*, ce 30 Octobre, 1711.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Après avoir lû votre papier de mardi, par pluſieurs ſymptômes dans ma conſtitution, je découvris que j'étois une abeille. Ma boutique, ou ſi vous l'aimez mieux ma cellule, eſt dans cette grande ruche de femelles, qu'on nomme la nouvelle échange; j'y ſuis employée journellement à ramaſſer un petit fond de gain des plus belles fleurs de la ville, je veux dire des Dames & des petits-maîtres. J'ai une nombreuſe famille, à qui je donne la meilleure éducation qu'il m'eſt poſſible.

Mon malheur, Monſieur, eſt d'avoir épouſé une mouche de proye, qui vit ſur ce que j'amaſſe, ſans cooperer en la moindre choſe à l'accroiſſement du fonds commun. Comme d'un côté j'ai ſoin de ne me pas comporter envers lui en mouche à cheval, je ne voudrois pas non plus qu'il me regardât comme une humble mouche à miel; c'eſt pourquoi je fais ce qui eſt en moi, pour l'engager à faire des proviſions pour les mauvais jours, & je lui repréſente ſouvent les funeſtes effets que ſa pareſſe & ſa négligence peut nous cauſer dans notre vieilleſſe. Je vous ſupplie, Monſieur, de joindre vos bons avis aux miens à cet égard, & vous obligerez infiniment,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſervante,
MELISSA.

Picadilly, ce 31 Octobre, 1711.

Je ſuis uni, pour mes péchés ſans doute, par le nœud du mariage, à une de ces Philis qui ſont décrites dans l'ancien Poëte ſous le nom de difficiles, comme nous l'avons lû dans votre dernier papier. Elle a la chevelure voltigeante, & la peau auſſi douce que la ſoye: mais, Monſieur, elle paſſe la moitié de ſa vie au miroir, & me ruine en rubans. Pour moi qui ne ſuis qu'un ſimple artiſan, je cours riſque de faire banqueroute par la pareſſe & l'exceſſive depenſe de ma chere moitié. Je vous prie, Monſieur, de me dire dans votre papier prochain, ſi elle n'eſt pas obligée de ſoigner ſa famille, & ſi je n'ai pas droit de lui arranger la peau à ma façon, en cas de refus.

Votre ami, BARNABÉ CASSANT,
Cheapſide,

Chaeptide, ce 30 Octobre.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

L'humeur du chat me plaît beaucoup; ayez la bonté de vous étendre ſur ce ſujet.

Le vôtre à jamais,
JOSIAH HERPHECK.

P. S. Il faut que vous ſçachiez que je ſuis marié à un *Grimalkin*.

Wapping, ce 31 Octobre 1711.

MONSIEUR,

Depuis que votre papier de mardi dernier eſt entré dans notre maiſon, mon mari ſe plaît à m'appeller ſon *Ocean*, parce que cet extravagant d'ancien Poëte que vous avez traduit, dit que les ames de quelques femmes ſont faites d'eau de la mer. Voilà ce qui a encouragé mon impudent époux à faire le ſpirituel & le joli cœur à mes dépens.

Quand je me mets en colere, il s'écrie: Ma chere, calmez-vous. Quand je gronde quelqu'un de mes domeſtiques, il me dit: Ma chere enfant, ne ſoyez point orageuſe. Il y a une heure qu'il eut l'inſolence de me dire qu'il étoit marinier, & qu'il falloit qu'il comptât ſur le partage de ſa vie entre la tempête & le beau temps. Quand je me démene avec activité dans le ménage, il dit que la marée eſt haute chez lui: quand je me tiens tranquille & ſans rien faire, c'eſt alors qu'il dit que le vent eſt contraire: quand je lui demande s'il pleut, il me répond que cela ne fait de rien, pourvû qu'il faſſe beau temps dans la maiſon. En un mot, Monſieur, je ne peux pas lui dire mon ſentiment, ſans qu'il me diſe que je gonfle, que je ſuis en furie, ou quelqu'autre choſe déſagréable à entendre.

Je vous prie, Monſieur le Spectateur, puiſque vous ſatyriſez tant les autres femmes, de nous faire ſçavoir les matériaux dont votre épouſe eſt compoſée, en cas que vous ſoyez marié. Je ſuppoſe que vous voudriez nous rendre des créatures inſipides & ſoumiſes: mais il faut que vous ſçachiez, Monſieur, que nos paſſions ſont auſſi vives que les vôtres, & qu'une femme n'a jamais été deſtinée pour ſe laiſſer dominer.

MARTHE TEMPETE.

LII. DISCOURS.

—— Eripe turpi
Colla jugo: liber liber sum, dic; age.

Horat. Satir. I. Lib II. ℣. 92.

Rompez les indignes chaînes qui vous tiennent en esclavage : dites hardiment je suis libre ; & soyez-le en effet.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

JE ne jette jamais les yeux sur ma femme, sans penser au bonheur dont jouit le Chevalier *Roger de Coverley*, d'avoir un ami comme vous, pour peindre la méchanceté & la cruauté de sa maîtresse. J'ai souvent souhaité de vous voir chez moi, pour faire connoissance du caractere de mon épouse. Elle vous fourniroit de la matiere pendant quelques mois pour un papier chaque semaine. Puisque nous n'avons pas l'honneur d'être connus de vous, permettez-moi de vous tracer un tableau de notre situation présente, le mieux qu'il me sera possible. Vous sçaurez donc que je suis à peu près de la même constitution de *Nathanael Henrooſt*, dont le nom est enregistré dans vos papiers.

J'ai une femme qui fait un plus cruel usage de mon bon naturel que la femme de *Nathanael*. Il n'y avoit pas encore un mois que nous étions mariés, quand elle découvrit mon humeur pacifique, & que j'aimois mieux souffrir quelqu'incommodité que de disputer. Sitôt qu'elle eut fait cette observation, il arrivoit que, si j'offrois de sortir, elle se mettoit entre la porte & moi, me donnoit un baiser, & me disoit qu'elle ne vouloit pas me laisser aller à mes affaires; alors, bon gré, mal gré, il falloit rester. Un jour ou deux après, elle me déclara que j'étois tout le monde pour elle, & qu'elle vouloit qu'elle fut tout le monde pour moi. Si mon cœur, dit-elle, m'aime autant que je l'aime, il ne se lassera jamais de ma compagnie. Ensuite de cette déclaration expresse, elle refusa de me laisser voir chez moi par mes connoissances ; en peu de tems, les domestiques avant de répondre à la porte à ceux qui heurtoient, demandoient à ma femme en ma présence, si j'étois à la maison ou non: elle répondoit, non, d'un ton de bonne amitié; & m'appelloit son cher ami.

Je ne vous raconterai pas d'autres petites circonstances, pour vous mieux peindre ma situation : mais je vous dirai en deux mots que cette humeur est poussée si loin, que je mene la vie d'un prisonnier d'état. Les Lettres sont ouvertes ; je n'ai point l'usage du papier, des plumes & de l'encre qu'en sa présence. Je ne sors jamais, à moins que ce ne soit dans son carrosse avec elle, pour prendre l'air, si l'on peut parler ainsi quand on a les glaces levées. J'ai entendu les domestiques à mes oreilles déplorer mon état & en gémir ; mais ils n'osent m'apporter des messages, sans qu'elle en soit informée, parce qu'ils doutent & se méfient de mon peu de résolution à les protéger.

Au milieu de cette vie inſipide, une de mes anciennes connoiſſances, nommée *Thomas Meggot*, étant fort bien auprès d'elle, a la permiſſion de me voir en ſa compagnie, parce qu'il chante joliment. Cet ami même vient de m'exciter à rébellion, & de me donner des avis de la maniere que je vais vous dire. Ma femme prétend être connoiſſeuſe en Muſique, tandis qu'elle n'y entend rien : elle a particulierement beaucoup de goût pour la Muſique Italienne. *Thomas* va trouver *Armſtrong* le fameux copiſte de Muſique, & le prie de faire entrer cette ſentence de Ciceron en parodie d'un air Italien & de l'envoyer à ma femme : *An ille mihi liber, cui mulier imperat ? cui leges imponit, præſcribit, jubet, vetat quod videtur ? Qui nihil imperanti negare, nihil recuſare audet ? Poſcit ; dandum eſt. Vocat ; veniendum. Ejicit ; abeundum. Minitatur ; extimeſcendum.* » Jouit-il » de la liberté, celui qui ſe laiſſe dominer par une femme ? Qui ſe laiſſe im- » poſer des loix, preſcrire & commander comme elle veut ? Qui ne peut » rien refuſer de ce qu'elle demande, ni rien omettre de ce qu'elle or- » donne ? «

En un mot, ma femme fut charmée de cette ſentence : elle dit que l'Italien étoit l'unique langage pour la Muſique ; elle admiroit le tendre des ſentimens, & la fineſſe de l'accent de cet idiome, avec tous les termes qu'on dit par routine dans ces occaſions. Elle envoye chercher M. *Meggot*, pour chanter cet air, ce qu'il fait avec beaucoup d'applaudiſſemens : ma femme en l'écoutant eſt dans des extaſes, & ſe réjouit de croire qu'à la fin j'ai pris goût au chant Italien : car le goût augmente, ſelon elle, à meſure qu'on parvient à comprendre un peu ce langage. Je vous prie, M. *Meggot*, continuoit-elle, chantez-nous encore une fois ce trait : *Nihil imperanti negare, nihil recuſare.*

J'ai été charmé, comme vous pouvez croire, de l'expédient de mon ami *Meggot* ; pour me tirer de ma léthargie, & pour répondre à ſa ſommation, je vous donne l'hiſtoire tout au long, & je ſuis réſolu de me déclarer, auſſitôt que cette Lettre paroîtra dans votre papier.

Voici la maniere dont je m'y prendrai, pour lever l'étendart de la rebellion. M. *Meggot* ; qui tous les jours vient prendre le thé avec nous, nous lira votre papier faiſant mention de cette hiſtoire. Si ma chere moitié entend raiſon ſans rien répliquer, tout ira bien : car auſſi-tôt qu'on aura fini la lecture du papier, j'ordonnerai à mon cocher de ſe tenir tout prêt, je nommerai l'heure que je reviendrai dîner, & je dirai que ſi je paſſe cette heure on dîne ſans moi.

Si mon épouſe ne fait que bouder ſans rien dire, M. *Meggot* & moi nous ſortirons enſemble, & tout ira bien, comme je viens de le dire. Si elle commence à commander ou à raiſonner, vous recevrez un détail de ſa réſiſtance & de ſa ſoumiſſion ; car il faut que la chere Dame, à ſon tour, ſe rende & faſſe vœu d'obéiſſance à votre très-humbe ſerviteur,

ANTOINE LIBRE.

P. S. Il eſt inutile, j'eſpere, de vous prier d'inſerer cette Lettre dans votre premier papier.

LIII. DISCOURS.

Si quidem herclè possis, nil prius neque fortius;
Verum si incipies, neque perficies gnaviter,
Atque ubi pati non poteris, cum nemo expetet,
Infecta pace, ultrò ad eam venies, indicans
Te amare, & ferre non posse: actum est, ilicet,
Periisti: eludet ubi te victum senserit.

Terent. Eunuch. Act. I. Sc. I.

Si vous êtes constant dans votre résolution, vous agirez en homme; mais si le courage vous manque au milieu de l'exécution, & si vous faites une soumission volontaire, en avouant la violence de votre passion, & l'impossibilité qu'il y a d'y résister; c'est fait de vous: vous êtes perdu, & vous pouvez vous aller pendre; elle vous insultera, sitôt qu'elle vous verra son esclave.

MONSIEUR,

CElle-ci est pour vous informer que M. *Libre* n'eut pas plutôt monté en carrosse, que son épouse fut saisie d'un terrible accès de vapeurs, qui nous fit craindre pour une fausse couche, ce qui pourroit lui faire courir risque de la vie. C'est pourquoi, mon cher Monsieur, si vous sçavez quelque bonne recette contre cette maladie régnante & à la mode, ayez la bonté de la communiquer pour le bien du public, & vous obligerez,

Votre très-humble servante,
ANNE POINT DE VOLONTÉ.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Le bruit fut très-grand, sitôt que j'eus fait la lecture du SPECTATEUR concernant Madame *Libre*: elle fut agitée d'une foule de révolutions l'une après l'autre: elle enrageoit, elle s'évanouissoit, elle grondoit, elle se plaignoit & accabloit son mari d'injures. A l'arrivée d'une Dame de ses voisines, qui vous a écrit, à ce qu'elle dit, Madame *Libre* n'eut autre chose à faire de plus pressé que de s'évanouir. J'eus l'honneur de lui lire votre papier d'un sang froid qui m'est familier dans ces occasions. Je trouvai bientôt que vous m'aviez baptisé *Thomas Meggot*; mais je ne dis rien, pour voir ce que feroit Madame *Libre*.

Elle regarda souvent son mari aussibien que moi, & ne trembla point en nous donnant du thé, jusqu'à la circonstance du passage de Ciceron parodié sur un air d'Opera par *Anstrong*. Alors, elle éclata; elle étoit tournée en ridicule, trompée & injuriée. La tasse avec le thé fut jettée au feu; & sans s'en prendre à son mari, elle me dit que j'étois un fat, qui ne sçavois pas encore les conséquences qu'il y a de se mêler d'affaires entre mari & femme.

Alors M. *Libre* prit la parole & dit à son épouse: Si je vous aimois moins,

Madame, je ne me ſerois pas ſervi du moyen d'écrire au Spectateur, pour informer ma femme, (que Dieu & la Nature ont bien voulu dans le partage de leurs tréſors placer ſous ma direction) de ce que je voudrois qu'elle fit. Mais puiſque vous êtes aſſez indiſcrete, pour ne pas ſuivre l'avis que je vous donne dans ce papier, il faut que je vous diſe, Madame, que vous avez trop long-tems joué un rôle peu convenable au ſentiment que vous devriez avoir de la ſubordination dans laquelle il a plû au ſort de vous placer. Il faut que vous ſachiez une bonne fois, Madame, que le laquais... *Oh! Thomas!* ici: le laquais entra & repondit: Madame. Ne connoiſſez-vous pas ma voix, lui dit M. *Libre*? Regardez-moi, quand je vous parle. Je vous dis, Madame, que ce laquais prendra les ordres dorénavant de moi-même, ſi j'ai le loiſir de voir compagnie ou non. A dater de cet inſtant, je ſuis le maître dans cette maiſon, & c'eſt mon affaire de m'y comporter, & en tout autre lieu, de façon à vous faire honneur: & vous devriez vous rendre les délices & l'ornement d'un homme d'honneur, ci-devant eſtimé & utile à ſes amis. J'ai trop long-tems enſeveli le peu de mérite que j'ai, pour condeſcendre à une humeur capricieuſe que ma complaiſance a augmentée au point de devenir inſupportable.

Monſieur *Libre* termina ſon diſcours, avec la tendreſſe & la douleur peintes ſur le viſage, voyant ſon épouſe dans une extrême angoiſſe: car elle ſe tenoit gonflée de rage, ayant les yeux fixés ſur le feu; lorſque craignant de voir tout échouer dans mon projet, je la provoquai à tomber ſur moi, pour l'arracher de cette triſteſſe aimable, dans laquelle elle étoit plongée. Je lui dis donc fort à propos pour mon ami, que M. *Libre* étoit devenu la fable de la ville, & qu'on diſoit ſouvent pour faire rire les compagnies, qu'on attendoit M. *Libre* en un tel endroit.

A ce propos, la douceur de la Dame ſe changea en rage; elle jetta la bouillotte ſur votre ſerviteur; enſuite elle ſe leva, & ſe plaçant au milieu de la chambre, elle s'écria à pleine tête qu'elle étoit la plus infortunée de toutes les femmes; que d'autres cachoient les petites mortifications domeſtiques; mais qu'il n'y avoit point pour elle d'éloge, d'expédient, ni de façon de lui faire connoître ſon tort: tout le monde étoit imbu de ſes erreurs, avant qu'on lui en eût dit le mot.

Monſieur *Libre* alloit lui répondre avec douceur, quand je l'interrompis bruſquement en diſant: Je n'ai rien à dire à tout ceci, Madame; mais vous devez conſiderer que vous n'êtes plus un enfant. On peut paſſer cette humeur à une jeune fille; mais on ne peut la pardonner dans une mere, & elle eſt incompatible avec ſon caractere. C'eſt alors qu'elle perdit toute patience; elle ſe lança à la perruque de ſon mari. Je la pris entre mes bras pour deffendre mon ami: il me faiſoit ſigne que c'en étoit trop; je lui fronçai les ſourcils, pour lui faire connoître qu'il étoit perdu, s'il ne tenoit ferme. La Dame continuoit à parcourir tous les coins de la chambre, juſqu'à l'arrivée de la voiſine dont je vous ai déja parlé; alors elle ſe jetta toute eſſouflée ſur un ſopha. J'encourageai toujours mon ami, qui demanda, mais d'un ton de voix foible & embarraſſé, ſi le carroſſe étoit prêt: nous nous

en allâmes, & je fus obligé de donner les ordres au cocher. A peine étions nous arrivés chez moi, que tous les parens de Madame *Libre* vinrent le demander; & la mere de M. *Libre* écrivit un billet, dans lequel elle diſoit n'avoir jamais penſé à voir ce jour.

En un mot, Monſieur, nous avons entrepris une affaire, à ce que je crains, au-deſſus de nos talens. Je m'apperçois déja que mon ami me regarde plutôt comme un homme qui connoit la foibleſſe dont il rougit, que comme un véritable ami qui l'a racheté d'eſclavage. Monſieur le Spectateur, je ne ſuis qu'un jeune homme; ſi M. *Libre* ſe rend, on me regardera comme un incendiaire, & je ne pourrai jamais obtenir une femme, quand mon heure d'hymen ſera venue. Il a envoyé dire chez lui qu'il paſſeroit la nuit à *Hampſtead;* mais je crois que la crainte de la premiere entrevue & de l'aſſaut qu'il faudra eſſuyer après cette rupture a beaucoup de part à cette réſolution.

Madame *Libre* a une très-belle ſœurt ſuppoſez que je le livraſſe en capitulant avec la mere pour ſon retour. Vous êtes un grand Caſuiſte. S'il n'a pas le courage de tenir ferme, ne m'eſt-il pas permis de faire marché le mieux qu'il me ſera poſſible? Ce qui me fait douter de la conſtance de mon homme, c'eſt qu'il juge à propos de raiſonner avec elle. Le Capitaine *Sentray* vous dira qu'on n'eſt plus commandant, quand on permet la diſcuſſion de ſes ordres. Je voudrois que vous me donnaſſiez vos avis, pour me tirer avec honneur de cette affaire,

Votre très-humble ſerviteur,
THOMAS MEGGOT.

LIV. DISCOURS.

——— Tunc fœmina ſimplex,
Et pariter toto repetitur clamor ab antro.

Juvenal. Satir. VI. ŷ. 326.

N'étant plus retenue par les loix de la décence, les femmes réunies font retentir les autres.

J'Entretiendrai aujourd'hui mes Lecteurs avec quelques Lettres de la part de mes correſpondans. La premiere contient la deſcription d'une cotterie réelle ou imaginaire. Je croirois que celle qui l'a écrite, a forgé cette eſpece d'*Orgies* nocturnes de ſon imagination. Mais que ce ſoit vérité ou fable, ſa Lettre peut être utile aux perſonnes qui y ſont repréſentées, dont les caracteres ſont fort communs dans le monde.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Dans quelques-uns de vos papiers, vous avez diverti le public avec le détail de pluſieurs aſſemblées nocturnes. Je ſuis membre d'une ſociété dont la

connoiſſance vous a échappée ; je veux dire la *cotterie des lutteurs femelles*. Chacune de nous prend un fiacre, & nous nous aſſemblons une fois la ſemaine dans une grande chambre que nous louons pour cet effet. Nos hôtes & leurs familles, qui ſont des gens tranquilles, s'en vont ſouper en ville chaque nuit de nos aſſemblées. Auſſi-tôt que nous ſommes toutes ramaſſées, nous mettons la modeſtie & la retenue de notre ſexe à part : je ne puis vous exprimer le plaiſir, dont nous jouiſſons depuis dix heures du ſoir juſqu'à quatre heures du matin, en devenant auſſi rudes que les hommes peuvent l'être. A meſure que nous nous échauffons au jeu, la chambre ſe remplit d'éventails caſſés, briſés, de jupons déchirés, de coëffes, de jarretieres, & de tout le débris de nos parures. J'ai oublié de vous dire que nous avons toujours un fiacre ſurnumeraire pour emporter nos morts : c'eſt ainſi que nous appellons ces fragmens & morceaux déchirés, dont la chambre ſe trouve parſemée, que nous avons ſoin de ramaſſer pour en faire des paquets, & que nous mettons dans le carroſſe.

Vous ne ſçauriez vous imaginer le plaiſir que nous avons de nous raſſembler la nuit ſuivante dans la chambre d'un de nos membres, où chacune débrouille, remue & cherche ce qui lui appartient parmi cet amas confus de monceaux de ſoye, d'étoffe, de dentelles & de rubans. Je viens de vous donner un détail de nos amuſemens, les nuits marquées pour nos aſſemblées ordinaires, il faut auſſi vous informer que nous démoliſſons une prude une fois le mois ; c'eſt-à-dire, que nous attrapons une jeune femelle réſervée, que nous dépouillons en un moment. La prude du mois paſſé s'étoit ſi bien retranchée derriere des côtes de baleine, que nous eûmes beaucoup de peine à la déſarmer : mais, ces retranchemens une fois forcés, c'étoit un plaiſir de voir la confuſion & la honte que cette créature neuve exprimoit par tous ſes mouvemens.

En un mot, Monſieur, il eſt impoſſible de vous donner une idée de notre divertiſſement, à moins de venir paſſer une ſoirée avec nous ; quoique ce ſoit contre les regles de notre ſociété d'y admettre un homme, nous avons tant de confiance dans votre diſcrétion & votre ſilence, que toute la cotterie a conſenti dans la derniere aſſemblée, de vous recevoir une nuit comme ſpectateur. Je ſuis,

Votre très-humble ſervante.
CATHERINE TER-WAGANTE.

P. S. Nous démoliſſons une prude jeudi prochain.

Quoique je ne trouve pas à propos de riſquer ma perſonne parmi ces Lutteurs femelles, je remercie *Catherine* de ſon offre obligeant. Je ne veux pas, comme Clodius, me fourrer dans les rits myſterieux de la *bonne Deeſſe*, & je craindrois d'être démoli autant que la prude.

La Lettre ſuivante vient de la part d'un Monſieur, dont le gout eſt trop délicat pour ſouffrir aucune choſe dans le ſexe qui reſſemble à la lutte. Dans la ſuite, je pourrai m'étendre ſur l'idée qu'il m'a fournie, & en remplir un papier. En attendant, voici la Lettre.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

C'eſt mon malheur d'aimer éperdûment une jeune perſonne ſujette à des deffauts qui me donnent bien de l'inquiétude; & je ne ſçais comment m'y prendre pour les lui faire connoître. Elle eſt belle, ſe met bien; elle eſt riche, ſon humeur eſt agréable; mais ou elle néglige, ou elle n'a aucune idée de ce que le monde poli appelle délicateſſe. Au retour de la promenade, l'autre jour, elle ſe jetta devant la compagnie dans un fauteuil, & déclara que chaque partie de ſon corps étoit baignée de ſueur. Elle m'a dit cet après-diner qu'elle avoit mal à l'eſtomach; elle ſe plaignoit hier à diner qu'il y avoit quelque choſe accroché entre ſes dents. L'Eté paſſé, je la régalai d'un panier de fruits; elle en mangea avec tant de gourmandiſe, que je fus preſque dégoûté de jamais la revoir. En un mot, je tremble quand elle veut ouvrir la bouche, ou ſe mettre en mouvement. Comme elle a du bon ſens, vos avis pourront la corriger, & je ſerai heureux. Si non, ce qui me dégoûte avant notre mariage, pourroit devenir inſupportable & la cauſe de mon malheur après notre union. Je ſuis, &c.

J'eſtime infiniment celle qui m'a envoyé cette Lettre, par le détail qu'on verra qu'elle fait d'elle-même.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Je ſuis arrivée à un état de tranquillité envié de peu de monde; je veux dire à celui d'une vieille fille. Etant donc entierement dégagée de toutes ces folies, que l'amour de votre ſexe fait commettre au nôtre, je lis toutes vos railleries ſur nous ſans reſſentiment. Je puis dire avec *Hamlet*: homme ou femme ne ſçauroient me plaire. C'eſt pourquoi, Monſieur, comme vous n'épargnez pas votre ſexe, ne ménagez pas ce qui eſt ridicule dans le nôtre; & vous obligerez une femme qui eſt

Votre très-humble ſervante,
SUSANNE GLACE.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Je ſuis l'épouſe d'un Curé; il me ſemble que vous avez voulu me peindre dans votre dixieme caractere des femmes: je n'ai rien à dire à vos neuf autres caracteres.

Votre très-humble ſervante,
A. B.

LV. DISCOURS.

Rumoreſque ſerit varios.

Virgil. Æneid. Lib. 12. ℣. 228.

On répand mille bruits divers.

MONSIEUR,

POurquoi vous adreſſer à mon pere, pour obtenir de lui ma tendreſſe? Je ne ſçaurois empêcher qu'il ne me livre à vous & ne vous rende maître de ma perſonne : mais ni lui ni moi, je vous aſſure, nous ne pouvons vous donner mon cœur. Réfléchiſſez, je vous prie, Monſieur, ſur les mauvaiſes conſéquences & les ſuites funeſtes d'un tel mariage. Vous avez 55 ans, & moi 21. Vous êtes un homme occupé de mille affaires, & très-verſé dans le calcul ; conſiderez donc quelle proportion vos eſprits animaux peuvent avoir avec les miens; quand vous aurez fait un calcul juſte de la diminution inévitable d'un côté & de la ſurabondance de l'autre, vous agirez avec plus de prudence. Vous ne vous attendiez peut-être pas à ce langage de la part d'une jeune Demoiſelle. Mais mon bonheur en dépend, & il faut m'expliquer. Je vous hais mortellement; ainſi à préſent, ſelon que mon pere & vous ſerez d'accord, vous pouvez me prendre ou me laiſſer : mais ſi vous vouliez ne me jamais revoir, vous obligeriez infiniment

Votre très-humble ſervante,
HENRIETTE.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Il y a tant d'artifices & de modes dans le faux eſprit, & une telle variété d'humeurs dans ſes adorateurs, qu'il eſt impoſſible d'épuiſer un ſujet ſi fertile, ſi vous vouliez ſeulement en faire la ſimple récapitulation. Vous pourriez ajouter à vos diſcours ſur ce ſujet les exemples ſuivans.

J'ai entendu dire qu'un Ecrivain moderne a imité l'activité Poëtique de cet Auteur mentionné par *Horace*, qui compoſoit deux cens vers en ſe tenant ſur un pied. Cet Ecrivain de notre ſiecle eſt ſi fier de la rapidité de ſa verve, qu'il a cru augmenter ſa réputation, en annexant à chaque morceau de ſa compoſition le nombre de jours & d'heures qu'il lui a coûté. Les éloges qu'on lui donne ne lui font vraiment de plaiſir qu'au moment qu'il a fait connoître le court eſpace de temps qu'il employoit à les mériter : il ne ſe vantoit pas tant de ſon talent que de ſa diligence.

——— Accipe, ſivis,
Accipiam tabulas; detur nobis locus, hora,
Cuſtodes; videamus uter plus ſcribere poſſit?

Horat. Satir. I. Lib. I. ŷ. 14.

Voici des plumes, de l'encre, du temps, de la place; voyons qui de nous deux écrira le plus & le plus vîte.

Voilà le plus haut point de ſon ambition. Je penſe donc que les idées de cet Auteur rapide devroient être miſes en oppoſition à ces riens tant travaillés, qui ont fait les délices, ſelon vous, des beaux eſprits Allemands, au moyen de quoi ils ont heureuſement paſſé une quantité ennuyeuſe de leur temps.

J'ai connu un homme d'une humeur toute differente, qui mépriſant le nom d'Auteur, n'écrivoit jamais ni ne faiſoit imprimer ſes ouvrages, mais devint un grand Poëte ſur du verre, par le ſecours d'un beau diamant qu'il portoit à ſon petit doigt. Il avoit l'eſprit épigrammatique; il ne ſe rencontroit point de fenêtre dans toutes les maiſons qu'il fréquentoit qui n'eût quelque monument indelebile de ſes productions. Il eut enfin le malheur de perdre au jeu ſon génie avec ſa bague; depuis l'abſence de ſon Appollon caché ſous une forme ſi ſinguliere pour un Dieu, il ne fait plus de vers.

J'ai vû auſſi le Livre d'un homme à projets, qui eſt une production d'eſprit admirable: ce *Virtuoſo* étoit Mathématicien; il avoit réduit tout l'art Poëtique en un court problême: il avoit arrangé des *Echelles Encyclopediques*, de façon que ſans ſçavoir ni Grammaire ni Syntaxe, chacun pouvoit à ſa volonté compoſer des vers Latins. Ces tables ſont une eſpece de Logarithmes Poëtiques, qui, diviſés en pluſieurs quarrés, & inſcrits d'autant de mots ſans cohéſion, reſſemblent aux Livres des diſeurs de bonne-aventure. Quelle joye ne doit pas ſentir l'Operateur, de trouver que, malgré ſon ignorance, ces mots ſoigneuſement ammoncelés & écrits en ordre ſelon le problême, ſe forment miraculeuſement d'eux-mêmes en vers exhametres & pentametres!

Un de mes amis, qui étudie l'Aſtronomie, rencontrant par hazard ce Livre, fit l'operation par le moyen des regles que ce Livre enſeigne: il montra les vers que la combinaiſon avoit produits à une perſonne de ſa connoiſſance qui entendoit le Latin. Celui-ci les lui expliqua; quel prodige! Ils contenoient la deſcription d'une tempête; notre Auteur les annexa avec la traduction à un Almanach qu'il faiſoit imprimer, & qu'on ſuppoſe avoir prédit le dernier ouragan, qui a fait tant de ravages dans nos Iſles.

On ajoute à ce raffinement ce que le feu Duc de Buckingham dit à un prétendu Poëte avoir été le projet d'un machiniſte Hollandois, ſçavoir, d'ériger un moulin à faire des vers. Cette méthode, étant la plus courte de toutes celles qui ont paru juſqu'aujourd'hui, pourra mériter les réflexions de nos *Virtuoſi* modernes, qui s'employent à de nouvelles découvertes pour le bien public. Il ſera même à propos de conſiderer ſi, dans une

Iſle où preſque tout le monde prétend avoir de l'eſprit, ce ne ſeroit pas d'une utilité génerale, que l'eſprit & le travail diminuaſſent de prix. Je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble ſerviteur, &c.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Je dîne ſouvent chez un Monſieur, qui a de jeunes Demoiſelles très-agréables, mais en même-temps très-réſervées, parce qu'on leur a fait entendre, qu'inceſſamment je devois me déclarer amant d'une des deux. Je prends l'occaſion de votre papier, pour leur faire ſçavoir que je ne ſuis épris des charmes ni de l'une ni de l'autre, en eſperance qu'elles agiront vis-à-vis de moi avec cette liberté & cette indifference qu'elles ont envers le reſte du monde, & que, quand elles auront envie de boire, elles voudront bien jetter un regard & ſaluer,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur, &c.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je ſuis jeune, & je regarde comme une politeſſe d'ôter mon chapeau, quand j'apperçois une jolie femme, que je la connoiſſe ou non. Mon maintien, dans ce moment, eſt très-ſerieux, afin qu'on ne croye pas que je les ſalue par badinerie ou par folie. Cependant je remarque que toutes les femmes qui ne ſont pas de ma connoiſſance reçoivent cet hommage dû à leur mérite, comme une impertinence, dont elles ne doivent point faire cas. Je voudrois, Monſieur, que vous euſſiez la bonté de regler le cérémonial des ſaluts, & de m'informer comment il faut réſiſter à l'envie d'être poli envers ce qui me donne une idée de mérite & de diſtinction, ou de dire à ces belles la maniere dont elles doivent correſpondre à l'eſtime que j'ai conçue pour elles. Mes affaires ſont dans une telle ſituation, que votre déciſion me fera beaucoup de plaiſir, quand ce ne ſeroit que l'avantage de ménager mon chapeau. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur, &c.

P. S. Il y a quelques femmes qui me connoiſſent, & ne veulent pas cependant aujourd'hui me ſaluer.

LVI. DISCOURS.

O ſuavis anima! qualem te dicam bonam
Antheac fuiſſe, tales cum ſint reliquiæ!

Phœd. Fab. I. Lib. III. ℣. 5.

Aimable créature! Combien deviez-vous être agréable dans votre éclat, puiſque vos débris ſont remplis de tant charmes!

QUand je réfléchis ſur la variété du ſort de cette multitude d'anciens Ecrivains, qui fleurirent autrefois dans l'Italie & dans la Grece; je conſidere le temps comme un vaſte Ocean, dans lequel tant de grands Auteurs ſont entierement engloutis, pluſieurs endommagés, d'autres briſés & démembrés, & un très-petit nombre échappés du commun naufrage.

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Virg. Æn. I. ℣. 122.

On les voit ça & là flotter en petite quantité ſur le vaſte abîme.

Parmi les Poëtes mutilés de l'antiquité, il n'y en a point dont les fragmens ſoient ſi beaux que ceux de *Sapho*. Ils nous expriment ſon goût & ſa façon d'écrire; ils ſont parfaitement conformes à ce caractere extraordinaire que nous donnent d'elles les remarques de ces grands critiques, qui ont connu ſes Ouvrages, lorſqu'ils étoient encore entiers. Ce qui nous reſte, démontre combien elle imitoit la nature, ſans deſcendre aux petites pointes, aux *concetti*, & aux jeux d'eſprit, dont nos Lyriques modernes ſont infectés. Il ſemble que l'amour & la Poëſie formoient ſon ame: elle ſentoit toute l'ardeur de la paſſion, & l'exprimoit avec toutes ſes nuances & ſes ſymptômes. Les anciens Auteurs d'un accord unanime, l'ont appellée *dixieme Muſe*. *Plutarque* la compare à *Cacus* fils de *Vulcain*, qui ne reſpiroit que flammes. Selon le caractere qu'on nous a donné de ſes ouvrages, c'eſt peut-être un bien pour le genre humain qu'ils ſoient perdus. Ils étoient ſi touchans & remplis d'une ſi grande tendreſſe, qu'il auroit été dangereux de les lire.

Un amant léger, nommé *Phaon*, fit le malheur de cette belle & ſçavante Grecque. Elle s'amouracha de lui, elle le pourſuivit juſqu'en Sicile, où il s'étoit ſauvé pour la fuir. Ce fut dans cette Iſle, & à cette occaſion qu'elle compoſa, à ce qu'on ſuppoſe, l'hymne à Venus, dont je vais donner à mes Lecteurs la traduction. Son hymne ne lui attira pas le bonheur auquel elle aſpiroit. *Phaon* reſta toujours inſenſible & cruel, & *Sapho* fut ſi tranſportée par la violence de ſa paſſion, qu'elle voulut s'en deffaire à tout moment.

Il y avoit dans l'*Arcananie* un promontoire nommé *Leucate:* au ſom-

met de ce promontoire, on voyoit un Temple conſacré à *Appollon*. Les amans déſeſperés avoient coutume de faire leurs vœux ſecrets dans ce Temple, & de ſe lancer enſuite du haut du précipice dans la mer, d'où on les retiroit quelquefois en vie. Cet endroit s'appelloit *le ſault des amoureux*. Soit l'effet de la peur ou de la réſolution qui les faiſoit avoir recours à un ſi terrible remede, ſoit les meurtriſſures qu'ils recevoient dans la chute, tout ſentiment d'amour étoit banni de leur cœur ; & de tous ceux qui avoient pris cette violente guériſon, aucun ne retomboit dans cette paſſion. *Sapho* éprouva le remede, & périt dans ſa rigueur.

Après avoir donné ce court récit de la mort de *Sapho*, d'autant plus qu'il concerne l'Ode ci jointe, j'ajouterai ſa traduction telle qu'elle m'a été envoyée par un ami, dont les paſtorales & le morceau ſur l'Hyver ont été fort accueillis du public. Le Lecteur y trouvera cette ſimplicité pathétique, qui lui eſt ſi naturelle, & ſi convenable à l'Ode dont il nous donne la traduction. Cette Ode dans le Grec, outre les beautés obſervées par Madame Dacier, a une harmonie particuliere dans les mots, que l'Anglois a conſervée ; j'ajouterai qu'il a auſſi conſervé tout le feu de l'image & du ſentiment de *Sapho*, en même-temps qu'il a donné toute la fineſſe & l'eſprit de l'original. En un mot, ſi les Dames veulent connoître le ſtyle de la fameuſe *Sapho*, elles peuvent le voir ici dans toute ſa beauté naturelle, ſans affectation, ni ornement.

HYMNE A VENUS.

I.

O VENUS, *beauty of the Skies,*
To vvhom a thouſand Temples riſe,
Gayly falſe in gentle ſmiles,
Full of love-perplexing vviles;
O Goddeſs! from my heart remove
The vvaſting cares and pains of LOVE.

II.

If ever thou haſt kindly heard
A ſong in ſoft diſtreſs preferr'd,
Proportious to my tuneful Vovv,
O gentle Goddeſs! hear me novv.
Deſcend thou bright, immortal gueſt,
In all thy radiant charms conſeſt.

I.

O VENUS, ornement des Cieux, toi à qui mille Temples ſont élevés; ton doux ſourire eſt ſéduiſant & trompeur; ileſt rempli de ruſes inquiettes & tendres: ô Déeſſe! Eloigne de mon cœur les ſoucis dévorans & les rigueurs de l'amour.

II.

Si tu fus jamais propice à une hymne préſentée par une amante affligée, ſois favorable à mes vœux, charmante Déeſſe, & prête l'oreille à ma priere. Deſcend, quitte l'éclat de ton immortel ſéjour, vien montrer tous tes charmes aux regards des mortels.

III.

Thou once didſt leave almighty JOVE,
And all the Golden Roofs above:
The Carr thy vvanton ſparrovvs drevv,
Hov'ring in Air they lightly flevv;
As to my Bovver they vving'd their vvay,
I ſavv their quiv'ring Pinions play.

IV.

The birds diſmiſt (vvhile you remain)
Bore back their empty Carr again:
Then you, vvith looks divinely mild,
In ev'ry heav'nly feature ſmil'd,
And ask'd, vvhat nevv complaints I made,
And vvhy I call'd you to mi aid?

V.

What frenzy in my Boſom raged;
And by vvhat cure to be aſſvvaged?
What gentle Youth I vvould allure
Whom in my artful Toils ſecure?
Who does thy tender heart ſubdue,
Tell me, my SAPHO, *tell me vvhe?*

VI.

Tho' novv he ſhuns thy longing arms,
He ſoon ſhall court thy ſlighted charms
Tho' novv thy off'rings he deſpiſe,
He ſoon to thee ſhall ſacrifice;
Tho' novv he freeze, he ſoon ſhall burn,
And be thy victim in his Turn.

VII.

Celeſtial viſitant, once more
Thy needful preſence I implore!
In pity come and eaſe my grief,
Bring my diſtemper'd ſoul relief,
Favour thy Suppliant's hidden fires,
And give me all my heart deſires.

III.

Autrefois tu quittas le puiſſant Jupiter, & les voûtes dorées de l'Olympe; les folâtres oiſeaux attellés à ton char volant légerement traverſoient les airs; j'obſervois le battement redoublé de leurs aîles, à meſure qu'ils approchoient de mon boccage.

IV.

Les oiſeaux renvoyés remenerent le char vuide, & tu daignas reſter dans ma retraite. Alors d'un regard divinement gracieux, les Graces & les Ris répandus dans chacun de tes traits, tu me demandas la cauſe de mes plaintes, & le ſujet de mes triſtes vœux.

V.

Quelle fureur troubloit mon ſein; qui pourroit appaiſer ma douleur? Quel jeune amant voudrois-je attirer, ou prendre dans les charmans filets de l'amour? De qui ton tendre cœur eſt-il épris, dis moi, ma *Sapho*; dis moi ſon nom.

VI.

Il évite aujourd'hui tes languiſſantes carreſſes; il rendra bien-tôt hommage à tes charmes: il mépriſe aujourd'hui tes vœux; bientôt il s'offrira à toi en ſacrifice: il eſt aujourd'hui tout de glace; bientôt il ſera tout de feu & deviendra à ſon tour ta victime.

VII.

Reine des Cieux, j'implore encore une fois ta ſalutaire préſence! Prend pitié de moi; vien calmer ma douleur; donne le repos au trouble de mon ame; favoriſe les faux ſecrets de ta Prêtreſſe, & pour le prix de mes vœux accorde moi tout ce que mon cœur deſire.

Madame *Dacier* obſerve une admirable circonſtance dans cette Ode, où *Venus* eſt décrite renvoyant ſon char à ſon arrivée chez *Sapho*, pour marquer qu'elle ne vouloit pas lui rendre une courte viſite. Cette Ode fut conſervée par un illuſtre critique Grec, qui l'inſera toute entiere dans ſes Ouvrages, pour ſervir de modele de perfection dans ſon genre.

Longin a auſſi cité une autre Ode de *Sapho*, qui eſt d'une beauté achevée, & qui a été traduite par la même main que la précédente; je l'inſererai dans un papier. Je m'étonne qu'aucun de nos compatriotes n'ait juſqu'à préſent tenté de traduire ces deux divins morceaux. Il eſt vrai que les productions des Anciens dépourvus de ces pointes guindées, de ces tortures d'eſprit qui font tant de plaiſir au vulgaire des Lecteurs, ſont très-difficiles à rendre en une autre langue, de façon à conſerver dans la traduction les beautés de l'original.

LVII. DISCOURS.

Mutum eſt pictura Poema.

Un tableau eſt un Poëme ſans paroles.

J'Ai ſouvent déploré & fais connoître ma peine dans pluſieurs papiers, de ce qu'on fait ſi peu d'uſage de l'art de la peinture pour l'amélioration de nos mœurs. Cet art place l'action de la perſonne repréſentée dans l'aſpect le plus agréable. Il exprime non-ſeulement la paſſion, dont la perſonne repréſentée eſt agitée; mais ſes attitudes & ſes traits ſont relevés par l'imagination & la vivacité du Peintre. Le pinceau pourroit répandre dans nos eſprits les images les plus vives de la vertu & de l'humanité. Ce ſeroit une Poëſie plus facile à comprendre & en moins de temps, que celle que les écrits nous apprennent: mais l'uſage en eſt généralement perverti, & cette admirable méchanique eſt proſtituée aux fins les plus baſſes & les plus viles. La repréſentation d'une belle *Venus*, des Bacchanales bien exprimées, des Cupidons endormis peints au point de faire illuſion, des Nymphes languiſſantes, des Dieux, des Déeſſes, des Héros, des Satyres, Polipheme furieux, des Sphinx, des Faunes, tout cela contribue-t'il à rendre en quelque choſe l'homme meilleur? Si le Peintre au contraire nous repréſentoit nos vertus & nos vices dans les caracteres de la vie, ſous les traits d'hommes & de femmes qui ſe ſont rendus recommandables ou infâmes; nous ne pourrions pas conſiderer un trait d'hiſtoire, ſans recevoir une leçon inſtructive. Je trouve cette vérité par le témoignage de tous ceux qui ont vû les cartons dans la gallerie de Sa Majeſté à *Hamptoncourt*. Ce ſont des repréſentations des actions de notre Sauveur J. C. & de ſes Apôtres. Quand je me ſouviens des images ſi vives que l'admirable *Raphaël* y a ſi bien exprimées, quoiqu'il y ait deux ans que je ne les ai vues, je ſuis encore touché de l'horreur & du reſpect qui paroit dans toute l'aſſemblée, lorſque

Ananie le mercenaire tomba mort à leurs pieds ; de la ſurpriſe de l'aveugle né au premier uſage de ſes yeux ; de l'indignation ſcélerate du Magicien, quand il ſe ſent privé de la vue devant le Conſul *Sergius*. Les boiteux, en recouvrant la force & l'articulation de leurs jambes, doutent encore de leur nouvelle vigueur. Les Apôtres paroiſſent operer ces merveilles, avec un profond ſentiment des infirmités qu'ils guériſſent, mais ſans aucune oſtentation de leur part. Ils ſe reconnoiſſent pour de ſimples inſtrumens employés par la Puiſſance Divine ; leur affliction génereuſe ; quand on leur offre à *Lyſtre* les honneurs divins, eſt une permiſſion de la ſainteté la plus ſublime. Quand S. *Paul* prêcha à l'Aréopage d'*Athenes*, avec quel art ne ſont pas repréſentés les differens caracteres des hommes qui compoſent ce ſçavant Auditoire ! Vous voyez une perſonne qui croit tout ce qui ſe dit, une autre qui s'incline à croire, une autre qui doute, une autre fâchée de ce que l'Apôtre détruit l'opinion favorite dont elle eſt entêtée, une autre entierement convaincue & levant ſes mains en extaſe, tandis que la plus grande partie écoute tranquillement, & attend l'opinion de ceux à qui la plus longue experience a donné le droit d'opiner & de décider. Je ne prétends pas parler ici de ce carton, où eſt peinte l'apparition de J. C. après ſa réſurrection. L'autorité, les ſouffrances paſſées, l'humilité, la majeſté, le commandement deſpotique, l'amour divin ſont tous à la fois repréſentés dans ſon aſpect céleſte. Les figures des onze Apôtres expriment le caractere de l'admiration, mais differemment ſelon un chacun. Pierre reçoit les ordres de ſon maître à genoux, avec une admiration mêlée d'une attention particuliere : Deux autres ſont dans une extaſe plus manifeſtée, mais retenue en même-temps par le reſpect dû à la préſence divine ; le diſciple bien aimé a dans ſa contenance une admiration enyvrée d'amour ; & le dernier dont le dos eſt tourné aux ſpectateurs & le côté au Sauveur, eſt, à ce que je crois, *Thomas* abbatu par la conviction de ſon incrédulité paſſée. *Raphaël* crut ne pouvoir mieux repréſenter ſon affliction & ſon embarras, qu'en reconnoiſſant & donnant à connoître la difficulté de le peindre.

Tout l'ouvrage eſt un exercice de la grande piété du Peintre ; tous les ſentimens d'un eſprit Religieux ſont exprimés infiniment mieux que par l'éloquence la plus touchante. Ces morceaux d'un prix ineſtimable appartiennent avec juſtice à la plus grande & la plus pieuſe Princeſſe du monde, & ne ſont pas viſibles à tout le monde quand on le veut ; mais comme un Graveur eſt à un Peintre, ce qu'un Peintre eſt à un Auteur, il eſt digne de Sa Majeſté d'avoir encouragé ce grand artiſte Monſieur *Dorigny*, à publier cette collection des cartons de *Raphaël*. Il a déja gravé le morceau de la transfiguration, qui eſt un chef-d'œuvre en ſon genre.

Il ſeroit ridicule à notre Nobleſſe, après ſes prodigues généroſités à des étrangers de nul mérite & ſans réputation, de négliger cette occaſion d'acheter par une modique ſouſcription un ouvrage qu'il eſt impoſſible à un homme de bon ſens de regarder, ſans ſe ſentir échauffé des plus ſublimes ſentimens que peuvent inſpirer l'amour, l'admiration, la compaſſion, le mépris du monde & l'attente d'une éternité bienheureuſe.

C'eſt

C'eſt le plus grand honneur qu'on peut faire à ſa patrie, que d'encourager les étrangers de mérite, qui s'adreſſent à nous avec la modeſtie & les précautions qui accompagnent ordinairement le vrai homme à talens. On ne doit jamais négliger une occaſion de cette eſpece ; & une conduite modeſte doit nous porter à examiner, ſi cette qualité dans celui qui la poſſede ne nous fait pas perdre quelque choſe d'excellent. Ma connoiſſance des Peintures qui n'expriment que les paſſions eſt ſi peu de choſe, que c'eſt avec répugnance que je parle des perſpectives, des édifices ou des figures ſimples. C'eſt pourquoi je ne ſçai comment parler des morceaux que M. *Boul* met inceſſamment en vente. Je ſaiſis l'occaſion de parler de cette vente, pour faire l'éloge d'un homme modeſte & de mérite.

LVIII. DISCOURS.

Ω᾽ μοι ἐγὼ τι πάθω ; τι ὁ δ᾽ ἰατρὸς ; οὐχ ὑπακούεις ;
Τὰν βαίταν ἀποδὺς εἰς κύματα τῆνα ἁλεῦμαι
Ω᾽περ τὼς Θύννως σκοπιάζεται Ὄλπις ὁ γριπεύς.
Κἤκα μὴ ποθάνω, τό γε μὰν τεον ἄδυ τέτυκται.

Theocrit.

JE fis mention dans mon papier de jeudi dernier d'un endroit au Promontoire de *Leucate*, nommé le *ſault des amans* ; ce trait d'hiſtoire a excité la curioſité de pluſieurs de mes correſpondans. Je leur dis alors que ce ſault ſe prenoit du haut du Promontoire, qui faiſoit autrefois partie de l'Arcananie, étant joint à cette Province par une petite langue de terre, que la mer avec le temps a lavé & emporté ; enſorte qu'aujourd'hui le Promontoire eſt ſéparé du Continent, & eſt devenu une Iſle de la mer Ionienne. Si le Lecteur veut ſçavoir les noms modernes du Promontoire & de l'Iſle, il trouvera dans la carte l'Iſle ſous le nom de *San Mauro*, & l'ancien Promontoire de *Leucate* ſous le nom de *Cap de San Mauro*.

Puiſque je me trouve ainſi engagé dans des recherches d'antiquité, j'obſerverai que *Theocrite*, dans les quatre vers qui ſervent d'Epigraphe à ce diſcours décrit un de ſes bergers au déſeſpoir, s'adreſſant ainſi à ſa maîtreſſe. » Hélas ! que deviendrai-je ? malheureux que je ſuis ! Vous ne vou- » lez donc pas m'écouter ? Je mettrai bas mes habits, & je me précipiterai » dans cette partie de la mer tant fréquentée par Olphis le Pecheur. Cette » action vous ſera agréable, même dans le cas que j'en ſauve ma vie. «

Je laiſſe aux critiques a déterminer, ſi cet endroit déſigné par le berger eſt le Promontoire *Leucate* ci-deſſus mentionné ou quelqu'autre *ſault d'amans*, qu'on ſuppoſoit avoir le même effet. Je ne peux m'imaginer, ni me ranger de l'avis de quelques interpretes en croyant que le berger ne vouloit dire autre choſe ſinon qu'il vouloit ſe noyer, puiſqu'il repréſente l'évenement du ſault comme douteux, en ajoutant : *Cette action vous ſera agréable, même dans le cas que j'en ſauve ma vie* ; ce qui veut dire, ſelon

moi, qu'elle ſeroit charmée de ſe débarraſſer par quelque moyen que ce fût d'un amant qui lui étoit à charge.

Après cette courte Préface, je vais donner aux Lecteurs quelques Lettres que j'ai reçues ſur ce ſujet. La premiere me vient de la part d'un Médecin.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Je crois que le *ſault des amans*, dont vous parlez dans votre papier de jeudi, étoit un remede efficace non-ſeulement pour l'amour, mais pour tous les autres maux. En un mot, Monſieur, je ſoupçonne que ce fut un ſault ſemblable à celui que fit *Hero* pour ſe guérir de ſa paſſion pour *Leandre*. Un homme ne court plus le riſque de mourir d'amour, quand par précaution il veut mourir en ſe caſſant le col. Je ſçais les merveilles que les anciens Auteurs racontent de ce ſault; je ſçais particulierement qu'ils diſent que pluſieurs perſonnes qui l'éprouverent, échapperent non-ſeulement avec la vie, mais encore avec tous leurs membres. Si par cet expédient ils ſe guérirent de leur amour, quoiqu'on peut attribuer leur guériſon en partie aux raiſons que vous donnez, qui nous empêcheroit de ſuppoſer que le bain froid dans lequel ils ſe plongeoient, y étoit pour quelque choſe? Un ſault dans la mer ou dans quelque anſe d'eau ſalée donne ſouvent un nouveau mouvement aux eſprits, & une nouvelle circulation au ſang. Auſſi avons nous grand ſoin de la preſcrire dans le cas des maladies invétérées, quand elles ont réſiſté aux efforts de tout autre remede. Je pourrois citer un paſſage d'un Auteur reſpectable, où la frénéſie produite par l'amour eſt comparée à la morſure d'un chien enragé. Comme cette comparaiſon eſt trop groſſiere, pour être inſerée dans votre papier, & qu'on pourroit croire que je voudrois tourner l'auteur de ce ſentiment en ridicule, je ne vous en donne que l'idée, en vous priant de conſiderer ſi la frénéſie de la même nature produite par deux cauſes differentes ne pourroit pas être guérie par les mêmes moyens. Je ſuis,

Votre très-humble ſerviteur,
ESCULAPIUS.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je ſuis une jeune fille malheureuſe en amour. Mon hiſtoire eſt longue & triſte: je vais tâcher de vous en donner un précis qui vous informe autant que le détail des circonſtances.

Un jeune homme, après m'avoir fait l'amour pendant trois ans conſécutifs, après avoir remplir ma tête de mille chimeres d'un bonheur éternel, vient d'épouſer une autre depuis quelques jours. Je vous prie de me dire dans quelle partie du monde je pourrai trouver le Promontoire *du ſault des amans*, & ſi l'on peut y aller par terre. Hélas! je crains qu'il n'ait perdu ſa vertu *Sanative*, & qu'une femme de nos jours ne trouve pas plus de remede en prenant ce ſault, qu'en chantant l'Hymne à *Vénus*; de ſorte qu'il faut que je m'écrie avec *Didon* dans le *Virgile* de *Dryden*: Ah! Ciel cruel, qui ne fis point de remede pour l'amour!

Votre ſervante déſolée, ATHENAÏS

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Mon cœur eſt embraſé de tant d'amour & d'une paſſion ſi dévorante pour Mademoiſelle *Gvvinifrid*; elle de ſon côté me montre tant d'humeur & de ſéverité, que ſi j'avois le bonheur de n'être qu'à la diſtance de vingt mille du ſault des amans, je tâcherois de m'y caſſer le col de propos déliberé. Or, Monſieur le Spectateur Britannique, il faut que vous ſçachiez qu'il y a dans la Province de *Caërnarvan*, une haute montagne, la gloire & l'ornement de toute la Principauté de Galles, que l'on nomme *Penmainmaure*; il faut que vous ſçachiez encore que ce n'eſt qu'à une journée de pied de chez moi; le chemin, il eſt vrai, eſt pierreux & très-mauvais pour ceux qui n'ont pas de bons ſouliers. Or il y a ſur le ſommet de cette montagne un rocher auſſi élevé pour le moins que le clocher de notre Paroiſſe, qui domine beaucoup du côté de la mer. Comme je me trouve accablé de mélancolie, & que ſans délai je me précipite en bas de ce rocher, je prie mon bon ami de me dire dans ſon papier, ſi je ſerai guéri de mes triſtes amours; car la mer en cet endroit eſt auſſi tranſparente que le verre, & auſſi verte qu'un poreau. Qu'il me diſe auſſi ſi, quand je ſerai noyé & que je me ſerai caſſé le col, Mademoiſelle *Gvvinifrid* m'aimera à l'avenir. Je vous prie de me donner réponſe ſur le champ; car je ſuis fort preſſé, & je voudrois dépêcher mes affaires ſans perte de temps. Je ſuis très-ſincerement,

Votre ami affectionné,
DAVITH AP SHENKYN.

P. S. De plus, des procès m'avoient amené à Londres; je les ai tous perdus: je ſuis donc réſolu de retourner & de ſauter avant les gelées; car je ſuis fort ſujet à m'enrhumer.

Le ridicule guérira plutôt l'amour que les conſeils les plus ſérieux: je crois que *Don-Quichote* & *Hudibras* pourroient guérir les extravagances de cette paſſion, auſſibien que les anciens Philoſophes. C'eſt pourquoi je publierai bien-tôt la traduction d'un petit Manuſcrit Grec, qui m'a été envoyé par un Sçavant de mes amis. Il paroit que c'eſt un fragment des Regîtres conſervés dans le Temple d'Appollon, autrefois bâti ſur le ſommet du Promontoire *Leucate*. Le Lecteur y trouvera un détail ſommaire de pluſieurs amans qui éprouverent le ſault avec ſuccès. Comme il y a pluſieurs fautes dans l'ortographe, je doute de ſon authenticité. Je croirois plutôt que c'eſt la production d'un de ces Sophiſtes de la Grece, qui ont ſouillé l'Univers de pluſieurs faux ouvrages. Je dis ceci, par forme de précaution, parce que je ſçais qu'il y a des Ecrivains d'une érudition profonde, qui releveroient mon ignorance, s'ils me voyoient broncher dans une matiere de cette importance.

LIX. DISCOURS.

—— Spirat adhuc amor,
Vivuntque commiſſi calores
Æoliæ fidibus puellæ.

Horat. Od. IX. Lib. 4. ℣.

La lyre charmante de Sapho *conſerve encore ſes tendres deſirs, & inſpire par ſes accords les flammes de l'amour dans nos cœurs.*

PArmi pluſieurs morceaux fameux de l'antiquité qu'on admire encore à *Rome*, il y a le tronc d'une ſtatue ſans bras, ſans jambes & ſans tête; ce qu'il en reſte eſt d'une perfection ſi achevée, que *Michel-Ange* avouoit y avoir puiſé tout le ſublime & la correction de ſon art. Toutes les Sculptures & Peintures que nous avons de lui ſont faites d'après l'intention de cette Statuë: c'eſt pourquoi on la nomme encore aujourd'hui l'*Ecole de Michel-Ange*.

Un fragment de *Sapho* que je vais donner dans ce papier eſt auſſi renommé parmi les Poëtes & les critiques, que la figure mutilée parmi les Sculpteurs & les Peintres. Pluſieurs de nos compatriotes, & particulierement M. *Dryden*, l'ont pris pour modele de leurs morceaux Dramatiques & de leurs Poëſies Elégiaques & amoureuſes.

Quoiqu'il en ſoit de l'occaſion de cette Ode, le Lecteur ſentira vivement ſes beautés, en la ſuppoſant écrite par un amant aſſis auprès de ſa maîtreſſe. Je donnerai trois differentes copies de ce bel original; la premiere eſt une traduction de *Catulle*; la ſeconde, de M. *Boileau*; & la derniere, de l'Auteur de la traduction de l'*Hymne à Venus*, dont la lecture a fait avec raiſon l'admiration & le plaiſir du Public & des gens délicats & de goût.

AD LESBIAM.

Ille mî par eſſe deo videtur,
Ille, ſi fas, eſt ſuperare divos,
Qui ſedens adverſùs identidem te
Spectat & audit

Dulce ridentem, miſero quod omnes
Eripit ſenſus mihi; nam ſimul te
Leſbia, adſpexi, nihil eſt ſuper mî
Quod loquar amens;

Lingua ſed torpet, tenues ſub artus
Flamma dimanat, ſonitu ſuopte
Tinniunt aures; gemina teguntur
Lumina nocte.

Si l'on compare cette traduction avec l'original, on trouvera que les trois premieres ſtances ſont rendues preſque mot pour mot, & non-ſeulement avec la même élégance, mais auſſi avec cette courte tournure & cette heureuſe expreſſion, ſi remarquable dans les *Grecs*, & ſi particuliere dans les Odes de *Sapho*. Je ne ſçais pourquoi Madame *Dacier* a dit que cette Ode de *Sapho* eſt toute entiere dans *Longin*, puiſqu'il paroît clairement par la citation de cet Auteur, qu'il y avoit une autre ſtance qui n'eſt pas parvenue juſqu'à nous.

La ſeconde traduction de ce fragment eſt celle de M. Boileau.

Heureux, qui près de toi pour toi ſeule ſoupire,
Qui jouit du plaiſir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui ſourire!
Les Dieux, dans ſon bonheur, peuvent-ils l'égaler?

Je ſens de veine en veine une ſubtile flamme
Courir par-tout mon corps, ſitôt que je te vois;
Et dans les doux tranſports où s'égare mon ame,
Je ne ſçaurois trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus ſe répand ſur ma vue;
Je n'entens plus; je tombe en de douces langueurs:
Et pâle, ſans haleine, interdite, éperdue,
Un friſſon me ſaiſit; je tremble, je me meurs.

Il eſt ſenſible, même à la premiere lecture, que ceci eſt plutôt une imitation qu'une traduction. Les circonſtances ne ſont pas tant ramaſſées, & ne ſe ſuivent pas avec cette véhémence & cette émotion qui regne dans tout l'original. En un mot, M. *Boileau* nous a donné toute la Poëſie, mais non pas toute la paſſion de ce fameux fragment.

Voici enfin la traduction Angloiſe.

I.

Bleſt as th' immortal Gods is he,
The youth vvho fondly ſits by thee,
And hears and ſees thee all the vvhile
Softly ſpeak and ſvveetly ſmile.

II

'Tvvas this depriv'd my ſoul of reſt,
And rais'd ſuch tumults in my breaſt;
For vvhile I gaz'd, in tranſport toſt,
My breath vvas gone, my voice vvas loſt:

I.

Le bonheur des Dieux immortels n'eſt pas comparable à celui d'un jeune amant, qui content d'être aſſis près de toi, attentif à ton tendre langage, goûte la douceur de tes charmans ſourires.

II.

C'eſt ce qui trouble mon ame, & cauſe tant de tumulte dans mon ſein: quand je te contemple, mon cœur s'égare, je nereſpire plus, je perds l'uſage de la voix.

III.

My Boſom glovv'd; the ſubtle flame
Ran quick through all my vital frame,
O'er my dim eyes a darkneſſ hung;
My ears vvith hollovv murmurs rung.

IV.

In devvy damps my limbs vvere chill'd;
My Blood vvith gentle horrors thrill'd;
My feable puſle forgo to play;
I fainted, ſunk, and dy'd avvay.

III.

Mon ſein s'embraſe; la flamme ſubtile paſſe de veine en veine, & s'empare avec rapidité de tout mon corps; mes yeux éblouis ſe couvrent d'un nuage; mes oreilles retentiſſent d'un bruit ſourd & confus.

IV.

Un friſſon de glace ſe ſaiſit de mes jambes; tout mon ſang frémit d'une douce horreur; mon poulx oublie ſon mouvement ordinaire; je m'évanouis, je tombe, je me meurs.

Sans m'étendre en éloge ni en critique ſur cette traduction, je prie ſeulement le Lecteur de voir les remarques de *Longin* ſur l'original; il ſçaura par ce moyen-là quelle des deux Odes il doit préferer. J'ajouterai ſeulement que cette traduction eſt écrite dans le goût & le ſtyle de *Sapho*, & autant dans le génie *Grec*, que le génie d'une autre langue le peut permettre.

Je ſuis ſurpris que tous les critiques & les Editeurs de cette Ode ayent oublié de faire mention d'une circonſtance racontée par Plutarque. Cet Auteur dans l'hiſtoire d'*Antiochus* qui devint éperduement amoureux de *Stratonice* ſa belle-mere, & n'oſant pas découvrir ſa paſſion, feignit une maladie qui le retenoit au lit: cet Auteur, dis-je, nous apprend qu'*Eraſiſtrate* le Médecin découvrit la nature de la maladie par les ſymptômes d'amour qu'il avoit apris dans la lecture des Ouvrages de *Sapho*. *Stratonice* ſe trouvoit dans la chambre du Prince malade, quand le Médecin vit le développement de ces ſymptômes. Il eſt probable que c'étoient les mêmes que *Sapho* décrit en un amant aſſis près de ſa maîtreſſe. L'hiſtoire d'Antiochus eſt ſi univerſellement connue, qu'il eſt inutile d'en dire la ſuite, n'ayant aucune liaiſon avec mon ſujet.

LX. DISCOURS.

—— Tanquam hæc sint nostri medecina furoris,
Aut Deus ille malis hominum mitescere discat.

Virgil. Eclog. X. v. 63.

Comme si par ce moyen, je pourrois soulager mes maux, & par mes souffrances appaiser le Dieu d'amour.

C'Est pour remplir les engagemens que j'ai contractés avec le Public & la parole que je lui ai donnée, que je vais lui communiquer dans ce papier la traduction d'un petit Manuscrit Grec, qu'on dit être un fragment des Regiſtres conservés dans le Temple d'*Appollon*, sur le sommet du Promontoire *Leucate*. C'est une histoire abrégée du *sault des amoureux*, qui porte pour titre : Détail des personnes de l'un & l'autre sexe, qui ont offert leurs vœux dans le Temple d'*Appollon Pythien*, dans la quarante-sixieme Olympiade, & qui sauterent du haut du Promontoire *Leucate* dans la mer Ionienne, pour se guérir de la passion de l'amour.

Ce détail ne nous informe en plusieurs endroits d'autre chose que du nom de l'amant ou de l'amante qui sauta, de celuide la personne pour qui le sault se faisoit, & si l'on étoit guéri, estropié ou tué par la chute. Il fait mention de tant de personnes qui en moururent, qu'il ressembleroit à une compilation de billets d'enterrement, ou à un *Nécrologe*, si je le traduisois tout au long ; c'est pourquoi je me contente de donner ici un extrait des évenemens les plus extraordinaires que voici, le reste me paroissant inutile.

Battus, fils de *Menalcas* le *Sicilien*, sauta pour *Bombyca* la Musicienne ; il fut guéri de sa passion aux dépens de sa jambe droite & d'un bras.

Melissa, amoureuse de *Daphnis*, fut extrêmement meurtrie, mais elle échappa.

Cynisca, femme d'*OEschines* devint amoureuse de *Lycus*, & *OEschines* son mari d'*Eurilla* ; ce qui mit la dissention dans leur ménage pendant plusieurs années. A la fin, le mari & la femme sauterent tous deux d'un commun accord : tous deux échapperent, & depuis ce temps vécurent ensemble dans une union parfaite.

Larissa, fille *Thessalienne*, abandonnée par *Plexippus* qui lui avoit fait l'amour pendant trois ans, se tint sur la pointe du Promontoire pendant quelque temps, & après avoir jetté dans la mer une bague, un bracelet & un petit portrait avec d'autres présens qu'elle avoit reçus de *Plexippus*, elle s'y jetta aussi, & fut péchée en vie. *Larissa*, avant de sauter avoit offert un Cupidon d'argent dans le Temple d'*Appollon*.

Simætha, amoureuse de *Daphnis* le *Mantuen*, périt dans la chute.

Charaxus, frere de *Sapho*, devint amoureux de la Courtisane *Rhodope* & dépensoit avec elle tout son bien : sa sœur lui conseilla de sauter au commencement de son amour ; mais il n'en voulut rien faire jusqu'au moment

qu'il ſe vit réduit à ſon dernier talent ; alors ſe voyant mépriſé & rebutté de *Rhodope*, il ſauta & périt.

Aridæus, beau jeune homme de l'*Epire*, amoureux de *Praxinoé*, femme de *Theſpis*, échappa ſans autre mal que celui de perdre deux de ſes dents de devant, & d'avoir ſon nez un peu applati.

Cleora, veuve d'*Epheſe*, inconſolable de la mort de ſon mari, prit la réſolution de ſauter ; mais étant arrivé au Promontoire elle fit rencontre de *Dimmachus* le *Mileſien* : après une courte converſation avec lui, elle ne penſa plus à ſauter & l'épouſa dans le Temple d'*Appollon*. On voit encore ſes habits de veuve ſuſpendus dans l'angle Occidental du Temple.

Olphis, le pêcheur, ayant reçu un coup de poing de la belle *Theſtylis*, le jour précédent, ſe détermina à ne la plus voir, ſauta & échappa.

Atalanta, vieille fille, dont la cruauté avoit forcé deux ou trois amans à prendre le ſault, étant parvenue à l'âge de 55 ans, devint amoureuſe folle d'un Officier de *Sparte*, & ſe rompit le col en ſautant.

Hypparchus, éperduement épris de ſa femme, voyant qu'elle étoit amoureuſe de *Bathillus*, ſauta & mourut de ſa chute : cette circonſtance fit que ſa veuve épouſa ſon amant.

Tettix, Maître à Danſer, s'étant amouraché d'*Olympia* matrône *Athenienne*, ſe précipita du haut du rocher avec l'agilité la plus ſurprenante, & en fut eſtropié.

Diagoras, l'uſurier, devint amoureux de ſa cuiſiniere : pluſieurs fois il regarda le précipice ; mais le cœur lui manquant, il retourna chez lui, & l'épouſa le même ſoir.

Cinœdus, après avoir donné ſon nom pour être enregiſtré, refuſa par honte de dire le nom de la perſonne pour qui il vouloit ſauter ; on le renvoya ſans lui vouloir accorder ce qu'il demandoit.

Eunica, fille *Paphienne*, âgée de dixneuf ans, embraſée d'amour pour *Euribates*, ſe bleſſa dans ſa chute, mais ſe rétablit. C'étoit pour la deuxieme fois qu'elle avoit ſauté.

Heſparus, jeune homme de *Tarente*, amoureux de la fille de ſon maître, ſe noya, les bateaux ne venant pas aſſez vîte à ſon ſecours.

Sapho, la *Leſbienne*, amoureuſe de *Phaon*, arriva au Temple d'*Appollon* toute habillée de blanc, comme ſi elle alloit au Temple de l'Hymen. Elle portoit une guirlande de myrthe ſur ſa tête, & à la main un inſtrument de Muſique de ſon invention. Après avoir chanté une Hymne en l'honneur d'*Appollon*, elle ſuſpendit ſa guirlande d'un côté de l'Autel, & ſa harpe de l'autre. Elle retrouſſa alors ſes habits à la mode des filles *Spartiates*, & au milieu des milliers de ſpectateurs qui s'inquiétoient de ſon ſort & offroient des vœux pour ſa delivrance, elle avança hardiment ſur le haut du ſommet du Promontoire, où, après avoir répeté une ſtance de ſa compoſition, qu'on ne pouvoit entendre par le trop grand éloignement, elle ſe précipita en bas du rocher avec un intrépidité peu commune. Pluſieurs ſpectateurs la virent tomber dans la mer, ſans revenir ſur l'eau ; d'autres aſſurerent qu'elle n'arriva pas juſqu'à la ſurface de l'eau, mais qu'elle fut changée en cygne, &

vue

vue ſous cette figure traverſant les airs. Soit que la blancheur de ſes habits eût trompé les ſpectateurs, ſoit que la métamorphoſe ſoit réellement arrivée, c'eſt encore un doute parmi les *Leſbiens*.

Alcœus, le fameux Poëte lyrique, qui avoit été paſſionément amoureux de *Sapho*, arriva au Promontoire *Leucate* le même ſoir, afin de ſauter pour elle. Ayant été informé de ſon ſault, & qu'on ne pouvoit pas trouver ſon corps, il déplora ſa chute, & écrivit ſa cent-vingt-cinquieme Ode à cette occaſion.

Amans ſautés pendant cette Olympiade.

		250.
Mâles	124.	
Femelles	126.	
Guéris		126.
Mâles	51.	
Femelles	69.	

LXI. DISCOURS.

——— Aliter non fit, avite, liber.

Martial. Epig. 17. Lib. 5.

C'eſt avec de tels matériaux qu'on fait des Livres.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

JE ſuis d'une profeſſion très-honnête ; & mon éducation a été aſſez bonne pour avoir une ambition démeſurée d'être utile au genre humain, comme une des fins principales de mon exiſtence. La conduite généreuſe d'une perſonne ſage & opulente envers moi dans ma jeuneſſe m'a donné ces bonnes impreſſions. J'entrai dans le monde, avec un dégoût pour les affaires, cauſé par un mécontentement entre mes parens & moi ; pour me déſennuyer, je me livrai aux plaiſirs criminels, aux excès & à une conduite libertine & licentieuſe. Je ne ſçais ce que la perſonne qui avoit pris ſoin de mon éducation, vit en moi ; mais ſa ſageſſe & ſon mérite s'abbaiſſerent juſqu'à rechercher ma compagnie. Sa complaiſance me flatta ; il y a donc quelque choſe en moi qui mérite d'être cultivé, me diſois-je à moi-même ; & ſa converſation me fit bien-tôt goûter des douceurs auxquelles juſqu'à ce moment je n'avois jamais fait attention. Devenus familiers enſemble, il s'ouvrit à moi en bon génie, & me dit qu'il m'avoit depuis long-tems préparé à recevoir ſon amitié & ſes conſeils ; que je pouvois diſpoſer entierement de ſa bourſe, chercher par ſon moyen les meſures convenables pour améliorer

ma fortune. Je fonds en larmes, quand je penſe à la bonté & à l'air de honte avec leſquels cet honnête homme me fit cette propoſition. En un mot, Monſieur, il faut que je vous diſe que mon cœur eſt plein de reconnoiſſance en vers lui. Il eſt aſſez heureux, pour ne ſe jamais trouver dans le cas que je puiſſe m'acquitter par quelques ſervices d'une partie des immenſes obligations que je lui aies; je ſuis néanmoins sûr de l'avoir ſatisfait de la maniere qui lui eſt la plus agréable, étant toujours prêt à rendre ſervice à tout le monde, autant qu'il eſt en mon pouvoir, & que la prudence me le preſcrit. Je lui dois, cher Spectateur, non-ſeulement l'amitié & le retour de l'eſtime de toute ma famille, l'aiſance & l'abondance dont je jouis; je lui dois auſſi l'empire ſur mes paſſions, & le reglement de mes deſirs. Je ne doute pas, Monſieur, que vous n'eſtimiez les vertus de mon digne ami, autant que les actions qui font bien du bruit dans le monde. Je voudrois vous ſupplier de nous donner un papier entier ſur la vertu héroïque de la vie commune & de la ſociété, pour exciter les hommes aux inclinations généreuſes, telles que je les ai trouvées dans cette admirable perſonne dont je viens de vous entretenir. Je ſuis, &c.

Monsieur le Spectateur,

Je ſuis un gentilhomme campagnard, jouiſſant d'un bien-fonds conſiderable; à l'exemple de mes voiſins, j'aime beaucoup à remplir les droits de l'hoſpitalité. Je ſuis très-bien venu auprès des Dames, dont je ſuis particulierement favoriſé. Dans les grandes aſſemblées, je les ſaluois toutes en les baiſant à la joue l'une après l'autre, & l'on admiroit mon adreſſe à ne pas embarraſſer mes éperons dans leurs juppes, tandis que je me retournois au milieu d'un cercle. D'un autre côté, c'étoit un plaiſir de voir les graces aves leſquelles elles faiſoient leurs réverences, ſe tenant de bout dans leur rang, & avançant à meſure que j'avois ſalué les plus anciennes & les plus qualifiées.

Il faut ſçavoir, Monſieur le Spectateur, que l'arrivée d'un courtiſan a banni toute civilité de nos aſſemblées. Cette perſonne faiſoit une profonde réverence, en entrant dans un appartement, tomboit en arriere & ſe remettoit d'un air cavalier. Enſuite il faiſoit la réverence à une ou deux perſonnes, & paſſoit toutes les autres avec une réverence continuée, juſqu'à ce qu'il fût près de la perſonne qu'il vouloit entretenir en particulier. Il fit tout cela avec tant de graces & d'aſſurance, que tout le monde en a pris la mode: & il n'y a point de jeune Demoiſelle qui ait été baiſée à la joue, depuis ſa premiere apparition parmi nous. Il eſt trop tard pour nous autres campagnards d'apprendre ces airs rafinés & de Cour; nous avons réſolus de ne plus tenir d'aſſemblée juſqu'à ce que nous ayons votre opinion pour ou contre le baiſer à la joue, par maniere de civilité ou de ſalut; ce que vos amis de l'un & de l'autre ſexe attendent avec impatience, & particulierement,

Monsieur,

Votre très-humble ſerviteur,
Le Gai-Rustre.

Ce 3 Décembre, 1711.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

L'autre ſoir j'étois à l'Opera de *Philaſter :* je m'attendois d'y voir votre faiſeur de coffres : il n'y parut pas : mais je vis, à ſa place, une autre perſonne qui prétendoit ſe diſtinguer d'une façon remarquable, tantôt en parlant tres-haut, tantôt en faiſant parade de ſon agilité. C'étoit un grand drôle, & en même temps un petit-maître, qui s'étant mis dans une des loges ſur le theâtre, avant que les rideaux fuſſent tirés, ſe voulut donner en ſpectacle en montrant ſon agilité à toute l'aſſemblée par un ſault qu'il fit de la loge ſur le theâtre. Il ſe poſta enſuite à une des portes par où l'on entre au theatre, où il prit du tabac d'aſſez bonne grace, étala ſes riches habits, porta deux ou trois bottes au rideau avec ſa canne, s'en alla & reparut à une autre porte. Ce fut-là qu'il affecta d'obſerver toute l'aſſemblée, fit la réverence, ſourit au haſard & montra ſes dents dont quelques-unes étoient aſſez blanches. Enſuite il ſe retira derriere le rideau, & nous donna differentes coupes de perſpective de ſa perſonne, toutes les fois qu'on ouvroit un peu le rideau.

Pendant le tems du récitatif, il parut fréquemment dans l'appartement du Prince, ſe trouva à la chaſſe, & étoit très-actif dans la rébellion. Cette maniere de ſe comporter diminue beaucoup le plaiſir de tout l'auditoire, & par conſéquent eſt inexcuſable. Puiſque par ſes deffenſes Sa Majeſté la rendue criminelle, vous êtes autoriſé à déclamer contre cette pratique. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur,
CHARLES L'AISÉ.

LXII. DISCOURS.

Ficta, voluptatis causâ, ſint proxima veris.

Horat. Art. Poët. ℣. 338.

Les fictions, pour plaire, doivent reſſembler à la vérité.

L'Innocence mêlée de la folie excite en même-temps la joye & la compaſſion. On eſtime la vertu ; mais ſouvent on ne peut s'empêcher de rire de la ſimplicité qui l'accompagne. Quand un homme eſt entierement *Colombe*, ſans un grain de *Serpent* dans ſa compoſition, il ſe rend ridicule dans bien des circonſtances de ſa vie, & ſes meilleures actions ſont décréditées.

Les Cordeliers racontent une hiſtoire de *Saint François* (d'Aſſiſe) leur fondateur. Paſſant un ſoir dans une rue, il apperçût un jeune homme qui careſſoit une fille au détour de cette rue : le ſaint homme leva les yeux au

Ciel ; il remercia Dieu, de ce que la charité n'étoit pas tout-à-fait éteinte ſur la terre. La ſimplicité & l'innocence du Saint lui firent prendre pour ſalut charitable ce qui n'étoit que careſſes voluptueuſes & lubriques.

Je ſuis extrêmement mortifié, quand je vois un homme que ſon excès de vertu prive d'une connoiſſance compétente & néceſſaire du monde. Si mes papiers ont quelqu'utilité, c'eſt que, ſans repréſenter le vice ſous des formes ſéduiſantes, ils inſtruiſent le Lecteur de la conduite des hommes, & repréſentent la nature humaine dans toutes ſes differentes nuances. L'homme qui ne connoît pas les folies du monde, ou qui, ſelon l'expreſſion du *Shakeſpear*, n'eſt pas *hackney'd in the ways of men*, peut trouver ici une peinture de leurs extravagances. Les vertueux & les innocens doivent ſçavoir par théorie ce qu'ils ne veulent pas apprendre par pratique ; par ce moyen, ils éviteront les pieges des ruſés & des fourbes, les corruptions des libertins, & les ſophiſmes des préjugés : leurs eſprits peuvent être ouverts ſans ſe corrompre.

La Lettre ci-jointe a occaſionné cette courte Préface ; elle eſt de M. *Doodle*.

Monsieur le Spectateur,

Je voudrois bien connoître votre ſentiment ſur pluſieurs amuſemens innocens en uſage parmi nous, très-propres à faire paſſer agréablement les ſoirées d'hyver à ceux qui ne ſe ſoucient point de l'Opera ou des Comédies. Je voudrois particulierement ſçavoir ce que vous penſez du jeu de la main-chaude ; & s'il n'y a pas plus d'amuſement & d'eſprit à faire des queſtions, des commandemens, des énigmes & des propos interrompus, que de fréquenter les Spectacles qui ſont tant à la mode parmi nous.

Nous autres, chefs de familles, que d'obligations ne vous aurions nous pas, ſi vous vouliez recommander quelques-uns de ces amuſemens privés à nos femmes & à nos filles, qui prennent beaucoup de plaiſir à lire vos papiers ! Il eſt inutile de vous dire que je voudrois que ces amuſemens fuſſent non-ſeulement gais, mais innocens : auſſi je ne vous parle d'aucun jeu de cartes, pas même du quadrille.

Après vous avoir ainſi préſenté ma Requête, je vous dirai que ma femme & moi paſſons très-agréablement les ſoirées d'hyver. Elle eſt jeune, belle & de très bonne humeur ; elle n'aime point à ſe répandre au-dehors, comme le général de ſon ſexe. Il y a un Colonel au ſervice de Sa Majeſté, fort honnête homme, aſſez mon ami pour me venir voir tous les ſoirs : ce n'eſt pas une de ces têtes légeres, qui ne peuvent vivre ſans fréquenter les Spectacles. Quand nous ſommes réunis enſemble, nous faiſons une partie à Colin-maillard, qui me plaît beaucoup, parce qu'il y a beaucoup d'exercice dans ce jeu. Tantôt c'eſt le Colonel, tantôt c'eſt moi à qui l'on bande les yeux ; vous ririez trop de voir avec quelle précaution ſcrupuleuſe ma femme nous attache notre bandeau, en ſorte qu'il eſt impoſſible d'appercevoir la moindre lueur de lumiere. Le pauvre Colonel ſe caſſe quel-

quefois le nez, ce qui nous fait rire de tout notre cœur : Je me fais rarement du mal, parce je cherche plus moderément ; mais il ſe paſſe ſouvent une demi-heure avant que je puiſſe les attrapper ; car nous nous cachons çà & là dans des coins, afin de nous mieux divertir, & de donner plus de peine au *Colin*. Je ne vous donne cette deſcription de nos plaiſirs, que comme un échantillon des amuſemens innocens que je vous prie de recommander. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur,
THIMOTHÉE DOODLE.

La Lettre ſuivante a été écrite au ſujet de mon papier de jeudi paſſé ſur l'abſence des amans, & ſur les moyens que j'ai rapportés de rendre les abſences ſupportables.

MONSIEUR,

Parmi les differens moyens employés par les amans abſens pour ſe conſoler dans cet état que vous appellez *le tombeau de l'amour*, il y en a d'eſſentiels dont vous n'avez pas fait mention. Nos ancêtres ſe ſervoient d'un shelling raboteux & s'en trouvoient bien : cet uſage ſe ſoutient encore dans la plus grande partie des Etats de ſa Majeſté, & produit un très-bon effet. Il y en a qui coupent un écu en deux parties égales, chacun des amans conſervant ſa moitié ; on prétend que cette méthode a plus de vertu que la premiere. Puiſque les opinions ſont partagées à ce ſujet, pourquoi ne pourroit-on pas ſe ſervir de ces deux moyens ? On a toujours regardé comme un taliſman admirable dans ces calamités, la figure d'un cœur taillé en pierre ou en métal ; ſoit qu'il fût repréſenté tout ſanglant ſur un autel, ou percé de dards, ou tenu à la main par un amour. Je connois bien des amans qui portent leurs maîtreſſes dans le deſſus de leurs tabatieres, & ſe ſont ſoutenues par ce moyen pendant la longue abſence d'une campagne.

J'ai eſſuyé tous ces remedes ; je n'en ai point trouvé de plus efficace, que de porter des cheveux de ma maîtreſſe artiſtement entrelaſſés en las d'amours dans une bague. Comme ce ſecret m'a été très-utile, je me crois obligé de le communiquer pour le bien & la conſolation de mes compatriotes. Je vous prie d'ajouter cette Lettre à ce que vous avez dit ſur les conſolations pour l'abſence ; & je ſuis, &c.

Je conclurai ce papier avec une Lettre de la part d'un Docteur d'une des Univerſités, occaſionnée par mon papier de mardi dernier, où je rendis compte de quelques differens qui arriverent dernierement parmi les *Grecs* & les *Troyens* modernes de ces deux ſçavans corps.

MONSIEUR,

Celle-ci eſt pour vous faire ſçavoir qu'il y a un corps conſiderable de *Troyens*, dans la ſociété dont je fais un des membres, qui n'attendent qu'un moment favorable pour ſe déclarer. Dans l'eſpoir de cette heureuſe occaſion, nous haraſſons nos ennemis par mille ſtratagêmes; notre premiere attaque ſe fera ſur *Joſhua Barnès*, que nous regardons comme l'Achille du parti oppoſé. Depuis que j'ai quitté l'école, j'ai toujours conſervé la réputation d'un vrai Troyen, réſolu de ne jamais donner quartier à la moindre particule *Grecque*, par-tout où j'en trouverai.

C'eſt pourquoi, j'ai été irrité contre vous de ce que vous déployez les enſeignes *Grecques* à la tête de vos papiers, & quelquefois même au milieu, vous donnez le mot en cette langue. C'eſt dans ces occaſions, que je mets bas vos ſpéculations, avec cette dénonciation de guerre uſitée contre un Auteur: *Græcum eſt; non poteſt legi.* Ceci eſt pour vous précautionner, & vous abſtenir dorénavant de pareilles hoſtilités, au peril d'une guerre inévitable.

TROILUS.

FIN.

Universitäts BIBLIOTHEK

GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart